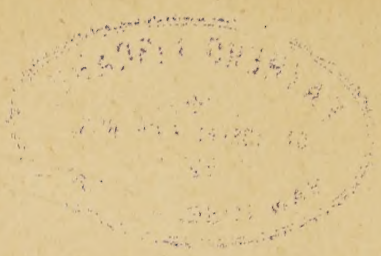
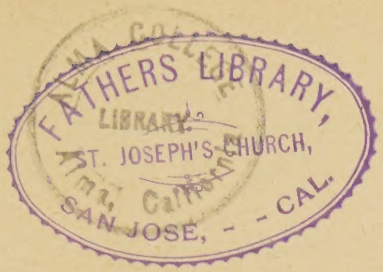
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/sommedesgrandeur0000unse_p1q5

THERS LIBRARY,
JOSEPH'S CHURCH,
JOSE, - - CAL.





SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

V

ROMA
E
GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE

VI

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE

PAR

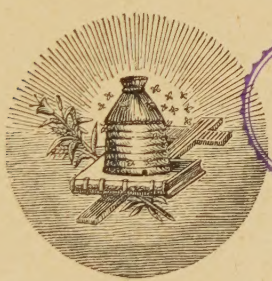
L'ABBÉ Z.-C. JOURDAIN

CHANOINE HONORAIRE D'AMIENS

NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE POUR LA PRÉDICATION MODERNE

MARIE DANS LA SAINTE ÉGLISE



ALMA COLLEGE
252.54
LIBRARY
J825
Alma, California

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

1900

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

35895

BESANÇON. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE PAUL JACQUIN.

SOMME
DES
GRANDEURS DE MARIE

CINQUIÈME PARTIE
MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

LIVRE PREMIER
FÊTES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE
SERMONS, RÉSUMÉS ANALYTIQUES ET PLANS DIVERS

FÊTE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

PREMIER SERMON
(D'après S. Vincent Ferrier. — 1419.)

LES CINQ CONCEPTIONS DE MARIE

Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.
Prov. viii, 24.

On lit dans l'Epître de ce jour ces paroles que l'Eglise met sur les lèvres de la bienheureuse Vierge Marie : *Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue.* Elles conviennent parfaitement à la fête solennelle que nous célébrons en l'honneur de la conception [1] de la très sainte Vierge. La matière de

1. Le dogme de l'Immaculée Conception est enseigné au moins implicitement par les Docteurs et les Saints du Moyen-Age, même par ceux qui

cette instruction est plutôt spéculative que pratique. Mais pour que Marie nous obtienne la grâce d'en tirer quelque profit pour notre âme, adressons-lui la salutation angélique. *Ave Maria.*

Dans le texte cité, l'écrivain sacré fait dire à Marie : « Les abîmes n'étaient pas encore et j'étais déjà conçue : » *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.* Pour bien comprendre ces paroles, il faut remarquer que ce mot abîme, signifie, d'après son étymologie, quelque chose qui est sans bornes, incommensurable, ou qui du moins semble tel à nos yeux ; c'est ainsi qu'on dira d'un puits extrêmement profond : c'est un abîme. On donnera le même nom à la distance qui sépare le ciel de la terre. On le donnera aussi à l'universalité des créatures, car qui pourra les compter ou en mesurer l'étendue, sinon Dieu seul ?

La sainte Ecriture autorise cette manière de parler. On lit en effet dans la Genèse, en tête du premier chapitre : « Au » commencement Dieu créa le ciel et la terre. Mais la terre » était informe et nue, et des ténèbres étaient sur la face de » l'abîme. » *In principio creavit Deus cœlum et terram; terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi* (Gen. I, 1, 2.)

Tous les saints docteurs disent que le ciel nommé dans ce passage est le ciel empyrée, et la terre, l'universalité des créatures corporelles. Si donc nous voulons considérer à quelle hauteur s'élèvent toutes les créatures corporelles et spirituelles, visibles et invisibles, nous pourrons dire de leur ensemble : ce sont des abîmes. Et c'est ce que signifie le texte que nous avons apporté : Tous ces abîmes n'existaient point encore. Il n'y avait ni ciel, ni terre, ni ange, ni homme, ni aucune autre créature, et déjà Marie était conçue.

Ici se pose une double question : Comment et en quel lieu Marie était-elle conçue en ce temps-là, puisque ni son père, ni sa mère, ni rien de créé n'existait ? La réponse à cette double question fera l'objet de ce discours.

On peut considérer la conception de la très sainte Vierge sous cinq rapports, ou, si l'on aime mieux, voir en elle cinq conceptions différentes :

La première sera la *conception divine.*

La seconde, *la conception angélique.*

La troisième, *la conception humaine.*

La quatrième, *la conception scripturaire.*

semblent y être contraires, comme on peut le voir dans la première partie de cette *Somme.* Nous laisserons de côté au besoin ou nous modifierons ce qui, dans le texte de ces auteurs, ne s'accorderait pas évidemment avec le dogme.

La cinquième, *la conception maternelle.*

Ces diverses conceptions de Marie méritent toute notre admiration, et l'on peut appliquer à chacune d'elles, le texte que nous avons donné d'abord : *Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue.*

§ I. — *Conception divine de Marie.*

La raison et la sainte Ecriture nous apprennent ce qu'il faut entendre par ces mots : *Conception divine de Marie.*

Les desseins que nous formons en nous-mêmes, et le ferme propos de les accomplir, nous disons que nous les avons conçus. Ce sont des conceptions de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté. C'est ainsi que l'on dit vulgairement : J'ai conçu le projet de faire telle chose. Lorsqu'un pécheur reconnaît les fautes dont il s'est rendu coupable, la mauvaise vie qu'il a menée, le péril de la damnation éternelle auquel il est exposé, et qu'il se résout à amender sa vie, qu'il veut avoir la contrition, confesser ses péchés et faire pénitence, cette bonne résolution est une *conception.* Il dit : J'ai conçu le projet de mener une vie nouvelle.

Ce langage est aussi celui de l'Ecriture sainte. On lit dans Isaïe : « En votre présence, Seigneur, nous avons conçu ; » nous avons été comme en travail, nous avons enfanté du vent. » *A facie tua, Domine, concepimus, et quasi parturivimus, et peperimus spiritum* (Isa. xxvi, 17, 18). La présence ou la face de Dieu, c'est la prédication évangélique qui fait concevoir à l'âme les bonnes résolutions. C'est par le visage, qu'on reconnaît un homme : c'est par la prédication qui est comme le visage ou la face de Dieu, que le connaissent surtout ceux qui ne peuvent étudier à fond les saintes Ecritures. C'est pour cela qu'il est dit dans les Psaumes : « Je rechercherai, Seigneur, votre face : » *Faciem tuam, Domine, requiram* (Psal. xxvi, 8) ; c'est-à-dire, je rechercherai la prédication de votre parole. En entendant la parole de Dieu, les âmes conçoivent leur fruit. Que de pécheurs sont venus chargés de crimes, écouter la prédication, qui se sont retirés tout autres ! Ils étaient orgueilleux, superbes, et après avoir entendu la divine parole, ils ont résolu de vivre dans l'humilité. Ils étaient avares, impudiques, irascibles, indifférents à leur salut, et les voilà décidés à se montrer bons envers les pauvres, irréprochables dans leurs mœurs, doux et patients envers tout le monde, généreux pour le service de Dieu. Ils ont conçu, mais ils n'ont pas encore enfanté. Leurs bonnes résolutions ne s'accompliront pas sans des combats sérieux : c'est le

travail de l'enfantement. On en voit, hélas ! qui conçoivent en face du Seigneur ; ils sont touchés par la prédication, mais la difficulté se fait sentir lorsqu'il faut en venir au fait. Un usurier veut réparer ses injustices, mais comme il lui en coûte lorsqu'il s'agit de rendre le bien mal acquis ! un homme qui a des relations coupables est résolu d'y renoncer, mais que la rupture lui est pénible ! Un autre veut pardonner les injures reçues, mais qu'il a de peine à surmonter sa colère à la vue de celui qui l'a offensé !

Nous pouvons donc, appuyés sur le texte que nous avons cité, dire que la ferme résolution est une véritable conception.

Et maintenant, pour en venir à notre sujet, Dieu, avant de tirer du néant aucune créature, forma le dessein bien arrêté et immuable de créer une jeune fille, une Vierge très sainte, qui serait la Mère de son Fils, le temple du Saint-Esprit, la porte du paradis, la Reine du ciel. Marie elle-même nous l'affirme dans le livre des Proverbes : « Le Seigneur m'a possédée au com-» mencement de ses voies, avant qu'il fît quelque chose, dès le » principe. Dès l'éternité, j'ai été établie : » *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. Ab æterno ordinata sum.* (Prov. VIII, 22). Remarquez ces paroles : « Le Seigneur m'a possédée. » J'étais à lui : il me possédait quoique je ne fusse pas encore, par sa volonté absolue et immuable de me créer un jour. J'étais ainsi à lui « au com-» mencement de ses voies, avant qu'il fît quelque chose dès les » temps anciens. »

On peut donner de nombreuses raisons de la résolution que Dieu avait ainsi formée dès le commencement de créer Marie : nous en indiquerons dix.

1° Dieu savait de toute éternité, qu'il existerait une femme nommée Ève, qui serait le commencement et la cause de tout mal, parce qu'elle serait la première à commettre le péché. Nous lisons dans l'Ecclésiastique : « C'est par la femme qu'a eu lieu » le commencement du péché, et c'est par elle que nous mou-» rons tous : » *A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur.* (Eccli. XXV, 39). En conséquence Dieu se proposa de créer une femme, c'est-à-dire la bienheureuse Vierge Marie, qui fût pour nous la cause et le commencement de tout bien. Dieu aurait pu racheter et sauver l'homme sans l'intervention d'une femme, mais il ne le voulut pas [1].

2° Dieu savait que la femme qui serait cause de tout mal pécherait étant encore vierge : il voulut donc préparer une autre vierge dans le sein de laquelle il pût s'incarner.

1. Voir ce que nous avons dit de la *Prédestination de Marie*, tom. I, liv. I, chap. I et II.

3° La femme cause du mal était mariée. Dieu lui-même fut le prêtre qui fit ce mariage, en disant à Adam et à Ève : « Croissez et multipliez : *Crescite et multiplicamini* (Gen. I, 26) ; » aussi voulut-il naître d'une femme vierge mais mariée.

4° La femme cause du mal devait être visitée et excitée à la désobéissance par Lucifer sous la forme du serpent : Dieu voulut que celle qui serait cause du bien fût saluée par un bon ange.

5° La première serait tentée, trompée ou séduite par la parole du serpent : « Pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas » manger du fruit de tous les arbres du paradis, » dit Lucifer à Ève : *Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis ex omni ligno paradisi* (Gen. III, 1) ? Dieu voulut que la seconde ne fût pas tentée, mais informée, lorsque l'Ange lui dit : « Le Saint-Esprit » surviendra en vous : » *Spiritus Sanctus superveniet in te* (Luc. I.)

6° La première femme devait avoir une inclination à suivre les inspirations du tentateur : Dieu voulut que la seconde fût portée à suivre les inspirations du bon ange. Elle répond à l'ange Gabriel : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me » soit fait selon votre parole : » *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi* » *secundum verbum tuum* (Luc. I, 38).

7° La première mangea le fruit défendu et s'en rassasia. Dieu voulut que la Vierge Marie possédât aussi un fruit dans son sein, mais un fruit dont il est dit : « Le fruit de vos entrailles est béni : » *Benedictus fructus ventris tui* (Luc. I, 42).

8° Le fruit mangé par Ève fut une cause de mort : le fruit né de la Vierge vint à nous, et fut une cause de vie.

9° Par Ève, toute la nature fut livrée en proie à la douleur et à des maux de toutes sortes : tous ces maux devaient être réparés par Marie.

10° Dieu savait que la porte du paradis serait fermée par la première femme : il voulut que la porte du ciel fût ouverte, qu'elle fût dilatée par la conception et l'enfantement de la sainte Vierge. C'est pourquoi l'Église chante : « La porte du paradis » a été fermée à tous par Ève, et elle a été ouverte de nouveau » par la Vierge Marie : » *Paradisi porta per Evam cunctis clausa est et per Mariam virginem iterum patefacta est.*

Voilà pourquoi il est dit : « Le Seigneur me possède dès le » commencement : » *Dominus possedit me ab initio.* Si donc le plan arrêté d'une œuvre, et la ferme volonté de l'exécuter sont une *conception*, on peut dire en toute vérité que Dieu a conçu Marie dès le commencement, et avant la création de toutes choses : « Les abîmes n'étaient pas encore et j'étais déjà con- » çue : » *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.*

§ II. — *Conception angélique de Marie.*

La bienheureuse Vierge n'exista pas avant la création du monde, mais elle fut dès le principe de la création.

Les théologiens disent que Dieu, lorsqu'il créa le ciel empyrée où sont maintenant les âmes bienheureuses, créa en même temps les chœurs des esprits célestes. Le premier chœur, le moins élevé, est celui des Anges; le second celui des Archanges; le troisième celui des Principautés; le quatrième, celui des Puissances; le cinquième celui des Vertus; le sixième, celui des Dominations, le septième celui des Trônes, le huitième celui des Chérubins, et le neuvième celui des Séraphins. Si l'on me demande : comment le savez-vous? Qui est venu du ciel pour vous le révéler? je répondrai : Jésus-Christ Notre-Seigneur et le bienheureux Paul. S. Paul a révélé ces mystères à son disciple Denys l'Aréopagite, qui les a consignés dans un livre sur la *Divine Hiérarchie*.

Les anges ne furent pas mis en possession de la béatitude céleste au moment même de leur création; mais ils eurent leur temps d'épreuve. D'après S. Grégoire, le plus beau de ces purs esprits, le plus parfait et le plus élevé en dignité était Lucifer, de l'ordre des Séraphins. Il vit toutes les créatures au-dessous de lui, et Dieu seul au-dessus, et il s'arrêta à l'orgueilleuse pensée de s'égaler à Dieu lui-même. Ce dessein conçu, il le manifesta aux anges : Que vous en semble? leur dit-il. Un grand nombre d'entre eux, comme des serviteurs qui veulent plaire à leur maître et le flatter, furent de son avis, lui conseillèrent d'exécuter ce dessein, et lui dirent : Certainement un tel honneur vous convient. Il est juste que vous soyez semblable à Dieu et son égal en tout. — Mais les bons anges, Michel, Gabriel, Raphaël et les autres ne consentirent pas à suivre l'orgueilleux révolté : ils s'élevèrent contre lui.

Dieu, voyant le désordre et la guerre introduits dans sa maison, par l'orgueil, prononça cette sentence :

« Il n'habitera pas dans l'intérieur de ma maison celui qui » agit avec orgueil: » *Non habitabit in medio domus meæ qui fa-* » *cit superbiam* (Psal. c, 7).

C'est ici que l'on peut comprendre toute la gravité du péché d'orgueil qui transforme les anges en démons, les saints en damnés, les habitants du ciel en habitants de l'enfer. Si les démons ont été expulsés du ciel pour leur orgueil, pourrions-nous espérer d'entrer au ciel chargés de ce péché? Si vous compreniez combien il est grand, vous suivriez le conseil de Tobie

à son fils : « Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans ton esprit » ou dans ta parole, car c'est par orgueil que toute perdition » a pris commencement : » *Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas : in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio.* (Tob. IV, 14).

Pensez aussi à la tristesse que durent naturellement éprouver les bons anges. Quelle serait votre douleur, si la ville que vous habitez (Dieu écarte un tel malheur !) se trouvait tout à coup privée d'une grande partie de ses habitants? Ceux qui resteraient ne se consoleraient pas. Il en fut ainsi des anges, lorsque, dans chacun des neuf ordres, ils virent une multitude de trônes vides. Sans doute ils adressaient à Dieu de pressantes supplications et lui disaient : Seigneur, votre cité demeurera-t-elle ainsi dépeuplée ? Alors Dieu révéla aux saints anges que les vides causés dans leurs rangs seraient comblés, non par des anges, mais par des hommes pénitents, obéissants et croyants. Dans les rangs des Archanges, prendront place les âmes dévotes, pieuses et spirituelles. Avec les Principautés, les miséricordieux. Avec les Puissances, les patients. Avec les Vertus, les pacifiques. Avec les Dominations, les bons supérieurs. Avec les Trônes, ceux qui ont pratiqué la pauvreté évangélique ou apostolique. Avec les Chérubins les savants dans la science de Dieu. Avec les Séraphins ceux qui ont brûlé d'une ardente charité.

Dieu fit connaître en même temps aux anges qu'il créerait et formerait une Vierge dont le fruit repeuplerait la cité céleste.

Pensez quelle idée les saints anges conçurent de cette Vierge et quelle joie ce fut dans le ciel ! Voilà comment la bienheureuse Vierge Marie fut conçue dans l'esprit des anges. Et c'est pourquoi elle dit : « C'est moi qui suis sortie de la bouche du Très-» Haut : » *Ego ex ore Altissimi prodivi* (Eccli. XXIV, 5). Car c'est le Très-Haut qui l'a fait connaître aux anges. Elle ajoute qu'elle a été engendrée la première avant toute créature : *Primogenita ante omnem creaturam* : La première non par le temps, mais par la sainteté et la dignité. « C'est moi qui dans les cieux, » ai fait naître une lumière à jamais durable, » la lumière de la révélation : *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens.* « Les » abîmes n'étaient pas encore, » ces abîmes qui séparent les créatures supérieures des créatures inférieures : *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram* (Prov. VIII, 24), « et déjà j'a-» vais été conçue » dans les esprits des anges.

§ III. — *Conception humaine de Marie.*

Marie fut conçue dans l'esprit des hommes après la création d'Adam et d'Ève, et leur péché. Quelle ne dut pas être la dou-

leur du premier homme et de la première femme, lorsqu'ils entendirent prononcer la sentence de condamnation portée contre eux et contre tout le genre humain, par leur faute ? Si j'étais cause que tous les habitants de cette cité, grands et petits, enfants et vieillards, hommes ou femmes dussent être passés au fil de l'épée, et moi avec eux, quelle ne serait pas ma tristesse ? Adam pensait à tant de maux, à tant de souffrances corporelles qui allaient fondre sur sa postérité, à tant d'âmes qui se perdraient par sa faute ; il savait que s'il n'avait pas péché, toutes ces calamités eussent été inconnues : Dites-moi, quels ne devaient pas être ses regrets, sa tristesse, ses lamentations ? La sainte Ecriture nous le donne à entendre lorsqu'elle dit : « Adam » donna à sa femme le nom d'Eve, parce qu'elle était la mère » de tous les vivants. Et le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et » à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit ; et il dit : » Voilà Adam : » *Et vocavit Adam nomen uxoris suæ Evæ*, etc. (Gen. III, 20, 21). Avant le péché, Adam avait appelé son épouse, *femme*, *virago* ; mais après il lui donne le nom d'Eve, nom qui rappelle la douleur et la malédiction qui tombaient par sa faute sur Adam et sur elle.

Dieu, voyant Adam et Eve plongés dans cette affliction profonde, leur adresse une parole de consolation. Il leur révèle que de leur postérité sortira une vierge très sainte, qui procurera aux hommes un bien plus grand que ce qu'ils ont perdu. Eve leur a ravi le paradis terrestre : la Vierge Marie leur apportera le paradis céleste. Eve a introduit dans le monde la mort corporelle : la Vierge Marie nous donnera la vie de l'âme. Eve a rendu sa race infidèle au service de Dieu : Marie nous conduira jusqu'à la possession de Dieu. Eve a fermé la porte du paradis : Marie ouvrira la porte du ciel.

Comprenez les pensées, comprenez les désirs éveillés en nos premiers parents par ces promesses de Dieu. La femme destinée à écraser la tête du serpent était désormais toute leur espérance. Dieu avait maudit le serpent et lui avait dit : « Je mettrai » des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la » sienne : elle te brisera la tête : » *Inimicitias ponam*, etc. (Gen. III, 14). La tête du démon est sa domination tyrannique sur ce monde, domination usurpée que la Vierge Marie lui a ravie par le Fils qu'elle a mis au monde, par Jésus-Christ notre Sauveur et notre Dieu.

C'est de cette conception dans la pensée des hommes que parle l'Ecclésiastique, lorsqu'il met ces paroles sur les lèvres de Marie : « C'est moi qui ai habité dans les lieux les plus » élevés, et mon trône est dans une colonne de nuée. J'ai fait » toute seule le tour du ciel, j'ai pénétré dans le profond de l'a » bîme, j'ai marché sur les flots de la mer ; et chez tous les peu-

» ples, et chez toutes les nations, j'ai eu le premier rang; et » les cœurs des grands et des petits, par ma puissance, je les » ai foulés aux pieds : » *Ego in altissimis habito etc.* (Eccli. » xxiv, 7 et seqq.)

Adam et Ève étaient grands, parce qu'ils furent l'origine et la source de toute génération humaine. Ils ont été plus grands encore, parce que le paradis terrestre leur fut donné d'abord comme lieu de leur séjour. Ils ont été très grands enfin, parce qu'ils eurent en partage la justice et la sainteté originelles. La douleur qu'ils ressentirent de leur chute n'en fut que plus cruelle. Mais la bienheureuse Vierge Marie a été pour eux la colonne de nuée qui les rafraîchit et adoucit la violence de leur peine.

C'est aussi de cette conception que parle notre texte : « Les « abîmes n'étaient pas encore : » *Nondum erant abyssi.* Quels abîmes ? Les abîmes de la mort et de la damnation, parce que nul n'avait goûté la mort, que déjà Marie était conçue dans la pensée et le désir des hommes.

§ IV. — *Conception scripturaire de Marie.*

On peut dire que toute la sainte Ecriture, mais particulièrement l'Ancien Testament, est grosse de Marie et contient ses célestes mystères, comme une mère porte l'enfant qu'elle a conçu. D'après le vénérable Bède, ce n'est pas seulement dans chaque livre de la sainte Ecriture, mais dans tous les cantiques, on pourrait presque dire dans tous les versets, qu'il est question directement ou indirectement du Fils de Dieu et de sa Mère. Par exemple, on lit au chapitre iii^e^ de l'Exode que Moïse paissant ses brebis sur le mont Sinaï, vit un buisson qui ne se consumait pas. Toute cette vision parle de Marie, est pleine de Marie. Le mont Sinaï à cause de sa hauteur, sur laquelle Dieu apparaîtra, rappelle la vie sublime de Marie. Le buisson qui brûle sans se consumer, c'est la personne même de la Vierge embrasée du feu divin. Le feu qui brûle sans rien détruire, sans endommager même le buisson, ses fleurs ni ses feuilles, c'est le Fils de Dieu incarné sans nuire à l'intégrité virginale de sa mère. On pourrait montrer par cent autres passages comment la bienheureuse Vierge est partout dans la sainte Ecriture. Elle n'est point née encore; elle n'est pas appelée par son nom, mais elle est conçue.

C'est à cette conception de Marie dans l'Ecriture, que se rapporte ce passage de l'Ecclésiastique : « Comme un térébinthe, » j'ai étendu mes rameaux, rameaux d'honneur et de grâce : » *Quasi therebintus extendi ramos meos, et rami honoris et gratiæ*

(Eccli. xxiv, 22). Le térébinthe est un arbre qui étend au loin ses nombreux rameaux. La bienheureuse Vierge Marie, conçue dans la sainte Ecriture, a étendu ses rameaux : ce sont les livres qui composent la Bible ; les rameaux plus petits qui sortent des maîtresses branches sont les chapitres. Ce sont, « des ra- » meaux d'honneur et de grâce » parmi les nations, parce que Marie fut prophétisée, annoncée par tous. C'est un grand honneur pour S. Jean-Baptiste que le prophète Malachie ait parlé une fois de lui, en disant : « Voici que j'envoie mon Ange : » *Ecce ego mitto Angelum meum* (Malach. iii, 1). Quel sera donc l'honneur de Marie à qui Dieu fait la grâce qu'elle soit prédite et figurée dans tous les livres de l'Ancien Testament? C'est pour cela qu'elle dit : « Les abîmes n'étaient pas encore et » déjà j'étais conçue. » *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.* Quels abîmes, sinon les abîmes insondables des miséricordes de Dieu que le nouveau Testament nous révèle ? Et déjà elle était conçue dans toutes les pages du Testament ancien.

§ V. — *Conception maternelle de Marie.*

Cette conception s'accomplit lorsque Marie commença d'exister dans le sein très pur d'Anne sa bienheureuse mère. C'est en l'honneur de cette conception que nous célébrons la solennité de ce jour. On ne célèbre la fête de la conception d'aucun saint, mais seulement de celle de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, sa bienheureuse Mère.

On peut dire de la conception de Marie, qu'elle fut pieusement demandée ; qu'elle fut accompagnée des grâces les plus riches de sanctification ; que ces grâces allèrent toujours se développant et ne subirent jamais le moindre arrêt.

1° La conception de Marie fut pieusement demandée. Son père et sa mère, Joachim et Anne étaient tous deux justes et saints. Ils vécurent pendant vingt années dans le mariage, sans que Dieu leur donnât d'enfants. Cependant ils multipliaient les prières, les jeûnes, les aumônes et, à la fin, Dieu leur accorda dans la vieillesse, contrairement aux lois ordinaires de la nature, la bénédiction refusée à leur jeunesse. Anne était stérile ; cependant, il lui naquit une fille, comme Anne femme d'Helcana eut la joie de donner le jour à un fils longtemps désiré qui fut le prophète Samuel.

2° La conception de Marie fut accompagnée des grâces de sanctification les plus précieuses et les plus abondantes. On peut s'élever jusqu'à la sainteté par six degrés différents, dont trois avant la naissance et trois après. Le degré le plus infime que

nous appellerons le premier, est la contrition finale. Lorsqu'un homme a passé toute sa vie dans l'habitude du péché, il arrive quelquefois que Dieu, dans sa miséricorde infinie, lui accorde la contrition à l'article de la mort ; grâce à un regret sincère de ses fautes, cette âme est purifiée.

Il en fut ainsi du bon larron, et de plusieurs autres qui, touchés par l'exemple des martyrs, crurent en Jésus-Christ et donnèrent leur vie pour la foi. C'est d'eux qu'il est écrit : « Assemblez-les » comme un troupeau destiné au sacrifice, et consacrez-les pour » le jour de l'immolation : » *Congrega eos quasi gregem ad victimam, et sanctifica eos in die occisionis* (Jerem. xii, 3).

Au second degré sont ceux qui se convertissent à Dieu à la neuvième heure, renoncent au péché, éprouvent un sincère regret de l'avoir commis, s'en confessent et font pénitence. Ce degré est supérieur au premier, parce que l'on quitte le monde et le péché avant d'être quitté par eux. Ainsi furent sanctifiés S. Paul, sainte Marie-Madeleine, et les premiers chrétiens à qui l'Apôtre écrivait : « Maintenant, affranchis du péché et devenus esclaves » de Dieu, vous en avez pour fruit la sanctification : » *Liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem* (Rom. vi, 22).

Le baptême est le troisième degré ; c'est celui non seulement des enfants, mais des infidèles adultes qui se convertissent sincèrement à la foi. C'est à eux qu'il est dit : « Vous avez été » lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés, au » nom de N.-S. Jésus-Christ, et par l'esprit de notre Dieu : » *Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi et in Spiritu Dei nostri* (I Cor. vi, 11).

Le quatrième degré est la sanctification de l'enfant dans le sein de sa mère. Ainsi fut sanctifié le prophète Jérémie à qui le Seigneur disait : « Avant que tu fusses sorti des entrailles de » ta mère, je t'ai sanctifié : » *Antequam exires de vulva sanctificavi te* (Jerem. i, 5).

Le cinquième degré est plus excellent encore. Il fut réservé à S. Jean-Baptiste, sanctifié trois mois avant sa naissance, et rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. S. Jean Chrysostome commentant l'Evangile de S. Luc, dit que Jean fut sanctifié lorsqu'il entendit la salutation de Marie à Elisabeth, et qu'il tressaillit de joie.

Enfin il est un sixième degré supérieur en excellence à tous les autres, c'est le mode de sanctification dont fut favorisée la bienheureuse Vierge Marie. Elle ne reçut pas cette grâce comme Jérémie et comme Jean, quelques heures, quelques jours, ou même quelques mois avant sa naissance. Mais dès le moment même de sa conception, dès que son âme fut créée et unie à son

corps, elle fut pure et sainte aux yeux de Dieu. C'est de la sanctification de Marie en sa conception, ou plutôt de son immaculée conception qu'il est écrit : « Le cours impétueux d'un » fleuve abondant réjouit la cité de Dieu : le Très-Haut y a » sanctifié son tabernacle : » *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei; sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (Psal. xlv, 4). Ce cours impétueux d'un fleuve abondant fut la sanctification de la Vierge Marie. Celle des autres saints ne peut pas être comparée à un fleuve, mais plutôt à une goutte de la grâce céleste. Ce fleuve fut impétueux, parce qu'il ne se fit pas attendre même un jour, même un instant, et il fut abondant. « Aux autres, dit » S. Bernard, la grâce spirituelle est distribuée par petites por- » tions : Marie au contraire en a reçu toute la plénitude. » Ce fleuve réjouit la cité de Dieu, c'est-à-dire les saints anges. En effet, s'il suffit de la pénitence d'un pécheur converti pour leur causer une si grande joie selon la parole de Notre-Seigneur, quelle ne dut pas être leur allégresse, lorsque Dieu sanctifia son tabernacle, la bienheureuse Vierge Marie, celle qui ne pécha jamais ni de cœur, ni de bouche, ni dans ses moindres actions ? On lit dans l'Exode qu'après que Moïse eut achevé de construire le tabernacle, « la nuée couvrit le tabernacle » du témoignage, et la gloire du Seigneur le remplit : » *Postquam omnia perfecta sunt, operuit nubes tabernaculum testimonii, et gloria Domini implevit illud* (Exod. xl, 32). Dieu construisit lui-même son véritable tabernacle, dont celui de Moïse n'était que la figure, et, en le construisant, il le consacra et le sanctifia.

3° Les grâces que Marie reçut en sa conception allèrent toujours se développant, avons-nous dit encore, et ne subirent jamais d'arrêt. Jean-Baptiste et Jérémie furent sanctifiés avant leur naissance, mais la bienheureuse Vierge le fut d'une manière si parfaite, elle fut si bien confirmée en grâce que jamais elle ne pécha, ni de bouche, ni de cœur, ni en aucune autre manière. C'est pourquoi David dit, en parlant de la cité sainte qui la symbolise : « Dieu est au milieu de cette cité, elle ne sera » pas ébranlée. Il la protégera dès le matin, au lever de l'au- » rore : » *Deus in medio ejus non commovebitur ; adjuvabit eam Deus mane diluculo* (Psal. xlv, 6). Il y a une différence entre être ébranlé et tomber. L'homme tombe par le péché mortel, et il est ébranlé par le péché véniel. Jésus-Christ et la Vierge Marie exceptés, il n'y a pas de saint qui, s'il n'est pas tombé par le péché mortel, n'ait au moins été ébranlé par le péché véniel. Pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, le moindre doute serait un blasphème puisqu'il est Dieu. Pour sa divine Mère le doute n'est pas plus possible, parce qu'il outragerait indirectement la sainteté de son Fils, parce que le saint archange Gabriel

l'a proclamée pleine de grâce, parce qu'enfin il est écrit que Dieu est au milieu d'elle, et qu'il n'y sera pas ébranlé : *Deus in medio ejus, non commovebitur.* « Je pense, dit S. Bernard, que la grâce » de sanctification, qu'elle a reçue a été tellement supérieure à » celle dont furent favorisés les autres qui ont été sanctifiés » dès le sein de leurs mères, que non seulement elle fut sainte à » sa naissance mais que cette grâce la conserva pure de tout » péché pendant tout le cours de sa vie, ce que l'on croit » n'avoir été le partage d'aucun autre saint [1]. » Donc, on peut dire de la conception de Marie dans le sein de sa mère, comme des autres conceptions dont nous avons parlé d'abord : « Les « abîmes n'étaient pas encore, » les évangélistes, les prédicateurs, les Apôtres et les enseignements de l'Eglise n'étaient pas encore « et déjà j'étais conçue : » *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.*

SECOND SERMON

(D'après S. Bernardin de Sienne. — 1444.)

DES GRACES ADMIRABLES DONT MARIE FUT COMBLÉE EN SON IMMACULÉE CONCEPTION.

Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species, in ornamentum domus ejus.
Eccli. xxvi, 21.

La sainte Eglise propose aujourd'hui à nos méditations un mystère de Marie très sublime, très agréable à contempler et très digne de notre vénération et de notre culte. Ce fut à pareil jour en effet, que commença de briller sur le monde le premier rayon du soleil de la grâce ; ce fut à pareil jour que la bienheureuse Vierge Mère de Dieu fut conçue. Il est donc juste de faire tout ce qui est en nous pour éclairer et élever les âmes vers Marie. C'est elle, ne l'oublions pas, qui par la force, la douceur, la lumière qu'elle communique, enflamme les âmes pieuses, les éclaire et les fortifie ; c'est elle qui leur apprend comment il faut suivre les exemples de son divin Fils ; elle qui leur en inspire la volonté ; elle enfin qui leur donne le courage de le faire. Elle est, suivant la parole de l'Ecclésiastique, « comme

1. Ego puto quod copiosior sanctificationis benedictio quam in alios in utero sanctificatos in eam descendit, quæ non solum ipsius ortum sanctificaret, sed et vitam ejus ab omni peccato deinceps immunem conservaret, quod alteri nemini creditur esse donatum. S. Ber. apud S. Vincentium.

» le soleil se levant sur le monde : » *Sicut sol oriens in mundo* (Eccli. xxvi, 21).

Ces quelques mots inspirés à l'auteur sacré par la Sagesse éternelle : « Comme le soleil se levant sur le monde, » s'appliquent à trois états de grâce différents, que nous pouvons admirer en Marie. Le premier est celui qui correspond à son immaculée conception, le second à sa nativité, le troisième à l'Annonciation.

Au jour de sa conception, Marie nous apparaît comme le soleil, lorsqu'il est encore caché derrière les montagnes et ne manifeste sa présence que par l'éclat doux et ravissant d'une belle aurore. C'est de Marie au jour de sa conception immaculée que les anges disaient dans le Cantique des cantiques : « Quelle est » celle-ci qui s'avance comme l'aurore se levant ? » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens* (Cant. vi, 9) ?

Marie, au jour de sa nativité, est le soleil à son lever, lorsqu'il paraît enfin à la cime des montagnes de l'orient, et qu'il répand à flots ses rayons sur la terre. L'Esprit de Dieu avait Marie en vue, quand il inspirait au prophète royal ces paroles : « C'est vous qui avez formé l'aurore et le soleil : » *Tu fabricatus es auroram et solem* (Psal. lxxiii, 16) ; il annonçait sa conception et sa nativité.

Au jour de l'Annonciation, c'est au soleil à son zénith, éclairant tout notre hémisphère et fécondant la terre de sa chaleur bienfaisante qu'il faut comparer Marie : *Quasi solem in mundo* : « Comme le soleil dans le monde. »

Essayons de dire quelque chose des grâces dont Marie fut remplie en son immaculée conception, en sa nativité et au jour de l'Annonciation.

QUATRE GRACES ADMIRABLES DONT MARIE FUT REMPLIE EN SON IMMACULÉE CONCEPTION [1].

Lorsque les Anges saluaient en Marie l'aurore annonçant le lever du divin Soleil de justice, ou plutôt ce Soleil lui-même, encore voilé aux yeux des hommes, les beautés qu'ils admiraient en elle, et qui les ravissaient, étaient innombrables ; mais il y en avait quatre qui frappaient particulièrement leurs regards habitués aux merveilles du ciel, sa sainteté, sa lumière, sa charité et sa paix.

Marie, au moment de sa conception immaculée brilla de tout l'éclat de la sainteté.

Dieu communique la sainteté aux hommes au moyen des sa-

1. Nous ne reproduisons que les développements de ce premier point ; ceux des autres n'ayant aucun rapport à l'Immaculée Conception.

crements, et, en premier lieu, du baptême. C'est le mode général, qui ne souffre pour ainsi dire, pas d'exception. Le baptême, efface la faute, et confère la grâce; mais il ne détruit pas la concupiscence ou l'inclination au péché. L'homme sanctifié par le baptême peut pécher véniellement; il peut aussi, hélas! pécher mortellement.

A ce mode général de sanctification, il faut en ajouter un autre que nous appellerons spécial. Il arrive que l'Esprit saint sanctifie directement une âme et l'élève à un degré de sainteté supérieur à celui que les sacrements confèrent. Il efface la faute, il infuse la grâce, et de plus, il fortifie l'âme contre la concupiscence, au point de lui rendre le péché mortel, sinon impossible au moins très difficile. La sainte Écriture nous apprend que le prophète Jérémie et S. Jean-Baptiste ont été sanctifiés dès le sein de leurs mères, mais à des degrés différents. Dieu dit à Jérémie : « Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, » je t'ai connu, et avant que tu fusses sorti de ses entrailles, je » t'ai sanctifié : » *Priusquam te formarem in utero novi te ; et antequam exires de vulva, sanctificavi te* (Jerem. I, 5). Lorsqu'il s'agit de Jean le Précurseur, l'ange dit à Zacharie : « Il sera » rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère : » *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ* (Luc. I, 15). Il est beau d'être sanctifié par le Saint-Esprit, mais être rempli de cet Esprit divin, c'est une grâce d'un ordre bien plus sublime encore. Jérémie fut purifié de la faute originelle, et ce fut en quoi consista sa sanctification. Jean fut aussi purifié, mais il fut de plus rempli du Saint-Esprit et de sa grâce. Les Apôtres, selon l'expression de S. Jean, avaient touché de leurs mains le Verbe de vie : *Manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.* (I Joan, I, 1) ; ils avaient reçu le Saint-Esprit que le Seigneur lui-même leur communiqua lorsqu'il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit » saint : » *Insufflavit et dixit eis: Accipite Spiritum sanctum* (Joan. XX, 22). Cependant, ce ne fut que le cinquantième jour après la résurrection de Jésus-Christ qu'ils furent remplis de l'Esprit de Dieu, lorsque ce divin Esprit descendit sur eux sous l'apparence de langues de feu : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto* (Act. II, 4). Ils furent tous remplis de l'Esprit saint, comme Jean l'avait été avant de naître; la grâce qui leur fut communiquée en ce moment solennel les défendit victorieusement, pendant tout le cours de leur vie, contre les fautes graves, sinon contre toutes les fautes vénielles et toutes les imperfections.

Mais au-dessus de la grâce conférée par le baptême, au-dessus de celle accordée au prophète Jérémie et à Jean-Baptiste, au-dessus de cette plénitude de l'Esprit de Dieu dont furent favorisés les Apôtres, il est une grâce, une autre sanctification incomparablement plus parfaite : celle que le Fils de Dieu avait

réservée à la bienheureuse Vierge Marie sa Mère. Elle n'a pas été purifiée du péché comme tous les autres enfants d'Adam : elle a été mise à part, et défendue par Dieu lui-même, pour que la souillure du péché n'arrivât pas jusqu'à elle. Nous ne donnerons pas ici les preuves de l'immaculée conception de Marie, cette vérité si glorieuse pour la Mère de Jésus est désormais un dogme de notre foi[1]. Nous le savons, et nous n'avons pas le droit d'en douter, celle que Dieu avait choisie pour donner le jour à son Fils unique ne fut jamais, ne fût-ce qu'un moment, un objet d'horreur à ses yeux ; jamais le péché ne la salit ; jamais le démon ne put se vanter de compter la Mère de Dieu au nombre de ses esclaves. Le Dieu éternel qui créa toutes choses avec une admirable sagesse, créa sa Mère bénie dans le temps, et la créa sainte, ornée de toute perfection et de toute grâce, comme il convenait à sa très glorieuse Majesté. Il la créa digne de lui. Ne fallait-il pas qu'il pût lui emprunter sans répulsion cette chair et ce sang qu'il unit à sa personne divine. Ne fallait-il pas qu'elle fût digne de procurer aux hommes le prix de leur libération, de leur justification et de leur béatification ? « Il con-» venait, dit S. Anselme, que le Fils de Dieu fût conçu d'une » mère très pure, dont la pureté fût telle qu'on ne puisse en » concevoir de plus grande, après celle de Dieu[2]. » La raison en est, d'après ce grand docteur, dans les desseins éternels de l'adorable Trinité. Le Père éternel voulait que Marie fût très réellement la mère de son Fils unique et bien-aimé, comme il en est le Père. Il voulait qu'elle partageât avec lui le droit de dire à son Fils : Vous êtes mon Fils selon la nature. Le Fils à son tour voulait faire de Marie sa véritable mère, lui emprunter sa substance corporelle. Le Saint-Esprit la choisissait pour accomplir en elle le mystère adorable de l'incarnation du Verbe. Il voulait que d'elle naquît celui dont lui-même procédait. A tous ces titres il était donc nécessaire que la Vierge qui concevrait le Christ dans son sein fût tellement pure qu'après la pureté de Dieu lui-même, on ne pût en concevoir une autre qui égalât la sienne[3].

1. Nous rappelons que, tout en suivant à peu près littéralement le texte des auteurs, surtout tels que S. Vincent Ferrier, S. Bernardin de Sienne, etc. nous nous permettons, lorsque la doctrine l'exige, quelques suppressions ou quelques rares additions comme c'est ici le cas. Elles n'échapperont pas à un lecteur attentif.

2. Decebat ut illius conceptio de Matre purissima fieret, ea puritate, qua puritate major sub Deo nequit intelligi. D. Anselm. apud S. Bernardin.

3. Cui Deus Pater unicum Filium, quem de corde suo genuit æqualem sibi, ita dare disponebat, ut naturaliter esset unus idemque communis Dei Patris et Virginis filius, quam et substantialiter Filius sibi matrem facere eligebat, et de qua Spiritus Sanctus operatus est, ut de ea conciperetur, et nasceretur ille, de quo ipse procedebat, et per hoc decebat, ut illius homi-

A la sainteté incomparable dont la bienheureuse Vierge Marie fut gratifiée, dès le premier instant de son existence, il faut ajouter les lumières dont Dieu inonda son âme en même temps. Le nom de Marie, entre autres significations mystiques, a celle d'*illuminée*. Les lumières dont elle fut éclairée au sortir du néant justifient pleinement cette interprétation. Avant tout, elle connut la source de toute lumière, et en Dieu elle connut tout le reste, selon la parole du prophète : « Dans votre lumière nous verrons » la lumière : » *In lumine tuo videbimus lumen* (Psal. xxxv, 10). Elle vit Dieu créateur de toutes choses, et elle connut les créatures spirituelles, raisonnables, et privées de raison. Elle vit en Dieu, bien suprême et absolu, ce qui était bien et ce qui était mal ; ce qui méritait d'être recherché ou méprisé ; ce qu'il fallait aimer et ce qu'il fallait haïr. Et parce que la lumière qui l'éclairait était parfaite, elle avait la juste mesure aussi bien que le mode qu'il convenait de garder en toutes choses.

Eclairée de semblables lumières, la divine Vierge possédait nécessairement l'usage de son libre arbitre. Si l'on en croit de pieux auteurs, elle passa les mois qui s'écoulèrent entre sa conception immaculée et sa nativité glorieuse, dans un état de contemplation sublime : les saints les plus illustres ne se sont jamais élevés aussi haut que cette enfant, que le regard seul des anges pouvait apercevoir. Sans doute elle était plongée dans le sommeil, comme les autres enfants, mais le sommeil ne la privait pas, comme il fait pour nous, de l'usage de sa raison, ni de son libre arbitre ; il ne lui enlevait pas la faculté de mériter ; il n'entravait aucunement l'élan de tout son être vers Dieu. Elle fut donc pendant tout ce temps, la plus parfaite contemplatrice qui ait jamais été. Aussi dit-elle dans le Cantique : « Je dors, mais mon » cœur veille : » *Ego dormio, et cor meum vigilat* (Cant. v, 2). Il veille parce qu'il se livre à une contemplation parfaite, que rien d'extérieur ne vient troubler.

Pourquoi s'étonnerait-on que la bienheureuse Vierge Marie eût possédé l'usage de son libre arbitre, et fût éclairée de lumières si extraordinaires, longtemps avant l'âge où la raison commence à s'éveiller chez les autres enfants ? Nous trouvons dans la vie des saints, que plusieurs d'entre eux ont reçu des faveurs qui rappelaient celles accordées à Marie. Dès leur plus tendre enfance, bien avant l'heure ordinaire marquée par la nature, ils faisaient des actes de vertu, ils agissaient sous l'impulsion de la grâce, ils étaient éclairés. S. Nicolas, par exemple, pratiquait la vertu de mortification, lorsque, chaque mercredi et chaque vendredi, il refusait de prendre plus d'une fois le jour, le

sis, scilicet Christi, conceptio de Matre fieret qua puritate nulla major posset intelligi sub Deo. Id. *ibid.*

lait de sa nourrice. S. Benoît possédait non seulement la grâce ordinaire commune à tous les petits enfants qui ont reçu le saint baptême, mais les dons extraordinaires qui ne sont le partage que de quelques rares amis de Dieu. On le vit tout petit enfant opérer d'éclatants miracles. S. Jean le Précurseur ne fut-il pas éclairé des lumières de la grâce, et ne connut-il pas le Seigneur, même avant sa naissance ? « Jean connut véritablement le » Christ, dit S. Ambroise, non par des lumières naturelles, » mais par celles de la grâce [1]. » Ailleurs il dit encore : « Son » enfance ne fut pas soumise aux faiblesses communes. Malgré » les lois que la nature impose à cet âge, à l'exemple du Christ, » il parvint, dès le sein de sa mère, à la plénitude de l'âge par- » fait [2]. » Ces paroles de S. Ambroise ne seraient vraies en aucune manière, si l'imperfection de membres à peine formés avait privé Jean du libre usage de sa raison. Ce qu'il dit de la plénitude de l'âge parfait, sur le modèle de Jésus-Christ, ne doit pas s'entendre des facultés corporelles, de la vigueur et du développement des membres, car il était alors semblable, sous ce rapport, aux autres enfants du même âge ; il s'agit de la plénitude du mérite, et de l'usage du libre arbitre. C'est par là qu'il ressemble au Christ qui le sanctifiait, et qui, lui-même alors dans le sein de sa mère, jouissait et usait de son libre arbitre, de la manière la plus parfaite et la plus absolue.

On peut donc conclure des paroles de S. Ambroise, que la faiblesse de la première enfance ne mit aucun obstacle, en la personne de Jean, au plein usage de la raison. On peut conclure aussi que dans tout le cours de sa vie, il ne rencontra aucun empêchement à cet usage. Dieu est infiniment généreux, et il ne prive jamais d'une grâce particulière ceux qu'il en a une fois favorisés, à moins qu'ils ne s'en rendent indignes par le péché. On le voit bien par l'exemple de Jean qui, dès l'âge de cinq ans, quitta le monde et se retira dans le désert. Et l'on aurait tort de penser qu'il le fit sans y avoir sérieusement réfléchi, et sans un dessein arrêté d'y demeurer.

Si l'on doit croire qu'il en fut ainsi pour le Précurseur, ne faut-il pas, de toute nécessité, reconnaître que des merveilles plus grandes encore s'accomplirent en Marie ?

La troisième splendeur dont Marie fut revêtue au jour de son immaculée conception, ce fut la charité. Sa volonté fut pénétrée

1. Vere Joannes novit Christum, non natura, sed gratia. S. Ambros. *sup Lucam.*

2. Nec ullam sensit infantia ætatem, qui supra naturam, supra ætatem in utero situs matris, a mensura cœpit ætatis perfectæ plenitudinis Christi Id. *ibid.*

dès ce premier moment, d'un tel amour pour Dieu, qu'elle voulait uniquement ce que la sagesse qui l'éclairait l'invitait à vouloir. Illuminée par cette divine sagesse, elle aimait Dieu autant qu'il était digne à ses yeux d'être aimé. Qui donc pourrait exprimer l'ardeur de son amour pour lui ? Elle l'aimait *de tout son cœur*, c'est-à-dire plus que les choses temporelles de ce monde ; *de toute son âme*, c'est-à-dire plus que son corps et son âme ; *de tout son esprit*, c'est-à-dire plus que toutes les créatures élevées au-dessus de ce monde, plus que les êtres spirituels et célestes. Le Psalmiste lui prête ces paroles : « Mon cœur a été » enflammé et mes reins ont été bouleversés : » *Inflammatum est cor meum, et renes mei commutati sunt* (Psal. lxxii, 21). Et quelle est la cause de ce feu et de cette agitation sinon le divin amour ?

La charité lui faisait aussi désirer de toutes ses forces le salut du genre humain et, par conséquent, l'incarnation du Verbe. Tous ses vœux attiraient le Fils de Dieu sur la terre, tant sa première sanctification avait allumé dans son cœur une soif ardente du salut de tous les élus. Toutes les puissances de son âme tendaient vers ce mystère qui devait un jour s'accomplir en elle. Les patriarches, les prophètes, les saints de l'ancien Testament avaient désiré, avaient soupiré, avaient instamment demandé la venue du Messie rédempteur ; Marie résumait tous leurs désirs, toutes leurs supplications, toutes leurs prières. Elle seule agissait plus auprès de Dieu, pour obtenir la venue du Sauveur, que tous les autres ensemble. C'est assez dire avec quelle ferveur elle demandait à Dieu d'envoyer son Fils parmi nous, pour se faire homme comme nous.

Ne croyez pas cependant que la pensée lui vint jamais qu'elle serait digne de le recevoir dans sa chair. Elevée tout d'abord à la sainteté la plus sublime, elle avait reçu en partage l'humilité la plus profonde, en même temps que toutes les autres vertus. De même que nulle créature, après l'humanité du Fils de Dieu, n'a été élevée autant qu'elle dans la grâce, aucune créature non plus n'est descendue plus avant dans les abîmes de l'humilité. Il n'a été donné à aucune autre pure créature de voir aussi clairement le néant de ce qui n'est pas Dieu, de s'humilier et de s'annihiler aussi complétement, sous la volonté de la majesté divine.

S. Bernard avait donc bien raison de dire : « Vers Marie » comme vers le centre, le mystère de Dieu, la cause des choses, » la grande affaire des siècles, se tournent les regards de ceux » qui habitent les enfers, de ceux qui nous ont précédés, de » nous qui existons, de ceux qui nous suivront, de leurs enfants » et de ceux qui naîtront d'eux dans la suite des générations. » Ceux qui sont au ciel, (les anges) attendent d'elle la répara-

» tion de leurs ruines ; ceux qui sont dans le purgatoire, leur » délivrance ; ceux qui l'ont précédée, l'honneur d'avoir été des » prophètes fidèles ; ceux qui la suivent, la glorification [1]. »

S. Bernard dit encore : « O Vierge bénie ! qui pourra con- » naître toute la longueur, la largeur, la profondeur ou la su- » blimité de votre miséricorde ? Sa longueur ? Elle vient en aide » jusqu'à leur dernier jour, à tous ceux qui l'invoquent. Sa lar- » geur ? Elle embrasse l'univers entier, et toute la terre est » pleine de sa miséricorde. Sa sublimité ? Elle a rendu son » éclat premier à la cité céleste, et elle obtient des grâces de » rédemption pour ceux qui sont assis dans les ténèbres pro- » fondes et à l'ombre de la mort [2]. » Enfin il dit ailleurs : « Ma- » rie s'est faite toute à tous. Dans son immense charité, elle se » regarde comme la débitrice des sages et des insensés ; elle » ouvre à tous le sein de sa miséricorde, pour que tous reçoi- » vent de sa plénitude, le captif sa rédemption, le malade sa » guérison, le pécheur son pardon, le juste la grâce, l'ange la » joie, enfin toute la Trinité la gloire, et la personne du Fils la » substance de la chair humaine, pour qu'aucun être n'échappe » à sa chaleur bienfaisante [3]. »

Dirons-nous quelque chose d'une quatrième splendeur qui brilla en Marie, dès l'instant même de sa conception immaculée [4] ? Marie posséda, dans toute sa plénitude, la paix avec elle-même. Aucun des désordres introduits dans la nature humaine, par le péché originel, n'eut de prise sur cette admirable créature, chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Tout en elle était parfaitement soumis à la rai-

1. Ad beatam Virginem sicut ad medium, sicut ad arcanum Dei, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum, respiciunt qui in cœlo sunt et qui in inferno habitant : et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus et qui sequuntur et nati natorum, et qui nascentur ab illis. Illi qui sunt in cœlo ut restaurentur; et qui in purgatorio, ut eripiantur ; et qui præcesserunt, ut prophetæ fideles inveniantur; et qui sequuntur ut glorificentur. S. Bernard. apud S. *Bernardinum*.

2. Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem et profunditatem aut sublimitatem queat investigare ? Nam longitudo ejus usque ad novissimum diem invocantibus eam subvenit universis ; latitudo ejus replet orbem terrarum, ut tua misericordia plena sit omnis terra. Sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem, et profundum ejus sedentibus in tenebris, et in umbra mortis obtinet redemptionem. Id. *ibid.*

3. Maria omnibus omnia facta est, et sapientibus, et insipientibus, copiosissima charitate debitricem se facit ; omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem; æger curationem, peccator veniam, justus gratiam, Angelus lætitiam, demum tota Trinitas gloriam, Filii persona humanæ carnis substantiam, ut non sit qui se abscondat a calore ejus. Id. *ibid.*

4. Nous résumons rapidement la suite du sermon de S. Bernardin qui n'a plus trait à l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge.

son. La raison n'était exposée ni à l'ignorance, ni à l'erreur, ni à la faiblesse. La sagesse même de Dieu était sa lumière ; la volonté de Dieu son guide. Jamais celle que le Fils du Dieu de toute sainteté avait choisie pour sa Mère, ne devait être sujette ni à la moindre faute, ni à la moindre imperfection, ni à la moindre révolte intérieure.

Telle fut Marie lorsque Dieu lui donna l'existence. Aurore brillante que les anges admiraient, elle fut semblable au soleil qui se lève, lorsque vint le jour de sa nativité glorieuse. Alors la munificence du Seigneur la combla de nouveaux dons, sans rien retrancher des premiers. Il lui donna une admirable beauté extérieure ; mais une beauté qui loin d'efféminer et de porter au péché ceux qui la regardaient, éveillait en eux le désir et l'amour de la vertu et de la chasteté.

Il la conserva absolument pure de toute faute la dirigeant et la soutenant toujours par sa grâce. Ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi, pour la confusion du démon, pour qu'elle fût digne d'être notre avocate auprès de Dieu, pour qu'elle fût digne surtout de la maternité divine à laquelle Dieu l'avait prédestinée ?

Dieu lui donna encore de n'éprouver aucun goût pour les choses de ce monde, et de trouver au contraire une suavité infinie dans la méditation des mystères divins. Tous ses sens intérieurs goûtaient une douceur inexprimable en Dieu. Les extases et les joies spirituelles des âmes les plus saintes, que sont-elles comparées à celles de Marie ?

Enfin sa vie fut un modèle parfait. Humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans sa conduite, préférant la lecture des saints livres à de vaines conversations, courageuse au travail, modeste en ses paroles, cherchant l'approbation de Dieu et non celle des créatures ; ne blessant personne, voulant du bien à tous, et se montrant bonne envers tous ; telle fut cette auguste Vierge. Il n'est pas de vertu, il n'est pas de beauté, il n'est pas de grâce que l'on ne trouve en elle. C'est le modèle qu'il faut imiter, si l'on veut arriver à la vie et régner un jour avec Dieu.

Tant de merveilles accumulées en une seule créature semblaient épuiser les trésors de Dieu. Cependant quand vint le jour de l'annonciation, et de l'incarnation du Verbe dans le sein de cette auguste Vierge, Dieu trouva moyen de la combler encore de nouvelles grâces. Il agrandissait le vase mystique presque à l'infini, afin d'y verser toujours de nouveaux parfums. Qui pourra dire ce que le Verbe divin fit pour sa mère, pendant les neuf mois qu'il vécut dans son sein béni ? Elle était bien alors la femme revêtue du soleil, dont parle l'Apocalypse. Elle était unie à son Fils par la contemplation la plus sublime ; elle lui

était unie aussi par l'action : ses actes avaient pour objet direct, ce Fils lui-même qu'elle revêtait de son humanité comme d'une robe d'un tissu merveilleux. Elle lui donnait l'hospitalité, non seulement sous son humble toit, mais dans son propre sein. Elle le nourrissait, non pas de pain, mais de sa propre substance.

O divine Marie, comme vous avez aimé votre Jésus et comme Jésus vous a aimée ! Le possédant ainsi, vous aviez la certitude de n'être jamais séparée de lui, la certitude de votre salut éternel. Vous aviez choisi la meilleure part et vous saviez qu'elle ne vous serait pas ôtée. Et maintenant que vous régnez dans la gloire des cieux, souvenez-vous que c'est de vous que nous attendons notre salut. Vous avez écrasé la tête du serpent ; vous avez brisé la puissance du prince de la mort ; c'est par vous que nous espérons arriver au ciel ; si nous sommes bons, si nous pouvons quelque bien, c'est à vous que nous le devons. Vous êtes après Dieu notre suprême consolation ; c'est vous qui nous conduisez vers le ciel et qui nous soutenez. Lorsque viendra le moment, recevez-nous, ô divine Vierge, dans ce royaume de l'éternelle béatitude ; soyez-y notre gloire et notre allégresse, vous qui régnez avec votre Fils dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Laselve [1]. — 1725.)

MARIE CONSIDÉRÉE DANS SON IMMACULÉE CONCEPTION COMME FILLE D'ADAM, FILLE DE DIEU ET FILLE DE JOACHIM.

Quæ est ista?
Cant. III, 6.

Toute la vie de la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, fut une suite de merveilles. En vain les plus grands orateurs déploieraient-ils leur éloquence pour célébrer sa grandeur ; ils n'arriveraient pas même à louer dignement une de ses moindres actions. C'est que la vie même des anges ne mérite pas d'être comparée à celle de Marie. Les grâces incomparables dont elle fut prévenue, sa fidélité absolument parfaite à y correspondre, l'union étroite de son esprit, de son cœur, de sa chair elle-même avec Dieu, l'élèvent à une hauteur inexprimable. Jamais ni les anges ni les hommes ne pourront célébrer, autant qu'elles le

1. *Annus Apostolicus*, nempe *Conciones prædicabiles*, auctore R. P. Fr. Zacharia Laselve, sacræ theologiæ Lectore, necnon Provinciæ Recollectorum Sanctissimi Sacramenti, seu Tolosanæ alumno.

méritent, je ne dis pas toutes ses grandeurs, mais les moindres circonstances de son existence ici bas.

L'Eglise propose aujourd'hui à notre admiration et à notre culte, le premier des mystères de cette auguste Vierge, le mystère de son Immaculée Conception.

Pendant bien des siècles ce privilège unique demeura peu connu, Dieu se réservait de le révéler au temps choisi par sa miséricorde, lorsque l'esprit de foi et la dévotion envers Marie auraient besoin d'un aliment nouveau. Sans doute, il n'était pas ignoré de tous ; les écrits des Pères témoignent en mille endroits de leur pieuse croyance ; mais il n'était pas entré dans l'enseignement commun ; on ne savait pas d'une manière assez précise, en quoi il consistait ; plusieurs même le niaient faute de le bien comprendre. Enfin au XIV^e^ siècle, le bienheureux Duns Scot surnommé le Docteur subtil, donna un grand éclat à l'enseignement de l'Immaculée Conception. La vérité, trop peu connue jusque-là, brilla à tous les yeux et gagna tous les cœurs. Elle s'implanta dans la sainte Eglise, et s'enracina dans toutes les âmes vraiment chrétiennes, jusqu'au jour où le grand Pontife Pie IX la proclama dogme de notre foi. Nous ne nous attarderons pas ici à donner les preuves sur lesquelles repose cette vérité : nous irons droit à Marie dans ce mystère ; nous considérerons ce qu'elle fut à ce moment béni, et remplis d'admiration et d'une sainte curiosité, nous dirons avec les Anges : *Quæ est ista ?*

Cette enfant dont nous célébrons la Conception immaculée est la fille de Dieu père commun de tous les hommes : *Unus est Pater vester* MATH. XXIII, 9). Elle est la fille d'Adam, de qui tous les hommes sont sortis : *Adamus enim primus formatus est* (I TIM. II, 13). Elle est la fille de Joachim et d'Anne qui lui donnèrent le jour : *Fructum hujusmodi germinaverunt* (S. EPIPH. *Orat de laud. virg.*). Mais a-t-elle, comme les autres enfants d'Adam, hérité de la faute du premier père commun ? A-t-elle été conçue dans la disgrâce de Dieu ? A-t-elle partagé avec Joachim son père toutes les misères, toutes les infortunes de la triste condition humaine ? Le penser serait un crime et le dire un blasphème. Marie, dès le moment même de sa conception, a été fille d'Adam, mais sans hériter de sa faute ; fille de Dieu, mais sans être privée de sa grâce ; fille de Joachim, mais sans être sujette aux misères et aux infirmités de Joachim et d'Anne.

§ I. — *Marie, dans sa Conception immaculée, fut fille d'Adam, sans hériter de sa faute.*

Adam est le père commun de tous les hommes ; ils descendent tous de lui. Jésus-Christ lui-même et la bienheureuse Vierge sa

mère n'ont pas d'autre origine. Mais si tous les autres sont héritiers de la faute d'Adam : *Si filii et hæredes* (Rom. VIII, 5), Jésus et Marie n'ont pas eu de part à ce funeste héritage : Jésus parce qu'il est Dieu, Marie parce qu'elle est *Mère de Dieu*, qui l'a choisie ; *Mère du Créateur*, qui l'a formée telle qu'il voulait l'avoir ; *Mère du Rédempteur*, qui l'a rachetée, non pas pour la purifier du péché, mais pour qu'elle n'en fût pas atteinte.

1° Lorsque le Christ, en sa qualité de Fils de Dieu et de Verbe éternel, eut décrété de s'incarner dans le sein d'une vierge, il choisit Marie pour sa Mère. *Elegit eam et prælegit eam.* Il mit dès lors en elle ses complaisances, à cause de son humilité, de sa virginité et de ses autres vertus. Il ne prit point Marie au hasard pour sa mère, mais il la choisit et la prédestina [1]. *Beata Virgo fuit electa divinitus, ut esset Mater Dei* (D. Thomas. III p. q. XVII, art. 4. ob.)

Si donc le Fils de Dieu choisit celle qui devait être sa Mère sur la terre, qui oserait dire, qui oserait penser qu'il choisit une créature coupable de péché, lui dont l'horreur pour le péché est infinie ? N'eût-elle été souillée qu'un seul instant par la faute originelle, ce déshonneur rejaillissait sur sa vie tout entière ; à cet instant malheureux, elle aurait été l'ennemie de Dieu, un objet d'aversion et de dégoût pour celui qui la choisissait pour sa mère ; toutes les grandeurs et la gloire dont on l'aurait vue dans la suite entourée n'auraient jamais effacé complétement ce souvenir. Plus sa grandeur aurait été sublime, plus cette tâche aurait paru honteuse sur le vêtement de sa gloire. Quel honneur serait-il revenu à Jésus-Christ d'avoir choisi une telle mère, lorsqu'il pouvait faire un choix plus digne de lui ? Les démons et les hommes ne lui auraient-ils pas reproché d'avoir été conçu dans le sein d'une pécheresse ? Les Juifs disaient de lui : « N'est-il pas le fils du charpentier : » *Nonne hic est filius fabri* (Math. XIII, 5) ? Les démons auraient dit et c'eût été une bien autre injure : N'est-il pas le fils de Marie que nous avons connue souillée du péché originel ? N'est-il pas le fils de cette fille d'Adam, qui fut notre esclave ? O Christ ! vous en avez fait la Reine des anges, la souveraine des hommes, la fille du Père éternel, l'épouse du Saint-Esprit, dites-vous ? Cependant avouez-le, elle a été à nous ; nous l'avons tenue sous notre joug, comme les autres enfants d'Adam que le crime de leur père nous a tous livrés. Certes, le Fils de Dieu et de Marie aurait rougi de honte à de telles paroles ; car enfin c'est lui qui a choisi sa Mère, et il pouvait la choisir toute pure et tout immaculée.

S. Thomas, que nous avons déjà cité, nous enseigne qu'en

1. Sur la *Prédestination de Marie* voir *Somme des Grandeurs*, etc. tom. I, liv. I, ch. I et suiv.

choisissant Marie, pour sa mère, le Fils de Dieu l'a rendue digne de la haute destinée qu'il lui préparait : car telle est la conduite de Dieu ; il donne à ses créatures ce qui convient à la fin pour laquelle il les destine : *Quia illos, quos Deus ad aliquod eligit, ita præparat et disponit, ut ad id ad quod diliguntur, inveniantur idonei* (Idem, *ibid*). Marie n'aurait pas été digne de la divine maternité, elle n'aurait pas été propre à donner le jour au Fils de Dieu, si elle avait été coupable du moindre péché, même véniel, parce que *la honte de la Mère rejaillit sur le Fils*. S. Thomas en conclut que jamais la bienheureuse Vierge ne commit une faute, quelque légère qu'on la suppose. Ce principe est digne de l'Ange de l'Ecole : mais nous pouvons tirer une seconde conclusion qui en découle plus nécessairement encore que la première, c'est que Marie ne fut jamais souillée de la faute originelle, bien plus grave aux yeux de Dieu et dans ses conséquences, que le péché véniel. Le péché véniel ne détruit pas la charité qui unit l'homme à Dieu ; le péché originel empêche radicalement ce lien sacré d'exister. Il a donc quelque chose de plus ignominieux que le premier, et le Fils de Dieu qui choisissait sa Mère, ne pouvait pas la choisir entachée de cette ignominie.

2° Jésus-Christ ne choisit pas seulement sa Mère ; il fut son Créateur et il la forma telle qu'il voulut l'avoir, pour qu'elle fût véritablement digne de lui donner le jour.

On dit que l'amour descend plutôt qu'il ne remonte, et que généralement, les parents aiment leurs enfants plus qu'ils n'en sont aimés. Sans doute les exceptions à cette règle sont nombreuses, mais il en est une qui prime toutes les autres. Oui, ô divine Marie, permettez-nous de vous le dire : quel que fût votre amour pour votre divin Enfant, il vous aima plus encore que vous ne l'avez aimé. Ses bontés incomparables envers vous en sont la preuve. Avant que vous soyez sa mère, vous avez été sa fille. Il vous a choisie ; il vous a prédestinée ; il vous a préparé des trésors de grâce infinis, et enfin il s'est donné lui-même à vous, pour que vous le portiez dans votre sein, pour que vous soyez sa Mère et qu'il soit votre Fils.

Mais si le Fils de Marie est en même temps son créateur, qui pourrait croire qu'il refusa à sa Mère bien-aimée, quelqu'une des grâces accordées à d'autres créatures ? Les anges et nos premiers parents eux-mêmes furent purs aux yeux de Dieu, dès leur création, et l'état de grâce fut leur premier partage. Dieu sera-t-il moins généreux envers sa Mère qu'envers ses serviteurs ? se montrera-t-il dur et inflexible envers elle, lorsqu'il est plein de munificence à l'égard des autres êtres sortis de ses mains ? N'outrageons pas la bonté et la justice de Dieu par de semblables pensées. Marie a été créée supérieure aux Anges,

aux Chérubins et aux Séraphins. Elle a été digne, par sa sainteté immaculée, du titre de Mère de Dieu qui lui était réservé. *Sublimior Angelis facta est, superior ipsis Cherubim et Seraphim, tanquam ancilla digna et Mater sancta, et Mater immaculata* (Glossa Ordin. in cap. III *Epist. ad Rom.*)

Les théologiens apportent ordinairement la preuve suivante de l'Immaculée Conception de Marie. Si le Fils de Dieu, disent-ils, avait permis, en créant Marie qu'elle contractât le péché originel, il faudrait en conclure, ou qu'il ignorait que ce péché allait souiller sa Mère, ou qu'il ne pouvait pas, ou qu'il ne voulait pas l'en préserver. Autant de blasphèmes, autant d'outrages à la science, à la puissance et à la bonté infinie du Seigneur. Toutes choses lui sont connues : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus* (Hebr. IV, 13). Il possède toute puissance au ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (Math. XXVIII, 18). Il est infiniment bon, et sa propre gloire exigeait qu'il fît, en faveur de Marie, une exception à la loi de mort portée contre tous les enfants d'Adam. Eh quoi, mon Fils ? lui aurait dit sa Mère ; vous pouviez éloigner de moi le péché originel, et vous ne l'avez pas fait ? Vous connaissiez le moyen de me mettre à l'abri de la malédiction que tous les enfants des hommes ont héritée d'Adam : pourquoi ne l'avez-vous pas employé ? pourquoi ne m'avez-vous pas exclue de ce malheureux héritage ? Jésus-Christ se serait fait tort à lui-même en agissant ainsi ; car, selon Tertullien : « Il faut juger du Christ d'après Marie : » *Christum per Mariam esse censendum* (Lib. ad Jud. VI). Il est évident que nous jugeons de Marie par Jésus, dont elle est la mère, car on connaît l'arbre à son fruit ; mais on peut dire aussi que nous jugeons un peu de Jésus par Marie, dont il est le Fils ; et si nous devions reconnaître en Marie la souillure du péché quel qu'il soit, nous perdrions quelque chose de la haute opinion que nous avons de Jésus, de son amour pour la sainteté et de son horreur profonde pour toute faute.

3° Choisie et prédestinée par son divin Fils, créée exprès par lui pour être sa mère, Marie fut encore rachetée par lui, en prévision de la maternité divine qu'il lui réservait. Jésus-Christ fut le rédempteur de Marie. S. Bernardin de Sienne assure même qu'il vint sur la terre pour le salut de Marie, plus que pour celui de toutes les autres créatures : *Christus plus pro redimenda Virgine venit, quam pro omni alia creatura* (Tom. IV). Mais de ce que Marie a été rachetée par son divin Fils, gardez-vous de conclure qu'elle a jamais été au pouvoir du démon. La vérité est, au contraire, que Jésus-Christ a veillé sur elle, avec une sollicitude infinie, et qu'il lui a fait l'application des mérites de la Rédemption, avec une telle largesse, qu'elle ne tomba jamais, pas même au premier moment de sa conception, au pouvoir de l'ennemi

de Dieu. « Il y a, dit S. Augustin, deux modes de rédemption. On rachète celui qui est déjà tombé et l'on rachète celui qui est sur le point de tomber, afin qu'il ne tombe pas : » *Duplex est redimendi modus : unus redimendo lapsum, et alter redimendo jamjam lapsurum, ne cadat*, (*in* Psal. lxxxv). La rédemption qui délivre de leurs péchés et relève ceux qui sont tombés est bonne ; mais la rédemption préventive ou préservatrice, celle qui rachète avant toute chute, afin qu'on ne tombe jamais, est d'un ordre bien supérieur, elle est incomparablement plus noble et plus précieuse, comme dit S. Antonin : *Nobilius liberatur et redimitur, cui providatur ne cadat et servitutem incurrat, quam ut lapsus erigatur, et factus servus redimatur* (Par. 8, cap. 2). Le médicament qui prévient la maladie et conserve la santé, est plus précieux que celui qui la rend lorsqu'on l'a perdue. Telle fut la rédemption de Marie par son Fils ; il ne la délivra pas d'un péché déjà commis, mais il la préserva, pour qu'elle ne fût jamais coupable d'aucun. Jésus-Christ racheta les autres enfants d'Adam, pour les retirer du péché originel et de l'abîme de la perdition : il racheta Marie, pour qu'elle ne contractât rien de cette souillure, et que son pied ne glissât point dans cet abîme : *Eam Spiritus Sanctus a peccato originali non quod infuit, sed quod infuisset, redemit atque singulari gratia præservavit* (S. Bonav. Serm. 1, de *B. Virg.*). *Præliberatorem Virgo sancta habuit, alii liberatorem* (Nicol. Cusan. lib. viii. Exerc.)

Lorsque Jonas fuyant la mission que le Seigneur lui avait confiée, de prêcher la pénitence à la ville de Ninive, fut précipité dans la mer, au milieu d'une affreuse tempête, Dieu prépara un poisson, dit l'Ecriture, qui reçut le prophète et le délivra ainsi de la fureur des flots, avant qu'il fût englouti. Dieu vint de même en aide à Marie : il la sauva de l'abîme du péché originel, avant qu'elle n'y fût tombée. « Notre Reine, dit S. Bo- » naventure, que nous avons déjà cité, reçut une grâce de » préservation contre la souillure originelle, qu'elle aurait né- » cessairement contractée comme les autres, par suite de la » corruption de notre nature, si Dieu ne l'avait prévenue d'une » grâce toute particulière, et préservée ainsi : » *Habuit gratiam præservativam contra fœditatem originalis culpæ, quam contraxisset et corruptione naturæ nisi speciali gratia præventa, præservataque fuisset.* (Serm. 2, *de Beata Virgine Maria.*)

Concluons donc que Marie qui fut fille d'Adam, n'hérita rien de la faute dont tous les autres enfants d'Adam naissent coupables.

Mais si Marie, au moment de sa conception, fut fille d'Adam sans rien hériter de sa faute, elle fut aussi fille de Dieu, sans être privée de sa grâce.

§ II. — *Marie, dans sa Conception immaculée, fut fille de Dieu, sans être privée de sa grâce.*

Le moment où nous commençons d'exister, ce moment précis où Dieu tire notre âme du néant, et l'unit à notre corps, a quelque chose de profondément mystérieux. On y trouve les plus étranges contradictions, tant le péché du premier homme a introduit une perturbation profonde dans l'œuvre primitive du Créateur. Nous sommes tout à la fois, enfants de la nature et enfants de colère ; fils de Dieu et fils du démon ; fils de la grâce, puisque c'est par cette grâce que nous sommes créés et fils du péché, parce que le péché est en nous, et que nous sommes privés de toute grâce. Mais rien n'est venu troubler l'œuvre de Dieu dans la conception de la bienheureuse Vierge. Elle fut fille de la nature, car elle naquit comme les autres enfants d'Adam ; elle fut aussi fille de Dieu, car Dieu créa son âme et l'unit à son corps ; mais elle ne fut pas fille de colère et fille du démon, parce que, comme nous l'avons dit, elle ne contracta pas le péché qui l'eût rendue fille de colère et fille du démon. De plus, cette fille privilégiée de Dieu fut aussi fille de la grâce, non seulement parce que Dieu la créa par la grâce, et sans y être obligé, mais parce qu'elle fut créée dans l'état de grâce. Elle ne nous ressembla pas; elle ne fut pas, comme nous, privée de la grâce de Dieu; mais au contraire, au moment même de sa Conception, elle posséda *une grâce sanctifiante*, qui la rendait agréable au Seigneur ; *une grâce abondante* et surabondante ; *une grâce constante* et permanente.

1° Marie avait été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu; il devait habiter pendant neuf mois dans son sein, comme dans un tabernacle sacré. Quels soins le sage Salomon n'avait-il pas apportés à la construction du temple de Jérusalem ? Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, n'en pouvait pas apporter moins à la préparation de son tabernacle vivant. Pour le rendre digne de lui qui est la sainteté même, il le sanctifia, comme dit le Psalmiste : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (Psal. xlvi, 5). La sanctification accompagna la construction de cet édifice sacré ; le même moment vit à la fois l'union de l'âme de Marie à son corps virginal, et la sanctification parfaite de cette nouvelle créature, la plus belle des œuvres de Dieu. « La na» ture, dit S. Jean Damascène, n'osa pas prévenir la grâce » en elle ; mais elle attendit que la grâce eût produit son fruit. » *Natura gratiam antevertere ausa non est, sed tantisper expectavit, donec gratia produxisset fructum suum* (Orat, i, *de Nativ. Virg.*). Il n'en est pas ainsi pour nous ; nous existons d'abord

selon la nature, et l'œuvre de la grâce ne s'accomplit en nous que plus tard. Mais celui qui est le Tout-Puissant est maître de ses dons, et il les accorde à qui il lui convient, et dans la mesure qu'il lui plaît. Dieu créa Marie dans la grâce de l'Esprit saint: *Unus est Altissimus, Creator omnipotens... Ipse creavit illam in Spiritu Sancto* (Eccli. I, 8, 9). Il l'établit, par le fait même de sa création, dans l'état de grâce sanctifiante, et c'est ainsi qu'elle fut, selon la parole de S. Thomas de Villeneuve, très sainte dans le sein de sa mère; très sainte dans sa conception: *In utero sanctissima et in Conceptione sanctissima* (Conc. III. *de Nativ. B. M.*)

L'Ange salua Marie en disant : *Vous avez trouvé grâce devant Dieu* : *Invenisti gratiam apud Deum.* Quelle est donc cette grâce que Marie a trouvée? C'est dit S. Bernard, la grâce qu'Eve avait perdue : *Nacta es gratiam apud Deum, quam Eva perdiderat* (*super Missus*, hom. 4). Eve avait reçu au moment de sa création la grâce sanctifiante et la justice originelle, qu'elle perdit ensuite par le péché. Marie, dans sa conception, reçut cette grâce sanctifiante perdue par Eve, ou plutôt une grâce supérieure encore : *Ipsa sola post Adæ lapsum non indigna, sed plena originali justitia ut Eva, et multo majus* (Cusanus *Card.*). Elle ne posséda pas la grâce sanctifiante à un degré ordinaire et commun, mais elle l'eut avec abondance; la grâce déborda en elle : *Gratia abundans et supereffluens.*

2° Dans l'Ancien Testament, il est parlé de la mesure du sanctuaire, plus grande que celle dont on se servait en dehors de la maison de Dieu. La grâce sanctifiante ne doit pas être mesurée avec la mesure commune, mais avec celle du sanctuaire, lorsqu'il est question de Marie. On ne peut pas dire que sa grâce fut égale à celle de Pierre, de Paul ou de quelque autre saint; il faut monter plus haut, pour trouver un terme de comparaison, une mesure, car elle fut le sanctuaire de la divinité, rempli d'autant de grâces que Dieu pouvait en accumuler dans une pure créature. C'est donc à la mesure du sanctuaire que l'on doit recourir. De même que tous les fleuves entrent dans la mer, de même toutes les grâces entrent dans Marie; elle en est le grand réceptacle : *Flumen gratiæ Angelorum intrat in Mariam; flumen gratiæ Patriarcharum et Prophetarum intrat in Mariam; flumen gratiæ Apostolorum, Martyrum, Confessorum et Virginum intrat in Mariam; omnia flumina intrant in Mariam* (S. Bonavent. *Specul.* III). Toute cette abondance, toute cette multitude de grâces entra en Marie, et resplendit en elle; aucune d'elles ne manqua, et chacune brilla d'un éclat inaccoutumé. *Nihil est virtutis, nihil splendoris, nihil gratiæ, quod non resplendeat in Virgine gloriosa.* (S. Hieron. serm. *de Assumpt.*). Et cette abondance extraordinaire, cette richesse inconcevable de dons célestes accordée à Marie, elle la reçut tout d'un coup,

au moment même de sa Conception immaculée : *Cæteris præstatur per partes : Mariæ vero tota simul se infudit plenitudo gratiæ.* (IDEM. *ibid.*)

Dans le Cantique des cantiques, les trois Personnes de l'adorable Trinité disent entre elles: *Que ferons-nous à notre sœur? Quid faciemus sorori nostræ* (CANT. VIII, 8)? C'est-à-dire, de quels dons, de quelles grâces enrichirons-nous Marie que nous devons créer? Ce n'est pas, dit le cardinal Hugues, que la sainte Trinité hésite, mais elle montre, en parlant ainsi, quelles choses extraordinaires elle se propose d'accomplir. *Non dubitans sed exaggerans : quasi dicat : Magna faciemus ei.* Aussi la bienheureuse Vierge put-elle s'écrier à son tour : *Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses*: — *Fecit mihi magna qui potens est.* Et quelles furent ces grandes choses? quels furent ces dons accordés à Marie, au moment de sa création? S. Thomas de Villeneuve doute que Marie elle-même en ait pu comprendre toute la grandeur : *Fecit in me magna qui potens est, sed quam, o Virgo! nescio, an ipsamet valuit suam comprehendere magnitudinem* (Conc. III de *Nativ. Virg.*). A plus forte raison n'est-il donné à aucun homme ni à aucun ange de concevoir toute la grandeur des grâces de Marie ; c'est un secret que Dieu s'est réservé pour lui seul : *Tanta fuit perfectio Virginis ut soli Deo cognoscenda reservetur.* (S. BERNARDIN. tom. II. Serm. 5, art. 3, cap. I.)

On dit qu'un illustre peintre de l'antiquité, Zeuxis, voulant représenter Junon, rassembla les plus belles jeunes filles de toute la Grèce, étudia leurs traits avec soin, et reproduisit dans son tableau ce qu'il avait trouvé de plus parfait en chacune d'elles. Telle fut, en quelque manière, la conduite de Dieu lorsqu'il créa Marie. Il considéra toutes les perfections de ses créatures, celles des anges, des apôtres, des martyrs et des autres saints, et, les dons les plus admirables qu'il leur avait départis, il les rassembla et les réunit en Marie ; il donna ainsi à cette œuvre par excellence de sa puissance et de sa sagesse, toutes les perfections, portées à leur degré le plus éminent. Mais il faut ajouter que Marie posséda ces dons infiniment précieux, d'une manière constante et permanente.

3° Dieu sanctifia la bienheureuse Vierge au moment même de sa Conception : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (PSAL. XLVI, 5), et la grâce qu'il lui donna fut une grâce constante, permanente et qu'elle ne devait jamais perdre. Aussi le Prophète royal ajoute-t-il que jamais Dieu, qui habitait en elle par la grâce ne devait y être ébranlé : *Deus in medio ejus non commovebitur* (PSAL. XLV, 6). Lorsque nous recevons la grâce de la sanctification, Dieu vient à nous par cette grâce qu'il nous donne : *Ad eum veniemus.* Il vient dans l'intention de de-

meurer en nous. *Et mansionem apud eum faciemus* (Joan. xiv, 23). Cependant il n'est pas fixé d'une manière définitive dans notre âme. Nous pouvons, hélas ! l'obliger d'en sortir, par le péché mortel, et il arrive souvent qu'il est ainsi honteusement chassé de la demeure où il était venu, les mains pleines de bénédictions. Mais il n'en est pas de Marie comme de nous. Dieu vient habiter en elle, et il y fixe sa demeure pour n'en sortir jamais. Au moment de sa conception, il prend possession d'elle, et c'est un acte irrévocable : *Deus in medio ejus non commovebitur*. Il est vrai que Marie est belle *comme la lune*, et que la lune est sujette à des variations continuelles ; mais ce n'est pas à cause des variations que la beauté de Marie est comparée à celle de la lune : *Pulchra ut luna* ; c'est parce que toute sa beauté, tout son éclat lui vient du divin soleil qui est Dieu, comme la lune matérielle ne resplendit à nos yeux d'une si douce et si pure lumière que parce qu'elle reflète les rayons de l'astre du jour.

D'après l'enseignement du Docteur Angélique (III p. q. XXVII, art. 6 ad 1), les enfants qui furent sanctifiés dès le sein de leurs mères furent en même temps confirmés en grâce : Dieu les délivra du danger de tomber jamais dans le péché mortel. *Sanctificatis in utero creditur præstitum esse, ut de cætero mortaliter non peccarent.* Si tel fut le privilège accordé à S. Jean-Baptiste, qui pourrait douter qu'un privilège semblable, mais beaucoup plus parfait encore et plus étendu, n'ait été le partage de Marie ? Les autres furent affermis dans la grâce, de manière à ne la perdre jamais par aucune faute grave ; Marie reçut la faveur de ne pouvoir jamais pécher ni mortellement, ni même véniellement.

O Marie, ô fille très parfaite de Dieu ! j'admire l'abondance de la grâce que le Seigneur a mise en vous ; j'admire combien vous avez été fidèle à la garder. Mais si Marie fut la fille de Dieu au moment de sa conception et ne cessa jamais de l'être, elle fut aussi la fille de Joachim, sans partager avec lui les misères de notre nature.

§ III. — *Marie dans sa Conception immaculée fut fille de Joachim sans être sujette aux infirmités de Joachim et d'Anne.*

Dès le premier moment de notre existence nous sommes en proie à une multitude de misères et de maux de toutes sortes. Notre corps n'est pas seul à en souffrir ; notre âme s'en ressent cruellement dans toutes ses facultés. Notre intelligence est plongée dans des ténèbres épaisses ; la concupiscence cette malheureuse inclination au péché, qui ne disparaîtra jamais entiè-

rement pendant cette vie, germe et se développe, avec toutes les passions mauvaises. Notre cœur, fait pour aimer Dieu, est absolument insensible et incapable d'aucun acte d'amour. Telle est la loi générale pour tous les enfants d'Adam. C'est dans ces tristes conditions qu'ils font leur entrée dans la vie. Grâce à une exception unique, réclamée par la dignité de Mère de Dieu qui lui était réservée, Marie possède, dès l'instant même de sa bienheureuse conception, la *lumière* de l'intelligence, la *paix* de l'âme, et l'*amour* du cœur.

1° Lorsque Dieu tira du néant le monde matériel, il dit d'abord : *Fiat lux* : « Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite. » De même lorsqu'il vint parmi nous pour réparer le monde, au moment où il créa la bienheureuse Vierge Marie, il dit encore : *Que la lumière soit faite.* Il voulut que la lumière intellectuelle brillât de tout son éclat, dans cette âme plus belle que toutes les âmes, qu'il tirait du néant, et unissait à un corps : *Formato corpore et anima creata, tunc fuit rationalis.* (S. Vincent. Ferr. *serm. de Concept. Virg.*) S. Bernardin de Sienne enseigne que Marie, dans le sein de sa Mère, avait l'usage du libre arbitre, et que son intelligence était éclairée d'une lumière parfaite : *B. Virgo, dum erat in utero Matris habuit usum liberi arbitrii atque lumen perfectum in intellectu.* Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi, lorsque la plupart des Pères s'accordent à dire que le saint Précurseur jouit de l'usage de sa raison, à partir du moment où il fut sanctifié dans le sein de sa mère ? Peut-on refuser à Marie ce qui fut accordé à Jean par son entremise ? Marie fut non pas sanctifiée mais conçue toute sainte et tout immaculée ; elle eut donc, dès le temps de sa conception, ce privilège accordé plus tard à Jean-Baptiste.

Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, dit que Marie fut la figure parfaite de son Fils : *Integra et illæsa sui fœtus imago.* Richard de S. Victor affirme qu'elle fut très semblable à Jésus-Christ : *Christo simillima* (*de Verbo incarnato*). L'opinion commune des Ecrivains ecclésiastiques est que le Fils de Dieu accorda à sa mère tous les privilèges qu'il pouvait lui accorder, et que tout ce qu'il possédait lui-même par nature, il le conféra par privilège à sa mère, autant qu'il était possible de le faire à une simple créature. Son titre de Mère ne lui donnait-il pas un droit naturel à partager les richesses de son enfant ? L'humanité de Notre-Seigneur, en raison de son union hypostatique avec le Verbe divin, jouit, dès le premier instant de son existence, des lumières qui lui convenaient : pourquoi Dieu aurait-il refusé à Marie de ressembler en ce point à son divin Fils ? Aussi le B. Albert le Grand regarde-t-il cette vérité comme indubitable. Il assure que, dès l'instant de sa Conception, Marie

reçut une science infuse, plus parfaite que celle des Anges et d'Adam au moment de leur création. Dès ce premier instant, elle connut l'existence de Dieu et ses perfections infinies ; elle connut le mystère de la Trinité, et celui de l'Incarnation ; elle connut les sacrements de la Synagogue et ceux de l'Église; elle connut mille autres vérités encore, et elle les connut toutes d'une science parfaite et sans danger d'erreur. Dieu ne cacha rien à Marie, car il mit en elle, tout entier, le Verbe qui est dans son cœur, selon ces paroles que Rupert prête à Marie : *Nihil a me abscondit qui Verbum suum quod est in corde suo, totum mihi infudit.* En même temps que cette plénitude de lumière, Marie reçut *la paix dans son âme.*

2° Le Prophète-Roi dit du Christ notre Seigneur que sa demeure a été faite dans la paix : *Factus est in pace locus ejus* (Psal. lxxv, 3). Quelle est donc cette demeure de Jésus-Christ qui a été faite dans la paix ? Cette demeure est le sein de la bienheureuse Vierge où il est venu habiter lorsqu'il est descendu des cieux. Mais comment le sein de Marie a-t-il été un lieu de paix ? Comment Marie elle-même a-t-elle été créée dans la paix, sinon parce qu'elle a été délivrée, dès l'instant même de sa Conception, de cette concupiscence, de ces germes de passions, de ces ferments de discorde intérieure inhérents, à la nature humaine, par suite du péché originel ? Marie fut conçue dans la paix ; elle vécut dans la paix, et jamais elle n'eut à souffrir de ces luttes intérieures qui tourmentent les autres créatures humaines. *Legem mentis lex carnis non infestabat ; rebellio nulla quietem spiritus affligebat.* (S. Cypr. serm. *de Nativ. Christi.*)

David invite tous les hommes à venir admirer les prodiges que Dieu a opérés sur la terre : *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram* (Psal. xlv, 9). Quels sont donc ces prodiges ? Écoutez encore le Prophète : *Auferens bella usque ad finem terræ.* Dieu a fait disparaître la guerre de toute la surface de la terre ; il a affermi la paix. Mais quelle est cette terre heureuse que le bruit des guerres et des combats ne trouble point ? Quelle est cette terre où règne à jamais une paix, si désirable ? « Cette terre est Marie, dit Richard de S. Victor. » En elle point de combat ; en elle la paix se retrouve dans » toute sa plénitude. » *Ista terra est Maria de qua omnis pugna tollitur et in qua pax plena reparatur.* (Lib. II *de Emmanuel.* p. 1, cap. 29). Cette terre est Marie en qui le foyer du péché a été complétement éteint ; par conséquent, la source des discordes tarie, et la paix établie pour toujours. Le savant cardinal Nicolas de Cuse qui vécut au quinzième siècle enseigne, avec beaucoup d'autres, que ce foyer du péché n'exista en aucune manière, ni à aucun moment, en la bienheureuse Vierge : *Ab initio lex membrorum, stimulus scilicet peccati, et fomes, in ea non regna-*

verunt (Lib IV *exercit.*). Gerson en donne pour raison que Marie fut rétablie dans l'état de la nature parfaite, telle qu'elle existait avant la chute d'Adam, et qu'alors cette inclination au péché, et les combats qui en résultent n'existaient pas : *In Maria Virgine fuit, quoad omnia intrinseca, status naturæ integræ, primitus institutæ* (tract. IV, super *Magnificat*). Marie posséda donc la paix parfaite de l'âme, que Joachim et Anne ne pouvaient lui communiquer, puisqu'elle a été perdue dès l'origine pour tous excepté pour elle. De plus son cœur fut rempli du plus parfait amour, dès le premier moment.

3° S. Thomas affirme que Moïse et S. Paul reçurent la faveur de voir Dieu pendant leur vie mortelle : Moïse parce qu'il était le ministre de l'ancien Testament, et S. Paul, comme ministre du nouveau Testament, délégué spécialement auprès des Gentils. S'il est vrai que ces deux fidèles serviteurs virent, ou plutôt entrevirent le Seigneur, comme au passage ; qui refusera un privilège semblable, et même supérieur, à la Mère de Dieu ? Moïse et Paul n'étaient point de la famille de Dieu ; ils étaient simplement des serviteurs. Dieu qui s'est montré à eux pendant leur vie mortelle, refusera-t-il de se montrer à sa Mère ? On ne saurait l'admettre. Marie vit son Fils tout entier ; elle vit son humanité adorable, mais elle vit aussi sa divinité. Et si Dieu se montra à Marie, comme il se manifeste aux anges et aux saints dans le ciel, de quel amour le cœur de cette auguste Vierge ne dut-il pas être embrasé ?

Mais à quel moment Dieu se montra-t-il ainsi à celle qui lui était plus chère que toutes les créatures ? Fut-ce au moment où il daigna naître d'elle dans l'étable de Bethléem, ou quelque temps seulement avant sa naissance ? Sans doute cette faveur ne lui fut point refusée au moment où elle devint Mère du Fils de Dieu ; mais elle lui fut accordée une première fois, dès l'instant de son immaculée Conception. Alors elle vit Dieu et elle l'aima. En ce moment, au sentiment de Gerson, commença la béatitude qu'elle proclame dans son cantique : *Toutes les générations me diront bienheureuse.* Gerson ajoute ce commentaire : *Beatam me dicent etiam ab instanti meæ Conceptionis.* Or le bonheur des saints a sa source dans la vision et dans l'amour de Dieu ; d'où nous pouvons conclure que, dès l'instant de sa conception, Marie vit Dieu et l'aima.

Quelques auteurs ont avancé que la bienheureuse Vierge Marie a joui pendant toute sa vie et sans interruption, de la vision béatifique, comme N.-S. Jésus-Christ lui-même ; mais cette opinion est difficile à accepter. Ce que l'on peut admettre, c'est que, de temps en temps, elle eut de ces illuminations soudaines que le prophète Ezéchiel compare aux éclairs qui déchirent la nue : *In similitudinem fulguris coruscantis* (Ezechiel. I, 14).

C'est la pensée de Gerson lorsqu'il compare à l'éclat de la foudre les lumières intérieures dont Marie était favorisée: *Fulgurabat in Maria Splendor divinæ gloriæ.* (Super *Magnificat*, Alphab. 82). Elle était sur la terre et vivait de la vie d'ici-bas; cependant elle jouissait, jusqu'à un certain point, des privilèges de la vie du ciel; *Particeps fuit in via utriusque beatitudinis, viæ scilicet et patriæ.* (Id. *ibid.*). Sans doute ces pieuses opinions n'ont rien d'absolument certain; mais pourquoi ne s'y attacherait-on pas avec bonheur? Le grand théologien Vasquez enseigne que l'on doit attribuer à Marie toutes les perfections, tous les privilèges qui ne sont pas en contradiction avec la foi et la raison: *quidquid non repugnat fidei et rationi.* (tom. I, *in* 1 *part. disp.* 56, c. 2, n. 5.) pourquoi hésiterions-nous à dire que la bienheureuse Vierge a joui de la vision de Dieu et de son amour, dès l'instant de sa Conception, puisque ni la foi ni la raison, ni la piété ne s'opposent à cette croyance?

Et maintenant, arrêtez-vous et considérez ce que fut Marie au moment de sa conception? *Quæ est ista?* « Quelle est celle-ci? » C'est *une fille d'Adam*; mais la faute de son père n'a pas passé jusqu'à elle, parce qu'elle doit être la Mère de son Dieu qui l'a choisie: de son Créateur qui l'a formée; de son Rédempteur qui l'a rachetée en vue de cette destinée sublime. Elle est *fille de Dieu*; mais elle n'est pas son ennemie; elle n'est pas privée de sa grâce au moment de sa conception. Au contraire, la grâce sanctifiante est en elle; elle la possède avec une abondance extraordinaire; elle déborde de grâce. Elle est *fille de Joachim;* mais elle ne participe pas aux misères que son père selon la chair aurait dû lui communiquer, d'après les lois de la nature déchue. Son intelligence est éclairée des plus vives lumières; son âme jouit de la paix la plus parfaite; son cœur est enflammé de l'amour le plus pur et le plus ardent.

Voilà quelle fut Marie au moment de sa conception; voilà les privilèges dont elle fut enrichie. Son exemption du péché originel est désormais un article de notre foi, et les autres privilèges que nous avons énoncés s'y rattachent et en découlent. Peut-être quelqu'un trouvera-t-il que plusieurs ne reposent pas sur des raisons assez solides; mais tout ce que l'on avance à la gloire de Marie repose toujours sur cette grande et solide raison, qu'elle a été choisie, de toute éternité, pour être la mère de Jésus-Christ. C'est assez pour justifier tout ce que l'on a dit, et tout ce que l'on pourra dire encore de grand en sa faveur. Dieu, en la destinant à être sa Mère, ne pouvait pas ne pas l'enrichir de tant de dons, de tant de privilèges, qu'il paraisse impossible d'y ajouter encore.

Oh! qu'elle est belle Marie; qu'elle est parfaite, qu'elle est digne d'admiration dans sa Conception immaculée! Sans doute,

à tous les instants de sa vie, elle a droit à nos louanges, à notre vénération, à notre culte; mais il n'en est pas peut-être où elle les mérite mieux qu'en ce moment béni où elle fait son entrée dans l'existence, toute pure, tout immaculée, toute rayonnante de grâce, riche des privilèges innombrables et sans prix que Dieu daigne lui accorder. Le roi Nabuchodonosor fit autrefois une statue en or pur, haute de soixante coudées. Il ordonna à tous les grands de son royaume et à tout le peuple de se prosterner devant cette statue et de l'adorer comme une divinité. Marie n'est pas une divinité, mais elle est le chef-d'œuvre des mains de Dieu. Ce n'est pas une statue inanimée, fût-elle du métal le plus précieux : c'est une créature vivante, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Il ne nous ordonne pas de l'adorer; mais il veut que nous nous prosternions devant elle, que nous la vénérions, que nous l'aimions, que nous mettions en elle toute notre confiance.

Mais ce n'est pas assez de vénérer Marie dans son immaculée Conception; il faut puiser dans ce mystère même, un motif puissant de nous éloigner du péché. Puisque Dieu l'a faite si sainte ; puisqu'il n'a pas voulu que son regard divin pût trouver en elle l'ombre même d'une faute, ni que le péché véniel la touchât, ne fût-ce qu'un instant : apprenons de là combien nous devons redouter le péché, avec quelle sollicitude nous devons le fuir ou nous en purifier si nous l'avons commis. Que jamais le péché ne pénètre dans notre âme ; que jamais, du moins, il n'y règne, ou n'y demeure longtemps : *Non regnet peccatum in nostro mortali corpore.* (Rom. xi, 12.) Fuyons à son approche comme à celle du serpent : et si, par ignorance, par faiblesse ou par malice, nous sommes tombés dans quelque faute, ne permettons pas que le péché nous asservisse : hâtons-nous de le chasser par une sincère pénitence : *Destruatur corpus peccati* (Rom. vi, 6). Et le péché détruit, nous obtiendrons la grâce et la gloire. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

(II[e] d'après Laselve.)

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE ATTESTÉE PAR DIEU, LES ANGES ET L'ÉGLISE.

Macula non est in te
Cant. iv, 7.

Si l'on prétendait élever les louanges de Marie à la hauteur

de ses mérites, tous les hommes, quelle que soit d'ailleurs leur éloquence, devraient reconnaître leur insuffisance. Car selon la parole de S. Augustin : « Nous, si petits, nous, si impuissants, » quelles louanges pouvons-nous lui adresser ? Si même tous » nos membres se transformaient en langues, personne n'arrive- » rait à la louer assez [1]. »

S. Bernard ajoute que non seulement chacun des hommes en particulier est incapable de célébrer dignement les louanges de la bienheureuse Vierge, mais les anges eux-mêmes ne sauraient s'élever à une hauteur si sublime. Dieu seul peut le faire [2]. Cependant, il nous faut imiter l'exemple des autres prédicateurs, et glorifier Marie, sinon autant qu'elle le mérite, au moins autant qu'il est possible à notre faiblesse. Nous le ferons en exposant ce dogme de notre foi qu'il n'y a pas de tache en elle : *Macula non est in te.* Sans doute, maintenant que l'Eglise a parlé, il n'est plus aussi nécessaire à tous d'avoir les preuves de cette vérité présente à la pensée, mais c'est toujours avec bonheur et profit, que l'on voit briller d'un éclat nouveau la solidité d'un dogme que l'on aime.

Deux ou trois témoins, dont l'autorité est au-dessus de toute critique, suffisent pour confirmer une vérité. Lorsqu'ils ont affirmé, le doute n'est plus permis; il le faut croire sans hésiter, parce que selon la parole de S. Paul : « Sur le témoignage de » deux ou trois personnes, tout sera jugé : » *In ore duorum vel trium testium stabit omne verbum* (II Cor. XIII, 1).

Que la bienheureuse Vierge Marie ait été immaculée, dès l'instant même de sa conception, ce ne sont pas deux ou trois témoins, mais une multitude de témoins qui nous l'affirment. On peut dire qu'ils sont aussi nombreux qu'il y a de chrétiens véritablement pieux, dans la sainte Eglise. Appuyés sur de solides raisons, et poussés par leur amour pour la très sainte Vierge, ils proclament à l'envi qu'elle fut toujours parfaitement pure, et que jamais il n'y eut la moindre tache en elle. Mon but n'est pas de vous faire entendre ici la voix de ces innombrables témoins : je ne veux en citer que trois devant vous, mais trois dont l'autorité est sans égale : Dieu, les anges et l'Eglise; Dieu qui est la vérité éternelle; les anges qui en sont les témoins incorruptibles; l'Eglise qui est infaillible. Le témoignage de Dieu est auguste et admirable; celui des anges est vrai en même temps qu'irrécusable; celui de l'Eglise est certain et ne saurait tromper. Ces témoignages feront briller à vos yeux,

1. Quid nos tantilli? quid actione pusilli? quid in ejus laudibus referemus? Cum etsi omnium nostrum membra verterentur in linguas, eam laudare sufficeret nullus ? (S. Augst. serm. II *de Assumpt. B. V. M.*)

2. Quænam poterit lingua, etiamsi Angelica sit, dignis extollere laudibus Virginem Mariam ? Non cujuscumque sed Dei. S. Bern. super *Missus.*

d'une nouvelle lumière, le grand mystère de l'Immaculée Conception de Marie, et nous répéterons, avec une joie et une consolation plus grande encore : O Marie, il n'y a pas de tache en vous! *Macula non est in te.*

§ I. — *Dieu rend témoignage de l'Immaculée Conception de Marie.*

Certains personnages jouissent auprès de nous d'une autorité si grande que nous n'oserions pas soulever le moindre doute lorsqu'ils nous affirment quelque chose. Mais supposez que tous les hommes qui vivent sur la terre, soient d'accord pour rendre témoignage d'un fait; si leur témoignage était en contradiction avec celui de Dieu, c'est à la parole de Dieu qu'il faudrait croire. « Si nous tenons compte du témoignage des hommes, » celui de Dieu est plus grand. » dit S. Jean : *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est* (I Joan. v, 9). Où trouverons-nous donc exprimé ce témoignage de Dieu, en faveur de l'Immaculée Conception de Marie? Dans la sainte Ecriture, qui est un message écrit, une lettre que Dieu nous a envoyée pour nous déclarer et manifester sa pensée et sa volonté. « Les saintes Ecritures sont des lettres qui nous sont » venues de la céleste cité [1], » dit S. Augustin. Interrogeons donc les saintes Ecritures, scrutons-les, selon le mot de Notre-Seigneur, *Scrutamini scripturas.* Nous y trouverons le témoignage de Dieu que nous cherchons, en faveur de l'Immaculée Conception de Marie.

On lit au troisième chapitre de la Genèse, que Dieu dit au serpent qui avait entraîné l'homme à la désobéissance : « J'éta- » blirai des inimitiés entre toi et la femme, et elle t'écrasera la » tête. » Le serpent était le démon qui avait revêtu cette forme, pour mieux induire Eve en erreur. Mais quelle est la femme qui doit écraser la tête du serpent, son irréconciliable ennemi? Assurément ce n'est pas Eve, qui ne s'est que trop bien entendue avec le démon. Eve, loin d'écraser la tête du serpent, s'est laissée abattre et vaincre par lui. Aussi, selon la remarque de S. Cyprien, Dieu ne dit pas : *J'établis*, car on pourrait penser qu'il s'agit d'Eve; il dit : *J'établirai*; c'est-à-dire, je susciterai une femme [2], la femme par excellence; et cette femme toujours ennemie du démon, toujours victorieuse de ses attaques, sera la bienheureuse Vierge Marie. C'est entre Marie et le

1. Litteræ, quæ de cœlesti Civitate nobis venerunt, ipsæ sunt scripturæ. S. Augustin. *in Psal.* xc, conc. 2.

2. Deus non dicit : *pono*, ne ad Evam pertinere videretur ; sed *ponam*, id est suscitabo *mulierem.* S. Cyprianus, lib. II *adversus Judæos*, cap. 9.

serpent que Dieu a promis d'établir des inimitiés, et il l'a fait[1]. Et voyez combien furent grandes ces inimitiés! Elles montèrent jusqu'à ce point que la bienheureuse Vierge écrasa la tête de son ennemi : *Ipsa conteret caput tuum.* Le démon écrase notre tête parce que dès le commencement de notre vie, à l'instant même de notre conception, il nous soumet à son empire par le péché originel. Marie a écrasé la tête du démon, parce qu'elle a triomphé de lui, dès le premier instant de sa propre existence, par sa conception immaculée. S. Augustin dit quelque part : « La tête du diable n'est autre que l'asservissement au » péché originel, et Marie a écrasé cette tête. Jamais aucune » souillure de péché n'eut entrée dans son âme, et elle est pure » de toute tache. » Jean Gerson parle comme S. Augustin. Il était juste, dit-il, que la Reine du ciel, la Maîtresse des anges, écrasât la tête du serpent, c'est-à-dire de l'ennemi infernal, de telle sorte qu'elle ne lui appartînt à aucun moment de sa vie et ne lui fût jamais soumise[2].

Si nous interrogeons le livre des Proverbes, nous y trouverons un témoignage plus clair encore rendu par le Seigneur à l'Immaculée Conception de Marie. Nous lisons au chapitre dix-neuvième : « La Sagesse se construisit une maison » : *Sapientia ædificavit sibi domum.* Quelle est donc cette sagesse et quelle maison élève-t-elle pour son usage? S. Bernard nous l'apprend, dans l'un de ses sermons sur le Cantique des cantiques. Il dit : « Cette Sagesse qui était de Dieu et qui était Dieu, venant à » nous du sein du Père, se construisit une maison, et cette mai- » son fut la Vierge Marie, sa Mère[3]. » La Sagesse éternelle incarnée habita pendant neuf mois entiers le sein de sa Mère, cette maison qu'elle s'était construite. Or, qui pourrait admettre qu'ayant édifié et préparé lui-même ce sanctuaire béni dont elle voulait faire ses délices, elle ait permis qu'il fût sali jamais par la hideuse souillure du péché? « D'où viendraient les souillures » dans une maison qui jamais ne s'est ouverte pour personne » que pour le Seigneur seul qui l'a construite? » demande S. Augustin[4]. Une telle maison est nécessairement à l'abri de toute

1. Cum subjectio originalis peccati caput sit diaboli, tale caput Maria contrivit : quia nulla peccati subjectio ingressum habuit in anima Virginis, ideo ab omni macula immunis fuit. S. August. lib. XII *de Genes.*

2. Justum est quod Regina cœli, Magistra Angelorum contriverit caput serpentis, id est infernalis inimici, ut non sit ullo tempore membrum suum et subjecta ejus. J. Gers. serm. *de Concil.*

3. Hæc itaque sapientia, quæ Dei erat et Deus erat, de sinu Patris ad nos veniens, ædificavit sibi domum, ipsam scilicet Matrem suam Virginem Mariam. S. Bern. ser. IX *in Cant.*

4. Unde sordes in domo ad quam nullus habitator accessit, et ad quam solus Dominus et fabricator ejus venit? S. August. I. *de quinque hæres.* cap. 6.

tache, c'est-à-dire que Marie, Mère du Dieu fait homme, créée et préparée par lui pour qu'il s'incarne dans son sein, est nécessairement exempte de toute faute, soit actuelle, soit originelle. « Loin de nous la pensée qu'il y ait eu jamais en elle la moin-» dre tache [1] », s'écrie S. Bernard. Ce n'était pas assez, dit S. Augustin, il convenait qu'elle fût ornée et enrichie de toutes les vertus : « Le Fils de Dieu ne se construisit jamais une maison » plus digne de lui que Marie. Cette maison ne fut jamais forcée » par les voleurs, jamais prise par les ennemis jamais dépouil-» lée de ses ornements. Il y tailla sept colonnes, c'est-à-dire » qu'il l'enrichit de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-» Esprit [2]. » C'est principalement dans le livre des Cantiques, que Dieu a multiplié les témoignages en faveur de l'Immaculée Conception de Marie. Il compare la bienheureuse Vierge à un jardin, et il met sur les lèvres de l'Epoux mystique ces paroles : « C'est un jardin fermé que ma sœur, mon épouse, un jardin » fermé » : *Hortus conclusus soror mea, sponsa, hortus conclusus* (Cant. iv, 12). Ce jardin ne ressemble pas à celui où fut placé le premier homme au jour de sa création; à ce paradis de délices qui n'était pas fermé, et dans lequel pénétra le serpent. Marie fut un jardin si parfaitement fermé que le serpent infernal n'y put jamais pénétrer. Dieu le garantit si bien contre toute atteinte que le serpent ne trouva pas le moindre trou pour s'y glisser. Le serpent infernal était entré dans le Paradis de délices, pour entraîner Adam et Eve au péché : mais Marie fut un jardin fermé, dans lequel le serpent n'eut point d'entrée; il ne put pas introduire sa malice en Marie, ni faire qu'elle contractât la moindre souillure [3]. Il faut remarquer ici que l'Epoux des cantiques répète deux fois ces mots : *Hortus conclusus*, jardin fermé. Pourquoi cette répétition, sinon pour marquer que l'âme de Marie fut inaccessible aux deux sortes de péchés, au péché originel d'abord, et au péché actuel. « Car jamais, dit » Denis le Chartreux s'adressant à Marie, jamais vous n'avez » contracté le péché originel, comme jamais vous n'avez com-» mis le péché actuel [4]. »

On lit encore dans le livre des Cantiques (iv, 7) que Dieu dit

1. Absit ut proprii quidquam inquinamenti hæc aliquando habuisse dicatur. S. Bern. serm. *de Assumpt.*

2. Nullam sibi digniorem domum Filius Dei ædificavit quam Mariam, quæ nunquam fuit a latronibus perfossa, nunquam ab hostibus capta, neque suis unquam ornamentis spoliata ; in qua septem columnas excidit, omnes inquam virtutes et omnia dona Spiritus Sancti. S. August. *ubi supra.*

3. Ad hunc paradisum serpens aditum non habuit. S. Damasc. Orat. *de B. V. M. Dormit.* Hortus conclusus undique, nullis diabolicis patens accessibus. Alanus, *de B. V.*

4. Originale namque peccatum numquam contraxisti, quemadmodum et peccatum actuale nullum commisisti. Dion. Carth. *de perfect. Car.* art. 49.

à Marie : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a pas » de faute en vous. » Si Marie avait contracté le péché originel, Dieu ne pourrait pas dire qu'elle soit toute belle. S'il lui reconnaît cette qualité, c'est qu'il n'y a pas eu qu'il n'y eut jamais en elle la moindre trace de la difformité qui accompagne le péché. Elle fut toute belle; elle posséda la grâce dans sa plénitude, parce qu'il n'y eut place en elle pour aucune faute [1].

O Seigneur Jésus, nous savons que votre beauté est parfaite; elle est parfaite à ce point qu'il était impossible à l'ombre même du péché, soit actuel, soit véniel, d'approcher de vous; mais n'en faut-il pas dire autant de Marie votre Mère? N'a-t-elle pas été, comme vous, exempte de toute faute? N'a-t-elle pas été protégée contre le péché originel lui-même, afin de n'être pas souillée par son contact? Oui, sans doute Marie a été mise à l'abri de tout péché par le Seigneur, et nous pouvons dire avec Gerson : « La bien-aimée de notre Dieu est toute belle en tout » temps, dans sa conception et après sa conception, elle est » libre des liens que le péché originel, ce cruel tyran, nous im- » pose à tous? »

Elle est si parfaitement belle que le regard de Dieu ne découvrit jamais en elle la moindre trace de péché : « Vous êtes » toute belle, ô Vierge très glorieuse, s'écrie le pieux et savant » Idiota. Vous êtes belle non sous quelques rapports, mais en- » tièrement. Jamais il n'y eut, jamais il n'y aura en vous la moin- » dre trace de péché mortel ou véniel, originel ou actuel [3]. »

Nous pourrions citer une multitude d'autres passages de la sainte Écriture, qui enseignent, avec non moins de clarté, que la bienheureuse Vierge Marie fut toujours toute pure et exempte de péché, soit originel, soit actuel; mais il faut nous borner. Ajoutons donc seulement qu'au témoignage des paroles, Dieu a voulu ajouter celui des actes, dont la force est encore plus grande. La conduite des trois adorables personnes de la sainte Trinité est une preuve irréfragable de la pureté toujours immaculée de la très sainte Vierge.

Le Père éternel a daigné adopter Marie pour sa fille, d'une manière toute spéciale. La grâce d'adoption, qu'il lui a départie, est incomparablement supérieure à tout ce qu'il a fait pour aucune autre créature. Le Fils l'a choisie pour sa mère; le Saint-

1. Tota pulchra fuit quam tota possedit gratia, quia nullum in ea locum habuit peccatum. Rich. a S. Vict. in hunc locum.

2. Tota pulchra est amica Dei nostri omni tempore, in sua Conceptione, et post, absoluta ex libera a damnifero tyranno, peccato originali. Joan. Gers. ser. *de Concept.*

3. Tota pulchra es, Virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto; et macula peccati, sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te, nec unquam fuit, nec erit. Idiota, *in Contemplat. Deiparæ*, cap. 2.

Esprit pour son épouse. Cette conduite eût-elle été possible, si Marie n'avait pas été immaculée, si elle avait été, ne fût-ce qu'un seul moment, l'esclave du péché et, par conséquent, du démon? Le Père éternel ne l'aurait pas adoptée comme il l'a fait, s'il l'avait vue souillée du péché ou s'il n'avait pas su l'en préserver; les enfants sont la couronne des vieillards. Une fille pécheresse eût été pour le Père éternel une couronne peu glorieuse, et une telle adoption ne lui aurait pas rapporté d'honneur. Il faut en dire autant du Fils. Aurait-il pu choisir Marie pour sa mère, si elle avait péché? « Il est impossible d'admettre, » dit S. Bernard, que le Fils de Dieu ait consenti à naître de » la Vierge, et à lui emprunter sa substance corporelle, si elle » avait contracté la tache originelle[1]. » Le Saint-Esprit ne pouvait pas donner un témoignage plus éclatant de la pureté toujours immaculée de Marie, qu'en l'adoptant pour son épouse. Si Abraham ne voulut pas qu'Isaac se choisît une épouse parmi les filles d'une race qu'il regardait comme mauvaise[2], qui pourrait croire que le Saint-Esprit, l'auteur de toute sainteté et de toute pureté, aurait accepté pour épouse une fille d'Adam, souillée du péché attaché à son origine? Aussi S. Jean Damascène affirme-t-il que « Marie fut conservée immaculée pour être » l'Epouse de Dieu[3]. »

Nous avons entendu le témoignage rendu par Dieu à l'Immaculée Conception de Marie. Écoutons maintenant celui des anges.

§ II. — *Témoignage des Anges.*

Assurément le témoignage de Dieu est plus que suffisant, pour nous obliger à croire tout ce qu'il daigne nous révéler, et celui des Anges n'est aucunement nécessaire, en faveur de l'Immaculée Conception de Marie. Cependant il peut servir à nous édifier et à nous instruire. Le premier de ces célestes témoins qui se présente à nous est l'archange S. Gabriel. Autant de paroles il a prononcées, autant de témoignages il a rendus en faveur de la pureté toujours immaculée de Marie. Ecoutez les premiers mots qu'il lui adresse : « Je vous salue pleine de grâce » : *Ave gratia plena*. Marie est saluée *pleine de grâce*. Il n'y a pas de place en elle pour le péché; il n'y a pas la moindre imperfection ; tout

1. Non est credendum quod ipse Filius Dei, voluerit nasci ex Virgine et sumere ejus carnem si esset maculata aliquo peccato originali S. Bern. IV, 49.

2. Noli accipere conjugem de genere Chanaan. *Gen.* XXVIII. 1.

3. Immaculata conservata est in Dei sponsam. S. Damasc. ser. *de B. V. M.*

est rempli par la grâce de Dieu. Loin d'elle tout ce qui pourrait déplaire au Seigneur; loin d'elle la malédiction du péché originel. Elle est pleine de grâce, et tout en elle est agréable à Dieu.

Elle est pleine de grâce. La plupart des hommes ont leurs cœurs gonflés par l'avarice, l'orgueil, la fourberie, l'amour des plaisirs sensuels : ils sont pleins de vices, mais Marie est pleine de grâce. Pour parler comme S. Thomas, « elle a absorbé, en » quelque sorte, toute la grâce du Saint-Esprit [1] : » Et S. Bernardin ajoute : « L'humanité de Jésus-Christ exceptée, Marie a » reçu la plus grande abondance de grâce qui puisse être don- » née à une pure créature [2]. »

Qu'elle fut donc grande l'abondance des grâces dont Marie fut remplie ! Mais à quel moment la reçut-elle ? Fut-ce seulement au moment où le Verbe éternel se revêtit de chair dans son sein? Il est vrai qu'à ce moment béni, la très sainte Vierge reçut une nouvelle plénitude de grâce, plus grande encore que la première ; cependant elle avait reçu au moment même de sa conception immaculée, cette première plénitude. « Notre Souve- » raine, dit le docteur Séraphique, fut pleine d'une grâce de » préservation contre la tache du péché originel ; car elle au- » rait contracté ce péché, en vertu de la corruption de notre » nature, si elle n'avait été prévenue et préservée par quelque » grâce spéciale [3]. » Et le cardinal Nicolas de Cusa dit que Marie, dès l'instant de sa conception, a été pleine non seulement de grâce, mais aussi de la justice originelle comme Eve, portée à un degré incomparablement plus élevé. Seule entre tous les enfants d'Adam, elle ne souffrit aucun dommage de la première chute [4].

L'archange Gabriel ayant salué Marie pleine de grâce, ajouta : « Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Le Seigneur était avec elle par la grâce dont elle avait été remplie au moment de sa conception. Elle était véritablement bénie, parce que nulle malédiction ne pesait sur elle ; non qu'il fallut attribuer cette exception à sa propre vertu, mais uniquement à la vertu du Très-Haut [5]. Le premier Adam avait été tiré d'une terre vierge qui n'avait pas été maudite : le nouvel Adam

1. Virgo sancta totam sibi hauserat Spiritus sancti gratiam. S. Thom. *in Cat.* ad cap. I, *Luc.*

2. Excepto Christo, tanta gratia Virgini data est quanta uni creaturæ puræ dari possibile est. S. Bernard. tom. I, ser. 61.

3. Domina nostra fuit plena gratia præservativa contra fœditatem originalis culpæ, quam contraxisset ex corruptione naturæ, nisi ex speciali gratia prævenia, præservataque fuisset. S. Bonavent. serm. 2 *de B. V. M.*

4. Ipsa sola, ipso Adæ lapsu non indiga, sed plena originali justitia ut Eva et multo magis. Nic. Cusan. lib. VIII *Exerati.*

5. Ab omni pressura maledictionis, non ex sese, sed ex virtute Altissimi aliena fuit. S. Ildeph. *de B. V. M.* 20.

devait sortir aussi d'une terre vierge parfaitement exempte de toute malédiction [1].

Enfin l'Archange dit à Marie que le Saint-Esprit *surviendrait* en elle : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Pourquoi le messager divin ne dit-il pas simplement que le Saint-Esprit *viendra ?* pourquoi cette expression « surviendra », *superveniet ?* C'est que, dit le pieux et savant commentateur Lyranus, le Saint-Esprit était déjà venu en Marie, lorsqu'elle était encore dans le sein de sa mère, en la préservant du péché originel [2].

On voit assez que l'archange Gabriel reconnaît et proclame hautement, par les paroles qu'il lui adresse, la pureté toujours immaculée de la bienheureuse Vierge ; mais à son témoignage nous pouvons ajouter celui des autres anges, qui, à la vue de Marie faisant son entrée dans l'existence, s'écrièrent avec admiration : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore se » levant, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible » comme une armée rangée en bataille [3]. » Pesez chacune de ces paroles et vous y trouverez une preuve nouvelle de la conception de Marie. Marie est comparée à l'aurore : *Quasi aurora consurgens.* Marie est l'aurore très pure que Dieu a formée : *Tu fabricatus es auroram* (Psal. lxxiii, 16). Elle est, dit S. Pierre Damien, cette très belle aurore que la nuit des ténèbres du péché originel n'a pas connue [4]. Cette aurore merveilleuse ne suppose pas cette malheureuse nuit.

Les anges proclament de Marie deux choses ; la première qu'elle est belle ; la seconde qu'elle ressemble à la lune : *Pulchra ut luna.* Dès le premier instant de sa création, la lune fut illuminée par la lumière du soleil et resplendit d'un doux éclat qu'elle empruntait à ses rayons. Il en fut de même de Marie. Dès l'instant même de sa conception, elle brilla de tout l'éclat de la grâce divine. Dès ce premier moment, elle ne fut pas une lune imparfaite, mais la lune parfaite pour l'éternité : *Luna perfecta in æternum* (Psal. lxxviii, 38). Elle fut une lune très parfaite et très belle qui ne fut jamais maculée par l'ignominie du péché. Elle fut toute belle, parce que la grâce la possède tout

1. Sicut primus Adam formatus fuit terra antequam esset maledicta, ita secundus formatus est ex terra virginea, nunquam maledicta. S. Andr. Apost. apud *Salazar de Concept.*

2. Bene dixit superveniet in te qua prius venerat Spiritus sanctus super Virginem adhuc in utero matris existentem, illam ab originali præservando. Lyran. in cap. I *Luc.*

3. Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? Cant. VI, 9.

4. Maria est aurora quam nox tenebrarum originalis peccati non vidit. Petr. Damian. serm. I *de Assumpt.*

entière, et parce que jamais aucun péché ne trouva place en elle [1].

Les anges ajoutent que Marie est pure, ou choisie entre toutes comme le soleil : *Electa ut sol.* D'après S. Isidore, le soleil est appelé ainsi, parce qu'il est seul et unique de son espèce, à la voûte du firmament. Ainsi, la bienheureuse Vierge Marie fut seule et unique entre toutes les créatures, par la préservation de la tache originelle qui lui fut accordée. Plusieurs ont obtenu d'en être délivrés et élevés à la vie de la grâce, avant d'avoir ouvert les yeux à la lumière du jour ; mais ils en avaient été souillés au moment de leur conception. Marie est comme le soleil : elle est la seule qui reçut le privilège d'en être absolument exempte. On ne trouve qu'elle pour n'avoir jamais été un seul instant souillée par cette tache.

Enfin les anges disent que Marie est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Origène dit dans une homélie : « La bienheureuse Vierge Marie » ne fut ni séduite par les paroles persuasives du serpent, ni » empoisonnée par son souffle mortel [2] ; au contraire, elle a fait » son entrée dans la vie, terrible et formidable déjà pour toutes » les puissances de l'enfer. Elle fut pour eux, dès le premier » instant, comme une armée exercée au combat, et prête à tous » les assauts : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* »

Nous avons entendu le témoignage des anges en faveur de l'Immaculée Conception ; il ne nous manque plus que celui de la sainte Eglise.

§ III. — *Témoignage de l'Eglise.*

Lorsqu'il se soulève quelque question difficile, ou quelque doute concernant la foi ou la piété, c'est à la sainte Eglise qu'il faut en demander la solution. « On ne doit pas chercher » ailleurs la vérité lorsqu'il est facile de la recevoir de l'E- » glise, dit S. Jérôme [3]. » Or il est très facile de savoir quelle est la pensée de la sainte Eglise concernant l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. Les apôtres ont parlé ; les papes ont parlé ; les conciles ont parlé : qu'ont-ils dit ? Quel est sur cette question l'enseignement des apôtres qui ont fondé

1. Tota pulchra fuit quam totam possedit gratia, quia nullum in ea locum habuit peccatum. Richard. a S. Vict. *in cap.* 4.

2. Maria Virgo neque persuasione serpentis decepta est, neque ejus afflatibus infecta est. Origen. hom. 1 *de divers.*

3. Non oportet apud alios veritatem quærere, quando facile est Ecclesia sumere. S. Hier. l. III, adv. *Heres.*

l'Église, des papes qui l'ont gouvernée, et des conciles qui l'ont représentée ?

Tous les apôtres furent miraculeusement réunis pour assister à la mort de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu. Il semble que Dieu les ait rassemblés en même temps, pour célébrer les louanges de sa conception immaculée. C'est ainsi que l'apôtre S. André, faisant l'éloge de la bienheureuse Vierge, dit que le nouvel Adam, Jésus-Christ, a été formé d'une terre non maudite, c'est-à-dire de la Vierge immaculée ; S. Jacques-le-Mineur, apôtre et évêque de Jérusalem, dans sa liturgie que cite plusieurs fois le sixième concile œcuménique, invoque *Marie immaculée, notre Dame très glorieuse, et la Mère de Dieu.* — S. Marc, également dans sa liturgie, la nomme immaculée et toujours irréprochable en toutes choses. Les autres liturgies anciennes, qui remontent aux temps apostoliques, se plaisent à la nommer la toute sainte, la tout immaculée. Enfin, si l'on en croit S. Cecilius et S. Tesiphon, tous les apôtres rassemblés en concile, déclarèrent unanimement que Marie fut préservée du péché originel, dès le premier instant de sa conception, et libre de toute faute [1].

Les souverains Pontifes marchèrent sur les traces des apôtres ; S. Thomas, pour prouver que Marie était parfaitement pure et immaculée au jour de sa nativité, s'appuie sur ce principe : « On ne célèbre de fête dans l'Église que pour ce qui est saint [1]. » On peut conclure aussi légitimement en faveur de la sainteté de Marie au moment de sa conception, puisque cette conception bénie est également célébrée et fêtée par l'Église. A des époques qui déjà peuvent sembler anciennes, les souverains Pontifes ont permis ou confirmé et étendu les permissions antérieures, de célébrer la fête de la Conception de Marie. Nous possédons d'innombrables ordonnances concernant la solennisation de cette fête. Sixte IV, pressé par son ardente dévotion pour ce mystère, promulgua quatre constitutions, dont les deux premières ordonnaient la célébration de la fête de l'Immaculée Conception à Rome. Les deux autres approuvaient deux offices composés pour cette circonstance. Innocent VIII, la cinquième année de son pontificat, approuva et confirma l'ordre de la Conception Immaculée des vierges de Tolède. Jules II, Léon X, Clément VIII et d'autres en grand nombre, attachèrent des Indulgences à la célébration de cette fête, et permirent que l'on érigeât une multitude d'églises et de monastères sous l'invocation de Marie immaculée. Paul V, dans sa constitution *Regis Pacifici*, défendit

1. Illa Virgo, illa Maria, illa sancta præservata fuit a peccato originali, in primo instanti suæ Conceptionis et libera ab omni culpa. S. Cæcilii et S. Thesiphi, *Opera.*

aux prédicateurs de dire jamais en public que la bienheureuse Vierge ait été conçue dans le péché [1]. Ces témoignages nous montrent la sollicitude filiale, avec laquelle les Papes veillaient sur ce titre d'Immaculée, si glorieux pour Marie. Alexandre VII semble être allé encore plus loin, dans sa constitution *sollicitudo Ecclesiarum*. Il y renouvelle toutes les déclarations faites par ses prédécesseurs, en faveur de l'Immaculée Conception, toutes les indulgences accordées, et il ajoute : « L'âme de la bienheu-» reuse Vierge Marie, dans sa création et son union au corps, » fut ornée du don de la grâce, et préservée du péché originel [2]. » Pouvait-il parler plus clairement en l'honneur de ce privilège de Marie ? C'est pourquoi ces paroles du pape Alexandre VII me remettent toujours en mémoire un beau passage du pape Gélase dans son ouvrage sur l'Eucharistie. Il parle de la manière dont Notre-Seigneur a institué cet adorable sacrement et il dit : « Lorsque le Christ Jésus eut dit en termes exprès : *Ceci est* » *mon corps; ce calice est celui de mon sang*, il donna le coup » mortel avec sa parole, comme avec un glaive très acéré, à » tous les hérétiques, et il ferma la bouche à tous les méchants [3]. » On peut dire la même chose de Gélase qui parlait au nom de Jésus-Christ, et comme son représentant sur la terre. Lorsqu'il atteste, en termes exprès, et dont le sens est indubitable, que l'âme de la bienheureuse Vierge, dans sa création et son union au corps, fut enrichie de la grâce du Saint-Esprit et préservée du péché originel, il porte un coup mortel à l'opinion opposée; il ferme la bouche à tous les contradicteurs.

Parcourons rapidement les actes des conciles, et nous entendrons la voix de l'Eglise assemblée s'unir à celle des apôtres et des successeurs de S. Pierre.

Dans le sixième concile général, seconde session, on lit ces paroles : « Vous fûtes toujours immaculée, à partir de l'instant » de votre création, parce que vous deviez donner le jour au » créateur de toute sainteté [4]. » Dans le IIe concile de Nicée, on lit : « Nous vénérons aussi et nous adorons l'image de la Mère

1. Ne audeant in concionibus et aliis quibuscumque actibus publicis asserere, quod beatissima Virgo fuerit concepta cum peccato originali. (Paul. V, *Constit. Regis Pacifici.*

2. Animam B. M. V. in sua creatione, et in corpus infusione, Spiritus sancti gratia donatam, et a peccato originali præservatam fuisse. Alex. VII Const. *Sollicit. Eccles.*

3. Cum Christus Dominus tam apertis verbis dixisset : Hoc est corpus meum : hic est calix sanguinis mei, proprio ore, tanquam gladio acutissimo, omnes hæreticos jugulavit, ac iniquorum ora obstruxit. Gelas. *papa*, lib. *de S. Eucharistia.*

4. Quæ immaculata semper extitisti ab exordio tuæ creationis : quia paritura eras Creatorem totius sanctitatis. *Conc. Nic.* sess. 2.

» de Dieu, notre Dame irrépréhensible et immaculée [1]. » Dans la profession de foi du second concile de Tolède nous trouvons ces mots : « Nous croyons que la Personne du Fils s'est seule » incarnée, et qu'elle a emprunté sa chair à la sainte et imma- » culée Vierge Marie [2]. » Il serait aisé de trouver une multitude de textes analogues dans la collection des conciles. Jamais, lorsque l'occasion le demandait, l'Eglise n'a manqué de proclamer ainsi sa foi, par la bouche des évêques assemblés. Il faut citer encore le saint concile de Trente. Traitant de l'universalité du péché originel, il fait cette déclaration : « Le saint Synode » déclare qu'il n'est pas dans son intention de comprendre la » bienheureuse immaculée Vierge Marie dans le décret concer- » nant le péché originel [3]. » Le même concile renouvelle en même temps l'obligation de garder sous peine d'excommunication les constitutions du pape Sixte IV.

Voilà les raisons principales sur lesquelles nos pères appuyaient leur pieuse croyance à l'Immaculée Conception de Marie. Elles suffisaient et aucun chrétien fidèle à Dieu et à sa sainte Mère, ne pouvait hésiter sur ce point. Tous s'écriaient du fond du cœur : *Macula non est in te* : « Il n'y a pas de tache » en vous! » Cependant il manquait à cette vérité si glorieuse pour Marie une consécration suprême. L'immortel pape Pie IX la lui donna, le 8 décembre 1854, en la proclamant avec une solennité extraordinaire, un dogme de notre sainte foi. Désormais nous croyons à l'Immaculée Conception de Marie, au même titre qu'à tous les autres grands mystères de notre sainte religion. Quiconque refuserait de le faire cesserait, par là même, d'appartenir à l'Eglise.

O Marie, nous avons appelé en témoignage le ciel et la terre, Dieu, les anges et l'Eglise. Ces illustres témoins n'ont qu'une voix pour proclamer que vous êtes immaculée dans votre conception et que vous n'avez pas contracté la tache originelle!

Admirez Marie qui seule avec son divin Fils, entre les descendants d'Adam, ne connut jamais ni la faute d'origine, ni la faute actuelle. Admirez Marie, et apprenez d'elle l'horreur avec laquelle vous devez fuir le contact de tout péché. Hélas ! Marie ne fut jamais, pas même un seul instant, souillée de la moindre faute, et nous voyons des hommes qui pendant, des mois, des années, s'endorment et s'engourdissent dans leurs péchés. Ah!

1. Veneramur etiam et adoramur imaginem Deiparæ, et Dominæ nostræ irreprehensibilis, et immaculatæ. *Concil. Nic.* II. sess. 7.

2. Solam Filii personam de sancta et immaculata Maria Virgine carnem credimus assumpsisse. *Conc. Tolet.* II in *profes. fidei.*

3. Declarat S. Synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur, beatam immaculatam Virginem Mariam. *Concil. Trident.* sess. V.

pécheur, si tu savais ce que c'est que le péché mortel; si tu connaissais ses effets, sans doute tu le fuirais comme on fuit un serpent. Si tu réfléchissais sérieusement que l'incarnation et la mort d'un Dieu sur la croix ont été nécessaires pour l'expiation du péché en rigueur de justice; si tu pensais à l'éternité des peines de l'enfer qu'un seul péché mortel te ferait encourir, certes, tu ressentirais plus d'horreur pour ce monstre que pour la mort corporelle et pour le démon lui-même. Mais, ô lâcheté et aveuglement des hommes! Ils savent qu'ils sont souillés du péché mortel; cependant ils se livrent aux plaisirs de la table, ils s'amusent, ils rient, ils dorment comme s'ils avaient appris de Dieu, par une révélation spéciale, qu'ils n'ont rien à craindre et que leur salut est assuré. Autrefois l'empereur César-Auguste s'étonnait qu'un homme chargé de dettes pût dormir tranquille : combien plus faut-il s'étonner qu'un homme en l'état de péché mortel, chargé, par conséquent, des dettes infiniment lourdes, dont Dieu exigera le paiement, jusqu'à la dernière obole, pendant l'éternité, puisse prendre du repos? O pécheurs, si vous avez dormi longtemps dans votre péché, réveillez-vous maintenant; ne demeurez pas plus longtemps livrés à cet engourdissement mortel; ne gardez pas plus longtemps ce poison dans votre sein. Repoussez loin de vous toutes vos iniquités; purifiez-vous dans le baptême salutaire de la pénitence; qu'il ne reste aucune tache en vous; c'est ainsi que vous pourrez un jour partager au ciel la béatitude éternelle de Marie. Amen.

CINQUIÈME SERMON

(D'après Claus[1]. — 1740.)

RECONNAISSANCE ENVERS DIEU QUI NOUS A PRÉSERVÉS JUSQU'ICI DE L'ENFER, COMME IL A PRÉSERVÉ MARIE DE LA TACHE ORIGINELLE.

Virum Mariæ, de qua natus est Jesus.
MATTH. I.

Exorde.

L'Evangéliste S. Mathieu, dans la généalogie qu'il donne de N.-S. Jésus-Christ, mit un ordre qui mérite d'être remarqué. Il

1. *Manuductio ad excitatorem Christianum* hoc est reverendissimi ac illustrissimi Josephi de Barzia, episcopi Gaditani, sermones missionales etc... opera et studio. R. D. Josephi Ignatii Claus. parochi in Hirspach. Aug. Vind. Dilingre, 1732.

dit d'abord : *Abraham genuit Isaac ; Isaac genuit Jacob*; « Abra-» ham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob. » Il poursuit ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à Joseph et par Joseph à la bienheureuse Vierge Marie. Alors l'écrivain sacré change de style ; il laisse de côté le mot *genuit* et il dit : *Joseph époux de Marie, de laquelle est né Jésus.* Tous les autres qu'il a nommés d'abord sont les descendants d'Adam ; ils sont nés selon les lois ordinaires de la nature, et en qualité de ses enfants, ils ont tous, même Joseph, hérité de sa faute ; mais Marie apparaît en quelque sorte sans père ni mère. Sans doute, elle aussi est fille d'Adam, puisqu'elle est fille d'Abraham et de David ; mais l'évangéliste ne le dit pas, et ce n'est qu'indirectement que nous pouvons connaître ceux qui lui ont donné le jour. Il ne faut pas que sa génération soit confondue avec celle de ses ancêtres ; il ne faut pas qu'elle semble partager leur sort, de peur de paraître en même temps partager leur funeste héritage. Marie n'est pas nommée comme *fille* dans l'Evangile : c'est comme *mère* et Mère du Fils de Dieu qu'elle y apparaît d'abord : *Maria de qua natus est Jesus.* C'est la pensée de Salmeron le grand théologien: *Ut indicaret alienam ab illo crimine virginem, parentes subticuit* (tom. III, tract. 18).

Réjouissez-vous, mes frères, de ce privilège accordé par le Seigneur, à celle qui fut sa mère, car elle est aussi la vôtre ; réjouissez-vous et bénissez le Seigneur. Mais il est un autre sujet de joie et de reconnaissance qui vous touche de plus près encore. Dieu a préservé Marie de la tache originelle : il a fait pour vous quelque chose de bien grand. Il vous a préservés jusqu'à ce jour des flammes de l'enfer. En vertu du péché originel, dont vous fûtes coupables, sa justice demandait qu'il vous précipitât dans l'abîme, avant même que vous fussiez nés. Il a eu compassion de vous ; il vous a épargnés ; il vous a même purifiés et adoptés pour ses enfants. Depuis, qui sait ? peut-être bien des fois encore avez-vous mérité de nouveau ce terrible châtiment, par des péchés nombreux. Il ne vous a pas frappés ; il vous a laissé le temps de faire pénitence ; il vous a rappelés dans la voie du salut. Voilà la grande grâce dont vous devez témoigner votre reconnaissance au Seigneur, en même temps que vous glorifiez Marie dans son immaculée conception.

Confirmation.

Etre préservé de la mort corporelle, c'est une grande faveur sans doute, mais est-elle à comparer à celle qui nous préserve de la mort éternelle de l'âme ? C'est contre cette mort à jamais lamentable, que David implorait le secours de Dieu, lorsqu'il lui disait : « Contre ceux qui résistent à votre droite, gardez-

» moi comme la prunelle de l'œil : » *A resistentibus dexteræ tuæ custodi me ut pupillam oculi* (Psal. xvi, 8). Et qui sont ceux qui résistent à la droite de Dieu, sinon les pécheurs? C'est par le péché, en effet, que les créatures résistent à la volonté divine, à cette main droite de Dieu, toujours ouverte pour répandre sur nous toutes sortes de grâces.

Remarquez que par la pupille de l'œil dont parle le prophète, il faut entendre la bienheureuse Vierge Marie. « Gardez-moi, dit » Philippe Diez commentant ces paroles, comme votre Mère » très sainte qui est la pupille de votre œil : » *Ut matrem tuam sanctissimam, quæ est oculi tui pupilla.* Comment Dieu délivra-t-il Marie de toute faute, et la protégea-t-il contre les atteintes du péché ? Comme la pupille de ses yeux. Est-il une partie du corps pour laquelle on éprouve plus de sollicitude ? Un grain de poussière, si léger soit-il, menace-t-il les yeux ? aussitôt les paupières se ferment pour que la pupille ne soit pas offensée. C'est ainsi que Dieu a gardé Marie, qu'il a veillé sur elle, qu'il l'a protégée contre la faute originelle. Il n'a pas attendu que la tache qui souille tous les enfants d'Adam fût arrivée jusqu'à elle mais, par un soin touchant de sa divine providence, il a repoussé ce mal affreux avant qu'il ait pu la toucher. David ne demandait pas d'être délivré du péché originel : il en avait été coupable et Dieu l'en avait purifié. Ce qu'il réclamait de la divine miséricorde, c'était la délivrance des péchés actuels. Protégez-moi, disait-il à Dieu, protégez-moi contre ces péchés, comme Marie contre la faute originelle, comme la prunelle de vos yeux. Ne permettez pas que je tombe jamais.

O chrétiens qui m'écoutez, qui pourra dire combien de fois Dieu vous a protégés contre le danger où vous étiez de périr? Qui pourra dire les occasions dangereuses qu'il a éloignées de vous, les tentations du démon qu'il a écartées, les crimes énormes que vous eussiez commis, si sa main protectrice n'avait pas été là, pour vous sauver? Vous aussi, Dieu vous a gardés comme la prunelle de ses yeux.

Le roi-prophète dit encore en parlant de lui-même : « Notre » âme, comme un passereau, a été arrachée du filet des chasseurs : » *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium* (Psal. cxxiii, 3). Pourquoi cette comparaison étrange? David veut exprimer combien est grand le bienfait de la conservation que Dieu a daigné nous accorder ; combien grande aussi la reconnaissance qu'un tel bienfait mérite. Lorsque l'oiseleur a tendu ses filets et que les petits oiseaux, inconscients du danger et attirés par un appât trompeur, se sont pris dans les mailles, que ces pauvres petits oiseaux sont dignes de compassion. Ils vont périr; l'oiseleur sera sans pitié. Mais si l'un d'eux est racheté vivant des mains de son ennemi, s'il est réservé, et mis dans une cage où

il trouve, tout à la fois, l'abondance et la sécurité, son bonheur n'est-il pas grand, et n'a-t-il pas raison de réjouir par des chants harmonieux celui qui l'a sauvé du trépas? Nous ressemblons à cet oiseau arraché au danger; tandis que des multitudes de malheureux pécheurs, pris comme nous dans les filets du démon, ont été plongés dans les abîmes de l'enfer, et brûlent dans un feu qui ne s'éteindra jamais, nous avons été soustraits par la bonté de Dieu, à la rage de notre ennemi; nous vivons encore, et nous pouvons encore espérer le bonheur du ciel; il ne tient qu'à nous de le posséder un jour. Témoignons donc notre reconnaissance, et disons avec le saint roi David : « Béni soit le Sei- » gneur qui ne nous a pas donnés en proie à leurs dents : » *Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum* (Psal. cxxiii, 6).

Autrefois *Dieu dit à Jacob : Lève-toi et monte à Béthel; demeure là et fais un autel au Dieu qui t'apparut, quand tu fuyais devant Esaü ton frère* (Genes. xxxv, 1). A peine a-t-il reçu l'ordre du Seigneur, que le saint patriarche rassemble toute sa famille et tous ses serviteurs, et leur dit : *Jetez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez-vous et changez vos vêtements. Levez-vous et montons à Bethel afin que nous fassions là un autel au Dieu qui m'a exaucé, au jour de ma tribulation* (*Ibid.* 3). Et de quelle tribulation, de quels maux avez-vous été délivré, ô saint patriarche, pour montrer tant de hâte à témoigner votre reconnaissance? S'agit-il seulement de ceux que vous avez soufferts de la part d'Esaü? Sans doute il s'agit de ces maux, mais beaucoup plus encore de ceux que vous redoutiez si vous fussiez tombé entre ses mains. Jacob avait redouté les plus grands malheurs, la perte de ses biens, sa propre mort, celle de ses enfants. Dieu l'avait protégé; il avait touché le cœur d'Esaü. N'était-ce pas assez pour exciter en lui les sentiments de la plus vive reconnaissance? Aussi voyez comme il associe toute sa maison aux hommages qu'il veut rendre au Seigneur, comme il veut que tout soit pur et qu'il n'y ait rien pour blesser ses regards.

Ames chrétiennes, levez-vous comme Jacob. L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, vous remet sous les yeux, une faveur d'un prix inestimable, que Dieu a daigné vous accorder jusqu'à ce jour. Faites donc comme le saint patriarche; rejetez loin de vous les dieux étrangers, les idoles de vos passions. Vous avez trop longtemps combattu; vous avez trop longtemps résisté au Seigneur. Mettez enfin un terme à la guerre que vous lui faites par vos péchés. Votre Dieu, votre bienfaiteur vous dit, comme à Jacob dans la lutte mystérieuse que rapporte l'Ecriture : *Laisse-moi, car déjà se lève l'aurore* (Gen. xxxii, 26). — L'aurore qui se lève aujourd'hui c'est Marie, toute resplendissante des lumières de la grâce. Qu'il n'y ait donc

plus de guerre entre vous et le Seigneur, car cette belle aurore est pour vous le présage et le principe de tous les biens. Témoignez votre reconnaissance à celui qui s'est montré si bon envers Marie, et si plein de patience et de miséricorde envers vous, jusqu'à ce jour.

Voulez-vous savoir combien de fois Dieu vous a préservés de l'enfer? Écoutez S. Augustin, s'adressant au Seigneur dans ses *Soliloques* : « Vous avez privé mon ennemi de ses forces lorsque » vous avez permis que je fusse tenté; vous m'avez fortifié par » votre grâce, afin que je sois victorieux du tentateur; vous » m'avez fait éviter les pièges et les filets de mille occasions » dangereuses. Si j'y étais tombé, il n'est point de crime si af- » freux dont je ne me fusse rendu coupable : *Nisi tu hoc fecis- » ses, ego omnia peccata mundi fecissem* (*Solil.* l. XV et XVI). » Hélas! il n'est que trop vrai. Notre faiblesse est telle, les dangers qui nous entourent sont si nombreux et si redoutables que la parole du saint docteur n'a rien d'exagéré. Jetez un regard sur le monde entier. Autant de péchés sont commis par les hommes, autant de bienfaits dont vous êtes redevables à la divine miséricorde, si vous n'y tombez pas vous-mêmes; car c'est à lui seul que vous le devez, à la tendre sollicitude avec laquelle il veille sur vous. Vous ne les avez pas commis parce qu'il vous en a préservés. « Il n'est pas, dit S. Bernard, de péché commis par » un homme, que tout autre homme ne puisse commettre à son » tour. » *Nullum peccatum est, quodcumque fecerit homo, quod non possit facere alter homo.* Pourquoi donc n'y êtes-vous pas tombés, sinon parce que Dieu vous a retenus par sa grâce. Qui sait si tel péché que vous n'avez pas commis parce que Dieu vous en a préservés, n'aurait pas été votre dernier péché si vous l'aviez commis? Ce péché aurait peut-être comblé la mesure et vous aurait précipités dans l'enfer où vous seriez depuis de longues années, en proie à d'inexprimables tourments? Rendez donc grâce à Dieu parce que vous vivez encore sur la terre, et que les flammes de l'enfer vous ont été épargnées.

Si la miséricorde divine ouvrait aujourd'hui les portes de l'enfer et, brisant les chaînes du traître Judas, l'arrachait aux tourments qu'il endure depuis plus de dix-huit siècles, ne serait-ce pas pour ce malheureux le comble du bonheur, et peut-on supposer une faveur plus grande? Cependant Dieu a fait à quelqu'un une faveur infiniment plus précieuse encore; c'est vous-mêmes qui en avez été l'objet. Sans doute celui qui serait tiré du milieu des flammes de l'enfer, devrait une reconnaissance infinie à son libérateur. Mais vous devez plus encore à votre Dieu, qui n'a pas attendu que vous y fussiez tombés, pour étendre sur vous sa main secourable; mais il vous a retenus sur le bord de l'abîme

pour que vous n'y soyez point précipités. Mieux vaut ne pas tomber dans l'enfer que d'en sortir.

Dites-moi, qui doit plus de reconnaissance au Seigneur, de la bienheureuse Vierge Marie toute pure et tout immaculée dès l'instant même de sa conception, ou du petit enfant qui vient de recevoir le baptême? La faute originelle ne souille plus l'enfant et elle n'a jamais touché Marie : les mettrez-vous sur le même rang. Non, assurément; et vous aurez raison. La grâce de l'immaculée conception est, sans comparaison possible, supérieure à la grâce du baptême, car l'enfant, quoique pur maintenant, n'en a pas moins été, pendant un certain temps, la pâture du péché et la proie du démon. Faites maintenant un retour sur vous-mêmes, et vous comprendrez que Dieu, en ne permettant pas que vous tombiez dans le péché, vous a fait une grâce plus grande qu'il ne ferait à Judas lui-même, s'il le tirait aujourd'hui des enfers. Et si vous étiez dans ces abîmes épouvantables et que la main de Dieu vous en arrachât, il vous témoignerait moins de bonté et mériterait moins de reconnaissance que lorsqu'il vous soutient et vous protège pour que vous n'y tombiez pas.

Conclusion.

Vous voyez maintenant tout l'amour de ce Dieu dont la miséricorde s'est étendue sur vous; vous voyez combien a été grande la longanimité avec laquelle il vous a attendus; vous savez aussi que l'intercession de Marie pour vous a disposé le Seigneur à vous accorder une si grande grâce. Elevez donc au Seigneur un autel dans votre cœur, et offrez-lui le sacrifice de la reconnaissance. Détruisez les idoles des vices, et dites avec David ce chant d'action de grâces : « Si ce n'était que le Seigneur m'a » secouru, peu s'en serait fallu que dans l'enfer n'eût habité mon » âme. Si je disais : Mon pied a chancelé; votre miséricorde » Seigneur, me venait en aide. » *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea. Si dicebam : motus est pes meus : misericordia tua, Domine, adjuvabat me* (XCIII, 17).

SIXIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [1]. — 1655.)

COMMENT LE PÉCHÉ ORIGINEL A PU, SANS INJUSTICE, PASSER D'ADAM A SA POSTÉRITÉ, MARIE SEULE EXCEPTÉE.

I. Adam est le chef de tous les hommes en vertu de leur nature même. — II. Il est leur chef moral. — III. Une convention était intervenue entre Dieu et le premier homme. — IV. Dieu connaissait le remède aux maux que causerait le péché d'origine. — V. La chute d'Adam nous devait servir d'instruction.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum. Ps. L, 7.

La différence est grande, entre le langage de l'Eglise célébrant la Conception de Marie, dans l'office de ce jour, et celui de Job, au chapitre IIIe de son Livre. L'Église s'adresse à la bienheureuse Vierge, et elle chante: « Votre Conception, ô Vierge » Mère de Dieu, a été un message de joie pour l'univers entier: » *Conceptio tua Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*; puis elle nous dit, à nous tous qui sommes ses enfants: « Célébrons avec allégresse la Conception de la bienheureuse » Marie: » *Cum jucunditate Conceptionem B. Mariæ celebremus* [2]. Le saint homme Job au contraire parle en ces termes de sa propre conception et de la nôtre à tous: « Périsse le jour où » je suis né et la nuit dans laquelle il a été dit: un homme a » été conçu. Que cette nuit soit solitaire et jugée indigne de » louange: » *Pereat dies in qua natus sum, et nox illa in qua dictum est: Conceptus est homo. Sit nox illa solitaria nec laude digna* [3]; en d'autres termes: Que cette nuit soit obscure et lugubre; que les étoiles ne luisent pas; que le coq ne se fasse pas entendre, que le chien de garde soit muet; que les cloches ne résonnent pas et qu'aucun son harmonieux ne trouble ni n'interrompe son sinistre silence.

On le voit, il y a loin de la plainte de Job au chant joyeux de la sainte Eglise.

L'Eglise célèbre aujourd'hui la Conception de la Bienheureuse Vierge, avec des transports d'allégresse, parce qu'avec elle paraît enfin l'aurore, heureux présage du lever prochain

1. R. P. Matthiæ Fabri, e societate Jesu, *Conciones in Evangelia et festa totius anni*. In Festo *Conceptionis B. V. M.* Concio II.

2. Le lecteur remarquera que ces paroles sont tirées de l'office de la Conception, auquel a succédé l'office de l'Immaculée Conception, depuis la définition solennelle de ce dogme.

3. *Job.* III, 13.

du soleil de justice. Sa joie procède encore d'une autre considération : l'éclat de la nouvelle aurore n'est amoindri par aucune trace de ténèbres ; l'enfant bénie qui est conçue apparaît parfaitement pure, et exempte du péché originel. Job, au contraire, déplore sa propre conception parce qu'il a été, comme les autres enfants d'Adam, Marie exceptée, conçu dans le péché. « Par un homme, » dit l'Apôtre, « le péché est entré » dans le monde et par le péché, la mort ; ainsi la mort s'est » communiquée à tous les hommes [1]. » Il reproche à la nuit de ne s'être pas opposée à sa naissance [2], car si les portes de la vie ne s'étaient pas ouvertes pour lui, le péché ne serait pas entré : or, mieux vaudrait le néant qu'une existence souillée par le péché, ne fût-ce que le péché originel.

Si donc nous avons sujet de nous réjouir, en la fête de l'Immaculée Conception de Marie, les motifs de nous affliger ne nous manquent pas : nous devons pleurer sur notre propre conception, parce que c'est elle qui nous a précipités dans le péché et dans les misères innombrables qu'il traîne à sa suite. Laissons donc aujourd'hui de côté l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, pour nous occuper de nous-mêmes, et répondons à cette question qui se présente naturellement à l'esprit : Comment se fait-il que nous soyons coupables du péché originel ? n'est-il pas injuste que ce péché commis par nos premiers parents descende ainsi jusqu'à nous ? Mais rejetons bien loin tout d'abord, la pensée qu'il y ait là une injustice de la part de Dieu à notre égard, et voyons, non pas pour nous convaincre mais pour nous édifier et nous instruire, quelques-uns des motifs qui expliquent pourquoi le péché d'Adam a passé jusqu'à nous.

I. — Le premier motif de la transmission du péché originel est celui-ci : Adam fut notre père à tous ; il est notre chef naturel, la source de laquelle nous sommes tous sortis. Si la racine d'un arbre est empoisonnée, les rameaux et les fruits le seront aussi par la sève qu'elle leur communique. Dans la société civile, la condition des enfants dépend de celle de leur père. Si le père est noble, les enfants le sont ; si la condition du père est plus modeste et même infime, il en est de même de celle des enfants. Adam était notre racine et notre principe ; le poison du péché a vicié cette racine, et tous les rameaux qui en procèdent ont été et seront empoisonnés. « Le » genre humain a péri, » dit S. Augustin, « lorsque l'homme » unique en qui tous les autres étaient s'est perdu lui-même.

1. Per unum hominem peccatum intravit in hunc mundum, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit. *Rom.* v, 12.
2. Quia non conclusit ostia ventris qui portavit me. *Job.* III, 4.

» Il nous a engendrés tels qu'il est devenu par le péché [1]. »

N'arrive-t-il pas tous les jours, dans la société civile, que les enfants sont considérés comme responsables des dettes contractées par leurs parents? Ceux-ci ont-ils fait quelque emprunt? les enfants sont obligés de le rembourser. S. Basile dit que le baptême est le paiement d'une dette faite par un autre, parce que nous devons le recevoir pour acquitter celle que nos premiers parents ont contractée. C'est ainsi que souvent un père prodigue vend sa maison, dissipe tous ses biens et condamne par là ses descendants à la mendicité. Nos premiers parents ont perdu, non seulement pour eux, mais pour toute leur postérité, la justice originelle. Un autre exemple encore. Si le gouverneur de quelque forteresse est convaincu de trahison et de conspiration contre son roi, le poste de confiance qu'il occupait lui est retiré sur-le champ; il perd en même temps toutes ses dignités, ses honneurs, sa fortune, entraînant avec lui dans sa ruine ses descendants qui ne rentreront jamais en possession de ce qu'il a perdu. Telle fut la conduite et tel fut le sort du premier homme. Il a commis le crime de trahison et de révolte contre le Seigneur son Dieu, et Dieu lui a retiré la dignité sublime qu'il avait bien voulu lui conférer, la justice originelle et ses délices avec l'honneur d'habiter, en roi, le paradis terrestre. Il a tout perdu pour lui-même et nous avons tout perdu par lui.

II. — En second lieu, Adam fut aussi notre chef moral. Qu'il observât la défense que Dieu lui avait faite concernant l'arbre de la science du bien et du mal, ou qu'il la violât, nous partagions avec lui la responsabilité de sa conduite. C'était un pacte conclu entre Dieu et la nature humaine concentrée tout entière dans le premier homme. Le prophète Osée l'indique assez clairement lorsqu'il dit, en parlant des enfants d'Israël: « Comme Adam, ils ont transgressé l'alliance; ils ont préva-» riqué contre moi [2]. » S. Jérôme remarque, en expliquant ce texte, que l'alliance dont parle le prophète fut contractée avec la nature humaine. S. Fulgence dit de même que c'est avec la nature humaine que Dieu daigna conclure ce pacte, en vertu duquel nous devions tous participer à la faute de nos premiers parents, s'ils se rendaient coupables. Pour expliquer cette doctrine, les théologiens ont recours à la comparaison d'un roi qui confierait la garde d'une place forte à un de ses officiers, mais sous la condition que, s'il se montrait infidèle, ses

1. Tunc periit humanum genus, cum unus homo, in quo omnes erant, seipsum perdidit. Qualis enim ille per peccatum factus est, tales et nos genuit. S. Augustin. lib. III *introd. in Symbol.* cap. 3.

2. Ipsi autem, sicut Adam transgressi sunt pactum, ibi prævaricati sunt in me. *Ose.* VI, 7.

enfants eux-mêmes seraient enveloppés dans sa disgrâce. Ils ajoutent qu'Adam était notre premier père de qui nous dépendions tous, et qui devait nous communiquer la vie. Il possédait une sagesse profonde et une science complète ; il était élevé à l'état de grâce et de perfection ; toutes ses puissances du corps ou de l'âme obéissaient à sa raison : rien de plus facile pour lui que d'observer le commandement qui lui était imposé par un Dieu dont la grandeur et la bonté sont sans mesure. Si donc il avait été dit à chacun de nous : Voulez-vous unir votre sort à celui qui résultera pour Adam de sa fidélité à observer le précepte de Dieu, ou de son infidélité ? voulez-vous être confirmé dans l'état d'innocence, ou le perdre, en Adam et avec lui ? Consentez-vous à conclure cet accord ? Certainement, les circonstances étant ce qu'elles étaient, nous eussions tous donné notre consentement sans nulle hésitation. Nous n'étions pas, il est vrai, en mesure de le donner formellement, puisque nous n'existions pas encore : mais Dieu pouvait et devait interpréter ainsi la volonté qui eût été la nôtre. Nous avons donc, en ce sens, péché avec notre premier père, et sa prévarication retombe justement sur nous. S. Thomas le prouve au moyen de deux exemples. Le premier est tiré des membres du corps qui sont mus par la volonté. La volonté leur est étrangère en soi ; elle appartient à l'âme et ils font partie du corps. Néanmoins la main qui commet l'homicide en est vraiment coupable, parce qu'elle est un membre du corps dont la volonté se sert comme d'instrument. S. Thomas tire le second exemple des citoyens d'une ville dont les chefs se révoltent contre leur prince ; même ceux qui n'ont pas pris la moindre part à cet acte sont considérés comme des révoltés ; si des charges perpétuelles leur sont imposées par suite de la rébellion, leurs descendants eux-mêmes y seront justement soumis.

Notre sort à tous fut donc remis entre les mains d'Adam, soit par une sorte de convention, sinon expresse du moins interprétative, soit par la nature même et la force des choses. Il était notre chef ; il n'est donc pas étonnant que nous naissions pécheurs ; la faute n'en est pas à Dieu mais à nous, et c'est en toute justice que nous sommes punis pour ce péché, s'il n'est pas effacé par le baptême. Mais Adam cessa par son péché d'être le chef et le représentant de toute la nature humaine, et ses actes qui suivirent n'engagèrent plus que lui ; nous ne lui étions plus confiés, et les péchés qu'il put commettre ensuite, aussi bien que sa pénitence, ne réagirent pas sur notre sort futur. Ainsi Dieu l'a voulu dans sa miséricorde.

III. — Ajoutons que Dieu ne se montra nullement dur à notre

égard lorsqu'il fit dépendre la destinée de tout le genre humain, de la fidélité d'Adam ou de son infidélité. Il est vrai que notre volonté propre ne fut pour rien dans ce pacte, soit tacite soit exprès. Mais le résultat pour nous n'allait pas au-delà d'une privation. L'infidélité d'Adam nous faisait encourir la perte des biens les plus précieux, la justice originelle, le séjour du paradis terrestre et d'autres encore; elle ne devait pas entraîner après elle la peine des sens, les tourments de l'enfer. Les biens qui nous étaient ravis par elle ne nous étaient pas dus, ils étaient purement gratuits : nous n'avions en réalité aucun droit à la justice originelle et aux dons merveilleux qui l'accompagnaient. Si donc Adam nous a tous perdus, ce n'est pas lui qui nous a précipités dans l'enfer préparé pour le démon et pour ses anges: ceux-là seuls y tombent qui meurent coupables de quelque péché mortel volontairement commis par eux-mêmes; le péché originel, s'il est seul, relègue uniquement ceux qui en sont coupables dans les limbes destinés aux enfants morts sans baptême. Là il n'y a pas de peine des sens, mais seulement la privation du bonheur céleste. Le roi qui retire aux enfants d'un gouverneur infidèle tous les avantages et tous les honneurs que leur procurait la dignité de leur père, n'est pas injuste envers eux, s'il ne leur inflige que cette privation pour tout châtiment. Ils n'avaient, en justice, aucun droit aux faveurs dont ils sont dépouillés, et s'ils sont réduits à la pauvreté, à la mendicité même, la faute n'en est pas imputable au roi trahi par leur père. Ne convenait-il pas d'ailleurs que Dieu posât quelque condition, en rapport avec la grandeur des biens qu'il donnait à Adam et réservait à sa postérité, s'il demeurait fidèle : et cette condition ne devait-elle pas être la privation de tous ces biens, si Adam s'en montrait indigne? Dieu n'accorde la gloire et les biens véritables qu'à ceux qui en sont vraiment dignes et qui les méritent. Il en est de même parmi les hommes, ou du moins il devrait en être ainsi : les dignités, les honneurs, les faveurs de toutes sortes reviennent de droit à ceux qui les méritent par leurs services et leur fidélité; un roi ou un prince ne les accorde pas à des sujets désobéissants et en révolte contre lui. Et si quelqu'un, qui s'est montré d'abord fidèle et dévoué, oublie ensuite gravement ses devoirs, n'est-il pas juste qu'il soit dépouillé des biens auxquels sa fidélité seule lui donnait quelque droit? Concluons donc que le genre humain n'a été victime d'aucune injustice, lorsqu'il fut privé de la sainteté originelle en punition du crime du premier homme.

IV. — Dieu tenait en réserve un moyen efficace de relever la nature humaine tombée si profondément, de la rendre plus sainte et plus heureuse même qu'elle ne l'était avant la chute.

Il accomplit cette merveille de sa miséricorde par son Fils qui, sans le péché originel, ne se serait pas incarné, ou du moins n'aurait pas souffert. C'est ce que symbolisait parfaitement le rit primitif du baptême. On plongeait le catéchumène dans l'eau et aussitôt on le retirait, pour rappeler que la nature humaine a été précipitée dans l'abîme de la perdition par le péché, mais que Dieu l'en a retirée par l'incarnation de son fils et par sa miséricorde. C'est ainsi qu'il y a quelques siècles, plusieurs familles très anciennes étaient solennellement excommuniées par le souverain Pontife, le jeudi-saint, en mémoire des attentats de leurs ancêtres contre l'Église ou les papes; mais une heure après, l'excommunication était levée, et les membres de ces familles étaient réintégrés dans le corps de l'Église, pour montrer tout à la fois la justice et la miséricorde de l'Épouse de Jésus-Christ.

Dieu avait un jour envoyé Jérémie dans la maison d'un potier pour qu'il y entendît sa parole. Au moment où le prophète entra dans cette maison, l'artisan modelait sur sa roue un vase d'argile; le vase se rompit, mais le potier se servit des morceaux pour faire un autre vase, plus solide et plus beau. Alors le Seigneur dit: « Maison d'Israël, ne pourrai-je pas » faire de vous ce que ce potier a fait de son argile? Voici que » vous êtes dans ma main comme l'argile est dans la main du » potier[1]. » On comprend la signification mystique de ce passage de nos livres saints. Adam et, avec lui, la nature humaine tout entière, fut ce premier vase qui, à peine achevé par l'ouvrier divin, se rompit en mille pièces. Mais combien vite et facilement fut réparé ce dommage! Du même limon dont le premier homme avait été pétri sortit, sous la main de Dieu, un vase nouveau, plus beau, plus résistant que le premier. Dieu se hâta de relever la nature humaine. De ce vase brisé il fit un vase neuf. Jésus-Christ, vase incomparablement plus parfait que l'autre. En Jésus-Christ, l'argile qui s'était rompue d'abord est devenue un vase d'une telle solidité, d'une splendeur si divine, que le premier n'est rien auprès de lui.

Comparons-les. — 1° Adam a perdu tous les hommes : Jésus-Christ a procuré à tous des grâces de salut.

2° Adam n'a transmis à ses descendants qu'un péché unique: Jésus-Christ les a délivrés de tous leurs péchés actuels.

3° Adam a propagé un mal unique, le péché originel: Jésus-Christ a répandu à flots l'abondance de toutes les grâces, grâces plus riches et plus efficaces que ne fut désastreux le péché du premier homme.

1. Numquid sicut figulus iste non potero vobis facere, domus Israel? Ecce sicut lutum in manu figuli sic vos in manu mea. *Jerem.* XVIII, 6.

4° Adam, par son péché, n'a encouru pour nous que la peine d'être privés de la vue de Dieu : Jésus-Christ nous a relevés de cette condamnation et nous a délivrés des flammes de l'enfer, effroyable châtiment des péchés actuels.

C'est aussi d'Adam que nous avons hérité la concupiscence, et, par Jésus Christ, la concupiscence est devenue pour nous une occasion de lutte, de victoire et de glorieux triomphe, en attendent qu'il nous en délivre à jamais en nous introduisant dans la gloire du ciel.

5° Par Adam, l'homme avait perdu la grâce qui seule rendait possible la persévérance dans le bien : par Jésus Christ nous recevons la grâce plus souvent et plus abondamment, de sorte que, malgré notre faiblesse et les ennemis nombreux qui nous assaillent, ceux qui persévèrent sont nombreux [1].

6° Par Adam, nous sommes tous condamnés à la mort temporelle : par Jésus-Christ, non seulement nos âmes mais nos corps eux-mêmes ressusciteront pour une vie immortelle et glorieuse.

7° Le péché d'Adam ne s'étendit pas jusqu'à la bienheureuse Vierge Marie ; mais elle a eu part à la grâce de Jésus-Christ et sa part est si grande qu'elle l'emporte sur celle de tous les autres hommes pris ensemble. Suarez et plusieurs théologiens enseignent que les anges mêmes ont profité de la grâce de Jésus-Christ, et que ceux que le péché d'Adam ne pouvait atteindre ont été justifiés par les mérites du Sauveur.

8° Il est vrai que les descendants d'Adam souillés par son péché sont plus nombreux que ceux qui renaissent par la grâce de Jésus-Christ ; mais cependant cette grâce étend son efficacité plus loin que le péché sa détestable influence : elle est suffisante pour tous et elle est à la disposition de tous les enfants d'Adam, non seulement de ceux qui sont nés ou qui naîtront dans le cours des siècles, mais de tous ceux qui auraient pu ou qui pourraient naître à l'avenir, ou qu'il plairait à Dieu d'appeler à l'existence de quelque autre manière, par exemple au moyen d'une création nouvelle.

9° Par Adam, nous avons été rabaissés en quelque sorte à l'état de pure nature ; par Jésus-Christ nous avons été élevés à un état plus spirituel et plus sublime que celui dans lequel Adam fut créé ; la vie qu'il nous communique est véritablement céleste.

10° Par Adam nous sommes devenus semblables aux animaux privés de raison ; par Jésus-Christ nous sommes semblables aux Anges ; disons plus : notre nature a été élevée

1. Ita S. Augst. in toto libro *de Bono perseverantiæ*.

au-dessus de tous les chœurs des Anges, en Jésus-Christ et en Marie sa mère.

11° Adam nous a privés de l'arbre de vie : Jésus-Christ nous donne un pain descendu du ciel qui procure la vie éternelle ; ce pain c'est lui-même tout entier, sa divinité et son humanité devenues notre nourriture dans l'Eucharistie.

12° Adam nous a privés de la grâce de la justice originelle ; Jésus-Christ nous donne à pleines mains toutes sortes de grâces et de vertus. Il nous en donne même qui n'eussent pas existé dans l'état d'innocence : la patience, la pénitence, le martyre, la virginité, l'esprit d'apostolat, les vertus de la vie religieuse. Il nous donne ces vertus et toutes les autres, avec une libéralité plus grande qu'il n'eût fait dans l'état d'innocence ; il veille à les multiplier et à les augmenter sans cesse.

C'est ainsi que Dieu a montré sa justice en permettant la chute de l'homme, et c'est ainsi qu'il fait éclater sa miséricorde, plus grande encore que sa justice, en relevant l'homme par Jésus-Christ, d'une manière à la fois si heureuse et si glorieuse. Voilà pourquoi l'Eglise, dans la bénédiction du cierge pascal, ne craint pas de chanter : « O heureuse faute qui a » mérité un tel et si grand Rédempteur ! O péché d'Adam, » vraiment nécessaire, qui fut effacé par la mort du Christ : » *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem ! O certe necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est.*

Enfin si nous avons été perdus par le péché d'un autre, celui d'Adam, nous avons de même été délivrés par la grâce d'un autre, la grâce de Jésus-Christ, et c'est encore au moyen d'un autre que notre libération s'opère dans le baptême, lorsque nos parrains et marraines récitent, en notre nom, le symbole de la foi. L'Apôtre avait raison de dire : « De » même que, par la désobéissance d'un seul homme, beau» coup ont été constitués pécheurs, de même aussi, par l'o» béissance d'un seul, beaucoup sont constitués justes [1]. » C'est ce que le prophète Isaïe annonçait en ces termes : « Pour rien vous avez été vendus et sans argent vous serez » rachetés [2]. »

V. — Dieu permit enfin que nous fussions enveloppés dans la chute d'Adam, parce que ce malheur servait à nous instruire.

Nous en apprenons d'abord à connaître la fragilité humaine. Si le premier homme, notre père à tous, malgré la grande

1. Sicut per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi : ita per unius inobedientiam, justi constituentur multi. *Rom.* v, 19.
2. Gratis venumdati estis, et sine argento redimemini. *Isa.* LII.

sagesse dont il était doué, malgré des grâces spirituelles si nombreuses et si abondantes, transgressa le précepte du Seigneur avec tant de facilité, presque aussitôt qu'il l'eût reçu, et nous perdit avec lui, parce qu'il était virtuellement le dépositaire de nos volontés : qui donc osera désormais confier entièrement à un autre homme l'affaire de son salut? S'appuyera-t-on avec confiance sur un faible roseau, lorsqu'on a vu se rompre un soutien que l'on eût cru inébranlable? Ils sont donc bien imprudents ceux qui négligent la grande affaire de leur salut, et comptent uniquement sur les bonnes œuvres et les prières des autres. Ecoutez cette parole du prophète Jérémie : « Maudit est l'homme qui se confie dans l'homme, » et qui se fait un bras de chair [1]. »

Nous devons au contraire être remplis de sollicitude pour nous-mêmes, et opérer notre salut avec crainte et tremblement, car si Adam dont la sagesse et la perfection étaient grandes, dont les passions étaient complètement soumises à la raison, fut si prompt à transgresser le commandement du Seigneur et opposa si peu de résistance à la tentation, combien plus aisément fussions-nous tombés nous-mêmes en sa place? Combien facilement pouvons-nous tomber à notre tour, supposé même que nous soyons parfaits?

En second lieu, la faute d'Adam nous rappelle à jamais le peu que nous sommes, nous dont le premier père est tombé par orgueil, nous entraînant et nous broyant dans sa chute, comme un chêne énorme le fait des humbles arbustes sur lesquels il s'abat. Si nous n'avions pas été relevés par la miséricorde de Jésus-Christ, nous serions restés dans ce misérable état pour toujours, et cela justement, sans que nous ayons à nous plaindre de rien. L'Eglise nous en avertit, lorsque, le mercredi des cendres, elle nous met de la cendre sur le front en nous disant : « Souviens-toi, ô homme, que tu es » poussière : » *Memento homo quia pulvis es.* C'est comme si l'on disait à un enfant réduit à l'esclavage, par la faute de ses parents, puis rendu à la liberté, par la générosité de quelque prince : Gardez-vous de vous enorgueillir : souvenez-vous de ce que vous avez été, et de celui dont la bonté vous a tiré de l'esclavage pour vous élever au rang où vous êtes. — Il y a dans l'homme quelque chose dont il peut être fier à bon droit, sa ressemblance avec Dieu qui l'a créé à son image. Mais pour que ce légitime sujet de fierté ne l'entraîne pas à l'orgueil, Dieu a permis qu'il y eût en lui quelque chose aussi qui le rappelât sans cesse à des pensées d'humilité ; il porte

1. Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum. *Jerem.* XVII, 5.

le stigmate de la servitude, qui lui remet en mémoire, tout à la fois, son état primitif et l'esclavage honteux dans lequel il était tombé.

Nous apprenons encore combien est grave le péché d'Adam qui ne souilla pas seulement celui qui le commit, mais avec lui toute sa postérité, avant même qu'elle n'existât. « Le pé» ché est entré dans le monde par un seul homme, » dit l'Apôtre, « et la mort par le péché ; ainsi la mort a passé » dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché [1]. » O poison mortel qui s'est insinué si facilement dans nos moindres veines ! C'est bien la malédiction dont, selon le Psalmiste Adam s'est couvert comme d'un vêtement ; « et elle » est entrée comme de l'eau dans ses entrailles et comme » de l'huile dans ses os [2]. » C'est encore ce raisin amer dont on disait au temps d'Ezéchiel : « Des pères ont mangé des » raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées [3]. » C'est cette plante vénéneuse que le Père céleste n'avait pas semée et qu'il rejeta hors du paradis ; le moindre vestige n'en pouvait pas rester dans le jardin de Dieu, car le Seigneur a dit : « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera » arrachée [4] » et transplantée ailleurs. Elle sera reléguée dans un champ aride ; de figuier aux fruits savoureux elle deviendra un sauvageon dont les fruits ne mûriront qu'avec d'extrêmes difficultés. C'est ainsi que les descendants d'Adam ne furent admis autrefois à faire alliance avec Dieu, qu'en acceptant de se soumettre au rit douloureux de la circoncision, et qu'aujourd'hui ils ne peuvent l'être que par le baptême. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Seigneur, qui, non seulement nous créa pour faire de nous les habitants de son paradis et les citoyens du ciel, mais répara notre ruine et nous restitua, par son Fils, en notre première dignité ! Il ne veut donc pas notre mort, lui qui nous tira du néant pour la vie, et nous redonna une vie nouvelle lorsque nous fûmes morts par le péché. Mais ne devons-nous pas une reconnaissance toute particulière au Fils de Dieu qui s'imposa des travaux si pénibles pour nous rendre ce que nous avions perdu ?

Notre reconnaissance doit monter aussi vers la bienheu-

1. Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt. *Rom.* v, 12.

2. Et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus. *Psal.* cviii, 17.

3. Patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupuerunt. *Ezech.* xviii, 4.

4. Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus cœlestis, transplantabitur. *Matth.* xv, 13.

reuse Vierge Mère de Dieu, qui a été pour nous le vaisseau venant des rives lointaines, pour apporter le pain de vie au monde mourant de faim. Ce fut au jour de l'Immaculée Conception de Marie que fut construit ce vaisseau ; et ce fut au jour de sa Nativité qu'il fut lancé dans les eaux de la mer. Au jour de l'Annonciation, il fut chargé du pain céleste. Au jour de la Nativité de Jésus-Christ, il fut déchargé de son fardeau précieux en notre faveur, à Bethléem, dans la maison de pain. Nous pouvons donc parler autrement que Job, et nous écrier : O jour heureux ! ô jour longtemps désiré et souhaité avec ardeur ! ô nuit délicieuse ! Qu'il n'y ait pas une étoile qui ne brille en cette nuit ; pas un oiseau qui ne chante en ce jour ; pas un être vivant qui ne témoigne en quelque manière son allégresse, pas une seule cloche qui n'envoie au loin ses joyeuses volées, pas un instrument de musique qui ne produise ses notes les plus harmonieuses. Et ne cessons pas de prier Marie, afin qu'il nous soit donné de goûter éternellement dans le Ciel, le pain qu'elle nous a procuré sur la terre. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [1].)

LES PRIVILÈGES DE LA MÈRE DE DIEU, OU LES DOUZE ÉTOILES DONT ELLE FUT COURONNÉE PAR SON FILS.

I. Immaculée Conception. — II. Extinction du foyer de la concupiscence. — III. Usage de la raison dès le sein de sa mère. — IV. Immunité de tout péché actuel. — V. Impeccabilité. — VI. Splendeur de toutes les vertus dès l'instant de sa conception. — VII. Conception miraculeuse de son Fils. — VIII. Gestation exempte de toute fatigue. — IX. Enfantement sans douleur. — X. Fécondité unie à la virginité. — XI. Incorruptibilité après la mort. — XII. Résurrection après trois jours.

In capite ejus corona stellarum duodecim.
Apoc. xii, 1.

Il ne manque pas d'hérétiques pour trouver étrange et ridicule que l'Eglise célèbre avec tant de joie et de solennité la Conception de la Mère de Dieu. Tous les mortels sont conçus dans le péché ; ils sont, dès le premier instant de leur existence, sous le coup de la malédiction divine et destinés à subir les misères innombrables qui en découlent : comment donc fêter avec joie la conception d'une créature humaine ?

1. *In Festo Conceptionis B. V. M.* Concio III.

Ecoutez ce que dit David en parlant de lui-même : « Voilà » que j'ai été conçu au sein de l'iniquité [1]. » Ecoutez le saint » homme Job déplorant avec une sorte d'emportement sa pro- » pre conception : « Périsse le jour où je suis né, » dit-il, « et la nuit où il a été dit : Un homme a été conçu. [2] »

On rapporte de certains peuples anciens, tels que les Thraces et les Gètes, qu'ils pleuraient et s'affligeaient à la naissance des enfants, tandis que les jours des funérailles étaient pour eux des occasions de fête et de réjouissance. Lorsqu'un enfant venait de naître, tous ses proches se rassemblaient autour de lui, et ils énuméraient avec larmes, les maux qu'aurait à endurer cet enfant qui faisait son entrée dans la vie. Au contraire, quelqu'un venait-il à mourir ? on se livrait à des transports de joie ; on ne se lassait pas de féliciter le défunt, et de dire à combien de misères il échappait par son trépas.

Mais bien qu'il en soit ainsi pour l'universalité des autres enfants d'Adam, ne vous étonnez pas, Chrétiens, si le jour de la Conception de la Mère de Dieu est sacré pour nous, s'il est un jour d'allégresse et de solennité.

C'est que la différence est grande entre la conception de la bienheureuse Vierge Marie et celle du commun des mortels, conçus et mis au monde pour devenir la proie de maux innombrables dont Marie fut exempte. D'un côté les ténèbres ; de l'autre la lumière. D'un côté la nuit ; de l'autre le jour. Assurément S. Jean ne vit pas la Mère de Dieu dans les ténèbres, mais au milieu d'une merveilleuse lumière : « Un grand signe » apparut dans le ciel, » dit il : « une femme revêtue du soleil. » La lune était sous ses pieds, et sur sa tête, une couronne » de douze étoiles [3]. » Ces douze étoiles sont le symbole d'autant de privilèges qui défendaient Marie contre la malédiction commune à tous les enfants d'Adam ; ce sont douze perles précieuses qui forment sa couronne.

I. La première étoile de la couronne de Marie est sa sanctification dès le premier instant de sa conception. C'était, dans les siècles passés, l'opinion commune et c'est aujourd'hui un dogme de notre foi, que Marie fut, dès le moment même de sa conception, absolument exempte et préservée du péché originel. Les autres hommes, à quelques très rares exceptions près, sont nés et naissent coupables du péché originel ; ils n'ont pas le vêtement précieux de la grâce divine, et ils sont obligés de dire avec Job : « Je suis sorti nu du sein de ma

1. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum. *Ps.* L, 5.
2. Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo. *Job.* III, 3.
3. Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. *Apoc.* XII, 1.

» mère[1]. » Nudité du corps et nudité de l'âme : le corps à sa naissance n'était couvert d'aucun vêtement, et l'âme n'avait pas la robe de la grâce. Et remarquez que nos premiers parents ne rougirent de leur nudité corporelle qu'après que s'y fût jointe celle de leurs âmes, dépouillées du vêtement de la grâce : alors seulement ils voilèrent leur nudité et se cachèrent. Ce fut donc le péché, la nudité de l'âme qui les couvrit de confusion.

Il ne convenait pas que la Mère de Dieu vînt au monde dans cet état de nudité : il eût été pour elle une cause de confusion, en présence de celui qui bientôt allait être son fils ; il ne convenait pas qu'une souillure quelconque déshonorât le palais que le Roi du ciel se destinait ici-bas. Et si le prophète Jérémie, si S. Jean-Baptiste, au sentiment général des Pères, furent sanctifiés dès le sein de leurs mères[2], pourquoi refuserait-on à Marie un privilège semblable ? Il faut même reconnaître qu'elle avait droit à quelque chose de plus, car elle fut incomparablement plus grande que Jérémie et que Jean-Baptiste. C'est pourquoi les docteurs et les théologiens des derniers siècles ont regardé comme certain, que jamais Marie ne fut atteinte par le péché originel. Il n'était pas admissible que le pontife qui est la sainteté même, et qui n'a rien de commun avec le péché, eût pour mère une femme souillée par le péché ou qui du moins l'aurait été, ne fût-ce qu'un instant ; il n'était pas admissible que Dieu devînt le fils d'une ancienne esclave du démon. Il ne convenait pas davantage que Marie, préservée de tout péché actuel, eût encouru le péché originel, plus grave que le premier. Rébecca, à la vue d'Isaac son fiancé, se couvrit de son voile pour paraître devant lui avec toute la décence et la modestie possibles : ne fallait-il pas que Marie, préparée de toute éternité pour être la Mère du Fils de Dieu, et toujours visible à ses regards avant même d'être conçue, ne se présentât jamais nue devant lui, mais toujours revêtue de la grâce divine ? Et si une loi condamnait tous les autres enfants d'Adam à la mort par le péché originel, cette loi n'était pas faite pour celle dont Esther était la figure, pour Marie.

II. — La seconde étoile de la couronne de Marie est l'extinction du foyer de la concupiscence, qui n'est autre chose que la révolte de la chair contre l'esprit. Tous les théologiens sont d'accord pour reconnaître ce privilège à la bienheureuse Mère de Dieu. Richard de Saint-Victor explique en ce sens ces paroles du Psaume XLV[e] : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur, vrais » prodiges qu'il a opérés sur la terre, en faisant cesser les guer-

1. Nudus egressus sum de utero matris meæ. *Job.* I, 21.
2. Renatus antequam natus. S. Gregor. in *Job.* II.

» res, jusqu'à l'extrémité de la terre [1]. » — « Quelle est, » dit-» il, « cette terre de laquelle, toute guerre est absolument ban-» nie, sinon celle dont le même prophète a dit encore : *La vé-» rité s'est levée sur la terre?* Point de combats dans cette terre; » la paix y est rétablie pleine et entière. [2] » Adam et Ève, aussitôt après leur péché, sentirent en eux-mêmes le désordre de la concupiscence qui les couvrit de confusion, et les obligea à se cacher et à se faire des ceintures de feuillage. Elle est la source de tous nos maux, la cause de toutes nos luttes; c'est elle qui fait gémir tous les amis de la pudeur et de la vertu. Ne convenait-il pas que Dieu évitât à sa mère cette tache et la confusion de paraître ainsi souillée devant son Fils? Si nous considérons Marie comme exempte de la faute originelle, pourquoi ne rejetterions-nous pas loin d'elle la concupiscence, fille légitime de ce péché ? Sara voyant Ismaël, fils d'Agar se faire un amusement de maltraiter Isaac, en jouant avec lui, selon l'explication de l'Apôtre, disait à son époux Abraham : « Chassez cette servante et son fils : » *Ejice ancillam cum filio ejus* [3]. Lors donc que Dieu chassa le péché originel et ne lui permit pas d'approcher de Marie, comment n'aurait-il pas éloigné en même le foyer de la concupiscence, fils de ce péché, cause ordinaire des luttes intérieures les plus dangereuses ? Ne fallait-il pas que tout fût réglé avec tant d'harmonie en la Mère de Dieu, que jamais le moindre désaccord ne se manifestât entre sa chair et son âme, et qu'elle fût pour Dieu une demeure vraiment digne de lui, un agréable et tranquille séjour? Si les puissants de ce monde ne souffrent pas, dans leurs habitations, des désordres, des clameurs bruyantes, non plus que des immondices qui les souilleraient ou des constructions mal faites qui les enlaidiraient, pourquoi Dieu n'agirait-il pas de même pour sa demeure vivante qui est Marie ? « Il convenait, » dit S. Cyrille de Jérusalem, « que » le docteur très pur qui venait enseigner la pureté aux hom-» mes, sortît lui-même d'un sein dont la pureté fut com-» plète. [4] »

III. — La troisième étoile de la couronne de Marie fut la lumière parfaite de l'intelligence, qu'elle reçut dès le sein de sa mère ; de telle sorte que jamais il n'y eut en elle d'igno-

1. Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad finem terræ. *Ps.* XLV, 9.

2. Quæ est terra ista de qua bella omnia fine tenus auferuntur, nisi illa de qua idem propheta : *Veritas de terra orta est?* De hac terra omnis pugna tollitur, pax plena reparatur. RICHARD. VICTOR. lib. II *de Emmanuele*, cap. 29.

3. *Genes.* XXI, 10.

4. Decebat sane ut purissimus puritatis Doctor, ex thalamis puris prodiret. S. CYRILL. HIEROSOLYM. *Catech.* XII.

rance capable de l'induire au péché, ou résultant de quelque disposition mauvaise. Cependant elle ne fut pas exempte de l'ignorance purement négative. C'est ainsi que, le jour où Jésus enfant se sépara d'elle, pour demeurer seul à Jérusalem pendant trois jours entiers, elle crut d'abord qu'il se trouvait avec d'autres personnes de sa société, ou du moins elle pensait que d'après les apparences il devait en être ainsi, sans néanmoins le croire d'une manière absolue; en cela elle ne se trompait pas, mais elle ignorait simplement ce que Dieu avait voulu lui cacher. Nous au contraire nous naissons tous ignorants; notre intelligence ne se développe qu'avec lenteur, et lorsque nous avons grandi, très souvent il arrive que nous sommes induits en erreur, et que le plein midi n'a pour nous que des ténèbres. Tous les docteurs s'accordent à reconnaître que, même dans le sein de sa mère, Marie fut à l'abri de cette ignorance. Si l'usage de la raison fut donné à S. Jean-Baptiste quelques mois avant sa naissance, afin qu'il reconnût et saluât la présence du Verbe incarné : à combien plus forte raison, disent S. Ambroise [1], S. Bernard [2] et Denis le Chartreux [3], un tel privilège dût-il être le partage de Marie ?

IV. — La quatrième étoile de la couronne de Marie fut l'immunité de tout péché actuel, même véniel. De qui le divin Epoux disait-il, sinon de Marie : « Ma bien-aimée est comme » le lis au milieu des épines. [4] — Vous êtes toute belle, mon » amie, et il n'y a pas de tache en vous ? [5] » Celle dont il parle ainsi ne peut être que son épouse, la Mère de Dieu. Le saint concile de Trente affirme du reste que telle est la doctrine de l'Eglise. Les saints pères multiplient leurs témoignages sur ce point. S. Augustin enseigne dans le livre *de la Nature et de la Grâce*, qu'il ne veut pas absolument qu'il soit question de la bienheureuse Vierge, toutes les fois qu'il s'agit du péché. S. Bernard, S. Bonaventure, S. Ambroise, S. Ephrem, tous enfin parlent dans le même sens. Enfin l'Ange de l'Incarnation n'a-t-il pas assez clairement indiqué qu'il en était ainsi, lorsqu'il dit à Marie : « Je vous salue pleine de grâce ? »

Nous autres hommes, tant que nous marchons dans les chemins boueux de cette vie, nous ne pouvons manquer de nous salir et tous nous péchons en beaucoup de choses. De même en effet que les cordes nombreuses d'une cythare ne peuvent pas conserver longtemps entre elles un accord parfait, parce qu'il arrive inévitablement bientôt que quelqu'une

1. Lib. II *in Luc.*
2. Epist. CLXXIV.
3. Lib. *de Laudibus Virginis.*
4. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea. *Cant.* II, 2.
5. Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te. *Cant.* IV, 7.

se relâche et rend un son discordant, de même nous ne pouvons vivre longtemps sans tomber dans quelque faute, à cause des mouvements perpétuels de la concupiscence, qui nous excitent au péché. Mais il n'eût pas été digne de la Mère de Dieu d'être sujette à cette infirmité. Si elle avait commis ne fût-ce qu'un péché, aurait-elle pu convenablement devenir la mère du Dieu qui descendit sur la terre pour extirper tout péché? N'eût-il pas rejailli de cette faute quelque ignominie sur son Fils?

V. — Cinquième étoile de la couronne de Marie : Marie fut impeccable, et confirmée en grâce d'une manière si parfaite qu'elle ne pouvait même pas pécher véniellement. C'est encore l'enseignement des docteurs, et la sainte Eglise, qui célèbre la Conception et la Nativité de la Mère de Dieu, témoigne ainsi de sa croyance en la sainteté inamissible de Marie, non seulement à sa naissance mais au moment même de sa très pure et très immaculée Conception.

L'Arche d'alliance et la table des pains de proposition furent construites en bois de Sétim. La Sainte-Ecriture parle souvent de ce bois comme d'un bois incorruptible : son incorruptibilité était une figure de l'impeccabilité de Marie, comme l'arche et la table représentaient cette auguste Vierge.

Que nous sommes loin, hélas! de cette incorruptibilité, de cette solidité indestructible! Nous nous confessons : nous nous proposons de mieux faire ; nous prenons des résolutions ; nous allons presque jusqu'à faire des vœux. Cependant à peine avons-nous quitté le lieu témoin de nos engagements, que nos pensées changent, que nos paroles, nos actions ne sont plus en rapport avec tant de belles résolutions. Quelquefois peut-être il nous arrive de verser des larmes abondantes sur nos péchés ; on pourrait croire que nous n'y retomberons jamais ; mais notre persévérance dure peu. David le constatait pour lui-même en ces termes : « J'ai dit dans mon abondance : Je ne » serai jamais ébranlé.[1] » Mais écoutez ce qu'il ajoute presque aussitôt : « Vous avez détourné votre face de moi, et je suis » tombé dans le trouble.[2] » Voulez-vous un exemple? Regardez Pierre, si bien résolu à ne jamais renier son maître, et qui néanmoins le renie quelques heures plus tard. Il ne convenait pas que la Mère de Dieu fût sujette à une telle faiblesse. Et pourquoi s'étonner que cette maladie ne l'ait pas atteinte? Elle était destinée à porter Dieu dans son sein : comment Dieu ne l'aurait-il pas fortifiée d'une manière suffisante, pour qu'il ne lui fût pas même possible de tomber? Le Roi-Pro-

1. Dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum. *Ps.* XXIX, 6.
2. Avertisti faciem tuam et factus sum conturbatus. *Id.* 7.

phète dit, en parlant de Jérusalem : « Dieu est au milieu de » cette cité, elle ne sera pas ébranlée ; Dieu la protégera dès le » matin, au lever de l'aurore. [1] » C'est en Marie, la cité mystique, que ces paroles ont leur pleine application. A l'instant même de sa conception, Dieu vint à son aide, pour que la grâce ne pût pas même éprouver en elle le moindre ébranlement.

VI. — La sixième étoile de la couronne de Marie est que, dès l'instant de sa conception, elle fut enrichie de toutes les vertus, et resplendit de leur beauté. Tel est l'enseignement commun des docteurs. Au moment de notre conception et de notre naissance, nous sommes nus et destitués de toute vertu. Beaucoup de temps est nécessaire, pour que notre âme, terrain aride, en produise enfin quelques-unes, à force de culture. Notre penchant naturel nous incline vers le mal ; la crainte et les rigueurs d'une éducation sévère suffisent à peine pour nous obliger à nous tourner vers le bien. Etait-il admissible qu'il en fût ainsi de Marie destinée à devenir la nourrice et l'éducatrice du Fils de Dieu ? Non ; toutes les vertus étaient nécessairement son partage, sa dot royale, car il convient que rien ne manque dans le palais d'un roi, de ce qui peut contribuer à sa beauté. Et la parure de la fiancée du roi doit-elle laisser à désirer?

Voyez ce que fit le Seigneur pour son premier tabernacle. Il ordonna que rien ne fût épargné pour sa beauté et sa richesse. On y prodigua l'or, l'argent, la pourpre, le byssus, les aromates, les pierres précieuses ; et aussitôt son achèvement l'Arche d'alliance y fut déposée. Ce sanctuaire était l'image de la Vierge bienheureuse, dans le sein de laquelle Jésus-Christ, la véritable Arche d'alliance entre Dieu et les hommes, devait reposer.

Encore un autre exemple. Lorsque la reine Esther dut être amenée en présence du roi Assuérus, ce roi donna l'ordre de mettre à sa disposition tout un monde d'ornements et de parures diverses, avec sept jeunes filles pour la servir. Esther est la figure de Marie, et l'empressement d'Assuérus représente celui de Dieu pour que, dès le premier moment de sa conception, cette bienheureuse Vierge parût à ses yeux magnifiquement ornée, non pas d'or et de pierres précieuses, mais de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit.

VII — La septième étoile est ce miracle unique, en vertu duquel Marie conçut le Sauveur dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, et sans l'intervention d'aucun homme,

1. Deus in medio ejus, non commovebitur ; adjuvabit eam Deus mane diluculo. *Ps.* XLV, 5

ce qui n'est arrivé à nulle autre femme. Le saint Evangile rapporte tout au long comment s'accomplit ce mystère, et l'admirable dialogue entre l'ange envoyé de Dieu, et la bienheureuse Vierge ; l'Ancien Testament est plein de figures et de textes qui l'insinuent ou l'annoncent : telles sont ces paroles du Cantique des cantiques : « Je suis la fleur des champs et le » lis des vallées.[1] » Presque tous les docteurs et les commentateurs reconnaissent que celui qui parle ainsi est l'Epoux divin. Il est la fleur des champs, disent-ils, parce que l'industrie de l'homme ne fit pas germer ni croître cette fleur ; elle naquit d'une terre vierge sous l'influence de la vertu céleste, et par l'opération du Saint-Esprit. Ecoutez S. Bernard : « Un jardin, » pour produire des fleurs, a besoin de la main et de l'art de » l'homme qui le cultive ; au lieu que le champ les produit de » lui-même et sans le secours de la culture des hommes. » Vous voyez déjà, je pense, quel est ce champ qui n'est ni » labouré avec la charrue ou avec le hoyau, ni fumé, ni ense- » mencé, et qui néanmoins est orné de cette belle fleur sur » laquelle il est certain que l'Esprit de Dieu s'est reposé.[2] » Les autres enfants sont des fleurs qui poussent dans les jardins, grâce au travail des hommes : le Christ est la fleur des champs. Les autres parents sont des jardiniers : Marie est le champ ou la fleur croît d'elle-même.

VIII. — Huitième étoile de la couronne de la Mère de Dieu : Marie, contrairement à toutes les autres mères, porta son précieux fardeau dans son sein, sans qu'il lui en coûtât ni fatigue ni douleur. S. Bernard[3] et S. Fulgence[4] l'affirment et Ludolphe le Chartreux remarque que Marie n'aurait pas pu, sans ce privilège, accompagner Joseph à Bethléem. Le prophète Isaïe l'avait annoncé, ou du moins insinué par ces paroles : « Voici que le Seigneur montera sur une nuée légère, et il en- » trera dans l'Egypte[5]. » Ce texte signifie, d'après S. Ambroise, que « le Fils de Dieu devait faire son entrée dans » l'Egypte, c'est-à-dire dans ce monde où tout est affliction, par » la Vierge. Le prophète compare Marie à une nuée, parce que » la chair qu'elle portait était légère ; elle était vierge en ef-

1. Ego flos campi et lilium convallium. *Cant.* II, 1.

2. Hortus ut floreat hominum manu et arte excolitur ; campus vero ex seipso producit flores, absque omni humanæ diligentiæ adjutorio. Putasne tibi jam videris advertere, quisnam ille sit campus, nec sulcatus vomere, nec defossus surculo, nec manu hominis seminatus, venustatus tamen nihilominus nobili illo flore super quem constat requievisse Spiritum Domini. S. Bernard. serm. XLVII in *Cant.*

3. Id. serm. super *Signum Magnum.*

4. S. Fulgent. Serm. *de Laudibus Deiparæ.*

5. Ecce Dominus ascendet super nubem levem, et ingredietur Ægyptum. *Isa.* XIX, 1.

» fet, et n'était appesantie par aucun fardeau, suite ordinaire » du mariage. [1] » S. Jérôme fait sur ce passage du Prophète des réflexions à peu près identiques : « De même, dit-il, » qu'une nuée traverse les airs sans que la pluie qu'elle répan- » dra en son temps soit pour elle un fardeau : ainsi la Mère » de Dieu porta le Christ. [2] » S. Bernard nous en donne la rai- son : « Pour ce qui est, dit-il, des fatigues extrêmes que toutes » les femmes ressentent dans la grossesse, seule entre toutes, » elle ne les connut point, parce que seule elle ignora les émo- » tions voluptueuses de la conception. Aussi dès les premiers » jours de sa grossesse, alors que toutes les femmes éprouvent » les plus grands malaises, Marie, tout allègre, traverse les » montagnes pour aller offrir ses services à Elisabeth. Bien » plus, on la voit monter à Bethléem à une époque où ses cou- » ches étaient imminentes. Elle portait un dépôt infiniment » précieux, et c'était pour elle un léger fardeau, car elle por- » tait celui qui la portait elle-même. [3] »

IX. — La neuvième étoile de la couronne de Marie est qu'elle donna le jour à son divin Fils, sans aucune des douleurs ni des souillures qui accompagnent la naissance des autres enfants. Tel est l'enseignement de l'Eglise qui repousse et condamne l'opinion contraire des sectateurs de Calvin. Cette vérité ressort évidemment du texte même de l'Evangile. S. Luc nous apprend en effet qu'aussitôt que son Fils fut né, Marie l'enveloppa elle-même de langes et le coucha dans une crèche. Les autres mères ne prennent pas ni ne sauraient prendre elles-mêmes de tels soins. Ajoutez que, selon la croyance constante de l'Eglise, la naissance du divin Enfant ne ressembla pas plus à celle des autres enfants que sa conception n'avait ressemblé à leur conception : tout y fut miraculeux, tout y fut pur et saint, tout y fut digne de Dieu et de sa Mère.

X. — La dixième étoile est l'existence simultanée en Marie de la virginité la plus parfaite et de la fécondité. C'est encore une vérité que la foi nous enseigne ; les paroles que l'ange

1. Significat quod in Ægyptum, id est in afflictionem istam mundi hujus veniret per Virginem. Nubem itaque Mariam dixit, quia carnem gerebat levem, quia Virgo erat nullis oneribus gravata conjugii. S. Ambros. *Exhort. ad Virg.*

2. Ut ergo nubes in aere volans sine onere gestat pluviam suo tempore effundendam : ita gestavit Christum et Deipara. S. Hieron. in illum *Isaiæ* locum.

3. Jure etiam illud molestissimum tædium, quo reliquæ omnes gravidæ mulieres laborare noscuntur, sola non sensit, quæ sola sine libidinosa voluptate concepit. Unde et in ipso suæ conceptionis initio, quando potissimum ceteræ mulieres miserabilius affliguntur, Maria tota alacritate montana conscendit, ut Elizabeth ministraret. Sed et ascendit Bethleem imminente jam partu, portans pretiosum illud depositum, portans onus leve, portans a quo portabatur. S. Bernard. Sermo *in Signum Magnum*, n. 9.

Gabriel adresse à la bienheureuse Vierge font suffisamment connaître que sa virginité ne devait souffrir aucun dommage de sa maternité divine. « O merveille digne de toute admira-» tion ! » s'écrie S. Grégoire de Nysse : « La Vierge devient » mère et cependant elle est toujours vierge. Les autres femmes » ne sauraient être mères aussi longtemps qu'elles restent vier-» ges ; mais en Marie, les deux qualités incompatibles partout » ailleurs se rencontrent en même temps : elle est mère et » vierge tout à la fois. La virginité ne met pas obstacle à l'en-» fantement, et l'enfantement ne détruit pas la virginité. Il » convenait que celui qui entrait dans la vie humaine, pour » rendre aux hommes leur intégrité et les délivrer de la cor-» ruption, naquit d'une mère dont l'intégrité fût parfaite, et » l'incorruptibilité exempte de toute atteinte. [1] » Le Fils de Dieu sortit donc du sein de sa mère comme il y était entré, sans qu'elle cessât d'être vierge : telle est la foi de la sainte Eglise. Le prophète Isaïe avait en vue cette naissance glorieuse lorsqu'il disait : « Je ne me reposerai pas jusqu'à ce que pa-» raisse son juste comme une éclatante lumière, et que son » souvenir, comme un flambeau, répande sa clarté. [2] » De même en effet que la lumière sort du soleil et se répand au loin, sans que le soleil lui-même en souffre aucun dommage, de même qu'un flambeau, communique sa flamme et sa lumière à un autre flambeau sans en rien perdre lui-même, le Christ, comme un rayon lumineux, est sorti du sein de la Vierge, laissant parfaite son intégrité ; il a paru comme un flambeau allumé par la puissance du Très Haut, sans nuire en rien à l'intégrité virginale de sa Mère.

XI. — Onzième étoile de la couronne de Marie : l'incorruptibilité après la mort. A tous les autres descendants d'Adam, il a été dit : « Vous êtes poussière, et vous retournerez en » poussière. [3] » Mais la bienheureuse Vierge ne fut pas atteinte par cette malédiction. C'est l'enseignement de l'Eglise : l'auteur d'un sermon sur l'Assomption attribué à S. Augustin en donne cette raison : « Si Jésus-Christ a voulu préserver la » virginité de sa Mère de toute atteinte, pourquoi n'aurait-il » pas défendu de même sa chair virginale contre la corruption » du tombeau ? Que le corps très sacré auquel Jésus-Christ » emprunta sa chair, et grâce auquel s'accomplit l'union de la » nature divine avec la nature humaine, ait été donné en pâ-» ture aux vers et à la pourriture commune du tombeau, pour » retomber à la fin en poussière, c'est une supposition que je ne

1. S. Gregor. Nyss. Oratio *in Natalem Domini*.
2. Non quiescam, donec egrediatur ut splendor justus ejus, et salvator ejus ut lampas accendatur. *Isa.* lxii, 1.
3. Pulvis es et in pulverem reverteris. *Gen.* iii, 19.

» puis admettre et qu'il me répugne même d'exprimer.[1] » Nous savons que l'Arche d'alliance fut une figure de la très sainte Vierge. Cette Arche, placée dans le temple de Dagon, demeura intacte, mais Dagon tomba en sa présence ; pourrait-on s'étonner que le corps de Marie, déposé dans le sépulcre, domptât la mort elle-même et l'obligeât à s'éloigner de lui ? L'Arche fut d'un bois incorruptible, d'après la version des Septante ; pourquoi le Christ n'aurait-il pas donné l'incorruptibilité corporelle à sa Mère ?

XII. — Enfin la douzième étoile de la couronne de Marie est sa résurrection et sa glorification, avant la résurrection générale de tous les hommes. Ce privilège lui était dû, car il convient que la reine partage ceux de son royal époux, Jésus-Christ ressuscité le troisième jour après sa mort : il voulut donc que sa Mère ressuscitât comme lui. L'histoire nous rapporte qu'en effet, les Apôtres ayant ouvert, après trois jours, le sépulcre où l'on avait déposé le corps de Marie, ne trouvèrent plus ce corps très sacré. Alors fut accomplie cette parole du Psalmiste : « Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre re-» pos, vous et l'arche de votre sanctification.[2] » Les eaux du Jourdain se divisèrent devant l'Arche, et elle entra dans la terre promise : de même le courant impétueux de la mort qui entraîne toutes choses dans la mer Morte, s'arrêta lorsque cette Arche qui fut Marie passa dans la terre des vivants.

Que nous reste-t-il à faire, sinon de vénérer, comme elle le mérite, notre Reine couronnée de tant d'étoiles et de pierres précieuses ? Ah ! ne nous séparons jamais de cette Arche sainte enrichie de tant de privilèges ! Qu'elle soit notre compagne de tous les instants pendant notre pèlerinage sur la terre. Lorsque l'Arche d'alliance entra dans le lit du Jourdain et divisa ses eaux, aussi longtemps qu'elle s'y arrêta, les eaux cessèrent de couler, et les Hébreux purent traverser le fleuve à pied sec. Il en sera de même pour nous : nous effectuerons le passage difficile de la mort et du jugement (car telle est la signification du mot *Jourdain*), sans crainte et sans aucun dommage, si la bienheureuse Mère de Dieu nous protège. Au moment du passage du Jourdain, des hérauts faisaient entendre au peuple cet avertissement : « Quand vous verrez l'Ar-

1. Si Christus voluit integram matrem a virginitatis servare pudore, cur non velit incorruptam a putredinis servare fœtore ? Item sacratissimum corpus de quo Christus carnem assumpsit et divinam naturam humanæ univit, escam vermibus traditum in communi sorde putredinis et futuram de vermibus pulverem, quia sentire non valeo, dicere pertimesco. S. Augustini serm. *de Assumptione* (inter dubia).

2. Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. *Ps.* CXXXI, 8.

» che de l'alliance du Seigneur votre Dieu, et les prêtres de la » race lévitique la porter, vous aussi levez-vous et marchez » à leur suite ; et qu'il y ait entre vous et l'Arche l'espace de » deux mille coudées, afin que de loin vous puissiez voir et » connaître par quelle voie vous devez aller ; parce que vous » n'avez pas encore passé par cette voie : et gardez-vous d'ap- » procher de l'Arche.[1] » Croyez, Chrétiens, que ces paroles ne s'adressent pas moins à vous. Marchez à la suite de la Mère de Dieu par votre dévotion, votre assiduité à la servir, et par toute votre conduite. Comparez votre humilité avec sa gloire et constatez ainsi la grande distance qui existe entre elle et vous. N'approchez pas d'elle soit en l'offensant, soit en vous imaginant que vos mérites sont quelque chose au prix des siens. Ainsi vous pourrez, avec son aide et sous sa direction, traverser en sécurité ce chemin de la mort, par lequel vous n'êtes jamais passés.

HUITIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [2].)

MARIE PARFAIT MODÈLE DE CHASTETÉ, D'HUMILITÉ ET DE PAUVRETÉ.

I. Marie enseigne la chasteté au monde corrompu. — II. Elle enseigne l'humilité au monde orgueilleux. — III. Elle enseigne l'amour de la pauvreté au monde avare et avide de richesses.

Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram. Prov. viii, 24.

La sainte Eglise emprunte, pour les appliquer à Marie dans l'épître de la messe de ce jour, ces paroles du livre des Proverbes, qui peuvent sembler bien extraordinaires : « Le » Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies, » et avant qu'il fît aucune chose [3], » et ces autres paroles qui suivent presque immédiatement les premières : « Les abîmes » n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue [4]. » Sans doute ce

1. Quando videritis Arcam fœderis Domini Dei vestri, et sacerdotes stirpis Leviticæ portantes eam, vos quoque consurgite, et sequimini præcedentes. Sitque inter vos et Arcam spatium cubitorum duum millium : ut procul videre possitis et nosse per quam viam ingrediamini : quia prius non ambulastis per eam, et cavete ne appropinquetis ad Arcam. *Josue*, iii, 3, 4.

2. *In Festo Concept B. V. M.* Concio xi.

3. Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret. *Prov.* viii, 22.

4. Nondum erant abyssi et ego iam concepta eram. *Prov.* viii, 24.

texte appliqué à Marie renferme un mystère. Que peut-il signifier? Quelles merveilles de grandeur nous révèle-t-il dans la Mère de Dieu? S. André, évêque de Jérusalem, en donne une belle explication. Dieu, dit-il, avait prévu avant la création du monde, la chute d'Adam et la corruption toujours croissante du genre humain, qui devait en être la suite. Avant donc de tirer le monde du néant, il lui prépara une conservatrice, une réparatrice, et ce fut Marie.

Celui qui veut pourvoir avec sagesse à tous les besoins de sa maison, ne manque pas de se procurer et de serrer soigneusement, même lorsqu'il est jeune et d'une santé florissante, quelques médicaments, dont le besoin immédiat peut se manifester soudain, car en tout temps on peut tomber malade, et d'ailleurs la vieillesse est inévitable si la vie se prolonge. Dès le commencement, Dieu prévit que le monde vieillirait, et que le péché serait la cause de sa décrépitude hâtive. Il prépara donc un remède à ses maux, un remède capable de lui rendre une nouvelle jeunesse. Et quel fut ce remède? Le saint évêque de Jérusalem nous le fait connaître lorsqu'il dit : « Le monde usé par la vieillesse fut délivré, » grâce à Marie, de la décrépitude du péché [1]. » S. Augustin remarque que tous les vices régnaient dans le monde devenu vieux, mais surtout les vices que la vieillesse développe particulièrement dans les hommes. Le premier de ces vices est le vice impur : le second l'amour du faste, l'orgueil; le troisième est l'avarice [2].

Sans doute la jeunesse est, à proprement parler, le temps des passions honteuses; mais le vice ne quitte pas ceux qui se sont donnés à lui dans leur jeunesse; au contraire, il arrive souvent que la vieillesse augmente en eux l'ardeur des feux impurs.

La vieillesse aime aussi et recherche d'autant plus le faste et les satisfactions de l'orgueil, que certains honneurs lui sont légitimement dus. S. Augustin dit en parlant de l'avarice : « Est-ce que l'avarice, par une incompréhensible folie, n'est » pas chez certains vieillards, comme un feu d'autant plus » dévorant qu'il leur faudra plus tôt quitter ce qu'ils amas- » sent [3]? »

Il en fut de même pour le monde : ces trois vices se développèrent dans des proportions effroyables, lorsque vint pour

1. Senio quasi confectus mundus per Mariam peccatorum senectam exuit. S. Andr. *Jerosolym.* episc. in serm. *de Annunt.*

2. S. August. lib. *de Doctrina Christiana.*

3. Nonne in frigidis senibus (avaritia) tanto acquirendum ferventius inardescit, quanto citius relictura est, quod acquirit, mirabili sane dementia. S. August. Serm. ccxlvi *de temp.*

lui la vieillesse ; et nous ne les voyons, hélas ! que trop grandir aussi dans le siècle où nous sommes.

Dieu qui connaissait à l'avance quels ravages ces trois maladies causeraient dans l'humanité, voulut que la Mère de son divin Fils fût pour nous une garde-malade d'une habileté incomparable, et cette auguste Vierge nous a préparé trois médicaments, qui ne manqueront pas de nous rendre la santé de l'âme, si nous voulons en bien user.

I. — Le premier remède que Marie apporta aux maux du monde vieilli et corrompu par le péché fut son admirable chasteté et sa virginité.

Remarquez avant tout que la bienheureuse Mère de Dieu embrassa la virginité, dans un temps où cette vertu n'était pas seulement inconnue comme telle, mais méprisée et regardée comme une ignominie. La fécondité était considérée comme une bénédiction de Dieu ; la stérilité comme une honte et le châtiment de quelque faute cachée. La femme qui n'avait point d'enfants était comme un arbre qui, dans un jardin, ne porte pas de fruits, ou comme un champ aride où rien ne croît : on n'avait pour elle aucune estime.

En second lieu, Marie brûlait d'un amour si ardent pour la virginité, cette vertu méconnue, que non seulement elle voulut demeurer vierge pendant toute sa vie, mais elle alla jusqu'à vouer sa virginité à Dieu. Or, par le vœu, on ne donne pas seulement à Dieu l'acte méritoire que l'on accomplit, mais on lui donne la puissance même en vertu de laquelle on accomplit cet acte ; on lui donne sa volonté, sa liberté, l'arbre lui-même avec tous ses fruits, et non pas les fruits uniquement. Celui qui fait un acte de vertu, se met, pour une fois, au service de Dieu, celui qui fait un vœu s'y astreint pour toujours.

Troisièmement, Marie fut la première de tous à s'engager par un vœu perpétuel à garder la virginité. C'est pour cela que l'Eglise chante en son honneur. « Seule et sans que » personne vous eût donné l'exemple, vous avez plu au Sei» gneur : [1] » *Sola sine exemplo placuisti Domino.* Elle aima tant la sainte virginité que, selon S. Bernardin de Sienne, elle aurait mieux aimé renoncer à la maternité divine considérée seulement en elle-même, qu'à cette précieuse vertu. Elle n'avait pas encore lu ces paroles de S. Paul : « Celui » qui marie sa fille vierge fait bien, et celui qui ne la marie » pas fait mieux [2]. » Elle n'avait pas lu davantage celles-ci

1. S. Bernardin. Senens. serm. *de Concept.*
2. Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit ; et qui non jungit melius facit. I *Cor.* vii, 38.

de S. Jean : « Ils suivent l'Agneau par tout où il va, parce » qu'ils sont vierges [1]. » On trouve bien, il est vrai, dans l'Ancien Testament, plusieurs saints personnages qui ne se marièrent pas, tels que les prophètes Elie, Elisée, Jérémie et les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise; mais il n'est dit d'aucun d'eux qu'il se fût engagé par vœu à garder le célibat. Marie fut la première à lever l'étendard de la virginité perpétuelle, et des millions de vierges ont depuis marché sur ses traces. Aussi était-ce l'usage, dans la primitive Eglise, que les jeunes filles qui voulaient se consacrer au service de Dieu, promissent de garder la virginité, au nom de Marie. S. Basile, S. Athanase, S. Epiphane font mention de cette pratique. La bienheureuse Vierge obtint de Joseph son fiancé qu'il s'engageât par le même vœu; elle ne consentit à devenir son épouse qu'à la condition de garder avec lui la virginité dans le mariage. Et lorsque la mort lui eût enlevé ce saint protecteur, elle n'en voulut point d'autre pour veiller sur elle que S. Jean. Jésus confia la Vierge sa Mère, à son apôtre vierge.

Enfin ce fut par sa virginité que Marie attira le Fils de Dieu dans son sein. Il ne voulut pas d'autre Mère qu'une vierge, et une vierge engagée par vœu à l'être toujours.

L'amour de la chasteté et de la virginité s'est beaucoup refroidi dans ces derniers siècles, la fleur de la virginité croît rarement en dehors des monastères, tandis que les vices de la chair ont pris un développement énorme, selon ces paroles du prophète Osée : « L'imprécation et l'adultère » ont inondé le monde, et le sang s'est mêlé au sang [2], » par l'inceste, explique Rupert. Comment ceux qui vivent dans l'impudicité n'auraient-ils pas honte et regret, lorsqu'ils voient leur conduite si diamétralement opposée à celle de la très sainte Mère de Dieu? De quel front osent-ils paraître même devant son image, ou entendre prononcer son nom? Tive-Live [3] rapporte qu'une prêtresse de Bacchus nommée Hispala, connue pour ses mœurs infâmes, eût à se présenter devant Sulpitia, matrone romaine, renommée au contraire pour sa conduite irréprochable. Il fallut la aider de force en sa présence et presque inanimée, tant elle était confuse de paraître devant une honnête femme. Que deviendraient donc les hommes livrés au vice, s'ils voyaient la Mère de Dieu? Quel secours pourraient-ils attendre d'elle, tant qu'ils

1. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Virgines enim sunt. *Apoc.* XIV, 3.
2. Maledictum... et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit. *Ose.* IV, 2.
3. Livius, lib. XXXIX.

lui ressembleront si peu, et qu'ils suivront une voie si contraire à la sienne ?

Marie Egyptienne, encore plongée dans sa vie de désordres, vint à Jérusalem, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Elle voulut entrer dans l'église, pour voir la croix du Sauveur ; mais une statue de la très sainte Vierge qui ornait l'entrée de la maison de Dieu, la repoussa miraculeusement par trois ou quatre fois, alors que tous les autres entraient sans difficulté aucune. Enfin elle vit la sainte image et lui adressant la parole : O Vierge, ô Notre-Dame, lui dit-elle, je reconnais que je suis une indigne pécheresse ; je ne mérite pas de vous offrir mes hommages, ni de lever les yeux vers vous qui êtes la Vierge très sainte et très chaste de corps et d'âme. Il est juste que je sois rejetée loin de vous. Cependant puisque j'ai appris que votre Fils est venu pour sauver les pécheurs, ouvrez la porte même à moi : je vous promets de m'amender. Ayant achevé cette prière, elle entra sans difficulté dans l'église.

II. — Le second remède apporté aux hommes par Marie est son admirable humilité. Lorsque le céleste messager lui adressa ces paroles de la part de Dieu : « Je vous salue pleine de » grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes » les femmes [1], » un tel salut la troubla. Elle ne pensait pas que des éloges semblables pussent s'adresser à elle, et elle ne répondit point d'abord. Mais lorsqu'elle eut bien compris qu'il n'y avait pas d'erreur et qu'elle était réellement l'objet d'une si grande grâce, elle ne s'en montra aucunement plus fière, elle n'en conçut nulle vanité ; au contraire, se prosternant profondément, et descendant jusqu'au degré le plus profond de l'humilité, elle dit : « Voici la servante du » Seigneur : » *Ecce ancilla Domini.* Ainsi tandis que l'ange exalte ses mérites, et que Dieu lui-même l'honore à ce point, elle s'humilie davantage. Le mérite est petit de se tenir dans l'humilité, lorsque tout, à l'extérieur, contribue à vous rabaisser, mais il est beau d'être humble au milieu des honneurs.

Ce n'est pas assez pour Marie. Afin que tant de grandeur ne lui fasse pas oublier son humilité, elle accomplit au plus tôt un acte de cette vertu, qu'on ne saurait trop admirer. Elle va dans le pays des montagnes, vers sa cousine Elisabeth. Elle est incomparablement plus élevée en dignité que sa parente, cependant elle se rend chez elle et y demeure trois mois entiers, pour la servir. Là, lorsque Elisabeth la proclame bienheureuse et admire la grandeur de sa maternité

1. Ave gratia plena ; Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus. *Luc.* I, 28.

divine, Marie n'accepte aucun éloge pour elle-même mais, reportant tout à Dieu, elle s'écrie : « Mon âme glorifie le Sei- » gneur : » *Magnificat anima mea Dominum.*

Appelée à Bethléem par un édit de César, la bienheureuse Vierge qui portait dans son sein le Roi des rois, obéit sans retard. Elle n'oblige personne à lui céder sa place dans les hôtelleries ; au contraire elle cède à tout le monde et, repoussée de tous, elle se retire hors de la ville dans une pauvre étable qui sera son refuge. Pendant plusieurs jours, peut-être jusqu'à la cérémonie de la Purification, elle demeure confinée dans ce misérable asile.

Au jour de la Purification, vous ne voyez pas Marie chercher à se distinguer des autres femmes : elle prend place dans leurs rangs, et laisse croire que, partageant le sort commun, elle a contracté quelque impureté légale.

Enfin, quoique les Juifs lui eussent souvent cherché querelle à cause de son Fils, lui reprochant de n'être que la femme d'un pauvre artisan, leur concitoyen, et de n'avoir rien qui la distinguât du commun, reproche d'autant plus injuste qu'elle pouvait compter jusqu'à quatorze rois parmi ses ancêtres, jamais elle ne s'émut de leurs paroles malveillantes. Et pendant les dernières années de sa vie, lorsque la gloire de son Fils était célébrée par mille bouches, et que l'on commençait à croire en lui dans tout l'univers, et à l'adorer comme Dieu, jamais elle n'en conçut une pensée d'élévation, jamais elle ne sortit de son humilité première. Il semble que S. Luc veuille attirer notre attention sur cette humilité de Marie, lorsque, dans le récit qu'il fait de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les premiers disciples, il affecte de ne nommer la bienheureuse Mère de Jésus qu'après tous les autres. « Ils étaient tous persévérant unanimement dans la » prière, dit-il, avec les femmes, et avec Marie mère de Jé- » sus. » S. Luc savait bien qu'elle avait toujours recherché et qu'elle aimait la dernière place. Qui donc ne rougirait pas de s'abandonner à l'orgueil, en présence de la Mère de Dieu? Qui jamais a reçu des honneurs comparables aux siens? Qui fut comblé de tels dons ? Qui possède de telles vertus ? Mais elle, malgré sa dignité sublime, ne laisse pas de marcher humblement sur le sol, tandis que vous en qui l'on ne constate rien de semblable vous voudriez être portés sur un char d'or. Que les orgueilleux considèrent la disparité qui existe entre eux et la Mère de Dieu ; qu'ils rougissent et qu'ils se corrigent.

III. — Le troisième remède que nous offre Marie est l'exemple de son admirable amour de la pauvreté.

La bienheureuse Vierge était de la plus noble extraction ;

cependant elle fut pauvre, très pauvre même, pendant sa vie mortelle. En voulez-vous des preuves ? Elle fut l'épouse d'un simple artisan ; elle habita une humble maison, dernier débris de l'héritage de ses ancêtres ; elle donna le jour à son divin Fils dans l'étable de Bethléem ; au jour de la Purification, l'offrande qu'elle fit pour racheter son Fils fut l'offrande des pauvres. Personne n'ignore combien la pauvreté est dure pour les personnes de famille noble.

En second lieu, le peu qu'elle eut, elle le donna volontiers et se hâta d'en faire l'abandon, par amour pour son divin Fils, laissant là sa maison et son humble mobilier, pour se réfugier au plus tôt en Egypte. On trouve bien des gens qui ne possèdent que peu de chose; mais ils aiment éperdument le peu qu'ils ont.

Troisièmement, elle ne désira nullement les richesses, et repoussa celles qu'elle aurait pu se procurer de mille manières, par la toute-puissance de son Fils. Elle sut qu'il pouvait changer l'eau en un vin excellent, prendre une multitude incroyable de poissons, mettre à sa dispositior d'inépuisables trésors ; mais jamais elle ne lui demanda rien de tel.

Quatrièmement, lorsque les Rois Mages offrirent à son Fils des présents riches et magnifiques, ou bien elle les refusa, sauf une petite partie qu'elle accepta à cause de leur signification mystérieuse, ou bien après les avoir reçus elle se hâta, selon la pensée de S. Bonaventure, de les distribuer aux pauvres. En effet quand vint le jour de la Purification, elle se retrouvait pauvre et réduite à faire l'offrande que la loi exigeait des pauvres, au lieu de celle que faisaient les riches.

Cinquièmement, à quelle pauvreté pénible ne dut-elle pas être réduite pendant les sept années qu'elle passa en Egypte, au milieu de gens inconnus, hostiles et idolâtres? Remarquez qu'elle n'y avait rien apporté avec elle. — Où trouver dans le monde un semblable amour de la pauvreté? Qui donc maintenant ne fait pas son Dieu de la statue d'or du roi de Babylone? Depuis le premier jusqu'au dernier, tous se sont prosternés devant la statue de Nabuchodonosor, à l'exception de trois jeunes Hébreux. Il faut le reconnaître avec le prophète Jérémie : « Du plus petit au plus grand tous s'adonnent à l'avarice [1] ; » ils sont comme une bande d'oies sauvages dans un pré, ne songeant qu'à tondre l'herbe. Autrefois les Egyptiens, les Perses et les Grecs adoraient le soleil et la lune; aujourd'hui les chrétiens n'adorent plus que l'or et l'argent. Ce sont là leur lune et leur soleil, les seuls astres

1. A minore usque ad majorem omnes avaritiæ student. *Jerem.* VI, 13.

qui éclairent pour eux le firmament du monde. Il n'y a rien de si bien défendu dont un peu d'or ne suffise pour s'emparer. Un pauvre frappe à la porte du juge : on lui dit d'attendre. Combien de temps faudra-t-il attendre ! Mais un riche se présente-t-il ? Vite aussitôt il est admis. Que les avares considèrent la Mère de Dieu et qu'ils soient couverts de confusion, à la vue de son amour pour la pauvreté. Auguste Fortunius de l'ordre des Camaldules rapporte qu'un jour deux religieux vinrent visiter S. Pierre Damien encore séculier. Au moment de leur départ, il leur offrit en présent une coupe d'argent qu'il les pria de porter à leur abbé. Ceux-ci voyant la grandeur du vase, trouvent qu'il est bien pesant, que la distance qu'ils ont à parcourir est longue et que ce sera pour eux un gros embarras dans leur voyage ; ils refusent donc de l'accepter disant que leur abbé ne boit pas dans une coupe d'argent, et que d'ailleurs il n'est pas permis aux moines de porter avec eux de l'argent ou de l'or. Et parce que Pierre Damien insistait vivement, ils lui disent enfin : Si vous le voulez absolument, et si vous ne permettez pas que nous vous quittions sans emporter quelque présent de vous, donnez-nous quelque petite chose, que nous puissions plus aisément porter, et qui suffira pour témoigner de votre dévotion. — Pierre Damien les entendant parler ainsi, fut rempli d'admiration et se dit en lui-même : Que sont donc ces hommes qui paraissent pauvres, et qui méprisent les biens du monde à ce point, qu'ils ne daignent pas même se fatiguer un peu pour posséder un vase de prix ? Grandement édifié par cet exemple, il voulut arriver lui-même à un semblable mépris du monde, et finit par se joindre à ces humbles religieux et par entrer dans leur ordre. — Un autre fait semblable. Le roi du Monomotapa, voyant que le père Gonzalve Sylveria, de la société de Jésus, refusait d'accepter une grande quantité d'or, et des bœufs qu'il lui offrait, fut frappé d'admiration par un tel désintéressement, et ce lui fut un motif d'embrasser la religion chrétienne.

De quel front les riches peuvent-ils mépriser les pauvres qu'ils doivent reconnaître pour les frères et les sœurs de la Mère de Dieu ? Dites-moi, si vous voyiez la Mère de Dieu assise au milieu de plusieurs pauvres femmes, semblable à elles et vêtue comme elles, passeriez-vous sans même la saluer ? Je ne le crois pas : vous tiendriez à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Mais alors comment ne salueriez-vous pas de même, à cause d'elle et avec elle, toutes les autres qui lui ressemblent tant ? Si vous vous détournez du pauvre parce qu'il est pauvre, vous devez nécessairement éprouver une répulsion semblable pour la bienheureuse Vierge qui fut pauvre aussi.

Enfin, quelle consolation pour les pauvres de penser que la Mère de Dieu leur ressembla sur ce point, que même elle fut peut-être plus pauvre qu'eux. Diogène le Cynique, qui avait tout quitté et s'était réduit à la pauvreté la plus complète, trouva un jour que ce genre de vie était dur, et il songeait à le quitter, tout en mangeant un morceau de pain moisi. Et voilà qu'un jeune rat s'approche, ramasse et mange les miettes tombées par terre. Le philosophe sourit et retrouvant toute sa tranquillité d'âme : Ce rat, dit-il, n'a que faire de tout le bien-être des Athéniens : et toi, Diogène, tu supportes avec peine d'être privé de t'asseoir à leur table? — Cette réflexion lui donna le courage de persévérer dans la vie de dénûment qu'il avait embrassée. Et vous qui êtes pauvres, pensez que la Mère de Dieu est des vôtres, et qu'elle ne fut pas plus riche que vous. Jamais elle ne sentit le besoin de posséder les commodités de ce monde, bien qu'elles lui fussent dues : et vous, vous ne pourriez pas vous en passer?

Nous voyons donc les maladies et la débilité de ce monde qui devient vieux ; nous voyons en même temps les remèdes qui seuls peuvent lui rendre la force et la santé : c'est la bienheureuse Mère de Dieu qui nous les offre : il ne nous reste plus qu'à en faire usage. Que nous servirait-il, d'avoir à notre disposition des médecins et des pharmaciens, si nous négligions de recourir à leur art? Dieu, avant même la création du monde, a préparé des remèdes à nos maux, et c'est Marie qu'il a chargée de nous les distribuer : comment n'en usons-nous pas? Ne pourrait-on pas nous adresser ces paroles de Jérémie : « Est-ce qu'il n'y a pas de résine en Galaad, ou n'y a-t il » point là de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille » de mon peuple n'a-t-elle pas été fermée [1]? » Les habitants de Galaad et les Arabes excellaient dans l'art de la médecine et de la chirurgie, parce que les contrées qu'ils habitaient produisaient nombre de fleurs aromatiques, d'herbes, d'arbustes et de fruits aux propriétés médicinales les plus efficaces. Mais que l'efficacité du secours de Marie est bien plus grande encore pour mettre fin à nos maux ! Où trouverions-nous des aromes et des simples comparables à ses vertus? Que celui qui ne guérit pas n'accuse donc pas le médecin ni les médicaments dont il ne veut pas faire usage, mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même : il périt parce qu'il veut périr. Que Dieu éloigne de tous tant que nous sommes un sort si déplorable.

1. Nunquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare ergo non est obducta cicatrix filiæ populi mei? *Jerem.* VIII, 22.

NEUVIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi [1] — 1700.)

MARIE CONÇUE DANS LA PENSÉE DE DIEU AVANT TOUTE AUTRE CRÉATURE, ET PAR CONSÉQUENT IMMACULÉE.

Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram. Prov. VIII, 24.

I. — Ces paroles du livre des Proverbes : *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram* : « Les abîmes n'étaient pas » encore et déjà j'avais été conçue, » ont littéralement pour objet, la Sagesse incréée, le Verbe divin. Cependant l'Église nous les fait lire dans l'épître de ce jour et les applique à la bienheureuse Vierge Marie. L'Église est éclairée par le Saint-Esprit ; tout ce qu'elle fait, sous la conduite de ce divin Époux est bien fait : ce n'est donc pas sans un motif mystérieux et profond qu'elle met sur les lèvres de Marie ces paroles dont l'Immaculée Conception de cette auguste Vierge ressort comme une conséquence nécessaire. Gerson, le très savant et très pieux chancelier de l'Université de Paris, disait : « Marie fut » tellement divine que l'Église entend d'elle ce que l'Eccléi» siastique dit de la Sagesse incréée : » *Adeo Maria fuit divina, ut ea quæ de sapientia increata scribit Eclesiasticus, Ecclesia transferat ad Mariam.*

Mais comment la bienheureuse Vierge nous donne-t-elle à entendre, ou plutôt nous enseigne-t-elle sans laisser aucun doute possible, qu'elle fut immaculée dans sa conception, lorsqu'elle déclare qu'avant l'existence des abîmes elle était déjà conçue dans la pensée de Dieu?

C'est un fait accepté de tous que les abîmes, c'est-à-dire les enfers, ont été creusés par le péché de Lucifer et des autres anges qui l'ont suivi dans sa rébellion contre Dieu. Le péché originel est venu élargir les flancs de ce gouffre insondable, et, après le péché originel, les péchés actuels de tous les descendants d'Adam. Marie est donc en droit de dire aujourd'hui : Que le ciel et la terre le comprennent : Jamais il n'y eut en moi la moindre tache, ni du péché originel ni du péché actuel, parce que j'ai été conçue avant qu'il fût aucunement question du péché : « Les abîmes n'étaient pas encore et déjà » j'avais été conçue. » C'est-à-dire : Avant que mon divin Fils

1. Josephi Mansi. *Congreg. Orat. Promptuarii Sacri*, discursus I *de Immaculata Conceptione B. Virginis.*

eût aucune notion du péché soit au ciel, soit sur la terre, avant qu'il sût que le péché serait, avant qu'il eût donné l'être aux créatures soit visibles soit invisibles, il m'avait tout d'abord séparée de la masse commune, il m'avait distinguée et privilégiée entre toutes les âmes, pour qu'il n'y eût entre elles et moi aucune communication en ce qui concerne le péché. Il m'avait prédestinée à servir d'intermédiaire pour la réconciliation des hommes avec lui, par ma maternité divine : je n'étais pas faite pour contracter le péché, mais pour le détruire.

II. — Mais avant d'aller plus loin, il est bon de nous arrêter un moment pour examiner à quel point est grande la malice du péché originel. Vous comprendrez plus aisément ainsi combien il était nécessaire que la bienheureuse Mère de Dieu fût complètement exempte d'un mal si déplorable.

Dieu avait créé l'homme à son image et à sa ressemblance ; il le destinait à jouir parfaitement dans le ciel de la vue de son essence divine ; il lui avait donné la justice originelle et ne lui refusait aucune des grâces qui pouvaient l'aider à atteindre une fin si sublime. Par la grâce, l'homme était constitué ami de Dieu, et possédait ainsi toutes les vertus, tous les dons du Saint-Esprit annexés à ce titre ; par elle, il se trouvait en état d'acquérir des mérites qui lui seraient comptés pour cette vie éternelle que Dieu lui destinait, quoiqu'elle ne lui fût aucunement due, et à laquelle il arriverait par la justice ou la sainteté.

La justice originelle, chez le premier homme, consistait dans l'ordre parfait qui régnait en tout son être. Il dominait ses propres sens ; la partie inférieure en lui était entièrement soumise à la partie supérieure, et la partie sensitive obéissait à la raison ; il jouissait de la paix avec Dieu et avec lui-même, et, grâce à l'accord parfait de tout ce qui le constituait, il était à l'abri de la souffrance corporelle et n'avait pas à redouter la mort.

Ces merveilleux privilèges, Dieu les avait accordés au genre humain tout entier, dont Adam était la première racine, mais à cette condition expresse qu'Adam, chef de l'humanité et père commun de tous les hommes, lui obéirait et lui resterait fidèle, que jamais il ne transgresserait sa sainte volonté. Que si le premier homme manquait à ce devoir, il perdrait tous ces privilèges, en punition de son péché, pour lui-même et pour sa postérité.

Il fallait que l'homme eût une occasion de montrer sa fidélité : une épreuve était nécessaire. Dieu la fit consister simplement dans la défense de manger du fruit d'un arbre qu'il lui marqua. Adam se laissa persuader par Eve son épouse de désobéir à Dieu et de manger du fruit défendu. Sa déso-

béissance la priva aussitôt de l'amitié de Dieu et de sa grâce ; il perdit en même temps l'innocence et la justice originelle, et il transmit à toute sa postérité l'état de déchéance et de dégradation dans lequel il était tombé. Désormais les maladies, la mort, tous les maux et les châtiments furent le partage des malheureux descendants d'Adam. Joignez-y la révolte des puissances non seulement du corps mais de l'âme, et les dommages sans nombre, les pertes de toutes sortes que nous éprouvons chaque jour, aussi bien dans l'ordre naturel que dans celui de la grâce. Ce n'est pas tout. En vertu d'une loi universelle et qui ne souffre pas d'exception, quiconque descend, selon les lois de la nature, de ce premier homme désobéissant et rebelle, contracte la souillure ou la faute originelle à l'instant même où son âme s'unit à son corps, faute qui range quiconque en est coupable au nombre des ennemis de Dieu, le prive de la vision intuitive, fait de lui un fils de colère et de perdition, un esclave du démon, un vase d'ignominie et d'abomination en présence du Seigneur : la grâce de Dieu n'habite plus en lui.

Le péché originel est la racine de tous les péchés actuels, la cause de tous les crimes, de toutes les scélératesses les plus abominables qui furent jamais commises et qui le seront jusqu'à la fin des temps. Ceci posé, représentez-vous par l'imagination, comme vous le verrez dans la réalité au jour du jugement dernier, cet épouvantable et infernal chaos de tous les excès, les péchés, les crimes que l'homme, cet atome de limon qu'anime un souffle de vie, a perpétrés contre son Créateur et son Rédempteur ; souvenez-vous, en même temps, que le péché originel en est la source ; enfin prêtez une oreille attentive à la parole que prononce la Mère de ce Dieu outragé. « Les » abîmes n'étaient pas encore, et moi j'avais été déjà conçue : » *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.* N'est-ce pas comme si la bienheureuse Mère de Dieu vous disait : Remarquez bien, tous tant que vous êtes que, lorsque j'ai été conçue, ni l'ombre ni la pensée même du péché n'existaient pas encore, puisqu'il est écrit que j'existais déjà dans la pensée de mon divin Fils, avant que le monde ne fût créé : « Dès le com- » mencement et avant les siècles j'ai été créée : [1] » *Ab initio et ante sæcula creata sum.* Je n'ai donc jamais eu rien de commun avec le péché, ce monstre abominable pour lequel mon Fils professe une aversion infinie. Destinée à donner le jour à celui qui devait extirper et détruire le péché, je suis sortie, il est vrai, de la race humaine corrompue, mais je n'étais pas présente avec les autres dans le paradis terrestre, lorsque le

1. *Eccli.* XXIV, 14.

premier péché fut commis ; j'étais dans le paradis céleste, dans la pensée divine de mon Fils.

Si un homme accusé d'un homicide commis en une ville peut prouver, par des témoins oculaires tout à fait dignes de foi, qu'il était, au moment du crime, dans une autre ville très éloignée de celle qui en fut le théâtre, tout le monde sans exception reconnaîtra son innocence. Tel est le cas qui se présente à nous. Le Saint-Esprit déclare, par la bouche de S. Paul, que « tous meurent dans Adam : » *In Adam omnes moriuntur.* Nous étions tous en lui lorsqu'il mangea le fruit fatal, et le poison de sa désobéissance a corrompu sa postérité tout entière. Mais d'autre part, le même Esprit divin, l'Esprit de vérité, la Sagesse incréée elle-même nous fait connaître clairement que la bienheureuse Vierge n'était pas dans le paradis terrestre, sous l'arbre de l'épreuve, au moment de la prévarication d'Adam. Le Saint-Esprit est son Epoux, la Sagesse incréée, le Verbe de Dieu est son Fils : écoutez donc les paroles que l'un et l'autre lui attribuent aujourd'hui en la fête de sa Conception immaculée : « Le Seigneur m'a possédée au » commencement de ses voies, avant qu'il fît quelque chose » dans le principe. Dès l'éternité j'ai été établie ; dès les temps » anciens avant que la terre fût faite. Avant les collines j'étais » engendrée ; il n'avait pas encore fait la terre [1] ; » donc il n'existait pas encore d'arbres ; celui qui produisit le fruit fatal n'avait pas encore été planté ; Adam lui-même n'était pas au monde. Où donc se trouvait Marie, lorsque le premier péché fut commis sur la terre ? Pour parler selon notre manière de concevoir les choses, Marie était en la présence du Créateur : elle était avec lui d'une manière particulière lorsqu'il créait et étendait les cieux, mais non pas lorsqu'il creusait les profonds abîmes de l'enfer : *Quando præparabat cœlos aderam ; quando æthera firmabat sursum, cum eo eram cuncta componens.* « Quand » il préparait les cieux, j'étais présente ; quand il affermissait » en haut la voûte éthérée ; j'étais avec lui disposant toutes » choses [2]. »

III. — S'il est une vérité universellement admise, c'est bien celle-ci, que l'Epouse, dans le Cantique des cantiques, représente la bienheureuse Vierge. Il y a dans ce Cantique sacré une interrogation de l'Epouse à son divin Epoux, c'est-à-dire au Fils de Dieu qui devait naître d'elle, qui réclame une attention particulière. L'Epouse dit à son époux : « Indique-moi, » ô toi que chérit mon âme, où tu fais paître, où tu te reposes à » midi : » *Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie* [3]. Qui pourrait me dire pourquoi l'Epouse fait

1. *Prov.* VIII, 22, 23... 25, 26. — 2. *Prov.* VIII, 24, 27, 28, 30. — 3. *Cant.* I, 6.

mention de l'heure de midi plutôt que de l'aurore, du soir ou de quelque autre heure du jour? — Rappelez-vous que ce fut au milieu du jour que fut creusé l'abîme du péché originel. En effet l'Ecriture nous apprend que Dieu irrité de la faute d'Adam « se » promenait dans le paradis, à la brise de l'après-midi : » *Ambulabat ad auram post meridiem*[1]. Quand donc l'Epouse cherche son Epoux à midi, c'est qu'elle n'est pas présente avec lui dans le paradis terrestre, au moment où Adam commet sa désobéissance; si elle avait été là comme tous les autres descendants d'Adam, pour encourir avec lui la responsabilité de sa faute, elle n'aurait pas cherché mais plutôt elle aurait fui l'Epoux divin. Elle est présente à la création de la terre et de la nature humaine, disposant toutes choses, se jouant dans le globe de la terre : *Cum eo eram cuncta componens... ludens in orbe terrarum*; mais elle ne paraît plus après la création de nos premiers parents... Ecoutez S. Anselme : « S. Paul » ce vase d'élection a dit que tous ont péché en Adam. C'est » une parole de vérité, à laquelle nul n'a le droit de contre- » dire; mais lorsque je considère l'éminence de la grâce de » Dieu qui est en vous, ô Vierge Marie, il ne me semble pas » que vous soyez comprise dans l'ensemble des êtres créés, » mais que vous êtes au dessus de tout ce qui fut fait. Com- » ment? je ne saurais le dire. De même je ne pense pas que » votre conception ait été soumise à la dure loi qui pèse sur » toutes les autres [2]. » C'est-à-dire que nous ne pouvons pas regarder la Mère de Dieu comme soumise à la loi commune qui régit les autres créatures humaines. Il était juste au contraire que la Vierge bienheureuse, choisie pour donner la vie à Dieu lui-même, jouît d'un privilège unique. Autrefois le roi Assuérus avait défendu que personne se présentât devant lui sans sa permission formelle. Aussi ne fût-ce qu'en tremblant que la reine Esther osa le faire; mais Assuérus la rassura aussitôt, en lui disant avec douceur : « Je suis votre » frère; ne craignez rien. Vous ne mourrez pas, car cette loi » n'a pas été faite pour vous mais pour tous les autres [3]. » La Sainte-Ecriture n'a-t-elle pas voulu, dans ce passage, exprimer la prérogative admirable que Marie seule a reçue, entre tous les enfants d'Adam? En effet tout ce qui arrivait sous la loi

1. *Genes.* II, 8. — 2. Vas electionis sanctus Paulus dixit omnes in Adam peccasse : Vera utique sententia, et cui contradicere nefas esse pronuntio; sed cum eminentiam gratiæ Dei in te, Maria Virgo considero; sicut te non intra, sed supra omnia, quæ facta sunt, ineffabili modo intueor; ita et te non lege naturæ aliorum in tua Conceptione devictam fuisse opinor. S. ANSELM. *In Offic. Mig.* cap. IV.

3. Ego sum frater tuus; noli metuere, non morieris; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. *Esther.* XV, 13.

ancienne était la figure de ce que la loi nouvelle devait accomplir : *Omnia in figura contingebant illis* [1].

Ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que le Roi suprême, le Roi de gloire pouvait dire avec plus de vérité à Marie qu'Assuérus à Esther : « Je suis votre fils : cette loi n'a pas » été faite pour vous, mais pour tous les autres. » S. Ildephonse a remarqué que Marie fut intimement liée à son Fils dès les premiers instants de sa conception. Le Fils de Dieu ne naquit d'elle, il est vrai, que plusieurs années après, mais il voulut dès le principe s'associer celle dont il devait naître, afin qu'elle ne tombât point dans le profond abîme du péché originel. « Que ce Dieu tout-puissant nous vienne en aide, par » l'intercession de sa Mère » dit S. Ildephonse, « parce qu'en » elle a commencé sa propre nativité bienheureuse [2]. » Il est vrai que le saint écrivain avait en vue la naissance de Marie lorsqu'il parlait ainsi, mais ce qu'il disait à l'occasion de sa naissance convient tout aussi bien à sa conception. Aussi S. Jérôme commente-t-il en ces termes ce passage d'Isaïe : « Le » Seigneur montera sur un nuage léger et il entrera dans » l'Egypte : » *Ecce Dominus ascendet super nubem levem et ingredietur Ægyptum* [3] : « Cette nuée légère quelle est-elle ? Il me » semble y reconnaître la bienheureuse Marie chargée d'un » fruit auquel tout homme est étranger. C'est ainsi qu'elle est » venue dans le monde semblable à une nuée légère, et por- » tant avec elle le Créateur du monde. » Voilà peut-être pourquoi l'Eglise, en célébrant la fête de la Conception de Marie, nous représente à chaque instant cette auguste Vierge avec sa dignité de Mère de Dieu. Elle est réellement la Mère de Dieu dès ce premier moment de son existence, et on peut lui dire : *Salve sancta parens enixa puerpera regem :* « Salut à » vous, ô sainte Mère, qui avez enfanté le Roi suprême. »

IV. — Il me semble que l'on peut voir une belle figure de l'Immaculée Conception de Marie dans le songe de Nabuchodonosor, qu'expliqua le prophète Daniel. Ce roi avait eu la vision d'un arbre immense planté au milieu de la terre. Cet arbre était plein de vigueur et de force ; son sommet touchait les cieux et il étendait jusqu'aux extrémités de la terre ses rameaux chargés de feuilles et de fruits. Des animaux innombrables habitaient sous lui et les oiseaux du ciel voltigeaient dans son feuillage. Tout à coup une voix se fit entendre : elle

1. I *Cor.* x, 11.

2. Adjuvet nos ille omnipotens Deus per intercessionem suæ Matris in qua felix ejus est inchoata Nativitas. S. Ildeph. ser. III *in Nativ. Virg.*

3. Nubes illa levis quæ est? Videtur mihi sancta Maria, nullo humano semine prægravata : ita nubes levis venit in mundum, et secum portat mundi creatorem. S. Hieron. in *Ps.* xcvi.

disait : « Coupez l'arbre par le pied et retranchez ses bran-» ches; faites tomber ses feuilles et jetez çà et là ses fruits; » qu'ils s'enfuient les animaux qui habitaient sous son ombre, » et que les oiseaux s'envolent de ses branches. Cependant » laissez dans la terre le germe de ses racines. » Ne peut-on pas dire que cet arbre si beau représentait notre premier père? Son sommet touchait les cieux, parce que l'âme d'Adam avait été créée pour posséder la béatitude céleste, qu'elle avait été ornée et enrichie de toutes sortes de grâces et de dons surnaturels. Les rameaux qui s'étendaient au loin représentaient l'humanité destinée à occuper la terre entière. Le feuillage et les fruits de l'arbre étaient les mérites, les vertus, les perfections de l'homme dans cet heureux état qui précéda sa chute. Les animaux qui habitaient sous l'arbre marquaient le souverain domaine d'Adam sur tous les êtres. Mais après que le premier homme eut péché, après qu'il se fut révolté contre Dieu, il mérita d'entendre prononcer cette terrible sentence : « Vous mourrez de mort : » *Morte morieris* : « Abat-» tez cet arbre : » *succidite arborem*. Et de fait cet arbre magnifique fut jeté à terre et destiné au feu; tout espoir lui fut enlevé de posséder jamais l'héritage céleste, et il fut précipité dans l'abîme de la perdition. Mais remarquez que si l'arbre doit être abattu et ses branches dispersées, l'ordre est donné de laisser sa racine dans la terre, pour qu'elle puisse de nouveau produire quelque rejeton : le fer ne l'a pas touchée. Quelle est donc cette racine? Écoutez le prophète Isaïe : « Il sortira » un rejeton de la racine de Jessé, et une fleur de sa racine; » et l'esprit du Seigneur reposera sur lui [1]. » La racine est celle qui doit produire cette fleur mystérieuse dont il est écrit : « Je suis la fleur des champs : » *Ego flos campi* [2]; et encore : « Il sera appelé Nazaréen : » *Nazareus vocabitur* [3]. Il ne fallait donc pas que cette racine fût entraînée dans la perdition commune : au contraire elle devait être préservée de la manière la plus complète. Aussi la sainte Église lui adresse-t-elle cette invocation : « Salut à vous racine; salut à vous » porte par laquelle la lumière a fait son entrée dans le » monde : » *Salve radix, salve porta ex qua mundo lux est orta.* L'Église associe cette racine avec la porte par laquelle la lumière est entrée dans le monde, parce que le propre de la lumière est d'éclairer et de dissiper les ténèbres. Les ténèbres étaient à la surface de l'abîme, dit l'Écriture; alors le souverain auteur de toutes choses dit : « Que la lumière soit faite, » et la lumière fut faite; et il sépara la lumière des ténèbres. »

1. Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum spiritus Domini. *Isa.* XI, 1, 2.
2. *Cant.* II, 1. — 3. *Matth.* II, 13.

De la même manière, il sépara des ténèbres celle qui devait porter dans son bienheureux sein et donner au monde la lumière véritable; il ne voulut pas qu'il y eût jamais aucun contact entre elle et le péché non seulement actuel, mais originel; il la créa immaculée!

DIXIÈME SERMON

(D'après le P. Nouet, S. J. [1]. — 1680.)

LA BIENHEUREUSE VIERGE EST ENTRE TOUS LES ENFANTS DES HOMMES, CE QUE LE LIS EST ENTRE LES ÉPINES.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. — Cant. II, 2.

Le péché originel n'est autre chose que la privation de la grâce sanctifiante, qui nous fait enfants de Dieu, et de la justice originelle, qui consiste dans une parfaite subordination de la partie inférieure à la partie supérieure de l'homme. Cette privation passe du premier homme à tous ses descendants, parce que tous ont péché en Adam, qui devait leur transmettre la grâce et la justice originelle, selon le pacte que Dieu avait fait avec lui, s'il eût été fidèle, et qui perdit l'une et l'autre par sa désobéissance, non seulement pour lui, mais encore pour toute sa postérité, sur laquelle il répandit le venin de son péché. De là vient que la conception de tous les hommes qui naissent par la voie ordinaire de la génération, est accompagnée de trois grands désordres, savoir: la privation de la grâce sanctifiante, celle de la justice originelle, et la pente violente qu'ils ont au mal, jointe à la difficulté qu'ils trouvent dans la pratique du bien. Or la conception de la bienheureuse Vierge est exempte de tous ces malheurs, par une faveur singulière de Dieu, qui la distingue de tous les autres, et la fait paraître entre les enfants des hommes, comme les lis entre les épines. Elle est conçue en l'état de grâce: elle est conçue dans la justice originelle, c'est-à-dire dans une parfaite subordination de toutes ses puissances à la raison, et de la raison à Dieu; elle est conçue sans aucun penchant au mal, et avec une forte inclination à toute sorte de bien. Ces trois privilèges signalés seront les trois points de cette instruction.

I. — Le lis est beau à raison de sa blancheur, les épines n'ont aucune beauté. C'est la première différence entre la Conception de la bienheureuse Vierge, et celle de tous les enfants

1. Jacques Noüet, S. J. *L'Homme d'oraison*, 1re partie; *Méditation pour le jour de la Conception immaculée de la B. Vierge.*

d'Adam, qui naissent dans le péché dont la tache les rend un objet d'abomination devant Dieu. Car personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour. Il n'y a que la bienheureuse Vierge, de qui le Saint-Esprit ait jamais dit: *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te*: « Vous êtes toute » belle; il n'y a pas de tache en vous [1] ». Vous êtes toute belle, non en partie mais toute, sans exception et sans réserve. Il n'y a donc aucune tache en vous, ni de péché véniel, ni de péché mortel, ni de péché originel. Il n'y en eut jamais, et jamais il n'y en aura. Vous êtes et vous serez toujours pleine de grâce [2]. — Pesez les raisons suivantes sur lesquelles cette croyance commune des fidèles est fondée.

1° Le Fils de Dieu pouvait exempter sa Mère du péché originel; s'il ne l'avait pas fait, il aurait fait tort à son amour et à sa bonté, puisque pouvant choisir une mère sans reproche, il ne l'aurait pas voulu.

2° Tout ce que l'on peut accorder à une pure créature, on ne le doit pas refuser à la Mère de Dieu. Or les anges ont été créés en état de grâce; Adam dans la justice originelle; Eve dans l'innocence. Quelle apparence donc que la bienheureuse Vierge eût été créée dans le péché, et que les anges eussent cet avantage sur elle, qu'elle eût été criminelle au premier moment de son être, et eux innocents; elle ennemie de Dieu et eux ses favoris? Cela n'eût pas été tolérable, la piété ne peut le souffrir, le bon sens y répugne et le moindre soupçon de cette indignité blesse le respect que nous lui devons.

3° Quiconque est dans le péché, est dans la servitude du démon, et par suite digne des flammes éternelles. Or qui peut dire cela sans horreur, de la Mère de Dieu? Qui l'oserait, seulement penser? Si Dieu a mis toutes les créatures sous son empire, selon S. Jean Damascène [3], comment pourrait-on croire qu'il l'eût laissée tomber sous la tyrannie du diable?

4° S. Augustin dit que celui qui n'a point commis de péché actuel est indubitablement exempt du péché originel [4]. Or la bienheureuse Vierge n'a jamais commis aucun péché actuel; toute l'Eglise en convient, et S. Thomas dit qu'autrement elle n'aurait pas été une digne mère de Dieu [5]. Elle n'a donc pas contracté le péché originel.

5° S. André de Jérusalem dit que la bienheureuse Vierge est « sainte par éminence, sainte par-dessus tous les saints, le

1. *Cant.* IV, 7.

2. Tota pulchra es, non in parte, sed in toto; et macula peccati sive mortalis, sive venialis, sive originalis non est in te, nec unquam fuit, nec erit, sed omnis gratia adest tibi. IDIOTA, *in Contempl. B.* V. cap. II.

3. S. JOAN. DAMASCEN. *Oratio de Dormit. B. Virgin.* — 4. S. AUGUST. lib. V *contra Julianum*, cap. IX. — 5. S. THOM. III p. q. XVII, art. 4.

» trésor de toute sainteté et qu'elle a un pouvoir invincible sur » le péché [1] ». Or comment serait-elle invincible si, dès le premier combat, elle avait perdu la victoire? Comment serait-elle un trésor de toute sainteté, si la justice et l'innocence parfaites lui avaient manqué?

6° Toutes les figures de l'Ancien Testament s'accordent, comme dit Gerson, avec le sentiment des fidèles. C'est l'étoile que vit le prophète Balaam, qui devait annoncer le jour de la grâce : donc elle a été exempte de toutes les impressions de la terre ; donc elle a été préservée du péché originel, dit ce théologien [2]. C'est l'Arche du Testament faite du bois de Sétim, qui est incorruptible : donc elle a été préservée de la corruption du péché. C'est la femme forte de Salomon dont la lampe ne s'est point éteinte durant la nuit; c'est la porte d'Ezéchiel qui ne fut jamais ouverte : c'est l'Epouse du Roi pour qui la loi n'a pas été faite et qui par conséquent ne pouvait en porter la peine. Honorez donc cette souveraine princesse du ciel et de la terre : bénissez le Père qui l'a choisie pour sa fille unique et qui l'a créée dans la grâce. Bénissez le Fils qui l'a préservée du péché comme le premier fruit de la rédemption. Bénissez le Saint-Esprit qui l'a prise pour son Epouse et qui lui a donné pour son douaire une sainteté, comme dit S. Thomas, *négativement infinie* [3], c'est-à-dire infiniment éloignée de tout péché soit actuel soit originel. Joignez-vous aux anges qui firent la fête de sa Conception, dit S. Vincent Ferrier, au moment qu'elle fut conçue [4]. Saluez cette belle aurore à son lever, et priez-la qu'elle vous fasse part des favorables influences, qu'elle répand à ce saint jour sur tous ses dévots serviteurs.

II. — Le lis n'a point de nœud : tout y est doux et uni depuis la tige jusqu'à la fleur. Les épines au contraire sont rudes et piquantes; elles percent et déchirent ce qu'elles touchent. C'est la seconde différence qui distingue la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, d'avec celle de tous les hommes, qui sont sujets aux piquants aiguillons de la concupiscence, dont elle a été entièrement exempte. Il était en effet de l'honneur du Fils de Dieu et de sa très sainte Mère, qu'elle eût un tel empire sur ses passions et que la partie inférieure de son âme fût tellement soumise à la raison que, non seulement elle ne péchât point actuellement, mais encore qu'elle n'eût pas le pouvoir de pécher. De plus le foyer du péché n'est autre chose qu'un déréglement de la concupiscence, qui est un malheureux effet du péché originel, et un

1. S. Andreas Hierosolymit. *in Assumpt.* — 2. Gerson, serm. *de Concept.* 3. S. Thom. *in Magistrum Sententiarum.*
4. S. Vincent. Ferri. *Scrm. de B. Virg.*

funeste principe du péché actuel. La bienheureuse Vierge étant donc exempte du péché originel dès le moment de sa conception, pourquoi ne serait-elle pas aussi en même temps affranchie de tout le désordre qu'il produit? Qui ôte la cause n'en ôte-t-il pas aussi l'effet? Enfin, le foyer de la concupiscence peut être lié et même complètement éteint par la véhemence de l'amour divin, par la continuelle présence de Dieu qui est un fruit de l'amour, et par une particulière protection de Dieu. — Qui peut douter qu'il ne l'ait été dans la bienheureuse Vierge Marie, qui, dès le premier acte d'amour qu'elle a produit, a plus acquis de grâce et de mérite auprès de Dieu que tous les saints ensemble? Admirez donc ce privilège de Marie qui seule a reçu cette singulière faveur que jamais le péché n'a régné ni habité en elle! Grâce admirable dont vous approcherez d'autant plus que vous réprimerez les mouvements de la concupiscence avec plus de vigueur. Priez-la qu'elle vous obtienne cette grâce de son divin Fils.

III. — Le lis est droit et s'élève fort haut; il n'y a pas de fleur qui tende plus à s'éloigner de la terre, au lieu que les ronces et les épines y rampent. C'est la troisième différence qui distingue la Conception de la bienheureuse Vierge de celle du commun des hommes, que le péché originel livre en proie à l'aveuglement de l'esprit, à la malice du cœur, à la fragilité de la chair, au déréglement des passions et au désordre des sens et de l'imagination, d'où naît cette pente que nous avons au mal et la difficulté que nous ressentons dans la pratique de la vertu, cet attachement que nous avons à la terre et la peine que nous avons à porter nos pensées vers le ciel. — Mais la plénitude de la grâce que la bienheureuse Vierge reçut au moment de sa Conception avait deux effets tout contraires. Elle lui donnait une très douce et très forte inclination pour le bien, et une extrême aversion pour le mal; une pente merveilleuse vers le ciel et un détachement parfait de toutes les choses de la terre. Car, comme dit S. Thomas, on peut considérer la sainteté, en tant qu'elle nous approche de Dieu, et c'est la charité, ou en tant qu'elle nous éloigne du mal, et c'est la pureté. L'une et l'autre ont été en Marie en un degré éminent, mais avec cette différence qu'elle pouvait croître en charité jusqu'au dernier soupir de sa vie; mais pour sa pureté, elle était au dernier degré d'excellence, et, au-dessous de Dieu, il n'y en pouvait avoir de plus grande.

Admirez cette incomparable pureté et si vous ne pouvez pas y arriver, tâchez au moins de vous approcher de Dieu, et de vous éloigner du péché autant que vous le pourrez, avec le secours de la grâce, que Marie vous obtiendra, si vous l'en priez fidèlement, en vertu de sa Conception immaculée.

FÊTE DE LA PURIFICATION

SECTION Ire — SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après Jacques de Voragine. — 1298).

DES QUATRE TEMPLES QUI REÇOIVENT LA MISÉRICORDE DE DIEU

Suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui. Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple.
Psal. xlvii, 10.

Avant la venue de Notre-Seigneur les anciens Pères étaient dans une attente continuelle. « Attends, attends encore, » disait le prophète Isaïe: *Expecta, reexpecta, expecta, reexpecta* (Isa. xxviii, 13). Nous, au contraire, nous avons reçu l'objet de leur attente: Dieu a pris sous sa sauvegarde Israël son serviteur: *Suscepit Israel puerum suum* (Luc. i, 54). Les bienheureux en jouissent au ciel sans crainte de le perdre jamais: le Seigneur leur a dit: « Venez les » bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été pré- » paré: » *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum* (Matth. xxv, 34). L'Eglise ne dit donc pas, avec les anciens pères: *O Dieu, nous attendons votre miséricorde.* Elle ne dit pas non plus: *Seigneur, nous* possédons *votre miséricorde*: c'est le langage des bienheureux; mais elle rend grâce au Seigneur en disant: « O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde: » *Suscepimus Deus misericordiam tuam.* Et elle ajoute: « Au mi- » lieu de votre temple: » *In medio templi tui.*

Quel est donc ce temple au milieu duquel nous avons reçu la miséricorde du Seigneur?

Cette parole du prophète peut s'entendre de quatre temples différents: un temple matériel, un temple virginal, un temple spirituel et un temple raisonnable.

I. — Le temple *matériel* est celui où nous voyons Marie se rendre au jour de sa purification, y présenter et y offrir son Fils. Rien ne l'obligeait de se soumettre à la loi de la purification. Ni la lettre même de la loi; ni son sens spirituel, ni sa signification mystique. En effet l'obligation d'accomplir cette cérémonie reposait sur trois motifs principaux.

On devait présenter l'enfant nouveau-né dans le temple, qua-

rante jours après sa naissance, parce que la loi l'ordonnait ainsi pour toutes les femmes devenues mères d'un fils, selon les lois ordinaires de la nature : *Si mulier suscepto semine, masculum peperisset*, etc. (Levit. xii, 2 et passim). Cette loi n'obligeait pas Marie, parce que la conception et la naissance de son divin Fils ne s'étaient pas accomplies dans les conditions ordinaires, mais par l'opération du Saint-Esprit.

Le second motif était spirituel. Ces quarante jours donnaient à entendre que Dieu entre dans son temple spirituel qui est l'âme humaine, par la grâce spirituelle, lorsque le décalogue et la foi aux quatre Évangiles règnent dans cette âme. Cette seconde raison n'obligeait pas davantage Marie et son divin Fils, car Jésus avait possédé toute la plénitude de la grâce dès l'instant même de sa conception.

Le troisième motif était une raison mystique. On admettait communément que l'âme n'est unie au corps, qui est son temple, et n'y fait son entrée que lorsque le corps est suffisamment organisé pour la recevoir, c'est-à-dire vers le quarantième jour. La présentation de l'enfant au temple, quarante jours après sa naissance, rappelait cette entrée de l'âme dans son propre temple corporel. Mais ce motif mystique n'existait pas plus que les deux autres pour Jésus-Christ, dont le corps, l'âme et la divinité furent unis et formèrent une personne parfaite, au moment même de l'Incarnation, lorsque Marie répondit à l'Ange : *Qu'il me soit fait selon votre parole.*

Le Fils de Dieu incarné et né de Marie n'était donc pas tenu de se soumettre à cette loi. Il voulut le faire cependant par humilité, lui que son autorité mettait au-dessus d'elle. Il se trouvait, sous l'Ancien Testament, des hommes qui gardaient la loi par amour : d'autres qui la gardaient par crainte, d'autres qui ne la gardaient ni pour l'un ni pour l'autre motif. Mais il n'y avait personne qui fût au-dessus de la loi. Ce privilège n'appartenait qu'à Jésus-Christ seul, par qui la loi avait été donnée. Cependant nous le voyons accomplir librement et de son propre gré la loi qu'il avait faite pour les autres. Il se soumet à sa propre loi par humilité ; il n'agit pas contre la loi, mais il la porte à sa perfection par la vérité évangélique, lui que sa toute-puissance divine mettait au-dessus de la loi.

II. — Le second temple au milieu duquel le Seigneur daigne venir, c'est le temple virginal, c'est-à-dire la bienheureuse Vierge Marie. Pourquoi Marie est-elle un temple ? Que signifie le milieu de ce temple ? Comment la divine miséricorde y fut-elle reçue ?

Marie est le temple de Dieu parce qu'elle a aimé Dieu d'un amour immense ; parce que son sein a été assez vaste pour renfermer ce Dieu infini ; son intelligence plus puissante que toute autre pour le connaître ; son cœur capable de compatir digne-

ment à ses souffrances. C'est pourquoi l'Esprit saint fait dire à Marie : « Je suis la mère de la belle dilection et de la crainte et » de la science et de la sainte espérance : *Ego Mater pulchræ* » *dilectionis et timoris et agnitionis et sanctæ spei* (Eccli. xxiv. » 24). » En effet, elle est *la mère du bel amour*, ou plutôt *une mère d'amour*, parce que c'est l'amour qui a rendu son sein assez vaste pour servir de demeure à Dieu. La grandeur de sa crainte filiale pour Dieu a contribué à la rendre digne de la maternité divine ; et en même temps elle est *mère de la crainte*, parce qu'elle est redoutée plus que toute chose après Dieu, par les démons. La grandeur de sa sagesse a dilaté son intelligence, et c'est pourquoi elle est aussi nommée la *mère de la science*. La grandeur de sa piété a dilaté son cœur, et lui a mérité le nom de *mère de la sainte espérance*.

Le texte du Psalmiste cité tout d'abord, dit que nous avons reçu la miséricorde de Dieu *au milieu de son temple*. Le temple c'est Marie ; le milieu ou le centre de ce temple, c'est encore Marie. Marie tient le milieu entre Dieu et nous : elle est le point auquel aboutit et d'où part tout ce qui concerne notre salut. « Dieu, » notre roi depuis des siècles, a opéré le salut au milieu de la » terre. » *Deus autem rex noster ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ* (Psal. lxxiii, 12), dit le prophète. Ce milieu de la terre où Dieu opère notre salut, c'est Marie. Sa chair ne fut pas seulement la terre, elle en fut le milieu. La chair de Jésus-Christ fut conçue sans péché et naquit sans péché. Ce n'était pas pour elle un privilège mais un droit de nature, puisqu'elle était la chair du Fils de Dieu hypostatiquement unie à la divinité. On peut la comparer à une montagne. Notre chair, à nous, est conçue dans le péché et naît souillée du péché : c'est un abîme creusé dans la terre. La chair de Marie tient le milieu. Elle aurait été conçue et serait née dans le péché si, par un privilège unique, Dieu ne l'avait préservée de toute tache[1] : elle tient le milieu : elle est une colline, transition entre les montagnes et les vallées profondes.

Marie tient le milieu entre Dieu et nous. Elle est la médiatrice de notre réconciliation. Au-dessus d'elle sont les trois adorables personnes de la sainte Trinité ; au-dessous, les trois ordres des prédestinés, les vierges, les continents et ceux qui sont engagés dans les liens du mariage. Elle se tient au milieu pour rétablir la paix entre Dieu et ceux qui doivent être sauvés.

Elle est l'objet, le centre de nos aspirations. Tous la regardent et tendent vers elle comme vers leur centre. « Marie est le

1. Nous interprétons ici dans un sens catholique les paroles de Jacques de Voragine, qui, prises à la lettre, sont contraires au dogme de l'immaculée Conception. Nous agissons de même pour autres auteurs, lorsque l'occasion s'en présente.

» centre, le mystère de Dieu, la grande affaire des siècles, dit » S. Bernard. Vers elle se tournent les regards de ceux qui » sont au ciel et de ceux qui habitent les enfers, de ceux qui » nous ont précédés, de nous qui existons, et de ceux qui nous » suivront. »

C'est donc dans ce milieu, dans le sein de Marie, que la miséricorde de Dieu a été reçue. Autrefois cette divine miséricorde habitait au ciel. « Seigneur, dans le ciel est votre miséricorde, » s'écriait le Psalmiste : *Domine, in cœlo misericordia tua* (Psal. xxv, 5). Mais il arriva un jour où elle vint habiter un coin de la Judée et élire enfin domicile dans le sein d'une Vierge. De là elle se répandit dans l'univers entier : « La terre est pleine de la » miséricorde du Seigneur, » peut dire alors le prophète : *Misericordia Domini plena est terra* (Psal. xxxii, 5). »

III. — Le troisième temple dans lequel le Seigneur est reçu, le temple *spirituel*, est l'Église militante qui tient le milieu entre la synagogue et l'Église triomphante, en ce qui concerne la connaissance des choses de Dieu. S. Paul nous dit que la loi ancienne n'avait que l'ombre des biens futurs, et non l'image même des choses : *Umbram enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum* (Hebr. x, 1). Dans l'Église triomphante, la connaissance que possèdent les saints est claire et parfaite : ils voient Dieu face à face : *Tunc autem facie ad faciem* (I Cor. xiii, 12). Mais dans l'Église militante les lumières que nous avons tiennent le milieu. Nous voyons maintenant à travers un miroir, en énigme, dit encore l'Apôtre : *Videmus nunc per speculum in enigmate* (I Cor. xv, 12). Au milieu de cette Église est reçue la miséricorde de Dieu ; c'est là qu'on la trouve. Dans la synagogue la miséricorde de Dieu était rare et peu abondante. Le prophète David s'en plaint lorsqu'il dit à Dieu : « Pourquoi dé- » tournez-vous votre face, oubliez-vous notre misère et notre tribulation ? » *Quare faciem tuam avertis, oblivisceris inopiæ nostræ et tribulationis nostræ* (Psal. xliii, 23) ? Au moment où l'âme était jugée, le manque de miséricorde se faisait sentir encore davantage, et les vierges sages craignant avec juste raison, se voyaient obligées de dire aux vierges folles : « De peur qu'il n'y » ait pas assez d'huile pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux » qui en vendent et achetez-en pour vous : » *Ne forte non sufficiat nobis et vobis etc.* (Matth. xxv, 9). Elles n'osaient pas se dépouiller en faveur de leurs compagnes de la moindre partie de leurs mérites, de crainte de n'en avoir plus assez et d'être traitées avec rigueur. Après la mort et le jugement, il n'y avait plus aucune miséricorde à attendre. Même une goutte d'eau était refusée au mauvais riche. Aujourd'hui au contraire, la miséricorde de Dieu remplit toute la terre, et nous pouvons répéter avec David : « Dans le Seigneur est la miséricorde, et en lui une abondante

» rédemption : » *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio* (Psal. cxxix, 7).

Le quatrième temple de Dieu est la *créature raisonnable*, c'est-à-dire l'homme juste. L'Ecriture sainte l'appelle le temple de Dieu. S. Paul écrivait aux Corinthiens : « Vous êtes le temple » du Dieu vivant : » *Vos estis templum Dei vivi* (II Cor. vi, 16). Dans le cœur de l'homme juste, il ne doit pas se trouver de recoin ; tout doit y être en pleine lumière, *au milieu*. Dans les recoins se cachent l'impureté, l'erreur ténébreuse, la duplicité et tout ce qui n'est pas droit. Au contraire, c'est au milieu du cœur, en pleine lumière que se tiennent la pureté, la rectitude d'intention et toutes les vertus. Jésus-Christ n'habite donc pas dans un recoin, mais au milieu du cœur. Il aime la pureté ; il aime la sagesse ; il aime l'intention droite ; il aime une conduite édifiante et agréable à tous.

N.-S. Jésus-Christ a été nommé de quatre noms différents par le saint vieillard Siméon : Gloire, lumière, salut et paix. Parce qu'il est la gloire de Dieu, il recherche la propreté, la pureté parfaite. Parce qu'il est la lumière de Dieu, il veut la clarté de la sagesse ; parce qu'il est le salut de Dieu, il demande la rectitude d'intention, car le salut ne saurait exister sans elle ; parce qu'il est la paix, il exige la douceur et l'amour de la paix dans toute la conduite. Si Dieu trouve dans notre cœur ce qu'il veut y trouver, nous servirons le Seigneur dans la sainteté, la pureté de l'âme et la justice tous les jours de notre vie, et nous serons illuminés des rayons de sa divine sagesse : car la vie des saints est comme un jour clair et brillant que la sagesse de Dieu illumine.

SECOND SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

DU SACRIFICE OFFERT PAR JÉSUS-CHRIST, PAR MARIE ET PAR SIMÉON.

Erunt Domino offerentes sacrificia.
Malach. iii, 3.

Tout ce que l'homme possède, il le tient de Dieu ; tout ce qu'il fait ne lui est possible que par l'assistance de la toute-puissance divine. Les sacrifices que nous offrons au Seigneur seraient donc peu de chose à ses yeux, ou plutôt ne seraient rien, s'il les considérait en eux-mêmes. Mais ce qu'il regarde c'est la disposition du cœur, *Dominus autem intuetur cor* (III *Reg.* xvi, 7). Si l'on est généreux envers lui ; si pouvant peu de chose, on fait au moins ce peu dont on est capable, il est content ; si n'ayant à

lui offrir que d'humbles sacrifices pour reconnaître son souverain domaine, pour lui témoigner de la reconnaissance, pour implorer sa miséricorde et ses bienfaits, on offre sur son autel ces humbles sacrifices, il daigne les accepter : c'est le cœur qu'il regarde. Aussi s'est-il montré de tout temps jaloux des sacrifices que lui offraient les hommes. Dès l'origine, il inspira aux enfants d'Adam la pieuse et sainte pratique du sacrifice; Noé, sortant de l'arche après le déluge, immola des victimes; Abraham et les patriarches suivirent cet exemple. La loi de Moïse règle le temps, le nombre, et les cérémonies des sacrifices que devait offrir le peuple de Dieu; chaque page des saints Livres en parle ou y fait allusion. Le prophète Malachie résume en ces quatre mots les grands actes de religion que les fidèles serviteurs de Dieu devront accomplir : *Erunt Domino offerentes sacrificia* : « Ils » offriront des sacrifices au Seigneur » (Malach. III, 3).

Le temple de Jérusalem était le lieu unique où devaient s'accomplir les rites sacrés du sacrifice au temps de l'ancienne loi. L'Église nous invite aujourd'hui à nous transporter en esprit dans ce temple.

Est-ce pour y rassasier nos yeux de la lumière divine, qui daigne y faire son apparition dans la personne de notre adorable Sauveur, porté entre les bras de sa mère bien-aimée? Est-ce pour nous y réjouir avec Anne, et écouter les accents prophétiques du vieillard Siméon? Oui, sans doute; mais c'est aussi pour assister au sacrifice offert par Jésus-Christ à son Père; au sacrifice offert par Marie; au sacrifice offert par le vénérable vieillard qui reçoit des mains de Marie le divin Enfant, et le presse sur son cœur.

Marie est venue au temple pour se soumettre à la loi de la purification; Jésus y est venu pour être offert au Père éternel; Siméon, pour y rendre témoignage au Sauveur du monde; mais en même temps, Jésus offre au Père éternel son propre corps en sacrifice; Marie lui offre le sacrifice de son honneur; Siméon celui de sa vie. Pour une fois, le temple de Jérusalem devenait témoin de sacrifices qui n'étaient pas indignes de la souveraine Majesté de Dieu. C'était comme les prémices du grand sacrifice du Calvaire.

I. — *Sacrifice de Jésus-Christ.*

On peut honorer les saints et les esprits célestes; mais il est un honneur qu'il n'est permis de rendre qu'à Dieu seul : les sacrifices n'ont jamais été et ne seront jamais légitimement offerts qu'au Seigneur. *Est res antiqua sacrificium, quod non nisi uni Deo vero offerri oportere, veraces et sacræ litteræ monent* (S. August. lib. X, *de civit.* cap. IV).

Les créatures offrent des sacrifices à Dieu, mais Dieu n'en offre point, il les reçoit : telle est la règle générale. Cependant aujourd'hui nous voyons s'accomplir une dérogation à cette loi. O merveille! ô prodige de la sagesse divine! le Christ qui est Dieu, le Christ en l'honneur de qui s'accomplissent tous les sacrifices, vient s'offrir lui-même comme victime à son Père. *O profunditatem sapientiæ, et scientiæ Dei! offert hostias qui per singulas hostias, honoratur cum Patre* (S. Cyrill. Alex. *in Cat. D. Thom.*).

On lit dans l'Evangile de ce jour, que Joseph et Marie apportèrent Jésus-Christ dans le temple, non pour le consacrer, mais pour le présenter devant le Seigneur : *ut sisterent eum Domino*. La loi ordonnait de consacrer les enfants au Seigneur : *Quidquid habueris masculini sexus, consecrabis Domino* (Exod. xiii, 12). Pourquoi donc Joseph et Marie n'accomplissent-ils pas à la lettre l'ordonnance de la loi? Pourquoi ne consacrent-ils pas l'Enfant, mais le présentent-ils seulement devant le Seigneur? C'est que lui-même devait accomplir cet acte: lui-même venait se consacrer à son Père. Ses parents l'apportèrent dans le temple; ils le présentèrent; mais ce fut lui qui accomplit la consécration et qui sacrifia son propre corps au Père céleste. Ce divin Enfant, entre les bras du prêtre comme sur un autel, s'offrait en victime et disait : O Père, les sacrifices de bœufs et d'autres animaux ne vous ont pas été agréables; vous ne les avez pas acceptés pour l'expiation des péchés des hommes : mais vous m'avez donné un corps pour que je l'offre en sacrifice pour le salut de tous : *Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi* (Hebr. x, 5). O Père, ce corps que vous m'avez donné je vous l'offre dès maintenant pour le salut des hommes. Je commence dès maintenant mon rôle de victime que je dois achever sur l'autel de la croix. C'est pour offrir mon corps en sacrifice que je viens dans le temple. *Tunc dixi : Ecce venio.*

S. Bernard fait remarquer que N.-S. Jésus-Christ a offert deux fois son corps en sacrifice au Père éternel: la première fois dans le temple, au jour de sa Présentation; la seconde sur le Calvaire, au temps de sa Passion. Il est bien vrai qu'il a fait cette offrande pour ainsi dire à tous les instants de sa vie mortelle, depuis celui de son Incarnation, jusqu'à celui où il remit son âme entre les mains de son Père; mais il l'a faite deux fois publiquement et officiellement, si l'on peut ici employer ce mot. Sur le Calvaire il offrit un sacrifice sanglant, et, dans le temple, un sacrifice non sanglant. L'un et l'autre sacrifice furent volontaires, l'un et l'autre, efficaces; l'un et l'autre, admirables. L'un fut comme l'aurore de l'autre. S. Bernard les appelle le sacrifice du matin et celui du soir : *Illud erit sacrificium vespertinum, istud est matutinum* (serm. iii *de Purif.*) L'un est offert au matin de

la vie du Sauveur, l'autre le sera au soir de cette vie mortelle qu'il a acceptée pour nous. O prêtre digne de toute admiration, qui daigne ainsi, dès ses premiers jours, offrir à son Père le sacrifice de son propre corps!

Le Christ, considéré comme Dieu, ne pouvait être ni prêtre ni victime : l'une et l'autre qualité supposent une infériorité par rapport à Dieu, qui ne saurait lui convenir. Afin de pouvoir être prêtre et victime, il s'est incarné. Dès le premier instant de son incarnation, il s'est offert en victime à son Père, et n'a pas cessé de le faire jusqu'à sa mort, dit Tertullien : *A partu Virginis usque ad mortem factus est hostia* (*advers. Jud.*). Il disait sans cesse : Mon Père, le corps que vous m'avez donné je vous l'offre librement pour le salut des hommes. Je veux être flagellé, couronné d'épines, attaché à la croix, livré à une mort ignominieuse pour les pécheurs. Mais sur la croix et dans le temple, ce sacrifice de chaque jour, cette oblation perpétuelle fut consommée solennellement. Sur l'autel de la croix, il fut tout à la fois prêtre et victime, dit S. Augustin : *Simul ergo hostia et sacerdos in altari crucis perfectus est* (S. Augst. ser. CXXX *de temp.*). Au temple il fut de même prêtre et victime : *Ita sacerdos extitit, ut esset etiam sacrificium, quod pro nobis obtulit Deo, non aliud quam seipsum* (S. August. *in Psal.* XXVI).

Contemplez-le ce prêtre divin, entre les bras du vieillard Siméon, et voyez avec quel amour il offre au Père éternel son corps adorable, cette hostie d'agréable odeur, seule capable de payer la rançon du monde : *Hodie placabilis, et Deo placens hostia offertur in templo* (S. Bern. serm. II, *de Purif.*). Ce ne sont pas quelques grains d'encens; ce ne sont pas quelques gouttes de vin pur; ce n'est pas le sang des victimes, c'est lui-même qu'il offre en sacrifice : *Non grana thuris unius assis, non arabicæ arboris lacrymas, non duas meri guttas, nec sanguinem reprobi bovis mori optantis* (Tertul. *Apol.* XXX). Qu'une pure créature soit offerte en sacrifice à Dieu, il n'est là rien qui puisse étonner; mais que le Christ, véritablement Dieu comme il est véritablement homme, offre ainsi son propre corps, dès les premiers jours de son existence, en sacrifice solennel à Dieu son Père pour le salut des hommes, voilà un miracle de la divine sagesse que nous ne pourrons jamais assez admirer.

Mais est-ce assez d'admirer ce que le Fils de Dieu fait en ce jour pour nous? Non sans doute. Il nous a donné l'exemple, et c'est pour que nous agissions comme lui. A son imitation, nous devons, nous aussi, nous offrir au Seigneur. Si Jésus-Christ qui était Dieu s'est offert en sacrifice, pourquoi nous qui sommes si peu de chose, n'offririons-nous pas à notre Créateur et à notre Dieu le sacrifice de nos corps et de nos âmes? C'est uniquement par libéralité, par amour pour nous que Jésus-Christ s'est im-

molé : refuserons-nous de l'imiter, nous qui le devons faire à titre de justice? *Ille seipsum obtulit, tu quis es qui te offerre contemnis* (S. Bern. serm. III. *de Purif.*). O pécheur, n'hésite pas un moment à t'offrir à ton Dieu. Mille fois peut-être tu as sacrifié à l'avarice, à la gourmandise, à la volupté et au démon : c'est à Satan et non à Dieu que tu as immolé tes victimes : *Immolaverunt dæmoniis et non Deo* (Deut. xxxii. 17) : cesse une bonne fois d'appartenir au péché, au démon, et donne-toi tout entier au Seigneur. N'écoute pas l'esprit mauvais, n'écoute pas le monde qui te détournent de ce sacrifice que tu dois faire, ou s'efforcent de le retarder. Si le Christ s'est offert, pourquoi ne t'offrirais-tu pas toi-même? Si le Christ s'est offert dès sa plus tendre enfance, pourquoi remettrais-tu ton offrande à plus tard : Tertullien rapporte le sacrifice impie et exécrable que les Gentils offraient à une déesse infâme : ils lui consacraient leurs enfants dès leur naissance : *Prima conservatio infantis super terram, statinæ Deæ sacrum est* (Tertul. *lib. de an. cap.* xxxix).

O pécheurs, vos enfants sont les pensées de votre intelligence, les désirs de votre cœur : à qui les avez-vous consacrés dès votre jeunesse, dès votre enfance? Non pas sans doute à une déesse du paganisme, mais à vos passions, à la volupté, à l'avarice, à la gourmandise. Il est temps de changer de conduite. N'offrez plus désormais vos sacrifices à Satan, mais à Dieu. Convertissez-vous au Seigneur, quittez vos mauvaises habitudes. Que désormais toutes vos pensées soient pour lui; que toutes vos affections soient pour lui : que tout votre être lui soit consacré, sacrifié, immolé. Si vous avez irrité le Seigneur en sacrifiant à des dieux étrangers, apaisez sa colère en vous offrant à lui en sacrifice et en victime, chaque jour, comme Jésus s'offrait à son Père.

Mais en même temps que Jésus, Marie offrait aussi son sacrifice dans le temple.

II. — *Sacrifice de Marie.*

Les Pères enseignent unanimement que la bienheureuse Mère de Dieu n'était aucunement obligée de se soumettre à la loi de la purification. Elle en était exempte en sa qualité de mère du législateur. Elle en était exempte encore parce qu'elle était toujours vierge, même après son enfantement qui n'avait porté nulle atteinte à son intégrité virginale. Elle n'avait pas à se purifier, la Vierge immaculée, qui avait conçu sans péché, et dont jamais la moindre faute n'avait terni l'éclatante sainteté. *Virgo non eguit purificatione, quæ neque in peccato concepit, neque unquam peccavit* (Dion. Carth. in cap. II. Luc).

Cependant quarante jours après la naissance du divin Enfant,

Marie se rendit au temple, se soumettant humblement à la loi de la purification. Elle était plus pure que les Anges qui entourent le trône de Dieu dans le ciel ; cependant elle n'hésita point à se mettre au rang de celles qui avaient besoin de laver leurs souillures : *Quamvis esset purissima, non renuit inter cæteras mulieres immundas recenseri.* (Hug. Card. in cap. II, Luc). Contemplez en esprit cette Vierge très sainte, accomplissant dans le temple le précepte de la purification imposé aux autres mères, et admirez la générosité avec laquelle elle fait le sacrifice de son honneur, de sa réputation. Elle consent, malgré sa pureté sans tache, à passer pour une femme souillée et impure. Elle est la Mère immaculée, la Mère de Dieu ; elle est digne, par sa sainteté, que celui qui est le Saint des saints devienne son Fils, et elle veut bien qu'on la regarde comme une pécheresse, comme une femme qui a besoin des purifications légales.

Dans la soumission de Marie à la loi de la purification, la vertu de Marie qui brille le plus avec son obéissance, c'est son humilité. L'obéissance de Marie fut admirable, puisqu'elle se soumit à une loi qui n'existait pas pour elle ; mais on peut dire que son humilité le fut plus encore, parce qu'elle voulut bien donner lieu de croire que l'impureté légale existait en elle. Elle consentit à se purifier, comme si quelque souillure l'avait atteinte : *Quam in die Purificationis Maria ostentaverit humilitatem, dum quæ Angelis purior erat, quasi sordibus scateat, purificationis remedium ad eas abstergendas assumpserit.* (Guerric. serm. IV, *de Purif.*). Marie aurait pu dire : Pourquoi l'entrée du temple me serait-elle interdite pendant un certain temps comme aux autres femmes devenues mères, puisque j'ai mis au monde le Dieu même du temple ? Pourquoi n'y entrerai-je pas, puisque mon sein virginal est devenu le temple de l'Esprit saint ? Elle pouvait dire encore : Qu'ai-je besoin de purification, moi qui suis la Vierge des vierges, la Vierge très pure ? Il n'y a rien de souillé en moi : il n'y a pas de tache à purifier. L'enfant que j'ai mis au monde est la source de toute pureté ; il est venu pour laver tous les pécheurs de leur iniquités : pourquoi donc me soumettre à la loi ignominieuse de la purification dont je suis exempte à tant de titres ? Voilà ce que Marie pouvait dire. Mais elle laisse de côté ces raisons et plusieurs autres encore ; son humilité profonde ne lui permet pas de s'y arrêter un moment ; elle embrasse avec joie le parti qui la confond aux yeux des hommes avec les autres mères. O sublime humilité de Marie ! ô sacrifice d'un mérite incomparable ! L'humilité est un très grand sacrifice, dit S. Jean Chrysostome ; il est de beaucoup supérieur à tous ceux qu'offraient les Juifs : *Sacrificium maximum humilitas est ; hoc sacrificium humilitatis multo melius est quam Judæorum* (hom. II, in Ps. L). C'est qu'en effet, la vic-

time offerte n'est autre que la réputation, la bonne renommée, ce bien plus cher que tous les autres, au dire de S. Thomas : *Nihil est ita carum homini sicut fama* (Opusc. IX, *de decem præcept.*) Admirez donc Marie sacrifiant à Dieu, par humilité, l'honneur, la réputation de pureté immaculée à laquelle elle avait tout droit, et consentant à passer pour l'égale des autres mères, quoiqu'elle fût la mère toute pure du Dieu qui est la sainteté même. S. Augustin offrit un sacrifice de cette sorte dans le livre de ses *Confessions* où il dit au Seigneur: « Accep- » tez le sacrifice de mes confessions : » *Accipe sacrificium confessionum mearum* (*Confess. Lib. V*); mais les conditions n'étaient point les mêmes. Augustin qui avait été pécheur s'avouait pécheur et souillé de toutes sortes de fautes. Marie plus pure que les astres du ciel, plus pure que les anges, consentait à paraître pécheresse aux yeux des hommes. Qui dira combien un tel sacrifice fut grand aux yeux du Seigneur ?

Les femmes sont exclues du sacerdoce et des fonctions du culte; S. Paul veut qu'elles se tiennent voilées et silencieuses dans l'église. Cependant S. Epiphane donne le titre de prêtre à Marie : « Admirez, dit-il, admirez Marie qui est tout à la fois » prêtre et autel : » *Mirare Mariam, veluti sacerdotem pariter, ac altare* (Orat. *in B. V.*). Sans doute elle n'était pas marquée du caractère sacerdotal, mais elle accomplit la grande fonction du prêtre, par l'immolation qu'elle fait à Dieu de son honneur et de sa réputation. On a vu souvent depuis, des saints marcher sur les traces de la très sainte Vierge, accepter les opprobres les plus immérités, ne pas dire un seul mot, pour repousser et réduire à néant les calomnies dont ils étaient victimes : mais ces généreux serviteurs de Dieu, quelle que fût leur innocence avaient d'abord été pécheurs. La faute originelle avait laissé en eux des traces indélébiles; ils avaient besoin de faire pénitence. Le sacrifice qu'ils faisaient était grand, mais la gloire qu'ils immolaient, qu'était-elle comparée à la gloire de Marie ? Or, c'est cette gloire supérieure à celle de tous les anges et de tous les bienheureux ensemble, que Marie sacrifiait en permettant aux témoins de sa purification, de juger qu'elle n'était ni Vierge, ni Mère du Christ, mais une femme comme les autres.

Mais hélas ! que la bienheureuse Vierge trouve peu d'imitateurs de son généreux sacrifice ! qu'ils sont rares ceux qui consentent à demeurer fidèles à Dieu, au détriment de leur amour propre ! qu'ils sont nombreux ceux qui ont plus de souci de paraître bons que de l'être véritablement ! On se préoccupe moins de sa conscience que de l'opinion des hommes. Il en était ainsi déjà du temps de S. Jérôme qui disait : « Les choses en sont » venues à ce point qu'il nous importe peu de faire le bien pourvu « que nous en ayons l'honneur. » *Eo producta res est, ut neglecta*

veritate meriti, de sola opinione curemus (Ep. I, *ad Demet.*). Marie préféra l'obéissance qui pourtant n'était pas faite pour elle, au soin jaloux d'un honneur qui lui était dû, et l'on voit, au contraire, des multitudes de chrétiens qui ne gardent pas la loi, de peur de s'attirer des mépris ou des moqueries ! On craint d'être critiqué et tourné en dérision si l'on pardonne à ses ennemis, si l'on garde les commandements de l'Église, si l'on fuit les sociétés dangereuses, si l'on approche des sacrements, enfin si l'on accomplit comme on le doit tous les devoirs qu'impose le titre de chrétien ; on rougit de faire le bien et on fait le mal par respect humain. O aveuglement des hommes ! Ne savent-ils donc plus que Jésus-Christ rougira devant son Père, de ceux qui auront rougi de lui et de ses enseignements devant le monde, lorsqu'il viendra dans tout l'éclat de sa majesté pour juger le monde ? N'ayez plus honte, ô pécheurs, de garder la loi de Jésus-Christ : ne craignez plus de faire le bien, parce que les autres vous blâmeront peut-être. Faites ce que vous devez, et laissez dire le monde. Sacrifiez à Dieu ce malheureux respect humain, cette idole ridicule qui, plus d'une fois, vous a retardés dans le chemin du bien, et vous a même entraînés dans l'abîme du péché. Imitez Marie; offrez avec elle votre sacrifice.

III. — *Sacrifice de Siméon.*

La vie présente est trompeuse et vaine, remplie de souffrances et de travaux, un rien peut la briser; elle passe, elle s'évanouit, elle périt ; plus ses jours et ses années s'accumulent, plus elle approche de sa fin, et sa fin c'est la mort. Cependant nous aimons cette triste vie telle qu'elle est, nous désirons la conserver longtemps et ce désir ne fait qu'augmenter avec l'âge. « Il nous est naturel de vouloir vivre, » dit S. Augustin : *Naturale nobis est velle vivere* (Lib. I, *Gen. ad litt. c.* 27). Dans le mystère de ce jour, nous voyons le vieillard Siméon triompher de cette inclination de la nature. Il fait à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie et, par amour pour le Seigneur, il désire mourir. A la naissance du Sauveur, les anges avaient chanté, les bergers l'avaient visité, les Mages lui avaient offert leurs présents. Aujourd'hui Siméon lui offre aussi ses dons : ce n'est pas de l'or ou de la myrrhe, c'est sa vie même qu'il donne et sacrifie. « Maintenant vous laissez aller votre serviteur » dit-il au Seigneur : *Nunc dimittis servum tuum Domine* (Luc. II, 29); ce que S. Ambroise traduit : « Maintenant, laissez aller votre servi- » teur. » *Nunc dimitte* ; c'est-à-dire : Je vous le demande en grâce, Seigneur ; faites que maintenant je meure de votre amour. Je vous offre ma vie ; je désire ardemment la sacrifier pour vous. Qui me donnera de mourir pour votre gloire ?

S. Grégoire compare les hommes vivant sur la terre à des navigateurs. Celui qui est sur un vaisseau se tient debout, marche, s'assied, se couche et toujours il avance ; le vaisseau l'emporte dans sa course. Il en est de même pour nous : nous dormons ou nous veillons, nous nous taisons ou nous parlons, nous sommes assis ou nous marchons, qu'importe ? nous avançons toujours dans la vie, et chaque moment du temps qui s'écoule nous rapproche de notre fin. Mais si les navigateurs embarqués pour un lointain voyage ne sont pas pourvus des provisions nécessaires, quelles angoisses pour eux lorsque arrivés en pleine mer et poussés par les vents, ils reconnaissent leur imprudence ! Il en est ainsi des pécheurs qui ont négligé, pendant tout le cours de leur vie, de faire provision de bonnes œuvres, lorsqu'ils se voient au moment de passer de ce monde dans l'autre. La vue de leur dénûment n'est-elle pas pour eux une horrible tentation de s'abandonner au désespoir.

Siméon, qui était un homme juste et craignant Dieu, avait amassé, pendant une longue vie, des trésors de mérites pour la vie future, aussi ne craignait-il pas de s'embarquer pour le lointain voyage. La mort ne le faisait pas trembler ; il la désirait au contraire, et il offrait avec joie le sacrifice de sa vie au Seigneur : *Nunc dimittis servum tuum, Domine* : « Je vous en » prie, Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur. »

S. Paul désira mourir pour Jésus-Christ ; Siméon eut le même désir ; il y eut cependant entre les deux une grande différence. S. Paul désira mourir pour être avec Jésus-Christ : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.* Siméon était avec Jésus-Christ ; il le voyait ; il le portait entre ses bras et il demandait de mourir pour lui. O très saint vieillard ! vous aviez désiré ardemment de voir le Seigneur. Le voici ce désiré de toutes les nations, ce libérateur du peuple d'Israël, ce Messie promis aux patriarches et aux prophètes ; le voici votre Dieu que vous souhaitiez tant considérer de vos yeux. Pourquoi maintenant que vous le possédez désirez-vous sortir de cette vie et mourir ? « Parce que, dit-il, ses yeux ont vu le salut de Dieu : *Quia viderunt oculi mei, salutare tuum.* Il veut mourir parce qu'il a vu le Christ. S. Paul désirait la mort pour le voir, et Siméon la désire parce qu'il l'a vu. C'est qu'il ne pouvait pas voir Jésus-Christ sans l'aimer. Aussi l'aima-t-il, et son amour fut tel qu'il lui sacrifia sa vie, et demanda de mourir pour lui : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

Au rapport de Plutarque, un ancien philosophe avait un désir extrême de voir l'empereur Auguste. Admis en sa présence, il le contempla un instant, puis se précipita dans un foyer ardent en disant que des yeux qui avaient joui d'une si grande lumière ne devaient plus désormais rien voir. Cet acte était plutôt celui

d'un insensé que d'un sage ; au contraire, Siméon qui après avoir contemplé le Christ, ne désira plus rien voir dans ce monde, mais lui sacrifia entièrement sa vie et voulut mourir pour lui, se montra véritablement sage, en disant : *Oro ut dimittas me :* Je vous en prie, Seigneur, laissez-moi aller.

O sacrifice admirable de Siméon ! Plût à Dieu que tous les fidèles imitassent ce saint prêtre ; plût à Dieu qu'ils consacrassent et sacrifiassent leur vie, non pas au monde et au démon, mais à Jésus-Christ !

Siméon reçut Jésus-Christ entre ses bras : nous le recevons aussi, non pas seulement entre nos bras, mais en nous-mêmes, par la sainte communion. Lorsque Siméon tenait le divin Enfant, il lui sacrifia sa vie : toutes les fois que nous recevons Jésus dans l'Eucharistie, nous devons lui sacrifier la nôtre et lui dire avec le saint vieillard : Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur : *Nunc dimitte servum tuum, Domine.* Je suis prêt à donner ma vie pour vous. Avant de m'approcher de la sainte Table, je me suis préparé comme je voudrais l'être au moment de ma mort. — Dieu voulut que les Juifs mangeassent l'Agneau pascal, debout, tenant un bâton à la main comme des voyageurs, pour nous apprendre que quiconque mange l'Agneau eucharistique doit le faire dans les mêmes dispositions que s'il se préparait à sortir de ce monde : *Quicumque agnum Eucharisticum manducant, ita debent esse expediti, quasi exituri de hoc mundo* (S. Chrysost. hom. liv, *in Math.*) O chrétiens, comment avez-vous mangé l'Agneau eucharistique. Avez-vous pris cette nourriture sacrée comme si vous deviez mourir aussitôt après avoir communié ? Si un ange était venu vous dire : vous allez paraître à l'instant devant Dieu : votre réponse eût-elle été la parole de Siméon : Seigneur, laissez aller votre serviteur dans la paix : je suis prêt à mourir : *Nunc dimitte servum tuum* ? Ne vous restait-il pas quelque bien mal acquis à rendre, quelque pénitence à faire pour vos péchés passés, quelque faute grave à confesser, peut-être ? Qui sait ? peut-être avez-vous plus d'une fois imité le traître Judas et reçu le Seigneur dans un cœur souillé par l'iniquité. O pécheur ! ô Judas ! ô traître ! n'approchez plus pour donner à Jésus le baiser de paix, pour manger sa chair adorable si vous n'avez pas d'abord purifié votre conscience, si vous ne vous êtes pas éprouvé vous-même, si vous n'avez pas purifié votre cœur et votre âme de toute souillure, si vous n'avez pas mis ordre aux affaires de votre conscience, comme vous voudriez l'avoir fait à l'heure même de la mort. Soyez prêt. Il faut que vous puissiez dire comme Siméon, avec une entière confiance : Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur. Je vous offre ma vie ; prenez-la, s'il vous plaît d'accepter à l'heure même mon sacrifice. Mon cœur est prêt, ô mon

Dieu, mon cœur est prêt : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Si vous vous approchez de la sainte Table avec de telles dispositions, Dieu sera prêt aussi à vous donner, au jour fixé par son infinie miséricorde, l'éternelle béatitude, dont vous jouirez au sein d'une paix que rien ne troublera jamais. *Amen.*

TROISIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

DE LA PURETÉ ET DE L'HUMILITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ.

Luc. II, 22.

Le spectacle que la sainte Eglise nous fait contempler aujourd'hui est bien fait pour exciter notre étonnement. Quoi, la bienheureuse Marie Mère de Dieu se rend au temple pour se soumettre à la loi de la purification ? La toute sainte, la tout immaculée, celle que les anges proclament belle comme la lune et pure comme le soleil se range parmi les autres mères, et demande comme elles d'être purifiée ? Le Fils qu'elle a mis au monde n'est-il donc pas la sainteté même ? N'est-elle pas elle-même le miroir parfait de toute sainteté et de toute justice ? La place de la Vierge immaculée, plus pure que les anges du ciel, est-elle donc au milieu des femmes qui ont conçu dans le péché des fruits souillés de la tache originelle ? « O bienheureuse Vierge, » s'écrie S. Bernard, rien ne vous oblige à la purification : vous » n'en avez aucun besoin ! Mais quoique vous resplendissiez de » l'éclat du soleil, et que vous soyez pleine de grâce, cependant » vous voulez paraître semblable aux autres femmes [1]. » Merveilleuse humilité de Marie que le ciel et la terre admirent ! Oui ce qu'elle fait aujourd'hui mérite toutes nos louanges ; mais ses ennemis en ont pris quelquefois l'occasion de la calomnier. Ils ont dit qu'elle n'était pas meilleure que les autres femmes, puisqu'elle avait dû se purifier, comme toutes les mères, après la naissance de son fils. Ils en ont fait une pécheresse, parce qu'elle s'était humiliée au point d'accomplir la loi imposée aux femmes dont les enfants naissent dans le péché.

Les malheureux ! Qu'ils sont coupables de jeter ainsi l'outrage à la face de la Mère du Seigneur ! Ecoutez ce que dit S. Cyrille

1. O beata Virgo, vere non habes causam, nec tibi opus est purificatione; sed cum esses ut sol gratia plena, sicut cæteræ mulieres apparere voluisti. S. Bern. *Ser. de Purific.*

d'Alexandrie : « La grande impiété des Ariens éclate à tous les » yeux, lorsqu'ils viennent jusqu'à dire que Marie Mère de Dieu » avait besoin d'offrir les sacrifices que la loi et la coutume » imposaient aux femmes devenues mères [1]. » Ne voyez-vous pas que l'humble Marie apporte avec elle, dans le temple, un témoignage irrécusable de sa pureté immaculée ? Et quel est ce témoignage, sinon son divin Enfant ? Les femmes qui avaient encouru l'impureté légale se voyaient interdire, sous les peines les plus graves, de toucher aux choses saintes. Comment la bienheureuse Vierge, si elle avait encouru l'impureté légale, porterait-elle le Saint des saints entre ses bras, et pourrait-elle l'offrir à Dieu le Père ?

Prenons donc en main la cause de la très pure et très immaculée Vierge, et montrons que rien ne l'obligeait à se soumettre à la loi de la purification. Les preuves ne nous manqueront pas : Mère de Dieu, elle a toujours été parfaitement pure ; elle a aimé la virginité plus tendrement, si l'on peut dire, que toutes les autres vertus : ceux qui ont osé parler contre sa pureté sans tache, ont été souvent très gravement punis. Voilà ce que personne n'ignore. Nous dirons aussi comment il nous faut imiter la pureté et l'humilité de cette très sainte et très auguste Vierge.

I. — *Marie toujours parfaitement pure.*

Que la langue devienne muette, que la main se dessèche, qui oserait dire ou écrire que Marie a ressemblé aux autres femmes et ne les a pas surpassées en excellence, autant que le ciel est au-dessus de la terre. Les saintes Ecritures et leurs interprètes autorisés nous apprennent à mieux parler de Marie.

Un jour que Moïse faisait paître les brebis de Jéthro son beau-père, il les conduisit jusque dans le désert. Voilà que tout à coup il aperçoit, au sommet d'une colline, un buisson tout en flammes. Il regarde et voit avec étonnement, que ni le moindre rameau, ni la moindre feuille n'est atteinte et endommagée par le feu. Alors il dit : « J'irai et je verrai cette grande vision. » *Vadam et videbo visionem hanc grandem* (Exod. III, 3). Il avance donc, il gravit la colline, il voit et il est rempli de stupéfaction. Au moment où il approche, une voix sort du buisson et lui dit : « N'approche point d'ici : ôte la chaussure de tes pieds, car le » lieu dans lequel tu es est une terre sainte. » Dans ce buisson ardent, la sainte Eglise a toujours vu la figure de la bienheureuse Vierge Marie. Dès les premiers siècles elle chantait en son honneur cette antienne : « Dans le buisson que Moïse vit brûler

1. Clare patet in quantam impietatem prolabantur Arriani qui Deiparam Mariam iis sacrificiis, quæ pro puerperis ex lege offerri mos erat, opus habuisse asserunt. S. Cyrill. Alex. *l.* 2 *de fide.*

» sans être consumé, nous reconnaissons votre virginité digne » de toute louange [1]. » Remarquez ici de quel respect Dieu voulut que fût entouré ce symbole qui représentait la bienheureuse Vierge. S'il exigeait tant pour une simple figure, s'il fallait, pour en approcher, que Moïse ôtât ses sandales, de quel honneur, à votre avis n'a-t-il pas entouré celle que l'image représentait, sa très sainte et bienheureuse Mère ? De même encore, s'il a préservé de toute lésion le buisson au milieu des flammes, ne doit-on pas penser qu'il a préservé aussi l'innocence de sa très sainte Mère et qu'il l'a conservée pure de toute tache. Pourrait-on pousser la folie jusqu'à penser que le Fils de Dieu ne pouvait pas ou qu'il ne voulut pas accorder ce privilège si naturel et si nécessaire, à celle qu'il choisissait pour sa mère ?

Demandons encore à l'histoire de Moïse, un autre fait dont la même vérité ressortira avec évidence.

Lorsque le peuple de Dieu fut arrivé aux confins de la terre promise, le grand prophète envoya des émissaires chargés d'explorer cette contrée avant d'y pénétrer. Ils allèrent donc, accomplirent fidèlement leur mission, et à leur retour ils rapportèrent une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire. C'était pour montrer au peuple d'Israël la fertilité sans rivale de cette région. Au fruit on connaît la terre qui le produit. Jésus-Christ est un fruit ; la bienheureuse Vierge sa Mère est la terre qui a produit ce fruit divin. Qui croira que cette terre fut jamais couverte de ronces et d'épines ? Qui croira que Marie ne fut pas toujours parfaitement pure et exempte de toute tache ? Dans l'ancien droit, la reine jouissait, d'après la loi, de tous les privilèges que possédait le roi lui-même. Ne devons-nous pas regarder comme absolument indubitable que le roi du ciel et de la terre, Jésus-Christ, qui, en vertu même de sa nature divine, était pur de tout péché, voulut que la reine du ciel et de la terre, Marie, le fût aussi par privilège. Etait-il possible qu'il en fût autrement, lorsque des relations si intimes unissaient ensemble le Fils de Dieu et l'auguste Vierge ? Elle lui avait donné sa chair et son sang, cette chair qui a tant souffert pour notre rédemption, ce sang versé jusqu'à la dernière goutte pour notre rançon. Elle a été très réellement sa mère ; plus mère que les mères ordinaires ne le sont de leurs enfants. Aussi la sainte Eglise ne se lasse-t-elle pas de glorifier ce lien qui unit Marie à Jésus, et de redire ces paroles de la femme de l'Evangile : « Bienheureuses » les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils du Père » éternel ; bienheureux le sein qui a nourri de son lait le Christ » notre Seigneur. » C'est en toute vérité que Marie peut dire à

1. Rubum quem viderat Moyses incombustum conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem. Offic. Purif. *ant.* 3 *ad primas Vesp.*

Jésus: *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Elle a un véritable droit à son respect et à son obéissance en qualité de mère: Jésus-Christ ne faisait que son devoir de bon fils, lorsqu'il lui était soumis dans l'humble maison de Nazareth. Il reste donc cette vérité incontestable, que la bienheureuse Vierge Marie, en devenant la Mère de Dieu, fut élevée au plus sublime degré de dignité qu'une pure créature puisse atteindre et que de plus, en devenant mère, elle ne perdit rien de sa pureté et de son intégrité virginale. Mais la virginité unie à la maternité, n'est-ce pas quelque chose d'insolite, d'inouï, d'inacceptable ? Oui sans doute dans l'ordre purement naturel; mais dans l'ordre surnaturel il n'en est plus de même. Le prophète annonçait ce mystère lorsqu'il disait: « Le Seigneur a créé quelque » chose de nouveau sur la terre : » *Creavit Dominus novum super terram* (Jerem. xxxi, 22). Quelle est cette nouveauté ? C'est la maternité de Marie. De même que le rayon du soleil pénètre le cristal et le traverse sans le briser; au contraire, il lui communique un plus brillant éclat; de même le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie après avoir été conçu dans son sein, non seulement ne nuisit aucunement à son intégrité virginale, mais il la glorifia. Comment put-il en être ainsi ? Ecoutez Richard de S. Laurent : « Que la maternité accompagne en Marie » l'intégrité virginale, et qu'elle ne cesse pas d'être vierge en » donnant le jour à son Fils, voilà un miracle inouï de la toute- » puissance de Dieu [1]. »

II. — *Tendre amour de Marie pour la chasteté.*

La pureté immaculée de la bienheureuse Vierge Marie ressort encore de l'amour particulier qu'elle avait conçu dans son cœur pour la virginité. Certes, toutes les vertus lui étaient chères, mais on peut dire que nulle autre n'avait pour elle un aussi grand attrait. S. Ildephonse nous apprend qu'elle fut la première à consacrer à Dieu sa virginité par vœu : *Prima omnium fœminarum Deo virginitatem obtulit* (ser. vii *de Assump.*). Lorsque l'archange Gabriel salua Marie au nom de la très sainte Trinité, et lui offrit la dignité suprême de Mère de Dieu, elle fut troublée à la parole du messager céleste. Pourquoi troublée ? Parce qu'elle ne pouvait comprendre d'abord comment la divine maternité, dont parlait l'ange, pourrait s'accorder avec la virginité. Elle demanda donc à l'ange de l'instruire : « Comment cela se » fera-t-il ? » *Quomodo fiet istud?* Et s'il y avait eu à redouter la moindre atteinte pour sa pureté virginale, elle aurait renoncé

1. Quod integritati virginitatis accederet fœcunditas prolis, ut manens virgo integra fieret mater fecunda, inauditum est miraculum omnipotentiæ Dei. Richard. a S. Laur. *apud Claus.*

à la dignité presque infinie de Mère de Dieu plus volontiers qu'à sa pureté tout immaculée. C'est que Dieu avait aimé Marie plus qu'aucune créature, de toute éternité ; il l'avait sanctifiée au moment même de sa conception ; il l'avait fait naître de la race royale de David ; il avait voulu qu'elle fût souvent visitée par les anges dans le temple. Et voilà que l'archange Gabriel la salue pleine de grâce ; voilà que sa cousine sainte Elisabeth la proclame bénie entre toutes les femmes. Elle donnera le jour au Fils de Dieu lui-même ; les anges et les rois lui adresseront leurs hommages ; à son entrée dans la terre d'Egypte, les simulacres des faux dieux seront renversés et brisés ; aux noces de Cana, elle obtiendra de son divin fils qu'il accomplisse son premier miracle ; elle verra le Fils de Dieu soumis à sa volonté et, à l'heure de sa mort, elle montera au ciel en corps et en âme, au milieu des chants et des acclamations des Apôtres et des Anges. Mais aux yeux de Marie, la sainte virginité avait plus de prise que tant de gloire et de grandeur. C'est pourquoi la sainte Eglise la proclame, dans les Litanies, la Vierge des vierges et la reine des vierges. O Marie ! que ce titre glorieux est bien digne de vous !

Dans le Cantique des cantiques, l'Epoux divin recourt à diverses comparaisons gracieuses, pour faire ressortir la beauté de son Epouse. Il lui adresse ces paroles : « Vos joues sont » comme un quartier de grenade, sans ce qui est caché au de- » dans [1]. » La couleur rouge de la grenade représente la rougeur modeste qui couvre les joues de la bienheureuse Vierge Marie. La grenade porte une sorte de couronne, et on peut dire qu'elle est le roi des fruits. Elle représente donc bien Marie la reine des vierges. Mais que signifient ces autres paroles : *Absque eo quod intrinsecus latet.* « Sans ce qui est caché au dedans ? » Dans la grenade, au-dessous de l'écorce rouge il y a la chair qui est rouge aussi et les grains précieux, principe et cause de la belle couleur dont le fruit est extérieurement revêtu. C'est ainsi que se trouve caché dans la Vierge des vierges ce qui ajoute un prix incomparable à sa pureté virginale. Et quel est donc ce trésor caché ? Quelle est cette source infinie de beauté et de charmes ? C'est Jésus-Christ, c'est le Fils de Dieu qu'elle a conçu dans le temps ; le Fils de Dieu qu'elle a enfanté. Non, ce n'est pas Jésus qui aurait pu nuire en rien à la pureté de sa Mère, ni blesser son intégrité virginale. Dans sa conception et dans son enfantement, dit S. Pierre Chrysologue, la pudeur de Marie a grandi, sa chasteté a pris un nouvel accroissement, et son intégrité est devenue plus parfaite [2].

1. Sicut fragmen mali punici, ita et genæ tuæ, absque eo quod intrinsecus latet? Cant. iv, 3.

2. In conceptu, in partu crevit pudor, aucta est castitas et integritas roborata. S. P. Chrysol. *ser.* 142.

Le roi-prophète a raison de nous montrer la bienheureuse Vierge Marie, la reine, comme il l'appelle, à la droite de Dieu dans le ciel : *Adstitit regina a dextris tuis.* Si le roi Salomon voulut que sa mère Bethsabée eût un trône préparé à la droite de son trône royal, et qu'elle y prît place, pourriez-vous bien penser que Jésus-Christ eut moins d'attentions pour sa divine Mère ? Le dire serait un blasphème ; loin de nous de telles imaginations. Marie l'emporte en dignité, mais à un degré inimaginable, sur la mère de Salomon et sur toutes les autres femmes. Les hérétiques qui attaquent sa dignité, ne commettraient-ils pas d'autre crime contre la foi, mériteraient à ce seul titre l'horreur du ciel et de la terre.

III. — *Châtiments de ceux qui attaquent la virginité immaculée de Marie.*

L'expérience de chaque jour nous apprend que les hommes redoutent plus les châtiments que les fautes elles-mêmes. Si donc il est ici quelqu'un qui n'ait pas pour la Mère de Dieu tout le respect qui lui est dû, qu'il craigne au moins la terrible vengeance que Dieu tire toujours, et souvent même dès cette vie, de ceux qui se rendent coupables envers sa très sainte Mère. Les traits que je vais rapporter ne sont pas de ceux que l'on puisse révoquer en doute, ce sont des faits authentiques, acceptés par l'histoire.

L'hérésiarque Nestorius enflammé, on ne sait pourquoi, d'une véritable haine contre la très sainte Vierge Marie, voulut lui ravir le plus beau fleuron de sa couronne, la dignité, fondement et cause de toutes ses grandeurs et de tous ses privilèges. Il prétendit que Marie n'avait pas droit au titre de Mère de Dieu, qu'elle n'avait enfanté en réalité qu'un homme. Averti de son erreur par le concile d'Éphèse, il refusa de se soumettre. Il fut donc condamné et relégué en exil. Sa langue qui avait blasphémé contre la Mère de Dieu fut dévorée par les vers ; et il mourut misérablement, en proie à une horrible corruption.

L'empereur iconoclaste Constantin Copronyme déploya toute sa puissance pour abolir le culte de la très sainte Vierge. Il défendit, sous les peines les plus graves, d'invoquer son saint nom, de réclamer sa protection, de publier ses grandeurs. Qu'arriva-t-il ? Peu de temps après avoir rendu ces décrets impies, il fut frappé d'un mal terrible qui le jetait dans une sorte de rage. La douleur lui faisait pousser des hurlements de bête fauve. Quelques-uns de ceux qui l'entouraient essayèrent de le ranimer un peu, et d'éveiller en lui quelque espoir ; mais à leurs bonnes paroles il répondait par des cris plus affreux encore, disant qu'il

était damné et qu'il voyait les portes de l'enfer ouvertes pour le recevoir. Ce fut ainsi qu'il rendit son âme.

Mais citons un fait qui remonte à des temps moins éloignés. Une femme hérétique ordonna à sa servante qui était catholique de lui préparer un bain. Or c'était le jour de l'Assomption de la très sainte Vierge. La servante ne voulait pas le faire, à cause de la solennité de la fête. Alors cette femme se prit à blasphémer et à dire: La Marie dont tu me parles était une femme comme moi et comme les autres femmes ; elle ne valait pas mieux. Qu'arriva-t-il ? soudain la maison fut tout en flammes, et pour que l'action de la vengeance divine fût évidente, les sarments que la servante avait apportés pour allumer le feu de la chaudière demeurèrent intacts.

Prononcez donc, si vous l'osez, des paroles de blasphème, des paroles légères ou insultantes, contre la bienheureuse Vierge. Sachez seulement que Dieu tient moins à son propre honneur qu'à celui de sa Mère, qu'il venge les outrages faits à Marie avec non moins de rigueur que ses propres outrages. Il est vrai qu'il ne le fait pas toujours d'une manière frappante en ce monde, car il veut nous laisser le mérite d'être fidèles et d'honorer Marie, plus par amour que par crainte. Mais le châtiment n'en est pas moins certain. Pour être retardé il n'en est que plus redoutable.

Pour nous, frères bien-aimés, nous chérissons Marie, nous honorons sa pureté immaculée ; les outrages dont les méchants se rendent quelquefois coupables envers elle nous sont une raison de plus de l'aimer et de lui témoigner notre vénération. Avec S. Bernard et avec toute l'Eglise catholique, proclamons que Marie est bénie entre toutes les femmes ; qu'elle est incomparablement plus parfaite et plus sainte que toutes les créatures ; que la cérémonie de la purification accomplie au temple ne lui était nullement nécessaire ; qu'elle ne l'obligeait pas ; que son humilité seule fut cause qu'elle s'y soumit. Faisons plus; imitons, autant qu'il est possible à notre faiblesse, la pureté immaculée de Marie ; ne commettons jamais la moindre faute qui puisse blesser ses regards très chastes, et ceux de son Fils. Imitons son humilité, reconnaissons notre néant et purifions-nous par une sérieuse pénitence, de nos péchés passés : travaillons à devenir meilleurs.

Enfin supplions Dieu, ce Dieu souverainement grand et souverainement bon, dont la miséricorde n'a pas de bornes ; supplions-le par les mérites et l'intercession de sa mère bien-aimée, d'éclairer des lumières de la foi tant d'hérétiques et d'infidèles, tant de chrétiens ignorants ou mauvais. Qu'ils apprennent à connaître Marie et ses grandeurs ; qu'ils apprennent à l'aimer. La sainte Eglise, dans un office de la bienheureuse

Vierge, proclame hautement que Marie a donné le coup de mort à toutes les hérésies, dans l'univers entier. Que d'hérésies, que d'erreurs en effet ont été vaincues et dissipées, grâce au secours de la Mère de Dieu ! Mettons donc notre confiance en elle ; espérons que la mère des miséricordes se montrera miséricordieuse en notre faveur ; qu'elle réveillera la foi endormie dans le cœur de tous les chrétiens ; qu'elle la ressuscitera si elle est morte. Espérons qu'elle défendra et sauvera la sainte Église, dans nos temps troublés, au milieu de cette horrible tempête, la plus dangereuse peut-être que la barque de Pierre ait jamais subie. O Marie, venez à notre aide ; arrachez à la fureur des loups infernaux tant de pauvres brebis égarées. Elles ont fait partie du troupeau de votre Fils ; il les avait achetées au prix de son propre sang : rendez-les lui : ne permettez pas qu'elles périssent ! C'est la grâce que nous vous demandons particulièrement en ce jour. Ne repoussez pas notre humble prière mais daignez l'exaucer. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer [1]. — 1759.)

MARIE MÈRE DE LA VOIE, DE LA VÉRITÉ ET DE LA VIE.

Lumen ad revelationem gentium.

Luc. II, 22.

Les cérémonies du jour de la Purification de la très sainte Vierge sont remarquables par la multitude des cierges qu'on allume. Mais pourquoi ces cierges innombrables ? L'Église veut, en ce jour, faire briller à nos yeux le symbole de la divine lumière. Ces cierges nous rappellent Jésus-Christ le Verbe divin, Fils éternel de Dieu, incarné dans le sein de Marie, mis au monde, présenté au temple et reçu entre les bras du saint vieillard Siméon. Siméon voit briller cette lumière ; il a reconnu son Sauveur, l'objet d'une si longue attente et il s'écrie : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, parce » que mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous, la lumière » qui éclairera les nations : » *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc. (Luc. II, 29-31).

Jésus-Christ est la lumière. Marie est le flambeau d'où elle sort. Si Jésus est la lumière et Marie le flambeau, on peut pro-

1. *Promptuarium Concionatorium festivale*, auctore R. P. Mauro Bayrhamer professo Benedictino Vessofontano. — Venet. 1759.

clamer bienheureux quiconque suit ce flambeau et marche éclairé par cette lumière. « Celui qui me suit ne marche pas dans les » ténèbres, mais il aura la lumière de vie », dit Jésus : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ* (Joan. VIII, 12). Il dit encore ailleurs : « Je suis la lumière du monde : » *Ego sum lux mundi* : or cette lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise : *Et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt* (Joan. I, 5). Il est cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, *quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Ibid.* 9), et c'est par Marie, qu'il est venu dans ce monde et descendu jusqu'à nous; c'est d'elle que le Verbe a voulu naître revêtu d'une chair semblable à la nôtre. Marie est donc la Mère de la lumière : celui qui suit Marie suit la lumière ; par conséquent il ne saurait errer ; il n'est pas dans les ténèbres. Cette *Lumière*, nous montre la voie que nous devons suivre, selon une parole de l'Evangile : « Maître nous savons que vous êtes vrai et que » vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité : » *Magister scimus quia verax es et viam Dei in veritate doces* (Matth. XXII, 16). Il y a plus, elle est elle-même la *voie* ; car Jésus-Christ a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas et vita* (Joan. XIV, 6). Si donc la bienheureuse Vierge Marie est la Mère de la voie, de la vérité et de la vie, heureux ceux qui s'attacheront à ses pas. Pour nous y exciter davantage, nous allons la considérer sous ce triple rapport.

I. — *Marie mère de la voie.*

1. Jésus-Christ est pour nous la *voie*, dit S. Ambroise, la bonne voie qui conduit ceux qui croient au royaume du Ciel : *Christus nobis via est, et bona via, quæ credentibus cœli regna patefacit* (*de Fide*, lib. III, cap. 4). Il est la voie, et il n'y en a point d'autre parce qu'il n'est donné aux hommes d'obtenir le salut qu'en son nom. Il est la voie, parce que seule sa doctrine conduit au salut. Tout enseignement qui n'y est pas conforme conduit à la ruine. Il nous en avertit lorsqu'il dit : « Celui qui » n'entre point par la porte dans le bercail des brebis, mais y » monte par ailleurs, est un voleur et un larron : » *Qui non intrat per ostium in ovile etc.* (Joan. X, 1). Et un peu après il ajoute « C'est moi qui suis la porte : « *Ego sum ostium* (*Ibid.* 7). Il est la voie, parce que personne autre que lui n'aurait pu offrir au Père éternel, ni accomplir la satisfaction que le péché réclamait. Il est la voie enfin, parce qu'il est le prince suprême, le médiateur de Dieu et des hommes : *Mediator Dei et hominum* (I Tim. II, 5).

2. Si Jésus-Christ est notre voie, la bienheureuse Vierge Marie

participe à ce titre, parce qu'elle est sa Mère. Aussi la sainte Eglise et les écrivains sacrés lui donnent-ils mille noms, qui rappellent cette dignité de Mère de la voie suprême qui est Jésus. Elle est pour eux la *voie*, la porte, l'échelle du ciel. Dans les Litanies que l'on récite chaque jour en son honneur, par tout l'univers catholique, on l'invoque sous ce titre : *Janua cœli*, « porte du ciel. » Dans une antienne de l'office de l'Assomption, la sainte Eglise lui adresse ces paroles : « Les portes du ciel » nous ont été ouvertes par vous, qui triomphez aujourd'hui dans » la gloire avec les anges : » *Paradisi portæ per te nobis apertæ sunt, quæ hodie gloriosa cum Angelis triumphas* (*Antiph.* I Noct.). Jésus-Christ nous a rachetés, mais par qui ? par Marie. Il est descendu jusqu'à nous, mais par qui ? par Marie. Il a vaincu le démon, mais quelle armure avait-il revêtu, pour ce combat ? l'humanité. Qui lui avait donné cette armure, qui l'en avait couvert ? Marie. C'est dans le sein de Marie que s'est accomplie la parole de David : « Le Seigneur a été revêtu de force : » *Indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se* (Psal. xcii, 1).

Si donc Marie est l'échelle par laquelle Dieu est descendu jusqu'à nous, il est juste qu'elle soit aussi celle par laquelle nous montons jusqu'à lui. Jésus-Christ est le chef, la tête du corps dont nous sommes les membres. Marie est le cou qui réunit à la tête les membres inférieurs, et les fait entrer en communication de sa vie. « De même, dit un pieux auteur, que le Père éternel » a voulu nous donner son Fils par Marie, ainsi a-t-il voulu que » nous recevions tous les biens par elle, et que par elle aussi » toutes nos prières arrivassent jusqu'à lui [1]. » Montons donc jusqu'à Dieu par Marie, parce qu'il n'a voulu nous avoir que par Marie.

II. — *Marie mère de la vérité.*

1. « La vérité est sortie de la terre [2] » dit le Psalmiste. Il avait commencé le cantique dans lequel il proclame cette vérité, par ces paroles de bénédiction : « Vous avez béni, Seigneur, votre » terre : » *Benedixisti, Domine, terram tuam.* Le Père céleste a béni sa terre lorsqu'il a créé la bienheureuse Vierge Marie sa fille bien-aimée, lorsqu'il l'a enrichie des grâces les plus précieuses et l'a préparée à l'honneur insigne d'être Mère du Verbe incarné ; il l'a bénie lorsqu'il l'a fécondée par la vertu du Saint-Esprit, pour qu'elle conçût et qu'elle enfantât Jésus vrai Dieu et vrai homme, Fils unique du Père céleste. Unique et même Dieu avec le Père,

1. Quemadmodum Pater æternus filium suum nobis dare voluit per Mariam, sic etiam voluit ut omnia bona per Mariam acciperemus; et preces denique nostras acceptare per Mariam voluit. Franç. Nepveu. *Consid. Christ.* 2 *febr.*

2. Veritas de terra orta est. *Ps.* lxxxiv, 12.

n'ayant avec lui qu'une même nature, Jésus est comme lui la vérité par essence, la vérité éternelle et incréée qui ne saurait ni tromper ni tomber dans l'erreur. Marie peut donc être appelée la Mère de la vérité, parce qu'elle a enfanté, selon son humanité, celui qui est la vérité même. C'est grâce à elle qu'on peut dire : « La vérité est sortie de la terre : » *Veritas de terra orta est.*

J'ai dit : *selon son humanité*, car si nous considérons Jésus-Christ comme Dieu, il est, selon sa divinité, éternellement engendré par le Père céleste. C'est de cette génération que parlait le prophète Isaïe lorsqu'il disait : « Qui racontera sa génération ? *Generationem ejus quis enarrabit.* (Isa. liii, 8) ? L'apôtre bien-aimé S. Jean a répondu, autant qu'il était possible de le faire sur la terre, au désir du prophète, lorsqu'il a dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu » et le Verbe était Dieu : » *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum* (Joan. i, 1). N.-S. Jésus-Christ avait dit de lui-même : « Avant qu'Abraham fût créé, je suis : » *Antequam Abraham fieret, ego sum* (Joan. viii, 58).

Si donc vous voulez savoir comment il se peut faire que le Christ soit un homme céleste et que cependant il soit né de la terre, c'est-à-dire de Marie, car il convient que ce qui est du ciel naisse du ciel, je vous dirai de vous souvenir qu'il est tout à la fois Dieu du ciel et homme de la terre. J'ajouterai avec S. Fulgence : « Qui pourrait nier que Jésus-Christ soit la vérité, » puisqu'il se rend lui-même ce témoignage : *Je suis la voie, la » vérité et la vie ?* Si donc la vérité est née de la terre, com- » ment le second Adam est-il un homme céleste venu du ciel, » sinon parce que la matière terrestre du corps que le Fils de » Dieu a pris, prend le nom même de Dieu, par son union avec » la divinité [1] ? »

On peut appliquer à Marie, comme la sainte Eglise le fait en mille endroits, ces paroles de la Sagesse : « Je suis la Mère de » la belle dilection, de la crainte, de la science et de la sainte es- » pérance : » *Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis et sanctæ spei* (Eccli. xxiv). Elle est vraiment cette mère admirable, parce qu'elle a enfanté celui qui veut que tous soient sauvés, que tous parviennent à la connaissance de la vérité : *qui omnes vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire.* (I Tim. ii, 4) ; celui qui est la lumière illuminant tout homme venant en ce monde : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem*

1. Christum autem quis audeat negare *veritatem?* cum ipse se hoc nomine nuncupavit, dicens : *Ego sum via, veritas et vita.* Si veritas igitur de terra orta est, quomodo secundus homo de cœlo cœlestis, nisi quia a Dei Filio suscepto materies terreni corporis in cœleste nomen transit, per consortium Divinitatis? S. Fulgent. *ad Transimund. lib.* 3.

venientem in hunc mundum (Joan. I, 9). Elle est encore cette Mère, parce que la bienheureuse Vierge procure par son intercession, à d'innombrables multitudes d'hommes, la belle dilection et les autres vertus nécessaires au salut éternel. Oh! si les pécheurs, si tous ceux qui se trouvent en proie à des dangers et à de cruelles angoisses, avaient recours à elle, qu'ils éprouveraient bientôt l'efficacité de son pouvoir et la grandeur de sa clémence! Comme ils sentiraient vite qu'ils se sont adressés à la plus tendre des mères! Qu'ils arriveraient en peu de temps à la connaissance de celui qu'ils désirent et qu'ils ont le devoir de connaître! Oh! si les hérétiques et les impies, au lieu de s'éloigner d'elle et quelquefois de l'outrager, l'appelaient à leur aide avec ferveur et confiance, je puis le leur promettre, ils seraient bientôt convertis. Ils sortiraient des profondes ténèbres où ils sont ensevelis, la lumière céleste brillerait à leurs yeux et ils embrasseraient la doctrine de la vérité. Mais quoi? Ils tournent en dérision notre amour filial et notre pieuse confiance; ils taxent d'idolâtrie les honneurs que nous rendons à Marie, honneurs qui lui sont dus à cause de son excellence suprême, et parce qu'elle est la Mère de notre Dieu. Ils ne veulent pas comprendre que si nous adorons Dieu parce qu'il est Dieu, il est juste que nous honorions ses saints parce qu'ils sont ses amis fidèles, et Marie parce qu'elle est la reine des saints, et que Dieu l'honore et l'aime autant qu'un Dieu peut aimer et honorer celle qu'il a choisie et élevée à la dignité de sa Mère. A Dieu le culte de latrie ou d'adoration proprement dite, qui ne peut s'adresser qu'à Dieu seul, créateur et souverain Seigneur de toutes choses. Aux saints le culte de dulie, respectueux hommage offert aux amis de Dieu parce qu'ils sont ses amis, et que leur excellence les rend dignes de cette amitié. A Marie un culte moins élevé que celui auquel Dieu seul a droit, mais supérieur à celui que l'on rend aux saints; car si Marie s'est glorifiée du titre de servante du Seigneur, elle est aussi sa Mère, et la mère d'un roi a droit à d'autres honneurs à la cour de son Fils, que les simples serviteurs, quel que soit d'ailleurs leur mérite ou la dignité dont ils sont revêtus.

En honorant Marie, c'est la Mère de Dieu que nous honorons. Les honneurs que nous lui rendons, loin de nuire à ceux rendus à Dieu lui-même, rejaillissent intégralement jusqu'à lui. Ils lui sont d'autant plus chers qu'ils lui viennent par sa Mère; il n'est nullement jaloux, par exemple, si un autel érigé en l'honneur de Marie est plus riche ou plus brillant que celui érigé en l'honneur du très saint Sacrement ou de la Passion. Nous ne faisons alors que mettre en pratique la parole du prophète : « Louez le » Seigneur dans ses saints : » *Laudate Dominum in sanctis ejus.* (Psal. CL). La mère de Salomon se rendit-elle coupable d'ido-

lâtrie lorsque, paraissant devant son fils pour demander une grâce, elle l'adora, selon la parole de l'Ecriture ? Les courtisans sont-ils des idolâtres, lorsqu'ils fléchissent le genou devant le roi, pour lui demander une faveur ou rendre hommage à sa majesté ? Voyez l'inconséquence des hérétiques et des impies. On les verra s'incliner jusqu'à terre, rendre les plus grands honneurs, fût-ce même dans la maison de Dieu, à une femme couverte de vêtements précieux, mais qui peut-être ne doit qu'à ses seuls vices sa haute fortune et l'influence qu'elle exerce, et ils ne rougiront pas de condamner les chrétiens fidèles qui honorent dignement la plus sainte des créatures, la reine du ciel et de la terre, la mère du roi des rois ? Pauvres insensés ! qu'ils nous imitent au contraire ; qu'ils récitent avec nous la Salutation angélique, que l'ange Gabriel a le premier adressée à Marie au jour de l'Annonciation ! Qu'ils disent à la Mère de Dieu : *Priez pour nous, pauvres pécheurs*. Les saints prient pour nous, et Marie plus que les autres saints. Nous avons tant besoin du secours de leurs prières au milieu des afflictions de cette vie ! nous en aurons tant besoin surtout à l'heure de notre mort ! Eh quoi ! l'ange Gabriel salue Marie pleine de grâce ; Elisabeth proclame à haute voix qu'elle est bénie entre toutes les femmes ; une autre femme, dans l'Evangile, appelle bienheureuses ses entrailles qui ont porté Jésus ; Marie elle-même annonce que toutes les nations la diront bienheureuse ; l'Eglise ne cesse de lui adresser cette supplication : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous », et il y aurait encore de malheureux pécheurs assez obstinés pour fermer les yeux à tant de lumière, et refuser de prier Marie et de lui rendre l'hommage qui lui est dû ? Ah ! plutôt, invoquez Marie ; invoquez-la sans cesse. Que l'expérience des siècles vous instruise. Qui jamais a invoqué fidèlement Marie et n'a pas été exaucé ? Elle a daigné vous dire elle-même au livre de l'Ecclésiastique : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité : » *In me omnis gratia viæ et veritatis* (Eccli. xxiv, 25). Implorons-la donc pour qu'elle conserve dans la vraie foi ceux qui la possèdent, et pour que, par son aide, ceux qui vivent dans les ténèbres de l'erreur soient éclairés des lumières de la vérité. Souvenons-nous que personne de ceux qui ont véritablement honoré Marie n'a été repoussé par elle, et souvenons-nous aussi que tous ceux qui se sont déclarés ses ennemis ont reçu, même dès cette vie, un châtiment terrible. Témoin Nestorius et tant d'autres malheureux hérétiques.

III. — *Marie mère de la vie.*

Après avoir considéré en Marie la Mère de la *voie* et de la

vérité, il est juste que nous la regardions aussi comme la Mère de la vie.

Tout à l'heure nous avons cité ce texte de l'Ecclésiastique : *En moi est toute grâce de voie et de vérité ;* il est temps de compléter ce texte et d'ajouter avec la très sainte Vierge : « En moi » est toute l'espérance de la vie et de la vertu : » *In me omnis spes vitæ et virtutis.*

La bienheureuse Vierge Marie est la Mère de la vie, parce qu'elle a enfanté Jésus qui est la vie. S. Paul ne dit-il pas : « Mais je vis : non plus moi, mais le Christ vit en moi : *Vivo autem jam non ego : vivit vero in me Christus* (Gal. II, 20). Et notre divin Sauveur dit lui-même dans l'Evangile selon S. Jean : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient » plus abondamment : *Ego veni ut vitam habeant et abundan-» tius habeant* (Joan. X, 10). » Ailleurs il dit encore : « Dieu a » tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que » quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie » éternelle : » *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Joan. III, 16). Dieu avait planté au milieu du Paradis l'arbre de la science du bien et du mal. Nos premiers parents goûtèrent du fruit de cet arbre, malgré la défense du Seigneur, et méritèrent ainsi la mort pour eux et pour leur postérité. Marie, plus heureuse qu'Ève, nous offre un autre fruit, le fruit béni de son sein, Jésus-Christ Fils de Dieu et Sauveur du monde, et elle mérite ainsi le nom de Mère de la vie. « Le » fruit de l'arbre nous a séduits ; le Fils de Dieu nous a rache-» tés » chantait l'Eglise, dans une hymne ancienne. Il est, de plus, juste et équitable de proclamer la Mère de Dieu Mère de la vie, parce qu'elle obtient de Dieu le pardon et la grâce pour une multitude de pécheurs. Or la grâce est la vie spirituelle et surnaturelle de l'âme, et elle se transforme en la vie éternelle.

Ajoutez que Marie, non contente de nous procurer la vie de la grâce, aime à nous secourir aussi dans les dangers qui menacent notre vie naturelle. Que de malades lui doivent leur guérison ! que de malheureux exposés à un péril de mort inévitable ont été sauvés par elle ! Entrez dans quelqu'un des sanctuaires où elle se plaît surtout à exaucer ceux qui viennent l'y invoquer : la place manque souvent pour fixer sur les murailles les innombrables *ex-voto* offerts à Marie, par la pieuse reconnaissance des fidèles.

Permettez-nous de vous citer un trait ancien déjà, mais peu connu. Un prêtre de l'Esclavonie très dévot à la sainte Vierge, quitta son pays pour se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Il eut le malheur, pendant le cours de son voyage de tomber entre les mains des Turcs qui infestaient les côtes de

l'Italie. Comme il ne cessait d'invoquer Marie et de dire qu'il l'aimait de tout son cœur, ces infidèles lui ouvrirent la poitrine, lui détachèrent le cœur, et le lui remirent entre les mains, lui ordonnant d'aller l'offrir lui-même à celle qu'il aimait tant. O miracle! le fidèle serviteur de Marie n'était pas mort ; profitant de la liberté que lui ont rendue ses bourreaux, il peut encore se traîner pendant quelques jours, et il arrive à Lorette. Il dépose au pied de l'autel de Marie son cœur, que la corruption n'avait pas atteint, il reçoit la sainte communion et il expire.

Voilà comment Marie est la mère de la vie. Elle conserva la vie à son serviteur bien aimé, contre toutes les lois de la nature, par un éclatant miracle, pendant assez de jours pour qu'il pût accomplir son vœu. Elle est donc bien la mère de la vie temporelle, spirituelle et éternelle, qu'elle nous procure par son intercession. Disons-lui donc avec la sainte Église dans le *Salve Regina* : « Notre vie, notre douceur et notre espoir, salut ! » *Vita, dulcedo et spes nostra, salve!* C'est ainsi que sont vérifiées les paroles que nous avons citées de l'Ecclésiastique : « En moi est » toute grâce de voie et de vérité ; en moi tout espoir de vie et » de vertu, » parce que la bienheureuse Vierge est la mère de Jésus-Christ, la mère de la voie, de la vérité et de la vie.

CINQUIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber[1] — 1655.)

POURQUOI JÉSUS-CHRIST A VOULU ÊTRE PRÉSENTÉ AU TEMPLE, ET POURQUOI LA MÈRE DE DIEU S'EST SOUMISE A LA LOI DE LA PURIFICATION.

I. Pour nous enseigner l'obéissance. — II. Pour nous enseigner l'humilité. — III. Pour nous enseigner la reconnaissance. — IV. Pour n'être à personne une occasion de scandale. — V. Pour enseigner aux enfants qu'ils doivent servir Dieu dès leurs plus tendres années. — VI. Pour nous apprendre avec quel soin nous devons nous conserver purs.

Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Luc. II, 22.

Les Pères de l'Eglise enseignent unanimement que ni Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni sa bienheureuse Mère n'étaient tenus de se soumettre aux préceptes de l'ancienne loi qui sont abolis aujourd'hui. La Sainte-Ecriture témoigne expressément de cette exemption. D'après le Lévitique, les femmes qui deve-

1. Concio I *in Festo Purificationis B. V. M.*

naient mères, et les enfants premiers-nés, qui venaient au monde selon les lois ordinaires de la nature, étaient tenus de se soumettre à la double cérémonie de la purification et de la présentation [1]. Mais la bienheureuse Vierge Marie était devenue mère par l'opération du Saint-Esprit et non pas comme les autres femmes; son divin Fils non plus n'était pas né comme les autres enfants, et son entrée dans le monde n'avait nui en rien à l'intégrité de celle qui lui donnait le jour [2]. La sainte Eglise le proclame dans sa liturgie, et tel fut toujours son enseignement. O Vierge Mère de Dieu, ô femme revêtue du soleil, puisque jamais de telles lois ne furent faites pour vous ni pour votre divin Fils, où donc vous rendez-vous avec lui? Pourquoi donc aller vous purifier? pourquoi vous rendre au temple et offrir votre Fils à Dieu? Ecoutons les motifs de la conduite de Marie.

I. — Marie se rend au temple et y porte Jésus, pour nous enseigner l'obéissance. — L'homme, impatient de tout frein, ne se soumet que difficilement au joug des lois divines et humaines, selon cette parole de Jérémie : « Dès les temps an» ciens vous avez brisé mon joug, vous avez rompu mes liens, » et vous avez dit : je ne servirai pas [3]. » Le reproche que Dieu adresse au peuple d'Israël, par la bouche du prophète, ne signifie-t-il pas : Le vice de la désobéissance remonte jusqu'à l'origine de votre race ; vous l'avez hérité de vos premiers parents? — C'est pourquoi Dieu a voulu se soumettre au joug de ses propres lois. Suprême législateur, il n'était nullement obligé d'accepter pour lui-même les devoirs qu'il imposait à ses créatures; mais il voulut les accomplir pour les exciter à l'obéissance par son exemple, et confondre leur insubordination.

L'histoire rapporte qu'Alexandre le Grand, lorsqu'il assiégeait la ville de Tyr, voulut faire combler un fossé immense qui défendait l'approche des remparts. Les soldats hésitaient devant cette entreprise de géant, mais il mit la main à l'œuvre et apporta lui-même la première corbeille de sable. Les soldats voyant leur roi le premier à exécuter les ordres qu'il leur avait donnés, déposèrent leurs manteaux et se mirent à l'œuvre, avec une telle ardeur, que bientôt l'immense fosse fut comblée. Ce fut ainsi que Tyr tomba en leur pouvoir. Dieu nous appelle à la conquête du royaume des cieux ; il nous y appelle,

1. Mulier, si suscepto semine peperit masculum, immunda erit, etc. *Levit.* XII, 2.

2. Omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur, etc. *Luc.* II, 23.

3. A sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti non serviam. *Jerem.* II, 20.

nous surtout qui vivons sous la loi de grâce : car selon la parole de Notre Seigneur : « Depuis les jours de Jean-Baptiste » jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence, et » ce sont des violents qui le ravissent [1]. » Cependant, pour s'en emparer, il est indispensable de combler le fossé profond qui en défend l'abord de tous côtés : c'est-à-dire qu'il faut accomplir les commandements. C'est l'unique moyen de rendre droits les chemins tortueux, et d'aplanir ceux que des crevasses profondes et des rochers escarpés rendent impraticables. Ce travail était rude pour l'homme et semblait au-dessus de ses forces ; mais le Fils de Dieu est venu dans le monde pour accomplir lui-même le premier ses préceptes : par son exemple, il nous encourage à remplir des devoirs qui ne lui incombaient nullement, mais seulement à nous. Ce souverain législateur s'est soumis aujourd'hui, comme il le fit encore au jour de sa circoncision, à une loi qui ne le concernait pas ; il a voulu être présenté au temple et racheté selon les prescriptions de la loi ancienne, prescriptions purement cérémoniales. Qui de nous pourrait, après un tel exemple, ne pas s'empresser d'imiter notre Dieu ? Qui oserait dire qu'il est dur, qu'il est difficile ou même impossible de garder ses commandements ?

La bienheureuse Mère de Dieu nous donne, comme son divin Fils, l'exemple de l'obéissance. Elle n'était pas du nombre des mères que la loi obligeait à la cérémonie de la purification ; cependant elle voulut l'observer avec l'exactitude la plus parfaite, ce qui est le degré le plus élevé que puisse atteindre la vertu d'obéissance. En effet, le premier degré d'obéissance est d'observer les commandements en toute rigueur et rien de plus. Le second est d'y apporter plus de soin et de faire plus qu'il n'est ordonné. Le troisième est d'obéir quoiqu'on n'y soit aucunement tenu. La Mère de Jésus imita donc l'obéissance très parfaite de son Fils. « Pourquoi s'étonner, » dit S. Ambroise en parlant du mystère de ce jour, « si la mère » observe la loi, que son Fils n'était pas venu détruire mais » accomplir [2] ? » Que si Jésus-Christ et sa Mère se soumettent ainsi à des observances auxquelles ils ne sont pas tenus, hésiterons-nous à remplir les devoirs qui nous sont imposés ? En agissant comme ils l'ont fait, ils ont voulu nous donner à comprendre toute la vénération qu'il faut avoir pour les lois divines, et la nécessité où nous sommes d'y conformer notre conduite en tout. Ce n'est pas en vain que le *précepte de la loi*

1. A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matth.* XI, 12.

2. Nec mirum si mater observat legem quam ejus Filius non venerat solvere sed adimplere. S. Ambros. serm. *de Purificatione.*

se trouve rappelé jusqu'à trois fois dans l'Evangile de ce jour. On y lit d'abord ces mots : « Selon la loi de Moïse : » *secundum legem Moysi ;* puis ces autres : « Selon qu'il est écrit dans la loi » du Seigneur : » *Sicut scriptum est in lege Domini* ; et enfin : « Selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur : » *Secundum quod dictum est in lege Domini.* En revenant avec insistance sur ce point, l'Evangile nous fait comprendre et veut nous inculquer que toutes nos pensées, toutes nos paroles, tous nos actes doivent être conformes à la loi divine, comme Jésus-Christ lui-même se conformait en tout à la volonté de son Père, et même aux lois humaines, puisque l'Evangile donne à l'ancienne loi le nom de loi de Moïse. Que l'erreur est donc profonde de ceux qui rejetant le frein salutaire des lois, cherchent une liberté trompeuse, et prétendent n'agir en toutes choses que d'après leur propre sentiment ! Qu'ils se trompent honteusement, ceux qui préfèrent se courber sous les lois du monde, plutôt que d'imiter le Roi suprême et que d'obéir à ses lois divines et sacrées ! La loi du monde ordonne de ne pas supporter les outrages, mais d'en tirer vengeance ; elle ordonne de se lancer dans des dépenses de luxe et de vanité, plutôt que de payer ses dettes ; elle a mille exigences semblables auxquelles on se soumet. Les lois de Dieu au contraire sont méprisées et les sectateurs du monde rougiraient de faire quelque chose précisément pour obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise. S'ils se confessent, s'ils assistent à la messe, s'ils jeûnent, ils donnent volontiers à entendre que c'est uniquement parce qu'il leur plaît de le faire ; ils auraient honte de paraître obéir simplement comme les derniers du peuple. C'est là une vanité diabolique qui leur enlève à juste titre tout le mérite de l'obéissance.

L'exemple de Jésus et de Marie enseigne aussi aux magistrats qu'ils doivent donner les premiers l'exemple de l'obéissance aux lois qu'ils sanctionnent ou qu'ils promulguent, pour ne pas ressembler à ces législateurs assis dans la chaire de Moïse, qui imposaient aux autres de lourds fardeaux à porter, et qui ne voulaient pas y toucher eux-mêmes du bout du doigt. — Leur modèle c'est Jésus-Christ le bon pasteur, qu'ils voient aujourd'hui marcher à la tête de ses brebis.

II. — Marie se rend au temple avec son divin Fils pour nous enseigner aussi à pratiquer l'humilité, vertu que les hommes, naturellement orgueilleux, embrassent difficilement.

Jésus-Christ nous enseigne l'humilité lorsqu'il daigne se soumettre à la loi faite pour ses serviteurs, et qu'il veut être offert comme s'il était un serviteur lui-même. En effet Dieu avait ordonné que les premiers-nés lui fussent offerts, principalement pour marquer que toutes choses lui appartenaient et

lui étaient soumises : « Toutes choses sont à moi, » disait-il : *Mea sunt enim omnia* [1].

De son côté, la bienheureuse Mère de Dieu, comme si elle n'était pas toujours la vierge par excellence,et qu'elle eût besoin de purification comme les autres mères, s'abstient, pendant quarante jours, d'entrer dans le temple, et lorsqu'après ce temps elle s'y présente selon la loi, elle n'hésite pas à prendre rang parmi les femmes qui sont soumises à la purification. Cependant sa pureté, dans la conception et l'enfantement de son Fils, était plus parfaite que celle des anges eux-mêmes.

En agissant ainsi, le Fils et la Mère ont pratiqué l'humilité en son degré le plus sublime. On trouve des gens qui sont humbles d'esprit, mais non de volonté. Ils s'avouent bien à eux-mêmes qu'ils sont pécheurs, que leurs défauts sont nombreux et qu'ils méritent toutes sortes de châtiments ; mais ils ne veulent pas être considérés comme tels ; au contraire, ils prétendent passer pour bons : ils veulent que le bien qui peut se trouver en eux soit publié et connu de tous, et le mal ignoré. Jésus et Marie n'entendaient pas ainsi l'humilité ; leur volonté fut humble et ils aimèrent qu'on les regardât comme des gens de nulle conséquence. Voyez Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Thabor : c'est dans une solitude qu'il manifeste sa gloire ; et encore n'admet-il que trois de ses disciples à contempler ce spectacle admirable : mais il endure l'ignominie de la mort sur la croix, au sommet du Calvaire, en présence d'une multitude immense. De même il ne fait connaître sa glorieuse nativité qu'à quelques bergers, par le ministère des anges ; mais au jour de la Purification, il veut être présenté publiquement dans le temple, comme le moindre des serviteurs de Dieu. Marie, de son côté, ne disait pas qu'elle fût semblable aux autres mères, mais toute sa conduite extérieure donnait à penser qu'il en était ainsi, et personne ne pouvait imaginer qu'il en fût autrement, quoiqu'une distance incommensurable la séparât de toutes.

Les descendants d'Adam portent tous en eux-mêmes quelque motif de s'humilier, quelque souillure de péché ou de vice, quelque marque de servitude, ou quelque dette envers la justice de Dieu. Rien de tel ni en Jésus ni en Marie. Jésus-Christ n'était pas serviteur ou esclave, et Marie n'avait contracté aucune impureté légale dont elle eût à se purifier. Cependant l'un et l'autre se présentent dans le temple, lui comme un esclave qu'il faut racheter, quoiqu'il soit le souverain maître de

1. Sanctifica mihi omne primogenitum quod aperit vulvam in filiis Israel, tam de hominibus quam de jumentis ; mea enim sunt omnia. *Exod.* XIII, 2.

toutes choses; elle comme une mère soumise à la loi de la purification, quoiqu'elle soit la Vierge par excellence. Elle aurait pu dire, remarque S. Bernard : « Qu'ai-je besoin de » purification? Pourquoi m'abstiendrai-je d'aller au temple, » moi dont le sein, que l'homme n'a pas touché, est devenu » le temple du Saint-Esprit? Pourquoi enfin ne pourrai-je pas » entrer au temple, moi qui ai donné le jour au Maître du tem- » ple?... C'est vrai, ô Vierge bienheureuse; il n'y a pour vous » aucun motif de vous purifier; vous n'avez nul besoin de » ce rit expiatoire. Mais votre Fils avait-il besoin d'être cir- » concis? Soyez donc parmi les femmes comme l'une elles, » puisque votre Fils a été comme l'un d'entre nos enfants.[1] » Suétone rapporte que Julie, fille de l'empereur Auguste, reprise par lui de l'excès de son faste, répondit : « Eh quoi? » mon père oublie-t-il donc sa dignité de César?[2] » Qui oserait comparer la noblesse de la fille de César, à celle de la Mère de Dieu? Marie n'ignorait pas qu'elle était mère de Dieu, mais elle le dissimulait : toute sa conduite tendait à laisser croire qu'il n'y avait rien en elle qui l'élevât au dessus des autres mères. Quelle leçon pour notre orgueil dans la manière d'agir du Fils de Dieu et de sa Mère! Si par hasard nous l'emportons sur les autres en la moindre chose, nous faisons parade aussitôt de cette supériorité, il nous faut des vêtements splendides, des titres honorifiques; nous voulons nous asseoir aux premières places, marcher aux premiers rangs; nous ne supportons pas que personne nous soit égalé; nous consentons peut-être à nous humilier en paroles, et nous aimerions à passer pour humbles : mais être méprisés par les autres et regardés comme des gens de rien, nous n'y consentons à aucun prix. Certes, la bienheureuse Vierge savait fort bien qu'elle était la mère du souverain Maître de toutes choses, et qu'elle portait entre ses bras le Roi du ciel. Elle pouvait penser en elle-même : O si les hommes savaient de quel Fils je suis mère! s'ils savaient combien est grand le Seigneur que je porte entre mes bras! avec quelle pompe et quelle gloire ils nous recevraient moi et mon divin Enfant. — Mais Marie agissait comme si elle avait elle-même ignoré ces grandes choses; elle venait humblement au temple comme les autres femmes; elle ne par-

1. Quid mihi opus purificatione? Cur abstineam ab ingressu templi, cujus uterus nesciens virum, templum factus est Spiritus Sancti? Cur non ingrediar templum, quæ Dominum peperi templi?... Vere, o beata Virgo, vere non habeo causam, nec tibi opus est purificatione. Sed numquid Filio tuo opus erat circumcisione? Esto inter mulieres tanquam una earum, nam et Filius tuus sic est in numero puerorum. S. Bernard. serm. III in *Purificat.*

2. Sueton. *in Augusto*

lait à personne de la gloire de son Fils, pour ne pas paraître rechercher sa propre gloire.

III. — Jésus et Marie, dans le double mystère de ce jour, nous enseignent aussi la reconnaissance envers Dieu pour tous les biens dont il nous comble.

En effet, la seconde raison pour laquelle Dieu voulut que les fils premiers-nés lui fussent offerts, était qu'il avait sauvé les premiers-nés du peuple hébreu de la mort, lorsque l'ange exterminateur frappa de mort tous les premiers-nés de l'Égypte. Moïse n'oublie pas de mentionner ce motif dans l'Exode[1]. C'est donc en action de grâces de ce bienfait que la Mère de Dieu offre son Fils au Seigneur, et que Jésus s'offre lui-même. Nous apprenons par cet exemple à remercier Dieu, même des grâces accordées autrefois à nos ancêtres, telles que la foi qu'il leur a conservée, les saints évêques qu'il leur a envoyés d'abord pour les tirer des ténèbres du paganisme, les rois chrétiens qu'il a donnés à notre patrie, la constance des martyrs, la fondation des monastères et des paroisses. De même en effet qu'une multitude d'Israélites n'eussent jamais existé, si les premiers-nés de ce peuple avaient péri en même temps que ceux des Egyptiens, si nous n'avions pas eu de saints évêques et de saints prédicateurs de la foi, si des princes très pieux n'avaient pas gouverné notre patrie, si nos parents n'avaient pas été fidèles à conserver la foi, où serions-nous ? Peut-être plongés dans les ténèbres de l'hérésie ou de l'athéisme.

Mais il ne faut pas penser que Marie offrit son Fils à Dieu en action de grâces, uniquement de la conservation des premiers-nés en Egypte : elle l'offrit aussi pour remercier le Seigneur des bienfaits qu'elle-même avait reçus. Ce fut ainsi que l'ancienne Anna, mère de Samuel, offrit son fils à Dieu pour le remercier de le lui avoir donné, et de l'avoir délivrée elle-même par ce présent, de la désolation et de l'humiliation dans laquelle elle traînait sa vie. — Jésus-Christ, de son côté, voulut être offert à son Père, pour lui rendre grâce comme homme de tous les dons que sa nature humaine avait reçus, et selon la pieuse pensée exprimée par S. Bonaventure, il offrait les colombes avec sa Mère. Apprenons donc, par cet exemple, combien nous devons de reconnaissance au Seigneur, pour tous les biens que nous avons reçus de lui. Si chacun voulait faire un sérieux retour sur soi même, on reconnaîtrait aisément que, bien des fois par exemple, on a échappé, par une protection particulière de Dieu, aux plus grands dangers du corps ou de l'âme. Que de fois nous eussions succombé à la tenta-

1. *Exod.* XIII, per totum.

tion, que de fois la mort nous eût frappés si Dieu ne nous avait secourus par le ministère de ses anges ou par tout autre moyen! Nous sommes donc redevables, plus de mille fois, à Dieu de notre vie corporelle et de celle de notre âme. Et tous les biens de l'âme et du corps, les biens de la fortune, la santé, les dons naturels et surnaturels, tout ne nous vient-il pas de Dieu? Nous devons donc tout déposer en sa présence, lui faire hommage de tout, puisqu'il nous a tout donné, et lui dire avec David : « Seigneur, mon Dieu, c'est vous qui m'avez conduit » jusqu'ici : » *Domine Deus adduxisti me hucusque*[1]. C'est vous, disait ce saint Roi, qui m'avez élevé à la dignité royale et m'avez donné la sagesse du prophète ; c'est vous qui m'avez tiré de l'humble maison de mon père et de ma condition de berger, qui m'avez donné la victoire dans mon périlleux combat contre Goliath, qui m'avez défendu contre Saül, délivré de mille embûches, soutenu au milieu des plus rudes travaux. Enfin nous devons offrir au Seigneur nos enfants spirituels, c'est-à-dire toutes nos bonnes œuvres, comme des dons que nous avons reçus de lui et qu'il serait injuste de nous attribuer à nous-mêmes. Il faut dire à Dieu avec le prophète Isaïe : « Tous les actes bons que nous avons faits, c'est vous qui les » avez opérés en nous : » *Omnia enim opera nostra operatus es in nobis*[2].

IV. — L'exemple de Jésus et de Marie, au jour de la Purification, nous enseigne encore qu'il faut nous garder d'être pour les autres une occasion de scandale. Tant que la divinité de Notre-Seigneur et la virginité de sa très sainte Mère furent des mystères inconnus à la foule, on aurait pu se scandaliser de voir qu'ils n'observaient pas les préceptes de la loi. Se singulariser et ne pas se soumettre aux obligations qui sont communes à tous, est une conduite qui scandalise infailliblement ceux qui en sont témoins. Certainement le peuple aurait murmuré si la très sainte Vierge ne s'était pas soumise à la purification et n'avait pas présenté son Fils au temple. Jésus et Marie aimèrent donc mieux renoncer à un honneur qui leur était dû que donner à quelqu'un l'occasion de se scandaliser. Cette conduite condamne hautement ceux qui, exerçant de hautes fonctions publiques, ne se mettent pas en peine du scandale que leur négligence à observer la loi de Dieu, cause à ceux qui dépendent de leur autorité, et généralement à toutes les consciences droites.

V. — Jésus-Christ veut aussi apprendre aux enfants et aux adolescents qu'ils doivent, dès leurs plus tendres années, s'ap-

1. II *Reg.* 18.
2. *Isa.* XXVI, 12.

pliquer au service de Dieu ; et sa bienheureuse Mère montre aux parents combien il leur faut se hâter d'offrir leurs enfants à Dieu et de les faire participer à son culte. Une histoire que rapporte Gérard de Frachet, dans la Vie des Frères Prêcheurs, fera ressortir toute l'importance de cette leçon.

Deux jeunes gens, originaires du même pays et pressés d'un égal désir d'arriver à la perfection, quittèrent leur patrie et entrèrent dans un couvent de l'ordre de S. Dominique. Tous deux s'y distinguèrent par leur constance, leur vertu et leur piété. Mais l'un des deux tomba malade, et bientôt il n'y eut plus d'espoir de guérison pour lui. L'autre profondément affligé, effrayé de se trouver seul et comme abandonné dans un pays étranger, laissa entendre au malade que la persévérance lui serait bien difficile. Le malade s'efforça de lui rendre un peu de courage, en lui disant que telle était la volonté de Dieu. Il lui promit ensuite que, même après sa mort, il ne manquerait pas de lui venir en aide, et qu'il se montrerait à lui pour lui faire connaître son sort. Il mourut donc et après sa mort il apparut à son compagnon, alors que celui-ci était en prière ; mais il semblait en proie à une grande tristesse. Son ami lui demanda comment il se trouvait : Pas trop bien, répondit-il ; et comme l'autre s'informait de la cause de son état pénible, il dit : Je souffre un peu, et l'unique cause en est que, lorsqu'on donnait, selon l'usage, des chaussures neuves aux frères, je recevais les neuves et je cachais les vieilles, contrairement à la règle et à la perfection de la pauvreté religieuse. — Il ajouta qu'elles étaient encore cachées au pied de son lit, et pria son ami de les porter au supérieur, de déclarer sa faute au chapitre et de demander que l'on offrît pour lui des prières et des sacrifices. — Ses désirs furent remplis et il apparut de nouveau à son compagnon, avec un visage joyeux et tout resplendissant de gloire ; tout en l'exhortant à la constance, il le conduisit hors du couvent dans une plaine. Voilà que soudain apparaissent à leurs yeux, une multitude d'hommes tout brillants de lumière, qui portaient de grandes croix sur leurs épaules, s'avançaient dans un ordre admirable et gravissaient une haute montagne dont le sommet se perdait dans le ciel. Le novice étonné et ravi ne pouvait détacher ses regards d'un spectacle si merveilleux ; mais voici tout à coup une autre troupe de bienheureux qui succèdent aux premiers, portant dans leurs mains des croix triomphales, qui ne semblaient leur peser nullement. La vue de ce nouveau groupe de soldats de Dieu, marchant sur les traces des premiers et montant après eux au ciel, avait rendu plus grandes encore sa joie et son admiration. Un spectacle nouveau y mit le comble. Une troisième troupe succédait aux premières, mais beaucoup

plus nombreuse ; car chacun de ceux qui la composaient était précédé d'un jeune homme d'une rare beauté qui portait sa croix devant lui. Ils marchaient donc à la suite des autres et vers le même but. Alors un ange avertit le novice défunt de se joindre à eux avec sa croix. Son compagnon lui dit : Vous ne me quitterez pas sans m'avoir expliqué le sens de cette vision, et ce que signifient ces trois ordres distincts dans une même marche triomphale. — Le bienheureux jeune homme lui répondit : Sachez que tous ceux que vous avez vus sont appelés d'une manière certaine à demeurer dans la cité céleste. Les premiers qui vous sont apparus, chargés de lourdes croix qu'ils portent sur leurs épaules, sont ceux qui n'ont embrassé le service de Dieu que dans un âge avancé ; c'est pourquoi ils portent les longues et larges croix de leurs habitudes passées, qui sont pour eux un véritable fardeau. Ceux qui viennent ensuite ont embrassé la vertu au sortir de la jeunesse. Leurs croix sont moins lourdes à porter, et c'est pour cela qu'ils les tiennent à la main. Les derniers enfin qui ne témoignent d'aucune fatigue et ne portent même pas leurs croix, sont ceux qui, dès leur tendre enfance, méprisant les attraits du monde, sont entrés dans la voie de la perfection et ont mené sur la terre une vie angélique. Leurs anges portent pour eux le joug du Seigneur et ne permettent pas qu'ils en sentent le poids. Si vous persévérez, vous vous joindrez à nous et vous serez bien heureux. Pour moi, je me joins à eux par la grâce du Seigneur. Ayant ainsi parlé, il suivit les autres avec l'ange qui portait sa croix et lui servait de guide.

VI. — Enfin la Mère de Dieu s'est soumise à la loi de la purification, pour nous enseigner avec quel soin nous devons travailler à nous purifier toujours davantage.

Il n'y avait rien à purifier en Marie ; cependant cette auguste Vierge se soumit à une loi qui n'était pas faite pour elle, afin de nous servir de modèle. Nous avons en effet souvent besoin d'enlever les souillures qui s'attachent à notre âme, et nous ne pouvons apporter trop de soin à le faire. Chaque jour nous commettons de nouvelles fautes et nous contractons tous ainsi de nouvelles dettes envers la justice de Dieu. Or rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous en avertit : les rues et les places publiques de la cité sainte sont de l'or le plus pur ; personne ne les foulera avec des chaussures ou des pieds souillés. C'est ainsi que Moïse dut ôter sa chaussure pour approcher du buisson ardent où Dieu manifestait sa présence. La même leçon ressort de la loi de la purification. La femme qui mettait au monde un enfant mâle était, pendant quarante jours, exclue de toute participation aux cérémonies publiques du culte di-

vin. Celle qui donnait le jour à une fille l'était pendant quatre-vingts jours, et celle qui demeurait stérile était placée sous le coup d'une sorte de malédiction. C'est ainsi que ceux qui font œuvre d'homme, c'est-à-dire des actes parfaits de piété et des pénitences viriles, obtiennent d'être purifiés de leurs fautes en quarante jours, autrement dit dans la vie présente. Mais ceux qui agissent en efféminés, et dont les actes de vertu et les œuvres satisfactoires n'ont rien de parfait ni de viril, verront doubler le temps nécessaire à leur purification; ils devront faire pénitence en ce monde et dans l'autre. Les enfants mâles sont donc les chrétiens qui font des pénitences austères et accomplissent des œuvres parfaites; ceux qui ne font rien que d'imparfait doivent être considérés comme de faibles femmes.

Si l'on en croit Grégoire Cédrène, une des inventions auxquelles la reine de Saba eut recours, pour éprouver la sagesse de Salomon fut celle-ci. Elle choisit un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles qu'elle fit revêtir et orner d'une manière absolument pareille; puis les introduisant en présence de Salomon, elle lui demanda de dire le sexe de chacun de ces enfants. Salomon leur ordonna à tous de se laver la figure; les garçons le firent et s'essuyèrent avec énergie, tandis que les jeunes filles apportèrent à le faire une certaine délicatesse, une timidité qui dénonça leur sexe aux yeux de Salomon. Ceux qui veulent entrer dans le royaume de Dieu doivent être des hommes, c'est-à-dire embrasser volontiers les rudes labeurs d'une vertu sérieuse; ils ne doivent présenter en eux rien de mou ni d'efféminé. C'est pour cela que, dans le récit de la multiplication des pains, l'Évangile ne tient pas compte des femmes.

Voulez-vous savoir qui sont ceux qui méritent le nom d'hommes? Ce sont ceux qui embrassent courageusement la voie de la pénitence et qui y persévèrent; ce sont ceux qui ne reculent pas devant les actes de vertu les plus pénibles à la nature; ceux qui ne craignent pas de donner aux pauvres les plus larges aumônes, car les aumônes purifient la conscience selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Faites l'aumône et » tout sera pur pour vous [1]; » et ces autres paroles de l'ange à Tobie : « L'aumône sauve de la mort, et c'est elle qui lave » les péchés et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle [2] ». Ceux qui ne donnent que peu et comme à regret, ceux qui jeûnent à peine et qui fuient toutes les œuvres de pénitence

1. Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis. *Luc.* XI, 41.
2. Et eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam. *Tob.* XII, 9.

ne sont pas des hommes, ce sont des femmes ; il ne faut pas les compter au nombre de ceux qui prendront place les premiers à l'éternel festin du ciel. Quant à ceux qui se montrent absolument stériles, le feu de l'enfer est préparé pour eux.

Si donc nous ne voulons réserver aucune pénitence, aucune purification pour la vie future, purifions-nous souvent et avec soin en celle-ci. Pourquoi chacun ne mettrait-il pas ordre à sa conscience chaque mois ? Qui donc tolère longtemps des souillures sur sa propre face ou des immondices dans sa maison ? Est-ce que vous ne changez pas de linge chaque semaine ? Est-ce vous ne dégagez pas de temps en temps, la cendre qui obstrue vos instruments de chauffage ? Pourquoi n'en pas faire autant pour votre âme et votre conscience ?

Donc, chers auditeurs, formons aujourd'hui un nouveau et sérieux propos de purifier désormais nos consciences plus souvent et avec plus de soin. Pourquoi l'Eglise a-t-elle institué cette fête et les autres distribuées dans le cours de l'année ecclésiastique, sinon pour que nous nous conformions intérieurement à leur esprit, et que ce qui s'est accompli autrefois se renouvelle spirituellement en nous ? Si donc Jésus-Christ a voulu être offert, offrons-nous nous-mêmes à Dieu ; si la Mère de Dieu a voulu être purifiée, purifions-nous à son exemple ; si nous portons des flambeaux dans nos mains, qu'il n'y ait pas de ténèbres dans nos cœurs ; si nous faisons bénir des cierges, obtenons de Dieu qu'il nous bénisse nous-mêmes.

SIXIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [1].)

DE LA SIGNIFICATION DES CIERGES BÉNITS EN LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

I. Les cierges représentent le Christ : 1° Son éternelle génération ; 2° sa génération dans le temps ; 3° sa vie et sa passion. — II. Ils représentent la bienheureuse Vierge Marie. — III. Ils représentent chacun des fidèles : 1° dans la vie naturelle ; 2° dans la vie de la grâce ; 3° dans la vie de la gloire.

Parasti ante faciem omnium populorum lumen ad revelationem gentium.

Luc. II, 31, 32.

La sainte Eglise catholique ne se contente pas d'exposer dans des écrits les mystères de la foi, et la vie de Notre-Sei-

1. Concio VII *in Festo Purificationis.*

gneur. Un tel enseignement ne suffirait pas pour un grand nombre de fidèles : aussi a-t elle recours à des images, à des cérémonies figuratives qui font comprendre, jusqu'à un certain point, aux plus simples eux-mêmes, le sens des fêtes qu'elle célèbre et quels mystères ces fêtes nous rappellent. C'est ainsi que le symbole particulier de la fête de ce jour est le cierge allumé, que l'Eglise bénit et qu'elle remet aux mains de ses enfants. Ce cierge est un mémorial et comme un abrégé de tous les mystères de ce jour. Mais encore faut-il faire connaître ou rappeler à tous les grandes choses dont il est l'image et le symbole.

I. — Le cierge bénit est la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ présenté au temple, le jour de la Purification de sa très sainte Mère. Il y avait autrefois à Rome une cérémonie païenne qui n'était pas sans ressemblance avec celle que nous célébrons. Les païens disaient que Pluton, regardé par eux comme le dieu des enfers, avait ravi Proserpine, la fille de Cérès. Pour retrouver sa fille perdue, Cérès parcourait les montagnes et les déserts, accompagnée de gens qui portaient des flambeaux. Ne peut-on pas dire que cette Proserpine enlevée par le roi des enfers et emportée dans le Tartare, est la figure de la nature humaine perdue par le démon, et entraînée par lui dans la damnation éternelle. Mais Cérès n'abandonna pas sa fille, c'est-à-dire que la providence divine ne laissa pas la nature humaine sans la secourir. Elle alluma un flambeau par le mystère de l'Incarnation, et ce flambeau fut Jésus-Christ. Avec ce flambeau, Dieu se mit à la recherche de sa fille égarée, et il n'y eut pas de lieu si écarté qu'il négligeât dans ses recherches. Il disait par la bouche de Jérémie : « Jusques » à quand seras-tu énervée par les délices, fille vagabonde [1] ? » Le saint vieillard Siméon le constate aujourd'hui lorsqu'il dit : « Vous avez préparé à la face de tous les peuples une lumière » qui éclairera les gentils [2]. » Et Notre-Seigneur Jésus-Christ dit lui-même : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sau- » ver ce qui avait péri [3]. »

Vous vous souvenez de cette femme dont parle l'Evangile qui, ayant perdu une drachme, alluma une lampe, balaya toute sa maison, et chercha jusqu'à ce qu'elle l'eût retrouvée. Cette femme est la providence de Dieu ; la lampe allumée n'est autre que le Verbe incarné, Jésus-Christ. « La lampe est une lumière dans un vase de terre, » dit S. Grégoire : « la lumière qui

1. Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga ? *Jerem.* XXXI, 22.
2. Parasti ante faciem omnium populorum lumen ad revelationem gentium. *Luc.* II, 31, 32.
3. Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. *Matth.* XVIII, 11.

» brille dans ce vase de terre, c'est la divinité dans la chair [1]. » A l'aide de ce flambeau, à l'aide de cette lumière divine, Dieu cherche l'homme et le cherche partout; c'est pourquoi, dans l'Evangile, il est si souvent question de lumière. Une grande lumière environna les pasteurs; une étoile conduisit les Mages à la crèche; au moment de sa transfiguration la face de Jésus-Christ resplendit comme le soleil. Si l'on en croit le prêtre Timothée de Jérusalem, la bienheureuse Vierge Marie parut environnée de lumière, au moment où elle présentait le divin Enfant, et pendant la prière de Siméon. Enfin notre adorable Sauveur dit de lui-même: « Aussi longtemps » que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde [2]. »

Puisque la bienheureuse Vierge porte aujourd'hui au temple la véritable lumière entre ses bras, portons à son exemple cette même lumière, figurée sous le signe extérieur d'un cierge bénit; témoignons ainsi que nous prenons part à la joie publique de cette grande solennité. Trois traits de ressemblance font du reste que le cierge est un symbole, bien approprié pour rappeler Jésus-Christ.

Le cierge représente en effet, sous certain point de vue, la génération éternelle en vertu de laquelle le Fils de Marie est le Fils de Dieu. S. Basile nous dit: « Il faut comprendre la » génération divine comme quelque chose d'impassible, » d'indivisible et ne souffrant aucun partage, quelque chose » que le temps ne mesure pas. C'est comme le rayon splendide » que projette un foyer lumineux [3]. C'est pourquoi de même qu'un rayon sort d'une flamme ou d'un corps lumineux, et traverse l'espace ou les corps diaphanes, sans que ni le foyer qui l'émet, ni le milieu qu'il traverse en souffrent le moindre dommage, de même le Fils de Dieu qui est « la splendeur de » sa gloire et la figure de sa substance [4], » est engendré par le Père sans aucun dommage pour la substance divine. Remarquez aussi que le resplendissement de la lumière, ne lui est pas postérieur; elle n'existe pas sans lui; si un foyer lumineux, tel qu'est le soleil, avait éternellement existé, sa splendeur n'aurait pas eu de commencement. Il en est ainsi en Dieu: le Fils est coéternel au Père. Enfin la lumière ne diminue pas pour répandre ses rayons autour d'elle et se communiquer. Si l'on allume un cierge à un autre cierge, celui-ci ne

1. Lucerna lumen in testa est; lumen vero in testa est divinitas in carne. S. Gregor. hom. xxxiv *in Evang.*

2. Quandiu sum in mundo, lux sum mundi. *Joan.* ix, 5.

3. Oportet divinam de Deo generationem intelligere impassibilem, impartibilem, indivisibilem, sine tempore, instar resplendentis a luce radii. S. Basil. lib. ii *contra Eunomium.*

4. Splendor gloriæ et figura substantiæ Dei. *Hebr.*

perd rien, mais il demeure absolument ce qu'il était avant d'avoir communiqué sa flamme à l'autre. Il en est encore de même du Fils de Dieu, qui, dans le Symbole de Nicée, est appelé *lumière de lumière*. Il reçoit sa nature tout entière du Père, mais en même temps il la lui laisse tout entière et ne lui enlève rien. S. Basile emprunte une autre comparaison à l'enseignement des arts et des sciences. « Le maître, dit-il, » communique tout ce qu'il sait à des disciples. Ceux qui » enseignent ne perdent rien de leur savoir, et cependant ils » le donnent tout entier et sans en rien retenir, à ceux » qu'ils instruisent [1]. »

Le cierge représente aussi la naissance temporelle de Jésus-Christ; car de même que trois choses constituent un cierge, la lumière, la cire et la mèche, trois choses constituent l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ : la divinité, la chair et l'âme. — La lumière ou le feu représente bien la divinité. Moïse dit au peuple d'Israël : « Le Seigneur votre Dieu est un feu consumant [2]. » En effet comme le feu surpasse tous les autres éléments, qu'il est plus brillant, plus subtil, plus léger, plus actif et tend toujours à s'élever; ainsi Dieu l'emporte en tous points sur les êtres créés. — La cire est aussi une image qui représente bien la chair de Notre-Seigneur. Les abeilles composent leur cire du suc le plus pur des fleurs dont le suave parfum les attire, sans que les fleurs en souffrent le moindre dommage : ainsi la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été formée par le Saint-Esprit du sang très pur de la Mère de Dieu, sans qu'il en résultât pour elle la moindre tache. Enfin la mèche cachée à l'intérieur de la cire, est le symbole de l'âme de Jésus-Christ. Aussitôt qu'elle est allumée, la mèche s'embrase tout entière, du moins en sa apartie apprente. Ainsi en est-il de l'âme de Notre-Seigneur, qui, dès le premier instant de son existence, fut unie à la divinité, ce feu consumant, et enrichie de tous les dons de béatitude qui convenaient à une telle union. Il n'en fut pas de même du corps de Jésus-Christ, qui n'entra en possession ordinaire de sa gloire qu'au moment de la résurrection.

Le cierge bénit nous représente enfin la vie et la passion du Seigneur. Sa vie, car un cierge éclaire, purifie, allume, consume et couvertit en sa propre flamme les autres objets inflammables ; il brûle et resplendit sans interruption ; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie mortelle donna la lumière aux aveugles et aux ignorants, ranima les malades,

1. Nam tota inquit ex docentibus in discipulos immissa : cum nihil desit docentibus : perfectio adsit iis qui didicerunt. S. Basil. lib. II *contra Eunomium.*

2. Dominus Deus tuus ignis consumens est. *Deuter.* IV, 24

purifia les lépreux, réchauffa les tièdes par le feu de sa charité, transforma l'amour profane en amour divin, usa ses forces jour et nuit pour nous, et enfin resplendit merveilleusement par la renommée de sa sainteté et de ses miracles.

Le cierge représente aussi la Passion du Seigneur, parce que Jésus-Christ ne se contenta pas de briller comme le soleil ou le diamant qui ne souffrent aucun dommage de l'éclat qu'ils répandent. Il brûlait et en brûlant il se consumait. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, les veilles, les travaux, la faim, la soif usaient sa vie qu'il acheva de donner par la mort sur la croix. Aussi ses disciples lui appliquaient-ils ces paroles du Psalmiste : « Le zèle de votre mai-» son me dévore : » *Zelus domus tuæ comedit me* [1]. Peu à peu la flamme d'un cierge en consume la cire et la transforme en feu : de même la vie de Jésus-Christ fut consumée par son zèle qui procède de la charité, comme la chaleur procède du feu. Ajoutez que la flamme, quoique blanche, noircit la mèche du cierge : le zèle de Jésus-Christ ne consuma pas seulement sa vie, mais il blessa sa chair, et noircit en quelque sorte son âme, en la privant dans sa partie inférieure, de toute joie et de toute consolation, tandis qu'il souffrait sur la croix. C'est pour cela qu'il s'écriait au moment de mourir : « Mon Dieu, » mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* [2]?

II. — Nous avons dit, en second lieu, que le cierge bénit représente la très sainte Vierge. Il est en effet le symbole d'une triple pureté que la fête de la Purification honore particulièrement en elle.

La première pureté que nous honorons aujourd'hui en Marie consiste dans l'exemption de toutes les souillures qui accompagnent, pour les mères, la naissance de leurs enfants. Tel est l'enseignement des Pères et des conciles. Un cierge allumé ne contracte aucune tache pour émettre ses rayons ; de même la bienheureuse Vierge n'en contracta aucune pour donner le jour à son Fils.

La seconde pureté de Marie est celle de son âme qui, selon l'enseignement des Pères et la définition de l'Eglise, ne fut jamais coupable d'une faute. Aucun symbole ne représente mieux cette pureté immaculée que la lumière, car rien ne saurait la souiller, et que le feu, car il purifie tout.

La troisième pureté de Marie est sa virginité parfaite et incorruptible, avant, pendant et après sa maternité. La cire est bien le symbole de la chasteté. Elle est produite par des abeilles qui ne deviennent pas mères et qui ne se reposent sur rien

1. *Joan.* II, 17. — 2. *Ps.* LXVIII, 10.

d'impur, ni même sur des fleurs mortes et desséchées. Le sein de Marie a été la ruche mystérieuse dans laquelle l'Esprit de Dieu, comme une abeille infiniment chaste, a confectionné la cire et le miel de la virginité unie à la fécondité. Nous portons donc aujourd'hui un cierge allumé dans les mains, pour rendre hommage à la pureté de Marie, et la proclamer hautement en face de ses ennemis et du monde tout entier,

III. — Le cierge bénit de la fête de la Purification ne représente pas seulement Jésus et Marie : il est le symbole de chaque fidèle et de la triple vie dont il nous est donné de jouir.

La vie naturelle, la première et le fondement des deux autres, n'est-elle pas semblable à un flambeau de cire? La cire représente le corps; la mèche représente l'âme, et la flamme, la chaleur vitale. Cette chaleur est comme un feu latent dont notre respiration serait la fumée, selon cette parole du Sage : « Le » souffle de nos narines est une fumée : » *Fumus flatus est in naribus nostris ?* [1] Cette chaude vapeur ne révèle-t-elle pas le feu qui brûle en nous et nous consume à la longue? De même donc que la flamme d'un cierge consume peu à peu la cire et la détruit enfin complètement, de même la chaleur vitale use l'homme avec le temps, et met fin à sa vie. « Nous mourons » tous les jours, dit Sénèque; chaque jour une parcelle de » notre vie se détache de nous, et même lorsque nous crois- » sons, notre vie décroît. Nous avons perdu l'enfance, ensuite » l'adolescence ; tout le temps passé jusqu'ici est un temps qui » n'existe plus. Le jour présent lui-même, nous le partageons » avec la mort. [2] » Remarquez aussi qu'un cierge, si l'on n'y prend pas garde, et si l'on n'enlève pas de temps en temps la partie charbonneuse de la mèche, finit souvent par s'éteindre avant même d'être entièrement consumé. Ainsi en est-il de la vie des hommes. Souvent un homme met fin à la vie d'un autre homme, aussi aisément que d'un souffle on éteint une chandelle allumée. Combien en est-il qui se ravissent la vie à eux-mêmes par des excès de table? On peut les comparer à un cierge que l'on renverse : la flamme, en faisant fondre trop rapidement la cire, en amène bientôt l'extinction. D'autres sont emportés par un air empoisonné, comme un souffle du vent éteint le flambeau qu'on y expose. Tous enfin nous achevons de nous éteindre et de mourir; notre cierge ne tarde jamais beaucoup à être consumé tout entier.

Il importe donc à chacun de suivre son cierge d'un regard

1. *Sap.* II, 2.

2. Quotidie morimur, quotidie enim demitur aliqua pars vitæ, et tunc quoque cum crescimus, vita decressit. Infantiam amisimus, deinde adolescentiam, usque ad hesternam quidquid transit temporis, perit : hunc ipsum quod agimus diem, cum morte dividimus. SENECA, Epist. XXIV.

attentif, de réfléchir chaque jour à la brièveté et à la fragilité de sa vie, de voir à quoi il en est, quel danger le menace. Ainsi faisait David, lorsqu'il adressait à Dieu cette supplication : « Seigneur, faites-moi connaître ma fin, et le nombre de mes » jours, quel il est, afin que je sache ce qui me manque. Voilà » que vous avez fait mes jours mesurables. » Au lieu de *mensurabiles*, « mesurables, [1] » qui est dans la Vulgate, S. Jean Chrysostome lit, d'après l'hébreu : *Ecce palmares* ; c'est-à-dire : « Vous » avez fait mes jours tels que je puis les mesurer avec la pau» me de ma main. » Voilà la longueur de vos jours, une palme ; la longueur de votre cierge ne dépasse pas la largeur de votre main. Que sont donc, si on les considère à la lumière de ces vérités, les richesses, les grandeurs, les honneurs de ce monde? Assurément il n'est pas difficile de concevoir du mépris pour des choses qui doivent sitôt périr.

Notre seconde vie est celle de la grâce. Le Seigneur dit en parlant d'elle : « Que des lampes allumées soient entre vos » mains. [2] » Cette lampe nous est donnée au jour de notre baptême ; c'est pour le marquer que l'on met un cierge allumé aux mains des nouveaux baptisés, même des tout petits, et qu'on leur recommande de le conserver ardent pendant toute leur vie. Cette vie spirituelle était aussi symbolisée, sous la loi ancienne, par le feu qui devait toujours brûler sur l'autel du Seigneur. Le feu qui brûle sur l'autel, c'est la grâce de Dieu qui enflamme le cœur, et nous portons aujourd'hui des cierges ardents à la main, pour montrer que ce feu sacré n'est pas éteint en nous. Dieu nous impose le devoir de garder notre flambeau allumé jusqu'à la mort, afin que, lorsque viendra l'Epoux, nous puissions nous avancer au-devant de lui.

Mais il faut veiller avec un soin d'autant plus attentif sur ce second flambeau, qu'il est encore plus exposé à s'éteindre que le premier : or, il est incomparablement plus nécessaire pour nous qu'il ne cesse pas de brûler. C'est pourquoi le Seigneur nous dit : « Prenez garde que la lumière qui est en vous » ne soit ténèbres. [3] » Et dans l'Apocalypse, il ordonne à Jean d'écrire à l'ange de l'église de Sardes : « Je sais tes œuvres ; » tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort. [4] » Le Seigneur sait si le feu de la charité embrase nos cœurs, si la lumière de la grâce brille dans nos âmes, mais nous, nous ne le savons pas. Si l'on veut qu'une chandelle brûle bien et

1. Notum fac mihi Domine, finem meum, et numerum dierum meorum, quis est, ut sciam quid desit mihi. Ecce mensurabiles posuisti dies meos. *Psal.* XXXVIII, 4, 5.
2. Sint lucernæ ardentes in manibus vestris. *Luc.* XII, 35.
3. Vide ergo ne lumen quod in te est tenebræ sint. *Luc.* XI, 31.
4. Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas et mortuus es. *Apoc.* III, 1

donne une belle lumière, il faut en raccourcir souvent la mèche carbonisée ; de même il faut, pour conserver tout son éclat au flambeau de la foi, le raviver souvent par l'usage des sacrements, et par l'extirpation des péchés, même des fautes vénielles. Car les péchés véniels diminuent l'ardeur de la charité ; quelquefois même ils finissent par en éteindre complétement le feu, et entraînent ceux qui les commettent habituellement jusqu'au péché mortel. Enfin il faut porter ce flambeau avec précaution, pour qu'il ne s'éteigne pas pendant la marche. Ainsi fit autrefois Gédéon qui renferma des lampes dans des vases de terre et les remit aux mains de chacun de ses soldats, pour que, brisant ces vases les uns contre les autres au moment d'engager le combat, ils effrayassent les ennemis par ce bruit et par l'apparition soudaine d'une multitude de lumières. Nous renfermons dans des vases d'argile nos lampes, c'est-à-dire la grâce et les vertus que nous tenons de Dieu, lorsque nous écartons d'elles avec soin le vent dangereux de la vaine gloire ; ainsi nous réservons tout l'éclat de ces flambeaux mystiques pour mettre en fuite les démons quand viendra l'heure de notre mort.

Notre troisième vie est la vie de la gloire. Nous acquérons cette vie et nous la possédons lorsqu'il nous est donné de jouir enfin de la lumière de la patrie céleste. Aussi, de même que les âmes des damnés, lorsqu'elles apparaissent aux vivants, ne le font que sous des formes horribles et ténébreuses, celles des bienheureux au contraire se montrent resplendissantes de beauté et de lumière.

Le feu symbolise admirablement les qualités qui sont propres aux corps glorieux. Le feu est lumineux ; il est subtil ; il traverse l'espace avec la rapidité de l'éclair ; on peut dire, en un certain sens, qu'il est impassible, parce qu'il est le plus actif des éléments et que les autres cèdent sous son action. Rien ne ressemble, dans notre vie présente, à ces diverses propriétés du feu : elle est plutôt obscure et ténébreuse, elle est lourde à porter ; souvent elle est trop lente à notre gré, misérable et chagrine. Le saint vieillard Tobie avait bien quelque raison de dire : « Quelle joie aurai-je, moi qui suis » toujours dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière » du ciel ? » Au contraire, comme les petits oiseaux qui commencent leurs chants dès la pointe du jour, les âmes des bienheureux se réjouissent sans cesse et chantent les louanges du Seigneur, au sein de la lumière béatifique de la gloire. Isaïe le disait : « Alors votre lumière éclatera comme le matin : » *Tunc erumpet quasi mane lumen tuum* [1]. Ailleurs il dit encore :

1. *Isa* LVIII, 8.

« Alors vous verrez et vous serez dans l'abondance ; votre cœur » admirera et se dilatera... parce que votre lumière est venue » et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. [1] »

Puisque le cierge de la fête de ce jour, nous représente principalement Jésus et Marie, comme nous l'avons vu, portons Jésus et Marie non pas dans nos mains, mais dans nos cœurs et sur nos lèvres. Ainsi fit le frère du vénérable Canisius. En apprenant la mort de ce saint religieux, il fut atterré et frappé d'apoplexie, il perdit en même temps la voix et la mémoire. Cependant il y eut deux noms qu'il n'oublia pas et qu'il lui fut possible de dire encore, les noms sacrés de Jésus et de Marie : jusqu'à la fin de sa vie il ne cessa de redire ces deux noms bien-aimés. Qu'ils soient aussi notre symbole, qu'ils soient notre cierge et notre lumière jusqu'au dernier instant de notre vie mortelle. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

(D'après Mangin, vicaire général de Langres. — 1760.)

EXPOSITION DU MYSTÈRE DE LA PURIFICATION. — SUJETS D'INSTRUCTION QU'IL RENFERME PAR RAPPORT A NOUS.

Postquam impleti sunt dies purificationis Mariae secundum legem Moysi, tulerunt eum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. — Luc. II, 22.

Est-ce un mystère, chrétiens, qu'on célèbre en la fête de ce jour, ou bien un assemblage de mystères, qui semblent concourir pour la rendre plus sainte et plus solennelle? C'est la fête de Jésus et de Marie tout à la fois, où se rencontrent les grandeurs et les humiliations de tous les deux, où la joie et la douleur trouvent place en même temps, où la mort et la vie semblent s'unir dans un même sujet, et où enfin, par un renversement surprenant, le Rédempteur du monde est lui-même racheté par une de ses créatures. Une mère ne fait jamais paraître plus d'amour et de piété qu'en offrant son fils aux plus effroyables supplices, et un vieillard souhaite la mort en tenant la vie entre ses bras. C'est, chrétiens, l'assemblage de toutes ces choses qui a donné le nom de *rencontre* à cette fête, et l'a rendue l'une des plus considérables qui se célèbrent dans l'Eglise. Mais parmi cette foule de merveilles

1. Tunc videbis et afflues et mirabitur et dilatabitur cor tuum... quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. *Isa.* LX, 1, 5.

où nos esprits se trouvent partagés entre tant d'objets qui mériteraient chacun nos réflexions, trouvez bon que je m'arrête uniquement à ce qui fait plus particulièrement le sujet de cette solennité. C'est pourquoi, dans la première partie de cette exhortation, je m'attacherai à vous faire une exposition claire et succincte du mystère de la Purification, tel qu'il est en lui-même, et dans la seconde à vous développer les sujets d'instruction qu'il renferme par rapport à nous.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous savez, chrétiens, que l'Eglise célèbre en ce même jour, et la Présentation du Fils, et la Purification de la Mère. Marie s'étant acquittée en ce même temps de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux différentes lois, l'une d'offrir à Dieu leurs aînés quarante jours après leur naissance, l'autre de se purifier elles-mêmes des souillures de l'enfantement, par l'offrande d'un agneau, ou si elles étaient pauvres de deux tourterelles ou de deux pigeons. Il est évident que dans le premier de ces deux mystères, Marie fait un sacrifice de son amour maternel, puisqu'elle y dévoue son Fils unique à la mort, et que dans le second elle fait un sacrifice de sa pudeur virginale, puisque sa réputation est comme immolée à des soupçons indignes d'elle, qu'elle y renonce à la gloire qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui, mes frères, Marie la plus heureuse des mères et la plus pure des vierges, va aujourd'hui au temple de Jérusalem pour y présenter Jésus à son Père, et pour s'y purifier elle-même, c'est-à-dire pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur. Car par la Présentation elle sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, qui est son fils bien-aimé, et par la Purification, elle immole ce qu'une vierge a de plus précieux qui est l'honneur de la virginité.

Nous pouvons dire avec vérité que Marie ne fut jamais touchée si vivement des douleurs de son Fils, que dans le temple de Jérusalem, parce que ce fut dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandonner solennellement à la justice de Dieu, et de consentir à tout qu'il endura depuis de la cruauté des hommes. C'est pour cela que j'avance, sans hésiter, que dès lors elle souffrit en son âme un combat pareil à cette mortelle agonie, qui fut comme le prélude de la Passion du Sauveur, parce que le zèle dont elle brûlait pour notre salut, se rencontrant dans son cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avait pour son enfant, et ces deux passions faisant leurs derniers efforts pour s'entre-surmonter, pour s'entre-détruire, elle se sentit si cruellement déchirée par des mouvements si con-

traires que je ne doute point que sa douleur ne surpassât de beaucoup en cette occasion toutes celles qu'on lui avait épargnées à l'enfantement. Car si ce cœur emporté par la pente de la nature vient à se déclarer pour le Fils, la charité dont il est rempli condamne cet amour, comme une faiblesse, elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes, qu'elle lui représente tout prêts à tomber dans les abîmes; que si touchée des malheurs qui nous menacent, elle dévoue Jésus à la mort, l'amour maternel alarmé d'une résolution si inhumaine s'y oppose tout entier, il s'arme pour fléchir Marie, de l'innocence de ce cher Fils, de sa beauté, de ses larmes: il s'arme même de sa faiblesse, il le présente à ses yeux déjà tout meurtri et tout sanglant, ses mains percées de clous, sa tête toute hérissée d'épines, tout son corps déchiré de coups de fouets: elle le voit déjà expirant dans les douleurs et dans l'infamie.

Quelle est donc votre force et votre courage, divine Marie, d'offrir aujourd'hui votre Fils unique à une cruelle mort? de consentir qu'il soit cloué à une croix, de prendre une résolution dont les mères les plus modérées, dont les femmes même les plus indifférentes, dont les plus dures et les plus intéressées auraient horreur? Quoi cette nature si forte et si opiniâtre dans ses sentiments, ces révoltes de votre cœur, ces assauts de l'amour maternel si violents et si souvent réitérés ne peuvent vous ébranler le moins du monde? Non, mes frères, rien n'est capable de l'arrêter; elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle, et où elle sait qu'elle peut être utile à notre salut, elle marche du côté de Jérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice portant sa victime entre ses bras, et nous ayant tous dans l'esprit, et dans le cœur. Elle arrive enfin en cette grande ville, elle se rend au Temple où elle est attendue des anges et des hommes, et là, malgré la secrète horreur dont elle est saisie en entrant, malgré les émotions qu'elle sent à mesure qu'elle approche de l'autel, et qui remuent toutes ses entrailles, malgré les images affreuses et sanglantes de croix, de mort, de supplices, d'infamie qui se présentent alors en foule à son esprit, avec une magnanimité et une constance qui étonnent le ciel et la terre, elle prononce contre son propre Fils, un arrêt irrévocable, qui le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver. *Pater*, dit-elle alors, du plus profond de son âme, *non mea voluntas sed tua fiat* : Père Eternel, voici enfin cette victime innocente que vous attendez depuis tant de siècles; je ne m'oppose point au sacrifice, au contraire je le commence dès cette heure en vous sacrifiant mon amour et toute ma répugnance, *fiat, fiat, voluntas tua*; oui, que l'on détruise ce que

j'ai formé, puisqu'il le faut pour réformer ce que le péché a détruit, je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre. O mon Dieu, j'exécuterai moi-même cet arrêt, si vous l'ordonnez de la sorte, et si l'on ne peut achever autrement l'œuvre de la rédemption. O zèle! ô charité sans bornes et sans exemple! ô amour vraiment excessif! ô force! ô courage! ô victoire digne de l'admiration et des anges et des hommes! Non seulement Marie a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, en qualité de mère, qui est son fils, elle a aussi comme immolé ce qu'elle avait de plus précieux en qualité de Vierge, qui est la gloire de la virginité même.

Car je vous prie de remarquer avec S. Augustin, que lorsque le Saint-Esprit forma Jésus-Christ dans les entrailles de la très sainte Vierge, quoique cette conception se fît par une voie si éloignée de toute sorte d'impureté, la seule pensée qu'elle allait devenir mère lui fit une peine qu'elle ne put dissimuler, et qui parut sur son visage par toutes les marques d'une véritable confusion. Cela supposé, quelle mortification pour Marie de paraître aujourd'hui dans le temple de Jérusalem portant un enfant entre ses bras, et cherchant un remède qui n'a été ordonné que pour les femmes impures! une jeune fille qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a fait vœu d'une éternelle virginité, qui n'a pu voir sans frémir entrer un ange dans sa cellule, parce qu'il avait la figure d'homme, osera-t-elle bien se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des marques si visibles d'une impureté dont elle a toujours eu plus d'horreur que de la mort? Je n'en douterais nullement si elle avait quelque obligation de le faire, quelque peine qu'elle sentît à s'acquitter de son devoir, je sais que la crainte de déplaire à Dieu étoufferait en son cœur jusqu'aux premiers mouvements de toute autre crainte, mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi. S. Cyprien et S. Bernard remarquent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, et qu'elle l'exempte tout visiblement; Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires, il n'a pu établir la Purification pour celle qui est plus pure que les anges; c'est pourquoi S. Augustin fait dire à Marie : « J'ai conçu, j'ai même enfanté, sans que » ma virginité ait été souillée le moins du monde. Que les » autres mères se soumettent donc à la loi commune, mais il » n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y assujettir les » vierges. *Virgo concepi et peperi, ferant ergo legis onera, virgines vero ab his habeantur immunes.* Cependant Marie veut bien s'assujettir à cette loi, et par là immoler la propre gloire de sa virginité et l'ensevelir dans l'humilité la plus profonde :

voilà, chrétiens, ce que cette Vierge sainte a fait, et qui nous est retracé dans le mystère de ce jour, voyons présentement les instructions que nous en devons tirer; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si l'on me demande ce que fait aujourd'hui Marie, je réponds en premier lieu, qu'elle se purifie par son obéissance à la loi, elle qui pourrait se dispenser de la loi en disant aux ministres : Celui que j'ai mis au monde est plus grand que le temple, *Et ecce templo major est hic*, puisqu'il est celui en qui réside la sagesse du Père Eternel. Il est plus grand que Salomon, puisque ce roi n'a reçu aucun don du ciel, que parce qu'il était la figure de celui que je viens offrir au temple avec moi, *Et ecce plusquam Salomon hic*. Néanmoins, Marie oubliant tous ses privilèges personnels et tous ceux de son Fils, se soumet à une loi qui humiliait également et la Mère et le Fils; et les jours de la purification étant accomplis, elle vient se purifier, elle qui était devenue plus pure par la naissance d'un Dieu-Homme, et elle rachète son Fils, en offrant l'oblation des pauvres, déclarant par cette action publique, et que son fils était un esclave, qu'elle venait racheter, et qu'elle n'était que la mère d'un esclave. Quelle puissante leçon d'obéissance recevons-nous aujourd'hui, mes frères, et de Marie qui se soumet à la loi, par l'inspiration de son Fils, et de Jésus-Christ qui marque sa soumission à son Père? l'attachement que nous devons avoir à ses ordres est de nous purifier dès que la loi et les besoins de notre conscience nous y engagent.

D'après cet exemple, oserions-nous nous flatter d'avoir un sincère amour pour Dieu, puisque nous avons souvent si peu de respect pour sa loi? Marie se ferait un grand scrupule de ne pas observer la loi de la purification, quoiqu'elle en fut exempte, et nous, nous écoutons toutes sortes de prétextes pour nous dispenser de la loi de Dieu, et bien loin d'imiter son humilité en cachant ce qui la relève, notre orgueil nous porte à paraître autres que nous ne sommes. La très sainte Vierge, dans le mystère de la Purification, cache sa gloire en ne voulant point paraître ce qu'elle est, et ce qui la relève, et elle fait éclater son humilité en paraissant ce qu'elle n'est pas, et ce qui l'abaisse; elle est Mère de Dieu, et ne paraît que mère d'un homme, elle est très pure et elle paraît impure, puisqu'elle veut se purifier, quelle humilité! Nous ne voulons point paraître ce que nous sommes, c'est-à-dire pécheurs, et nous voulons paraître ce que nous ne sommes pas, c'est-à-dire justes, quel orgueil! Marie est la plus pure de toutes les créatures et elle veut encore se purifier, quel amour pour la pu-

reté! Nous sommes impurs, et dans notre conception, et dans notre naissance et dans notre vie, et nous négligeons de nous purifier, quelle nonchalance! Marie n'est point soumise à la loi de la purification, la loi-même l'en excepte, et elle s'y soumet, elle fait plus qu'elle ne doit, quelle obéissance! Et nous, mes frères, bien loin de faire plus que nous ne devons, nous ne faisons pas même ce que nous devons; bien loin de faire des œuvres de surérogation, nous nous retranchons sur ce qui est de pure obligation et nous y manquons même souvent, quelle réserve avec un Dieu si libéral! Voilà la première instruction que Marie nous donne; une seconde non moins importante c'est celle-ci.

Marie élevée au plus haut degré de grâce dont une créature soit capable, ne dédaigne cependant pas de s'assujettir à une cérémonie grossière, telle qu'était celle de la loi de la purification des femmes; elle n'affecte pas, pour mieux marquer à Dieu sa fidélité, de prendre des voies plus spirituelles et plus parfaites que les autres femmes, dont elle n'a jamais contracté la souillure. Il n'en est pas de même dans le siècle où nous vivons; souvent si l'on est vertueux, c'est afin de se distinguer davantage des autres; on laisse les pratiques simples de dévotion au menu peuple, on croirait se déshonorer d'être dévot comme le peuple. On croit, en donnant moins à la chair qui n'est propre à rien de parfait, qu'on ne saurait trop donner à l'esprit qui est utile à tout. On se persuade qu'une voie plus épurée est plus excellente, et cependant on ne s'aperçoit que trop, que plus on s'élève par des vertus si sublimes, moins on avance, parce qu'on tombe d'ordinaire dans le dégoût et dans la sécheresse, dont on ne se relève point aisément. Ajoutons encore que si cette Vierge sainte obéit si exactement à ces lois cérémoniales, qui ne l'obligeaient pas, combien davantage devons-nous obéir aux commandements de Dieu qui nous obligent, sous peine de perdre son amitié, et d'encourir son indignation et la damnation éternelle. Si elle a tant respecté la loi de servitude, que de s'y soumettre volontairement, quel respect et quelle soumission devons-nous à la loi de grâce, à la loi de l'Evangile? et si elle a observé si religieusement une cérémonie qui lui était indifférente, avec quel soin devons-nous observer ce qui ne demande pas seulement notre obéissance par amour, mais qui l'exige par nécessité? Jugez encore si naturellement Marie ne devait pas avoir de répugnance à se soumettre à une loi qui n'était que pour celles qui en auraient besoin? Car qu'y avait-il à purifier dans cette Vierge qui était plus pure que les anges? Était-ce ce cœur qui n'avait jamais brûlé que des plus pures flammes et de l'amour de son Dieu? Etait-ce cet esprit rempli des plus

pures et des plus belles lumières du Ciel? Était-ce ces yeux qui étaient fermés à tous les objets de la terre? Était-ce enfin ce corps virginal qui n'avait jamais ressenti la rébellion des appétits? Rien de tout cela, mes frères, puisqu'elle ne contracta jamais aucune souillure. Mais plus sa pureté était éclatante, plus elle devait sentir de répugnance à paraître dans le temple pour se purifier. Elle le fait pourtant sans en rougir, parce que Dieu le lui ordonne; et nous, chrétiens, allégueronsnous encore après cela un petit intérêt d'honneur pour nous dispenser de nos devoirs les plus légitimes? La Mère d'un Dieu n'était point obligée à la loi, mais toute privilégiée qu'elle est, elle se met au rang des autres, pour nous apprendre que c'est une rare vertu de n'affecter rien de singulier, et de cacher sous l'observation des lois communes un mérite distingué du commun. Car nous voyons qu'elle garde exactement le temps prescrit sans le prévenir, ni sans le différer d'un seul moment, qu'elle offre les présents ordonnés par la même loi, qu'elle ne manque à rien et remplit tous les devoirs; et nous, quels artifices ne mettons-nous pas en usage pour éluder les obligations les plus indispensables! quels détours et quelles explications ne donne-t-on pas aux lois les plus nettement exprimées, quand il est question de s'y soumettre?

Troisième instruction, soyons-y attentifs. Marie n'a qu'un Fils, et pour obéir à la loi, elle se résout à le sacrifier. Ce Fils qu'elle aimait de l'amour le plus tendre; ce Fils qu'elle avait conçu par le miracle; ce Fils en qui elle possédait tous les trésors, elle l'offre dans le temple de Jérusalem. Mais elle l'offre de la manière la plus héroïque, sans condition et sans réserve, sachant les ordres rigoureux que le ciel a portés, et qui doivent un jour s'exécuter dans la personne de ce divin enfant, consentant déjà qu'il soit la victime et le prix de la rédemption des hommes, renonçant pour cela à tous les sentiments de son cœur, et par un dernier effort de la plus généreuse et de la plus rigoureuse obéissance, voulant bien que ce Fils ne fût plus à elle, qu'avec le triste, mais indispensable engagement de le voir, dans la suite des années, immolé sur la croix. Voilà ce qu'il en a coûté à Marie pour accomplir la loi.

Or, est-ce là, mes frères, ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes? Il est vrai, pour obéir à la loi de Dieu, il nous en doit quelquefois coûter le sacrifice de ce que nous avons de plus cher; mais confessons-le de bonne foi, et ne nous déguisons rien à nous-mêmes, ce que nous avons alors de plus cher, est-il assez considérable pour le faire tant valoir à Dieu? Quelque cher qu'il nous soit, du moment qu'il répugne à la loi de Dieu, n'est-ce pas ce qui nous trouble? n'est-ce pas ce qui nous dérègle? n'est-ce pas ce qui nous corrompt? n'est-ce pas

ce qui nous décrie? et enfin n'est-ce pas ce qui nous damne? Si la loi de Dieu nous retranche un mal aussi pernicieux que celui-là, avons-nous sujet de nous en plaindre, et la sainte violence qu'elle nous fait en nous obligeant à un renoncement si salutaire, doit-elle passer pour un excès de rigueur? prenez garde, s'il vous plaît, ceci mérite une réflexion particulière; Dieu vous dit: Sacrifie-moi ce premier né, c'est-à-dire, cette passion dominante qui est dans ton cœur. Cela nous semble dur, mais en même temps faisant un retour sur nous-mêmes, nous sommes contraints d'avouer que cette passion dominante est, par exemple, un attachement honteux qui nous déshonore, un esclavage des sens qui nous abrutit, une loi de péché qui nous captive et qui nous tyrannise. Mais en ce même temps nous sommes forcés de reconnaître que cet attachement dont nous nous faisons une passion, n'est qu'une fascination d'esprit, qu'un ensorcellement du cœur, qu'une source d'égarements dans notre conduite, et de déréglements dans nos affections et dans nos actions.

Chrétiens, n'hésitons pas, faisons le sacrifice que Dieu demande. Pour nous y encourager, pensons au Sacrifice auquel nous voyons aujourd'hui se dévouer, dans le Temple, Jésus, comme Rédempteur, et Marie comme Coopératrice de la Rédemption.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

La fête de la Purification fut une des fêtes de la très sainte Vierge les plus anciennement célébrées dans l'Eglise. Aussi le nombre des homélies et des sermons que nous ont laissés les Pères et les saints du moyen-âge sur le double mystère de la Présentation de Jésus au temple et de la Purification de sa très sainte Mère est-il trop grand pour que nous les signalions tous. Nous ne dirons un mot que des plus importants.

ORIGÈNE. — 253

Origène, illustre par son incomparable génie, mais dont certains écrits ont été exploités et interpolés par les hérétiques, a laissé deux homélies sur la Purification.

La *première* contient de belles pensées mêlées à des considérations inacceptables et à des erreurs flagrantes. S. Jérôme compare ce qu'on y trouve de bon, à des parcelles d'or perdues dans la boue.

Dans la *seconde*, Origène parle du bonheur de Siméon qui tint entre ses bras le divin Enfant. Toucher les vêtements de Jésus suffisait pour la guérison des corps. Que sera-ce de le presser lui-même sur son cœur? Siméon a vu Jésus, il s'est attaché à lui; désormais son âme sera libre; les liens qui l'enchaînent au

corps seront rompus et elle entrera dans le royaume de Dieu. Attachons-nous à Jésus comme Siméon; tenons-le pressé sur notre cœur, pour aller au ciel.

Mais pour recevoir Jésus entre nos bras comme Siméon, il faut vivre saintement comme lui, désirer Dieu comme lui, nous tenir dans le temple et nous laisser guider par l'esprit de Dieu comme lui. Alors, nous aussi nous pourrons espérer de mourir dans la paix de Dieu.

S. MÉTHODE. — 312

S. Méthode, évêque de Patare, martyr l'an 312, explique longuement le mystère du jour. Il montre le Seigneur venant manifestement dans son temple. Il est porté par l'arche vivante et animée qui est Marie sa Mère.

La venue de Jésus au temple ne rappelle en rien la vision d'Isaïe (chap. VIII), pour l'éclat extérieur. Cependant le Seigneur est encore assis sur un trône, Marie la Vierge-mère; des yeux de la foi nous pouvons contempler les armées célestes, les Chérubins et les Séraphins qui l'entourent; nous pouvons les entendre proclamer sa gloire et la répandre par toute la terre. Ils glorifient Jésus, et en lui les trois adorables personnes de la sainte Trinité [1].

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Jésus-Christ et à sa Mère? Il naît pour nous à Bethléem, uniquement poussé par sa miséricorde. Il se soumet à la loi, lui qui en est le maître; et sa mère aussi s'y soumet sans y être obligée. Ils le font uniquement pour nous donner l'exemple. Marie n'avait pas besoin de

1. Neque enim multis tibi verbis opus fuerit ut totius rei cognitionem consequaris; modo iis quæ illic geruntur, mentis oculos diligenter advertas. *Omnia* siquidem *sunt obvia intelligentibus, et recta invenientibus* (Prov. VIII, 9). Ecce enim seu thronus sublimis et elevatus, ob ejus gloriam qui est fabricatus, Virgo Mater Regi Domino Sabaoth, spectatissima illic statuitur. Super illo nunc ad te venientem in carne Dominus, perspice. Super illo, virginali, inquam throno; eum venerare qui novam hanc, omnibusque laudibus prosequendam, ad te profectionem adornavit. Circumspice vero fidei oculis; regiumque etiam illud Seraphicorum spirituum ceu sacerdotii lege ei comes obsequium offendes. Amat enim etiam hujusmodi satellitium, regis sequi præsentiam. Unde et eo loco, non solum dicuntur laudasse trinam illam divinæ unitatis substantiam, verum etiam quæ nunc, Deo apparente, in terra occurrit unius illius de sancta Trinitate, omnibus adorandam gloriam; in eo quod dicunt : *Plena est omnis terra gloria ejus*. Credimus enim Filio propter nos secundum propositum facto homini, una adesse Patrem, divinitate inseparabili, cum ejusdem essentiæ Spiritu. Nam ait Paulus : *Erat Deus in Christo, mundum reconcilians sibi, non reputans delicta ipsorum* (II Cor. v, 19) : Patrem in Filio propter unam eamdemque voluntatem, esse ostendens. Tu vero, festi amans, qui sic gloriosa Bethleemitica, et quæ tui causa consummantur, perspicias cœlestibus turmis salutem tuam magnifice celebrantibus, tete lubens, alacrisque adjunge, etc. S. Method. *de Simeone et Anna apud Combefis.*

purification, revêtue qu'elle était d'une double gloire, la gloire de la virginité et celle d'une ineffable fécondité [1]. Elle se présente au temple et elle offre son Fils à Dieu. Quel magnifique présent! que Marie est grande lorsqu'elle fait cette offrande au Seigneur! Le Seigneur est dans son temple saint; *toute la terre est saisie de crainte en sa présence* (Psal. x, 4), et la Vierge Marie sa Mère le tient entre ses bras. Elle le présente à Dieu, aux anges et aux hommes. O femme bienheureuse entre toutes les femmes! par vous la terre entière a été remplie de la gloire de Dieu.

Avec quel respect ne devons-nous pas nous approcher de Marie, la véritable arche d'alliance, dont la première n'était que la figure [2]?

Siméon s'approche de Marie et reçoit dans ses bras Jésus, qui descend pour lui de son trône virginal. Que les désirs du saint vieillard avaient été ardents et sa prière fervente! Il savait quel était cet enfant qu'il voyait de ses yeux et touchait de ses mains. Il énumérait tous ses titres et célébrait toutes ses miséricordes et ses grandeurs, invitant le ciel à se réjouir avec lui, parce que le Seigneur avait eu compassion de son peuple. La justice et la vérité s'étaient rencontrées; la terre avait produit la miséricorde. Comme le Séraphin, Marie prenant Jésus qui reposait sur son sein, ainsi que le charbon ardent sur l'autel, le présenta au vieillard Siméon et lui en expliqua la vertu. Siméon répondit et fit l'éloge de la Mère du divin Enfant [3], de la Vierge

1. Ascendit igitur in templum, illa templo celsior, duplicem induta gloriam, intemeratæ inquam virginitatis et ineffabilis fœcunditatis. Legis benedictionem, et gratiæ sanctificationem. Quamobrem ait ille videns : *Et plena domus* gloria ejus; et seraphim stabant in circuitu ejus et clamabant alter ad alterum : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Sabaoth: plena est omnis terra gloria ejus* (Isa. vi, 3); quod et ipsum B. propheta Habacuc lepide modulatus ait : In medio duorum animalium nasceris : dum appropinquarint anni agnosceris : dum tempus aderit, ostenderis (Habac. iii, 2). Inspice vero accuratam penitus Spiritus diligentiam. Notionem dixit, agnitionem et ostentionem, etc. Id. *ibid.*

2. Si enim arcæ tuæ illius sanctitatis imagini, typoque, tantus a Deo honor habitus est, ut nemini, nisi tantum ordini sacerdotali ad eam pateret accessus, autve facilis esset ad cognitionem ingressus : distinguente velo, aut ceu reginæ ad januam vestibula servante : quis tandem qualisve venerationis cultus, a nobis minimis, tibi veræ Reginæ fuerit exhibendus : vere inquam Dei legislatoris animatæ Arcæ; quæ cœlum vere Dei capax, qui nusquam capi potest, effecta sis. Te enim sanctissima Virgo, tanquam die clarissima, mundo affulgente, solemque justitiæ producente, odiosus tenebrarum horror depulsus est, tyranni potentia facta irrita, mors destructa, etc. Id. *ibid.*

3. Ad te vero quid dicam, o Mater Virgo et Virgo Mater? Cujus enim opus non humanum est, ejus et laudatio excedit hominem. Quamobrem paupertatis hic meæ obscuritatem, tuis ex spiritu honoribus, donisque illustrabo : luaque tibi offerens, e pratis immortalibus, tuum sacrum, et a Deo coronatum caput dilaudabo. Patriis te canticis, Filia David, materque Domini et Dei David salutabo. Turpe enim fuerit, adeoque inauspicatum ut alienis or-

Mère figurée en mille passages de la sainte Écriture; de celle à qui le Dieu infiniment riche emprunta son humanité; de celle sans le consentement de qui le Tout-Puissant n'aurait pas achevé son œuvre.

Le vieillard Siméon représente l'ancien peuple de Dieu, l'ancienne loi qui a vieilli et ne demande qu'à disparaître, parce que le Sauveur est né. Sa mission est accomplie; elle a vu le Sauveur promis. Anne, la vénérable veuve, représente l'Église des nations, veuve jusqu'à ce jour; elle reconnaît le Christ et l'annonce dans l'univers entier.

Dans la vision du prophète, le temple était rempli de fumée. La fumée ou la nuée lumineuse, ce sont les mystères accumulés dans la présentation de Jésus et la purification de Marie. Une mère dont la maternité est au-dessus de toutes les lois de la nature; un Fils dont la naissance confond la raison; une mère ter-

neris, quæ propria gloria præcellas. Accipe igitur benignissima, dona pretiosa, tibique uni convenientia, o cunctis celsior generationibus, quæque inter creata omnia, tum visibilia, tum invisibilia, multis numeris honorabilior enituisti. Felix radix Jesse, et ter beata domus David in qua germinasti. *Deus in medio tui, et non commovebitur. Sanctificavit* enim te, *tabernaculum suum Altissimus* (Psal. xlv, 6). In te enim Dei ad Patres testamenta ac juramenta finem gloriosissimam acceperunt; quia ex te natus est Dominus ille Deus virtutum nobiscum. Rubus intactus, divina quadam majestate plenam tui figuram, jam tum informans; Deum Prophetæ apparentem, juxta quod ei conspicuus fieri voluit, incombustus ferebat. Dura autem rursus, ac prærupta petra, quod ex te, in universum orbem, gratiæ munus refrigeratioque promanavit, et ipsa quondam exprimens præfiguransque; deficienti in deserto populo, copiosum sitis levamen arente sinu produxit...

Quare sanctorum omnium, per omnes generationes, spiritalibus narrationibus, factisque prodigiosis valere jussis; ad te festi hujus convivii clavum, o florenti semper habenda memoria, dirigo. Benedicta tu, prorsus benedicta, omnibusque desiderabilis. In benedictionibus Domini nomen tuum divina gratia plenissimum ac summe Deo gratiosum, Dei Mater quæque tuo ipsa splendore fidelibus lumen præferas. Tu circumscriptio, ut ita dicam, ejus qui est incircumscriptus; radix floris speciosissimi; mater plasmatoris; altoris nutrix: ejus complexio qui omnia complecti habet; portans eum qui verbo portat omnia; porta per quam Deus in carne oritur; forceps carbonis illius purgatorii; sinus exiguus immensi omnium sinus; vellus roris illius incomprehensibilis; Bethleemitica desiderii David vitæ susceptrix cisterna ex quo Deus, forma humana generi humano innotuit; vestis sine macula, ejus qui *induit lumen sicut vestimentum*. Tu nullius indigenti Deo, carnem quam non habebat commodasti, qua tandem, omnipotens ille, quod decreverat fieri, homo esset. Quid hoc splendidius? quid hoc sublimius? Qui cœlum et terram implet, cujus ditionis sunt universa, tui indigus efficitur: Deo quippe qua carebat, fœnerata es carnem, potentem illum, decora corporis armatura induisti; qua et is, mihi redditus oculis aspectabilis; ipseque, ut libere intuiturus possim accedere, accepi; qua etiam, omnia mali illius ignita tela extinguentur. Euge, euge Dei Mater, ancillaque. Euge cui ille omnium creditor, debitor fit, etc. Id. *ibid.*

Nous avons voulu citer quelque chose de ce magnifique éloge de Marie, pour montrer comment et avec quel cœur on parlait, dès les premiers siècles, de la Bienheureuse Mère de Dieu.

restre et un Fils céleste; la naissance de ce composé merveilleux, l'Homme-Dieu; un enfantement que l'union des deux sexes n'a point préparé. Quels plus étonnants prodiges pourrait-on rassembler? Mais le regard des Juifs n'a pas pénétré ces nuages. La gloire de Dieu, toute cachée qu'elle fût, les a éblouis; la Synagogue n'a pas reconnu son Dieu et elle l'a repoussé.

Nous, plus heureux, nous l'avons reconnu. Il est notre lumière, lumière éternelle, lumière suprême, lumière qui avec le Père et le Saint-Esprit n'est qu'un seul et même Dieu. Salut, ô Christ, notre vrai Dieu! Et toi Eglise, cité de Dieu, Jérusalem nouvelle, salut! Des choses glorieuses ont été dites de toi. Tes prêtres seront revêtus de justice et tes saints se livreront à des transports d'allégresse. Salut, à vous Jésus notre joie perpétuelle! Vous êtes le commencement, le milieu et l'achèvement de notre illumination. Vous êtes la perle la plus précieuse du céleste royaume, la fleur du sacrifice, le pain des âmes, l'autel de vie, le trésor de l'amour de votre Dieu et de votre Père. Salut à vous, Marie, source de l'humanité du Fils, montagne ombragée par l'Esprit saint; Mère enrichie des dons les plus sublimes. Faites qu'après vous avoir célébrée sur la terre, nous chantions éternellement vos louanges dans le ciel.

S. ATHANASE. — 373

PREMIÈRE HOMÉLIE.

L'illustre Docteur compare le saint Evangile au soleil, dont les premiers rayons, avant même qu'il se soit montré à nos yeux, suffisent pour rendre inutiles les flambeaux allumés par les hommes. S. Luc a fait briller sur les mystères de ce jour les rayons éblouissants du soleil. Que pourrait ajouter à ses paroles l'éloquence humaine?

S. Athanase se contente donc de parcourir verset par verset le récit évangélique, et d'en expliquer le sens avec des commentaires appropriés, et quelques pieuses exhortations.

Il recommande aux fidèles, en terminant, de porter avec eux, comme Anne et Siméon, en allant au-devant du Christ, la sobriété, la chasteté, l'innocence, l'oubli des injures; de rejeter bien loin tout ce qui pourrait distraire nos esprits, nuire à la pureté de notre âme, blesser la douceur et la mansuétude. Ainsi nous serons dignes d'aller vers Jésus-Christ et nous mériterons qu'il vienne à nous. Nous le recevrons entre nos bras; nous le presserons sur notre cœur et nous célébrerons par de joyeux cantiques, la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration qui lui sont dus avec le Père et le Saint-Esprit.

SECONDE HOMÉLIE.

Dans une seconde homélie, S. Athanase s'applique à montrer que Jésus-Christ qui était Dieu, n'était pas, non plus que sa Mère, soumis aux cérémonies légales de la présentation et de la purification. Mais il a voulu nous donner l'exemple de l'obéissance à la loi. Il explique la signification mystique de l'offrande des tourterelles et des colombes, symboles de chasteté et d'innocence. On les offre au nombre de deux, parce que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, et qu'il ne suffit pas de la chasteté du corps ou de l'âme, il faut celle de l'un et de l'autre.

Siméon se réjouit, parce que la mort est pour lui l'entrée dans la patrie véritable. Méprisons comme lui la mort, et soyons prêts à partir lorsqu'il plaira à la divine providence : Pour ceux qui vivent pieusement la mort n'est pas la mort. Elle ne l'est véritablement que pour les méchants.

S. CYRILLE DE JÉRUSALEM. — 386

Ce saint pontife montre d'abord l'Enfant de Bethléem porté au temple de Jérusalem, par sa Mère. Quelle gloire pour la cité sainte : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!* Filles de Jérusalem, allumez vos flambeaux et courez à sa rencontre. Chantez avec les anges le cantique du ciel : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.* Célébrez l'enfant qui entre dans la Jérusalem terrestre et n'a pas quitté la Jérusalem céleste [1]. Je le vois cet enfant : il offre un humble sacrifice dans le temple, et il reçoit dans le ciel les sacrifices et les hosties de tous les peuples. Il est avec un corps faible et délicat, entre les bras du vieillard, et il paraît au ciel sur son trône sublime dans tout l'éclat de sa majesté. On le présente à Dieu pour être sanctifié, et c'est lui qui sanctifie et qui purifie tout. Il est en même temps la victime et le temple, le pontife et l'autel, le propitiatoire et l'intercesseur. Il offre l'hostie pour le salut du monde, et cette hostie n'est autre que lui-même. Il est le feu du sacrifice et la victime. Il est l'arbre de vie et l'arbre de la science. Il est l'Agneau et le glaive de l'Esprit. Il est le pasteur et la brebis, le sacrificateur et le sacrifice.

1. Infantem video ex Bethleem Hierosolymam ingredientem, nec a superna quicquam Hierusalem recedentem. Video infantem ex legis præscripto hostiam in templo offerentem, ipsumque; ipsumque nihilominus pias universorum hostias in cœlis suscipientem; eumdem in ulnis senis pro humani ratione corpusculi, atque in cherubicis sedibus divinæ congrue majestati; eumdem qui offeratur et santificetur quique sanctificet omnia atque emundet. Qui ipse munus sit et ipse templum; ipse pontifex et ipse ara, ipse propitiatorium, ac ipse intercessor, etc.

C'est lui qui offre et qui reçoit l'offrande. Il est la loi et il se soumet à la loi.

Siméon le tient entre ses bras et célèbre la délivrance que le saint Enfant lui apporte. Il reconnaît en lui celui qui a été, qui est et qui sera : l'invisible, l'ineffable égal en tout au Père, dont il est la splendeur et la gloire, la figure de sa substance. Il est au ciel tout entier, et il se manifeste tout entier sur la terre. Au ciel il est né avant les temps, sur la terre il est né d'une vierge. Comme Dieu il est le créateur de toutes choses; comme homme il est créature [1].

S. Cyrille continue l'éloge du divin Enfant, et lui attribue les merveilles accomplies sous la loi ancienne. Il montre les prophètes annonçant ses grandeurs, et il invite les Juifs à le reconnaître pour celui que les anges adorent et qui sauve ceux qui l'aiment.

Il invite enfin les enfants de la lumière à offrir des cierges à celui qui est la lumière incréée, à Jésus-Christ, pour mériter de jouir de la lumière divine dont il éclaire la céleste Jérusalem.

S. AMBROISE. — 397

Dans le commentaire qu'il nous a laissé sur l'Evangile de S. Luc, S. Ambroise dit quelques mots du mystère de ce jour. Se référant à la loi qui ordonne que tout fils premier-né soit appelé *saint*, c'est-à-dire *consacré* au Seigneur, il dit que ce titre de *saint* n'appartient vraiment qu'à Jésus-Christ, et c'est lui qui est annoncé dans ce texte. Il cite des premiers-nés qui furent loin d'être des saints, tels qu'Achab, et les faux prophètes mis à mort sur l'ordre d'Elie, après le sacrifice dont les victimes furent consumées par le feu du ciel. Lui seul aussi donna réellement la fécondité à sa mère, *aperuit vulvam*, parce qu'il existait avant elle, et qu'il la choisit pour naître d'elle.

Jésus-Christ reçoit le témoignage et les adorations des anges, des prophètes, des bergers, mais de plus, des miracles nom-

1. Nunc me absolvis ab æternis vinculis; nunc absolvis a corruptione; nunc a morte liberas, tu meus filius et Deus... Iste est qui est, quique olim erat, ac semper cum Patre est; consubstantialis; eadem sublimis sede; æquali gloria; eadem potentia; pari virtute; æternus; increatus; mutationis expers; incircumscriptus; invisibilis; ineffabilis; incomprehensus, incontrectabilis; cogitatu major; nullisque pervius conjecturis. Hic est Paternæ gloriæ splendor, hic figura substantiæ, qua universa consistant. Hic luminum lumen a Patre fonte vitæ procedens. Hic Dei fluvius a divina promanans abysso nec quicquam ab ea recedens. Hic Paternæ bonitatis ac jugis beatitudinis thesaurus. Hæc aqua vitæ vitam mundo præstans... Qui in cœlis totus totusque agnoscatur in terris, superne genitus sine tempore atque in terris sine semine. Supernorum conditor ut Deus, ipseque idem in terris creatura ut homo.

breux proclament sa divinité. La Vierge enfante, la femme stérile devient mère, Élisabeth prophétise, Zacharie muet parle, les mages adorent, Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère, la veuve fait connaître le Seigneur, le juste voit ce qu'il attendait, et désire quitter la vie pour être avec le Christ.

S. AUGUSTIN. — 430

Parmi les sermons de S. Augustin, il s'en trouve un pour la fête de la Purification. Le saint Docteur montre qu'il convenait que le Fils de Dieu naquît d'une mère toujours Vierge, puis il invite l'Église tout entière à la joie. « Que les vierges se réjouissent, dit-il, parce que la Vierge a enfanté le Christ. Qu'elles ne croient pas cependant que cette Vierge ait perdu la virginité consacrée à Dieu. Elle fut encore Vierge après l'enfantement. Que les veuves se réjouissent, parce que la veuve Anne a reconnu le Christ enfant. Que les époux se réjouissent, parce qu'Élisabeth, dans l'état du mariage, a prophétisé que le Seigneur Jésus-Christ devait naître. » Il dit ensuite que tous les états ont rendu témoignage au Seigneur, parce que le salut est offert à tous. Les vierges ne seront pas seules sauvées; les veuves le seront aussi et les mariées aussi.

Les anciens avaient désiré voir le Messie, l'Emmanuel, Dieu avec nous. Siméon obtint ce bonheur, par l'ardeur de ses désirs. Il le vit, il le reconnut, il le tint entre ses bras. Il le vit petit et humble, cherchant les petits et les humbles [1].

Qui sont ceux qui rendent témoignage à Jésus-Christ? Des fidèles de tout âge et de tout état; mais nous ne trouvons parmi eux aucun homme souillé par le vice. Et ceux qui lui rendent témoignage ne le font que parce qu'il leur en donne la grâce, car personne n'est saint par sa propre vertu.

Jésus-Christ est né petit enfant et il a grandi. Que notre foi grandisse et se fortifie comme lui.

S. CYRILLE D'ALEXANDRIE. — 444

Il félicite ses auditeurs de leur empressement à célébrer la fête de la Purification.

1. Habetis ergo pueri puerum, sancti senes senem Symeonem. Si autem quæritis ut et conjugatus aliquis vir testimonium Domino perhibeat, Zachariam considerate. Nemo ergo quærat aliud fratres mei charissimi; fideles, aut virgo, aut vidua, aut conjugata, aut puer, aut continens aut uxoratus. Quicquid plus esse quis voluerit, non invenit quemadmodum ad Christum pertineat. Non invenimus testimonium perhibuisse Christo adulteros, fornicatores, immundos. Et ut a talibus ei testimonium perhiberetur, ipse præstitit, ipse donavit. Non enim quisquam sanctus viribus suis.

Il montre Jésus-Christ se soumettant humblement à la loi de la Purification comme il s'est soumis à celle de la Circoncision, et aux autres exigences légales. C'est qu'il est venu pour racheter les hommes; il s'est fait petit et serviteur comme nous. Il veut honorer son Père tant que la loi existe, comme elle demande qu'il soit honoré.

Dieu avait ordonné l'offrande d'une paire de tourterelles ou de deux petits de colombes. La tourterelle, comme aussi la colombe, est douce et pacifique : tel s'est montré le Seigneur envers nous. Comme ces deux innocentes victimes qui le représentent, Jésus-Christ sera lui-même immolé. Quelle reconnaissance nous devons à Dieu qui a daigné ainsi sauver le monde au prix de la vie de son Fils.

Jésus venant au temple fut ignoré des Juifs; mais Siméon et Anne le reconnurent et l'annoncèrent à plusieurs. Le saint vieillard prophétisa la prédication de l'Evangile aux gentils; il annonça que le divin Enfant serait pour plusieurs une pierre de scandale, et pour d'autres une cause de résurrection.

LÉONCE. — 450

Léonce, évêque de Néapolis en Chypre, a laissé un sermon sur la fête de la Purification. Il invite ses auditeurs à la joie spirituelle, parce que le Seigneur est venu dans son temple. Il parle du mystère de l'Incarnation, et s'étonne pieusement que Jésus et Marie se soumettent à la loi de la Purification, après ce qu'avait dit l'Ange [1]. Mais il sait que ce Dieu si grand incarné pour notre salut dans le sein d'une Vierge, n'a reculé devant aucun abaissement, devant aucune souffrance afin de nous sauver. Son amour pour nous a tout affronté, même la mort sur la croix, et c'est ce même amour qui l'amène aujourd'hui au temple.

Le pieux auteur commente ensuite le récit évangélique.

S. ÉLOI, ÉVÊQUE DE NOYON. — 659

1° Non seulement Jésus-Christ, mais aussi sa très sainte Mère, étaient entièrement exempts de la double loi à laquelle

1. Quid ais, o beate Luca? Videris oblitus eorum quæ superius scripseras. Nam dissonant abs te modo dicta. Nonne in Evangeliis divinum Gabrielem inducis, in hæc verba Dei Genitricem ac sanctissimam virginem affantem : *Spiritus Sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi*? Qua ergo ratione quæ ex Spiritu Sancto, ac Altissimi virtute concepit, non vero secundum legem humanæ conceptionis, purgatione eget? Quomodo autem, quæ eo impleta fuit qui naturam omnem tum oculis subjectam, tum non aspectabilem sanctificat, spiritus sancti expers extitit? Qui demum, quam obumbravit virtus Altissimi, non omni munditia ac sanctitate plena sit, etc.

l'un et l'autre se soumettent en ce jour. Elle n'avait pas besoin de purification, celle qui demeura vierge dans la conception et l'enfantement de son Fils; celle qui donna au monde l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

2° Les fils premiers-nés qu'il faut offrir au Seigneur sont nos bonnes œuvres, nos actes de vertu. Si ce que nous avons fait n'a pas été digne d'être offert au Seigneur, nous devons l'échanger en y substituant des actes meilleurs, ou le racheter par la pénitence.

3° Jésus loin de ravir à sa Mère quelque chose de son intégrité par sa naissance, lui a procuré une plénitude incomparable de grâce.

4° Il ne lui a pas donné les biens de la terre. Marie était pauvre et offrit le sacrifice des pauvres. Quel magnifique exemple pour nous animer à aimer la pauvreté, et à l'embrasser volontairement. Jésus et sa Mère sont pauvres et humbles, pour nous élever jusqu'à la possession du royaume céleste par leur humilité et leur pauvreté.

5° L'agneau offert en sacrifice figurait l'innocence, la colombe, la simplicité; la tourterelle, la chasteté. Ces deux oiseaux, dont le chant est plutôt un gémissement, rappelaient aussi les larmes et les supplications des humbles. Si donc quelqu'un conçoit un acte de vertu, grand ou petit, qui soit comme le fils ou la fille de son âme, qu'il l'offre à Dieu avec l'agneau de l'innocence, la colombe de la simplicité, la tourterelle de la chasteté. Si quelqu'un est trop pauvre en vertu, pour présenter à Dieu l'innocence, la simplicité et la pureté du cœur, la chasteté de l'âme et du corps, qu'il offre au moins une paire de tourterelles ou de jeunes colombes, c'est-à-dire une double componction, celle qui procède de la crainte et celle qui naît de l'amour.

6° S. Eloi fait ensuite l'éloge des vertus de Siméon qui lui méritèrent de voir celui que les patriarches et les prophètes avaient désiré. Il explique les paroles de son cantique et donne quelques détails sur l'origine de la procession avec des cierges, de ce jour, procession substituée à de cérémonies païennes en l'honneur de Pluton.

S. ILDEFONSE. — 669

Nous avons de S. Ildefonse, évêque de Tolède, illustre serviteur de Marie, deux sermons pour la fête de la Purification.

PREMIER SERMON

1° L'humilité est la mère et la gardienne de toutes les vertus. Nous pouvons admirer aujourd'hui l'humilité dans Jésus et dans

sa très sainte Mère. L'un et l'autre se soumettent, par humilité, à une loi qui n'était pas faite pour eux.

2° La loi de la purification ne condamnait pas l'usage d'un légitime mariage, qui est honorable devant Dieu, puisqu'il l'a institué; mais elle rappelait que les parents, fussent-ils exempts de toute faute, ce que la concupiscence rend difficile, il y a néanmoins, à cause de la faute originelle, quelque chose de souillé dans notre origine à tous. Mais pour Jésus et Marie, cette souillure n'existait pas; tout était pur et d'une sainteté inexprimable.

3° Depuis la sortie d'Égypte, les premiers-nés, tant des hommes que des animaux, devaient être consacrés à Dieu, chez le peuple d'Israël, en souvenir de ce que l'Ange les épargna dans la nuit terrible où il fit périr tous ceux des Égyptiens. Tous ces premiers-nés consacrés à Dieu ou rachetés étaient la figure du Fils unique de Dieu, s'offrant à son père pour le salut des hommes.

4° Nous aussi nous devons offrir à Dieu nos premiers-nés, nos bonnes œuvres conçues et mises au jour par sa grâce. Et si quelques-unes de nos œuvres sont souillées, les racheter au prix de cinq sicles, par la mortification de nos cinq sens.

S. Ildefonse donne ensuite la signification mystique de l'offrande des pauvres faite par Marie; il fait l'éloge de Siméon, commente ses paroles, et attribue à la procession avec des flambeaux, la même origine que S. Eloi.

DEUXIÈME SERMON

Lorsque nous célébrons les louanges des saints, c'est à Dieu lui-même que remontent nos louanges. C'est l'artisan que l'on glorifie lorsqu'on exalte son œuvre. Il faut donc célébrer, avec une grande dévotion, les solennités des saints.

Le pieux orateur prouve longuement la virginité perpétuelle de la bienheureuse Mère de Dieu, et s'élève contre les hérétiques qui corrompent la chasteté de l'Eglise.

Il explique pourquoi les fils premiers-nés étaient appelés saints, quoique plusieurs eussent été de grands pécheurs: ils figuraient le premier-né de Dieu et de Marie, Jésus-Christ, le saint par excellence, celui dont l'Ange dit à sa Mère: *L'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu.* Il était saint par nature; avant d'avoir été soumis à aucune des purifications légales, il recevait les adorations des anges, des bergers et des mages. Ils adorent ce premier-né; premier, quoiqu'il n'ait été suivi d'aucun frère, mais parce qu'aucun frère non plus ne l'avait précédé. Premier encore, parce qu'après lui et à cause de lui, l'Eglise jusque-là stérile est devenue féconde et a donné à Dieu d'innombrables enfants.

S. Ildefonse établit ensuite la doctrine de la virginité perpétuelle de Marie, et compare la naissance de Jésus à sa résurrection qui s'accomplit sans rompre la pierre du tombeau. Rien en effet n'est impossible à Dieu et rien ne devait lui coûter pour conserver à sa Mère l'auréole de la virginité la plus parfaite et la plus glorieuse.

LE VÉNÉRABLE BÈDE. — 735

Dans une homélie sur l'Evangile, le vénérable Bède démontre clairement par le texte même de la loi, que Marie Mère de Dieu, toujours Vierge, n'était pas obligée à la purification, mais qu'elle était au-dessus de toute loi, comme le Fils qu'elle avait mis au monde.

Il donne les tourterelles et les colombes comme les symboles de la simplicité et de la chasteté.

Il reconnaît dans Siméon et dans Anne la figure de la synagogue des Juifs.

Il explique le sens des paroles de Siméon : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Il compare la parole de Dieu, lue ou prêchée, au Christ mort et ressuscitant. Il distingue deux genres de componction, par lesquels les fidèles s'immolent eux-mêmes au Seigneur sur l'autel de leur cœur.

S. JEAN DAMASCÈNE. — 760

Le discours de ce zélé serviteur de Marie sur la fête de la Purification est assez étendu. On y trouve d'abord de pieuses et savantes considérations sur l'Incarnation de Notre-Seigneur, souverain remède inventé par la miséricorde et la sagesse de Dieu, pour guérir les maux causés par le péché du premier homme.

Jésus-Christ se soumet à la loi de la purification et de la présentation au temple, pour que ses parents ne soient pas exposés à paraître irréligieux, et pour accepter cette humiliation avec toutes les autres imposées à la nature déchue. S. Jean Damascène parle ensuite du vieillard Siméon et commente son cantique; puis les paroles adressées à Marie : *Un glaive de douleur traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées* (Luc. II, 35). Ce glaive, c'est la pensée d'abord, puis la vue des souffrances de Jésus, et de sa mort. La passion du Sauveur révélera la méchanceté des uns et la bonté des autres, qui après les premiers moments d'étonnement et même d'infidélité, reviendront à leur foi et à leur amour pour lui. Anne, la veuve vénérable chargée de vertus et de bonnes

œuvres, célèbre aussi la gloire du divin Enfant. Elle avait vieilli comme la loi qu'elle représentait et qui allait disparaître, pour faire place à une autre brillante de jeunesse, apportée par le divin Enfant.

Le saint orateur invite tous les chrétiens, mais particulièrement les moines et les prêtres, à témoigner leur reconnaissance à Jésus-Christ leur souverain bienfaiteur, et à profiter de ce jour de fête, pour commencer à le servir avec plus de perfection; puis, s'adressant à Marie, il la supplie d'être notre médiatrice auprès de son Jésus. Il la remercie de ce qu'elle a fait déjà, et la conjure de continuer à prier pour nous le Fils bien-aimé qu'elle porte entre ses bras, pour qu'il nous soit donné de jouir de lui un jour au ciel [1].

LÉON EMPEREUR. — 911

Les Empereurs d'Orient s'immiscèrent, hélas! beaucoup trop, dans le domaine exclusif de la sainte Eglise, l'enseignement de nos dogmes sacrés; cependant il était beau de voir un empereur puissant, adresser à son peuple un discours solennel, pour célébrer les gloires de Marie en un jour de fête.

L'empereur Léon célèbre donc la Présentation de Jésus au temple et la Purification de Marie.

Il montre Jésus porté au temple par Marie. C'est sa mère qui l'introduit dans la demeure de son Père.

D'un mot il avait créé la terre, mère nourricière des hommes: il se crée une mère à lui-même, et, pour naître, il se place en dehors des lois de la nature, par respect pour lui-même et pour

1. Precemur illius immaculatissimam Matrem; adsciscamus eam nobis mediatricem, eaque utamur auxiliaria. Latus enim illi ad Filium aditus; multum illa propensa ad misericordiam, quam, sat scio, nobis ostendet; cum qui facile iras deponit, reconcilians et humanum atque misericordem placans, reddensque nobis propitium. Propterea Dominæ nostræ, hanc postremam ac lætam acclamationem offeramus : Salve nostrum propitiatorium ac refugium. Salve mundi pacificatrix. Salve omnium gloriosissimum munus. Salve Mater Verbi, et Deipara. Tu enim nobis claustra Paradisi reserasti. Tu ad cœlum viam stravisti. Tu nos Filio tuo et Deo reconciliasti. Tu ad Dei dignitatem ejectos jam antea reduxisti; et quid possemus commemorare, o Domina et Virgo, quod a te non acceperimus? Prosequere itaque, et in posterum deprecare quem in ulnis sustulisti, quem conspexisti ut infantem propter me, qui ob stultitiam infans effectus sum, et imprudentia laboravi. Mea siquidem sane primi hominis, quod ipse etiam æque ac ille, verba Filii tui præceptaque contempseram. Verumtamen earum injuriarum memoria deleta est; et hic cum simus, opitulare et rege, et inde discedentes reduc, et ad portus tranquillos transfer; ut per te, sacratissima, spatioso pelago emenso, tranquillitatem, quietemque sortiamur, et in cœlestia ad habitandum tabernacula inferamus : quorum faxit Deus ut perfruamur possessione abundeque Dei splendoribus, immensosque eos et videntes et substinentes exsaturemur, in Christo Jesu, etc.

la mère qui lui donne le jour. Il se fait homme. Le Verbe au-dessus de toute substance, la Sagesse éternelle se revêt d'un corps semblable aux nôtres, la *figure de la substance du Père*, s'unit à notre humble substance.

Que les Juifs ne repoussent pas ce mystère; eux qui croient tant de choses; que les Gentils ne s'en moquent pas, eux dont la mythologie renferme tant de folies et d'extravagances, de naissances prodigieuses, et de métamorphoses plus prodigieuses encore.

Notre Dieu est *un en trois personnes*. Il appartenait au Fils image du Père, de réparer en nous cette même image, de nous rétablir dans notre noblesse et notre grandeur. Pour accomplir cette œuvre, le voilà fait enfant, lui le créateur des siècles.

Que sa bonté est grande! que sa miséricorde est ineffable! Devenu petit comme nous, il nous enrichit de ses privilèges; il nous fait partager ses souveraines grandeurs. Il ne refuse pas de s'humilier, d'obéir, de souffrir, de mourir avec nous, pour nous faire régner avec lui au sein de l'éternel bonheur.

Créer le ciel immense, suspendre dans le vide le globe de la terre, voilà de grandes œuvres, bien dignes de la puissance de Dieu. Mais que Dieu lui-même se renferme dans le sein d'une vierge et lui doive le jour: qu'elle le porte entre ses bras et le nourrisse de son lait, voilà une merveille mille fois plus étonnante encore. Aussi les trois personnes de la sainte Trinité ont-elles agi de concert, et réuni, pour ainsi dire, leurs forces, afin de l'accomplir.

Il est né. Les Mages conduits par une étoile mystérieuse sont venus l'adorer, et maintenant sa Mère le présente au temple. Siméon reçoit le Christ entre ses bras et proclame sa grandeur [1]. Il ne s'étonne pas des contrastes que la faiblesse et la pauvreté de l'enfant présentent avec les choses sublimes qu'il annonce de lui. Il le voit élevant les humbles et brisant les su-

1. In ulnas susceptum stringit infantem, ac laudat Dominum. Tanquam recens procreatum accipit naturæ germen, utque mundi fictorem vitæ missionem rogat. Quid loqueris? Quid ita sacerdos, factum est? Non congruunt, iis quæ cernuntur, quæ ipse ais. Ubinam dominationis fastus? Ubinam dignitatis indicia? Ubinam satellites? Ubinam qui simul gradiantur; qui præeant: qui sequantur? Vides quanta sit abjectio Dominumque dicis. Tenes infantem nudius tertius in vitam progressum, affarisque tanquam habentem vitæ imperium. Quomodo in propensa adeo paupertate magna mirandaque confers. Vocasque Israelis gloriam, ac gentium appellas lumen, pauperculæ matris puellum? Cæterum adde quod reliquum est, ac perge celebrare lumen nostra occultatum carne tanquam velo. Quid aget? Quid molietur? Plane duas rerum faciet sortes, aliorum resurrectio, aliorum ruina existens. Quem senex intueris duplicem: ac quidem dejectos exsuscitabit atque eriget; elatos autem dejiciet atque deprimet, suaque ipse afflictione, ac cruciatu mortalium res statu meliori componet; quando etiam Matris Virginis animam tristitiæ gladius feriet.

perbes. Il le voit aussi mourant au milieu des opprobres, et il annonce le glaive de douleur dont l'âme de Marie sera transpercée. Il sait encore que cet Enfant est le Fils de Dieu envoyé par le Père; mais il sait aussi que cette mission ne nuit point à sa gloire et ne l'abaisse pas au-dessous de celui qui l'envoie. Pour être né sur la terre du sein virginal de Marie, il n'en est pas moins l'égal de son Père éternel, et c'est lui qui ouvrira le ciel à tous ceux qui, par sa grâce, seront dignes d'y entrer.

Siméon demanda de mourir et fut bientôt exaucé. Il alla dans les Limbes annoncer aux justes que celui qu'ils attendaient était venu. Adam se réjouit; Ève se consola de la malédiction portée contre la femme; Moïse apprit avec bonheur que la loi allait être accomplie et rendue parfaite; tous furent transportés d'allégresse parce que le ciel allait s'ouvrir pour eux.

Et nous, imitons Marie, purifions-nous, présentons notre offrande et mettons notre confiance en cette auguste Mère.

HUGUES DE S. VICTOR. — 1142

1° Notre âme est le temple de Dieu. Dieu vient dans ce temple par la contemplation des créatures; la lecture des livres saints; l'accomplissement des miracles; la prédication de sa loi; les inspirations intérieures; l'adversité, la prospérité, les menaces, les promesses, la privation des biens, les châtiments, la connaissance de la vérité, l'amour de la vertu.

2° Il habite dans ce temple par la grâce; mais même lorsqu'il y habite, il y vient de nouveau par une grâce plus abondante et plus élevée.

3° Il sort de ce temple mystique par le péché mortel. Mais s'il daigne avoir pitié de l'âme dont il a été chassé, il y prépare son retour en lui faisant considérer la gravité de sa faute. L'âme reconnaît ses souillures, et elle en gémit; elle redoute le châtiment. La douleur et la crainte préparent le retour de Dieu. Le pécheur plein de componction confesse humblement ses fautes; il est absous; son âme est pure et Dieu est rentré dans son temple.

S. BERNARD. — 1153

Nous trouvons dans les œuvres de S. Bernard, jusqu'à cinq sermons pour la fête de la Purification.

PREMIER SERMON

Le saint Docteur y traite de la triple miséricorde.

1° Il fait la comparaison entre deux processions de N.-S. Jésus-

Christ, celle d'aujourd'hui qui se fait sans éclat, mais dans laquelle il est porté par la très sainte Vierge ; celle du jour des Rameaux où la Vierge ne le portait plus, mais un vil animal.

2° Il montre que les hommes esclaves de l'ignorance, de la lâcheté et du péché ont obtenu une triple miséricorde, une triple délivrance : la délivrance et la miséricorde de la sagesse, de la vertu et de la rédemption.

3 Il parle enfin du temple mystique de Jésus-Christ qui est le cœur humain. Au milieu de ce temple, l'âme reçoit la miséricorde de Dieu.

DEUXIÈME SERMON

1° Aujourd'hui le fruit le plus précieux que la terre ait produit est offert au Seigneur. L'hostie la plus capable d'apaiser la colère de Dieu est portée et présentée par des mains virginales. Les vieillards inspirés de Dieu l'attendent. Marie et Joseph l'offrent; Anne et Siméon le reçoivent. Ils sont quatre pour cette première procession de la fête de la Purification. Nous aussi nous avancerons portant des cierges allumés avec le feu béni précieusement conservé.

2° Nous marcherons deux à deux pour pratiquer le précepte de la charité, recommandé par le Sauveur à ses disciples. Celui qui veut marcher seul trouble l'ordre de la procession. Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

3° Nos cierges brûlants représentent la lumière de la foi; il faut que leur flamme n'éclaire pas seulement, mais échauffe; il faut que ce soit un feu béni; car le démon a aussi son feu; le feu de la concupiscence charnelle; le feu de l'envie, de l'ambition, que le Seigneur n'est pas venu allumer mais éteindre.

4° Notre vie doit être une procession. On ne s'arrête pas dans la voie spirituelle, si l'on n'avance pas, on recule.

TROISIÈME SERMON

1° La bienheureuse Vierge Marie, pour qui la loi de la purification n'était pas faite, s'y soumet néanmoins. Elle suit l'exemple de son divin Fils qui veut bien être circoncis, présenté, racheté. Offrez votre Fils, ô Vierge sacrée, le fruit béni de vos entrailles. Offrez pour notre réconciliation, cette hostie sainte et agréable à Dieu.

2° Un jour viendra où le Fils de Marie ne sera plus offert dans le temple, entre les bras de Siméon, mais hors de la cité, entre les bras de la croix. On ne le rachètera plus par l'oblation des tourterelles et des colombes : il rachètera les autres au prix de son sang. Mais l'une et l'autre offrande sont libres de sa part : il s'est offert parce qu'il l'a voulu.

3° Que lui rendrons-nous pour ce qu'il a fait en notre faveur. Quelle offrande lui présenterons-nous qui soit digne de sa suprême majesté? Nous avons deux petites pièces de monnaie, notre corps et notre âme : donnons-les lui. Soyons fermes dans notre volonté de persévérer; soyons fidèles à garder la chasteté virginale; soyons simples et humbles comme des enfants.

QUATRIÈME SERMON

Jésus-Christ, par sa circoncision, et Marie, par sa purification, enseignent aux pécheurs comment il faut faire pénitence. Ils doivent pratiquer la circoncision en se corrigeant de leurs vices et la purification en pleurant et en réparant leurs fautes passées.

CINQUIÈME SERMON

Marie porte Jésus dans son sein ; Joseph, sur ses épaules ; Siméon, dans ses bras. C'est la figure des trois classes d'élus, les prédicateurs de l'Evangile, les pénitents ou plutôt ceux qui souffrent et ceux qui font de bonnes œuvres [1].

Les prédicateurs de l'Evangile enfantent Jésus pour les âmes et les âmes pour Jésus. Ceux qui souffrent et qui travaillent, comme Joseph, portent Jésus avec sa croix. Ceux qui font le bien le portent dans leurs mains. C'est à eux qu'il sera dit : Venez les bénis de mon Père : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.*

GUERRIC ABBÉ

PREMIER SERMON

1° En se soumettant à la loi de la purification, Marie ne fut pas purifiée puisqu'elle était toute sainte et immaculée, mais elle nous enseigna combien il nous importe de purifier nos âmes, car la cérémonie judaïque n'était que la figure de la purification spirituelle.

1. Qui enim aliis evangelisat, quasi portat Jesum in utero, ut eum aliis vel potius alios ei pariat. De talibus erat beatus Paulus qui dicebat : Filioli mei quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis. Qui vero pro Christo laboribus fatigantur, qui persecutiones patiuntur, qui nulli mala inferunt, sed ab aliis illata patienter ferunt, merito isti portare eum in humero dicuntur : quibus et ab ipsa Veritate dicitur : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, etc.* Si quis autem est qui porrigat panem esurienti, potum sitienti cæteraque misericordiæ opera sollicite impendat egenti, nonne iste recte videtur eum portare in brachiis? Hujusmodi enim dicturus est in judicio Dominus : *Quandiu fecistis uni ex minimis meis, mihi fecistis.* S. Bern. *serm.* LXI *ex diversis.*

2° Les cierges allumés que l'on porte aujourd'hui nous font souvenir que Siméon portait entre ses bras celui qui est la véritable lumière illuminant tout homme venant en ce monde. Il ne portait pas Jésus seulement dans ses bras, mais aussi dans son cœur. Il était lui-même un flambeau ardent et luisant qui faisait voir Jésus-Christ, et proclamait qu'il était la miséricorde et la lumière envoyées de Dieu à son peuple et à toutes les nations [1].

Siméon portait dans son sein ce flambeau divin, ce feu sacré qui réchauffe l'âme et la sauve du péril. Il se réjouissait de l'ardeur de ce feu qui donnait à sa vieillesse une vie nouvelle. O Marie, c'est vous qui avez donné la cire dont est formé ce flambeau, lorsque vous avez reçu dans votre sein le feu divin, celui qui est la lumière éternelle et que vous l'avez revêtu de chair.

3° Le cierge brûle entre les mains de Siméon ; allumons-y les nôtres. Ne nous contentons pas de porter des flambeaux ; soyons nous-mêmes des flambeaux ardents et luisants. Brillons devant les hommes par les bonnes œuvres et la parole ; devant les anges par la prière ; devant Dieu par l'intention : ce sont autant de flambeaux [2].

4° Mais c'est Jésus qui est la source de toute lumière; approchez-vous de lui et il vous illuminera. Vous ne marcherez plus dans les ténèbres et vous n'aurez pas à redouter la sentence réservée aux maudits.

DEUXIÈME SERMON

1° Le pieux orateur explique l'objet de la fête du jour. Sans doute c'est du jour de la Purification que le prophète disait : *Voici que viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'ange du Testament que vous désirez* (Malach. III, 1).

1. Vere tu Senex serene lumen portabas, non modo manibus, sed et sensibus, qui sic eras illuminatus ut cum tanto ante futuram illuminationem gentium tam clare videres, etiam tunc inter tenebras Judaicæ infidelitatis hodierna claritas fidei nostræ tibi coruscaret. Lætare jam Senior juste; vide jam quod prævidebas; discussæ sunt mundi tenebræ; ambulant Gentes in lumine tuo; plena est omnis terra gloria luminis illius, quod occultum in sinu fovebas. O fomes amoris ipse amor suavis et dulcis ad refocillandam animam! Prorsus suavis et dulcis etiam cum crucias, et affligis, cruciatos feliciter delectans, sicut ignis salubriter refrigerans. Guerricus, *abb.* apud *Combefis. tom.* 6, *p.* 240.

2. Ut igitur tot lucernis vobis fratres illuminetis, accedite ad fontem luminis, et illuminamini : Jesum dico, qui lucet in manibus Symeonis, ut scilicet fidem illuminet, opus illustret, orationem inflammet, intentionem purget ; ut sive opere, sive sermone, vel oratione, quæratis placere coram eo in lumine viventium qui scrutari habet Hierusalem in lucernis suis, et examinare etiam lumen nostrum.

His omnibus accensis, o fili lucis, jam non ambulabis in tenebris; nec timenda tibi erit illius sententia maledicti : *Qui maledixerit patri vel matri extinguetur lucerna ejus in mediis tenebris* (Prov. XX, 20). Id. *ibid.*

2° Mais si l'on cherche le Seigneur, il faut le chercher bien : il faut chercher celui qui sauvera son peuple du péché ; il faut chercher la souveraine grandeur devenue humble, la souveraine justice plutôt que l'éclat de la souveraine puissance. Les Juifs ne le trouvent pas parce qu'ils le cherchent mal et qu'ils sont méchants; mais Siméon le trouve ; Anne le trouve aussi. Qui pourra redire les transports de leur cœur, les pensées de leur esprit ? L'Esprit saint les avait l'un et l'autre pénétrés de son onction sainte. Ils étaient comme deux tourterelles, égaux par la foi et la chasteté, semblables par la dévotion et l'empressement à glorifier le Seigneur.

3° Considérez les quatre personnages que l'Evangile nous met sous les yeux. Anne représente le jeûne et la prière ; Siméon la piété et la dévotion ; Marie l'humilité et l'obéissance ; Jésus la charité et la miséricorde. Mais de plus, c'est lui qui est la source de toutes les vertus que nous admirons dans les autres. Il en possède la perfection absolue ; il les communique et il en est la récompense.

TROISIÈME SERMON

1° L'Evangile dit que Siméon est un vieillard. Il est plein de jours ; moins à cause du temps pendant lequel il a vécu que de la perfection avec laquelle il a vécu. Une vie immaculée, voilà la véritable plénitude de jours. Des hommes meurent enfants à cent ans, et le pécheur qui a vécu un siècle est maudit.

2° L'âme qui reçoit le Christ est heureuse, mais à la condition de le bien recevoir. Qu'on aille au temple comme Siméon, qu'on reçoive le divin Enfant des mains de Marie, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, la parole de Dieu, de la bouche de l'Eglise, avec la simplicité de la colombe. Marie présentait le Verbe divin revêtu de chair ; l'Eglise le présente revêtu des accents de la parole humaine. C'est toujours le même Verbe, la vérité suprême.

3° Inutile d'être riche pour recevoir ce grand roi : *La justice et le jugement sont le trône qu'il lui faut préparer. C'est dans la paix qu'il demeure.* (Ps. XCVI, 2 et LXXV, 3). Jérusalem est la *vision de paix*. Siméon habitait dans Jérusalem, dans la paix. David promet que *celui qui habite dans Jérusalem ne sera pas ébranlé dans l'éternité*. Siméon était juste ; il vivait dans la crainte de Dieu et l'Esprit saint était en lui. Il était plus grand que Salomon.

4° Siméon vint au devant de Jésus et le reçut dans le temple. L'Eglise est un temple plus auguste, plus vaste, plus parfait que le temple bâti par Salomon. Nous qui avons reçu la miséricorde de Dieu dans ce temple qu'il aime, soyons fidèles à la grâce du Seigneur. Portons Jésus, non dans nos bras mais dans nos

cœurs, non pas un jour, mais tous les jours et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

1° L'exemple de Marie doit nous apprendre à purifier nos cœurs. Son humilité répare ce que la vanité de la première femme a perdu.

2° Comment nous purifier ? Dieu nous purifie de deux manières, par l'eau ou par le feu. Quiconque n'aura pas été purifié par l'eau le sera par le feu, comme l'or dans la fournaise.

L'eau c'est le baptême ; ce sont les larmes de la pénitence ; ce sont les bonnes œuvres, les souffrances, le sang versé. Le feu, c'est l'amour ardent, mais c'est aussi l'adversité ; c'est surtout le purgatoire, et c'est l'enfer qui, malgré ses flammes horribles, ne parviendra jamais à purifier entièrement une seule âme d'un seul péché mortel.

CINQUIÈME SERMON

Ce sermon se rapporte moins directement que les précédents à la fête de la Purification. Il s'y rattache néanmoins parce qu'il traite de la nécessité et des moyens de purifier notre âme de tout péché et de l'orner de vertus, pour y recevoir Notre Seigneur qui veut y habiter comme dans son temple.

SIXIÈME SERMON

1° Heureux celui dont on peut dire comme dans l'Evangile, de Marie : *Les jours de sa purification sont achevés*, il ne lui reste plus qu'à se rendre à Jérusalem pour se présenter devant le Seigneur.

2° Nos jours s'achèveront. Les jours de notre purification s'achèveront aussi, que nous le voulions ou non ; si ce n'est pas en ce monde ce sera en l'autre.

3° Malheur à ceux qui sont lâches et négligents. La purification nous est nécessaire à tous, et c'est dans ce monde, si nous sommes sages, que nous l'accomplirons.

4° Que notre foi ne s'endorme donc pas ; souvenons-nous de la présence de Dieu et du compte que nous devrons lui rendre un jour.

GUILLAUME DE PARIS. — 1248

1° Marie venant au temple après que les jours de sa purification sont achevés, nous enseigne qu'il faut être pur pour se présenter dans le temple de Dieu.

2° Siméon recevant avec une grande joie le Seigneur long-

temps désiré, nous montre comment nous devons recevoir les bienfaits de Dieu.

3° Marie et Joseph offrent le Sauveur avec les sacrifices prescrits par la loi, pour nous avertir de ne pas paraître devant Dieu les mains vides, mais pleines de bonnes œuvres faites avec Jésus et pour Jésus.

4° Dans les ténèbres de la vie présente, nous avons besoin d'une triple lumière, celle de la *bonne intention*, celle de la *parole de Dieu*, et celle des *bonnes œuvres*.

S. THOMAS D'AQUIN. — 1274

PREMIER SERMON [1]

Statim veniet ad templum sanctum suum Dominator quem vos quæritis.

MALACH. III.

Ces paroles du prophète : « Aussitôt viendra dans son temple » saint, le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance » que vous désirez, » peuvent être entendues :

1° De la venue de Notre-Seigneur dans le temple matériel.

2° Au sens allégorique, de sa venue dans le sein de la Vierge.

I. — La venue de Notre-Seigneur, ou sa présentation dans le temple matériel de Jérusalem, offre cinq circonstances principales à noter.

1°L'empressement avec lequel il vient : *Statim veniet* : « Aus- » sitôt viendra. » En effet il vient le quarantième jours après sa naissance ; il ne veut pas différer davantage à visiter son temple.

2° La sainteté du lieu où il vient. Le prophète dit : « Son tem- » ple saint : » *Templum sanctum suum.*

3° La dignité de celui qui vient : Il est appelé *Dominateur* et *Ange* : *Dominator et Angelus* : Dominateur parce qu'il est Dieu ; Ange, parce qu'il est homme. S. Paul écrivant à son disciple Timothée, disait de Jésus-Christ : « Le médiateur entre Dieu et » les hommes, est un homme, Jésus-Christ : » *Mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* (I TIM. II, 5).

4o Le désir ardent de Siméon, d'Anne et des autres qui l'attendent, indiqué par ces paroles du prophète : « Celui que vous » cherchez et que vous voulez : » *Quem vos quæritis et quem vultis.* Vous marquez votre volonté par votre conduite, et vous le cherchez par les sentiments de votre cœur. Vous suivez la recommandation d'Isaïe : « Cherchez le Seigneur tandis qu'il

1. Les sermons de S. Thomas ne sont, à proprement parler, que des plans dont nous donnons la traduction.

» est près de vous : » *Quærite Dominum dum prope est* (Isa. LV, 6).

5° L'utilité de son avénement. Il fait, en venant, le Testament par lequel il nous institue héritiers de son royaume éternel. « Il est le médiateur du nouveau Testament, » dit S. Paul : *Novi Testamenti mediator est* (Hebr. IX, 15).

Ces différentes circonstances conviennent également à la venue du Fils de Dieu dans le sein de la très sainte Vierge. Elle est le temple de Dieu, temple admirable que rien n'égale parmi les choses saintes.

1° Ce temple est admirable par sa grandeur. Marie eut plus de foi que toute autre créature : elle eut aussi plus d'espérance et de charité, c'est ainsi qu'elle eut plus de grandeur. On lit au IIIe livre des Rois : « La maison que bâtissait au Seigneur le roi » Salomon avait soixante coudées en longueur : » *Domus quam ædificabat rex Salomon Domino, habebat sexaginta cubitos in longitudine* (III Reg. VI, 2).

2° Il était admirable par sa beauté. « Il n'y avait rien dans le » temple qui ne fût couvert d'or : » *Nihil erat in templo quod non auro tegeretur* (III Reg. 22), parce qu'il n'y avait rien en Marie qui ne brillât de tout l'éclat de la sainteté. Il est dit dans le Cantique des cantiques : « Vous êtes toute belle, ma bien- » aimée : » *Tota pulchra es, amica mea* (Cant. IV, 7).

3° Il était admirable, parce que toutes les murailles en furent ornées de sculptures et de peintures variées, qui semblaient se détacher de la muraille et en sortir (III Reg. VI, 29). C'est ainsi que Marie est embellie de toutes les perfections des anges et des saints.

4° Il était soutenu par de magnifiques colonnes. Il est écrit de Marie au livre des Proverbes : « La Sagesse s'est bâti une » maison, elle a taillé sept colonnes : *Sapientia ædificavit sibi » domum ; excidit columnas septem* (Prov. IX, 1). » Les sept colonnes de la maison que s'est bâti la divine Sagesse représentent les sept vertus de Marie, qui ressortent de l'Evangile de ce jour, comme il sera dit dans le sermon suivant.

5° Il fut consacré par la Trinité tout entière, selon la parole du Psalmiste : « Le Très-Haut a sanctifié son Tabernacle : » *Sanctificavit tabernaculum suum altissimus* (Psal. XLV, 5). De même Marie fut consacrée par les trois adorables personnes de la Sainte Trinité selon la parole de l'Ange : « L'Esprit saint sur- » viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de » son ombre. C'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous » sera appelée le Fils de Dieu : » *Spiritus sanctus superveniet*, etc. (Luc. I, 35).

6° Le temple était admirable aussi par le privilège d'offrir un asile assuré à tous les malfaiteurs qui y cherchaient un refuge. Marie est un refuge plus assuré encore pour tous les cou-

pables, quels que soient leurs crimes, qui recourent à elle avec un cœur sincère et confiant : ils seront sauvés. Témoins Théophile et tant d'autres, dont on pourrait citer les noms. S. Bernard affirme qu'elle ne manque jamais de venir en aide à ceux qui l'invoquent dans leurs besoins. Toutes les prières adressées à Dieu dans ce temple sont exaucées, selon la parole de Salomon : « Vous exaucerez dans le ciel leurs prières : » *Exaudies in cœlo preces eorum* (III Reg. VIII, 49).

7° Enfin Marie fut un temple admirable parce qu'elle fut créée pour que le Fils de Dieu s'incarnât dans son sein. On lit dans S. Paul : « Ce n'est pas le Christ qui s'est glorifié lui-même pour » devenir Pontife, mais c'est celui qui lui a dit : Vous êtes mon » Fils ; c'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré. Comme » aussi dans un autre endroit : Vous êtes prêtre pour l'éternité : » *Sicut et Christus semetipsum non clarificavit* etc. (Hebr. v, 5, » 6). » Or c'est en Marie que le Fils de Dieu fut roi et Pontife.

Allons donc avec confiance à ce temple de la grâce et nous trouverons miséricorde en temps opportun, etc.

DEUXIÈME SERMON

VERTUS PRATIQUÉES PAR MARIE EN SA PURIFICATION

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt puerum Jesum in Hierusalem, ut sisterent eum Domino.

Luc. II, 22. 7.

Dans ces paroles du saint Evangile : « Et après que les jours » de la purification de Marie furent accomplis selon la loi de » Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au » Seigneur, » nous pouvons reconnaître six vertus principales pratiquées en cette occasion par la très sainte Vierge :

1° L'humilité, dans la purification à laquelle elle se soumet sans y être obligée.

2° L'amour de la pureté, que manifeste son empressement à se purifier, quoique la purification ne lui fût pas nécessaire.

3° Son respect pour son Fils, qu'elle porte elle-même avec l'aide de Joseph.

4° Sa dévotion, dans la visite qu'elle fait au temple.

5° Sa reconnaissance envers Dieu, dans l'offrande qu'elle lui fait de son Fils.

6° Sa pauvreté, dans l'oblation des deux tourterelles, qui était celle des pauvres.

II. — Marie, en se soumettant à la purification lorsqu'elle

n'avait aucun besoin de le faire, nous enseigne quel soin nous devons avoir de nous purifier, nous qui en avons si grand besoin.

Nous devons nous purifier, d'après divers textes de l'Ecriture :

1° De toute souillure du péché : selon la parole de l'Ecclésiastique : « Le Seigneur l'a purifié de ses péchés : » *Dominus purgavit peccata* (Eccli. xlii, 13).

2° De toute erreur dans notre intelligence, selon ces paroles de l'apôtre à Timothée : « D'un cœur pur : » *Ex corde puro* (I Tim. i, 5). C'est l'interprétation que donne la Glosse de ces paroles de S. Jacques : « Purifiez vos cœurs, vous doubles d'es- » prit : » *Purificate corda, duplices animo* (Jacob. iv, 9) ; c'est-à-dire : « chassez toute erreur de votre esprit. »

3° De tout déréglement dans les affections. S. Paul dit encore à Timothée : « Fuis les désirs de jeune homme, et recherche la » foi, la charité et la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur » d'un cœur pur : » *Qui invocant Deum de conscientia pura* (II Tim. ii, 22).

4° De tout manque de droiture dans l'intention. « Purifiez-vous du vieux levain », écrivait S. Paul aux Corinthiens : *Expurgate vetus fermentum* (I Cor. v, 7). Jésus-Christ fait la même recommandation : « Gardez-vous du levain des Pharisiens qui » est l'hypocrisie : » *Attendite a fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis* (Luc. xii, 1).

5° De toute parole répréhensible. Il est dit au livre des Proverbes, en parlant du Seigneur : « La parole pure, très belle » sera affermie par lui : » *Sermo purus pulcherrimus firmabitur ab eo* (Prov. xv, 26).

6° De toute action coupable. S. Paul dit encore : « Elevez des mains pures, » vers le ciel : *Levantes puras manus* (I Tim. ii, 8).

7° De toute faute dans la conduite extérieure. Isaïe nous donne cet avertissement redoutable : « J'épurerai par le feu tes scories et j'enlèverai l'alliage qui est en toi : » *Excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omnem stannum tuum* (Isa. i, 25).

8° De l'usage des superfluités qu'il convient de retrancher. Notre Seigneur Jésus-Christ nous a dit : « Tous les sarments » qui ne portent pas de fruit en moi, mon Père les retranchera, » et tous ceux qui portent du fruit, il les émondera pour qu'ils » portent plus de fruit encore : » *Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum, et omnem qui fert fructum purgabit eum ut fructum plus afferat* (Joan. xv, 1).

LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND. — 1280

PREMIER SERMON

1° A l'exemple de Marie et de Joseph, nous devons offrir à Dieu le divin enfant Jésus :

Pour être spirituellement d'autres Marie et d'autres Joseph, purs de corps, et d'âme.

Pour porter Jésus avec eux en tout et partout, mais surtout dans le temple.

Pour le porter avec persévérance.

Pour l'offrir à Dieu le Père, à Jérusalem.

2° Nous devons offrir aussi comme eux un petit de colombe et une tourterelle.

La colombe est la simplicité prudente et la fécondité des bonnes œuvres.

La tourterelle est la perpétuelle continence.

DEUXIÈME SERMON

Nous devons, avec Siméon, recevoir Jésus-Christ entre les bras de nos âmes. Sept conditions y sont nécessaires.

1° Nous souvenir de notre mortalité.

2° Demeurer à Jérusalem par la paix intérieure.

3° Etre d'autres Siméon par la compassion (qu'il témoigne) à Marie.

4° Etre justes, et faire largement l'aumône.

5° Etre humbles et pénétrés de la crainte de Dieu.

6° Attendre avec une joyeuse confiance la consolation d'Israël.

7° Posséder en nous l'Esprit saint, par la pureté.

8° Venir au temple avec assiduité.

TROISIÈME SERMON

Siméon porte le flambeau qui éclaire le monde. Nous aussi nous portons un flambeau, ou plutôt six.

1° Nous en portons un au jour de notre baptême, l'innocence.

2° Un autre en ce jour de fête, Jésus-Christ le Fils de Dieu, lumière du monde, qui nous procure d'être aussi les enfants de Dieu.

3° Il y en aura quatre autour de notre cercueil : Un aux pieds, symbole de la véritable sagesse. — Un à la tête, symbole de la justice et de la droiture d'intention. — Un à gauche, symbole de la fidélité à la loi de Dieu qui fait éviter le mal. Un à droite,

symbole de la pratique des vertus, et de la victoire sur nos ennemis.

QUATRIÈME SERMON

1° Marie et Joseph présentent l'offrande des pauvres.
2° Les cierges de cette fête rappellent :
Par leur flamme, la divinité de Jésus-Christ. — Par leur cire, son humanité. — Par la mèche, les souffrances de sa passion.
3° Ils représentent encore : par le feu, la contrition ; par la cire, la confession ; par la mèche, la satisfaction.

GERSON. — 1429

PREMIER SERMON

Prononcé au Concile de Constance.

1° Gerson décrit le voyage de Marie de Bethléem au temple de Jérusalem.
2° Il expose ensuite que l'homme coupable, et vendu au péché, ne désirait ni une sagesse qui l'accusât, ni une justice qui le condamnât ; ni une puissance qui le punît. — L'homme désirait au contraire une miséricorde indulgente et ne voulant que le sauver.
3° Il s'étend sur les circonstances du mystère du jour et donne l'interprétation mystique des cérémonies de la procession.
4° Enfin il représente avec les plus vives couleurs, la vérité foulée aux pieds dans le monde, et il exhorte les évêques à prendre pitié de la vérité et à la relever.

DEUXIÈME SERMON

L'homme qui néglige son salut se montre envers lui-même affreusement cruel. Pourquoi ne pas mieux profiter de la venue du Sauveur? Il y a quatre temples différents dans lequel il vient:
1° Le temple *matériel*, où il s'est présenté avec tant de miséricorde, au jour de la Purification.
2° Le temple *spirituel*, qui n'est autre que nos âmes ; véritable temple *mystique* que le temple matériel représente admirablement. Là aussi doit se faire une procession, mais toute spirituelle.
3° Le temple *virginal*, le sein de Marie où est descendue pour nous la divine miséricorde.
4° L'*Eglise universelle*, dans laquelle le Dieu de miséricorde demeure pour nous.
L'orateur ne développe pas les deux dernières pensées.

S. BERNARDIN DE SIENNE. — 1444

1° La bienheureuse Vierge Marie se soumet à la loi de la purification; — à la loi de la rédemption; à la loi de l'oblation.

2° Elle donne son Fils : — Siméon est choisi pour recevoir le Fils de Dieu dans le temple. — Il est préparé à cette fonction sublime par une révélation. — La donation faite par Marie est ratifiée par l'autorité de la sainte Trinité tout entière.

3° Siméon est dans la joie. — Il rend grâce et glorifie la sainte Trinité. — Il glorifie le Fils de Dieu fait homme, parce qu'il est devenu visible et qu'il est préparé pour le salut de toute l'humanité. — Il se réjouit du bien que sa venue nous procure.

S. LAURENT JUSTINIEN. — 1465

1° Le saint orateur établit un parallèle entre les bons, toujours empressés à pratiquer la vertu, à remplir leurs obligations envers Dieu et le prochain, et les méchants qui fuient le bien et veulent suivre en tout leur volonté perverse.

2° Il nous montre Jésus et Marie comme les modèles parfaits de l'obéissance aux lois de Dieu et de l'Église, et il énumère les grandeurs et les perfections de Marie.

3° Il explique la signification mystique des oblations par lesquelles Jésus fut racheté et Marie purifiée, et invite l'âme fidèle à imiter Marie et à se purifier spirituellement.

4° Pour cela, que cette âme entre dans le temple de son cœur; qu'elle éloigne, par la prière et le recueillement, toutes les pensées tumultueuses, désordonnées, nuisibles. Qu'elle s'occupe de Dieu; qu'elle s'attache à lui; qu'elle gémisse comme la tourterelle; qu'elle soit pure et douce comme la colombe, et pleine de charité pour le prochain; qu'elle s'empresse au devant de Jésus et de Marie par une ardente dévotion [1].

1. Ipsam tu, o fidelis anima imitare. Ut enim spiritualiter purificeris, et a delictorum valeas emundari contagiis, in templum cordis tui ingredere. Ibi omnis cogitationis noxiæ atque inordinatæ affectionis sedato tumultu, Deo per orationis studium, ac contemplationis otium vacare contende. Castis illi inhære amplexibus, devotionis gemitus emitte, amoris prome carmina, et ignitæ laudis sacrificium exsolve. Eris tunc procul dubio pudicissima turtur, cœlesti copulata sponso. S. Laurent. Justin. Apud *Combefis, tom. 6, p.* 253.

DENIS LE CHARTREUX. — 1471

PREMIER SERMON

(D'après l'épître.)

Le Christ est né lorsque existait encore le temple de Jérusalem et il l'a glorifié. Il est appelé un *feu* par l'Écriture, parce que :

1° Entre tous les saints, il est le plus spirituel, le plus sublime, le plus divin.

2° Sa sagesse est plus grande que leur sagesse à tous.

3° L'ardeur de son amour divin est infinie.

4° Il fait monter ses fidèles jusqu'à Dieu, par le feu de la charité qu'il leur communique.

DEUXIÈME SERMON

(Sur l'Evangile.)

1° L'humilité de Jésus-Christ se manifeste dans l'incarnation, la circoncision, la purification. Celle de Marie se manifeste aussi, dans la purification. Elle se soumit en effet à cette loi, pour éviter de scandaliser les autres; — pour donner un exemple d'humilité; — pour nous enseigner l'obéissance.

2° Nous devons pratiquer les vertus dont nous trouvons le modèle dans les diverses propriétés des colombes.

Elles sont simples et sans malice.

Elles n'ont pas de fiel. — Elles ne nuisent à personne. — Elles nichent dans le creux des rochers. — Elles nourrissent les petits des autres. — Elles demeurent volontiers sur les bords des ruisseaux. — Elles recueillent les meilleurs grains. — Elles volent en bandes nombreuses. — Elles se protègent avec leurs ailes. — Elles recouvrent la vue. — Elles évitent les cadavres. — Elles gémissent à leur manière. — Elles aiment leurs compagnes.

TROISIÈME SERMON

I. — On porte aujourd'hui des cierges allumés pour plusieurs raisons :

1° Jésus-Christ lumière des nations est présenté à Dieu son Père.

2° La sainte Vierge, Joseph, Siméon et Anne firent pieusement la première procession de cette fête, chacun d'eux portant son flambeau intérieur.

II. — Marie n'avait pas besoin de purification, car elle brillait de la lumière de la grâce parfaite.

III. — Les cierges allumés nous enseignent que nous devons briller aussi de la lumière de la grâce devant Dieu et devant le prochain, car les justes seuls font des processions agréables aux yeux du Seigneur.

IV. — Il faut imiter les tourterelles, qui aiment à se tenir dans les lieux élevés;

Dont le chant est un gémissement;

Qui sont chastes;

Qui aiment la solitude, etc.

S. THOMAS DE VILLENEUVE. — 1555

1° Il rappelle d'abord que Marie n'était pas tenue à la purification légale, et donne les circonstances principales du mystère de ce jour.

2° Il considère que Jésus a été racheté pour nous, par Marie, au prix de cinq sicles d'argent, et qu'à ce titre, il est à nous.

3° Il dit que nous aussi nous devons le racheter.

4° Jésus-Christ a été l'objet de deux ventes : l'une pieuse et sainte, dans laquelle il a été vendu et racheté pour nous délivrer, c'est celle d'aujourd'hui. L'autre impie et sacrilège. Judas le vendit pour qu'il fût mis à mort. C'est ainsi que quelquefois nous vendons Jésus pour quelque plaisir futile; quelquefois aussi nous l'achetons par nos bonnes œuvres, qui sont les cinq sicles : la crainte de Dieu, la douleur du péché, l'amour, la reconnaissance et avant tout la foi.

LOUIS DE GRENADE. — 1588

PREMIER SERMON

Ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen erat Simeon, etc.
Luc. II, 25.

I. — L'Eglise célèbre en ce jour deux mystères : la Présentation de Notre-Seigneur et la Purification de sa très sainte Mère.

La Présentation des nouveaux-nés au temple avait été ordonnée en mémoire de la délivrance de la servitude d'Egypte. Dieu ne veut pas qu'on oublie ses bienfaits.

La Purification rappelait la tache originelle. Elle était imposée à toutes les femmes devenues mères. Marie en cette circonstance offre le sacrifice des pauvres; elle était pauvre, car son divin Fils avait voulu naître dans la pauvreté.

II. — Marie se soumet à la loi de la Purification quoiqu'elle

fût la plus pure des vierges, et qu'elle fût formellement exceptée par le texte même de la loi, qui ne s'appliquait qu'aux femmes devenues mères selon l'ordre ordinaire de la nature.

Mais Dieu aime les humbles et il a en horreur les orgueilleux, comme furent Adam et les anges révoltés. Marie fut la plus humble des créatures et c'est ainsi qu'elle gagna le cœur de Dieu. Elle chercha toujours le dernier rang; elle se gardait avec un soin extrême de tout ce qui aurait pu attirer l'attention sur les privilèges extraordinaires dont elle était l'objet. Rien de plus simple pour elle que de se soumettre à une loi humiliante, quoiqu'elle en fût exempte...

III. — Siméon tient une grande place dans le mystère de ce jour. C'était, dit l'Evangile, un homme juste et craignant Dieu. Voilà un éloge parfait, car ce mot de *justice* renferme toutes les vertus. Quant à la crainte de Dieu, elle est une partie considérable de la justice que l'on ne peut conserver sans elle. Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. Elle donne le zèle, l'attention, la vigilance et la pieuse sollicitude qui est la mère de la sécurité. Au contraire, l'âme qui n'a pas la crainte, sommeille dans la paresse et la négligence, qui l'exposent à tous les dangers.

Siméon attendait la consolation d'Israël. La crainte s'allie bien à l'espérance, lorsqu'il s'agit de la crainte de Dieu et de l'espérance en Dieu.

L'Esprit saint était en lui. Cette âme ornée de vertus si précieuses était, par une conséquence nécessaire, la demeure du Saint-Esprit. Le cœur de l'homme, lorsqu'il est pur, tend vers Dieu; Dieu de son côté, lorsqu'il trouve un cœur libre et purifié s'y porte tout entier, comme dans une demeure qui lui convient et lui est destinée.

Et il lui avait été révélé par l'Esprit saint qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Quelle joie cette promesse avait causée au saint vieillard! Mais Dieu n'accorde des grâces si rares qu'aux âmes qui s'y sont préparées depuis longtemps. Siméon avait beaucoup souffert à la vue des maux et surtout des crimes qui désolaient la terre; l'idolâtrie, le culte des démons lui faisaient horreur et l'affligeaient profondément. Il ne nourrissait qu'une seule espérance : il attendait la venue du Sauveur, et cette attente soutenait sa vieillesse. Qui pourrait dire ce qu'il éprouva à la vue du divin Enfant, et lorsqu'il le pressa sur son cœur? Il n'avait plus rien à attendre sur la terre : ses vœux étaient comblés, et il pouvait mourir en paix.

Marie et Joseph jouissaient de son bonheur, et les grandes choses que l'on disait de l'Enfant les ravissaient, quoiqu'elles n'eussent rien de nouveau pour eux.

IV. — Après Siméon vint Anne la prophétesse, qui servait le Seigneur jour et nuit, dans les jeûnes et dans la prière. Les deux vieillards étaient dignes de servir de cortège à Marie et à Joseph, présentant le divin Enfant au temple. Anne représente la mortification et la prière; Siméon qui embrassa Jésus avec tant d'amour, la piété et la dévotion; Marie l'humilité et l'obéissance; Jésus la charité et la miséricorde, et Joseph l'humble dévouement qui ne compte pas avec les sacrifices.

Jésus est la lumière qui éclaire toutes les nations. Siméon porta entre ses bras ce divin flambeau : nous, nous portons dans nos mains un cierge qui en est le symbole.

Nous portons ce flambeau dans nos mains, lorsque nos œuvres sont celles de véritables disciples de Jésus-Christ.

Nous le portons sur nos lèvres, lorsque notre parole est digne de Jésus-Christ et le fait connaître.

Nous le portons dans notre cœur, lorsque nous l'aimons d'un ardent amour.

DEUXIÈME SERMON

1° La Fête. — 2° Exposé de l'Evangile. — 3° La mort des justes est heureuse et paisible; celle des pécheurs est misérable.

Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.

Luc, II, 29.

I. — Lorsque Dieu eut créé le monde, il vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient non seulement bonnes, mais très bonnes et excellentes dans leur ensemble : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (Gen. I, 31). Cette bonté paraît bien plus encore dans l'ensemble des œuvres que Notre-Seigneur a accomplies pour la réparation du monde. Chacune est admirable, mais que dire du tout complet? Aujourd'hui c'est la Présentation au temple qu'il nous est donné d'admirer.

Le Fils de Dieu s'empresse, par amour pour nous, de se présenter à son Père, comme son serviteur et son esclave. Il ne veut pas seulement nous témoigner son amour et gagner le nôtre par un si grand bienfait, il veut aussi nous enseigner l'humilité. S'étant fait semblable aux hommes, il veut leur ressembler en tout, le péché excepté, et il s'abaisse jusqu'au dernier degré, pour que nous cessions d'être orgueilleux.

Marie fait comme son Fils et nous donne l'exemple de la même vertu. Elle se soumet à la purification comme les autres femmes, elle qui est toute pure et tout immaculée. N'a-t-elle pas donné au monde la source même qui coule aujourd'hui et cou-

lera sans cesse pour purifier tous les pécheurs et laver toutes les souillures? Mais elle, qui avait conscience de sa pureté immaculée, veut réparer la faute de l'orgueilleuse Eve, et nous apprendre, non à nous excuser, mais à nous purifier [1].

Tels sont les exemples d'humilité que nous donne Marie, humilité véritable qui ne ressemble en rien à la fausse humilité que les saints recommandent d'éviter. Il est facile d'affecter extérieurement une humilité profonde; mais à la moindre parole blessante, tout cet appareil extérieur s'évanouit et l'orgueil se montre [2].

II. — *Exposé de l'Evangile*, comme dans l'analyse précédente.

III. — Quelle a été la mort du bienheureux vieillard Siméon? Il vit avant de mourir le Christ du Seigneur, son Sauveur et celui de tous les hommes; et après avoir reçu ce gage si précieux de son salut, il termina sa carrière. Telle est la mort des justes : mais combien différente est celle des méchants! Celle des justes leur ouvre l'entrée de l'éternelle vie; celle des méchants est pour eux la porte de la mort éternelle. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Ps. CXV, 15). *Mors peccatorum pessima* (Ps. XXXIII, 22). Les méchants se raidissent et luttent contre la mort, parce qu'ils aiment d'un ardent amour cette vie dans laquelle ils ont placé toutes leurs espérances, et toutes leurs richesses; ils ne s'acheminent qu'avec douleur vers celle pour laquelle ils n'ont préparé aucun trésor, sinon les trésors de la colère de Dieu. Les justes au contraire, à l'exemple du saint vieillard Siméon, quittent cette vie, avec un esprit

1. O mater immaculata, mater intacta! nonne tuæ tibi conscia es puritatis, quia scilicet integritatem tuam nec conceptus nec partus violavit sed sacravit. Quare ergo tanquam muliebre aliquid in concipiendo vel pariendo passa sis, sic mundationis quæ muliebri promissa est infirmitati quæris remedia? Sic inquiet illa, decet vos implere omnem justitiam, ut quæ summæ mater electa sum justitiæ, speculum quoque sim et exemplar totius probitatis et justitiæ. Novi ego superbiam filiorum Evæ quæ promptior est ad excusandum quam ad expurgandum commissa : necessarium arbitror ut vitiis originis antiquæ statim in initiis omnia generationis occurrant exempla. Mater prævaricationis peccaverat et excusavit procaciter; mater redemptionis non peccet, et satisfaciet humiliter, ut filii hominum qui de matre vetustatis traducunt necessitatem peccandi, de matre saltem novitatis trahant humilitatem purgandi. Guerric. *Abbas, serm. de festo Purific.*

2. Fictam humilitatem fugiens illam sectare quæ vera est quam Christus docuit, in qua non sit superbia inclusa. Multi enim hujus virtutis umbram, veritatem pauci sequuntur. Perfacile est aliquem habere vestem contemptam, salutare submissus, manusque et genua deosculari, inclinato in terra capite oculisque dejectis humilitatem atque mansuetudinem polliceri, lenta voce tenuique sermones infringere, suspirare crebrius, et ad omne verbum peccatorem atque miserum se clamare. Sed si vel levi sermone offensus fuerit, continuo videbis attollere supercilium, levare cervicem, et delicatum illum oris sonum insano clamore repente mutare. S. Hieron. *Epist. ad Eustoch.*

calme et tranquille. Ils meurent en paix, parce qu'ils ont vécu dans la paix et dans la justice.

Les œuvres des justes les suivront, comme autrefois les captifs suivaient le char des triomphateurs romains : ce sera leur gloire.

Les œuvres des méchants les suivront aussi, et seront leur honte et leur tourment. Que les coupables se hâtent donc de se décharger du fardeau de leurs iniquités. Qu'ils se confessent, mais qu'ils le fassent bien; qu'ils aient une véritable contrition de leurs fautes et qu'ils les réparent; qu'ils fassent pénitence. N'attendez pas au dernier moment. Il est souverainement imprudent d'espérer une grâce semblable à celle du bon Larron.

TROISIÈME SERMON

1° Court exposé de l'Evangile. — 2° Explication de la loi concernant l'offrande des premiers-nés. — 3° Ce que Dieu exige de nous en retour.

Sanctifica mihi omne primogenitum.

Exod. xiii, 2.

I. — Le mystère de notre rédemption et de notre salut tient le premier rang parmi tous les bienfaits de Dieu.

Nous célébrons aujourd'hui les prémices de ce mystère, puisque c'est en ce jour que le Fils unique de Dieu, qui devait purifier le monde par son sacrifice et son oblation, est offert à Dieu son Père et racheté lui-même. C'est le sacrifice du *matin* : au jour de sa passion, il offrira le sacrifice du *soir*.

Nous célébrons avec l'oblation du Fils, la purification de sa Mère. Elle se soumit humblement à cette loi qui n'était pas faite pour elle, comme Jésus se soumit à celle de la circoncision et aux autres cérémonies du culte mosaïque. Il avait pris la forme du pécheur : elle paraît à son tour confondue parmi les pécheresses. Elle offrit une hostie infiniment pure à Dieu, et elle l'offrit avec une humilité incomparable. La pureté du cœur et de l'intention rendit agréable à Dieu le sacrifice d'Abel. Que dire de celui de Marie? Il faut que les nôtres soient aussi offerts avec pureté de cœur et humilité.

Marie se soumit à la loi pour le bon exemple. Si elle ne l'avait pas fait, son abstention eût scandalisé ceux qui n'étaient pas au courant des grandes choses accomplies en elle.

En entrant dans le temple, Marie y rencontra le vieillard Siméon que Dieu avait conservé jusqu'à ce jour, pour qu'il vît de ses yeux le Sauveur si ardemment désiré. Elle fut vive et profonde la joie qu'éprouva ce saint vieillard; mais celle de Marie le fut encore davantage, en voyant de saints personnages

éclairés par une révélation divine, reconnaître et publier la gloire de son Fils bien-aimé. Anne la prophétesse que le Saint-Esprit avait instruite de ce mystère, se joint à la sainte Vierge et à Siméon, et le pieux cortège s'avance depuis l'entrée du temple jusqu'à l'autel. C'est la première procession de la fête de la Purification. Le Verbe incarné est la véritable lumière; le flambeau que nous portons en est le symbole.

Marie offre à Dieu le Père son premier-né qui est aussi celui du Père éternel, et en même temps elle le rachète. Elle l'offre pour qu'il soit à son Père. Elle le rachète pour qu'il soit à nous [1].

C'est ce que le Prophète nous fait entendre lorsqu'il dit : *Un petit enfant nous est né et un fils nous a été donné* (Isa. IX, 6). Dieu le Père a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, et la Mère de Jésus nous a tellement aimés qu'elle l'a racheté, en ce jour, pour notre salut commun.

II. — L'offrande des premiers-nés que Dieu exigeait, nous fait connaître la justice de Dieu, comme la loi de la purification, sa pureté.

L'oblation des premiers-nés était un mémorial de la délivrance de la servitude d'Égypte; un acte de reconnaissance. Elle nous fait comprendre la reconnaissance que Dieu exige de nous, qu'il a délivrés d'une servitude plus affreuse que celle que subissaient les Israélites, la servitude du péché. Et c'est au prix de la mort de son premier-né à lui, qu'il nous a délivrés, tandis que pour les Israélites, il n'avait sacrifié que les premiers-nés des Égyptiens. Pouvait-il nous témoigner un plus grand amour qu'en livrant son Fils bien-aimé pour nous ?

III. — En retour de ce bienfait, Dieu demande que nous lui sacrifiions les premiers-nés, non seulement des hommes mais des animaux : qu'est-ce à dire? Tout est figuratif dans l'ancienne loi. L'amour est comme le premier-né des passions de l'âme; il est leur principe. Dieu demande ce premier-né. Il veut que nous n'aimions rien autant que lui, rien que pour lui.

Ses titres à exiger ce premier-né, notre amour sont nombreux. C'est lui qui a créé et nous a donné cet amour, et la volonté qui aime, et l'intelligence qui précède l'amour, et la mémoire qui rappelle les motifs d'aimer. L'homme tout entier est son ouvrage; il ne fait que réclamer son droit de créateur.

Il a droit à notre amour aussi, en qualité de Rédempteur. Il a fait plus en nous rachetant qu'en nous créant, puisqu'il nous a créés par sa parole et nous a rachetés par sa mort. Qui donc

1. Totus es Deus meus, Domine Jesu, totus es meus, meos videlicet usus ita expensus, ut nihil a me sumpseris, quod pro salute mea non insumpseris. S. Bern. apud *L. Granat.*

pourrait ne pas aimer celui qui nous aime ainsi? Il a aimé votre âme plus que sa vie; à votre tour vous devez l'aimer plus que votre vie. Il a préféré votre salut à tout; vous devez donc le préférer lui-même à tout, sinon vous ne répondez pas à son amour.

Mais il fallait offrir aussi à Dieu les premiers-nés des animaux. L'homme a deux appétits, l'appétit raisonnable et l'appétit sensitif qui le rapproche des animaux; de même deux amours, l'un raisonnable, l'autre grossier et charnel. Le premier-né de l'homme c'est son amour raisonnable. Les premiers-nés des animaux ce sont ces appétits sensuels, ces passions charnelles qu'il faut immoler sans pitié au Seigneur. En offrant à Dieu ce sacrifice, que faites-vous de si grand et de si extraordinaire, lorsque Dieu a livré pour vous son premier-né à la mort?

QUATRIÈME SERMON

Exposé de l'Evangile. — Explication de la loi de la Purification.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, etc.

Luc. II, 22.

Les âmes pieuses et embrasées de l'amour divin ne désirent rien tant que la grâce de Dieu, son amitié et le pardon de tous leurs péchés. Aujourd'hui le Sauveur se mêle aux pécheurs; il est offert à Dieu son Père, et il est racheté pour les pécheurs. Il est venu pour les pécheurs, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour consoler ceux qui sont dans les larmes, car ce sont ceux-là seuls, ceux qui font pénitence qui peuvent espérer leur pardon.

Siméon que l'Evangile nous montre venant au temple par l'inspiration de Dieu, pour voir le Sauveur, n'était pas un pécheur, mais un homme juste et craignant Dieu. Il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Cette crainte de Dieu était celle qui accompagne la justice dans tous ses degrés, et qui vient, non de la crainte des châtiments, mais de la charité. La très sainte âme de Jésus-Christ était remplie de cette crainte, selon la parole d'Isaïe : *Replebit eum spiritus timoris Domini* : « Il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur. » (Isa. XI, 3).

Siméon attendait la consolation d'Israël, qu'il savait devoir venir non des hommes mais de Dieu. Ce n'était pas une consolation charnelle, mais une consolation spirituelle et divine qu'il attendait. Les méchants au contraire n'espèrent rien que de terrestre et n'attendent rien de Dieu.

Siméon n'attendait pas tant son avantage que celui des autres;

le salut de ses frères ne lui donnait pas moins de sollicitude que le sien propre : « Il attendait la consolation d'Israël. » Sans doute cette générosité lui a valu la promesse de ne pas mourir avant d'avoir vu le Sauveur. Ce désir du bien des autres est un grand trait de ressemblance des justes avec Jésus-Christ qui a voulu notre bien jusqu'à mourir pour nous.

II. — La loi de la purification imposée aux femmes devenues mères pourrait étonner et sembler même injuste, puisque la maternité n'a rien de coupable par elle-même, en légitime mariage, et que Dieu la promet au contraire, en plusieurs endroits de l'Ecriture, comme une bénédiction.

Tout arrivait aux anciens en figure. La femme qui devient mère est l'âme qui, ayant entendu la parole de Dieu, semence sacrée dont parle l'Evangile, la reçoit, s'en pénètre et produit des fruits de grâce et de salut.

Si elle est généreuse, si elle fait des actes virils de vertu, c'est un fils qu'elle a enfanté.

Si elle n'agit qu'avec mollesse, tout en faisant le bien, elle a donné le jour à une fille.

Si elle ne produit aucun fruit, elle est stérile et mérite la confusion et la honte.

L'âme généreuse qui produit des fruits de vertu nombreux et magnifiques, n'en est pas moins soumise à la loi de la purification, parce qu'avant de produire ces fruits elle a été coupable, ne fut-ce que de quelques négligences. Et puis, elle a besoin de cette purification pour se maintenir dans l'humilité.

L'âme moins généreuse qui n'a produit que des fruits d'un moindre prix, a besoin d'une purification plus longue encore.

C'est pour cela que la femme qui avait donné le jour à un fils, demeurait pendant quarante jours éloignée du temple, et celle qui avait enfanté une fille, pendant un temps double.

Mais que faudra-t-il penser de l'âme absolument stérile, si celles qui produisent de bons fruits, des actes de vertu, sont soumises à une pénitence rigoureuse? S. Paul l'a dit : *La terre qui étant souvent abreuvée des eaux du ciel, ne rend que des ronces et des épines à ceux qui la cultivent est en aversion à son maître, elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu* (Hebr. VI, 8).

Ayons horreur d'une vie si coupable et purifions-nous pendant que nous le pouvons. Mieux vaut se purifier par les larmes, qu'être purifié par le feu. La contrition du cœur, les pénitences corporelles, la patience dans les afflictions, et les œuvres de la foi et de la charité sont de précieux moyens de purification. *Rachetez vos péchés par les aumônes et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres*, dit le prophète Daniel (IV, 24).

FÊTE DE L'ANNONCIATION

SECTION Ire. — SERMONS

PREMIER SERMON

D'après Jacques de Voragine. — 1298.

GRANDEURS DE LA MISSION DE L'ANGE AUPRÈS DE MARIE, AU JOUR DE L'ANNONCIATION.

Missus est Gabriel Angelus a Deo in civitatem Galilææ.

Luc. I, 26.

Autrefois le démon s'était approché d'Eve dans le paradis terrestre. Il venait lui suggérer un dessein coupable, la tromper par une assertion menteuse, lui faire une fausse promesse. Aujourd'hui un ange envoyé de Dieu s'approche de Marie. Il la salue avec une vénération profonde en lui disant : *Je vous salue pleine de grâce.* Il lui déclare et lui affirme une précieuse vérité : *Vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur.* Il lui fait une magnifique promesse : *Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils.*

Dieu avait envoyé plusieurs fois ses anges et ses prophètes pour s'acquitter de diverses missions, dans les temps anciens. Mais aucune de ces missions n'avait eu l'importance et la solennité de celle de l'ange Gabriel auprès de Marie. Il sera facile de nous en convaincre, si nous considérons la suprême grandeur de celui qui envoie; la dignité du messager envoyé; la dignité de celle qui reçoit le message; l'importance incomparable de l'objet de ce message.

I. — Qui donc envoie l'ange Gabriel vers Marie au jour de l'Annonciation? C'est Dieu lui-même; c'est l'adorable Trinité tout entière. Pour accomplir cet acte, le Père éternel apporte sa puissance; le Fils sa sagesse; le Saint-Esprit sa grâce.

Autrefois trois choses étaient impossibles : la première qu'une femme conçût Dieu dans son sein. Ce qui était impossible jusque-là, le Père éternel à qui est attribuée la toute-puissance l'accomplit. Il donne à Marie le pouvoir de devenir la véritable mère de Dieu. L'Ange, en s'acquittant de sa mission, proclame que la conception du Verbe divin sera un acte de cette toute-puissance, lorsqu'il dit pour expliquer l'accomplissement d'un si grand mi-

racle : « Car rien n'est impossible à Dieu : » *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Luc. I, 37).

Un grand signe apparut dans le ciel, figure, ici, de l'Église militante ; *une femme revêtue du soleil*, c'est-à-dire de tout l'éclat de la divinité : *Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole* (Apoc. XII, 1), dit S. Jean dans l'Apocalypse.

Outre l'impossibilité pour une femme de concevoir Dieu dans son sein, une autre se présentait, celle de concevoir sans cesser d'être vierge. Il appartenait à la sagesse du Fils de surmonter cette seconde impossibilité. Il sut entrer, et il sut sortir, sans nuire en rien à l'intégrité virginale de la Mère qu'il s'était choisie. La virginité est la porte dont il est dit qu'elle est close pour tout homme, excepté pour le prince. Lui seul peut entrer et sortir par cette porte.

Une troisième impossibilité était qu'une mère donnât le jour à un fils, sans péché. Ici le Saint-Esprit intervient. D'abord il sanctifie la vierge elle-même par l'infusion de sa grâce dès avant sa naissance, et plus tard, lorsqu'elle conçoit le Fils de Dieu dans son sein, il survient de nouveau en elle, la purifie et la sanctifie plus parfaitement encore, pour que nulle imperfection venant de son côté ne se glisse dans l'accomplissement de ce mystère. Aussi l'Ange dit-il à la bienheureuse Vierge : « Ce qui » naîtra de vous sera saint : » *Quod enim nascetur ex te sanctum* (Luc. I, 35).

II. — La seconde circonstance qui contribue à la grandeur de la mission de l'Ange auprès de Marie, c'est la dignité du messager lui-même. L'Évangile constate cette dignité lorsqu'il dit : « L'ange Gabriel fut envoyé : » *Missus est angelus Gabriel.* La grandeur de cet Ange ressort des trois principales fonctions dont il est chargé dans le royaume de Dieu. D'abord, il est un de ceux qui se tiennent sans cesse devant le trône de Dieu : *Ego enim sum Gabriel angelus qui assisto semper ante Deum* (Luc. I, 19). En second lieu, c'est lui qui donne la victoire dans les combats, et pour cette raison il est appelé Gabriel, c'est-à-dire, *force de Dieu.* Enfin Dieu lui confie la mission de révéler les grands secrets. C'est lui qui annonce la naissance de Jean-Baptiste, c'est lui qui fait connaître à Marie qu'elle sera la Mère du Rédempteur. Voilà sans doute de bien hautes fonctions. C'est beaucoup d'être choisi pour le confident et le révélateur de secrets de haute importance ; c'est plus encore de donner la victoire dans les combats. C'est le comble de la grandeur de se tenir toujours devant le trône de Dieu. Les souverains Pontifes emploient des envoyés de trois ordres différents, selon l'importance des affaires qu'ils leur confient. Pour des affaires graves ils envoient des *nonces* ; pour d'autres plus graves, des *légats* ; pour celles dont l'importance est plus grande encore, des *légats a latere.* On

peut dire qu'il en est ainsi de Dieu : tantôt il envoie des anges; tantôt des archanges; tantôt enfin quelqu'un de ces esprits sublimes qui appartiennent à la hiérarchie suprême, et qui approchent les plus près de son trône. C'est ce qui a fait croire à plusieurs Pères que l'ange Gabriel appartient à la plus haute des trois hiérarchies. Selon S. Grégoire, il convenait que l'Ange envoyé à Marie fût le plus élevé de tous, parce qu'il devait annoncer la plus grande de toutes les nouvelles.

III. — La mission de l'Ange fut grande aussi à cause de la personne auprès de laquelle il était envoyé. Quelle était cette personne? L'Evangile nous dit : « Il fut envoyé à une vierge » qu'avait épousée un homme nommé Joseph : » ***Missus est... ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph*** (Luc. I, 26, 27).

Pourquoi donc Jésus-Christ voulut-il naître d'une vierge, et pourquoi cette vierge était-elle engagée dans les liens du mariage?

Il voulut naître d'une vierge, dit S. Anselme, pour parfaire et compléter son œuvre. Dieu peut donner l'existence à l'homme de quatre manières: soit sans l'intervention d'un homme ni d'une femme; ainsi en fut-il pour Adam. Soit en le tirant d'un homme sans la coopération d'une femme : ce fut ainsi qu'il créa Eve. Soit par l'entremise d'un homme et d'une femme : c'est ainsi que naissent l'universalité des hommes. Soit enfin d'une femme, sans la coopération de l'homme : c'est le mode de naissance que Dieu réserva pour son divin Fils. Ainsi le cycle des œuvres de Dieu fut complet.

N.-S. Jésus-Christ voulut naître d'une vierge mariée, pour montrer que le salut est possible dans tous les états de vie : que l'on demeure vierge, qu'on vive dans le mariage, ou que l'on soit veuf, on peut vivre saintement à l'exemple de Marie qui fut toujours vierge et successivement épouse et veuve.

IV. — La mission de l'ange fut grande enfin par son objet lui-même. La mission de Gabriel comprenait quatre points. Le premier était de saluer Marie. Il le fit en disant : « Je vous salue pleine de grâce : » ***Ave gratia plena***. L'exemple de l'ange, dit S. Bernard, le tressaillement de joie de Jean-Baptiste, et l'avantage qui nous revient de cette sainte pratique sont pour nous des motifs de saluer souvent Marie.

Le second soin que Dieu avait confié à l'ange était de rassurer celle qu'il saluait ainsi. En effet lorsque la bienheureuse Vierge eut entendu les paroles de l'ange, elle fut troublée par cet hommage extraordinaire qui lui causa une certaine crainte accompagnée d'étonnement. L'Ange se présentait dans son appartement retiré, sous la figure d'un adolescent d'une beauté parfaite : il n'est pas étonnant que sa présence lui ait causé du trouble et de la frayeur. La lumière céleste qui l'accompagnait ajoutait encore

à l'étonnement et à la crainte de la jeune vierge. Il était donc juste que l'Ange dont la présence et les paroles amenaient ce trouble, y portât remède. Il le fit en disant : *Ne craignez rien, Marie.* Ce qui distingue l'apparition des bons anges de celle des mauvais, c'est que les bons anges causent d'abord quelque frayeur, mais bientôt ils rassurent, et enfin ils mettent la joie dans l'âme. Les mauvais anges au contraire, lorsqu'ils se transforment en anges de lumière, effraient d'abord beaucoup, puis davantage encore, et cette frayeur grandit jusqu'à la fin de leur apparition.

La troisième partie de la mission de l'ange était, après avoir salué et rassuré Marie, de lui annoncer de la part de Dieu qu'elle serait mère d'un fils. Il le fit en disant : « Voici que vous con-» cevrez dans votre sein et que vous enfanterez un Fils. Il sera » grand. » *Ecce concipies in utero et paries Filium... Hic erit magnus* (Luc. I, 31, 32). Il sera grand : et d'où lui viendra sa grandeur? De son origine, car : « Il sera appelé le Fils du Très-» Haut : » *Filius Altissimi vocabitur.* Il sera grand aussi par sa puissance, car « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David » son père. » Il sera grand par la noblesse même de ses sujets. Il ne régnera pas sur les descendants d'Esaü, mais sur les fils de Jacob. Il sera grand par la durée de sa royauté, car il régnera éternellement : *Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus ; et regnabit in domo Jacob in æternum.*

La quatrième partie de la mission de l'Ange était de faire connaître à Marie que la maternité divine qu'il lui annonçait ne nuirait en rien à son intégrité virginale. « Marie dit à l'Ange : » Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme : » *Quomodo fiet istud? quia virum non cognosco.* Marie, en posant cette question à l'Ange, lui disait en quelque sorte : La maternité que vous m'annoncez peut survenir de trois manières. Je puis engendrer mon fils spirituellement, naturellement, ou surnaturellement et par miracle. Si ma maternité est purement spirituelle, ce sera une grande faveur sans doute, mais j'y serai pour peu de chose ou pour rien. Si elle est naturelle et que je doive devenir mère comme les autres femmes, par l'intervention de Joseph mon époux, la faveur sera plus grande. Soumise à la volonté de Dieu je me réjouirai de l'enfant qu'il me donnera; mais je ne me réjouirai pas d'avoir perdu ma virginité. Si vous entendez que je deviendrai mère surnaturellement et miraculeusement, ce sera pour moi la plus grande des faveurs. Je me réjouirai de donner le jour à un si noble enfant, et je serai heureuse en même temps d'avoir conservé ma virginité.

L'Ange expose à Marie qu'elle deviendra mère surnaturellement et par miracle. Il lui dit : « L'Esprit saint surviendra en » vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : »

Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. La vertu du Très-Haut couvrira Marie de son ombre, parce que Dieu est une lumière inaccessible, un feu inextinguible, une douceur ineffable. La Vierge bienheureuse, en possédant Dieu dans son sein, y tenait donc renfermés la lumière inaccessible, le feu inextinguible, la douceur ineffable. Mais si l'œil ne peut, sans être ébloui, regarder le soleil en face, si la chair ne peut supporter le contact d'un charbon ardent, si l'on voit quelquefois des gens mourir d'un excès de joie, comment la bienheureuse Vierge, qui était simplement une pure créature, put-elle considérer cette lumière d'une infinie clarté, supporter le feu ardent de la divinité, goûter, sans en mourir la douceur infinie qui est Dieu lui-même?

Elle ne l'aurait pas pu si la vertu du Très-Haut ne l'avait protégée de son ombre, si la lumière inaccessible ne s'était voilée elle-même, en s'unissant à la chair qui la recouvrait et émoussait ses rayons. La lumière divine était alors comme un flambeau dans un vase assez translucide pour qu'on puisse reconnaître sa présence. — Le feu inextinguible mit de même la bienheureuse Vierge à l'abri de ses ardeurs dévorantes, par l'interposition de la chair sacrée dont il se revêtit. Grâce à l'humanité du Verbe divin, Marie put en supporter la chaleur. La douceur ineffable devint supportable aussi, et Marie put la savourer sans mourir, parce qu'elle se voila sous l'humanité. C'est ainsi que l'on adoucit par un mélange, un aliment ou un breuvage dont le goût trop accentué serait insupportable à la bouche. L'Ange avait donc bien raison de dire à Marie : *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* La lumière s'unit au vase de terre; le feu consumant s'isola pour rendre ses ardeurs inoffensives, et la douceur ineffable se voila.

Alors Marie ainsi saluée, rassurée, réjouie par la promesse de la maternité la plus glorieuse, et sûre de n'avoir rien à craindre pour sa virginité dit à l'Ange: « Voici la servante du Seigneur; » qu'il me soit fait selon votre parole : » *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum.* Oh! qui pourra nous dire avec quel accent, avec quelle piété, avec quelle joie la bienheureuse Vierge prononça ces paroles que Dieu lui-même attendait pour accomplir le plus grand des miracles? L'Ange avait accompli sa mission. Le Verbe de Dieu était incarné et Marie était sa mère.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

GLOIRE DE MARIE DANS LE MYSTÈRE DE L'ANNNONCIATION.

Missus est Gabriel Angelus a Deo in civitatem Galilææ cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph.

Depuis plus de quatre mille ans, le genre humain attendait le Messie et souhaitait son avénement. Enfin au jour choisi par la divine Providence, Dieu envoya l'archange Gabriel révéler à la Vierge Marie qu'elle était choisie pour être sa Mère, et que le Verbe allait s'incarner dans son sein. Pour une si haute mission, pour annoncer la nouvelle par excellence, ce n'était pas trop d'un des plus grands princes de la cour céleste, dit le docteur Angélique : *Ad hoc ministerium summum angelum venire dignum fuerat, qui summum omnium nuntiabat* (III part. p. 30, art. 2, ad 4).

L'envoyé de Dieu, l'archange Gabriel, vint donc à Nazareth; il pénétra dans l'humble cellule de Marie, et la salua en disant : « Je vous salue pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; » vous êtes bénie entre les femmes : » *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus* (Luc. I, 28). Qu'elle est honorable cette ambassade de l'archange! qu'elle est douce cette salutation! qu'il est grand, qu'il est glorieux ce mystère! Ne serait-ce pas un crime de ne pas publier une nouvelle si favorable? *Hæc dies boni nuntii est : si tacuerimus sceleris arguemur.* Parlons donc du grand mystère de l'Annonciation; ce que nous en ferons connaître nous révélera quelque chose de la gloire presque infinie, qu'il a procurée à la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Dans le mystère de l'Annonciation ou de l'Incarnation du Verbe, tout se passe entre l'Ange, Marie et l'Esprit saint. L'Ange annonce à Marie qu'elle doit être la Mère du Seigneur : *Dominus tecum.* Marie réclame pour sa virginité et déclare, avec une admirable modestie, qu'elle ne connaît point d'homme et qu'elle tient à demeurer vierge : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* L'Esprit saint se présente comme médiateur entre l'Ange et Marie et règle le différend : il fait que Marie conserve sa virginité, et qu'elle devient cependant Mère de Dieu : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi, ideoque quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Marie sera Mère, dit l'Ange. Marie sera Vierge, dit Marie elle-même. Donc

Marie sera Mère et vierge tout à la fois, conclut le Saint-Esprit. Quoi de plus honorable et de plus glorieux pour Marie que la maternité divine qui lui est offerte, que la virginité à laquelle elle est prête à tout sacrifier, que la double dignité de Mère et de Vierge que Dieu rassemble en sa personne?

I. — *Il est glorieux pour Marie de devenir la Mère de Dieu.*

Lorsque la bienheureuse Vierge Marie donna le jour au Fils de Dieu fait homme, elle n'enfanta pas la divinité. Le Fils de Dieu, considéré comme Dieu, ne lui doit pas la vie, puisqu'au contraire il est son créateur. Mais elle n'en est pas moins la Mère de Dieu. C'est ainsi que les autres mères ne contribuent en rien à l'existence de l'âme, qui est la partie la plus noble de l'être humain auquel elles donnent le jour; cependant elles sont réellement les mères de leurs enfants, parce qu'elles ont produit de leur substance ce corps humain auquel Dieu a daigné joindre une âme. Marie n'enfanta pas la divinité, mais elle enfanta un homme qui était véritablement Dieu, uni dans l'unité de personne au Verbe divin, dès l'instant même de sa conception. Elle fut donc Mère de Dieu, et ce nom n'est pas un vain titre pour elle; c'est l'expression de la réalité. « Si quelqu'un, dit le » concile d'Ephèse, ne confesse pas que la sainte Vierge est la » Mère de Dieu, qu'il soit anathème. » Le concile de Latran, tenu sous le pape Martin I, dit à son tour : « Si quelqu'un ne » confesse pas que Marie est proprement et selon la vérité Mère » de Dieu, qu'il soit anathème : *Si quis non confitetur proprie* » *et secundum veritatem Mariam esse genitricem Dei, anathema* » *sit.* (Can. 3). » Tous les fidèles proclament cette vérité lorsque, récitant la Salutation angélique, ils ajoutent aux paroles de l'Ange cette invocation composée par les Pères du concile d'Ephèse : *Sancta Maria, Mater Dei.* « Sainte Marie, Mère de » Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs ». Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement, puisque Marie est la Mère de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est Dieu dès le premier instant de son incarnation?

La bienheureuse Vierge Marie est donc Mère de Dieu, et c'est au jour de l'Annonciation, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, qu'elle le devient, au moment où elle donne son consentement et dit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur : » qu'il me soit fait selon votre parole » : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1). Au même instant, le corps adorable du Seigneur est formé dans le sein de la Vierge, par la puissance du Saint-Esprit. Une âme est unie à ce corps, et le Verbe divin s'unit à l'un et à l'autre. Il y a là deux natures, mais il n'y a qu'une seule personne, et l'enfant dont Marie

devient l'heureuse Mère est, dès ce premier instant, Dieu parfait et homme parfait.

S. Thomas de Villeneuve ne peut assez admirer l'efficacité de la réponse de Marie à l'Ange : « Qu'il me soit fait selon votre » parole. » *Fiat mihi secundum verbum tuum.* « O *fiat* puissant, » s'écrie-t-il, *fiat* plus digne d'admiration et de respect que toute » autre parole! A peine fut-il prononcé que le Verbe de Dieu a » été incarné dans le sein de la Vierge (Serm. sur l'*Annonc.*). » La Vierge croit simplement à la parole de l'Ange; elle ouvre la bouche et prononce le *Fiat*; aussitôt l'Esprit de Dieu descend dans son sein et elle devient la Mère du Christ [1].

C'est par ce mot *Fiat*, que le monde a été créé, que le Tout-Puissant a fait sortir du néant le ciel et la terre : c'est par lui que Marie est devenue Mère de Dieu, dignité souveraine à laquelle nulle autre ne saurait être comparée; titre glorieux, le plus beau des titres de Marie. Pourrait-on en effet imaginer, pour une créature, une gloire plus grande que d'être l'auteur de son auteur, l'origine de son principe, la Mère de son Dieu? que d'avoir pour fils celui qui est le fils du Père, éternel? que de pouvoir dire en même temps que le Père en parlant du Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » : *Hic est Filius meus dilectus?* Il est glorieux pour Marie d'être la Vierge très pure, la Reine des anges, la souveraine maîtresse de l'univers entier, mais, selon la parole de S. Bernard, la gloire singulière de Marie, sa prérogative par excellence, c'est d'avoir pour Fils unique celui qui est aussi le Fils unique du Père [2].

La maternité divine de Marie est pour elle une telle source de gloire, que l'on peut dire qu'elle renferme tous ses autres privilèges, et qu'elle est la source de chacun d'eux. En effet, si Marie est la Mère de Dieu, elle est nécessairement comblée des grâces célestes : si elle est la Mère de Dieu, elle est très pure, très sainte, très puissante; elle est au-dessus de toutes les créatures, elle est la reine de l'univers, et l'on ne saurait pas concevoir un être qui lui fût supérieur après Dieu. Ne nous étonnons donc pas si les Évangélistes ne se sont pas attardés à faire de longs éloges de la très sainte Vierge. Qu'auraient-ils pu dire de plus beau, de plus honorable pour elle que ce seul mot : « Mère de Jésus-Christ » : *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus* (Matth. 1, 16). « Les Évangélistes ont tout dit,

1. Ubi virgo bene credula os suum aperuit, ut diceret fiat; mox juxta dictum angeli, Spiritus sanctus superveniens per apertas fidei januas sese infudit in templum sacri uteri, ut Christi matrem fieret. Rupert. *Abb. lib.* 1 *de Oper. Spir. S. cap.* 9.

2. Ipsa est virginis gloria singularis et excellens prærogativa Mariæ, quod Filium unicum cum Deo Patre meruit habere communem. *Serm.* 2 *de Incarn. Verb.*

» remarque S. Thomas de Villeneuve, lorsqu'ils nous ont appris » que Jésus est né d'elle. Que demandez-vous de plus? que dési- » rez-vous savoir de la Vierge? Elle est la Mère de Dieu, vous » le savez et c'est assez [1]. » Quels noms n'a-t-on pas donnés à la Vierge Marie? Les Pères l'ont appelée l'océan de la grâce, la cité de refuge, le jardin des délices, le lis des vallées, l'abîme de toute sainteté. Elle est aussi pour eux l'étoile de la mer, l'arche du Testament, le refuge des malheureux, le trône de Salomon, la Reine du monde. Elle est encore la terre sacerdotale exempte de tout tribut, le Saint des saints où seul est entré le Prêtre suprême, Jésus-Christ, l'armée rangée en bataille contre les puissances de l'enfer. Mais tous les noms glorieux accumulés par ceux qui ont célébré ses louanges se résument en un seul : elle est la Mère du Christ. *Evangelistæ omnia collegerunt, cum dixerunt, ex ea natum fuisse Jesum.*

S. Augustin dit que sa maternité divine élève Marie au-dessus de tous les anges et de tous les hommes. Quelles que soient leur grandeur et leur dignité, ils ne sont que les serviteurs de Dieu. Les patriarches, les prophètes, les apôtres et tous les hommes enfin sont des serviteurs, des ministres de Dieu; les anges, les archanges, les trônes et les séraphins eux-mêmes ne sauraient avoir d'autre titre : *Omnes administratorii spiritus* (Hebr. I, 16). Marie n'est pas une servante; elle brille de tout l'éclat de la royauté auprès de son divin Fils; elle est reine dans le royaume du roi des rois. La dignité de la Vierge Mère de Dieu est si grande, dit S. Augustin, qu'elle surpasse non seulement toute dignité conférée aux hommes, mais tout ce que peuvent atteindre les anges; car il est incomparablement plus noble et plus excellent d'être la Mère d'un prince, que son serviteur (lib. II *de Symb. ad Cath.* c. 4). S. Jean Chrysostome enseigne que la maternité de Marie la rend supérieure en dignité, non seulement aux anges et aux hommes, mais à toutes les créatures ensemble. Si le monde était placé dans un plateau d'une balance et Marie dans l'autre, elle l'emporterait en mérite et en excellence sur le monde tout entier, parce que, dit-il, elle a seule mérité de porter dans son sein celui que le monde ne pouvait contenir et n'était pas digne de recevoir [2].

Il semblerait qu'on ne puisse rien ajouter, pour glorifier la maternité divine de Marie, à ce que disent S. Augustin et S. Chrysostome; cependant S. Anselme s'élève encore plus haut,

1. Evangelistæ omnia collegerunt, cum dixerunt, ex ea natum fuisse Jesum. Quid amplius quæris, quid ultra requiris in Virgine? Sufficit tibi quod Mater Dei est. — S. Thom. de Villan. *De Nativ. V. ser.* 2.

2. Maria speciosior facta fuit et dignior quam totus mundus; quia quem totus mundus capere non poterat, nec merebatur accipere, in cubiculo uteri sui, sola ipsa susipere meruit. — S. Joan. Chrysost. *Hom.* 1 *in Matth.*

lorsqu'il dit qu'après Dieu on ne peut rien imaginer de plus grand que Marie Mère du Christ [1].

O dignité sublime de Marie! O gloire incomparable de la divine maternité! Écoutons encore, pour la mieux comprendre, ce que nous en disent le docteur Séraphique, S. Pierre Damien, et le docteur Angélique.

S. Bonaventure enseigne, dans le *Miroir de la bienheureuse Vierge*, que Marie a été élevée si haut par sa maternité, qu'il est impossible à Dieu de créer une Mère plus grande qu'elle. Dieu peut faire un monde et un ciel plus grands, mais il ne peut pas faire une mère plus grande que la Mère de Dieu [2]. La raison en est que la dignité d'une mère considérée comme telle, précède de la dignité de son fils: or, Dieu ne pourrait pas faire qu'une mère eût un fils dont la dignité fût plus grande que celle du Fils de Marie, qui n'est autre que Dieu lui-même. Et c'est pour cette raison que S. Pierre Damien et S. Thomas ne craignent pas d'avancer que la dignité de Marie, parce qu'elle est la Mère de Dieu, est immense et infinie. « Que toute créature se taise et » tremble, dit S. Pierre Damien; qu'elle ose à peine lever les » yeux vers l'immensité d'une telle dignité : *Taceat et contremiscat omnis creatura et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem* (Ser. de *Ann.*). S. Thomas enseigne (1 p. q. 25, ar. 6, ad 4) que l'humanité de N.-S. Jésus-Christ, la béatitude céleste et la bienheureuse Vierge Marie ont quelque chose d'infini : l'humanité de Jésus-Christ, parce qu'elle est unie à Dieu; la béatitude créée, parce qu'elle est la jouissance de Dieu; la bienheureuse Vierge Marie, parce qu'elle est la Mère de Dieu qui est le bien infini. Du côté de ces rapports avec Dieu, rien ne peut être ajouté ni à l'humanité du Sauveur, ni à la béatitude céleste, ni à la dignité de Marie. Pour ne parler que d'elle, il est évident que sa dignité de Mère, ressortant de la dignité de son Fils, est infinie comme lui.

Qu'il fut donc glorieux pour Marie de devenir la Mère de Dieu au jour de l'Annonciation! Mais en même temps, que cette gloire lui confère de puissance! Nous ne pouvons pas trouver de plus puissante avocate que vous auprès du souverain juge, ô Marie, car vous avez mérité d'être la Mère de notre Rédempteur et de notre Juge [3]. La bienheureuse Vierge proclame elle-

1. Hoc solum de B. Virgine prædicare, quod Dei Mater est, excedit omnem altitudinem quam post Deum dici, vel excogitari possit. — S. Anselm. *De Excell. Virg. cap.* 2.

2. Ipsa est qua majorem Deus facere non posset. Majorem mundum posset facere Deus; majus cœlum posset facere Deus; majorem quam matrem Dei non posset facere Deus. — S. Bonav. *Spec. B. V. c.* 8.

3. Ad placandum iram Judicis aliam invenire non possumus, quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et Judicis. S. Ildefons. *l. de excel. Virg. c.* 1.

même que Dieu a fait en elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. I, 49). Il a fait en elle de grandes choses, parce qu'il l'a élevée à un rang sublime par la divine maternité; il a fait en elle de grandes choses, parce qu'il lui a donné une puissance sans bornes pour venir en aide aux pauvres pécheurs. Peut-on imaginer quelque chose qui soit impossible à la Mère du Tout-Puissant?

O vous qui avez péché, recourez donc à Marie, invoquez-la, suppliez-la, et dites-lui du plus profond de votre cœur : *Monstra te esse matrem* : « Montrez que vous êtes mère. » Dites-lui : O Vierge très sainte, Mère toute-puissante auprès de votre Fils, montrez que vous êtes notre Mère! Usez de votre puissance pour nous délivrer de nos iniquités, et pour nous procurer la grâce du Seigneur. Dites-lui avec S. Bernard : « O très douce » souveraine, regardez-moi, malgré mon indignité, comme un » dépôt qui vous est confié. Je me réfugie auprès de vous, je » me recommande à vous, je vous choisis aujourd'hui pour ma » mère et ma première protectrice (Ser. II, *sup. Miss.*) ». O Marie, soyez ma mère comme vous avez été celle du Christ; ayez pour moi le même amour, la même sollicitude. Que nous soyons pour vous comme d'autres Jésus.

II. — *Il est glorieux pour Marie d'avoir voulu demeurer vierge.*

Nous avons vu combien il est glorieux pour Marie d'être la Mère de Dieu. Sa virginité lui fut un second titre de gloire.

On croit que plusieurs saints personnages de l'Ancien Testament, Elie, Jérémie, Elisée, Josué, Melchisédech, Daniel et d'autres encore demeurèrent vierges : cependant la bienheureuse Vierge Marie fut la première qui s'engagea par vœu à garder la virginité. « La bienheureuse Marie, dit S. Antonin, » est la mère de tous ceux qui embrassent la virginité, parce » que la première de tous, sans précepte, sans conseil, sans » modèle, elle consacra sa virginité à Dieu, et par le vœu de » virginité, elle enleva à cet état un certain opprobre qui pesait » sur lui [1]. » Marie avait prononcé ce vœu avant l'Annonciation. Aussi répondit-elle à l'Ange qui l'avertissait que le Fils de Dieu s'incarnerait dans son sein : « Comment cela se fera- » t-il, car je ne connais point d'homme? » *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco* (Luc. I, 34)? Elle n'aurait pas parlé ainsi, remarque S. Augustin, si elle n'avait pas été liée déjà devant Dieu, par le vœu de virginité : *Profecto non diceret*

1. Beata Maria est Mater omnium in virginitate, quæ prima sine præcepto, consilio vel exemplo, virginitatis munus Deo obtulit, et per virginitatis votum opprobrium virginitatis abstulit. S. Antonin. 4 *p. tit.* 29, *c.* 20.

virgo : *Quomodo fiet istud? nisi Deo virginem se ante vovisset* (S. August. l. *de S. Virg.* c. 4).

Marie était accoutumée aux visions et aux entretiens avec les anges; cependant elle se troubla lorsqu'elle vit et entendit l'archange Gabriel, parce qu'il se présentait sous une apparence virile, dit S. Ambroise : *Ad virilis sexus speciem peregrinam turbatur aspectus virginis.* (l. I *Offic.* c. xviii.) Le zèle qu'elle apportait à fuir toute apparence de danger pour la vertu qui lui était chère, la faisait trembler à la vue d'un homme, malgré la majesté céleste et la modestie qui éclataient en lui. Mais elle fut troublée surtout lorsqu'elle entendit les paroles de l'envoyé de Dieu. Elle se jugeait indigne de la grâce qui lui était annoncée, et elle craignait pour la virginité qu'elle aimait si profondément et qu'elle désirait tant garder. Aussi répondit-elle à l'Ange : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco*? Comment pourrai-je devenir mère, moi qui ai fait vœu de passer ma vie dans l'état de virginité? Marie en effet était vierge, non seulement de corps et d'esprit, mais aussi par la résolution prise devant Dieu de l'être toujours. C'est ainsi que le cardinal Hugues et S. Bonaventure expliquent ses paroles : *Virum non cognosco, id est, non cognoscituram me propono, et ita sum virgo, et mente, et carne, et proposito* (S. Bonavent. *spec. B. V.*). La bienheureuse Vierge Marie désirait ardemment que le grand mystère annoncé s'accomplît en elle; mais à la condition de demeurer toujours vierge, et d'être ainsi fidèle à son vœu.

Lorsque Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il? » *Quomodo fiet istud?* elle ne met pas en doute la véracité de la promesse qui lui est faite, mais elle s'inquiète de la manière dont elle s'accomplira, et elle demande que sa virginité n'ait rien à souffrir, ni de la conception, ni de l'enfantement de ce Fils qui lui est promis. « Ecoutez, dit S. Grégoire de Nysse, » la parole de la Vierge par excellence. L'Ange lui annonce » qu'elle sera mère, et elle ne songe qu'à sauvegarder sa virgi- » nité. » *Audi pudicam virginis vocem : Angelus partum annuntiat, at illa virginitati inhæret* (Orat. *de Nativ. Christ.*). L'Ange lui faisait connaître qu'elle donnerait le jour au Verbe incarné, et que, par conséquent, elle serait la Reine du ciel, la souveraine maîtresse de l'univers, plus élevée en gloire et en puissance que toutes les autres créatures. Cependant Marie montrait, par sa réponse qu'elle préférait la virginité à tant de puissance et de gloire; elle aurait sacrifié la maternité divine avec toutes ses joies et ses grandeurs à son vœu de virginité, dit encore S. Grégoire : *Illa virginitati inhæret et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.* Aussi la sainte Ecriture compare-t-elle Marie à un lis dont la blancheur éclatante est le symbole de la pureté virginale. Qu'une main touche

cette fleur magnifique, elle se fane et perd son parfum. Marie voulait conserver, dans toute sa fraîcheur et tout son éclat, le lis de la virginité. Elle consentait avec bonheur à devenir la Mère du Fils de Dieu, mais à la condition d'être toujours la Vierge très pure et tout immaculée.

Un pieux commentateur dit que Marie raisonnait ainsi en elle-même : Comment ce que dit l'Ange se fera-t-il ? Si ma virginité doit souffrir quelque dommage, je ne veux pas être Mère de Dieu. Mais je sais que Dieu est puissant. Il peut faire que je devienne mère sans cesser d'être vierge. Je demande donc à connaître ce que le Seigneur a disposé à cet égard (Stella in *Luc.*). Voilà quel prix elle attachait à son vœu de virginité. L'Ange lui offrait de la part de Dieu la plus sublime des grandeurs que pût atteindre une pure créature ; mais elle en faisait de bon cœur le sacrifice, s'il fallait, pour la recevoir, renoncer à sa pureté virginale. Demandez à Marie de quel côté incline sa volonté, ce qu'elle choisira si Dieu lui laisse la liberté entière : son choix n'est pas douteux : c'est la virginité qui l'attire. Mais avant toute chose, avant son amour même pour la plus délicate et la plus belle des vertus, elle fait passer la volonté de Dieu. Il lui suffit d'accomplir cette adorable volonté, car elle sait bien que Dieu ne voudra rien qui l'amoindrisse à ses yeux. Son désir de garder fidèlement son vœu ne connaît pour ainsi dire pas de borne ; cependant elle serait prête à l'immoler s'il impliquait la moindre résistance aux ordres du Seigneur.

Cet amour de Marie pour la sainte virginité est, pour elle, un magnifique titre de gloire. La virginité rend les habitants de la terre semblables à ceux du ciel : « Vivre dans la chair comme » si l'on n'y vivait pas, ce n'est pas une vie terrestre mais une » vie céleste, dit S. Chrysologue » : *In carne præter carnem vivere, non terrena vita est, sed cælestis* (Serm. 28). Et S. Cyrille ajoute : « O vierges, lorsque vous persévérez dans la chasteté, » vous égalez les anges de Dieu : *Cum caste perseveratis, o virgines, angelis Dei estis æquales* (l. II *de habitu Virgin.*). La virginité assimile les hommes à Dieu, qui est infiniment pur et essentiellement vierge. « C'est une grande chose que la virginité qui » rend l'homme semblable au Dieu incorruptible, dit S. Basile » : *Magnum ut vere dicam, est virginitas, incorruptibili Deo hominem similem faciens.* (lib. *de vera virginit.*). Marie a connu la première tout le prix de cette admirable vertu ; elle l'a gardée religieusement tous les jours de sa vie et ce qui relève infiniment sa gloire, elle l'a gardée avec tant d'amour qu'elle était prête à lui sacrifier la maternité divine elle-même. Hélas ! s'écrie S. Jérôme, que de vierges aujourd'hui font bon marché de leur virginité, et perdent misérablement cette glorieuse couronne !

Que de vierges l'Église, cette tendre mère, voit déserter son sein et se perdre! *Piget dicere quot quotidie virgines ruant, quantas de suo gremio mater perdat Ecclesia.* (Ep. XXII *ad Eustoch.*). Elles courent à leur perte pour un plaisir fugitif, pour un avantage terrestre, pour un peu de vanité. Elles tombent et perdent cette précieuse vertu. Mais Marie est la reine et le modèle des vierges; elle en est le miroir et la gloire. Les plaisirs ne l'attirent pas; les avantages terrestres n'ont pas de prise sur elle, et la dignité de Mère de Dieu, tout immense et infinie qu'elle soit, ne suffit même pas pour la détourner du dessein qu'elle a formé de garder la virginité; S. Augustin nous l'assure lorsqu'il dit : « Elle aima mieux être vierge que Mère » de Dieu, abstraction faite de la volonté divine. » *Virgo esse maluit, quam mater Dei præcise.* Mais elle était prête en même temps à se conformer en tout à cette adorable volonté.

Admirez la pieuse pensée de Marie, mais en même temps étonnez-vous de l'aveuglement des hommes et de leur folle ambition. Que ne font-ils pas pour s'élever en dignité? quelles bassesses et quels crimes les arrêtent lorsqu'il s'agit de monter plus haut? Trouverait-on beaucoup d'hommes qui reculent devant une infamie dont la dignité royale serait la récompense? Que dis-je, la dignité royale? Les moindres honneurs du monde ne s'achètent-ils pas souvent à ce prix? Satan dit à chacun de nous : « Je te donnerai toutes ces choses si tombant à genoux » tu m'adores : » *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me* (Matth. IV, 9); et que le nombre est grand de ceux qui se prosternent pour monter. Que l'exemple de la bienheureuse Vierge Marie vous apprenne à ne pas rechercher les honneurs et les dignités de la terre, au détriment de la vertu. Marie aurait préféré mille morts à la moindre faute contre le vœu qu'elle avait fait: elle avait un si grand désir de garder fidèlement la virginité vouée au Seigneur, qu'elle aurait renoncé à la dignité de Mère de Dieu, plutôt qu'à son vœu, même si le Seigneur lui en avait accordé la dispense, et qu'elle pût y renoncer sans commettre la moindre faute. Rougissez donc de votre ambition; rougissez de chercher les honneurs, au prix de l'offense de Dieu. Et vous, jeunes filles, rougissez de faire si peu de cas de la virginité, et d'éprouver moins d'attrait pour la vertu que pour des plaisirs dangereux ou coupables. Ames rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, estimez la virginité à sa valeur; que votre ambition soit d'y être fidèles; attachez-vous-y comme Marie et elle sera pour vous, comme pour elle, un magnifique titre de gloire. Il nous reste encore à dire combien fut glorieuse pour Marie l'union de la maternité avec la virginité.

III. — *Il est glorieux pour Marie d'avoir été Mère et Vierge à la fois.*

Marie avait demandé comment s'accomplirait le mystère annoncé par l'Ange, comment elle deviendrait Mère du Fils de Dieu : *Quomodo fiet istud?* Et l'Ange lui répondit : « L'Esprit » saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous cou» vrira de son ombre : » *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi* (Luc. I, 35). O Marie, quoique vous ne connaissiez point d'homme, et que vous ayez voué votre virginité au Seigneur, vous concevrez cependant, non selon les lois de la nature humaine, mais par un effet de la vertu de Dieu, et votre virginité ne subira aucune atteinte, car l'Esprit saint descendra miraculeusement en vous; il vous couvrira de son ombre par sa vertu et par sa puissance; il vous défendra, et il défendra votre virginité qui vous est si chère. Vous concevrez et vous enfanterez sans qu'elle souffre aucun dommage; au contraire votre maternité lui donnera un éclat nouveau. Ainsi vous serez en même temps, la vierge très pure et la mère très puissante du Fils de Dieu.

Telle fut en effet la merveille qui s'opéra en Marie. Elle fut une mère féconde qui enfanta le Christ; cependant elle ne perdit pas sa virginité : « Le Christ, fils de la Vierge et époux des vierges, » apporta la fécondité à sa mère, mais il ne lui ravit point son » intégrité, dit S. Augustin. » *Christus Virginis Filius et virginum sponsus, attulit matri fœcunditatem, sed non abstulit virginitatem* (lib. II *de Symb. ad Cathec.* c. 4). Chez les autres femmes, une vierge ne saurait devenir mère sans cesser d'être vierge; mais un miracle unique s'accomplit en Marie : la virginité ne met pas obstacle à l'enfantement, et la maternité s'accorde avec la virginité. « O miracle inconcevable! s'écrie S. Grégoire de Nysse; » la vierge devient mère et elle est toujours vierge. » *O miraculum ingens! Virgo mater fit et virgo permanet* (Orat. *de Christ. Nativ.*). Dieu, dit S. Anselme, peut donner l'existence à l'homme de quatre manières. Il peut le faire naître d'un homme et d'une femme; c'est ainsi que nous naissons tous. Il peut le créer sans le concours de l'homme ni de la femme; ainsi fut créé Adam. Il peut le tirer miraculeusement de l'homme seul; ainsi fut créée Eve. Il peut enfin le faire naître de la femme sans le secours de l'homme. Dieu n'avait pas encore opéré cette merveille, mais il l'accomplit en Marie. Il montra qu'elle n'était pas au-dessus de sa puissance et que, par l'opération du Saint-Esprit, une vierge pouvait devenir mère sans cesser d'être vierge.

Le prophète Isaïe avait prédit que le Christ naîtrait d'une vierge : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera : » ***Ecce virgo***

concipiet et pariet (Isa. VII, 14). Ce n'était point d'une vierge qui, semblable aux autres mères, aurait cessé de l'être pour posséder les joies de la maternité. Le Christ devait naître d'une vierge qui le serait encore, même en lui donnant le jour. Il convenait qu'il en fût ainsi pour plusieurs raisons. Le Verbe de Dieu est engendré de toute éternité par son Père, sans corruption, dans le ciel; il était convenable qu'il fût engendré de même dans le temps, par sa mère, sans corruption, sur la terre.

Il venait pour délivrer la terre de la corruption à laquelle elle était en proie; il était juste qu'il ne fût pas lui-même une cause de corruption, même matérielle, pour la mère qui lui donnerait le jour.

Le premier Adam avait été tiré d'une terre vierge que n'avait pas encore travaillée la main de l'homme. Il convenait que le nouvel Adam fût aussi tiré d'une terre vierge, du sein virginal de Marie.

Ève était encore vierge, lorsqu'elle contribua à la perte de l'humanité. Une vierge devait aussi mettre la première main à l'œuvre de la réparation, et la Mère du Rédempteur ne pouvait être qu'une vierge.

Enfin il convenait que le Christ dont la pureté est infinie, et qui professe pour elle un amour sans borne, se choisît une mère dont la pureté fût parfaite, et par conséquent une vierge. Voilà pourquoi le Seigneur opéra sur la terre une merveille nouvelle, pourquoi il fit violence aux lois de la nature, et réunit en Marie l'honneur de la virginité avec les joies de la maternité.

De même que le soleil envoie ses rayons sans rien perdre de l'intégrité de sa substance, dit S. Bernard (hom. II *sup. Miss.*), la bienheureuse Vierge enfanta son Fils sans rien perdre de son intégrité. De même, dit-il encore, que la verge d'Aaron fleurit sans que l'industrie de l'homme y fût pour rien, la Vierge conçut sa fleur, qui est le Christ, sans le secours de l'homme. La toison de Gédéon, dit S. Ambroise, avait été séparée de la chair de la brebis sans blesser la chair; ainsi la chair du Fils de Dieu se sépara de celle de Marie, sans blesser sa virginité. Le buisson dans lequel Dieu apparut à Moïse, brûla, et cependant ne perdit rien de la fraîcheur de son feuillage; ainsi Marie conçut et porta dans son sein le feu divin qui est le Christ, et sa pureté virginale ne perdit rien de son éclat. Qu'elle est merveilleuse et pleine de miracles cette naissance du Verbe incarné, d'une vierge-mère! Qu'il est glorieux pour Marie d'être cette mère et cette vierge. Il est glorieux pour elle d'avoir été mère; il est glorieux pour elle d'avoir été vierge; mais il est surtout glorieux d'avoir uni la maternité à la virginité : *Et virginitatis possidet decus, et matris pertulit dignitatem* (S. Chrysolog. ser. CXLI).

Marie est appelée par l'Église : *Virgo singularis* : Vierge *sin-*

gulière, ou plutôt, *unique*. Elle fut unique dans sa conception, car elle a été préservée seule de la tache originelle; dans sa nativité, qui a été pour l'univers entier le présage d'une grande joie; dans sa vie, pendant laquelle elle ne cessa pas un instant d'avancer dans l'amour de Dieu; dans sa mort plutôt causée par l'ardeur du divin amour que par la défaillance des forces naturelles. Mais elle fut unique surtout au jour de l'annonciation, lorsqu'elle devint mère sans cesser d'être vierge. Elle fut alors une merveille, un prodige singulier, digne de l'admiration de tous les siècles: car rien n'est plus glorieux pour elle que cette exception inouïe faite en sa faveur, de la maternité unie à la virginité. Toutes les générations la proclameront bienheureuse, parce que, dit S. Bonaventure, elle conserva la grâce de la virginité, et acquit la gloire de la fécondité. *Virginitatis gratiam tenuit, et fœcunditatis gloriam acquisivit* (*Specul. Virg.* cap. VII).

L'illustre martyr S. Ignace d'Antioche appelle Marie un prodige céleste, un phénomène très sacré : *Cœleste prodigium, sacratissimum monstrum*. Qu'y a-t-il de plus sacré en effet que Marie, et quel phénomène plus extraordinaire peut-on rencontrer que l'assemblage que nous voyons en elle de la virginité et de la maternité, qui, partout ailleurs s'excluent ou se détruisent. Marie est la vierge par excellence, la reine des vierges : c'est pour elle un titre de gloire d'un prix inestimable. Elle est la Mère du Christ: elle a un fils qui est en même temps le Fils du Père éternel, et c'est un autre titre de gloire, non moins précieux que le premier. Mais de plus, elle rassemble en sa personne, et en même temps, ces deux titres qui paraissaient ne pouvoir exister que successivement. Elle les conserve et les conservera toujours : voilà ce qui est plus extraordinaire encore, ce qui vraiment est un prodige : c'est ce qui fait de Marie la *virgo singularis*, la vierge et la mère unique que salue et qu'implore la sainte Eglise.

Soyez saisis d'étonnement et admirez tout ce que Dieu a fait pour la gloire de Marie. « Qui ne serait surpris en entendant ces » merveilles, dit S. Anselme, que Dieu ait pu les vouloir? qui » ne les admirerait comme le prodige des prodiges (lib. *de excel. Virg.*). » Oui certes, nous devons les admirer, et nous devons en même temps adresser à Marie l'hommage de notre dévotion avec l'humilité la plus profonde.

Il faut reconnaître que ceux qui professent quelque dévotion envers la très sainte Vierge sont nombreux, même de nos jours; mais combien en est-il parmi eux, qui se contentent de quelque pratique extérieure! Ceux dont la piété est sincère et parfaite sont rares, parce qu'il en est peu qui se dépouillent de toute attache au péché, et qui fuient, comme il le faudrait, tout ce qui peut compromettre, ne fût-ce que légèrement, la pureté de leur âme.

La bienheureuse Vierge Marie veut que ses serviteurs soient purs et chastes ; qu'ils aient une horreur profonde du péché mortel. Il faut, pour lui plaire, ressembler aux Nazaréens dont Jérémie disait : « Ses Nazaréens sont plus blancs que la neige, plus » éclatants que le lait : » *Candidiores Nazaraei ejus nive, nitidiores lacte* (Thren. iv, 6). Si donc vous désirez servir la bienheureuse Vierge, repoussez loin de vous tout péché, et gardez-vous de vous exposer au danger : *Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus* : « Retirez-vous, » retirez-vous ; sortez des lieux dangereux ; ne touchez rien d'im- » pur ; sortez et fuyez le danger. » C'est l'avertissement pressant que vous donne le Seigneur par la bouche d'Isaïe (lii, 11).

Sophrone rapporte dans le *Pré spirituel*, que l'abbé Sirac vit un jour la très sainte Vierge se tenant à la porte de sa cellule, dans un merveilleux éclat de gloire et de majesté. Il la salua humblement et la supplia de daigner entrer, espérant que la présence de Marie sanctifierait son humble retraite, et la transformerait en un paradis. Mais la bienheureuse Vierge lui répondit : « Tu gardes mon ennemi dans ta cellule et tu veux que j'entre? » En disant ces mots elle disparut. Le saint abbé profondément affligé rentre chez lui, et cherche où pourrait être caché cet ennemi dont Marie lui dénonce la présence ; mais il ne trouve rien. Cependant à la fin, il met la main sur un ouvrage de Nestorius que cet hérésiarque avait composé contre la très sainte Vierge, et il comprend que ce livre est l'ennemi dont Marie a parlé. Il le jette aussitôt au feu en disant : « L'ennemi de la Mère de Dieu, » ma Souveraine, ne restera pas dans ma cellule. » O chrétiens ! si la bienheureuse Vierge a refusé d'entrer dans la cellule du saint abbé, parce qu'un livre de l'hérétique Nestorius s'y trouvait caché, comment pouvez-vous espérer que vos hommages lui soient agréables, tant que vous vivrez dans le péché mortel? Le péché mortel est le plus cruel ennemi de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère. Si donc vous voulez vous montrer fidèles serviteurs de Marie, commencez par chasser son ennemi de votre cellule. Dites avec l'abbé Sirac : « Non l'ennemi de la Mère de » Dieu ne demeurera pas chez moi. » Chassez loin de vous l'avarice, la luxure, l'envie, et tous les autres ennemis de Marie. Ne permettez pas qu'ils habitent dans votre âme. Alors Marie viendra vers vous ; elle vous protégera et, par elle, vous obtiendrez la grâce et la gloire. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

DU PRIX ET DE L'ESTIME QUE NOUS DEVONS FAIRE DE LA GRACE DE DIEU.

Ave gratia plena, Dominus tecum.
Luc. I, 28.

Lorsque l'ange Gabriel, envoyé de Dieu, se présenta devant la bienheureuse Vierge Marie, il la salua en lui disant : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* L'Ange avait bien raison de dire que Marie était pleine de grâce. Dès l'instant même de sa création, Dieu avait infusé en elle la grâce sanctifiante, mais non pas selon la mesure qu'il garde pour le commun des fidèles, au moment du baptême. La grâce de Marie surpassait, dès ce premier moment, celle de tous les saints. Les sommets les plus sublimes auxquels ils peuvent arriver, après de longues années de travaux, de généreux combats et d'innombrables victoires, ne furent que le point de départ de l'auguste Vierge Marie : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ps. LXXXVI, 1) : « Ses fondements reposent sur les montagnes de la sainteté. » Le Seigneur préfère les *portes de Sion*, c'est-à-dire le premier pas de Marie dans la perfection, *à tous les tabernacles de Jacob*, c'est-à-dire à tous les mérites des saints patriarches : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob* (Id. 2). Depuis le moment de son immaculée Conception où elle reçut cette abondance extraordinaire de grâce, jusqu'au jour de l'annonciation, et depuis ce jour jusqu'au moment de sa mort, Marie ne cessa pas un seul moment d'ajouter à ce trésor. En chacun de ses actes, elle agissait avec la plénitude de perfection que comportait la grâce qu'elle possédait déjà. Cet acte ainsi posé avait un mérite égal à la grâce de laquelle il procédait, ce qui, à chaque nouvel acte de Marie, ou pour mieux dire à chaque instant, doublait ses mérites et sa grâce. Comptez, si vous le pouvez, les degrés franchis par cette auguste Vierge. L'imagination recule effrayée, et l'on ne conçoit rien qui puisse égaler la grâce de Marie, sinon celle de Jésus. Il en est la source, elle en est le réceptacle. Tout lui vient de Jésus; mais Jésus, tout Dieu qu'il est, pouvait-il lui donner davantage? Lui seul saurait le dire, comme lui seul peut mesurer la grandeur presque infinie de la grâce et des mérites de Marie. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à la contemplation des richesses spirituelles dont Marie fut comblée. Il est une parole de l'Evangile sur laquelle je veux attirer votre attention. L'évangéliste S. Luc dit que Marie fut troublée par la salutation de l'Ange? Quelle put donc être la

cause de ce trouble? Marie pouvait-elle recevoir une nouvelle plus heureuse, plus consolante, plus rassurante que celle que l'Ange lui apportait? Le messager céleste lui annonce, au nom de la très sainte et très adorable Trinité, qu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu. En même temps que cette dignité à laquelle nulle autre ne saurait être comparée, elle reçoit celle de reine du ciel et de la terre. Mais pourquoi tant de grandeurs lui sont-elles conférées? L'Ange le dit : Parce qu'elle est *pleine de grâce*. Sa grâce, voilà ce qui la rend digne devant Dieu de si grandes faveurs. Plus un trésor est précieux, plus celui qui le possède le garde avec grand soin et craint qu'on le lui dérobe. La bienheureuse Vierge Marie possédait dans son âme ce trésor incomparable de grâce, dont Dieu seul pouvait mesurer la richesse. Elle craignait que, sous les paroles de la salutation angélique, dont elle ne pouvait pénétrer d'abord tout le profond mystère, il se cachât quelque piège et quelque danger; elle redoutait une atteinte pour son trésor. Marie aurait mieux aimé renoncer à la maternité divine, à la toute puissance qui lui était offerte au ciel et sur la terre que descendre, ne fut-ce que d'un degré, des hauteurs de sa grâce.

Que les hommes sont donc aveugles! Le céleste trésor de la grâce que Jésus-Christ notre Rédempteur a daigné acquérir pour nous, au prix de tout son sang, nous en faisons si peu de cas que nous le sacrifions pour un rien; le moindre profit, le moindre plaisir, le moindre motif de nous irriter, c'est assez pour nous. A ce prix nous abandonnons la grâce de Dieu et nous suivons la passion qui nous entraîne et nous perd. Un peu de courage! Connaissons mieux et cherchons nos véritables intérêts. C'est l'exemple de Marie qu'il faut suivre; c'est d'elle qu'il faut apprendre de quel prix est la grâce et combien nous devons l'estimer, quels fruits précieux elle produit dans nos âmes, avec quelle sollicitude il faut la garder et s'empresser de la retrouver, si l'on avait eu le malheur de la perdre. O divin Esprit, qui avez protégé la très sainte Vierge de votre ombre, au jour de l'Annonciation, illuminez nos âmes pour que nous comprenions bien la grandeur de cette vérité: donnez-nous à tous ce que l'apôtre S. Paul souhaitait aux fidèles de son temps lorsqu'il leur écrivait : *Que la grâce et la paix de Jésus-Christ soient avec vous!*

I. — *Qu'est-ce que la grâce.*

Qu'est-ce donc que la grâce divine, ce trésor si précieux que Jésus-Christ nous a acquis au prix de son sang? Le docteur Angélique dit que c'est une qualité surnaturelle qui fait de l'homme l'ami de Dieu et son fils adoptif. Cette qualité dirige l'âme vers

une fin surnaturelle et l'y fait parvenir [1]. Par la grâce, l'âme est sainte, juste, aimée de Dieu; elle lui plaît; elle est le paradis du Créateur, la demeure du Saint-Esprit, le tabernacle de la Trinité, le sanctuaire de la divinité. Vous avez entendu parler de la colonne de nuée et de feu qui conduisait le peuple d'Israël, dans son long pèlerinage vers la terre promise, et qui le protégeait : cette colonne est l'image de la grâce de Dieu. On vous a parlé de l'échelle de Jacob dont les anges se servaient pour monter au ciel et pour en descendre et sur le sommet de laquelle Dieu lui-même s'appuyait : cette échelle est la grâce de Dieu. On vous a dépeint le vêtement resplendissant d'or et de mille ornements variés dont la Reine qui se tenait à la droite de Dieu était revêtue : c'est encore la grâce de Dieu. Ne vous rappelez-vous pas ce que S. Jean dit de la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde? c'est toujours la même grâce. Et la robe nuptiale sans laquelle on n'est pas admis aux noces de l'Agneau, mais jeté dans les ténèbres extérieures? C'est encore la grâce; mais avec cette différence cependant, que la robe nuptiale et tout ce qui ajoute à la beauté corporelle n'est qu'un ornement purement extérieur, tandis que la grâce perfectionne l'âme intérieurement et la rend, en quelque manière, participante de la nature divine.

O mon Dieu! comment est-il possible que l'homme tiré du limon, et souvent souillé par le péché, puisse monter si haut, et devenir, s'il est permis de parler ainsi, quelque chose de divin? Regardez le soleil : que son éclat est merveilleux; que sa beauté est ravissante. Abaissez maintenant vos regards sur cette eau croupissante : quoi de plus repoussant et de plus désagréable à la vue? Cependant les rayons du soleil viennent-ils à s'y réfléchir, cette eau brille elle-même comme un soleil; l'astre lui communique l'éclat de ses rayons. C'est ainsi qu'il en est pour notre âme au jour du saint Baptême, ou lorsque nous nous sommes purifiés par le sacrement de pénitence reçu comme il doit l'être. Tous les rayons de la divinité se reflètent en nous; notre beauté n'est plus de la terre mais du ciel : c'est une beauté divine qui ravit Dieu lui-même, et il s'écrie : « Que vous êtes » belle, ô mon amie, que vous êtes belle! » *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es* (Cant. iv, 1).

Et voilà comment il se fait qu'une misérable et faible créature comme l'homme, s'il acquiert le moindre degré de grâce sanctifiante, s'élève à l'instant même au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand en ce monde. Les rois les plus puissants ne sont plus rien auprès de lui. L'Évangile du mauvais riche nous aidera à le mieux saisir. Voyez d'un côté ce riche assis à sa table splendide. Il brille de tout l'éclat d'une santé parfaite; il est entouré

1. S. Thom. 2, 2, *q.* 110, *a.* 2.

de tous les raffinements du luxe ; des troupes de serviteurs richement vêtus épient ses moindres désirs, et sa table servie avec recherche lui permet de satisfaire non seulement son appétit, mais tous les caprices de la sensualité. Il ne craint rien pour le lendemain ; il est assez riche pour mener longtemps cette vie, en dehors de laquelle il ne conçoit pas de bonheur.

A quelques pas de lui est étendu, sur son misérable grabat, le pauvre Lazare, paralytique, couvert de plaies, souffrant de la faim et ne pouvant pas même partager avec les chiens les miettes qui tombent de la table du festin. Quelle différence entre ces deux hommes ! Si l'on s'arrête à l'extérieur, combien le riche est plus heureux, plus grand, plus favorisé en tout que Lazare ! Cependant si Lazare possède dans son âme le moindre rayon de grâce sanctifiante, il est plus élevé au-dessus du riche que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ; son bonheur véritable l'emporte sans comparaison sur les plaisirs que peuvent procurer tous les biens d'ici-bas ; le riche auprès de lui n'est plus qu'un misérable privé de tout. S. Thomas, le docteur angélique, dit que le bien de la grâce d'un seul est plus précieux que le bien de l'ordre naturel de l'univers entier [1]. La raison en est que la grâce fait de Lazare l'ami de Dieu, tandis que le mauvais riche, malgré toutes ses jouissances ou plutôt à cause d'elles, demeure son ennemi, et qu'il est destiné aux flammes de l'enfer.

II. — *Effets que la grâce produit dans l'âme.*

Ce que nous venons de dire nous amène à parler des admirables effets que la grâce opère dans l'âme du juste. Ces effets sont nombreux, mais il en est deux que nous signalerons entre tous les autres. Le *premier* est que la grâce fortifie merveilleusement l'esprit de l'homme et lui procure la paix, je dirai plus, la joie, au milieu des tribulations de ce monde. Le prophète Elisée, après avoir rappelé à la vie le fils de la Sunamite, vint à Golgola. Il y régnait alors une cruelle famine. Les fils des prophètes n'ayant rien à manger, l'homme de Dieu envoya l'un d'eux dans un champ et lui dit de recueillir les herbes qu'il y trouverait, pour les faire cuire et servir au repas de tous. Le disciple alla donc et il rapporta des plantes sauvages appelées coloquintes, qu'il fit cuire et qu'il servit aux autres. Mais à peine en eurent-ils goûté, qu'effrayés par l'amertume de ces herbes, ils s'écrièrent tous : C'est la mort que ce plat ! c'est la mort : *Mors in olla ! mors in olla* (IV Reg. IV) ! Que fit le prophète ? Il ordonna qu'on lui apportât un peu de farine, autant qu'on en peut tenir entre l'extrémité de deux doigts ; il la jeta dans le vase qui contenait la

1. Bonum gratiæ unius majus est, quam bonum naturæ totius universi. S. Thom. 1, 2, *q.* 113, *art.* 9.

nourriture empoisonnée. Aussitôt l'amertume disparut et les fils des prophètes eurent à leur disposition un aliment d'excellent goût. Que faut-il donc entendre par cette pincée de farine dont les effets furent si merveilleux? Le saint abbé Guillaume dit que cette farine est la grâce de Dieu, qui adoucit toutes nos amertumes et toutes nos tribulations. Prenons un homme qui semble résumer en sa personne toutes les misères et les souffrances de ce monde. Il est de très basse condition, méprisé, pauvre, malade, il n'a pas même un lit pour reposer ses membres tordus par la douleur. Mais s'il peut se dire en lui-même : Je possède la grâce de Dieu dans mon cœur, et toutes mes tribulations et mes souffrances recevront une récompense éternelle; il se sent consolé, la paix est dans son âme, et il jouit d'une sainte joie malgré tant de souffrances. S. Paul, au milieu de mille épreuves, s'écriait : *Béni soit le Dieu et Père de N.-S. Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions!* Les apôtres étaient dans les mêmes sentiments, lorsqu'ils s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. Les martyrs éprouvaient aussi la puissance de la grâce pour les consoler. Dans les prisons, sur les chevalets, au milieu des tourments, mutilés par le glaive, brûlés par le feu, broyés sous la roue, ils se livraient à des transports de joie que leurs ennemis ne pouvaient comprendre, parce qu'ils savaient, ou, si l'on veut, ils avaient une ferme confiance, qu'ils possédaient dans leur âme la grâce de Dieu, gage de l'éternelle béatitude.

Cette consolation, que la grâce de Dieu produit en nos âmes, procède d'un autre fruit de la grâce, ou du moins elle lui doit son accroissement. Nous n'ignorons pas que toutes nos œuvres, quelque petites qu'elles soient, sont méritoires de la vie éternelle, si nous sommes en état de grâce. Le prophète Ezéchiel vit un char mystérieux. Les roues de ce char tournaient avec rapidité, et le transportaient vers Dieu assis sur son trône. Qui donc faisait mouvoir les roues? Les quatre animaux qui traînaient le char peut-être? Non. C'était l'esprit de Dieu qui était dans les roues, dit la sainte Ecriture; de sorte, ajoute S. Jérôme, qu'elles n'avaient pas besoin d'un autre moteur extérieur. Ce char glorieux représente l'âme du juste. Lorsque l'esprit de Dieu, c'est-à-dire la grâce, excite l'âme à faire le bien, tous les actes de l'âme sont naturellement entraînés vers Dieu qui les agrée et s'y complaît. Ecoutons le cardinal Hugues expliquant ce même passage de la vision d'Ezéchiel : « L'esprit de vie était dans les » roues, parce que l'Esprit saint en qui réside la vie de la grâce » fait que l'âme accomplit la parole de Dieu [1] ». Aucun acte,

1. Spiritus vitæ erat in rotis, quia Spiritus sanctus, in quo est **vita gratiæ,**

quelque grand qu'il paraisse aux yeux des hommes, n'a de prix devant Dieu, si la grâce ne l'accompagne pas. Voici par exemple un roi généreux et puissant, qui édifie un magnifique hôpital où seront recueillis et soignés des centaines et des milliers de pauvres malades. Non content de construire l'édifice, il lui assure des revenus abondants. N'est-ce pas là une œuvre vraiment admirable, et du plus grand mérite? Oui sans doute. Cependant, si ce roi généreux n'est pas en état de grâce, ce qu'il a fait lui vaudra moins devant Dieu qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre, par quelqu'un qui vit dans la grâce de Dieu. La différence sera même infinie. Ce roi, pour tant de trésors dépensés, n'aura pas la moindre récompense dans l'autre vie. Au contraire, celui qui a donné le verre d'eau recevra une récompense éternelle, selon la parole de Notre-Seigneur : *Quiconque aura donné à l'un de ces plus petits, seulement un verre d'eau froide à boire ne perdra pas sa récompense* [1].

III. — *Il faut estimer la grâce plus que toute autre chose.*

Puisque la grâce fait de nous les amis de Dieu, puisqu'elle transforme en douceurs les tribulations de ce monde et ses amertumes, puisqu'elle donne aux œuvres des justes un mérite surnaturel et qu'elle est le gage et comme l'avant-goût de la gloire céleste, il est juste que nous l'estimions plus que tous les biens d'ici-bas. Il faut préférer la grâce à tout, sur la terre : c'est la troisième proposition que nous avons entrepris de prouver.

Considérez, chrétiens, toutes les peines que se donnent les courtisans et les amis du monde, pour obtenir la faveur des grands et des puissants. Ils se croient bienheureux lorsqu'ils possèdent enfin cette faveur passagère, comme un poisson qui saisit l'appât sous lequel est cachée la mortelle pointe d'acier : car presque toujours cette faveur les perd. Voyez ce qui arrive au fameux Aman, dont parle le livre d'Esther. Une nuit que le roi Assuérus ne pouvait dormir, il entend quelque bruit dans l'antichambre de son appartement. Il demande qui est là : c'était Aman. Voyez à quoi ce malheureux se condamne ! de peur de déchoir dans la faveur de son maître, il passe les nuits à veiller à sa porte ! Ce zèle plut au roi qui ordonna de le faire entrer. Mais qu'advint-il enfin de son extraordinaire faveur? Il fut suspendu à un gibet et périt misérablement. Oh ! que l'amitié du monde est fragile et trompeuse ! Si donc les mondains se

animum movet ad faciendum divina eloquia. Card. Hugo, *in cap. 1 Ezech.*

1. Quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ... non perdet mercedem suam. Matth. x, 42.

donnent tant de peine, s'ils travaillent, s'ils usent leur vie, s'ils perdent leur âme, pour acquérir la faveur versatile d'un grand qui doit mourir, combien plus les chrétiens doivent-ils travailler à se procurer et à conserver la faveur et la grâce du roi des rois, du seigneur des seigneurs.

Une autre comparaison. On sait avec quel soin sont conservés les documents publics, les actes de donation, les contrats et autres papiers concernant des intérêts purement temporels. Il n'y a pas de coffres-forts trop solides pour les renfermer. Pourquoi? parce que ce sont des titres de propriété, et que leur disparition pourrait causer de grands dommages. Mais, dites-moi, ne faut-il pas veiller avec mille fois plus de sollicitude sur la grâce de Dieu qui est le gage de l'éternelle gloire, notre titre à la possession du royaume céleste? L'exemple de Marie nous a enseigné comment nous devons veiller à la conservation de la grâce et quelle estime il convient d'en faire. Comprenons-nous cet exemple?

Si l'on veut se faire une idée de la beauté de Rachel fille de Laban, on le pourra en considérant tous les travaux que Jacob s'est imposés, dans le but de l'avoir pour épouse. Il ne travailla pas moins de quatorze ans pour en arriver là, se fatiguant jour et nuit, souffrant le chaud et le froid, acceptant l'humble condition de serviteur. De même, si vous voulez connaître le prix qu'il faut attacher à la grâce, regardez les travaux, les jeûnes, les veilles, les austérités, les pénitences des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints. Ils n'avaient d'autre but que d'acquérir, de conserver et d'augmenter en eux le trésor de la grâce; ils étaient prêts à faire et à souffrir mille fois plus encore, si Dieu le jugeait à propos, plutôt que de perdre sa grâce. Mais j'irai plus loin. Considérez la vie de N.-S. Jésus-Christ lui-même, si remplie de souffrances; considérez sa passion et sa mort. Pourquoi s'est-il incarné ? Pourquoi a-t-il enduré les coups, les blessures, les liens, la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement? N'est-ce pas pour nous délivrer de la tyrannie du péché? N'est-ce pas pour faire naître la grâce dans nos âmes, l'y faire croître et se fortifier? Si le Fils de Dieu venu dans ce monde, y avait fait seulement quelques pas en notre faveur, ce serait déjà une bien grande chose, car les rois ne voyagent que pour des raisons graves. Mais le roi du ciel et de la terre ne s'en est pas tenu à une simple démarche; pendant trente-trois années, il a travaillé et souffert et il a terminé sa vie en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang, au milieu des souffrances les plus cruelles. Si la foi ne nous enseignait pas le contraire, on pourrait croire que le Fils de Dieu avait quelque intérêt propre à venir sur la terre. En effet, il lui eût été difficile de faire pour

lui-même, plus qu'il n'a fait pour nous. Mais l'unique fruit de ses travaux et de ses souffrances fut de réconcilier l'homme avec Dieu, de nous procurer la grâce et d'enrichir nos âmes de ce précieux trésor. Nous étions pour Dieu un juste sujet de dégoût et d'horreur, à cause du péché qui régnait en nous. Mais Jésus-Christ nous a procuré la grâce : désormais, nous sommes beaux à ses yeux, et son regard s'arrête sur nous avec complaisance. Le ciel et la terre avec toutes leurs beautés lui plaisent moins qu'une âme en état de grâce.

Revenons à la fête de ce jour. Si le Fils de Dieu éprouve une haine infinie pour les âmes en état de péché mortel; s'il aime, d'autre part, d'un amour sans borne, les âmes que la grâce embellit de ses charmes, la bienheureuse Vierge Marie partage les sentiments de son Fils. En voulez-vous une preuve? Demandons-la à la sainte maison de Nazareth, où s'est accompli le grand mystère dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Cette sainte maison fut d'abord transportée, par la main des anges, d'Asie en Europe, dans la Dalmatie. Marie le voulut ainsi, parce que l'Asie était comme une proie que se disputaient le paganisme, le mahométisme, les hérésies et tous les désordres qui les accompagnent. Mais bientôt ces mêmes désordres et ces mêmes hérésies souillèrent la Dalmatie elle-même. Alors les anges reprirent leur précieux fardeau et transportèrent à Lorette, en Italie, la maison de la très sainte Vierge, en traversant la mer Adriatique. Autour et au-dessus de la sainte demeure, on a élevé un temple magnifique que l'on a solidement fortifié, pour le mettre à l'abri des incursions des pirates et des musulmans, qui souvent infestaient cette contrée voisine de la mer. Derrière l'autel se trouve encore l'humble cuisine où la bienheureuse Vierge préparait les aliments de la sainte famille, et l'on y voit quelques vases de terre dans lesquels Jésus, Marie et Joseph prenaient leur nourriture. De toutes les parties du monde, on accourt en pèlerinage vers ce lieu béni, et souvent Marie se plaît à récompenser, par des guérisons miraculeuses et d'autres grâces extraordinaires, la ferveur et la foi de ses serviteurs. Il est difficile aux pécheurs de venir y prier sans se convertir, et ceux qui sont bons deviennent meilleurs encore. Les messes s'y succèdent sans interruption depuis minuit jusque vers le soir. Mais si quelqu'un a le bonheur d'être admis à l'y célébrer deux fois, la seconde messe doit être dite pour la conservation de la sainte maison. Pourquoi? C'est que, d'après une ancienne tradition, elle doit quitter un jour ce lieu, chassée par les iniquités des hommes. Voilà comment Marie a le péché en horreur, tandis que tout son amour est pour les âmes ornées de la grâce. C'est bien d'elle qu'on peut dire qu'elle n'a qu'un cœur et qu'une âme avec son divin Fils : or Jésus-Christ aime

plus que sa vie et que son sang une âme en état de grâce, puisqu'il a donné l'une et l'autre pour la posséder. Marie aime donc aussi une telle âme plus que sa vie; elle serait prête à la sacrifier, toutes les fois qu'il s'agit de gagner une âme à l'amour de Jésus, et de la faire passer de l'état du péché à celui de la grâce.

Que nous reste-t-il donc à faire? Chrétiens, apprenez et habituez-vous à estimer la grâce plus que toutes les richesses et tous les biens de ce monde. Si par un malheur que je n'ose supposer et qui pourtant est possible, il vous arrivait de la perdre par le péché mortel, n'épargnez rien pour la recouvrer au plus tôt. Excitez-vous à la contrition, pleurez, faites pénitence, confessez-vous et recevez l'absolution. Le bon pasteur n'épargne aucune fatigue pour retrouver la brebis égarée, la femme dont parle l'Evangile balaie sa maison, remue tout chez elle pour trouver la drachme perdue; le négociant achète la pièce de terre dans laquelle il sait qu'il y a un trésor caché. Et vous qui êtes chrétiens, vous ne travailleriez pas de toutes vos forces à récupérer la grâce, ce trésor auquel nul autre n'est comparable ici-bas? Et si vous le possédez, quel soin, quelle sollicitude ne devez-vous pas apporter à le garder intact dans votre cœur? Tenez pour certain que l'ennemi infernal, que le monde et la chair s'efforceront de vous le ravir. Vous serez flattés, vous serez tentés, mille promesses vous seront faites; à tout prix on voudra vous dérober ce trésor inestimable. Soyez fermes comme autrefois Naboth. Le roi Achab lui voulait acheter sa vigne contiguë au palais royal, et dont la possession semblait vraiment désirable au roi. Naboth répondit : « Que le Seigneur me soit » propice pour que je ne vous donne pas l'héritage de mes pères [1]. » Répondez au démon, au monde, à la chair : Dieu me garde de consentir à perdre la grâce pour un plaisir d'un moment, ou quelque avantage temporel. Je tiens à la grâce; elle est pour moi le gage de l'héritage céleste qui m'est réservé. Par elle je suis et je serai éternellement l'ami de Dieu et de Marie.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer. — 1759)

MARIE PLEINE DE GRACE POUR ELLE-MEME, POUR LES JUSTES ET POUR LES PÉCHEURS.

Ave gratia plena.
Luc. I, 28.

L'archange S. Gabriel en saluant aujourd'hui la bienheureuse

1. Propitius sit mihi Dominus, ne dem hæreditatem patrum meorum tibi. III Reg. XXI, 3.

Vierge Marie *pleine de grâce*, nous invite à considérer avec admiration, cette plénitude merveilleuse de perfection et de sainteté qu'elle a reçue de Dieu. Mais il faut écouter aussi ce que dit S. Bernard : « Nous recevons tous quelque chose de cette » plénitude : le captif est racheté, le malade est guéri, l'affligé » est consolé, le pécheur pardonné, le juste enrichi d'une grâce » plus abondante [1]. » Il dit encore ailleurs : « Marie ouvre à » tous le sein de sa miséricorde pour que tous reçoivent de sa » plénitude, le captif la rédemption, l'ange la joie et la sainte » Trinité tout entière la gloire. »

Ces paroles du très saint et très illustre docteur nous révèlent que Marie n'est pas seulement pleine de grâce pour elle-même, mais aussi pour les autres. C'est à développer cette pensée que sera consacrée l'instruction d'aujourd'hui. Nous y verrons que la bienheureuse Vierge Marie est pleine de grâce, pour elle-même, pour les justes et pour les pécheurs. Puisse notre parole être utile à la gloire de Dieu et à celle de Marie ! puissiez-vous, chrétiens auditeurs, l'entendre de telle sorte qu'elle contribue au salut de vos âmes.

I. — *Marie pleine de grâce pour elle-même.*

Que la bienheureuse Vierge Marie ait possédé, dans toute leur plénitude, les grâces, les dons, les privilèges, les faveurs de Dieu et qu'elle les ait possédés pour son propre avantage, les paroles seules de l'archange Gabriel suffisent à le prouver. Il la proclame pleine de grâce, sans restriction aucune : *Ave gratia plena.* Mais allons plus loin et écoutons aussi les enseignements des Pères. Parmi eux S. Anselme s'est distingué par sa science profonde et sa grande dévotion envers la très sainte Vierge. Ecoutez ce qu'il dit : « Il convenait que la Vierge à qui Dieu » le Père se disposait à confier son Fils unique qu'il possédait » égal à lui, n'étant qu'un avec lui et engendré de sa substance, » resplendit d'une pureté si parfaite, qu'on ne puisse pas en con- » cevoir de plus grande après celle de Dieu [2]. »

Ecoutez aussi l'ange de l'Ecole, S. Thomas, parlant de Marie : « La bienheureuse Vierge, par cela même qu'elle est Mère de » Dieu, tient de Dieu qui est le bien infini, une sorte d'infinité, » et sous ce rapport, rien ne peut être créé de meilleur qu'elle, » comme rien ne peut être meilleur que Dieu. »

1. De plenitudine ejus omnes accipimus : captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam. S. Bern. *super Sign. Mag.*

2. Decens erat, ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret cui Deus Pater unicum Filium suum quem de corde suo æqualem sibi genitum habebat, tanquam se ipsum dare disponebat. S. Anselm. *de Concept. Virg.*

Mais pour être élevée à une dignité si sublime que celle de la maternité divine, ne fallait-il pas que Marie en fût digne, et qu'elle fût enrichie de toutes les grâces ? Sans doute il le fallait et Dieu n'a pas manqué de le faire [1].

La sainte Eglise le constate dans l'oraison du *Salve, Regina*, lorsqu'elle dit : « O Dieu qui avez préparé par la coopération » du Saint-Esprit, le corps et l'âme de Marie, la glorieuse Vierge-» Mère, pour qu'elle méritât de devenir la digne habitation de » votre Fils [2]. » Dieu a préparé Marie et l'a rendue digne d'un honneur si extraordinaire, en l'enrichissant de tous les dons les plus précieux. La sainte Eglise le reconnaît lorsque, dans les Litanies de la très sainte Vierge, elle l'invoque sous ces titres mystiques : « Vase spirituel, vase d'honneur, vase d'insigne dévo-» tion. » S. Ephrem la proclame plus sainte que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins, plus élevée en gloire que toutes les armées célestes [3]. S. André de Crète dit qu'elle est sainte, plus sainte que tous les saints, le trésor de toute sainteté [4]. Enfin S. Ignace, l'illustre martyr, écrivant à S. Jean l'évangéliste son maître, l'appelle un prodige céleste et un spectacle très saint [5].

Citons encore quelques autres autorités, en faveur de la plénitude de grâce que le ciel et la terre admirent en la très sainte Vierge. L'abbé Rupert, dans ses savants et pieux commentaires du Cantique des cantiques, applique à Marie ces paroles : « Ma co-» lombe est unique, elle est parfaite : » *Una est columba mea, perfecta mea* (Cant. VI, 8). Il dit : « Marie est unique et elle est choisie » entre toutes, parce qu'il n'est personne parmi les enfants d'A-» dam qui lui soit semblable ; il n'y en eut pas avant elle, il n'y » en aura pas après [6]. » Il semble que la sainte Trinité ait épuisé tout son amour en faveur de Marie. Elle l'aime plus que l'univers entier, plus que tous les anges et que tous les hommes ensemble, dit Corneille de la Pierre, à propos du même texte. S. Augustin avait dit avant eux : « Il a été donné à Marie plus de » grâce par son Fils qu'à tous les autres saints [7]. » Eh ! qui

1. Beata Virgo ex hoc, quod est Mater Dei, habet quamdam infinitatem ex bono infinito, quod est Deus, et ex hac parte nihil potest fieri melius, sicut non potest aliquid melius esse Deo. S. Thom. 1, *p. q.* 25, *art.* 6, *ad* 4.

2. Omnipotens sempiterne Deus qui gloriosæ Virginis Matris Mariæ corpus et animam, etc. *In Breviario ad Complet.*

3. Sanctior Cherubim, sanctior Seraphim, et nulla comparatione cæteris omnibus exercitibus gloriosior. S. Ephrem, *de B. V.*

4. Sancta et sanctis sanctior, et omnis sanctitatis sanctissimus thesaurus. S. Andr. Cret. *orat. de laud. Virg.*

5. Cœleste prodigium, et sacratissimum spectaculum. S. Ignat. *Epist.* 1 *ad Joan. Apost.*

6. Una et electa est, quia nec inter homines similem, vel primam habet vel sequentem habitura est. Rupert. Abb. *in Cant.*

7. Plus gratiæ Virgini collatum est quam cæteris sanctis, per Filium. S. August. *lib. de Natura et Grat. cap.* 38.

donc oserait le mettre en doute ou seulement s'en étonner ? Si les autres saints ont obtenu la grâce par le Fils de Dieu et à cause de lui : pourquoi en serait-il autrement de Marie ? pourquoi n'aurait-elle pas reçu incomparablement plus, elle qui a donné le jour au Fils de Dieu, elle qui est réellement sa mère ? « Aux autres saints, dit S. Jérôme, la grâce a été concédée avec » mesure ; mais Marie la reçoit dans toute sa plénitude [1]. » S. Épiphane fait ce raisonnement : « S'il a suffi à Jésus-Christ » de souffler une fois sur les Apôtres, pour leur communiquer » la plus éminente sainteté, que de grâces, quelle plénitude de » grâces, ou plutôt, quelles nombreuses et extraordinaires pléni- » tudes, ne donna-t-il pas à la Vierge, avec le souffle de laquelle » il confondit si souvent son souffle [2] ? » N'était-ce pas Marie qui respirait pour Jésus pendant tout le temps qu'elle le porta dans son sein ? Les hommes sont nombreux sur la terre. Qui pourra compter ceux qui ont existé depuis le commencement du monde, et ceux qui vivront jusqu'à la fin ? Cependant S. Thomas enseigne que les anges, à cause de la perfection même de leur substance, sont incomparablement plus nombreux que les hommes [3]. Quelle sera donc la somme des grâces de Marie qui en possède plus que tous les hommes et tous les anges ensemble ? Saluons donc Marie avec l'ange Gabriel et disons-lui souvent : *Ave gratia plena* : « Je vous salue pleine de grâce. » Disons-lui avec l'Esprit saint au livre des Proverbes : « Beaucoup de filles ont » amassé des richesses, mais vous les avez surpassées toutes : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (Prov. xxxi, 29). On lit dans la Genèse que Dieu donna le nom de *mers* à l'assemblage des eaux : *Deus congregationes aquarum appellavit Maria*. On peut bien donner aussi le nom de mer, ou d'océan des grâces de Dieu, à la bienheureuse Vierge, parce que c'est en elle que le Seigneur les a toutes rassemblées.

II. — *Marie pleine de grâce pour les justes.*

Qui pourrait s'étonner que la grâce de Marie rejaillisse au dehors, lorsque sa plénitude est si grande ? Elle est comme un réservoir immense, dans lequel Dieu rassemble l'abondance de

1. Cæteris sanctis per partes collata est gratia ; Mariæ autem tota se infudit plenitudo gratiæ. S. Hier. *serm. de Assumpt.*

2. Si insufflatione una summam Christus dedit Apostolis sanctitatem, quæ gratias, quot gratiarum plenitudines, quot plenitudinum summas dare potuit Virgini, cui innumeras contulit insufflationes ? S. Epiph. *ab Ireneo Schwend.* citatus.

3. Quanto magis aliqua sunt perfecta, tanto in majori excessum sunt creata. Unde rationale est, quod substantiæ immateriales excedant, secundum multitudinem, substantias materiales, quasi incomparabiliter. S. Thom. 1, *p. q.* 50, *art.* 3.

ses grâces, pour qu'elle en fasse part à toutes les créatures. Le Psalmiste nous parle d'un fleuve abondant dont le cours réjouit la cité de Dieu : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (Psal. xlv, 4). La cité de Dieu est Marie ; le cours du fleuve est l'abondance de la grâce. Ces eaux bienfaisantes ne vivifient et ne réjouissent pas seulement cette auguste Vierge ; par elle, elles arrivent jusqu'à nous. C'est elle-même qui dit au livre des Proverbes : « Avec moi sont toutes les richesses : » *Mecum sunt divitiæ* (Prov. viii, 18). Et à qui fait-elle part de ces richesses ? Aux amis de son Fils et à ses propres amis : « J'aime ceux qui » m'aiment, » dit-elle : *Ego diligentes me diligo* (Prov. viii, 17). « Je marche dans les voies de la justice, pour enrichir ceux qui » m'aiment et remplir leurs trésors : » *In viis justitiæ ambulo... ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam* (Prov. i, 6). Si donc Marie marche dans les voies de la justice, elle veut que nous y marchions à sa suite, comme l'apôtre S. Jean nous avertit de le faire, dans sa première Epître : « Celui qui dit qu'il de» meure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme il a » marché : *Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille am*» *bulare et ipse ambulare* (I Joan. ii, 6). » Marie est donc prête à enrichir ceux qui l'aiment ; elle veut donc venir en aide aux justes, et elle le peut, parce que ce sont eux qui, entre tous les hommes, sont pénétrés pour elle du plus ardent amour. Si elle travaille à remplir leurs trésors, elle veut et elle peut leur obtenir toute sorte de grâces et de bienfaits de la part du Seigneur notre Dieu. Ils possèdent déjà la grâce sanctifiante, le plus grand et le plus précieux de tous les biens ; elle peut et elle veut accroître ce trésor, et leur procurer chaque jour des bénédictions nouvelles.

Comment la bienheureuse Vierge Marie comble en effet de grâces ses enfants bien-aimés, d'innombrables exemples le démontrent. Les livres, les anciens monuments, les discours des prédicateurs sont pleins du récit de ses miracles et de ses bienfaits. Dieu ne cesse de nous accorder des grâces par son intercession. C'est par les mains de sa très douce Mère qu'il aime à tout nous donner. Que l'on compte les édifices sacrés, les autels érigés en l'honneur de Marie, les pieuses fondations, les statues, les inscriptions et mille autres témoignages de reconnaissance que partout on rencontre et qui ne cessent de proclamer ses bienfaits extraordinaires. Et combien plus nombreux encore sont les bienfaits qui jamais n'ont été révélés aux yeux des hommes, qui peut-être n'ont pas valu un simple remerciement à celle qui les a procurés ! Que de périls nous avons évités ! De combien de maux nous avons été délivrés, avant même de connaître le danger qui nous menaçait ! Que de fois Notre-Dame, invoquée dans nos nécessités, s'est hâtée de nous secourir ! Elle vient à notre secours dans tous nos besoins d'ici-bas, corporels et spiri-

tuels: elle y viendra surtout à nos derniers moments, quand nous serons à l'article de la mort; elle nous aidera pour mourir dans la grâce et entrer dans le ciel. Nous pouvons attendre d'elle ce dernier bienfait avec la confiance la plus entière, si nous nous montrons vraiment ses enfants et ses serviteurs. Car, dites-moi, aurons-nous jamais un plus pressant besoin de son secours tout-puissant que dans ce moment redoutable? Invoquons-la donc: espérons que celle qui aime les justes sera toujours disposée à nous prêter main forte. Elle s'est tant de fois montrée pleine de grâce pour ceux qui se montrent dignes d'elle par la pureté de leur âme! Elle est la mère de la grâce, la mère de la miséricorde: pourquoi, sinon pour nous protéger, surtout au moment où nous aurons le plus grand besoin de sa protection toute-puissante?

On donne souvent à la grâce sanctifiante les noms de robe nuptiale, de robe blanche, de vêtement de salut et de justice. Si nous n'avons pas ce précieux vêtement, il faut invoquer Marie; il faut faire pénitence, et mettre en pratique ce que nous dirons bientôt, vers la fin de cette instruction. Si nous sommes revêtus de la bienheureuse robe d'innocence et de grâce, il faut encore prier Marie pour qu'elle nous obtienne de Dieu, par son précieux suffrage, de n'en jamais être dépouillés et de toujours vivre dans la grâce, sur la terre, jusqu'à ce que le vêtement de la grâce soit changé en un vêtement de gloire. Nous pouvons compter qu'elle ne manquera pas de le faire. C'est d'elle qu'il est dit: « Tous » ceux de sa maison sont revêtus d'un double vêtement »: *Omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (Prov. xxi, 21). S. Cyrille d'Alexandrie disait, en citant ce texte: « Ceux qui » revêtent la bienheureuse Vierge d'actions bonnes et vertueu- » ses, seront revêtus par elle du vêtement du salut, et ils se- » ront glorifiés comme serviteurs de Marie [1]. » Le vêtement du salut que l'on peut plus perdre est la lumière de la gloire, l'éternelle béatitude.

Marie est donc pleine de grâce non seulement pour elle-même, mais aussi pour les autres, et tout d'abord pour les hommes justes: « Pour que j'enrichisse ceux qui m'aiment, et que je rem- » plisse leurs trésors », dit-elle: *Ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam* (Prov. viii, 10). Elle s'est acquittée de cette mission, alors qu'elle était encore sur la terre. Ne savons-nous pas avec quelle hâte elle se rendit chez les parents de Jean le Précurseur: « Ils étaient tous les deux justes devant » Dieu, marchant sans reproche dans les commandements et » toutes les lois du Seigneur », dit l'Evangéliste S. Luc (i, 6). Ils possédaient les trésors de la grâce: Marie vint ajouter à leurs

1. Qui vestiunt B. Virginem bonis virtutum actibus, vestiuntur ab illa vestimento salutis, et fulgebunt ut servi Mariæ. S. Cyrill. *hom.* 6 *in Nestor.*

richesses et y mettre le comble, lorsque portant dans son sein le Verbe incarné, elle entra dans leur demeure. Car « aussitôt » qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit » dans son sein et elle fut remplie de l'Esprit de Dieu. Alors » elle s'écria d'une voix forte : Vous êtes bénie entre les femmes, » et le fruit de votre sein est béni » (Luc. 1, 41, 42). Peu de temps après naquit l'enfant attendu, et la sainte Ecriture nous dit encore : « Et Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit saint » et prophétisa, disant : Béni le Seigneur, le Dieu d'Israël » (Luc. 1, 67). Si donc il suffisait de l'arrivée de Marie pour remplir l'âme des justes de grâces si abondantes, quel effet ne produira pas sa toute-puissante intercession, maintenant qu'elle règne dans la gloire du ciel? Mais dans ce mystère de la Visitation, nous voyons que la présence de Marie a produit un double effet, la joie des parents, et la justification de Jean dans le sein de sa mère. Cette sanctification du précurseur nous introduit naturellement dans la troisième partie de ce discours.

III. — *Marie pleine de grâce pour les pécheurs.*

Zacharie et Elisabeth furent donc remplis du Saint-Esprit, et ils étaient justes. Voilà comment Marie augmente la grâce chez ceux qui la possèdent déjà. Mais de plus, leur enfant fut sanctifié dans le sein de sa mère. Lui n'était pas en état de grâce; le péché originel souillait son âme. Mais Marie paraît et le miracle qui s'opère montre qu'elle est aussi pleine de grâce pour les pécheurs : « Lorsque Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'en- » fant tressaillit dans son sein. » Et elle dit à Marie : « Dès » que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'en- » fant a tressailli de joie dans mon sein (Luc. 1, 41 et 44). » Mais il n'y a pas que cet enfant non encore né, à qui Marie ait procuré la sanctification : que de pécheurs de tout âge, de tout sexe et de toute condition ont obtenu le pardon de leurs fautes par son intercession toute-puissante! Marie a prié pour eux, Dieu les a rétablis dans sa grâce et ils sont à la fin parvenus au bonheur éternel. Pourquoi s'en étonner? Jean obtint la sanctification par l'entremise de Marie, sans l'avoir aucunement demandée à cette très douce Vierge : comment l'aurait-il fait? Pourquoi donc le pécheur désespérerait-il s'il recourt à Marie avec la foi, la ferveur et les autres dispositions requises? Qu'il se souvienne de ces paroles d'un ancien auteur : « Vous n'avez pas de » haine pour les pécheurs, vous qui, sans eux, n'auriez jamais » été la Mère d'un tel Fils [1]. »

1. Peccatores non abhorres, sine quibus nunquam fores, tanti Mater Filii *Ex hymno veteri in honor. B. V. M.*

Cette bonté de Marie pour les pécheurs et le bien qu'elle leur fait est une des causes pour lesquelles on la compare au soleil. Elle fait briller sa lumière sur les justes et sur les injustes; elle est vraiment la Mère de miséricorde, pleine de grâce pour les bons et pour les méchants. « Quelle est celle-ci qui s'avance », est-il dit au livre des Cantiques, « semblable à l'aurore qui se lève, » belle comme la lune, choisie comme le soleil » : *Quæ est ista quæ progreditur* (Cant. VI, 9)? Le pape Innocent explique ainsi ces paroles : « La lune luit dans la nuit, l'aurore au point du » jour, le soleil dans le jour. La nuit est le péché, le point du » jour la pénitence, le jour la grâce. Que celui qui est enseveli » dans la nuit du péché regarde la lune, qu'il prie Marie. Que » celui qui vit au grand jour de la grâce regarde le soleil, qu'il » prie Marie. Que celui qui se lève dès les premières lueurs du » jour, symbole de la pénitence, regarde l'aurore; qu'il prie » Marie [1]. » Que le pécheur cherche donc un refuge auprès d'elle : il obtiendra la grâce d'une véritable conversion que lui accordera le Fils de Marie, dont il est dit dans le Psaume : « Il » a établi sa tente dans le soleil » : *In sole posuit tabernaculum suum* (Psal. XVIII, 5).

Dans un autre passage du Cantique des cantiques on lit : « Si » vous ne vous connaissez pas, ô la plus belle d'entre les fem- » mes, sortez et allez sur les traces des troupeaux, et paissez » vos chevreaux près des tabernacles des pasteurs » : *Si ignoras te, o pulcherrima*, etc. Cant. I, 8[7]. » C'est Dieu qui parle à Marie. Il lui ordonne de paître ses chevreaux, c'est-à-dire les pécheurs que N.-S. Jésus-Christ désigne lui-même sous cette image, lorsqu'il parle de son avénement pour le jugement dernier. Dans ce jour redoutable, « il placera les brebis à sa droite et les » boucs à sa gauche » : *Statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris* (Matth. XXV, 33). Marie est donc chargée de veiller sur ses chevreaux et de leur procurer la vie. Elle le fait lorsqu'elle vient en aide avec tant de bonté, aux pauvres pécheurs.

Les anciens croyaient à l'existence d'un animal redoutable appelé licorne, parce qu'il avait au milieu du front une corne aiguisée comme un glaive, avec laquelle il transperçait ses ennemis : terrible pour les autres animaux et pour les hommes, la licorne devenait douce et inoffensive à l'aspect d'une jeune vierge. Qu'on nous permette de voir là un symbole de la conduite de Dieu, juge suprême des vivants et des morts. « Il a tendu son arc et il l'a préparé, » dit le Psalmiste : *Arcum suum tetendit et paravit*

1. Luna lucet in nocte, aurora in diluculo, sol in die. Nox est culpa, diluculum pœnitentia, dies autem gratia. Qui jacet in nocte culpæ, respiciat lunam, deprecetur Mariam; qui vivit in die gratiæ respiciat solem, deprecetur Mariam; qui surgit ad diluculum pœnitentiæ, respiciat auroram, deprecetur Mariam. Innoc. *in Cant.*

illum (Psal. vii, 12) : mais que la Vierge Marie s'interpose ; qu'elle se mette entre le juste juge irrité et le coupable, Dieu ne le frappera pas. La Mère de grâce et de miséricorde lui obtiendra de faire pénitence ; Jésus-Christ lui en laissera le temps et il sera sauvé.

On raconte qu'un courtisan avait grièvement offensé son prince ; celui-ci saisi de colère, tira son glaive pour le frapper. Le courtisan s'enfuit poursuivi par le roi, et cherchant tour à tour, dans les diverses pièces du palais, un refuge qu'il ne trouvait pas. A la fin il entra dans l'appartement de la mère du roi, se prosterna devant elle, ou plutôt se jeta dans ses bras, la suppliant d'intercéder pour lui auprès de son fils. La reine fit ce qu'il demandait ; elle pria doucement son fils de calmer sa colère et d'épargner ce malheureux. Aussitôt le roi reprit possession de lui-même, et pardonna au coupable. S'il est permis de comparer les choses du ciel à celles de la terre, c'est ainsi qu'il en arrive entre Dieu et Marie, lorsqu'elle intercède auprès de son divin Fils pour un malheureux pécheur, qui a recours à elle. On peut voir une allusion à cette intercession de Marie dans un fait rapporté au IIIe livre des Rois. Salomon dit au prêtre Abiathar : « Va dans ton champ à Anathoth. Il est vrai que » tu es digne de mort : mais je ne te ferai pas mourir aujour- » d'hui, parce que tu as porté l'arche du Seigneur (III Reg. ii, 26). O paroles pleines de consolation lorsque Dieu les prononce en faveur du pécheur ! Et combien souvent ne les prononce-t-il pas ? Combien de fois chaque pécheur n'a-t-il pas éprouvé cette miséricorde ? La vengeance a été différée ; du temps a été donné ; le coupable n'a pas été mis à mort, parce qu'il a porté l'arche du Seigneur, parce qu'il a invoqué Marie et l'a suppliée de venir à son aide ; parce qu'il a porté sur lui son image, son chapelet, son scapulaire. Saluons donc en Marie la Mère de la grâce et de la miséricorde : *Ave gratia plena !* Oui, vous êtes pleine de grâce pour vous-même, ô Marie ! montrez que vous l'êtes aussi pour nous, justes ou pécheurs, qui recourons à vous. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [1].)

PRINCIPAUX AVANTAGES PROCURÉS PAR L'INCARNATION DU FILS DE DIEU.

I. Gloire de Dieu. — II. Victoire du Seigneur sur ses ennemis. — III. Misère des hommes secourue. — IV. Salut des prédestinés. — V. Perfection de l'univers. — VI. Gloire des Saints.

Quomodo fiet istud?

Luc I, 34.

Au jour de l'Annonciation, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire solennelle, un ange vint du ciel sur la terre porteur d'une nouvelle bien extraordinaire : rien de pareil ne s'était accompli dans les siècles passés. Quel événement le messager céleste annonçait-il donc? Dieu, créateur et gouverneur suprême du ciel et de la terre, allait descendre ici-bas. Le Dieu invisible se rendrait visible parmi les hommes; le Dieu immense et incompréhensible se renfermerait dans le sein d'une Vierge : le Dieu impassible serait un homme passible; le Dieu souverain Seigneur de l'univers entier se montrerait sous la forme d'un serviteur. Qui donc ne s'écrierait pas ici, avec la bienheureuse Vierge Marie : *Quomodo fiet istud?* « Comment un tel prodige s'accomplira-t-il? » Et s'il n'est pas impossible, parce que tout est possible à Dieu, comment peut-il s'accorder avec la suprême majesté de Dieu? Dieu peut-il, sans déchoir, s'abaisser jusqu'à demeurer parmi les hommes, et habiter comme un hôte et un étranger parmi ses serviteurs qui sont ses créatures?

Salomon, frappé de cette pensée, ne revenait pas de son étonnement et disait : « Est-il donc croyable que Dieu habite » véritablement sur la terre [2]? » Jérémie admire à son tour » une telle merveille et demande au Seigneur : « Pourquoi » seriez-vous comme un étranger dans cette terre, et comme » un voyageur qui se détourne, » pour trouver un lieu « où » demeurer? [3] » La sainte Église répond en chantant à la messe : « A cause de nous autres hommes, et à cause de » notre salut, il est descendu des cieux : » *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* Telle fut la cause de la venue parmi nous du Fils de Dieu; nous

1. Concio I *in Festo Annuntiationis.*
2. Ergone putandum est quod vere Deus habitet super terram? III *Reg.* VIII, 27.
3. Quare quasi colonus futurus es in terra, et quasi viator declinans ad manendum? *Jerem.* XIV, 8.

nous avons à montrer pourquoi cet événement n'était pas indigne de sa divine majesté, et pourquoi plutôt il s'accordait parfaitement avec elle.

I. — Rien ne pouvait, comme l'Incarnation du Verbe, contribuer à glorifier Dieu parmi nous, car le mystère de l'Incarnation a dévoilé et communiqué au monde, toutes les richesses de son infinie bonté. Les rois, lorsqu'ils font des présents, ont soin que ces présents soient en rapport avec leur dignité royale. Telle fut la conduite de Dieu envers nous. Le présent qu'il nous fit, vraiment digne de lui, ne fut autre que lui-même. Il se donna, parce qu'il est le souverain bien et que le bien, par sa nature même, demande à se communiquer; il le fit avec une libéralité infinie parce qu'il est Dieu. Aussi l'Apôtre dit-il de Dieu qu'il est : « Le grand Dieu qui s'est » donné lui-même pour nous, afin de nous racheter [1]. » Aux autres créatures, il s'est communiqué par les dons naturels; aux hommes et aux anges, par des dons surnaturels ; il lui restait de se communiquer personnellement, et c'est ce qu'il a fait par l'Incarnation. Or en se communiquant à nous de cette manière éminemment parfaite, il nous a montré sa bonté ainsi que le constate S. Paul : « La bénignité du Sauveur no- » tre Dieu est apparue avec son humanité, » dit-il : *Apparuit benignitas et humanitas... Salvatoris nostri Dei* [2].

La justice de Dieu paraîtra dans tout son éclat, au jour du jugement, comme en la circonstance qui lui est particulièrement réservée. « Sa puissance s'était montrée dès le commen- » cement, par l'œuvre de la création ; sa sagesse continuait » à se révéler dans le gouvernement de l'univers ; mais la » bénignité de sa miséricorde s'est manifestée surtout dans » son humanité [3], » dit S. Bernard.

N'est-elle pas grande en effet, n'est-elle pas glorieuse cette bonté du Créateur qui, non seulement ne méprise pas sa misérable créature, mais qui daigne se couvrir lui-même du vêtement qu'il lui a donné? Ce roi suprême, notre roi, a franchi la distance infinie qui le séparait de nous ; il a bien voulu visiter son peuple, converser avec ses serviteurs, partager leur nourriture, vivre de leur vie : il s'est fait l'un de nous, semblable en tout à nous, le péché excepté.

II. — Le mystère de l'Incarnation était, en second lieu, le

1. Magni Dei... qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret. *Ad Tit.* II, 13. 14.

2. *Ad Tit.* III, 4.

3. Apparuerat ante potentia in rerum creatione; apparebat sapientia in earum gubernatione; sed benignitas misericordiæ nunc maxime apparuit in humanitate. S. Bernard. Serm. I *in Nativ. Dom.*

moyen le mieux choisi pour la victoire que le Seigneur voulait remporter sur le démon son ennemi.

Satan avait usurpé le pouvoir sur la terre, et presque tous les hommes gémissaient sous son implacable tyrannie ; il les éloignait du culte du vrai Dieu pour se faire adorer lui-même. Que restait-il à faire au Seigneur, sinon d'agir comme les rois de la terre, lorsqu'un compétiteur s'élève contre eux et détourne leurs sujets de l'obéissance, pour les soumettre à sa propre autorité? Le roi envoie d'abord des ambassadeurs, puis des généraux, des armées pour ramener ses sujets et punir les rebelles. Mais s'il n'avance de rien, si ces premiers moyens n'ont aucun succès, il prend lui-même les armes, ou les fait prendre à son fils, pour mettre fin à la révolte par sa puissance et son autorité suprême. — Ainsi avait fait le Seigneur. Il avait envoyé d'abord ses patriarches et ses prophètes, pour détourner le monde de s'attacher au démon et pour le ramener à Dieu, par des exhortations, des menaces, des châtiments. Mais le monde ne les écoutait pas ; au contraire, il faisait d'eux l'objet de ses moqueries, il les maltraitait et les mettait à mort. A la fin Dieu envoya son Fils chargé d'offrir aux hommes égarés et séduits, la grâce, le pardon, la miséricorde, s'ils se repentaient, et de tirer vengeance du démon séducteur. Il convenait que nul autre que le Fils de Dieu lui-même n'eût à remplir cette mission difficile, parce qu'il s'agissait de l'honneur et du royaume de son Père, et du salut d'âmes innombrables, ou plutôt de l'univers entier. Dieu l'avait déclaré en ces termes par la bouche d'Isaïe : « Et maintenant qu'ai-je » ici à faire, dit le Seigneur, puisque mon peuple a été enlevé » sans motif? Ses dominateurs agissent iniquement, et sans » cesse, tous les jours, mon nom est blasphémé. A cause de » cela mon peuple connaîtra mon nom en ce jour-là ; parce » que moi qui parlais autrefois, me voici présent[1]. » Nous lisons au livre de l'Exode : « Le Seigneur dit à Moïse : J'ai » vu l'affliction de mon peuple en Egypte, et j'ai entendu sa » clameur, à cause de la dureté de ceux qui président aux » travaux. Et sachant sa douleur, je suis descendu pour le dé» livrer des mains des Egytiens. » C'était la figure de la délivrance de l'humanité que le Fils de Dieu se proposait d'accomplir par son incarnation. Mais l'Evangile nous en donne une image plus parfaite encore dans la parabole du père de famille qui, ayant chargé des vignerons de cultiver sa vigne, envoya ses serviteurs en recueillir les fruits ; mais les vigne-

1. Et nunc quid mihi est hic, dicit Dominus, quoniam ablatus est populus meus gratis? Dominatores ejus inique agunt, dicit Dominus, et jugiter tota die nomen meum blasphematur. Propter hoc sciet populus meus nomen meum in die illa; quia ego ipse qui loquebar, ecce adsum. *Isa.* LII, 5, 6.

rons maltraitèrent les serviteurs, et alors il dit: « Peut-être au-» ront-ils du respect pour mon Fils : » *Verebuntur forte filium meum*, et il envoya son propre fils vers eux [1]. Dieu aurait pu tout aussi bien envoyer un ange ou un homme avec tous les pouvoirs nécessaires pour accomplir l'œuvre de délivrance et de rédemption; mais il ne le fit pas; il lui convenait mieux de venir lui-même dans la personne de son Fils, « Les rois » que l'on regarde volontiers comme dignes d'admiration, » dit Théodoret, ne sont pas ceux qui, élevés au milieu des » délices, passent leur vie au sein d'une voluptueuse mol-» lesse, mais ceux qui ne craignent pas de s'exposer eux-mê-» mes pour leurs sujets, à toutes sortes de dangers, et qui, » couverts de leur armure, affrontent généreusement l'en-» nemi et combattent au premier rang [2].

III. — Une autre circonstance qui rendait convenable l'Incarnation du Fils de Dieu, est la profondeur de l'abîme dans lequel l'homme était tombé. La misère de l'humanité était si grande que ce ne fut pas trop de Dieu lui-même pour y porter remède. « N'appartenait-il pas à Dieu, » dit encore Théodoret, « de sauver l'homme en faveur de qui il avait créé la » lune, le soleil, les étoiles et la terre [3] ? » Un peu après le même auteur ajoute : « On tient grand compte des médecins » qui non seulement dirigent les soins que leurs élèves don-» nent aux malades, mais qui déposant leur manteau, se cei-» gnent d'un linge et armés de leurs instruments tranchants, » ouvrent les abcès ou coupent les chairs gangrenées, sans » se laisser rebuter ni par la mauvaise odeur, ni même par le » danger [4]. » Telle fut la conduite de Jésus-Christ pour nous. Ce divin médecin, en la dernière cène, déposa ses vêtements, se ceignit d'un linge, et se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer. Il montrait ainsi qu'il était venu du ciel sur la terre, pour travailler de ses propres mains à nous purifier des souillures du péché. Le malade, lorsqu'il le peut, ne fait que son devoir en se rendant lui-même auprès du médecin dont les soins lui sont nécessaires; mais s'il est impossible à lui de le faire, un médecin sage et prudent n'hésite pas, il va porter au malade le secours dont il a besoin. « Nous gisions » paralytiques sur un grabat, » dit S. Bernard, « et nous ne » pouvions nous élever jusqu'à la sublimité de Dieu, alors » notre très bon Sauveur, le médecin de nos âmes est descendu

1. Vidi afflictionem populi mei in Ægypto, et clamorem ejus audivi, propter duritiam eorum qui præsunt operibus : et sciens dolorem ejus, descendi, ut liberem eum de manibus Ægyptiorum. *Exod.* III, 7, 8

2. Theodoret. Serm. VI *de Græc. Affect. cura.*

3. Id. *ibid.*

4. Id. *ibid.*

» des hauteurs qu'il habite [1]. » Il ne serait pas convenable qu'un roi se rendît sans cause aucune dans la maison d'un simple particulier, sous l'unique prétexte de lui faire une visite; si cependant c'est auprès d'un malade qu'il se rend ainsi, comme S. Louis et tant d'autres princes pieux ont aimé à le faire, non seulement il ne blesse en rien sa dignité royale, mais au contraire il s'honore. Alexandre le Grand ne se manqua pas de respect à lui-même, lorsqu'il ôta sa couronne et pansa la blessure de Lysimaque avec le bandeau royal, parce qu'il n'avait rien autre à sa disposition. Certainement il ne le fit que contraint par la nécessité. — La maladie de la nature humaine tombée par fragilité, fut donc cause que le divin médecin voulut la visiter. « C'est ainsi qu'un bon père de fa» mille donne à un serviteur malade d'excellentes choses, » qu'il refuserait à son fils bien portant » dit S. Thomas [2].

IV. — L'Incarnation convenait aussi du moment que Dieu voulait sauver les hommes.

Quel autre moyen plus efficace que l'incarnation, Dieu aurait-il pu inventer, pour inspirer aux hommes la foi, l'espérance, la charité et l'amour de toutes les vertus? Peut-on ne pas croire avec la foi la plus inébranlable ce que Dieu lui-même nous a enseigné lorsqu'il a bien voulu habiter visiblement parmi nous? Peut-on ne pas tout espérer et tout attendre, avec une ferme confiance, d'un Dieu qui a fait tant et des choses si difficiles, en notre faveur? Peut-on ne pas aimer celui qui, le premier, nous a tant aimés? Qui donc ne serait pas rempli d'ardeur pour la pratique des vertus dont il nous a donné lui-même de si nombreux et si magnifiques exemples? Qui donc enfin ne suivrait pas volontiers les traces de son chef et d'un tel chef? C'est là le vent brûlant, dont parla le prophète Osée: « Le Seigneur fera venir un vent brûlant » qui montera du désert; et il séchera ses ruisseaux et il » tarira sa source [3]. » En effet le Dieu fait homme, sorti du sein virginal de Marie, comme d'un désert, s'éleva et, avec la force d'un vent violent, il poussa les hommes à embrasser la vertu; il alluma en eux la soif et le désir du bien, pour que, fuyant l'esclavage du démon, ils cherchassent un refuge auprès de Jésus-Christ. Ce refuge ouvert à tous on le trouve dans la foi qu'une vie chrétienne accompagne, dans l'état re-

1. Jacentes paralytici in grabato, divinam illam non poteramus attingere celsitudinem, propterea benignissimus Salvator et Medicus animarum descendit ab altitudine sua. S. Bernard. Serm. I *de Adventu.*

2. Sic bonus pater familias aliquid pretiosum dat servo ægrotanti, quod non dat filio sano. S. Thom. I p. q. XX$_A$, art. 4 ad 2.

3. Adducet urentem ventum Dominus de deserto ascendentem, et siccabit venas ejus, et desolabit fontem ejus. *Ose.* XIII, 15.

ligieux, au sein des monastères, partout enfin où l'on sert Dieu comme Jésus-Christ notre Sauveur et notre Maître nous enseigne à le servir.

Quel moyen plus puissant Dieu pouvait-il nous offrir pour réprimer le penchant au mal d'une nature vieillie dans la concupiscence et l'habitude du péché, dans l'orgueil, l'avarice, la luxure et tous les autres vices ? L'homme pouvait-il, sans prendre en horreur sa vie passée, voir le Dieu immense et éternel, le Très Haut, le Dieu infiniment riche, descendre humblement dans le sein d'une vierge, naître dans le temps, habiter au milieu des hommes, embrasser la pauvreté ? Isaïe prévoyait ce mystère et l'effet qu'il produirait parmi nous, lorsqu'il s'écriait : « Oh ! si vous ouvriez les cieux, si vous » descendiez ! Devant votre face les montagnes s'écrouleraient, » et les eaux s'embraseraient [1] ! » C'est-à-dire : A la vue de votre abaissement les cœurs les plus orgueilleux deviendraient humbles ; ceux qui sont froids et tendent vers l'abîme, deviendraient ardents et, comme le feu, monteraient vers le ciel. — C'est la même pensée qui inspire Jérémie lorsqu'il adresse ces paroles à la ville de Jérusalem : « Jusques à quand seras- » tu énervée par les délices, fille vagabonde ? Parce que le Sei- » gneur a créé un nouveau prodige sur la terre : Une femme » environnera un homme [2]. » Comme s'il disait : Ne commenceras-tu pas enfin à mieux régler ta vie lâche et dissolue ? N'embrasseras-tu pas la sévérité de la morale évangélique à présent que Dieu se prépare à accomplir ce prodige absolument nouveau de renfermer son Fils fait homme, à cause des hommes, dans les étroites limites d'un sein virginal ? — Que l'orgueilleux se rabaisse ; qu'il mette un frein et pose de justes limites à la haute idée qu'il a de lui-même, à son faste, à sa susceptibilité, à sa jalousie, à son ambition, maintenant qu'il voit ce Dieu infiniment grand se faire si petit enfant que le sein d'une vierge suffit pour lui servir de demeure. Que tous les esclaves d'un vice quel qu'il soit, rougissent de confusion et secouent le joug qui les opprime, au souvenir de ce que le Fils de Dieu a fait pour les sauver.

V. — Le mystère de l'Incarnation s'accordait encore avec la grandeur et la majesté de Dieu, parce que Dieu, en élevant l'homme si haut, élevait en même temps l'univers tout entier. L'homme en effet est un petit monde, un monde en abrégé dans lequel on retrouve tous les degrés de l'être. En second lieu, par l'Incarnation, l'univers eut un maître dont la na-

1. Utinam disrumperes cœlum, et descenderes : a facie tua montes defluerent, et aquæ arderent igni. *Isa.* LXIV, 1, 2.

2. Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga ? Quia creavit Dominus novum super terram : Femina circumdabit virum. *Jerem.* XXXI, 22.

ture ne lui est pas étrangère. Ce Maître a un corps et il touche ainsi à la nature matérielle; il a une âme, et à ce titre la nature spirituelle se reconnaît en lui.

Un troisième motif: par l'Incarnation, Dieu donnait le dernier cachet de perfection à son œuvre. L'univers tout entier participait, jusqu'à un certain point, au degré d'union le plus élevé et le plus intime qui puisse exister entre Dieu et sa créature, à l'union hypostatique. En s'unissant à l'homme, Dieu s'unissait à la création tout entière, dont l'homme n'est qu'une partie. Était-ce ce que voulait faire entendre le prophète Habacuc, lorsqu'il disait à Dieu : « Seigneur vivifiez votre œuvre » au milieu des années : » *Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud* [1]? Lorsqu'un peintre commence un tableau, les premiers linéaments qu'il trace ne donnent qu'une image sans vie : mais lorsqu'à ces premières lignes il a ajouté la magie des couleurs, on peut dire que son œuvre est vivante. Ainsi, par la création de l'univers, Dieu avait ébauché quelques traits de son image: mais par l'Incarnation, il a mis la dernière main à son œuvre : il a fait resplendir son image, il l'a vivifiée et en quelque sorte déifiée. Aussi, de même que de nombreux prodiges accompagnèrent la naissance de Jésus-Christ, dans le monde, en signe de joie, tels que la fontaine d'huile qui jaillit à Rome, les trois soleils qui parurent en Espagne, mais surtout les anges qui se montrèrent et firent entendre leurs chants aux bergers, dans la plaine de Bethléem; de même d'autres prodiges témoignèrent du deuil de l'univers, au moment de sa mort : alors les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, le soleil s'obscurcit, et la terre trembla.

VI. — Enfin, il convenait que l'Incarnation s'accomplît pour la plus grande gloire des saints. En effet les âmes des saints trouvent le premier et le principal objet de leur béatitude dans la contemplation de la divinité; mais ne fallait-il pas que les corps glorifiés des bienheureux eussent aussi un objet de béatitude proportionné à leur nature? Cet objet est l'humanité de Notre-Seigneur, dont la présence et la vue causent plus de joie aux bienheureux que la société de tous les anges et de tous les autres habitants du céleste séjour.

C'est donc justement que nous vous bénissons, que nous vous louons et que nous vous glorifions, ô bienheureuse Trinité : Vous d'abord, Père tout puissant, qui nous avez envoyé votre Fils ; vous aussi, Fils du Père, qui n'avez pas dédaigné, pour délivrer l'homme, de prendre un corps humain dans le sein de la Vierge; vous enfin, divin Esprit, qui avez couvert la Vierge de votre ombre et avez parfait cette œuvre merveil-

1. *Habac.* III, 2.

leuse. — Nous vous bénissons, ô Dieu, parce qu'aujourd'hui vous nous avez ouvert le trésor de votre bonté. — Nous vous bénissons, nous vous louons, nous vous glorifions, parce qu'aujourd'hui vous êtes venu faire sentir au démon le poids de votre puissance. Nous vous bénissons, parce que, céleste médecin, vous êtes descendu jusqu'à nous, pauvres paralytiques. Nous vous bénissons parce qu'aujourd'hui vous avez commencé à nous montrer la voie du salut, ou plutôt à nous y entraîner, à nous forcer de la suivre. Toutes les créatures, tout ce qui vit, qui sent, qui comprend vous bénit. Tous vos saints, tous vos anges vous bénissent dans le ciel, où nous espérons vous bénir, par votre grâce, éternellement avec eux. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [1].)

LA SALUTATION DE L'ANGE.

I. Je vous salue. — II. Pleine de grâce. — III. Le Seigneur est avec vous. — IV. Vous êtes bénie entre les femmes.

Ave Maria gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.

Luc. I, 28.

Nous lisons au chapitre XXIV[e] du livre de la Genèse, que le saint patriarche Abraham voulant donner une épouse à son fils Isaac, envoya son serviteur Eliézer à Haran en Mésopotamie, son pays d'origine, pour chercher et ramener une jeune fille qui fût du même sang que son fils. La jeune fille choisie fut Rébecca, vierge d'une rare beauté. Avant de donner son consentement et de partir avec le serviteur d'Abraham, elle reçut des mains d'Eliézer de riches présents, des vases d'or et d'argent, des vêtements précieux; puis acceptant la proposition qui lui était faite, elle fut conduite à Isaac et devint son épouse.

Il y a quelque ressemblance entre la mission d'Eliézer et celle que Dieu confia au bienheureux archange, en l'envoyant vers Marie qu'il voulait choisir pour être la mère de son Fils. Marie était aussi une vierge d'une beauté incomparable et ornée de toutes les vertus. Avant de lui demander son consentement, l'archange Gabriel veut, comme Eliézer, lui faire agréer des présents. Il lui offre aussi des vases d'argent, ou plu-

1. Concio IV *in Festo Annuntiationis.*

tôt ce dont ces vases étaient une figure, la plénitude de la grâce ; il lui offre de l'or, c'est-à-dire la perpétuelle assistance, le secours ininterrompu de Dieu ; des vêtements, c'est à-dire la gloire, la beauté, la félicité, la dignité sans pareille qui l'élève au-dessus de tous les hommes et de tous les anges. Gabriel offre des *vases d'argent* à Marie, en la saluant « pleine de grâce ; » de l'*or*, en lui disant : « Le Seigneur est avec vous ; » des *vêtements précieux*, lorsqu'il ajoute : « Vous êtes bénie entre les » femmes. » Comprenons, autant qu'il se peut, la valeur de ces présents.

I. — *Ave* : « Je vous salue. » L'ange Gabriel, en paraissant devant la bienheureuse Vierge Marie, prononça, pour la saluer, un mot hébreu, que l'Eglise a traduit par *Ave*. Quel était précisement le sens du mot dit par l'ange ? Quelques interprètes, assurent qu'il signifiait : *La paix soit avec vous*. L'expression grecque qui se trouve dans l'Evangile de S. Luc, se traduit littéralement par *réjouissez-vous*, et le mot latin *Ave* exprime simplement la *bienveillance* et l'*amitié* pour la personne à laquelle on l'adresse. — On peut lui donner de plus une signification mystique. Si l'on intervertit l'ordre de la première et de la dernière des lettres qui le composent, *Ave* devient *Eva*, c'est-à-dire, le nom de la première femme, qui fut la cause des maux innombrables dont sont affligés ses descendants. *Ave* est le contraire d'*Eva*, comme Marie, qui fut le canal par lequel Dieu répandit sur nous toutes ses bénédictions, est le contraire d'Eve. On peut donc admettre une intention mystérieuse de Dieu dans ce premier mot de la salutation angélique que l'Eglise devait un jour traduire par *Ave*.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas douter que le messager céleste n'ait eu l'intention d'adresser à Marie des paroles de paix, de l'inviter à se réjouir, et de lui témoigner une bienveillance, une amitié auxquelles le genre humain n'avait plus aucun droit, depuis la faute de la première femme. Eve avait perdu cette bienveillance, mais sa postérité la retrouve par Marie.

La première femme perdit par sa faute, pour elle et pour nous, trois dons extrêmement précieux. Elle perdit la bienveillance et l'amitié du Seigneur, c'est-à-dire la grâce qui rend saint et agréable à ses yeux, et fut frappée de malédiction. — Elle perdit, en second lieu, la lumière de l'intelligence qui lui faisait connaître clairement et parfaitement sa fin dernière et la voie à suivre pour y arriver sûrement, sans trop de difficultés. Elle perdit en même temps, et comme conséquence, la véritable joie : les ténèbres de la tristesse devinrent son partage et aussi le nôtre. — Enfin elle perdit la paix dont elle jouissait avec Dieu, avec elle-même, avec les êtres animés et toutes les autres créatures. Tout lui fit la guerre : sa lutte contre

Dieu, contre elle-même, contre les hommes, contre les animaux, contre les éléments fut sans trève ni repos.

Mais la salutation de l'Ange à Marie fait connaître que tous ces biens perdus ont été retrouvés par la bienheureuse Vierge, et qu'ils redeviennent par elle accessibles au genre humain.

L'Ange lui dit : *Ave*, « Je vous salue, » parole de bienveillance et d'amitié de la part de Dieu. Il lui dit : *Gaude*, « Réjouissez-vous; » il lui dit : *Pax tibi*, « La paix soit avec vous. »

Salut donc à vous, ô Vierge! vous n'avez point de part à l'anathème qui pèse sur Eve et sur ses descendants; loin de là; vous avez trouvé grâce devant Dieu qui vous dit *Ave*, et qui vous déclare ainsi sa bienveillance. Jusqu'au jour de l'annonciation, une telle salutation de la part de Dieu n'avait pas été proférée sur la terre : pourquoi s'en étonner? l'homme était sous le coup de l'anathème. On ne salue pas un ennemi ou un excommunié. S. Jean lui-même le recommande : *Nec ave illi dixeritis* : « Ne lui dites même pas : Je vous salue; [1] » on détourne la tête et l'on passe. Ainsi agissait Dieu avant l'incarnation. Sans le moindre mot de salut, il faisait tout d'abord entendre sa parole redoutable : « Où es-tu? » *Ubi es?* disait-il à Adam. A Eve il disait : « Pourquoi as-tu fait cela? » *Quare hoc fecisti?* A Caïn : *Quid fecisti?* « Qu'as-tu fait? » Et de tous les pécheurs il parle en ces termes : « J'ai dit : où sont-ils » maintenant? Je ferai disparaître leur souvenir de la mémoire » des hommes : » *Dixi; ubinam sunt? Cessare faciam ex hominibus memoriam eorum* [2]. Qui trouverait une réponse à de telles interpellations? Adam et Eve se cachèrent, Caïn s'enfuit, Job souhaita les ténèbres du tombeau, afin de n'entendre pas la parole terrible de Dieu. Mais aujourd'hui Dieu inaugure avec Marie et, par elle, avec le genre humain tout entier, des rapports nouveaux. Il la salue le premier, et c'est un signe indubitable de réconciliation. Aujourd'hui Dieu fait comme Assuérus irrité contre les Juifs. Il étend son sceptre vers celle dont la reine Esther était la figure. Par ce signe de bienveillance il montre que sa colère est apaisée, et il retire la sentence de condamnation.

Réjouissez-vous, ô Vierge, parce que les ténèbres dans lesquelles le genre humain était plongé se dissipent aujourd'hui. En ce moment paraît enfin la très douce aurore ardemment désirée, depuis tant de siècles, l'aurore qui annonce le très prochain lever du soleil de justice. — Que serions-nous, hélas! si Jésus-Christ n'était pas venu pour être la lumière du

1. II *Joan.* 10.
2. *Deuter.* XXXII, 26.

monde ? Comment connaîtrions-nous le chemin qui conduit à la béatitude, et quels moyens aurions-nous de le suivre? Tout est triste, tout languit au milieu des ténèbres, mais la joie renaît quand paraît la lumière. Les anciens pères pouvaient dire avec Tobie : « Quelle joie aurais-je, moi qui suis toujours » dans les ténèbres? [1] » Mais nous qui voyons la lumière apportée aujourd'hui au monde, nous pouvons nous livrer à la joie.

Enfin que la paix soit avec vous, ô Vierge Marie, parceque, grâce à votre intervention, le glaive de la vengeance divine est remis dans le fourreau ; et voici que Dieu vous offre, à vous et à tout le genre humain, le baiser de paix, c'est-à-dire le salut et la prospérité : car l'usage chez les Hébreux était d'exprimer ce double souhait en faveur de ceux qu'on saluait. Lorsque les anciens Romains déclaraient la guerre à quelque autre peuple, ils faisaient jeter, par un de leurs officiers, une lance armée de fer et souillée de sang, sur le territoire ennemi ; au contraire, désiraient-ils faire la paix, conclure une alliance, leur envoyé s'avançait portant à la main un rameau d'olivier : c'était un signe de joie et de félicité. Qui pourrait compter les ennemis qui, jusqu'à ce jour, avaient déclaré la guerre au genre humain ! Combien de fois Dieu lui-même n'avait-il pas fait acte d'hostilité contre les hommes? Mais aujourd'hui, c'est un rameau d'olivier que l'envoyé céleste présente à l'humanité ; c'est la paix et la prospérité qu'il lui offre par l'intermédiaire de la Vierge. Avec quelle joie et quelle reconnaissance ne devons-nous pas écouter et répéter nous-mêmes cet *Ave* qui nous apporte, de la part de Dieu, la grâce, la lumière, la prospérité et la paix?

II. — *Gratia plena.* Les trois premiers présents offerts par l'Ange à la bienheureuse Vierge, le sont aussi à tout le genre humain : chacun de nous peut y avoir quelque part. C'est ainsi qu'Eliézer n'offrit pas des présents à la seule Rébecca, mais aussi à ses frères. Voici maintenant trois autres dons qui sont propres à Marie et qu'elle seule a reçus.

Le premier de ces dons, est *la plénitude de la grâce*, que nous pouvons comparer au vase d'argent offert à Rébecca. Aucune créature ne fut, au même point que Marie, gratifiée de cette plénitude. Marie posséda une plénitude de grâce qui rendait souverainement agréables à Dieu, non seulement sa personne, mais tous ses actes, ses paroles, ses pensées, ses sentiments. En la saluant pleine de grâce, l'ange constate la complaisance toute particulière que Dieu a mise en la bienheureuse Vierge ; et lorsqu'il ajoute : « Vous avez trouvé grâce

1. Quale gaudium mihi qui in tenebris sedeo? *Tob.* v, 12.

» devant Dieu, » il fait entendre que tout dans sa conduite est agréable au Seigneur. Marie n'était pas seulement ornée de toutes les grâces et de toutes les vertus, comme de vêtements splendides : elle était, si l'on peut ainsi parler, tellement *gracieuse* en sa propre personne, qu'elle ajoutait encore à la splendeur de ses ornements par la manière dont elle les portait. Il n'y avait rien en elle qui ne charmât les regards du Seigneur. C'est ainsi que dans le Cantique des cantiques, l'Epoux mystique admire tout en son Epouse, depuis sa chaussure jusqu'à ses cheveux. L'Evangile d'aujourd'hui nous montre la véritable Epouse dont Salomon avait tracé de loin l'image. Que beaux sont les pieds de Marie fuyant l'agitation du monde pour se renfermer dans sa cellule solitaire ! Qu'ils sont gracieux ses genoux, symbole de son humilité, lorsqu'elle se prosterne et qu'elle dit : « Voici la servante du Seigneur ! » Qu'il est gracieux le sein de la bienheureuse Vierge affirmant son vœu de virginité : *Quoniam virum non cognosco !* Qu'elles sont gracieuses ses lèvres qui laissent échapper des paroles si peu nombreuses et si pleines de prudence ! Qu'ils sont gracieux ses yeux examinant toutes choses avec circonspection, lorsqu'elle dit: « Comment cela s'accomplira-t-il ? » Qu'il est gracieux son cou s'inclinant sous le joug de l'obéissance, au moment où elle prononce ces mots: « Qu'il me soit fait selon votre » parole ! » Qu'il est gracieux son front couvert d'une rougeur modeste, parce que les paroles de l'Ange alarment son humilité ! Qu'ils sont gracieux ses cheveux, symbole de ses pensées qui ne s'arrêtent qu'à des choses saintes, lorsqu'elle se demande ce qu'une telle salutation peut bien signifier ! Qu'elle est gracieuse sa tête qui croit docilement à la parole de Dieu, dans une circonstance où la foi semblait si difficile ! Non, ce ne sont pas tant les différentes parties du corps que les admirables vertus de l'Epouse mystique qui ont ravi le cœur de son divin Epoux.

Il était nécessaire que Marie possédât la grâce dans toute sa plénitude, parce qu'elle était choisie et prédestinée pour être la Mère du Fils de Dieu. Lorsque Salomon construisit le temple de Jérusalem, il y déploya une telle magnificence et y amassa de telles richesses, que toutes les pierres étaient du plus grand prix et tout le bois, du cèdre du Liban ; les murailles, que dis-je? le pavé lui-même était entièrement recouvert d'or. Et pourquoi? parce que l'Arche d'alliance devait être déposée dans ce temple. Comment donc le temple du Verbe incarné, la Mère de Dieu n'aurait-elle pas été enrichie de toutes les vertus?

On demandera peut-être pourquoi nous ne sommes pas remplis de grâce comme Marie; pourquoi au contraire nous vivons

dans une telle aridité, une indigence spirituelle si profonde, lorsque tant de moyens d'obtenir la grâce sont à notre portée? Ne sommes-nous pas aussi, du moins en quelque manière, les mères du Fils de Dieu, lorsque nous recevons Jésus-Christ par la sainte Communion? Ne portons-nous pas dans notre poitrine celui-là même que Marie a porté? Car nous pouvons dire ce que le martyr S. Ignace écrivait aux Romains : « Cet » homme qui est né de Marie est véritablement le Christ, et » nous mangeons véritablement sa chair dans le Sacrement [1]. » Encore une fois, d'où vient que nous sommes si pauvres de grâce?

La raison en est que nous n'imitons pas suffisamment la Vierge Mère. D'abord nous ne recherchons pas la grâce comme elle l'a recherchée. Ce n'est pas de la grâce de Dieu, mais de celle des hommes, ou d'autres choses sans plus de valeur, que nous sommes avides. « Or, la Vierge très prudente, dit S. » Bernard, ne demandait pas la sagesse, comme Salomon, ni » les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, mais la grâce. » C'est la grâce seule qui nous sauve : pourquoi recherchons-» nous autre chose [2] ? » Certainement si Marie ne s'était pas mise en peine de chercher la grâce, l'ange ne lui aurait pas dit : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu : » *Invenisti enim gratiam apud Deum*. Si donc la bienheureuse Vierge Marie a été remplie de grâce parce qu'elle a cherché la grâce, si Salomon a été plein de sagesse parce qu'il a demandé la sagesse, il n'est pas douteux que nous aussi nous obtenions la grâce si nous la recherchons.

Supposez deux voyageurs. L'un pressé par la soif n'a pas la patience d'attendre ni même la pensée de se procurer du vin ou quelque boisson salutaire, mais il s'abreuve à longs traits au premier puits abandonné qu'il rencontre, ou même aux ornières du chemin qui ne lui offrent qu'une eau croupissante et troublée. L'autre, au contraire, réprime ses désirs trop ardents et trouve une maison hospitalière où quelques verres d'un vin généreux lui font oublier sa fatigue et réparent ses forces. — Le premier voyageur est l'image des gens du monde qui, pour la plupart, n'obtiennent pas la grâce parce qu'ils ne la désirent pas, mais ils boivent les eaux troubles que leur offre le monde : elles suffisent pour tromper leur soif. C'est ainsi que la Samaritaine ne désirait pas le don de Dieu, c'est-à-dire la grâce du Saint-Esprit, parce qu'elle ne le con-

1. Verus homo ille, qui ex Maria natus est, Christus est, nosque vere sub mysterio carnem corporis sui sumimus. S. Ignat. M. Epist. *ad Roman.*

2. At prudens Virgo, non sapientiam sicut Salomon, non divitias, non honores, non potentiam, sed gratiam quaerebat. Sola est gratia qua salvemur : quid nos alia cupimus? S. Bernard. Serm. *in Nativ. B. V. Mariæ*, n° 7.

naissait pas : aussi Notre-Seigneur lui dit-il : « Si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné d'une eau vive [1]. » Les gens du monde ont tant bu d'une eau croupissante, fangeuse et corrompue, que l'eau vive et jaillissante de la grâce n'a plus aucun attrait pour eux.

En second lieu, nous ne faisons pas un vide assez complet dans le vase qui est notre cœur, et nous y laissons une multitude d'affections et de désirs terrestres. Marie, au contraire, ne souffrait dans son cœur rien qui se ressentît des vanités d'ici-bas; ce vase précieux était toujours hermétiquement fermé aux satisfactions mondaines; tandis que nous, laissant les fenêtres toutes grandes ouvertes, nous donnons libre accès aux désirs d'ici-bas, et nos cœurs sont tout remplis des vanités mondaines. L'un ne s'occupe que des nouveautés, des élégances de la mode dans les vêtements; un autre est passionné pour la musique et les romances ou les chansons légères; un troisième songe uniquement à l'augmentation de ses richesses et au luxe de sa maison. Il y en a pour qui le plaisir de la chasse est tout, et qui ne se complaisent qu'au milieu des chiens et des chevaux; ou bien encore ce sont d'autres exercices violents qui ont toutes leurs faveurs; enfin on en rencontre, et ils sont nombreux, que l'ambition dévore. Mais où sont-ils les chrétiens qui mettent leur plus douce jouissance à faire de pieuses lectures, à fréquenter les églises, à méditer, à rentrer en eux-mêmes, et qui ne craignent pas de le dire? Comme si le temps nous était donné pour le consumer en vains amusements ou nous occuper de bagatelles, et non pas pour pleurer nos péchés et accomplir des œuvres sérieuses! — Il en résulte qu'il n'y a pas place en nous pour la grâce de Dieu.

Lorsque le prophète Elisée voulut enrichir la pauvre veuve qui lui avait donné un peu de nourriture, en multipliant les quelques gouttes d'huile qui lui restaient, il lui ordonna d'apporter le plus possible de vases vides, de fermer sur elle la porte de sa maison et de verser l'huile dans ces vases. Lorsque tous furent remplis, elle en demanda encore, mais il n'en restait plus un seul vide, et alors l'huile cessa de couler. Il est probable qu'il se trouvait bien dans la maison quelques autres ustensiles qui eussent pu servir à contenir de l'huile, mais ils n'étaient pas vides et ils n'en furent pas remplis. De même le jeune homme riche dont parle l'Evan-

1. Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses et dedisset tibi aquam vivam. *Joan.* IV, 10.

gile, ne put pas recevoir la grâce, à cause de ses biens nombreux, et il s'en alla tout triste. L'huile ne cessa pas de couler parce que sa source miraculeuse était épuisée, mais parce qu'il n'y avait pas de vase vide pour la recevoir; le jeune homme ne fut pas frustré dans son désir de recevoir la grâce, parce que la main de Dieu n'était pas assez libérale pour la lui donner, mais parce que la place était prise. Il en sera de même pour vous : vous ne serez remplis de la grâce de Dieu qu'à la condition de rejeter hors de votre cœur les vanités du monde. Peut-être aussi ne recevez-vous pas l'abondance de la grâce, parce que vous n'avez pas suffisamment fait le vide dans votre conscience, par une bonne confession.

III. *Dominus tecum.* Le vase précieux que l'ange Gabriel offre à Marie n'est pas un vase d'argent comme celui offert à Rébecca, mais un vase d'or. C'est que la présence personnelle de Dieu, telle qu'elle fut en Marie, l'emporte sur la grâce habituelle ordinaire, autant que l'or sur l'argent. Nous avons déjà vu combien fut grande l'abondance des grâces que Dieu conféra à sa bienheureuse Mère; mais ce n'était pas encore assez pour l'œuvre si difficile à laquelle l'ange venait lui demander de donner son consentement; il fallait des secours divins plus grands et plus fréquents. Aussi, pour éloigner de Marie toute pensée de crainte ou de défiance, l'ange lui déclara-t-il qu'elle avait avec elle, pour l'accomplissement de ce mystère, celui dont la présence rend toutes choses faciles. C'est ainsi que ceux dont il est dit dans l'Ecriture que le Seigneur était avec eux, ont accompli des choses tout à fait surhumaines. Lorsque Dieu eut dit à Josué : « Ne crains pas, » parce que le Seigneur ton Dieu est avec toi : » *Noli timere: quoniam tecum est Dominus Deus tuus* [1]; rien ne fut plus aisé pour lui que d'entrer dans la terre promise, de battre et de mettre en fuite les armées innombrables de ses ennemis. Lorsqu'un ange eut dit à Gédéon : « Le Seigneur est avec toi, ô le » plus courageux des hommes ; » *Dominus tecum, virorum fortissime* [2]; quoique ce héros s'excusât et mît en avant l'humble condition de sa famille et le dernier rang qu'il tenait lui-même dans la maison de son père, cependant il délivra, sans aucune peine, Israël du joug des Madianites; à l'aide de quelques soldats armés de vases de terre qu'ils brisèrent les uns contre les autres il mit en fuite et en pleine déroute leur armée formidable. Dieu fit de même entendre à Moïse ces paroles : « Je » serai avec toi : » *Ego ero tecum* [3], et Moïse accomplit cette œuvre extraordinaire, la délivrance des Hébreux du joug de Pharaon; malgré les impossibilités qui semblaient se dres-

1. *Josue.* I. 9. — 2. *Judic.* VI, 12. — 3. *Exod.* II, passim.

ser contre lui, il les conduisit, par le désert, jusqu'à l'entrée de la terre promise. Saül dit à David : « Va et que le Seigneur » soit avec toi : » *Vade et Dominus tecum sit* [1], et David, armé simplement d'une fronde, vainquit le géant Goliath. Et lorsque le grand-prêtre Ozias eut dit à Judith : « Que le Seigneur » soit avec vous, pour nous venger de nos ennemis, » cette généreuse femme ne trancha-t elle pas la tête d'Holopherne avec son propre glaive? Voilà ce que l'on peut moyennant l'assistance du Seigneur [2].

La bienheureuse Vierge Marie n'ignorait pas qu'il y aurait pour elle bien des difficultés à vaincre, bien des épreuves dures à supporter si elle consentait à devenir la mère de Dieu ; cependant Marie, sans se laisser effrayer, donna son consentement parce qu'elle ne s'appuyait pas sur ses propres forces, mais uniquement sur la protection du Seigneur. Elle pouvait craindre tout d'abord que la dignité qui lui était offerte, ne fût en contradiction avec son vœu de virginité. Elle pouvait craindre aussi que son époux se tînt pour offensé, si elle donnait son consentement sans l'avoir consulté. Elle pouvait craindre encore d'être regardée comme adultère, et lapidée. Elle pouvait redouter de n'être pas à même, dans sa pauvreté, de nourrir et d'élever un tel fils, comme sa dignité suprême semblait le demander. Elle pouvait trembler à la pensée des persécutions et des calomnies dont son Fils serait l'objet, de la part des Juifs, car elle n'ignorait pas qu'il serait mis à mort par eux. Enfin si elle-même venait à manquer en quelque chose, sa faute ne rejaillirait-elle pas sur son Fils? Marie pouvait avoir tous ces sujets de crainte et d'autres encore, cependant elle ne recula pas devant tant de difficultés, parce qu'elle savait que le Seigneur était et qu'il serait toujours avec elle. Ce n'était nullement en ses propres forces que Marie mettait sa confiance, et c'est pourquoi elle mérita de triompher de tout. N'est-il pas merveilleux que pendant tout le cours de sa vie la Mère de Dieu n'eût été l'objet d'aucun soupçon? que toujours très pauvre, elle n'eût jamais manqué du strict nécessaire? que vivant au milieu des ennemis de son Fils, elle n'eût jamais rien à endurer directement de leur part, même au pied de la croix, lorsque ces misérables ne savaient quels blasphèmes nouveaux inventer pour outrager son divin Fils? Sa barque fragile a traversé, sans naufrage, la mer orageuse de cette vie. Elle a marché dans ces sentiers du monde, où les autres se couvrent de boue et de toutes sortes de souillures ignominieuses, sans que sa pureté immaculée en souffrît

1. I *Reg.* XVII, 37.
2. Dominus sit tecum in ultionem inimicorum nostrorum. *Judith.* XIII, 34.

de dommage, sans commettre jamais la moindre faute vénielle, la moindre imperfection. Tel est l'enseignement des Pères, de S. Ambroise [1], de S. Augustin [2], de S. Bernard [3] pour ne pas les citer tous. Dieu favorisait aussi les autres saints, mais non pas comme la bienheureuse Vierge. C'était assez et c'était même beaucoup qu'il les préservât de toute chute mortelle : mais il fit plus pour Marie; il ne permit pas qu'elle tombât dans une seule faute quelque légère qu'on la suppose.

IV. — *Benedicta tu in mulieribus*. Ces paroles de l'Ange à Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes, » sont comme une robe de grand prix qui revêt cette auguste Vierge, vêtement de gloire et d'honneur l'élevant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes et parmi les anges. C'est la pourpre dont elle est ornée en qualité de reine du ciel.

Dans l'ancien Testament, quatre femmes ont été proclamées bénies. La première est Jahel dont il est écrit : « Bénie est Jahel » entre les femmes. » *Benedicta inter mulieres Jahel* [4]. Mais de combien la bénédiction de Marie l'emporte sur celle de cette illustre femme! Ce n'est pas seulement de Sisara un général ennemi de son peuple et déjà vaincu, que la bienheureuse Vierge nous a délivrés, mais de tous les hérésiarques et de toutes les hérésies qu'elle a vaincus en enfantant celui qui est la lumière de la vérité.

La seconde est Ruth. Booz lui dit : « Vous êtes bénie par le Seigneur : » *Benedicta tu a Domino* [5]. Mais Marie a reçu du Seigneur une bien autre bénédiction. Ruth avait quitté son pays pour ne pas se séparer de la mère de son époux défunt, et Marie a quitté le monde pour s'attacher uniquement à Dieu, ce qui lui mérita d'être appelée son épouse.

Abigaïl, qui apaisa la colère de David, fut appelée *bénie* [6] par lui. Mais celle que le prophète proclamait *bénie*, ce n'était pas Abigaïl, c'était Marie qui apaisa la colère de Dieu irrité contre l'homme, dont le stupide Nabal était l'image.

Les concitoyens de Judith la proclamèrent aussi *bénie* [7]; mais la véritable Judith sur la tête de qui reposent toutes les bénédictions, c'est Marie qui a foulé aux pieds et écrasé sous son talon la tête du dragon infernal.

La bienheureuse Vierge Marie est *bénie entre les femmes*, c'est-à-dire qu'elle seule, entre toutes, a reçu la bénédiction du Seigneur, parce que seule elle n'a pas encouru de malédiction. Les femmes qui demeuraient vierges ou qui étaient stériles encouraient une malédiction légale; celles qui devenaient

1. S. Ambros. *super Psal.* cxviii. — 2. S. August. Lib. *de Natura et Gratia*, cap. xxxvi. — 3. S. Bern. Epist. *ad Canon. Lugdun.* — 4. *Jud.* v, 24. — 5. *Ruth.* iii, 10. — 6. I *Reg.* xxv. 35. — 7. *Judith.* xv, 15 '6

mères ressentaient les effets de la malédiction prononcée contre la première femme. Marie seule ne fut pas stérile et n'eut pas cependant à endurer les douleurs qui accompagnent la maternité.

Elle est bénie entre les femmes parce qu'elle a reçu, non pas une seule, mais toutes les bénédictions. Il en est deux qui sont particulières aux femmes : la virginité et la fécondité. Marie possède tout à la fois la fleur de la virginité et le fruit de la fécondité. — Mais dira-t-on peut-être, quelle est donc cette si grande fécondité de Marie pour qu'on l'élève à une telle hauteur? Elle n'a donné le jour qu'à un seul fils. — Il est bien vrai qu'elle n'a donné le jour qu'à un seul fils, mais en ce fils, elle enfantait des multitudes innombrables de fils et de filles. Car si tous ceux qui font la volonté du Père céleste sont les frères et les sœurs de Jésus-Christ, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, et qui pourrait les compter? il est évident qu'ils sont avec lui les enfants de Marie. Il semble que S. Mathieu et S. Luc aient voulu insinuer cette vérité, lorsqu'ils ont dit l'un et l'autre que Marie avait enfanté son Fils premier-né : *Peperit filium suum primogenitum* [1]. Le titre de premier-né donne à penser que d'autres l'ont suivi. La bienheureuse Vierge Marie n'eut qu'un seul Fils, Jésus, selon la chair; mais ceux qui reçurent la vie spirituelle, grâce à son entremise, sont innombrables. C'est dans le même sens que le Verbe divin est appelé le premier-né du Père.

En troisième lieu, Marie est *bénie*, c'est-à-dire, louée, célébrée, exaltée plus qu'aucune autre femme : nulle n'approche de sa grandeur. S'il est dit, dans la Sainte Ecriture, que Judith reçut les plus grandes louanges et qu'elle fut bénie, comment ne glorifierions-nous pas, comment ne comblerions-nous pas de nos bénédictions celle qui fut la coopératrice du Fils de Dieu dans l'œuvre de notre salut et de notre rédemption?

Disons donc à Marie ce qu'Ozias disait à Judith : « Vous » êtes bénie, vous ma fille, par le Seigneur Dieu très-haut, plus » que toutes les femmes. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel » et la terre, parce qu'aujourd'hui, il a tellement magnifié votre » nom que votre louange ne sortira pas de la bouche des » hommes [2]. »

1. *Matth.* I, 25, et *Luc.* II, 7.

2. Benedicta es tu filia a Domino Deo excelso præ omnibus mulieribus super terram; benedictus Dominus qui creavit cœlum et terram... quia hodie nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum. *Judith.* XIII, 23 et seqq.

SEPTIÈME SERMON

(D'après Mangin, vicaire général de Langres. — 1760.)

VERTUS QUE MARIE FAIT ÉCLATER DANS LE MYSTÈRE DE L'ANNONCIATION.

Quomodo fiet istud? — Luc. I, 34.

Comme l'heureuse nouvelle que l'ange Gabriel annonça à la très sainte Vierge, est le signe le plus sensible, et pour ainsi dire, la première époque de notre religion, l'Eglise exprime tous les mystères qu'elle renferme sous le nom de l'Annonciation de la mère de Dieu. Le moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu étant arrivé, l'ange Gabriel qui avait prédit au prophète Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avait plus de 400 ans, et qui depuis six mois avait été envoyé au prêtre Zacharie, pour lui annoncer la naissance de celui qui en devait être le précurseur, cet ange, dis-je, fut pareillement envoyé de Dieu à une vierge appelée *Marie*, de la tribu de Juda, et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David, pour lui annoncer qu'elle était choisie pour être la mère de ce Verbe incarné, et pour lui demander son consentement. Voilà en peu de mots le fond du mystère de l'Annonciation pris séparément de celui de l'Incarnation du Verbe que l'Eglise célèbre en ce même jour, ou pour mieux dire, qui de ces deux mystères n'en fait qu'un. Mais comme nous ne le considérons aujourd'hui que par rapport à Marie, nous ne nous arrêterons qu'à ce qui la concerne, je veux dire, aux vertus qu'elle a fait éclater à un degré suprême, soit dans le refus qu'elle fit d'abord de la maternité divine, ce qui sera le premier point de cette petite exhortation, soit dans l'acceptation de cette même maternité qu'elle fit ensuite, ce qui sera la matière du second.

PREMIÈRE PARTIE.

La première vertu qui paraît avec éclat dans le refus que Marie fait d'abord de la maternité divine, c'est l'amour pour la virginité, qui est assez expliqué par notre texte, *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Et l'on ne peut pas dire que j'attribue à la très sainte Vierge un sentiment bizarre et peu vraisemblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser la maternité divine, au cas que cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la virginité. S. Ambroise, S. Augustin, S. Bernard et plusieurs autres saints docteurs disent positivement qu'elle appréhenda comme un grand malheur que sa pureté ne fût blessée par la conception que l'ange lui annonçait, et que ce fut cette crainte qui lui tira ces mots de la bouche: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Il est tout visible, dit S. Grégoire de Nysse, qu'elle préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que si elle ne peut être mère et vierge tout ensemble, elle sera ravie

qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter: *Angelus partum nuntiat, at illa virginitati inhæret, et integritatem angelicæ demonstrationi, anteponendam judicat.*

On ne peut pas dire que Marie ne rejeta d'abord les offres de l'ange, que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il était question; car sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation et dans la lecture des livres saints, l'ange s'était assez expliqué pour être entendu. il n'avait rien oublié de tout ce qui était capable de la fléchir. *Le Fils que vous concevrez*, lui dit-il, sera grand, *hic erit magnus*, c'est le Fils du Très Haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnu pour tel de toute la terre, *Et Filius Altissimi vocabitur*. Vous lui donnerez le nom de *Jésus*, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, et affranchir tous les hommes de la tyrannie de l'enfer, *Et vocabis nomen ejus Jesum*. Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob, *dabit illi Dominus sedem David patris ejus et regnabit in domo Jacob*. Ce règne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme a été celui de tous ses prédécesseurs. il sera éternel et il n'aura jamais de fin; *Et regni ejus non erit finis*. Après cette explication, mes frères, on ne peut pas dire que Marie eût ignoré les desseins de Dieu sur elle, voilà sans doute tout ce qu'on pouvait dire de plus fort pour ébranler son courage, et pour l'obliger à accepter de tout son cœur la proposition de l'ange. Cependant tout cela ne la tente point, bien loin d'être charmée par des titres magnifiques, ce n'est pas seulement de quoi la consoler de la perte qu'elle ferait de sa chasteté virginale. *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco?*

Ajoutons à cela, qu'à peine l'ange se présente à Marie qu'elle se trouble; à peine a-t-il commencé à lui parler que la crainte la saisit, qu'elle paraît inquiète et surprise, qu'elle se sent intérieurement combattue de mille pensées; *turbata est et cogitabat qualis esset ista salutatio*. Sur quoi on peut faire cette réflexion. Si Marie eût été de ces personnes mondaines qui ne sont vierges que de corps, sans l'être d'esprit, cette visite qu'elle recevait, n'aurait rien eu pour elle de bien surprenant, et les louanges qu'on lui donnait, au lieu de l'étonner, l'auraient agréablement flattée. Mais la profession qu'elle avait toujours faite de n'avoir comme vierge d'autre entretien qu'avec Dieu, la loi qu'elle s'est prescrite, et qu'elle a gardée de fuir tout autre commerce, et de renoncer aux mœurs et aux usages du siècle profane, son exacte et sévère régularité, son attention à ne se relâcher jamais sur les moindres bienséances, la possession où elle est d'une conduite irrépréhensible, et à l'épreuve de la plus rigide censure, la pudeur et la modestie qui lui sont plus naturelles; l'opinion dont elle est prévenue que les

louanges données à son sexe et favorablement reçues sont le poison le plus contagieux et le plus mortel, tout cela lui cause un trouble, qu'elle n'a point honte de faire paraître, parce qu'être troublée de la sorte, c'est le véritable caractère d'une vierge infidèle à Dieu.

Et devons-nous être surpris si la plus humble de toutes les créatures se trouble en entendant faire son éloge par l'Ange qui lui annonçait une nouvelle si peu attendue? *Quæ cum audisset turbata est in sermone*. Marie tout occupée de la grandeur de Dieu et de son néant, ne peut soutenir sans embarras, une louange si différente des idées que son humilité lui donne d'elle-même. Que ces sentiments, chrétiens, sont différents des nôtres! Ce n'est pas la louange qui nous trouble, nous écoutons tranquillement comme un tribut qui nous est dû les éloges les plus outrés, que nous ne devons qu'à la flatterie. Ce que nous ne pouvons supporter sans émotion, c'est qu'on ne nous rende pas ceux que nous croyons mériter, c'est qu'on ne nous rende pas ce que nous croyons nous être dû: remplis de la bonne opinion de nous-mêmes, on ne parle jamais de nous à notre gré, on ne nous distingue jamais autant qu'un le devrait, et dans le temps que celui qui loue devrait rougir de sa lâcheté, celui qu'on loue est si aveuglé sur son mérite imaginaire, qu'il est tout disposé de croire qu'on a encore ménagé sa modestie. Ce qui ne prouve que trop combien les sentiments des personnes du siècle sont différents de ceux de Marie, et combien aussi ils sont éloignés de ses vertus. Nous venons de voir quelques-unes de celles qui se sont fait apercevoir dans le refus que Marie a fait d'abord de la maternité divine, voyons présentement les autres qui ont paru dans l'acceptation qu'elle en fit ensuite, c'est la seconde partie de cette exhortation.

SECONDE PARTIE.

Pour le faire avec ordre, il faut supposer encore que Marie connaissait parfaitement tout ce qui devait suivre son acquiescement aux ordres du Seigneur; qu'elle vit bien que sa grossesse venant à se déclarer par les marques ordinaires, elle aurait à essuyer la plus horrible confusion qui puisse arriver à une femme que est d'être soupçonnée d'adultère, que dis-je, soupçonnée? d'en être même convaincue dans l'esprit de S. Joseph, puisqu'il la vit enceinte, et qu'il ignora le miracle que Dieu avait fait en elle; qu'elle connut tout le déplaisir qu'elle aurait de n'avoir qu'une crèche à donner à Jésus à sa naissance; ce qu'elle aurait à souffrir de la fureur d'Hérode, la peine qu'elle aurait à être obligée à s'enfuir la nuit avec son Enfant, à entreprendre de longs voyages, à passer dans un royaume étranger; sa mortification de se voir exilée pen-

dant sept ans parmi des païens et des idolâtres; de ne pouvoir rentrer dans son pays, d'errer ainsi de ville en ville, et de province en province, elle qui était pauvre et qui aimait tant la solitude. Que lorsque son Fils commencerait à paraître et à remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence et de ses miracles, il y aurait eu quelque gloire pour elle d'être reconnue pour la mère du grand Prophète, mais qu'il ne lui donnerait jsmais publiquement ce nom de Mère, pas même en mourant, quoique la douleur extrême où elle devait se trouver, semblât exiger cette petite consolation; et finalement ce qu'elle aurait à endurer à la vue de ses souffrances, et des douleurs de ce même Fils.

Tout cela supposé, Chrétiens, on demande à Marie, si elle veut bien être la mère de Jésus-Christ, il n'y a rien à craindre pour sa pureté, mais il faut qu'elle sacrifie et sa réputation et le repos de sa vie, il faudra qu'elle sacrifie ce même fils dont elle sera la mère. On ne lui cache pas qu'il doit être le sauver de son peuple, et que c'est au prix de son sang qu'il le doit saveur. Elle a lu et très bien entendu toute son histoire dans les Prophètes, où elle n'est pas rapportée moins exactement qu'elle le sera dans l'Évangile : qu'en dites-vous, Chrétiens? quelle doit être sa réponse? Et quelle serait la réponse de toute femme dans ces circonstances, qui prévoirait qu'elle ne pourrait avoir qu'un fils malheureux, dont la vie serait courte et la mort infâme, qui lui ferait passer ses jours en pleurs et en inquiétudes? quelle est la femme, dis-je, qui pourrait se résoudre à devenir mère à ces conditions?

Toutefois, Chrétiens, Marie veut bien être mère à des conditions si étranges; aussi les SS. Pères disent que ce consentement fut d'une valeur en quelque sorte infinie, qu'elle mérita plus par cette action d'obéissance que tous les anges et tous les hommes n'ont pu mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit S. Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plénitude des grâces, toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits du Saint-Esprit. Elle mérita toutes les grâces, d'être la Mère du son Créateur, d'allier en sa personne la virginité avec la maternité, d'être la porte du ciel, notre espérance, notre étoile, et sur tout cela d'être appelée la Reine de miséricorde, et de l'être effectivement, *et super hæc omnia, quod regina misericordiæ nuncupetur, et talis nominis consequatur effectum.*

C'est pour cela que dans la réponse qu'elle fait à l'ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave qui se soumet humblement sous le fardeau qu'on lui impose. *Ecce ancilla Domini*, dit-elle, *fiat mihi secundum verbum tuum.* Voici la servante du Seigneur, il est le maître, il peut disposer de

moi comme il lui plaira. Voilà comme parlait Jésus-Christ au Jardin de Gethzemani, lorsqu'il acceptait le calice de sa Passion : voilà les paroles d'une personne qui se surmonte elle-même, qui croit faire un grand sacrifice en obéissant.

Cela étant ainsi, Chrétiens, n'admirez-vous point la conduite de notre Dieu, qui, faisant à Marie la plus grande grâce qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grâce fût accompagnée de la plus pesante croix que nulle créature ait jamais portée. Pauvres affligés, voilà pour vous un motif de patience, et pour nous tous lorsque nous sommes dans la peine. Quand nous ne serions pas comme accablés de nos propres péchés, il faudrait même alors s'élever au-dessus des plus grands maux, et dire avec David : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?*

Ainsi la virginité de Marie n'a pas été ce qui a fait tout son bonheur, puisque S. Bernard nous apprend que si elle a été agréable au Seigneur, parce qu'elle était vierge, elle n'a conçu le Seigneur que parce qu'elle était humble. *Ecce ancilla Domini.* Sa maternité même qui l'a élevée au-dessus des hommes et des anges, n'a pas fait proprement sa félicité, car suivant la pensée de S. Augustin, la Sainte Vierge a été plus heureuse de concevoir le Verbe dans son cœur, que de le concevoir dans son sein. C'est donc plutôt dans sa soumission et dans sa conformité aux ordres de Dieu que l'on trouve tout son bonheur, toute sa sainteté, et toute la tranquillité de son âme. Si l'ange lui annonce une nouvelle qui paraît s'opposer à cette virginité qu'elle a vouée au Seigneur, elle se trouble, *turbata est*, mais sa soumission calme au même moment tous les mouvements qui s'étaient élevés dans son cœur. Ainsi devenue tranquille par vertu, elle dit à l'ange sans hésiter, *qu'il me soit fait selon votre parole*, soumission dont tout le reste de sa vie n'a été qu'une pratique continuelle; soumission admirable, par laquelle elle s'abandonne également à la volonté d'un Dieu qui l'exalte, d'un Dieu qui l'humilie, d'un Dieu qui la mortifie, d'un Dieu qui la console, toujours attachée à l'ordre du Seigneur dans tous les moments de sa vie.

Fiat mihi secundum verbum tuum, qu'il me soit fait selon votre parole. Que voilà une parole admirable, qu'elle est puissante, qu'elle est impérieuse, quoiqu'elle sorte de la bouche la plus modeste et du cœur le plus humble qui fût jamais. Cette parole fait descendre Dieu de son trône, elle arrache le Fils unique du sein de son Père; elle humilie et abaisse le Très-Haut, elle assujettit l'Éternel au temps, elle donne l'être au Créateur de toutes choses, elle abrège celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, elle assemble le fini avec l'infini, elle joint le Verbe avec la chair. Qu'on ne me parle pas plus de Josué qui arrêta avec un mot le soleil au milieu de

son cours, afin qu'il éclairât plus longtemps ses victoires; si le Seigneur obéit à la voix de ce saint conquérant, *obediente Domino voci hominis*, il est bien plus merveilleux qu'à la voix d'une fille, le soleil de Justice descende du ciel, et que le même Seigneur vienne en personne lui rendre des obéissances de fils et des soumissions d'esclave.

Néanmoins, et c'est en quoi Marie fait éclater une troisième vertu plus grande encore que les précédentes, c'est que, quoique nous soyons obligés de considérer l'éminente qualité de Mère de Dieu comme la source de toutes les autres grâces qui ont été accordées à la très sainte Vierge, il faut pourtant avouer qu'elle n'est pas la plus grande, et que Marie a été plus heureuse pour avoir aimé Jésus-Christ, que pour l'avoir conçu et enfanté; elle est bénie entre toutes les femmes, et par dessus le reste des créatures, non pas précisément parce qu'elle est Mère de Dieu, mais parce qu'ayant été choisie pour être Mère de Dieu, elle a reçu une abondance de grâces proportionnée au sublime état auquel elle était destinée; de sorte que, selon le témoignage des SS. Pères, elle est plus heureuse pour sa sainteté que pour sa dignité. Ne nous plaignons donc pas, Chrétiens, de ne pouvoir prétendre à l'un de ces avantages, puisqu'il nous est permis d'aspirer à l'autre, ou plutôt bénissons la magnificence du Sauveur, qui veut bien nous faire part de tous les deux, et nous accorder, selon l'esprit, le privilège que sa sainte Mère a eu même selon la chair; puisqu'il promet à ceux qui font la volonté de son Père de les faire participer à cette sublime alliance, et que quiconque a conçu Jésus-Christ en son cœur peut aussi par les bons conseils et les bons exemples qu'il donne, l'enfanter dans le cœur de son prochain.

Je dis plus, mes Frères, c'est qu'après avoir vu à quel comble de grandeur le Verbe Eternel a élevé sa mère dans cet adorable mystère, et par quelles vertus cette sainte créature s'est disposée à cette haute dignité, j'ai à vous annoncer qu'il se fait tous les jours quelque chose en nous de semblable, puisque, selon S. Paul, le Fils de Dieu veut naître en nous, et y prendre une nouvelle vie par le moyen de la grâce, de la foi et de la charité; d'où vient que ce même Apôtre souhaite de le former dans nos cœurs par sa parole, *Filioli quos iterum parturio donec formetur in vobis Christus*. C'est même une vérité de notre foi, que ce Sauveur vit en nous par la grâce, et que par ce moyen Dieu nous élève jusqu'à la participation de sa nature et à la qualité de ses enfants. Or nous devons coopérer à ce bienfait inestimable par les mêmes vertus que la glorieuse Vierge a pratiquées dans ce mystère, et écouter les sollicitations pressantes par lesquelles Dieu nous invite à retourner à lui, et à faire cette divine alliance, comme des

ambassades qu'il nous envoie pour nous porter la même nouvelle que l'Ange annonça à la bienheureuse Vierge, *ecce concipies et paries* : il ne tient qu'à nous de recevoir ce même Fils de Dieu, et de lui donner la vie ; il nous en fait porter la parole, il n'attend que notre consentement, il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de venir à nous. Ah ! mon Dieu, que vous êtes charitablement attendri sur les misères des hommes, et que vous avez d'admirables condescendances pour eux de ne vous contenter pas d'être né une fois pour tous, si vous ne naissez encore dans tous ? Mais que nous sommes étrangement ennemis de nous-mêmes, et de notre propre bonheur de rebuter si souvent les avances et les démarches si obligeantes que vous nous faites pour venir à nous ? car souvenez-vous, Chrétiens, que ce n'est pas assez de concevoir le Fils de Dieu dans nos cœurs, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, il faut l'enfanter et le mettre au jour, *ecce concipies et paries*, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de former de bons désirs, mais qui avortent et qui demeurent sans effets. Il faut, à l'exemple de la glorieuse Vierge, prononcer *fiat*, et cette parole prononcée comme il faut, ne sera pas moins efficace dans notre bouche qu'elle le fut dans la sienne, pourvu qu'elle parte d'une volonté ferme, entière et absolue, *velle fortiter et integre*, comme dit S. Augustin.

Pour cet effet, nous ne pouvons obtenir des secours plus puissants que par l'intercession de cette Vierge sainte, car quand Marie n'aurait que la qualité de Mère de Dieu, il serait juste que toutes les créatures lui rendissent hommage, cette qualité lui servant de tout, et la mettant au-dessus de tout. Mais quand nous pensons que cette même Mère de Dieu est aussi la nôtre, qu'elle ne dédaigne pas d'en porter le nom, d'en remplir les charges, et même de se servir de l'autorité que l'une lui donne pour s'acquitter plus parfaitement des fonctions de l'autre, notre intérêt ne nous oblige-t-il pas de nous consacrer à son service, de nous faire l'honneur d'être du nombre de ses enfants ? N'avons-nous pas tous les engagements imaginables de lui être fidèles, et de lui rendre tous les devoirs que des enfants doivent rendre à ceux dont ils ont reçu la vie ? C'est la Mère de Dieu que Jésus-Christ honore, que Jésus Christ respecte. Dans cette vue je ne puis assez faire pour son service et pour sa gloire. Mais cette Mère de mon Dieu a bien voulu être la mienne, et par ce titre s'intéresser en tout ce qui me regarde, et s'employer pour me procurer un bonheur éternel ; ne dois-je donc pas entrer dans tous les sentiments d'un enfant reconnaissant, lui rendre amour pour amour, des services respectueux pour les charitables offices d'une mère, et enfin toute la soumission que ces deux titres méritent et exigent de moi ? C'est dans ces senti-

ments, Chrétiens, que nous devons compter le jour auquel elle est déclarée Mère de Dieu pour le premier de notre naissance à la grâce, et de notre espérance à la gloire que je vous souhaite, etc.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

S. GRÉGOIRE LE THAUMATURGE. — 265

1° Grande est la fête que nous célébrons aujourd'hui. Le printemps naît avec tous ses charmes, le Soleil de justice se lève, les Anges font entendre leurs plus joyeux cantiques. Un nouvel Adam paraît et le Saint-Esprit vient habiter parmi les hommes.

2° L'ange Gabriel salue Marie et lui annonce qu'elle sera Mère de Dieu. Marie est prudente ; elle est sage. Elle désire être éclairée, car elle craindrait que Dieu lui demandât le sacrifice de sa virginité. Mais l'ange la rassure. Ce n'est pas comme Eve qui croit sans examen à la parole du serpent et se perd.

3° Unissons-nous à l'Ange pour glorifier Marie, pour la saluer pleine de grâce ; le Seigneur est avec elle ; le Roi de gloire avec son humble servante ; le plus beau des enfants des hommes avec la plus belle des femmes ; celui qui sanctifie tout avec l'immaculée. Il est avec elle et il procède d'elle, le Dieu homme parfait en qui habite la plénitude de la divinité. Elle est la source de la lumière qui illumine tous ceux qui croient en elle.

4° Jésus-Christ, perle d'un prix infini, est conçu par la Vierge. Il y a en lui deux natures distinctes et sans confusion, la divinité et l'humanité. Il ressemble à son Père en tout, comme Dieu ; il nous ressemble en tout comme homme, le péché excepté.

5° Les patriarches, les prophètes désiraient d'un désir ardent voir le mystère qui s'accomplit aujourd'hui. Ils ne le virent qu'en figure, ils n'en connurent quelque chose que par des révélations et des visions. Aujourd'hui Marie pleine de grâce reçoit dans son sein la perle mystérieuse. Elle est l'arche de sanctification, l'arche couverte d'or à l'intérieur et à l'extérieur ; l'arche qui contient le trésor de Dieu et notre trésor. Louons donc Marie et glorifions-la avec les anges. Louons le Seigneur et répétons avec les esprits bienheureux l'éternel *Sanctus*.

S. AUGUSTIN. — 430

1° La terre entière doit tressaillir d'allégresse en une si belle solennité. C'est aujourd'hui que la faute de nos premiers parents est réparée ; aujourd'hui que la sentence portée contre Eve : *Tu enfanteras tes fils dans la douleur*, est rapportée parce que

Marie a enfanté le Seigneur dans la joie. Eve a donné le jour au pécheur, et Marie à l'innocent. Eve a donné le jour à des enfants pour qu'ils meurent : Marie enfante pour nous donner la véritable vie. Elle est pleine de grâce et le Seigneur est avec elle.

2° Marie chante son cantique de reconnaissance. Son âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a fait en elle de grandes choses; les choses que l'Ange a annoncées lorsqu'il a dit : *Voilà que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un Fils, et son nom sera Jésus. Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi la chose qui naîtra de vous sera appelée le Fils de Dieu.* O bienheureuse Marie, le siècle tout entier captif attend votre assentiment; le monde vous fait auprès de Dieu le garant de sa foi. Ne tardez pas, ô Vierge. Hâtez-vous de dire un mot à l'envoyé céleste et recevez, dans votre sein le Fils de Dieu devenu votre fils. Donnez votre consentement et éprouvez l'effet de la puissance divine [1].

3° Marie a répondu à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole*, et le grand mystère s'est accompli. Elle s'est présentée devant Dieu comme une humble servante, prête à accomplir toutes ses volontés, et la voilà devenue la Mère de Dieu lui-même. O bienheureuse obéissance ! ô grâce insigne, accordée à l'humble soumission de la Vierge ! O Vierge digne de toutes louanges ! Quels hommages le genre humain pourra-t-il vous adresser qui soient dignes de vous? Au moins écoutez nos prières et obtenez-nous la réconciliation avec votre Fils. Suppléez auprès de lui à notre indignité, à notre faiblesse. Vous êtes l'unique espérance des pécheurs, et c'est par vous seule que nous pouvons espérer d'arriver au ciel [2].

1. Audisti quomodo fiet istud, quia Spiritus sanctus superveniet in te, ut prolem gignas et virginitatem non perdas ; filium proferas, et post partum incorrupta permaneas. O beata Maria, sæculum omne captivum tuum deprecatur assensum, te apud Deum mundus suæ fidei obsidem fecit. Noli morari, Virgo, nuntio festinanter responde verbum, et suscipe Filium. Da fidem et senti virtutem. *Ecce*, inquit, *ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Nec mora revertitur nuntius, et virginalem thalamum ingreditur Christus. *Apud* Combefis, tom. VI, p. 365.

2. Accipe itaque quoscumque exiles, quoscumque meritis tuis impares gratiarum actiones, et cum susceperis vota, culpas nostras orando excusa. Admitte nostras preces intra sacrarium exauditionis, et reporta nobis antidotum reconciliationis. Sit per te excusabile, quod per te ingerimus ; fiat impetrabile quod fida mente poscimus. Accipe, quod offerimus, redona quod rogamus, excusa quod timemus, quia tu es spes unica peccatorum, per te speramus veniam delictorum, et in te beatissima nostrorum expectatio præmiorum. Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes etc. *Apud* Combefis, tom. VI, p. 365.

S. CYRILLE D'ALEXANDRIE. — 444

(Sermon prononcé au Concile d'Ephèse.)

1° Le saint orateur fait d'abord l'éloge des Pères du concile, colonnes de la foi, tours inébranlables, économes fidèles et prudents, collègues des apôtres, chefs de la sainte Eglise, honneur du sacerdoce divin, sages vengeurs de l'honneur de la Mère de Dieu. — Il fait aussi l'éloge de la ville d'Ephèse, illustre par les saints qu'elle a donnés à l'Eglise, illustre surtout en ce moment, par les saints qui y sont venus de toutes parts, semblables aux anges de Dieu, pour résister aux efforts de Satan et des hérétiques.

2° Il salue S. Jean, apôtre et évangéliste, le disciple vierge, l'exterminateur des hérésies, le port et le rempart de la ville d'Ephèse, le nourricier des pauvres et le consolateur des affligés.

3° Mais c'est surtout à Marie qu'il adresse ses hommages, et il chante un véritable cantique de louanges en son honneur [1]. Il célèbre sa maternité divine et, quinze fois de suite, dans la même page, il la salue du titre glorieux de Mère de Dieu.

4° Qui donc nous donnera la paix au milieu des troubles suscités par les barbares, les gentils, les hérétiques et plus que tous les autres, Nestorius? Qui nous sauvera sinon Marie? En vain Nestorius essaie de gagner à sa cause les empereurs et les reines, il sera vaincu par Marie, car en le combattant, c'est en elle que nous mettons notre espérance.

5° Le saint docteur rend témoignage à la suprématie univer-

1. Salve tu quoque Maria Deipara, Virgo mater, lucifera, vas incorruptum. Salve Virgo Maria, Mater et ancilla; Virgo quidem, propter eum qui natus est ex te virgine : mater vero propter eum quem in tuis ulnis gestasti et lacte tuo nutrivisti : ancilla propter eum qui formam servi accipit. Ingressus enim est Rex in tuam civitatem, seu potius in uterum tuum, rursusque egressus est ut ipse voluit, ac porta tua clausa permansit. Concepisti enim sine semine, ac divina quadam ratione genuisti. Salve Maria, templum, hospes, immo sanctum, quemadmodum clamat propheta David : *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate* (Ps. LIV, 5). Salve Maria pretiosissimum totius orbis monile, salve Maria, columba incorrupta salve Maria lampas inextinguibilis ex te enim natus est Sol justitiæ. Salve Maria, locus ejus qui loco non capitur; quæ unigenitum Deum Verbum cepisti; quæ spicam sine aratro et semine immarcescibilem germinasti. Salve Maria Deipara, propter quam prophetæ clamant; ob quam pastores laudant ac tremendum illud canticum miscent cum Angelis : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Salve Maria Deipara, propter quam Angeli choros ducunt, exultant Archangeli tremendos hymnos emittentes. Salve Maria Deipara propter quam Magi adorant, ab illustri stella deducti. Salve Maria Deipara, propter quam duodenum Apostolorum decus est electum. Salve Maria Deipara, propter quam Joannes adhuc in utero matris cum esset, exiliit et adoravit lucerna perenne lumen. Salve Maria Deipara per quam ineffabilis gratia prodiit etc. etc. *Apud* COMBEFIS, tom. VI p. 352.

selle de l'évêque de Rome, à qui l'on a recouru dans l'affaire de Nestorius [1].

S. PROCLUS. — 447

S. Proclus, archevêque de Constantinople, prononça ce discours au concile d'Éphèse. Il y traite de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie.

1° C'est Marie qui a rassemblé les Pères du concile pour célébrer sa gloire, et se livrer à l'allégresse que leur procurent ses grandeurs. Elle est véritablement la Mère de Dieu, et elle est vierge. Sa virginité est un trésor que rien n'a souillé; c'est le paradis du nouvel Adam; l'officine où s'est accomplie l'union des deux natures: la chambre nuptiale où le Verbe a pris notre chair pour épouse.

2° Dieu ne rougit pas de naître d'une femme, parce qu'il le faisait pour nous donner la vie, mais il naquit en Dieu, et sa Mère ne perdit rien de son intégrité virginale. Glorieux Fils et glorieuse Mère!

3° L'homme avait péché. Il fallait que le coupable périt éternellement ou que sa faute fût expiée. Mais l'homme ne pouvait rien pour payer sa dette; l'ange non plus. Il n'y avait que Dieu, mais Dieu n'était pas homme, et il était nécessaire que la victime expiatrice fût un homme. Dieu, dans sa miséricorde infinie, se fait homme. Il s'incarne dans le sein de Marie; il naît et nous avons un Rédempteur. Livré à la mort il détruit la mort; et nous fait partager l'immortalité qui n'appartenait qu'à lui seul.

4° Jésus-Christ roi par sa nature même, ne méprisa pas le genre humain, esclave du démon depuis tant de siècles. Il vint, lui qui est toujours et partout, et versa son sang pour nous. Il livra à la mort la chair qu'il avait prise d'une Vierge, et se laissant attacher au bois de la malédiction, il détruisit notre malédiction. Il n'est pas seulement homme; il n'est pas seulement Dieu, mais il est Homme-Dieu pour pouvoir nous racheter. Il n'est pas un autre Dieu, une autre personne que le Verbe-Dieu, car s'il était une autre personne il y aurait en Dieu quatre personnes et non pas trois. Jésus-Christ était donc Dieu et homme tout ensemble. C'est pourquoi il a pu nous sauver au prix de ses souffrances, sans déchoir de ses grandeurs. C'est pourquoi

1. Quod enim ita res plane se habeant, testem locupletem proferamus, sanctum Cœlestinum ac universi orbis Archiepiscopum, Patremque ac Patriarcham magnæ urbis Romæ, qui et ipse te per litteras adhortatus est, ut ab insana illa tua blasphemia desisteres. Sed ei quoque non obtemperasti, et gloriatus es in vanitate stultitiæ tuæ. *Apud* Combefis, tom. VI, p. 355.

aussi la bienheureuse Vierge Marie sa Mère doit être proclamée Mère de Dieu [1].

DEUXIÈME SERMON

1° Ce second sermon que plusieurs attribuent à S. Jean Chrysostome s'étend d'abord sur la splendeur des fêtes célébrées en l'honneur des saints.

2° Il rappelle les titres de grandeur des patriarches, des prophètes et des autres justes de l'ancien Testament; mais leur grandeur n'est rien, si on la compare à celle de Marie, Mère de Dieu. Celui qu'ils ont espéré, celui qu'ils ont annoncé, elle le possède dans son sein et la divinité ne perd rien de sa sainteté ni de sa grandeur en habitant ce temple.

3° Parcourez la création tout entière, la terre, le ciel, les neuf chœurs des Anges, vous ne trouverez rien de semblable à Marie, rien qui l'égale. Les cieux racontent la gloire de Dieu; les Anges le servent avec crainte; les Archanges l'adorent en tremblant, les Chérubins ne peuvent supporter sans frayeur l'éclat de sa gloire; les Séraphins n'osent en approcher et répètent avec crainte l'éternel *Sanctus* : mais Marie est sa mère et elle le nomme son enfant.

4° Plusieurs femmes ont pu être proclamées heureuses : Sara, Rébecca, Lia, Débora, Elisabeth. Mais Marie est heureuse entre toutes les femmes. Elle fait disparaître la malédiction qui pesait sur son sexe, du jour où elle devient la Mère du Sauveur, l'arche

1. Ipse, Deus cum esset, nempe Emmanuel, homo factus est; et id quidem quod erat salutem contulit : quod vero factum est, passiones ac mortem subiit. Quocirca cum Ecclesia eum spinis coronatum Synagogæ ludibrio cerneret, lugens tantum facinus, aiebat : *Filiæ Jerusalem egredimini, et videte coronam, qua coronavit eum mater sua* (Cant. III, 11). Ipse namque spineam coronam gestavit, spinarumque dissolvit sententiam. Ipse in sinu Patris atque in utero Matris. Ipse in ulnis matris et super ventorum pennas incedens. Ipse in cœlis ab Angelis adorabatur, atque in terris communi cum publicanis mensa discumbebat. Ipsum in quem nec Seraphim audebant aspicere, Pilatus interrogabat; servus colaphis cædebat, et creatura horrebat; cruci affigebatur, nec thronum gloriæ deserebat; sepulchro claudebatur; et cœlum pellis instar extendebat; inter mortuos reputabatur; et despoliebat infernum ; hic per calumniam seductor vocabatur; illicque sanctus gloriose prædicabatur. O mysterium ! Miracula video et divinitatem prædico; passiones cerno, nec humanitatem inficior ! Cæterum Emmanuel naturæ quidem portas aperuit ut homo; Virginitatis autem claustra non violavit, neque perrupit, ut Deus ; quia ita ex utero est egressus, sicut per aurem fuerat ingressus. Ingressus est sine passione ; egressus est absque ulla corruptione, juxta quod ait Ezechiel Propheta : *Convertit me*, inquit, Dominus ad viam portæ sanctuarii exterioris, quæ respiciebat ad Orientem ; et hæc clausa erat (*Ezech.* XLIV, 1). En aperte declaratam sanctam Dei Genitricem Mariam. Dirimatur ergo omnis contradictio, ac scripturarum doctrina illustremur, quo et cœlorum consequamur regnum in Christo, cui gloria in sæcula sæculorum. Amen. *Apud* Combefis, tom. VI, p. 357.

d'alliance, le vase d'or dans lequel le prix de notre rançon repose.

TROISIÈME SERMON

1° S. Proclus fait d'abord l'éloge de la virginité, vertu divine et angélique, vertu qui permet à Dieu de régner sans partage sur les cœurs qui la possèdent. Elle est le paradis de Dieu, dans lequel est planté l'arbre de vie : elle est la terre où coulent le lait et le miel. S. Jean fut vierge ; il se nourrit de ce miel sacré, et il mérita de verser l'eau du baptême sur la tête du Sauveur.

2° La virginité est une lampe ardente. Heureux ceux qui conservent cette lampe allumée, pour recevoir le divin Époux. Ce fut la virginité qui rendit l'apôtre S. Jean particulièrement cher au Seigneur, et qui délivra Daniel de la gueule des lions.

3° La virginité de Marie, incomparablement plus parfaite que celle de tout autre vierge, fit d'elle un tabernacle digne de servir d'habitation au roi des rois, tabernacle plus saint, plus parfait que celui préparé par Moïse. Le prêtre éternel seul a pénétré dans ce Tabernacle, une fois. Pour nous, aimons à en approcher, si nous voulons être agréables au Seigneur. Surtout n'imitons pas les hérétiques et les impies qui outragent le Fils de Dieu, en enlevant quelque chose à la gloire et à l'intégrité parfaite de sa mère.

4° S. Proclus établit ici, entre l'Ange et Marie, un dialogue dans lequel il fait ressortir, la prudence, l'humilité et la soumission de Marie à la volonté de Dieu.

5° Il établit un parallèle entre Elisabeth mère de Jean, figure de la synagogue, et Marie Mère de Jésus, figure de l'Eglise. La grâce accordée à Elisabeth était un gage pour Marie de celle qui lui était promise : les grâces faites à la synagogue sont de même le gage de celles que l'Eglise attend de Dieu.

6° Le Verbe divin s'adresse à Marie, par la bouche de l'orateur, et lui demande de ne pas tarder à donner son consentement. Il est temps d'avoir compassion des misères des hommes. Dieu ne perdra rien de sa perfection infinie en se faisant homme, et les humiliations de son humanité ne terniront en rien la gloire de sa divinité. Marie non plus ne perdra pas la sainte virginité qu'elle a promis à Dieu de garder. Sa maternité divine y ajoutera au contraire un nouvel éclat.

7° L'incarnation du Verbe troubla le démon qui jouissait en paix de l'empire du monde. Il résolut d'opposer un déluge de vices aux grâces infinies que Dieu allait répandre sur la terre par l'entremise de Marie. Mais celui qui avait vaincu la première femme a la tête écrasée sous le talon de la nouvelle Eve, que la vertu du Très-Haut a ombragée et qui a donné le jour à la sainteté par essence.

S. PIERRE CHRYSOLOGUE. — 450

Ce saint docteur a laissé plusieurs homélies sur l'Evangile de l'Annonciation. Ce sont des explications peu développées du texte sacré et nous y trouverions difficilement quelque chose que nous n'ayons déjà rencontré ailleurs. Il a aussi laissé trois sermons.

PREMIER SERMON

1° On n'approche qu'avec crainte et respect des appartements intimes des grands de la terre. Quelle crainte, quel respect ne sont point nécessaires pour approcher de nos mystères sacrés et contempler de près l'Incarnation du Fils de Dieu? Ne sondons pas avec une vaine curiosité les merveilles de la miséricorde et de la sagesse divine. Dieu a voulu que le sein d'une vierge devînt sa demeure ; il a daigné emprunter à cette Vierge sainte la chair dont il s'est revêtu pour nous : comment une telle miséricorde est-elle possible ? comment un tel miracle a-t-il pu s'accomplir ? C'est le secret de Dieu. La foi nous l'enseigne et nous le croyons. Sans la foi nous ne pourrions même pas soupçonner de pareils mystères, à plus forte raison les comprendre, nous qui ne comprenons pas même la plus petite des œuvres du Créateur.

2° Rien de conforme à la raison comme de croire, sans les pénétrer, les mystères que notre foi nous enseigne. Ce dont nous ne voyons pas la raison d'être en a une cependant, et cette raison est la volonté infiniment sage et infiniment puissante du Seigneur. Tout ce que Dieu veut, il peut l'accomplir. Imitons donc Gabriel qui fait ce que Dieu lui ordonne, quoiqu'il ne comprenne pas le mystère de l'Incarnation dont Dieu l'institue le héraut. Imitons la Vierge qui croit, la nature qui se soumet, les cieux qui racontent cette merveille, les Mages qui annoncent la venue du Sauveur, les bergers qui l'adorent, les animaux qui le reconnaissent. Si nous avons plus tardé que les anges à lui offrir nos hommages, au moins ne nous laissons pas prévenir par des êtres sans raison ; ne tombons pas au-dessous d'eux.

DEUXIÈME SERMON

1° L'homme avait entendu parler de Dieu, le monde avait senti son action, mais personne ne l'avait vu, et les créatures privées de la vue du Seigneur gémissaient sous un dur esclavage ; elles rendaient avec tristesse leurs hommages à ce maître invisible. La

crainte de ce Dieu, de ce Créateur inconnu, éloignait les hommes de lui et les portait à adorer des créatures. Trop de crainte détruit l'amour, et fait à la fin désirer et rechercher la mort comme un repos. Pierre, saisi de crainte à la vue de la puissance de Jésus-Christ, voulait qu'il s'éloignât.

2° Dieu voyant les ravages causés par la crainte parmi les hommes, veut les rappeler à lui par l'amour ; il veut se les attacher par les liens d'une affection sincère fondée sur sa grâce. Il se montre plein de douceur envers Noé, avant le déluge, et l'invite à la confiance. Il l'avait aidé dans la construction de l'arche, l'y avait fait entrer et l'avait refermée sur lui. Quelle bonté il témoigne au saint patriarche Abraham, à Isaac, à Jacob, à Joseph, à Moïse ? Il donne, pour premier précepte à son peuple, l'amour de Dieu. Mais l'homme ne voyait pas Dieu et bien rares étaient ceux qui l'aimaient.

3° Cependant plusieurs, touchés par les témoignages de sa bonté, avaient conçu pour lui un véritable amour ; cet amour enfantait le désir de le voir des yeux de la chair. Comment ? L'amour et le désir ne connaissent pas d'impossibilité. Moïse ne disait-il pas : *Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-moi votre face* (Exod. xxxiii, 18) ? David disait aussi au Seigneur : *Montrez-nous votre face* (Ps. lxxix, 4). Et si les idolâtres sculptèrent des figures pour les adorer, c'était le désir de voir Dieu qui les y poussait.

4° Dieu voulut satisfaire un désir si naturel et si légitime. Nous sommes faits à son image ; pour que nous puissions le voir, il se fit lui-même à la nôtre. Il n'était pas indigne de lui de se faire homme pour venir vers les hommes et se montrer à eux.

TROISIÈME SERMON

1° Ne regardez pas comme au-dessous de Dieu et peu digne de sa grandeur infinie d'être né revêtu de la nature humaine. Il naquit ainsi librement, sans nuire à sa divinité, pour la réparation de la nature humaine. Une Vierge le conçut, une Vierge l'enfanta et demeura Vierge, avec les joies de la maternité.

2° Si Dieu honore à ce point la nature humaine, pourquoi l'homme se déshonore-t-il ? Pourquoi ne réfléchissez-vous pas au but pour lequel vous avez été fait ? Tout ce monde visible a été tiré du néant pour vous, mais vous n'êtes pas tel qu'il puisse vous suffire. Vous êtes le roi des choses de la terre, mais votre âme est faite pour le ciel ; elle doit aspirer vers Dieu, car vous avez une autre fin que les simples animaux.

3° Vous portez en vous l'image de Dieu ; vous êtes son représentant sur la terre ; il n'a pas cru indigne de lui de s'abaisser

jusqu'à vous devenir semblable. Ne discutez donc pas ses mystères et ses bienfaits ; profitez-en.

4° L'envie du démon contre les hommes a causé la perte de nos premiers parents et notre perte. Jésus-Christ, par sa naissance, est venu renouveler notre nature. Il s'est fait petit enfant ; il a parcouru les divers âges ; il s'est fait homme pour relever et soutenir les hommes, pour les diviniser en leur communiquant son esprit ; il a accepté la mort, la douleur, le travail, tout ce qui provenait du péché pour détruire le péché et ne laisser rien en nous de ce qui vient de la terre, afin de nous faire partager avec lui les joies de son royaume céleste.

S. BASILE DE SÉLEUCIE. — 458

Discours sur la très sainte Vierge Marie Mère de Dieu et sur l'incarnation du Verbe.

1° Le saint orateur dit que celui qui veut louer Marie trouve une ample matière à ses louanges. Cependant lui-même n'a osé l'entreprendre que parce qu'il s'y voyait obligé, car il s'en reconnaissait indigne. Moïse n'avait-il pas tout tenté autrefois, pour écarter de lui la mission de délivrer son peuple de la servitude d'Egypte, parce qu'il ne se croyait pas à la hauteur d'une telle entreprise ?

2° Il est difficile d'avoir sur Dieu des pensées vraiment dignes d'un tel objet, plus difficile encore de les exprimer dans le langage humain ; il est difficile aussi d'avoir des pensées en rapport avec la grandeur et la sainteté de la Mère de Dieu, et d'en parler selon son mérite. Prions-la pour qu'elle-même nous obtienne des paroles en rapport avec un but si sublime.

3° Nous croyons à l'existence de Dieu ; mais il n'est pas donné à notre intelligence de comprendre son essence. Les créatures nous révèlent quelque chose de sa grandeur et de ses perfections. Lui-même nous a révélé qu'il est un seul Dieu en trois personnes.

4° L'homme fut créé d'après ce modèle divin, et il reflétait quelques rayons de cette beauté infinie. Mais la tache du péché vient défigurer cette beauté, et nous assimiler aux animaux sans raison. Les châtiments attirés par nos crimes ne nous ramenaient pas au bien. Alors Dieu voulut que la grâce surabondât où le péché avait abondé. Lorsqu'il vit tout désespéré, il fut, pour parler notre langage, touché de compassion ; il transforma sa juste colère en sentiments d'amour. Il envoya l'auteur de son image sur la terre, pour rendre à cette image une nouvelle beauté. L'artisan divin prit la forme de serviteur, sans cesser d'être Dieu, pour rendre aux esclaves du péché, leur liberté première,

leur noblesse d'origine et faire d'eux de véritables enfants de Dieu semblables à leur Père céleste.

5° Dieu ayant résolu de purifier son image, se rend semblable à elle; voulant rendre la chair immortelle, il se revêt de chair. Il se fait homme complet pour assurer le salut complet à l'homme. Les prémices de notre nature avaient été corrompues par le péché, il fallait d'autres prémices parfaitement innocentes et ayant accompli toute justice, pour que, ne faisant qu'un avec elles, nous devinssions justes nous-mêmes. Morts en Adam, nous devions être vivifiés en Jésus-Christ. Sans doute le Fils de Dieu aurait pu nous justifier par sa seule volonté, sans s'incarner. Mais il voulut que la nature vaincue par le péché fût à son tour victorieuse du péché ; c'est pourquoi il vécut parmi nous avec une chair en tout semblable à la nôtre, le péché excepté, pour condamner le péché dans la chair.

6° Dieu n'avait pas abandonné ceux qui ont vécu avant l'Incarnation. Ils pouvaient être sauvés par la vertu de celui qui devait venir, s'ils croyaient en lui et observaient les lois divines. Pour les y aider, le Seigneur suscita des juges, des rois, des prophètes, des prêtres. Enfin apparut celle qui devait donner le jour à son Fils unique.

7° Comment s'accomplit dans le sein de Marie l'union de la divinité avec l'humanité ? Nous ne saurions l'expliquer, puisque nous ne connaissons pas même le mystère de l'union de notre corps avec notre âme. Comment le Dieu fait homme put-il être conçu et naître d'une mère toujours vierge ? Ce miracle ne lui était pas plus difficile que celui de créer l'homme d'un peu de limon, et la femme d'une côte empruntée à Adam. Rien n'est impossible à Dieu. Il n'y avait rien non plus d'inconvenant pour lui à prendre un corps, et à demeurer dans le sein de sa mère, car le corps, par lui-même, est bon : le péché seul le dégrade et le souille. Mais il était nécessaire, pour son honneur, que sa mère fût d'une pureté et d'une sainteté incomparables, les plus hautes que puisse atteindre une pure créature. Telle était Marie. Dieu vint donc en elle, sans quitter le ciel ; car il est partout à la fois. L'ange au contraire n'est qu'en un lieu, et Gabriel quitta le ciel lorsqu'il descendit vers Marie.

8° La pauvreté n'était pas un déshonneur pour le Fils de Dieu s'incarnant. Que peuvent être les richesses de la terre pour celui qui possède les richesses du ciel, et qui vient dans le dessein de nous les communiquer ? Les richesses de sa bonté, de sa miséricorde, de sa sagesse, de sa puissance, voilà celles qu'il faut admirer en lui et désirer de lui, lorsqu'il se fait Fils de la Vierge. Sa pauvreté, ses souffrances par lesquelles il nous a procuré le salut dont nous avions besoin, voilà ce qui doit exciter notre reconnaissance.

9° Quelle langue pourra célébrer assez celle que le messager céleste salue pleine de grâce ? S. Paul dit des autres saints que le monde n'était pas digne d'eux : que dirons-nous de Marie ? Réjouissez-vous, ô Vierge! De vous naîtra celui qui est la joie de tous les hommes. Il nous délivrera de la haine de Dieu, il détruira l'empire de la mort ; il donnera à tous l'espérance de la résurrection. Vous êtes le paradis où est planté l'arbre de vie ; vous êtes la médiatrice entre Dieu et les hommes ; vous êtes le temple de Dieu sur la terre.

10° Les paroles de l'ange troublent Marie ; mais Gabriel la rassure et lui annonce le grand mystère de sa maternité virginale. Elle prononce son *fiat : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole*, et le plus grand des miracles, l'union de la divinité avec l'humanité en la personne du Verbe est accomplie. Le Sauveur naîtra dans l'humble étable de Bethléem et tous les mystères de sa vie mortelle, jusqu'à sa mort sur la croix pour notre salut, s'accompliront à leur tour. Marie s'humilie devant le Fils qu'elle porte dans son sein, et le prie de la rendre digne de remplir envers lui tous les devoirs maternels. Elle n'a pas seulement des devoirs; elle a le pouvoir que lui confère sa dignité. Si les saints sont puissants auprès de Jésus, quelle sera la puissance de sa Mère ? Prions donc Marie, honorons-la et aimons-la comme elle mérite d'être aimée.

HESYCHIUS. — 650

(*Prêtre de Jérusalem.*)

1° Toute langue, si elle est juste, imite autant qu'elle le peut, l'archange Gabriel, et salue avec lui la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu. Que de titres ne lui donne-t-on pas? On proclame que le Seigneur est venu par elle, qu'il a pris d'elle la chair avec laquelle il s'est montré parmi nous. On l'appelle la mère de la lumière, l'étoile de la vie, le temple plus vaste que le ciel, le jardin non semé et cependant fertile.

On la compare, pour l'élever infiniment au-dessus, à l'arche de Noé. On dit que l'adorable Trinité tout entière est venue à elle : le Père pour la protéger de l'ombre de sa puissance, le Saint-Esprit pour accomplir dans son sein le plus grand des mystères ; le Fils pour y prendre un corps et une âme comme les nôtres.

2° Voulez-vous comprendre combien est grande la dignité de la Mère de Dieu? Elle a porté dans son sein, comme une mère porte son enfant, le Fils unique de Dieu, le créateur du monde. Elle a renouvelé notre origine et donné au monde un Adam nouveau, une Eve nouvelle. Elle a mis en fuite le dragon et ouvert le para-

dis. Aussi la sainte Ecriture est-elle remplie, à chaque page, des figures qui la représentent.

3° David dit au Seigneur : *Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification* (Ps. CXXXI, 8). Levez-vous du sein de votre Père, non pour vous en séparer, mais pour aller, sans en sortir, dans le lieu de repos que vous vous êtes préparé, dans le sein de Marie, dans l'étable de Bethléem, dans la crèche. Levez-vous et avec vous Marie, l'arche de votre sanctification, votre tabernacle, votre ciel, ô divin soleil de justice.

4° Ce que le prophète avait annoncé s'accomplit. Une vierge conçoit et enfante un Fils, Emmanuel, Dieu avec nous. Elle croit à la parole de l'Ange. La vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, et elle devient la Mère de Dieu lui-même.

S. ANDRÉ DE JÉRUSALEM. — 730

Ce vénérable auteur donne un commentaire assez étendu du passage de l'Evangile qui rapporte le mystère de ce jour. 1° Il fait assister ses auditeurs au conseil tenu entre la miséricorde et la vérité de Dieu, entre sa justice et sa paix, conseil où se résout l'incarnation du Fils de Dieu, qui apporte la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

2° Le Père des miséricordes, voyant que la loi donnée par les mains de Moïse ne conduit rien jusqu'à la perfection, envoie l'un des premiers princes de sa cour céleste, à Nazareth, vers une vierge mariée à un homme appelé Joseph. L'Ange salue la vierge en la proclamant pleine de grâce. Jamais telle salutation n'avait été adressée à une créature humaine.

3° L'Ange ajoute que le Seigneur est avec Marie; le Seigneur tout-puissant, le Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Marie est l'urne d'or, destinée à renfermer la véritable manne qui vient du ciel. Elle est aussi la gloire des patriarches et des prophètes.

4° Elle est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle possède celui en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; parce qu'elle est vierge et mère tout à la fois; parce qu'elle a hérité de la bénédiction promise à Abraham pour toutes les nations; parce que son fils Jésus est le Dieu béni dans les siècles des siècles. C'est le fruit de son sein qui donne la vie et la santé au genre humain; c'est lui qui rend douces les eaux amères, et fait jaillir les eaux de la vie éternelle.

5° Marie fut troublée par la nouveauté des paroles de l'Ange; mais il n'y eut rien en elle de cette incrédulité dont Zacharie fut puni. Aussi l'Ange la rassura-t-il et se hâta-t-il de lui exposer le sujet de son ambassade. Il lui dit la maternité divine qui lui

est offerte de la part de Dieu, il lui fait connaître que sa virginité n'en souffrira point. Il montre l'action des trois personnes divines dans cet adorable mystère du Verbe. Alors Marie donne le consentement attendu. Elle est la servante du Seigneur : que la volonté de son souverain maître s'accomplisse en elle. L'Ange se retira, mais le Seigneur ne s'éloigna point. Il était dans le sein de Marie, son fils et notre frère.

BÈDE LE VÉNÉRABLE. — 735

Homélie sur l'Evangile du jour.

1° L'œuvre de notre rédemption a commencé par le mystère de l'Annonciation, il est donc juste que nous désirions connaître tout ce qui a rapport à ce mystère.

2° Un ange déchu était venu, sous la forme d'un serpent, tromper la première femme et causer ainsi notre perte. Dieu, pour nous sauver, envoya un de ses anges vers une autre femme. Cet Ange est appelé Gabriel, *force de Dieu*, parce que le mystère qu'il annonce est la merveille par excellence de la puissance divine.

3° Marie vers qui l'Ange fut envoyé était de la famille de David, car le Christ devait descendre de ce roi. Elle était mariée quoique vierge, parce qu'il le fallait pour son honneur et pour celui de l'enfant qui devait naître d'elle. Il importait peu que Jésus fût regardé comme fils de Joseph pendant sa vie mortelle, puisqu'après sa mort et sa résurrection, ceux qui croiraient en lui, croiraient nécessairement à la virginité de sa Mère.

4° Marie était pleine de grâce. Un des fruits de cette plénitude fut qu'elle fit vœu la première de garder la virginité, pour être tout entière au Seigneur. Elle était digne de s'entretenir avec les anges dont elle imitait la pureté. Elle fut pleine de grâce, surtout lorsque le Verbe divin source de toute grâce, daigna venir habiter dans son sein et se faire son enfant. Alors le Seigneur était avec elle plus qu'avec nulle autre créature. Vierge, et mère d'un tel Fils, elle était vraiment bénie entre toutes les femmes.

5° Une telle salutation étonne Marie et lui cause une sorte de trouble. Mais l'Ange la rassure; il l'appelle par son nom, comme ferait un ami, et lui annonce le grand mystère. Elle concevra dans son sein un Fils. Il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut. Non qu'il n'ait pas déjà existé et porté ce nom, comme Dieu, avant l'incarnation : de toute éternité il fut grand, de toute éternité il fut le Fils du Très-Haut; mais cette grandeur et cette dignité vont être communiquées à l'humanité qui, dans le Fils de Marie, sera unie à la divinité. Le Fils de Marie, considéré

même comme homme, sera grand et sera le Fils du Très-Haut.

6° Dieu lui donnera le trône de David son père, la royauté sur le peuple d'Israël, et il régnera sur la maison de Jacob éternellement. Le peuple que David avait gouverné ne voulut point accepter pour son roi celui qui lui venait au nom du Seigneur. Mais la véritable maison de Jacob, l'Église est le royaume de Jésus-Christ; il y régnera éternellement. Royauté spirituelle, incomparablement supérieure à toute royauté de ce monde; royauté à laquelle tous les autres rois doivent se tenir humblement soumis.

7° Marie demande à l'Ange comment, ayant fait le vœu de rester toujours vierge, elle pourra devenir mère sans être infidèle à sa promesse sacrée. L'Ange lui répond que le Saint-Esprit surviendra en elle, pour lui conférer une sainteté nouvelle, qui la mette à la hauteur de la dignité de Mère de Dieu, et en même temps pour opérer en elle l'œuvre par excellence de la toute-puissance du Père, l'Incarnation du Verbe. Cette conception surnaturelle et divine sera suivie d'un enfantement également surnaturel et divin, et Marie sera tout à la fois la Vierge des vierges et la Mère de Dieu. La sainte humanité dont se revêtira la divinité du Verbe, sera comme un nuage tempérant l'éclat et l'ardeur de l'adorable Soleil de justice; elle permettra à Marie d'être pour lui ce qu'une mère est pour son enfant.

8° Élisabeth était parente de Marie, quoique de la tribu sacerdotale, parce que Jésus, prêtre et roi, devait descendre de la tribu royale et de la tribu sacerdotale. C'est de lui qu'il est écrit : *Vous êtes prêtre pour l'éternité*; c'est de lui qu'il est dit : *Il régnera sur la tribu de Jacob, éternellement.*

9° Marie, choisie pour être la Mère du Fils de Dieu, accepte, avec une humble soumission, la plus sublime des dignités qui puisse être conférée à une pure créature. Elle dit simplement : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Imitons Marie; soyons les serviteurs du Seigneur. Montrons la même docilité, le même empressement, la même humilité, à faire tout ce qu'il attend de nous. Demandons-lui avec Marie, que sa sainte volonté s'accomplisse pour tout ce qui nous regarde.

ANDRÉ DE CRÈTE. — 761

Exposition de l'Evangile.

1° La bienheureuse Vierge Marie, élevée dans le temple, devait, à sa sortie du saint lieu, retourner à la ville où elle était née, à Nazareth dont le nom signifie *sanctification*. Là s'accomplira l'incarnation de celui qui est le saint par excellence.

2° Dieu envoie donc l'ange Gabriel à Nazareth vers la Vierge Marie. Elle est de la maison de David, car le Christ devait descendre de David. Elle est mariée à Joseph, pour que la Mère et l'Enfant aient un protecteur et soient à l'abri de tout soupçon injurieux. L'Evangile donne la généalogie de Joseph pour constater les droits de Jésus-Christ au trône de David, et parce que, dans le mariage, l'époux passe avant l'épouse.

3° L'Ange se présente réellement à Marie. Ce n'est pas en rêve comme à plusieurs patriarches, mais pendant l'état de veille, qu'elle le voit, l'entend et consent à ce qu'il lui propose au nom de Dieu. Il la salue *pleine de grâce*, parce qu'elle possède tous les dons du Saint-Esprit qui la rendent extrêmement agréable à Dieu. Son salut l'invite à la joie parce qu'il n'en est pas de la faveur qu'il lui apporte comme des voluptés terrestres, que la douleur accompagne et suit. Il la proclame bénie entre les femmes parce que son message ne ressemble pas aux paroles du serpent qui procurèrent à Ève la malédiction et non la bénédiction. Eve admit, sans examen, ce que lui dit le serpent. Marie examine avec prudence et pèse les paroles de l'Ange.

4° L'Ange dit à Marie de ne rien craindre. Elle a trouvé grâce devant Dieu. Elle lui est plus agréable que ne lui fut jamais aucune créature. Et voici que, toujours vierge, elle va concevoir dans son sein le Verbe de Dieu, par son seul consentement. Il sera son fils, homme parfait composé d'un corps et d'une âme. Ce n'est pas de la chair seule du Fils de Dieu fait homme, mais de lui tout entier que Marie sera Mère.

5° Elle lui donnera le nom de Jésus. Les noms doivent, pour être parfaits, se conformer à la nature des choses qu'ils servent à nommer. Le Fils de Marie sera nommé *Jésus*, parce qu'il *sauvera* son peuple et le délivrera de ses péchés.

6° Le Fils de Marie *sera grand*. La même chose a été dite de Jean, mais avec l'addition de ces mots : *devant Dieu*, car Jean était le serviteur de Dieu, et il importait qu'il fût grand devant son Maître, pour lui plaire. Jésus est *grand*, d'une manière absolue. *Qui est grand comme notre Dieu ?* dit le Psalmiste (Ps. LXXVI, 14). Il sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que sa grandeur égalera celle de son Père. Les hommes ne lui donnèrent pas toujours ce titre : ils ne le connaissaient pas; mais son Père l'a fait connaître comme lui-même a fait connaître son Père au monde.

7° Marie ne reçoit pas, sans les discuter, les affirmations de l'Ange. Si Eve avait agi ainsi, elle ne se serait pas perdue. Elle aurait demandé comment un arbre qui n'est pas Dieu pouvait lui communiquer la divinité, et elle aurait reconnu la fraude de l'ennemi.

8° L'Esprit saint ne formera pas seulement un corps dans le

sein de Marie pour que le Verbe de Dieu y soit uni, mais aussi une âme. Il faut que la nature humaine soit complète, pour que nos âmes et nos corps profitent de la rédemption. La vertu du Très-Haut protégera Marie de son ombre, c'est-à-dire que Dieu qui habitera en elle n'y sera point renfermé de manière à n'être pas en même temps partout, dans l'immensité de la création ; mais il sera en elle et auprès d'elle, d'une manière particulière et infiniment plus intime qu'il n'est avec et dans les autres êtres, à cause de la grandeur du mystère de l'incarnation.

9° Ce qui naîtra de Marie sera saint, parce qu'il n'aura pas été conçu dans le péché, et sera appelé le Fils de Dieu par ceux qui connaîtront le secret de sa conception divine. Les autres le regarderont comme le fils de Joseph.

10° La virginité de Marie ne sera pas un obstacle à sa maternité, comme la stérilité n'a pas empêché Elisabeth de devenir mère. Ce qui est impossible d'après les lois ordinaires de la nature, est aisé à la toute-puissance de Dieu. Marie ne l'ignorait pas, et ce n'est pas tant pour affermir sa confiance que pour lui donner un sujet de joie, et l'occasion d'un acte de charité, que l'Ange lui apprend l'heureuse nouvelle concernant Elisabeth

11° La parenté de Marie avec Elisabeth montre qu'il existait des alliances entre la race de David et la race sacerdotale, ce qui permet de croire que Jésus-Christ descendait non seulement de ce saint roi, mais aussi de la famille d'Aaron. Le sang royal et le sang sacerdotal coulaient en même temps dans ses veines.

SAINT PIERRE DAMIEN. — 1072

1° Le pieux orateur invite les fidèles qui l'entendent à la joie, parce qu'ils célèbrent les louanges de celle qui a tout droit sur leurs cœurs, de celle dont ils ne prononcent pas le nom sans incliner la tête avec respect et amour; de celle en qui le Seigneur a mis tous les trésors de sa douceur.

2° Toutes les œuvres de Dieu sont belles et saintes; mais il a fait Marie plus belle, plus sainte, meilleure enfin que tout le reste, pour se reposer en elle et s'y consoler de la révolte des anges et des hommes. La création entière révère Marie et l'admire; l'enfer tremble à son seul nom. C'est dans son sein que le Fils de Dieu est descendu, pour répandre de là ses grâces par tout l'univers. C'est en elle qu'il s'est annihilé pour nous combler de biens. C'est là qu'il a reçu la consécration du sacerdoce suprême. De cet autel il est monté sur l'autel de la croix, tout à la fois prêtre et victime.

3° Dieu avait créé le ciel pour les élus; mais cette magnifique cité n'avait point d'habitants; c'était comme si le soleil, la lune

et les étoiles venaient à manquer à la voûte du firmament. La terre était maudite et les générations humaines qui se succédaient périssaient misérablement. Enfin naît Marie; elle atteint l'âge de l'adolescence; elle est si belle que le cœur de Dieu lui-même ne peut résister à ses charmes. Il la trouve digne d'être la Mère de celui qui doit racheter le monde et réparer ainsi les vides que la chute de Satan a faits dans les rangs de la milice céleste.

4° L'ange Gabriel est envoyé de Dieu à la Vierge Marie. Il lui annonce que Dieu l'a choisie pour être Mère du Sauveur du monde; elle prononce la parole de l'acceptation, et le Fils de Dieu incarné dans son sein est devenu son Fils. L'Ange avait raison de la saluer pleine de grâce. L'Esprit saint s'est emparé d'elle; il en a fait le chef-d'œuvre de la grâce, un lieu de délices pour le Seigneur, une fontaine d'où jailliront des eaux qui arroseront et fertiliseront toute la surface de la terre. La vraie fontaine est Jésus; mais Jésus demeure en Marie, et c'est par elle que ses grâces nous arrivent.

5° Le prophète a dit de Jésus : *Qui racontera sa génération?* Sa génération par laquelle il sort éternellement de son Père pour être une personne différente, sans cesser d'être une même chose avec lui, ou plutôt le même Dieu que lui, est ineffable. C'est le secret gardé par la lumière inaccessible dont les anges eux-mêmes ne peuvent supporter le merveilleux éclat [1]. Sa génération dans le temps, par laquelle il devient le fils de Marie, n'est pas moins mystérieuse. Qui pourra comprendre l'union de la chair

1. Ad paternam igitur generationem recurrentes, locum voluptatis Patrem esse censemus cum Deus illocalis sit: sed efficientias rerum, nisi per vulgatos sermones explicare non possumus. In ipso autem omnem voluptatem esse intelligit, qui legit Apostolum dicentem : *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia* (Rom. II, 35); et alium ex illo duedeno apice similiter eructantem : *Omne* datum optimum et omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum (Jacob. I, 17). Ipse etiam Filius dicit : Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum (Joan. XVII, 3). Cognitio igitur Patris, vita æterna est; et ubi vita æterna, ibi sempiterna voluptas, quia gignitur de utero Patris, Deus de Deo, lumen de lumine, de Domino Dominus.

Egreditur autem *identitate* quia idem est quod Pater. Idem duo secundum substantiam, non secundum personam. Egreditur et *æqualitate*, quia pari omnipotentia respicit generantem, cum omnia quæ potest Pater, possit et Filius, sicut ipse testatur : *Omnia quæ facit Pater facit et Filius, nec potest Filius facere quicquam nisi quod viderit Patrem facientem.* (Joan. v, 19). Egreditur et *æternitate* quia licet generetur, non est posterior generante, sed ambo unius antiquitatis sunt, si tamen vocabuli novitatem non exhorres, quod licet quoquomodo significet quæ dicuntur, longe tamen est a sententiæ majestate. Egreditur *similitudine* quia similis est Patri Patris imago, splendor, gloriæ et figura substantiæ ejus. Egreditur *alternitate* quia alius, est ab illo: alius dico, non aliud: Ego inquit, et Pater unum sumus. *Unum* dixit non *unus*, quia *unum* significat substantiæ unitatem, *sumus* vero personarum proprietatem. *Apud* Combefis, tom. VI, p. 360.

avec le Verbe de Dieu? l'unité de personne et l'union des deux natures complètes?

6° Le fleuve mystérieux qui sort du Paradis terrestre, la fontaine de vie qui jaillit du sein de Marie pour fertiliser la terre stérile, se divise en quatre fleuves secondaires : l'admiration, la pureté, la satiété et la sécurité; ou bien encore : la patience, la miséricorde, la libéralité et la force. Ces quatre fleuves dont Jésus fut la source unique, coulèrent vers les quatre parties du monde, des quatre plaies faites par les clous qui attachèrent son corps adorable à la croix.

7° Le Fils de Dieu est au ciel la source cachée de toutes les grâces. Sur la terre, il en est la source visible accessible à tous. Au ciel, il sort du sein de son Père; sur la terre, il sort du sein de Marie. Au ciel, il vit éternellement et arrose la terre des vivants. Sur la terre il meurt et fertilise la terre des mourants. Au ciel, les quatre parties entre lesquelles il se divise sont admirables. Sur la terre, elles sont douces et miséricordieuses. Et c'est Marie qui nous conduit à ce fleuve de miséricorde. O Mère, présentez-nous à votre Fils; ô Fille, présentez-nous à votre Père; ô Epouse, présentez-nous à votre Epoux béni dans les siècles des siècles. Amen.

S. BERNARD. — 1153

Les admirables homélies de S. Bernard sur le *Missus est*, c'est-à-dire sur l'Evangile de l'Annonciation, et ses autres sermons sur ce mystère sont connus de tous. La piété de cet illustre docteur et son amour pour Marie s'y montrent à chaque ligne, en même temps que la sublimité de sa doctrine. Nous nous reconnaissons impuissant à donner, dans une courte analyse, une idée suffisante de ces homélies et de ces discours. Nous en dirons cependant quelques mots, seulement pour inspirer le désir de les étudier, à ceux qui ne l'auraient pas encore fait. Déjà, du reste, nous avons eu l'occasion d'en citer de nombreux passages.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

1° S. Bernard explique ce que signifie le nom de Gabriel, *force de Dieu*, donné à l'archange qui vient annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation, et fait ressortir l'excellence de ce nom.

2° Il assimile les promesses faites aux patriarches et aux prophètes, à un germe et à une fleur. La venue du Messie est le fruit.

3° Il admire l'humilité de Marie unie à la virginité, et montre que son humilité fut la cause de sa virginité et de la fécondité

divine qui fit d'elle la Mère de Dieu. Il prend de là occasion de flétrir la folie des orgueilleux.

4° Enfin il proclame que Dieu s'est montré admirable dans sa Mère.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

1° S. Bernard fait un magnifique éloge de la virginité et de l'humilité de la Mère de Dieu. Il fait ressortir la condescendance du Seigneur envers la nature humaine, et admire l'excellence incomparable de Marie.

2° Il compare Marie avec Eve, et célèbre ses mérites et ses vertus. Elle est la femme forte. Elle est le buisson qui brûle sans se consumer, la verge d'Aaron, le voile de Gédéon.

3° Il rappelle le texte de Jérémie : *Fœmina circumdabit virum*, et dit que Jésus, dès le sein de sa Mère, était déjà un homme, non par l'âge sans doute, mais par la sagesse et la plénitude du développement de toutes ses facultés [1].

4° Dieu voulut que Marie qui devait conserver intact le trésor de sa virginité, en devenant Mère de Dieu, fût néanmoins fiancée et mariée à Joseph, parce qu'il fallait pourvoir à l'honneur du Fils et de la Mère. Il n'aurait pas manqué de moyens sans doute pour les protéger l'un et l'autre contre la calomnie, et

1. Si dixisset : *Fœmina circumdabit infantem*, vel : *Fœmina circumdabit parvulum*, nec novum videretur, nec mirum. Nunc autem quia nihil tale posuit, sed dixit *virum* quærimus quæ sit hæc novitas quam Deus fecit in terra, ut fœmina circumdaret virum, et vir intra fœminei unius corpusculi membra sese cohiberet. Quid est hoc miraculi? *Numquid potest homo*, ut ait Nicodemus, *in ventrem Matris suæ iterato introire, et nasci?* Sed verto me ad conceptum, partumque virginalem, si forte inter plurima nova, ac mira quæ ibi profecto inspicit qui diligenter inquirit, etiam hanc quam de Propheta protuli, reperiam novitatem. Porro ibi agnoscitur longitudo brevis, latitudo angusta, altitudo subdita, profunditas plana. Ibi agnoscitur lux non lucens, Verbum infans, aqua sitiens, panis esuriens. Videas, si attendas, potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem substentari : Deum denique lactentem, sed angelos reficientem; vagientem sed miseros consolantem. Videas, si attendas, tristari lætitiam, pavere fiduciam, salutem pati, vitam mori, fortitudinem infirmari. Sed quod non minus mirandum est, ipsa ibi cernitur tristitia lætificans, pavor confortans, passio salvans, mors vivificans, infirmitas roborans. Cui jam illud quoque non occurrat quod quærebam? Numquid non facile tibi est inter hæc, fœminam agnoscere virum circumdantem, cum Mariam videas *virum approbatum* a Deo. Jesum (*Act.* II, 22) utero circumplectentem? Virum autem dixerim fuisse Jesum, non solum jam cum diceretur Vir propheta potens in opere et sermone (Luc. XXIV, 19) sed etiam cum tenera adhuc infantis membra, Dei mater blando vel foveret in gremio, vel gestaret in utero. Vir igitur erat Jesus nec dum etiam natus sed sapientia, non ætate; animi vigore non viribus corporis; maturitate sensuum non corpulentia membrorum. Neque enim minus habuit sapientia conceptus quam natus, parvus quam magnus. Sive ergo latens in utero, sive vagiens in præsepio, sive jam perfectæ ætatis docens in populo eoque perfecto plenus fuit Spiritu sancto, etc. S. Bernard. serm. II *super Missus.*

faire connaître, par des signes indubitables, le mystère de la conception et de l'enfantement virginal : mais il n'était pas dans les desseins de Dieu que les hommes et les démons le connussent d'abord. L'économie de notre rédemption en eût été troublée. Un homme seul devait en être averti, Joseph, et Dieu le lui révéla pour faire cesser son trouble, lorsque le moment fut venu. Elisabeth le connut aussi au jour de la visitation.

3° Le saint docteur fait l'éloge de Joseph et le compare au Joseph de l'Ancien Testament. Il termine son homélie par l'affirmation de la virginité de Marie, et l'explication du sens de ce nom béni.

TROISIÈME HOMÉLIE.

1° L'Ange vient à Marie tandis qu'elle est dans son oratoire, adressant à Dieu de ferventes prières. Les anges aiment à se tenir auprès de ceux qui prient. Il salue Marie pleine de grâce. Les apôtres aussi, et le diacre Etienne sont appelés *pleins de grâce*, mais d'une plénitude qui n'est pas comparable à celle de Marie. Dieu n'habita pas corporellement en eux comme en cette auguste Vierge.

2° Pourrait-elle n'être pas bénie entre toutes les femmes, celle en qui le Fils de Dieu s'est incarné? Le Seigneur est avec elle; le Seigneur est en elle, et les anges désertent le ciel pour venir adorer leur Seigneur et leur Dieu devenu le Fils de la Vierge. Le Fils de Marie, le fruit de son sein, est aussi béni, car c'est en lui que le seront toutes les nations. Marie est l'arbre qui produit ce fruit d'une excellence infinie; elle est donc un arbre excellent et elle partage sa bénédiction.

3° Marie avait résolu, pour appartenir à Dieu seul, d'encourir la réprobation qui pesait, dans Israël, sur les femmes privées des joies de la maternité. Dieu la récompense admirablement; jamais aucune fécondité n'égalera la fécondité virginale de Marie; car sa virginité lui mérita d'être la Mère de Dieu.

4° Les vierges qui le sont réellement de cœur sont naturellement timides et craintives. Elles savent qu'elles portent un précieux trésor dans un vase fragile. Marie fut donc troublée par l'apparition et le salut de l'Ange; mais son trouble ne lui enlevait rien de sa pleine possession d'elle-même. Elle réfléchissait au sens de cette salutation. Alors l'ange la rassure. Il lui dit qu'elle a trouvé grâce devant Dieu, et quelle grâce! par elle la paix sera rendue au monde, la mort vaincue et la vie réparée, parce qu'elle concevra et enfantera le Sauveur du monde. Mais pour être sauvé par lui, il faudra faire partie de son peuple, c'est-à-dire croire en lui et lui être fidèle.

5° Le Fils de Marie sera grand de la grandeur même de

Dieu, car il sera, même en tant qu'homme, le Fils du Très-Haut. Le Père éternel, tout puissant qu'il soit, ne peut pas faire une créature qui lui soit égale; il ne peut pas non plus engendrer un fils qui soit moindre que lui. Mais ce fils infiniment grand, qu'il s'est fait petit pour nous! Il est né pour nous; il nous a été donné, parce qu'il nous était nécessaire. Né du Père, il n'avait pas besoin de naître d'une Mère. Les anges qui le contemplaient dans la gloire de sa grandeur, n'avaient pas besoin qu'il se fît petit pour eux, mais nous avions besoin de sa naissance dans cet état de petitesse et d'humilité. C'est pour nous qu'il est né; c'est à nous qu'il a été donné. O petit enfant tant désiré par les petits! Devenons-lui semblables et soyons comme lui doux et humbles de cœur. Offrons-le à son Père. Il intercédera pour nous. Ceux pour qui le Fils de Dieu prie ne peuvent pas périr [1].

QUATRIÈME HOMÉLIE.

1° L'Ange annonce à Marie que Dieu donnera à son Fils le trône de David son Père. Cependant Jésus-Christ ne régna jamais à Jérusalem. La royauté temporelle sur le peuple juif eût été bien peu digne de la grandeur infinie du Verbe incarné. Mais il y a la Jérusalem céleste. Régner sur cette autre Jérusalem n'est pas indigne de la majesté de Dieu. Celle dont David fut roi n'en était que la figure. La maison de Jacob représente les véritables enfants de Dieu qui forment sur la terre le peuple de Jésus-Christ, son royaume spirituel. Nos âmes sont

1. Magnificetur et a nobis parvulis magnus Dominus. *Parvulus*, ait, *natus est nobis*; *et Filius datus est nobis*. Nobis inquam, non sibi, qui utique ante tempora multo nobilius natus ex Patre, nasci temporaliter non indigebat ex matre. Non Angelis quoque, qui cum magnum haberent, parvulum non requirebant. Nobis ergo natus, nobis et datus. Utamur nostro in nostram utilitatem. De Salvatore operemur salutem. Ecce parvulus in medio statuitur. O parvulus parvulis desideratus! O vere parvulus, sed malitia non sapientia! Studeamus effici sicut parvulus iste; discamus ab ipso quia mitis est, et humilis corde : ne magnus videlicet Deus sine causa factus sit homo parvus, ne gratis mortuus, ne in vacuum crucifixus. Discamus ejus humilitatem; imitemur mansuetudinem, amplectamur dilectionem, communicemus passionibus, lavemur in sanguine ejus, ipsum offeramus propitiationem pro peccatis nostris; quoniam ad hoc ipse natus, et datus est nobis. Ipsum oculis Patris, ipsum offeramus et suis, quia et Pater *proprio Filio suo non pepercit sed pro nobis tradidit illum*; et ipse Filius, *semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (Rom. II, 32). Ipse tradidit in mortem animam suam, et *cum sceleratis reputatus est, et ipse peccata multorum tulit et pro transgressoribus rogavit* (Luc. XXII, 37), ut non perirent. Nos possunt perire pro quibus Filius rogat ne pereant, pro quibus Pater tradidit Filium in mortem ut vivant. Æqualiter ergo ab utroque speranda est venia, quibus æqualis est in pietate misericordia, par in voluntate potentia, in qua unus cum eis Spiritus sanctus vivit et regnat Deus per omnia sæcula sæculorum Amen. Idem. *ibid.*

aussi ce royaume de Jésus : puisse-t-il y régner éternellement.

2° Marie avait d'abord gardé un silence modeste et prudent, aimant mieux ne rien dire que parler sans être suffisamment instruite de ce que voulait dire le messager de Dieu. Inspirée par le Seigneur qui, selon la parole de l'Ange, était avec elle, elle demande enfin de quelle manière s'accomplira la grande chose qui lui est annoncée. Dieu connaît son vœu ; il sait combien la sainte virginité lui est chère, combien il lui serait dur d'y renoncer, malgré la joie de donner le jour à un tel Fils. Elle se soumet cependant humblement à sa sainte volonté. Qu'il lui dise seulement comment elle doit être accomplie.

3° L'Ange lui apprend que l'Esprit saint surviendra en elle, pour accomplir le miracle de l'incarnation du Verbe, et que la vertu du Très-Haut la protégera de son ombre. La vertu du Très-Haut, c'est le Verbe divin lui-même, le Fils de Dieu. C'est lui qu'elle conçevra dans son sein et qu'elle enfantera. Il sera le Fils du Très-Haut, et il sera aussi réellement le Fils de Marie, de qui lui viendra la substance corporelle unie à son âme et à sa divinité. Le fruit qui naîtra d'elle sera saint, parce qu'il sera Dieu lui-même uni à la nature humaine.

4° L'Ange annonce ensuite à Marie, pour qu'elle n'apprenne pas d'une bouche humaine ce qui regardait l'avénement de son Fils, que le Précurseur naîtrait bientôt. Marie pourra ainsi porter à Jean la grâce de la sanctification que le Fils de Dieu, à peine incarné, est pressé de procurer à son précurseu L'Ange ajoute que rien n'est impossible à Dieu, pour marquer que c'est Dieu et non le messager lui-même qui accomplit de s grandes merveilles, puis il attend la réponse de Marie.

5° S. Bernard adresse à Marie la supplication la plus ardente. Il montre le ciel et la terre, il montre Dieu lui-même attendant avec anxiété sa réponse à la parole de l'Ange [1].

1. Expectat Angelus responsum; tempus est enim ut revertatur ad Deum, qui misit illum. Expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia damnationis. Et ecce offertur ti i pretium salutis nostræ ; statim liberabimur si consentis. In sempiterno Dei Verbo facti sumus omnes, et ecce morimur; in tuo brevi responso sumus reficiendi ut ad vitam revocemur. Hoc supplicat a te, o pia Virgo flebilis Adam, cum misera sobole sua exul de paradiso, hoc Abraham ; hoc David Hoc cæteri flagitant sancti Patres, patres scilicet tui, qui et ipsi habitant in regione umbræ mortis. Hoc totus mundus tuis genibus provolutus expectat. Nec immerito, quando ex ore tuo pendet consolatio miserorum, redemptio captivorum, liberatio damnatorum ; salus denique universorum filiorum Adam, totius generis tui. Da Virgo responsum festinanter. O Domina responde verbum quod terra, quod inferi, quod expectant et superi. Ipse quoque omnium rex et Dominus, quantum concupivit decorem tuum, tantum desiderat et responsionis assensum ; in qua nimirum proposuit salvare mundum. Et cui placuisti in silentio jam magis placebis in verbo, cum ipse tibi clamet de cœlo : O pulchra inter mulieres, fac me audire vocem tuam. Si ergo tu eum facis audire vocem tuam, ipse te faciet videre salutem nostram... Responde

6° Marie répond à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* L'humilité accompagne toujours la grâce, parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Il est beau d'être humble, lorsqu'on est au dernier rang, mais l'humilité au sommet des grandeurs est d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare et plus difficile. Personne ne fut plus élevé en dignité et en honneur que Marie; personne ne se montra plus humble et plus docile à la volonté du Seigneur. Quel exemple pour ceux qu'un peu de richesse ou d'honneur selon le monde gonfle d'orgueil et rend indignes du titre de chrétiens ou de ministres du Seigneur.

S. AMÉDÉE DE LAUSANNE. — 1154

PREMIER SERMON

1° La bienheureuse Vierge illumine le monde d'une merveilleuse lumière.

2° Elle est soutenue avec des fleurs, lorsque les oracles sont cités qui parlaient d'elle à l'avance, et célébraient sa grandeur. Elle est fortifiée avec des fruits, lorsqu'on lui offre du fruit de ses mains. Elle est le paradis, le jardin de délices où l'Epoux est pressé de se rendre.

3° Marie seule mérita de recevoir, d'enfanter, d'allaiter le Sauveur. Saluée par l'Ange, fiancée à Dieu lui-même, elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et mis au monde un fils tout à la fois vrai Dieu et vrai homme.

4° Autrefois dans le Tabernacle, le propitiatoire représentait le Christ; les deux chérubins, les deux Testaments; l'urne d'or, la bienheureuse Vierge Marie.

DEUXIÈME SERMON

1° Marie, verge sortie de la racine de Jessé, étend ses rameaux bénis sur l'univers entier.

2° Elle nous offre la vie; c'est elle qui la procure à tous les vivants.

igitur citius Angelo, imo per Angelum Domino. Responde Verbum et suscipe Verbum. Profer tuum et concipe divinum. Emitte transitorium et amplecti sempiternum. Quid tardas? quid trepidas. Crede, confitere, suscipe. Sumat humilitas audaciam, verecundia fiduciam. Aperi Virgo beata cor fidei, labia confessioni, viscera creatori. Ecce desideratus cunctis gentibus foris, pulsat ad ostium. O si te morante pertransierit, et rursus incipias dolens quærere quem diligit anima tua! Surge, curre, aperi. Surge per fidem, curre per devotionem, aperi per confessionem. S. Bern. hom. IV super *Missus*.

3° Nul ne l'égale en pureté ; elle surpasse toute créature en humilité ; elle fut élevée si haut que tous les êtres l'admirent.

4° Elle subjugue les démons ; elle réconcilie les hommes avec Dieu ; elle rend la santé aux malades ; elle aime les cœurs purs ; elle est l'objet de tout l'amour de Dieu.

Que de biens n'avons-nous pas reçus et ne recevons-nous pas d'elle chaque jour ?

S. THOMAS D'AQUIN. — 1274

PREMIER SERMON

DIGNITÉ DE MARIE. — DIGNITÉ DU CHRIST QUI S'INCARNE. — UTILITÉ DE L'INCARNATION.

Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eam spiritus Domini.

Isa, xi, 1, 2.

Ces paroles du Prophète : « Il sortira un rejeton de la racine » de Jessé et une fleur s'élèvera de sa racine, et l'esprit du » Seigneur reposera sur lui, » ont pour objet l'incarnation de N.-S. Jésus-Christ.

Elles nous rappellent trois choses : 1° La dignité de celle dans le sein de laquelle le Fils de Dieu s'incarne. — 2° La dignité de Celui qui s'incarne. — 3° L'utilité de son incarnation. Ces trois vérités sont particulièrement indiquées par ces trois mots : *Egredietur, de radice*, et *requiescet.*

I. — La dignité de Marie ressort de sa beauté, des grâces qu'elle procure et de sa gloire.

Elle est *belle* parce que la candeur de la virginité, la pourpre de la charité et la droiture de la sainteté resplendissent en elle de l'éclat le plus merveilleux, parce qu'on admire en elle la douceur, compagne de l'humilité, les fleurs des mœurs irréprochachables, les belles feuilles des bonnes paroles.

L'Époux des Cantiques s'écrie à la vue de sa candeur virginale et de sa charité : « Comme vous êtes belle, ô mon amie : » *Ecce tu pulchra es, amica mea* (Cant. i, 1). Le Psalmiste entrevoit à l'avance sa sainteté et il dit : « C'est un sceptre d'équité que le » sceptre de votre règne : » *Virga directionis, virga regni tui* (Psal. xxiv, 7). Marie elle-même nous fait connaître que son humilité a charmé le regard de Dieu : « Il a regardé l'humilité » de sa servante : » *respexit humilitatem ancillæ suæ* (Luc. i, 48). Le Cantique des cantiques nous fait connaître sa grâce lorsqu'il la compare à la mince colonne de fumée qui monte vers le ciel :

» Quelle est celle-ci qui monte comme une mince colonne de fu-
» mée ? » *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi* (Cant. III, 6) ? Le livre de Judith rend hommage à ses perfections de toutes sortes, car c'est bien à elle que s'applique ce qu'Holopherne disait de Judith : « Il n'est pas une telle femme sur la » terre, pour l'aspect, pour la beauté et pour la sagesse des » paroles. » *Non est talis mulier super terram in aspectu, in pulchritudine et in sensu verborum.* (Judith. XI, 19). Enfin, un texte du Cantique des cantiques résume tout ce que nous avons dit : « Le roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban. Il » en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or, le siège de » pourpre. Le milieu, il l'a couvert de ce qu'il y a de plus pré- » cieux. » *Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani. Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpureum, media caritate constravit* (Cant. IV, 9, 10). Le *bois du Liban*, voilà la blancheur de la pureté ; les *colonnes*, la rectitude de la sainteté ; l'*argent*, matière de ces colonnes, la douceur du chant et le charme de la parole ; le *dossier d'or*, l'humilité ; le *siège* de pourpre, l'honnêteté des mœurs ; *ce qu'il y a de plus précieux*, la charité. Marie est donc parfaitement belle.

Elle est aussi pour nous *une source de grâces*. On peut en compter six principales.

1° Elle a divisé pour nous la mer de ce monde comme autrefois la verge de Moïse divisa la mer Rouge, pour nous y ouvrir un passage, selon qu'il est dit dans l'Exode : « Elève ta verge » et étends ta main sur la mer et divise-la, afin que les enfants » d'Israël marchent au milieu de la mer à sec : » *Tu leva virgam*, etc. (Exod. XIV, 16).

2° De la pierre qui est le Christ, elle a fait couler l'eau de la grâce, afin que nous buvions, comme la verge de Moïse fit jaillir l'eau du rocher : « Prends ta verge et parle à la pierre, » dit le Seigneur à Moïse, « et elle donnera de l'eau : » *Tolle virgam... et loquimini ad petram... et illa dabit aquas* (Num. XX, 8).

3° Elle nous procure le miel de la dévotion qui nous donne des forces, comme la verge de Jonathas dont il est écrit : « Il » étendit l'extrémité de la baguette qu'il tenait à la main, et il » la trempa dans un rayon de miel : » *Extendit summitatem virgæ quam habebat in manu et intinxit in favum mellis* (I Reg. XIII, 27).

4° Par elle, nous triomphons du démon, comme le brave guerrier de David dont l'Écriture rapporte la victoire sur un géant égyptien : « Il descendit vers l'Egyptien avec sa verge, » il arracha de force la lance de la main de l'Egyptien et le tua » de sa lance : » *Quumque descendisset ad eum in virga*, etc. (II Reg. XXIII, 21). Cet Egyptien est le démon, et Marie est la verge.

5° Elle nous obtient la divine clémence. Assuérus montra sa verge à Esther : c'était le signe de sa clémence : *At ille ostendit ei virgam* (Esth. v, 2). »

6° Elle nous délivre des mains de tous nos ennemis : « Le » Seigneur fera sortir de Sion la verge de votre puissance : » dominez au milieu de vos ennemis. » *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion. Dominare in medio inimicorum tuorum.* Psal. cix, 2.

Tous ces divers effets de la bonté de Marie sont indiqués dans ce texte du Cantique des cantiques : « Quelle est celle-ci » qui monte par le désert, comme une colonne de fumée d'aro- » mates, de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums? » *Quæ est ista quæ ascendit per desertum...* (Cant. iii, 6)?

Marie est *glorieuse*. — Elle a fleuri sans sève, comme la verge d'Aaron : elle a produit ses feuilles sans corruption ; elle a donné le jour à son Fils sans qu'aucune atteinte fût portée à son intégrité virginale. C'est ce que nous fait entendre ce passage du livre des Nombres : « Il se trouva que la verge d'Aaron » avait germé, et que les bourgeons s'étaient développés ; il » était sorti des fleurs, qui, les feuilles s'étant développées, » s'étaient formées en amandes : » *Inventa est virga Aaron* etc. (Num. xvii, 8).

Marie est glorieuse encore parce qu'elle a été annoncée par les Mages, prédite par les prophètes, proclamée bienheureuse par toutes les générations : Balaam s'écriait : « Une étoile se » lèvera de Jacob : » *Orietur stella ex Jacob* (Num. xxiv, 17). Isaïe disait à son tour : « Un rejeton sortira de la racine de Jessé : » *Egredietur virga de radice Jesse* (Isa. xi, 1). La bienheureuse Vierge Marie dit elle-même dans S. Luc : « Toutes les générations me diront bienheureuse : » *Beatam me dicent omnes generationes* (Luc. i, 48.

La Vierge mère de Dieu est donc bienheureuse ; elle est donc pleine de grâces qu'elle ne demande qu'à répandre ; elle est donc élevée en gloire.

II. — Celui qui est conçu n'est autre que le Christ, le Fils de Dieu qui se fait homme. L'Écriture dit qu'il est une *fleur* par l'éclat de sa sainteté : par le parfum de sa bonté ; par sa vertu de guérir tous les maux. On lit en effet dans le Cantique des cantiques ces paroles qu'il dit de lui-même : » Je suis la fleur » des champs : » *Ego flos campi* : c'est l'éclat de la sainteté ; « Et » le lis des vallées : » *Et lilium convallium* (Cant. ii, 1) : c'est le parfum de la bonté. S. Pierre dit dans sa Ire Épître : « Par ses plaies, vous avez été guéris : » *Cujus livore sanati estis* (I Pet. ii, 24) : » voilà le remède à nos maux.

III. — Enfin l'utilité de l'Incarnation ressort de ce qu'elle a été la destruction de tous les péchés. Nous avons dit après le

Prophète : « L'Esprit du Seigneur reposera sur lui: » *Requiescet super eum Spiritus Domini.* L'esprit de *sagesse* détruira la luxure ; l'esprit d'*intelligence*, la gourmandise ; l'esprit de *conseil*, l'avarice ; l'esprit de *force*, la paresse et la lâcheté ; l'esprit de *science*, l'envie ; l'esprit de *piété*, la colère ; l'esprit de *crainte*, l'orgueil, etc.

DEUXIÈME SERMON

Benedicta tu in mulieribus.
Luc. I, 28.

I. — L'Ange dit à Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes : » *Benedicta tu in mulieribus.* Elle est bénie par Dieu le Père qui veut que son Fils unique soit aussi le Fils de Marie.

Elle est bénie par le Fils, parce qu'elle lui prépare une digne demeure.

Elle est bénie par le Saint-Esprit, car c'est par son opération qu'elle devient la Mère du Sauveur du monde. C'est la triple vérité que nous apprennent ces paroles de l'Ange : « L'Esprit » saint surviendra en vous ; — et la vertu du Très-Haut vous » couvrira de son ombre ; — c'est pourquoi la chose sainte qui » naîtra de vous sera appelée le Fils de Dieu : » *Spiritus Sanc-* » *tus superveniet* etc. (Luc. I, 35).

II. — Elle est bénie par les Anges, parce qu'elle inaugure sur la terre un genre de vie semblable à leur vie ; parce qu'elle répare les ravages causés dans leurs rangs ; parce qu'elle acquiesce humblement aux paroles qu'ils lui adressent.

Marie inaugure sur la terre la vie des anges, parce qu'elle lève l'étendard de la virginité. S. Jérôme nous dit : « La virgi- » nité est la sœur des anges : » *Virginitas soror est Angelorum.* Il dit encore : « Vivre dans la chair comme si l'on n'avait pas » de chair, ce n'est pas une vie terrestre mais céleste : » *In carne præter carnem vivere, non est terrena vita, sed cœlestis.*

Marie répare les ravages causés dans les rangs des anges, en ce sens qu'elle donne le jour à celui qui répare toutes choses, selon la parole de S. Paul aux Ephésiens : « Dieu avait résolu » en lui-même de restaurer dans le Christ, tout ce qui est dans » les cieux et tout ce qui est sur la terre : » *In quo proposuit instaurare omnia, sive quæ in cœlis sunt, sive quæ in terra.* (Ephes. I, 10, 11).

Marie acquiesce avec humilité à leurs paroles, lorsqu'elle répond à l'ange Gabriel : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il » me soit fait selon votre parole : » *Ecce ancilla Domini* (Luc. I, 38). Vous êtes donc bénie par les anges, ô Marie.

III. — Elle est bénie par les hommes.

Vous êtes bénie par les pécheurs, ô Marie, parce que vous les délivrez de leurs angoisses, vous les secourez dans le danger, vous leur obtenez le pardon de leurs péchés.

S. Bernard nous assure que Marie vient en aide à ceux qui sont dans la peine ; il dit : Que celui-là ne célèbre pas vos » louanges, ô Vierge bienheureuse, qui vous a invoquée dans » ses nécessités et a éprouvé une déception : » *Ille taceat tuas laudes, virgo beata, qui te in suis necessitatibus invocans, se senserit deceptum.*

Le même saint docteur dit encore : « Dans les périls, dans » les circonstances où vous hésiterez sur le parti à prendre, » pensez à Marie, invoquez Marie. »

Pour le pardon qu'elle obtient aux pécheurs, rappelez-vous l'exemple de Théophile délivré du pacte qu'il avait conclu avec le démon ; l'exemple du frère Martin religieux de Cîteaux ; celui de certaine grande dame dont le fils fut fait captif, etc.

Vous êtes bénie par les justes, ô Marie, parce que vous les exaucez dans leurs prières ; vous les délivrez de leurs tentations ; vous augmentez en eux la grâce et les vertus. « Mère » pieuse et humble, » est-il dit dans une hymne ; « souvenez-» vous de la fragilité de notre nature ; sur les flots dangereux » de cette existence, dirigez-nous par vos prières [1]. » Et S. Bernard dit en parlant de vous : « O homme, vous avez un » sûr moyen d'arriver jusqu'à Dieu. » *O homo, securum habes accessum ad Deum.*

Vous donnez aux justes la victoire sur les tentations, ô Marie, et c'est pour cela qu'il est écrit de vous au livre des Nombres : « Il s'élèvera une verge d'Israël, et elle frappera les chefs de » Moab : » *Consurget virga de Israël ex his, et percutiet duces Moab* (Num. xxiv, 1).

Vous êtes donc bénie par les justes, ô Marie.

Vous l'êtes aussi par les femmes, parce que vous les délivrez de leurs ennemis, vous les excusez vis-à-vis des hommes et vous les honorez devant Dieu.

Les femmes étaient en effet captives du démon par le péché, et elles étaient méprisées de Dieu ; mais Marie les délivra de leurs ennemis parce que son Fils a détruit l'empire du démon, selon la parole de S. Paul aux Hébreux : « Afin de détruire par » la mort celui qui avait l'empire de la mort, le diable : » *Ut per mortem destrueret eum qui mortis habebat imperium, id est diabolum* (Hebr. ii, 14). »

Marie excuse la femme vis-à-vis de l'homme. Si l'homme lui

1. Pia mater humilis
Naturæ memor fragilis
In hujus vitæ fluctibus
Nos rege tuis precibus.

dit : A cause de toi, je suis condamné ; la femme peut répondre : Par moi tu es sauvé.

Marie honore la femme devant Dieu, parce que celui qui est le Fils de Dieu est aussi le fils d'une femme. « Dieu a envoyé » son Fils né d'une femme » écrit S. Paul aux Galates : *Misit Deus filium suum natum ex muliere* (Gal. iv, 4). Cette triple bénédiction à laquelle Marie a droit de la part des femmes est exprimée dans ce texte du livre de Judith : « Vous êtes la gloire » de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple : » » *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri* (Judith, xv, 10).

Vous êtes donc bénie par les femmes, ô Marie, et vous l'êtes en même temps par toutes les créatures. Vous les délivrez de la tache dont les avait souillées le péché de l'homme ; vous nourrissez leur Créateur de votre lait ; vous leur rendez leur première dignité.

En effet c'est le Fils de Marie qui a tiré du néant toutes les créatures ; lui qui les a purifiées ; lui qui les a renouvelées, S. Jean nous témoigne qu'il les a toutes créées lorsqu'il dit : « Toutes choses furent faites par lui : » *Omnia per ipsum facta sunt* (Joan. i, 3). Il nous apprend aussi qu'il a tout purifié lorsqu'il dit dans l'Apocalypse : « Il nous a lavés de nos péchés » dans son sang : » *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* (Apoc. i, 5). Enfin le Psalmiste s'adressant à Dieu lui dit : « Vous enverrez votre esprit et ils seront créés et vous renou- » vellerez la face de la terre : » *Emittes spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* (Psal. ciii, 30). Quel est cet esprit que Dieu enverra, sinon l'Esprit qui surviendra en Marie pour qu'elle conçoive le Rédempteur ? Enfin il est écrit dans l'Apocalypse : « Voilà que je fais toutes choses nouvelles : » *Ecce nova facio omnia* (Apoc. xxi, 5).

O Vierge bienheureuse, que Dieu le Père, que Dieu le Fils, que Dieu le Saint-Esprit vous bénisse donc. Que les Anges, que les pécheurs, que les justes, que les femmes et toutes les créatures vous comblent de bénédictions.

LE B. ALBERT-LE-GRAND. — 1280

PREMIER SERMON

1° La parole de l'Ange à Marie, *ave*, peut signifier qu'il n'y a pas de *væ*, c'est-à-dire, de malédictions en Marie, comme il y en eut qui pesèrent sur Eve.

2° Marie fut pleine de grâce :

Parce qu'elle fut pure de tout défaut.

Parce qu'elle fut absolument libre de tout attachement aux choses de la terre.

Parce qu'elle fut inébranlable dans sa fidélité à garder les vertus.

Parce qu'elle jouit de la paix du cœur et du calme intérieur le plus parfait.

3° Le Seigneur fut avec elle :

Comme un époux dans sa chambre nuptiale.

Comme un soldat revêtant son armure sous sa tente.

Comme un roi sur son trône.

Comme un hôte prenant son repas dans un lieu de festin.

4° Elle fut appelée bénie, parce que :

Elle n'obéit pas au serpent.

Elle détruisit l'opprobre qui pesait sur les femmes.

Elle nous rendit la vie par le fruit divin attaché à la croix.

Elle nous ouvrit le Paradis par son Fils.

5° Son fruit est appelé béni :

A cause de l'effusion de son sang.

A cause de la délivrance des âmes renfermées dans les limbes.

A cause des forces que les saints ont puisées en lui sur la terre.

A cause de l'éternel bonheur qu'il procure aux bienheureux dans le ciel.

DEUXIÈME SERMON

Marie est un vase précieux rempli d'un baume qui possède des propriétés merveilleuses.

1° Il guérit de toute espèce de péché.

Il restitue les trésors perdus, et donne de nouvelles forces pour pratiquer la vertu.

Il enrichit des biens célestes.

Il glorifie les hommes et les exalte.

2° Ce baume se compose de six éléments. — La chasteté. — La bonté. — La piété. — La vérité. — L'humilité. — La patience.

GERSON. — 1429

1° Le pieux orateur parle du mystère de l'Incarnation du Verbe accompli dans le sein de Marie; de l'oblation faite à la très sainte Trinité et acceptée par elle, dans ce temple le plus saint de tous. Ni au ciel ni sur la terre, il n'y a rien de plus admirable et de plus digne de servir de demeure à Dieu que ce sein

virginal. C'est l'œuvre par excellence du Tout-Puissant, entre les pures créatures.

2° Il exalte par ses louanges la dignité de la Mère de Dieu, et met son nom au-dessus de tous les autres noms, après celui de Jésus. Il dit quelles ont été ses vertus et comment elle s'est préparée à la faveur incomparable qui lui est faite.

3° Pour aider Marie à se rendre digne de la maternité divine, Dieu dans sa miséricorde, lui donna trois vertus qui furent comme ses servantes : la simplicité amie de la vérité; l'amour d'une vie pauvre, laborieuse et frugale; l'humilité.

4° Ces trois vertus nous sont nécessaires pour combattre nos ennemis. Contre les adulateurs et les menteurs, nous nous défendrons : par la considération du but qu'ils poursuivent; par l'amour de ceux qui disent la vérité; par le refus de croire les adulations et les calomnies.

5° Nous nous défendrons contre la luxure, en fuyant l'oisiveté, l'excès dans le boire et dans le manger, les occasions dangereuses.

6° Contre la vanité et l'orgueil : en considérant nos fins dernières; en nous occupant de soulager la misère de ceux qui nous sont soumis; en contemplant la pauvreté et l'humilité de Jésus et de Marie.

S. BERNARDIN DE SIENNE. — 1444

PREMIER SERMON

S. Bernardin compare Marie :

1° Aux étoiles du ciel : à cause de son nom; — de la situation qu'elle occupe; — de son opération.

2° A l'Etoile polaire : parce qu'elle est très rapprochée de Dieu centre de toutes choses; — parce qu'elle tient au Christ de plus près que toutes les autres créatures; parce qu'elle l'emporte en gloire sur elles toutes.

3° A l'Etoile de la mer : parce qu'elle illumine et réchauffe le monde; — parce qu'elle sert de guide aux fidèles au milieu des périls du siècle; — parce qu'elle les introduit dans le port de l'éternel salut.

DEUXIÈME SERMON

SUR LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

1° La bienheureuse Marie pleine de grâce l'emporte sur toutes les autres créatures, par la multitude et la perfection de ses dons

naturels. — Par l'excellence de sa grâce. — Par la gloire qui l'élève au-dessus de tous les saints du ciel.

2° Elle est bénie entre toutes les femmes comme mère. Le fruit de son sein virginal est béni. Le nom de son fils Jésus est aussi béni.

3° Marie doit être invoquée, louée et honorée par les fidèles.

TROISIÈME SERMON

SUR LE CONSENTEMENT DE MARIE.

Le saint orateur y découvre :

1° *Un abîme d'humilité* qui se manifeste dans le trouble qu'elle éprouve en son âme : dans son attente craintive; dans sa promptitude à se soumettre à la volonté de Dieu.

2° *Une charité ardente* et pleine de désir. Marie désirait l'Incarnation parce qu'elle entendit et comprit les grandes promesses qui lui étaient faites, et elle en souhaita l'accomplissement. Elle crut à un mystère incroyable, admirable, tout d'amour. — Elle consentit et exprima son consentement.

3° *Une foi éclairée* et fidèle. La foi de Marie éclata en ce qu'elle crut à l'accomplissement d'un mystère dont il n'y avait pas d'exemple : — qu'elle savait être au-dessus des forces de la nature : auquel elle se regardait comme profondément indigne de donner sa coopération.

QUATRIÈME SERMON

SUR LE CONSENTEMENT DE MARIE.

1° Marie consent à devenir la Mère de Jésus-Christ visible, passible, immortel. — A recevoir le Saint-Esprit envoyé par le Père et promis par l'Ange. A être l'Épouse du Père éternel qui a daigné le choisir pour devenir la Mère de son Fils.

2° Par son consentement, elle se voue au martyre et à la souffrance, à la piété et à la miséricorde, car la conception à laquelle elle consent, sera pour elle une source de douleurs; mais en même temps la cause du salut des élus. — Elle fait un acte de chasteté et de pureté spirituelle dont l'effet se traduit par une augmentation de sainteté et une union intime avec la divinité. — Elle pratique à la fois la vie active et la vie contemplative.

3° Son consentement est facilité par ce fait qu'elle a été divinement choisie pour être Mère du Fils de Dieu; — que la perfection de sa virginité lui permet de le faire; — que l'Ange l'y invite; que l'amour paternel de Dieu la presse.

DENIS LE CHARTREUX. — 1471

PREMIER SERMON

SUR L'ÉPITRE.

1° Il convenait que le Christ naquît d'une vierge, pour que sa génération humaine ressemblât à sa génération divine; pour que sa dignité fût mieux sauvegardée; pour montrer que le Fils de Dieu n'était venu rien corrompre, mais au contraire, rétablir dans son intégrité ce qui était corrompu; pour faire comprendre le respect dû à sa sainteté.

2° La miséricorde que Dieu manifeste dans son Incarnation est inexprimable.

3° L'ingratitude pour un si grand bienfait est le comble de l'impiété.

4° Il est absolument incompréhensible que des hommes puissent aller jusqu'à poursuivre de leur haine un Dieu infiniment juste, saint et sage.

DEUXIÈME SERMON

SUR L'ÉVANGILE.

1° Le mystère de l'Annonciation est grand parce que celui qui annonce l'incarnation du Fils de Dieu, par la bouche de l'Ange, n'est autre que Dieu lui-même.

2° Il est grand parce que la chose annoncée n'est autre que la venue du Fils de Dieu dans la chair, et avec lui tous les autres mystères qui en furent la suite.

3° Il est grand parce que l'envoyé de Dieu s'adresse à Marie, la Vierge glorieuse qui est notre reine, notre mère, notre avocate.

4° Il est grand parce que le messager choisi est un des plus glorieux princes de la milice céleste.

TROISIÈME SERMON

SUR L'ÉVANGILE.

1° Des inimitiés ont été établies entre la Vierge Marie et le démon, parce que le contraste entre les deux est absolu.

2° Parce que leurs œuvres sont absolument contraires : Marie nous protège et le démon nous persécute.

3° Parce que le démon avait été le premier instrument de la perte des hommes, et que la glorieuse Vierge Marie a commencé l'œuvre de leur salut.

LOUIS DE GRENADE. — 1588

PREMIER SERMON

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Dieu avait institué dans l'ancienne loi une multitude de cérémonies, de sacrifices et de fêtes destinés à rappeler aux Israélites les faveurs extraordinaires dont il les avait comblés; il exigeait rigoureusement la fidélité à célébrer ces fêtes, à offrir ces sacrifices, à garder ces rites sacrés. C'est que l'ingratitude tarit la source des bienfaits, tandis que la reconnaissance en multiplie l'abondance. Dieu qui aime les hommes et désire leur accorder sans cesse des faveurs nouvelles, voulait mettre les Israélites à l'abri de l'ingratitude, et les obliger à lui témoigner leur reconnaissance, afin de pouvoir continuer à être bon pour eux. L'Eglise n'oublie pas les bienfaits de Dieu; elle en rappelle sans cesse le souvenir à ses enfants. Parmi ces bienfaits, il faut placer au premier rang celui de l'Incarnation, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Suivons le récit de l'Evangéliste.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth. Sans doute il trouva Marie dans le lieu où elle se retirait pour prier. Les anges ont coutume de se tenir auprès de ceux qui prient.

L'Ange dit à Marie : Je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Une si glorieuse salutation ne pouvait être adressée qu'à la reine du ciel et de la terre; à celle que Dieu avait choisie pour sa mère.

Marie est pleine de grâce parce que Jésus-Christ son Fils est la source de la grâce; Marie puise directement à la source, ou plutôt la source est en elle.

Toutes les vertus découlent de la grâce, Marie qui possède la plénitude de la grâce possède en même temps la plénitude de toutes les vertus, et, entre toutes les vertus, la plénitude de la charité, la plus belle, la plus précieuse de toutes.

Marie ayant entendu l'Ange, fut troublée de ses paroles. C'est le propre des vierges pudiques de s'effrayer à l'aspect inattendu de tout inconnu qui se présente. Afin de se tenir en garde contre les dangers réels, elles s'alarment même des choses dont elles n'ont rien à redouter. Elles savent bien qu'elles portent un trésor précieux dans un vase fragile, et qu'il n'est rien de plus difficile que de vivre parmi les hommes, à la manière des Esprits célestes.

L'Ange ajoute : *Et elle pensait en elle-même quelle pouvait*

être cette salutation. Ici apparaît l'humilité de Marie. La vision de l'Ange pouvait lui causer quelque étonnement quoiqu'elle fût, sans doute habituée à de semblables faveurs; mais ce qui cause son trouble, c'est la manière dont l'Ange la salue; ce sont les paroles qu'il lui adresse, et qui sont bien propres à alarmer son humilité. Elle craint pour ce précieux trésor de l'humilité, car elle sait que rien n'est subtil comme l'orgueil.

L'Ange rassure Marie : *Ne craignez rien Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.* Trouver, c'est, en s'occupant d'autre chose, rencontrer un objet qui s'offre à nous de lui-même, et sans que nous le cherchions. Marie ne cherchait pas la dignité de Mère de Dieu, et c'est la grâce qu'elle a trouvée. Cette dignité est si grande qu'elle a bien pu être trouvée, mais non donnée comme récompense proportionnée aux mérites.

L'Ange explique ce que renferme cette précieuse grâce : *Voici que vous concevrez*, etc.

Le Fils qu'enfantera Marie régnera. En quoi consistera son règne ?

La maison de Jacob, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, qui se compose de ceux qui descendent d'Israël non par la chair, mais par la foi.

Jésus-Christ règne sur eux. Il règne pour les combler de biens spirituels et tout divins, pour les arracher aux maux véritables, c'est-à-dire au péché, à l'enfer, à l'inimitié de Dieu. Il règle leur vie par les lois les plus justes, et leur donne son propre Esprit pour les diriger dans la voie du ciel : comme il donne aux animaux leur instinct pour éviter les herbes mauvaises et choisir les bonnes. Il a cessé d'être présent visiblement dans son Eglise, mais son esprit n'a jamais cessé de la diriger, selon sa promesse.

En entendant les paroles de l'Ange, Marie a surtout remarqué ce qu'elles semblent, au premier aspect, renfermer de contraire à son vœu de virginité. *Comment cela se fera-t-il, dit-elle, puisque je ne connais pas d'homme ?* Elle ne cherche pas à se soustraire à l'autorité de la volonté divine, mais elle déclare qu'elle est si fermement résolue à garder son vœu, que toutes ces magnifiques promesses ne sauraient l'en détourner, si Dieu n'en décide autrement. Quelle condamnation de notre inconstance et de notre instabilité! Elle ne demande pas si la chose aura lieu, mais seulement comment elle se fera [1]. Quelque sublime que soit

1. Nec enim quærit an fiat illud, sed quomodo fiet : ejus hæc verba sunt : Cum sciat Dominus meus votum esse ancillæ suæ non agnoscere virum, quo ordine, qua lege placebit ei ut fiat istud? Si opportuerit me frangere votum, ut pariam talem filium et gaudeo de Filio et dolco de proposito. S. Bern. *sup. Missus.*

l'honneur que Dieu lui propose, il lui en coûterait trop, si elle ne pouvait l'accepter qu'au prix de sa virginité.

La réponse de l'Ange la rassure. Elle n'a rien à craindre pour son vœu de virginité : *L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu,* lui dit l'Ange; et tout aussitôt la Vierge donne son consentement : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Ces seuls mots prononcés par Marie ont commencé heureusement en ce jour, l'œuvre du salut et de la rédemption des hommes.

Que nous reste-t-il à faire, sinon de nous écrier avec Zacharie: « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et ra- » cheté son peuple. » *Benedictus Dominus Deus Israel quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* Luc. I, 68

DEUXIÈME SERMON

AUTRE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Ecce concipies et paries filium,
et vocabis nomen ejus Jesum.
Luc. II, 31.

Jamais plus grande nouvelle ne fut annoncée; jamais plus grand prodige ne fut accompli. Dieu fait connaître à une humble vierge qu'elle sera la mère de son Fils; la vierge accepte, et le Verbe divin s'incarne dans son sein.

Une femme avait été la cause de notre ruine; une femme sera l'instrument de notre réparation. La malédiction d'Eve est retirée aujourd'hui par l'entremise de Marie.

Selon l'opinion de S. Bernard, l'ange Gabriel, envoyé de Dieu vers Marie, appartenait aux premiers rangs de la hiérarchie céleste, comme il convenait pour une mission de si haute importance. Plus les anges sont près de Dieu, plus ils participent à sa charité pour nous, et, à ce titre encore, il convenait qu'un Ange de l'ordre le plus élevé fût envoyé, pour l'œuvre par excellence de l'amour de Dieu pour les hommes.

L'Evangile dit que la vierge vers qui l'Ange fut envoyé était mariée. Pourquoi ? Il le fallait pour plusieurs raisons, mais particulièrement pour l'honneur de la Mère et pour l'honneur du Fils.

L'Ange salua Marie comme pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes. Ces louanges et ces titres nouveaux troublèrent Marie qui, profondément humble, était loin de s'en croire digne. Elle a conçu par la virginité, mais elle a plu par l'humi-

lité. C'est par l'humilité de Marie que Dieu est descendu du ciel vers les hommes. Sans l'humilité, la virginité, loin d'être agréable à Dieu, devient l'occasion des plus déplorables chutes. Les vierges folles étaient vierges, mais elles n'étaient pas humbles.

I. — Marie, la vierge toute pure, ornée de tous les dons naturels et surnaturels, pouvait être en même temps profondément humble, parce que la base solide de l'humilité n'est pas proprement dans les péchés commis, mais plutôt dans la connaissance de sa pauvreté, de son néant. L'homme humble voit que, de lui-même, il n'est rien, ne peut rien, pas même avoir une bonne pensée ; il ne s'attribue rien à lui-même, ni des biens de la nature ni de ceux de la grâce, mais il rapporte tout à Dieu d'un cœur soumis; il regarde tout ce qu'il possède comme un don purement gratuit de la libéralité divine. Les anges ont cette humilité ; les saints au ciel l'ont de même; l'humanité sainte de Notre-Seigneur l'avait, et ce fut aussi l'humilité de Marie. Elle était d'autant plus humble qu'elle connaissait mieux les grandeurs de Dieu et le néant des créatures.

De l'humilité naissent: 1° Le mépris de soi-même. 2° La défiance de soi-même. 3° La confiance en Dieu dont la miséricorde et la charité viennent en aide à tant de faiblesse. 4° Le recours à Dieu par la prière. 5° L'action de grâce et la louange. 6° La joie en Dieu, et l'indifférence pour les biens et les avantages terrestres. — Il y a donc de grands avantages à être humble et à imiter Marie notre modèle et notre avocate.

II. — L'ange pour faire cesser le trouble de Marie, lui annonce qu'elle sera la Mère du Sauveur et qu'elle lui donnera le nom de Jésus : *Ne timeas Maria*, etc. Qu'il est désirable pour les malheureux, pour ceux qui sont perdus, d'avoir un Sauveur ! Qu'il est doux le nom de Jésus ! Ceux qui le goûtent trouvent que sans lui tout est amer ou insipide.

L'ange avait parlé deux fois déjà, et Marie n'avait pas rompu le silence : elle méditait en elle-même ces divins oracles. L'amour du silence est une vertu que l'on peut appeler la compagne de la virginité et de la pudeur. Dans tout le texte de l'Evangile, on n'entend parler Marie que quatre fois. Jésus aussi aimait le silence. Il s'y est condamné depuis le moment de son incarnation jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge où les enfants commencent ordinairement à parler. Pendant sa passion, il étonne ses bourreaux et ses juges par son silence. Que de fautes un flux de paroles ne fait-il pas commettre ? Que de malheurs de toutes sortes n'amène-t-il pas ? Quelle perte de temps au moins ?

Marie parle enfin et dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme?* Marie s'élevant au-dessus de la loi et même au-dessus de la nature, avait, par une inspiration divine, fait vœu de virginité. La virginité perpétuelle du

corps et de l'âme est un des plus grands dons de Dieu ; aussi n'est-elle pas ordonnée, mais seulement conseillée. Elle n'est pas nécessaire pour aller au ciel ; la chasteté selon l'état de chacun suffit, mais une gloire particulière lui est réservée.

III. — L'ange répondit à Marie : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre,* c'est-à-dire que ce fruit divin ne doit pas être produit selon les lois ordinaires. Sa dignité et sa majesté voulaient que par un double miracle, il fût conçu du Saint-Esprit, et naquît d'une Vierge. « Qui racontera sa génération ? » *Generationem ejus quis enarrabit* (Isa. liii, 8) ? Si l'on voit comment ce fait a pu s'accomplir, il ne sera plus miraculeux : si on en trouve un exemple, il ne sera pas unique. S. Augustin dit : « Je considère votre » conception, ô bienheureuse Vierge, et je suis saisi d'effroi ; je » contemple votre enfantement et je tremble ; j'adore votre Fils » et je revis [1]. »

Marie sait désormais comment s'accomplira le grand mystère. Elle répond aussitôt, avec une admirable soumission d'esprit et de cœur : *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ;* réponse empreinte d'une humilité profonde, d'une obéissance parfaite et d'une admirable foi. Zacharie Ezéchias, Gédéon, avaient demandé à Dieu quelque miracle pour preuve de la réalité de ses promesses, Marie ne demande rien ; elle imite Abraham et croit sans hésiter. Mais que les merveilles qui lui étaient promises étaient plus grandes et plus nombreuses ! Aussi sa foi humble et obéissante attira-t-elle aussitôt le Fils de Dieu dans son sein.

C'est pour nous que Dieu a opéré toutes ces merveilles. Il s'est fait homme pour faire que les hommes soient des dieux. Il s'est uni à la nature humaine, pour nous unir à la divinité par les liens d'un indissoluble amour. L'union à Dieu par l'amour, voilà donc le fruit et la fin de ce mystère ineffable. Si nous ne sommes pas touchés d'une telle bonté, si, d'hommes charnels, nous ne sommes pas devenus encore des hommes spirituels, nous vivons dans les ténèbres de la mort et il faut en sortir. Recourons au Sauveur que Marie nous donne, et qui nous a rachetés au prix de tant de travaux, de souffrances et de sang.

1. Considero conceptum tuum, beata Virgo et expavesco; intueor partum et contremisco; adoro Filium tuum, et revivisco. S. August. *apud Ludov. Granat.*

TROISIÈME SERMON

EXCELLENCE ET CAUSES DE L'AMOUR DE N.-S. JÉSUS-CHRIST POUR LE GENRE HUMAIN.

Spiritus sanctus superveniet in te, etc.
Luc. I, 25.

I. — Au moment de mourir, Moïse disait aux Israélites : *Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait devant vous en Egypte, et ces miracles et ces prodiges épouvantables ; et le Seigneur ne vous a pas donné jusqu'ici un cœur qui eut l'intelligence et des oreilles pour entendre* (Deut. xxix, 2). On pourrait adresser avec non moins de raison de semblables reproches à une multitude de chrétiens, que Dieu a tirés de la servitude du démon, qui savent quel prix leur rédempteur a payé pour leur rançon, et qui demeurent insensibles, je ne dis pas seulement aux bienfaits dont Dieu les comble chaque jour, mais aux bienfaits incomparables de l'incarnation et de la rédemption. Cependant il faut prendre garde d'abuser de la miséricorde et de la patience du Seigneur. Méditons donc aujourd'hui sur le mystère de l'Incarnation, afin de bénir Dieu pour cette faveur insigne.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, etc. Cet ange est un des princes de la cour céleste. Pour la mission dont il était chargé, ce n'était pas trop de l'un des esprits sublimes qui entourent de plus près le trône du Très-Haut.

Gabriel se hâta d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu : les anges sont prompts à faire ce que Dieu leur ordonne. Il se présenta donc à la sainte Vierge et la salua avec une vénération profonde en lui disant : *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* Marie tremblante et silencieuse se demanda ce que signifiait cette salutation. Le silence lui était cher, comme il l'est à tous ceux qui s'entretiennent ordinairement avec Dieu. Hélas ! quel compte terrible auront à rendre ceux qui parlent inconsidérément, et accumulent ainsi des péchés innombrables. Que de mal ne se font-ils pas ? Que de mal aussi ne font-ils pas au prochain ?

L'ange rassure Marie et dissipe ses alarmes, en lui disant : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils.* L'événement annoncé à Marie semble, au premier aspect, incompatible avec sa virginité. Alors elle rompt le silence et demande au messager céleste comment s'accomplira ce qu'il annonce. L'ange lui répond que le Saint-Esprit sera l'auteur de cette conception ; il lui fait connaître en même temps

que sa virginité demeurera intacte. Alors Marie dit sans hésitation : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Dans la conduite de Marie éclatent en même temps, la foi, la grandeur d'âme, la prudence et l'obéissance. Elle aurait pu faire bien des objections. Que dira l'époux à la protection de qui je suis confiée ? Que deviendrai-je s'il me livre comme adultère, ou s'il m'abandonne ? Elle prévoit bien toutes les difficultés, mais elle s'en remet à Dieu pour tout. Elle a craint pour son vœu de virginité ; rassurée sur ce point, elle ne demande plus rien.

II. — L'ange avait dit à Marie : *L'Esprit saint surviendra en vous.* L'œuvre de l'Incarnation est l'œuvre par excellence de l'amour de Dieu pour nous. Or le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils ; il était donc juste que l'Incarnation lui fût attribuée. Toutefois la charité du Père et du Fils n'a pas été moindre que celle du Saint-Esprit, car le Père nous a donné son Fils, et le Fils s'est donné lui-même.

Mais comment se fait-il que Dieu ait opéré en notre faveur une telle merveille d'amour ? Job s'écriait : *Qu'est-ce que l'homme pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand, et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui* (Job. VII, 17)? L'homme, au dire du Psalmiste, n'est que vanité. Les hommes sont vains, sont trompeurs ; cependant Dieu les aime. D'où provient cet amour ?

Lorsque Marie eut prononcé ces mots plus puissants que ceux qui ont créé le monde : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, le Verbe de Dieu fut incarné dans son sein. Le corps divin du Sauveur fut formé ; son âme fut créée et unie à ce corps dans le même instant, et, dans le même instant aussi, la divinité s'unit ce corps et cette âme, de manière à ce qu'ils soient véritablement le corps et l'âme du Fils de Dieu, et que le Fils de Dieu, sans cesser d'être ce qu'il est de toute éternité, soit véritablement homme ; ce qui procédait de la nature humaine et ce qui procédait de la nature divine, tout appartenait à la même personne. C'étaient tout à la fois les actes d'un homme et les actes de Dieu. En vertu de cette union hypostatique, l'âme de Notre-Seigneur voyait à découvert l'essence divine, et se trouvait, du moins quant à sa partie supérieure, tellement heureuse, qu'elle jouissait, dans le sein de la très sainte Vierge, de la même béatitude qu'elle possède aujourd'hui dans le ciel. La grâce infinie dont elle fut remplie suffisait, non seulement pour elle-même, mais pour assurer le salut de tous les descendants d'Adam, quel que soit leur nombre, qui voudraient en prendre leur part. « Nous avons tous reçu de sa plénitude » disait S. Jean : *De plenitudine ejus, nos omnes accepimus* (Joan I, 16).

Qui pourrait dire l'amour, la reconnaissance pour Dieu de cette âme soudainement tirée du néant et mise en possession de cette grâce, de ce bonheur infini ? Qui pourrait dire l'empressement avec lequel elle accepta la mission rédemptrice que Dieu lui confia et pour laquelle elle se voyait créée ? Qui pourrait dire son amour pour les hommes, occasion, sinon cause de sa création, et cause au moins de l'œuvre que lui confiait son Père, de l'occasion qui lui était offerte de travailler à sa gloire et de lui témoigner toute sa reconnaissance, tout son amour, toute son obéissance ?

Jésus-Christ nous aime donc d'un amour sans borne, à cause de son Père et de la mission qu'il lui donne. Le Père à son tour, nous aime, à cause de son Fils, notre chef, notre modèle, à cause de son Fils qui nous aime tant et qui a tant souffert pour nous. Tandis que le Père et le Fils se considèrent mutuellement, leur amour pour les hommes s'excite et s'embrase. Le Fils nous aime pour obéir à son Père, auprès de qui il plaide notre cause ; le Père, voyant son Fils souffrant sur la croix pour nous, intercédant en notre faveur et s'immolant pour notre salut, nous reçoit dans sa grâce et dans son amitié.

C'est ainsi que Dieu nous aime, et que son incarnation nous facilite de lui rendre amour pour amour. Aimons-le donc pour tous ses bienfaits, mais particulièrement pour ce grand bienfait de son incarnation.

QUELQUES PENSÉES DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES SUR CES PAROLES DE MARIE A L'ANGE : *ECCE ANCILLA DOMINI*

I. — En commentant ce texte, S. Bernard dont la tendre dévotion envers la B. Vierge Marie est si connue, dit[1] : « Etre humble dans l'abjection n'est pas une grande affaire, mais l'humilité au milieu des honneurs est une vertu bien grande et bien rare. » Si Marie s'était donné le nom de servante du Seigneur avant d'avoir reçu le message de l'Ange, personne ne s'en étonnerait ; mais lorsqu'elle se nomme ainsi, elle sait qu'elle est choisie pour être la Mère de Dieu, que le Fils de Dieu se range sous son autorité ; elle le croit avec toute la certitude de la foi la plus parfaite qui fût jamais, et c'est ce qui rend son humilité digne de toute admiration.

1. Non magnum est, esse humilem in abjectione ; magna prorsus et rara virtus humilitas honorata. S. Bernardi Concio. I *de Annunt.*

II. — « Une servante, dit le B. Albert le Grand[1], doit être, d'après le sens du mot *ancilla*, pleine de respect et de complaisance, humble dans les services qu'elle rend, empressée et heureuse d'obéir. » — Telle fut Marie, véritable servante de Dieu, qui jamais, dit S. Thomas[2], ne fut en opposition avec le Très-Haut, soit en paroles, soit en actions, soit en pensées ; véritable servante qui jamais ne cessa de l'être. Les autres, en servant Dieu, se réservent une certaine liberté, Marie se donna tout entière au service du Seigneur, ne s'en réserva aucune et se fit en quelque sorte esclave. O bienheureuse servante, tout ce qui existe vous sert ! O vous tous qui servez le Christ, embrassez aussi, de toute l'ardeur de votre âme, le service de

1. B. Albert. Mag. *in Luc.*
2. S. Thom. Conc. I *de Annunt.*

sa Mère. Servez Marie et imitez Marie.

III. — Selon la remarque de S. Ambroise, Marie destinée à enfanter l'Humilité, devait briller elle-même par cette vertu. Aussi est-ce à l'humilité qu'elle croit devoir rapporter toutes ses grandeurs ; elle s'écrie : « Le Seigneur a » regardé l'humilité de sa servante [1]. » Elle est bien la servante du Seigneur, celle qui donne le jour à un Fils qui est Dieu et qui se fait notre serviteur.

IV. — L'humilité est une vertu toujours fidèle compagne de la grâce de Dieu. Aussi est-ce par l'humilité que Marie retrouve la grâce que nos premiers parents avaient perdue par l'orgueil : *invenisti gratiam* : « Vous avez trouvé grâce [2]. » Après le Fils de Dieu, nulle créature n'est descendue aussi profondément que Marie dans l'abîme de l'humilité, et c'est pourquoi nulle créature n'a été élevée aussi haut qu'elle en grâce, après son divin Fils. Dieu qui donne la grâce aux humbles lui en conféra la plénitude.

V. — Plusieurs fois la Sainte-Ecriture nomme Marie du nom de *terre* : « Notre terre donnera son » fruit [3]. — Seigneur, vous avez » béni votre terre [4]. — Que la terre » s'ouvre et produise le Sauveur [5]. » C'est pour marquer l'humilité de Marie : la terre est foulée aux pieds de tous, la terre toute grande qu'elle soit est si petite comparée à l'immensité des cieux ! Mais néanmoins elle est le centre de tout ; elle contient tous les trésors ; elle produit les fleurs et les fruits.

VI. — Marie plut à Dieu par sa virginité, dit S. Bernard [6], mais elle conçut le Fils de Dieu par son humilité. — Son humilité est le nard dont l'odeur délicieuse ravit le cœur de Dieu. L'humilité est le repos de l'âme, et Dieu s'est reposé dans l'humilité de Marie. Il a habité neuf mois dans son sein et il s'est fait le Fils de son humble servante.

VII. — Marie, par son humilité, se montrait digne fille de David qui avait dit : [1] « Je deviendrai vil et humble à mes propres yeux. » Cette humilité de David lui avait mérité la promesse que le Fils de Dieu naîtrait de sa race. Marie se reconnaît l'humble servante de Dieu, elle qui devait être sa mère. Elle choisit la dernière place au festin et Dieu l'élève à la première [2].

VIII. — Dans la cour de Caïphe, une servante ébranla et fit tomber Pierre, la colonne de l'Eglise. Marie est la servante qui donne le jour à Celui qui relève Pierre et qui lui dit : « Tu es Pierre et sur » cette pierre je bâtirai mon Eglise » et les portes de l'enfer ne pré» vaudront pas contre elle. » Elle est elle-même la première colonne taillée par le Seigneur pour la maison qu'il se bâtit. Comment une si grande humilité unie à tant de grandeur ne confondrait-elle pas notre orgueil ?

IX. — Il semble que refuser les honneurs soit un acte d'humilité plus grand que de les accepter. Cependant Marie, tout en se déclarant la servante du Seigneur, accepte la dignité incomparable de Mère de Dieu. Son divin Fils n'agit pas ainsi lorsque le peuple le chercha pour le proclamer roi : au contraire il s'enfuit et demeura caché. C'est qu'il n'en est pas des dignités que Dieu confère comme de celles qui viennent des hommes. Ces dernières sont ordinairement lourdes à porter et dangereuses pour le salut. Venant de Dieu au contraire elles contribuent au salut de ceux qui les reçoivent. Ajoutez que la dignité offerte à Marie était une condition de la rédemption du genre humain. Elle faisait acte de magnanimité en ne s'y dérobant pas. Son exemple est propre à réconforter ceux que le Seigneur oblige, pour l'utilité commune, à accepter des postes honorables [3].

1. *Luc.* I, 48. — 2. *Luc.* I, 30. — 3. *Ps.* LXXXIV, 13. — 4. *Ps.* LXXXIV, 2. — 5. *Isa.* XLV, 8. — 6. S. BERN. Serm. XLII *in Cant.*

1. II. *Reg.* VI, 22. — 2. SALMERON. t. III. tr. 9. — 3. DIDACUS STELLA, tract. super verba : *Ecce ancilla.*

FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS
OU
DE LA COMPASSION

PREMIER SERMON

(D'après S. Bernardin de Sienne [1]. — 1444.)

MARIE MER D'AMERTUME.

Nomen Virginis Maria.
Luc. I, 27.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme, tant qu'il vit sur la terre, de célébrer dignement les louanges de la bienheureuse Vierge Marie. Ses grandeurs, ses perfections, ses bontés surpassent tout ce que nous pouvons dire, tout ce que notre intelligence peut concevoir. Et qui donc oserait, s'il n'était éclairé des lumières que Dieu lui-même nous a données, parler de la Mère du Fils unique de Dieu incarné dans son sein ? Qui ne craindrait pas de prononcer avec des lèvres souillées le nom de celle que le Père des miséricordes a prédestinée de toute éternité, pour être la Vierge par excellence ; que le Fils a choisie pour sa Mère ; que le Saint-Esprit a préparée pour être le temple de la grâce nouvelle ? Pouvons-nous ici-bas rendre à la reine des anges des hommages dignes d'elle ? Pouvons-nous mêler nos cantiques et nos acclamations aux chants des esprits bienheureux et aux acclamations éternelles, par lesquelles ils glorifient leur auguste souveraine ?

S'il nous est impossible de parler de Marie d'une manière qui soit digne d'elle, au moins essayons de célébrer, selon nos forces, les mystères de son nom béni.

Le saint nom de Marie a diverses significations. Attachons-nous aujourd'hui à celle de *mer d'amertume* que lui donnent les interprètes. Elle ne convient que trop bien à la Mère de Dieu, dont le cœur fut transpercé d'un glaive de douleurs, selon la prophétie du vieillard Siméon.

Si nous considérons les causes qui contribuent le plus à l'amertume des eaux de l'Océan, nous en trouverons trois principales. La première est que les eaux douces qu'elles contiennent s'éva-

1. IIe sermon sur l'*Annonciation*.

porent et remontent vers le ciel. La seconde que les principes d'amertume se concentrent sous les rayons du soleil. La troisième que ces différents principes se condensent et se mêlent entre eux. Nous trouvons quelque chose de semblable en Marie au temps de la passion de son divin Fils. Elle est violemment séparée de Jésus son unique douceur. Tout ce qui peut la remplir d'amertume se concentre dans son âme. A cette amertume intérieure viennent se joindre diverses causes extérieures qui en augmentent l'intensité.

I. — *Marie est violemment séparée de Jésus, son unique douceur.*

La séparation violente de son divin Fils que Marie eut à souffrir au temps de la passion, fut pour elle si cruelle qu'on peut l'appeler, selon la signification de son nom, une *mer d'amertume*. Quatre considérations nous feront comprendre combien cette séparation fut pénible pour le cœur très aimant de Marie, la meilleure et la plus tendre des mères.

Quel était donc ce Fils dont une mort cruelle et ignominieuse la séparait violemment ? Ce Fils était la douceur même. Tout en lui est aimable, selon la parole des Cantiques : *Guttur illius suavissimum, et totus desiderabilis* (Cant. v, 16). David avait dit déjà : « Il est doux et droit, le Seigneur : *Dulcis et rectus Dominus* (Psal. xxiv, 8). Ailleurs, il dit ces mots qui conviennent si bien à Marie au temps de la Passion : « Mon cœur a été trou» blé, ma force m'a abandonnée et la lumière de mes yeux elle» même n'est plus avec moi : » *Cor meum conturbatum est in me, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (Psal. xxxviii, 10). Le Fils de Marie était sa force et sa vertu dans toutes ses adversités ; la lumière de ses yeux et l'allégresse de son cœur dans toutes ses prospérités. Sa douleur en le perdant fut donc nécessairement bien grande. Elle pénétra jusqu'au plus intime de son âme, selon la prédiction du saint vieillard Siméon : « Un glaive transpercera votre » âme : » *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. ii, 35). Le saint vieillard parlait de l'âme de Marie et en même temps de celle de Jésus, qui appartient en quelque sorte à sa mère. Ce glaive de la passion fut à double tranchant ; il transperçait le cœur du Fils et celui de la mère, car la douleur éprouvée par l'un augmentait, dans des proportions inconcevables, la douleur éprouvée par l'autre. Cette douleur ne dura pas seulement quelques instants, mais pendant quatre jours ; depuis le mercredi soir où la mort de Jésus-Christ fut résolue et arrêtée par les Juifs, jusqu'au moment de la résurrection. Les larmes, les sanglots et les autres marques extérieures de la douleur, manifestèrent les sentiments intérieurs de la mère de Jésus. Enfin l'igno-

minie de la mort du Sauveur, sur une croix, entre deux voleurs rendait plus déchirante encore pour Marie sa séparation d'avec son divin Fils.

Si Marie n'avait pas si bien connu le trésor qu'elle perdait, peut-être l'amertume de la séparation eût-elle été moins insupportable; mais elle le connaissait; elle savait ce qu'était son Fils, et elle savait aussi combien cruelles étaient les souffrances auxquelles elle le voyait en proie. La compassion se mesure à la grandeur des souffrances auxquelles on compatit, et à la connaissance qu'on en a. Elle se mesure aussi à l'affection que l'on éprouve pour celui qui souffre.

Qui nous dira la violence des souffrances du Sauveur pendant sa Passion? Ni les anges, ni les hommes ne pourraient le faire; aucune pure créature ne saurait même le concevoir. Jésus-Christ pouvait s'écrier avec le prophète Jérémie : « O vous » tous qui passez par le chemin, prêtez attention et voyez s'il » est une douleur comme ma douleur » : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Thren. i, 10). Et celui qui souffrait tant, sous les yeux de sa Mère bien-aimée, cette tendre Mère le connaissait si bien! Elle savait qu'il n'était autre que le Fils de Dieu lui-même. « Au pied » de la croix de Jésus, sa Mère se tenait debout », dit l'Évangile : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus* (Joan. xix, 25). Combien Marie aimait son Fils, Dieu seul le sait, Dieu seul pouvait mesurer cet amour. Aussi combien grande était sa compassion pour lui! La compassion se mesure à l'amour que l'on porte à celui qui souffre : jamais personne n'a aimé comme Marie, jamais personne n'a compati comme elle. Encore, si elle n'avait pas été témoin des souffrances de son divin Fils; mais elle était là, si l'on en croit S. Anselme, lorsque la sentence de mort fut prononcée; elle était là, lorsqu'on lui mit sur ses épaules ensanglantées, la lourde croix qu'il devait traîner jusqu'au lieu de son supplice; elle était là, lorsque livide, déchiré de coups, sanglant, il fut suspendu au gibet de la croix. Eh! dites-moi : est-il quelqu'un capable de concevoir ce que fut la douleur de son cœur? Ne vous semble-t-il pas l'entendre s'écrier : O mon bien-aimé! mon unique amour! ô Jésus, fruit de mes entrailles! vous ne voyez donc pas votre Mère qui est là près de vous, sur le point de succomber à la tristesse qui l'accable? O mon Fils bien-aimé! ne voyez-vous pas votre humble servante qui s'attache à vous, qui pleure, qui gémit, qui meurt de douleur à vos pieds? Si vous la voyez, pourquoi permettez-vous que les impies portent les mains sur vous, qu'ils vous traînent, qu'ils vous crucifient, qu'ils disloquent tous vos membres, qu'ils mettent à nu vos entrailles, et que le glaive de Siméon transperce ainsi mon âme?

Nous devons donc le dire en toute vérité, Marie est une mer

d'amertume. Ce que le prophète Jérémie disait de Sion : « Elle » est plongée dans l'amertume : » *Et ipsa oppressa amaritudine* (Thren. I, 4), on peut le répéter avec plus de vérité encore de Marie, et sa douleur au moment de la séparation d'avec son divin Fils, nous révèle à son tour la grandeur de cet amour sans bornes. C'est ainsi que les Juifs voyant Jésus pleurer sur la mort de Lazare, disaient : « Voyez comme il l'aimait : » *Ecce quomodo diligebat eum* (Joan. XI, 36).

Marie aimait Jésus d'un amour inexprimable. Mais quelles étaient les causes de cet amour ?

« Tout être animé aime son semblable : de même aussi tout » homme aime ce qui lui est proche. » dit l'Ecclésiastique : *Omne animal diligit simile sibi, sic et omnis homo proximum suum* (Eccli. XIII, 19). Jésus fut très semblable à Marie, parce qu'il lui emprunta toute sa substance corporelle : elle seule contribua à sa naissance. De plus Jésus possédait au suprême degré tout ce qui peut contribuer à rendre un fils cher à sa mère.

1° Il était souverainement puissant. C'est de lui qu'il est écrit au second livre des Machabées : « C'est le Seigneur vivant lui-» même, puissant dans le ciel : *Est Dominus vivus ipse in cœlo potens* (II Mach. XV, 4). » C'est de lui que le Psalmiste chantait : « Le » Seigneur est fort et puissant : » *Dominus fortis et potens* (Psal. XXIII, 8). C'est de lui encore qu'on lit dans Josué : « C'est un » Dieu saint fort et jaloux » : *Deus enim sanctus et fortis æmulator est* (Jos. XXIV, 19).

2° Il était souverainement sage, assis dans la chaire mystique de David, qui fut sa croix, comme il est écrit au livre des Rois : « Il était assis dans la chaire, le plus sage, le premier » : *Sedens in cathedra sapientissimus princeps* (II Reg. XXIII, 8).

3° Il était souverainement noble par son origine, selon la parole d'Isaïe : « Qui racontera sa génération » : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isa. LIII, 8)?

4° Il était souverainement beau. David lui disait : « Vous êtes » plus brillant de beauté que les enfants des hommes » : *Speciosus forma præ filiis hominum* (Psal. XLIV, 2).

5° Il était souverainement bon, car il est écrit : La sagesse divine « est un trésor infini pour les hommes » : *Infinitus enim thesaurus est hominibus* (Sap. VII, 14). Or le Fils de Marie n'était-il pas la sagesse de Dieu incarnée dans le sein de cette auguste Vierge?

Pour ces motifs et pour d'autres semblables, l'amour de Marie pour son Jésus surpassa tout autre amour, et tout ce que l'imagination peut concevoir : par conséquent il en fut de même de sa compassion et de sa douleur. « Si quelqu'un le peut, dit » S. Anselme, qu'il mesure donc cet amour et qu'il comprenne » l'amertume des gémissements, des soupirs de Marie, lorsqu'elle » vit Jésus séparé d'elle par des mains cruelles, entraîné par les

» Juifs qui veulent sa condamnation, attendant devant le tribunal » d'un juge inique sa sentence de mort [1]. »

Ajoutons une autre considération. Marie, en perdant Jésus, perdait la cause et la source de ses plus douces joies. Plus la présence d'un être est agréable, plus aussi la douleur que cause son absence est grande. Quelle joie la présence de Jésus-Christ ne procurait-elle pas à sa bienheureuse Mère! Et par contre, combien la séparation ne dut-elle pas être douloureuse! Ecoutez S. Anselme : « Qui pourra concevoir de quelle joie était » remplie l'âme de Marie, lorsque celui qu'elle aimait de tout son » cœur, celui qu'elle savait être le créateur et le souverain do- » minateur de toutes choses, mangeait avec elle, et lui enseignait » avec une douceur infinie, ce qu'il voulait lui faire savoir? » Aussi sa douleur fut-elle bien amère et bien cruelle lorsqu'on » lui arracha ce Fils. Elle put dire avec Noëmi au livre de Ruth : » *Ne m'appelez plus Noëmi* (c'est-à-dire *belle*), *mais appelez-moi* » *Mara* (c'est-à-dire *amère*), parce que le Tout-Puissant m'a » remplie d'une grande amertume [2]. »

II. — *Tout ce qui peut la remplir d'amertume se concentre en son âme.*

La chaleur du soleil, en faisant évaporer l'eau douce, augmente la concentration des parties amères de l'Océan. Cette chaleur représente la persécution ou la tribulation, selon la parole du prophète : « Le soleil ne vous brûlera pas pendant le jour : » *Per diem sol non uret te* (Psal. cxx, 6). La séparation de son divin Fils fut pour Marie une douleur inexprimable, mais à cette source de cruelle souffrance, il faut ajouter les effets que produisait en elle la vue même de la passion du Sauveur. Les sentiments qu'elle éprouvait alors étaient comme un feu qui la consumait intérieurement. Elle voyait son Fils unique, le Fils unique de Dieu endurer tant d'indignes traitements, que sa douleur prenait des proportions infinies. Pour vous en former quelque idée, considérez ce que l'on éprouve à la mort d'un ami. S. Augustin analyse parfaitement ces divers sentiments au livre IV[e]

1. Tantam igitur dilectionem perpendat qui potest, quibus doloribus, quibus suspiriis cruciabatur, quando eum a se crudelium manibus avelli, quando ad condemnandum trahi, quando ad mortem subeundam judicio judicis iniqui ad tribunal consistere vidit. S. Ansel. apud S. *Bernardinum.*

2. Quanto gaudio replebatur anima ejus quando eum, quem toto corde diligebat, quem creatorem et dominatorem omnium rerum sciebat, secum edentem, secundum quod volebat dulci affatu docentem habebat, quis capiet? Propterea ejus subtractio summe amara et dolorosa fuit, ut dicere possit illud Ruth. I : Ne vocetis me Noemi (id est pulchram), sed vocate me Mara, hoc est amaram : quia valde amaritudine replevit me Omnipotens. (Ruth, I, 20). S. Anselm. *de Ortu Virg.*

de ses *Confessions*. D'abord le cœur se trouve comme enveloppé de ténèbres; en second lieu, l'image de la mort s'offre à notre esprit; ensuite on fait un retour sur tous les motifs que l'on a de s'affliger; enfin on se trouve comme indécis entre la vie et la mort. Ce sont bien là les divers sentiments qui s'emparèrent du cœur de Marie, et la martyrisèrent pendant la passion et à la mort de son Fils.

1° Le cœur de la Vierge Marie fut comme enveloppé de ténèbres et par conséquent en proie à une cruelle amertume, à la mort de son Fils. C'est le premier effet que produit la mort de quelqu'un qu'on aime, au dire de S. Augustin. « Mon cœur fut enténébré, » dit-il : *Contenebratum est cor meum*. S'il en est ainsi pour la mort d'un compagnon, d'un ami, qu'en sera-t-il pour la mort d'un être sur qui l'amour maternel, l'amour naturel, l'amour surnaturel, et l'amitié proprement dite, élevés à la plus haute puissance ont concentré tout ce qu'ils ont de force? Or, il en était ainsi pour Marie vis-à-vis de Jésus. Elle était sa mère et elle aimait son fils plus que jamais une mère n'a aimé son enfant. Cet amour procédait de la nature qui, en Marie, était parfaite. Il procédait en même temps de la grâce. Et cet amour, trente-trois années de vie commune l'avaient fait croître chaque jour. Lors donc qu'elle vit ce Fils tant aimé suspendu à la croix entre deux larrons, lorsqu'elle le vit déchiré, transpercé de tant de blessures, et tout près d'expirer, son cœur ne dut-il pas être comme enveloppé de ténèbres? Ne put-elle pas dire avec le Psalmiste : « Mon cœur a été troublé, ma force m'a » abandonnée : et la lumière de mes yeux elle-même n'est plus » avec moi : » *Cor meum conturbatum est*, etc. (Psal. xxxvii, 10)? Ne put-elle pas s'écrier avec Jérémie : « Mon cœur est boule- » versé au dedans de moi, parce que je suis remplie d'amertume : » *Subversum est cor meum in memetipsa quoniam amaritudine plena sum* (Thren. i, 20)?

La mort d'une personne tendrement aimée a encore pour effet d'imprimer fortement dans l'esprit, la pensée du trépas. Celui qui pleure la mort d'un ami ne voit pour ainsi dire partout que la mort; tout la lui rappelle. S'il en est ainsi, au témoignage de S. Augustin, lorsqu'il s'agit d'amis auxquels on n'est attaché que par les liens d'une agréable fréquentation, combien plus vive et plus poignante l'image de la mort de Jésus dut-elle s'imprimer dans l'âme de sa très tendre mère. Il ne s'agissait pas entre eux d'une amitié née de quelques relations passagères. Elle avait donné le jour à ce Fils bien-aimé; elle l'avait élevé, elle lui avait rendu tous les services que la meilleure des mères peut rendre à son enfant; elle avait toujours vécu avec lui et ne s'en était, pour ainsi dire, jamais séparée; et c'était lui qu'elle voyait mourir; c'était l'image de sa mort avec toutes les cir-

constances si cruelles qui l'ont accompagnée, qu'elle avait sans cesse sous les yeux. O Marie, comme vous pouviez vous écrier avec vérité : « O mort, que ton souvenir est amer! » *O mors, quam amara est memoria tua* (Eccli. xli, 1) ! Est-ce ainsi que la mort amère sépare ? *Siccine separas amara mors* (I Reg. xv, 32)?

Et ce n'était pas encore assez pour Marie d'avoir toujours sous les yeux le spectacle de la mort de son Fils, tout ce qui frappait ses regards, tout ce qui s'offrait à sa pensée et à son souvenir lui était un nouveau supplice. S. Augustin parlant de la mort de son ami disait : « Ma patrie elle-même m'était de-» venue une souffrance et la maison paternelle un tourment. Ce » que j'avais aimé à manger avec lui me devenait, sans lui, » d'une amertume insupportable [1]. » S'il suffisait de la mort d'un ami qui n'était qu'un homme, pour produire chez Augustin une telle souffrance, jugez de l'effet produit en Marie par la mort de Jésus, qu'elle aimait non seulement comme un homme mais comme son Dieu, non seulement comme un ami, mais comme son fils unique. Tout ce qui s'offrait à ses regards lui infligeait des tortures indicibles ; mais le comble de sa douleur, le comble de son martyre, ce fut la vue de ce Fils tant aimé, lorsqu'il eut expiré au milieu de supplices si cruels. S'il est vrai, comme dit S. Mathieu, que « Rachel pleurant ses fils ne voulut pas être con-» solée : » *Rachel plorans filios suos, et noluit consolari* (Matth. ii, 18), combien cette parole ne s'applique mille fois mieux encore à la Vierge Marie. Lorsque Jésus-Christ était élevé en croix, on pouvait dire à sa mère avec Jérémie : « C'est le deuil de » votre Fils unique : poussez des plaintes amères : » *Luctum unigeniti* ; *fac tibi planctum amarum* (Jerem. vi, 26.)

Dans le chapitre des *Confessions* de S. Augustin déjà plusieurs fois cité, nous lisons encore : « Je ne sais si j'aurais voulu » mourir pour lui, comme il est dit d'Oreste et de Pylade, ou, » si j'aurais préféré mourir l'un pour l'autre à mourir ensem-» ble, parce que vivre l'un sans l'autre me semblait plus insup-» portable que la mort [2]. » On rencontre des personnes qui s'aiment assez pour se sacrifier mutuellement leur vie. On ne peut donc pas douter que Marie n'eût été prête à donner sa vie, non pas une fois, mais mille fois pour son divin Fils. Si David regrettait de ne pouvoir mourir pour un fils ingrat et révolté, comment la Mère de Dieu n'aurait-elle pas dit comme lui : « Qui » me donnera de mourir pour vous, ô mon Fils : » *Quis mihi*

1. Et erat mihi patria supplicium, et paterna domus mira infelicitas : et quicquid cum illo comederam sine illo in cruciatum vertebatur. S. August. lib. IV *Confess.*

2. Nescio an vellem pro illo mori, sicut de Oreste et Pilade traditur, vel vellem pro invicem vel simul mori ; quia mori pejus erat non simul vivere. S. Augst. lib. IV *Confess.*

tribuat ut ego moriar pro te, fili mi? (II Reg. xviii, 33)? N'aimait-elle pas Jésus comme son âme?

Quelqu'un demandera peut-être : Pourquoi donc la bienheureuse Vierge n'est-elle pas morte, si sa douleur fut portée à un tel excès? Nous lisons au premier livre des Rois (iv, 19) que la femme de Phinées mourut de douleur en apprenant que l'arche était prise par les ennemis, et que Phinées avait péri dans le combat : comment Marie put-elle survivre à la mort de Jésus? S. Anselme répond qu'elle serait morte certainement si le Saint-Esprit ne l'avait fortifiée. Ecoutez les paroles de cet illustre doc-« teur : O ma douce souveraine! non je ne croirai jamais qu'il » vous eût été possible de supporter de tels tourments sans per-» dre la vie, si l'esprit de vie, l'esprit de consolation, l'esprit de » douceur de votre Fils dont la mort vous causait de si cruelles » souffrances, ne vous avait fortifiée et consolée intérieurement; » s'il ne vous avait représenté que ce spectacle que vous con-» templiez la mort dans l'âme, était moins sa mort que le » triomphe qui lui assujettissait toutes choses [1]. »

Voilà quelles pensées, quels sentiments agitaient l'âme de Marie. Le prophète Elisée disait autrefois en parlant de la Sunamite dont le fils était mort : « Laissez-la, car son âme est dans » l'amertume : » *Dimitte illam, anima enim ejus in amaritudine est* (IV Reg. iv, 27). La Sunamite était l'image de Marie qui a aussi perdu son fils.

III. — *Diverses causes extérieures augmentaient l'intensité de sa douleur.*

Les parties amères des eaux de l'Océan se mêlent et le mélange en accroît encore l'amertume. Il en fut de même des amertumes qui remplirent le cœur de Marie, au temps de la Passion du Sauveur. Elles se mêlaient; elles réagissaient les unes sur les autres et augmentaient d'autant les souffrances de cette tendre mère. Ce que Marie voyait en son divin Fils; l'infidélité de ses amis qui l'abandonnaient; la fureur de ses ennemis à le poursuivre; l'impossibilité où elle était de le soulager, voilà quatre sources dont les eaux amères se mêlaient et auxquelles Marie s'abreuvait à longs traits.

Que voyait-elle donc en Jésus la mère de douleurs, lorsqu'elle assistait à sa cruelle passion. Elle voyait en lui la rançon du monde livrée à vil prix; la force des saints réduite à l'agonie;

1. Pia Domina, non crediderim te ullo puncto potuisse stimulos tanti cruciatus quin vitam amitteres sustinere, nisi ipse spiritus vitæ, spiritus consolationis, spiritus dulcedinis Filii tui, pro quo moriente tantopere torquebaris, te confortaret, te consolaretur, te intus doceret non esse mortem eum assumentem, sed magis triumphum omnia ei subjicientem. S. Anselm. apud *S. Bernardinum.*

le plus beau des enfants des hommes répandant une sueur de sang. Elle voyait le souverain maître du monde saisi comme un larron; la vertu des cieux étroitement enchaînée; celui qui fait trembler les colonnes du ciel, lié à une colonne, le créateur du monde ignominieusement souffleté; celui qui tient entre ses mains la vie et la mort, déchiré par les fouets; le juge de tout ce qui existe ,traîné devant des impies pour être jugé; celui que les cieux honorent et glorifient, méprisé par des scélérats; le roi céleste devenu le jouet de quelques misérables. Elle voyait celui qui règne sur les principautés et les puissances, la tête frappée d'un bâton, dégouttante de ruisseaux de sang, couronnée d'épines. Elle le voyait enfin condamné à mort par la plus inique des sentences. Marie voyait encore en Jésus la plus sublime dignité, réduite à la plus vile abjection; le bonheur suprême en proie aux plus cruelles afflictions; la souveraine richesse dépouillée de tout; la souveraine lumière plongée dans les ténèbres; l'honneur souverain couvert de confusion et d'opprobres; le digne objet d'un amour infini devenu l'objet de mille outrages. Elle voyait son corps adorable dépouillé de tout vêtement, son côté ouvert et ensanglanté; tous ses membres distendus, sa face royale d'une pâleur livide; ses bras raidis, ses jambes rigides comme le marbre, ses pieds percés et couverts de sang. Oh! que ce spectacle était cruel pour Marie. Qui pouvait mieux qu'elle s'écrier avec le prophète : « Il m'a remplie d'amertumes et il m'a » enivrée d'absinthe! » *Replevit me amaritudinibus, et inebriavit me absinthio* (Thren. III, 15)?

La conduite des amis de Jésus, dans cette douloureuse circonstance, fut pour Marie une autre source de douleur. Que ne souffrit-elle pas lorsque tous les disciples s'enfuirent ?

Il avait choisi Pierre et ses onze compagnons pour ses apôtres, ses confidents, ses amis intimes, et voilà qu'au moment de sa passion, ils l'abandonnent. Ils avaient promis de mourir pour lui, et ils le laissent seul avec sa mère. Aussi adresse-t-elle à son divin Fils ces douloureuses paroles : « Rédempteur du monde » vous allez vous immoler pour tous et Pierre lui-même n'est » pas avec vous, lui qui a dit : *Je mourrai pour vous.* Thomas » vous abandonne : il avait dit pourtant : *Mourons tous avec lui.* » Aucun d'eux n'est pris avec vous; vous seul êtes captif, ô Fils » qui êtes mon Dieu! ô Fils d'une mère toujours vierge [1]. »

Mais direz-vous, ce lui fut une grande consolation de trouver un autre fils dans la personne de Jean. Dites-moi, était-ce une consolation de recevoir le fini, presque le néant en échange de

1. Vadis propitiator ad immolandum pro omnibus, non occurrit tibi Petrus qui dixit : *Pro te moriar*; relinquit Thomas qui ait : *cum eo omnes moriamur*, et nullus ex his nisi tu solus duceris, qui me castam conservasti Filius meus, et Deus meus. S. Anselmus apud *S. Bernardinum.*

l'infini? Ecriez-vous plutôt : O lamentable échange! Au lieu du Dieu éternel et immuable, Marie n'a plus qu'une pure créature sujette à se corrompre. Son fils unique, son fils selon la nature lui est ravi, et c'est un étranger qui tiendra désormais sa place. O douce souveraine! dites-nous quelles pensées se pressaient dans votre âme lorsque vous entendîtes, celui que vous aimiez sur toutes choses, vous imposer cet échange? C'est bien alors que le glaive de douleur transperça cruellement votre âme. Ah! qui pourrait concevoir combien fut grande l'amertume dont le cœur de la Vierge bénie fut rempli?

Cependant ce n'était pas encore assez de souffrances pour Marie. Il lui fallait être témoin de tous les cruels traitements auxquels son divin Fils était en proie de la part de ses ennemis acharnés à sa perte. Qui dira sa douleur lorsqu'elle entendit les Juifs impies proférer contre son Fils unique les plus indignes menaces: le poursuivre d'outrages infâmes ; souffleter, salir de leurs crachats immondes celui dont la vue fait la joie des anges; le lier, le flageller, lui voiler les yeux, se rire de lui en vomissant des blasphèmes, le couronner d'épines, le crucifier, lui percer les mains et les pieds, le suspendre entre deux larrons, et tout cela, en un jour de grande solennité, dans la cité royale, devant une foule immense de peuple, dans le lieu réservé au supplice des scélérats! Elle voyait Jésus et elle entendait se mêler autour de lui, les gémissements de ses voisins, les lamentations de ses proches, les insultes des envieux, les moqueries des railleurs, les outrages de ceux qui le maudissaient.

Pour mettre le comble à tant de souffrances, Marie était là, témoin de tout; elle reconnaissait son impuissance à soulager son Fils; elle se sentait seule et sans appui, sans personne pour lui donner même un conseil.

C'est pour une mère une douleur affreuse d'apprendre que son fils a péri d'une mort cruelle; mais sa douleur est bien plus vive encore, si elle est témoin de cette mort, si elle voit son fils percé de coups, massacré. Marie vit de ses propres yeux son Fils bien-aimé mis à mort avec une cruauté et une ignominie sans égale.

Si encore elle avait pu lui être de quelque secours! mais non ; elle était impuissante à le soulager. Lorsqu'une mère assiste son fils, au moment de la mort, elle trouve quelque consolation dans les mille soins qu'elle lui prodigue. Mais la mère de douleur ne pouvait rien pour son Fils bien-aimé. Il se plaignait de la soif, et elle ne pouvait pas lui donner à boire. Elle voyait son corps adorable déchiré de blessures, et elle ne pouvait ni bander ni panser ses plaies. Elle le voyait tout couvert de sang et elle ne pouvait pas même essuyer ce sang coagulé. Elle voyait son chef adorable retomber misérablement, et ne pouvait le soutenir.

Elle le voyait pleurer sur la croix, et ne pouvait essuyer ses larmes. Elle voyait son sang couler jusqu'à terre et ne pouvait le recueillir. Elle le voyait expirant, et elle ne pouvait lui donner un baiser, le presser sur son cœur. Oh! c'était bien à Marie qu'il convenait de dire en toute vérité : « Je suis une femme très mal-» heureuse : » *Mulier infelix nimis ego sum!* (I Reg. I, 15). Et dans cet excès de souffrances, elle ne savait à qui demander secours ni conseil.

Les disciples avaient fui; il n'y avait là personne à qui Marie pût s'adresser; personne qui vînt au secours de son Fils. Elle pouvait, aussi bien que lui emprunter ces paroles de l'Ecclésiastique : « Je tournais mes regards vers le secours des hommes, » et il n'en était point : » *Respiciens eram ad adjutorium hominum et non erat* (Eccli. LI, 10). Personne ne compatissait à ses souffrances. Elle disait avec le Psalmiste : « J'ai attendu avec » constance quelqu'un qui prît part à ma tristesse, et nul ne l'a » fait; et quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne : » *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur et non inveni* (Psal. LVIII, 20). Job disait autrefois : « Mes pro-» ches m'ont abandonné et ceux qui me connaissaient m'ont ou-» blié : » *Dereliquerunt me propinqui mei, et qui noverunt me* » *obliti sunt mei* (Job. XIX, 14). Et David parlant au nom du Seigneur adressait cette plainte au Père éternel : « Vous avez » éloigné de moi mes amis et mes proches, et ceux qui m'étaient » connus, à cause de ma misère : » *Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos a miseria* (Psal. LXXXVII, 18). Ah! ce sont bien là sans doute les plaintes douloureuses que laissait échapper la Mère de Dieu au pied de la croix de son Fils. Des milliers de disciples qui s'étaient attachés à Jésus, de tant de malades guéris, de tant de pécheurs pardonnés, à peine trois ou quatre pieuses femmes et un unique apôtre étaient-ils avec elle, dans cette épreuve terrible; pour mieux dire, elle était seule.

Qui pourra donc concevoir et exprimer l'amertume infinie dans laquelle fut plongée l'âme de Marie lorsqu'elle vit de ses yeux de si douloureux spectacles? Vraiment elle fut un Océan d'amertume dans lequel tous les fleuves d'amertume allèrent se confondre et se perdre. Chacune des circonstances de la passion était comme un fleuve de douleur. C'est bien à elle que s'appliquent ces paroles des lamentations de Jérémie : « Vierge fille de » Sion, votre ruine est grande comme la mer! » *Virgo filia Sion : Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II, 13). Et cette mer ne débordait pas. Elle acceptait et absorbait, par sa patience presque infinie, tous ces fleuves de douleurs, selon la parole de l'Ecclésiaste : « Tous ces fleuves entrent dans la mer, » et la mer ne déborde pas : » *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat* (Eccl. I, 7). Toutes les douleurs entrent

dans Marie et elle ne se révolte contre aucune d'elles, ni ne refuse de les accepter.

Cet océan que tant de douleurs ne font point déborder, déborde cependant en notre faveur, parce qu'il est en même temps un océan de grâces, et que tous nous recevons de sa plénitude. C'est par Marie que nous viennent la grâce en ce monde et la gloire en l'autre, que son bien-aimé Fils nous accorde avec tant de bonté et de libéralité ; gloire et bonheur avec le Père, le Saint-Esprit, et tous les bienheureux dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

DANS TOUTES NOS NÉCESSITÉS NOUS DEVONS RECOURIR A MARIE COMME A NOTRE MÈRE.

Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.
Joan. xix, 26.

Lorsqu'un enfant s'est rendu coupable de quelque faute, s'il voit son père irrité contre lui et prêt à le punir, il se réfugie auprès de sa mère ; sous sa protection il étend des mains suppliantes, demande son pardon et promet de ne plus retomber. Hélas, mes frères, nous ne pouvons pas le nier : plus de mille fois peut-être nous avons offensé Dieu qui nous a créés, le Père qui s'est montré si bon pour nous. Malgré toutes nos fautes et nos ingratitudes, il nous a épargnés jusqu'ici. Cependant craignons sa colère qui, d'un moment à l'autre, peut nous frapper d'une manière terrible. Si nous avions des yeux pour voir, nous reconnaîtrions aisément qu'elle s'appesantit déjà sur nous. Que sont ces guerres cruelles qui font couler tant de sang? Que sont ces chaleurs brûlantes qui dessèchent tout? ces tempêtes, ces grêles qui détruisent en un moment le dernier espoir des laboureurs? Que sont les maladies, les pestes qui s'attaquent soit aux hommes, soit aux animaux? Aveugle qui n'y voit pas la main de la justice de Dieu qui nous frappe à cause de nos crimes! Et si nous en venons aux adversités qui éprouvent chaque famille et chaque individu en particulier, ne sentons-nous pas toujours, ne voyons-nous pas partout le juste effet de la colère du Seigneur? Ici règne la misère ; la faim hideuse est assise au foyer. Ailleurs un pauvre infirme est cloué sur un lit de douleur, et il appelle la mort qui ne vient pas. Plus loin tout, à l'extérieur, paraît riant et prospère, mais on vit au milieu des angoisses et des anxiétés. Ajoutez, pour ceux qui n'ont pas encore perdu la foi et qui vivent dans le péché, la crainte perpé-

tuelle de tomber soudain dans les flammes de l'enfer. O vous tous qui souffrez; vous dont la vie a été changée par le péché, en une sorte de martyre! voulez-vous un conseil? réfugiez-vous auprès de Marie : nul ne violera cet asile. Elle est devenue notre Mère au pied de la croix! Que dis-je? C'est à nous, pécheurs, qu'elle doit sa dignité de Mère de Dieu, la plus sublime de toutes après celle de Dieu lui-même. Car si l'homme n'avait pas péché, le rédempteur ne serait pas venu; si le Fils de Dieu n'était pas venu en qualité de rédempteur, il n'aurait pas pris notre chair; s'il n'avait pas pris notre chair, pour être fils d'Adam comme nous et pouvoir racheter ses frères, il n'aurait pas eu besoin de Mère; la Mère de Dieu n'aurait pas existé, si l'homme n'avait pas péché! Pardonnez, ô notre souveraine, la hardiesse de cette parole : elle n'est pas de moi, mais de votre très pieux et très fidèle serviteur S. Anselme, qui dit : « C'est à cause des » pécheurs, c'est-à-dire à cause de moi et de mes pareils qu'elle » est devenue Mère de Dieu », et il conclut : « Comment donc » pourrais-je ne pas espérer qu'elle me soit favorable? [1] »

Mais peut-être, chrétiens, avez-vous quelque crainte que Marie ne puisse pas ou ne veuille pas vous secourir, au milieu de vos épreuves? Oh! ne vous arrêtez pas à de semblables pensées; mais plutôt voyons ensemble, et méditez souvent combien elle est bonne, aimable et généreuse envers les pécheurs; avec quelle abondance elle répand sur eux les bienfaits corporels et spirituels. Rappelez-vous et goûtez ces paroles que S. Jean Chrysostome adressait à Marie : « O Mère de Dieu! vous avez été choi- » sie de toute éternité pour que ceux que Dieu ne peut sauver » par sa justice, vous les sauviez par votre piété et votre misé- » ricorde [2]. »

I. — *Marie écarte de nous les châtiments de péché qui s'attaquent aux biens de la fortune.*

Dieu tient en réserve un triple châtiment pour punir dans sa colère, ceux qui l'ont offensé. En premier lieu, il les afflige dans les biens de la fortune. Les voleurs, les incendies, la grêle et d'autres accidents encore, ont bientôt fait de les réduire à l'indigence. En second lieu il les livre en proie aux infirmités, aux maladies, et les cloue sur un lit de douleurs. En troisième lieu, il les crucifie par des peines intérieures qui s'acharnent sur eux

1. Illa propter peccatores, scilicet propter me meique similes, facta est Mater Dei ! Cur non illam erga me propitiam fore sperabo ? S. Anselm. *de Excell. virg.*

2. Ideo tu, o Mater Dei, prælecta es ab æterno, ut quem Deus salvare non potest per suam justitiam, tu per tuam salvares pietatem et misericordiam. S. Chrysost. in *Hypop. Domini.*

comme autant de furies. La crainte de mourir à chaque moment et d'être livrés aux flammes de l'enfer, ne leur laisse pas un instant de repos. Que leur sort est à plaindre! Cependant ne vous laissez pas abattre, ô vous qui avez péché; relevez-vous au contraire et ayez bon espoir. Au milieu de toutes ces calamités, vous avez un refuge: la bienheureuse Mère de Dieu! Elle vient en aide à tous ceux qui recourent à elle dans leurs malheurs et leurs besoins temporels; elle les secourt dans leurs maladies, elle est leur protectrice fidèle, dans leurs nécessités spirituelles et toutes les fois que leur salut est en danger. Elle prie son divin Fils; elle le fléchit, elle le rend favorable. Voulez-vous quelques exemples de cette ineffable bonté de Marie?

Nous disons d'abord que la bienheureuse Vierge vient en aide aux chrétiens dans leurs besoins temporels. Elle ne s'arrête pas à examiner si les maux qu'ils endurent viennent ou non, de leur faute; elle se hâte de les aider. C'est au moins ce que S. Bonaventure affirme, lorsqu'il fait à Marie l'application de ce verset du psaume XI[e] : « Bienheureux celui qui porte ses soins sur l'in- » digent et le pauvre. » *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* [1]. Mais il faut prouver ce que nous avançons.

Vous savez que cinq mille hommes sans compter une immense multitude de femmes et d'enfants, avaient suivi un jour Jésus dans le désert. Ils voulaient se rassasier de la divine parole, et ils en oubliaient jusqu'aux nécessités les plus urgentes de la vie. Le divin maître avait rassasié leurs âmes du pain de ses enseignements; mais les corps réclamaient à leur tour; ils allaient tomber d'épuisement et de besoin. La fatigue du retour était au-dessus de leurs forces; Jésus-Christ l'avoue lui-même, lorsqu'il dit : Si je les renvoie à jeûn, ils tomberont défaillants sur le chemin. Une circonstance si pénible était bien faite pour émouvoir le cœur des apôtres. Font-ils quelque chose pour venir en aide à la foule? Non, ils ne trouvent que des paroles de découragement; ils ne parlent que pour faire ressortir davantage la difficulté, l'impossibilité même d'aider la foule en quoi que ce soit. *Où achèterions-nous des pains*, disent-ils, *pour leur donner à manger?* Mais d'où vient donc que personne ne songe sérieusement à venir en aide à la foule affamée, en une circonstance si critique. Ah! c'est que Marie n'est pas là. Aux noces de Cana nul n'eut le temps de s'apercevoir que le vin manquait, tant le secours de Marie fut prompt et son intercession efficace. Certes, si la douce et tendre Mère avait été présente, elle n'aurait pas attendu que son divin Fils lui-même fît remarquer les besoins de la foule. Elle lui aurait fourni bien vite l'occasion qu'il demandait d'exercer sa miséricorde : « Mais elle n'était pas dans

1. Intellexisti super egenum et pauperem. S. Bonav. *in Psalt.*

» le désert avec la foule, cette Vierge qui voit si bien les misè-» res de tous, et aime tant à les secourir [1]. » Notez donc bien ce point, mes frères; si par malheur il vous arrivait de pécher gravement, et d'éloigner ainsi de vous votre rédempteur, efforcez-vous au moins de conserver quelques bons rapports avec sa divine Mère. Elle est la trésorière de la bonté de Dieu. Elle ne craint pas de dire : « Avec moi sont les richesses, et la gloire, » et les biens superbes » : *Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ* (Prov. VIII, 18). Conservez-la dans votre maison et ne la laissez pas aller. Commencez par pleurer vos fautes et faites une sérieuse pénitence, puis exposez de nouveau votre peine à Marie; suppliez-la de donner une meilleure tournure à vos affaires, et vous ne tarderez pas à remarquer une amélioration sensible. Marie prendra à cœur de vous venir chaque jour plus efficacement en aide.

Je dis plus; la bienheureuse Mère de Dieu est si bonne, si empressée à soulager ceux qui l'implorent avec humilité, qu'elle n'hésite pas à recourir au miracle, lorsque les moyens purement naturels ne suffisent pas. L'amiral des flottes du roi de Castille avait souvent victorieusement combattu contre les forces navales de la Lusitanie. Mais à la fin il fut vaincu, fait prisonnier et jeté dans un obscur cachot, pour y mourir de faim ou de la main du bourreau; car son arrêt de mort était porté. Mais bientôt ses gardiens remarquèrent que chaque soir une chandelle de cire brûlait sur la table du captif, et qu'un pain, qui semblait délicieux, était placé devant avec un flacon de vin. Ces aliments mystérieux lui rendaient des forces. Remplis d'étonnement, ils ferment toutes les portes de la prison, et vont avertir le roi de la nouveauté d'un tel fait. Le captif est conduit devant les juges; on le somme de dire d'où lui viennent ce pain et ce vin : il répond qu'il l'ignore; on le menace du chevalet et de la torture : à la fin il avoue que le secours qui lui est donné vient du ciel. Ce n'est pas à ses propres mérites qu'il le doit, mais très probablement à ceux de son épouse, femme très pieuse et toute dévouée au culte de Marie. Aussitôt on envoie un messager auprès de la femme du captif, pour s'informer de la vérité. Qu'apprend-on? Que la pieuse femme, depuis qu'elle avait appris la captivité de son époux, le mettait chaque jour sous la protection d'une image miraculeuse de la très sainte Vierge; chaque jour, elle faisait brûler un cierge devant cette image; chaque jour aussi, elle donnait, à la même intention, du pain et du vin à des pauvres. C'était bien là le cierge, c'était bien le pain et le vin qu'avaient vus les gardiens. Le roi de Portugal, en

1. Quia in deserto non erat cum turbis oculata Virgo, quæ omnium miserias videt, omnium indigentiæ succurrit. Aloysi. Novar. *Umbr. virg.* n. 659.

entendant ce récit, ne voulut pas traiter plus longtemps avec rigueur un captif pour qui la bienheureuse Vierge se montrait si bonne. Il lui rendit la liberté, et le renvoya en son pays, à la grande joie de sa pieuse épouse et de toute l'Espagne. Marie ne change pas; elle est toujours aussi bonne pour ceux qui l'invoquent. Louons donc cette Mère très miséricordieuse, et ne craignons pas de recourir à son assistance.

II. — *Marie nous secourt dans les souffrances corporelles dont Dieu punit nos péchés.*

Un autre genre d'afflictions que Dieu nous envoie quelquefois en punition de nos fautes, ce sont les maladies, les blessures, les paralysies, la perte de la vue, de l'ouïe ou de tout autre sens. Il y a bien des maisons où l'on trouve quelqu'un malade, infirme, affligé de ces maux qui rendent la vie dure et insupportable, et qui conduisent lentement à la mort. Il arrive quelquefois que ce sont là simplement des épreuves et des occasions de pratiquer la vertu, que Dieu offre à ses amis; mais, le plus souvent, ce sont les effets et les châtiments du péché. Un jour on présente à Notre-Seigneur un paralytique étendu sur un grabat. Ceux qui l'ont apporté supplient humblement Jésus de lui rendre la santé. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend le Sauveur. Il se tourne vers le malade et lui dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* O divin Sauveur, ce n'est pas là ce que le malade demandait. Il voulait retrouver l'usage de ses membres, et la santé corporelle. Mais écoutez ce que dit ici le docteur Angélique : S'il désire la santé, il faut qu'il éloigne d'abord la cause de la maladie. Cette cause était le péché : il fallait donc d'abord que le péché fût pardonné; la santé ne pouvait venir qu'ensuite. S. Jean Chrysostome donne une explication semblable. Si quelqu'un, dit-il, a les pieds enchaînés ou liés avec des cordes, et qu'il désire marcher, il faut d'abord que les chaînes et les liens soient enlevés; il ne marchera qu'après, car ce sont des obstacles qui rendent la marche impossible. Voulez-vous donc recouvrer la santé? purifiez-vous d'abord de vos péchés. Ils sont un obstacle à votre santé, la cause de votre maladie.

Mais qui que vous soyez, vous que la maladie ou quelque infirmité éprouve; que ce soit une épreuve qui vous vient de Dieu, ou un châtiment, suivez mon conseil. Avant tout, je vous le répète encore une fois, purifiez-vous de vos péchés par une sérieuse pénitence, et puis recourez avec confiance à celle qui est appelée *le salut des infirmes*. Tenez pour indubitable que s'il est utile à la gloire de Dieu et au salut de votre âme que vous soyez guéri, son secours ne vous manquera pas. L'expérience de tous les siècles en fait foi.

L'an du Seigneur 1157, un religieux du monastère de Saint-Lambert, envoyé en mission par son abbé, se rendit dans une vallée de la Styrie, pour en convertir les habitants encore barbares. Il emportait avec lui une statue de bois représentant la sainte Vierge. Il lui donna la place d'honneur dans son humble cellule construite de ses propres mains, et elle fut sa consolation et son refuge au milieu des tribulations qui l'assaillaient. Vers le même temps, Henri gouverneur de la Moravie était gravement malade, ainsi que sa femme. Depuis des mois et des mois, les médecins épuisaient, pour les soulager, toutes les ressources de leur art; mais c'était en vain; il fallait le secours de Dieu. Les deux nobles malades s'adressèrent donc humblement et avec confiance, à la bienheureuse Vierge Marie. Une nuit qu'Henri et sa femme reposaient un peu, un homme, d'une beauté et d'une majesté surhumaines leur apparut; il leur rendit la santé à l'un et à l'autre et leur ordonna de se rendre dans la vallée et dans la cellule où se trouvait l'image de Marie, pour rendre grâce à la bienheureuse Vierge de leur guérison. La santé parfaite qu'ils avaient recouvrée ne laissait aucun doute sur la réalité de l'apparition. Ils se hâtèrent donc de se rendre au lieu indiqué. Ils se prosternèrent, transportés de joie, au pied de l'humble statue. Bientôt, par leurs soins, une magnifique église et un vaste monastère s'élevèrent sur l'emplacement de la cellule du pauvre moine. Ce fut un lieu de pèlerinage célèbre, où, bien des fois, les empereurs vinrent implorer l'assistance de Marie, et obtinrent par son intercession, de glorieuses victoires sur leurs ennemis.

Pour nous cette histoire doit nous exciter à louer plus encore la clémence de la Mère de Dieu, et sa bonté plus que maternelle, même lorsqu'il s'agit uniquement de nous venir en aide dans nos maux corporels. N'hésitez donc pas à mettre en elle toute votre confiance, et tenez pour certain que vous serez soulagés dans vos maux. Cependant n'oubliez pas la condition : si ce soulagement doit être utile à la gloire de Dieu et à votre salut.

III. — *Marie nous secourt dans les peines spirituelles, châtiment du péché et particulièrement à l'heure de la mort.*

Le plus grand de tous les maux, celui qui surpasse sans comparaison la pauvreté, les maladies et toutes les misères d'ici-bas, c'est l'impénitence finale, la mort dans le péché mortel, qui précipite l'âme dans l'enfer pour l'éternité. O malheureux pécheur! aujourd'hui vous vivez au sein des délices et des vanités du siècle ; vous ne pensez même pas à tant de péchés dont votre âme est chargée; mais un jour viendra où votre corps épuisé de forces, usé par la maladie, sera gisant sur un lit de douleur, Peut-être alors ouvrirez-vous les yeux ; peut être reconnaîtrez-

vous les vérités que vous vous abstenez à repousser aujourd'hui. Vous verrez derrière vous votre vie passée comme un rêve, vide de bonnes œuvres et remplie de fautes. Vous verrez dressé devant vous le tribunal du Juge suprême, prêt à prononcer contre vous la sentence, et l'éternité qui vous attendra. Autour de vous, vos amis, vos richesses, vos plaisirs auxquels il faudra dire un éternel adieu. Intérieurement vous serez en proie à l'affliction, à l'angoisse, aux remords de votre conscience qui vous remettra sous les yeux tous vos péchés passés, depuis ceux de la première enfance. Le démon sera là aussi pour exagérer à vos yeux la gravité de vos fautes, et vous pousser au désespoir Il vous dira qu'il n'y a pas pour vous de pardon à espérer; que toutes vos pénitences ont été inutiles et repoussées de Dieu ; il vous dira que toute la cour céleste est armée contre vous, pour venger Dieu outragé ; que votre place est déjà préparée au milieu des flammes de l'enfer. Que ferez-vous alors, malheureux pécheur? Que direz-vous ? Écoutez les conseils que vous donnent S. Ambroise et S. Bernard.

Les navigateurs sont bien à plaindre lorsque leur vaisseau est agité et soulevé par les flots d'une mer en furie. Quelle terreur, quelle consternation lorsque le ciel est tout couvert de sombres nuages, que les grondements du tonnerre retentissent sans relâche, que les vagues lancent leur écume vers le ciel, que les vents semblent combattre entre eux, que les flots se soulèvent comme des montagnes, et se jouent du malheureux vaisseau, comme d'une paille légère. Que peuvent faire les matelots ? Ils crient ; ils pleurent, ils lèvent les mains et les bras vers le ciel ; puis pour alléger le navire, ils jettent à la mer les marchandises qu'il contient, même les plus précieuses. Ils attendent d'instant en instant le naufrage et la mort. Mais si tout à coup les nuages se déchirent et laissent briller au ciel l'étoile de la mer, quelle joie, quels transports, succèdent à leur consternation ! Ils sèchent leurs larmes ; ils se reprennent à espérer; ils saluent avec bonheur l'astre radieux présage du salut. C'est ainsi, chrétiens, que Marie, l'Étoile de la mer, vous apparaîtra au milieu des angoisses de votre dernière agonie; c'est ainsi qu'elle doit se montrer à vous, dans toutes les tempêtes que la tentation soulève dans votre âme. Tournez vos regards et votre cœur vers elle. Que son nom soit sans cesse sur vos lèvres. Ce n'est pas moi, mais S. Bernard qui vous en donne le conseil. Écoutez ses paroles.

« Si la grandeur de vos fautes vous épouvante; si les reproches » de votre conscience vous couvrent de confusion ; si la pers- » pective du jugement vous saisit de terreur, si vous glissez dans » l'abîme du désespoir, pensez à Marie, invoquez Marie [1]. »

1. Si criminum immanitate turbatus ; si conscientiæ fœditate confusus,

Mais faites attention et ne vous y trompez pas. Je ne dis pas qu'il faut attendre pour recourir à la protection de Marie, que vous soyez sur le point d'entrer dans votre éternité. Non ; c'est dès maintenant que vous devez tourner vers elle vos yeux et vos pensées. Commencez aujourd'hui même à la servir avec dévotion ; accomplissez chaque jour quelques actes de piété en son honneur ; imitez sa chasteté et ses autres vertus ; fuyez avec un soin extrême tout ce qui pourrait blesser ses regards, tout jusqu'aux moindres fautes volontaires ; si vous avez péché faites pénitence ; s'il se présente des occasions de péché, évitez-les et fuyez ; si vous êtes tentés, prononcez son saint nom avec confiance ; habituez-vous à l'avoir souvent sur les lèvres et toujours dans le cœur ; adressez-lui de fréquentes oraisons jaculatoires ; que ses sanctuaires, ses fêtes, ses reliques, ses images, ses confréries, tout ce qui regarde son culte enfin, soit cher à votre cœur ; n'oubliez pas que le samedi lui est consacré, et faites quelque chose de plus ce jour-là, en son honneur ; enfin ne cessez pas de lui recommander l'heure de votre dernier combat sur la terre, votre agonie, pour qu'elle vous protège au moment de la mort.

Si telle est votre conduite, vous éprouverez les salutaires effets de sa protection. C'est encore S. Bernard qui vous en assure. Après avoir parlé comme nous l'avons dit plus haut, il ajoute : « En la priant vous n'errez pas ; en pensant à elle vous ne dé» sespérez pas. Si elle vous soutient, vous ne pouvez tomber, » si elle vous protège vous n'avez rien à craindre... Alors vous » pourrez connaître par votre propre expérience combien il est » vrai de dire que le nom d'Étoile de la mer est bien celui de la » Vierge Marie [1]. »

Peut-être direz-vous : Hélas ! je redoute fort la malice, les pièges, les ruses infernales du démon qui viendra m'attaquer avec une rage inouïe, lorsqu'il me verra sur le point de mourir ; car, selon la parole de S. Grégoire : « Moins il lui reste de » temps, plus il déploie de cruauté [2]. » Chrétiens, que la fureur du démon ne vous épouvante pas. Si le secours de Marie vous est assuré, tous les efforts de l'ennemi sont impuissants contre vous. Vous pouvez vous rire de sa fureur. Ne suffit-il pas d'agiter un plumeau pour mettre en fuite des centaines de mouches ;

si judicii horrore perterritus, si barathro desperationis absorptus es, Mariam cogita, Mariam invoca ! S. Bern. *in Flor. Doct. V. Mariæ*, n. 26.

1. Ipsam rogans non erras, ipsam cogitans non desperas.... ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis... Et sic in temetipso experiri poteris, quam merito dictum sit : Nomen Virginis Maria, id est, Maris stella. Id. *ibid.*

2. Quantum brevitate temporis angustiatur, tantum multiplicitate credulitatis expanditur. S. Gregor. lib. XXXIV *Moral.*

toute l'armée des démons s'enfuit dans un pareil désordre, lorsque Marie paraît [1].

Que nous reste-t-il donc à faire, ô bienheureuse Vierge, sinon de recourir à vous de tout notre cœur, et de nous réfugier sous votre protection. Votre miséricorde est sans mesure. Elle s'étend à tous les besoins corporels ou spirituels de ceux qui mettent leur confiance en vous. Nous voulons être de ce nombre, ô Marie ; dans tous nos besoins quels qu'ils soient, vous serez notre espoir et notre soutien. Mais en même temps, nous prenons l'engagement de ne plus vous offenser, ni vous, ni votre divin Fils. Nous ferons pénitence de nos péchés ; nous garderons les commandements de Dieu ; nous éviterons les occasions dangereuses, et nous travaillerons, avec la grâce de Dieu à l'amendement de notre vie.

Souvenez-vous, ô Marie, que vous êtes devenue notre mère à tous, au pied de la croix. C'est là que vous nous avez enfantés au milieu des plus cruelles douleurs, pendant que votre Fils unique donnait sa vie pour nous. Là, ô très douce mère, vous avez manifesté, sans tarder, votre tendresse maternelle pour les justes et pour les pécheurs, pour l'apôtre S. Jean et pour le larron crucifié. Vous avez accepté Jean pour votre Fils, selon le désir de Jésus, et vous avez obtenu pour le bon larron un cœur contrit et le pardon de ses crimes. Recevez-nous donc tous sous votre protection. Montrez en toute circonstance que vous êtes notre mère ; mais surtout montrez-le à cette heure redoutable qui marquera la fin de notre éternité. Oh ! c'est alors surtout que nous aurons besoin de votre protection maternelle et puissante. Obtenez-nous un cœur contrit et humilié, le pardon de nos péchés, un ardent amour pour Jésus et pour vous. Obtenez-nous enfin de mourir saintement, en prononçant votre nom béni avec celui de votre divin Fils : ce sera pour nous le gage du salut. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Conrad Prigelius [2] † 1725.)

IL EST JUSTE ET UTILE QUE LES FIDÈLES SERVITEURS DE MARIE COMPATISSENT A SES DOULEURS.

Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.

Luc. II, 35.

Des diverses passions qui agissent sur l'âme humaine, on peut

1. Horrendos pessimorum dæmonum aspectus procul repellit. S. Ephrem, *Orat. ad Virg.*

2. Prigelii, Ord. Præd., *Centifolium Rosæ mysticæ*. Aug. Vind. 1775.

dire que la douleur, la tristesse est celle dont l'action se fait le plus profondément sentir : quiconque a passé par des épreuves très pénibles en demeurera facilement d'accord. La tristesse pénètre dans l'âme et s'y établit à demeure ; elle déchire et ronge l'esprit, comme les vers font d'un vêtement ou la rouille d'un morceau de fer. Devient-elle violente ? elle réagit sur le corps lui-même, resserre le cœur, dessèche les os, enlève les forces, et débilite tous les membres ; quelquefois même elle va jusqu'à causer la mort. S. Thomas indique quelques remèdes à cet état pénible, et il place au premier rang la compassion des amis [1]. Il en donne plusieurs motifs. Le premier est que la tristesse, la douleur de l'âme ressemble à un fardeau dont celui qui le porte voudrait être délivré. S'il voit que l'on s'afflige de sa peine, il lui semble qu'on en partage le fardeau avec lui, et qu'il pèse d'autant moins sur ses épaules. Il le porte donc avec plus de facilité. La seconde raison a plus de force. Si vous voyez vos amis s'affliger de votre affliction, vous en concluez que vous êtes aimé d'eux. Cette pensée douce et consolante, calme l'amertume dont votre âme est remplie. Le prophète Jérémie dans ses *Lamentations*, nous fait entendre la ville de Jérusalem pleurant sur ses propres ruines et ne trouvant point de consolateur. Elle s'adresse à ceux qui passent et leur dit : « O vous tous » qui passez par le chemin, prêtez attention et voyez s'il est » une douleur comme ma douleur : » *O vos omnes, qui transitis per viam ! attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Thren. I, 12). Regardez-moi ; témoignez-moi quelque sentiment d'affectueuse compassion, prenez à cœur mon sort misérable et apportez ainsi quelque soulagement à ma souffrance. O vous, âmes chrétiennes qui aimez Marie votre Mère, prêtez l'oreille à ses accents, car elle vous adresse aujourd'hui une plainte semblable. Elle cherche quelqu'un parmi vous qui partage avec elle les amertumes dont elle fut abreuvée, au pied de la croix de son divin Fils. Elle vous dit : O vous tous qui passez par le chemin de cette vie mortelle, vous surtout qui faites profession de m'aimer, qui vous glorifiez de célébrer mes solennités, et de me servir chaque jour ! faites attention, examinez avec soin et voyez si, entre toutes les douleurs qu'ont endurées les hommes, ou qu'ils endureront jamais, il s'en trouve quelqu'une qui puisse être comparée à la mienne. Considérez mes souffrances ; compatissez-y comme des enfants aux souffrances de leur mère : c'est ainsi que vous les adoucirez.

Pour nous déterminer plus efficacement à faire ce que Marie attend de nous, nous allons voir ensemble combien il nous est utile de compatir ainsi aux douleurs de la très sainte Vierge.

1. S. Thom. p. 2, q. 38, art. 3.

I. — *Il est juste de compatir aux douleurs de Marie.*

Il est dans la nature que les enfants prennent part aux afflictions de leurs parents. En effet, c'est d'eux qu'ils tiennent en partie l'existence; ils sont comme une prolongation, quelque chose de leur père et de leur mère; ils conservent avec eux une sorte d'unité et, lorsque les uns souffrent, les autres doivent partager la souffrance. De plus les enfants aiment leurs parents et ils en sont aimés. C'est une loi de la nature; ceux qui viendraient à y manquer seraient considérés comme des êtres à part, contre nature, monstrueux. Cet amour réciproque est une nouvelle cause de la part que les enfants prennent aux douleurs de leurs parents. S'ils les aiment véritablement, tout ce qui afflige des êtres si chers doit d'abord les affliger eux-mêmes. On connaît en effet cette maxime : L'âme est plus dans l'objet qu'elle aime, que dans le corps qu'elle anime [1]. Il est inutile de citer des exemples. Tous vous aimez vos parents: n'est-il pas vrai que vous avez été péniblement affectés toutes les fois qu'il vous est arrivé de les voir dans la peine? Il s'est rencontré des enfants qui sont morts de douleur, à la vue ou à la nouvelle de quelque grand malheur arrivé à leurs parents.

Il est donc bien juste que nous qui sommes les enfants de la Mère de douleurs, de Marie qui a tant souffert pendant la Passion de son divin Fils, nous compatissions à ses souffrances, que n'ont égalées jamais ni celles des martyrs ni celles d'aucun homme sur la terre. Les souffrances extérieures, les souffrances corporelles croissent ou diminuent selon que la sensibilité des parties qu'elles attaquent est plus ou moins grande. Les souffrances de l'âme sont plus ou moins graves selon l'estime que l'âme elle-même en fait. Généralement on peut dire que l'âme souffre d'autant plus que l'objet cause de sa souffrance lui est plus cher. On le voit par les parents qui perdent leurs enfants; leur douleur est grande, elle semble inconsolable, parce que ces enfants qu'ils perdent leur étaient plus chers que leur propre vie. Agar, la servante d'Abraham, voyait son fils qu'elle aimait uniquement, près de mourir de faim et de soif dans le désert. La vue de ce spectacle était au-dessus de ses forces, et elle se retirait à l'écart en disant : « Je ne verrai pas l'enfant mourir : » *Non videbo puerum morientem* (Gen. xxi, 16). Le saint homme Job, cet admirable modèle de patience que la perte de tous ses biens n'avait pu émouvoir, eut le cœur brisé lorsqu'il apprit la mort de ses enfants. Alors, dit le texte sacré, « il déchira ses » vêtements, et ayant rasé sa tête, il se jeta par terre et adora : » *Scidit vestimenta sua, et tonso capite corruens in terram ado-*

1. Anima plus est ubi amat, quam ubi animat.

ravit (Job. I, 20). Lorsque le patriarche Jacob reconnut la robe de Joseph souillée de sang, il déchira aussi ses vêtements, se revêtit d'un cilice et résolut de porter tout le reste de sa vie le deuil de son fils bien-aimé. David en apprenant la mort d'Absalon s'écria en pleurant : « Mon fils Absalon ! Absalon, mon fils ! qui » est-ce qui me donnera que je meure moi-même pour toi! » *Fili mi! Absalon! Absalon fili mi, quis mihi det ut moriar pro te* (II Reg. XVIII, 33)? C'est ainsi que la Sunamite était en proie à la plus grande douleur et tout hors d'elle-même lorsqu'elle tenait son fils mourant sur ses genoux. C'est ainsi que la mère du jeune Tobie ne pouvant supporter la longue absence de son fils, ne cessait de pleurer amèrement.

Mais toutes les souffrances des anciens patriarches, tous les tourments des martyrs, toutes les afflictions des pères et des mères ne sont que des peines légères, si on les compare aux douleurs de la Mère de Dieu au pied de la croix de Jésus. Souvent il arrivait aux saints martyrs d'être inondés d'une céleste consolation au milieu de leurs supplices. La charité ardente dont ils étaient embrasés pour le Seigneur faisait qu'ils y trouvaient des charmes, ou que du moins ils les supportaient sans faiblir. Sainte Agathe était fière et joyeuse de marcher vers le lieu du supplice. S. Marc et S. Marcellin cloués par les pieds à un poteau, chantaient avec transport : « Jamais aucun festin ne nous a causé » autant de plaisir que les souffrances que nous endurons libre- » ment pour Jésus-Christ! » S. Tiburce marchant pieds nus sur un brasier ardent disait : « Vos charbons me semblent des ro- » ses. » S. Théodore, tourmenté sur le chevalet, était rempli d'une si grande consolation qu'il se plaignit que l'on mît fin à ce supplice, parce qu'il se voyait assisté d'un jeune homme d'une admirable beauté qui lavait ses plaies avec de l'eau très pure et les essuyait délicatement. On peut trouver des traits semblables dans la vie d'une innombrable multitude de martyrs.

La bienheureuse Vierge Marie au contraire était en proie à des souffrances incomparablement plus grandes, et nulle consolation intérieure ne venait les adoucir. Le Père éternel agissait envers Marie comme envers son divin Fils; il les laissait l'un et l'autre épuiser jusqu'à la lie le calice amer; Marie aurait pu s'écrier avec Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous dé- » laissée? » *Deus meus, Deus meus! ut quid dereliquisti me* (Matth. XXVII, 46). Elle ressentait dans son cœur toutes les douleurs que son Fils éprouvait dans son corps. Elle était blessée de ses blessures, clouée avec lui sur la croix; elle pleurait avec lui, se taisait avec lui, mourait en quelque sorte avec lui. Aussi S. Anselme a-t-il pu dire en toute vérité : « Tous les cruels tour- » ments infligés aux corps des martyrs furent légers, ou plutôt » ne furent rien, si on les compare à votre martyre, ô Marie.

» Votre douleur, par son immensité, a transpercé tout votre être » et pénétré jusqu'au plus intime de votre cœur très aimant [1]. » Ecoutez aussi S. Bernard : « La violence de la douleur a trans- » percé votre âme, ô Vierge, et nous sommes en droit de pro- » clamer que vous êtes plus que martyre [2]. » Vous êtes la reine des martyrs, et vous avez droit sous ce titre à tous nos hommages.

De même, on peut dire que toutes les souffrances des autres hommes, de toutes les mères, de tous les pères sont peu de chose, en présence des douleurs de la très sainte Vierge. S'il est vrai que la douleur se mesure à l'amour que l'on porte à celui qui est l'objet de cette douleur, celle de la très sainte Vierge dépasse nécessairement toutes les autres, car jamais il n'y eut, et jamais on ne pourra imaginer, un amour égal à celui que Marie portait à son divin Fils. Elle l'aimait incomparablement plus qu'elle-même, dit S. Amédée; elle l'aimait comme son propre cœur selon ces paroles qu'elle dit un jour à sainte Brigitte : « Lorsque mon » Fils naquit de moi, je sentis en quelque sorte que la moitié de » mon cœur naissait de moi et sortait de moi [3]. »

Elle aimait ce Jésus qui mourait sous ses yeux, comme son pasteur, comme son maître, comme son Seigneur, comme son Dieu infiniment digne d'amour. Elle l'aimait en même temps comme son fils, mais un fils tel qu'il n'en avait jamais existé et qu'il n'en existera jamais, ni pour la perfection du corps, ni pour celle de l'âme. Elle l'aimait comme son fils unique qu'elle avait conçu et mis au monde, sans rien perdre du pur éclat de sa virginité. De même donc qu'il n'y eut jamais, et qu'il ne peut y avoir d'amour semblable à celui de Marie pour Jésus; ainsi ne peut-on comparer aucune douleur à sa douleur. Elle souffrait beaucoup plus des tourments infligés à son divin Fils que si elle les eût endurés elle-même. Pendant la passion de mon Fils, dit-elle à sainte Brigitte, j'endurais dans mon cœur cette même passion. Lorsqu'il était flagellé ou transpercé par la couronne d'épines, mon cœur était flagellé et transpercé. Sa douleur était ma douleur, parce que son cœur était mon cœur. C'est donc avec raison que l'on applique à Marie ces paroles du prophète : « Votre douleur est grande comme la mer. » *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II, 13). Les eaux des fleuves et des rivières sont peu de chose comparées à l'immense quantité des

1. Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrium leve fuit, aut potius nihil comparatione tuæ passionis, quæ nimirum sua immensitate transfixit cuncta penetralia tua, tuique benignissimi cordis intima. S. Anselm. *de Excellen. Virg.* cap. v.

2. Tuam, o Virgo! animam pertransiit vim doloris, ut plus quam Martyrem non immerito te deprædicemus. S. Bern. in *Sign. Magn.*

3. Cum Filius meus nasceretur ex me, sensi ego, quod quasi dimidium cor meum nasceretur et exiret de me. S. Brigit. *Revel.* l. I, cap. 6.

eaux de la mer : de même toute douleur disparaît si on la compare à la douleur de Marie. Tous les fleuves entrent dans la mer sans que son niveau s'élève : ils sont pour elle comme une goutte d'eau ; ainsi toutes les douleurs de l'humanité sont-elles, en présence de celle de Marie : personne n'en peut mesurer la grandeur. La mer est l'assemblage de toutes les eaux : la douleur de Marie est l'assemblage de toutes les douleurs. Parmi les hommes, les uns pleurent la perte de leurs richesses, d'autres la mort de leurs parents, d'autres l'absence de leurs amis, d'autres la perte de leurs honneurs, d'autres enfin gémissent pour différentes causes. La bienheureuse Vierge pleurait pour toutes ces causes à la fois. En perdant Jésus-Christ, elle perdait son père, son fils, son ami, son époux, son roi, son maître, son seigneur, ses richesses, son honneur, en un mot tous les biens.

Il est donc juste que nous imprimions fortement dans nos cœurs cette douleur immense de notre mère. Il est juste que nous pleurions avec elle, nous qui sommes ses fils adoptifs, et que nous imitions le Fils unique de Marie, notre très doux Sauveur, qui fut lui-même rempli d'une douleur cruelle à la vue de sa sainte Mère partageant ses souffrances au pied de la croix. S. Thomas supposant, selon la doctrine commune des Pères, que chacun des membres et des sens de Notre-Seigneur eut son tourment particulier, au temps de la Passion, se pose cette question : Quelle fut donc la souffrance spéciale des yeux de Notre-Seigneur? il répond : Notre-Seigneur a souffert par les yeux en voyant sa mère et le disciple qu'il aimait, pleurant amèrement au pied de la croix. Ce fut alors qu'il put dire : « Vous avez » blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse! vous avez blessé » mon cœur : » *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum* (Cant. iv, 9). Il répète deux fois le mot *vulnerasti*, « vous avez blessé, » pour montrer combien profonde était la blessure que lui faisait la vue de sa mère bien-aimée, dont la douleur lui était plus amère que les fouets, les épines, les clous et la croix sur laquelle il mourait suspendu [1]. La bienheureuse Vierge approuva elle-même cet enseignement du docteur angélique lorsqu'elle dit à sainte Brigitte : « Mon Fils, en me voyant » accablée de douleur, fut tellement affligé de ma souffrance » qu'il en oublia, pour ainsi dire, toutes celles que lui causaient » ses plaies, pour ne ressentir que la mienne [2]. » S. Bernard s'écrie : « O douleurs inexprimables! Le Fils souffre, mais il » souffre surtout de la douleur que ses tourments causent à sa » mère. » S. Laurent Justinien dit aussi : « Le Fils gémissait à

1. S. Thom. III p. q. xlvi, a. 5.

2. Cum ipse Filius me cerneret dolore confectam, in tantum amaricabatur de dolore meo quod omnis dolor vulnerum suorum quasi sopitus erat, præ dolore meo, quem in me videbat. S. Brigitt. *Revel.* lib. I, cap. 6.

» la vue de sa mère témoin d'un spectacle si cruel. Il parlait au » cœur de la Vierge et lui disait : Votre douleur augmente la » mienne : votre tourment me transperce le cœur [1]. » Citons aussi Arnold de Chartres : « Le Christ semblait alors souffrir » plus en sa mère qu'en lui-même [2]. »

Si la douleur de Marie transperça ainsi le cœur de son Fils unique, pourrions-nous, nous qui sommes aussi ses enfants, ne pas compatir aux douleurs de notre mère? Ah! que nos cœurs ne soient pas insensibles; que toujours ils partagent l'affliction de Marie! Ne nous séparons jamais de notre Mère céleste; accompagnons-la chez Anne, chez Caïphe, au tribunal de Pilate, à la cour d'Hérode, au lieu de la flagellation et du couronnement d'épines; sur la montagne du Calvaire et jusqu'au pied de la croix. Si nous compatissons à ses douleurs, si nous souffrons ainsi avec elle, nous serons glorifiés avec elle.

II. — *Il est utile de compatir aux douleurs de Marie.*

Ce qui doit encore nous exciter davantage à prendre part aux douleurs de notre divine Mère, c'est que cette compassion produira en nous les fruits les plus abondants et les plus précieux. L'histoire du jeune Tobie renferme une figure frappante de la vérité que nous avançons. Pendant le voyage qu'il fit sous la conduite de l'Ange du Seigneur, il prit un poisson dans les eaux du Tigre. L'Ange lui ordonna de mettre de côté et de conserver avec soin le cœur, le fiel et le foie de ce poisson, parce que, lui dit-il, « ces choses sont nécessaires pour des remèdes utiles. Si » tu mets une petite partie de ce cœur sur des charbons, la » fumée qui en sort chasse toute sorte de démons, soit d'un » homme soit d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approchent » plus; et le fiel est bon pour oindre les yeux où il y a une taie, » et les guérir » : *Sunt enim necessaria*, etc. (Tob. VI, 5, 8). L'événement montra la vérité des paroles de l'Ange. Lorsque Tobie et son guide furent arrivés en la ville de Ragès, et que Sara eut été donnée pour épouse à Tobie, un peu du cœur et du foie du poisson, brûlé dans leur appartement, chassa le démon qui avait tué successivement les sept premiers époux de Sara. Et lorsque rentré dans la maison paternelle, le jeune Tobie mit un peu de fiel sur les yeux de son père aveugle, le vieillard re-

1. O dolores inexplicabiles! Filius patitur et inde valde compatitur Matri. S. Bern. in *Centifol.* citatus.

2. Gemebat Filius, quod Mater in tam horrendo esset spectaculo; ad cor Virginis loquebatur dicens : Dolor tuus meum auget; cruciatus tuus transfigit me. S. Laurent. Just. *ibid.*

3. Christus tunc in Matre amplius quam in se pati videbatur. Arnold. Carnot. *ibid.*

couvra subitement la vue dont il était privé depuis si longtemps. Tant était puissante la vertu curative que recélaient le cœur et le fiel du poisson.

On peut comparer la bienheureuse Vierge Marie à un poisson. D'abord à celui que prit S. Pierre sur l'ordre de son maître. Ce poisson avait dans la bouche une pièce d'argent suffisante pour payer le tribut que l'on réclamait à Pierre, pour Jésus et pour lui. De même le genre humain a trouvé en Marie la pièce de monnaie qui suffisait seule, pour payer la dette contractée par Adam, dans le Paradis terrestre. Cette pièce de monnaie était Jésus, et nul autre que Jésus ne pouvait acquitter cette dette.

On lit dans la vie de S. Maurille et de S. Métrone que des clefs qu'ils avaient laissé tomber, l'un dans la mer, l'autre dans un fleuve, leur furent miraculeusement rendues par des poissons qui les avaient recueillies et qui, plusieurs années après, furent pris et apportés aux saints. Après le péché de nos premiers parents, les clefs du ciel furent perdues et le demeurèrent longtemps. Mais Marie vint à la fin, et dans son sein béni se trouva la clef du royaume des cieux.

On dit qu'il y a dans la mer une sorte de poisson qui aime à nager à la surface de l'eau. Ses yeux sont disposés de manière à regarder toujours le ciel, et il semble prendre plaisir à ce spectacle. Ce poisson rappelle encore Marie, la mère des douleurs. Pendant tout le temps de la passion de son divin Fils, elle fut plongée dans un océan d'amertumes et de souffrances. Cependant elle ne se laissait pas submerger. Elle élevait la tête au-dessus des flots; sa pensée était toujours fixée en Dieu. Pleinement résignée à la volonté du Père céleste, inébranlable dans sa foi et dans son espérance, embrasée d'une charité que ni les tribulations, ni les épreuves de toutes sortes ne pouvaient affaiblir, en proie à la douleur la plus amère, sans que cette douleur pût le moins du monde enlever quelque chose au plein usage de sa liberté, de sa raison et de sa force virile, elle ne cessa pas un instant de tenir le regard de son âme élevé vers le ciel, rien ne pouvait l'abaisser au niveau des choses de la terre.

Marie est donc le poisson mystérieux, dont je vous conseille avec l'ange, ô vous qui aimez Marie, de garder précieusement le cœur et le fiel : car ce sont des remèdes utiles et nécessaires. *Sunt enim hæc necessaria ad medicamenta utiliter.* Le fiel représente l'amertume de la passion, le cœur l'immensité de l'amour de Marie. Celui-là donc met en réserve le fiel et une partie du cœur du poisson, dit un pieux auteur, qui médite assidûment l'amour que Marie nous porte et l'amertume dont elle a été pénétrée au temps de la passion de son Fils Jésus [1]. Une petite partie

1. Fel ergo et cordis particulam piscis ille sibi reponit, qui dilectionis

du cœur de Marie, si on la place sur les charbons brûlants d'une ardente contemplation ou d'une méditation fervente, chasse toute espèce de démon et ne leur permet plus d'approcher. De même que la contemplation de la mort de Jésus-Christ est tellement efficace qu'elle met en fuite toute l'armée des péchés, de même le souvenir fréquent et pieux des douleurs de la bienheureuse Vierge, met en fuite toute l'armée des démons.

Le fiel est bon pour traiter et guérir les yeux que recouvrent une taie : la méditation des douleurs de Marie illumine l'intelligence et éclaire les yeux de l'esprit qui manquent de lumière, surtout sur deux points, dit Thomas à Kempis. Elle nous enseigne à louer Dieu de tout notre cœur, dans la prospérité, et à souffrir patiemment dans l'adversité. Marie a glorifié Dieu sans interruption, et plus parfaitement qu'aucune créature, elle qui a reçu plus de lui que n'ont reçu tous les autres. Dans les épreuves et les adversités de cette vie, elle s'est montrée douce et patiente, choisissant les humiliations de préférence à la prospérité. Elle ne passa aucune de ses journées sans souffrance, mais les grandes consolations ne lui manquèrent pas non plus, car toute tribulation acceptée pour Jésus-Christ porte sa douceur avec elle ; plus les coups dont on est frappé se multiplient, plus aussi les dons augmentent en nombre et en grandeur. Celui qui, pour être agréable à Marie, méditera souvent sur ses souffrances et sur celles de son divin Fils, avec un cœur rempli de compassion, apprendra à rendre mieux grâce au Seigneur, pour tous les biens qu'il en a reçus ; il éprouvera une véritable consolation au milieu des épreuves qui ne manquent jamais dans la vie.

Pensons donc souvent, dit Michel de Mieckow, à cette douleur de Marie et gravons-la dans nos cœurs. Celui qui aime la Vierge doit compatir aux douleurs de la Vierge, car la preuve du véritable amour est de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, de pleurer avec ceux qui pleurent [1]. Un bon fils peut-il ne pas s'affliger des douleurs de sa mère ? Et puis, lorsque nous contemplons le martyre de Marie, celui de Jésus est en même temps présent à notre pensée ; l'un ne se sépare pas de l'autre, et c'est ce qui rend surtout chère à Marie la dévotion que nous portons à ses douleurs.

Jésus aime à son tour nous voir compatir avec lui aux douleurs de sa Mère. On peut même dire que cette dévotion lui est plus agréable que celle que nous avons à ses propres souffrances. On ne saurait ni exprimer, ni concevoir par la pensée, l'immensité des fruits qu'un homme humble et de bonne volonté peut tirer de la méditation de la Passion de Notre-Seigneur,

qua dilexit nos Christus (Maria) et amaritudinis quam in passione Jesus (et Maria) sustinuit, recordatur. Hugo Charens. in cap. VI *Tob.*

1. *Confér. sur les litanies de la sainte Vierge. Conf.* 393.

dit le docte Blosius; cependant la pieuse méditation des souffrances de la sainte Vierge en produit encore davantage [1]. Un jour N.-S. Jésus-Christ apparaissant à la bienheureuse Véronique de Binasco, lui dit : « Comprends-le bien, ma fille, les larmes de ceux qui pleurent en méditant sur ma passion me » sont très agréables; mais parce que j'aime ma Mère d'un » amour inconcevable, il m'est plus agréable encore de voir que » l'on médite avec une pieuse attention sur les souffrances endurées par elle, au temps de ma passion [2] ». La bienheureuse Vierge Marie est le canal de la grâce, la consolatrice des malheureux, la rédemptrice des captifs, la libératrice des condamnés, la réparatrice de la vie, la coopératrice de la rédemption du genre humain : pour tous les biens dont elle nous a comblés et ne cesse de nous combler chaque jour, elle ne paraît exiger de nous qu'une seule chose, la compassion. Un jour elle dit à sainte Brigitte : « Tout homme vivant en ce monde devrait » considérer et avoir toujours devant les yeux l'état où j'étais » à la mort de mon Fils. Depuis la naissance de mon Fils jusqu'à sa mort, j'ai toujours vécu, en proie aux plus grandes » tribulations. J'ai porté sur mes épaules le plus pesant de tous » les fardeaux, travaillant sans relâche à avancer la grande » œuvre de Dieu, et supportant avec patience tous les maux » qui pesaient sur moi. Mes yeux étaient pleins de larmes, lorsque je contemplais dans les membres de mon Fils, les endroits que les clous devaient transpercer; lorsque je pensais » aux souffrances qui m'attendaient, et lorsque je voyais s'accomplir en lui tout ce que les prophètes avaient annoncé. Et » maintenant je regarde s'il y a quelqu'un dans le monde qui » pense à mes douleurs et qui y compatisse. Hélas! il y en a » bien peu. C'est pourquoi ma fille, si je suis oubliée et négligée » des autres, toi au moins, ne m'oublie pas. Vois ma douleur » et imite-la autant que tu peux. Considère mes souffrances, » mes larmes, et pleure parce que mes amis sont rares et peu » nombreux [3]. »

Les saints Pères n'ignoraient pas quels étaient les sentiments du cœur de Marie. Aussi aimaient-ils à faire de ses douleurs l'objet de leurs méditations. Ils en recommandaient le souvenir et le culte. Que de fois S. Bernard, S. Anselme, S. Bonaventure ne reviennent-ils pas sur ce sujet dans leurs écrits! Quelle compassion ne témoignent-ils pas pour la Mère de Dieu assistant à

1. Blos. *in Conclav. An. Spirit.* cap. 10.

2. Intellige, filia ! lacrymas passionis meæ gratia manantes, in meditationibus mihi gratissimas fore. At, cum meam genitricem inexcogitato amore prosequar, gratior mihi est dolorum ejus, quos in passione mea perpessa est, attenta meditatio. Bolland. die xiii Januar.

3. S. Brigitt. *Revel.* lib. I et II.

la mort de son Fils sur la croix! Ludolphe le Chartreux avait tant de dévotion à ces paroles de Jésus : « Femme, voilà votre » Fils » : *Mulier, ecce Filius tuus*, que pendant vingt années, elles firent couler ses larmes en si grande abondance, qu'elles se mêlaient souvent à sa boisson. Méditait-il la passion tout entière de Notre-Seigneur? lorsqu'il en venait à ce passage, il ne pouvait retenir ses sanglots et s'écriait : « O ma Mère! voilà » donc comment votre Fils est suspendu à la croix! Voyez » comme votre Fils est abandonné, comme il meurt » Ensuite il disait à Jésus : « Voilà que votre Mère pleure, qu'elle est » toute désolée! Voyez comme votre Mère bien-aimée se tient » là, dans l'abandon [1]. »

Faisons comme ce saint religieux, nous qui nous glorifions d'aimer Marie et d'être ses enfants. Soyons tout pénétrés de compassion pour la Mère de douleurs, pour notre Mère. Qu'il ne se passe pas un jour, pas une heure que le souvenir de ses douleurs ne revienne à notre pensée. Ecrions-nous souvent : « Sainte » Mère, faites cela! imprimez fortement dans mon cœur les » plaies de votre Fils crucifié » : *Sancta Mater istud agas* : *Crucifixi fige plagas Cordi meo valide*. Il n'est pas permis de douter que nous n'obtenions cette grâce de Marie, si nous la demandons sincèrement, avec persévérance. Or quiconque méditera souvent et avec piété sur les souffrances de Jésus et sur celles de sa Mère, la bienheureuse Vierge lui obtiendra toutes les grâces qui pourront avancer l'œuvre de son salut. Surtout elle lui obtiendra la grâce par excellence, celle de faire une véritable pénitence de ses péchés et de mourir saintement.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi.)

DU GLAIVE DE DOULEUR QUI TRANSPERÇA L'AME DE MARIE, SELON LA PAROLE DE SIMÉON.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus. Joan. xix, 25.

7. — *Quel glaive transperça l'âme de Marie, au temps de la Passion de son Fils.*

Le Saint-Esprit qui avait divinement formé dans les entrailles de la bienheureuse Vierge, le corps adorable du Verbe in-

1. O mater mea! ecce qualiter pendet in cruce Filius tuus! Vide quomodo derelictus est, et moritur filius tuus. — Ecce Mater tua lachrymosa, et dolorosa! Vide quomodo fiat dilectissima Mater tua derelicta. Ludolph. de Saxon. *Vita Christi*, part. II, c. 63.

carné, inspira au vieillard Siméon de venir au temple de Jérusalem, dans le même moment où Marie s'y présentait pour offrir à Dieu son divin Enfant, et pour se soumettre à la cérémonie de la Purification. Eclairé des lumières d'en-haut, le saint vieillard dit à Marie : « Celui-ci a été établi comme un » signe que l'on contredira ; et un glaive traversera votre âme : » *Ecce positus est hic in signum cui contradicetur ; et tuam ipsius animam pertransibit gladius* [1]. « L'histoire ne rapporte pas, » dit le vénérable Bède, que la bienheureuse Vierge Marie ait » perdu la vie par le glaive, et d'ailleurs ce n'est pas l'âme » que le glaive tue, mais le corps. Il faut donc entendre, par » ce glaive, celui dont il est dit : *Et gladius in labiis eorum* : » Un glaive est sur leurs lèvres. Ce glaive c'est la douleur » dont la passion du Seigneur a transpercé son âme. Elle sa- » vait bien que celui qu'elle voyait mourir était le Christ ; qu'il » était le Fils de Dieu, et qu'il mourait volontairement ; elle » ne doutait pas de sa victoire sur la mort ; mais elle ne pou- » vait pas, sans une douleur inexprimable, voir crucifier celui » qui était le fruit de sa chair [2]. »

S. Ephrem, traitant de la Passion de Notre-Seigneur, nous présente la très pieuse Vierge Marie, en proie à une douleur sans bornes, et disant au saint vieillard Siméon : « O Siméon, » voici le glaive annoncé par vous, qui devait transpercer » mon cœur. Voici le glaive, voici la blessure, ô mon Fils, ô » mon Dieu ! Votre mort est entrée dans mon cœur, et mes » entrailles en ont été déchirées [3]. » Cajétan explique en ces termes le texte de S. Luc : *Un glaive traversera votre âme :* « Il » ne s'agit pas d'un glaive matériel qui blesserait votre chair ; » c'est votre âme que le glaive frappera ; c'est jusqu'au plus » profond de votre âme qu'il pénétrera. Siméon donne le nom » de glaive à la compassion immense de la Bienheureuse » Vierge pour son Fils, au temps de sa passion [4]. » Peut-être Cajétan ne faisait-il qu'emprunter cette pensée à S. Cyrille d'Alexandrie qui dit, en expliquant les mêmes paroles : « Si- » méon donne le nom de glaive acéré à l'immensité de la dou- » leur de Marie [5]. » Le Roi-Prophète s'était, avant Siméon, servi de la même métaphore, pour exprimer la douleur du patriarche Joseph vendu comme esclave, accusé d'un crime dont il n'était pas coupable, et chargé de fers : « Joseph fut » vendu comme esclave ; on humilia ses pieds dans des entra- » ves et un fer transperça son âme : » *In servum venumdatus est Joseph. Humiliaverunt in compedibus pedes ejus ; ferrum pertransiit animam ejus* [6]. On ne voit nulle part que Joseph ait été

1. Luc. II, 34, 35. — 2. Ven. Beda in *Cat. D. Thom. in Luc*, II.
3. S. Ephrem, tract. III *de Passione*. — 4. Cajetan. *in Luc.*
5. S. Cyrill. Alexandr. lib. XII *in Joan.* — 6. *Psal.* IV, 17, 18.

jamais frappé du glaive ou de tout autre instrument de fer. que signifient donc ces paroles de David? Il faut répondre encore avec le vénérable Bède, que le fer dont parle le Psalmiste, que les angoisses qui torturèrent l'âme de Joseph ne pouvaient pas être mieux exprimées que par cette figure [1].

II. — *Profondeur de la blessure que le glaive de douleur fit au cœur de Marie.*

Nous ne redirons pas ici toutes les circonstances qui concoururent à rendre plus douloureuse la blessure dont fut transpercée l'âme de Marie, au temps de la Passion. Mais rappelons la parole qu'elle laissa échapper, lorsqu'elle retrouva Jésus dans le temple de Jérusalem, après l'avoir inutilement cherché pendant trois jours. « Mon Fils, pourquoi avez-vous » agi ainsi envers nous? Voilà que votre père et moi, fort affli» gés, nous vous cherchions? » *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [2]. Le mot *sic*, « ainsi, » nous révèle assez toute la véhémence des sentiments dont elle était pénétrée. Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, lorsqu'il veut faire comprendre à Nicodème la charité du Père livrant son propre Fils, pour consommer l'œuvre de notre rédemption, use aussi du même mot et dit : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* : « Dieu a ainsi aimé le monde qu'il a donné son Fils unique [3]. » S. Chrysostome admire cette expression dont S. Jean l'Evangéliste se sert pour rapporter ce qu'avait dit Jésus, et il s'écrie : « Le Fils du tonnerre, considérant l'excellence de la » charité divine, était frappé d'étonnement; il disait ou plutôt » il criait : C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus* » *dilexit mundum.* Voyez que de mystères sont cachés sous » cette simple expression *sic*, « ainsi [4]. » Il ne faut donc pas s'étonner que S. Luc voulant nous dépeindre, avec sa plume et son pinceau l'immensité de la douleur que ressentit Marie, de la perte de son Fils bien-aimé, la représente exprimant en ces termes sa peine si profonde : « Mon Fils, pourquoi avez-vous » agi ainsi envers nous? » quoique cette bienheureuse Vierge n'ignorât pas que son Fils ne pouvait être perdu, puisqu'il est ce même Dieu qui a dit de lui-même : « Je remplis le ciel » et la terre : » *Cœlum et terram ego impleo.* « Si donc, dit

1. Ferrum quod animam Joseph pertransisse canitur nullum melius, quam dura tribulatio mentis intelligitur. Ven. Beda. In cap. II *Luc.*

2. *Luc.* II, 48. — 3. *Joan.* III, 16.

4. Stupescens tonitrui filius, consideransque charitatis divinæ excellentiam, clamabat et dicebat : *Sic Deus dilexit mundum.* Vide quanto miraculo plena sit hæc dictio *sic*. S. J. Chrysost. hom. *in Joan.*

» S. Jean Damascène, sa douleur fut si grande, pendant les » trois jours de l'absence de son Fils, que dut-elle être à l'heure » de sa Passion, lorsqu'elle le vit couvert de blessures, igno- » minieusement attaché à la croix, et enfin mort [1] ? » Le prophète Jérémie voulant donner l'idée d'une douleur portée au suprême degré ne trouve que cette expression : « Soyez en deuil » comme d'un fils unique; poussez des plaintes amères : » *Luctum unigeniti fac tibi, planctum amarum* [2]. Zacharie ajoute pour exprimer la même pensée : « Ils s'affligeront sur lui » comme on a coutume de s'affliger à la mort d'un premier-né : » *Dolebunt super eum, sicut doleri solet in morte primogeniti* [3].

Si l'on veut concevoir, jusqu'à un certain point, ce que fut la douleur de Marie au temps de la passion du Sauveur, il faut peser avec soin le sens des paroles que S. Siméon lui adressa : « Un glaive traversera votre âme. » Siméon ne dit pas que le glaive douloureux traversera son corps, mais son âme, son cœur, le centre de sa vie auquel tout se rattache. La douleur est d'autant plus grave et pénible qu'elle s'attaque à une partie plus noble de notre corps, par exemple à la tête ou au cœur. La douleur de Marie avait son centre dans la plus noble partie de cette auguste Vierge, au plus intime d'elle-même, dans son âme. C'était dans son âme que se répercutaient tous les tourments affreux, toutes les souffrances indicibles que son divin Fils endurait dans sa chair. Moïse voulant faire comprendre combien il en coûta à Dieu d'exterminer le genre humain par le déluge, lui prête ces paroles : « Je ferai disparaître l'homme » que j'ai créé, de dessus la terre : » *Delebo hominem, quem formavi, a facie terræ* [4] : mais il les fait précéder immédiatement de celles-ci : « Dieu touché de douleur jusqu'au fond du cœur : » *Tactus dolore cordis intrinsecus* [5]. La grande douleur c'est celle de l'âme, celle que l'on comprime et que l'on s'efforce de ne pas laisser éclater extérieurement par des gémissements et des larmes. Telle Marie au pied de la croix. Secouée au plus profond de son être, par la tempête affreuse des souffrances les plus cruelles qu'une pure créature ait jamais endurées, elle réprimait ses sanglots, elle s'efforçait d'arrêter ses larmes, elle mourait et ne pouvait mourir ; cette lutte contre la douleur ne faisait qu'en accroître l'indicible amertume [6]. La bienheureuse Vierge

1. Si ob triduanam Filii dolebat absentiam, quanto magis in hora passionis, ob ejus plagas, ignominiosam crucifixionem et mortem. S. Joan. Damascen. lib. *Orth. fid.* c. xv. — 2. *Jerem.* vi, 26. — 3 *Zachar.* xii, 10. — 4. *Genes.* vi, 7. — 5. *Id.* vi, 6. — 6. Arnold de Chartres décrit en ces termes la douleur de Marie au pied de la Croix :

Suspirat intrinsecus et erumpentes revocat lachrymas, et eo amplius anxietas intumescit, quo prohibetur egredi et per luctus lamentaque dissolvi. Emergebant quidem aliquando gemitus, sed increpati reprimebantur, revertebanturque in sinum mentis de quo prodibant; et collidebant se ad

souffrait dans la partie d'elle-même qui, par sa nature, est impassible, et c'est pourquoi l'on peut dire qu'elle fut plus que martyre. La douleur physique provient de quelque lésion éprouvée dans la chair, que les sens perçoivent et dont le contre-coup est ressenti par l'âme, mais la douleur morale, la douleur de compassion saisit d'abord l'âme et se répercute dans les sens et la chair. Donc plus l'âme est forte, plus la chair est délicate et parfaitement soumise à l'âme, plus la douleur à laquelle celle-ci est en proie réagit sur la chair; et la souffrance qui procède de l'âme est plus cruelle pour la chair elle-même que celle dont la chair et les sens sont le siège premier. Il en était ainsi pour la glorieuse Vierge : la douleur qu'elle endura par compassion fut plus cruelle pour elle que si elle avait ressenti dans ses propres membres les souffrances de Jésus, objet de sa compassion, car la chair et les sens sont corruptibles par nature et sujets à la douleur, tandis que l'âme ne l'est pas, et qu'il est contre sa nature de souffrir. En elle, véritable martyre, c'était l'âme qui souffrait, et ce qui mourait était aussi ce qui donnait la mort [1].

S. Augustin remarque que le saint vieillard Siméon ne dit pas que le glaive doit transpercer la chair de Marie, mais son âme, siège de tous les sentiments d'affection, et pour laquelle l'aiguillon de la douleur est comme un glaive acéré [2].

S. Jérôme, ou plutôt S. Sophrone, dit dans un sermon sur l'Assomption : « Il est constant que la douleur de Marie fut » si violente qu'elle pénétra et posséda toute son âme [3]. »

S. Cyrille d'Alexandrie dit à son tour : « L'indignité de la » passion de Jésus-Christ et l'immensité de ses douleurs furent » telles, que sa mort sur la croix et les outrages des Juifs » troublèrent sa Mère elle-même. Ajoutez-y les rires insolents » des soldats qui, pour comble d'outrage et de dérision envers » le Christ, se partageaient ses vêtements sous les yeux de sa » Mère [4]. »

invicem introrsus, eratque in anima illa tempestas valida, occurrentibus sibi procellis, et quasi in stragine frixis medullis, obulliebant amaritudines, quas excoquebat et coagulabat exacerbatio perseverans. Imperabat quippe dolori silentium, formido; et ringentium Judæorum torvi in eam oculi, illos turbines suffocabant. Verum illa tantarum procellarum salsuginem ebibebat, et (quod difficillimum erat) moriebatur et mori non poterat; et clauso tanto doloris tormento intrinsecus, alium vultum palam exhibebat, nec poterat ex facie colligi. Arnold. Carn. *de Septem Verb.* — 1. Didac. Stell. *in Luc.*

2. Non ait carnem sed animam, in qua pietatis affectio continetur et doloris aculeus quasi gladius operatur. S. August. Epist. lviii.

3. Constat quia Maria tam doluit ut totam animam pertransiret ac possideret vis doloris. S. Hieronym. vel S. Sophron. in Serm. *de Assumpt.*

4. (Docere ut arbitror voluit) tantam passionis Christi fuisse indignitatem, ac magnitudinem, ut matrem etiam ejus mors crucis et Judæorum illusiones commoverint; et adhæc milites cum risu atque triumpho coram Matre,

Ecoutons aussi Denis le Chartreux commentant les paroles que nous avons prises pour texte : *Marie mère de Jésus était debout au pied de sa croix* : « Qui pourra dire ce qu'endura l'âme » de la très douce Vierge Mère, lorsqu'elle se tenait si près de » son Fils unique qu'elle aimait d'un si ardent amour, de son » Fils dont elle connaissait toute la tendresse et l'innocence ? » Elle savait bien que les fruits de ses souffrances seraient » très abondants ; elle savait qu'il ressusciterait bientôt, mais » néanmoins elle partageait tellement ses douleurs présentes, » son âme en était à ce point saturée, qu'elle en oubliait le » fruit de la Passion du Seigneur et sa prochaine résurrec- » tion [1]. » Et la bienheureuse Vierge dit elle-même, dans une révélation faite à sainte Brigitte : « Mon Fils, en me voyant » saisie d'une telle douleur par compassion pour ses souf- » frances, était lui-même affligé de ma douleur, au point qu'il » semblait oublier ses propres tourments pour ne penser qu'à » ce que j'endurais [2]. »

III. — *Le glaive de douleurs transperça l'âme de Marie longtemps avant la passion de son Fils.*

Ce n'était pas assez pour la Reine des Martyrs de souffrir dans son âme plus que jamais les martyrs n'ont souffert dans leurs membres au milieu des plus cruels tourments. Ils n'ont souffert qu'un peu de temps : les douleurs de Marie au contraire se sont prolongées pendant une grande partie de son existence, pour ne pas dire pendant toute sa vie ici-bas. Ecoutez les paroles que lui prête l'abbé Rupert dans son commentaire du Cantique des Cantiques : « Ne vous arrêtez pas à penser unique- » ment à l'heure et au jour où j'ai vu mon Fils bien-aimé saisi » par les méchants, maltraité, moqué, couronné d'épines, fla- » gellé, crucifié, abreuvé de fiel et de vinaigre, percé d'un coup » de lance, mort et enseveli. Ce fut alors, il est vrai, que mon » âme fut transpercée d'un glaive, mais avant que ce glaive » achevât de me transpercer, il avait longuement pénétré en » moi. J'étais prophétesse, et du moment où je suis devenue » sa mère, j'ai su qu'il aurait à endurer toutes ces souffran- » ces. Lors donc que je réchauffais ce Fils bien-aimé, que je le » portais entre mes bras, que je le nourrissais de mon lait, » j'avais présente à mes yeux sa mort, une mort si lamenta- » ble. Jugez donc combien fut grande et combien dura long- » temps ma douleur maternelle [3]. » C'est donc bien à Marie

ad derisionem Christi, vestimenta partientes cooperabantur. S. Cyrill. Alexand. lib. XII *in Joan.*

1. Dionys. Carth. *in Joan.* — 2. S. Brigitt. *Revel.* lib. I, c. 25.

3. Noli solum attendere horam vel diem illam, in qua vidi talem dilectum

que l'on peut appliquer ces paroles du prophète : « Je suis pauvre, moi, et dans les travaux dès ma jeunesse : *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea* [1]. Tous les interprètes ne traduisent pas ce verset du psaume LXXXVIIe de la même manière, mais tous sont d'accord pour lui reconnaître ce sens que le Fils de Dieu souffrit dès le premier moment de son incarnation, plus que l'avant-goût de sa passion et de toutes les afflictions qu'il avait à supporter. Marie pouvait-elle ne pas partager avec son divin Fils, cette douleur cruelle de tous les moments?

Le Cantique des cantiques célèbre en mille endroits les louanges de la bienheureuse Vierge Marie. On y lit entre autres choses ces paroles : « Les cheveux de votre tête sont comme la » pourpre royale liée dans les canaux » qui servent à sa teinture : *Coma capitis tui sicut purpura regis vincta canalibus* [2]. L'idée ne peut venir à personne que l'Esprit-Saint ait voulu faire allusion à quelque procédé de teinture des cheveux, d'autant plus qu'il est hors de doute que la bienheureuse Mère de Dieu était tout à fait étrangère à de telles vanités. Il faut donc chercher un autre sens. Ceux qui ont quelque expérience de l'interprétation de l'Ecriture n'ignorent pas que les cheveux y sont donnés comme le symbole des pensées, des désirs et des affections. Les pensées, les désirs, les affections de Marie furent teints de pourpre, parce que le tableau sanglant des douleurs et des tourments, que son divin Fils devait endurer au temps de la passion, était toujours présent aux regards de son âme : elle savait tout à l'avance dans les moindres détails, et ne cessait pas un moment d'y penser. Pouvait-elle ignorer que son Fils s'était incarné principalement pour racheter le genre humain au prix de son sang? et ne l'ignorant pas, pouvait-elle ne pas repasser sans cesse en elle-même toutes les péripéties de la cruelle tragédie de cette mort qu'il devait endurer?

L'Epouse céleste qui figurait la bienheureuse Vierge Mère de Dieu disait, en parlant de son Fils : « Mon bien aimé est » pour moi comme un bouquet de myrrhe ; il demeurera au » milieu de mon sein : » *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi; inter ubera mea commorabitur* [3]. Mais pourquoi l'amertume de

ab impiis comprehensum, male tractari, illudi, spinis coronari, flagellari, crucifigi, felle et aceto potari, lanceari, mori et sepeliri; nam tunc quidem gladius animam meam pertransivit, sed antequam sic pertransiret, longum per me transitum fecit; prophetissa namque eram et ex quo mater ejus facta sum, scivi eum ista passurum. Cum igitur talem filium in sinu meo foverem, ulnis gestarem, uberibus lactarem, et talem ejus futuram mortem præ oculis haberem, qualem, quantamquamque prolixam me putatis materni doloris pertulisse passionem? RUPERT. ABB. l. I *in Cant.*

1. *Psal.* LXXXVII, 15. — 2. *Cant.* VII, 5. — 3. *Cant.* I, 12.

la myrrhe au milieu de ce sein qui ne devrait rappeler que la douceur du lait maternel? Ne semble-t-il pas que cette amertume ne peut s'associer qu'avec les plaies du Sauveur, sa mort, sa sépulture? Ah! c'est que Marie, pressant sur son cœur le divin Enfant et le nourrissant de son lait virginal, pensait à sa passion. Les deux animaux liés près de la crèche représentaient à ses yeux les deux voleurs entre lesquels il serait crucifié; la paille grossière était la couronne d'épines; la nudité de l'enfant lui montrait la nudité de Jésus mourant sur la croix; la crèche elle-même dans laquelle reposait Jésus était, aux yeux de sa mère, le bois de l'instrument honteux de son supplice. Voilà le bouquet de myrrhe qu'elle portait sans cesse sur son sein; voilà le glaive douloureux qui transperçait son âme.

Lorsque Dieu ordonna à Abraham de lui immoler son fils unique, Isaac, de sa propre main, il lui dit: « Va dans la » terre de vision, et là, tu l'offriras en holocauste sur une » montagne que je te montrerai[1]. » Pourquoi Dieu imposa-t-il à Abraham un voyage si long et si difficile, et voulut-il ainsi que l'offrande du sacrifice fût différée de trois jours? Alcuin répond que ce fut pour augmenter la dureté de l'épreuve: chaque instant de ces trois jours ajoutait aux cruelles angoisses du saint patriarche. Mais l'amour de Marie pour son Fils unique était incomparablement plus grand que celui d'Abraham pour son fils Isaac. Qui pourrait comparer Isaac à Jésus? Et puis Marie savait bien que son Fils n'échapperait pas comme Isaac à la mort. Et cependant ce ne fut pas pendant trois jours seulement mais pendant trente-trois années, que les souffrances réservées à Jésus crucifièrent son cœur maternel. Ce glaive de douleur s'y enfonçait chaque jour davantage, à mesure que se rapprochait le temps de la passion du Sauveur. Aussi doit-on penser que ce Fils très aimant adoucissait un si cruel tourment par de fréquentes consolations; car autrement sa très sainte Mère n'aurait pas pu le supporter, sans mourir, jusqu'au jour de sa passion.

Hélas! ce sont nos péchés qui ont causé la mort de Jésus et les indicibles souffrances de sa très sainte Mère! Que le glaive qui a transpercé le cœur de Marie transperce donc aussi le nôtre. Pleurons la mort de Jésus. Pleurons les douleurs de Marie, mais surtout pleurons nos péchés.

1. Vade in terram visionis atque ibi eam offeres in **holocaustum, super unum montium quem monstravero tibi.** *Genes.* XXII, 2.

CINQUIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi.)

IMMENSITÉ DES SOUFFRANCES ENDURÉES PAR MARIE AU PIED DE LA CROIX DE SON DIVIN FILS.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus.

Joan. xix, 25.

I. — *Les douleurs de Marie au pied de la croix comparées à l'immensité de la mer.*

Dans le psaume lxviii[e], le saint roi David compare les souffrances endurées par Notre Seigneur Jésus-Christ, pendant sa Passion, aux flots de l'océan soulevés par la tempête. Il lui prête ces paroles : « Les eaux sont entrées jusque dans m n » âme, je suis enfoncé dans une boue profonde et sans con- » sistance : je suis tombé dans la profondeur de la mer, et la » tempête m'a submergé : » *Intraverunt aquæ usque ad animam meam; infixus sum in limo profundi. Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me.* Toutes ces souffrances endurées par Jésus, sa Mère les partagea certainement avec lui, et c'est bien à elle qu'il convient d'appliquer les paroles du prophète Jérémie : « A qui te comparerai-je, ou à qui t'assi- » milerai-je, fille de Jérusalem ? A qui t'égalerai-je pour te » consoler, vierge fille de Sion? Car ton affliction est grande » comme la mer : » *Cui comparabo te? vel cui assimilabo te, filia Jerusalem? Cui exequabo te et consolabor te, virgo filia Sion? Magna est velut mare contritio tua* [1]. S. Bernardin assure que le prophète avait bien en vue les douleurs de la très sainte Mère de Dieu, lorsqu'il disait : « Votre affliction » est grande comme la mer. » Qui donc pourrait prétendre exprimer pleinement les douleurs de Marie, pendant la passion de son Fils? « Qui pourrait tenir dans sa main les eaux » de l'océan : » *Quis mensus est pugillo aquas* [2]? dit le prophète Isaïe. Mais si nous ne le pouvons pas, il nous est permis de rapporter les paroles des saints qui ont le mieux parlé de cet objet si difficile et pourtant si touchant.

S. Bernardin de Sienne explique pourquoi les prédicateurs ne récitent pas la Salutation Angélique au commencement des sermons qu'ils prêchent sur la passion du Sauveur, et il donne ce motif : Si je disais *Ave* : « Je vous salue, » Marie pourrait

1. *Jerem.* lxviii, 13 — 2. *Isa.* xl, 12.

me répondre : Je vous en prie, ne me dites pas *Ave* (*sine væ*), car ce mot signifie exemption de tout mal, et peut-on m'adresser une salutation joyeuse, à moi qui supporte, sans personne pour prendre part à ma souffrance tout le poids des douleurs et des afflictions de mon Fils, suspendu à la croix ? — Si je lui disais, *Marie*, elle me répondrait sans doute : Ne me nommez pas *Marie*, car ce nom signifie *illuminée*, et je suis privé de celui qui est la lumière de mes yeux ; je suis assise à l'ombre de la mort. — Si j'ajoutais : *Pleine de grâce*, elle me répondrait de nouveau : Hélas ! fils d'Adam, quelle grâce y a-t-il pour moi à voir de mes propres yeux, mon Fils en proie à tant de douleurs et d'ignominies, attaché à la croix entre deux larrons ? Et si j'ajoutais encore : *Le Seigneur est avec vous*, ne se hâterait-elle pas de me dire : Comment mon Fils peut-il être appelé le *Seigneur*, lui qu'on assimile aux malfaiteurs et aux larrons, lui qui meurt sur le bois infamant de la croix ? Il n'est pas possible non plus de dire qu'il est avec moi, car je ne puis ni le toucher ni même approcher de lui. « C'est pour cela que » moi je pleure, et que mon œil a fait couler des eaux, parce » que mon consolateur s'est éloigné de moi [1] ». Et si je lui disais : *Vous êtes bénie entre les femmes*, elle serait en droit de me répondre : Comment suis-je bénie plus que les autres femmes, moi qui suis, avec mon Fils, accablée de malédictions et blasphèmes ? N'est-il pas écrit dans les Lamentations : « Ses » persécuteurs l'ont saisie dans les angoisses. Tous ceux qui » l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignomi» nie ? [2] » Si j'ajoutais ces mots de l'Ange : *Le fruit de vos entrailles est béni*, ne pourrait-elle pas m'objecter aussitôt : Pourquoi dire que mon Fils est béni, au moment même où la nation impie des Juifs le couvre de blasphèmes, d'outrages et de malédictions ? au moment où se vérifie en lui cette parole de l'Ecriture : « Il est maudit celui qui est pendu au bois : » *Maledictus qui pendet in ligno* [3] ». Et si enfin je prononçais le nom de *Jésus* qui signifie *Sauveur*, ne devrait-elle pas s'étonner et dire : Pourquoi donnez-vous à mon Fils le nom de Sauveur, lorsqu'une multitude impie profère contre lui ces paroles outrageantes : « Il sauve les autres, et il ne peut pas se sauver » lui-même [4] ». Il ne m'est pas davantage permis d'ajouter : *Sainte Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs*, parce que Marie pourrait me répondre : Comment pourrai-je prier pour vous autres pécheurs, lorsque toutes les puissances de mon être

1. Idcirco ego plorans, et oculus meus deducens lachrymas, quia longe factus est a me Consolator meus. Jerem. *Thren.* I, 16.

2. Omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias, omnes qui glorificabant eam, spreverunt eam, quia viderunt ignominiam ejus. *Id.* ibid., 3, 2. — 3. *Deuter.* XXII, 23. — 4. *Matth.* XXVII, 42.

ne suffisent pas pour compatir pleinement à mon Fils bien-aimé suspendu à la croix, lorsque tout mon cœur est brisé par la douleur et que je m'épuise à verser des larmes? [1] »

Les paroles de S. Bernardin, que nous venons de rapporter, nous disent suffisamment quelles furent les angoisses et les anxiétés de Marie, et l'on voit que ce n'est pas sans mystère qu'elles ont été comparées aux eaux amères de l'océan. En effet, comme le dit encore S. Bernardin dans un autre sermon: « Pendant la Passion de son Fils, Marie fut un océan d'amer-» tume, car tous les fleuves entrent dans la mer [2], » c'est-à-dire en Marie. Elle était très véritablement la Mère du Christ, et par la compassion presque infinie qu'elle éprouvait, à la vue des souffrances innombrables et indicibles de son divin Fils, elle les partageait avec lui. Qui pourrait imaginer combien la séparation d'avec un tel Fils était cruelle pour la plus aimante des mères? Elle pouvait s'écrier avec le Psalmiste: « Mon cœur a été troublé en moi, ma force m'a abandonnée et » la lumière de mes yeux elle-même n'est plus avec moi [3] ». Ou si l'on préfère cette traduction de quelques interprètes: « Mon cœur a été battu par les flots. » La mer a son flux et son reflux: telle, la douleur de Marie battait violemment son cœur et le submergeait de flots sans cesse renouvelés. Comme dit Arnold de Chartres, c'était pour son âme une tempête horrible, des vents contraires luttant avec fureur [4].

Si l'on compare l'immensité des douleurs de Marie à l'océan, ce n'est pas que cette image même en exprime bien toute l'étendue, mais rien dans la nature créée n'est plus propre à nous faire concevoir une idée qui en approche. Le prophète Jérémie cherchait une comparaison; il disait: « A qui » vous assimilerai-je? A qui vous comparerai-je? *Cui assimi-» labo te? Cui comparabo te?* » Hugues de Saint-Victor s'étonne que Jérémie, à qui le Saint-Esprit dictait ses paroles, regardât comme si difficile de trouver des figures propres à bien exprimer toute l'immensité des douleurs de Marie, et qu'il choisît préférablement à toute autre la comparaison avec la mer: « Votre affliction est comme la mer: » *Velut mare contritio tua.* N'est-ce pas comme s'il disait: De même que la mer l'emporte en immensité et en amertume sur tous les autres amas d'eaux, de même aucune calamité, quelle qu'elle soit, ne saurait égaler la vôtre?

1. S. Bernardin. Serm. lv. — 2. Fuit in passione Filii sui amarum mare; omnia enim flumina intrant in mare. Id. Serm. ii.

3. Cor meum conturbatum est in me; dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum. *Psal.* xxxvii, 11.

4. Erat in anima illa tempestas valida, occurrentibus sibi procellis. Arnold Carn. *de Septem Verbis.*

On peut dire que la très sainte et très affligée Mère de Jésus endura dans son cœur, au pied de la croix de son Fils, tous les tourments les plus cruels que souffrirent et que souffriront jamais les martyrs. S. Bernardin faisant allusion au flux et au reflux dont nous avons parlé tout à l'heure s'écrie: « O réciprocité ineffable du saint amour! Le Fils souffre et il » éprouve intérieurement pour sa Mère une compassion ex» trême, et la Mère souffre parce qu'elle compatit aux souffran» ces de son Fils! La violence de la passion du Seigneur Jésus » fut telle que la douleur le remplit comme un torrent impé» tueux et lui causa une sorte d'ivresse. Le Psalmiste l'avait » dit en parlant de Jésus-Christ: « Il boira de l'eau du torrent » dans le chemin. » *De torrente in via bibet*; lorsqu'il en aura » absorbé sa part, c'est en Marie que s'écoulera ce torrent de » douleurs [1]. Et Marie rassasiée à son tour, le débordement » d'amertume et de douleurs remontera vers son Fils. » S. Bernardin n'en dit pas assez; ce ne fut pas un torrent mais un océan de douleurs qui envahit le cœur de Marie, océan d'une amertume inconcevable. C'était elle surtout qui pouvait dire: « Ne m'appelez plus Noémi, mais appelez-moi Mara, c'est-à» dire, amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une très » grande amertume [2]. » Mais que dis-je? Ce n'était pas assez pour elle de réclamer qu'on l'appelât non plus Noémi, mais Mara, c'est-à-dire amère; elle devait dire: Appelez-moi *Maria, les mers,* parce que son affliction n'était pas grande comme une seule mer, mais comme toutes les mers ensemble. Un océan de douleurs submergeait son âme; de quelque côté qu'elle se tournât, elle était assaillie par les souffrances les plus cruelles. « Partout où elle pouvait arrêter ses regards, » dit S. Laurent Justinien, « le spectacle qui s'offrait à elle trans» perçait son âme de douleur. Sur la tête de son divin Fils, la » couronne d'épines, sur sa face des crachats, du sang coa» gulé, toute sa beauté disparue, ses pieds et ses mains percés » de clous, ses profondes et larges blessures, son sang coulant » à flots, ses membres raidis par la souffrance, tout son corps » devenu livide, déchiré, enflé sous la violence des coups; » partout enfin les marques évidentes des souffrances les plus » cruelles se montraient à ses yeux [3] ».

1. O ineffabilis reciprocatio sancti amoris! Filius patitur et intus valde compatitur Matri, Mater vero compassa est patienti Filio. Tantus nempe impetus Passionis Domini Jesu fuit, ut quasi torrens ipsum impleret patientem et inebriaret, quia teste Psalmista : *De torrente*, scilicet Passionis ejus, *in via bibet* Christus, ut sic Christo impleto, in Matrem flueret patientem; qua similiter repleta, ad Filium redundaret inundatio amaritudinis et mœroris. S. Bernard. hom. *in Evang.*

2. Ne vocetis me Noemi, sed vocate me Mara, id est amaram, quia amari tudine valde replevit me Omnipotens. *Ruth.* I, 20.

3. S. Laurent. Justin. *de Triumph. Christ. Agon.* cap. XVIII.

Et combien elles étaient amères ces eaux de la tribulation dans lesquelles Marie était comme noyée! Saint Bernardin dit encore: « Elle voyait en son Fils crucifié, le prix destiné au ra» chat du monde, vendu pour quelques misérables pièces d'ar» gent; la force des saints réduite à l'agonie; le plus beau des » enfants des hommes, ruisselant d'une sueur de sang; le » souverain Maître du monde arrêté comme un malfaiteur; la » vertu des cieux étroitement liée de cordes; celui qui fait trem» bler les colonnes du ciel, attaché à une colonne; celui qui » tient dans sa main la vie et la mort, meurtri et déchiré par » la flagellation; le juge du siècle traduit au tribunal de quel» ques impies, pour être jugé: celui que les cieux glorifient, » traité avec mépris par des scélérats; le Roi du ciel servant » de jouet à des misérables; le chef de toutes les puissances » frappé à l'aide d'un bâton [1] ».

II. — *Compassion de Marie pour son Fils crucifié.*

On lit dans les Lamentations du prophète Jérémie cette plainte exhalée sur les ruines de Jérusalem : « O vous tous » qui passez par le chemin, faites attention et voyez s'il » est une douleur comparable à ma douleur : » *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* [2]. Ne semble-t-il pas que Marie au pied de la croix nous adresse ces paroles, en même temps que son divin Fils? Ecoutez Richard de S. Laurent: « Comme il n'y » eut pas de douleur semblable à celle que le Fils ressen» tit dans son corps et ses membres, ainsi qu'il le dit lui» même dans les Lamentations : *O vous tous qui passez par* » *le chemin, faites attention et voyez s'il est une douleur* » *comparable à ma douleur*; il n'y eut pas non plus de dou» leur semblable à celle que la compassion fit éprouver au » cœur de sa Mère [3]. »

On comprend l'hésitation du prophète et l'impossibilité où il croyait être de trouver des comparaisons et des ter-

1. Vidit in eo pretium mundi, pretio vili distractum. Fortitudinem sanctorum, in agonia factam. Speciosum forma præ filiis hominum, plenum sudore sanguineo. Dominum mundi, ut latronem comprehensum. Virtutem cœlorum, arctioribus vinculis constrictam. Columnas cœli contremiscere facientem, ad columnam vinctum. Orbis conditorem, ictibus lividum. In cujus manu vita et mors, flagellis diruptum et laniatum. Judicem sæculi, coram impiis ut judicetur adductum. In cœlis glorificatum, a scelestissimis spretum. Cœlorum regem a sceleratis illusum. Caput omnium potestatum arundine percussum. S. Bernardin. A. 3. c. 1, t. III. — 2. *Thren.* I, 12.

3. Sicut non fuit dolor sicut dolor ille, qui transivit corpus et membra Filii, sicut ipse dicit Threnorum I. *O vos omnes qui transitis per viam, etc.* Sic non fuit dolor, sicut dolor ille, qui Matris viscera per compassionem pertransivit. Richard. a S. Laur. l. III.

mes, pour exprimer suffisamment la véhémence de la douleur que Marie éprouva : « A qui vous égalerai-je, ô » Vierge, fille de Sion, » s'écriait-il : *Cui exequabo te, Virgo, filia Sion?* « La tristesse causée à la bienheureuse Vierge » par la passion de son Fils dépasse tout ce que l'homme » peut ressentir, tout ce que son intelligence peut conce- » voir [1], » dit encore le même Richard de S. Laurent. S. Bernardin explique pourquoi la compassion de Marie pour son divin Jésus fut douloureuse au delà de toute imagination. « Trois éléments, dit-il, contribuent à augmenter la » compassion que l'on peut éprouver pour quelqu'un qui » souffre. Le premier est la violence des souffrances qu'il » endure; le second est la connaissance que l'on a de cette » violence; le troisième est l'amour, l'affection qu'on porte » à la victime. Combien fut cruelle la passion de Notre-Sei- » gneur, aucune langue ni des anges ni des hommes, ne » saurait l'exprimer; les forces d'une simple créature n'y » suffisent pas. En second lieu, Marie, la plus tendre des » Mères connut parfaitement tous les détails du supplice » de Jésus, car elle se tenait là debout, près de la croix de » son Fils mourant, qu'elle savait être le Fils de Dieu. En- » fin son amour pour son Fils crucifié touchait à l'infini. » Elle éprouvait donc une compassion inimaginable pour » les tourments qu'endurait l'objet d'un si grand amour. Elle » aurait moins souffert si elle n'avait pas été témoin de la » passion du Sauveur [2]. »

De ces paroles de S. Bernardin, il en est une sur laquelle je me permets d'attirer particulièrement votre attention. Il dit : « Combien fut cruelle la passion de Notre-Seigneur, nulle » langue ni des anges ni des hommes ne saurait l'expliquer. » Or il admet, comme une vérité constante, que Marie éprouva la même affliction que son divin Fils; elle ressentit dans son cœur ce que Jésus ressentit dans sa chair : les douleurs de Marie sont donc inexprimables à l'égal de celles de Jésus. Le même saint auteur parlant, dans un autre sermon, de la gloire à laquelle fut élevée la bienheureuse Mère de Dieu, au temps de son Assomption dans le ciel, croit l'exprimer d'une manière suffisante par ces quelques mots : « Elle fut » élevée dans le ciel avec tout l'honneur dont était digne » une si grande Mère, avec toute la gloire qui convenait à » un tel Fils [3]. » On peut établir la même proportion pour se faire une idée des souffrances endurées par Marie au temps

1. Effugit omnem sensum, humanos intellectus exuperat concepta de Passione Nati tristitia. Id. *de mentis rob.* — 2. S. Bernardin. A I, c. 2, t. III.
3. Cum eo honore quo tanta Mater digna fuit, cum tanta gloria quæ tantum decuit Filium assumpta fuit in cœlum. Id. *de Lament. Virg.*

de la Passion de son Fils bien-aimé, et dire avec S. Bernardin, qu'on ne se lasse pas de citer sur un pareil sujet : « Tout » ce qu'on peut affirmer, à mon avis, ou penser de plus juste, » touchant la douleur de Marie, c'est qu'elle fut aussi grande » que pouvait l'éprouver une telle Mère à l'occasion d'un tel » Fils [1]. » Mettez donc, si vous le voulez, dans le plateau d'une balance, tout l'amour de Marie pour un Fils si digne d'être aimé, et imaginez ensuite, si vous le pouvez, jusqu'à quelle hauteur s'est élevée la douleur ressentie par Marie, à la vue de tout ce que son divin Fils a enduré. S. Bernardin a dit aussi, mais j'ignore s'il n'y a pas quelque exagération dans ses paroles : « La douleur de la Vierge fut si grande que, si » on la partageait entre toutes les créatures susceptibles de » souffrir, elles mourraient toutes à l'instant [2]. »

Peut-être me demanderez-vous comment la bienheureuse Vierge a pu endurer, sans mourir, la violence de ses innombrables et indicibles douleurs, capables de lui donner plus de mille fois la mort. Je vous répondrai en m'appuyant sur l'autorité et en me servant des paroles du même Père dans un autre sermon : « Pourquoi donc la bienheureuse » Vierge n'est-elle pas morte, si elle a été en proie à une » si grande douleur ? Il est pourtant écrit au premier Livre » des *Rois*, que la femme de Phinées mourut de douleur, » en apprenant que l'Arche était captive et que son époux » avait été tué. S. Anselme répond que Marie serait morte, » si le Saint-Esprit ne l'avait fortifiée. O pieuse Mère, lui » dit-il, je ne croirai jamais que vous eussiez pu supporter » en aucune manière, sans perdre la vie, de si cruels tour- » ments, si l'Esprit de vie lui-même, l'Esprit de consolation, » l'Esprit de douceur de votre Fils dont la mort vous cau- » sait de pareils tourments, ne vous eût fortifiée, ne vous eût » consolée, ne vous eût appris intérieurement que le drame » qui s'accomplissait en votre Fils sous vos regards mourants, » ce n'était pas le triomphe de la mort sur lui, mais bien son » triomphe à lui, par lequel il s'assujettissait toutes choses [3]. »

1. Non credo plane enarrari, vel meditari posse dolorem Virginis, nisi tantum fuisse credamus, quantum unquam dolere potuit de tali Filio talis Mater. Id.

2. Tantus fuit dolor Virginis, quod si in omnes creaturas, quæ pati possent, divideretur, omnes subito interirent. Id. t. I, serm. 61, art. 3, cap. 2.

3. Cur non est mortua Beata Virgo, si tanto dolore repleta fuit, siquidem hoc audivimus de uxore Phinees, I *Reg.* IV, quod in captione Arcæ et viri sui morte præ dolore mortua est ? Ad hoc respondet Anselmus, quod mortua fuisset, si Spiritus Sanctus eam non confortasset. Unde ait : Pia Domina, non crediderim, te ullo pacto potuisse stimulos tanti cruciatus, quin vitam amitteres, sustinere, nisi ipse Spiritus vitæ, Spiritus consolationis, Spiritus dulcedinis Filii tui pro quo moriente tantopere torquebaris, te confortaret,

Taulère dit de même : « On ne peut en douter, si Marie n'eût » pas été gardée et fortifiée par la bonté divine, son cœur » très aimant aurait éclaté sous l'effort de la douleur [1]. »

Si vous me demandez encore pourquoi aucun des Evangélistes ne fait mention des douleurs de Marie, je vous dirai ce que l'on raconte du peintre Timante. Voulant représenter le sacrifice d'Iphigénie, fille toute jeune encore du roi Agamemnon, il peignit d'abord les proches parents de la victime, rangés autour de l'autel, et en proie à la plus vive douleur ; mais il recouvrit d'un voile le visage d'Agamemnon ; il confessait ainsi l'impuissance de la peinture à représenter la douleur d'un père, témoin de l'immolation sanglante de son enfant. Nous pouvons dire qu'il en fut de même pour les Evangélistes. S. Luc, ce peintre habile qui nous a si bien représenté les autres mystères de la vie de Marie, n'a pas osé tracer la moindre esquisse du tableau de ses douleurs. S. Jean seul constate sa présence au pied de la croix, parce qu'il rapporte les paroles de Jésus à sa très tendre Mère, mais il ne dit rien des souffrances intérieures de Marie ; il ne nous apprend pas qu'elle ait prononcé un seul mot. Et qu'eût-elle dit en effet? S. Laurent Justinien nous la représente ne pouvant émettre le moindre son de voix, tant sa douleur immense oppressait son cœur : elle ne pouvait pas même adresser un mot à son Fils, et cette impossibilité d'exprimer rien de ses sentiments intérieurs rendait encore ses souffrances plus intolérables [2].

Achevons ce discours par ces paroles que le pieux Taulère adresse à Notre Seigneur Jésus Christ : « Seul vous avez » pesé dans la balance de votre compassion le poids et la » gravité des afflictions de Marie, incompréhensible pour tous » les hommes [3]. » Le Fils unique et bien-aimé de Marie est donc seul à bien connaître toute l'immensité de la douleur de sa divine Mère compatissant à ses souffrances. Demandons lui la grâce d'y compatir avec elle, nous qui les avons causées, et de consoler ainsi le cœur de sa Mère bien-aimée. Ainsi soit-il.

te consolaretur, te intus doceret, non esse mortem eum assumentem, sed magis triumphum omnia ei subjicientem, quod in ipso fieri coram te moribunda videbas. Id., t. III, s. 2.

1. Nihil est ambiguum, quin nisi divina fuisset bonitate servata, roboratque, cor illius devotissimum præ dolore diruptum fuisset. Taulerus, apud Mansi.

2. S. Laurent. Just. *de Triumph. Christ. Agon.*

3. Solus pondus et gravitatem afflictionum ejus hominibus universis incomprehensibilem, compassionis lance trutinasti. Tauler. cap. xliv.

SIXIÈME SERMON

(D'après le P. Nouet S. J. — 1680.)

LA SAINTE VIERGE AU PIED DE LA CROIX.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et soror matris ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdelene. — Joan, xix, 25.

Eclaircissement.

Jésus ayant fait l'office de Souverain Prêtre, en priant pour ses ennemis, et de Rédempteur, en opérant la conversion du bon larron, exerce ensuite l'office de bon fils envers sa mère, et d'un bon maître envers S. Jean. S. Mathieu et S. Marc disent [1] qu'il y avait plusieurs femmes dévotes qui regardaient de loin, et qui avaient suivi Jesus depuis la Galilée, ayant soin de l'assister : entre lesquelles étaient Marie-Magdelaine, Marie mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. S. Jean n'en marque que deux qui étaient avec la bienheureuse Vierge près de la croix. S. Luc dit que tous ceux qui étaient de la connaissance de Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, étaient là aussi, et regardaient de loin ce qui se passait [2]. On peut dire, pour les accorder, que ces personnes étaient éloignées par rapport aux soldats qui environnaient la croix, et qu'elles étaient néanmoins près de Jésus-Christ crucifié, parce qu'elles le pouvaient voir et entendre du lieu où elles étaient. Si vous n'aimez mieux dire, avec Cajetan, que la bienheureuse Vierge et les femmes dévotes qui l'accompagnaient, après avoir quelque temps regardé de loin, s'approchèrent plus près de la croix, pour satisfaire à l'amour qu'elles portaient au Fils de Dieu, et prendre plus de part à ses douleurs.

Ire CONSIDÉRATION.

Les douleurs de la bienheureuse Vierge voyant son Fils souffrir et mourir en croix.

La preuve la plus certaine de l'amour que nous portons à Jésus-Christ, est de le suivre à la Croix. Ceux qui s'en approchent de plus près, sont ses plus grands et ses plus fidèles amis. D'où vient que la bienheureuse Vierge étant plus embrasée de ce feu divin que les autres, est aussi la plus proche de son Fils.

Qui peut concevoir l'extrême douleur qu'elle ressent, le voyant en ce pitoyable état ?

Tout ce qui peut rendre une affection sensible, se retrouve dans son martyre.

1. *Matth.* xxvii; *Marc.* xv. — 2. *Luc.* xxiii; *Vide* S. Aug. l. III, *de consens. Evang.* c. 21.

Elle aime ce Fils infiniment plus que toutes les mères les plus passionnées.

Elle connaît mieux son mérite, sa sainteté, et l'excellence suprême de sa personne.

Elle entre plus avant dans ses plaies ; et comme elle connaît mieux sa complexion tendre et délicate, elle sait mieux ce qu'il souffre, et ressent plus vivement tous ses tourments.

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem ? Magna est enim velut mare contritio tua. A qui est-ce que je vous pourrai comparer, ô la première et la plus noble d'entre les filles de Jérusalem ? Votre douleur est grande comme la mer. C'est le soleil qui rend les eaux de la mer salées, c'est votre Fils, vrai soleil de justice, qui remplit votre cœur d'amertume. Dans la mer, il n'y a pas une goutte d'eau qui ne soit amère ; et dans votre cœur, il n'y a partie si petite qui ne soit pénétrée de douleur.

Si vous considérez cette mère affligée dans le profond abîme de la tristesse qui la consume, son corps est debout au pied de la Croix, mais son cœur y est attaché avec trois clous.

Le premier est la force et la véhémence de son amour.

Le second est la force de son esprit, qui lui représente les douleurs de Jésus dans toute leur violence.

Le troisième est la compassion qu'elle a pour lui. Son amour est un amour de père et de mère, qui a la force de l'un et la tendresse de l'autre. C'est une épée à deux tranchants, qui pénètre dans ses moelles, qui traverse son cœur et qui divise son esprit, ainsi que le prophète Siméon l'avait prédit.

Sa vue et sa pensée font une impression sur son cœur, ou plutôt une expression parfaite de Jésus-Christ crucifié ; en sorte qu'elle ressent en son âme les mêmes peines que son Fils endure en son corps. Oh ! quel spectacle ! Oh ! quel martyre de voir de ses yeux les mortelles langueurs de son Fils, sans le pouvoir secourir ! Elle entend les injures que l'on vomit contre lui, et ne le peut défendre. Elle le voit couvert de sang et de crachats, et ne le peut essuyer ! Elle voudrait soulager la soif ardente qui le brûle, et elle ne lui peut donner à boire. Elle voudrait pouvoir recueillir son dernier soupir, ou expirer avec lui pour ne le quitter jamais, ni à la vie ni à la mort, et il faut qu'elle soit séparée de son cher Fils, et réduite à cette extrémité de ne pouvoir vivre sans lui et de ne pouvoir mourir avec lui. *Vidit suum dulcem natum morientem, desolatum, dum emisit spiritum.*

Ce qui redouble sa douleur, c'est la grande union et sympathie qu'elle a avec Jésus, qui était vraiment os de ses os, chair de sa chair, sang de son sang : ce qui les rendait si conformes, que le bien et le mal de l'un passaient aussitôt à

l'autre, comme l'éclipse de soleil rend aussi la lune sombre; et quand un œil pleure, en même temps l'autre verse des larmes [1].

O tendre Mère, toutes les plaies que la cruauté des bourreaux a faites sur le corps de votre Fils, sont toutes ramassées dans votre cœur. La compassion les a attirées sur vous. Je cherche la Mère de Dieu sur le Calvaire, et je ne trouve que des épines; je cherche Marie, et je ne trouve que des blessures [2].

Ne doutez point que cette compassion ne soit un véritable martyre, puisqu'elle était capable de lui causer la mort, si Dieu ne l'eût soutenue par miracle!

Elle n'est pas seulement martyre, mais la Reine des martyrs. Comme elle est Reine des vierges, parce qu'elle a pratiqué la virginité dans le plus haut point de sa perfection, et qu'elle en a fait le premier vœu, elle est aussi Reine des martyrs, parce qu'elle a engendré leur Chef, parce qu'elle a fait un sacrifice de sa vie, qui est plus précieuse que celle de tous les martyrs; parce qu'elle lui a tenu fidèle compagnie, souffrant en esprit tout ce que son Fils souffrait en réalité, et souffrant en réalité plus que tous les saints n'ont souffert dans leurs plus cruels martyres.

Tout ce qu'on a fait endurer de plus cruel aux martyrs est léger en comparaison de votre passion, ô bienheureuse Vierge! Et je ne crois pas que vous eussiez pu sans mourir endurer de si grands tourments, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation, ne vous eût fortifiée, consolée et assurée intérieurement, que la mort de votre Fils n'était pas tant une mort tendant à sa destruction, qu'un triomphe qui lui assujettissait toutes choses [3].

O Mère d'amour et de douleur, faites que j'aime et que je

1. Cruciat te, Domine Jesus, crux tua, sed non minus mater tua; cruciat te dolor tuus, sed non minus dolor ejus; non est mirum, si do les et condoles, si pateris et compateris, bone fili, in desolatione matris, in separatione matris, in commendatione matris; nunquam enim te deseruit, non in infantia, non in adolescentia, non in passione tua, etc. Ludolph. *De vita Christi.*

2. Filius in corpore, ô Virgo, tu in corde es passa; singula vulnera per ejus corpus sparsa, in tuo corde sunt unita S. Bonav. *in stim. Amoris, c. de planct. Virg.*

3. Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit comparatione tuæ passionis, ô Virgo; non crediderim te potuisse stimulos tanti cruciatus, quin vitam amitteres, sustinere, nisi ipse spiritus vitæ, spiritus consolationis, te confortaret, te consolaretur, te intus doceret non esse mortem eum absumentem, sed magis triumphum omnia ei subjicientem. S. Anselm. *de excellentia Virg. c.* v.

Plusquam martyr fuit, quia in animo non minus amoris, quam martyrii gladio intus vulnerata fuit. S. Ildeph. serm. 2.

souffre à votre exemple. Reine des martyrs, donnez-moi part à votre martyre.

L'amour vous a donné la croix, faites que la croix me donne l'amour. Et si, pour aimer, il faut souffrir et mourir, obtenez-moi cette grâce, que j'aime tout ce qui vient de Dieu, jusqu'à la souffrance et la mort.

IIe CONSIDÉRATION.

Les vertus que la B. Vierge pratique au pied de la Croix.

C'est dans les plus grandes souffrances que l'on pratique les plus héroïques vertus.

La bienheureuse Vierge exerce au pied de la Croix une très ardente charité, consentant à la mort de son Fils pour la gloire de Dieu et le salut de tous les hommes.

Elle donna son consentement au mystère de l'Incarnation avec une admirable foi, qui mérita cette louange de la bouche de sainte Elisabeth : *Beata quæ credidisti;* Vous êtes bienheureuse d'avoir cru.

Elle le donna au mystère de la Passion avec une admirable conformité à tous les desseins de Dieu sur la mort et sur les douleurs de son Fils, qui est l'acte d'amour le plus héroïque qu'elle ait jamais pratiqué.

Secondement, elle pratique une profonde humilité, supportant tous les mépris et toutes les ignominies du Calvaire.

En troisième lieu, elle fait paraître une rare constance et une invincible patience, se tenant debout au milieu de cette horrible tempête, comme un rocher au milieu des vagues qui le battent de toutes parts sans l'ébranler. Le premier des anges ne peut demeurer ferme dans le ciel, ni le premier homme dans le paradis terrestre : mais la bienheureuse Vierge demeure debout sur le Calvaire; l'abîme de ses douleurs, le spectacle de la mort, la fureur des hommes et la rage des démons ne peuvent abattre son corps, ni empêcher les occupations sacrées de son âme

Admirez son silence, qui ne vient point de surprise, mais d'étude et de vertu; ne voulant pas seulement ouvrir la bouche, ni pour exprimer sa douleur, ni pour se plaindre de ceux qui en sont la cause.

Admirez ces regards amoureux et fervents qu'elle jette sur son Fils, avec un maintien plein de résolution et de courage, comme pour contribuer avec lui à la rédemption des hommes, ainsi qu'Eve avait contribué à leur malheur.

Regardez-vous un peu dans ce beau miroir de patience, et reconnaissez-y vos faiblesses et vos défauts.

Oh! qu'il faut peu de choses pour vous faire perdre courage!

O digne Mère de Jésus, apprenez-moi à me taire dans le fort de mes peines, et à donner mon application, non au mal que je souffre, mais au bon plaisir de Dieu qui s'accomplit dans mes souffrances.

IIIe CONSIDÉRATION.

Les paroles que Jésus lui adresse en la donnant pour Mère à saint Jean, et en lui laissant saint Jean pour fils.

Jesus, au milieu de ses tourments, n'omet rien de ce qui concerne l'office de Sauveur et de Médiateur entre Dieu et les hommes. Il a soin de tous ses frères et leur procure un asile où ils puissent recourir en tous leurs besoins.

Il nous avait déjà donné son Père, en nous mettant cette prière au cœur et à la bouche : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Maintenant il nous donne sa Mère en la personne de S. Jean, afin que nous soyons ses frères de père et de mère : trop heureux si nous savons nous servir d'une telle prérogative.

Femme, dit-il en montrant S. Jean du regard, *voilà votre fils.* Il aura soin de vous rendre tous les devoirs d'un bon fils en mon absence. Et puis s'adressant à S. Jean : *Voilà*, lui dit-il, *votre Mère.*

Ces paroles n'étaient pas de simples signes de sa volonté; elles opéraient ce qu'elles signifiaient.

En effet, elles imprimèrent dans le cœur de la bienheureuse Vierge un amour maternel envers S. Jean qu'elle regarda depuis comme son fils, le chérissant avec autant de tendresse que s'il fût sorti de ses entrailles [1].

De même, en parlant à S. Jean, il lui inspira une affection filiale, pleine de confiance et de respect envers sa divine Mère.

De là vient qu'il *la prit dès lors pour sienne.* Paroles qui portent trois choses considérables :

La première, qu'il la prit pour un don précieux que Notre-Seigneur lui avait fait, la regardant comme un bien inestimable qui lui était échu par le testament de son Maître. Oh! le riche trésor!

La seconde, qu'il la prit chez lui, demeurant le reste de ses jours avec elle. Oh! l'heureuse compagnie!

1. Annon tibi, ô Virgo, plusquam gladius fuit sermo ille revera pertransiens animam tuam : Mulier, ecce filius tuus. O qualem commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro magistro, homo purus pro Deo vero. S. Bern. *serm. in illa verba Apoc.* : Signum magnum.

La troisième, qu'il en prit soin, et se chargea de lui rendre toute l'assistance et tous les devoirs d'un bon fils envers sa mère, ce dont il s'acquitta dignement, et pour le respect qu'il portait au commandement de son Maître, et pour le mérite de celle à qui il rendait cet office. Oh! l'heureuse commission! oh! le glorieux et honorable emploi!

Réjouissez-vous de ce que Jésus, parlant à sa Mère et lui donnant son bien-aimé disciple pour fils, prétend aussi lui parler de vous, et vous inscrire dans son testament, comme un des enfants de cette Reine toute-puissante du ciel. Assurez-vous qu'il vous montre à elle du haut de la Croix, lui disant au cœur : *Femme, voilà votre fils.* Souvenez-vous aussi qu'il vous dit en même temps : *Voilà votre Mère.* Je vous la donne pour votre médiatrice et pour votre asile, où je veux que vous ayez recours en tous vos besoins [1]. Mais remarquez que S. Jean fut choisi pour le premier fils adoptif de Marie, en considération de son excellente pureté, et de l'amour qu'il eut pour son Maître, le suivant sur le Calvaire ; ce qui vous laisse une étroite obligation de l'imiter, si vous voulez avoir la bienheureuse Vierge pour mère, croissant tous les jours, sous sa protection, en l'amour de la chasteté et de la mortification. Ces deux vertus vous donneront un grand accès auprès du Fils et de la Mère, et vous feront trouver sur le Calvaire un char, sur lequel vous pourrez aisément monter au Ciel, vous adressant à S. Jean pour aller à la Vierge, et allant à Jésus par l'entremise de sa Mère, pour arriver enfin au Père par la faveur de son Fils [2]. Ce char sera pour vous le char du salut, si vous en savez user. Le nom de Jean signifie *grâce*. Or, la bienheureuse Vierge est la Mère de la grâce, son Fils en est l'auteur, le Père éternel en est la source qui la répand abondamment dans les âmes pures, amoureuses des souffrances, de la pénitence et de la Croix : ***Et quadrigæ tuæ salvatio.***

1. Ex hoc loco ubi dictum est : Ecce mater tua, intelligitur quod B. Virgo non solum Joanni in matrem traditur, imo toti Ecclesiæ universisque peccatoribus in matrem assignatur. O peccator desperate, ecce Mater tua. O verbum dulce, ecce mater tua! Ipsa enim est mater Dei et hominis, mater Dei et Judicis : non decet ut inter filios discordiam esse permittat. Si enim, o peccator, Maria est mater tua, ergo et Jesus est frater tuus, et Pater ejus Pater tuus. Ergo et regnum et hæreditas tua. Ergo gratia Mariæ, quam invenit apud Deum, est thesaurus tuus. Ergo dilige eam, et venerare tanquam præsentem tibi ubique, et noli amplius morari. etc. Hugo *apud Ludolphum. p.* 2, *c.* 63, *p.* 224.

2. Intueor quadrigam per quam currendum est ad Patrem. Arnold. ***De sept. verbis Dom.***

Per Joannem ad Matrem, per Matrem ad Filium, per Filium pœnitentis affectus pertingat ad Patrem. *Ibid.*

FÊTE DE LA VISITATION

SECTION Ire. SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

MARIE NOUS ENSEIGNE COMMENT DOIVENT SE FAIRE LES VISITES.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda ; et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth.

Luc. I, 40.

Le Verbe incréé qui repose éternellement dans le sein du Père, en sortit, si l'on peut ainsi parler, au jour de l'Annonciation, pour venir dans le monde : *Exivi a Patre et veni in mundum* (Joan. XVI. 28). Le prophète Zacharie dit qu'en cette circonstance, Dieu visita les hommes, et il attribue cette visite à sa miséricorde : *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto* (Luc. I, 78).

De même que le Fils repose dans le sein du Père éternel, Marie reposait dans son humble cellule. Là, elle se livrait à de saintes contemplations; là, elle était ravie en de fréquentes extases; là, elle vivait unie à Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute sa puissance, par toutes les facultés de son âme et de son corps. Enfin elle se leva du lieu où elle était en prière, et sortit du repos de sa contemplation : *Exurgens Maria.* Marie se lève, mais pourquoi? pour se rendre à la hâte auprès de sa cousine Elisabeth. Elle n'est poussée à cette visite ni par la curiosité, ni par la légèreté d'esprit, ni par la vanité; elle obéit simplement à l'inspiration de Dieu. L'Esprit saint veut qu'elle s'acquitte de ce devoir pour nous donner, dans cette unique visite, l'exemple de beaucoup de vertus, et nous enseigner comment nous devons nous conduire dans les visites que nous avons à faire.

Considérons donc Marie visitant Elisabeth, et apprenons d'elle comment les visites que nous faisons doivent être sanctifiées par une piété véritable et la pratique de la vertu.

Rien de plus fréquent dans le monde que les visites que se rendent entre elles, les jeunes filles, les femmes, les personnes de tout âge et de tout sexe. S. Laurent Justinien déplorait de

son temps le tort que l'abus des visites faisait aux âmes : souvent elles causent des ruines irréparables. « Combien en a-t-on vus de » notre temps, dit ce grand maître de la vie spirituelle, qui » brillaient devant les hommes comme des flambeaux ardents et » illuminaient le monde ? Et voilà que la fréquentation des amis » du siècle et leurs entretiens frivoles, les ont fait tomber peu à » peu dans la tiédeur ; on les a vus revenir misérablement aux » désordres de la vie mondaine, qu'ils avaient abandonnés. »

Marie au contraire ne fit pas de fréquentes visites. Elle ne sortit qu'une fois de sa solitude ; et ce fut par l'inspiration du Saint-Esprit, pour visiter par un motif de charité une pieuse et sainte cousine : « Marie se levant, s'en alla en grande hâte vers » les montagnes, en une ville de Juda... et elle salua Elisa- » beth : » *Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda, et salutavit Elisabeth* (Luc. I, 40).

Qu'ils sont beaux les pas de Marie ! quels magnifiques exemples, quels exemples utiles surtout elle nous donne dans cette visite ! quelle admirable perfection dans toute sa conduite en cette circonstance ! Elle se hâte et se rend dans la maison de Zacharie ; elle salue Elisabeth et la remplit de l'Esprit de Dieu ; elle loue le Seigneur, et remplit les devoirs de la charité. Tels sont les trois actes les plus marquants de Marie en cette visite : ils nous apprennent quelle doit être notre conduite dans celles que nous avons à faire.

I. — *Marie se hâte et se rend dans la maison de Zacharie.*

Lorsque Marie eut conçu dans son sein le Verbe de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit, elle se rendit auprès d'Elisabeth qui, après une longue stérilité, se voyait sur le point de devenir mère. Elle s'y rendit à la hâte : *Abiit in montana cum festinatione* La Vierge se hâtait, mais elle n'en conservait pas moins dans sa démarche la modestie la plus parfaite. Elle se hâtait comme son Fils se hâtait de venir dans le monde, selon la parole d'Isaïe : *Ecce festinus velociter veniet* (v, 26) : « Et voici qu'en » grande hâte il viendra promptement. » Marie se hâtait parce que la joie remplissait son cœur : *Festinat præ gaudio*, dit S. Ambroise. Elle se hâtait parce qu'elle était remplie de la grâce du Saint-Esprit qui ne souffre pas de retardement. *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia* (Ambros. in cap. I *Luc.*). Elle se hâtait, dit Origène, parce que le Christ qui était dans son sein la pressait d'arriver pour sanctifier Jean son précurseur : *Jesus qui in utero ejus erat festinabat adhuc in ventre matris positum Joannem sanctificare* (hom. VII, *in Luc.*). Enfin Marie se hâtait pour ne pas être longtemps dehors et sur la voie publique, dit encore S. Ambroise : *Ne extra domum diu in publico moraretur*

(Lib. II *in Luc*). On peut ajouter : pour enseigner aux femmes à ne pas s'attarder dans les lieux publics, à ne pas perdre leur temps à aller de maison en maison. « Apprenez, dit encore » S. Ambroise s'adressant aux femmes, apprenez, à ne pas aller » chez les autres, de maison en maison, à ne pas vous arrêter » sur les places publiques, à ne pas y tenir de conversations. » Marie demeure chez elle et n'en sort qu'à regret : en public, » elle se hâte : *Discite et vos mulieres, non per alienas domos circumcursare, non in plateis morari, non aliquos in publico miscere sermones. Maria enim in domo sera, festina in publico* (Id. *ibid.*).

Ceux qui aiment les longues et fréquentes visites sont, pour la plupart, des oisifs en quête de distractions nouvelles, qui ne peuvent rester en place, et qui surtout redoutent d'être en face d'eux-mêmes. Cassien nous enseigne qu'il y a deux sortes de paresse; l'une qui porte simplement à se livrer au sommeil; l'autre qui pousse au contraire à déserter et à fuir son intérieur. C'est elle qui donne le goût des visites, des conversations frivoles (*Coll.* v, cap. xi). Ces personnes paresseuses et volages, qui ne se plaisent que chez les autres, ont souvent l'âme souillée d'une multitude de péchés; elles sont pauvres en bonnes œuvres et nulles pour la vie spirituelle. Qu'on nous permette de citer un sage païen, qui eut, dit-on, le bonheur de recueillir quelques maximes de la bouche de S. Paul : « La conversation de plu- » sieurs est un danger pour nous. Il n'est personne qui ne nous » vante quelque vice, ne nous l'insinue, ou ne nous y attire : » *Inimica est multorum conversatio. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut allinit* (*Epist.* vi). Si donc Sénèque, qui était un homme dont on célébrait à bon droit la sagesse, trouvait tant de dangers dans les conversations, et avouait qu'elles le rendaient moins bon; que faut-il penser de ceux qui, pendant des journées entières, n'ont d'autre occupation que d'aller çà et là, perdant leur temps à la recherche des vaines rumeurs ou des spectacles qui peuvent satisfaire la curiosité, flatter les yeux et fournir un aliment à la sensualité. A la fin d'une journée passée ainsi, seront-ils encore aussi bons qu'ils l'étaient au commencement? Leur vertu au contraire ne baissera-t-elle pas chaque jour de quelque degré? Tous leurs mérites devant Dieu ne s'évanouiront-ils pas rapidement? On peut affirmer sans crainte de se tromper, que cette vie de dissipation est, pour ceux qui la mènent, une source de fautes graves. Il est donc prudent d'éviter de faire des visites lorsque la charité ou quelque autre cause légitime ne les impose pas. S. Grégoire avait raison de conseiller à chacun de se produire rarement en public : *Quilibet raro sit in publico, frequens in secreto* (*In lib.* IV *Reg.*). Imitons les saints qui selon la parole de l'auteur de

l'*Imitation*, évitaient, autant qu'ils le pouvaient, la société des hommes, et préféraient vivre pour Dieu seul dans la solitude. *Humana consortia, quantum poterant, vitabant, et Deo in secreto vivere diligebant* (lib. I *de Imit. Christ.* cap. XX). Imitons surtout la bienheureuse Vierge Marie, qui, d'après l'Évangile, ne fit qu'une seule visite à sainte Elisabeth, et qui ne s'arrêta pas inutilement sur le chemin en se rendant auprès de sa cousine. Au contraire, elle se hâtait d'arriver au but : *Abiit in montana cum festinatione.*

Chrétiens, et vous aussi, chrétiennes qui m'écoutez, toutes les fois que vous sortez de vos maisons pour faire quelque visite, souvenez-vous que Marie se hâtait en chemin. Souvenez-vous aussi qu'elle ne se rendait pas dans quelque maison où elle courut le risque d'être scandalisée, dans une maison dont l'honnêteté fut suspecte. La maison de Zacharie qui la reçut était honorable, et tout y était saint. *Et intravit in domum Zachariæ.*

Si l'on veut arriver aisément à la perfection et à la sainteté, rien de plus efficace que de vivre habituellement avec des personnes solidement pieuses, avancées dans les voies spirituelles et travaillant sérieusement à faire chaque jour quelque progrès dans la vertu. Ceux qui vivent au milieu des impies se laissent entraîner facilement à leur ressembler. Il en est de même pour ceux qui vivent au milieu des saints ou de personnes douées d'une piété singulière : ils gravissent insensiblement les degrés qui conduisent à la sainteté. C'est la vérité que proclamait autrefois le roi-prophète lorsqu'il disait : « Vous serez saint avec le saint; » vous serez innocent avec l'homme innocent : » *Cum sancto sanctus eris et cum viro innocente innocens eris* (PSAL. XVII, 26).

L'expérience nous montre que nous ressemblons ordinairement à ceux avec qui nous vivons, S. Jérôme en concluait que pour savoir ce qu'est un homme, il suffit ordinairement de savoir qui sont ceux qu'il fréquente. *Vis nosse hominem? Attende quorum familiaritate assuescat. Talis quisque censetur, qualis est quocum versatur* (*Ad Nepot.*).

Voulez-vous savoir quelles sont les mœurs de ce jeune homme, de cette jeune fille? Voyez où ils vont, quelles maisons ils fréquentent de préférence, quelles personnes ils admettent dans leur intimité. Vous ne vous tromperez pas si vous jugez qu'ils ressemblent à ceux dont la société leur plaît plus que toute autre. Leurs mœurs ne différeront pas des mœurs de leurs compagnons d'habitude. Si donc vous aimez la société des impies vous deviendrez vous-mêmes impies et pervers. *Cum malo malus eris et cum perverso perverteris.* « Vous serez méchant avec le méchant » et vous vous pervertirez avec le pervers. » Au contraire si vous vous plaisez dans la société des personnes réellement pieuses et spirituelles, vous deviendrez aisément pieux et spiri-

tuels comme elles : *Cum sancto, sanctus eris, et cum viro innocente innocens eris.*

Les animaux mystérieux dont parle Ezéchiel étaient semblables à des charbons ardents : *Aspectus eorum quasi carbonum ignis ardentium* (Ezech. cap. I, 13). Ces animaux mystérieux, dit S. Grégoire, représentent les saints et les parfaits qui sont véritablement comme des charbons ardents. Or, un charbon ardent communique le feu dont il est embrasé au charbon qui le touche; de même tout homme véritablement pieux communique le feu de sa piété à ceux qui vivent avec lui; le voir, l'entendre, être témoin de ses exemples, voilà autant de points de contact, par lesquels le feu sacré se communique. Voilà pourquoi la bienheureuse Vierge Marie se rend dans la maison de Zacharie. Elle ne va pas dans la demeure de quelque méchant, mais dans celle d'un homme connu pour l'éminence de sa sainteté. Elle était très sainte, et proclamée par l'ange pleine de grâce, lorsqu'elle se rendit chez Zacharie; elle y devint plus sainte encore et s'enflamma d'un amour plus ardent pour le Seigneur.

Faites un retour sur vous-mêmes, vous qui rendez de fréquentes visites, et voyez quels sont ceux que vous visitez. Allez-vous dans la maison de Zacharie? Allez-vous chez quelque personne pieuse et vertueuse, qui brûle de charité, et qui vous communique le feu sacré dont elle est embrasée? Qui sait si vous n'êtes pas liés au contraire avec des personnes que brûle une flamme impure, et qui vous communiquent ce feu maudit? O que vous êtes malheureux, si telles sont vos fréquentations. Gardez-vous d'elles, je vous en conjure; fuyez ce danger, ou regardez comme certain que vous ressemblerez bientôt à ceux dont vous partagez la société. Vous deviendrez mauvais si vous vivez avec les mauvais; vous serez bons et pieux si vous fréquentez habituellement ceux qui le sont. Imitez donc Marie; sortez rarement de chez vous. Et si quelquefois la charité ou quelque cause légitime vous oblige à des visites, faites-les avec hâte, et rendez-vous chez Zacharie, c'est-à-dire, n'allez que chez des personnes dont la piété connue soit propre à vous édifier.

Telle est la première leçon que nous donne la bienheureuse Vierge Marie se rendant à la hâte auprès de sa cousine Elisabeth. Elle nous en donne une autre encore, en saluant cette sainte femme que ce salut remplit de l'Esprit de Dieu.

II. — *Marie salue Elisabeth qui est remplie du Saint-Esprit.*

On trouve je ne sais combien d'hommes gonflés d'un ridicule orgueil, dont une des marques est l'affectation qu'ils mettent à ne saluer jamais les autres les premiers; ils attendent leurs avances comme un hommage qui leur est dû. C'est un point de

ressemblance avec les Pharisiens dont S. Luc nous apprend qu'ils aimaient à être salués sur la place publique. Ils font encore comme l'orgueilleux Aman, qui voulait à tout prix être salué par Mardochée. L'écrivain sacré nous dit : *Lorsque Aman eut reconnu par sa propre expérience que Mardochée ne fléchissait pas le genou devant lui et ne l'adorait pas, il fut très irrité, et il compta pour rien de satisfaire sa vengeance sur Mardochée seul. Il voulut perdre toute la nation juive avec lui* (Esth. III, 5, 6.) Les orgueilleux dont nous parlons tiennent à être visités les premiers, salués les premiers; souvent ils s'irritent, ils suscitent des querelles, des rixes même; ils vont jusqu'à user de violence contre ceux qui ne leur rendent pas cet honneur ambitionné par eux.

L'orgueil ne règne pas dans le cœur de Marie. Elle est au contraire la vierge très humble. Elle n'a pas la prétention d'être visitée ou saluée la première par sa cousine Élisabeth. Il est bien vrai que Marie surpasse Élisabeth et toutes les pures créatures, en dignité et en mérite; mais son humilité est profonde. C'est elle qui fait la première démarche; elle qui visite et salue la première sa vénérable cousine : « Marie vint voir Élisabeth : » elle ne vint pas seulement mais elle la salua la première, » dit S. Ambroise : *Venit Maria ad Elisabeth; nec solum venit sed prior salutavit* (in cap. I Luc.).

Élisabeth s'avança à la rencontre de Marie qui venait la visiter et s'écria dans un élan d'admiration : « Et d'où m'arrive-t-il » que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi? » *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc. I, 43)? Marie est la Mère du Sauveur, je ne le suis que du Précurseur; Marie est la Mère du chef et moi du soldat; elle est la Mère du Seigneur et moi celle du serviteur; la mère du soleil de justice et moi celle d'un simple flambeau; la mère de l'Époux céleste et moi celle de l'ami de l'Époux. Elle me surpasse en dignité sous quelque rapport que je l'envisage : puis-je ne pas m'étonner que malgré son incomparable grandeur, elle daigne venir chez moi, venir à moi et me saluer la première? « Et d'où cela m'arrive-t-il? » *Et unde hoc mihi*? Vous voulez le savoir, ô Élisabeth? Eh bien, vous le devez sans conteste à la charité et à l'humilité de Marie; à la charité dont son cœur était embrasé et qui la pressait de venir vous visiter. *Quid eam ad officium charitatis festinare cogebat, nisi charitas quæ in ejus corde fervebat* (S. Bonavent. in *Spec. Vir.* c. 4)? A son humilité, car Élisabeth pouvait lui adresser ces paroles que lui prête Eusèbe Emissène : « J'aurais » dû aller la première vers vous, mais votre humilité et celle de » votre Fils vous pressent de venir vers moi: » *Ego potius ire debui ad te, sed tua, tuique Filii humilitas coegit te venire ad me.* (Hom. *de Visit.*) Ce fut donc en vertu de son admirable humilité que Marie visita Élisabeth et qu'elle la salua la première.

Dans le siècle, plus on est grand, plus aussi on marque d'arrogance. Marie ne se conduit pas d'après les maximes du monde : elle ne suit que les lois de Dieu. Aussi surpassa-t-elle en humilité toutes les autres créatures, comme elle les surpassait en grandeur. « Plus elle était grande, plus elle s'humiliait en tout » dit S. Bernard. « Elle qui est plus grande que tous les autres » êtres créés, s'est humiliée plus qu'aucun ne l'a fait : » *Quanto major erat, humiliabat se in omnibus ; certe humiliata est præ omnibus quæ major omnibus extitit* (serm. sup. *Signum Magn.*). L'humilité de Marie se manifesta surtout au jour de l'Annonciation. Au moment où elle devient mère de Dieu, elle ne veut d'autre titre que celui de servante. Le ciel et la terre la saluent comme leur reine et, à cette heure même, elle répond à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur. » Je ne suis que cela; c'est tout l'honneur que je réclame. O merveilleuse humilité de Marie! « Voyez cette humilité, dit S. Ambroise : Dieu la choisit pour » sa mère et elle se dit sa servante : *Vide humilitatem : ancillam se dicit Domini quæ mater eligitur* (Lib. II *in Luc.*). Et cependant on peut dire que l'humilité de Marie paraît plus grande encore au jour de la Visitation. Alors en effet, cette vierge qui porte dans son sein le Dieu incarné, *Verbo fœta et Deo plena*, comme parle S. Ambroise, se rend en toute hâte auprès d'Elisabeth: elle la salue la première avec un respect profond. Quoi de plus sublime que cette humilité ! s'écrie S. Bernard. *Quid hac humilitate sublimius !* (Serm. in *Nativ. Virg.*)

Admirez donc l'humilité de Marie en cette circonstance; mais ce n'est pas assez : imitez-la. Si Marie, toute grande qu'elle est, n'hésite pas à visiter la première, à saluer la première une personne au-dessous d'elle; n'hésitez pas davantage à vous montrer remplis de prévenances et d'égards pour vos inférieurs, pour les pauvres, pour les malades. Ne craignez pas de rendre trop d'honneur, je ne dis pas à vos supérieurs et à vos égaux, mais à ceux-mêmes que leur position met de beaucoup au-dessous de vous, selon le monde. Imitez religieusement l'exemple que Marie vous donne au jour de la Visitation, par sa prévenance envers Elisabeth. Mais souvenez-vous aussi que cette visite de Marie remplit Elisabeth de l'Esprit de Dieu.

Lorsque les jeunes gens font visite dans une maison où se trouve quelque personne d'un autre sexe, il arrive souvent qu'ils apportent avec eux dans cette maison, non pas l'esprit de Dieu, mais l'esprit du démon et de la chair; ils ne la remplissent pas de l'Esprit saint mais de l'esprit malin. Lorsque Marie fait son entrée dans la maison de Zacharie, l'Esprit de Dieu entre avec elle. Zacharie, Jean, Elisabeth sont remplis de ce divin Esprit. Le grand mystère de l'Incarnation est révélé à Zacharie qui sent son cœur embrasé d'un nouvel amour pour Dieu. Jean est

sanctifié dans le sein de sa mère, à l'approche de Marie. Elisabeth, en entendant la voix de cette auguste Vierge, est remplie de l'Esprit de Dieu : *Ut audivit salutationem Mariæ repleta est Spiritu sancto Elisabeth* (Luc. *ibid.*).

Quelles paroles Marie adressa-t-elle à sa cousine Elisabeth en l'abordant ? nous ne le savons pas ; mais nous savons qu'elles furent très saintes et très dignes de celle qui les prononçait. Le fruit qu'elles produisirent en est une preuve assez évidente. Leur efficacité fut telle qu'Elisabeth, rien que pour les entendre fut remplie du Saint-Esprit et des dons spirituels les plus abondants, dit S. Grégoire le Thaumaturge : *Vox Mariæ efficax fuit et Spiritu sancto replevit Elisabeth ; ac velut flumen charismatum cognatæ suæ emisit* (Serm. II *de Annunt.*). « Voyez, s'écrie » S. Bonaventure combien grande est la vertu des paroles de » notre reine : elle n'a qu'à dire un mot et elle confère le Saint-» Esprit : » *Vide quanta virtus est verbis Dominæ : quia ad eorum pronunciationem confertur Spiritus Sanctus* (Tract. *de Vita Christi*).

L'Arche d'alliance de l'Ancien Testament fut, pendant trois mois, déposée dans la maison d'Obédédom. Dieu bénit, à cause d'elle, cette maison et tout ce qu'Obédédom possédait : *Mansit in domo Obededom tribus mensibus, et benedixit Dominus domui ejus, et omnibus quæ habebat* (I Paral. XIII, 14). Cette arche était la figure de Marie. « La véritable arche du Testament est Marie, » dit S. Laurent Justinien, c'est une arche construite par les » mains mêmes de Dieu, revêtue de l'or le plus pur, ornée de » toutes les vertus comme d'autant de pierres précieuses, faite » d'un bois incorruptible et tout spirituel. Dans cette arche a » été renfermée la très douce manne, la manne par excellence, » Jésus-Christ. » (Serm. *de Nativ. Virg.*) De même que l'arche d'alliance apporta la bénédiction de Dieu à la maison d'Obédédom et à tous ceux qui l'habitaient, lorsque Marie entra dans la maison de Zacharie, elle y apporta la bénédiction de Dieu. Zacharie, Jean, Elisabeth, reçurent le Saint-Esprit et furent comblés de dons spirituels. « Lorsque Marie vint auprès d'Eli-» sabeth et la salua, l'enfant tressaillit de joie, et Elisabeth » remplie de l'Esprit de Dieu prophétisa, » dit Origène : *Cum venit Maria ad Elisabeth, et salutavit eam, exultavit infans in gaudio ; et Spiritu Sancto plena Elisabeth prophetavit* (Orig. hom. IX *in* Luc.).

Le mystère de la Visitation de la très sainte Vierge causera l'admiration de tous les siècles. Mais, hélas ! combien de visites dans le monde, qui sont au contraire une peste et un poison mortel pour les âmes ? Marie visite Elisabeth, et lorsqu'elle entre dans sa maison, elle la remplit du Saint-Esprit et de toutes sortes de faveurs célestes. Combien de gens au contraire ne por-

tent avec eux, chez ceux qu'ils visitent, que des conversations dangereuses, des médisances, des semences de discorde et de haine. Que de telles visites sont exécrables et maudites ! Elles sont une honte pour les chrétiens et souillent les rapports qu'ils ont entre eux : *Humanæ conversationis inquinamentum* (Tertull. lib. *de Orat.* IV). Abstenez-vous de visites de ce genre ; imitez Marie qui remplit Elisabeth de l'esprit de Dieu en la saluant. C'est la seconde leçon que nous tirons de ce mystère. Il en est une troisième : Marie loue le Seigneur et remplit les devoirs de la charité.

III. — *Marie, dans sa visite à Elisabeth, loue le Seigneur et remplit les devoirs de la charité.*

Il y aurait de quoi verser des larmes de sang, si l'on considérait la multitude et la grièveté des péchés occasionnés par les visites et les soirées mondaines. Que de fautes contre la tempérance, contre la chasteté, que de crimes qu'il n'est pas même permis de nommer dans l'assemblée des chrétiens ! Le plus souvent, dans les visites, on ne fait rien de bien, on ne dit rien de bon, selon la parole du Prophète : *Nemo quod bonum est loquitur* (Jerem. VIII, 6). La plupart des chrétiens se conduisent, dans leurs visites, comme s'ils ne l'étaient pas. Dans ces circonstances, selon la parole de S. Augustin, de la bouche par laquelle est entré le corps de Jésus-Christ, il sort des paroles lascives, des chants qui outragent Dieu ; c'est en quelque sorte le venin diabolique qui s'en échappe : *Ibi enim ex ore christianorum, ubi corpus Christi ingreditur, luxuriosum, imo et blasphemum canticum, quasi venenum diaboli profertur* (serm. CCXV *de Tempore*). C'est là que l'on entend des paroles inconvenantes, impies, blasphématoires. Les péchés de parole quels qu'ils soient s'étalent impudemment.

On sait assez que la plupart des visites que se font entre eux les chrétiens, sont une occasion de nombreux péchés, et qu'on se garde bien d'y louer le Seigneur. Il n'en fut pas ainsi de Marie visitant Elisabeth. Sa première pensée est de louer Dieu : si elle ouvre la bouche, c'est pour prononcer son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* : « Mon âme glorifie le » Seigneur. » Que d'autres embouchent la trompette ou empruntent à la lyre ses sons harmonieux pour louer le Seigneur : ils feront bien ; mais la louange la meilleure est celle que choisit Marie. Elle glorifie le Seigneur, non seulement des lèvres mais de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit. Voilà l'instrument de musique incomparable avec lequel elle célèbre ses louanges : *Magnificat anima mea Dominum.*

Lorsque Marie entra dans la maison de Zacharie, Elisabeth fit d'elle un magnifique éloge : « Vous êtes bénie entre les femmes, dit-elle, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'arrive-t-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » *Benedicta tu inter mulieres*, etc. (Luc. 1, 42, 43). Marie reçoit des louanges, mais elle n'en tire pas vanité. Plus on fait son éloge plus elle loue et glorifie Dieu. Cette Vierge très sainte ne ressemblait en rien à ces femmes orgueilleuses qui, fières de leur naissance, de leur fortune ou de leur position dans le monde, de leur beauté corporelle, des brillantes qualités de leur esprit qui les rendent supérieures aux autres, ne perdent aucune occasion de se faire valoir et de célébrer leurs propres louanges. Elle ne ressemblait pas à ces femmes vaines qui s'attribuent toutes les perfections et font tout pour recueillir quelque flatterie menteuse. Non Marie ne leur ressemblait pas davantage que le ciel à la terre. Elle ne s'arrêtait pas aux magnifiques louanges quelque méritées qu'elles fussent, que lui adressait Elisabeth. Pendant que sa vénérable parente exalte sa grandeur, elle n'a qu'une pensée, louer Dieu; c'est à louer Dieu, à célébrer sa gloire qu'elle donne toute son âme : *Magnificat anima mea Dominum.*

Ecoutez donc, ô Marie, ce qu'Elisabeth dit à votre avantage; faites attention aux éloges qu'elle vous adresse, à ce qu'elle dit à votre gloire. Elle dit que vous êtes bénie entre les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* O Vierge sainte, que répondez-vous à cette parole? Je réponds, dit Marie, que je loue le Seigneur et que je le bénis pour un privilège si particulier : *Magnificat anima mea Dominum.*

Mais, ô Marie, Elisabeth dit encore que le fruit de vos entrailles est béni : *Et benedictus fructus ventris tui.* A cela que répondez-vous? Je réponds encore que je bénis le Seigneur de toute mon âme et que je le glorifie pour ce nouveau bienfait : *Magnificat anima mea Dominum.*

Mais, ô Marie, voilà qu'Elisabeth vous donne le titre de Mère de Dieu. Elle dit : « Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon » Seigneur vienne à moi: *Et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* Que répondrez-vous à ces paroles, ô Vierge admirable ? Pour un bienfait si grand qui m'est accordé, ce n'est pas moi qu'il faut louer; c'est le Seigneur que je loue et que je glorifie : *Magnificat anima mea Dominum.* Vous me glorifiez, ô Elisabeth, mais pour moi c'est vers Dieu seul que je reporte toute louange : *Magnificat anima mea Dominum.*

Chrétiens, que cet exemple vous enseigne à louer Dieu en toute circonstance, mais particulièrement dans les visites que vous faites. C'est alors qu'il convient de veiller sur vos paroles, pour n'en dire aucune qui soit peu chaste, peu respectueuse pour Dieu et sa religion sainte. C'est alors qu'il faut éviter les

recherches d'amour-propre, l'avidité des flatteries et des louanges. C'est alors qu'il faut au contraire reporter votre cœur vers Dieu, pour le glorifier intérieurement, et le bénir. Si les autres n'ont que des conversations vaines ou coupables, n'ayez pas peur, vous qui êtes vraiment chrétiens, de prononcer le nom de Dieu, et de parler de lui comme vous devez le faire. *Laus Dei a corde et ore Christiani recedere non debet*, dit S. Augustin : « La louange de Dieu doit toujours être dans le » cœur et sur les lèvres du chrétien (*in Psalm.* LIV) ». Si d'autres offensent Dieu par leurs paroles ou leur conduite, votre devoir est de le louer et de le bénir sans interruption : *Benedicite Dominum in operibus suis; date nomini ejus magnificentiam, et confitemini illi* (Eccli. XXXIX, 19, 20). Si d'autres blasphèment le nom de Dieu, glorifiez-le et que chacun de vous dise, au moins du fond de son cœur, et par sa conduite : *Magnificat anima mea Dominum*. Souvenez-vous qu'un chrétien, en quelque lieu, en quelque assemblée qu'il se trouve, doit se conduire comme dans un sanctuaire, louer Dieu et entraîner les autres à le louer avec lui.

Tout chrétien doit imiter Marie et louer le Seigneur comme elle le fait en visitant Elisabeth. Mais la bienheureuse Vierge nous donne encore un autre exemple. Elle remplit envers sa parente tous les devoirs de la charité.

La charité est un feu spirituel qui ne connaît pas de repos; il agit toujours. Comme dit S. Denis : C'est un feu mobile, inextinguible et d'une ardeur surprenante : *Charitas est ignis mobilis, inextinguibilis et superfervidus*. Ce feu, dit un pieux auteur, n'a pas de repos véritable; son repos est plutôt de l'inquiétude : *Requies amoris inquietudo est*. C'est pour cela que Marie embrasée de charité, sort du repos de sa solitude pour visiter Elisabeth, et lui rendre tous les bons offices qui seront en son pouvoir. Jeune vierge, elle accourt se mettre au service de sa vénérable parente : *Intravit Maria in domum Zachariæ, ut mulieri provectæ ætatis, virgo juvencula ministerium sedula impenderet* (Ven. Beda, serm. *de Visit.*).

Marie ne venait pas dans la maison de Zacharie pour s'assurer de la vérité des paroles de l'ange, lui annonçant que sa cousine allait devenir mère. Elle venait pour lui être utile, et pour la servir par pure affection : « Supérieure, elle venait » vers son inférieure pour rendre service à celle-ci », dit S. Ambroise. *Superior venit ad inferiorem ut inferior adjuvetur* (*de Virgin.*). O charité ardente de la bienheureuse Vierge!

Chacun sait bien que Jésus-Christ poussé par son amour ardent, vint visiter les hommes afin de les servir : *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare* (Matth. XX, 28). Il est venu dans le monde pour servir les hommes, et il a rempli ce

ministère lorsqu'il a prêché, qu'il a rendu la vue aux aveugles l'ouïe aux sourds, la vie aux morts; lorsqu'il a fait enfin tant d'autres œuvres merveilleuses. Marie est la fidèle imitatrice de la charité de Jésus. Elle vient dans la maison de Zacharie : ce n'est pas pour être servie mais pour servir; elle ne vient pas pour un moment, mais elle y demeure trois mois; *mansit quasi mensibus tres*, afin d'avoir le temps de se rendre véritablement utile et, pendant trois mois, elle entoure Elisabeth de ses soins assidus. Elisabeth s'étonnait de la visite de Marie et elle disait : *D'où m'arrive-t-il que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi?* Mais elle s'étonne bien davantage de voir qu'elle soit venue, non pour être servie mais pour servir : *Venisse Mariam mirabatur Elisabeth, aiens : Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me? Sed magis miretur quod ipsa non ministrari venerit, sed ministrare* (S. Ber. ser. *de Nativ. Virg.*).

Admirons donc tous avec Elisabeth la charité de Marie, et efforçons-nous de l'imiter, chacun selon notre pouvoir. Vous savez, par exemple, vous, tel ou tel ici présent, qu'un chrétien, votre frère en Dieu, est malade, qu'il a besoin de votre aide : allez à lui, aidez-le de votre bourse; rendez-lui par charité les services que vous pouvez. Ne dites pas qu'il est votre inférieur, car plus vous êtes élevé et lui d'humble condition, plus vous devez être empressé à le secourir. Ecoutez la parole que Jésus-Christ vous adresse : « Que celui qui est le plus grand parmi » vous soit comme le moindre, et celui qui a la préséance, » comme celui qui sert. » *Qui major est in vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator* (Luc. xxii. 26). Ne vous laissez donc pas gonfler par le vent de l'orgueil; ne fermez pas à vos frères les entrailles de votre charité. Soyez au contraire tout embrasés du feu de la charité fraternelle; visitez les pauvres, les infirmes, les affligés ; même s'ils sont vos inférieurs, rendez-leur tous les services que la charité vous inspirera, et dites avec Jésus et Marie : *Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir.*

Voilà quel fut ce mystère de la Visitation de la très sainte Vierge; voilà quelles leçons chacun de nous peut en tirer. Marie s'est hâtée, dans la visite qu'elle fit à sa cousine. Hâtez-vous de même dans vos visites, ne perdez pas votre temps par les chemins et sur les places publiques.

Marie, au jour de sa visitation, se rendit chez Zacharie, homme grave et d'une sainteté reconnue. Allez, vous aussi, non pas chez les impies où votre réputation et votre vertu pourraient courir des dangers, mais chez des personnes dont la vertu et la charité vous feront grandir en charité et en vertu.

Marie salua Elisabeth qui était beaucoup au-dessous d'elle, et la remplit de l'Esprit saint. Faites comme Marie, ne saluez pas

seulement vos supérieurs et vos égaux, mais vos inférieurs, et contribuez à les remplir de l'esprit de piété et de dévotion.

Marie loua Dieu et s'acquitta envers le prochain des devoirs de la charité. Dans vos visites, imitez-la; louez et bénissez le Seigneur; rendez aux pauvres, aux malades, à tous ceux qui sont dans quelque besoin, tous les services que la charité réclame.

Si vos visites sont telles que nous venons de dire, celui qui vient du ciel visiter les hommes, vous visitera par sa grâce. Il vous comblera de ses bénédictions en ce monde et de bonheur dans le royaume céleste. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

DE LA BONTÉ DE MARIE POUR CEUX QUI ONT RECOURS A ELLE ET DES BIENFAITS QU'ELLE LEUR OBTIENT.

Abiit in montana cum festinatione.
Luc. 39.

On sait que le bienheureux Herman avait reçu de Marie elle-même le surnom de Joseph à cause de la dévotion extraordinaire qu'il avait pour elle. Au temps où vivait ce bienheureux, les campagnes étaient exposées aux exactions de bandes de brigands qui pillaient et ravageaient tout. Les monastères surtout souffraient de leurs déprédations. Herman Joseph, inquiet pour le monastère dont la garde lui était confiée, se donnait mille peines pour être prêt à tout événement. Il en résulta quelque relâchement dans sa dévotion envers la très sainte Vierge et quelques retranchements dans le tribut de prières et de louanges qu'il avait coutume de lui payer chaque jour. Une nuit une vieille femme, la figure toute couverte de rides, se présente à ses regards. Saisi de stupeur et d'effroi, il s'écrie : Qu'est-ce là? — Je suis, lui répond la vieille femme, je suis la gardienne du monastère, comme je l'ai été pendant bien des années. — Herman reconnaissant à la voix celle qu'il n'avait pas reconnue à ses traits changés, s'écrie : C'est donc vous, ô Marie! — Oui, c'est moi, répondit-elle. Herman, à qui la fréquence des apparitions de la très sainte Vierge avait fait contracter avec elle une sorte de familiarité, lui demanda, tout surpris, pourquoi elle se présentait ainsi, avec toutes les apparences de la décrépitude. — J'ai voulu, lui dit-elle, me montrer à tes yeux, telle que je suis maintenant pour ton cœur. Je suis vieille désormais pour toi. Qu'as-tu fait de la méditation de mes mystères de joie ou de douleur? qu'as-tu fait de la fréquente récitation de la salutation

Angélique et de ta primitive ferveur? Où est la jeunesse de ton âme? où sont les exercices spirituels qui nous rendaient si agréables et si chers l'un à l'autre? Touché de ces reproches et couvert de confusion, Herman promit à Marie de se remettre à son service avec toute l'ardeur de sa première ferveur. Il fit plus qu'il n'avait promis et servit la bienheureuse Vierge plus fidèlement qu'il ne l'avait jamais fait jusqu'à ce jour.

Cette histoire peut nous apprendre que la très sainte Mère de Dieu est jalouse de nos hommages, et qu'elle tient à un amour ardent autant que sincère. En second lieu nous y voyons qu'elle proportionne sa tendresse et ses bienfaits à la perfection du culte qu'on lui rend. Pour les justes elle a tous les charmes de la jeunesse. Pour les tièdes, le sérieux et la sévérité de l'âge mûr. Pour les pécheurs, elle est une maîtresse bonne encore sans doute, mais dépourvue de l'activité, de la sollicitude et des charmes des autres âges.

Voulez-vous une explication plus nette de ma pensée? La bienheureuse Vierge Marie est extrêmement généreuse pour les justes. Elle ne donne pas volontiers aux tièdes. Elle est plus avare encore de ses grâces et de ses bienfaits à l'égard des pécheurs. Dieu a voulu qu'il régnât dans la charité de Marie un ordre parfait : *Ordinavit in me charitatem.* Or l'ordre dans la charité exige que les bienfaits soient dispensés plus ou moins généreusement, en proportion des mérites de chacun et de l'amour dont il est digne. Telles sont les vérités que nous allons méditer ensemble, pour arriver à cette conclusion que nous, qui appartenons particulièrement à Marie, nous devons redoubler encore d'ardeur et de dévotion pour la servir.

I. — *Marie, généreuse envers les justes, leur procure une grâce plus abondante.*

Sous le nom de justes, nous entendons ici tous ceux qui s'appliquent à la pratique de la vertu et de la perfection chrétienne; ceux qui conservent avec une sollicitude infatigable le trésor de la grâce que les sacrements leur ont procuré; ceux qui s'adonnent aux exercices de piété et qui s'efforcent de faire chaque jour quelque progrès dans le bien, prêts à perdre mille vies plutôt que d'offenser mortellement le Dieu souverainement digne d'amour. Ces chrétiens vraiment dignes du nom qu'ils portent et de celui de justes, Marie les aime comme la prunelle de ses yeux; ils sont les délices de son cœur. Elle étend sa maternelle sollicitude jusque sur les pécheurs les plus profondément pervertis; mais, comme ses regards s'arrêtent avec plus de complaisance et d'amour sur ceux qui s'efforcent de vivre saintement!

Joseph, le fils du patriarche Jacob, était tout-puissant en

Egypte et le premier après Pharaon, lorsque ses frères qui l'avaient autrefois vendu comme esclave, descendirent dans ce pays. Ils y étaient conduits par la famine qui désolait l'Egypte et les contrées avoisinantes. Ils savaient que le puissant gouverneur de ce pays avait fait d'immenses provisions de blé en prévision de la famine, et ils espéraient pouvoir acheter de quoi ne pas mourir de faim. Joseph les fit paraître devant lui, les effraya par plusieurs questions, puis leur demanda s'ils étaient bien là tous, et s'ils n'avaient pas laissé un frère à la maison. Ils lui répondirent qu'ils avaient encore un jeune frère du nom de Benjamin, le dernier de tous. A ce nom de Benjamin, de cet enfant innocent et tout jeune encore, de ce frère qu'il aimait, Joseph fut profondément ému; cependant il dissimula ses sentiments; il ordonna à ses frères de retourner dans la terre de Chanaan, leur patrie, et lorsqu'ils reviendraient de nouveau en Egypte, d'amener avec eux leur plus jeune frère. Ils firent ce que Joseph leur avait ordonné. Un jour on annonça à Joseph que les acheteurs de blé du pays de Chanaan arrivaient. Aussitôt il se rendit sur la terrasse de son palais; il regarda et vit de loin Benjamin, son frère : *Attollens Joseph oculos, vidit Benjamin fratrem suum* (Gen. xliii, 29). Ne voyait-il donc pas ses dix autres frères? Ne reconnaissait-il donc pas Ruben, Siméon, Juda et les autres? Oui, sans doute, il les voyait, il les reconnaissait, mais toute son attention, toutes les puissances de son âme se reportaient sur Benjamin. Ses yeux ne voyaient que celui que son cœur aimait. C'est que, dit S. Ambroise commentant ce passage, ceux que nous aimons, nous les voyons avant tous les autres; ceux qui occupent notre pensée sont les premiers à frapper nos regards [1]. Il est aisé d'appliquer cette histoire à la bienheureuse Vierge Marie. Tous les jours, du haut du ciel, elle considère le genre humain tout entier. Elle aime tous les descendants d'Adam, elle est pleine de sollicitude pour tous, et sa miséricorde ne dédaigne personne; mais cependant ses regards s'arrêtent sur les justes avec prédilection. Pourquoi? parce qu'elle sait qu'ils observent avec fidélité les commandements de son divin Fils, et sa propre volonté; elle sait qu'ils s'acquittent régulièrement des exercices de piété qui ont pour but de l'honorer; elle sait qu'ils résistent avec persévérance et énergie aux tentations du démon, qu'ils fuient le péché et les occasions du péché, comme ils fuiraient à la vue d'un serpent ou de quelque bête féroce. Si donc il leur arrive de tomber dans diverses tribulations, dans la pauvreté, la maladie, les maux de toutes sortes, Marie n'a rien de plus à cœur que d'accourir aussitôt à leur aide.

1. Morale est ut quos diligimus eos videamus præ cæteris, et quos animi intentio tenet, priores eos obtutus offendat oculorum. S. Ambros. apud *Mich. Calv.* conc. 18.

Le même bienheureux Herman dont nous avons parlé tout à l'heure était extrêmement pauvre au temps où il faisait ses études. Pressé par le besoin, n'ayant rien à attendre de la générosité de ses amis, il se voyait sur le point d'être obligé à mendier un morceau de pain pour vivre. Il alla donc se présenter devant l'autel de Marie, et lui exposer la faim qui le tourmentait, comme un enfant dit ses besoins à une mère qu'il aime. Que fit la bienheureuse Vierge? elle lui indiqua aussitôt une pierre, lui dit de la soulever et qu'il y trouverait une pièce d'argent toutes les fois qu'il en aurait besoin. Herman souleva la pierre, et désormais il ne manqua plus jamais du nécessaire. Mais qu'arriva-t-il ? D'autres écoliers l'ayant vu aller plusieurs fois à cette pierre soupçonnèrent quelque mystère ; ils crurent qu'elle recouvrait un trésor : ils la soulevèrent à leur tour et n trouvèrent rien. C'est que, semblables peut-être à Herman par la pauvreté, ils ne lui ressemblaient pas par la pureté de leurs mœurs. Voilà comment la très sainte Vierge notre mère, quoique bonne pour tous, ne traite cependant pas tout le monde avec une égale libéralité. Elle est plus généreuse pour les fervents que pour les tièdes ; pour les tièdes que pour les pécheurs.

II. — *Marie, généreuse aussi envers les tièdes, leur procure la ferveur.*

On donne le nom de tièdes à ceux qui tiennent, pour ainsi dire le milieu entre les justes et les pécheurs ; ce sont des chrétiens qui ont plus à cœur les commodités de cette vie que l'avantage spirituel de leur âme. Ils ne négligent pas absolument ce qui concerne le culte de Marie ; ils ne laissent pas d'accomplir quelques pratiques de piété en son honneur, mais ils le font avec langueur et négligence. Ils prennent bien quelque soin d'éviter le péché, mais ils n'ont pas à cœur de fuir les occasions. Les vanités et les plaisirs du monde sont pour eux pleins d'attraits ; ils fréquentent plus volontiers les lieux où l'on s'amuse que les églises ; enfin ils se préoccupent peu de savoir s'ils vivent, oui ou non, dans la grâce de Dieu.

Seigneur, qui pourra dire tous les soins de Marie pour les introduire dans une meilleure voie, les amener à vivre d'une vie sainte et véritablement chrétienne ? Elle connaît tout le danger que court le salut de leur âme, et elle veut à tout prix les sauver. Voyez plutôt l'exemple que nous donne l'Evangile d'aujourd'hui. Il y est dit que la bienheureuse Vierge Marie se rend en toute diligence dans les montagnes. Voilà qui peut nous étonner, surtout de la part de Marie, cette Vierge si retenue et si timide, qui aimait tant la solitude, qui craignait et évitait

avec tant de soin de se trouver au milieu des foules, sur les chemins et les places publiques. Pourquoi ce voyage, juste au temps où l'ange vient de lui annoncer qu'elle était choisie pour être la Mère de Dieu ? A peine le Verbe divin s'est-il incarné dans son sein, qu'elle se hâte de partir. Pourquoi ? Les Pères assignent diverses causes au départ de Marie. S. Ambroise estime que la bienheureuse Vierge se hâte de se rendre auprès d'Elisabeth pour lui être utile d'abord, et pour lui annoncer la grande et heureuse nouvelle de sa maternité divine. Si l'on en croit le vénérable Bède, Marie avait principalement pour but de se réjouir avec sa vénérable parente de la prochaine naissance de Jean le Précurseur, naissance miraculeuse que l'ange lui avait annoncée. D'autres supposent que Marie se rendit à Hébron pour laisser aux siècles futurs un insigne exemple d'humilité et de charité. N'était-elle pas en effet incomparablement supérieure à Elisabeth auprès de laquelle elle se rendait ? Toutes ces raisons sont justes, elles sont bonnes et pieuses, et je les approuve ; mais je m'arrête plus volontiers à celle d'Origène qui enseigne que Marie se rendit dans les montagnes, parce qu'elle avait hâte de procurer la sanctification à Jean dès avant sa naissance [1]. La très pure et très sainte Mère de Dieu comprit que l'enfant d'Elisabeth sa parente était souillé du péché originel ; que la grâce de Dieu n'habitait pas encore en lui. Aussitôt abandonnant la solitude qui lui était si chère, elle se rendit à la maison de Jean, pour qu'il fût sanctifié par son divin Fils qu'elle portait dans son sein. Voilà quelle est la charité, la miséricorde de la Mère de Dieu. Ne vous étonnez pas si elle n'a pas changé et si sa conduite est la même aujourd'hui, envers tous ceux qui sont sous sa protection. Voit-elle quelqu'un de ceux qui se confient en elle, oublieux de son salut, livré à de mauvaises habitudes, en danger de tomber dans des fautes graves, souillé déjà par la fange de l'iniquité ? que fait-elle ? Aussitôt elle recourt à son divin Fils ; elle le supplie et obtient, pour celui qui est en danger, des grâces extraordinaires ; elle représente vivement aux yeux de son intelligence les grandes vérités de la foi : elle excite la volonté et l'incline vers les choses célestes ; elle fait tant enfin que son protégé, qui allait périr, échappe au danger, se corrige et se sanctifie.

Déjà la bienheureuse Vierge Marie, toute jeune encore, avait exercé cette admirable charité dans le temple de Jérusalem. Ses vénérables parents, S. Joachim et sainte Anne, l'y avaient conduite et consacrée à Dieu, pour être élevée avec d'autres jeunes filles sous la haute direction des prêtres. Là, elle fut pour

1. Joannem adhuc in ventre Matris positum **sanctificare festinabat.** ORIGEN. *in Luc.* hom. VII.

ses compagnes une admirable maîtresse de toutes les vertus. Voyait-elle quelque chose qui laissât à désirer dans leur conduite, elle les avertissait par quelque parole pleine de modestie et de douceur. Remarquait-elle des rires trop bruyants, des regards trop légers, des paroles peu mesurées, des impatiences, quelque défaut enfin, elle savait dire un mot, souvent un seul mot, mais rempli de charité ; quelquefois ce n'était qu'un geste, un regard ; mais c'était assez pour corriger la légèreté des coupables, et les entraîner à sa suite dans la voie de la perfection. C'est ce que S. Bonaventure nous apprend dans ses Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.

Voulez-vous un autre exemple. S. Grégoire le Grand rapporte dans ses dialogues, que la bienheureuse Vierge Mère de Dieu apparut un jour à une jeune fille, accompagnée d'un magnifique cortège de vierges, et lui demanda si elle voulait en faire partie. La jeune fille, quoique tiède dans le service de Dieu, répondit aussitôt : Je le veux. Mais Marie prenant un air de grande sévérité, lui dit : Si tu le veux sérieusement, il faut que désormais tu n'agisses plus avec légèreté comme tu l'as fait jusqu'ici ; que tu évites les dissipations, les rires dissolus ; que tu veilles sur tous tes sens et que tu sois modeste dans ta conduite. — Si tu agis ainsi, dans trente jours tu entreras dans la société bienheureuse des vierges que tu vois. — La jeune fille obéit ; elle s'attacha à suivre parfaitement les conseils qui lui avaient été donnés. Sa vie grave et sainte devint l'édification de tous ceux qui en étaient témoins. Le vingt-cinquième jour elle fut prise de la fièvre. Le trentième, lorsque vint l'heure de sa mort, elle vit la bienheureuse Vierge Marie s'approcher avec la même troupe de saintes vierges. Marie l'appela ; elle répondit : Me voici, ô ma reine, me voici ! et elle expira.

O chrétiens, et vous aussi, chrétiennes ; si vous vous êtes laissés aller à la tiédeur, si vous avez trop accordé à ces vanités, à ces plaisirs qui, sans être de grands crimes, peut-être, entraînent peu à peu loin de Dieu, choisissez Marie pour votre maîtresse : que ses leçons et ses exemples règlent votre conduite. Regardez son image ; voyez comme ses yeux sont modestement baissés, comme toute son attitude est grave et édifiante. Si vous êtes en société ou dans quelque lieu public, si vous êtes tentés, si vous êtes en danger de tomber dans le péché, demandez-vous ce que Marie ferait en de telles circonstances. Ce soin de vous conformer en tout à un si parfait modèle est le moyen le plus sûr d'arriver à la perfection et à la sainteté de la vie.

III. — *Marie, généreuse envers les pécheurs, les défend contre les entreprises des démons.*

La bienheureuse Vierge Marie si bonne et si puissante pour combler de bienfaits les justes et les tièdes, n'abandonne pas les pécheurs, s'ils ont recours à sa protection. Les pecheurs sont ces malheureux chrétiens qui ont perdu la grâce de Dieu et leurs droits à la céleste patrie par quelque faute grave, et qui gémissent captifs sous le joug du démon. O vous qui avez péché ! de quoi vous a servi le plaisir d'un moment qui vous a séduits? Vous avez perdu tout bien et vous avez mérité tous les maux. Un souffle vous sépare de l'enfer : que ce souffle vienne à vous manquer et vous voilà damnés pour l'éternité. Cependant ne perdez pas courage : levez vos regards vers Marie refuge des pécheurs. Si vous le voulez, elle vous tendra la main et vous arrachera de l'abime. Elle interposera entre vous et la justice de son Fils ses prières auxquelles rien ne peut être refusé. Elle est assez forte pour réduire à néant toute la puissance des démons et vous arracher à leur rage. Voulez-vous connaître par un exemple combien grande est la puissance de Marie contre les esprits mauvais? Un jour que S. Dominique prêchait à Carcassonne sur le saint Rosaire, et expliquait à ses auditeurs tout le fruit qu'ils pourraient tirer d'une dévotion si précieuse, il arriva qu'un hérétique Albigeois s'éleva contre lui, et s'efforça de détruire la bonne impression produite par la parole du saint. Mais la bienheureuse Vierge Marie, la reine du rosaire veillait : elle voulut montrer combien ce rosaire lui est cher. Tout à coup une troupe innombrable de démons entoure l'hérétique et le presse de tous côtés. Il peut à la fin rentrer dans sa maison, mais il y est suivi de ces hôtes malfaisants ; ils ne lui laissent pas un instant de relâche ils le tourmentent de mille manières. Ses parents et ses amis épouvantés de l'état dans lequel ils le voyaient le ramenèrent aux pieds de S. Dominique, dans le temps même où le saint orateur excitait de nouveau le peuple à la pieuse et fréquente récitation du rosaire. Arrivés là, ils prièrent S. Dominique de pardonner au misérable et grossier personnage qui l'avait insulté, et de le délivrer des démons qui le tourmentaient. Un bon chrétien sait pardonner à ses ennemis et leur rendre le bien pour le mal. S. Dominique remercie le Seigneur de l'occasion qu'il lui procure de rendre service à celui qui s'était efforcé de lui nuire, et de confirmer en même temps par un miracle la vérité de son enseignement. Il adjure donc les mauvais esprits et les oblige de repondre aux questions qu'il leur pose. Il leur demande si l'homme dont ils se sont emparés est un juste, et quel est leur nombre. Les démons poussaient d'affreux rugissements ; mais à

la fin forcés d'obéir, ils disent qu'ils se sont emparés de lui parce qu'il a manqué de respect envers la Mère de Dieu, et qu'il n'a pas cru aux enseignements de Dominique touchant le rosaire. Ils disent encore qu'ils se sont saisis de lui au nombre de quinze mille, cent fois autant que le rosaire contient de salutations angéliques. Le saint leur demande encore si ce que lui-même enseigne touchant le rosaire est véritable : les démons sont de nouveau forcés d'avouer que c'est bien la vérité et que ceux qui n'y croient pas se font un grand mal à eux-mêmes et exposent leur salut. Enfin S. Dominique leur demande encore quel est le saint qu'ils redoutent le plus. Les démons refusaient de répondre, mais le serviteur de Dieu se tournant vers la bienheureuse Vierge la pria de le leur commander elle-même. Ils furent donc forcés de confesser malgré eux qu'ils craignaient par dessus tout Marie, Mère de Dieu, parce qu'elle rend inutiles toutes leurs tentations, tous les pièges qu'ils tendent à ses serviteurs, mais particulièrement à ceux qui pratiquent la dévotion au saint rosaire ; qu'elle ne laisse périr aucun de ceux qui ont recours à elle, parce qu'un seul de ses désirs a plus de puissance auprès de Jésus, que toutes les prières de tous les saints ensemble. Ensuite S. Dominique commença la récitation du rosaire avec les assistants. O surprise ! à chaque *Ave Maria* un des démons sortait de la bouche du possédé sous la forme d'un charbon ardent sous les yeux de l'immense multitude, témoin de ce spectacle. Ce prodige ne servit pas seulement à exciter une foi plus vive parmi les catholiques et une plus grande dévotion au saint rosaire : une multitude d'hérétiques Albigeois, qui en furent témoins, renoncèrent à leurs erreurs et embrassèrent la foi catholique. Voilà combien est puissante la protection de Marie contre les embûches de l'enfer. Le démon a-t-il chargé le pauvre pécheur de liens plus pesants et plus durs que des chaînes de fer ? Marie saura bien délivrer le captif. Le démon s'est-il emparé de ceux qui gouvernent les peuples et prétend-il gouverner en leur nom ? Marie sera toujours la plus forte ; elle rendra vains tous ses projets. S. Pierre Damien dit qu'elle est redoutable aux anges rebelles parce qu'elle est toujours entourée d'une innombrable armée d'esprits bienheureux, qu'elle envoie au secours de tous ceux qui l'invoquent.

Il ne faut pas oublier que la Mère de Dieu n'est pas moins miséricordieuse que puissante. Elle réconcilie avec son divin Fils les pécheurs les plus misérables, ceux qui paraissent les plus indignes d'une si grande grâce. Que de milliers d'âmes auraient péri et brûleraient dans l'enfer, si la Mère de miséricorde n'avait pas eu compassion d'elles ! Mais quelle obligation cette bonté et cette puissance de Marie nous impose-t-elle ?

L'obligation qui résulte pour nous de ce que nous avons dit,

est de servir une maîtresse si bonne et si puissante, non pas d'une manière telle quelle, mais avec une véritable et ardente dévotion. Rappelez-vous l'histoire d'Herman que nous avons rapportée au commencement de ce discours. Il servit Marie avec moins de fidélité lorsqu'on lui eut confié le soin de veiller à la sécurité du monastère. Il en arrive ainsi à beaucoup de chrétiens : les fonctions dont ils sont chargés leur sont un prétexte de se relâcher. Il disent : Je ne puis plus assister aux réunions en l'honneur de la sainte Vierge ; je ne puis plus réciter le chapelet, m'acquitter de mes pratiques de chaque jour. Mes fonctions, mes devoirs de famille, mes travaux m'en empêchent. Notez qu'une semblable excuse ne servit aucunement au bienheureux Herman : elle ne vous servira pas davantage. Lorsque deux devoirs s'imposent, s'il faut accomplir l'un, il ne faut pas négliger l'autre. La bienheureuse Vierge Marie est bien digne que vous retranchiez quelque chose du temps consacré à vos affaires domestiques, pour le donner à son culte. — A l'œuvre donc ! que le juste garde précieusement et accroisse chaque jour la grâce de Dieu dans son âme. Que le tiède recoure à Marie et s'efforce avec son secours, d'arriver à la ferveur. Que le pécheur profite de son mieux des secours qu'elle lui offre et qu'elle lui procure, et chacun d'eux éprouvera combien est grande la miséricorde de Marie, combien est puissante la protection dont elle couvre ceux qui sont à elle de tout leur cœur. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

OÙ EST MARIE, LÀ EST LE BIEN, LÀ EST LE SALUT.

(D'après Bayrhamer. — 1759.)

Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me ?

Luc. I, 39.

On rapporte un trait dans la vie de l'empereur Charles-Quint, que ses panégyristes ne se lassent pas d'admirer. L'empereur Ferdinand son frère lui avait envoyé un homme de confiance, Seldius, pour l'entretenir de plusieurs affaires graves. L'entretien se prolongea longtemps dans la soirée. Lorsque le moment fut venu où l'empereur congédia Seldius, pour qu'il allât prendre son repos, il se trouva que tous les serviteurs s'étaient retirés ou endormis. Alors Charles-Quint prit un flambeau et, malgré les protestations de Seldius, il le conduisit lui-même à ses appartements. On regarda comme une merveille cette action simple en elle-même, mais extraordinaire de la part d'un grand prince qui ne croyait pas manquer à sa dignité, en remplissant un rôle de

serviteur. Cet envoyé ne pouvait-il pas se dire à lui-même : D'où me vient cet honneur que Charles-Quint daigne m'accompagner? qu'un si grand empereur me serve de guide et porte un flambeau devant moi? De fait, au point de vue humain la conduite de Charles-Quint fut admirable de bonté, de simplicité, on peut dire d'humilité en cette circonstance.

Mais la sainte Eglise nous invite à contempler aujourd'hui un spectacle incomparablement plus beau. Elle nous montre Marie, la Reine du ciel et de la terre, la Mère de Dieu, rendant à sa cousine Elisabeth les plus humbles services. Marie trouvait tout son bonheur dans le silence de la retraite; elle ne sortait pas de son humble demeure où elle vivait adonnée à la contemplation la plus sublime. Cependant, écoutez le saint Evangile : *En ces jours-là*, c'est-à-dire, après le grand mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation, *en ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en grande hâte vers les montagnes, en une ville de Juda.* La difficulté des chemins ne l'arrête pas. Marie se hâte parce que la charité lui donne des ailes. Et où va-t-elle? *Dans une ville de Juda, et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Elisabeth.* Mais que fait-elle dans la maison de Zacharie? Elle y apporte des biens précieux et elle se met au service d'Elisabeth. S. Bonaventure expliquant ces paroles de S. Luc : *Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna ensuite en sa maison*, écrit : « Cette auguste souveraine demeura donc trois mois dans cette » maison, y remplissant les fonctions de servante, auprès de sa » cousine et se rendant utile autant qu'elle le pouvait, humble- » ment, respectueusement, pieusement. Elle semblait avoir oublié » sa dignité de Mère de Dieu et de reine du monde [1]. » Jamais ne s'était mieux accomplie la parole de la Genèse : « Le plus » grand servira le plus petit : » *Major serviet minori* (Gen. xxv, 23). Et Marie ne venait pas les mains vides. Les grâces les plus précieuses entrèrent avec elle sous le toit de Zacharie. Aux premiers mots qu'elle adresse à Elisabeth pour la saluer, l'enfant d'Elisabeth tressaille dans son sein et il est purifié du péché originel; Elisabeth elle-même est remplie du Saint-Esprit; toute la maison est dans la joie parce que Marie est venue, parce que sa présence a sanctifié l'enfant, parce que le grand mystère de l'Incarnation du Verbe et de la prochaine rédemption est révélé. Elisabeth a donc bien raison de s'écrier : *Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* D'où m'arrive une si grande, une si précieuse grâce? Que de biens Marie apporte avec elle!

Chrétiens auditeurs, nous avons le droit de nous réjouir, nous

1. Stetit ibi Domina, quasi mensibus tribus, ministrans et serviens ei, in omnibus quæ poterat, humiliter, reverenter, et devote, quasi oblita se matrem Dei esse et totius mundi reginam. S. Bonav. *in medit. Vitæ Christi.*

aussi, et d'admirer les innombrables bienfaits dont Marie nous comble; car nous aussi nous recevons sa visite, lorsqu'elle intercède pour nous auprès de Dieu et nous obtient ses grâces. Elle vient vers celui qui l'implore et, avec elle, viennent tous les biens. Où est Marie, là est la félicité, là est le salut. C'est ce que nous démontrerons dans l'instruction de ce jour, en nous appuyant sur l'ancien Testament [1]. Nous pourrions le démontrer de même en nous appuyant sur le nouveau Testament, et sur d'autres autorités; mais nous le remettons à une autre circonstance, pour ne pas fatiguer votre attention.

Où est Marie, là est le salut.

(Preuves tirées de l'Ancien Testament.)

Nous lisons dans le livre de la Sagesse : « Tous les biens me » sont venus ensemble avec elle, et des richesses innombrables » par ses mains : » *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius* (Sap. vii, 11). Salomon qui écrivait ces paroles sous la dictée de l'Esprit de Dieu, parlait de la sagesse divine; mais les saints docteurs et les prédicateurs de l'Evangile les appliquent aussi bien à la très sainte Vierge. Le Verbe divin n'est pas resserré dans les bornes étroites de la parole humaine, et l'Ecriture offre plusieurs sens également vrais, également voulus de Dieu, quoique parfaitement distincts. C'est ainsi que, dans le cas présent, ce qui est dit de la Sagesse est dit aussi, avec autant de vérité, de Marie : *Tous les biens me sont venus avec elle.* Demandez à S. Joseph époux de Marie, si, lorsqu'il a trouvé cette très sainte épouse, il n'a pas trouvé en même temps tous les biens? s'il n'a pas possédé avec elle le comble du bonheur? Quels biens, quelles consolations lui ont été refusés pendant sa vie et à l'heure de sa mort? L'Eglise chante en son honneur : « Illustre par vos méri- » tes, vous avez été uni par une chaste alliance à la plus illustre » des vierges. O trop heureux Joseph! vous serrez le Seigneur » nouveau-né entre vos bras, et pendant votre vie mortelle, vous » jouissez de Dieu, comme les habitants de la céleste patrie. O » trop heureux Joseph! le Christ et la Vierge ont doucement » veillé sur vous à vos derniers moments [1]. » A qui pourrait-on aussi bien qu'à Joseph, adresser ces paroles du prophète : « Votre femme sera comme une vigne féconde dans l'intérieur » de votre maison : » *Uxor tua quasi vitis abundans in lateribus domus tuæ* (Psal. cxxvii, 3). Pourquoi une vigne féconde et abondante? Comprenez bien. La grande fécondité de Marie consiste en ce qu'elle a enfanté une multitude presque infinie d'en-

1. *Hymnes* de vêpres de Laudes de la fête de S. Joseph, *passim.*

fants, lorsqu'elle nous a adoptés ou plutôt qu'elle nous a enfantés comme ses fils spirituels au pied de la croix de Jésus. Ce fut alors qu'elle endura les douleurs de l'enfantement : *Ibi dolores ut parturientis* (Psal. lxxiv, 6). N.-S. Jésus-Christ voulut que sa très sainte Mère fût auprès de lui pendant sa passion douloureuse, pour que son cœur fût profondément affligé par la vue des souffrances de son divin Fils, qu'il fût transpercé d'un glaive de douleur, et qu'elle contribuât ainsi, pour sa part, à notre rédemption. S. Bernard nous dit : « Jésus-Christ pouvait » suffire seul à cette œuvre, car toute notre suffisance vient de » lui; mais il n'était pas bon pour nous que l'homme fût seul. Il » était convenable que l'un et l'autre sexe concourussent à notre » rédemption, parce que ni l'un ni l'autre n'avait été étranger » à notre perte [1]. » Mais remarquez ici ce texte de la sainte Ecriture que S. Bernard s'approprie, et sur lequel il appuie sa doctrine. Dieu avait dit au commencement : « Il n'est pas bon » que l'homme soit seul : faisons-lui un aide qui lui ressemble : » *Non est bonum hominem esse solum; faciamus illi adjutorium simile sibi* (Gen. II, 18). Mais parce qu'Adam goûta du fruit qu'Eve lui présenta, et qu'il perdit ainsi tout le genre humain, Dieu envoya le second Adam, Jésus-Christ, plus saint que le premier; il envoya en même temps une seconde Eve, plus heureuse et plus sainte que la première, Marie. Sans doute il aurait pu nous racheter par une autre voie, mais il ne l'a pas voulu. Il voulut que le Verbe divin prît la nature humaine, qu'il s'incarnât dans le sein de Marie, qu'elle lui donnât le jour, qu'elle fût appelée Mère de Dieu et méritât réellement de porter ce nom. Il fit plus encore; il voulut que Marie fût non seulement Mère de Dieu, mais aussi mère de tous les hommes, qu'elle fût notre commune protectrice, notre Dame, que tout le genre humain fût comblé de grâces à cause de Marie et par l'intermédiaire de Marie. C'est encore S. Bernard qui nous l'assure lorsqu'il dit dans un sermon sur la Nativité de la Vierge : « Telle est la volonté de Dieu qui » a établi que nous ayons tout par Marie [2]. » Je puis donc répéter avec assurance le texte emprunté à l'ancien Testament, que j'ai cité au commencement de cette instruction, et dire de Marie : « Tous les biens me sont venus avec elle : » *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* J'en reviens ainsi au point d'où je suis parti.

C'est que la bienheureuse Vierge Marie est notre Mère et

1. Sufficere poterat Christus, siquidem et nunc omnis sufficientia ex eo est : sed nobis bonum non erat hominem esse solum : congruum magis erat, ut adesset nostræ reparationi sexus uterque, quorum corruptioni neuter defuisset. S. Bern. I *de Nativ. B. V. M.*

2. Hæc enim voluntas Domini est, qui totum nos habere voluit per Mariam. S. Bern. *ibid.*

notre Rédemptrice, comme le démontrent clairement les paroles adressées à S. Jean, par Jésus-Christ, du haut de la croix, au moment de remettre son âme entre les mains de son Père : « Voilà votre mère : » *Ecce mater tua.* Il ne s'adressait pas uniquement à Jean mais à tous les membres de l'humanité, que Jean représentait. Et lorsqu'il ajoutait en parlant à Marie : « Femme, voilà votre fils. » *Mulier, ecce filius tuus;* c'était nous tous sans exception, qu'il lui confiait comme ses enfants. La bienheureuse Vierge nous a procuré le salut et elle est devenue réellement notre mère à tous, en nous enfantant dans la douleur, pendant la passion de son Fils unique [1]. Écoutez S. Ambroise : « Allons, mes bien-aimés, réjouissons-nous tous et disons » tous avec allégresse : Béni soit le frère par qui Marie est » notre Mère, et bénie soit la Mère par qui le Christ est notre » frère [2]. » S. Bonaventure exprime la même pensée, avec sa piété si profonde, dans le *Miroir* de la Vierge : « Marie serait-» elle donc la Mère de Jésus seul? Oui, certes, elle est sa Mère; » mais ce qui doit nous combler de joie, elle n'est pas unique-» ment la Mère de Jésus-Christ : elle est en même temps celle de » tous les fidèles [3]. »

Notre divin Sauveur parlant à sainte Brigitte confirme lui-même cette vérité. Il dit un jour à cette illustre voyante : « Marie » ma mère, à cause de sa compassion et de sa charité est de-» venue la mère de tous ceux qui habitent au ciel et sur la » terre [4]. » Une autre fois, la très sainte Vierge dit à son tour à sainte Brigitte : « La douleur du Christ était ma douleur parce » que son cœur était mon cœur. Car de même qu'Adam et Eve » vendirent le monde pour une pomme, ainsi mon Fils et moi » nous avons racheté le monde avec un seul cœur [5]. »

Si donc Jésus et Marie nous ont rachetés tous deux; si Marie est devenue notre mère au ciel et sur la terre, si elle est la mère commune de tous les fidèles, voyez combien nous avons eu raison de dire qu'elle est une vigne abondante en fruits. Il est vrai qu'elle nous a enfantés au milieu des plus cruelles douleurs au

1. Quia dolores ut parturientis sustinuit in passione Unigeniti sui, omnium nostrum salutem B. Virgo peperit, et facta plane est omnium nostrum mater. Rupert. in cap. xvi *Joan.* vers. 21.

2. Eia charissimi, omnes nunc gaudeamus, nunc omnes gaudendo dicamus : Benedictus frater, per quem Maria est nostra Mater; et Mater, per quam Christus est noster frater. S. Ambr. serm. *de Annun. B. V. M.*

3. Sed numquid solius Christi Mater est Maria? Imo certe quod jucundissimum est, Maria non solum est Mater Christi singularis, sed etiam est mater omnium fidelium universalis. S. Bonavent. in *Specul. Virg.*

4. Et Maria Mater mea propter compassionem et charitatem facta est mater omnium in cœlis et in terris. S. Brigitt. lib. VIII *Revel.* cap. xii.

5. Dolor Christi erat dolor meus quia cor ejus erat cor meum; sicut enim Adam et Eva vendiderunt mundum pro uno pomo, sic Filius meus et ego redemimus mundum uno corde. S. Brigitt. lib. II *Revel.* cap. xxxv.

pied de la croix de son Fils et qu'elle a bien mérité le titre de mère très douloureuse : *Mater dolorosissima.* Mais les fils qui ont reçu d'elle la vie de la grâce, ceux qu'elle a rachetés par ses souffrances unies à celles de Jésus sont si nombreux, qu'ils répareront largement les vides laissés dans les armées célestes par la désertion et la révolte des mauvais anges. Nous pouvons donc saluer Marie avec l'Eglise comme la mère qui se réjouit dans ses enfants : *Matrem filiorum lætantem.* (Psal. cxii, 8).

Mais pourquoi donner le nom de *vigne* à Marie? Ecoutez l'explication de ce nom symbolique. Lorsque le patriarche Joseph fils de Jacob était prisonnier en Egypte, deux officiers du roi, qui l'étaient avec lui, lui racontèrent leurs songes, pour le prier de les interpréter : le premier qui remplissait auprès du Pharaon les fonctions d'échanson dit qu'il avait vu en songe une vigne chargée de grappes. Il les avait cueillies, en avait exprimé le jus dans la coupe du Pharaon, et lui avait offert ce breuvage. Le second était le grand panetier. Il portait sur la tête des pains de diverses sortes, et les oiseaux du ciel venaient les prendre et les manger. Joseph annonça au premier sa très prochaine délivrance, et au second sa condamnation à mort. Trois jours après, l'événement montra que Joseph ne s'était pas trompé. Faisons maintenant l'application de ce trait au sujet qui nous occupe. Nous n'avons pas à craindre de nous tromper si nous disons que la vigne est un des symboles représentant Marie. S. Epiphane dit que la bienheureuse Vierge est une vigne très fertile qui n'a pas été vendangée, *vitis fertilissima et non vindemiata* (*de Laud. Virg.*). Dans la sainte Ecriture, Marie dit d'elle-même : « comme une vigne, j'ai produit des fruits d'une » odeur suave : » *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris* (Eccli. xxiv, 23). Car de même que la vigne vue en songe par l'échanson signifiait pour lui les bonnes grâces du roi, et la délivrance de sa captivité, ainsi Marie, cette vigne mystique incomparable, signifie et nous promet une abondance de biens précieux. Elle nous procure et nous obtient, par son intercession, les grâces les plus variées, la délivrance ou la préservation de divers maux, si nous nous rangeons au nombre de ses clients, et si nous implorons sa protection. C'est ainsi qu'elle remplit de joie toute la maison de Zacharie; elle fut cause qu'Elisabeth reçut l'abondance de l'Esprit saint, et que l'enfant qui n'était pas encore né tressaillit de joie dans le sein de sa mère et fut délivré des liens du péché originel. Nous avons donc eu raison de féliciter Joseph époux de Marie, et de lui appliquer ces paroles du Psalmiste : « Votre épouse est semblable à une vi- » gne féconde : » *Uxor tua sicut vitis abundans.* Mais que conclure enfin, de tout ce que nous avons dit ? Que partout où est Marie, là se trouvent aussi le salut, la bénédiction, la félicité,

tous les biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

Puisqu'il en est ainsi, nous pouvons bien citer encore et appliquer à Marie ces paroles de Job, le grand modèle de la patience que Dieu offre à tous les siècles : « Votre visite, ô Dieu, a gardé » mon esprit : » *Visitatio tua custodivit spiritum meum* (Job. x, 12). Faisons au texte sacré un léger changement. Jean, du sein de sa mère où il est enfermé, ne pourra-t-il pas dire : Votre visite, ô Marie, a délivré mon esprit de l'abîme du péché originel? Ou plutôt : O Vierge, mon Dieu et mon Sauveur qui est venu vers moi, lorsque vous avez visité Elisabeth, m'a visité, m'a sauvé, a sanctifié mon esprit. Votre visite, ô bienheureuse Vierge, a gardé mon esprit, peuvent dire de même bien des chrétiens. Elle l'a délivré, elle l'a consolé. Et qui donc peut parler ainsi ? Tous ceux que la bienheureuse Vierge Marie a soutenus, qu'elle a délivrés de divers périls, qu'elle a enrichis des dons et des grâces de Dieu. Là où est Marie, là aussi est le salut. Mille faits historiques le prouvent; la sainte Ecriture nous le donne à entendre à chaque page, tant sont nombreuses les figures qui représentent Marie comme la bienfaitrice universelle. Citons quelques-unes de ces figures.

Abraham après avoir sacrifié au Seigneur, à Sichem, était descendu en Egypte à cause de la famine. Or, en entrant dans cette contrée, il avait dit à Sara son épouse : « Je sais que vous » êtes une belle femme, et que quand les Egyptiens vous verront, ils diront : C'est sa femme, et ils me tueront et ils vous » conserveront. Dites donc, je vous conjure, que vous êtes ma » sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de vous, et que mon » âme vive grâce à vous : *Novi quod pulchra sis mulier*, etc. (Gen. xii, 11 et seqq.) » Les commentateurs de la sainte Ecriture nous enseignent en quel sens il faut entendre que Sara était la sœur d'Abraham. Voyons maintenant ce qui arriva par suite au patriarche. Les Egyptiens en usèrent bien à son égard, à cause d'elle ; il reçut même des bœufs, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais Dieu frappa le Pharaon de divers fléaux à cause de Sara qu'il détenait à sa cour. Ce roi apprit alors qu'elle était la femme d'Abraham et il la lui rendit. *Il donna des ordres à ses gens, et ils le reconduisirent, lui, sa femme et tout ce qu'il avait.* O Marie qui êtes belle comme la lune, plus belle incomparablement que l'épouse d'Abraham, dites que vous êtes notre sœur ; dites plutôt que vous êtes notre mère, pour qu'il nous arrive du bien à cause de vous. C'est la prière que tous les chrétiens lui adressent : *Monstra te esse matrem* « Faites voir que vous êtes notre mère. » Il suffit qu'elle exauce ce désir, qu'elle se présente devant Dieu et intercède pour nous en qualité de mère, pour que nous soyons comblés de tous les biens.

Voulez-vous une autre figure de l'ancien Testament qui montre combien la présence ou la protection de Marie nous procure d'avantages?

David était venu, accompagné de tout le peuple, à la maison d'Abinadab, pour en retirer l'arche d'alliance et la transporter dans sa propre demeure. Or il arriva que, sur le chemin, l'arche sembla courir quelque danger, et Osa y porta inconsidérément la main pour la soutenir; « et le Seigneur fut irrité d'indigna- » tion contre Osa » dit l'Ecriture, « et le frappa à cause de sa » témérité; et il mourut là, auprès de l'arche de Dieu : » *Iratus indignatione Dominus percussit eum*, etc. (II Reg. VI, 7). David effrayé ne voulut plus que l'arche fût déposée dans sa maison, mais il la fit placer dans celle d'Obedédom, le Géthéen. Le texte sacré ajoute : *Et le Seigneur bénit Obedédom et tout ce qui lui appartenait, à cause de l'arche de Dieu.* David informé de ce qui se passait, fit à la fin transporter l'arche dans son palais, avec un cortège et une solennité incomparables. Dieu lui donna en récompense un fils Salomon, qui édifia le temple de Jérusalem et en fit la merveille du monde. Ce fut là que l'arche fut définitivement placée. Ecoutez maintenant ce que Dieu dit à Salomon pendant la nuit qui suivit l'inauguration du temple : *J'ai entendu ta prière, et choisi ce lieu pour moi, comme une maison de sacrifice. Si je ferme le ciel et qu'il ne tombe point de pluie ; si j'ordonne et je commande à la sauterelle de dévorer la terre, et si j'envoie une peste à mon peuple, mais que converti, mon peuple sur qui a été invoqué mon nom me prie, et qu'il recherche ma face et qu'il fasse pénitence de ses voies très mauvaises, alors moi je l'exaucerai du ciel, et je pardonnerai ses péchés, et je purifierai la terre. Mes yeux aussi seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui priera en ce lieu, afin que mon nom y soit à jamais et que mes yeux et mon cœur y demeurent constamment tous les jours* (II Paral. VII, 12 et suiv.). Voilà de magnifiques promesses en faveur du temple et de l'arche. Marie est un autre temple, Marie est une autre arche bien autrement précieuse aux yeux de Dieu que le temple et que l'arche de l'ancien Testament. Elle est l'arche vivante, animée et mystique du nouveau Testament. Elle n'est pas de cèdre, mais elle est ornée de la fleur incorruptible de sa virginité; elle est toute revêtue de l'or très pur de la charité la plus parfaite; elle ne renferme pas les tables de la loi, ni la manne du désert, mais le divin législateur lui-même a daigné habiter en elle; elle a contenu dans son sein le pain vivant des anges descendu sur la terre. Et de même que Dieu a béni Obedédom, de même qu'il a promis d'écouter et d'exaucer ceux qui prieraient dans le temple, à cause de l'arche de l'ancien Testament, il bénit maintenant les hommes et tout ce qui leur est cher, à cause de la véritable arche

d'alliance, à cause de Marie sa mère. Il bénit et il exauce ceux qui lui adressent leurs prières par l'entremise de cette bienheureuse Vierge et tous ceux qui ont eu recours à Marie peuvent dire : Tous les biens nous sont venus avec elle : *Venerunt nobis pariter omnia bona cum illa.* Tous les biens nous sont venus avec l'arche d'alliance du nouveau Testament.

Pourrais-je ne pas parler de Judith et d'Esther. Judith, avec une force virile et un courage héroïque, entreprend de sauver Béthulie sa patrie. Elle invoque le secours de Dieu et se rend au camp des ennemis. Sa sagesse et sa merveilleuse beauté lui méritent la faveur d'Holopherne, qui veut la garder auprès de lui. Elle en profite pour lui trancher la tête avec son propre glaive, pendant son sommeil, et elle revient à Béthulie où tout le peuple la reçoit avec les acclamations de la plus vive reconnaissance. Vous êtes la gloire de Jérusalem, disaient-ils, vous êtes la joie d'Israël et la gloire de notre peuple. *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (Judith. xv, 10).

Esther fut aussi la libératrice de son peuple. Le favori d'Assuérus Aman, avait fait signer par ce roi un édit ordonnant le massacre des Juifs dans toute l'étendue de son empire. Esther obtint la révocation de cet édit cruel et les Juifs furent épargnés.

Faisons maintenant à Marie l'application de ces deux figures, car tout arrivait en figure aux anciens, dit l'apôtre S. Paul. La bienheureuse Vierge Marie est la véritable Judith qui n'a pas tranché une fois seulement la tête du serpent, l'Holopherne infernal, mais qui nous a délivrés mille fois et nous délivre chaque jour des innombrables dangers du corps et de l'âme où nous jettent nos divers ennemis. Je ne parle pas ici des grandes victoires qu'elle a procurées bien des fois aux armées chrétiennes combattant contre les infidèles. Marie est aussi la véritable Esther à qui le roi du ciel et de la terre adresse ces paroles : « Si même vous me demandiez la moitié de mon royaume, vous » l'obtiendriez. » « *Etiamsi dimidiam partem regni mei petieris,* » *impetrabis* (Esth. v, 6). » Elle est la véritable Esther dont il est dit : « Ce n'est pas pour vous mais pour tous les autres que » cette loi a été portée : » *Non enim pro te sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Esth. xv, 13), parce qu'elle seule fut exemptée du péché originel, cette loi funeste qui pèse sur tous les descendants d'Adam. Enfin elle est la véritable Esther qui ne cesse de demander à Dieu le salut et la vie pour son peuple et pour tous ceux qui se mettent sous sa protection.

Réjouissons-nous donc avec Elisabeth : soyons heureux parce que Marie daigne aussi nous visiter, et disons avec le prophète : « Le Seigneur a magnifiquement agi avec nous : nous sommes

» devenus pleins de joie : » *Magnificavit Dominus facere nobiscum, facti sumus lætantes* (Psal. cxxv, 4). Car, où est Marie là est le salut, là est la félicité. Nous pouvons dire et répéter : « Tous les biens nous sont venus avec elle : » *Omnia bona venerunt nobis pariter cum illa* (*Sap.* vii, 11).

QUATRIÈME SERMON

(D'après Kiselius S. J. [1] — 1674.)

FAVEURS EXTRAORDINAIRES QUE S. JEAN-BAPTISTE, ENCORE DANS LE SEIN DE SA MÈRE, REÇUT DE JÉSUS ET DE MARIE AU JOUR DE LA VISITATION.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione. — Luc. ii, 39.

Pourquoi donc la bienheureuse Vierge Marie s'empressa-t-elle ainsi de se rendre dans les montagnes de la Judée, et de visiter sa cousine Elisabeth, après que le grand mystère de l'incarnation eût été accompli ? On peut en trouver la raison dans le sens mystique d'un texte du prophète Jérémie : « Don-» nez une fleur à Moab, parce qu'il sortira florissant : » *Date florem Moab, et florens egredietur.* [2] Lorsque Moab aura reçu cette fleur, il sera comme transformé ; il courra avec une vigueur, une célérité, un plaisir qu'il ne connaissait pas. Dans la version des Septante, il n'est pas parlé de fleur, mais d'un signal, comme le signal de s'élancer qu'on donnait aux jeunes gens qui prenaient part aux courses, dans les jeux publics. D'autres interprètes pensent qu'on doit lire : « Donnez une *couronne* » à Moab, » et d'autres enfin « donnez-lui des *ailes* et il volera. » Ces divers sens révèlent la pensée complète du prophète : Moab commença de se montrer dehors et il prit sa course, lorsqu'il reçut une fleur, qu'il entendit un signal, qu'il fut couronné ou qu'il fut pourvu d'ailes.

Si, au jour béni dont nous célébrons en ce moment la mémoire, vous aviez parcouru de vos regards les agréables collines de la Judée, vous auriez vu sans doute la plus belle des vierges, la bienheureuse Marie Mère de Dieu gravissant à la hâte ces collines et ces montagnes. Que nul ne s'en étonne : Marie a reçu une fleur, le Fils de Dieu qu'elle porte dans son sein, celui qui a dit de lui-même : « Je suis la fleur des » champs et le lis des vallées : » *Ego flos campi et lilium conval-*

1. Kiselii. *Nili Mystici Auctar.* I, Conc. lxxiv, in *Festo Annunt. B.M.V.*
2. *Jerem.* xlviii, 9.

lium [1]. Elle sort de Nazareth, et sans que les montagnes de la Judée la retardent, elle se rend auprès de sa cousine Elisabeth ; l'on voit à la vivacité de sa démarche que ses forces ne la trahiront pas. — Que personne n'en soit surpris ; elle a reçu un signe. La toison de Gédéon fut autrefois toute pénétrée et remplie de la rosée du ciel : Marie est celle dont la toison mystérieuse de Gédéon était l'image. — Cette auguste Vierge est partie en toute hâte, parce que au moment où le Fils de Dieu a été conçu dans son chaste sein, elle est devenue la reine, l'impératrice du ciel et de la terre ; elle se presse donc, elle court pour venir en aide à Jean qui est un de ses sujets. Enfin que nul ne s'étonne qu'elle mette tant de promptitude à rendre cette visite : l'amour et le Saint-Esprit dont elle est toute remplie lui donnent des ailes.

Mais nous comprendrons mieux l'empressement de Marie à se rendre auprès de sainte Elisabeth, si nous réfléchissons un moment à quatre titres, ou quatre excellences, de cette divine Vierge. Elle est la Mère de la grâce ; la mère de la vie, la Mère de la lumière, la Mère de la joie. Jean avait besoin de la visite d'une telle Mère : il sera facile de vous montrer que telles furent les causes de l'empressement de Marie. Nous verrons en second lieu qu'une telle Mère était bien digne d'être proclamée par Elisabeth, bénie entre toutes les femmes.

I. — *Marie mère de la grâce, de la vie, de la lumière et de la joie.*

La première cause de l'empressement de la bienheureuse Vierge à se rendre dans la demeure de Zacharie fut que, devenue Mère de la grâce, elle avait hâte d'en communiquer les bienfaits au précurseur de son divin Fils.

Au moment où le Fils de Dieu a été conçu par l'opération du Saint-Esprit dans son sein, Marie fut pleine de grâce ; elle devint, selon les expressions que les saints Pères emploient, une source, un puits, une mer, un abîme, un océan de grâces. S. Bonaventure constate en ces termes l'immensité de la grâce que possédait Marie, la bienheureuse Mère de Jésus : « La grâce de Marie fut immense, car un vase immense ne » saurait être plein, sans que ce dont il est rempli soit immense » comme lui. Marie était un vase d'une immensité incompara- » ble, qui lui permit de contenir celui dont la grandeur » dépasse celle du ciel même. Et parce que telle était » sa capacité, il était nécessaire aussi que la grâce qui rem- » plit un tel vase fût immense. [2] » Chrysippe de Jérusalem

1. *Cant.* II, 1.
2. Immensa fuit gratia Mariæ, immensum enim vas plenum esse non

dit, dans un sermon sur S. Marc : « O Vierge, vous êtes pleine » de grâce, parce que le trésor complet de toute la grâce est » avec vous.[1] » S. Athanase, dans un sermon sur la Mère de Dieu, s'exprime ainsi : « Vous avez été appelée pleine de grâce » parce que vous avez possédé l'abondance de toute grâce.[2] » S. Pierre Damien dit à son tour : « L'onction de toute la grâce » divine la remplit.[3] » Et S. Bonaventure, pour le citer encore une fois : « La grâce qui fut en Marie avait une telle pro» fondeur et une telle étendue, qu'on peut, à juste titre, la » comparer à la mer. Toutes les eaux se rassemblent dans la » mer, et toutes les grâces sont réunies en Marie.[4] » Denis le Chartreux emploie la même comparaison : « Le nom de Marie » est interprété *mer,* parce que de même que nul ne saurait » compter les gouttes d'eau de la mer, nul ne saurait non plus » exprimer l'excellence de la grâce et de la gloire de Marie.[5] » S. Pierre Damien, déjà cité dit encore : « Qu'y a-t-il de plus » grand que la Vierge Marie? Elle a renfermé dans son sein » la grandeur souveraine de la divinité.[6] » Écoutons aussi S. Bernard : « Que signifie la toison de Gédéon, si ce n'est la chair » de la Vierge, dans laquelle a pénétré toute la plénitude de » la divinité, comme une rosée descendue des cieux ; de sorte » que nous recevons tous de cette plénitude, et que, sans elle » nous ne sommes qu'une terre aride?[7] » S. Chrysologue rappelle aussi la toison mystérieuse de Gédéon. « La pluie céleste, » dit-il, « tomba sur la toison virginale et s'y imbiba sans bruit ; » toute la divinité se cacha dans notre chair comme l'eau

potest, nisi immensum illud sit, quo est repletum. Maria autem vas immensissimum fuit, ex quo illum, qui cœlo major est continere potuit ; et si capacitate tanta fuit, oportuit quod gratia illa, quæ tantam implere potuit capacitatem, esset immensa. S. Bonavent. in *Spec. Virg.*

1. Gratia es Virgo plena, quia tecum est universus gratiæ thesaurus. Chrysip. Hierosol. serm. de S. *Marco.*

2. Hac de causa factum est ut gratia plena appellata sis, utpote qui omni gratia abundares. S. Athan. serm. *de Deipara.*

3. Totius divinæ gratiæ Charismate plena fuit. S. Petr. Damian. apud Kiselium.

4. Tanta (gratiæ) profunditas et magnitudo fuit in Maria, ut ipsa bene mare plenum dici possit ; sicut in mari aquarum, sic in Maria congregationes sunt gratiarum. S. Bonavent. in *Specul. Virg.*

5. Maria interpretatur mare, quia sicut nullus valet guttas maris dinumerare, sic gratiæ excellentiam, gloriamque Mariæ, nullus valet exprimere. Dionys. Carthus. lib. III *de Laud. Virg.* art. 3.

6. Quid grandius Virgine Maria, quæ magnitudinem summæ divinitatis intra sui ventris conclusit arcanum? S. Petr. Damian. Serm. L, *de Nativ. Deiparæ.*

7. Quid illud Gedeonis vellus significat, nisi carnem virginis, cui distillantibus cœlis, tota se infudit plenitudo divinitatis, adeo ut ex hac plenitudine omnes acceperimus, qui sine illa non aliud quam terra arida sumus. S. Bernard, hom. II *sup. Missus.*

» dans une toison facile à s'en laisser pénétrer. [1] » Quelques mots de S. Bernardin de Sienne, pour clore cette série de citations : « Il était nécessaire que Marie fût élevée jusqu'à une » sorte d'égalité avec la divinité, et qu'elle fût douée de per- » fections et de grâces pour ainsi dire infinies. [2] » Ce que S. Jérôme confirme lorsqu'il dit : « Aux autres il est donné de par- » ticiper dans une certaine mesure à la grâce ; mais la pléni- » tude de la grâce se déversa tout entière en Marie. [3] » Telle est la cause des titres innombrables que l'on donne à Marie. Elle est, dit-on, le trésor de la grâce, la source d'où jaillit la grâce, le sanctuaire de la grâce, le soleil et la lune de la grâce, la pierre précieuse de la grâce, la grâce des grâces, l'arbre, l'arche, l'auteur, la clef, la couronne, l'honneur, la douceur et le goût, la fille, la reine, et la mère de la grâce.

Toutes ces diverses louanges données à Marie n'exaltent pas seulement la grandeur des grâces qu'elle a reçues de Dieu, mais elles nous font comprendre qu'elle les a reçues pour nous y faire participer. Si c'est une fontaine, on peut donc y puiser ; si c'est un fleuve, une mer, un trésor infini nous pouvons y puiser sans cesse et nous n'avons pas à craindre que ni ces eaux, ni ces richesses viennent jamais à faire défaut. Si la toison est complètement imprégnée de l'eau de la grâce, il en découle quelques filets ; l'arbre de la grâce porte nécessairement des fruits ; la clef est faite pour ouvrir ; la reine, qui est en même temps la mère, ne saurait manquer de se montrer libérale pour ses sujets et ses enfants. Voilà la première cause de l'empressement de Marie à se rendre auprès d'Elisabeth, qui portait dans son sein le petit Jean-Baptiste privé de la grâce, enfant de colère. Au moment où la Vierge bénie est entrée sous le toit d'Elisabeth, l'âme de Jean fut toute pénétrée de la grâce de Dieu ; par elle il est devenu Jean, c'est-à-dire fils de la grâce et fils de Marie. Marie fut pour lui la fontaine, le trésor de la grâce divine.

Le premier effet de la grâce est de donner la vie de l'âme. Ce mot *vie* nous rappelle que parmi les titres glorieux que l'on décerne à Marie, celui-ci est un des plus beaux : Elle est la *mère de la vie* Et cette qualité de Mère de la vie nous est une seconde explication de la hâte avec laquelle la bienheureuse Vierge s'est rendue auprès de sa cousine Elisabeth.

1. Cœlestis imber in virgineum vellus placido se infudit illapsu, et tota divinitatis unda, bibulo se nostræ carnis celavit in vellere. S. Chrysolog. serm. CXLIII.

2. Oportuit hanc elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per quamdam quasi infinitatem perfectionum et gratiarum. S. Bernardin. Sen. t. I, serm. LXI, art. 1.

3. Cœteris per partes præstatur, Mariæ vero simul se tota infudit plenitudo gratiæ. S. Hieronym. serm. *de Assumpt.*

S. Bonaventure nomme Marie « la mère et la nourrice de la » vie. » S. Basile de Séleucie, « le Paradis merveilleusement « fleuri, dans lequel l'arbre de vie a été planté. » S. Bernard, « l'arbre de vie qui seul fut digne de porter le fruit du salut. » S. Grégoire de Nazianze, « la Fleur immaculée de vie. » S. Anselme « le Vase où tous peuvent puiser la vie et le salut. » Théodotion, « la véritable Vigne qui a produit le fruit de » vie. » S. Bonaventure, « l'Arbre de vie, » et « la fontaine de » la vie sainte. » S. André de Crète, « le Fleuve de vie éter- » nelle. » Richard de S. Laurent, « le puits d'eau toujours » vive. » Hesychius, « l'Etoile de vie. » D'autres, « la Veine de vie. » Guerric, « la Terre bénie qui, grâce à la rosée du ciel, a » germé le Sauveur et procure aux mortels l'aliment de l'éter- » nelle vie. » On pourrait citer un grand nombre d'autres Pères qui donnent à la bienheureuse Vierge les noms de Chemin de la vie, Racine de la vie, Maîtresse de la vie, Exorde de la vie, Protectrice de la vie, Etendard de la vie, Vie aimable et désirable. Et pourquoi tous ces titres sinon parce que la Vierge Mère de Dieu a conçu dans son sein Celui qui a dit de lui-même : « Je suis la vie éternelle. » *Ego sum vita æterna.*

En est-il donc ainsi, ô la plus admirable des Vierges ? Etes-vous ce paradis, cet arbre, cette vigne de vie ? Oh ! puisque vous l'êtes, levez-vous ; allez en toute hâte trouver votre cousine Elisabeth dans le sein de laquelle Jean existe misérablement, n'ayant pas la vie de la grâce et portant dans son âme la mort du péché. Le précurseur de votre Fils a tant besoin de vous voir, ô Mère de la vie, pour qu'il soit digne de ce nom de Jean, pour qu'il soit votre fils et fils de la grâce. Et voilà pourquoi Marie mit tant de hâte à son départ.

Etes-vous, ô la plus belle des vierges, la fontaine, le puits, la source jaillissante, le fleuve de vie ? Allez donc ; marchez avec rapidité. L'âme de Jean est une terre aride, desséchée par le feu du péché originel : cette terre désire votre présence pour s'abreuver des eaux de la grâce, et puiser la vie en vous.

Etes-vous, ô Marie, l'étoile de vie ? levez-vous, allez, entrez dans la demeure de Zacharie pour que, sous votre bienfaisante influence, le petit Jean commence à vivre de la vie véritable. Ainsi en fut-il : Marie fut pour Jean la cause de la vie.

La lumière est une des beautés de la grâce, ou plutôt la grâce est la plus belle des lumières. Illuminée par elle, l'âme paraît belle aux yeux de Dieu. C'est la troisième qualité de Marie que cette fête nous invite particulièrement à célébrer. Nous n'en dirons qu'un mot pour n'être pas obligé de trop abréger la suite de ce discours.

De même que Marie est la mère de la grâce et de la vie,

elle est aussi la mère de la lumière. C'est pourquoi l'Epoux des Cantiques la compare à la lune, à l'aurore, au soleil. Cette lune est si belle, cette aurore si éclatante, ce soleil si resplendissant que S. Pierre Damien ne craint pas d'appeler Marie « la splendeur de la lumière éternelle : » *Candorem lucis æternæ*. S. Bonaventure dit qu'elle est « le rayon de la divinité : » *Radium divinitatis*. Tertullien, « la fleur de la lumière. » *Florem lucis*. Jean Géomètre, « la vierge porte-lumière. » *Virginem luciferam*. Guillaume de Paris, « la mère du jour. » *Matrem diei*. S. Bonaventure, « le Palais du soleil. » *Aulam solis*. Jean Géomètre, « le char d'or du soleil. » *Auream rhedam solis*. S. Germain, « la lumière de ceux qui gisent dans les ténèbres. » *Splendorem jacentium in tenebris*.

Vous êtes donc cette lumière, ô Marie? Oh ! puisque vous l'êtes, levez-vous ; allez au plus vite auprès d'Élisabeth dont le fils Jean qui n'est pas encore né, gît au milieu des ténèbres les plus épaisses. Vous êtes la mère de la lumière? allez à lui pour qu'il devienne enfant de la lumière. Vous êtes le soleil, l'aurore, la lune? allez à lui ; parcourez en toute hâte la contrée montagneuse de la Judée qui vous sépare de lui, afin de l'illuminer de vos rayons, afin d'être pour lui l'étoile du matin.

O Vierge, vous êtes le char d'or qui porte le soleil, ce soleil, éternel qui n'est autre que le Fils de Dieu, que vous possédez dans votre sein virginal? Levez-vous ; allez à Jean pour que vous-même l'illuminiez comme un véritable soleil, mais aussi pour que votre soleil à vous, votre Fils bien-aimé, l'illumine.

Et voilà ce qui fut accompli lorsque Marie, l'aurore incomparable, la mère de la lumière, entra avec son soleil dans la demeure d'Élisabeth : Jean devint aussitôt le fils de la grâce, le fils de la vie, le fils de la lumière, le fils de Marie.

Enfin il est dit de Marie, et c'est là le quatrième titre que nous voulons glorifier aujourd'hui en elle, qu'elle est la Mère de la joie, un paradis de volupté.

La grâce, la vie et la lumière amènent la joie avec elles. Ecoutez ce qu'enseignent les Pères. S. Pierre Damien dit dans un sermon sur l'Annonciation : « Le sein de la Vierge est l'u» nique sanctuaire de la joie véritable [1]. » Chrysippe de Jérusalem, s'exprime ainsi : « Réjouissez-vous, Vierge pleine de » grâce, réjouissez-vous, car c'est bien à vous qu'il appartient » de vous livrer à la joie et à l'allégresse, puisque le trésor » qui renferme toute joie est avec vous. [2] » S. Jean Damas-

1. Non est locus voluptatis nisi uterus Virginis. S. Petr. Dam. serm. *de Annunt.*

2. Ave gratia plena ; ave, tuum enim est revera avere et gaudere, quia tecum est universus lætitiæ thesaurus. Chrysipp. Hierosol.

cène adresse à Marie des paroles à peu près semblables : « Réjouissez-vous, océan inépuisable de la joie, vous qui seule » dissipez toute tristesse [1]. » S. Bernard donne à Marie les noms de vie et de douceur : *Vita, Dulcedo*. Blosius, dit qu'elle est « un jardin fermé, tout verdoyant de célestes délices. [2] » S. Méthode la compare à un lieu ombragé extrêmement agréable à l'Esprit-Saint, où les élus de Dieu jouissent de merveilleuses consolations [3]. Dans le Cantique des Cantiques, les filles de Jérusalem disent que l'Epouse est « comblée de délices, » *Deliciis affluens* et dans les litanies de la T. S. V. l'Eglise lui donne le nom de « Cause de notre joie : » *Causa nostræ lætitiæ*. O Vierge, vous êtes la mère de toute joie, et Jean est plongé dans une profonde tristesse. Levez-vous donc ; allez en toute hâte ; faites qu'il se réjouisse, qu'il apprenne par expérience que vous êtes la douceur, la mère de la joie. — Et il en fut ainsi. A peine Marie avait-elle franchi le seuil de la maison de Zacharie qu'Elisabeth fut transportée d'allégresse ; l'enfant tressaillit de bonheur dans son sein ; il y eut de la joie pour tous.

Félicitons Elisabeth, félicitons Jean du bonheur que Marie s'est empressée de leur apporter, mais souvenez-vous, mes chers auditeurs, que ces quatre titres que nous venons de considérer un instant en Marie, sont autant d'aiguillons qui nous pressent d'aimer l'auguste Mère de Dieu et de lui rendre un culte digne d'elle. Vous surtout qui avez péché, quel puissant motif n'y trouvez-vous pas de vous réfugier au plus tôt, avec la plus vive confiance, sous la protection de Marie ! Vos âmes sont enfoncées dans la boue honteuse du vice ; elles sont privées du précieux ornement de la grâce : courez à Marie, elle est la mère de la grâce. Vos âmes ont reçu les cruelles blessures du péché qui donnent la mort à l'âme, et quelle mort ? une mort éternelle ! courez à Marie, elle est la Mère de la vie. Vous êtes plongés dans d'épaisses ténèbres : courez à Marie, elle est la mère de la lumière. Vous êtes en proie au doute, à la crainte, aux angoisses, aux maux de toute sorte : courez à Marie, elle est la mère de la joie.

Un jour un prédicateur éminent, dans un sermon prononcé en présence de l'empereur Albert Ier, posa cette question : Est-il possible aux grands de se sauver? On comprend avec quelle attention l'auditoire écouta le pour et le contre. Je pose, en ce moment, la même question, en y changeant un mot, et je

1. Gaude inexaustum gaudii pelagus, unica mœroris obliteratio. S. Damascen. Orat. *de Assumpt.*

2. Hortus conclusus virens cœlestibus deliciis. Blosius, apud Kisel.

3. Umbraculum amœnissimum Spiritus Sancti, quo electi Dei mirabiliter recreantur. Method. *ibid.*

dis: Est-il possible aux pécheurs de se sauver? Il est certain que leur salut est difficile. Ils sont enfants de colère; ils ont mérité la mort éternelle; la bonté de Dieu ne leur doit aucun de ces secours efficaces qui sont nécessaires pour la conversion: le plus souvent les péchés engendrent de mauvaises habitudes et endurcissent le cœur, maladie dont la guérison est très difficile. On peut donc répondre à la question posée que le salut présente pour les pécheurs de grandes difficultés, des difficultés pour ainsi dire insurmontables si l'on considère uniquement la justice divine. Mais il y a aussi sa miséricorde et c'est à la divine miséricorde que je vous engage à recourir. Oui, les pécheurs peuvent être sauvés, mais à la condition d'employer certains moyens indispensables. Le premier de ces moyens est un culte, un amour particulier pour la bienheureuse Vierge Marie. Le pécheur ne peut être sauvé sans la grâce, et où la trouvera-t-il, sinon auprès de la Mère de la grâce?

II. — *Marie bénie entre toutes les femmes.*

Ne nous étonnons pas, si sainte Elisabeth proclame que Marie est bénie: *Benedicta tu.* Elle a droit à ce titre, parce que, mère féconde, elle porte un fruit béni dans son sein, et que cependant elle n'a pas cessé d'être la plus parfaite et la plus pure des vierges, bénédiction particulière, que nulle autre n'a reçue ni ne recevra jamais. Elle est bénie, parce que la malédiction introduite par Eve a été complètement détruite par la bénédiction de cette auguste Vierge; parce qu'elle a retrouvé la grâce que la première femme avait perdue: « Tout ce qu'Eve avait com-» muniqué de malédiction, la bénédiction de Marie l'a fait dis-» paraître [1], » dit S. Jérôme. C'est pourquoi on doit lui appliquer ces paroles du livre de Judith: « Vous êtes bénie, vous ma » fille, par le Seigneur Dieu très-haut, plus que toutes les fem-» mes sur la terre: » *Benedicta es tu filia a Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram* [2]. S. Augustin dit que Marie est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle a enfanté la vie [3]. S. Bernard s'écrie: « O Vierge bénie! par vous le » pardon est accordé aux coupables, la guérison aux malades, » la grâce aux justes, la joie aux anges, la gloire aux saints [4] ». Il dit encore: « Oui, c'est bien elle la Vierge bénie, à cause » des miséricordes sans nombre que l'homme reçoit par elle [5] ».

1. Quidquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ. S. Hieronym. serm. *de Assumpt.* — 2. *Judith.* xiii, 23.

3. Benedicta est quæ vitam peperit. *S. August.* apud Kisel.

4. O virgo benedicta, per te datur reis venia, ægris medela, justis gratia, angelis lætitia, sanctis gloria. S. Bernard. *ibid.*

5. O revera benedicta, pro multiplici misericordia, quam homo recepit ab ea. Id. *ibid.*

Citons enfin cet autre texte de S. Augustin: « O Vierge bé» nie! toute créature est bénie par votre bénédiction [1] ».

Vous êtes bénie, ô Marie, à cause de la grâce que vous avez trouvée; bénie à cause de la prérogative que vous avez méritée; bénie à cause de la miséricorde que vous avez enfantée; bénie à cause de la gloire que vous avez acquise.

Après avoir déclaré que la mère est bénie, Elisabeth proclame aussi la bénédiction du Fils; elle dit: « Le fruit de vos » entrailles est béni: » *Et benedictus fructus ventris tui.* Elisabeth ne pouvait pas mieux dire. Longtemps avant elle, le prophète Isaïe avait parlé de ce fruit béni. Voici ses paroles: « Le germe » du Seigneur sera dans la magnificence et la gloire; et le fruit » de la terre s'élèvera [2], » fruit délicieux par sa beauté et le charme inexprimable de son parfum. On lit dans l'Ecclésiastique: « Semblable à une vigne, j'ai produit des fruits d'une odeur » suave: » *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris* [3]. Voilà pour le parfum de ce fruit divin; et il est écrit dans le Cantique des cantiques: « Son fruit est doux à mon palais: *Fructus ejus dulcis gutturi meo* [4] ». S. Bernard dit que le fruit d'un arbre est d'autant plus agréable qu'il sort d'une branche plus élevée: puisque vous seul, ô Jésus, êtes élevé au-dessus de toutes choses, vous seul êtes donc ce fruit dont la douceur ne connaît pas d'égale; vous êtes un fruit sublime, un fruit délicieux, un fruit aux vertus incomparables; vous êtes le fruit de salut hors duquel il n'y a pas de salut, selon cette parole du chef des Apôtres, au livre des Actes: « Nul autre nom n'a été donné sous le ciel » aux hommes, par lequel nous devions être sauvés: » *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* [5]. Et quel est ce nom? S. Pierre l'avait dit d'abord: le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ: *In nomine Domini nostri Jesus Christi* [6]. « Il n'y a pas de salut dans le » monde, sinon en celui que la Vierge a enfanté. Elle a porté le » fruit du salut et elle est ainsi l'arbre du salut [7] », dit S. Anselme. Le Fils est l'arbre de vie à jamais béni; la mère est le paradis béni dans lequel a poussé cet arbre. Le Fils est la vigne à jamais bénie; la mère est le terrain béni où la vigne a été plantée. Le Fils est la grappe bénie de raisin; la mère est le cep. Le Fils est le champ, la mère est la rose. Le Fils est le lis; la mère est la racine d'où sort la tige, et la tige

1. O Virgo benedicta, per tuam benedictionem benedicitur omnis creatura. S. Augustin. *ibid.*

2. Germen Domini in magnificentia et gloria, et fructus terræ sublimis. *Isa.* iv, 2. — 3. *Eccli.* xxiv, 23. — 4. *Cant.* ii, 3. — 5. *Act.* iv, 12. — 6. *Id.* ib. 10.

7. Non est salus in mundo nisi quam peperit Virgo, et sic ipsa est arbor salutaris, quæ fructum portavit salutis. S. Anselm. apud Kisel.

sur laquelle la fleur s'épanouit. La mère est l'arche d'alliance; le Fils est la manne. La mère est le temple; le Fils est l'autel. La mère est l'œil, le Fils est la pupille. La mère est la porte, le Fils la clef bénie à jamais. Heureux donc et trois fois heureux l'enfant qu'Elisabeth portait encore dans son sein. Il participa à la douceur ineffable de toutes les bénédictions de Jésus et de Marie. Il vit la porte du ciel et il en vit la clef d'or; il vit l'œil et la pupille, le temple et l'autel, l'arche et la manne, le rameau et la fleur, le champ et la rose, le lis, l'arbre, la branche, le raisin, la vigne: en un mot il vit Jésus et Marie.

En entendant Elisabeth la proclamer bénie entre toutes les femmes, et rendre témoignage à la divinité du fruit béni de ses entrailles, la bienheureuse Vierge Marie exprima les sentiments dont elle était pénétrée, dans un admirable cantique, le plus beau que contiennent nos Saints Livres. Autrefois Marie, sœur de Moïse, Débora, Judith, et la mère du prophète Samuel avaient célébré, par des cantiques, les merveilles que le Seigneur avait faites en faveur de son peuple. Ces illustres femmes n'étaient que de pâles images de la Mère de Dieu, et leurs cantiques un prélude du *Magnificat* dans lequel Marie reporte vers Dieu seul toutes les grandes choses opérées en elle. Vous me glorifiez, dit-elle à Elisabeth, mais c'est Dieu seul que glorifie mon âme. Et comment le glorifie-t-elle ? Elle ne prétend pas ajouter à la gloire infinie qu'il possède en lui-même, mais elle proclame sa grandeur et sa gloire : *Magnificat anima mea Dominum* : « Mon âme, glorifie le Seigneur. » Comme au jour de l'Annonciation, elle se dit son humble servante. Elle proclame qu'il est le Dieu qui sauve, le Dieu tout-puissant, le Dieu saint. Elle accomplit ce que recommande le Sage : « Bénissez le Seigneur et exaltez-le autant que vous le pouvez : » *Benedicentes Dominum exaltate illum quantum potestis.* Transportée de joie et de reconnaissance, Marie rend grâce à Dieu de ses bienfaits, et ne pouvant les nommer tous, elle signale au moins les plus frappants : il a fait en elle de grandes choses ; il s'est montré plein de miséricorde pour elle et pour tous les hommes ; il a donné un Sauveur au monde ; il a réprimé ses ennemis ; il a rempli de bien ceux qui étaient dans le besoin.

Que l'exemple de Marie vous apprenne comment nous devons, à notre tour, glorifier Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur et sa bienheureuse Mère. Est-ce que Dieu n'a pas fait aussi de grandes choses en nous, par sa toute-puissance ? Est-ce qu'il ne nous a pas recueillis et tirés de l'abîme de notre misère? Est-ce que son nom n'est pas saint pour nous et plein de douceur ? Est-ce qu'il ne nous a pas acceptés dans sa misé-

ricorde comme ses enfants? Est-ce qu'il n'a pas donné à manger à ceux qui avaient faim, consolé les affligés, exalté les humbles? Que notre âme glorifie donc le Seigneur, et que notre esprit se réjouisse en Dieu notre salut!

Oui, c'est avec joie qu'il faut, à l'exemple de Marie, bénir le Seigneur, lui témoigner notre reconnaissance et célébrer sa gloire. Le prophète Habacuc disait : « Pour moi je me réjouirai » dans le Seigneur, et je tressaillerai d'allégresse en Dieu » mon Sauveur : « *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo* [1]. Et David avait dit avant lui : « Mes lèvres » exulteront lorsque je vous chanterai, ainsi que mon âme que » vous avez rachetée : [2] » *Exultabunt labia mea, cum cantavero tibi et anima mea quam redimisti* [3]. Ailleurs le Psalmiste disait encore : « Qu'ils offrent à Dieu un sacrifice de louange, » et qu'ils annoncent ses œuvres dans l'exultation : » *Et sacrificent sacrificium laudis; et annuntient opera ejus in exultatione* [4]. Ainsi a fait Marie. « Le premier fruit de l'Esprit-Saint » est la paix et la joie, » dit S. Basile ; « et parce que la Vierge » bienheureuse avait puisé à sa source toute la grâce de ce » divin Esprit, il était juste qu'elle s'écriât : « *Et mon esprit* » *a exulté en Dieu* [5]. » S. Ambroise, à l'occasion de ce texte du cantique de Marie, nous donne un salutaire avertissement : « L'âme de Marie glorifie le Seigneur, dit-il, et son esprit tres- » saille d'allégresse en Dieu, parce que, par son âme et par son » esprit, elle était parfaitement dévouée au Père et au Fils, Dieu » unique qu'elle adorait avec un profond et pieux amour. Que » l'âme de Marie soit en chacun de nous pour glorifier le Sei- » gneur ; que l'esprit de Marie soit en chacun de nous pour se » réjouir dans le Seigneur [6]. »

A l'œuvre donc, mes chers auditeurs. Le moment où je cesse de parler est pour vous celui de commencer à rentrer en vous-mêmes, à voir si vos âmes glorifient Dieu avec Marie ; si vous lui témoignez, comme il faut, votre reconnaissance pour tant de bienfaits dont il vous a comblés. Demandez-vous si votre esprit trouve sa joie en Dieu plus que dans le monde, dans la vérité plus que dans la vanité, dans les vertus plus que dans les vices, dans le ciel plus que dans la fange, dans les biens surnaturels plus que dans ceux d'ici-bas. Et quand

1. *Habac.* III, 18. — 2. *Ps.* LXX, 23. — 3. *Ps.* CVI, 22. — 4. *Ps.* CV, 22.

5. Primus fructus Spiritus est pax et gaudium ; quia ergo Virgo sancta totam sibi hauserat Spiritus gratiam, merito subjungit : Et exultavit spiritus meus in Deo. S. BASIL. apud KISEL.

6. Magnificat ergo anima Mariæ Dominum, et exultat spiritus ejus in Deo, eo quod anima et spiritu Patri Filioque devota, unum Deum veneratur affectu. Sit autem in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum. Sit in singulis Mariæ Spiritus, ut exultet in Deo. S. AMBROS. *In Luc.* lib. II, n° 26.

vous aurez constaté qu'il en est ainsi, glorifiez Dieu avec moi ; exaltez son saint nom à l'exemple de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. *Amen.*

CINQUIÈME SERMON

(D'après Kiselius S. J. [1])

LE SALUT ET TOUTES LES GRACES NOUS VIENNENT PAR MARIE.

Exurgens Maria abiit in montana.
Luc. II, 39.

On lit dans les récits fabuleux des anciens poètes que l'île de Crète, renommée pour sa fertilité, et célèbre dès les âges les plus reculés, fut désolée par une peste affreuse, dont rien ne pouvait arrêter les ravages. Mais, à la prière de Minerve, Jupiter envoya du ciel dans cette île Apollon, l'inventeur de la médecine, qui dit aux Crétois : « La maladie vous a affligés » d'abord, mais le salut est venu jusqu'à vous. Levez-vous » donc pauvres malheureux, et rentrez en possession de la santé » que vous avez perdue. » C'était leur dire : Habitants de l'île de Crète, Minerve, par ses prières, m'a fait descendre de mon trône sur la terre et venir à vous comme le médecin suprême. Je vous apporte un remède infaillible, mais c'est à Minerve, c'est à sa sollicitude pour vous que vous devez ma venue. En reconnaissance d'un si grand bienfait, érigez-lui une statue magnifique avec cette inscription : *Minerve unique salut des Crétois.*

Ceci n'est qu'une vaine fable ; mais on peut y voir l'image d'une grande vérité.

Le péché du premier homme avait infligé à chacun de ses descendants une blessure mortelle, beaucoup plus difficile à guérir que la peste dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais la fille bien-aimée du Père éternel, Marie, a obligé le Verbe divin par ses supplications, à descendre du sein de son Père sur la terre ; le Fils de Dieu s'est incarné dans le sein de la Vierge ! O mortels ! la maladie du péché vous a d'abord affligés ; mais le salut est venu jusqu'à vous. Levez-vous donc, pauvres malheureux et rentrez en possession de la santé première que vous aviez perdue. Lève-toi, Jean-Baptiste, à peine formé dans le sein maternel, et que les ténèbres qui t'enveloppent soient illuminées ! Voici la fille bien-aimée de Dieu, voici Marie qui apporte du ciel le céleste Médecin, celui qui doit ané-

1. Kiselius S. J. in *Nilo Mystico*. Auctar. II, serm. LXXIV, in *Festo Annunt.*

antir le poison du péché originel, celui qui dissipe les horreurs de la nuit : il t'offre le salut!

O pécheurs, qui que vous soyez, c'est à Marie que vous devez ce médecin incomparable; c'est elle qui vous l'a obtenu par ses prières. Elevez-lui donc une statue, et sur le socle gravez cette inscription : *Marie, unique salut du genre humain.* Dites, avec S. Bernard : « Je vous salue, réparatrice de l'huma» nité, je vous salue, réconciliatrice très efficace de l'univers » entier. » Nous verrons dans cette instruction combien il est juste de donner à Marie ce double titre.

Nous lisons au chapitre III^e^ des prophéties de Daniel : « Il n'est » en ce temps-ci, ni prince, ni chef, ni prophète ni holocauste, » ni sacrifice, ni oblation, ni encens, ni lieu pour offrir des » prémices devant vous afin que nous puissions obtenir votre » miséricorde.[1] » Telle était la triste condition, non seulement des captifs à Babylone, mais de l'univers entier, avant la venue du Messie. O petit Jean-Baptiste, tu n'as pas encore vu le jour et déjà ton âme est couverte de la lèpre hideuse du péché originel; elle est captive de Satan; elle est chargée de chaînes intolérables; il n'y a pas eu de chef, de prince, de prophète qui pût te délivrer d'un si misérable état. Mais reprends courage, si tu as été jusqu'ici la proie de la maladie et de la servitude, voici l'heure du salut et de la liberté. Marie paraît enfin ! elle porte dans son sein, le Chef, le Prince, le Prophète par excellence; elle porte l'Agneau immaculé qui se charge des péchés du monde, et les efface. — Oui, que Jean se réjouisse parce qu'au moment même où Marie salue Elisabeth, avant même sa naissance, il est délivré de la tache originelle, il est sanctifié et rempli de grâce. O petit S. Jean, il ne pouvait exister jusqu'ici ni holocauste, ni sacrifice, ni encens assez efficace pour apaiser la justice irritée de Dieu; mais voici le véritable autel d'or où brûle le pur encens, le véritable propitiatoire. Le divin Enfant Jésus dans le sein de la Vierge est le sacrifice et l'encens; il est le premier fruit de l'Arbre de vie par lequel la colère du Père céleste est calmée. Jusqu'à ce moment il n'y avait pas place pour la miséricorde : mais voici la Mère de miséricorde qui porte dans son sein le Sauveur du monde. Adore-le, car c'est de lui que vient le salut. Mortels, réjouissez-vous tous; pécheurs, tressaillez d'allégresse; malheureux, levez-vous : pour vous aussi, voici le salut. Le salut que vous aviez perdu vous est offert : empressez-vous de l'accepter. Marie porte dans son sein les prémi-

1. Non est in tempore hoc princeps et dux, et propheta; neque holocaustum, neque sacrificium, neque incensum, neque locus primitiarum coram te, ut possimus invenire misericordiam tuam. *Dan.* III, 38.

ces; elle porte le fruit le plus précieux que la terre puisse produire: elle porte l'hostie qui plaît à Dieu et qui nous le rend favorable. [1]

S. Bernard expose en ces termes ce que nous étions avant l'Incarnation, et ce que nous sommes devenus par elle : « *Nous* » *avons reçu votre miséricorde, ô mon Dieu, au milieu de votre* » *temple*. Nous étions auparavant des enfants de colère, mais » nous avons obtenu miséricorde. Comment étions-nous en- » fants de colère, et quelle miséricorde avons-nous reçue? Nous » étions des enfants d'ignorance, de lâcheté et de servitude, » et la miséricorde que nous avons reçue est une miséricorde » de sagesse, de force et de rédemption. L'ignorance de la » première femme que le serpent avait séduite, nous avait aveu- » glés : la mollesse du premier homme attiré, entraîné par sa » propre concupiscence, nous avait énervés : la malice du dé- » mon, à laquelle Dieu nous avait justement exposés, nous » avait réduits en esclavage. Voilà dans quel état nous som- » mes venus au monde. Aussi, en premier lieu, nous ignorons » complètement la voie conduisant à la sainte cité qui doit » être notre séjour : puis nous sommes si faibles, si lâches, » que, connussions-nous le chemin qui nous mène à la vie, » nous serions retenus en place, et empêchés de le suivre par » notre propre lâcheté. Enfin nous sommes réduits en escla- » vage par un tyran si méchant et si cruel, que si même nous » connaissions et nous pouvions parcourir la voie de la vie, » nous en serions empêchés par le poids accablant de notre mal- » heureuse servitude. Ne vous semble-t-il pas qu'une pareille » misère a besoin d'une compassion, et d'une miséricorde ex- » traordinaires? [2] »

O peste qui désoles affreusement le genre humain, qui donc aurait pu mettre un terme à tes ravages, guérir tes malheureuses victimes, si Marie n'avait pas introduit sur la terre le Médecin céleste, le Verbe incarné ? Lui seul, en versant pour nous son sang infiniment précieux, a cicatrisé les plaies mor-

1. *Ps.* XLVII, 10.

2. Suscepimus Deus misericordiam tuam. Eramus enim et nos natura filii iræ, sed consecuti sumus misericordiam. Cujus iræ filii, et quam misericordiam consecuti? Nempe filii ignorantiæ, ignaviæ, captivitatis; et consecuti sumus sapientiam, virtutem, redemptionem. Ignorantia mulieris seductæ excæcaverat nos ; malitia diaboli expositos juste a Deo captivaverat nos Sic ergo nascimur universi primum quidem viæ civitatis habitaculi prorsus ignari. Deinde imbecilles, et ignavi, ut et si nota nobis esset via vitæ, propria tamen præpediremur et detineremur inertia. Postremo captivi, sub pessimo, crudelissimoque tyranno, ut licet prudentes essemus atque robusti, ipsa tamen miseræ servitutis opprimeremur conditione. Numquid non misericordia et miseratione opus multa habet tanta miseria ? S. BERNARD. serm. I. *de Purificatione.*

telles de notre âme ; il a calmé la colère de Dieu irrité contre nous, et enfin il a introduit de nouveau dans le monde la miséricorde que le péché en avait exilée.

Ce bienfait de la rédemption est commun sans doute à l'humanité entière ; tous y ont part, mais, par un privilège inestimable, il fut appliqué d'une manière toute particulière à Jean-Baptiste. Il existait déjà depuis six mois dans le sein de sa mère et, comme les autres descendants du premier homme, il était enfant de colère. Mais aussitôt que Marie, portant dans son sein le divin enfant Jésus, fut entrée dans la demeure d'Elisabeth, Jean-Baptiste obtint miséricorde. Il était enfant d'ignorance, il était captif sous le joug du plus cruel tyran ; mais il reçut la lumière et la liberté. Marie fut son salut.

Je vous en conjure donc, ô vous qui êtes pécheurs, lorsque vous reconnaissez que vous êtes plongés dans des ténèbres épaisses ; lorsque les liens et les chaînes de vos péchés vous entravent et vous écrasent ; lorsque vous craignez la colère du juste Juge ; réfugiez-vous aux pieds de Marie portant le Fils de Dieu dans son sein. Elle apaisera votre juge irrité.

L'histoire nous apprend qu'Édouard, roi d'Angleterre, irrité contre la ville de Calais qui avait longtemps résisté à ses armes enfin victorieuses, résolut de la détruire avec tous ses habitants, par le feu et le glaive. Cependant une députation étant venue de la ville lui demander grâce, il consentit à épargner la ville et ses habitants, mais à cette dure condition que six des principaux citoyens seraient livrés au supplice ; leur mort rachèterait les autres ; sinon ils mourraient tous. Ce fut dans Calais une grande tristesse, des cris et des pleurs. Mais il se trouva six hommes généreux qui s'offrirent volontairement à la mort, pour le salut de la patrie commune. Ils se rendirent donc au plus tôt dans le camp d'Édouard et furent condamnés à mourir. Les grands du royaume intercédèrent pour eux et adressèrent au roi les plus vives instances. Ce serait, lui disaient-ils, un acte honteux qui déshonorerait sa victoire. Mais Édouard repoussait toutes leurs prières avec obstination : enfin la reine son épouse, sur le point d'être mère, vint se jeter à ses pieds et lui dit : « Seigneur, pour l'amour de Jésus-Christ, don-» nez-moi ces six hommes » Le roi lui répondit aussitôt : « Ils » sont à vous ; mais j'aurais voulu que vous ne fussiez pas » ici. » Édouard revint donc sur sa sentence et accorda la liberté aux généreux Calaisiens, parce qu'il aimait beaucoup son épouse.

Le roi Roxane, dit-on, avait résolu la mort d'un prisonnier de guerre, par lequel le prince son fils avait été tué dans l'ardeur du combat. Toute la cour demandait, mais en vain, la grâce du condamné. Alors la reine elle-même, unissant ses

supplications à celles des courtisans. Roxane lui dit : « O ma » femme bien-aimée, pourquoi me priez-vous pour ce prison- » nier perfide ? Les blessures de mon fils qui est aussi le » vôtre, réclament impérieusement sa mort. » — La reine lui répondit modestement : « O roi, si ces blessures excitent votre » colère, par l'enfant que je porte et que nulle blessure n'a » atteint, j'exige votre pardon pour ce malheureux. » Ces paroles apaisèrent la colère du roi, et il fit grâce de la vie au prisonnier. L'historien Plutarque rapporte que chez les Molosses, nation barbare, le moyen le plus efficace et le plus sûr pour désarmer la colère du roi était que la reine se présentât devant lui avec son fils. Ce fut ainsi que la reine Phitia sauva la vie à l'illustre général athénien Thémistocle.

O pécheurs, si vous craignez aujourd'hui la très juste colère d'un Dieu irrité contre vous ; si vous voulez être délivrés de la mort éternelle, ne vous adressez pas à quelque reine de la terre, mais réfugiez-vous auprès de Marie. Priez-la, aujourd'hui surtout qu'elle porte dans son sein le divin Enfant. Peut-être le Père éternel pourrait dire : O Marie, pourquoi m'implorez-vous pour de perfides pécheurs ? Les plaies de mon Fils qui est aussi le vôtre, crient vengeance. Il ne leur a pas suffi que mon Fils et le vôtre eût été attaché une fois à la croix ; chaque jour ils le crucifient de nouveau par leurs crimes. Pourquoi donc multipliez-vous vos prières en faveur de ces indignes pécheurs ?

Certes, de telles paroles ne seraient que justes de la part du Père Eternel. Mais admirez l'immense amour de Jésus-Christ et de Marie pour les pécheurs. Le Fils montre au Père son côté percé et les plaies sacrées de ses pieds et de ses mains ; Marie montre le sein qui a nourri son Fils. De telles marques d'amour ne peuvent éprouver de refus. En ce jour de la Visitation, si Marie dit au Père : O Père si les plaies sacrées de votre Fils vous portent à exercer une implacable justice ; au nom du fruit divin que je porte, j'exige de vous miséricorde ; si sur le point de donner le jour à son Fils, elle se jette aux pieds du Juge suprême et lui dit : Père, par l'amour de votre Fils Jésus dont je suis la mère, donnez-moi ces pécheurs ; n'en doutez pas, quoique les plaies de Jésus-Christ crient vengeance, le Juge irrité dira : Prenez-les, ô Marie, mais j'aurais préféré que vous ne fussiez pas là. — Malgré tout il ne peut rien refuser à la Mère de Jésus, parce qu'il l'aime. Entre tous les titres glorieux que l'on décerne à Marie, il n'en est pas, à mon avis, de plus grand que celui de Mère de miséricorde, de Reine de clémence ; ce titre elle y a droit, parce qu'elle est le salut, la consolation et le refuge des pécheurs.

L'empereur romain Vespasien, qui se piquait de philosophie, proposa un jour cette question aux savants de l'empire : « Quelle est la plus glorieuse des vertus divines, et, par con- » séquent, qui est le plus grand d'entre les dieux ? » Les réponses furent différentes, selon le génie différent de ceux qui essayèrent de résoudre la question. Les guerriers trouvèrent que le courage était la plus belle des vertus, et le dieu de la guerre le plus grand des dieux, selon la maxime que leur attribue le livre de la Sagesse : « Que la force soit pour nous la loi de la justice : » *Sit fortitudo nostra lex justitiæ* [1]. Les avares donnèrent leurs suffrages au dieu des richesses, réalisant cette parole du prophète Osée : « Je suis devenu riche ; » j'ai trouvé une idole pour moi : » *Dives effectus sum ; inveni idolum mihi* [2]. Les philosophes exaltèrent la sagesse au-dessus de tout et proclamèrent Minerve, déesse de la sagesse, plus grande que tous les autres dieux du paganisme. Ils étaient, en cela, d'accord avec Salomon qui dit au livre des Proverbes : « La sagesse vaut mieux que toutes les choses les plus » précieuses : » *Melior est sapientia cunctis pretiosissimis*. Les monarques, les rois, les princes ne trouvèrent rien de comparable à la puissance. Enfin vint un adolescent qui fit voir un tableau. Ce tableau représentait un homme les bras étendus. La main droite portait cette inscription : *Promitto*, « je promets ; » la main gauche, celle-ci : *Expecto*, « j'attends ; » et on lisait sur la poitrine : *Remitto*, « je remets » ou je pardonne. Sur les vêtements de cet homme on voyait écrit, en divers endroits : *Clementia*, « Clémence. » Celui qui présentait le tableau le montrait en disant : C'est le Dieu de clémence : *Deus clementiæ*, proclamant ainsi que la vertu qui procure le plus de gloire à la divinité, son attribut le plus parfait, c'est la clémence ou la miséricorde. C'est à la clémence de Dieu que sa gloire se mesure.

Il est aisé de faire à Marie l'application de ce trait de l'histoire ancienne. La bienheureuse Mère de Dieu est ornée de toutes les vertus, et les perfections qu'il est permis de glorifier en elle sont innombrables. Mais de toutes ses vertus, quelle est celle qui mérite le plus nos éloges et notre admiration ? A laquelle de ses perfections devons-nous donner la palme ? Quelle est celle qui, par son excellence, brille à nos yeux plus que toute autre ? Je sais que quelques-uns admirent principalement sa force et son courage ; d'autres sa sagesse ; d'autres sa puissance. Pour moi, lorsque je vois Marie arriver en ce jour dans la demeure de sa cousine Elisabeth, lorsque je la vois délivrer Jean, par sa présence et par celle de son Fils, du péché, de la captivité du démon et des mille maux

1. Sap. II, 11. — 2. *Ose.* XII, 8.

qui en résultent, il me semble que sur la maison de Zacharie, resplendit en caractères d'or cette inscription : *Mère de miséricorde ! Reine de clémence ! Salut, consolation et refuge des pécheurs !* Nous lisons dans le livre de la *Cité de Dieu* par S. Augustin : « Rien ne peut faire éclater davantage la bonté de » Dieu que ce fait : Le Fils de Dieu s'est fait homme pour les » pécheurs [1] » Disons donc, et ne craignons pas de répéter bien haut que Marie, parce qu'elle est la Mère de Dieu, est en même temps « Mère de miséricorde, Mère de clémence, salut, consolation et refuge des pécheurs. »

Combien S. Jean-Baptiste doit de reconnaissance à la bienheureuse Vierge Marie qui, aussitôt après l'accomplissement du grand mystère de l'Incarnation, portant le Fils de Dieu dans son sein, a bien voulu le visiter ! Rupert enseigne que toutes les grâces, toutes les vertus infuses que Jean-Baptiste reçut, toutes les opérations célestes dont il fut l'objet avant sa naissance, tout lui vint du sein de Marie comme du paradis où Dieu trouve ses délices. Grâce à la Vierge bénie, les épines, les ronces, le venin du péché originel ont fait place aux parfums les plus purs et les plus précieux, le cypre avec le nard, le crocus et le cinnamome, le baume et l'aloës, c'est-à-dire, à la grâce sanctifiante, aux sept dons du Saint-Esprit, à toutes les faveurs célestes. Aussi l'heureux enfant tressaillit-il d'allégresse dans le sein de sa mère.

Ce fut pour S. Jean-Baptiste une grâce bien extraordinaire d'être comblé de tant de dons dès avant sa naissance, et particulièrement d'être délivré du péché originel par l'entremise de Marie. Mais vous, pécheurs, qui actuellement gisez captifs et chargés des lourdes chaînes du péché mortel ; vous que menace le danger d'être traînés subitement devant le tribunal de votre Juge : qui vous délivrera de votre dure captivité ? Qui apaisera votre Juge ? Allez, allez à Marie ! réfugiez-vous auprès de la Mère de miséricorde, de la Reine de clémence, de celle qui est le salut, la consolation et le refuge des pécheurs. Jésus-Christ Sauveur et Rédempteur du monde ne nous a-t-il pas enseigné du haut de sa croix, quelques moments avant sa mort, que nous pouvons le faire avec la plus entière confiance ?

Les SS. Pères demandent pourquoi Jésus sur la croix inclina d'abord la tête et rendit ensuite le dernier soupir, ce que nota soigneusement le disciple bien-aimé qui était avec Marie au pied de la croix, en cet instant solennel. Tertullien pense que Notre-Seigneur voulut marquer ainsi combien était grand son amour pour ses bourreaux et pour les Juifs blasphémateurs qui entouraient sa croix. Son corps adorable était atta-

1. Gratia Dei non potest gratius commendari, quam quod Filius Dei, pro peccatore induerit hominem. S. Augustin. *De Civitate Dei*, lib. I, cap. xxix.

ché à la croix et rendu immobile par les clous qui transperçaient ses pieds et ses mains. Il ne pouvait donc pas donner à ses ennemis le baiser de paix : il fit ce qu'il put ; il inclina la tête et montra qu'il était tout prêt à communiquer son esprit à l'univers entier, même aux impies, même à ceux qui avaient demandé sa mort et qui l'avaient crucifié. D'autres préfèrent une explication différente. Ils disent qu'en inclinant la tête, Jésus montra à Longin, le soldat romain qui devait le transpercer d'un coup de lance, que dans son côté et dans son cœur était caché le trésor infiniment précieux de l'eau et du sang, c'est-à-dire, du sacrement de Baptême et de l'Eucharistie, et qu'il l'invita par cette inclinaison à percer son côté, pour mettre à jour un si grand trésor. S. Jean nous apprend que Longin ne manqua pas de le faire ; il dit : « Un des sol-» dats ouvrit son côté avec une lance, et aussitôt il en sortit » du sang et de l'eau : » *Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua* [1]. C'est S. Epiphane qui donne cette explication.

Mais sans nous arrêter plus longtemps à ces pieux commentaires, qui sans doute ont leur raison d'être, il en est un autre qui nous plaît davantage et que nous empruntons au Cardinal Hugues. D'après ce saint et savant écrivain, Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut, par ce mouvement significatif, désigner Marie sa très sainte Mère comme la source intarissable de toute miséricorde et de toute piété, comme la dispensatrice libérale de toutes les indulgences et de tous les pardons. Il marquait, par ce signe, que la très sainte Trinité l'établissait la reine de la miséricorde. Le très bon et très miséricordieux Jésus, dont le corps adorable était tout déchiré par la flagellation, avait crié vers son Père ; il avait demandé pardon et miséricorde, non seulement pour les Juifs déicides, mais pour tous les pécheurs de l'univers entier : « Mon Père, » avait-il dit, « pardonnez-leur, car ils ne savent » pas ce qu'ils font : » *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt* [2]. Mais le Père éternel n'avait pas consenti à accorder ce pardon ; aussi Jésus se plaignit-il à lui en disant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné ! [3] » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* ! Et sentant approcher le dernier moment de sa vie, il indiqua au monde, en inclinant sa tête bénie, le suprême refuge de miséricorde. Comme s'il disait : O homme ! pour le moment, je ne suis pas exaucé par mon Père ; mais je sors de cette vie pour retourner à mon Père, par qui je dois être investi des fonctions de juge suprême. En qualité de juge, il ne me sera permis de pardonner à aucun pécheur. Cependant je n'oublie pas mon

1. *Joan.* XIX, 34. — 2. *Luc.* XXIII, 54. — 3. *Matth.* XXVII, 46.

amour pour vous: je vous laisse ma Mère, je vous laisse Marie: sa piété et sa bonté ineffable seront votre refuge, et je vous la désigne en inclinant la tête. Je vous le dis : allez à ma mère; c'est elle qui pourra vous obtenir miséricorde de la part de mon Père. « Et la tête inclinée du côté de Marie, » il rendit l'esprit. Implorez votre grâce par elle, semblait-il » dire; elle est l'oracle de la miséricorde [1]. » Il est dit, au Psaume centième, que le royaume de Dieu se compose de deux parties, la justice et la miséricorde : *Misericordiam et judicium cantabo tibi Domine.* Le Père éternel a divisé son royaume. Il a réservé la justice pour son Fils et pour lui, et il a remis à Marie l'exercice de la miséricorde, de sorte que l'on peut dire : Dieu a établi Marie dame de sa maison, et souveraine maîtresse de tout ce qu'il possède : *Constituit illam Dominam domus suæ, et Principem omnis possessionis suæ.* Allez donc à Marie vous tous qui avez péché; implorez par elle votre pardon : elle est l'oracle de la miséricorde.

S. Bernardin ajoute à cet enseignement le poids de sa très grave autorité. « Depuis le moment, dit-il, où la Vierge Mère » conçut dans son sein le Verbe de Dieu, elle posséda, si l'on » peut ainsi s'exprimer, une sorte de juridiction et d'autorité » sur tous les actes temporels qui procèdent du Saint-Esprit, » de sorte que nulle créature ne fut favorisée d'une grâce ou » d'une vertu, sinon par la pieuse entremise de Marie [2]. » — » Aucune grâce ne descend du ciel sur la terre, sans passer par » les mains de Marie [3]. » S. Jérôme s'exprime en ces termes dans son sermon sur l'Assomption : « La plénitude de la » grâce fut en Jésus-Christ comme dans la source d'où elle » procède; elle fut en Marie comme dans le canal qui la com- » munique [4]. » Ailleurs il dit encore : « Parce que Marie est » la Mère du Fils de Dieu qui produit le Saint-Esprit, tous » les dons, toutes les vertus, toutes les grâces de cet Esprit » divin sont transmis par ses mains à ceux qu'elle veut, quand » elle veut, comme elle veut et autant qu'elle veut [5]. »

1. Inclinato capite tradidit spiritum, ex parte Matris, quasi diceret : Per ipsam veniam petite; ipsa est oraculum misericordiæ. Hugo *Cardin.* apud Kiselium.

2. A tempore quo Virgo Mater concepit in utero Verbum Dei, quamdam ut sic dicam, jurisdictionem, et auctoritatem obtinuit, in omni Spiritus Sancti processione temporali : ita quod nulla creatura, aliquam obtinuit gratiam, vel virtutem, nisi secundum ipsius piæ matris dispensationem. S. Bernardin. lib. *de Exalt. Virg.* art. II, cap. 8.

3. Nulla gratia venit de cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ. S. Bernard. apud Kiselium.

4. In Christo fuit plenitudo gratiæ, tanquam in capite influente; in Maria vero sicut in collo transfundente S. Hieron. serm. *de Assumpt.*

5. Quia talis est Mater Filii Dei, qui producit Spiritum Sanctum, ideo omnia dona, virtutes, et gratiæ ipsius Spiritus Sancti, quibus vult, quando vult, quomodo vult, et quantum vult, per manus ipsius administrantur. Id. *ibid.*

Admirez, mes chers auditeurs, l'empressement et la libéralité avec lesquels la bienheureuse Vierge Marie usa, en faveur de S. Jean-Baptiste, du pouvoir de distribuer les grâces de Dieu qui lui étaient confiées ; mais ne vous contentez pas de vous étonner de ce qu'elle a fait pour d'autres, recourez vous-mêmes à sa libéralité et à sa miséricorde. Ne craignez pas de vous approcher d'elle et de l'importuner par vos prières ; n'est-elle pas votre mère, et n'avez-vous pas besoin de son secours ? Dites-lui, disons-lui tous avec S. Germain de Constantinople : « O vierge très sainte, personne n'est sauvé que par » vous. O vierge très pure, personne n'est délivré du mal que » par vous. O Vierge très chaste, personne ne reçoit quelque » don que par vous. O vierge très digne d'honneur, personne » n'obtient que par vous grâce et miséricorde [1] ! » Ainsi » soit-il.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

ORIGÈNE. — 253

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DU JOUR (VIII in *Lucam*).

1° Les grands viennent vers les petits, les parfaits vers les imparfaits pour que ceux-ci tirent quelque profit de cette visite. C'est ainsi que le Sauveur vient vers Jean pour sanctifier son baptême ; c'est ainsi que Marie se hâte après l'Incarnation, de se rendre auprès d'Elisabeth, pour que Jésus confère à Jean sa dignité de précurseur et de prophète.

2° Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit en même temps que Jean fut sanctifié dans son sein. Ce ne fut pas à cause d'elle, mais à cause de son Fils qu'elle reçut cette grâce. Marie fut de même remplie du Saint-Esprit, à cause du Fils de Dieu qui s'incarnait en elle.

Elisabeth inspirée par l'Esprit de Dieu s'écrie : *Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni.* Elle ajoute : *Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi ?* Elle n'ignorait pas que ce fût par la volonté expresse de Dieu ; mais elle était profondément humble et elle disait : Quel bien ai-je fait ? quels sont mes mérites pour que Dieu m'accorde une faveur si grande ? En même temps que la mère témoignait son humble reconnaissance, l'enfant qu'elle portait reconnaissait la présence du Sauveur à la voix de Marie ; il était sanctifié et il tressaillait de bonheur.

3° Elisabeth proclame Marie bienheureuse parce qu'elle a

1. Nullus est qui salvus fiat, nisi per te Virgo sanctissima ! Nemo est qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima ! Nemo est cui donum concedatur, nisi par te, o castissima ! Nemo est cujus misereatur gratia, nisi per te o honestissima. S. GERMAN. CONST. apud KISEL.

cru. Bienheureux aussi sont tous ceux qui croient simplement comme elle à la parole de Dieu.

SECONDE HOMÉLIE.

1° Elisabeth a prophétisé avant la naissance de son fils : Marie prophétise aussi avant la naissance de Jésus. Autrefois le péché était arrivé par la femme jusqu'à l'homme; aujourd'hui c'est le salut qui arrive par la même voie. Les femmes peuvent donc hardiment entrer dans la voie du salut, et marcher sur les traces de Marie et d'Elisabeth.

2° L'âme de Marie glorifie le Seigneur et son esprit se réjouit en Dieu son salut. C'est le même acte, la même louange exprimée sous deux formes différentes. Mais comment glorifier, ou plutôt *magnifier*, c'est-à-dire rendre grand, celui dont la grandeur est infinie et ne peut ni croître, ni décroître?

Notre âme est faite à la ressemblance de Dieu, ou plutôt de la première et principale image de Dieu, qui est Jésus-Christ. Il nous appartient de conformer plus ou moins fidèlement notre âme à cette première image. Nous pouvons la rendre grande, belle, splendide, ou la laisser imparfaite, la défigurer, la souiller. Dans le premier cas, Dieu est glorifié, grandi dans son image qui est notre âme. Mais de même qu'il croît en nous par la vertu, il y décroît par le péché.

3° Nous pouvons même transformer l'image de Dieu qui est en nous, en l'image monstrueuse du serpent infernal, si au lieu de pratiquer la vertu nous nous livrons au vice. L'âme de Marie glorifie d'abord le Seigneur dont elle est l'image parfaite, et ensuite son esprit se réjouit en Dieu. Nous ne pouvons nous réjouir en Dieu que si nous avons travaillé d'abord efficacement à lui ressembler.

SAINT AMBROISE. — 397

EXPOSITION DE L'ÉVANGILE SELON S. LUC (lib. II.)

Ceux qui demandent que l'on ait foi en leur parole, doivent commencer par prouver qu'ils méritent cette confiance. L'ange envoyé pour annoncer à Marie sa conception virginale, lui apprend donc qu'Elisabeth déjà très âgée et stérile va devenir bientôt mère. Marie reçoit avec reconnaissance et avec joie cette heureuse nouvelle. L'esprit de Dieu ne connaît pas de retard; elle part au plus tôt pour le pays des montagnes. Où peut aller avec tant de hâte celle que le Saint-Esprit conduit, sinon vers les hauteurs?

2° L'exemple de Marie enseigne avec quelle diligence il faut s'acquitter des devoirs d'amitié et de charité envers le prochain. Elle montre aux vierges qu'elles ne doivent sortir de leur demeure que poussées par un devoir urgent, et s'acquitter pleinement de la tâche qui leur est imposée. Marie resta trois mois auprès d'Elisabeth, c'est-à-dire aussi longtemps que sa présence fut nécessaire à sa vénérable parente.

3° Marie donne aussi un admirable exemple d'humilité. Il convient qu'une vierge soit d'autant plus humble que sa chasteté est plus grande. Aussi combien est grande l'humilité de Marie mère de Dieu et supérieure à toute créature! Comme elle éclate dans la visite qu'elle rend à sa cousine!

4° L'entrevue des deux saintes femmes est accompagnée de prodiges admirables. Elisabeth entend la voix de Marie et l'enfant qu'elle porte tressaille de joie dans son sein. Elisabeth entend Marie, et Jean, le Seigneur. Il ressent le premier l'effet de sa grâce; il est rempli du Saint-Esprit, et sa mère l'est après lui. Elisabeth proclame que Marie est bénie entre les femmes et que le fruit de son sein est béni. Ce fruit c'est la fleur que produit la tige sortie de la racine de Jessé. Elisabeth admire que la Mère du Seigneur soit venue vers elle. Comprenant le prix d'une telle faveur, elle en témoigne sa reconnaissance. Elle félicite Marie et la dit bienheureuse d'avoir cru à la parole de Dieu. Heureux ceux qui imitent Marie et qui croient comme elle à cette divine parole. Ils conçoivent, eux aussi, le Verbe de Dieu dans leur âme, et l'enfantent par leurs œuvres.

5° Que chacun ait en soi l'âme de Marie pour glorifier le Seigneur; que chacun ait l'esprit de Marie pour se réjouir en Dieu. Le Christ n'eut qu'une seule mère selon la chair, mais il peut être le fruit de tous par la foi. Toute âme conçoit le Verbe de Dieu si elle est vraiment pure, et peut avec Marie glorifier Dieu et se réjouir en lui. Quiconque fait le bien, grandit le Seigneur dans son âme qui en est l'image, et se grandit soi-même, en participant à la grandeur infinie de Dieu [1].

1. Sit in singulis Mariæ anima, et magnificet Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, et exultet in Deo. Nam etsi secundum carnem una Mater est Christi, secundum fidem tamen omnium fructus est Christus. Omnis enim anima concipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis a vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat. Quæcumque igitur talis esse poterit anima, Mariæ magnificavit Dominum, sicut alibi legistis : *Magnificate Dominum mecum* (Ps. XXXXIII, 4). Non quod Domino aliquid humana voce possit adjungi, sed quia magnificatur in nobis. S. AMBR. *ibid.*

ANONYME DE JÉRUSALEM

EXPOSITION DE L'ÉVANGILE.

1° Les faits sont la preuve de la véracité des paroles. La bienheureuse Vierge Marie crut à la parole de l'ange qui lui disait que sa cousine Elisabeth allait bientôt donner le jour à un fils. Si elle n'avait pas cru tout ce que l'ange lui avait dit, et en particulier ce fait miraculeux, elle ne serait pas allée aussitôt dans les montagnes de la Judée, pour féliciter sa parente et lui rendre tous les services dont elle avait besoin. Le voyage de Marie prouve qu'elle avait foi en la parole du messager céleste, et l'état dans lequel elle trouva Elisabeth, lui fut une preuve qu'elle avait eu pleinement raison de croire.

Elle arriva donc dans la *demeure de Zacharie*, dit l'Evangile, et non dans la demeure d'Elisabeth, parce que le maître de la maison est l'homme et non la femme.

2° L'ange avait dit à Zacharie que le fils qui lui naîtrait serait rempli du Saint-Esprit, dès le sein de sa mère. La prophétie s'accomplit par l'entremise de Marie. Le Verbe divin qui repose dans le sein de la Vierge se sert de la salutation qu'elle adresse à sa vénérable parente, comme d'un sacrement, pour communiquer la grâce et l'esprit de prophétie à Jean, qui adore le Seigneur et tressaille de joie en sa présence, à un âge où les autres enfants sont dans l'impossibilité absolue de rien connaître. Il n'avait pas pu voir encore son père ni sa mère, que déjà il voyait Dieu, le connaissait et se réjouissait en sa présence.

3° Elisabeth aussi fut remplie de l'Esprit saint et prophétisa. Elle adresse à Marie une grande louange, lorsqu'elle lui dit : *Vous êtes bénie entre les femmes.* C'est l'Esprit saint qui parle par sa bouche, c'est lui qui proclame que la bénédiction repose sur Marie et de là s'étendra à tout son sexe, au lieu de la malédiction encourue par suite de la chute originelle. Le Verbe de Dieu, en se préparant une demeure dans le sein de Marie, avait nécessairement béni cette auguste Vierge. Il fallait qu'elle fût digne de lui et que rien en elle ne pût blesser ni contrister son regard.

4° Elisabeth ajoute que le fruit du sein de Marie est béni. Sans doute, il est béni éternellement puisqu'il est Dieu. Il est béni aussi comme homme, parce qu'il naîtra sans causer à sa mère les douleurs, résultat de la malédiction originelle. Ce n'est pas pour Marie et pour son Fils qu'il a été dit : *Vous enfanterez dans la douleur.*

Ce Fils de Marie est véritablement son Fils. La chair dont le Verbe divin naît revêtu, il ne l'a pas apportée du ciel, mais

empruntée à la chair même de la Vierge bénie. Il est même plus parfaitement son fils que les autres enfants ne le sont de leurs mères, parce qu'il doit tout à elle seule, et qu'aucun père sur la terre n'a concouru à sa naissance.

5° Elisabeth inspirée par le souffle prophétique appelle Marie la Mère de son Sauveur; elle reconnaît sa sublime dignité de Mère de Dieu et elle s'étonne de recevoir sa visite. Est-ce la coutume que le maître vienne visiter son humble serviteur? Mais elle comprend que c'est un pur effet de la clémence et de la miséricorde infinie de Dieu. N'est-ce pas cette miséricorde qui a fait incliner les cieux vers la terre, pour que le Verbe divin descende jusqu'à nous? Comment s'étonner que Marie qui le porte dans son sein, imite sa bonté et sa condescendance?

6° Marie est dite bienheureuse, parce qu'elle a cru à la parole de l'Ange lui annonçant les merveilles qui devaient s'opérer en elle. S. Jean nous avertit qu'il ne faut pas croire aveuglément à tout esprit, mais éprouver les esprits pour reconnaître s'ils sont de Dieu [1]. D'autre part, le Seigneur lui-même blâme la curiosité et l'incrédulité de Thomas qui ne veut croire qu'au témoignage de ses sens. Il y a donc un double excès à craindre, l'excès de la crédulité et celui de la défiance. La sagesse consiste à admettre et à croire ce dont la vérité est prouvée d'une manière suffisante, sinon l'on n'agit plus en être raisonnable, mais comme les animaux qui n'ont que leurs sens pour connaître. Quiconque reconnaît à des signes certains que Dieu a parlé, doit croire, car il est la vérité même. Refuser de croire lorsque Dieu daigne témoigner, par des miracles évidents, que c'est sa parole que l'on a entendue, ce n'est plus seulement descendre au rang des êtres sans raison, c'est s'assimiler au démon lui-même. Mais croire sans avoir vu de miracles, voilà ce qui est véritablement méritoire devant Dieu, et telle fut la conduite de Marie qui reconnut la vérité de l'ambassade de l'Ange, quoiqu'il ne fît en sa présence aucun prodige, pour lui en démontrer la réalité.

7° Lorsqu'une âme ne s'élève pas à de hautes pensées, mais ne voit dans les œuvres de Dieu rien au delà des choses naturelles qui l'entourent, elle diminue Dieu et amoindrit sa puissance dans son estime. Mais lorsque s'élevant plus haut, elle reconnaît que sa puissance s'étend à un ordre de choses infiniment supérieur à l'ordre purement naturel, elle le grandit et le glorifie. Ainsi fit l'âme de Marie lorsqu'elle crut aux merveilles inouïes que l'Ange lui annonçait. La bienheureuse Vierge se réjouit en Dieu, et elle l'appelle son Sauveur. Elle a bien raison, car s'il est le Sauveur de tous, il est d'une manière toute spéciale le Sauveur de sa Mère. Nous étions tous vendus au péché et à la

1. Nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus an ex Deo sint. I JOAN. IV, 1.

damnation : Marie seule fut mise à part. Jésus fut son sauveur avant d'être celui d'aucune autre créature, et il ne permit pas au démon de posséder aucun droit sur elle [1].

8° La bienheureuse Vierge Marie avait cru à la parole de l'Ange. Ce qu'elle voit chez Elisabeth ajoute une nouvelle certitude à celle qu'elle possède déjà, et elle célèbre avec assurance la grandeur du mystère opéré en elle. Des prodiges merveilleux avaient eu lieu dans les temps passés; mais ils n'étaient que l'ombre ou la figure de ceux qui viennent de s'opérer en Marie. C'est en elle que celui qui est puissant a fait de grandes choses, des choses qui manifestent l'infinité de sa puissance. Mais le Verbe divin, en s'incarnant dans le sein d'une Vierge, n'a-t-il pas nui à sa dignité suprême ? Non, répond Marie : *Son nom est toujours saint*; il n'a rien perdu, comme le soleil ne perd rien de son éclat, parce qu'il illumine même les choses les plus viles qui sont sur la terre. Il n'est pas moins miséricordieux qu'il n'est saint et puissant. Les Juifs ne sont pas l'unique objet de sa miséricorde; elle s'étend à tous les peuples, à toutes les générations. Elle commence par le peuple juif; mais c'est pour s'étendre à tous les autres, *a progenie in progenies*. Cependant elle ne servira qu'à ceux qui le craignent, comme les eaux ne s'arrêtent pas sur les rochers abrupts, mais descendent dans les vallées.

LE VÉNÉRABLE BÈDE. — 735

HOMÉLIE *sur l'Evangile du jour.*

1° L'Evangile de ce jour nous met sous les yeux les commencements de l'œuvre de notre rédemption que nous ne saurions assez révérer, et des exemples d'humilité que nous ne saurions trop bien imiter, car l'humilité est le grand remède pour guérir les maux de notre âme. La peste de l'orgueil avait perdu le genre humain, il convenait que l'humilité le sauvât et que des femmes en donnassent l'exemple, puisque le péché avait commencé par une femme. Marie est la première à nous donner cet

1. *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*; quod nimirum justitiæ universalis varietatibus magnifice ornata sim, tanquam Regis sponsa, *omnis enim gloria filiæ Regis ab intus*. Idcirco ait : *Gaudio exiluit spiritus meus in Deo salvatore meo*. Suum hactenus Salvatorem vocat, communem Salvatorem Deum; nec injuria. Quanquam enim omnium Salvator est, at nondum alios salvos fecerat; sed adhuc eramus omnes venundati sub peccato. Ipsa vero jam liberata fuerat et salva affecta, quæ sola Deum contubernalem habebat. Quæ enim antea illibata manserat, ut ne cogitatu tenus illius sator locum in ea habuerit, longe deinceps certiora salutis pignora habuit, nulla in eam vi pollente satana, posteaquam is qui implet omnia in ea habitavit. HIEROSOLYMITANUS, apud COMBEFIS, tom. VII, n. 317.

exemple, à marcher dans cette voie qui conduit à la céleste patrie. Elle s'était montrée profondément humble en présence de l'Ange qui lui annonçait sa maternité divine; elle se montre humble aujourd'hui devant les hommes. Vierge consacrée à Dieu, elle se rend auprès d'une femme mariée, que cet état mettait au-dessous d'elle. Mère du roi éternel, elle prévient la mère du soldat de ce roi. Portant dans son sein le Dieu créateur de toutes choses, elle se rend en toute hâte, par des chemins longs et difficiles, auprès de l'humble servante de son Fils. Elle oublie toutes ses grandeurs pour se souvenir uniquement qu'elle est jeune et qu'à ce titre, elle doit respect et assistance à sa vénérable parente.

2° A la voix de Marie, Jean tressaille d'allégresse, et sa mère, remplie du Saint-Esprit, reconnaît en Marie la Mère du Fils de Dieu fait homme. Elle lui rend ses hommages, et Jean lui-même s'acquitte déjà de sa fonction de précurseur. *Elle s'écrie d'une voix forte : vous êtes bénie entre les femmes.* Les sentiments qui la transportent l'obligent à élever la voix pour exprimer sa pensée; c'est surtout sa dévotion, sa reconnaissance, sa joie qui sont grandes. Elle proclame Marie bénie entre les femmes, à cause du fruit sacré qu'elle porte dans son sein. D'autres femmes ont été bénies, mais non pas comme Marie, car elle est la terre qui a donné son fruit, et ce fruit n'est autre que le Christ, Dieu béni dans les siècles des siècles. Elle est bénie encore parce qu'elle reçoit la couronne de la maternité, sans perdre celle de la virginité; parce qu'elle efface l'ancienne malédiction portée contre la femme; parce que son Fils nous rend nos droits à l'antique héritage que nous avions perdu.

3° L'Esprit de Dieu, en communiquant à Elisabeth le don de prophétie, met en même temps dans son âme une humilité profonde. Elle reconnaît le Seigneur et elle s'écrie : *Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi?* Elle se reconnaît indigne d'une telle faveur. Le même don de prophétie lui fait comprendre la signification des tressaillements de joie qui agitent son enfant. On apprend vite lorsque Dieu lui-même se charge d'instruire. De même elle sait déjà que l'Ange a parlé à Marie, qu'il lui a fait connaître la volonté de Dieu, et que Marie a consenti à devenir la Mère du Sauveur. Ce secret que Marie n'avait révélé à aucune créature humaine et que Joseph lui-même ignorait, le Saint-Esprit l'a révélé à Elisabeth qui proclame Marie bienheureuse, parce qu'elle a cru aux paroles du Seigneur. Quelles lumières Dieu ne donna-t-il pas à sa propre Mère, lui qui fut si généreux envers celle de son précurseur?

4° La bienheureuse Vierge avait tenu soigneusement cachées les grandes merveilles opérées en elle; mais lorsqu'elle vit que Dieu les avait révélées à Elisabeth, elle ne contint plus l'expression

de sa reconnaissance et elle dit : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.* Elle glorifie Dieu pour les grâces extraordinaires qui lui ont été faites, et pour les bienfaits généraux accordés à tous les hommes dans le cours des siècles. Glorifier le Seigneur, c'est tourner vers lui toutes ses affections, toutes ses pensées, lui consacrer toutes ses louanges, toutes ses œuvres. Se réjouir dans le Seigneur, c'est ne chercher de bonheur, de jouissances qu'en lui seul, et mépriser toutes celles que peuvent procurer les choses de la terre ; ne se laisser ni amollir par la prospérité, ni abattre par l'adversité; n'espérer son salut que de Dieu et ne se délecter que dans son souvenir.

THÉOPHYLACTE. — 1071

EXPOSITION DE L'ÉVANGILE.

1° La bienheureuse Vierge Marie avait cru à la parole de l'Ange; mais l'Ange lui-même lui avait donné comme garant de sa parole le miracle accompli en faveur d'Elisabeth sa cousine. En une affaire si grave et si nouvelle, Marie crut devoir s'entourer de toutes sortes de précautions, et ne pas négliger le moyen d'ajouter une certitude nouvelle à celle qu'elle possédait déjà. Elle suivit donc les règles ordinaires de la prudence, et se rendit auprès d'Elisabeth, dans les montagnes de la Judée.

2° Jean, doué miraculeusement d'une connaissance qui n'appartient pas aux enfants de son âge, tressaille de joie dans le sein de sa mère. Il s'élève ainsi du premier coup au-dessus des autres prophètes, car aucun d'eux n'avait prophétisé dès avant sa naissance; ce privilège unique lui était réservé. La sainte Vierge salue Elisabeth et lui adresse la première la parole. La voix de Marie, ou plutôt celle du Fils de Dieu incarné dans son sein arrive jusqu'à Jean, qui est sacré en ce moment précurseur et prophète. Car les paroles d'Elisabeth à Marie étaient moins celles de cette sainte femme que celles de son fils. Elle était l'organe de Jean et Marie celui de Jésus. Si l'enfant n'avait pas tressailli de joie elle n'aurait pas prophétisé. Et que prophétise-t-elle? Elle dit que Marie est bénie entre toutes les femmes, parce que le fruit de son sein est le Fils de Dieu, le béni par excellence. Elle donne à Marie le titre de Mère de Dieu qui est désormais son titre. Elle la félicite d'avoir cru à la parole du Seigneur.

3° Marie parle à son tour. Elle ne doutait pas mais elle accepte avec joie la preuve nouvelle du grand miracle que Dieu a opéré en elle. Ravie d'admiration et de reconnaissance, elle s'écrie :

Mon âme glorifie le Seigneur! Son âme rend d'abord au Seigneur cet hommage qui lui est dû. Ce n'est qu'après l'accomplissement de ce devoir, que son esprit a tressailli d'allégresse en Dieu son Sauveur. On glorifie le Seigneur lorsqu'on suit les voies de la justice en présence de Dieu. Vous êtes chrétien, soyez-le pleinement, sans atténuation; que votre vie soit digne en tout du Christ dont vous portez le nom et vous aurez glorifié le Seigneur. Alors vous serez digne de vous réjouir en Dieu.

S. THOMAS DE VILLENEUVE. — 1555

Exurgens Maria abiit in montana.
Luc. I, 39.

1° Le saint orateur admire le tressaillement de joie éprouvé par Jean à la voix de Marie; il donne les raisons de la sanctification de Jean dans le sein de sa mère.

2° Il montre Marie disant son cantique et il fait ressortir l'excellence de ce chant, excellence qui provient de l'auteur et de la matière. Il en analyse les différentes parties.

3° Il s'adresse aux religieuses et leur recommande d'imiter Marie et de se hâter comme elle de gravir les montagnes de la Judée; c'est-à-dire les degrés des vertus. Qu'elles ne s'étonnent pas des difficultés et qu'elles persévèrent. Il ne faut pas se décourager parce qu'on n'arrive pas aussitôt à son but et qu'on est longtemps imparfait.

LOUIS DE GRENADE. — 1588

PREMIER SERMON

EXPLICATION DE L'EVANGILE.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.
Luc. I, 39.

I. — « Marie se levant s'en alla en toute hâte vers les mon- » tagnes de Judée. » Dieu met sa gloire à procurer notre salut; il suit de là, qu'il a le plus vif désir de notre salut et de sa gloire. Il ne faut donc pas nous étonner si Marie, poussée par le divin Enfant qu'elle porte dans son sein, se hâte pour que le fils d'Elisabeth soit purifié du péché originel. Dieu ne se hâta pas lorsqu'il vint pour punir nos premiers parents de leur désobéissance; il vint l'après-midi, *en se promenant*, dit l'Ecriture. Mais lorsqu'il s'agit d'apporter le salut, il s'élance pour courir comme

un géant dans la carrière; comme le faon de la biche franchissant les collines.

Pourquoi donc puisque Dieu était si pressé de sanctifier Jean, a-t-il attendu jusqu'au sixième mois? Il fallait que le précurseur de Jésus-Christ fût sanctifié par Jésus-Christ, et que Marie Mère de Jésus fût l'intermédiaire de sa sanctification, l'instrument de cette première grâce que le Fils de Dieu incarné accordait à l'homme, comme elle le sera de toutes les autres. Dieu le Père confère tous ses biens aux hommes par son Fils; le Fils nous donne la plupart de ses grâces par sa Mère, afin que ceux qui honorent le Fils, honorent aussi la Mère.

II. — Lorsque Marie entra dans la maison d'Elisabeth et qu'elle la salua affectueusement, et avec le respect que réclamait son âge, l'enfant tressaillit dans le sein de sa mère; Elisabeth elle-même, remplie du Saint-Esprit, connut par révélation le grand mystère opéré en Marie. Elle s'écria : *Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'arrive-t-il que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* C'est l'admiration, c'est la reconnaissance qui transportent Elisabeth. Hélas! qu'il arrive souvent aux hommes d'être peu touchés des merveilles et des bontés de Dieu!

L'enfant rempli du Saint-Esprit communique ce divin Esprit à sa Mère. Il tressaille de joie, et elle est transportée de joie avec lui.

Cet enfant, souillé comme tous les autres enfants du péché originel, en est purifié par la présence de Jésus qui vient à lui dans le sein de Marie. Il tressaille de joie parce qu'il a conscience de ce bienfait insigne. Il admire la miséricorde de Dieu qui l'a choisi pour un tel privilège, et pour la mission de précurseur du Christ. Il honore la présence de Dieu, non seulement intérieurement mais extérieurement, par le mouvement de son corps.

Nous avons reçu, nous aussi, des bienfaits sans nombre de Jésus-Christ : imitons la reconnaissance d'Elisabeth et de son fils; imitons leur pieuse joie et, comme eux, glorifions le Seigneur.

III. — En présence de tant de miracles dont Marie est témoin, aux louanges d'Elisabeth, que dit-elle? que répond-elle? Marie inspirée par l'Esprit de Dieu, chante aussi sa reconnaissance et sa joie; elle glorifie le Seigneur qui a regardé son humilité avec complaisance et qui a fait en elle de grandes choses. Anne mère de Samuel, Marie sœur de Moïse, Débora et Judith, après leur victoire, avaient aussi célébré les bienfaits et les grandeurs de Dieu; mais le bienfait que célébrait Marie était incomparablement plus grand. Ce n'était pas le salut temporel d'un peuple, mais le salut éternel de tous les peuples

qu'elle chantait, et que Dieu daignait opérer par sa médiation. Son âme glorifie donc le Seigneur et à sa voix le ciel tressaille, la terre se réjouit, les enfers tremblent, les anges applaudissent, les démons sont vaincus. David les mettait en fuite lorsqu'il chantait devant Saül : que dire de la puissance du cantique de Marie ?

Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, dit Marie. L'âme est la substance qui anime le corps, lui donne la vie, est en lui le principe de ses mouvements et de ses opérations. L'esprit c'est l'âme considérée surtout comme douée d'intelligence et capable de se détacher des choses terrestres, pour s'élever aux choses purement spirituelles et célestes. Dieu nous a donné notre âme et notre esprit pour nous élever vers lui, pour le connaître, l'aimer, le glorifier. Si nous n'avions pas l'esprit, que nous aurait-il servi de naître? Oh! que l'homme est petit lorsqu'il ne se sert pas de son esprit pour s'élever vers Dieu, et de toutes les facultés de son âme pour être à Dieu et n'être qu'à lui seul. C'est un enfant de sang royal qui méconnaît sa naissance, s'abaisse, s'abrutit, et se perd dans les rangs des misérables et des scélérats immondes. Ceux qui repoussent le Seigneur seront repoussés de lui; ceux qui boivent avidement les eaux troublées des plaisirs charnels ne se désaltéreront pas aux eaux vives qui jaillissent dans l'éternité.

DEUXIÈME SERMON

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Exurgens Maria, etc.
Luc. I, 39.

I. — La faiblesse de l'homme lui fait trouver aisément des prétextes pour négliger la pratique de la piété et de la vertu. L'un de ces prétextes est que les récompenses promises à la vertu sont uniquement pour la vie future; ce qui est faux du reste, puisque S. Paul a dit que la piété est utile à tout, et qu'elle a les promesses de la vie présente et de celle qui suivra (I Tim. IV, 8). Le Seigneur est si bon qu'il promet toutes sortes de biens dès ici-bas, à ceux qui chercheront d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Nous voyons un exemple de la fidélité de Dieu à cette promesse, dans les bienfaits extraordinaires dont il a comblé la très sainte Vierge et sa cousine Elisabeth. Suivons le récit de l'Evangile, et nous y découvrirons quelques-uns de ces bienfaits.

Marie se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de la Judée. Elle entreprit ce voyage pour voir de ses yeux et ad-

mirer la faveur que Dieu avait accordée à sa cousine. La grande occupation des saints est de nourrir leur âme de la contemplation des œuvres de Dieu.

Elle l'entreprit sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu qui dirigeait tous ses pas.

Elle partit *en toute hâte*, parce que les âmes fidèles obéissent toujours avec empressement aux inspirations du Seigneur; elles sont tout à lui, et elles savent que cet empressement dans la pratique de la charité, est le plus sûr moyen pour faire des progrès dans la perfection. Celui qui s'empresse à faire la volonté de Dieu reçoit de lui des secours nombreux et efficaces; mais les lâches qui se laissent aller à la torpeur sont dédaignés. Dieu les traite comme il est traité par eux.

II. — *Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth.* C'est une gloire pour Marie que Jésus-Christ ait voulu se servir de sa voix comme d'un sacrement, pour communiquer à Jean la grâce de la sanctification. Elle est le canal par lequel les grâces du Seigneur arrivent jusqu'à nous.

Dès que Marie entre dans la maison de Zacharie, la grâce y entre avec elle: à sa voix, l'enfant d'Élisabeth tressaille de joie dans le sein de sa mère, et Élisabeth elle-même s'écrie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* C'est que Marie porte Jésus avec elle. Ordinairement l'arbre donne au fruit sa qualité : ici c'est le fruit qui donne sa qualité et son prix à l'arbre. Ce fruit béni, que porte et que nous offre Marie, répare tous les maux produits par le fruit que nos premiers parents ont mangé, malgré la défense de Dieu.

Élisabeth s'étonne du bonheur qui lui arrive de recevoir dans sa maison la Mère de son Seigneur. Le Centurion dira plus tard, et tous les fidèles répéteront après lui : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, dans mon cœur.* Cependant il vient vers nous comme vers Élisabeth et Jean ; il vient en nous et daigne entrer dans le cœur de l'homme, lui servir d'aliment, ne faire plus qu'un avec lui! Quelle preuve plus éclatante pouvait-il nous donner de son amour? aussi est-ce par l'amour que nous devons aller vers lui.

Si Jean-Baptiste a tressailli de joie dans le sein de sa mère, c'est qu'il a connu la présence de son Sauveur, et la grâce que ce Sauveur lui faisait en le délivrant du péché originel, et en le confirmant en grâce, au point qu'il ne commit jamais aucune faute grave dans tout le cours de sa vie. Plus tard les apôtres et, après eux, plusieurs saints ont été favorisés de cette confirmation en grâce qui les mettait à l'abri des pièges du démon. Heureux privilégiés qui n'ont pas eu à pleurer, comme David et tant d'autres, des fautes commises après s'être donnés au Seigneur!

Outre ce bienfait de la sanctification et de la confirmation en

grâce, Jean reçut et conserva l'usage de sa raison et les lumières de la foi. C'est par là qu'il connut le mystère de l'Incarnation et qu'il le révéla à sa mère. Marie seule jusque-là avait connu cet événement mystérieux, mais Jean a senti l'approche du Seigneur; il l'a proclamé selon son pouvoir et selon sa mission de précurseur. Il fallait bien que quelques merveilles commençassent à révéler la présence de celui qui venait sauver le monde, et que bientôt les bergers et les mages, instruits par les anges et par les étoiles, viendraient adorer dans son étable de Bethléem.

III. — Que répond Marie aux louanges d'Élisabeth? *Mon âme glorifie le Seigneur.* Vous me louez, ô sainte femme, vous exaltez ma dignité; mais moi j'exalte du fond de mon cœur, le Dieu qui est l'auteur de cette dignité si grande. Votre enfant a tressailli de joie, et mon esprit est ravi d'allégresse en Dieu mon Sauveur. Après vous, toutes les femmes me proclameront bénie et bienheureuse, parce que Celui qui est tout-puissant et dont le nom est saint a daigné regarder d'en haut mon humilité, c'est-à-dire mon indignité et ma bassesse.

Ainsi Marie ne s'attribue rien à elle-même; elle rapporte tout à Dieu, et nous donne un exemple que nous devons suivre. Si nous faisons comme elle, nous recevrons en abondance de nouveaux bienfaits.

Mais il faut être humble pour ne pas s'attribuer les bienfaits reçus, et pour en témoigner de la reconnaissance. Aussi Marie possédait-elle au degré suprême cette vertu essentiellement chrétienne que les infidèles n'ont jamais connue. Jésus seul a été plus humble que Marie. On peut dire qu'il avait fait l'apprentissage de cette vertu dans le sein de sa mère, et qu'il l'avait en même temps profondément inculquée à cette auguste Vierge.

Pour nous qui ne sommes que néant, ou plutôt moins que le néant, reconnaissons notre misère; persuadons-nous bien que le secours et la miséricorde de Dieu sont nos seules ressources; fermons avec soin l'entrée de nos cœurs à toute pensée de complaisance en nous-mêmes, et nous arriverons, par la grâce de Dieu, à la véritable humilité, fondement de toutes les vertus

TROISIÈME SERMON

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Beata es quæ credidisti, quoniam perficientur in te ea quæ dicta sunt tibi a Domino.

Luc. II.

Que de bénédictions la salutation de Marie apporta dans la

maison de Zacharie! Si nous aimons à saluer la bienheureuse Vierge, elle ne manquera pas de nous saluer à son tour et, par conséquent, de nous procurer les bénédictions les plus abondantes.

Marie, après avoir conçu dans son sein le Verbe de Dieu, se dirigea en toute hâte vers les montagnes de la Judée; ainsi l'âme toute remplie de Dieu et dégagée des ténèbres du péché ne se livre pas au sommeil ni à l'oisiveté; elle accomplit avec ardeur ce que Dieu attend d'elle, et ne néglige aucun des devoirs de la piété. Le prophète disait : *Seigneur, vous rendez vos anges aussi prompts que les vents, et vos ministres aussi ardents que la flamme.* Telle est une âme vraiment pure et pleine de charité. Tel fut Paul, tel fut Elie; tel chacun de nous devrait être.

Marie se presse pendant son voyage, pour une autre raison. Sa pudeur et sa modestie virginale lui faisaient craindre de demeurer longtemps exposée aux yeux du public : elle avait grande hâte d'être arrivée au terme du voyage que la charité et le zèle lui imposaient. Pourquoi faut-il que toutes les jeunes vierges n'aient pas cette prudence et cette modestie, et qu'elles s'exposent si aisément à toutes sortes de dangers? Elles devraient se souvenir que la mort entre par les fenêtres, et que la première femme s'est perdue pour avoir considéré le fruit défendu, par vaine curiosité. Si l'on ne peut se défendre de regarder un objet dangereux, comment, lorsqu'on sera sous son charme, pourra-t-on bannir de son cœur le sentiment de volupté qui l'aura pénétré?

I. — La sainte Vierge part donc pour aller rendre à sa cousine les soins que son état réclame. Marie sait bien que, devenue la Mère de Dieu, elle est désormais supérieure à toute créature; mais elle est humble, et la reine des anges va se faire la servante d'une simple femme. Et elle porte avec elle son divin Fils, dont la présence sera, pour la maison d'Elisabeth, la source de toutes les bénédictions.

Et il arriva, dit l'Evangéliste, *qu'aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni.* Pourquoi ce cri d'admiration? Elisabeth, que l'Esprit saint éclaire, se trouve en face de quatre prodiges inouïs :

Elle sait d'abord que Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit.

Elle sait que le Verbe de Dieu s'est fait homme, revêtu d'une chair mortelle comme nous.

Elle sait que l'épouse d'un pauvre artisan, Marie, l'humble femme qu'elle a sous les yeux, est la Mère de Dieu, la maîtresse et la reine du monde entier.

Elle sent l'enfant qu'elle porte dans son sein tressaillir de joie en reconnaissant la présence de son Seigneur. Le monde a-t-il jamais eu la pensée de semblables merveilles?

Qui dira donc la joie, les saintes ardeurs, l'admiration d'Elisabeth à la vue de ces mystères qui lui révèlent l'infinie bonté de Dieu et sa miséricorde pour les hommes? Qui dira son amour pour un Dieu si bon et si généreux?

Hélas! les hommes connaissent toutes ces merveilles qui faisaient l'admiration d'Elisabeth, et embrasaient son cœur. Où est leur amour? N'en trouve-t-on pas des multitudes qui méprisent et blasphèment le Seigneur, au lieu de l'aimer à leur tour et de le servir? Et combien surtout se montrent froids et indifférents!

II. — Elisabeth dit à Marie : *Votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.* Elisabeth entend la voix de Marie, et l'enfant entend celle de Jésus. Comme un instrument harmonieux qui vibre à l'unisson d'un autre, il tressaille lorsque Jésus parle par la bouche de Marie. La voix du Verbe s'émeut dans le sein maternel.

Elisabeth dit encore : *Vous êtes heureuse d'avoir cru.* La foi de Marie l'emporte sur celle de tous les autres saints. Combien ont demandé des prodiges pour croire à ce qui leur était dit de la part de Dieu! Marie ne demande rien : elle n'hésite pas; elle donne pleine et entière adhésion aux paroles de l'Ange; elle a foi à tout ce qui lui est dit de la part du Seigneur.

Heureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part de Dieu s'accompliront en vous. Nouveau prodige : Elisabeth a reçu le don de prophétie. Elle connaît le *passé*, car elle dit : *Vous êtes bien heureuse d'avoir cru.* Le *présent*, car elle s'écrie à la vue de Marie : *D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* Certainement rien ne pouvait extérieurement révéler à Elisabeth la dignité de Mère de Dieu dont Marie était revêtue. L'*avenir*, puisqu'elle disait : *Les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous.*

III. — Et vous, ô très sainte Vierge, que disiez-vous, quelles étaient vos pensées, pendant qu'Elisabeth célébrait vos louanges? Marie chantait son admirable cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur.* Comme un enfant qui, en toute circonstance, heureuse ou malheureuse, se réfugie dans le sein de sa mère, Marie se réfugiait dans le sein de Dieu avec une confiance toute filiale. Elle ne s'attribue rien mais rapportant tout à son bienfaiteur : *Mon âme*, dit-elle, *glorifie le Seigneur* » ou plutôt agrandit le Seigneur. Peut-on ajouter à la grandeur de Dieu? Non sans doute. On le fait cependant en quelque manière, lorsqu'on reconnaît ses

bienfaits, qu'on lui rend pleinement la gloire qui lui est due et qu'on ne cherche pas à rien en soustraire au profit des créatures.

Mais pourquoi Marie glorifie-t-elle le Seigneur? Parce qu'il a fait en elle de grandes choses, des choses mille fois plus grandes que la création de ce monde, puisqu'il s'est incarné en elle et que le Fils de l'Eternel, éternel et tout-puissant comme son Père, est devenu le Fils d'une humble Vierge.

Nous n'avons à donner au Seigneur que des louanges et de la reconnaissance en échange de ses bienfaits : Marie était heureuse de payer cette dette pour nous en donner l'exemple. Remarquons cependant que si Dieu se réjouit de nos louanges, ce n'est pas à cause de lui-même, mais parce qu'elles lui sont une occasion de nous combler de nouveaux bienfaits.

L'âme de Marie a tressailli d'allégresse en Dieu son Sauveur. Qui pourrait se former une idée de cette joie dont Marie est transportée, de l'allégresse infinie qu'elle ressent en la possession de son divin Jésus? Qui pourrait dire sa reconnaissance pour les bienfaits de ce Dieu qui a daigné regarder sa bassesse, et faire que désormais toutes les nations la proclameront bienheureuse?

Heureux les hommes qui imitent la reconnaissance de Marie pour les bienfaits de Dieu, et son humilité! Soyons du nombre de ces hommes, et nous aussi nous participerons au bonheur des élus.

S. FRANÇOIS DE SALES. — 1622

PREMIER SERMON

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Judæ.
Luc. I.

La très glorieuse et très aimable Vierge Marie notre dame et maîtresse, n'eut pas plutôt donné son consentement aux paroles de l'archange S. Gabriel, que le mystère de l'Incarnation fut accompli en elle. Ayant appris par le même archange que sa cousine Elisabeth avait conçu un fils dans sa vieillesse, elle la voulut aller visiter à dessein de la servir et de la soulager en ces circonstances. C'était la volonté de Dieu qu'elle fît cette visite, et elle le savait. Elle se leva donc promptement, dit l'Evangéliste, et entreprit un long et difficile voyage; difficile surtout dans des pays montagneux, pour une tendre et délicate vierge. Nulle curiosité ne la poussait; elle ne doutait aucunement de la parole de l'Ange, mais elle était heureuse d'être témoin d'une des merveilles opérées par le Seigneur. Marie fut poussée à entreprendre ce voyage:

1° Par un motif de charité, pour aller servir Elisabeth et partager sa joie.

2° Par le désir de lui révéler le très haut mystère accompli en elle, parce qu'Elisabeth était digne d'une telle confidence.

3° Pour restituer, par l'entremise de son Fils, la parole à Zacharie qui l'avait perdue par son incrédulité.

4° Pour procurer un comble de bénédiction à l'enfant, à sa mère et à Zacharie lui-même. Il fallait surtout délivrer au plus tôt S. Jean de la tache originelle.

Etait-il raisonnable en effet que celui qui était choisi pour préparer les voies du Seigneur demeurât dans les liens du péché?

Il faut donc attribuer à la charité cette visite et cette hâte de la bienheureuse Vierge. C'est d'elle qu'il est dit dans les Cantiques: « Votre tête est comme le Carmel : » *Caput tuum ut Carmelus* (Cant. VII). Le mont Carmel est tout couvert de fleurs, et les arbres qui y croissent ne produisent que des parfums: c'est l'image de Marie et de sa charité. On pourrait dire que Marie est la charité même.

Aussi parmi les pures créatures, n'en est-il aucune sur qui le Seigneur se soit reposé avec autant de complaisance que sur Marie, dont la profonde humilité était jointe à une charité si ardente.

La bienheureuse Vierge dit que Dieu *a regardé l'humilité de sa servante*. Etait-ce son néant, sa bassesse, le peu qu'elle était par elle-même? C'était plutôt sa vertu d'humilité. Marie savait bien qu'elle possédait cette vertu, comme S. Paul savait qu'il possédait la charité, et elle n'ignorait pas combien l'humilité est agréable à Dieu.

La beauté de Judith charma Holopherne, mais ce fut lorsqu'il eut jeté les yeux sur ses sandales qu'il fut épris pour elle d'un amour irrésistible. De même Dieu contempla avec délices les charmes, les vertus de Marie; mais ce qui gagna surtout son cœur, ce fut la vue de ses sandales ou de son humilité. L'humilité de Marie, c'est encore le nard, le parfum répandant l'odeur suave qui attire le divin Epoux.

Une femme disait à Jésus : « Bienheureuses les entrailles qui » vous ont porté : » *Beatus venter qui te portavit* ; et Jésus répondait. « Dites plutôt : bienheureux sont ceux qui écoutent la » parole de Dieu et la gardent. » C'est-à-dire : Il est vrai que ma Mère est bienheureuse parce qu'elle m'a porté dans son sein; mais elle l'est bien davantage pour l'humilité avec laquelle elle a entendu les paroles de mon Père céleste et les a gardées.

Un mot encore sur l'Evangile qui contient tant d'utiles leçons.

Marie partit *en toute hâte* pour les montagnes de Judée. Elle nous enseigne par sa conduite avec quelle diligence nous devons

correspondre aux inspirations de Dieu. Un cœur touché du Saint-Esprit ne connaît pas les délais.

Etant arrivée elle entra dans la maison de Zacharie et *salua sa cousine*. Il n'est pas question de Zacharie, pour apprendre aux vierges qu'elles ne sauraient trop éviter la société des hommes, si elles veulent conserver leur pureté intacte.

Que de grâces la présence de la bienheureuse Vierge apporta dans cette demeure ! Si Obédédom reçut tant de faveurs du ciel pour avoir logé en sa maison l'arche d'alliance, que dire de celles dont fut comblé Zacharie avec sa famille ?

Il ne faut pas s'étonner que Jean ait *tressailli de joie* à la venue de Marie et du divin Enfant, puisque nous lisons qu'Abraham a tressailli aussi de joie lorsqu'il eut la vision prophétique de la venue du Sauveur promis. Et nous, combien devons-nous être heureux des visites si fréquentes que nous fait le Seigneur, lorsqu'il se donne à nous par la sainte communion!

La très sainte Vierge, entendant ce que sa cousine Elisabeth disait à sa louange, s'humilia et rendit gloire à Dieu de tout, dans son admirable cantique. Imitons-la nous qui l'avons pour Mère, imitons son humilité et sa charité, imitons son empressement à soulager les malades et tous ceux qui ont quelque besoin de notre aide et de nos consolations; imitons sa sainteté et ses vertus, pour chanter un jour avec elle dans le ciel son magnifique cantique : *Magnificat anima mea Dominum.*

DEUXIÈME SERMON

Unus Deus.

EPHES. IV, 6.

Dieu qui est un, aime l'unité et l'union et tout ce qui n'est pas uni ne lui est point agréable.

Pour montrer combien il aime l'union, il en a fait trois admirables en Marie par l'Incarnation, sans compter l'union naturelle de l'âme et du corps qui, toute merveilleuse qu'elle soit, est commune à tous les hommes.

La première union a été celle de la nature divine avec la nature humaine. Cette union est si admirable et si relevée qu'elle surpasse infiniment tout ce que les entendements angéliques et humains peuvent comprendre. Par cette union l'homme a été fait Dieu, et Dieu sans cesser d'être Dieu a été fait homme.

La seconde a été celle de la maternité et de la virginité, unies en Notre-Dame, union naturellement impossible de deux choses qui s'excluent. Dieu seul la pouvait opérer.

La troisième a été celle d'une très haute charité et d'une très profonde humilité. La charité élève l'âme, l'humilité la fait des-

cendre. Il semble donc que ces deux vertus ne puissent jamais se rencontrer, et nul autre que Notre-Seigneur ne pouvait opérer leur union. Grâce à lui, la charité devient humble, l'humilité charitable, et ces deux vertus ne peuvent plus exister l'une sans l'autre.

Qu'est-ce que la Visitation de la très sainte Vierge, sinon l'humilité et la charité mises en pratique ensemble, de la manière la plus parfaite.

Que Marie fut humble dans le mystère de l'Incarnation lorsqu'elle répondit à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur*! Mère de Dieu, élevée au-dessus de toutes les créatures, elle s'abaisse aussitôt au-dessous de toutes, et s'étant abaissée le plus bas qu'elle pouvait, elle donne son consentement : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* C'est un acte de la charité la plus parfaite. Elle s'était profondément abaissée, et la charité la relève aussitôt au-dessus des Chérubins et des Séraphins, jusqu'au rang de Mère de Dieu.

Marie s'étant humiliée devant Dieu ne s'arrêta pas là; elle savait que la charité et l'humilité ne sont jamais parfaites, si elles ne passent de Dieu au prochain. Il n'est pas possible d'aimer Dieu que nous ne voyons pas, si nous n'aimons pas notre frère que nous voyons : *Qui enim non diligit fratrem suum, quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere ?*

Marie se lève donc et s'achemine promptement vers les montagnes de Juda, pour servir sa cousine Elisabeth en sa grossesse. Mère de Dieu, elle s'humilie à ce point, tant la charité la presse. Elisabeth était, il est vrai, de noble famille : mais qu'était sa noblesse à côté de celle de Marie, de la Mère de Dieu ?

Elle salue Elisabeth la première : nouvelle preuve de son humilité. En même temps qu'elle, des bénédictions sans nombre entrent dans la maison d'Elisabeth et de Zacharie. Qui pourrait dire les douceurs infinies dont furent pénétrés Elisabeth et son enfant en cette heureuse circonstance ? Jean reçut l'usage de la raison; il fut sanctifié; il fut rempli de la science et de la connaissance de Dieu et de ses divins mystères, ce qui fit qu'il aima Dieu, l'adora et tressaillit de joie à son arrivée.

Et Marie que fait-elle ? que répond-elle aux louanges d'Elisabeth ? Elle ne fait pas comme les gens du monde que les louanges enivrent de vanité et d'orgueil ; elle considère que tout lui vient de Dieu, que d'elle-même elle ne serait rien, et elle s'appelle simplement la servante du Seigneur.

C'est un bon signe pour une âme qui pratique la vie spirituelle que l'humilité de cœur, et c'est une bonne marque que l'on reçoit efficacement les grâces, quand ces grâces abaissent et humilient l'âme.

FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

SECTION Ire. — SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

LE SCAPULAIRE DONNÉ PAR MARIE COMME UN SIGNE.

Induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me.
Isa. lxi, 10.

La sainte Ecriture nous apprend que Dieu donna des vêtements à Adam et à Eve lorsque, après leur première chute, ils reconnurent leur nudité. Il leur fit des tuniques de peaux et les en revêtit. *Fecit eis tunicas pellicias et induit eos* (Gen. iii, 21). Jacob fit don à Joseph d'une tunique de couleurs variées : *Fecit tunicam polymitam* (Gen. xxxvii, 3). Lorsque l'enfant prodigue revint à la maison paternelle, son père ordonna qu'on le revêtît aussitôt d'un vêtement de fête. Anna mère de Samuel faisait pour son fils une petite tunique qu'elle lui apportait à certains jours fixés : *Tunicam parvam faciebat ei, quam afferebat statutis diebus* (I Reg. ii, 19). Rébecca pour montrer tout l'amour qu'elle avait pour Jacob, le faisait se couvrir des vêtements précieux d'Esaü qu'elle gardait à la maison : *Vestibus Esau valde bonis, quos apud se habebat domi, induit eum* (Gen. xxvii, 15). Et pour en venir à la glorieuse Vierge Marie, lorsqu'elle eut donné le jour à son divin Fils, dans l'étable de Bethléem, elle l'enveloppa de langes : *Pannis involvit.* Si même nous en croyons une pieuse tradition généralement acceptée, ce fut elle qui tissa de ses mains la tunique sans couture dont il était revêtu au jour de sa passion, cette tunique que les soldats tirèrent au sort : *Et super vestem meam miserunt sortem.* La bienheureuse Vierge Marie montra pour nous cette sollicitude des pères et des mères pour revêtir leurs enfants, dont l'Ecriture nous offre tant d'exemples. Elle avait donné des vêtements à son divin Jésus, fruit béni de son sein selon la nature; elle donna au bienheureux Simon Stock, son fils selon la grâce, le vêtement que nous appelons *scapulaire*, en lui disant : « Mon fils bien-aimé, reçois ce scapulaire » de ton ordre : » *Dilectissime fili, hoc recipe tui ordinis scapulare.* C'est de ce vêtement de sainteté et de salut qu'il convient de parler aujourd'hui.

La très sainte Mère de Dieu a beaucoup d'enfants. Un seul est

son fils selon la nature, c'est Jésus; les autres sont ses enfants adoptifs. Elle enfanta Jésus à Bethléem; ses fils adoptifs sont tous ceux qui l'aiment et la servent avec fidélité, et l'on doit mettre au premier rang les religieux de l'ordre du Carmel, et tous ceux qui portent avec piété le scapulaire de cet ordre. Ce sont là ses enfants, ceux qu'elle a engendrés spirituellement et nourris de son lait, dit le pape Grégoire XIII : *Beatissima Virgo Carmelitarum ordinem spiritualiter genuit et ad ubera lactavit* (*in Bulla*). Il fallait bien qu'elle revêtît ces nouveaux enfants comme elle avait autrefois revêtu son divin Fils sur la terre : elle le fit en donnant le scapulaire aux religieux du mont Carmel et à tous ceux qui seraient affiliés à leur ordre. Elle le leur donna comme un vêtement de justice et de sainteté. En l'apportant au bienheureux Simon Stock, ministre général de cet ordre, elle lui dit : « Voici un signe; signe de salut dans le danger, signe d'alliance » et de paix, signe d'un pacte qui durera éternellement : » *Ecce signum, salus in periculis, fœdus pacis, et pacti æterni.*

Le scapulaire est donc un signe de l'alliance contractée entre Marie et ceux qui le portent; un signe de la protection efficace dont elle les couvre; un signe de la sollicitude avec laquelle elle assure leur salut.

I. — *Le scapulaire, signe d'alliance.*

Selon la remarque de S. Epiphane, la première femme fut nommée Eve parce qu'elle a été la mère de tous les vivants; mais c'est Marie qui a vraiment droit à ce nom, parce qu'elle est la Mère de tous les prédestinés. Elle les a enfantés au pied de la croix du Sauveur, au milieu des douleurs les plus cruelles. Mais parmi tous ceux qui peuvent revendiquer l'honneur d'avoir Marie pour mère, il en est qu'elle adopte d'une manière plus particulière, les religieux par exemple, et, parmi les religieux, ceux de l'ordre du Carmel. Il faut y ajouter tous les affiliés à la confrérie du saint scapulaire. C'est ainsi que tous les apôtres étaient les enfants adoptifs de la très sainte Vierge, ce qui n'empêchait pas que Jean ne fût plus particulièrement appelé son fils : *Mulier, ecce filius tuus.* De même tous les chrétiens sont les enfants de Marie : cependant les religieux du Carmel et les confrères du scapulaire le sont plus particulièrement que les autres. Marie leur donne des soins plus délicats, et l'on peut dire à Marie en parlant de chacun d'eux, comme de Jean : *Mulier, ecce filius tuus* : « Voilà votre fils. »

Ceux qui ont reçu de Dieu des fils selon la nature, n'adoptent pas d'autres enfants. Mais l'amour du Père éternel envers nous est si grand qu'il a daigné nous adopter pour ses enfants, bien qu'il ait un Fils engendré par lui de toute éternité, son égal en

tout, et aimé par lui d'un amour infini. « Voyez, dit S. Jean, la » charité du Père pour nous : il nous a donné d'être appelés et » d'être réellement les fils de Dieu : » *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus* (I Joan. III, 1). Marie a poursuivi l'ordre du Carmel d'un amour à peu près semblable. Elle avait un Fils selon la nature, et ce Fils n'était autre que le Fils de Dieu consubstantiel au Père; cependant elle a voulu adopter d'autres enfants; elle a reçu comme ses fils bien-aimés les religieux Carmes, et avec eux, quiconque s'enrôlerait dans la confrérie du scapulaire. Elle a enfanté ces fils innombrables comme le Père éternel enfante le Verbe, si l'on peut user de cette comparaison nécessairement imparfaite. En effet, le Fils du Père éternel a été engendré de toute éternité par lui sans le secours d'une mère, et, dans le temps, d'une mère sans père. De même les Carmes, enfants de Marie, ont eu Elie pour père et n'ont pas eu de mère dans l'ancien Testament; dans le nouveau, Marie fut leur Mère et ils n'ont pas eu de père. C'est elle seule qui les a enfantés à la vie spirituelle.

O fils admirables et très heureux de Marie! vous êtes ses enfants, et les pontifes n'ont pas craint de vous nommer ses fils premiers-nés. Ils l'ont fait parce que les Carmes, dans la personne d'Elie, ont reconnu et vénéré Marie, sous la figure d'un léger nuage, neuf siècles avant sa naissance : *Ecce nubecula parva, quasi vestigium hominis ascendebat de mari* (III Reg. XVIII, 44). Ils l'ont fait encore parce que, si l'on en croit plusieurs historiens, les disciples d'Elie furent les premiers qui élevèrent une chapelle en l'honneur de la très sainte Vierge. Ils l'ont fait enfin, parce que les légitimes enfants de ce saint prophète, les Carmes, se sont montrés, dans tous les siècles, les vaillants défenseurs de la gloire de Marie. Souvent ils ont combattu pour elle au péril de leurs jours. Aussi leur amour et leur culte pour Marie ne faiblirent-ils jamais, et jamais de son côté Marie n'oublia de leur donner des preuves de son amour singulier. Elle les combait sans cesse de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs; les Carmes à leur tour faisaient tout pour l'honorer et la faire honorer de tous. Il en a été ainsi dans les siècles passés; il en est ainsi de nos jours.

Cette alliance entre Marie et l'ordre du Carmel, ne s'arrête pas aux religieux et aux religieuses de cet ordre. Elle s'étend à tous ceux qui portent le scapulaire avec piété. Non seulement, en vertu de cette alliance et de cette adoption, elle les défend contre les puissances infernales, et les aide à les vaincre et à terrasser les hérésies et l'infidélité qui se répandent dans le monde, mais c'est un véritable pacte d'amitié qu'elle a conclu avec eux. C'est plus encore : un lien d'affinité, de parenté qui les unit à elle. Elle les considère très réellement comme ses enfants adop-

tifs, et, à leur tour, ils voient en elle et vénèrent leur véritable mère. Si l'on ne conçoit pas de lien plus étroit que celui qui unit une mère avec ses enfants, que sera donc le lien qui unit à Marie ses enfants du Carmel?

Mais ce n'était pas assez pour Marie d'avoir adopté d'une manière si complète l'ordre du Carmel; elle voulut gratifier cet ordre d'un signe sensible de cette adoption; ce signe fut le scapulaire qu'elle donna au bienheureux Simon Stock en lui disant : « Mon fils bien-aimé reçois ce scapulaire de ton ordre en signe » de ma confraternité, de l'alliance de paix et du pacte éternel » que je conclus avec toi : *Dilectissime fili, hoc recipe confraternitatis signum, fœdus pacis et pacti sempiterni.*

Après le déluge, Dieu daigna conclure une alliance spéciale avec les hommes. En signe de cette alliance, il fit paraître son arc dans les nuages. Ce signe devait rappeler aux hommes le pacte qu'il avait fait avec eux pour tous les siècles : *Arcum meum ponam in nubibus; erit signum fœderis inter me et inter terram* (Genes. IX, 13). Dieu avait placé son arc dans les nuages, comme un signe public et durable de son alliance avec les hommes. Marie fit comme Dieu : elle donna un signe public et durable de son alliance avec l'ordre du Carmel. Le scapulaire est l'arc-en-ciel des Carmes. C'est par lui que Marie a voulu rendre publique l'alliance étroite qui existe entre elle et cet ordre, et montrer qu'elle en est la mère, que les Carmes sont vraiment ses fils adoptifs.

Quelle condescendance de la part de Marie ! quelle gloire pour l'ordre du Carmel. Les Juifs avaient raison d'être fiers de descendre d'Abraham : *Patrem habemus Abraham* (Matth. III, 9). Il est bien plus glorieux encore pour les Carmes, et pour tous ceux qui portent le scapulaire, d'être unis à Marie par des liens si étroits et de pouvoir dire : Nous sommes ses fils adoptifs : *Filii Mariæ sumus.*

Oui, c'est pour eux une très grande gloire. Mais ce serait peu de porter la livrée de Marie et d'être inscrit au nombre de ses fils, si l'on ne vivait pas comme un tel titre l'exige, si l'on ne faisait pas les œuvres des enfants de Marie. Lorsque les Juifs se vantaient de leur origine et disaient *Abraham est notre père*; Jésus leur répondit : *Si vous êtes fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham* (Joan. VII, 39). Ainsi peut-on dire à tous les membres de l'ordre du Carmel et à tous ceux qui portent le scapulaire : Si vous êtes les enfants de Marie, faites les œuvres de Marie, imitez ses mœurs, pratiquez ses vertus. « Vous tous » qui aimez Marie revêtez-vous d'elle ; qu'elle brille dans vos » mœurs, qu'elle resplendisse dans vos actes, » dit S. Bonaventure : *Mariam induite quotquot diligitis eam : hæc splendeat in moribus hæc fulgeat in actibus.*

S. Paul affirme que tous les chrétiens ont revêtu Jésus-Christ : il dit : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous » avez été revêtus du Christ : » *Quicumque in Christo baptisati estis, Christum induistis* (Galat. III, 27). O vêtement splendide, ô robe précieuse de celui qui reçoit le baptême ! Mais ce vêtement qui nous incorpore à Jésus-Christ est une sorte de contrat ; il nous oblige à vivre d'une vie semblable à la sienne. Nous devons être ses imitateurs. Ne convient-il pas que nos mœurs soient en rapport avec le vêtement que nous portons ? N'est-ce pas le vêtement qui révèle la condition des hommes et, par suite, la conduite qu'ils doivent tenir ? « L'habit fait connaître » les mœurs, » dit Tertullien : *Habitus mores prænuntiat.* Aussi tous les chrétiens sont-ils, en vertu de leur baptême, tenus d'imiter Jésus-Christ dont ils se sont revêtus. Ce qui est vrai de tous les chrétiens, à l'égard de Notre-Seigneur, on peut l'affirmer de tous ceux qui ont reçu le scapulaire, à l'égard de Marie. Ils portent le vêtement des enfants de Marie : il est donc nécessaire qu'ils fassent des œuvres dignes de leur mère. S'ils se glorifient du titre dont le scapulaire est le signe, que l'on voie resplendir en eux toutes les vertus de la bienheureuse Vierge dont ils sont les enfants. Leur conduite ne doit pas moins que leur vêtement faire éclater à tous les yeux qu'ils appartiennent à Marie, comme des enfants à leur mère. Vous donc qui avez le bonheur de porter le scapulaire, fuyez les plaisirs coupables ou dangereux ; fuyez les œuvres de Satan et vivez comme il convient aux enfants d'une telle mère. Alors votre scapulaire ne sera pas un signe trompeur ; il montrera que vous êtes véritablement les enfants de la Mère de Dieu et que vous avez contracté avec elle une alliance intime ; il sera, en même temps, le signe de la protection dont elle vous couvre.

II. — *Le scapulaire, signe de protection.*

L'Ordre du Carmel est recommandable à beaucoup de titres, mais il se distingue particulièrement, entre les autres ordres, par son antiquité. Il eut en effet pour premier fondateur le prophète Elie, bien des siècles avant la naissance de Notre-Seigneur. Rassemblés sur la montagne du Carmel, sous la direction du prophète, les premiers Carmes furent appelés d'abord les Enfants des prophètes, et plus tard on les connut sous le nom d'Esséniens. Enfin, dans l'Eglise, ils sont devenus célèbres sous le nom de religieux du Carmel. Marie fut toujours l'objet de leur culte et de leur vénération la plus profonde. Ils veillaient avec un soin pieux sur tous les lieux qu'elle avait habités. A son tour, la bienheureuse Vierge les couvrit d'une protection toute maternelle. Ils sont ses fils bien-aimés qu'elle a engendrés spirituellement :

Ipsa spiritualiter genuit (Gregor. xiii). Ils lui sont extrêmement chers, et sa sollicitude pour eux est de tous les instants. Mais sa protection s'étend jusqu'aux séculiers qui portent le saint scapulaire; elle les couvre d'un bouclier impénétrable aux traits des ennemis.

Marie se tient à la droite de Dieu, couverte d'un vêtement tout resplendissant d'or et d'ornements variés. *In vestitu deaurato circumdata varietate.* D'après une autre interprétation, il faudrait dire : entourée de boucliers : *circumdata scutis.* Ces boucliers dont Marie est entourée lui servent à protéger les frères du Mont-Carmel, et les confrères du scapulaire. L'un de ces boucliers les défend contre la colère de Dieu; un autre les met à l'abri des périls innombrables et imprévus auxquels ils sont sans cesse exposés. Le scapulaire, que portent également les religieux et les séculiers, est donc pour eux un signe public et un gage de la protection dont Marie les favorise. Il est bien vrai que, si l'on considère le scapulaire en lui-même et dans la matière qui le compose, on n'y verra qu'un simple morceau d'étoffe commune. Mais si, regardant plus haut, on voit en lui un signe, il devient quelque chose d'extrêmement précieux, car il n'est pas seulement le signe de l'alliance contractée avec la très sainte Vierge : il est le signe et le gage de sa toute-puissante protection.

De même que N.-S. Jésus-Christ a institué des sacrements, signes efficaces de la grâce, opérant intérieurement dans nos âmes ce qu'ils représentent extérieurement, Marie a institué, non pas à proprement parler un sacrement, ce que Jésus-Christ seul peut faire, mais quelque chose qui en approche. Elle a institué le scapulaire; elle en a fait un signe moral et sensible de sa protection qui est acquise d'une manière certaine à ceux qui le portent, pourvu qu'ils ne soient pas absolument endurcis et obstinés dans le péché. Le scapulaire n'est pas un sacrement, cependant il en a quelque chose. C'est un signe efficace; il fait connaître et il emporte avec lui la protection de la Mère de Dieu, pour tous ceux qui en sont revêtus. Lorsqu'elle voit quelqu'un portant le scapulaire, ce signe institué par elle, Marie ne peut pas pour ainsi dire, ne pas le couvrir de sa protection.

Les sacrements, selon la doctrine du docteur Subtil, causent moralement la grâce, parce qu'ils sont des signes institués par Jésus-Christ dans ce but, et qu'il est en conséquence poussé et déterminé à la donner à ceux qui les reçoivent, dans les conditions voulues. De même que Jésus-Christ donne infailliblement la grâce à ceux qui reçoivent bien les sacrements, le scapulaire signe institué par Marie pour nous assurer sa protection, nous la procure infailliblement si nous le portons comme il faut. De même encore que Jésus-Christ voulut que quelque chose de vi-

sible révélât dans les sacrements les effets invisibles de sa grâce, Marie voulut aussi que la protection plus particulière qu'elle accorde à ceux qui la servent avec fidélité, fût marquée par un signe extérieur, le scapulaire. On peut dire encore que ce vêtement nous a été donné par Marie comme un ornement et comme un symbole : comme un *ornement* parce qu'il est en quelque sorte une extension de cette robe resplendissante d'or et d'ornements variés dont parle l'Écriture : *In vestitu deaurato circumamicta varietatibus* ; comme un *symbole*, non seulement de l'alliance qui unit Marie avec ceux qui le portent, mais de la protection singulière dont elle est toujours prête à les couvrir.

O scapulaire ! signe admirable, symbole efficace qui oblige Marie à protéger les religieux du Mont-Carmel et tous ceux qui le portent ! Que tous les fidèles qui depuis des siècles ont été revêtus de cet habit sacré nous racontent les merveilleux effets de la protection de Marie sur eux ! Qu'ils nous disent la multitude des âmes qui ont été tirées de l'état de péché mortel, pour rentrer dans la grâce de Dieu. Qu'ils nous disent combien de possédés ont été arrachés à la puissance du démon, de malades subitement rendus à la santé, de naufragés sauvés de la fureur des flots, de guerriers guéris de blessures mortelles, de malheureux délivrés d'entre les mains des brigands et des assassins. Qui pourrait énumérer les diverses sortes de dangers auxquels la protection de Marie a fait échapper ceux qui ont porté dignement le saint scapulaire ? Nous savons qu'elle protège l'ordre du Carmel et tous ceux qui sont en quelque manière affiliés à cet ordre ; nous savons que le scapulaire est le signe sensible et efficace de sa protection, mais le nombre et la grandeur des effets de cette protection, nous ne pouvons les connaître.

Ayez donc confiance, ô vous tous qui appartenez à Notre-Dame du Mont-Carmel ; espérez en Marie vous tous qui portez son scapulaire, car elle sera votre gardienne vigilante dans l'adversité comme dans la prospérité, mais à la condition que vous le porterez religieusement. Hélas ! je rougis de le dire ; il en est parmi ceux que revêt le saint scapulaire, dont les âmes sont souillées par de honteux péchés ; tandis qu'ils ont sur eux ce signe de la protection de Marie, on les voit provoquer la colère de Jésus et de sa sainte mère par toutes sortes de crimes. Le langage de leur conduite dément celui du vêtement qu'ils portent. Par le saint scapulaire dont ils sont couverts, ils disent à Marie : Protégez-nous ; par les péchés qu'ils commettent, ils éloignent son secours. Cependant Marie étend sa puissante protection sur tous ceux qui portent le vêtement saint du scapulaire, seulement elle ne le fait pas également pour tous, justes ou pécheurs. C'est ainsi que Dieu ne refuse sa grâce à personne, même aux pécheurs les plus indignes, mais il ne la donne pas

dans une mesure égale : les uns en reçoivent plus et les autres moins.

Qui pourrait penser que Marie ressent une affection particulière pour ceux qui, revêtus de son saint scapulaire, ne s'abandonnent pas moins au désordre et au vice, laissent enraciner dans leurs cœurs l'envie, la haine, l'impudicité et mille autres passions coupables ? On peut croire que la bienheureuse Vierge ne les abandonne pas entièrement et les protège encore : mais qu'il y a loin de cette protection à celle dont elle favorise ceux qui la servent avec amour et piété. Le scapulaire n'est plus pour les pécheurs obstinés qu'une bien faible ressource contre les dangers, s'il l'est encore, et je crains bien qu'il ne leur soit inutile. Portez donc votre scapulaire avec piété, pour qu'il vous soit un signe efficace de la bienveillante sollicitude de Marie, et un gage du salut éternel.

III. — *Le scapulaire, signe de salut.*

Le mystère de notre salut est tellement insondable et caché à nos yeux, que personne ne peut savoir, à moins d'une révélation particulière de Dieu, s'il est ou s'il n'est pas du nombre des prédestinés. Le Concile de Trente le déclare en termes exprès : *Nisi ex speciali Dei revelatione sciri non potest quos Deus sibi elegerit* (Trid. sess. vi, cap. 12). Dieu a mis son sceau sur ce profond mystère; lui seul le connaît, lui seul sait le nombre des prédestinés. *Habens signaculum hoc, novit Dominus qui ejus sunt* (II Tim. ii, 19). Mais quoique toute certitude sur ce point nous échappe, les théologiens s'accordent cependant à considérer certains faits comme des marques presque assurées de prédestination. Parmi ces marques ils inscrivent à bon droit, comme une des principales, la dévotion envers la très sainte Vierge Marie. S. Bernard nous assure que ce signe est très certain : *Certissimum est signum salutis æternæ consequendæ.* S. Anselme dit de même qu'un sentiment profond de piété et de dévotion envers Marie est un gage très sérieux du salut éternel : *Cui saltem ita concessum fuerit, sæpe dulci studio cogitare de Virgine, magnum promerendæ salutis indicium est* (*de Excell. Virg.*).

Voulez-vous en connaître la raison? Marie est toute-puissante au ciel, car toute puissance lui a été donnée par Jésus-Christ. « Toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre », dit S. Pierre Damien : *Data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra* (Ser. i *de Nativ. Virg.*). Et S. Anselme assure que la puissance de Marie est telle que tout ce qu'elle veut s'accomplit : *Quidquid tu Virgo velis, nequaquam fieri non poterit* (*de Excell. Virg.* c. xii). Puisque la puissance de Marie auprès de Dieu est

sans borne, toutes les grâces, toutes les faveurs qu'elle demandera pour ses clients, pour ceux qui l'aiment et qui la servent leur seront nécessairement accordées. Au moyen de ces grâces, ils sortiront facilement de l'état du péché, ils persévéreront dans le bien, et ils obtiendront la béatitude éternelle. Et voilà pourquoi la dévotion dont tant de cœurs sont touchés envers la très sainte Vierge est un signe de salut : *Servire Mariæ certissimum est signum salutis æternæ consequendæ.*

Ce qui est vrai de tous les serviteurs de Marie l'est davantage encore pour ceux qui portent le scapulaire, s'ils le portent dignement. Ce vêtement sacré est pour eux le signe et le gage de la vie éternelle. La bienheureuse Vierge Marie l'a dit elle-même à Simon Stock : *Ecce signum salutis* : « Voici un signe » de salut ».

Je n'ai pas dit que le scapulaire soit un signe infaillible de salut pour tous ceux qui le portent jusqu'à la mort, quelles que soient du reste leurs dispositions intérieures. Hélas! il en est plusieurs parmi ceux qui l'ont porté, qui sont maintenant en proie aux tourments de l'enfer; mais j'ai dit que le scapulaire est un signe de salut pour ceux qui le portent avec piété, et qui accomplissent, par amour pour Marie, les diverses pratiques imposées par la confrérie du saint scapulaire. Pour ceux qui persévèrent ainsi jusqu'à la mort, le scapulaire est un véritable gage de salut. Lorsque Marie les voit revêtus de ce saint habit et remplissant dévotement les quelques pratiques qu'il suppose, elle les reconnaît pour ses enfants; elle les protège avec une sollicitude toute particulière; elle éloigne d'eux les occasions du péché; elle leur obtient de N.-S. Jésus-Christ des grâces si abondantes, des secours spirituels si nombreux et si efficaces qu'il leur est à peu près impossible de périr.

Mais direz-vous, comment se fait-il qu'il soit impossible de périr à ceux qui aiment et servent Marie avec dévotion? Ne peuvent-ils pas commettre quelque péché mortel, y persévérer jusqu'à la mort, et tomber ainsi dans l'enfer? Sans doute, il est possible, absolument parlant, que ce malheur arrive; mais ce ne peut être en tout cas qu'une très rare exception, et c'est ce qui permet aux saints Pères de le regarder comme impossible. Dans l'Évangile, lorsque Notre-Seigneur dit qu'il est impossible à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, il ne parle pas d'une réelle impossibilité, mais d'une très grande difficulté; de même lorsqu'on dit qu'il est impossible à un dévot serviteur de Marie de périr, on prétend dire seulement qu'il est très difficile qu'il en soit ainsi. Marie procure à ceux qui la servent et qui l'aiment tant de secours, tant de grâces, qu'en réalité leur perte est moralement impossible.

Réjouissez-vous donc, ô vous qui aimez Marie et qui la servez

avec dévotion. Réjouissez-vous en elle et livrez-vous à des transports d'allégresse. Grâce à elle, vous êtes assurés de votre salut; grâce à elle, vous ne pouvez périr. Mais qu'ils se réjouissent surtout ceux qui sont les enfants adoptifs de cette très bonne et très puissante Mère, ceux qui portent son scapulaire. S'ils le portent par amour pour Marie, s'ils s'appliquent en même temps à remplir les devoirs de leur état, ils ne périront jamais : le scapulaire sera pour eux le signe et le gage infaillible du salut.

Mais hélas! combien s'en rencontre-t-il qui portent le scapulaire passé au cou ou bien au bras, et qui ne s'inquiètent nullement d'accomplir les devoirs que la confrérie leur impose? Ils n'y pensent pas; ils ne s'en mettent pas en peine. Ils s'imaginent follement qu'ils ne périront pas parce qu'ils portent, n'importe comment, cet insigne des enfants de Marie. Mais Ils se trompent. Il y a deux choses à considérer dans le scapulaire ; le scapulaire lui-même, et les dispositions avec lesquelles on le porte. Ces deux choses sont connexes : l'absence de l'une rend l'autre inefficace. Si quelqu'un porte le scapulaire sans les dispositions intérieures qu'il suppose, le scapulaire ne lui sert de rien : ce n'est pas un véritable scapulaire, mais si l'on peut ainsi parler, un cadavre de scapulaire. S. Bernard appelle de même la foi séparée de la charité, un cadavre de foi, *cadaver fidei*. Un tel scapulaire n'en est plus un, mais seulement une apparence. La foi sans la charité n'opère pas le salut; le scapulaire sans l'esprit intérieur n'est plus un signe de salut mais un cadavre, une apparence de gage et de signe de salut.

C'est pourquoi, vous qui m'écoutez, portez le scapulaire avec l'esprit intérieur qu'il réclame. Par le fait même que vous en êtes revêtus, vous devez vous regarder comme les enfants adoptifs de la très sainte Vierge : remplissez donc envers votre divine mère tous les devoirs qu'un pareil titre vous impose. Si vous la regardez comme votre mère, vous devez tout faire pour ne pas déplaire à Jésus-Christ son Fils bien-aimé, car on ne saurait être bien vu d'une mère dont on offense le fils. Si vous croyez qu'elle est votre mère, apportez tous vos soins à remplir les devoirs que votre agrégation à la confrérie du scapulaire vous impose puisque c'est comme membres de cette confrérie que vous méritez surtout le titre d'enfants de Marie. Si vous êtes attentifs à vous conduire ainsi, le scapulaire ne sera pas seulement pour vous un signe d'alliance et de protection, mais un signe et un gage de salut éternel. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer. — 1759.)

LE SCAPULAIRE, PROTECTION CONTRE NOS ENNEMIS VISIBLES.

Dic ergo illi ut me adjuvet.
Luc. x, 40.

S. Luc nous rapporte au chapitre x^e^ de son Evangile, qu'un jour notre divin Sauveur entra à Béthanie, dans la maison de Marthe et de Marie. Marie demeurait aux pieds de Jésus, goûtant avec délices le charme de sa présence et la douceur de ses enseignements. Marthe s'occupait de tout préparer, pour faire à l'hôte divin descendu chez elle, la réception la plus convenable. A la fin elle dit à Jésus : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma » sœur me laisse servir seule? dites-lui donc qu'elle m'aide : » *Dic illi ut me adjuvet.* Il nous est permis d'emprunter à Marthe ses paroles et de dire à Marie ce qu'elle disait autrefois à Jésus : *Dic illi ut nos adjuvet.* O Marie, ô Mère de notre Dieu, dites-lui qu'il nous aide. Sans lui nous ne pouvons rien; sans sa grâce aucun bien n'est possible, et nous n'entrerons pas au ciel pour lequel il nous a créés. Mais n'entendez-vous pas la réponse de Marie? Elle vous dit comme autrefois S. Paul aux Ephésiens : *Induite vos armaturam* : « Revêtez une armure, » pour vous dresser en face de vos ennemis et pour les combattre. Ils sont en grand nombre s'efforçant de vous barrer le chemin; ils sèment des pièges sous vos pas; ils emploient mille ruses, pour vous écarter de la voie du ciel et vous en fermer la porte.

Quelle sera donc l'armure qui nous protégera? Ce sera le saint scapulaire. Il est une cuirasse impénétrable aux traits de nos ennemis visibles et invisibles. Il est pour nous comme le manteau que le prophète Elie laissa à Elisée, en montant au ciel, et qui servit au disciple à opérer des merveilles égales à celles de son maître. La bienheureuse Vierge Marie est au ciel, mais elle nous a laissé son manteau. Ce manteau, ce fut de tout temps la permission de mettre en elle toute notre confiance, et de recourir à sa protection. Mais elle nous a donné de plus, par l'intermédiaire de S. Simon Stock, un autre manteau, le saint scapulaire. Enveloppés dans ses plis, marqués de ce signe sacré, nous qui le portons, nous tenons une place à part parmi ses serviteurs et ses enfants; nous sommes plus forts contre nos ennemis et mieux défendus contre leurs traits.

C'est de la protection puissante que nous procure le saint scapulaire que nous allons vous entretenir aujourd'hui. Nous montrerons que le scapulaire est pour ceux que le portent pieuse-

ment, comme un manteau qui les enveloppe, une armure qui les protège contre leurs ennemis même corporels et visibles.

Les ennemis visibles contre lesquels nous avons à combattre sont de deux sortes. Il y a les ennemis raisonnables et les ennemis dénués de raison, qu'ils soient vivants ou inanimés.

I. — *Le scapulaire, protection contre les ennemis doués de raison.*

Lorsque Jules César vit qu'il allait tomber sous les coups de ses assassins et que toute défense était inutile, il se couvrit la tête de son manteau pour recevoir le coup mortel. Pompée lui avait déjà donné cet exemple. Ni l'un ni l'autre ne laissèrent échapper un cri de douleur. Pourquoi ces anciens guerriers se voilèrent-ils ainsi la tête en attendant la mort? Peut-être afin de n'être pas frappés avec autant de colère et de violence ; peut-être pour ne pas voir le misérable état où ils étaient réduits, et la fureur des ennemis qui les attaquaient ; peut-être pour protéger leur tête, ce que la nature enseigne à tous les animaux, et trouver ainsi une mort moins cruelle. Quoi qu'il en soit, il leur semblait que la tête couverte de leur manteau, ils avaient moins à redouter les coups dont ils étaient frappés. Le manteau de César et celui de Pompée leur servirent de peu de chose; ils n'en tombèrent pas moins sous les coups des meurtriers. Il est un autre manteau plus efficace, qui nous protège mieux, même contre les blessures corporelles. C'est le saint scapulaire. Que de fois le scapulaire du Carmel a sauvé la vie à des voyageurs attaqués par des brigands, ou à des soldats sur le champ de bataille! Les glaives se sont émoussés, les balles se sont aplaties sur ce petit morceau d'étoffe porté en l'honneur de la sainte Vierge. Veut-on quelques traits anciens? Un soldat du roi Louis XIII, occupé au siège d'une ville, est atteint d'une balle en pleine poitrine. Il tombe sous la violence du coup, mais aussitôt il se relève. La balle qui devait lui donner la mort avait traversé tous ses vêtements, mais le scapulaire l'avait arrêtée, elle y était restée attachée comme une boule de cire à demi fondue [1]. Un habitant de Naples nommé Luc Romain fut pris par des pirates, et cruellement frappé. Pour l'achever, ils lui tirèrent deux balles dans la poitrine et le laissèrent pour mort. Mais Luc Romain vivait. Après que les pirates se sont éloignés, il se relève, et trouve les balles collées à son scapulaire, sous les vêtements qu'elles avaient traversés. Pendant que les pirates s'acharnaient sur lui, il avait cru voir deux religieux Carmes se servant du scapulaire pour le protéger contre les coups [2]. Pourrait-on ou-

1. Claud. Colum. de S. *Scapul.* f. 291.
2. Philocalus Conutus. *Hist. B. V. de Monte Carmelo.*

blier la victoire extraordinaire que Maximilien Ier de Bavière remporta en 1620 sur l'armée des hérétiques qui ne comptait pas moins de cent mille soldats? Maximilien et ses officiers firent vaillamment leur devoir. Cependant ce fut à Notre-Dame du Mont-Carmel que revint tout l'honneur du succès. Le duc Maximilien avait reçu le scapulaire des mains d'un saint religieux, Dominique de Jésus-Marie. Les officiers imitèrent leur chef, et une multitude de leurs soldats le reçurent aussi. Pendant le combat, le père Dominique de Jésus-Marie se tint toujours au premier rang. Son propre scapulaire resplendissait, et les rayons de lumière qui s'en échappaient jetaient le trouble et la confusion dans l'armée ennemie. Voilà ce que peut le saint scapulaire contre les ennemis visibles qui nous attaquent.

On pourrait ajouter à ces traits ce qui arriva à un nommé Rosellus de Arbizolla. On l'avait accusé auprès de l'empereur Rodolphe II de crime de lèse-majesté. Quoiqu'il fût innocent, la condamnation à mort ne se fit pas attendre. Le 12 novembre 1606 fut le jour fixé pour lui trancher la tête. Rosellus, qui était pieux, se rappela l'exemple de Notre-Seigneur, mis à mort par les Juifs, quoiqu'il fût l'innocence même, et il se prépara au moment fatal. Mais en même temps, il se recommandait de tout son cœur à Notre-Dame du Mont-Carmel, dont il portait le scapulaire. Quand vint l'heure de l'exécution, il fut conduit sur l'échafaud et on lui commanda de mettre la tête sur le billot. Le bourreau prit sa hache et le frappa; mais la hache rebondit et ne fit pas au patient la moindre blessure. Une seconde fois le bourreau frappa, mais sans plus de succès. Il prit alors une masse de fer et pesa sur la hache pour entamer enfin le cou de la victime : tout fut vain. Alors, aux yeux de tout le peuple qui réclamait sa grâce, Rosellus se releva; il prit son scapulaire, le baisa et s'écria de manière à être entendu de tous : C'est Notre-Dame du Mont-Carmel qui m'a sauvé la vie par ce miracle [1].

II. — *Le scapulaire, protection contre les ennemis sans raison.*

D'autres ennemis que les hommes mettent quelquefois notre vie en danger. Le scapulaire nous protège aussi bien contre la dent des bêtes féroces que contre le poignard du brigand. Nous ne citerons que deux traits de cette protection. Il y avait autrefois dans la ville de Bruxelles un lion parfaitement apprivoisé qu'on laissait circuler en toute liberté, sans que jamais il ait fait le moindre mal à personne. Mais un jour ses instincts féroces se réveillèrent. Il se jeta soudain sur un enfant et allait le dévorer. L'enfant s'appelait Daniel, un nom prédestiné. Il por-

1. Ex. *deliciis Carm. Crem.*

fait le saint scapulaire et aimait beaucoup la très sainte Vierge. Sur le point d'être déchiré par la bête féroce, il se recommande à Marie; et voilà que soudain, le lion s'apaise. Il tient toujours l'enfant dans sa gueule; mais, sans le blesser, il le transporte et le dépose sur le parvis de l'église des Carmes. On rapporte un fait à peu près semblable d'un ours qui, se jetant sur un nommé Barthélemi, allait l'étouffer, lorsque cet homme, se souvenant qu'il portait le saint scapulaire, se recommanda à Notre-Dame du Mont-Carmel et fut aussitôt relâché par le monstre. Autrefois ceux qui combattaient dans l'arène contre des bêtes féroces, s'enveloppaient le bras gauche d'un manteau, pour l'opposer comme un bouclier à leurs dents meurtrières. Notre manteau protecteur, c'est ce scapulaire de Marie.

Les éléments sont aussi souvent pour nous une source de dangers; mais le scapulaire les combat victorieusement. On a vu plus d'une fois un scapulaire jeté dans les flammes, suffire pour éteindre un vaste incendie. On a vu des vaisseaux arrachés aux fureurs de la tempête qui devait les perdre inévitablement, parce que ceux qui les montaient portaient le scapulaire et se recommandaient à Notre-Dame du Mont-Carmel. On a vu la foudre épargner ceux qui portaient le scapulaire, tandis qu'elle frappait ceux qui les entouraient et ne le portaient pas.

Quelquefois la terre tremble, les édifices s'écroulent, des abîmes se creusent, ou bien, sans même que la nature éprouve ces bouleversements effrayants, un simple éboulement ensevelit sous la terre des ouvriers surpris. En toutes ces circonstances, le scapulaire est une protection puissante. Marie ne cesse jamais de veiller sur ceux qui lui appartiennent et qui portent ce vêtement en son honneur.

Que tous se fassent donc un honneur et un devoir de porter le scapulaire. Les grands et les petits ont également besoin de la protection de Marie, et le scapulaire est le signe visible en même temps que le gage de cette protection. Au moment où le pape Léon X fut dépouillé des insignes du cardinalat pour revêtir ceux du souverain Pontificat auquel il venait d'être élevé, on lui ôta son scapulaire, en même temps que d'autres vêtements. Il s'en aperçut et s'écria aussitôt : « Laissez-moi Marie; que » Marie ne s'éloigne pas de moi : » *Relinquas mihi Mariam; ne me derelinquat Maria.*

Puis donc que Marie donne tant de force pour vaincre leurs ennemis animés ou inanimés, à ceux qui portent pieusement le saint scapulaire, nous pouvons le regarder comme son manteau, sous lequel elle nous abrite. Réfugions-nous donc sous sa protection; soyons pleins de confiance en elle. Mais en même temps, vivons comme il convient à de véritables serviteurs de Marie. C'est ainsi que nous mériterons ses faveurs et celles de son Fils

Jésus-Christ, à qui soit l'empire, l'honneur et la puissance dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer.)

LE SCAPULAIRE NOUS DÉFEND CONTRE LES ENNEMIS SPIRITUELS.

Beatus venter qui te portavit.
Luc. xi, 27.

Autrefois une simple femme s'écriait du milieu de la foule, en entendant les paroles de Notre-Seigneur : « Bienheureux le » sein qui vous a porté » *Beatus venter qui te portavit*. Il nous semble permis d'emprunter aujourd'hui ces paroles, et d'en faire une application nouvelle en y changeant quelque chose. Nous célébrons la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, la fête du saint scapulaire : pourquoi ne dirions-nous pas : Heureux celui qui vous porte, ô vêtement précieux ! heureux celui qui vous porte, ô Marie, sous le symbole du scapulaire. Autrefois le roi Salomon dit au prêtre Abiathar qui s'était révolté contre lui : « Tu » mérites la mort, mais je ne te ferai pas mourir aujourd'hui » parce que tu as porté l'arche du Seigneur. » *Vir mortis es ; sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini* (III, Reg. 2). Que de chrétiens ont été délivrés des maux les plus inévitables : que de pécheurs ont échappé à la mort et, du même coup, aux flammes éternelles qu'ils avaient méritées, parce qu'ils continuaient de porter le saint scapulaire, reçu avec dévotion et confiance. Plus d'une fois les puissances de l'enfer ont été forcées de l'avouer et de s'écrier : « O scapulaire, que d'âmes » tu nous arraches [1] ! » On peut dire sans crainte d'erreur à celui qui porte le scapulaire : *In hoc signo vinces* : « Par ce » signe vous serez victorieux ; » car la multitude de ceux qui l'ont été est innombrable. C'est l'étendard qui conduit au triomphe : c'est encore, si vous voulez, un bouclier qui nous protège et nous met à l'abri des coups de nos ennemis. Qu'ils attaquent notre âme ou qu'ils attaquent notre corps, le scapulaire est une protection contre laquelle se brisent leurs forces. Selon les paroles mêmes que l'Église emploie pour la bénédiction de ce saint habit, il possède une vertu divine, pour repousser au loin les traits les plus dangereux de nos ennemis visibles et invisibles. Pour ne pas donner trop d'étendue à ce discours, nous ne parlerons aujourd'hui que de la protection que le scapulaire nous procure contre les ennemis invisibles.

1. O scapulare ! quot nobis animas eripis ! *Conc. X in Jubil. Carm. monachii habita*, anno 1751.

Le scapulaire, protection contre les démons.

Le scapulaire est un vêtement que la très sainte Vierge nous a donné pour que nous le portions en son honneur. Plusieurs vêtements sont célèbres dans l'histoire sacrée. Lorsque le prophète Elie fut séparé de son disciple Elisée et enlevé au ciel dans un char de feu, il laissa son manteau à son disciple. Elisée voulant traverser le Jourdain, frappa les eaux du fleuve avec ce manteau, elles se divisèrent pour lui livrer passage. Qui ne connaît l'histoire du manteau de S. Martin ? Soldat, et n'ayant pas encore reçu le saint baptême, Martin rencontre aux portes d'Amiens un pauvre presque nu, par un froid extrêmement rigoureux. Il prend son manteau, le divise en deux et en donne une partie au pauvre. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparaît revêtu de cette partie de manteau, et disant aux anges qui l'entourent : « Martin, encore simple catéchumène, m'a revêtu de » ce manteau. » Un autre vêtement dont la renommée est grande aussi fut la tunique que S. Paul premier ermite s'était faite de feuilles de palmier. Le grand S. Antoine hérita de ce vêtement après la mort de Paul, et il s'en revêtait les jours de Pâques et de la Pentecôte. On peut citer encore le manteau de S. François de Paule, qui lui servit comme une barque pour traverser la mer; le voile de sainte Agathe, si puissant pour arrêter les incendies ; la tunique de S. Nicolas de Tolentin. Mais il faut nous arrêter, car on ne peut tout dire. Il n'est guère de saints illustres dans l'Eglise, dont les vêtements n'aient été les instruments de miracles éclatants et nombreux. Pourrait-on cependant les comparer au scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel ? Ce vêtement précieux, donné par la très sainte Vierge, n'a-t-il pas été l'instrument de miracles mille fois plus nombreux ? N'est-il pas, pour ceux qui le portent, une source constante de bienfaits et de grâces ? Les souverains Pontifes n'y ont-ils pas, comme à l'envi, attaché les indulgences les plus nombreuses et du plus grand prix ? S'ils l'ont fait, n'est-ce pas parce qu'ils étaient témoins des fruits de sanctification et de salut qui en ressortaient pour l'Eglise ? Ces indulgences, tant pour la vie présente que pour le moment de la mort, font de ce petit vêtement un manteau protecteur qui nous défend contre les ennemis de notre âme. Elles nous remettent les peines temporelles dues au péché et, grâce à elles, nous ne tombons pas, au dernier moment, sous la puissance du démon. Nous arrivons plus vite à posséder Dieu; s'il nous faut passer par les flammes du purgatoire, nous pouvons attendre avec une ferme confiance d'en être délivrés bientôt, En effet la bienheureuse Vierge Marie a fait cette promesse non seulement aux religieux et religieuses du Carmel, mais à tous

ceux qui porteront le scapulaire, et feront partie de l'archiconfrérie : « Moi leur Mère, je descendrai avec une ample provision » de grâce, le samedi qui suivra leur mort. Tous ceux que je » trouverai dans le purgatoire, je les délivrerai et je les conduirai » à la montagne de la vie éternelle [1]. » En conséquence de cette promesse, le pape Jean XXII publia en 1612 la bulle appelée *Sabbatique*. Cette bulle promulgue des indulgences en vertu desquelles les membres de l'archiconfrérie du Mont-Carmel, s'ils viennent à tomber dans le purgatoire, reçoivent un soulagement particulier et même sont délivrés, principalement le samedi. Plusieurs souverains Pontifes, successeurs de Jean XXII, confirmèrent cette bulle. Paul V rendit un décret ordonnant que cette indulgence fût annoncée au peuple du haut de la chaire [2]. La bienheureuse Vierge Marie, en délivrant ainsi du purgatoire ses serviteurs fidèles, imite le patriarche Jacob qui, à la vue du vêtement ensanglanté de son fils Joseph, qu'il croyait dévoré par une bête féroce, s'écria : *Je descendrai vers mon fils, en pleurant, dans les enfers*. Marie touchée de compassion pour les âmes des fidèles dit, à la vue du scapulaire, marque à laquelle elle reconnaît ses enfants : « Je descendrai le samedi, et tous ceux de » mes enfants que je trouverai dans le purgatoire, je les déli- » vrerai. » Car tous ceux qui sont revêtus du saint scapulaire, Marie les regarde comme ses enfants. Elle les couvre de ce vêtement comme autrefois elle enveloppait Jésus de langes dans la crèche.

On lit dans l'histoire de France que le roi Charles VI, à la suite d'un grand festin, s'était déguisé en bête fauve, avec cinq de ses principaux courtisans. Tout à coup au milieu de ce divertissement peu digne de la majesté royale, le feu prit à ses vêtements qui représentaient la dépouille d'un lion. Aussitôt un cri d'effroi retentit ; chacun s'empresse pour éteindre le feu qui déjà brûle horriblement le malheureux prince ; mais les flammes n'en sont que plus actives. Soudain une pensée de salut traverse l'esprit de la reine. Elle se dépouille de son vaste manteau et elle en enveloppe le roi. Les flammes sont étouffées et il est sauvé. Quel prix Charles VI ne devait-il pas attacher à ce manteau ?

Cependant il en est un plus précieux ; c'est le saint scapulaire. Il éteint le feu de l'enfer, cet incendie horrible dont tous les feux de ce monde ne sont pour ainsi dire qu'une ombre. Grâce à lui, l'homme n'est pas précipité dans ces flammes vengeresses qui ne s'éteindront jamais. C'est la promesse formelle que la bienheureuse Vierge Marie fit autrefois à S. Simon Stock

1. Ego mater gratiose descendam in sabbato post eorum obitum, et quotquot inveniam in purgatorio, liberabo, et eos ad montem vitæ perducam.
2. Decretum *Patribus Carmelitis*, etc.

supérieur général de tout l'ordre des Carmes. Un jour que ce grand serviteur de Dieu et de Marie suppliait la Mère de Dieu de donner à son ordre un signe extérieur de la sollicitude particulière dont elle l'entourait, Marie lui apparut et lui donnant un scapulaire apporté du ciel, elle lui dit : « Reçois, mon fils, » ce scapulaire de ton ordre, signe de ma confraternité. C'est » un privilège pour toi et pour l'ordre du Carmel : quiconque » en mourra revêtu, n'endurera pas les flammes éternelles. C'est » un signe de salut [1]. » Remarquez ces paroles : « Quiconque » en mourra revêtu n'endurera pas les flammes éternelles. » Cette promesse ne s'arrête pas aux religieux et aux religieuses du Carmel. La sainte Vierge l'avait appelé d'abord un signe de sa confraternité : *Meæ confraternitatis signum*. La promesse s'étend donc à tous les membres de la confraternité ou de la confrérie du saint scapulaire. Mais s'il en est ainsi, nous avons bien raison d'appeler le scapulaire un vêtement de salut, *vestimentum salutis* (Isa. LXI, 10) qui nous protège, qui nous défend contre nos ennemis spirituels, contre l'enfer qui, selon l'Ecriture, dilate son âme pour nous envelopper dans ses feux éternels.

Mais descendons aux cas particuliers et voyons comment la très sainte Vierge protège ses clients, ceux qui sont dévots au saint scapulaire et qui le portent avec piété, persévérance et confiance. On pourrait citer d'innombrables exemples : nous n'en donnerons qu'un ou deux pour cause de brièveté. Avant de le faire, rappelons d'abord ce qui arriva au prophète Jérémie et la manière dont il fut délivré de l'horrible prison dans laquelle il avait été jeté. On avait descendu ce saint prophète dans une citerne où il n'y avait plus d'eau, mais seulement une boue immonde, pour l'y laisser mourir de faim. Le roi Sédécias apprit ce qu'avaient fait les ennemis du prophète. Il craignit la colère du Seigneur et les suites que pouvait avoir un tel crime et ordonna de délivrer Jérémie. *Abdémélech l'Ethiopien*, qui avait reçu cet ordre, *prit trente hommes avec lui et il entra dans la maison du roi, dans un lieu qui était sous le cellier, et il en tira de vieilles étoffes et de vieux chiffons et les descendit jusqu'à Jérémie avec des cordes. Et Abdémélech l'Ethiopien dit à Jérémie : Mets ces vieilles étoffes déchirées sous tes aisselles et sur les cordes : et ils enlevèrent Jérémie avec les cordes et ils le tirèrent de la fosse* (Jérém. XXXVIII).

Ces étoffes et ces cordes qui servirent à extraire Jérémie de la fosse dans laquelle il était près de rendre l'âme, sont l'image du scapulaire qui sert à retirer tant de chrétiens de l'abîme de maux spirituels dans lesquels ils sont plongés. « Je suis profon-

1. Accipe fili mi, hoc tui Ordinis scapulare, meæ confraternitatis signum, tibi et cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium; ecce signum salutis.

» dément enfoncé dans la fange : » *Infixus sum in limo profundo* (Psal. lxviii. 3), se sont-ils écriés avec le Psalmiste, et ils ont glissé sur la pente du désespoir. Qui donc les a délivrés ? Demandez à ce jeune homme de Venise que le démon avait poussé jusqu'au désespoir, en se montrant à lui pendant la nuit sous des formes horribles, et en lui reprochant ses fautes. Ce malheureux jeune homme se jette au pied du crucifix ; mais l'image de Jésus-Christ crucifié ne fait que lui rappeler plus vivement encore le souvenir de ses fautes, sans lui procurer aucune consolation. Alors il se souvient de son scapulaire ; il le prend ; il le baise avec dévotion, il s'adresse avec confiance à la Mère de miséricorde. Aussitôt le calme se fait dans son âme ; les fantômes qui le poursuivaient disparaissent ; il fait une sincère pénitence de ses fautes, et, par une vie solidement vertueuse, il mérite enfin que Marie l'introduise au ciel [1]. Un jeune homme de Padoue, dans un moment de désespoir, veut se donner la mort. Il se frappe la poitrine avec un couteau bien aiguisé : mais la pointe s'émousse et la lame se replie ; par une faveur particulière de Dieu et de Marie, elle a rencontré le scapulaire.

Le scapulaire est donc un manteau qui nous recouvre, ou plutôt un bouclier qui nous met à l'abri des coups de nos ennemis spirituels, et les rend inutiles. Que de fois peut-être, plusieurs des âmes pieuses qui m'écoutent ont éprouvé par elles-mêmes la puissance du scapulaire contre le démon! Personne n'est à l'abri des entreprises du tentateur. Lorsqu'il a troublé votre imagination ; lorsqu'il a mis dans votre esprit quelque pensée ou allumé dans votre cœur quelque désir qui vous exposait au péché, vous avez pris votre scapulaire sans doute, vous y avez imposé un pieux baiser, en même temps que vous invoquiez Marie, et la tentation était vaincue.

Le pape S. Grégoire dit dans une de ses homélies : « Nous » avons à combattre contre les malins esprits qui ne possèdent » rien en propre dans ce monde. Nous devons donc com- » battre nus contre des ennemis qui sont nus. Car si quelqu'un » couvert de vêtements lutte contre un antagoniste nu, il sera » nécessairement renversé par terre, parce qu'il lui donne prise. » Que celui donc qui se prépare à lutter contre le démon rejette » ses vêtements pour ne pas succomber [2]. » Faudrait-il donc nous dépouiller du scapulaire pour mieux combattre le démon ? Non ce n'est pas ainsi que l'illustre et saint Pontife l'entend. Les vè-

1. *Compendium miracul. B. V. M. de Monte Carmel.*

2. Luctamen contra malignos spiritus sumimus; nihil autem maligni Spiritus in hoc mundo proprium possident : nudi ergo cum nudis luctari debemus : nam si vestitus quisquam cum nudo luctatur, citius ad terram dejicitur, quia habet unde teneatur... Qui ergo contra diabolum ad certamen properat, vestimenta abjiciat ne succumbat. S. Gregor. hom. xxxii *in Evang.*

tements dont il veut nous voir dépouiller, ce sont les sentiments d'un amour désordonné pour les biens de la terre. Mais le vêtement de la vraie dévotion n'a rien de commun avec ces vêtements dangereux, qui donnent prise au démon sur nous..

L'apôtre S. Paul ne nous recommande-t-il pas de nous armer, et le scapulaire n'est-il pas une arme puissante que nous donne Marie elle-même ? *Prenez l'armure de Dieu,* dit S. Paul aux Ephésiens, *afin qu'étant munis de tout, vous puissiez au jour mauvais, résister contre les puissances et les dominations, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (Ephes. VI, 13 et 12).

O Marie, gloire et beauté du Carmel, protégez-nous! Nous portons votre scapulaire, ou nous le porterons bientôt ; faites qu'il soit pour nous un manteau sous lequel vous nous tiendrez à l'abri des coups de nos ennemis. Enveloppez-nous de ce manteau, et gardez-nous pour que nous soyons en sûreté pendant la vie et à l'heure de la mort, afin que nous arrivions au royaume de votre Fils. O Marie, protégez-nous à l'ombre de vos ailes. *Sub umbra alarum tuarum protege nos* (Psal. XVI, 8).

SECTION II. — RÉSUMÉ ANALYTIQUE

LE P. LEJEUNE. — 1672

In me omnis spes vitæ.
Eccli. XXIV, 25.

Un pauvre prisonnier relégué au fond d'un cachot, convaincu d'un crime capital ou poursuivi sans pitié par les calomnies d'un puissant adversaire, ne peut fonder quelque espoir que sur l'habileté de l'avocat chargé de plaider sa cause.

Nous sommes ce prisonnier; nous avons offensé Dieu gravement; le démon nous accuse sans relâche et cherche tous les moyens de nous prendre; mais nous ne sommes pas sans espérance, parce que nous avons une avocate dévouée, autant qu'habile et autorisée pour plaider notre cause : cette avocate est la bienheureuse Vierge Marie. Elle est notre vie, notre douceur, notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra... Eia, ergo, advocata nostra!*

Marie est l'avocate de tous les fidèles; mais elle est particulièrement l'avocate des religieux du Mont-Carmel et de tous ceux qui sont affiliés à cet ordre, par la réception du saint scapulaire. Ce sont les deux vérités que nous nous efforcerons de démontrer ici.

I. — *Marie est l'avocate de tous les fidèles.* Les fonctions des avocats sont honorables et utiles, lorsqu'ils emploient leurs talents, selon que la justice et la charité le demandent. Ils contribuent à sauver l'innocent, à lui conserver ses biens, son honneur et sa vie. Mais si les innocents ont quelquefois besoin d'avocats, que dire des coupables? que dire surtout des malheureux pécheurs qui ne cessent d'irriter la justice de Dieu par leurs crimes?

Si le monde, si les villes les plus chrétiennes même, n'avaient pas auprès de Dieu quelqu'un pour prendre leur défense et plaider leur cause, il y a longtemps que la colère de Dieu aurait tout détruit et l'enfer tout englouti.

Mais nous avons Marie pour avocate. Elle possède toutes les qualités qu'exige une telle fonction.

1° Elle a la science. — Un avocat doit connaître la cause qu'il entreprend de défendre. Marie connaît bien notre cause. Elle sait nos faiblesses, nos misères, l'extrême besoin que nous avons de la grâce de Dieu. Eclairée de la lumière de la gloire, elle sait que nous pouvons obtenir miséricorde, et elle connaît les meilleurs moyens pour atteindre ce but. Elle n'ignore pas combien sont infinis les mérites de son Fils; elle n'ignore pas non plus la puissance de sa propre intercession auprès de lui. Car non seulement elle plaide notre cause, mais elle nous sert d'intercesseur auprès de Jésus-Christ.

2° Elle a le zèle. — Il faut du zèle pour bien plaider la cause d'un coupable; Marie n'en manque pas. Déjà sur la terre elle intercédait pour les pécheurs; sa charité ardente et le pouvoir qu'elle avait auprès de Dieu ne lui permettaient pas d'en agir autrement. Mais maintenant qu'elle est toute plongée dans l'essence de Dieu, qui est un abîme de pitié et de miséricorde infinie; maintenant qu'elle est unie si étroitement à Dieu, qui est la charité même; maintenant qu'elle voit clairement, par la lumière de la gloire, l'importance de notre salut, la faiblesse de notre nature, les dangers où nous nous trouvons, les embûches qui nous sont dressées, le grand nombre de nos ennemis et le besoin que nous avons de son secours, peut-elle oublier que nous sommes ses enfants, et ne pas venir à notre aide?

Et puis, son Fils s'appelle Jésus : s'il y avait peu d'hommes de sauvés, où serait donc la gloire de ce Jésus, de ce Sauveur? Elle sait combien il aime les âmes, combien il est heureux qu'on force la main à sa justice et qu'on l'oblige à n'écouter que sa miséricorde.

3° Elle est éloquente. — Son zèle ardent pour le salut de nos âmes lui met les paroles sur les lèvres, lui suggère les raisons les plus propres à obtenir pour nous ce qu'elle souhaite. Esther sut calmer la colère d'Assuérus et gagner toutes ses bonnes grâ-

ces : elle sauva son peuple : que ne fera pas Marie auprès de Jésus ?

Dieu a ressuscité Marie et l'a élevée au plus haut du ciel, près de son trône, exprès pour qu'elle plaide notre cause : elle est notre avocate d'office, et notre juge ne demande qu'à se laisser convaincre par elle. Là elle peut prendre nos intérêts avec plus d'autorité, plus d'éloquence, plus d'assiduité : comment n'aurions-nous pas confiance ? Comment ne recourrions-nous pas à celle qui est si puissante et si bonne ? Quels que soient nos besoins, elle ne demande qu'à nous venir en aide.

II. — *Marie est particulièrement l'avocate du Carmel.* Le crédit de Marie n'est pas limité, et sa miséricorde s'étend à tous les misérables ; cependant elle a ses préférés, et il n'y a personne au monde pour qui elle plaide plus volontiers que pour les religieux du Carmel, et pour ceux qui leur sont associés, parce qu'elle a pour eux des inclinations et des tendresses particulières. La raison en est que les religieux du Mont-Carmel ont été les premiers à se consacrer au culte de Marie. Ils sont ses aînés. Leur origine première remonterait au prophète Elie, puis aux disciples de ce prophète qui connurent et honorèrent Marie après l'Ascension du Sauveur. Au moins cet ordre exista-t-il en Orient dès les premiers siècles de l'Eglise.

Marie donna un vêtement particulier aux membres de cet ordre, comme marque de sa bienveillance : ainsi faisaient les anciens ; ainsi fit Jacob pour Joseph son fils bien-aimé.

Des miracles nombreux ont attesté la bénédiction que Marie attache à ce vêtement, au scapulaire du Mont-Carmel. Plusieurs fois il a suffi de le jeter au milieu des flammes pour éteindre subitement un vaste incendie ; que de fois il a sauvé des plus grands dangers ceux qui le portaient !

Il protège les enfants de Marie, comme l'Ange protégeait les trois enfants au milieu des flammes de la fournaise de Babylone. La protection que Marie leur accorde ne s'arrête pas à cette vie, mais les suit dans l'autre. Elle leur fait éviter les tourments de l'enfer et, s'ils sont au purgatoire, elle leur obtient d'en être bientôt délivrés.

III. — *Le saint scapulaire doit être porté saintement et religieusement*, pour être utile à ceux qui le portent. Quand des âmes choisies portent ce saint habit, elles disent comme S. Paul : *Christi bonus odor sumus in omni loco.* Elles exhalent partout une suave odeur de piété, de modestie et de sainteté. Les réprouvés, au contraire, scandalisent le monde, et le saint habit qu'ils portent ne les rend que plus repoussants. Les mêmes vêtements répandaient une odeur suave ou nauséabonde selon qu'ils étaient portés par le juste Jacob, ou par Esaü le réprouvé. Si vous voulez que le scapulaire vous protège en ce monde et dans l'autre,

portez-le avec tout le respect dû à un vêtement qui vient de Marie elle-même.

Souvenez-vous donc que Marie est votre avocate, ayez recours à elle avec la plus grande confiance; mais faites ce que vous pouvez pour n'être pas indignes des bons soins qu'elle vous donnera.

SECTION III. — PLANS DIVERS

I

LA DÉVOTION DU SCAPULAIRE EST UNE MARQUE DE PRÉDESTINATION.

C'est un principe accepté de tous que la dévotion à la très sainte Vierge est une marque de prédestination; mais pour descendre de ce principe général au sujet particulier du scapulaire, il faut convenir d'une autre part que cette dévotion, si elle est profondément gravée dans le cœur, a besoin de quelque signe, de quelque marque extérieure qui la manifeste.

Le saint scapulaire est l'un de ces signes, véritables marques de prédestination, pour ceux qui le portent avec le même esprit qu'il a été institué: c'est un gage de salut pour les âmes pieuses, et l'on arrive infailliblement au ciel lorsqu'on s'acquitte fidèlement des devoirs qu'il impose. La bienheureuse Vierge Marie elle-même en a fait la promesse [1].

1. Je n'ignore pas, chrétiens auditeurs que, quelque marque que nous ayons en nous-mêmes de notre prédestination, ce ne sont après tout que des conjectures, qui peuvent bien soutenir et fortifier notre espérance, mais non pas dissiper entièrement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons dans la vue de ses jugements impénétrables. Personne, dit S. Grégoire, tandis qu'il est sur la terre, ne peut savoir ce qui a été résolu dans le ciel sur le sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle. C'est la triste condition où nous vivons ici-bas; nous sommes assurés de quitter bientôt ce lieu d'exil, sans savoir cependant si nous reverrons jamais notre patrie. C'est ce qu'il est nécessaire de présupposer pour prévenir les erreurs où l'on pourrait tomber dans la suite. Car enfin, la très sainte Vierge n'a point mis de bornes aux espérances de ses enfants du Carmel. La promesse qu'elle leur a faite de les protéger n'enferme nulle condition. Elle s'est engagée à ne point souffrir qu'ils soient éternellement malheureux; c'est-à-dire qu'elle leur donne toutes les assurances de leur salut que l'on peut avoir en cette vie; elle leur promet par là que, s'ils persévèrent dans son service, ils persévéreront infailliblement dans la grâce. Si elle a pu faire cette promesse à ses enfants, il lui est aisé de l'accomplir. Mais que dites-vous d'une promesse si magnifique? La très sainte Vierge s'est-elle bien expliquée à votre gré? Vous reste-t-il encore quelque scrupule? Quand pour calmer tous les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut, vous auriez dicté vous-même à la très sainte Vierge les promesses de son en-

Trois preuves établiront que le scapulaire bien porté est un gage assuré de salut.

1° Cet habit est la marque que celui qui le porte appartient à Marie par l'engagement le plus inviolable, et par l'alliance la plus étroite, qu'elle a bien voulu contracter avec ceux qui en sont revêtus. Elle a dit à S. Simon Stock en le lui donnant : *Recipe, dilectissime fili, ordinis tui scapulare, meæ confraternitatis signum* : « Recevez, mon fils très-aimé, ce scapulaire de » votre ordre, signe de ma confraternité. »

2° Non seulement Marie contracte une alliance de confraternité avec ceux qui portent le scapulaire, mais elle leur assure son secours dans tous les dangers, et sa protection contre tous les ennemis de leur salut : *Ut sit salus in periculis* : « Pour qu'il » soit le salut dans les dangers. »

3° Enfin elle prend l'engagement de leur procurer la persévérance finale qui met le sceau à leur prédestination par une heureuse mort.

Marie ne manquera pas à ses engagements, mais elle y sera d'autant plus fidèle que nous nous attacherons davantage à cette dévotion. — HOUDRY.

gagement, en auriez-vous pu choisir de plus formelles? Les saints Pères nous ont parlé en général du pouvoir de la sainte Vierge, en des termes qui ne sont ni moins forts, ni moins favorables. S. Bonaventure ne donne point d'autres bornes à sa puissance, que la toute-puissance de Dieu même. S. Antonin assure que Dieu ne lui fait point de grâce quand il exauce ses prières, qu'il s'acquitte d'un devoir indispensable, et qu'ainsi elle ne saurait être rebutée. On sait quels sont les sentiments de S. Anselme sur ce sujet; il croit qu'il est impossible de périr au service de cette Reine.

Voilà de grands sentiments, et bien capables sans doute d'animer votre confiance envers la mère de miséricorde; mais quelque savants, quelque saints qu'aient été les hommes qui nous rendent ces beaux témoignages, après tout, ce sont des hommes, ce ne sont que les serviteurs de cette excellente princesse qui fit elle-même cette promesse à saint Simon Stock. Ils m'apprennent bien, ces grands saints, que je n'ai rien à craindre si la sainte Vierge est dans mes intérêts; mais cela ne suffit pas pour apaiser mon inquiétude; je veux savoir si elle y est effectivement; elle m'en donne ici des marques toutes visibles; il ne tient qu'à moi de m'en assurer par mes propres sens. Elle a attaché sa protection à ce scapulaire : *In quo quis moriens, æternum non patietur incendium.* Je ne m'étonne donc pas qu'au premier bruit qui se répandit d'une promesse si magnifique, les Chrétiens accoururent de toutes parts aux saints religieux du Carmel, que la très sainte Vierge avait faits dépositaires d'un si précieux trésor. Les seigneurs, les princes, les rois mêmes qui ont autant à craindre pour leur salut que les plus simples du peuple, se présentèrent à l'envi, pour participer aux privilèges de ces saints religieux, et pour tacher d'avoir quelque assurance de leur salut, eux que leurs grandeurs exposent tous les jours à tant et de si grands périls. LE PÈRE LA COLOMBIÈRE.

II

CONFIANCE QU'IL FAUT AVOIR DANS LE SAINT SCAPULAIRE.

Le présent que nous a fait la bienheureuse Vierge Marie, en donnant le scapulaire à l'ordre des Carmes et à tous ceux qui y sont affiliés, doit être bien compris de ceux qui ont le bonheur d'y participer. Ils doivent éviter deux écueils; le premier, de n'attacher pas une assez haute importance aux promesses de Marie, et de compter peu sur le scapulaire pour leur faciliter l'œuvre de leur salut. Le second d'y compter trop et de ne se mettre pas assez en peine de vivre aussi pieusement que ce saint habit l'exige.

Il faut donc se souvenir que :

1° Ce don que la sainte Vierge a daigné nous faire a, parce qu'il vient d'elle, une très grande efficacité pour atteindre le but pour lequel elle nous l'a fait.

2° Quelque puissant que soit le scapulaire à cause de la bénédiction que Marie y attache, il nous servirait de peu ou même de rien, si nous le portions sans piété, et que nous nous en autorisions pour servir Dieu moins fidèlement. — Houdry.

III

GRANDEUR ET SIMPLICITÉ DU SCAPULAIRE.

La bienheureuse Vierge Marie unit la simplicité à la magnificence. Elle nous fait le plus riche présent, et ce présent, aux yeux de ceux qui n'ont pas la foi, n'est presque rien. Quoi de plus simple que ce petit scapulaire en étoffe grossière? quoi de plus magnifique que les promesses qui y sont attachées. Marie le donne comme un signe de salut et de grâce, *signum salutis* ; elle promet à ceux qui le porteront dignement, qu'ils ne seront jamais condamnés aux flammes de l'enfer. Pouvait-elle rien dire de plus grand, de plus auguste et de plus magnifique?

Ce saint habit est donc un des grands moyens de salut que nous ayons dans l'Eglise, parce que :

1° La sainte Vierge a attaché une spéciale protection à ce scapulaire.

2° Parce que cette spéciale protection de la sainte Vierge nous donne des moyens très puissants pour faire notre salut, et qu'ainsi il ne tient qu'à nous de les rendre infaillibles. — Houdry.

IV

Personne en cette vie ne sait, à moins d'une révélation spéciale, s'il est digne d'amour ou de haine; à plus forte raison personne ne sait-il s'il est, ou non, du nombre des prédestinés. Cependant la théologie nous apprend qu'il y a des signes à peu près certains, auxquels on peut connaître la vérité sur ces deux points, particulièrement sur la prédestination. Or il est indubitable que la dévotion à la très sainte Vierge est l'une des marques les plus assurées, pourvu qu'elle soit véritable et solide.

Ces deux vérités admises, à la suite des Pères et des théologiens, on peut raisonner de la sorte : Puisque la sainte Vierge est, après son Fils et par son Fils, comme disent les saints Docteurs, la médiatrice du salut, la dispensatrice des grâces, la source et la racine des élus, suivant l'ordre qu'elle a reçu de Dieu, il est constant que ceux qui auront des liaisons plus étroites et une union plus intime avec cette Vierge sainte auront par conséquent un signe plus assuré de leur salut.

Or il n'est pas moins certain que ceux qui portent dignement le scapulaire ont cette union et cette liaison spirituelle avec la Mère de Dieu. Ce n'est donc pas sans raison que nous appliquons à ce saint habit les paroles d'Isaïe : *Induit me vestimento salutis*, et que nous le nommons *vêtement de salut*.

La première proposition est reçue par tous les Pères et tous les théologiens qui ont parlé de la dévotion à la sainte Vierge.

La seconde se prouve par les trois avantages qui se trouvent dans une confrérie :

1° Une adoption particulière.

2° Un caractère qui marque un amour singulier.

3° Une promesse expresse d'une protection spéciale pour ce qui regarde le salut, par conséquent une promesse de grâces abondantes, qui sont les suites de cette filiation et de cet amour principal. — Houdry.

V

Fortitudo et decor indumentum ejus : « Son vêtement est tout » à la fois sa force et son ornement », est-il dit de la femme forte au livre des Proverbes (xxxi, 25). Ces paroles s'appliquent admirablement à tous ceux qui portent le vêtement donné par la très sainte Vierge aux confrères du Carmel. Le scapulaire, s'ils le prennent et le portent avec des dispositions pieuses, est véritablement leur force et leur beauté.

1° Il est leur force, parce qu'ils reçoivent, en la prenant, la

force pour résister aux ennemis visibles ou invisibles de leur salut, la force pour se vaincre eux-mêmes, et marcher généreusement dans le chemin du ciel.

2° Il est leur gloire et leur plus bel ornement, parce qu'il marque l'honneur qu'ils ont d'appartenir à la très sainte Vierge à des titres tout particuliers, et par l'assurance qu'elle leur donne de les aider miséricordieusement pour qu'ils arrivent à la gloire du ciel. — HOUDRY.

VI

La confrérie du Carmel est miraculeuse dans son institution; singulière dans ses privilèges; sainte dans les devoirs qu'elle impose.

1° Miraculeuse dans son institution, puisqu'elle a été instituée par la sainte Vierge. L'apparition dans laquelle Marie révéla cette dévotion au bienheureux Simon Stock est rapportée par des auteurs dignes de foi, mais de plus, la croyance à cette apparition est autorisée formellement par le pape Jean XXII, et indirectement par tous les autres souverains Pontifes, qui ont comblé de faveurs la confrérie du saint scapulaire.

2° Elle est singulière dans ses privilèges. Les principaux sont : 1° La participation aux mérites des religieux du Carmel. 2° Des indulgences innombrables, tant plénières que partielles. 3° Une protection particulière de Marie dans les périls de toutes sortes. 4° Une assistance précieuse surtout à l'heure de la mort. 5° L'indulgence sabbatine, ou la délivrance du purgatoire le samedi qui suit la mort des confrères fidèles à remplir les conditions qui leur sont imposées.

3° La confrérie est sainte dans les devoirs qu'elle impose. Il faut avoir soin de s'en faire instruire exactement, et plus encore de les observer fidèlement. — HOUDRY.

VII

Le saint scapulaire est pour ceux qui en sont revêtus :

1° Un ornement précieux. Il change l'objet commun de la vanité des hommes en la marque d'une solide dévotion. Jusqu'où ne porte-t-on pas le luxe, la vanité dans les vêtements? Le scapulaire réagit contre cet entraînement de la vanité.

2° Une utile protection. Il ne défend pas seulement le corps, comme les autres vêtements, mais sa vertu s'étend jusqu'à l'âme et lui procure la protection de la plus puissante de toutes les créatures.

3° C'est un vêtement glorieux. C'est la livrée de la reine du

ciel et de la terre. Les grands du monde sont fiers de porter les insignes de leurs dignités, les décorations qu'ils ont pu obtenir : le scapulaire est l'insigne d'une haute dignité à la cour de Marie; c'est la décoration qu'elle donne à ses préférés; c'est aussi, pour ceux qui le portent, un engagement à mener une vie pure et sainte.

VIII

La bienheureuse Vierge Marie nous a donné le scapulaire comme un signe de sa protection particulière, un signe de salut que nous devons porter avec pleine confiance, mais à certaines conditions.

1° Avec confiance. Qui s'est jamais confié en la sainte Vierge, qui a jamais imploré sa protection sans éprouver les effets de sa bonté? Elle peut nous secourir, puisqu'en sa qualité de Mère de Dieu, elle a tout pouvoir auprès de lui. Elle le veut, puisqu'elle est la mère des miséricordes, notre mère, et qu'elle nous aime immensément. Mais elle le veut surtout lorsqu'elle nous voit revêtus du saint scapulaire, marque de notre dévotion, de nos bonnes résolutions, de notre ardent désir d'être vraiment ses enfants.

2° Cependant sa protection ne sera efficace que si, en portant ce saint habit, nous nous attachons à la pratique de la pénitence et de la réformation de nos mœurs, à notre sanctification. Il ne nous servirait de rien, si nous nous en autorisions pour mener une vie lâche, ou même pour nous enfoncer dans le péché.

IX

Le vêtement qui nous couvre, nous défend aussi : de même le scapulaire nous défend. Il est peu de chose par lui-même, mais il est le signe de la protection particulière que la sainte Vierge accorde à ceux qui le portent, et de la promesse qu'elle a faite d'empêcher leur damnation : *In quo quis moriens*, etc. Cette protection singulière de Marie consiste en trois choses.

1° Elle éloigne de ceux qui portent le scapulaire ce qui peut les perdre, comme les tentations violentes, les occasions périlleuses, les conseils pernicieux, les mauvaises compagnies.

2° Elle leur communique des lumières vives, des attraits puissants, pour le bien; elle leur prépare des occasions favorables et les met dans une sorte de nécessité de travailler à leur salut.

3° Elle vient à leur aide surtout dans les derniers moments de leur vie mortelle, repousse les attaques du démon, leur inspire mille bons sentiments, et assure leur persévérance finale.

X

Ceux qui portent le scapulaire doivent faire honneur à ce vêtement béni; ils doivent aussi regarder comme un honneur de le porter dignement.

1° Ils doivent faire honneur au vêtement qu'ils portent en travaillant sérieusement à leur salut. La sainte Vierge ne les dispense pas de le faire. Elle les aidera puissamment, mais on n'aide que ceux qui travaillent. D'autre part quelle confusion la sainte Vierge n'éprouverait-elle pas si ceux qu'elle a adoptés pour ses enfants privilégiés, ceux qui ont fait profession publique de lui appartenir mieux que les autres, se conduisaient d'une manière indigne d'elle. Qu'ils prennent garde de déshonorer ce précieux vêtement.

2° Ils doivent se faire honneur de le porter dignement : c'est la livrée de la reine du ciel et de la terre; c'est le signe de leur prédestination à l'héritage céleste. Que sont toutes les grandeurs de la terre, à côté d'une telle dignité [1]?

1. Voir dans les tomes IV et VI tout ce qui concerne la fête, la Confrérie et la dévotion du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Nous devrions donner ici des sermons pour la fête de Notre-Dame-des-Neiges; mais ce sujet n'a guère été traité par les anciens auteurs, et nous ne voulons pas nous écarter de notre plan général. Il sera aisé de faire choix, dans le VI• volume, de sermons s'adaptant à cette fête.

FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après S. Thomas d'Aquin. — 1274.)

MARIE PLUS ÉLEVÉE EN MÉRITE ET EN GLOIRE QUE TOUS LES ANGES ET TOUS LES SAINTS.

Quasi cedrus exaltata sum in Libano.

Eccli. xxiv, 17.

Dans l'épître de ce jour tirée du xxive chapitre de l'Ecclésiastique, la sainte Vierge en son Assomption est comparée à six arbres différents, qui représentent six ordres de bienheureux.

1° Le *cèdre* représente les *anges*, à cause de la hauteur qu'il atteint. Il est écrit dans Ezéchiel : « Les cèdres n'étaient pas » plus élevés que lui dans le paradis de Dieu : » *Cedri non fuerunt altiores illo, in paradiso Dei* (Ezech. xxxi, 8); c'est-à-dire : Parmi les anges il n'y en eut pas dont la nature fut plus sublime que celle de Lucifer.

2° Le *cyprès* figure les *patriarches* et les *prophètes*, par la suavité de l'odeur qu'il répand. Il est écrit de l'un d'eux dans la Genèse : « Voici que l'odeur qui s'exhale de mon fils est comme » l'odeur d'un champ plein, que le Seigneur a béni : » *Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus* (Gen. xxvii, 27).

3° Le *palmier* est l'emblème des *apôtres*, à cause du triomphe glorieux qu'ils ont remporté sur l'univers entier. La palme est le signe du triomphe. S. Jean dit dans l'Apocalypse, en parlant de la multitude infinie des bienheureux : « Des palmes étaient » en leurs mains : » *Et palmæ in manibus eorum* (Apoc. vii, 9).

4° La *rose* est la fleur des *martyrs*, à cause de sa couleur rappelant le sang qu'ils ont versé. « Fructifiez comme une rose » plantée près du courant des eaux, » dit l'Ecclésiastique : *Quasi rosa plantata super rivos, fructificate* (Eccli. xxxix, 17).

5° L'*olivier* représente les *confesseurs*, à cause de l'huile, emblème de la douceur, qu'il produit : « Je suis comme un olivier » qui porte du fruit dans la maison de Dieu : » *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei* (Psal. li, 8).

6° Le platane est l'image des *vierges*, à cause de sa fraîcheur.

Il croît sur le bord des eaux, et les eaux éteignent le feu, comme la virginité, le feu des passions impures.

Et l'Ecclésiastique ajoute : « Comme le *cinnamome* et le *baume* » aromatique, j'ai répandu une odeur suave : » *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi suavitatis* (Eccli. xxiv, 20). Plus la plante qui produit le cinnamome est frêle et délicate, plus son parfum est estimé : c'est l'emblème de l'humilité. Au contraire, le baume est de qualité d'autant meilleure qu'il est plus épais et plus pesant. On l'éprouve en le mettant dans l'eau : s'il descend rapidement au fond il est reconnu bon. A cause de cette propriété, on peut dire qu'il a du rapport avec la gravité des mœurs. L'humilité et la gravité des mœurs, si elles sont réunies, répandent une odeur d'édification extrêmement agréable.

Le sens des paroles de l'Ecclésiastique est donc que la Vierge Marie a été exaltée comme les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, et que sa place est au-dessus des chœurs des anges et de tous les saints.

Comment s'étonnerait-on qu'elle soit exaltée au-dessus des anges, des patriarches, des prophètes et des autres bienheureux?

Elle eut le mérite des anges en vivant vierge comme eux. S. Jérôme ne dit-il pas : « Vivre dans la chair comme si on n'a-» vait pas de chair, ce n'est pas une vie terrestre mais céleste. »

Et ailleurs : « La virginité est la sœur des anges [1]. »

Elle eut le mérite des prophètes : elle prophétisa comme eux, lorsqu'elle dit, par exemple : « Toutes les générations me pro-» clameront bienheureuse : » *Beatam me dicent omnes generationes* (Luc. i, 48). Elle vit alors en esprit, comme voyaient les prophètes et elle prophétisa, qu'elle devait être dite bienheureuse par toutes les générations, que toutes les nations devaient adorer un jour le Fils de Dieu devenu son propre fils.

Elle eut le mérite des apôtres et des évangélistes, en enseignant. Une multitude de choses sont enseignées et prêchées, que les saints ne purent connaître que par elle, par exemple la mission de l'ange Gabriel auprès d'elle et les circonstances de cette glorieuse ambassade.

Elle eut le mérite des martyrs, par les souffrances qu'elle endura au pied de la croix sur laquelle mourait son divin Fils. On peut dire qu'elle y mourait avec lui. Le saint vieillard Siméon lui avait annoncé ce martyre en disant : « Un glaive transper-» cera votre âme : » *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. ii, 35).

1. In terra præter carnem vivere, non terrena vita est sed cœlestis... Virginitas est soror Angelorum. Hieron. apud S. *Thom.*

Elle eut le mérite des confesseurs, en rendant pieusement témoignage à Dieu, comme elle l'a fait dans son cantique : « Mon » âme glorifie le Seigneur : » *Magnificat anima mea Dominum* (Luc. I, 46).

Elle eut le mérite des vierges, en levant la première l'étendard de la virginité et en conservant intact ce précieux trésor. L'ange Gabriel fut envoyé à une vierge, et le nom de la vierge était Marie, dit l'évangéliste S. Luc. *Missus est angelus Gabriel ad Virginem... et nomen Virginis Maria* (Luc. I, 27).

C'est ainsi que Marie eut le mérite de tous les anges et de tous les saints : elle le posséda même à un plus haut degré que tous. Les anges pouvaient donc pousser ce cri d'admiration au jour de son entrée au ciel : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme » l'aurore à son lever? » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens* (Cant. VI, 9)?

DEUXIÈME SERMON

(D'après le B. Albert le Grand. — 1280.)

INVITATION QUE DIEU FAIT A MARIE DE VENIR DANS SON JARDIN.

Veni de Libano sponsa mea, veni de Libano : coronaberis.
Cant. IV, 8.

« Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse : » telles sont les paroles que le roi éternel adresse à sa glorieuse Mère pour l'inviter à entrer dans l'éternel repos. On peut, à l'occasion de ce texte, poser les trois questions suivantes :

1° Pourquoi la Mère de Dieu est-elle appelée par son fils, sa sœur et son épouse?

2° Pourquoi l'invite-t-il à se rendre dans son jardin?

3° Quel est ce jardin où Marie est si tendrement invitée par son Fils à se rendre.

I. — La bienheureuse Vierge Marie, dirons-nous d'abord, est appelée la sœur et l'épouse de Dieu, à cause de la conformité de sa vie; à cause de l'identité de son héritage; à cause de son inestimable charité.

Sa vie a été conforme à celle de son divin Fils. Le Fils a été vierge : la Mère a conservé intact le précieux trésor de sa virginité. Le royaume et l'héritage du Fils sont le royaume et l'héritage de la Mère; elle y participe avec lui : voilà pourquoi Dieu lui donne le nom de sœur.

Elle reçoit le nom d'épouse, à cause de l'amour inconcevable que le fils et la mère éprouvent l'un pour l'autre. Le fils a été

choisi par sa mère de préférence à tous les anges et à tous les hommes. Il a choisi sa mère à son tour, entre toutes les femmes pour s'incarner dans son sein.

II. — Pourquoi Dieu invite-t-il sa Mère à se rendre dans son jardin? Il le fait parce que, lorsqu'il voulut prendre un corps et une âme comme les nôtres, sa Mère elle-même l'invita à venir dans son propre jardin, c'est-à-dire dans son âme et son sein virginal. Dans le Cantique des cantiques, elle dit, lorsqu'un ange lui annonce qu'elle recevra le Fils de Dieu : « Qu'il vienne mon » bien-aimé, dans son jardin et qu'il mange du fruit de ses ar» bres : » *Veniat dilectus meus in hortum suum et comedat fructum pomorum suorum* (Cant. v, 1). Elle ne dit pas *mon* jardin, mais *son* jardin, parce qu'elle s'était mise entièrement à la disposition de la volonté divine, avec tout ce qui était à elle. Elle ne s'appartenait plus, mais elle était tout à Dieu.

La bienheureuse Vierge Marie fut un jardin de délices. Sept choses font le charme d'un jardin. On s'y plaît, s'il est bien fermé : si les arbres sont beaux et nombreux; si les fleurs sont belles; si le gazon est vert; si un ruisseau y prend sa source et y serpente; si les oiseaux y font entendre leurs chants suaves; si l'air y est embaumé d'agréables senteurs. Marie fut pour Dieu un jardin de délices et il trouva en elle tout ce que nous venons d'énumérer.

1° La bienheureuse Vierge était comme un jardin muni d'une excellente clôture. C'est d'elle que le Fils de Dieu parle lorsqu'il dit : « C'est un jardin fermé que ma sœur, épouse; c'est un jar» din fermé, une fontaine scellée : » *Hortus conclusus soror mea sponsa; hortus conclusus, fons signatus* (Cant. iv, 12). Il répète deux fois le mot *jardin* : c'est que Marie fut un jardin fermé par la pureté corporelle et par la patience du cœur. La pureté corporelle la rendait insensible aux attraits du monde. La patience du cœur lui faisait surmonter vaillamment les épreuves de cette vie. Ainsi, ni par les plaisirs, ni par les adversités qu'on rencontre en ce monde, les démons ne pouvaient ravir les fruits du jardin de délices qui est la très sainte Vierge.

Et nous aussi, mes frères, nous devons être fermés comme des jardins remplis de fruits. Notre clôture sera les dix commandements de Dieu. Là où cette clôture ne se trouve pas, le démon a toute facilité pour ravir les fruits des bonnes œuvres; et il n'y manque pas. « Où il n'y a pas de haie, dit l'Ecclésiastique, » la possession sera pillée : » *Ubi non est sepes, diripietur possessio* (Eccli. xxxvi, 27).

2° Marie fut un jardin bien planté d'arbres. Ces arbres furent ses diverses vertus; la prudence, la force, la tempérance, la justice. Le Fils de Dieu se nourrissait des fruits de ces arbres sacrés. Aussi dit-elle à son Fils au chapitre viie des Cantiques :

« Toutes sortes de fruits, nouveaux et anciens, je les ai gardés » pour vous, mon bien-aimé : » *Omnia poma, nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi* (Cant. vii, 13). Les fruits anciens étaient les exemples des Pères de l'Ancien Testament. La bienheureuse Vierge Marie les a offerts à son Fils en nourriture, parce qu'elle les a imités et surpassés.

Et nous, ne devons-nous pas planter aussi ces mêmes arbres en nos cœurs? Si nous le faisons, par la prudence nous distinguerons entre le bien et le mal; par la force nous résisterons au mal; par la tempérance nous saurons nous garder de tout excès.

3° La bienheureuse Vierge fut un jardin orné de fleurs : le lis de la virginité, la rose de la charité, la violette de l'humilité; ce qui a fait dire à un grand serviteur de Dieu. « Nous admi- » rons en vous, ô Marie, une triple excellence dont le parfum » suave remplit toute la maison du Seigneur : la violette de » l'humilité, le lis de la chasteté, la rose de la charité. »

Empruntons, frères bien-aimés, recevons et transplantons dans le jardin de notre cœur, de ces mêmes fleurs, pour que charmé par leur parfum et leur beauté, le Fils de Dieu daigne habiter avec nous.

4° Marie fut un jardin délicieux par la fraîcheur de son gazon. Ce gazon frais et verdoyant est la foi de la Vierge toute pure. Lorsque Jésus-Christ mourut, tous furent ébranlés dans leur foi; elle seule demeura immobile comme une colonne.

Notre foi doit ressembler à celle de Marie, être vivante comme elle, c'est-à-dire opérer le bien par amour pour Dieu. Elle doit faire de notre cœur une prairie verdoyante dans laquelle Dieu aime à se reposer. Il en est qui mettent leur confiance dans une herbe desséchée, qui s'imaginent pouvoir arriver au salut s'ils ont seulement la foi sans les œuvres. Qu'ils entendent ce que S. Jacques dit à ceux qui ont cette pensée : « Que servira-t-il, » mes frères, que quelqu'un dise qu'il a la foi, s'il n'a point les » œuvres? Est-ce que la foi pourra le sauver? » *Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid poterit fides salvare eum?* (Jacob. ii, 14) Evidemment la réponse qu'attend l'Apôtre est négative.

5° La bienheureuse Vierge est encore un jardin orné d'une fontaine jaillissante, qui arrose abondamment l'Eglise tout entière. Cette fontaine est la compassion, la miséricorde de Marie qui s'étend à tous les pécheurs, quelque coupables qu'ils soient. Dans le Cantique des cantiques il est écrit de cette fontaine : « Vous êtes une fontaine des jardins, un puits d'eaux vives qui » coulent avec impétuosité du Liban. » *Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano* (Cant. iv, 15). La bienheureuse Vierge Marie a trouvé sur le Liban, c'est-à-

dire qu'elle a puisé dans la contemplation la plus sublime des mystères divins, les eaux de la compassion et de la miséricorde qui, répandues par elle avec toute l'abondance d'un fleuve impétueux, réjouissent la cité de Dieu.

Nous devons encore imiter sur ce point la bienheureuse Vierge; nous devons avoir comme elle les eaux de la compassion dans notre cœur et les répandre sous forme de pieuses aumônes dans le sein des pauvres, terres arides et desséchées par le besoin.

6° Marie est un jardin délicieux à cause de la suavité des chants qui s'y faisaient entendre et ne cesseront jamais. Ces chants harmonieux, c'est-à-dire les dévotes actions de grâces, les saintes méditations et les pieuses pensées s'élevant vers le ciel, sur les ailes d'une vive espérance, étaient une harmonie ravissante pour l'oreille du Seigneur. On sait le cantique dans lequel elle exhalait sa reconnaissance envers Dieu, au jour de la Visitation : « Mon âme glorifie le Seigneur : » *Magnificat anima mea Dominum* (Luc. I, 46). Et maintenant encore, qui pourrait en douter ? elle chante un cantique nouveau devant le trône de Dieu et de l'Agneau.

Nous devons, nous aussi, chanter un cantique au Seigneur, c'est-à-dire lui témoigner notre reconnaissance pour tous ses bienfaits. C'est à quoi nous engage l'Apôtre par ces paroles qu'il adresse aux fidèles de son temps : « Chantez en action de » grâces, du fond de vos cœurs à la louange de Dieu : » *Et grati estote, cantantes in cordibus vestris Deo* (Col. III, 16).

7° Enfin la bienheureuse Vierge est un jardin embaumé par les parfums les plus suaves. L'Esprit saint lui fait dire dans l'Ecclésiastique : « Comme le cinnamome et le baume aroma- » tique, j'ai répandu une odeur ; comme la myrrhe de choix, » j'ai exhalé une odeur suave : » *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi ; quasi myrrha electa dedi suaviatem odoris* (Eccli. XXIV, 20). Par le cinnamome dont le prix est d'autant plus élevé que son parfum est plus délicat, il faut entendre l'humilité virginale. Qu'une personne qui a commis autrefois des fautes nombreuses soit humble, il n'y a pas à s'en étonner, mais que la Vierge immaculée le soit, voilà qui est digne de toutes nos louanges.

Le baume a quelque chose de brûlant, et il met en feu le palais de celui qui le goûte : c'est l'emblème de l'amour maternel de Marie, de cette charité ardente qui lui faisait aimer le Fils de Dieu au delà de toute imagination.

La myrrhe de choix se distingue par son amertume. Elle représente ce que Marie dut souffrir dans la vie, lorsqu'elle eut été privée de son saint époux. En effet, toutes les amertumes du calice que but son divin Fils au temps de sa passion, elle en fut abreuvée comme lui et l'on pourrait dire en un sens, plus que

lui. La lance qui perça le côté du Sauveur ne causa pas de douleur au Fils, mais à la Mère. De même lorsqu'après sa mort il est appelé séducteur, cet outrage n'aggrave pas ses souffrances mais celles de sa Mère. Voilà les trois odeurs délicates et suaves que répand autour d'elle la bienheureuse Vierge.

Nous devons, nous aussi, répandre la bonne odeur de Jésus-Christ et édifier le prochain par nos bonnes œuvres connues de lui. S. Paul écrivait aux Corinthiens : « Nous sommes pour Dieu » une bonne odeur à l'égard de ceux qui se sauvent et à l'é- » gard de ceux qui périssent : » *Bonus odor sumus Deo, in iis qui salvi fiunt, et in iis qui pereunt* (II Cor. II, 15). On lit dans l'Ecclésiaste : « Mieux vaut une bonne réputation que les par- » fums précieux (Eccle. VII, 2) ; » et dans l'Ecclésiastique : « Ayez soin de votre bonne renommée, car ce bien sera plus » durable pour vous que mille trésors les plus précieux et les » plus grands : » *Curam habe de bono nomine : hoc enim magis permanebit tibi quam mille thesauri pretiosi et magni* (Eccli. XLI, 15).

III. — La bienheureuse Vierge Marie avait autrefois reçu le Fils de Dieu dans le jardin de son âme et de sa chair : à son tour, le Fils de Dieu l'invite à venir dans son jardin plus que céleste. Il lui dit : « Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. » Et remarquez que le ciel où Marie appuyée sur son bien-aimé entre aujourd'hui, pour jouir de l'éternel repos, peut être, avec raison, comparé à un jardin. Nous donnerons jusqu'à sept points de ressemblance qui justifient cette comparaison.

1° Le ciel est un jardin parce que la paix y est assurée. Il est écrit dans les Psaumes : « Jérusalem, loue le Seigneur : loue » ton Dieu, ô Sion... c'est lui qui a établi sur tes confins la paix, » et qui te rassasie de la moelle du froment : » *Lauda, Jerusalem, Dominum, lauda Deum tuum Sion... qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te* (Psal. CXLVII, 1, 3). On lit aussi dans le livre II des Paralipomènes : « Et le royaume de Josaphat se » reposa et Dieu lui donna la paix alentour. » *Quievitque regnum Josaphat, et præbuit ei Deus pacem per circuitum* (Paral. XX, 30). *Josaphat* signifie *celui qui juge*, et désigne le Fils de Dieu à qui le Père a confié tout jugement. Certainement la paix règne dans son royaume, le trouble et la guerre n'en approchent pas.

2° Le royaume de Dieu est appelé jardin à cause des arbres beaux et nombreux dont il est planté. Parmi ces arbres il en est un infiniment plus élevé et plus beau que tous les autres. C'est le Dieu un et trine. De cet arbre il est écrit dans la Genèse que « l'arbre de vie était au milieu du Paradis : » *Lignum etiam vitæ in medio paradisi* (Gen. II, 9). Son ombre protège les âmes des élus, et son fruit les nourrit. Sous cet arbre est assise la

bienheureuse Vierge Marie. Son siège est un trône royal plus élevé que tous les trônes. Ses vêtements resplendissent d'or et elle porte le diadème. C'est de cet arbre qu'il est dit : « Comme » le pommier est entre les arbres des forêts : ainsi mon bien-» aimé est entre les fils des hommes. A l'ombre de celui que » j'avais désiré je me suis assise et son fruit est doux à ma » bouche » : *Sicut malus inter ligna silvarum*, etc. (Cant. II, 3).

3° Il y a des fleurs dans le royaume de Dieu et ce sont les fleurs les plus belles qu'on puisse voir : des roses, des violettes, des lis. Ces fleurs sont les martyrs, les confesseurs, les vierges et tous ceux qui ont vécu dans la chasteté.

4° Il y a un gazon verdoyant, c'est la douce présence, la vue de l'humanité du Seigneur qui réjouit merveilleusement les yeux des élus.

5° Il y a dans le royaume de Dieu une source et un fleuve qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. S. Jean nous dit, dans l'Apocalypse : « L'ange me montra aussi un fleuve d'eau vive, » brillant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'A-» gneau : » *Et ostendit mihi fluvium aquæ vivæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni* (Apoc. XXII, 1). Ce fleuve dont les eaux sont d'une douceur inexprimable, coule de la très sainte Trinité tout entière. De ce fleuve boivent les amis de Dieu et s'enivrent ses bien-aimés, comme il est dit au livre des Cantiques : « Buvez, mes amis, enivrez-vous, » mes bien chers : » *Amici bibite, et inebriamini, charissimi.* (Cant. V, 1). Les amis sont ceux qui gardent les commandements et ne vont pas plus loin. Les bien chers ne s'arrêtent pas aux commandements ; ils y ajoutent la pratique des conseils. Ainsi font les vierges et ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ.

6° Au ciel on entend les chants les plus suaves. Ce sont les voix des anges et des saints qui chanteront éternellement les miséricordes du Seigneur. *Misericordias Domini in æternum cantabunt* (Psal. LXXXVIII, 1). Il n'y aura rien, dit S. Augustin, de plus réjouissant que ce cantique, chanté dans la cité céleste pour glorifier la grâce de Jésus-Christ dont le sang nous a rendus à la liberté.

7° Le royaume de Dieu enfin est embaumé des plus suaves parfums. Là, en effet, pour ne rien dire des âmes des élus, il s'exhalera de leurs corps eux-mêmes une senteur délicieuse et incomparable. Il est dit dans les Cantiques : « L'odeur de vos » vêtements est comme l'odeur de l'encens : » *Et odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris* (Cant. IV, 11). Les vêtements des saints sont leurs corps qui répandront un parfum plus agréable que celui du plus pur encens placé sur des charbons ardents.

Priez donc le Seigneur pour qu'il vous accorde la grâce d'imiter en cette vie la bienheureuse Vierge, pour que nous méritions d'être rassemblés un jour dans le jardin du roi céleste au sein de l'allégresse éternelle. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

GLOIRE DE MARIE DANS SON ASSOMPTION.

Veni de Libano sponsa mea, veni de Libano: coronaberis.

Cant. iv, 8.

Les Pères de l'ancien Testament désiraient avec ardeur et attendaient la venue du Messie. En même temps ils soupiraient après la naissance de la Vierge sa Mère, annoncée par tant d'images et de symboles. Ils désiraient le Messie pour qu'il sauvât son peuple; ils désiraient Marie pour qu'elle donnât le jour au Sauveur du monde, au roi du ciel et de la terre. Toutes les créatures attendaient l'avénement du Christ, parce qu'il est leur Dieu à toutes. Elles attendaient Marie parce qu'elle est sa Mère. Les siècles, dit S. Jean Damascène, se disputaient l'honneur de voir naître la Vierge : *Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur* (Orat. *de Nativ. Virg.*).

Si les hommes qui vécurent avant la naissance de Marie attendaient cet événement et le hâtaient par leurs ardents désirs, les bienheureux habitants des cieux ne souhaitaient pas moins vivement qu'elle y fît son entrée, après avoir achevé de vivre sur la terre. Jésus-Christ attendait sa Mère, les anges leur reine, les vierges leur gloire. Il me semble entendre tous les saints et les anges s'écrier : O Marie, épouse et Mère du roi céleste, *venez du Liban : venez, vous serez couronnée.* Marie se rendit à cette invitation et monta au ciel. Sur la terre, elle avait été la plus humble des créatures, mais voilà qu'aujourd'hui elle s'élève vers les cieux, dans tout l'appareil du plus glorieux triomphe. Reine du ciel, elle entre en possession de son royaume, et Jésus-Christ dépose sur son front la couronne, insigne de sa royauté. Contemplons aujourd'hui et admirons le triomphe de l'auguste Vierge, Mère de Dieu.

Au jour de son Assomption glorieuse, Marie s'élève triomphalement vers le ciel; Dieu la reçoit dans le céleste royaume; il lui donne la place qui convient à sa grandeur suprême. Elle monte au ciel, portée, pour ainsi dire, par l'infinie variété de ses vertus : c'est un char de l'or le plus pur, enrichi de pierres précieuses. Elle est reçue au ciel par Jésus-Christ et ses anges qui

viennent à sa rencontre, et lui rendent des honneurs infinis. Dieu la fait asseoir sur un trône, au-dessus de toutes les pures créatures, de tous les esprits célestes. Nous avons donc à considérer ce que fut le char triomphal de Marie auquel nul autre n'est comparable; la pompe de sa réception dans le ciel, qui surpasse toute autre en magnificence; le trône sur lequel elle est assise, qui est élevé dans le ciel au-dessus de tout autre trône, après celui de Dieu. Char triomphal qui transporte Marie au ciel; pompe magnifique de son entrée au ciel; trône sublime sur lequel elle est assise au ciel : telle est la division de ce discours.

I. — *Le char de triomphe qui emporte Marie au ciel.*

Les vertus et les mérites de chacun de nous seront le char triomphal qui nous transportera dans les cieux, si nous sommes du nombre des prédestinés. Plus nos vertus et nos mérites seront grands devant Dieu, plus ce char nous emportera haut dans le royaume céleste. Marie s'éleva donc au ciel en vertu de ses perfections et de ses mérites qui surpassent, sans comparaison, les perfections et les mérites de toute autre créature. Mais sa pureté, son humilité et sa charité contribuèrent surtout à son élévation.

1° En effet, la pureté de Marie fut telle que celle d'aucun être créé ne peut être comparée à la sienne. On ne peut même pas concevoir, qu'après la pureté infinie de Dieu, une autre soit possible dont l'éclat surpasse celui de la pureté de Marie. Il convenait qu'il en fût ainsi, dit S. Anselme : *Decuit Virginem ea puritate nitere, qua major sub Deo nequit intelligi (de Concept. Virg.* . C'est la première partie du char triomphal qui transporte la reine du ciel dans son glorieux royaume. Et comme dit encore S. Anselme, ce n'est pas à l'une des dernières places que la pureté de Marie lui donne droit dans le ciel, c'est au trône le plus sublime. Elle a surpassé toute créature par sa pureté immaculée; elle surpasse toute créature par la gloire de son triomphe et l'élévation du rang qu'elle occupe. Elle approche de Dieu autant qu'il est possible d'en approcher : *Sicut nulla potest sub Deo major puritas Virginis puritate intelligi, sic sub Deo locus ipsi propinquior intelligi non potest illo, ad quem Virgo est assumpta.* (Id. *ibid.*)

Le bienheureux Albert le Grand remarque que, dans la nature, les choses sont généralement disposées de telle sorte que les plus pures sont aussi celles qui tendent le plus à s'élever. Les eaux coulent à la surface de la terre; l'air s'élève au-dessus de la terre et des eaux; le feu tend à s'élever au-dessus de l'air, et la voûte des cieux s'étend au-dessus de tout. Marie se conforme à cette règle générale. Plus pure que tout ce qui existe ici-bas et

que le ciel lui-même, elle quitte la terre; elle s'élève au-dessus des régions de l'air et du feu, au-dessus du ciel visible et des astres du firmament; elle monte encore plus haut, si haut que nulle créature ne peut la suivre, et elle ne s'arrête qu'au pied du trône de son divin Fils. Il faut que la place occupée par chaque chose soit en rapport avec la chose qui l'occupe, dit le prince des philosophes : *Locus debet esse proportionatus locato.* Marie étant la plus pure des créatures, sa pureté exigeait donc qu'elle ne demeurât pas sur la terre où les souillures abondent, mais dans le ciel; et ce n'était pas trop de la partie la plus pure et la plus glorieuse de cet heureux séjour, pour être sa demeure. La plus belle place après celle de Dieu, dans le ciel, voilà donc ce qu'exigeait la pureté de Marie. — Son humilité ne la demandait pas moins.

2° Plus Marie fut grande, plus grande aussi fut son humilité. Elle surpassa en dignité toutes les créatures, mais elle commença par être la plus humble de toutes. Elle était la première et elle choisissait la dernière place, dit S. Bernard : *Cum prima esset omnium, se novissimam faciebat* (*Super Sign. magn.*). Cette humilité incomparable est la seconde partie du char triomphal de Marie. Parce qu'elle voulut tenir le dernier rang parmi les hommes et qu'elle s'humilia en ce monde, elle mérita d'être exaltée au-dessus des anges dans le ciel. Elle n'aurait jamais surpassé ainsi tous les anges, dit le même saint docteur, si elle ne s'était d'abord abaissée au-dessous de tous les hommes : *Nunquam supra choros angelorum fuisset exaltata, nisi infra homines fuisset humiliata.*

La première leçon que Jésus-Christ donne à ceux qui veulent marcher après lui dans la voie de la perfection est celle-ci : Si vous voulez monter, commencez par descendre, car le véritable chemin qui conduit aux grandeurs est celui de l'humilité. « Celui » qui s'humilie sera élevé : » *Qui se humiliat exaltabitur* (Matth. xxiii, 12). N.-S. Jésus-Christ voulut que ses apôtres comprissent bien cette leçon. Un jour qu'ils lui demandaient qui était le plus grand dans le royaume des cieux, il leur montra un petit enfant et leur dit : « Quiconque se fait petit comme cet enfant, celui-là » est le plus grand dans le royaume de Dieu : » *Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum.* (Matth. xviii, 4). Les grands, dans le royaume de Dieu, ne seront pas ceux qui auront cherché à se faire valoir sur la terre. Mais si quelqu'un a pratiqué la sainte humilité avec une grande perfection, pendant sa vie mortelle, Dieu l'élèvera en gloire et lui donnera un trône magnifique dans le royaume des cieux. Marie s'était profondément humiliée ici-bas, il était juste qu'elle montât bien haut dans le royaume céleste, et qu'elle surpassât les anges, après s'être mise au-dessous des hommes. — Mais sa charité ne

contribua pas moins à son élévation que sa pureté et son humilité.

3° L'amour de la bienheureuse Vierge Marie pour Dieu fut si grand, dit S. Anselme, que si l'on concentrait dans un seul cœur l'amour de tous les séraphins et de tous les anges, ce ne serait que glace auprès du feu sacré qui embrasait cette divine Vierge. *Superat omnes omnium rerum creaturum amores et dulcedines magnitudo amoris illius Virginis in Filium suum ; et dulcedinis immensitas, qua exultabat, et liquefiebat anima ejus in eumdem Dominum* (*de Excell. Virg.* cap. IV). Cette charité de Marie est la troisième partie du char de triomphe qui la transporte au ciel. Le chemin que suivit ce char fut empourpré des feux de la charité; plus l'amour de Dieu embrasa Marie pendant sa vie mortelle, plus haut la transporta son char triomphal au jour de l'Assomption. Car l'ardeur de notre charité pendant la vie d'ici-bas est la mesure de la gloire dont nous jouirons dans la Patrie. Il est certain que notre rang dans le royaume de Dieu sera d'autant plus élevé que nous aurons brûlé d'un plus ardent amour pour lui pendant notre vie mortelle. La charité de Marie, pendant sa vie sur la terre, l'emportait sans comparaison possible sur celle de toute autre créature; cette même charité l'élève donc dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Le bienheureux Amédée compare Marie au phénix dont parlent les anciens et lui en donne le nom : « O phénix embaumé ! » s'écrie-t-il. *O phenix aromatizans* (*hom. de Virg.*). On disait qu'à la mort du phénix, tous les autres oiseaux se rassemblaient autour de lui, pour voir une fois encore cet oiseau merveilleux. De même, à la mort de Marie, les aigles, c'est-à-dire les apôtres, prirent leur vol des extrémités du monde, et arrivèrent pour assister à ce spectacle. Mais on peut comparer Marie au phénix pour une autre raison. Le phénix mourait au milieu des flammes, et son corps transformé en flamme et en fumée s'élevait vers le ciel. Ce fut le feu, le feu du divin amour qui causa le trépas de Marie, et elle s'éleva en corps et en âme vers le ciel, comme une gracieuse colonne de fumée : « Quelle est celle-» ci qui monte par le désert comme une colonne de fumée ? » *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi* (Cant. III, 6)? Le feu ardent qui l'embrasait tendait toujours à l'élever plus haut. Elle ne s'arrêta pas à l'entrée du ciel, mais montant toujours, elle arriva jusqu'au trône que son divin Fils lui avait préparé à la droite du sien au-dessus de tous les chœurs des anges : *Maria angelicam transiens dignitatem usque ad summi Regis thronum sublimata est* (S. August.). La pureté, l'humilité, la charité, voilà donc le char de triomphe qui a transporté Marie au plus haut des cieux. Voyons et admirons maintenant la pompe de son entrée dans le royaume de son Fils.

II. — *Solennité avec laquelle Marie est reçue dans le ciel.*

Lorsqu'une reine fait son entrée solennelle dans quelque ville de son royaume, ce qui frappe surtout, c'est la multitude de ceux qui acclament sa venue, c'est la joie publique, ce sont les présents qui lui sont faits. La bienheureuse Vierge Marie reine du ciel, dont son Fils est le souverain roi, fait son entrée dans son royaume. Quelle ne fut pas la magnificence du triomphe qui lui fut préparé? Pour concevoir quelque chose de la solennité de l'entrée de Marie au ciel, considérons, ceux qui viennent au devant d'elle, la joie dont ils sont transportés; les dons qui lui sont offerts.

1° Le cortège de Marie, à son entrée dans le royaume du ciel, ne se compose pas de soldats exercés à verser le sang, ni de citoyens de quelque ville terrestre, ni de grands de ce monde. Regardez-les : ce sont les saints confesseurs, les vierges pures, les martyrs vainqueurs de la mort, les apôtres, les patriarches, les prophètes, les anges, les archanges. Tous les heureux habitants du ciel s'empressent à la rencontre de Marie. Mais ce n'est pas assez : Jésus-Christ lui-même, dans tout l'appareil de sa gloire infinie et de sa majesté suprême, vient au-devant de sa Mère.

Il y eut des ressemblances, il y eut des différences aussi entre l'entrée de Marie au ciel et celle de N.-S. Jésus-Christ, au jour de son Ascension. Lorsque Jésus s'éleva vers le ciel, tous les citoyens de la cité céleste sortirent à sa rencontre. De même, au jour de l'Assomption, le ciel demeura désert pour ainsi dire, parce que tous ses habitants s'avancèrent pour recevoir la Mère de Dieu. Mais il y eut une différence en faveur de la réception de Marie sur celle de Jésus : s'il est permis de le dire, le cortège fut plus digne et plus noble. Car, selon la remarque de S. Pierre Damien, lorsque Jésus monta au ciel, les anges seuls vinrent à sa rencontre; mais à l'arrivée de Marie dans la cité céleste, une multitude de saints se joignirent aux anges sous la conduite de Jésus-Christ lui-même [1].

2° Lorsqu'une reine vient visiter quelqu'une des villes de son royaume, les riches et les pauvres, les enfants et les vieillards, tout le monde enfin se livre à la joie. Les trompettes et tous les instruments de musique font entendre leurs plus joyeux accords; partout des signes d'allégresse et de triomphe. Mais qui oserait comparer ces réjouissances de la terre, ces honneurs rendus à

1. Attolle oculos ad Assumptionem Virginis, et salva Filii majestate, invenies occursum hujus pompæ non mediocriter digniorem. Soli quippe Angeli redemptori occurrere potuerunt; Matri vero cœlorum palatia penetranti, Filius ipse cum tota curia tam Angelorum quam justorum solemniter occurrens, evexit ad beatæ consortium sessionis. Serm. *de Assumpt.*

une reine mortelle, à la joie des saints, aux chants de triomphe des esprits célestes, à la vue de leur unique reine, de la mère du souverain roi, à la vue de Jésus-Christ lui-même s'avançant à la rencontre de sa Mère, dans tout l'éclat de sa gloire divine [1].

Lorsque David et tous les enfants d'Israël transportèrent l'arche d'alliance figure de Marie, dans Jérusalem, ils manifestèrent leur joie en mille manières; d'innombrables instruments de musique accompagnaient de leurs accords les cantiques sacrés. C'était une imparfaite image de l'entrée de Marie dans la Jérusalem céleste. Alors, dit S. Ildefonse, toute l'armée des saints s'empressa au-devant d'elle; les cent quarante-quatre mille bienheureux qui se tiennent devant les vingt-quatre vieillards, avec leurs cithares, chantèrent d'une voix puissante, dont le ciel entier retentit, un cantique nouveau que pouvaient seuls chanter ceux qui venaient faire cortège à Marie [2].

Non, l'esprit humain ne saurait concevoir toute la grandeur de ce triomphe, l'harmonie de ces chants, la joie des saints et des anges, lorsque Marie fit son entrée dans le royaume céleste. Qui pourra dire aussi la richesse et la multitude des présents qui lui furent offerts?

3° Pendant sa vie mortelle, la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu fut comblée de toutes les grâces. Tout ce que Dieu peut donner à une pure créature, Marie le reçut de son Fils. *Tanta gratia virgini a Deo data est, quantum uni puræ creaturæ dari possibile esset,* dit S. Bernardin (Tom. I, ser. LXI, art. 1, c. 10). Dieu pouvait-il être moins généreux pour les dons de la gloire? En entrant dans le céleste royaume, Marie fut donc élevée en gloire, autant que peut l'être une pure créature. Tout ce qui ajoute à la gloire essentielle des saints, les auréoles des vierges, des docteurs, des martyrs, tout ce qui augmente la beauté de leurs âmes et de leurs corps, Marie le reçut au degré suprême. Et pour ce qui fait la gloire essentielle des bienheureux, Marie le posséda à elle seule, plus que tous les habitants du ciel ensemble. Ajoutez encore les dons particuliers que les trois adorables Personnes de la sainte Trinité se plurent à lui prodiguer. Le Père éternel la fit entrer en partage de sa puissance; le Fils, de sa sagesse; le Saint-Esprit, de sa bonté. « Rien

1. Quo gaudio, qua festivitate, quibus concentibus jubilabant omnes beatorum spirituum ordines, quando et unicam Domini sui matrem adventare; et ipsum Dominum suum ei videbant omni sua gloria decoratum, velle occurrere. S. Anselm. *de Excell. Virg.* c. 8.

2. Cum illa in cœlestem Jerusalem evehitur, quantus exercitus sanctorum præcurrit cum hymnis et canticis! Nec dubium quin illa centum quadraginta quatuor millia qui in conspectu seniorum sunt, tenentes citharas suas, cecinerint cum omni fragore cœli Canticum novum, quod nemo potest dicere, nisi ipsi, qui hodie festive veniunt obviam cum citharis suis. S. Ildefh. serm. I *de Assumpt.*

» ne résiste à votre puissance, ô Marie, s'écrie S. Grégoire de » Nicomédie ; rien n'est au-dessus de vos forces ; tout cède aux » ordres que vous donnez, tout obéit à votre commandement ; » tout se courbe sous votre pouvoir [1]. La sagesse que lui infusa le Fils est merveilleuse de beauté et surpasse toute mesure, dit Denis le Chartreux [2]. Et le Saint-Esprit lui communiqua si parfaitement sa propre bonté, que, de même que le soleil se lève également sur les bons et sur les méchants, Marie se montre prête à exaucer les prières de tous, elle est clémente pour tous, elle a pour tous ceux qui souffrent la plus profonde compassion [3].

Un des plus illustres poètes de l'antiquité païenne, Hésiode, parle d'une vierge qui fut, dit-il, la fille de tous les dieux. Elle leur fut chère au point que chacun d'eux voulut lui faire un présent digne de lui. Mars lui donna la vaillance ; Pallas la sagesse ; Apollon l'art de la musique ; Mercure l'éloquence ; Vénus la grâce, et Junon la beauté ; ce qui fit donner à cette vierge le nom de *Pandore*, qui signifie, *assemblage de tous les dons*. Cette fable inventée par les poètes n'était qu'une vaine fiction ; mais nous trouvons en Marie une réalité qui l'emporte de beaucoup sur l'imagination des poètes. Marie est non seulement la créature mais aussi la Mère de Dieu ; les trois personnes de l'adorable Trinité l'aiment d'un amour sans borne, et chacune d'elles l'enrichit de ses dons les plus précieux, au jour de son entrée dans la céleste patrie.

Voilà, autant que nous pouvons l'imaginer et la décrire, la pompe solennelle de l'entrée triomphale de Marie dans son royaume du ciel. Admirons encore la magnificence du cortège, les merveilleux accords de la musique des anges et des cantiques des saints, les précieuses faveurs, les dons incomparables qu'elle reçoit de Dieu. Mais il est temps d'aller plus loin et de contempler le trône sur lequel Dieu la fait asseoir.

III. — *Le trône de Marie dans le ciel.*

On peut dire de tous les saints qu'ils sont assis au ciel sur des trônes de gloire, de justice et de miséricorde. Leurs trônes sont des trônes de *gloire et d'honneur*, à cause de la gloire et de l'honneur qu'ils leur procurent. Ce sont des trônes de *justice et*

1. Nihil tuæ resistit potentiæ ; nihil repugnat tuis viribus ; omnia cedunt tuo jussui, omnia tuo obediunt imperio ; omnia tuæ potestati serviunt. S. Gregor Nicom. Orat. *de edit. B. Virg.*

2. Splendidissima, et exuberantissima sapientia ei fuit infusa. Dion. Carth. In cap. v, *Cant.*

3. Quemadmodum sol super bonos et malos indifferenter oritur, sic Maria omnibus se exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitatem amplissimo quodam miseratur affectu. In. *ibid.*

de mérite, parce que Dieu les y fait asseoir à cause de leur justice qui les en a rendus dignes. Ce sont des trônes de *grâce et de miséricorde* parce que ceux qui les occupent nous obtiennent la grâce et la miséricorde de Dieu. Mais le trône sur lequel le Fils de Dieu fait asseoir aujourd'hui sa Mère, mérite plus que tous les autres et d'une manière plus excellente, ce triple titre de trône de gloire et d'honneur, de trône de justice et de mérite, de trône de grâce et de miséricorde.

1° Tous les docteurs admirent la sublimité et la gloire du trône de Marie. Ils disent qu'elle domine non seulement les hommes, mais tous les chœurs des anges : *Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros Angelorum, ad cœlestia regna* (Gers. *sup. Mariam*, tract. IV). Elle constitue à elle seule une hiérarchie entre Dieu et les anges, dit le pieux chancelier Gerson : *Virgo sola constituit hierarchiam secundam sub Deo trino et uno, hierarchia prima* (Id. *ibid.*). L'abbé Guerric enseigne qu. le trône de Marie est au-dessus de tous les chœurs des anges, de sorte que la Mère de Dieu ne voit au-dessus d'elle que son Fils, et que rien ne sépare la médiatrice du souverain médiateur : *Matrem dico exaltatam super choros angelorum, ut nihil contempletur super se mater nisi filium* (ser. *de Assumpt.*).

Plusieurs ont élevé encore plus haut le trône de Marie. Ils ont dit qu'elle est assise au ciel auprès de son divin Fils. Le trône de la mère de Salomon était bien placé à côté de celui de ce roi. *Salomon sedit super thronum suum, positusque thronus matris regis quæ sedit ad dexterum ejus* (III Reg. II, 12) : pourquoi le trône de la Mère du Christ ne serait-il pas, dans le ciel, à côté de celui de son Fils? Ainsi raisonne le bienheureux Albert le Grand : « Si elle est la mère du roi, sa place est auprès du roi : » *Si mater regis, ergo juxta regem.* S. Athanase parle de même : « C'est aujourd'hui, dit-il, que Marie est placée à la droite de » Dieu, comme le Psalmiste l'a chanté : La reine s'est tenue à » votre droite : » *Hodie collocatur Maria a dextris Dei ut canitur in Psalmo : Adstitit Regina a dextris tuis.* Le trône de Marie est donc un trône de gloire; c'est aussi un trône de justice, parce qu'elle a mérité de l'occuper.

2° S. Paul proclamait qu'il avait un droit très réel à la couronne de justice qui lui était réservée, et que le juste juge lui décernerait un jour : *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus justus judex* (II Tim. IV, 8). Marie pouvait parler avec autant d'assurance que l'apôtre; elle n'avait pas un moindre droit au trône très sublime que Dieu lui avait préparé. Les vertus qu'elle avait pratiquées l'avaient rendue très digne d'être élevée à une si grande hauteur. Deux éléments concourent à former les trônes destinés aux saints, dans le céleste royaume : la grâce, parce que sans la grâce et la miséricorde de Dieu,

nos mérites n'existeraient pas; la justice parce que, moyennant la grâce et les promesses de Dieu, c'est à nos œuvres que le trône et la couronne céleste sont justement accordés. Considérons maintenant Marie. La grâce qu'elle a reçue de Dieu est en quelque sorte infinie; les œuvres méritoires qu'elle a faites, à l'aide d'une grâce si abondante, surpassent tout ce que l'on peut concevoir : quelle ne sera donc pas la sublimité de son trône, pour qu'il soit digne de ses mérites? Ce qu'elle a reçu est ineffable; ce qu'elle a fait est incomparable, et la récompense qu'elle a méritée dans la gloire est incompréhensible, dit S. Ildephonse [1].

On ne saurait comprendre la multitude et la grandeur des grâces que Marie reçut, dès l'instant même de sa conception immaculée. Or nous savons que jamais la grâce ne fut inutile ni oisive en Marie. Il est certain que jusqu'au moment où elle remit son âme entre les mains de son divin Fils, toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, ses affections furent des œuvres méritoires, et ces œuvres faites avec une perfection absolue, avec une pureté d'intention que les anges du ciel eux-mêmes ne pouvaient égaler, doublaient à chaque moment la grâce et le mérite qu'elle possédait au moment précédent. Si donc vous arrêtez votre pensée sur la somme de mérites que Marie avait accumulés à la fin de son existence, vous reconnaîtrez que nulle intelligence créée n'en saurait évaluer la grandeur : elle touche à l'infini, et les mérites de tous les saints et de tous les anges ensemble, ne sont que peu de chose, au prix des seuls mérites de la Mère de Dieu. Il était donc juste, dit S. Thomas, que son trône s'élevât au-dessus de tous les trônes des anges et des saints [2].

Le trône sur lequel la bienheureuse Vierge Marie prend place au jour de sa glorieuse Assomption, lui appartenait donc; il lui était dû à cause de ses mérites, et nous pouvons l'appeler un trône de justice. Mais c'est en même temps un trône de grâce et de miséricorde, parce que Marie, en possession de ce trône, se montre miséricordieuse envers nous.

3° La bienheureuse Vierge Mère de Dieu, élevée si haut dans la gloire, ne nous oublie pas. Elle est toujours la Mère de miséricorde; elle se souvient de nos faiblesses et de nos besoins. « O bienheureuse Vierge, s'écrie S. Pierre Damien, est-ce que » maintenant que vous vivez de la vie de Dieu, vous allez oublier » notre humanité? Oh! non, douce Souveraine; vous savez au » milieu de quels dangers vous nous avez laissés; vous savez » où gisent vos serviteurs, à quelles faiblesses ils sont en proie.

1. Sicut est ineffabilis quod præcepit; sicut est incomparabile quod gessit; ita et incomprehensibile quod meruit. S. Ildephons. serm. 1 *de Assumpt.*

2. Sicut habuit meritum omnium et amplius; ita congruum fuit, ut super omnes ponatur ordines cœlestium. S. Thom. 1. *de Solem. s.*

» Il n'est pas admissible qu'une si grande miséricorde oublie » une si grande misère [1]. Marie, du haut de son trône, se souvient de nous et se montre miséricordieuse envers nous. De même que Jésus-Christ est notre avocat auprès du Père, Marie daigne remplir les mêmes fonctions auprès de Dieu; elle implore pour nous sa grâce et sa miséricorde; elle travaille à nous sauver. Du lieu de notre pèlerinage, nous avons envoyé un avocat plaider simplement mais efficacement la cause de notre salut : c'est la Mère de notre Juge, la Mère de miséricorde [2].

La miséricorde de Marie fut toujours grande envers les pauvres pécheurs; mais elle est plus grande encore maintenant qu'elle règne dans la gloire des cieux, selon la pensée de S. Bonaventure [3]. Elle est si grande la miséricorde de Marie, qu'elle s'étend à tous les hommes sans exception. Y a-t-il quelqu'un sur qui la miséricorde de Marie ne resplendisse pas; demande encore le docteur Séraphique : *Quis est super quem misericordia Mariæ non resplendeat?* Oui, nous pouvons l'assurer sans crainte, Marie, de son trône céleste de miséricorde, regarde avec sollicitude tous les hommes, les justes et les pécheurs. Comme dit S. Bernard : « La terre est pleine de la miséricorde de Marie : » *Misericordia Mariæ plena est terra* (ser. IV *de Assumpt.*). Le trône de Marie dans le ciel est donc un trône de miséricorde et de grâce. Approchons avec confiance de ce trône de grâce; implorons avec humilité le secours de Marie; prions-la, supplions-la avec instances, de nous obtenir de Dieu la grâce du salut, et de tourner vers nous ses yeux pleins de miséricorde.

Lorsque N.-S. Jésus-Christ fit asseoir sa divine Mère sur le trône royal qu'elle occupe au plus haut des cieux, il lui confia tous ses trésors et l'établit la dispensatrice des biens spirituels. Tout ce que le monde reçoit de grâces, de vertus, de secours du ciel nous vient par vous, ô Marie [4]. L'empereur Constantin aimait tant sa mère qu'il lui donna toute liberté d'user à son gré de ses trésors. Jésus-Christ aurait-il pu se montrer moins généreux et moins magnifique envers la bienheureuse Vierge Marie sa Mère, que Constantin envers sainte Hélène? Personne n'oserait

1. O beata Virgo, numquid quia ita deificata, ideo nostræ humanitatis oblita es? Nequaquam Domina; scis in quo discrimine nos relinqueris; ubi jaceant, quantum delinquant servi tui. Non enim convenit tantæ misericordiæ tantam miseriam oblivisci. S. Petr. Damian. serm. I, *de Nativ. Virg.*

2. Advocatum præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam Judicis Mater, et Mater misericordiæ simpliciter et efficaciter salutis nostræ pertractabit. S. Bern. serm. I *de Assumpt.*

3. Magna fuit erga miseros misericordia Mariæ adhuc exulantis in mundo; sed multo major erga miseros est misericordia ejus jam regnantis in cœlo. In *Spec. Virg.* cap. VIII.

4. Quidquid gratiarum, quidquid virtutum, quidquid operationum cœlestium mundus accipit emissiones tuæ sunt, ô Maria. Rupert. in cap. IV, *Cant.*

le supposer. Certes, la Mère de Jésus a reçu de lui des pouvoirs non moins étendus que ceux de la mère de Constantin. Elle dispose à son gré de tous les trésors de la grâce et de la miséricorde divine. Aussi a-t-on dit que Marie est le col de l'Eglise, dont Jésus-Christ est le chef, *Ecclesiæ collum*. C'est par le cou que tous les membres inférieurs du corps se rattachent à la tête; par le cou qu'ils reçoivent son influence vivifiante. Nous sommes les membres de l'Eglise, et c'est par Marie que Jésus notre chef fait découler jusqu'à nous ses influences célestes, qui nous font vivre et agir selon Dieu; par elle qu'il nous communique toutes ses grâces. Mettons notre espérance en cette très douce et très aimante mère de miséricorde; implorons son secours. Par elle nous obtiendrons la grâce en ce monde et la vie éternelle en l'autre.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

MARIE NOTRE REFUGE ASSURÉ DANS TOUTES NOS NÉCESSITÉS CORPORELLES ET SPIRITUELLES.

Assumpta est Maria in cœlum.
Office du jour.

On a dit, et ce n'est que trop vrai, que la vie présente se passe dans une vallée de larmes. De quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que misères, on n'entend que plaintes et sanglots. Partout, depuis le palais des rois jusqu'à l'humble chaumière de l'indigent, vous trouverez les souffrances corporelles, et souvent, les souffrances de l'âme plus cruelles encore. Les uns sont tourmentés par la pauvreté, la faim, les mépris, les persécutions, les maladies, les infirmités; les autres par les angoisses, les incertitudes, les scrupules, le souvenir de leurs péchés, la crainte du jugement et de l'enfer. Les malheureux mortels ne rencontrent ici-bas qu'afflictions; aussi cherchent-ils du secours. Ils en demandent au ciel; ils en demandent à la terre. Chrétiens, mes frères, j'ai un bon conseil à vous donner; suivez-le, recourez à Marie. Elle est montée au ciel au jour de son Assomption dont nous célébrons aujourd'hui la fête : pourquoi? Ecoutez notre mère la sainte Eglise qui s'adresse à Dieu en ces termes : « Vous avez transféré Marie du siècle présent, pour » qu'elle intercède avec confiance pour nos péchés auprès de » votre clémence[1]. » La fonction de Marie au ciel est donc d'être l'avocate et la patronne de tous, comme elle en est la

1. Idcirco eam de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud tuam clementiam fiducialiter intercedat. *Missa in pro fest. Assumpt.*

reine [1]. Les autres saints, par leur intercession et leurs mérites, sont des patrons et des protecteurs particuliers, pour des circonstances particulières. Il en est autrement de Marie, elle est notre patronne à tous et en toute circonstance. Marie, dit Césaire, guérit les maladies, chasse les démons, délivre les captifs, dissipe les craintes, réprime les tentations. Par elle les pusillanimes sont consolés, les lâches excités, les pécheurs rappelés au bercail du bon pasteur.

Considérons donc combien parfaitement Marie possède tout ce qu'il faut pour s'acquitter des fonctions d'avocate en notre faveur, auprès de son divin Fils ; et combien son aide sera précieuse pour le salut de nos âmes. Excitons ainsi dans nos cœurs la confiance la plus parfaite. Pour mettre de l'ordre dans ce discours, nous nous attacherons à l'enseignement de S. Thomas. Ce grand docteur nous dit que, pour être bon protecteur, trois choses sont nécessaires : la science, le pouvoir et la volonté. La science, pour connaître les besoins et les intérêts de celui qu'il s'agit de protéger ; la puissance, pour être à même de le secourir efficacement ; la volonté enfin, sans laquelle on ne serait pas bon pour lui et l'on ne viendrait pas à son aide. Aux gens d'une foi faible et peu éclairée, nous montrerons que Marie connaît nos besoins. Aux âmes portées à la défiance, qu'elle ne manque pas de pouvoir pour nous secourir ; aux pusillanimes toujours portés au découragement, qu'elle est toute pleine de bonne volonté pour venir à notre aide.

I. — *Marie connaît nos besoins.*

La première condition, pour remplir comme il faut le rôle d'avocat et de défenseur, est de connaître la cause dont on se charge et les besoins de son client. Or qui peut connaître mieux que Marie tout ce qui nous regarde ? Les hérétiques du XVe siècle, à la suite des Vaudois et de quelques autres, représentèrent les saints comme séparés absolument de ce monde, ne sachant nullement ce qui s'y passe et ne s'y intéressant en aucune manière. Ils concluaient de là qu'il était inutile d'adresser aux saints des invocations dont ils n'auraient nulle connaissance. Mais cette erreur est en contradiction flagrante avec la sainte Ecriture et avec la croyance de l'Église, de tous les siècles.

Le prophète Isaïe, parlant au nom du Seigneur, fait connaître aux justes la récompense qui les attend. S'ils marchent dans les voies de la justice, s'ils parlent selon la vérité, s'ils chassent l'avarice de leurs cœurs, s'ils ne souillent pas leurs mains

1. Sicut est omnium regina, ita et sit omnium patrona et advocata. IDIOTA, lib. *de Contempl. Mariæ.*

en recevant des présents d'iniquité, s'ils ferment les yeux pour ne pas voir le mal, ils habiteront un jour dans le ciel. Là, *leurs yeux verront le roi dans sa gloire, et ils regarderont de loin la terre*[1]. Que signifient ces paroles, *voir le roi dans sa gloire*, sinon contempler Dieu face à face dans le ciel ? Et qu'est-ce que regarder la terre de loin, sinon savoir ce qui se passe sur la terre et connaître les prières que les clients des bienheureux leur adressent ? S'il en est ainsi pour tous les justes en général, comme l'assure le prophète, combien ces paroles doivent être plus vraies encore lorsqu'on les applique à la reine de tous les saints ! Mais passons à une autre preuve.

Le mauvais riche dont parle Notre-Seigneur, au chapitre XVI de l'Evangile selon S. Luc, voit Abraham, le père commun des Juifs et de tous ceux qui ont la foi. Dans le sein d'Abraham, il voit aussi le pauvre Lazare. A cette vue, il supplie Abraham d'envoyer Lazare vers ses frères qu'il avait laissés dans le monde, et qui ne valaient pas mieux que lui, pour qu'ils se convertissent et ne tombent pas à leur tour dans le lieu de tourments où il est. Voilà donc un damné qui, pour ajouter encore à la rigueur de ses supplices, voit Lazare dans le ciel. Peut-on admettre que Lazare n'ait pas vu à son tour celui qui le voyait ? En tout cas, Abraham voyait et entendait le mauvais riche, puisqu'il lui parlait et répondait à ses demandes. Si les saints connaissent ainsi ce qui se passe même dans l'enfer, autant qu'ils peuvent désirer le connaître, pourquoi ne sauraient-ils pas ce qu'il advient de leurs amis sur la terre ? S'ils connaissent les besoins de ceux qui leur sont chers, assurément ils ne sont pas tellement absorbés par la contemplation de la divinité, que les parents ne s'intéressent pas aux affaires de leurs enfants, les supérieurs à celles de leurs inférieurs d'autrefois, les bienfaiteurs à celles de leurs protégés, les amis à celles de leurs amis. Il y a là pour eux une source de joie accidentelle qui s'ajoute à la béatitude essentielle, leur grande récompense. Il leur est agréable de savoir comment ceux qui leur sont chers à quelque titre, et qui vivent encore sur la terre, se conduisent envers le Seigneur, s'ils le servent avec fidélité, s'ils marchent dans la voie qui conduit au salut. N.-S. Jésus-Christ nous affirme que les saints, dans le ciel, sont semblables aux anges de Dieu : *Erunt sicut Angeli Dei in cœlo* (MATTH. XXII, 30). Les anges ne cessent pas un moment de contempler la face de Dieu, dans le ciel, cependant ils voient tout ce qui nous concerne ; ils écoutent nos prières et les offrent à Dieu ; ils se réjouissent du bien qui nous arrive ; ils éloignent de nous les maux ; ils nous délivrent des dangers. Les saints, selon

1. Regem in decore videbunt oculi ejus, cernent terram de longe. ISA. XXXIII, 17.

la parole de Notre-Seigneur jouissent des mêmes privilèges ; ils leur sont semblables : ils savent donc, eux aussi, ce qui se passe sur la terre et entendent nos prières.

Tous les saints Pères affirment cette vérité. Il serait trop long d'invoquer leurs nombreux témoignages. Écoutez seulement ce que dit S. Augustin : « S'il n'est pas impossible à Dieu de dé» voiler aux vivants des choses futures ou qui se passent en des » lieux éloignés, à plus forte raison doit-on croire qu'il peut » manifester aux bienheureux tout ce qui se passe sur la terre [1]. » Dieu ne refuse donc pas cette connaissance aux moindres d'entre les saints ; comment la refuserait-il à sa mère qu'il aime infiniment plus que tous les autres bienheureux ?

L'apôtre S. Jacques, après l'Ascension de Notre-Seigneur, se rendit en Espagne pour y prêcher le saint Evangile ; mais il ne put y convertir qu'un petit nombre de païens. Un jour que, profondément attristé de son insuccès, il se promenait sur le bord de la mer, la bienheureuse Vierge Marie, qui vivait encore sur la terre, lui apparut visiblement sur une colonne de marbre et lui dit pour le consoler : « Ayez bon courage ; après que vous » aurez enduré le martyre et terminé ainsi votre course, toute » l'Espagne croira en Jésus-Christ. » Ayant dit ces mots, Marie disparut mais elle laissa son image sur la colonne. Plus tard S. Jacques construisit une chapelle pour la renfermer, et ce lieu continue d'être fréquenté, sous le nom de *Notre-Dame del Pilar*, par d'immenses multitudes de pèlerins. Si N.-S. Jésus-Christ fit connaître ainsi à sa Mère encore sur la terre, la douleur profonde de Jacques, et voulut qu'elle allât le consoler, pourrait-il ne pas lui faire connaître, maintenant qu'elle règne dans la gloire des cieux, souveraine des anges et des saints, les prières que nous lui adressons, les besoins que nous avons de son secours ? Un pieux et savant auteur appliquant à Marie ce qui est dit des saints et des anges, s'exprime ainsi : « C'est elle qui présente » devant la face de la divine Majesté les prières et les sacrifices » de ses serviteurs, parce qu'elle est notre avocate auprès du » Fils, comme le Fils auprès du Père [2]. »

II. — *Marie peut nous aider.*

La seconde condition pour qu'un protecteur ou un avocat rende de véritables services à ses clients, c'est qu'il ait la force et le

1. Si Deo non est impossibile viventibus futura et dissita patefacere, quanto certius erit posse cum beatis omnia quæ in terris sunt manifestare. S. Aug. l. XXII *de Civ. Dei*, c. 29.

2. Ipsa preces et sacrificia servorum suorum repræsentat in conspectu divinæ Majestatis ; quia est advocata nostra apud Filium, sicut Filius apud Patrem. Idiota, lib. *de Contemp. Virgin.* in prolog.

pouvoir nécessaire pour leur venir efficacement en aide. Mais qui donc, parmi les esprits bienheureux qui forment les neuf chœurs des anges, qui donc, parmi les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, pourrait se vanter de posséder une autorité, une puissance comparable à celle de Marie? N'est-elle pas la Mère de Dieu? n'a-t-elle pas la toute-puissance même de son Fils à sa disposition?

Le roi Salomon, un des princes les plus puissants qui aient existé, remettait pour ainsi dire tout son pouvoir entre les mains de Bethsabée sa mère, qu'il aimait beaucoup. Il la faisait asseoir sur un trône à sa droite et lui disait : *Demandez, ma mère, car il n'est pas juste que j'écarte votre face* [1], c'est-à-dire que je vous refuse la moindre chose. Supposons donc que Bethsabée ait demandé le pardon de quelques coupables, des richesses pour elle-même, ou même la moitié du royaume de son fils, Salomon le lui eût accordé. Qu'il en soit fait selon votre désir, aurait-il dit; ce que vous désirez, vous l'avez. L'amour et le respect de Salomon pour sa mère, que sont-ils comparés à l'amour infini, à la vénération, aux égards inimaginables du Fils de Dieu pour Marie dans le ciel? Supposez que tous les saints et tous les anges se réunissent pour demander à Dieu une grâce extraordinaire, par exemple le salut d'un royaume que Dieu veut détruire à cause de ses crimes. Les apôtres se présentent devant le trône de la divine Majesté et font valoir leurs travaux pour la foi et pour l'Eglise; les martyrs parlent des tourments qu'ils ont endurés; les confesseurs de leurs jeûnes, de leurs macérations; les vierges de leurs combats et de leurs victoires. Assurément voilà de quoi toucher le cœur de Dieu. Cependant un seul mot de prière adressé par Marie à son divin Fils, aura plus de puissance que tous les mérites et toutes les supplications des saints. La raison en est que, si Dieu exauce les prières des saints, c'est uniquement par grâce et par bonté. L'intercession de Marie tire sa puissance de la même source, sans doute, mais aussi d'une autre. Marie est la Mère du Fils de Dieu; or d'après le droit naturel, constaté et promulgué de nouveau par le saint Evangile, un fils n'est pas seulement tenu d'écouter sa mère, il doit lui obéir; et c'est pourquoi, selon que S. Bernard le déclare solennellement, quelque chose que Marie demande à son Fils, il est impossible qu'elle ne l'obtienne pas.

Mais ce n'est pas tout encore; Marie peut obtenir ce qu'elle veut du Seigneur parce qu'elle est sa Mère; elle le peut aussi à cause de ses mérites. Plus les mérites d'un saint sont grands auprès de Dieu, plus son intercession est efficace. Quelle sera

1. Pete a me Mater mea, non enim est æquum ut avertam faciem tuam. III Reg. II, 20.

donc l'efficacité de l'intercession de Marie dont les grâces et les mérites l'emportent incomparablement sur tous les mérites même réunis ensemble de tous les saints et de tous les anges? C'est de la bienheureuse Vierge Marie que l'auteur du livre des Proverbes disait : « Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais » vous, vous les avez toutes surpassées : » *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (Prov. xxxi, 29). A l'âge de quinze ans, l'ange Gabriel la salue pleine de grâce, la déclare bénie entre toutes les femmes : elle est jugée digne par Dieu lui-même d'être la Mère du Verbe incarné, de celui dont Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes se reconnaissait indigne de dénouer les cordons de la chaussure. Et cette grâce presque infinie a continué de grandir chaque jour, dans des proportions inconcevables. A quel degré de grâce et de mérite Marie était-elle donc élevée, lorsqu'à la fin Dieu la transporta dans le céleste royaume, pour la mettre en possession de la félicité, de la puissance et de la gloire qu'il lui avait préparées? Si tous les saints sont comparés à des fleuves, Marie est le vaste océan de la grâce et du mérite. Il est donc bien évident que rien de ce qu'elle demande à son Fils ne saurait lui être refusé.

III. — *Marie veut nous secourir.*

Il ne suffit pas de savoir et de pouvoir, pour venir en aide à quelqu'un, il est non moins nécessaire de vouloir. Que me sert-il, dira quelqu'un, que la Mère de Dieu soit puissante et qu'elle connaisse mes besoins, si elle ne veut pas me venir en aide? Ne parlez pas ainsi, mes frères, et tenez pour certain que la volonté de vous secourir ne manque pas plus à Marie que la puissance pour le faire.

Lorsque le Fils de Dieu eut achevé, par sa passion et par sa mort, l'œuvre de notre rédemption, sa bienheureuse Mère aurait pu, sans doute, monter au ciel avec lui. Si elle en avait témoigné à Jésus le moindre désir, si elle lui avait dit : Mon Fils, emmenez-moi avec vous, certainement son désir eût été exaucé sur l'heure, et les anges auraient transporté leur reine en triomphe dans le séjour de la gloire. Mais Marie voulut vivre encore sur la terre pendant quinze années peut-être, nonobstant les mille afflictions, les mille traverses auxquelles elle savait bien qu'elle serait en butte. Pourquoi donc agit-elle ainsi? pourquoi voulut-elle demeurer dans le monde? Uniquement par amour pour les malheureux et par miséricorde, dit S. Anselme. Elle demeura sur la terre pour être utile à l'Église militante, pour instruire les apôtres des mystères de la foi, pour fortifier les martyrs au milieu des persécutions, pour confirmer et affermir dans la foi les

nouveaux convertis, pour consoler les affligés, pour donner à tous l'exemple de la vertu. Si telle fut la miséricorde de Marie pendant sa vie mortelle, que penserons-nous qu'elle soit maintenant dans le royaume des cieux? Qui donc pourrait ne pas lui dire : *Vous êtes bénie du Seigneur parce que vous avez surpassé la première miséricorde par la dernière* [1]? Oui vraiment, dit S. Bonaventure, c'est bien Marie qui a surpassé la première miséricorde par la dernière. « Grande a été la miséricorde de Marie » pour les malheureux, pendant qu'elle vivait encore exilée sur » la terre, mais beaucoup plus grande encore est sa miséricorde » pour eux, maintenant qu'elle règne dans le ciel [2]. » Sur la terre, la bienheureuse Vierge Marie pouvait être comparée à la lune. Maintenant c'est le soleil qui est sa véritable image. De même que le soleil surpasse de beaucoup la lune, en splendeur et en immensité, ainsi la miséricorde de Marie est incomparablement plus grande maintenant qu'elle règne dans le ciel qu'elle ne le fut jamais pendant sa vie sur la terre. C'est ainsi, pour parler avec S. Bernard, qu'elle éprouve une compassion maternelle pour les nécessités de tous [3].

Mais quelle est donc la source de la miséricorde de Marie? D'où lui vient cette volonté si ardente de nous venir en aide, de nous faire du bien? Eh! d'où pourrait-elle la tenir, sinon de son divin Fils qui est l'infinie miséricorde? Pendant les neuf mois que le Fils de Dieu incarné voulut demeurer caché dans le sein de Marie, chaque jour il recevait d'elle et puisait dans sa substance un nouvel accroissement corporel. Que lui rendait-il en échange de la substance virginale qui devenait son propre corps? Il lui rendait un continuel accroissement de vertu. A chaque moment grandissaient en Marie la foi, l'espérance et la charité. Le vase qui a contenu un parfum précieux en conserve l'odeur. Marie était tout embaumée du parfum des vertus de son divin Fils. Mais pour la miséricorde, il y eut entre Jésus et Marie, quelque chose de plus encore. Elle contribua à rendre le Fils de Dieu plus miséricordieux qu'il n'aurait pu l'être sans elle. Sans doute ce Dieu qui voulait nous racheter à un si grand prix, était infiniment porté à nous faire du bien. Cependant si Marie ne lui avait pas procuré un corps semblable au nôtre et capable de souffrir, il n'aurait pas connu nos maux par sa propre expérience. L'expérience qu'il en a faite l'a rendu plus apte à son

1. Benedicta es a Domino, quia priorem misericordiam posteriore superasti. Ruth. III, 10.

2. Magna enim erga miseros est misericordia Mariæ adhuc exulantis in mundo, sed multo major erga miseros est misericordia ejus regnantis in cœlo. S. Bonav. in *Spec. B. V.* c. 8.

3. Omnium necessitates materno miseratur affectu. S. Bern. ser. in *Sig. mag.*

office de rédempteur. La bienheureuse Vierge Marie était appelée, elle aussi, à travailler à l'œuvre de notre rédemption. Elle devait se tenir au pied de la croix, en qualité de corédemptrice; elle devait être le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés; elle devait pleurer avec ceux qui pleurent, pour essuyer leurs larmes. Aussi peut-on dire que sa vertu par excellence est la miséricorde, et la proclamer Mère de miséricorde. Elle a été choisie de Dieu pour exercer la miséricorde. Ce fut sa fonction sur la terre, c'est encore sa fonction au ciel. Mais, s'il en est ainsi, pourrait-elle ne pas être toujours prête à nous venir en aide? Il n'est pas plus naturel au feu de brûler qu'à la Mère de Dieu de nous faire du bien.

Chrétiens qui m'écoutez, prenez donc confiance et ne vous laissez pas aller au découragement. Lorsque dans cette vallée de larmes, vous avez à souffrir, soit corporellement soit au plus intime de votre âme, élevez vos regards vers Marie dans le ciel. Au jour de son Assomption glorieuse, elle y a été constituée l'avocate du genre humain tout entier. Sous sa protection que pourriez-vous craindre? Elle voit tout en Dieu, par conséquent elle voit et elle connaît tout d'une manière parfaite : aucun de vos besoins ne lui échappe. Elle jouit au ciel de l'autorité la plus grande : la toute-puissance même de Dieu est entre ses mains : elle peut donc venir à votre aide. Elle est la Mère de miséricorde, et elle ne mériterait plus ce titre si elle n'avait pas la volonté de vous secourir. Suivez donc le conseil que S. Bernard vous donne : « Dans les périls, dans les incertitudes, pensez à Marie, » invoquez Marie, que son nom soit toujours sur vos lèvres; » qu'elle soit toujours dans votre cœur [1]. » Eloignez de votre âme tout ce qui pourrait faire obstacle aux bonnes intentions de Marie en votre faveur, et l'empêcher de vous exaucer, mais surtout purifiez-vous de vos péchés. Faites une sérieuse pénitence de vos fautes et travaillez, autant qu'il vous est possible, à imiter ses vertus. Témoignez chaque jour votre dévotion envers Marie, et tâchez d'augmenter encore votre confiance et votre amour pour elle, par vos invocations, vos prières. Si telle est votre conduite, vous ne tarderez pas à ressentir les effets manifestes de sa bonté pour vous. Vous vous écrierez avec S. Bernard : « Qu'il taise vos miséricordes, ô Vierge bénie, celui qui vous a » invoquée dans ses besoins et n'a pas été secouru [2]! » Pour moi je veux les publier dans le temps et dans l'éternité!

1. In periculis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca! non recedat ab ore, non recedat a corde! S. Bern. hom. 2 super *Missus*.

2. Sileat miserationes tuas, o Benedicta, quisquis te in necessitatibus invocatam sibi meminit unquam defuisse. S. Bern. *ibid.*

CINQUIÈME SERMON

(D'après Conr. Prigelius. — 1755.)

CE QUE MARIE EN MONTANT AU CIEL, A LAISSÉ AUX PÉCHEURS ET CE QU'ELLE A LAISSÉ AUX JUSTES.

Maria optimam partem elegit.
Luc. x, 42.

Lorsqu'un homme prudent, en possession de toutes ses facultés, reconnaît qu'il est sur le point de quitter ce monde, il rassemble autour de lui ses enfants, ses amis, les gens de sa maison pour leur dire un dernier adieu. Il leur donne quelques conseils, leur fait ses recommandations, prévient les divisions qui pourraient survenir après sa mort et donne sa bénédiction à tous ceux qui lui sont chers. Il a eu soin de régler d'avance toutes ses affaires temporelles, de déclarer ses dernières volontés, de faire un testament dont la validité soit à l'abri de tout soupçon. Il peut ainsi préparer en paix son âme à paraître devant le souverain juge.

Ainsi fit autrefois le patriarche Jacob. Sur le point de mourir, il rassembla autour de lui ses douze fils, fit son testament, adressa la parole à chacun, puis, dit la sainte Ecriture, « les » recommandations qu'il faisait à ses fils achevées, il retira ses » pieds sur son lit, et mourut; et il fut réuni à son peuple » : *Finitisque mandatis, quibus filios instruebat, collegit pedes suos super lectulum, et obiit, appositusque est ad populum suum* (Gen. xlix, 32).

La sainte Ecriture, après avoir parlé des vertus guerrières d'Alexandre le Grand, ajoute : « Et après il se mit au lit, et il » connut qu'il mourrait. Et il appela ses serviteurs, les grands » qui avaient été nourris avec lui dès la jeunesse, et il leur par- » tagea son royaume pendant qu'il vivait encore » : *Et post hæc decidit in lectum*, etc. (I Mach. i, 6, 7). Le roi Ezéchias tardait trop à faire son testament : Dieu le reprit de cette négligence : « Le prophète Isaïe fils d'Amos vint vers lui et lui dit : Voici ce » que dit le Seigneur : Donne des ordres à ta maison, car tu » mourras, toi, et tu ne vivras pas » : *Venit ad eum Isaias*, etc (IV Reg. xx, 1).

S. Ambroise nous fait remarquer que notre divin Sauveur lui-même, près de mourir sur la croix, ne manqua pas à ce devoir : il fit son testament. Il ne léguait pas une somme d'argent ni des biens qui passent, mais la vie éternelle. Il n'écrivait pas ses dernières volontés avec de l'encre, mais avec son sang. C'est ainsi qu'il remit son âme entre les mains de son Père cé-

leste qui l'avait créée à son image; ce qui était de la terre, son corps, il le laissa à la terre pour être enseveli. A la bienheureuse Vierge Marie, il légua Jean qui était vierge. A Jean, il légua sa Mère; à Pierre, son Église; à l'Église, le Saint-Esprit; à sainte Véronique, son image imprimée sur le voile dont elle l'essuya; au bon larron le paradis; au Centurion compatissant, la foi et la conversion; à Joseph d'Arimathie, son corps inanimé. En ses derniers moments, il n'oublia pas même ses ennemis; eux aussi eurent part à ses largesses. Le traître Judas reçut un baiser et une parole affectueuse; Malchus fut guéri de la blessure que Pierre lui avait faite; Longin, qui lui perça le côté, reçut une goutte de son sang divin qui lui rendit la vue perdue presque entièrement; enfin il laissa ses vêtements à partager entre les quatre soldats qui le crucifièrent.

La bienheureuse Vierge Marie pouvait-elle ne pas suivre l'exemple de son Fils bien aimé? Elle aussi fit son testament avant de mourir. Elle n'était pas riche des biens de la terre, mais l'héritage qu'elle nous laissa est précieux pour l'éternité. C'est un héritage de salut aussi bien pour les justes que pour les pécheurs.

Si nous en croyons Métaphraste, qui recueillit avec un soin pieux les anciennes traditions, toutes les richesses de Marie, tous ses trésors, lorsqu'elle quitta cette vie pour aller au ciel, consistaient premièrement, en une tunique en laine qui couvrait tout le corps, depuis le cou jusqu'aux pieds. Cette tunique, Marie l'emporta avec elle dans le tombeau. En second lieu, elle avait une écharpe ou une ceinture dont elle s'enveloppait la taille. Enfin elle avait une sorte de manteau comme en portent les femmes. Ce manteau lui descendait jusqu'aux genoux. La ceinture et le manteau, voilà les deux parts d'héritage qu'elle laissa à ses enfants: aux pécheurs, sa ceinture en signe de salut; aux justes, son manteau en gage de sa perpétuelle protection.

I. — *Marie laisse sa ceinture aux pécheurs en signe de salut.*

D'après d'anciennes et vénérables traditions[1], lorsque la très sainte Vierge, accompagnée de S. Joseph son chaste époux, fuyait en Égypte avec le divin Enfant, pour le dérober à la colère d'Hérode, il lui fallut traverser un affreux désert infesté de voleurs. Bientôt une troupe de brigands les entoure, et la vie des trois voyageurs court le plus grand danger. Mais l'un des voleurs, nommé Dismas, est frappé par l'éclat divin dont resplendissent le visage de l'Enfant et celui de sa Mère. Il est touché de compassion; il intercède vivement pour eux auprès

1. Voir Calamata, tit. *Auxil. Virg.*

de ses farouches compagnons; il fait si bien enfin que la petite caravane est laissée libre de continuer sa route sans avoir rien souffert. La bienheureuse Vierge voulut laisser un témoignage de reconnaissance à Dismas, et lui donna sa ceinture en signe de salut, disent S. Cyrille et S. Anselme. L'événement prouva plus tard que c'était bien un gage de salut pour lui. Plus de trente années s'écoulèrent, et deux de ces voleurs furent pris, chargés de chaînes, conduits à Jérusalem et condamnés à mort. C'était au temps de la passion de Notre-Seigneur. Ils furent conduits avec lui sur la montagne du Calvaire et crucifiés l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Celui de droite était Dismas, le larron compatissant qui avait intercédé pour la sainte famille; celui de gauche se nommait Jesmas. Condamnés et livrés au supplice ensemble, leur sort fut bien différent. Dismas fut mis en possession du bonheur du ciel avant tous les disciples de Jésus, avant les apôtres eux-mêmes. Jesmas mourut en blasphémant, et descendit dans les enfers. D'où vient donc une telle différence entre la fin de ces deux hommes, dont la vie, les crimes et les impiétés avaient été les mêmes? Dismas, et non pas l'autre, avait reçu la ceinture de la bienheureuse Mère de Dieu en gage de salut.

Prenez donc confiance, vous qui avez péché; relevez votre courage et affermissez vos cœurs. La très sainte Vierge Marie vous laisse aujourd'hui en héritage, le même gage de salut qu'elle donna autrefois à Dismas. Mais c'est à la condition que vous rechercherez sa protection et que vous vous montrerez ses enfants: « Si vous êtes ses fils, dit l'Apôtre en parlant de Dieu, » vous êtes aussi ses héritiers » : *Si enim filii et hæredes* (Rom. VIII, 17). Vous êtes les enfants de Marie, vous hériterez d'elle, pourvu que vous détruisiez ce qui pourrait y mettre obstacle, pourvu que vous ne tardiez pas à faire pénitence de vos péchés et à vous réconcilier avec le Père céleste et la Mère de la divine miséricorde.

Tout le monde connaît la maxime de S. Anselme, d'après laquelle, quiconque s'éloigne de Marie et n'est pas secouru par elle doit nécessairement périr; de même, il est impossible que celui qui se tourne vers elle et qu'elle couvre de sa protection n'arrive pas à la vie éternelle. La bienheureuse Mère de Dieu l'a déclaré plusieurs fois à sainte Brigitte, comme on peut le voir au livre de ses révélations. « Je suis la reine du ciel, » dit-elle, la mère de miséricorde, la joie des justes, le chemin » ouvert aux pécheurs pour retourner à Dieu. Nul n'est telle- » ment maudit, tant qu'il vit sur la terre, que ma miséricorde » ne s'étende pas jusqu'à lui [1] ». Ailleurs, elle dit : « Nul n'est

1. Ego sum Regina cœli, ego Mater misericordiæ, ego justorum gaudium,

» tombé si bas, à moins que Dieu l'ait définitivement repoussé » loin de lui, qu'il ne revienne à Dieu s'il m'invoque, et n'ob- » tienne miséricorde. Je suis appelée par tous la mère de mi- » séricorde, et c'est la miséricorde de Dieu qui m'a faite mi- » séricordieuse. Il sera donc bien malheureux celui qui, lors- » qu'il le peut, n'aura pas recours à ma miséricorde [1]. » Citons encore ces autres paroles : « Quels que soient les péchés d'un » homme, s'il recourt à moi avec amour et avec un véritable » désir de s'amender, je suis toujours prête à le recevoir. Je » ne considère pas la grandeur de ses péchés mais quelle est » son intention, quelle est sa volonté lorsqu'il revient à moi. » Pour vil et repoussant que soit un pécheur, je ne dédaigne » pas de toucher ses plaies, de les panser, de les guérir, parce » que l'on m'appelle et que je suis véritablement la mère de » miséricorde [2]. »

Le prophète David contemplait en esprit un spectacle qui le ravissait, et s'adressant à lui-même il disait : « Mon âme, bénis » le Seigneur ! » *Benedic anima mea Domino* (Psal. ciii, 1). Puis se retournant vers Dieu il s'écriait : « Seigneur mon Dieu, » votre magnificence a paru avec un grand éclat : » *Domine Deus, magnificatus es vehementer.* Qu'y a-t-il donc, ô prophète? Que voyez-vous ? Quelle grande merveille Dieu vous a-t-il révélée ? Dites-le nous, pour que nous bénissions le Seigneur avec vous ; dites le nous, pour que notre cœur soit rempli de joie et que tout en nous tressaille d'allégresse. Ce que voit le prophète ? Il voit le ciel largement dilaté. Il voit le Seigneur, « étendant » le ciel comme une tente : » *extendens cœlum, sicut pellem* (Id. *ib.* 2). Mais que signifie cette dilatation ? en quoi nous regarde-t-elle ? quel avantage en retirerons-nous ? Un grand avantage, pourrait nous répondre le prophète ; il y a là un profond mystère. Dans les temps anciens, le ciel semblait fait uniquement pour les anges ; l'homme chassé du paradis terrestre en était exclu ; la porte demeurait fermée pour lui. Mais Jésus-Christ viendra sur la terre. Par sa bénignité il étendra les cieux ; il les dilatera, il les rendra immenses. Désormais il n'y aura plus seu-

et peccatorum aditus ad Deum. Nullus est adeo maledictus qui, quamdiu vivat, careat misericordia mea. S. Brigitt. *Revel.* lib. VI, cap. 10.

1. Nullus est adeo abjectus, nisi fuerit omnino maledictus, qui, si me invocaverit, non revertatur ad Deum, et habiturus sit misericordiam. Ego vocor ab omnibus Mater misericordiæ, et vere illius misericordia, me misericordem fecit. Ideo miser erit, qui ad misericordiam meam, cum possit, non accedat. *Ibid.* lib. II, cap. 23.

2. Quantumcumque homo peccet, si toto corde cum vera emendatione et charitate ad me confugerit, statim parata sum recipere venientem. Nec attendo quantum quis peccaverit, sed quali intentione et voluntate redit ad me. Nam peccator quantumlibet vilis sit, ac sordidus, non dedignor ejus plagas tangere, ungere et sanare, quia vocor et vere sum Mater misericordiæ. *Ibid.*

lement place pour les anges : les hommes y seront admis comme dans leur patrie véritable, même ceux qui ont péché, pourvu qu'ils aient fait pénitence de leurs fautes. Il suffira même à la rigueur, qu'ils aient émis au dernier moment un acte de véritable amour de Dieu, ou de contrition parfaite. « Le prophète a » raison de dire que Dieu dilate les cieux, dit Cassiodore, puis- » qu'il est constant qu'il y admet en sa société, des filles per- » dues et des publicains. Désormais les cieux, qui, en rigueur de » justice, ne devraient appartenir qu'aux justes, deviennent » aussi, par grâce, le partage des pécheurs [1]. » Mais quel est donc le ciel que Dieu étend et dilate ainsi ? Écoutez S. Augustin s'adressant à Marie : « Si je vous donne le nom de ciel, vous » êtes plus haute que lui. Si je vous appelle forme de Dieu, vous » êtes digne de ce nom [2]. » Marie est vraiment le ciel, car elle est l'habitation de Dieu par excellence. Dieu l'a dilatée en lui donnant une charité si vaste qu'elle dépasse les limites de tous les cieux. Elle aime et reçoit non seulement les justes, mais même les pécheurs. Elle est la vive image de Dieu qui comble de ses dons, avec une merveilleuse abondance, les bons et les méchants. Écoutez la parole de S. Bernard : « Qui pourra me- » surer, ô Vierge bénie, la longueur, la largeur, la sublimité, la » profondeur de votre miséricorde ? Sa longueur ? Elle dure jus- » qu'au dernier jour de chacun, et vous ne cesserez pas de venir » en aide à ceux qui vous invoqueront. Sa largeur ? Elle s'é- » tend à l'univers entier : toute la terre est pleine de votre mi- » séricorde. Sa sublimité ? Elle s'élève jusqu'à réparer les ruines » de la cité céleste. Sa profondeur ? Elle a obtenu des grâces de » rédemption pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à » l'ombre de la mort [3]. »

La très douce et très clémente Vierge Marie, en montant au ciel au jour de sa glorieuse Assomption, peut donc nous adresser les paroles de S. Paul aux Corinthiens : « Pour vous, notre bou- » che est ouverte, notre cœur s'est dilaté. Nous ne nous resserre- » rons point pour vous, mais vous, vous resserrez vos entrail- » les : » *Os nostrum patet ad vos,* etc. (II Cor. VI, 11). C'est à

1. Benedicitur Dominus cœlos extendere, ubi meretrices et publicanos ad ipsum constat admittere. Nam quia cœli per justitiam non sint nisi justorum, gratiæ largitate etiam facti sunt peccatorum. Cassiodorus in *Centil.* citat.

2. Si cœlum te vocem, altior es. Si formam Dei te appellem, digna exis- tis. S. August. *de Assumpt. B. V.*

3. Quis misericordiæ tuæ, o Virgo benedicta ! longitudinem, latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad diem novissimum, invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus re- plet orbem terrarum, ut tua misericordia plena sit omnis terra. Sublimi- tas ejus, civitatis supernæ invenit restaurationem. Et profundum ejus se- dentibus in tenebris, et in umbra mortis obtinuit redemptionem. S. Bern. serm. IV *de Assumpt.*

dire : Je brûle de verser dans votre sein tout ce que mon cœur éprouve pour vous. Car l'amour a dilaté mon cœur à l'égal du ciel ; il y a place pour tous, et il n'est fermé pour personne. Ma bouche s'ouvre pour vous exprimer tous mes sentiments, mais elle n'y suffit pas. Tout ce que je puis dire n'est que peu de chose comparé à ce que je ressens. C'est pourquoi que vos cœurs ne se resserrent pas à cause de moi, à cause du dernier adieu que je vous dis aujourd'hui. Si vous éprouvez des angoisses, si votre cœur est dans la peine, que ce soit uniquement à cause de vos péchés, de vos négligences. Efforcez-vous, au moins à l'avenir, d'être dignes de moi et montrez que vous êtes mes enfants ; car si vous êtes mes enfants, vous serez mes héritiers. Recevez en gage de votre salut, le cordon qui servira à mesurer votre héritage.

Quel est donc ce cordon servant à mesurer notre héritage, sinon le saint rosaire, cordon précieux, cordon que Marie nous a donné, triple lien qui sera difficilement rompu ? Le rosaire c'est le cordon d'écarlate qui fut donné autrefois à Rahab en signe de salut, et qui la sauva, elle et toute sa famille, lorsque les Israélites s'emparèrent de Jéricho. L'écarlate de ce cordon, il la doit au sang de N.-S. Jésus-Christ, comme il lui doit toute sa vertu. Tous les habitants de Jéricho périrent par le glaive, excepté Rahab et sa famille, que protégeait le cordon d'écarlate. Bien des hommes périssent pour l'éternité ; mais ceux que protège le rosaire, la ceinture de Marie, le cordon d'écarlate, ne périront pas. N.-S. Jésus-Christ, qui est l'éternelle vérité, dit un jour au bienheureux Alain dans une révélation : « Regarde comme » un signe presque certain de ton salut éternel si tu persévères » à saluer Marie chaque jour, par la récitation de son rosaire [1]. » Un autre jour, le bienheureux entendit Marie qui disait à son Fils : « Je vous demande donc que quiconque récitera dévote- » ment mon psautier en temps convenable, à genoux devant » moi, et en l'accompagnant de méditations, y trouve un gage » de salut, et je vous supplie de détourner de lui votre indigna- » tion [1]. » On peut conclure de ces paroles que la ceinture de Marie, que la dévotion du rosaire, possède la vertu d'obtenir aux pécheurs qui la pratiquent, la grâce et enfin la vie éternelle. Marie ne peut moins faire que de venir en aide dans leurs besoins les plus pressants, et surtout lorsqu'il s'agit pour eux de la damnation ou du salut, à ceux qui, chaque jour, se montrent fidèles à lui rendre cet hommage. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge a laissé aux pécheurs sa ceinture, c'est-à-dire de précieux moyens par lesquels elle les attire d'abord à la grâce, puis à la

1. Signum tibi sit probabilissimum æternæ salutis, si perseveranter in dies Mariam in suo Psalterio salutaveris. B. ALAN. p. 2, cap. 1.

gloire céleste. Voyons maintenant la part d'héritage qui revient aux justes.

II. — *Marie laisse son manteau aux justes, en gage de sa protection perpétuelle.*

La bienheureuse Vierge Marie ne fut pas moins généreuse envers les justes qu'envers les pécheurs, lorsqu'elle leur partagea son héritage. Elle avait emporté avec elle, dans le tombeau, sa tunique longue qui avait servi à l'ensevelir. Elle avait laissé sa ceinture aux pécheurs. Il ne lui restait que son manteau pour les justes. Ce fut leur portion d'héritage ; ce fut le gage de la protection très précieuse dont elle promettait de les couvrir. Pour mieux comprendre le prix et l'efficacité de ce vêtement, comparons-le à celui de N.-S. Jésus-Christ, que la bienheureuse Vierge lui avait tissé de ses propres mains. La robe de N.-S. Jésus-Christ était une source de grâces et de miracles. Il en sortait une vertu qui guérissait les malades, comme nous le voyons dans l'Évangile de S. Marc : « Partout où il entrait, dans les » bourgs, dans les villages ou dans les villes, on mettait les » malades sur les places publiques et on le priait de les laisser » seulement toucher la frange de son vêtement : et tous ceux qui » le touchaient étaient guéris : *Et quocumque introibat*, etc. (Marc. vi, 56). Personne n'éprouva mieux cette puissance de la robe de Notre-Seigneur que Ponce-Pilate. Après la mort de Jésus-Christ, le désir lui vint de posséder cette robe, car il avait entendu parler des guérisons innombrables dont elle avait été l'instrument. Il lui fut aisé de l'acheter à celui des bourreaux de Notre-Seigneur à qui elle était échue en partage. Quelque temps après, Pilate est appelé à Rome par l'empereur Tibère, pour répondre de divers crimes dont il était accusé. Il n'avait que trop de raisons de craindre. Ses accusateurs auprès de Tibère étaient puissants et personne ne prenait sa défense. Alors que fait-il ? Au moment de se rendre au tribunal de l'empereur, il se couvre, sous ses vêtements ordinaires, de la robe de Jésus-Christ, et se présente avec confiance devant son juge irrité et décidé à le condamner. Tibère, à la vue de Pilate, se sent subitement changé. Sa colère s'évanouit et fait place à la douceur ; ce ne sont pas des reproches et des menaces qu'il fait entendre, mais des paroles pleines de bonté. Il traite Pilate comme son meilleur ami. Pilate se retire comblé de faveurs, au milieu de l'étonnement de toute la cour. Mais son éloignement fait évanouir le charme. Tibère ne comprend rien à sa propre conduite. Son irritation contre Pilate est d'autant plus grande qu'il ne s'explique pas cet étrange changement. Pilate est appelé de nouveau. Il porte encore sur lui le vêtement protecteur, et Tibère, dominé

encore une fois par cette puissance incompréhensible, le reçoit avec bonté et le congédie comme un ami. Nouvel étonnement des courtisans et de Tibère qui le fait mander une troisième fois à son tribunal, au moment où il ne s'y attendait pas. Cette fois Pilate n'a pas eu le temps de revêtir la robe miraculeuse. Rien ne le protège plus contre la colère de César ; il est dépouillé de tous ses honneurs et relégué en exil où il ne tarde pas à mourir misérablement. Voilà de quelle efficace protection la robe de Jésus, faite par les mains de sa très sainte Mère, couvrait Pilate lui-même.

Nous pouvons attendre des faveurs non moins grandes, une protection non moins efficace, du manteau que Marie laisse aujourd'hui, en montant au ciel, à tous ses enfants gémissant dans cette vallée de larmes.

Il arrive bien souvent que Dieu, justement irrité par les péchés des hommes, est près de laisser agir sa colère et de nous frapper. Notre perte serait inévitable, si la bienheureuse Vierge Marie ne venait à notre aide et n'implorait pour nous la divine miséricorde. Mais nous sommes ses enfants; elle connaît nos besoins; elle veille sur nous; elle prie pour nous et nous sommes épargnés.

Vous connaissez l'histoire de l'enlèvement d'Elie au ciel dans un char de feu. Après tant de combats, après tant de travaux et de persécutions endurés pour sa gloire, Dieu voulut enfin récompenser son prophète et le transporter dans un séjour de paix. Elie avait alors auprès de lui Elisée son fidèle disciple, *et lorsqu'ils poursuivaient leur chemin, marchant et s'entretenant ensemble, voilà un char de feu et des chevaux de feu, qui les séparèrent l'un de l'autre, et Elie monta au ciel dans le tourbillon. Or Elisée le voyait et criait : Mon père, mon père, vous le char d'Israël et son conducteur. Après cela il cessa de le voir* [1]. Mais Elie lui avait laissé son manteau comme consolation et comme héritage. Elisée releva ce manteau tombé du char de feu: il le garda toute sa vie, avec une vénération profonde. Ce fut pour lui une protection invincible au milieu des épreuves sans nombre qu'il traversa.

Aujourd'hui la bienheureuse Vierge Marie est aussi transportée au ciel sur un char de feu. Ce feu c'est la charité, c'est le divin amour dont elle est embrasée. Pendant tout le cours de sa vie mortelle, les flammes de son amour se sont élevées vers le ciel : au jour de sa mort, ce sont ces mêmes flammes qui la transportent jusqu'au trône préparé pour elle au plus haut des cieux. Si elle meurt, ce n'est pas par suite d'une défaillance des forces naturelles; l'ardeur de sa charité détruit seule les liens

1. IV Reg. cap. 2 passim.

qui unissaient son âme à son corps virginal. Mais cette séparation ne durera pas plus longtemps que celle du corps et de l'âme de Jésus. Bientôt le Fils de Dieu ressuscite sa Mère; bientôt les anges, glorieux d'un si précieux fardeau, la transportent en corps et en âme dans le séjour divin. Elle y fait son entrée, revêtue du soleil et illuminée de toute la splendeur de la divinité. Tous les habitants du ciel sont allés à sa rencontre. Les vierges ont semé leurs lis sous ses pas, les martyrs leurs palmes, tous les saints leurs couronnes. Le Fils de Dieu la présente à son Père comme sa mère bien-aimée; l'adorable Trinité la couronne d'un diadème de gloire, et elle prend place sur un trône, le premier après celui de Dieu et de l'humanité de son divin Fils.

Et pourquoi s'étonner que le ciel envoie tous ses heureux habitants au devant de Marie, au jour de son Assomption glorieuse? Sa présence, dit S. Bernard, ne va-t-elle pas ajouter des joies nouvelles à leurs joies infinies? Ne suffisait-il pas du son de sa voix, pour faire tressaillir de bonheur les enfants dans le sein de leurs mères? Si l'âme de Jean-Baptiste se fondit, pour ainsi dire, de joie, lorsque Marie salua sa mère, dites, si vous le pouvez, la joie dont furent transportés les anges, lorsqu'il leur fut donné d'entendre enfin sa voix, de contempler son visage et de jouir de sa bienheureuse présence[1]? Pour nous, il n'en va pas de même : Marie s'élève jusqu'au plus haut des cieux, et nous demeurons sur la terre. Quel sujet de réjouissance, quelle cause de joie et d'allégresse pouvons-nous trouver dans cette fête? Si la terre tout entière était illuminée par Marie, n'allons-nous pas être plongés dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort? Si Marie fut si bonne pour nous; si elle nous rassembla sous ses ailes, comme la poule ses poussins pour les réchauffer et les défendre, pauvres malheureux que nous sommes, nous voilà donc orphelins! Notre mère nous est enlevée! Si elle fut la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, le salut des infirmes, elle absente, où trouverons-nous un asile? Que le ciel se réjouisse donc; qu'il retentisse de chants de triomphe et d'action de grâce! pour nous, les larmes nous conviennent mieux que les cris de joie et les cantiques. Marie est au ciel; la terre ne jouit plus de sa présence!

Mais est-il bien vrai que nous devions nous affliger ainsi, de ce qu'elle a quitté la terre?

1. Virgo hodie gloriosa cœlos ascendens, supernorum gaudia civium, copiosis sine dubio, cumulavit augmentis. Hæc est enim cujus salutationis vox et ipsos exultare facit in gaudio, quos materna adhuc viscera claudunt. Quod si parvuli necdum nati animaliquefacta est, ut Maria fuit locuta; quod putamus gaudium, quænam illa fuerit cœlestium exultatio, cum et vocem audire, et videre faciem, et beata ejus frui præsentia meruerunt? S. Bern. serm. 1 *de Assumpt.*

S. Bernard que nous avons cité tout à l'heure nous le défend. Cessons, cessons notre plainte, dit-il. Voyageurs sur la terre nous avons envoyé devant nous une avocate pour plaider notre cause. Cette avocate est la propre mère de notre juge; elle est la mère de miséricorde; elle plaidera notre cause avec zèle et efficacité. En montant au ciel, elle ne manquera pas de combler les hommes de ses largesses. La faculté ni la volonté ne lui manqueront pour le faire. N'est-elle pas, en effet, la reine des cieux? N'est-elle pas miséricordieuse? N'est-elle pas la Mère du Fils unique de Dieu? Ce titre suffit à lui seul pour nous faire comprendre combien sont grandes la puissance de Marie et sa bonté pour nous venir en aide. A moins de prétendre que le Fils de Dieu n'honore pas sa Mère, ou que rien de la charité divine, qui est Dieu, n'a passé dans le cœur de Marie pendant les neuf mois qu'elle le porta renfermé dans son sein [1]. Que nos plaintes cessent donc! En montant au ciel elle n'oublie pas ses enfants demeurés sur la terre. Elle leur donne une part de son héritage. Elle fait pour nous ce que le prophète Elie fit pour son disciple Elisée. Elle nous laisse son manteau comme gage de sa protection éternelle. Munis de ce manteau, nous nous rirons des machinations de nos ennemis; avec une telle protection nous n'aurons rien à craindre. Ecoutez encore S. Bernard : « Dans les dangers, » dans les angoisses, dans les incertitudes, pensez à Marie, » invoquez Marie. Que son nom soit toujours sur vos lèvres; que » son souvenir ne quitte pas votre cœur. En la suivant vous ne » déviez pas; en la priant, vous ne désespérez pas; en pensant » à elle vous n'errez pas; en la tenant vous ne tombez pas; sous » sa protection vous ne craignez pas; sous sa conduite vous ne » vous fatiguez pas; avec sa faveur vous arrivez [2]. » Ce manteau de Marie, c'est le saint scapulaire du Mont-Carmel, auquel tant de promesses ont été faites, auquel tant de milliers d'âmes ont dû et doivent chaque jour encore la grâce du salut. Ce manteau de Marie, c'est encore le saint rosaire. De ceux qui portent le scapulaire et de ceux qui récitent pieusement le rosaire, la bienheureuse Vierge Marie dit avec le psalmiste : « Parce qu'il » a espéré en moi je le protègerai; je le délivrerai parce qu'il » a connu mon nom : » *Quoniam in me speravit liberabo eum; protegam eum quoniam cognovit nomen meum* (Psal. xc, 14). L'amour qu'elle a pour eux est si tendre et si ardent qu'elle ne cesse de les couvrir de sa sainte protection. « Non seulement

1. Id. *ibid.* passim.

2. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore; non recedat a corde. Ipsam sequens non devias, ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras, ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis. S. Bern. hom. II super *Missus est.*

» pendant leur vie, mais à l'heure de la mort; et, après la mort, » elle ne leur refuse jamais ses suffrages ni son aide [1]. » Pour ne parler ici que du saint rosaire, nous savons les paroles qu'elle adressait autrefois à S. Dominique : « Je veux, mon fils, que tu » ne l'ignores pas : j'ai obtenu de mon Fils que quiconque sera » fidèle à la dévotion de mon psautier, et s'inscrira au nombre » des confrères du rosaire, recevra en abondance toute sorte de » grâce, et sera puissamment protégé [2]. » Le B. Alain rapporte qu'elle dit un jour à Jésus : « Je demande que tous ceux » qui cherchent le salut dans mon psautier le trouvent. Et » Jésus répondit : Il ne m'est pas permis de contrister votre » face, ma mère. Qu'il soit fait comme vous demandez. Que » ce soit pour eux le commencement du salut et le signe de » ma protection éternelle [3]. » Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi [4].)

MARIE QUOIQUE MONTÉE AU CIEL, NE LAISSE PAS DE NOUS PROCURER LES SECOURS LES PLUS PRÉCIEUX ET LES PLUS EFFICACES.

Domine non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare : dic ergo illi ut me adjuvet. — Luc. x, 40.

Le Docteur Angélique S. Thomas, dit que celui-là seul peut se dispenser de célébrer les louanges de la bienheureuse Vierge, qui ne se souvient pas d'avoir reçu d'elle aucun bienfait, aucun secours dans ses besoins, après l'avoir invoquée [5]. La sainte Eglise, tant que Marie vécut sur la terre au milieu de nous, la considéra comme une sœur; aujourd'hui, elle ne la voit plus aux pieds de Jésus; c'est au plus haut des cieux, assise à la droite de son divin Fils qu'elle peut la contempler. Mais en même temps elle se sent devenue veuve et orpheline; elle est réduite à s'acquitter, sans aide, des devoirs qu'il lui faut remplir pour le service de son divin Epoux. Ne semble-t-il pas naturel que, se tournant humblement vers Jésus, elle laisse échapper cette plainte et cette supplication : « Seigneur, » ne prenez-vous pas garde que ma sœur me laisse tout le » poids du service? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Mais en célébrant l'Assomption de Marie, ou, si l'on veut, son départ

1. B. Alanus, p. 2, cap. 2 *de usu Psal.* — 2. Flam. *in vita S. P. Dominici.* — 3. B. Alanus, p. 11, c. 7.

4. Joseph Mansi *Promptuarii sacri*, serm. ix *de Assumpt. B.V.M.*

5. Ille taceat tuas laudes, Virgo, qui te in suis necessitatibus invocatam defuisse senserit. S. Thom. serm. i *de Purificatione.*

de cette vallée de larmes pour le royaume céleste, l'Eglise a une consolation. Elle sait que Marie nous soutiendra du haut des cieux, non moins efficacement qu'elle ne l'a jamais fait, pendant sa vie mortelle. Cette croyance et cette espérance de l'Eglise, nous la trouvons formulée dans une oraison de la Messe de ce jour, par laquelle nous demandons à Dieu qu'il nous fasse ressentir les effets de l'intercession auprès de lui, de Celle qui a quitté la terre pour le séjour des cieux. S. André de Crète, évêque de Jérusalem adresse cette prière à la Mère du Sauveur : « Rendez Dieu favorable à ceux dont la race est la » vôtre. Aussi longtemps que vous avez vécu sur la terre, vous » n'en occupiez qu'une petite partie; mais maintenant que » vous l'avez quittée, le monde entier est votre demeure et vous » êtes le refuge commun. [1] »

Deux pensées doivent donc nous consoler de la privation que nous impose ici-bas l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie dans le royaume de son Fils. La première est la sollicitude maternelle avec laquelle elle veille sur nous du haut des cieux, et la seconde, la toute puissance de sa miséricordieuse protection et sa promptitude à nous secourir.

1. — *Sollicitude maternelle avec laquelle Marie veille sur nous.*

Il est écrit du Fils de la bienheureuse Vierge : « Montant » au ciel, il a distribué des dons aux hommes. » *Ascendens in altum... dedit dona hominibus* [2]. On peut dire de même : « La bienheureuse Vierge montant au ciel, distribuera des » dons aux hommes. » *Ascendens in altum, beata Virgo dabit ipsa quoque dona hominibus.* En effet, du haut des cieux, elle dispense aux mortels les inépuisables richesses des trésors divins, dont son Fils lui a confié la distribution. Un pieux et savant auteur adresse à Marie cette supplication : « Attirez- » moi après vous; car de même que personne ne vient à votre » glorieux Fils à moins qu'il ne soit attiré par le Père, de » même, si j'ose ainsi parler, personne n'approche de votre » très glorieux Fils, s'il n'est traîné vers lui par vos soins » saints et secourables. Lors donc que vous me voyez plongé » dans la torpeur, traînez-moi, pour que je me hâte; lorsque » je pèche, traînez-moi pour que je fasse pénitence; traînez- » moi de l'ignorance à la science, pour que je coure à l'odeur » de vos parfums, c'est-à-dire de vos saintes vertus. [3] »

1. S. Andr. Cret. Orat. I *de Virgine.* — 2. Ephes. IV, 8.

3. Trahe me post te; sicut enim nemo venit ad tuum Filium nisi Pater traxerit eum, sic etiam quodammodo ausim dicere, quod nemo venit ad Filium tuum gloriosissimum, nisi tuis sanctis subsidiis traxeris eum. Trahe igitur me peccantem, ut me reddas pœnitentem; trahe me ignorantem, ut

Voilà quels sont les fruits que nous retirons de l'Assomption de Marie. Personne ne peut donc lui dire : Vous ne prenez aucun soin de l'œuvre si difficile de notre salut, puisque, du ciel qui est sa demeure, elle y veille avec la plus grande sollicitude. « Elle s'occupe du salut de tous, » dit S. Germain de Constantinople, « et l'on ne pourrait trouver personne qui n'ait quelque part à sa sollicitude. [1] » N'est-ce pas une immense consolation de savoir que depuis que la bienheureuse Vierge est montée au ciel, elle a sans cesse le regard attaché sur nous? Plus une tour est élevée, plus il est aisé au gardien qui y veille d'apercevoir de loin les ennemis, et de prendre des mesures pour détourner le danger. De même la bienheureuse Vierge Marie, des hauteurs les plus sublimes des cieux où elle est assise, s'occupe avec vigilance et attention de tout ce qui concerne notre salut, et pourvoit à notre sécurité. S. Bonaventure dit : « La miséricorde de Marie envers les » malheureux fut grande tant que dura son exil sur la terre ; » mais elle est bien plus grande encore depuis qu'elle règne » dans le ciel [2]. » La raison qu'il en apporte est tout à fait convaincante et confirme ce qui a été dit jusqu'ici ; c'est que : « Marie témoigne maintenant par ses innombrables bienfaits, » une plus grande miséricorde aux hommes, parce qu'elle voit » mieux leurs innombrables misères [3]. » Elle ne se contente pas de les voir, mais elle s'applique à y porter remède et à nous couvrir de sa protection. Aussi lui adressons-nous souvent cette pieuse invocation : « Salut à vous qui êtes notre » espérance! Nous crions vers vous, nous soupirons vers » vous. O notre avocate, hâtez-vous donc de tourner vers nous » vos regards si pleins de miséricorde [4]. » Tout élevée qu'elle soit jusqu'au trône même de la majesté du Très-Haut, nous savons que ses yeux ne nous considérèrent jamais avec plus de douceur qu'aujourd'hui. Ce sont des yeux de colombe, comme il est dit dans le Cantique des Cantiques : *Oculi tui columbarum* [5] ; des yeux aux regards humbles, modestes, et qui n'ont rien perdu dans les splendeurs des cieux, ni de leur humilité, ni de leur compassion ni de leur charité envers nous.

me reddas scientem, ut curram in odorem unguentorum tuorum ; id est in fragrantia sanctarum virtutum tuarum. IDIOTA. *in Contempl. de Virgine.*

1. S. GERMAN. CONSTANT. sermo *de Dormitione B.V.M.*

2. Magna erga miseros fuit misericordia Mariæ adhuc exulantis in mundo, sed multo major erga miseros est misericordia ejus jam regnantis in cœlo. S. BONAV. in *Spec. Virg.* cap. III.

3. Majorem per beneficia innumerabilia nunc ostendit hominibus misericordiam, quia magis nunc videt innumerabiles eorum miserias. ID. *ibid.*

4. Spes nostra salve... Ad te clamamus, ad te suspiramus... Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. *Ex. antiph. Salve Regina.* — 5. *Cant.* I, 15

S. Pierre Damien dit à Marie : « Parce que vous êtes ainsi » divinisée, auriez-vous oublié notre humilité? Non certaine- » ment, ô notre Souveraine. La gloire, il est vrai, semble » écarter le souvenir de nos misères : mais votre nature, parce » qu'elle est en quelque sorte déifiée, vous ramène ce souve- » nir. Unie comme vous l'êtes avec Dieu, vous ne vous rappe- » lez pas uniquement sa justice et vous n'oubliez pas sa mi- » séricorde. Vous êtes impassible, mais non pas insensible à » la compassion [1]. » Nous savons que tout ce que les Livres Saints disent de la sagesse divine, doit s'entendre en même temps de la bienheureuse Vierge Marie : or il est écrit au livre de la Sagesse : « Elle prend également soin de tous : » *Et æqualiter cura est illi de omnibus.* Le texte grec ajoute le mot « semblablement. » *similiter.* Albert le Grand lit : *Est illi cura de omnibus :* « Elle prend soin de tous. » Au sein donc de la gloire céleste, assise à la droite de son Fils, elle ne dédaigne pas ses humbles clients, elle a compassion de tous ceux qui ont recours à elle, quelque petits et quelque méprisés qu'ils soient. S. Bonaventure nous enseigne une manière de prier la Mère de Dieu. « Nous pouvons, dit-il, adresser à » Marie la même prière qu'Abraham fit autrefois à Sara : » *Dites, je vous en conjure, que vous êtes ma sœur, pour que je* » *sois bien traité à cause de vous, et que mon âme vive grâce à* » *vous.* O Vierge Marie, ô notre Sara, dites que vous êtes no- » tre sœur, pour que Dieu nous traite avec bonté par égard » pour vous, et que, grâce à vous, nos âmes vivent en Dieu. » Les Egyptiens, c'est-à-dire les démons, nous respecteront à » cause d'une telle sœur [2]. »

Une parole de S. Anselme nous fera comprendre combien les sentiments de Marie diffèrent de ceux des autres hommes, qui oublient leurs amis et leurs parents pauvres, lorsqu'ils sont eux-mêmes parvenus à quelque rang élevé. Le saint docteur dit à Marie : « Est-ce que vous ne prendrez pas garde si » nous périssons, parce que rien du mal qui peut nous arri- » ver désormais ne saurait nuire à votre gloire [3]? » Et il

1. Numquid quia ita deificata, ideo nostræ humilitatis oblita? Nequaquam Domina, quia etsi subtrahit gloria, revocat natura nempe deificata; non enim ita deificata memoraris justitiæ Dei solius, ut misericordiam non habeas, neque ita es impassibilis ne sis incompassibilis. S. Petr. Damian. Serm. I *de Nativ. Virg.*

2. Obsecrare possumus Mariam sicut Abraham obsecravit Saram : Dic, obsecro te, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te, et vivet anima mea ob gratiam tui. O Virgo Maria, ô Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter te bene sit nobis a Deo, et ob gratiam tui vivant animæ nostræ in Deo; ut propter talem sororem, Ægyptii, id est, dæmones nos revereantur. S. Bonav. *in Specul.*

3. An ideo utrum pereamus non curabis, quia quidquid de nobis ultra eveniat gloriæ tuæ jactura nulla inde eveniet. S. Anselm. *De Excell. Virg.* cap. XII.

répond qu'il en aurait été ainsi effectivement si la bienheureuse Vierge avait été choisie uniquement pour être la Mère de Dieu et occuper le trône qui lui appartient au ciel, en reconnaissance et pour prix de ses mérites : « Oui, dit-il, si » vous aviez été faite Mère de Dieu uniquement pour votre » exaltation et votre utilité propre; mais assurément Dieu, » qui s'est uni à l'humanité, vous a conféré cette maternité » non seulement pour votre salut, mais aussi pour le nôtre [1]. »

II. — *Efficacité toute-puissante de la protection de Marie et promptitude des secours qu'elle nous donne.*

Notre divin Sauveur remarquant que ses apôtres étaient plongés dans une profonde tristesse, parce qu'il allait les quitter bientôt et retourner au ciel, leur dit, pour les consoler : « Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie, parce que je vais » à mon Père : » *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem* [2]. De même la Bienheureuse Vierge Marie semble dire à ses dévots serviteurs, qu'elle laisse après elle dans cette vallée de larmes : « Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez parce que je vais à mon Fils : *Quia vado ad Filium* : Vous vous réjouiriez parce que ce n'est pas tant pour ma glorification et mon avantage que pour votre avantage à vous et votre glorification. « Désormais, dit Arnold de Chartres, l'homme » peut approcher de Dieu en toute sécurité, parce qu'il a le » Fils pour médiateur auprès du Père, et la Mère de Dieu pour » plaider sa cause, auprès du Fils [3]. » Vous comprenez par là combien l'Assomption de la très sainte Vierge nous a été utile. S. Anselme mettant en Marie toute son espérance ne craint pas de lui dire : « Dieu vous a élevée si haut en ce jour, qu'en » se donnant à vous il vous a donné aussi tout ce qu'il lui » était possible de vous donner [4]. » Et Arnold, que nous venons de citer, exprime la même pensée lorsqu'il écrit : « La » Mère et le Fils partagent entre eux les œuvres de la miséri- » corde auprès du Père; ils plaident merveilleusement la cause » de la rédemption humaine [5]. » N'est-ce pas pour nous un

1. Si pro tui solius exaltatione et utilitate Mater Dei facta fuisses, sed utique Deus, qui hominem absumpsit, hoc fecit et pro tua et nostri omnium salute. S. Anselm. *Ibid.* — 2. *Joan.* xiv, 28.

3. Securum accessum jam homo habet ad Deum, ubi mediatorem causæ suæ Filium habet ante Patrem, et ante Filium, Matrem. Arnold. Carnot. *de Laud. Virg.*

4. Sic Deus te hodie exaltavit ut omnia secum possibilia donaverit. S. Anselm. *de Excellent. Virg.*

5. Dividunt coram Patre inter se Mater et Filius pietatis officia, et miris allegationibus muniunt redemptionis humanæ negotium. Arnold. Carnot. *De Laudibus Virg.* cap. xii.

avantage inestimable que Marie soit notre avocate auprès de son divin Fils? Le Fils de Marie a reçu du Père, par délégation, la puissance pleine et absolue de juger, selon cette parole de l'Evangile : « Le Père a remis à son Fils le jugement » de toutes choses. » *Pater omne judicium dedit Filio*; et l'on peut dire avec non moins de vérité que Marie est toute-puissante auprès de ce souverain Juge. Nous trouvons au IIIe livre des Rois, une figure frappante de l'efficacité avec laquelle Marie implore pour nous son divin Fils; c'est lorsque le roi Salomon dit à sa mère : « Demandez, ma mère, parce qu'il ne » serait pas juste que j'écarte votre face, » c'est-à-dire que je n'agrée pas votre requête : *Pete mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam*[1]. Ecoutez S. Bernard : « Nous avons » besoin d'un médiateur auprès du Médiateur, » qui est Jésus-Christ. Qui donc s'interposera pour nous auprès de lui, afin qu'à son tour il parle en notre faveur à son Père? « Il n'en » est pas d'autre qui puisse nous être plus utile que Marie[2], » répond S. Bernard; et il en donne ailleurs cette raison : « Le » Fils exaucera certainement sa Mère, et le Père exaucera son » Fils[3]. » S. Antonin fait ressortir en ces termes l'efficacité de l'intercession de la très sainte Vierge : « Le Fils n'est pas » seulement tenu d'écouter sa Mère; il doit lui obéir[4] »

On lit dans Isaïe : « Est-ce qu'une mère peut oublier son » enfant et n'avoir pas pitié du fils de son sein[5]? » Marie est notre mère; nous lui avons coûté beaucoup et les bienfaits dont elle nous a comblés sont innombrables. Elle ne peut donc pas nous oublier, et Jésus-Christ, son divin Fils, ne peut pas avoir la pensée qu'une telle mère nous oubliera : il sait qu'elle ne méprisera pas les prières de ses pauvres enfants, et lui-même ne peut pas repousser l'intervention de sa propre mère. Vous connaissez la vision que S. Jean rapporte en ces termes dans son Apocalypse : « Un grand signe est apparu » dans le ciel : une femme revêtue du soleil; la lune était » sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles[6]. » On a cru longtemps à l'influence bienfaisante des planètes aussi bien sur les méchants que sur les bons, et Notre Seigneur Jésus Christ dit du Père céleste : « Il fait lever son so-

1. III *Reg.* II, 20.

2. Opus est mediatore ad mediatorem istum; nec alter nobis utilior, quam Maria. S. Bernard. in serm. *de Verbis apost.*

3. Exaudiet utique Matrem Filius, et exaudiet Filium Pater. Id. *ibid.*

4. Non filius tantum audire tenetur matrem, sed etiam obedire. S. Antonin. Serm. *de Nativ.*

5. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui. *Isa.* XLIX, 15.

6. Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. *Apoc.* XII, 1.

» leil sur les bons et sur les méchants : » *Solem suum oriri facit super bonos et malos*[1]. La bienheureuse Vierge imite cette infinie bonté; elle répand ses bienfaits sur les justes et sur les pécheurs ; mais son intention, lorsqu'elle fait du bien aux méchants, est avant tout de les gagner et de les amener à la pénitence. Ce qui fait dire à S. Bernard : « Elle se montre » prête à exaucer tous ceux qui l'invoquent dans toutes leurs » nécessités : elle étend sur tous le manteau immense de sa » miséricorde[2]. » Cette circonstance de la vision de S. Jean, que la lune semblait être sous les pieds de Marie, convient particulièrement à ce que nous disons. La lune se distingue de tous les autres astres, après le soleil, par la clarté qu'elle répand et par la rapidité de sa course ; son influence sur la terre est grande, et l'on dirait qu'elle a hâte de la faire ressentir partout, tant elle parcourt promptement sa carrière. Macrobe la compare à un cavalier qui, d'une course rapide, traverse les cieux pour se porter à notre secours : *Equitans cœlum in auxilium tuum*[3]. La lune est donc bien placée sous les pieds de la très sainte Mère de Dieu qui est plus prompte, plus rapide, plus attentive que tout autre saint à nous venir en aide ; la lune sous ses pieds et lui servant en quelque sorte de véhicule est le symbole de son empressement à nous combler de grâces, à intercéder pour nous, à plaider notre cause : *Equitat in cœlum in auxilium nostrum.*

On dit que le regard de la biche est extrêmement perçant et qu'elle découvre aisément même les choses les mieux cachées. Peut-être est-ce la raison de cette comparaison mystérieuse du Cantique des Cantiques, où le divin Epoux compare les mamelles de son Epouse à deux faons jumeaux qui paissent au milieu des lis : *Duo ubera tua sicut duo hinnuli capreæ qui pascuntur in liliis.* [4] Sans doute l'Esprit-Saint veut dire à la louange de Marie que les secours qu'elle donne s'étendent à nos besoins les plus secrets, à nos misères les mieux cachées. S. Bonaventure dit en parlant du mystère de l'Assomption dont nous célébrons aujourd'hui la fête : « Plus » Marie voit complètement nos maux maintenant, plus aussi » sa bonté à nous venir en aide est grande [5] : » ajoutons : et plus elle se hâte de nous secourir. Aussi, dans le Cantique sacré que nous venons de citer, voyons-nous que l'Epouse, c'est-à-dire Marie, fait de son Epoux un éloge semblable à

1. *Matth.* v, 45.
2. Omnibus se exorabilem præbet, omnium necessitatibus amplissimo quodam misereatur affectu. S. Bernard. ibid.
3. Macrob. *lib. de Som.* lib. I. — 4. *Cant.* iv, 5.
5. Quo mélius nunc videt nostras calamitates, eo indulgentius providet. S. Bonav. *in Spec.* cap. vii.

celui qu'elle en a reçu, et loue la rapidité, l'empressement qu'il met à faire du bien. Elle le compare au chevreuil ou au faon de biche qui accourt bondissant : « Le voici qui vient, » sautant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon » bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon des bi- » ches : » *Ecce venit saliens in montibus, transiliens colles. Similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum.* [1] Les mamelles sont le symbole de la bonté et de la compassion, et l'Écriture se sert de cette image et de la comparaison avec deux faons de biche, pour marquer avec quel empressement Marie se hâte de nous procurer le lait inépuisable de sa miséricordieuse bonté, aussitôt que nos besoins lui sont connus : elle ne peut pas ne pas venir à notre aide dès qu'elle sait le besoin que nous en avons. Elle le montra assez aux noces de Cana en Galilée, où elle témoigna tant d'empressement pour venir en aide aux jeunes époux, en leur évitant la confusion qu'ils auraient éprouvée si le vin avait manqué. « Si » donc, dit Denis le Chartreux, Marie eut compassion d'eux et » vint à leur aide, avec tant de bonté, dans un besoin pure- » ment temporel, et sans en être priée, combien plus aura- » t-elle pitié de nous dans notre indigence spirituelle, et se » hâtera-t-elle de nous secourir, si nous l'en prions comme il » faut [2]. » Il est vrai que cette lumière admirable ne brille plus dans notre vallée de larmes ; elle a disparu de notre horizon pour éclairer le ciel qu'habitent les bienheureux ; cependant personne ne se dérobe à sa bienfaisante chaleur : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* [3]. « Ceux qui sont bien loin d'elle, » dit le pieux Idiota, elle les illumine des rayons de sa misé- » ricorde : ceux qui sont tout près, elle les embrase de dévotion » spirituelle : personne ne se dérobe à sa douce influence [4]. » Le trône de Salomon est regardé comme une figure symbolique de Marie. Il est écrit de ce trône dans les sacrés Cantiques : « Il en a fait le dossier d'or, le siège de pourpre, le » milieu, il l'a couvert de ce qu'il y avait de plus précieux. » Et pour l'utilité de qui Salomon a-t-il voulu que son trône fût si riche : *Propter filias Jerusalem* : « A cause des filles de Jérusalem [5]. » S. Bonaventure dit, à propos de ce texte : « Qui

1. *Cant.* II, 8, 9.

2. Et si illorum corporali inopiæ condolebat et succurrebat etiam non rogata, quanto magis nostræ spirituali indigentiæ compatietur, auxiliumque præbebit si fuerit fideliter invocata. DIONYS. CARTHUS. *In Joan.* II, 5.

3. *Ps.* XVIII, 7.

4. Longe positos illuminat radiis misericordiæ suæ, et non est qui se abscondat a calore ejus ; sibi autem propinquos per spiritualem devotionem accendit. IDIOTA apud MANSI.

5. Reclinatorium aureum, ascensum purpureum : media charitate constravit, propter filias Jerusalem. *Cant.* III, 9.

» pourrait douter que tout ce qui était en Marie ne se fût trans-
» formé en flammes de charité, pour les filles de Jérusalem? [1] »

L'empereur Léon VI, surnommé le Sage ou le Philosophe, écrivit un discours sur l'Assomption, où on lit : « Marie » transportée de la terre au ciel est devenue une échelle pour » les hommes qui veulent y monter aussi. » Mais pourquoi ne dit-il pas qu'elle est la voie lactée qui mène au Paradis? Pourquoi ne la nomme-t-il pas porte du ciel, ou ne lui donne-t-il pas quelque autre nom mieux en rapport avec sa dignité? [2]

Il faut remarquer qu'une échelle touche la terre par une de ses extrémités et, par l'autre, le point auquel elle s'appuie. Ce nom d'*Echelle*, donné à Marie au jour de son Assomption, a donc quelque chose de mystérieux. Il nous insinue que Marie, bien qu'elle soit montée de la terre au ciel, n'a pas néanmoins complètement quitté la terre; un de ses pieds, si l'on peut ainsi dire, s'y appuie encore, c'est-à-dire que, pour être montée au ciel, elle n'en continue pas moins à s'occuper de nous et à nous venir en aide dans nos besoins. « Ce ciel animé, » continue Léon VI, s'attarde encore ici-bas; il circule et va » partout; il prend soin de tous [3]. » S. André de Crète compare aussi Marie à une échelle; il dit : « Elle est l'échelle » que vit Jacob et par laquelle les anges de Dieu montaient » et descendaient; elle est la porte du ciel [4]. »

Nous pouvons donc et nous devons, en ce jour surtout, recourir à Marie et réclamer sa protection. Disons-lui ce que disait autrefois Mardochée à la reine Esther, pour qu'elle interposât ses prières auprès d'Assuérus et empêchât la ruine de son peuple : « Qui sait si vous n'êtes pas parvenue à la » dignité royale, uniquement afin que vous fussiez préparée » pour un pareil temps [5]? » L'Ecriture dépeint ainsi la magnificence d'Esther, lorsqu'elle se présenta devant Assuérus : « Esther s'environna de sa gloire; elle prit deux servantes, et » elle s'appuyait sur l'une d'elles, comme ne pouvant soute- » nir son corps, à cause de son extrême délicatesse; et l'autre » servante suivait sa maîtresse, portant ses vêtements qui » traînaient à terre [6]. Les deux servantes dont Marie est la

1. Quis dubitare poterit omnino in charitatis affectionem transiisse viscera Mariæ propter filias Jerusalem. S. Bonavent. *In specul.* cap. xiv.

2. Leo VI. Hom *VI. de Assumpt.*

3. Id. *ibid.*

4. Ecce scala quam vidit Jacob, in qua vidit Angelos Dei ascendentes et descendentes, hæc est porta cœlorum. S. Andr. Cret. *de Dormitione Deiparæ*, cap. iv.

5. Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore paraveris. *Esther*, iv, 14.

6. Circumdata gloria sua... assumpsit duas famulas; et super unam quidem innitebatur quasi præ deliciis et nimia teneritudine corpus suum ferre

» maîtresse et la reine, dit S. Bonaventure, sont l'humanité » et la créature angélique. L'humanité est cette servante qui » suit sa reine dans le monde, portant après elle ses vêtements, » c'est-à-dire, imitant les vertus et les exemples de Marie. La » créature angélique est l'autre servante sur laquelle Marie » s'appuie au ciel, s'associant aux anges et prenant part à » leur bonheur. Elle s'appuie sur les anges, parce qu'ils sont » soumis à sa toute-puissance [1]. » Mettons donc toute notre confiance en l'auguste Vierge Marie; recourons à elle, etc...

SEPTIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [2].)

POURQUOI MARIE OCCUPE DANS LES CIEUX LE TRÔNE LE PLUS SUBLIME, APRÈS CELUI DE SON DIVIN FILS.

Elle occupe ce trône : I. A cause des mérites de ses bonnes œuvres. — II. A cause de son humilité. — III. A cause de sa charité. — IV. A cause de ses tribulations. — V. A cause de sa ressemblance avec Jésus-Christ. — VI. A cause des liens si intimes qui l'unissent à lui.

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea. — Luc. x, 42.

Dans la parabole de l'Enfant prodigue, Notre-Seigneur Jésus Christ nous montre un frère qui s'indigne, qui murmure et qui refuse d'entrer dans la maison paternelle, parce que son père reçoit le fils prodigue revenant de loin, avec plus d'honneurs qu'il ne lui en avait jamais accordés à lui-même. Il apprit que son père avait fait venir des musiciens, qu'il était allé au-devant du prodigue, qu'il l'avait revêtu de sa robe la plus belle, qu'il l'avait fait asseoir à un festin et qu'il lui avait passé un anneau au doigt. Pour tous ces motifs, il s'indignait et il en voulait à son frère.

Dans cette parabole, par laquelle le divin Maître donnait à comprendre combien grande est la gloire réservée aux justes dans le royaume des cieux, il n'entendait pas dire qu'il dût y avoir des murmures dans le ciel, ni qu'un saint serait

non sustinens. Altera autem famularum sequebatur dominam, defluentia in humum indumenta sustentans. *Esther*, xv, 4-8.

1. Duæ famulæ quarum domina et regina Maria, sunt angelica et humana creatura. Humana est famula illa quæ sequitur Dominam suam in mundo, colligens vestimenta Dominæ, hoc est virtutes et exempla Mariæ. Angelica vero est illa altera, super quam innititur in cœlo, se sociando ac deliciando cum angelis; innititur insuper, tanquam potentissima Angelis imperando. S. Bonav. *in Specul.*

2. Matthias Faber. Concio v *in Festo Assumpt. B.V.M.*

jaloux de la gloire des autres saints; mais il nous enseignait que, si la jalousie et l'envie pouvaient exister dans le céleste royaume comme sur la terre, beaucoup des bienheureux s'irriteraient et se laisseraient aller aux murmures.

La Sainte-Ecriture et les Pères nous font connaître assez que la gloire de Marie dans le ciel l'emporte incomparablement sur celle de tous les autres saints. Tout ce que le père de l'Enfant prodigue a fait pour ce fils bien-aimé, Dieu l'a fait pour elle, mais d'une manière éminemment parfaite. Les anges ont chanté leurs plus beaux cantiques au moment de son entrée dans le ciel; Jésus-Christ est allé au-devant d'elle; il l'a revêtue du plus beau vêtement de gloire, d'une gloire à laquelle nulle autre ne saurait être comparée; il l'a fait asseoir à un festin, c'est-à-dire qu'il lui a fait partager sa propre gloire à lui; il lui a donné un anneau en lui conférant la puissance souveraine de distribuer des grâces à son gré.

Nous avons donc appris de l'Ecriture et des Pères dont l'Eglise nous enseigne la doctrine, que Marie notre sœur a été exaltée au-dessus des anges, qu'elle est assise à la droite de son Fils, et que tout le royaume du ciel est soumis à ses lois. Se trouverait-il quelqu'un par hasard, que tant de gloire accordée à notre sœur indigne? quelqu'un qui murmure ou qui du moins recherche avec une curiosité mal intentionnée, comment Marie a pu mériter d'être élevée si haut? Hélas! il y a des hérétiques qui semblables aux oiseaux de nuit, ne peuvent supporter la splendeur d'une telle gloire; elle les irrite, et s'ils ne peuvent l'éteindre, au moins s'efforcent-ils d'en amoindrir l'éclat. Mais ces malheureux, si dignes de pitié, ne font que se nuire à eux-mêmes. Ils ont beau faire, ils n'effaceront pas ce qui est écrit : « La reine s'est tenue de» bout à votre droite, dans un vêtement d'or, couverte d'or» nements variés[1] : » *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate.*

Il est écrit que Salomon se fit un trône d'ivoire, de grandes dimensions et tout recouvert d'or : il y avait six degrés à gravir pour monter à ce trône. Nous avons dit que la bienheureuse Vierge Marie est assise à la droite de son Fils. Il a donc été nécessaire qu'elle gravît les six degrés dont ceux du trône de Salomon n'étaient que le symbole. Nous allons voir en quoi ils consistent et comment la bienheureuse Vierge les franchit.

I. — *Premier degré par lequel Marie s'élève : les bonnes œuvres.*

Le premier des degrés par lesquels la Mère de Dieu s'est

1. *Ps.* XLIV, 10.

élevée jusqu'au trône de son Fils, est le mérite des bonnes œuvres. Au dernier jugement, le souverain Juge dira à ses élus : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger : j'ai été » nu et vous m'avez revêtu [1]. » Il nous a fait entendre cet avertissement, par la bouche de l'Apôtre : « Qui sème peu moissonnera peu, et qui sème dans les bénédictions moissonnera aussi » dans les bénédictions [2]. » David avait dit avant S. Paul : « Vous » mangerez les fruits des travaux de vos mains [3]. » Et maintenant, dites-moi, est-il quelqu'un qui ait semé plus de bonnes œuvres que Marie ? Dans son enfance, l'éducation qu'elle reçut chez ses parents et ensuite au temple, fut la plus religieuse qu'il soit possible d'imaginer : plus avancée en âge, trente-trois années de sa vie se passèrent à l'école de Jésus-Christ : puis pendant de longues années encore, elle vécut, mettant en pratique les leçons reçues de son divin Fils. Et ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que Marie fut toujours en grâce avec Dieu, sans commettre la moindre faute vénielle ; que, par conséquent, aucune de ses œuvres ne fut privée de la plus petite parcelle du mérite qu'elle pouvait avoir devant le Seigneur. Au moment de rendre son âme à Dieu, elle pouvait donc chanter avec l'Épouse des Cantiques : « Les man- » dragores ont répandu leur parfum à nos portes. Les fruits » de toutes sortes, anciens et nouveaux, je les ai gardés pour » vous, mon bien-aimé [4]. » Nous n'avons pas le droit de tenir ce langage, nous dont les œuvres ne sont trop souvent que des fruits gâtés par le péché. On peut donc dire de Marie comme de la reine de Saba visitant Salomon : « Jamais depuis » nul n'apporta autant d'aromates [5] ; » c'est-à-dire, personne n'entra au ciel enrichi d'autant de mérites, que la bienheureuse Mère de Dieu. C'est ce que l'Esprit de Dieu parlant par la bouche du Sage nous affirme au livre des Proverbes : « Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; mais vous, » vous les avez toutes surpassées : » *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* [6].

En second lieu, toutes les œuvres de Marie étaient sanctifiées par la charité la plus ardente, parce qu'elle était pleine de grâce. Il n'est pas permis en effet de penser qu'elle ait reçu inutilement cette plénitude de grâce, et que, semblable au serviteur paresseux, elle ne se soit pas appliquée à en tirer pro-

1. Esurivi et dedistis mihi manducare, etc. *Matth.* XXV, 35.
2. Qui parce seminat parce et metet, et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. II. *Cor.* IX. 6.
3. Labores manuum tuarum manducabis. *Ps.* CXXVII. 2.
4. Mandragoræ dederunt odorem suum in portis nostris. Omnia poma nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi. *Cant.* VII, 13.
5. Non sunt allata ultra tam multa aromata. III *Reg.* X, 10.
6. *Prov.* XXXI, 29.

fit. Tout ce qu'elle fit était donc marqué au sceau de la plénitude de la grâce ; tout était transformé par elle en or du plus grand prix, et les mérites des autres saints n'étaient rien comparés à ses mérites. Nous en trouvons une figure dans ce que fit Salomon pour le temple qu'il éleva à Dieu. Il en revêtit toutes les murailles intérieures d'or pur, de sorte que le temple brillait de l'éclat de l'or, en toutes ses parties. Il n'était rien qui ne fût recouvert de ce précieux métal [1]. C'est encore ce que signifient ces paroles du divin Époux à son Épouse : « Vos rejetons sont un paradis de délices, plein de » pommes de grenade et de toutes sortes de fruits [2] ». Les grenades portent une couronne et signifient dans ce passage que chacune des œuvres de la bienheureuse Vierge lui a mérité une couronne.

Une troisième considération. Marie pratiqua la vie active et la vie contemplative avec la perfection la plus absolue. Or il est aisé de conclure de l'Évangile que l'Église nous fait lire aujourd'hui, que l'union de ces deux vies l'emporte sur chacune d'elles prise en particulier.

La bienheureuse Vierge vécut de la vie contemplative que représente Madeleine parce qu'elle conserva dans son cœur toutes les paroles de son divin Fils, et qu'elle demeura toujours assise à ses pieds. Elle remplit les fonctions de Marthe, parce que, pendant toute sa vie, elle lui rendit tous les devoirs d'une fidèle servante, avec une sollicitude qui ne se démentit pas un instant. Personne ne s'éleva comme Marie aux plus sublimes hauteurs de la contemplation, mais personne non plus ne remplit pour Dieu, comme elle, les devoirs de la vie active. D'autres revêtent les pauvres de la laine des brebis : elle revêtit le Fils de Dieu de la substance la plus pure de son sang. D'autres revêtent de quelque grossière étoffe ceux qui sont nus : elle revêtit le Fils de Dieu de sa propre chair. D'autres nourrissent les pauvres de pain : elle a nourri de son propre lait le Dieu fait homme. D'autres donnent l'hospitalité aux pauvres, dans une humble chaumière : elle reçut le Dieu immense dans son cœur et dans son sein. D'autres servent les malades à cause de Dieu : elle servit Dieu lui-même revêtu d'un pauvre petit corps d'enfant. D'autres mettent leurs soins à ne laisser manquer de rien quelque pauvre : l'objet de la sollicitude de Marie, celui aux besoins de qui elle eut à subvenir par son travail, fut Dieu lui-même, fait homme et devenu pauvre. D'autres visitent les prisonniers et les blessés : ils leur témoignent de la compassion pendant toute leur vie et les ensevelissent après

1. III *Reg.* VI.
2. Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. *Cant.* IV, 13.

leur mort: Marie se tint auprès de Jésus, captif, déchiré de coups et crucifié pour nous; sa douleur et sa compassion étaient telles que la langue des anges eux-mêmes n'en saurait exprimer la grandeur. — On peut donc se représenter Marie comme la reine Esther se présentant devant Assuérus accompagnée de deux suivantes: l'une sur laquelle elle s'appuyait, la vie contemplative, et l'autre, la vie active qui marchait derrière elle et soutenait ses vêtements traînants.

II. — *Second degré: l'humilité.*

Le second degré du trône de Salomon ou plutôt de Jésus, que franchit la bienheureuse Vierge, fut celui de l'humilité. Notre-Seigneur nous marqua la nécessité de monter ce degré pour s'approcher de lui, lorsqu'il dit: « Quiconque se fait pe-» tit comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le » royaume des cieux. [1] » Ceux qui ont le plus approché de cette mesure sont aussi ceux qui ont dépassé les autres en grandeur. Parmi les anges, S. Michel tient un des premiers rangs, et Daniel l'appelle un grand chef, *princeps magnus*, parce qu'il résista, par son humilité, à l'orgueil révolté de Lucifer. Que signifie en effet ce nom de *Michel*, si ce n'est: « *Quis ut Deus*: « Qui est semblable à Dieu? » Un tel nom ne proclame-t-il pas l'humilité de celui qui l'a reçu? Abraham, le plus grand des patriarches, parce qu'il fut le plus humble, disait: « Je » parlerai au Seigneur quoique je sois cendre et poussière: » *Loquar ad Dominum cum sim pulvis et cinis*. David fut aussi le plus grand des rois parce que nul ne l'égala en humilité. Michol son épouse se moquant de lui parce qu'il avait dansé devant l'arche, il répondit: « Devant le Seigneur, qui m'a » choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, et qui m'a » ordonné d'être chef sur le peuple du Seigneur en Israël, je » jouerai et je passerai pour plus vil que je n'ai jamais passé; » et je serai humble à mes yeux [2]. »

S. Jean-Baptiste est le plus grand des prophètes: c'est qu'il en fut aussi le plus humble. « Je ne suis pas digne, de dé-» nouer le cordon de sa chaussure, » disait-il en parlant de Jésus: *Non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti* [3]. S. Pierre fut le chef du collège apostolique, et il disait à Jésus: « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un

1. Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic major est in regno cœlorum. *Matth.* XVIII, 4.

2. Ante Dominum qui elegit me potius quam patrem tuum, et quam omnem domum ejus, et præcepit mihi ut essem dux super populum Domini in Israël, et ludam, et vilior fiam plus quam factus sum: et ero humilis in oculis meis. II *Reg.* VI, 21, 22. — 3. *Joan.* I, 27.

pécheur : » *Exi a me, Domine, quia homo peccator sum.* Et S. Paul l'apôtre des nations, le grand apôtre, disait à son tour : « Je suis le moindre des apôtres, et je ne suis pas digne d'être » appelé de ce nom »[1] : *Ego sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus*[2]. Tous ces saints illustres se sont rapprochés de l'enfant dont parle Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est là ce qui fit leur grandeur. Mais l'humilité de Marie dépassa de beaucoup leur humilité.

Pourquoi l'humilité de Marie l'emporte-t-elle sur celle de tous les plus grands saints?

L'Ange du Seigneur vient lui déclarer qu'elle est choisie pour donner le jour au Fils de Dieu, et que toute la plénitude de la grâce habite en elle ; il lui adresse de la part de Dieu la salutation la plus honorable qui fût jamais, et c'est dans ce moment même qu'elle laisse paraître, avec une simplicité merveilleuse, combien son humilité est profonde, en répondant à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur » *Ecce ancilla Domini.* On connaît ce trait de la vie de S. Edouard, roi d'Angleterre, portant jusque dans l'Eglise un pauvre infirme sur ses épaules. Ce qui fut un acte extraordinaire d'humilité de la part de ce saint roi, eût-il été si digne d'admiration, s'il avait été accompli par quelque simple particulier, homme du peuple, ou même noble? Non assurément. Tout le monde sait que les eaux jaillissantes s'élèvent d'autant plus que leur lieu d'origine est aussi plus élevé ; une balle élastique rebondit très haut, lorsqu'elle est lancée avec vigueur contre le sol : Marie descendant des sublimités de sa maternité divine, Marie, pleine de grâce, se prosternant jusqu'à terre pour dire à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur » *Ecce ancilla Domini,* pouvait-elle ne pas rebondir, si l'on peut user de ce mot, jusqu'aux plus sublimes hauteurs des cieux?

L'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut au-dessus de toute humilité, parce que, Fils de Dieu, il s'abaissa jusqu'à mourir sur la croix. Si l'humilité ne grandissait pas en perfection à mesure que la dignité de la personne humble est aussi plus grande, on pourrait dire que S. Pierre fut plus humble que son divin Maître, puisqu'il ne se jugea pas digne d'être crucifié dans la même position que lui, mais qu'il demanda d'être attaché à la croix la tête en bas. Lors donc que la bienheureuse Vierge se fit si petite, malgré sa sublime dignité, la plus élevée à laquelle il puisse être donné d'atteindre à une pure créature, elle franchit, en s'humiliant, une distance plus grande qu'aucun saint ne put jamais franchir. C'est la pensée de S.

1. I *Cor.* XV, 9. — 2. *Luc.* VIII, 5.

Bernard : « De même, dit-il, que nulle créature, après le Fils » de Dieu, ne s'est élevé aussi haut que Marie en dignité et » en grâce, de même aussi personne n'est descendu comme » elle dans l'abîme d'une humilité profonde [1]. » Marie était bien à ses propres yeux, par son humilité profonde, le grain de sénevé dont parle l'Évangile, et c'est pour cela qu'elle grandit au point de surpasser tout ce qui n'est pas Dieu. Elle enfonça ses racines dans le sol, et ses fleurs et ses fruits s'épanouirent et mûrirent dans le ciel. Lucifer n'avait pas agi de cette sorte : il avait voulu prendre racine au plus haut du ciel ; il croyait que le trône de Dieu n'était pas trop pour lui, et les fruits de cet orgueil insensé l'entraînèrent jusqu'au fond des enfers. Ajoutez que si les autres saints furent humbles, ils n'eurent que trop de motifs de s'humilier. Les plus parfaits avaient à se reprocher au moins quelques imperfections et quelques péchés véniels. Mais en Marie, rien de semblable, ce qui ajoute encore au prix de son humilité. L'humilité est bonne lorsqu'elle accompagne le péché ; elle est incomparablement meilleure si elle existe sans lui ; mais le comble de la perfection pour l'humilité est d'accompagner l'assemblage complet de toutes les vertus, unies à la dignité la plus élevée. C'est comme l'orgueil qui est un mal lorsqu'il s'appuie sur quelques qualités, mais dont la malice est incontestablement plus grande lorsqu'il n'est accompagné que de vices. Au livre des Actes des Apôtres, Marie n'est nommée qu'après les Apôtres, les disciples et les saintes femmes, parmi ceux qui, dans le Cénacle, attendaient la venue du Saint-Esprit : « Ils » étaient tous persévérants unanimement dans la prière, avec » les femmes et Marie mère de Jésus [2], » dit S. Luc. S. Bernard s'en étonne et dit : « Se mettait-elle donc à ce point, après les au- » tres femmes, qu'on la nommât la dernière de toutes [3] ? » Et bientôt après il explique ce mystère : « Marie s'humiliait, non » seulement en toutes choses, mais encore plus que tous les au- » tres, d'autant plus profondément qu'elle était plus grande. » Aussi est-ce avec raison que celle qui s'était faite la dernière » de tous, quand elle était la première, fût élevée du dernier » rang au premier. C'est avec raison qu'elle devint la maî- » tresse de tous, comme elle s'était faite la servante de tous ; » c'est justice enfin, qu'elle fut élevée au-dessus des anges

1. Sicut nulla post Filium Dei creatura tantum ascendit in gratiæ dignitatem : sic nec tantum descendit in abyssum humilitatis profundæ. S. Bernard. apud *Matth. Fab.*

2. Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesu. *Act.* I, 14.

3. Itane et mulierum sese ultimam exhibebat ut novissima omnium poneretur. S. Bern. Sermo *super Signum Magnum*, n. 11.

» mêmes, après s'être placée, avec une ineffable douceur, au-
» dessous des veuves et des pécheresses, au-dessous même de
» celle d'où sept démons avaient été chassés [1]. »

III. — *Troisième degré*: *La charité envers Dieu.*

Le troisième degré du trône sublime sur lequel Marie est assise dans le ciel est la charité envers Dieu. — Dieu examina Pierre sur la charité, avant de l'élever au souverain pontificat. Par trois fois il lui demanda : « Simon, fils de Jean, m'aimez-
» vous? M'aimez-vous plus que ceux-ci? » *Simon Joannis, diligis me plus his*? Et lorsque Pierre eut répondu : « Seigneur, vous savez que je vous aime » : *Domine, tu scis quia amo te*[2], Jésus lui confia le soin de conduire son troupeau. Cependant, peu de jours auparavant, S. Pierre avait donné une preuve évidente de son amour ardent à son divin Maître. Jésus, debout sur le rivage, adresse la parole aux disciples qui se livraient à la pêche : Pierre le reconnaît et aussitôt il se jette à la nage tant son impatience de le rejoindre est grande; les autres disciples s'approchent aussi sans doute, mais avec moins de hâte et portés par leur barque.

Que l'amour de Marie pour Dieu l'ait emporté sur celui de toute autre créature, on peut, jusqu'à un certain point, le comprendre. Elle aima Dieu non pas seulement comme son père, ainsi que font les autres saints, mais elle l'aima comme son fils et, sous un certain rapport, comme son époux. Les autres mères partagent leur amour. Elles aiment leurs parents, elles aiment leurs enfants, elles aiment leurs époux, elles aiment Dieu, et ce sont autant d'amours différents entre lesquels leur cœur est divisé. Mais Marie donna tout son amour à son Fils qui était en même temps son fils, son père, son époux et son Dieu.

Ajoutez que Notre-Seigneur a dit : « Je suis venu apporter
» le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume? »
Comment n'aurait-il pas allumé ce feu, tout d'abord dans le sein de sa mère, avec laquelle il vécut si longtemps? Si les deux disciples qui allaient à Emmaüs sentirent leurs cœurs tout enflammés, pour avoir parcouru quelques stades en la compagnie de Jésus, qui leur parlait en marchant et leur ex-

1. Cum Maria quanto major erat, humiliaret se non modo de omnibus sed et præ omnibus, merito facta est novissima prima, quæ cum prima esset omnium, sese novissimam faciebat. Merito facta est omnium Domina quæ se omnium exhibebat ancillam; merito denique super angelos exaltata est, et quæ infra viduas et pœnitentes, infra eam de qua ejecta fuerant septem dæmonia ineffabili sese mansuetudine inclinabat. S. Bern. *super signum magnum* 15-17.
2. *Joan.* xxi, 15-17.

pliquait les Ecritures : comment le cœur de Marie, si longtemps et si intimement uni à celui de Jésus, n'aurait-il pas été embrasé de flammes incomparablement plus ardentes? Un ancien auteur du temps de S. Jérôme, dit dans un sermon sur l'Assomption : « Pour moi je suis d'avis que le cœur humain, l'es-» prit humain, la vertu humaine y épuiseraient en vain toute » leur puissance : ils ne sauraient concevoir combien était » grande l'ardeur du pieux amour dont Marie était consumée[1].

Cet amour si grand de Marie eut aussi ses épreuves et l'on peut en citer trois principales, pour ne s'arrêter qu'à celles-là. L'amour de Marie pour Dieu fut éprouvé une première fois, lorsque Jésus-Christ demeura dans le temple de Jérusalem à son insu. Il le fut une seconde fois après l'Ascension du Sauveur, lorsque cette mère très aimante fut laissée par lui sur la terre, pour le plus grand bien de l'Eglise, et séparée de son Fils pendant quinze années. Il le fut encore et surtout au temps de la Passion, lorsque Jésus fut abandonné de ses disciples et qu'elle resta presque seule au pied de la croix, bravant le bruit des armes, la fureur des Juifs et la rage des bourreaux. Elle aima tant son Fils, et cela seul suffirait à sa gloire, que tandis que les apôtres fuyaient, oubliant la fragilité de son sexe, elle se tint debout au pied de la croix qu'elle arrosait de ses larmes. Elle compatissait aux souffrances de son Fils; elle eût voulu donner sa vie pour lui, et mourir de douleur; mais ne le pouvant pas, elle prenait au moins part à toutes ses souffrances. Que dis-je, elle exposa réellement sa vie, lorsqu'elle ne craignit pas de se présenter au milieu des juifs furieux, comme la mère de celui qu'ils poursuivaient de leur haine déicide et livraient à la mort. Ce fut à ce moment surtout qu'on put lui appliquer ce verset du Cantique des cantiques : « De grandes eaux n'ont pu éteindre la charité; » des fleuves ne la submergeront pas » *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem nec flumina obruent illam*[2]. Les grandes eaux furent les nombreuses tribulations que Marie endura avec son Fils et pour son Fils; mais les fleuves furent les trois heures qu'elle passa au pied de la croix. Ces fleuves, loin d'éteindre sa charité, lui donnèrent plutôt une ardeur nouvelle. Alors elle surpassa Abraham, elle accomplit un acte d'amour de Dieu plus héroïque que celui de ce patriarche, en immolant sans hésitation et réellement à Dieu le Père, un Fils infiniment plus grand et plus digne d'amour qu'Isaac. Notre-Seigneur dit aux Apôtres : « C'est vous qui êtes demeu-» rés avec moi dans mes tentations : aussi moi je vous pré-» pare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que

1. Incertus auctor inter opera B. Hieronymi, Sermo *de Assumptione*.
2. *Cant.* VIII, 7.

» vous mangiez et buviez à ma table[1]. » Cet honneur n'est-il pas dû à plus juste titre mille fois, à la Mère de Jésus qu'à ses Apôtres eux-mêmes?

IV. — *Quatrième degré : La souffrance.*

Le quatrième degré du trône de Marie est l'épreuve de la souffrance. Jésus-Christ proposa cette épreuve aux fils de Zébédée lorsqu'ils lui demandèrent d'être assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume. « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » *Potestisne bibere calicem quem bibiturus sum ego*?[2] Il dit aussi à tous ses apôtres sans distinction : « Comme vous êtes les compagnons de mes souf- » frances, vous le serez aussi de ma consolation : » *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis.*[3] Un des plus illustres, parmi ceux qui ont monté ce quatrième degré du trône céleste, est sans contredit le patriarche Joseph fils de Jacob. Ses épreuves furent nombreuses et bien rudes; mais aussi l'élévation qui les suivit fut grande. S. Paul est devenu un vase d'élection, au témoignage de Dieu lui-même, mais que de fois n'a-t-il pas été mis et remis dans la fournaise? que de fois n'a-t-il pas été martelé sur l'enclume? Sous ce rapport comme sous tous les autres, la très sainte Mère de Dieu fut encore la première. Ne parlons pas, si vous voulez, de toutes les souffrances qui firent de sa vie un martyre continuel, à cause de la compassion qu'elle éprouvait pour les humiliations, les travaux, les privations, les dangers de son Fils et pour la mort qu'elle savait lui être réservée, mais considérons-la seulement au temps de la Passion. Elle fut, en ces moments terribles, la seule compagnie de Jésus; elle ressentit dans son cœur toutes les blessures qui déchirèrent son corps adorable, comme l'écrit S. Bonaventure dans son livre l'*Aiguillon de l'amour*. Seule elle but la souffrance dans le même calice que son divin Jésus. Le calice des apôtres et des martyrs fut tout autre : aux amertumes il se mêlait quelques douceurs; mais l'amour de Marie pour son divin Fils, son union intime avec lui ne laissait place à aucun adoucissement. Si elle avait eu le choix elle aurait préféré souffrir elle-même pour lui plutôt que de le voir souffrir. David, ce roi très prudent, ne s'écriait-il pas : « Absalom, mon fils, qui » me donnera de mourir pour toi? » *Fili mi, Absalom, quis mihi hoc tribuat, ut ego moriar pro te*[4]? Et cependant Absalom n'était qu'un fils incorrigible et révolté contre son père : combien plus Marie eût été prête à donner sa vie pour Jésus le

1. Vos estis qui permansistis mecum in tribulationibus; idcirco ego dispono vobis regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam. *Luc.* XXII, 28.
2. *Matth.* XX, 22. — 3. II. *Cor.* I, 7. — 4. II. *Reg.* XVIII, 33.

meilleur de tous les fils? Aussi S. Bernard[1] assure-t-il que Marie fut plus que martyre, parce qu'elle a souffert dans son âme, selon la prophétie de Siméon : « Un glaive traversera » votre âme : » *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*[2]. Les autres martyrs souffraient dans la chair, mais leur âme était consolée. S. Anselme dit que tout ce que la cruauté des persécuteurs a fait endurer aux martyrs est peu de chose, comparé aux souffrances de Marie : S. Bonaventure ajoute : « Nulle » douleur ne fut plus amère, parce que nul enfant ne fut plus » aimé. »

Le martyre de la Mère de Dieu au pied de la croix de Jésus fut comme la myrrhe première qui découle naturellement de l'arbre, parce qu'il fut tout à fait volontaire. Aussi est-il dit dans l'office de ce jour : « Comme une myrrhe choisie, » j'ai répandu une suave odeur : » *Quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris*[3]. La passion des saints martyrs ressemble à la myrrhe qui coule, par suite d'une incision faite par la main des hommes, parce qu'ils ont souffert de la main des bourreaux, et c'est pourquoi elle est d'un moindre prix.

V. — *Cinquième degré : L'imitation de Jésus-Christ.*

Le cinquième degré du trône de Marie fut l'imitation de Jésus-Christ. Notre divin Maître fait connaître la nécessité de gravir ce degré, lorsqu'il dit : « Tout disciple sera parfait s'il est comme son maître : » *Perfectus autem omnis erit (discipulus) si sit sicut magister ejus*[4]. Qui pourrait douter que Marie n'ait profité, plus que tout autre, des leçons reçues à l'école de Jésus-Christ, et qu'elle n'ait reproduit en elle-même son image, avec la perfection la plus irréprochable? Elle lui était naturellement semblable de complexion ; elle ne cessait pour ainsi dire jamais d'être avec lui de recevoir ses leçons ; elle recueillait toutes ses paroles, et observait tous ses actes, avec un soin extrême. Si Madeleine fit des progrès extraordinaires dans la vertu, pour être restée, rien que quelques instants, aux pieds du Sauveur ; que penser de sa bienheureuse Mère? C'est un devoir pour tous les chrétiens de s'appliquer à former en eux l'image de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'imiter sa vie et ses vertus. Le Père éternel nous a proposé cet idéal lorsque montrant à Moïse, sur le Sinaï, le modèle d'après lequel le tabernacle devait être construit, il dit : « Regarde et » fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne : » *inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*[5]. Notre Seigneur dit lui-même à ses disciples : « Je

1. S. Bernard. Serm. in *Signum Magnum*. — 2. *Luc.* II, 35.
3. *Eccli.* XXIV, 20. — 4. *Luc.* VI, 40. — 5. *Exod.* XXV, 40.

» vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai » fait : » *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis* [1]. Et après avoir raconté l'histoire du bon Samaritain, il dit au Pharisien qui l'avait interrogé : « Allez et fai- » tes de même : » *Vade, et tu fac similiter* [2]. Or c'était Lui-même que représentait ce bon Samaritain. Chacun recevra donc de Jésus-Christ une récompense d'autant plus grande, et sera d'autant plus rapproché de lui dans la gloire céleste qu'il se sera plus efforcé de reproduire en soi-même sa divine image. Mais nul évidemment ne l'a reproduite d'une manière plus parfaite que la bienheureuse Vierge Marie. Il était son Fils ; elle le contemplait sans cesse ; elle lui était indissolublement attachée. De quel saint pourrait-on en dire autant ? Est-ce que le peintre qui a sans cesse son modèle sous les yeux et qui l'étudie à loisir ne doit pas, toutes choses égales d'ailleurs, le représenter plus exactement que celui qui ne le voit que rarement, ou ne le connaît que par ouï dire ? Et qui donc avait le Seigneur présent à ses regards, comme celle qui disait : *Ecce ancilla Domini* : « Voici la servante du Seigneur ? »

VI. — *Sixième degré : La maternité divine.*

Le sixième degré du trône que Marie partage avec Jésus, le degré qu'elle seule a pu franchir, est le lien de parenté qui l'unit à son divin Fils. Elle est la Mère de Dieu : qui donc pourrait trouver à redire s'il plaît à son Fils de la placer à sa droite ? Pour prouver que Jésus-Christ est plus grand que les Anges, l'Apôtre s'appuie sur ce fait qu'il a reçu un nom auquel nul esprit céleste ne saurait prétendre : « Auquel des » anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils ? [3] » On peut conclure de même que Marie est en possession d'une gloire incomparablement plus grande que celle de tous les autres saints, pour ce motif que le nom de Mère de Dieu n'a été donné à personne autre qu'elle. Une seconde considération. Dieu a donné aux hommes ce commandement : « Honorez » votre père et votre mère. » Devenu homme par l'incarnation, le Fils de Dieu pouvait-il manquer à ce devoir de l'homme ? Pouvait-il ne pas faire pour sa mère ce que Salomon avait fait pour la sienne, et ne pas la placer à sa droite ? S'il ne l'avait pas fait, nous serions en droit de lui dire ce que les Chaldéens dirent au roi Nabuchodonosor : « C'est vous Roi, qui avez » rendu ce décret : » *Tu Rex posuisti decretum* [4].

Loin de nous donc toute pensée d'étonnement, de murmure ou de jalousie, à la vue de la gloire suprême dont la bien-

1. *Joan.* XIII, 15. — 2. *Luc.* X, 37. — 3. Cui enim angelorum dictum est: Filius meus es tu ? *Hebr.* I, 5. — 4. *Dan.* III, 10.

heureuse Vierge Marie est revêtue. Ses titres à une telle gloire sont nombreux et indiscutables. Réjouissons-nous plutôt parce que Marie notre sœur est la souveraine du royaume des cieux. N'est-ce pas pour nous un motif d'espérer qu'elle pourra nous attirer dans ce bienheureux séjour dont elle est la reine, et qu'elle le voudra, puisqu'elle est notre sœur? Nous prenons donc part à votre joie, ô divine reine ; nous vous félicitons de votre très grande gloire et nous vous demandons de nous attirer vers vous. Non pas jusqu'à la sublime hauteur de votre trône, ô Marie, nous ne saurions monter si haut : mais au moins, que nous puissions toucher l'escabeau de vos pieds. Ainsi soit-il.

HUITIÈME SERMON

(D'après Kiselius [1].)

IMMENSITÉ ET CAUSES DE LA GLOIRE DE MARIE

Maria optimam partem elegit.
Luc. x, 42.

S'il m'était possible, en cette fête solennelle de l'Assomption, d'entr'ouvrir le ciel et d'offrir à vos yeux ravis le spectacle des merveilles qu'il renferme, avec quelle joie vous contempleriez la gloire infinie de l'adorable Trinité, celle de l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celle de sa divine Mère, celle de tous les anges et de tous les saints! Je ne sais pas ce qui après Dieu attirerait principalement vos regards. Vous plairiez-vous à contempler longuement la céleste Jérusalem, ses fondements et ses murs construits de pierres précieuses? ses places publiques de l'or le plus pur, brillant comme le cristal? ses douze portes qui sont autant de perles d'une beauté inconcevable? Serait-ce le trône de l'Agneau qui retiendrait votre attention, ou bien le fleuve de vie, ou quelqu'une des innombrables merveilles dont le Seigneur a rempli le séjour des élus? Peut-être aimeriez-vous surtout le spectacle des chœurs des Anges, des Apôtres, des Prophètes, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges? Oui, contemplez à loisir toutes les splendeurs de la céleste Jérusalem et de ses habitants. Mais pour moi, ce qui, après Jésus, attirerait tout d'abord mes regards dans le ciel, c'est Marie. Pour elle toutes mes pensées, pour elle tout mon amour, pour elle toutes mes affections, en ce jour surtout où elle prend possession de sa gloire céleste, en qualité de Mère de Dieu, en ce jour où elle est couronnée reine du ciel. Mais puisqu'il ne nous est pas

1. Kisel. *Nili Mystici*, auctar. II, conc. in *Assumpt. B. V. M.*

encore donné de voir de nos yeux, cette auguste Reine, et de jouir du spectacle de sa gloire, disons au moins quelques mots de la grâce et de la sainteté de Marie, quelques mots aussi de sa maternité divine et de son humilité, qui ont été les principales causes de la gloire immense et incomparable dont elle est couronnée dans les cieux.

I. — *Combien sont immenses la grâce et la gloire de Marie.*

En saluant la bienheureuse Vierge Marie pleine de grâce, au jour de l'Annonciation, le saint archange Gabriel nous a donné la mesure d'après laquelle nous pouvons estimer l'immensité de la gloire à laquelle son divin Fils l'élève aujourd'hui dans le royaume des cieux.

S. Bonaventure enseigne qu'il y eut en Marie une telle abondance, une telle profondeur, une telle immensité de grâce qu'on ne peut comparer cette auguste Vierge qu'à l'océan. Toutes les eaux se ressemblent dans l'océan ; ainsi toutes les eaux de la grâce se ressemblent en Marie[1]. Il dit encore : « La » grâce de Marie fut immense, parce que Marie fut un vase » immense, puisqu'il put contenir celui qui est plus grand que » le ciel : et si la capacité de ce vase fut si grande, il fallut » bien que la grâce qui le remplit fût immense comme lui [2]. » S. Bernard remarque que, dans les actes des Apôtres, il est dit de S. Etienne qu'il était plein de grâce, et des Apôtres, qu'ils furent remplis du Saint-Esprit, mais, dit-il, « quelle » différence entre cette plénitude et celle de Marie ! La pléni- » tude de la divinité n'habita pas corporellement en Etienne » comme en Marie, et les Apôtres ne conçurent pas comme » elle par l'opération du Saint-Esprit [3]. »

Puisque la gloire de Marie procède de sa grâce comme de sa racine, et que cette grâce en est la mesure et la règle, nous pouvons, d'après ce qui vient d'être dit, nous former une idée de l'immensité de la gloire dont elle jouit au ciel. Nous pouvons dire, en reprenant le texte de S. Bonaventure, que l'abondance, la grandeur, la profondeur, l'immensité de la gloire

1. Tanta inundatio gratiæ, tanta profunditas et magnitudo in Maria fuit, ut ipsa bene mare plenum dici possit ; sicut enim in mare aquarum, sic in Maria sunt congregationes gratiarum. S. Bonavent. *Specul. Virg.*

2. Immensa fuit gratia Mariæ ; Maria enim vas immensum fuit, ex quo eum qui cœlo major est continere potuit ; et si capacitas tanta fuit, oportuit ut gratia illa quæ tantam implere potuit capacitatem, esset immensa. Id. *ibid.*

3. Legimus et in Actibus Apostolorum, et Stephanum plenum gratia, et Apostolos fuisse repletos Spiritu Sancto, sed longe dissimiliter a Maria : nec enim in Stephano habitavit plenitudo divinitatis corporaliter, quemadmodum in Maria ; nec Apostoli conceperunt de Spiritu Sancto, quomodo Maria. S. Bernard. hom. III *super Missus.*

de Marie forme comme un océan dans lequel toutes les gloires des autres saints viennent se rassembler et disparaître comme les fleuves dans la mer. La gloire des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, de tous les chœurs des Anges et des Saints resplendit en Marie, et ne forme, pour ainsi dire, qu'un rayon de sa propre gloire. Marie est un vase qui contient une gloire immense, parce qu'il fut assez vaste pour contenir Dieu lui-même. On peut dire de Marie qu'elle possède la plénitude de la gloire, parce que seule elle a contenu dans son sein l'auteur même de la gloire. Glorieux sont les autres Saints; glorieux sont les Apôtres, mais non pas comme Marie en qui la plénitude de la divinité a daigné habiter corporellement. Marie a conçu le Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit : qui pourrait mettre en doute qu'une gloire particulière ne lui soit décernée dans les cieux, et que celle qui est son partage ne l'emporte, sans comparaison, sur la gloire même des Séraphins, des Chérubins et des Trônes?

Le soleil est le principe de la lumière, le feu, celui de la chaleur. Plus un objet est rapproché du soleil ou du feu, plus il participe à leur lumière ou à leur chaleur. De cette vérité d'expérience, S. Denys l'Aréopagite conclut que les Anges, qui sont les plus rapprochés de Dieu, participent aussi plus que toutes les autres créatures, à la bonté de son être. Or la bienheureuse Vierge Marie s'élevant sur les ailes de sa très profonde humilité et de sa charité très ardente, a monté plus haut que tous les chœurs des anges; elle s'est élancée jusqu'à Dieu lui-même ; elle s'est unie à lui de la manière la plus intime et la plus indissoluble. « O Vierge sublime, s'écrie S. Bernard, » jusqu'à quels sommets de sainteté élevez-vous la tête? Jus» qu'à celui qui est assis sur le trône, jusqu'au Dieu de toute » majesté, jusqu'au Roi de gloire [1] ! » Comment la Reine de gloire, comment celle qui s'est élevée jusqu'au trône de Dieu n'aurait-elle pas participé à la gloire de Dieu plus qu'aucune autre créature? Écoutez un pieux et savant serviteur de Marie : Marie a reçu de Dieu un si grand poids de grâce (et j'ajouterai de gloire), que si l'on mettait dans le plateau d'une balance ce qu'elle a reçu seule, et dans l'autre tout ce qui fut le partage de tous les autres saints, soit du nouveau soit de l'ancien Testament, et de tous les anges, la part de Marie l'emporterait sur toutes les autres parts ensemble [2]. S. Thomas d'Aquin dit en moins de mots : « La bienheureuse Vierge Marie a reçu » une si grande plénitude de grâce, qu'elle approche de très

1. O Virgo sublimis, in quam sublimem verticem sanctorum caput erigis? Usque ad sedentem in throno, usque ad Dominum Majestatis, et Regem gloriæ. S. Bernard. apud *Kiselium*.

2. Bernardin. de Bustis, serm. v *de Annunt.*

» près l'auteur même de la grâce [1]; » par conséquent de la gloire.

Nous pouvons donc dire avec S. Epiphane : « Dieu excepté, » Marie est au-dessus de tout ce qui existe. Elle est plus belle » que les Chérubins, que les Séraphins, et que toute l'armée » angélique [2]. » En présence de Marie, toute grandeur est petite, toute lumière s'obscurcit, toute sublimité, même celle des esprits célestes semble s'anéantir. Sa puissance s'étend jusqu'aux extrémités de l'univers, et elle domine sur toute créature. Mais pourquoi Dieu a-t-il enrichi Marie de tant de grâce? pourquoi l'a-t-il environnée d'une gloire si extraordinaire?

II. — *Causes principales de la grâce et de la gloire de Marie : sa maternité divine et son humilité.*

Pour parler dignement des causes de la grâce et de la gloire de Marie, le langage des anges ne suffirait pas. Il faudrait pouvoir dire tout ce qu'il y a de grand dans la maternité divine, tout ce qu'il y a d'admirable dans l'humilité la plus profonde, jointe à la dignité la plus sublime.

Dieu, en choisissant Marie pour sa mère, lui a donné part à sa royauté suprême au ciel et sur la terre; il l'a revêtue de sa propre gloire. La puissance du Seigneur est infinie, cependant il ne pouvait pas accorder à une pure créature une dignité plus haute que celle de mère de Dieu. On peut même dire, avec S. Anselme, que Dieu donne plus à Marie en un certain sens qu'à son propre Fils. Voici comment ce saint docteur expose cette pensée. Le Père se complaît en son Fils et l'aime d'un amour infini. En vertu de cet amour, il lui a communiqué des biens infinis, ou plutôt il lui a tout donné : « Tout ce qui est à mon Père est à moi, » dit Notre-Seigneur : *Omnia quæcumque habet Pater, mea sunt* [3]. Qu'il est donc riche le Fils de Dieu! Il est tout-puissant comme son Père, éternel comme son Père. Que l'amour d'un Père qui donne tout à son Fils est immense! Cependant, malgré l'infinité de cet amour qui donne tout, le Père possède quelque chose que le Fils ne saurait avoir. Dans le mystère adorable de la Très Sainte Trinité, le Fils est bien avec le Père, le principe du Saint-Esprit; cependant on ne peut pas dire qu'il en soit le Père. La paternité n'appartient uniquement qu'à la première des personnes divines; le Fils n'est pas Père. Toutes choses sont dans le

1. Beata Virgo Maria tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ. S. Thom. III p. 9. xvii, art. 5 ad. 1.

2. Solo Deo excepto cunctis superior extitit; nam formosior est Cherubim, Seraphim et omni exercitu Angelorum. S. Epiphan. apud *Kisel.*

3. *Joan.* xvi, 15.

Père comme dans la source d'où elles découlent ; elles sont aussi dans le Fils, mais comme les eaux qui découlent d'une source sont dans le lit du fleuve. Elles sont dans le Père, comme dans celui qui donne ; elles sont dans le Fils comme dans celui qui reçoit ; dans le Père comme dans celui qui produit : dans le Fils comme dans celui qui procède ; dans le Père comme dans le principe de leur origine : dans le Fils comme dans le terme de l'opération du Père. Tout ce qui est dans le Père est donc aussi dans le Fils, excepté la paternité. Mais admirons ici l'amour infini du Père éternel pour Marie, et la relation qu'il introduit entre elle et l'adorable Trinité. Il veut que le Fils dont il est éternellement le Père, de la manière la plus parfaite et la plus absolue, soit aussi véritablement et réellement le Fils de Marie, selon son humanité. « Voilà », s'écrie S. Bernard, et avec lui S. Anselme, « voilà la gloire de notre » Vierge qui n'appartient qu'à elle ; voilà sa prérogative par » excellence : elle a mérité d'avoir un Fils qui est personnel- » lement le même que le Fils de Dieu le Père [1] ».

Mais s'il nous est possible de nommer les sources de la gloire de Marie, si nous pouvons dire qu'elle possède la plénitude incomparable de sa grâce, et proclamer sa maternité divine, comment expliquer et dépeindre sa gloire elle-même ? Qu'il nous suffise donc puisque nous ne pouvons faire plus, de constater, avec une joie profonde, que Marie dans la gloire est la reine de tous les saints, que Dieu seul excepté, elle est incomparablement supérieure à tout ce qui existe. Les rayons émanent du soleil, les ruisseaux de leurs sources, les fruits naissent de l'arbre, la gloire de Marie s'échappe par torrents de sa grâce, de sa sainteté, de sa maternité divine.

S. Paul dit que Dieu a fait toutes les choses créées par Jésus-Christ son Fils et Notre-Seigneur : *Per quem fecit et sæcula* [2] : Marie peut se glorifier d'avoir assisté son Fils, lorsqu'il a créé et organisé toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens* [3]. S. Paul dit encore que le Fils est la splendeur de la gloire de Dieu : *Splendor gloriæ* : Marie peut dire à son tour : « Je suis » l'aurore qui se lève, belle comme la lune, brillante comme » le soleil : [4] » *Aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* [5]. S. Paul ajoute que Jésus-Christ est la figure de la substance du Père : *Et figura substantiæ ejus* [6]. Marie peut se glorifier d'être le miroir sans tache, et l'image de sa beauté. S. Paul dit que Jésus-Christ est assis à la droite du Père dans le ciel ; le Psalmiste déclare que Marie est assise à la droite du Roi, dans la

1. Hæc est nostræ Virginis gloria singularis, et excellens prærogativa, quod Filium unum eumdemque cum Deo Patre meruit habere communem. S. Bernard. apud *Kiselium*. — 2. *Hebr.* I, 2. — 3. *Prov.* VIII, 30. — 4. *Hebr.* I, 3. — 5. *Cant.* VI, 9. — 6. *Hebr.* I, 3.

gloire, ornée d'un vêtement d'or. O Marie, ô Reine, ô Mère, nous saluons en vous et nous voulons exalter à jamais la fille première née du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit. Votre nom est un nom de gloire et d'honneur, de magnificence et de beauté, de douceur et de piété, d'amour et de glorification, de sublimité et de puissance, de gouvernement et de justice, de défense et de grâce [1]. Ames pieuses, cherchez-vous la gloire et l'honneur? Aimez et honorez Marie. Voulez-vous être puissamment dirigées, gouvernées, défendues? Cherchez, aimez et honorez Marie.

Faut-il maintenant vous indiquer une autre racine de gloire incomparable dont le Seigneur revêtit sa très sainte Mère? Cette autre racine, ou, si vous voulez, cet autre fondement de la gloire de Marie est son humilité. S. Bernard nous l'enseigne, lorsqu'il dit: « Marie a mérité d'être la souveraine » maîtresse de toutes les choses, lorsqu'elle s'est présentée » comme une simple servante, » alors même qu'elle n'ignorait pas qu'elle était choisie pour être la mère de Dieu. Ainsi s'accomplissait en elle, d'une manière admirable, la parole de Notre-Seigneur: « Celui qui s'humilie sera élevé: » *Qui se humiliat exaltabitur*. S. Paul nous montre aussi l'humilité comme la base sur laquelle repose l'exaltation de l'humanité de Jésus-Christ: « Etant dans la forme de Dieu, il s'est anéanti lui-» même, prenant la forme d'esclave; il s'est humilié lui-même, » s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui » est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jésus, tout » genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers: » *Cum in forma Dei esset* [2], etc. De même la bienheureuse Vierge Marie, élevée par la mission de l'ange, à la dignité de mère de Dieu, s'abaissa jusqu'à ne se reconnaître que pour une pauvre servante. O Jésus, ô Marie, c'est à cause de votre humilité que vos saints noms sont honorés au ciel et sur la terre et qu'ils suffisent pour semer l'épouvante parmi les armées des démons au plus profond des enfers.

Levez vos regards vers le ciel; voyez les innombrables étoiles qui brillent à la voûte céleste, dans une sorte de désordre qui n'est, au fond, qu'un ordre admirable et divin. Ces astres ont leur roi et ils ont leur reine. Quand la lune paraît, quelques étoiles à peine osent jeter un pâle éclat en sa présence, et quand le soleil se lève, elles sont toutes effacées par sa splendeur. Le soleil est le cœur de l'univers; c'est lui qui répand

1. Ideo nomen tuum nomen est gloriæ et honoris, magnificentiæ et decoris, dulcedinis et pietatis, amoris et honorificentiæ, sublimitatis et potentiæ, gubernationis et justitiæ, defensionis et gratiæ. S. Bernard. apud *Kisel.*

2. *Philip.* II, 7.

partout la lumière, la chaleur et la vie; la lune brille au milieu des ténèbres et en tempère l'obscurité; son doux éclat réjouit le voyageur, le rassure et le guide, mais le soleil et la lune ne sont que les symboles, les images d'un roi et d'une reine infiniment plus dignes de nos hommages, infiniment plus bienfaisants pour nous. Ce roi c'est Jésus; cette reine c'est Marie. O Jésus! ô Marie, que votre gloire est grande, que la splendeur qui vous entoure est admirable, que les sources de joie qui découlent pour nous de votre trône, sont abondantes et délicieuses!

L'innombrable tribu des fleurs qui embellissent la terre a aussi son roi et sa reine. Le roi des fleurs est le lis: c'est Jésus La reine des fleurs est la rose: c'est Marie. O Jésus, ô Marie, ô fleurs sacrées du ciel, que nos yeux seront heureux un jour de vous contempler dans la véritable patrie!

Qui donc n'aimerait pas Marie, cette mère dont la gloire ne le cède qu'à celle de son Fils? O très glorieuse Vierge, unissez-nous à vous par la chaîne embrasée de l'amour! que nos cœurs vous soient attachés à jamais; que nous vous aimions éternellement: que nous soyons éternellement vos serviteurs et vos servantes. O Marie, vous êtes mon trésor, vous êtes mes délices, vous êtes toute ma joie. Que je ne vous perde jamais, ô Marie, et que je vous aime pendant tout les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

S. AUGUSTIN. — 430

PREMIER SERMON

(Sermon XXVI *de verbis Domini.*)

Sur ces paroles : ***Et mulier quædam Martha nomine, accepit illum in domum suam.*** Luc. x, 38.

1° Les paroles de Notre-Seigneur nous enseignent que nous avons un but vers lequel il nous faut tendre, aussi longtemps que nous vivons au milieu des tribulations de ce monde. Nous sommes sur le chemin qui conduit à ce but : il n'est pas temps de nous reposer ; il faut marcher si nous voulons arriver dans notre patrie.

2° Marthe et Marie, sœurs par la piété non moins que par le sang, donnèrent l'hospitalité à Jésus. Il daigna prendre la forme de ses serviteurs, pour que ceux-ci pussent le recevoir et le nourrir, lui qui nourrit les anges. Avait-il besoin du repas que Marthe lui préparait, et ne pouvait-il pas se suffire à

lui-même, lui qui nourrissait Elie dans le désert ? Sans doute il le pouvait ; mais il voulut être reçu, afin de donner à ceux qui le recevraient la grâce de devenir les enfants de Dieu. Heureux ceux qui le reçoivent. Tous peuvent avoir ce bonheur ; car il regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au moindre de ses frères.

3° Marthe et Marie s'occupent du Seigneur, chacune à sa manière. L'une lui prépare des aliments, l'autre se rassasie de l'aliment divin de sa parole. Elles font bien toutes deux. Laquelle fait mieux ? C'est à Jésus d'en juger, et il se prononce en faveur de Marie. Il y a une chose qui l'emporte en nécessité sur toute autre, et c'est celle que Marie a choisie, l'union avec Dieu et en Dieu.

4° Les œuvres de charité envers les pauvres et surtout envers ceux qui servent le Seigneur sont bonnes, et Dieu récompensa souvent ceux qui pratiquaient l'hospitalité en leur envoyant des anges. Cependant la part choisie par Marie est meilleure. On ne suffit pas toujours aux œuvres de miséricorde que l'on veut accomplir ; Marthe sent le besoin d'être aidée, et de plus ces œuvres passent. La part de Marie ne passe pas. Dans l'éternité, il n'y aura plus de malheureux à soulager, mais il y aura toujours Dieu à contempler, à écouter et à aimer. Nous ne préparerons plus à Jésus-Christ souffrant dans ses membres, de quoi le soulager, mais nous serons assis à l'éternel festin, et c'est lui qui nous servira.

DEUXIÈME SERMON

1° Marie était attentive à écouter la parole du Seigneur, et Marthe à préparer de quoi le nourrir. Marthe préparait un repas, et Marie savourait déjà les douceurs d'un festin préparé par Jésus lui-même. Jésus approuva sa conduite.

2° Jésus condamnait-il les soins que prenait Marthe pour le bien recevoir ? Non ; il s'en réjouissait au contraire. Autrement, il faudrait délaisser les actes de miséricorde pour s'adonner sans partage à la contemplation. Ce n'est pas ainsi que l'entend celui qui promet le bonheur éternel aux œuvres de miséricorde ; mais la contemplation est d'un ordre supérieur à l'action. Marie servait le Verbe de Dieu qui est en Dieu. Marthe s'occupait de l'humanité que ce Verbe divin a prise pour nous. Les soins qu'elle lui donnait étaient de ceux qui passent ; ceux de Marie ne passeront pas, mais trouveront leur perfection dans l'éternité. Marthe naviguait ; Marie était déjà dans le port.

3° Ces deux saintes femmes, toutes les deux agréables à Dieu, étaient les représentantes de deux états de vie, bons tous les deux, mais dont l'un est plus élevé en perfection que l'autre :

la vie présente et la vie future; la vie laborieuse et la vie tranquille; la vie de souffrance et la vie bienheureuse; la vie temporelle et la vie éternelle. La vie de Marthe était pure et sainte. Celle de Marie ne l'était pas moins. Si elle avait connu quelques faiblesses, tout avait été dissipé par la présence de Jésus. Marthe représentait la vie présente, pendant laquelle il nous faut travailler et souffrir; Marie la vie future vers laquelle tendent nos espérances. Imitons Marthe pour jouir un jour avec Marie, et imitons Marie, toutes les fois qu'il nous est possible de nous arracher aux soins et aux soucis de cette vie, pour ne nous occuper que de Dieu, et atteindre au repos du ciel [1].

S. ILDEFONSE. — 667

PREMIER SERMON

1° Le saint orateur exhorte les fidèles à déployer beaucoup de bonne volonté pour célébrer dignement la fête de l'Assomption. Ce que Dieu considère avant tout, c'est la bonne volonté : Les anges ont chanté sur le berceau du Sauveur : *Paix aux hommes de bonne volonté.* Aujourd'hui qu'il règne dans les cieux, il ne renie pas cette parole des anges.

2° L'Église nous invite à multiplier nos cantiques de louanges devant le trône de Marie : *Ante thronum hujus Virginis frequentate nobis dulcia cantica dramatis.* Les anges, les bergers, les mages ont célébré tour à tour les louanges de cette mère que les prophètes avaient annoncée, de cette vierge féconde qui a donné le jour à celui en qui toutes les nations sont bénies, de cette tige sortie de la racine de Jessé, qui a produit une fleur merveilleuse, un fruit pour le salut du monde. Tout s'unit pour la glorifier au ciel et sur la terre. Venez donc tous, enfants, jeunes gens et vieillards, mêlez vos louanges à ces chants d'allégresse, mais d'abord purifiez vos cœurs pour être dignes de prendre part à une telle solennité, car la louange n'est pas belle dans la bouche d'un pécheur.

3° Marie est l'étoile du matin de laquelle est né l'astre qui illumine le monde. C'est par elle que sont dissipées les ténèbres de cette vie. Allez à elle avec confiance et vous serez éclairés. Elle

1. Erant ergo in illa domo istæ duæ vitæ, et ipse fons vitæ. In Martha erat imago præsentium; in Maria futurarum. Quod agebat Martha, ibi sumus : quod agebat Maria, hoc speramus. Hoc agamus bene, ut illud habeamus plene. Nam quid inde habemus? in quantum habemus? quandiu hic sumus, quantum est quod inde habemus? Nam et modo inde aliquid agimus, remoti a negotiis, familiaribus curis, convenistis, statis, auditis. In quantum hoc agitis, Mariæ similes estis! Et facilius vos quod agit Maria, quam ego qui prærogo. Si quid tamen dico Christi est; ideo vos pascit Christus. S. August. serm cv. *de Verbis Lucæ,* xi.

est douce ; elle est humble. Soyez doux et humbles avec elle et comme elle, si vous voulez partager sa gloire ; car elle est notre reine, la reine du ciel et de la terre, et ceux qui sont humbles et doux comme elle partageront seuls sa royauté.

4° Lorsque Marie quitte cette vie mortelle, ce ne sont pas des lamentations, mais des chants de triomphe, qui doivent accompagner son départ pour le céleste royaume ; l'Épouse de Dieu entre dans la demeure de son Époux, la Mère dans la gloire de son Fils, le sanctuaire de l'Esprit saint est transporté au ciel.

5° Louez Marie avec les saints, mais surtout imitez-la, pendant que vous le pouvez. Imitez sa chasteté. Cette vertu est belle partout où on la trouve ; mais qu'elle fut admirable surtout en Marie. Imitez sa foi, imitez son amour. Que le Saint-Esprit vous pénètre comme elle et vous transforme. Oh ! si vous pouviez connaître les joies infinies dont ses mérites sont couronnés au ciel ! Elle est la Vierge par excellence, annoncée par les prophètes, attendue par les patriarches, saluée par l'ange, fécondée par le Saint-Esprit, Mère d'un Fils conçu par la foi. Celui qui a créé le ciel et la terre s'est renfermé dans son sein ; elle a enveloppé de langes et nourri de son lait le Dieu dont le ciel est le trône, le Dieu qui donne à toute créature l'existence, la vie, la nourriture. Elle a vu soumis à ses moindres volontés, le Verbe de Dieu, la sagesse éternelle qui s'est faite son enfant. Avec quelle confiance elle se rend à l'invitation de son Fils, et va prendre place sur le trône qu'il lui a préparé à sa droite !

6° Les saints ont marché sur les traces de Marie et ils partagent son bonheur. Faisons comme eux. Ne nous contentons pas d'admirer et de louer ; imitons, si nous voulons être heureux à notre tour, et prendre part au festin des noces de l'Agneau. Quiconque fait la volonté du Père céleste est le frère, la sœur, la mère de Jésus-Christ : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror et mater est* (Matth. xiii, 50). Faites donc cette sainte volonté, vous surtout qui, comme Marie, vous êtes liés à Dieu par le vœu de virginité. *Glorifiez et portez Dieu dans votre corps* (I Cor. vi, 20). Imitez votre divin Époux et aimez-le. Imitez Marie, imitez les saints. Votre Époux préfère des actes de vertu à de vaines louanges [1]. Soyez humbles surtout, vous qui devez tout à Dieu.

1. Facite ergo voluntatem Patris mei, quia jam sponsæ estis, amate sponsum cui vos vovistis : et quia filii per adoptionem estis, vos cognoscat summi Regis filius. Sed ne forte inde aliqua vestrum magis lascivire velit, quia altum nomen est quod quæsistis ; meminisse decet quia ejus sanguine magna pro dote emptæ estis. Et ideo juxta Apostolum : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* Imitamini Sponsum et amate, quia sponsæ estis. Imitamini Matrem Virginem et sanctos omnes, quos laudatis ; quoniam non tantum illis nostra prodest laudatio, quantum nobis eorum imitatio.

7° Le saint orateur compare ensuite Marie à l'arche d'alliance dans laquelle on avait renfermé les tables de la loi, la verge d'Aaron et la manne tombée du ciel; au-dessus de laquelle était le propitiatoire avec deux chérubins. C'est auprès de cette arche et de ce propitiatoire qu'il faut invoquer le Seigneur, lui exposer nos besoins, lui demander ses grâces.

Si David célébra avec tant de solennité et de pieux enthousiasme l'entrée de l'arche d'alliance dans la Jérusalem terrestre, avec quels transports de joie ne devons-nous pas célébrer aussi l'entrée de la véritable arche d'alliance dans la véritable Jérusalem, dont l'autre n'était que la figure. Tous les saints qui se tiennent devant le trône de Dieu, entonnent en son honneur un cantique nouveau. Marie, à la tête du chœur des vierges, la première auprès du divin Agneau, entonne ce cantique que les vierges seules peuvent chanter.

Dans l'ancienne Eglise de Dieu, la synagogue, il y avait un temple et une arche d'alliance; mais tout n'était que figure, chez les anciens. Le temple de la nouvelle Eglise c'est Marie; l'arche d'alliance c'est encore Marie. Cette auguste Vierge est aussi le buisson ardent du milieu duquel Dieu parla à Moïse : approchons de ce buisson mystérieux, si nous voulons entendre la voix du Seigneur. Et ce n'est pas seulement Jésus Fils de Marie, c'est l'adorable Trinité tout entière qui attend nos hommages et nos adorations dans ce temple, et qui nous fait connaître sa volonté du sein de ce buisson ardent.

8° Elevons nos esprits; détachons-nous des choses de la terre, adorons le Seigneur sur son trône et dans son saint temple; recourons à Marie et imitons Marie.

9° L'Eglise au sein de laquelle nous vivons est une autre Marie pour nous; elle est vierge; elle nous donne Dieu et nous donne à Dieu son époux : c'est le temple de Dieu sur la terre, servons-y le Seigneur en attendant que nous puissions contempler au ciel les splendeurs de son temple vivant et de son arche bien-aimée.

Unde Sponso magis placet imitator devotus, quam laudator otiosus. Tamen vera laudatio cordis imitatio est operis. Nam vere laudare Deum et sanctos in ipsum, jam opus virtutis est, et dum proficit mens, et accenditur igne divini amoris, solidaturque fundamento veræ humilitatis. Qua profecto humilitate in Christo beata mater Virgo fundata, post omnia sibi repromissa : *Ecce*, inquit, *ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Hinc quoque ipsa in Cantico : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Felix igitur et beata mens, quæ inter virtutes eximias, et donorum exuberantiam, tantum se humiliavit : quoniam Dominus humilia respexit in cœlo et in terra, et alta a longe cognoscit. S. Ildef., *apud* Combefis, tom. VII, p. 668.

DEUXIÈME SERMON

1° Il faut placer au rang des plus grandes solennités que nous célébrons en l'honneur des saints, celle de l'Assomption de la très sainte Vierge. Le Roi des rois, son Fils, l'appelle auprès du trône où il est assis, entouré de millions d'anges qui le glorifient et le servent. Elle prend place en corps et en âme à la droite de Dieu, dans ce royaume où, selon l'Apôtre, il est rendu à chacun selon ses œuvres.

2° Ce jour de fête, grand pour la terre, est plus grand encore pour le ciel. Les anges et les saints contemplent dans toute sa gloire, la Mère de Dieu assise sur le trône que lui a préparé son Fils, en récompense de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée sur la terre dans son sein virginal. Il y a des trônes nombreux au ciel, les trônes des douze apôtres, les trônes des vingt-quatre vieillards, d'autres trônes encore, que Daniel vit placer (Dan. VII, 9). Mais au-dessus de tous, il y a le trône de Jésus et, immédiatement après lui, celui de Marie.

3° Les âmes des justes sont nommées dans la sainte Ecriture, les trônes de la Sagesse. Marie est par excellence ce trône de la divine Sagesse qui daigna séjourner corporellement dans son sein. Tous les bienheureux, tous les anges et nous-mêmes qui sommes sur la terre, nous devons, à ce titre, l'exalter et la glorifier. Qu'elle est sainte, qu'elle est grande, qu'elle mérite notre reconnaissance cette Vierge admirable, par l'entremise de laquelle la malédiction encourue par la faute de nos premiers parents a été révoquée et changée en bénédiction! Après Jésus-Christ, chef et Dieu de la sainte Eglise, paraît Marie exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges, plus pure que toutes les vierges, plus généreuse que tous les martyrs, et vraiment digne du titre de leur reine. Aucune langue ne saurait louer dignement cette auguste Vierge Mère de Dieu. Il faut cependant la glorifier autant qu'on le peut, et demander au Saint-Esprit qui l'a ornée de tant de dons précieux, la grâce de mieux célébrer ses louanges. Déjà, lorsque l'archange Gabriel vint à elle, le jour de l'Annonciation, il la saluait pleine de grâce. Que dirons-nous donc aujourd'hui qu'elle est en pleine possession de sa gloire, après être devenue Mère de Dieu, et avoir accumulé pendant tant d'années des trésors infinis de grâces nouvelles ?

4° C'est de Marie qu'est né le Christ; c'est à elle qu'il doit ce titre de *Fils de l'homme*, dont il aimait à se parer. S. Pierre lui disait, et il avait raison : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.* Mais Jésus s'était d'abord réclamé du nom de Fils de Marie en disant : *Le Fils de l'homme, qu'est-il, au dire des hommes?* Il est Fils de Dieu, mais il est en même temps Fils de l'homme par

Marie. Vénérons donc la Mère de Notre-Seigneur qui entre aujourd'hui dans la demeure du roi éternel. Mais parce que nous ne pouvons exalter dignement un si grand mystère, revenons aux paroles de Marie elle-même, et apprenons que tant de grandeurs lui ont été acquises par son humilité. *Parce que*, dit-elle, *le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, voilà que toutes les générations me proclameront bienheureuse.* Lorsque Marie parlait ainsi, sans doute peu de personnes la connaissaient dans la Judée. Sa prophétie s'est accomplie. Depuis ce temps, toutes les générations l'ont proclamée et la proclameront bienheureuse jusqu'à la fin des siècles. L'accomplissement de ces paroles prophétiques de Marie nous sont un sûr garant de la vérité de ces autres paroles : *Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante.* C'est à son humilité que Marie attribue sa maternité divine. Et même elle n'attribue aucun mérite propre à cette humilité : tout vient de ce que Dieu a daigné la regarder, et qu'elle plut à ses yeux. Mais l'humilité seule n'aurait pas suffi, si Marie n'avait été pleine de grâce.

Prions cette auguste Vierge pour qu'elle daigne intercéder pour nous auprès de son divin Fils notre Seigneur et notre Dieu [1].

TROISIÈME SERMON

1° S. Ildefonse exalte les mérites, les privilèges, la grâce et la gloire de Marie.

1. Mira etenim devotione plena vox, qua dicitur : *Quia respexit*, etc. Non enim ait : Quia respexit virginitatem meam, aut innocentiam, aut aliam quarumlibet virtutum gratiam; sed solam humilitatem suam respexisse Dominum humiliter fatetur. Mira itaque disciplina virtutis, et admirabilis philosophia. Si quidem mira et circonspecta professio Virginis, et ut veritas panderetur in sermone, et in nullo offenderetur divina virtus, quæ magnificabatur in professione... In nullo de se præsumpsit, in nullo aliquid de se altum sapit; sed toto in Deo exultat, totusque spiritus ejus in Deo gaudet, et tota ejus anima Dominum magnificat et collaudat. Nihil sibi attribuit meritorum, nihil sibi applaudit; sed solummodo ea quæ Dei sunt requirit et sapit. Idcirco in illo tota exultat, tota gaudet, et lætatur, solam sibi vendicat humilitatem ancillæ, quæ mater veneratur ab Angelo Salvatoris. Nec tamen eamdem humilitatem a se aliquid esse dixit, sed quia Altissimus eam respexit, et acceptam sibi fecit. Ideo, inquit, *Beatam me dicent omnes generationes.* O mira confessio et mira humilitas! Confitetur humilitatem quam solam in se respexisse dicit qui cuncta respicit, et continuo prædicatur beatitudo ipsius, de qua hodie totus testis est mundus. Quæ beata etiam et cum Christo in æternum regnare creditur quia completa sunt quæ prædixit. Scriptum quippe est : Omnis qui se humiliat exaltabitur (Luc. XIV, 11). Exaltata est autem Sancta Dei Genitrix, non solum quia humilis inventa est, verumtamen quia ineffabiliter gratia repleta est. Quam deprecantes veneramur, et venerantes deprecamur; ut ipsa pro nobis intercedere dignetur apud Dominum nostrum Dei Filium quem de se genuit incarnatum. — *Apud* Combefis, tom. VII, p. 673.

2° Il scrute les trésors de son humilité et recommande la pratique de cette vertu.

3° Il commente les paroles de la Salutation Angélique.

4° Il montre combien cette solennité est chère aux esprits célestes.

5° Il décrit le triomphe de Marie au jour de sa glorieuse assomption.

6° Il présente la sainte Vierge comme la forme et le modèle de toutes les Eglises.

7° Il montre combien est relevée la dignité de Mère de Dieu.

8° Enfin il dit la joie des anges au jour de la mort et de l'assomption de Marie.

Les pensées développées dans ce sermon se confondent avec celles des deux premiers.

QUATRIÈME SERMON

1° Le saint orateur se reconnaît incapable de parler dignement de la bienheureuse Vierge Marie; mais la bonté de Dieu qui considère notre désir de bien faire plus que l'effet de nos efforts, l'encourage et le rassure.

2° Il dit la sainteté et la grandeur de Marie, fille d'Abraham, tige de la racine de Jessé, gloire de la famille de David, fille de Jérusalem, étoile de la mer, servante de Dieu, reine des nations et souveraine des rois, épouse du Seigneur, Mère du Christ, etc. Il s'étend sur tout ce que cette bienheureuse Mère a été et a fait pour Jésus, et admire son bonheur.

3° De toutes ces grandeurs, de tous ces mérites de Marie, S. Ildefonse conclut à la grandeur inconcevable de son triomphe et de sa gloire dans les cieux, et il invite les fidèles à unir leurs louanges à celles que les saints et les anges lui adressent en un jour.

CINQUIÈME SERMON

1° L'Evangile de ce jour nous rappelle l'hospitalité que Jésus reçut dans la maison de deux saintes femmes dont l'une est le type de la vie contemplative et l'autre celui de la vie active. A elles deux, elles représentent la bienheureuse Vierge Marie qui réunit, au degré le plus sublime, les perfections de ces deux genres de vie. L'apôtre S. Jean, dans son Evangile, parle peu de la vie active de Notre-Seigneur, mais il s'étend sur tout ce qui fait ressortir son caractère divin. C'est la divinité qu'il aime à contempler en lui; de même il convenait que la Mère de Dieu fût tout entière à la contemplation des grandeurs infinies de son Fils. Cependant cette contemplation ne l'absorbait pas de telle

sorte qu'elle oubliât les devoirs de la vie active. A peine le Fils de Dieu fut-il incarné dans son sein qu'elle se rendit auprès d'Elisabeth, et nous savons quels soins pleins de sollicitude maternelle elle donna à Jésus, pendant tout le cours de sa vie mortelle. Elle fut une Marthe parfaite et une Marie parfaite.

2° Pour revenir à sa contemplation, où était-elle lorsque l'Ange envoyé de Dieu vint la trouver? de quoi s'occupait-elle? Elle était dans la solitude de son humble cellule. Elle méditait, elle lisait les paroles des prophètes annonçant la venue du Messie, et multipliait ses instances auprès du Seigneur, pour qu'il envoyât enfin celui qu'il devait envoyer. Plus tard, lorsque le divin Enfant fut né et qu'il eut grandi, elle le regardait comme la sœur de Marthe le regarda, au jour où elle lui donna l'hospitalité ; elle écoutait sa divine parole ; elle recueillait tout et conservait tout dans son cœur. Elle savait que ce Fils qui lui était si cher était aussi le Fils de Dieu. En même temps qu'elle reconnaissait en lui la personne du Verbe divin, elle adorait le Père et le Saint-Esprit qui ne se séparent pas du Verbe, car ces trois adorables personnes ne sont qu'un seul et même Dieu. Et lorsque notre divin Sauveur eut commencé de prêcher l'Evangile, Marie ne se sépara pas de lui. Elle s'attachait à ses pas comme ses Apôtres eux-mêmes, et ne pouvait se lasser de le voir et de l'entendre. Si Marie sœur de Marthe, qui avait péché, goûta néanmoins tant de douceur dans la société de Jésus, que faut-il penser de celle qu'y trouva sa très sainte Mère ? Cette douceur se changea en amertume au temps de la passion et de la sépulture du Seigneur ; mais la consolation reparut lorsqu'il ressuscita. Et après l'Ascension, de quoi Marie pouvait-elle s'occuper sinon du souvenir des mystères de la vie de son Fils ? Pour lui faciliter cette vie de contemplation, Jésus avait chargé S. Jean de pourvoir à ses besoins, avec la sollicitude du meilleur des fils, et l'ange Gabriel assistait Jean dans l'accomplissement de ce devoir.

3° Enfin le jour se leva où Jésus voulut délivrer sa Mère des travaux de cette vie, et la faire entrer en possession de la gloire qu'il lui avait préparée dès l'origine. Qui redira la joie des anges, des patriarches, des prophètes, lorsqu'ils furent témoins de son Assomption glorieuse ? Et maintenant au ciel qui dira les transports des Apôtres, des évangélistes, des martyrs, des confesseurs, des vierges à la vue de leur reine, de celle dans le sein de qui le Fils de Dieu s'est incarné, pour leur procurer la gloire et le bonheur du ciel ? Le monde entier est dans la joie en ce grand jour de fête et, si je ne craignais d'aller trop loin dans ma pieuse témérité, je dirais qu'il y a quelque relâche dans les enfers, aux tourments des damnés, et qu'en ce jour, les démons n'osent pas torturer leurs malheureuses victimes. Célébrons donc

avec joie et avec dévotion l'assomption de Marie, et méritons ainsi qu'elle intercède pour nous, et qu'elle nous obtienne les bénédictions de son Fils.

SIXIÈME SERMON

1° S. Ildefonse fait ressortir le mérite de la glorieuse Vierge Marie, que Dieu élève aujourd'hui jusqu'au plus haut des cieux, en rappelant les diverses figures qui la représentèrent sous l'ancienne loi.

2° Il dit que Jésus-Christ l'avait laissée quelque temps après lui sur la terre, pour aller lui préparer à l'avance une demeure digne d'elle, dans son céleste royaume, et cette entrée triomphale du jour de l'Assomption. Il montre Marie s'élevant vers les cieux, et les anges s'écriant avec admiration : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une légère colonne de fumée d'aromates!* (Cant. III, 6). Le désert, c'est le siècle présent, et les anges s'étonnent que, de ce désert, puisse venir quelqu'un dont les mérites et les perfections, que figure la fumée de l'encens, surpassent tout ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait dans les cieux. Le ciel désirait ce trésor et l'enviait à la terre. L'Esprit saint appelait Marie et lui disait : *Venez, ma colombe, mon immaculée; venez, car déjà l'hiver est passé* (Cant. II, 10). *Venez du Liban, mon Epouse, venez* (Cant. IV, 8). Le Liban, par l'éclatante blancheur de la neige qui le couronne, rappelle la virginité de Marie; la colombe sa simplicité, sa douceur. Epouse de Dieu, elle a reçu en don la plénitude de toutes les grâces que les autres saints ne reçoivent qu'avec mesure [1].

3° Les paroles de Jésus-Christ : *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée*, ont été dites de la sœur de Marthe; mais c'est en Marie Mère du Sauveur qu'elles trouvent leur parfait accomplissement. Elle a choisi la meilleure part, lorsqu'elle fit vœu de garder la virginité pour être agréable au Seigneur; et le Seigneur ajouta à cette belle part que Marie avait choisie, un surcroît d'un prix inestimable, la maternité divine. Elle est à la fois la Vierge par excellence et la Mère de Dieu lui-même. Elle est bonne et elle est puissante. Prions-la, offrons-lui nos hommages. Qu'elle soit notre protectrice dans la prospérité; qu'elle éloigne de nous les maux; qu'elle nous inspire

1. Et hæc Virgo Sancta candidata erat virtutibus, et dealbata Spiritus Sancti muneribus, columbæ et lacteam servans simplicitatem, et virginitatis immaculatum candorem; atque ideo sola digna fuit, per quam et ex qua Dei Filius ad reconciliationem humani generis veniens, carnem assumeret. Unde et ei soli Angelica illa salutatio conveniens fuit : *Ave* Maria *gratia plena*. Cæteris enim electis ex parte gratia datur, huic vero Virgini tota se infudit plenitudo gratiæ. Quod considerans Propheta David, ait : *Descendit sicut pluvia in vellus* (Ps. LXXI. 6.). — *Apud* Combefis, tom. VII, p. 679.

le bien que nous devons faire; qu'elle nous obtienne enfin de la miséricorde de Jésus, la grâce de partager un jour son bonheur dans le ciel.

SEPTIÈME SERMON

1° Comment ne pas célébrer les louanges de Marie, au jour où son divin Époux l'appelle à partager toutes les gloires de sa royauté suprême? *Levez-vous*, lui dit-il, *hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez* (Cant. II, 10). Cette auguste Vierge est si sainte que l'Esprit saint a daigné venir habiter en elle : si belle que Dieu l'a choisie pour épouse, si chaste qu'elle a pu demeurer vierge après l'enfantement. Elle est le temple de Dieu, la fontaine scellée, la porte de Dieu fermée. La vertu du Très-Haut l'a protégée de son ombre, et le Christ, le Dieu tout-puissant des vertus, a voulu naître d'elle. Nourrissez de votre lait, ô Marie, votre créateur, le pain du ciel, la rançon du monde. Nourrissez celui qui vous a créée et rendue digne de devenir sa mère.

2° Que la virginité est donc précieuse et grande aux yeux de Dieu, lorsqu'elle lui est consacrée, pour qu'il l'aime au point de se faire le fils d'une vierge, en lui conservant l'intégrité de ce don précieux! Marie avait conçu par la foi, et elle a enfanté par la foi. Croyez seulement, lui dit l'Ange, et vous avez conçu; aimez et vous avez enfanté. Vous n'avez rien à craindre pour la vertu qui vous est si chère. *L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (Luc. I, 35). Marie a entendu les paroles de l'Ange, elle a cru; elle a conçu le Verbe de Dieu dans son âme avant de le concevoir dans son sein. Elle répond à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Le divin Époux entre aussitôt dans la demeure qui lui est préparée, demeure virginale toujours digne de lui. L'humble servante est la Mère de son Seigneur; la créature donne le jour à son créateur; la Vierge Mère enfante sur la terre celui qui en est le souverain maître. Une vierge conçoit, une vierge enfante, une vierge est féconde et elle est toujours vierge. Puisque Dieu voulait naître sur la terre, ne convenait-il pas qu'il naquît d'une telle mère? Et nous, prions-la humblement afin qu'elle nous recommande à son Fils qui est notre Seigneur et notre Dieu.

S. GERMAIN DE CONSTANTINOPLE. — 715

SERMON

SUR L'ASSOMPTION OU LE SOMMEIL DE LA SAINTE VIERGE

1° Lorsque le temps fut arrivé où N.-S. Jésus-Christ avait résolu d'appeler à lui sa très sainte Mère, il envoya un ange pour lui annoncer cet événement, afin qu'elle n'en fût pas surprise. L'ange parlant à Marie au nom du Seigneur lui dit : Le temps est arrivé pour vous de réjouir le ciel, comme vous avez réjoui la terre, par votre présence. Venez donc avec une allégresse entière; ne vous troublez pas à cause de ceux que vous laissez sur la terre : du haut du ciel vous veillerez sur eux et vous les protégerez.

2° Qu'il ne vous soit pas pénible non plus de quitter votre chair. Votre âme ne se sépare d'elle que pour la voir renaître à une vie immortelle et parfaite. Il faut que vous veniez où je suis, où vous trouverez la vie éternelle, le bonheur enfin, où vous me verrez face à face, avec mon Père et le Saint-Esprit. Je vous ai confié autrefois ma divinité; ne craignez pas de me confier votre corps et votre âme. Je garderai ce précieux dépôt et personne ne l'arrachera de mes mains.

3° Venez; hâtez-vous de venir vers votre Fils qui veut vous récompenser de tout ce que vous avez fait pour lui et de l'amour que vous avez réservé pour lui seul. J'ai voulu que vous fussiez une mère vierge; je veux que vous soyez une mère trouvant une joie infinie en son Fils. Je vous éléverai en gloire; le monde tout entier vous devra tout; vous serez la forteresse qui le gardera, l'arche qui sauvera ceux qui devront être sauvés, le soutien des faibles, la patronne des pécheurs, l'échelle pour arriver au ciel.

4° Venez et réjouissez-vous. Ouvrez le paradis fermé autrefois par Eve et par Adam. Entrez dans la joie de votre Fils; quittez la Jérusalem terrestre pour la Jérusalem céleste. Votre corps reposera quelques heures dans un monument préparé dans le jardin de Gethsémani, d'où je me suis levé pour marcher vers le Calvaire. Mais, lorsque de dignes honneurs lui auront été rendus, je le réunirai à votre âme. Mes apôtres seront là pour vous ensevelir, et ce qu'ils feront pour vous, considérez-le comme fait par moi-même.

5° La Mère de Dieu, heureuse de la nouvelle que l'ange lui apportait, fait préparer son humble demeure pour le grand événement qui va s'y accomplir. Elle annonce sa mort prochaine; ses parentes et ses voisines se rassemblent autour

d'elle; on allume des cierges; elle montre la palme merveilleuse que l'ange lui a apportée du ciel, symbole de sa victoire et de la vie incorruptible dans laquelle elle va entrer. Tout à coup un bruit violent se fait entendre et les apôtres, miraculeusement transportés des diverses parties du monde où ils prêchaient l'Evangile, se présentent dans la demeure de Marie. Ils lui rendent leurs hommages et apprennent d'elle pourquoi Dieu les a rassemblés. Ils s'affligent parce qu'ils seront privés de sa présence, mais ils se réjouissent, parce qu'elle va vers son Fils, et qu'elle ne sera plus au milieu d'une génération perverse et corrompue, indigne de la présence de la Mère de Dieu. Cependant ils pleurent amèrement et Marie les console. Elle leur rappelle qu'elle est leur mère, et leur demande de ne pas transformer en jour de deuil le jour de sa grande joie et de son grand triomphe.

6° Paul arrive à son tour. Les apôtres heureux de sa présence le font approcher de Marie qui le reçoit avec tendresse. Il se prosterne aux pieds de celle qui a porté Dieu dans son sein et la salue. Il n'a pas vu Jésus-Christ dans sa chair, mais il voit Marie, et il s'en réjouit presque autant.

7° Cependant Marie a dit un dernier adieu aux disciples de son Fils; elle s'étend sur son humble couche et elle remet son âme entre les mains de son divin Fils. Une pieuse contestation s'élève entre Pierre et Paul, à qui reviendra l'honneur de dire sur elle les dernières prières. Pierre veut céder cet honneur à Paul, mais Paul ne veut pas l'accepter : il revient de droit à celui qui est le chef des apôtres, le prince des pasteurs. Pierre prononce donc les dernières prières et les apôtres transportent le corps sacré avec solennité au tombeau qui lui avait été préparé. La nouvelle de la mort de Marie et de l'arrivée soudaine des apôtres, se répand dans toute la ville de Jérusalem. Une foule innombrable se joint au pieux cortège. On arrive au tombeau. Pierre et Paul y déposent le corps sacré. Mais à ce moment même ce précieux fardeau disparaît à leurs yeux. Jésus-Christ accompagné de ses anges est venu chercher la dépouille mortelle de celle qui lui avait donné le jour. Il l'avait réunie à son âme bienheureuse. Le tombeau était vide et Marie ressuscitée entrait dans le royaume des cieux.

O très sainte et très immaculée Vierge Marie, notre souveraine, pardonnez-nous notre témérité d'avoir osé dire vos louanges. Souvenez-vous des chrétiens vos serviteurs. Vous êtes leur espérance, écoutez leurs prières, et augmentez encore la confiance qu'ils ont mise en vous. Donnez la paix au monde, délivrez-nous des tentations et de tous les dangers; délivrez-nous surtout de la perte éternelle. A quel autre qu'à vous demanderions-nous un refuge? Vous avez les paroles de la vie éternelle.

S. ANDRÉ DE JÉRUSALEM. — 720

PREMIER SERMON

SUR LA MORT DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

1° Le saint orateur demande d'abord à ses auditeurs qu'ils l'aident par leurs prières à parler dignement du grand mystère dont il a à traiter. Il dit ensuite qu'il convenait que le Fils de Dieu lui-même, venu sur la terre pour nous racheter et nous délivrer de la tyrannie du démon, se soumît à la loi générale de la mort portée au commencement contre tout le genre humain. Il devait subir la mort corporelle, pour détruire en nous la mort spirituelle. Mortels par nature, nous avions été établis d'abord par grâce, dans un état d'immortalité. Jésus-Christ voulut mourir afin de nous rendre cette immortalité, mais après que nous-mêmes aurions passé par la mort. Notre mort devenait ainsi non plus une mort, mais un véritable sommeil. La bienheureuse Vierge Marie ne fut pas plus que son divin Fils, exempte de la loi générale imposée à tous les enfants d'Adam. Elle aussi mourut, ou plutôt elle ne fit que goûter la mort, mais ne demeura point enlacée dans ses liens.

2° S. André émet ensuite une opinion d'après laquelle toutes les âmes saintes, et par conséquent celle de la bienheureuse Vierge Marie, descendraient d'abord aux enfers au sortir de leurs corps, à l'exemple de l'âme de Jésus-Christ, pour voir les maux affreux que la grâce de Dieu leur a fait éviter. Il introduit ensuite Marie, racontant elle-même les principales circonstances de sa mort, de sa sépulture et décrivant les lieux où se sont accomplis ces faits admirables, mais il ne connaît pas les anciennes traditions recueillies par S. Méliton et que nous avons rapportées dans le troisième livre de la seconde partie de cet ouvrage. Il dit encore que Marie a quitté cette vie dans un âge très avancé, mais que les écrivains sacrés ayant gardé le silence sur ses dernières années, nous ne pouvons faire que des conjectures. Cependant un monument nous reste, un fragment de l'épître de S. Denis disciple de S. Paul, à S. Timothée, autre disciple du même apôtre. S. Denis dit comment il se trouva, avec tous les apôtres, et particulièrement avec S. Paul aux funérailles de la très sainte Vierge, et quels transports excita dans son âme un si merveilleux spectacle [1].

1. Quanquam hoc a nobis diligenter observatum est; ut quæ divinus idem præceptor aperta expositione distinxisset, ea nullo modo tractaremus, ad eamdem sententiæ, quæ ab eo proposita esset, inutili verborum repetitione explanationem. Nam etiam apud nos Numine afflatos Antistites nostros,

3° S. André de Jérusalem commente longuement le texte de S. Denis, puis il rend un dernier hommage à la glorieuse Vierge ressuscitée, dont il dit les beautés et les grandeurs.

DEUXIÈME SERMON

1° S. André constate que la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, fête si chère à tous les cœurs chrétiens, n'est célébrée que depuis peu d'années. Il est plus aisé d'énoncer le mystère qu'on y célèbre que de l'expliquer. Cependant si la prudence conseille de se taire, l'amour oblige à parler et il parlera à l'immense assemblée réunie pour cette solennité. Il s'unira à tous les anges et à tous les hommes, pour dire à Marie comme l'ange Gabriel : *Ave gratia plena.*

2° Aussi longtemps que la bienheureuse Vierge prolongea sa vie sur la terre, elle habita Jérusalem, et ce fut à Jérusalem que, se soumettant aux lois de la nature, elle rendit son âme à Dieu, remplissant le ciel et la terre de la gloire de son heureux trépas. Ce serait chose infinie de louer tout ce qu'il y a d'admirable en elle, depuis sa conception jusqu'au jour de sa mort. Laissons donc de côté sa naissance, son enfance, sa vie dans le temple, les grandeurs, les joies et les douleurs de sa divine maternité, et arrivons au jour de son triomphe définitif.

3° La reine des tribus, c'est-à-dire l'Eglise des fidèles, tressaille de joie en ce jour de fête et s'unit à Dieu, le roi des rois, pour glorifier Marie, la reine du ciel et de la terre. Car c'est à pareil jour que son corps terrestre fut introduit dans la gloire des cieux. Que désormais la mort ne soit plus regardée comme un mal. La malédiction qui pesait sur nous a perdu sa force. Personne ne pouvait échapper à ce décret porté dès le commencement: Dieu lui-même, revêtu de notre nature, s'y soumit; mais c'était pour détruire la malédiction qui y était attachée. Lorsque le moment fut venu pour Marie d'obéir aux lois de la nature, elle mourut, mais elle ressuscita pour entrer dans la gloire du ciel. Quel spectacle admirable que celui d'une femme pénétrant corporellement dans les cieux qu'elle surpasse par sa

cum et nos, ut scis, cum ipse, tum plures ex sanctis fratribus nostris, ad ejus corporis spectaculum quod vitale fuit, ac Deum suscepit convenissemus, aderat vero etiam Dei frater Jacobus, ac Petrus summus ac præstantissimus Theologorum vertex, placuissetque post spectaculum, ut omnes sacrorum Antistites, pro suis quisque viribus, infinitæ virtutis bonitatem divinæ imbecillitatis laudarent, post Theologos (Apostolos scilicet) sacros omnes alios præcones, ut te non fugit, superabat; totus videlicet excedens, totus extra se raptus, atque eorum quæ laudaret communione affectus ; ut ab omnibus audientibus ac cernentibus, tumque noscentibus, tum qui non noscent, numine correptus ac plane divinus laudator esse censeretur. S. Dionys. *apud Combefis.*

pureté immaculée; une vierge que son enfantement divin élève au-dessus des séraphins eux-mêmes; une mère qui a enfanté la vie, et qui sort d'une vie mortelle pour entrer dans une vie semblable à celle de son Fils!

4° De même que le sein de Marie fut exempt de toute corruption au temps de son enfantement, de même son tombeau ne connut rien de la corruption qu'amène la mort. Si Marie n'était pas ressuscitée, comment son corps sacré serait il demeuré inconnu et caché? Comment n'en serait-il resté aucune trace? Le sépulcre est connu, mais le corps sacré qui y fut déposé un moment n'est plus sur la terre; il est au ciel. Comment pourrait-il n'y être pas, lui qui fut le témoin et l'instrument des plus admirables mystères? O miracle! celle dont le sein a contenu le Dieu dont la grandeur est infinie, paie aujourd'hui la dette commune de la nature humaine. On ensevelit son corps sacré, on le place dans un tombeau et les apôtres président à ses funérailles solennelles : mais son triomphe au ciel, qui pourra le dire, si ce n'est Dieu lui-même?

TROISIÈME SERMON

1° Lorsque Marie fut sur le point de remettre son esprit entre les mains de son divin Fils, l'innombrable multitude des esprits célestes descendit sur la terre, et avec eux, les saintes âmes, avides d'assister à ce touchant spectacle. Il convenait que la reine du ciel et de la terre fût, au moment où elle quittait cette vie, accompagnée des louanges de tous les bienheureux. Le corps de Marie, ce corps qui avait servi de temple au Verbe de Dieu, reposait donc sur son humble couche. Les anges chantaient les grandeurs de la Mère de Dieu, les apôtres et les principaux disciples disaient à sa gloire ce que l'Esprit de Dieu leur inspirait; cantiques merveilleux, paroles divines qu'une langue humaine ne saurait répéter. Ils ne se lassaient pas de proclamer ce qu'elle était pour Dieu, ce qu'elle avait été pour les prophètes, ce qu'elle était pour nous [1].

1. Hic Dei ad nos fœderum terminus; hæc divinæ incomprehensionis occultæ abyssi manifestatio. Hic scopus ante sæcula excogitatus ; divinorum hæc oraculorum absolutio. Arcanum hoc ac supra quam ignotum præ æternæ providentiæ in humanum genus consilium. Hæ omnium Creatoris Dei, cum proprio figmento communionis, necessitudinisque primitiæ. Hæc divinæ conciliationis vera consistensque sponsio, eximia pulchritudo; divinæ statua cœlatura; scita atque elegans divini exemplaris imago; omnis contemplationis animique ascensus fulcimentum; sanctissimum creatoris omnium tabernaculum; inexhaustæ sapientiæ Dei capax crater; inviolabile vitæ penu; divinorum splendorum fons inexhaustus; inconcussum robur, quanto omnibus puritate superior, nullo libidinum dominatu, vique premebatur. Per hanc nobis obstricta salutis pignora; quodque adeo sic mirando ad nostrum usque modum processerit, ac commune debitum solve-

2° Marie ne craignit point la mort et ne fut pas troublée par son approche. Comment l'aurait-elle été? Mais pourquoi voulut-elle s'y soumettre, elle que les liens du péché n'avaient jamais touchée? Elle s'y soumit pour que nous-mêmes soyons exempts de cette crainte. La mort n'aurait-elle pas été vaincue également si Marie n'en avait pas accepté la loi? Oui sans doute, elle était vaincue déjà, puisque Jésus-Christ était mort, Jésus que Marie avait enfanté, pour détruire par son obéissance la mort introduite par la désobéissance. Mais Marie voulut ressembler à son Fils, et rassurer ses autres enfants.

3° Tous les prophètes avaient parlé d'elle. Moïse l'avait reconnue dans le buisson ardent. David annonçait qu'elle serait l'objet des plus ardents désirs. Salomon la voyait monter du désert vers le ciel. Isaïe annonçait sa maternité virginale. Ezéchiel voyait en elle la porte fermée par laquelle Dieu seul devait entrer. Daniel la reconnaissait dans la montagne d'où se détachait une pierre sans le secours d'aucune main d'homme. Elle était à leurs yeux la montagne de Sion où Dieu se plaît à habiter, le temple divin, la colonne et la nuée lumineuse; la terre virginale dont le second Adam a été formé.

4° A quelle terre, disaient les apôtres, à quel sépulcre confier votre dépouille mortelle, ô vous qui surpassez le ciel même par votre sainteté? Quels parfums seront dignes de servir à votre ensevelissement? Vous êtes toute belle et tout immaculée. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et dans toutes les générations; la terre entière est pleine de votre gloire. Le sépulcre ne peut pas vous garder : allez en paix, quittez la terre pour monter au ciel, allez au ciel intercéder pour nous.

5° Marie a quitté la terre; des tabernacles d'ici-bas elle est allée dans les tabernacles incorruptibles. Que les anges la glorifient, que toutes les créatures célèbrent ses louanges. Réjouis-toi, céleste Jérusalem. Et toi, Église de la terre en qui Dieu se complaît, réjouis-toi et célèbre la gloire de ta céleste reine. Et vous, ô Marie, implorez pour nous votre Fils et notre Seigneur.

S. JEAN DAMASCÈNE. — 760

PREMIER SERMON

SUR LE SOMMEIL ET L'ASSOMPTION DE LA MÈRE DE DIEU.

1° Si la mémoire des justes mérite d'être louée, si la mort des

rit, naturæ id proprium; quod autem quandiu illi vita superstes, non easdem atque nos nacta sit proprietates, id vero illius cum Deo propinquitati dandum. *Apud* Combefis, tom. VII, p. 692.

saints est précieuse devant le Seigneur, que dire de la mémoire et de la mort de Marie? Elle est la source d'où la justice et la sainteté ont découlé dans le monde entier. Elle est le tabernacle du Seigneur; elle est la cité de Dieu dont des choses glorieuses ont été dites. Qui donc pourrait dignement célébrer ses louanges? Mais elle accepte avec bonté ce que l'on fait pour elle, quelque peu que ce soit, pourvu qu'on le fasse de bon cœur. O Verbe de Dieu, mettez vous-même des paroles sur mes lèvres pour dire les grandeurs de votre Mère.

2° De toute éternité Dieu prédestina Marie à la sublime dignité de Mère de Dieu. Il lui prépara les dons et les faveurs en rapport avec sa destinée. Les prophètes l'annoncèrent, le Saint-Esprit la prévint de sa grâce, le Fils de Dieu vint demeurer dans son sein et s'y revêtir de notre humanité. Par elle, il devint homme parfait sans cesser d'être Dieu parfait, sans confusion des deux natures dans l'unité de la personne. Désormais il est tout à la fois créé et incréé, mortel et immortel, visible et invisible, borné et infini. Il a une volonté humaine et une volonté divine; il agit en homme et il agit en Dieu; il a sa liberté humaine et sa liberté divine. Tout ce que Dieu avait donné au premier Adam en le créant, il le possède plus parfaitement que lui. Il peut donc être et il est réellement le médiateur entre Dieu et l'homme. C'est lui qui nous réconcilie avec son Père céleste, qui nous rend la lumière, qui nous relève de nos ruines, et nous élève à la dignité d'enfants de Dieu [1].

1. Hanc et Pater prædestinavit, et Prophetæ per Spiritum Sanctum prædixerunt. Spiritus autem vis sanctificans, superveniens purgavit et sanctificavit, velutque prærigavit. Ac tum tu Patris terminus et ratio, citra ullam comprehensionem, in ea demoratus es, ut extremam naturæ nostræ vilitatem ad infinitum incomprehensæ tuæ divinitatis magnitudinem revocares : cujus primitias ex purissimis et illibatis ac prorsus immaculatis sanctæ Virginis sanguinibus suscipiens, carnem animatam anima rationali et intellectuali tibi ipse condidisti, eique in teipso ut subsisteret tribuisti; atque ita homo effectus es, ut tamen perfectus Deus, ejusdemque cum Patre tuo substantiæ esse minime desieris; verum pro summa bonitate tua imbecillitatem nostram assumpseris ex eaque Christus unus prodieris, unus Filius, idem ipse Deus et homo, simulque ipse Deus, et totus homo; una nimirum persona ex duabus perfectis naturis, hoc est Deitate et humanitate (atque in duabus perfectis naturis, hoc est in Deitate et humanitate) non Deus nudus, nec purus homo, verum unus Dei Filius, ac Deus carne indutus : Deus idem ac simul homo, non confusionem subiens, nec divisionem perpessus; duarum disparis substantiæ naturarum in una persona sine ulla confusione ac divisione conjunctarum naturales proprietates in teipso ferens; hoc est creatum et increatum, mortale et immortale, visibile et invisibile, circumcriptum et circumscriptionis expers, divinam item voluntatem, et humanam voluntatem, divinam actionem atque humanam idem actionem; duos quoque arbitrii facultates, divinam videlicet et humanam; divina item miracula et humanas affectiones; naturales tamen minimeque reprehendendas. Quippe totum illum primum Adamum, ut erat antequam a mandato recessisset, illum inquam a peccato purum et liberum, per vis-

3° Tant de biens qui nous sont venus par Marie ne méritent-ils pas que nous rendions à cette auguste Vierge les plus grands honneurs? Bienheureux ceux qui comprennent la grandeur des biens qui leur ont été faits, et la grandeur des mystères accomplis en Marie. Quel triomphe les anges, les apôtres et les saints préparent en ce jour à celle dont le Verbe de Dieu a daigné devenir le Fils ! Il a ordonné dans sa loi que les enfants honorent leur père et leur mère : il accomplit lui-même cette loi qu'il a portée et il l'accomplit en Dieu.

4° Après cet éloge de Marie, S. Jean Damascène fait en abrégé l'histoire de la très sainte Vierge, depuis sa bienheureuse conception jusqu'au jour de sa mort. Il montre la différence entre cette mort remplie de tant de douceur et de consolation, et la mort du commun des hommes. Il dit l'empressement des anges auprès de Marie, à ses derniers moments, et les honneurs qu'ils lui rendent de concert avec les apôtres, au moment de mettre son corps sacré dans le sépulcre. Il dit enfin la gloire qui accompagne l'entrée de Marie dans le ciel, et termine en invoquant pieusement cette auguste reine, afin qu'elle intercède pour nous auprès de Jésus-Christ son Fils et notre Seigneur.

DEUXIÈME SERMON

Dans un second sermon sur l'Assomption de la très sainte Vierge, S. Jean Damascène traite les points suivants :

1° Il dit la solennité de la fête qu'on célèbre et en expose le mystère.

2° Il compare Marie au ciel.

3° Il déclare que Marie est montée au ciel en corps et en âme.

4° Il montre combien sa mort fut précieuse.

5° Il dit que d'innombrables miracles accompagnèrent sa mort et les services suprêmes qui lui furent rendus.

6° Il fait connaître ceux en la présence de qui elle rendit son âme à Dieu.

7° Il rapporte les éloges que prononcèrent en son honneur les apôtres et les autres personnes présentes.

8° Il met sur les lèvres de Marie une dernière prière adressée à son Fils.

cera misericordiæ tuæ, Domine, suscepisti; corpus videlicet, animam, mentem, ac naturales harum rerum proprietates; ut mihi toti salutem afferres. (Nam revera quod minime assumptum est, hinc ne medicina quidem allata est.) Atque ita Dei et hominum mediator factus, inimicitias solvisti, eosque qui a Patre tuo defecerant, ad eum adduxisti, etc. *Apud* Combefis, tom. VII, p. 702.

9° Il dépeint la dévotion des assistants envers le corps sacré de la Mère de Dieu.

10° Il fait l'histoire du convoi funèbre et des circonstances qui l'accompagnèrent.

11° Il atteste la vérité de l'Assomption.

12° Il rappelle brièvement les bienfaits que nous devons à Marie.

13° Il glorifie Marie dans son Assomption.

14° Il parle au sépulcre de Marie, et lui prête une réponse.

15° Il nous presse d'éviter le vice et de pratiquer la vertu avec amour, pour devenir dignes de Marie.

16° Il recommande surtout la pureté.

S. PIERRE DAMIEN. — 1072

1° Le saint orateur demande à Marie qu'elle daigne guider elle-même sa langue pour qu'il ne parle pas d'une manière trop insuffisante d'un si grand mystère. Il fut sublime en effet et au-dessus de tout langage humain, celui qui s'accomplit au jour de l'Assomption, lorsque Marie s'éleva dans les cieux jusqu'auprès du trône de Dieu le Père, et que les anges contemplèrent avec admiration la beauté et la gloire de leur reine.

2° L'Assomption de Marie diffère de celle de Jésus en ce que le Fils de Dieu s'éleva dans les cieux par sa propre puissance. Il était Dieu, souverain Seigneur de toutes choses; les anges qui l'accompagnaient formaient son cortège triomphal, mais il n'avait pas besoin de leur aide; c'était lui qui les soutenait. Marie au contraire ne monte pas au ciel par sa propre puissance, mais par celle de Jésus. La gloire de son triomphe ressemble à celle de son Fils, mais les anges ne l'accompagnent pas seulement, ils la transportent jusqu'au trône céleste qui lui est préparé à la droite de son Fils. Le Psalmiste (Ps. XXIII, 8 et seqq.) contemple l'Ascension du Sauveur et s'écrie : « Qui » est ce roi de gloire? » *Quis est iste rex gloriæ?* et il répond : *C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats.* Dans le Cantique des cantiques, les anges, à la vue de Marie montant au ciel, disent aussi : *Quæ est ista?* « Quelle est » celle-ci qui s'avance comme une aurore qui se lève, belle » comme la lune, unique comme le soleil, terrible comme une » armée rangée en bataille? » Quelle grâce, quelle douceur et cependant quelle force [1]. C'est au jour de la Nativité de Marie que les Anges prononcent ces premières paroles.

1. Attende autem diligentiam et consequentiam Scripturarum. Spiritus enim sanctus in cujus fabrica tam veteris quam novi Testamenti fuit compositio fabricata, Ascensionem Filii et Matris Assumptionem simili stylo

Marie avance en âge et croît en grâce devant Dieu et devant ses anges, alors les esprits bienheureux s'écrient avec une admiration nouvelle : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une colonne de fumée d'aromates, d'encens et de toutes sortes de poudres de parfums?* (Cant. III 6.) Chacun de ces mots est plein de mystère et révèle les vertus et les mérites de l'auguste Vierge.

Enfin Marie monte au ciel et c'est alors que les anges font entendre leur troisième exclamation : *Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé* (Cant. VIII, 5)? C'est la reine dont il est écrit : *Les jeunes filles l'ont vue et l'ont proclamée la plus heureuse, et les reines l'ont louée.* Elle s'élève du désert de ce monde jusqu'aux sublimes hauteurs du trône de la divinité. Elle est comblée de délices, parce que, si plusieurs ont amassé des richesses, elle les a surpassées tou-

perambulans ter interrogat : Quis est iste? Et tertio repetit : Quæ est ista? Primum de Filio, postea de Matre videamus. In spiritu fortitudinis Salvator ad inferos descendens, *Contrivit portas æreas et vectes ferreos confregit* (Ps. CV, 16) et gehennalis ollæ dissipatis fragminibus, totum illud infelix habitaculum ruinosa commissione succussit. Conclamantibus Angelis : *Attollite portas principes vestras* : illi qui superbiæ lapsu irremediabili corruerunt, ignoratione dedignativa retorquent : *Quis est iste rex gloriæ.* Hic est ille insipiens qui dixit in corde suo : Non est Deus (Psal. XIII, 1). Et : Nescio Dominum et Israël non dimittam (*Exod.* V, 2.). Angeli pacis confidenter ingeminant : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio* : *fortis* ad vestram fortitudinem infirmandam; *potens* ad vestram potentiam vacuandam; *in prælio* illo utique singulari quo potestates aereas singulariter debellavit. Resurgens ab inferis et solemnis victoriæ vexilla reportans, hominem unitum sibi, quem nunquam dimisit ressuscitavit et triumphatrici palma cœlis invectus, Patri ovem centesimam, quam perdiderat repræsentans audivit ab Angelis : *Quis est iste rex gloriæ.* Sed et eisdem conclamantibus : *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ*, cœlorum insonuere palatia, et tota supercœlestis domus profusioribus gaudiis inundavit. *Vere Dominus Virtutum*, in resurrectione virtutem faciens quam ante non fecerat redimens servum, et pro servo filium efficiens. Clarissima autem Ascensionis die, quando videntibus Discipulis est elevatus in cœlum summum illud, reverendumque collegium venit obviam Redemptori, et omnis illa, tam assistentium, quam ministrantium Angelorum auctoritas, cucurrit ad Filium, et ascendentem demirans ait : *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra?* (*Isa.* LXIII, 1)? Videntes enim eum sanguinis ruboris unda perfusum, mirantur ejus patientiam, et sævitiam Judæorum, qui non sunt veriti Filium Dei Crucis ignominia condemnare : *Gradiens in multitudine fortitudinis suæ* (*Ibid.* Non solum in fortitudine, sed in multitudine fortitudinis; quia nulla fortitudo fortior fuit, quam redimere servum et in divinitatis dextera perpetuo collocare.

Hæ sunt illæ voces, quæ descendentem ad inferos, ab inferis resurgentem, ascendentem ad cœlos multiformi præconio prosequuntur. Sed jam vertendus est stylus ad Sanctam sanctarum, et illorum verborum enodenda proprietas quæ virgini Mariæ sunt specialiter dedicata. Sed uti superliminarem titulum in fronte dicamus breviter, quia prima interrogatio convenit ejus Nativitati, secunda ejus conversationi, tertia Assumptioni, etc. *Apud* Combefis, tom. VII, p. 719.

tes. Et de quelles joies sa maternité divine ne fut-elle pas la source pour elle? Elle est appuyée sur son bien-aimé, le roi des vertus, celui en qui le Père a mis toutes ses complaisances. O sublime dignité, ô gloire incompréhensible de la Vierge Marie!

S. ANSELME. — 1109

Le saint docteur explique le rapport entre l'Evangile du jour et la fête de l'Assomption.

1° Le *castellum*, ou lieu fortifié dans lequel entre Jésus, n'est autre que la bienheureuse Vierge Marie. Le mur d'enceinte est sa virginité; la tour est son humilité. Le mur d'enceinte et la tour se protègent mutuellement. Jamais en effet l'humble Vierge ne connut ni la virginité orgueilleuse, ni l'humilité entachée de quelque souillure. La porte par laquelle Jésus entra dans ce fort, fut la loi de Marie.

2° Marthe et Marie Madeleine représentent la vie active et la vie contemplative admirablement rassemblées en Marie, d'où il suit que les points de contact sont nombreux entre ces deux pieuses sœurs et la Mère de Jésus.

S. BERNARD. — 1153

PREMIER SERMON

Quelle joie pour les habitants du ciel, lorsque Marie fit son entrée solennelle dans le royaume de son Fils! Mais il semble que plus les saints et les anges se réjouissent, plus nous devons nous affliger, nous qui sommes ainsi privés de sa présence. Cependant si nous sommes des citoyens du ciel, même dans notre exil, sur les bords du fleuve de Babylone, nous devons nous unir un peu à ces joies qui seront les nôtres un jour. Marie n'est-elle pas montée au ciel pour nous y attirer après elle, pour y plaider notre cause [1]?

1. Virgo hodie gloriosa cœlos ascendens, supernorum gaudia civium copiosis sine dubio cumulavit augmentis. Hæc est enim cujus salutationis vox et ipsos exultare facit in gaudio, quos materna adhuc viscera claudunt. Quod si parvuli necdum nati anima liquefacta est ut Maria locuta est : quid putamus quænam illa fuerit, cœlestium exultatio, cum et vocem audire et videre faciem, et beata ejus frui præsentia meruerunt? Nobis vero, charissimi, quæ in ejus Assumptione solemnitatis occasio, quæ causa lætitiæ, quæ materia gaudiorum? Mariæ præsentia totus illustratur orbis ; adeo ut et ipsa jam cœlestis patria clarius rutilet virgineæ lampadis irradiatia fulgore. Merito proinde resonat in excelsis gratiarum actio et vox laudis; sed plaudendum magis esse videtur. Quantum enim de ejus præsentia cœlum exultat, numquid non consequens est, ut tantum lugeat hic noster inferior mundus, ejus absentiam? Cesset tamen querela nostra quia nec nobis hic est

2° Aujourd'hui s'établit entre le ciel et la terre un merveilleux commerce. C'est du ciel que descend tout don parfait; cependant aujourd'hui monte de la terre vers le ciel la reine du ciel, la Mère du Fils de Dieu, et c'est par elle que nous viendront tous les biens; car elle est miséricordieuse comme son Fils, et elle est toute-puissante auprès de lui.

3° Mais ce qui doit nous toucher, c'est moins l'avantage qui nous revient de l'Assomption de Marie que la gloire de cette auguste mère. Si nous l'aimons, réjouissons-nous de ce qu'elle va vers son Fils. Il lui rend aujourd'hui l'hospitalité qu'elle lui avait donnée lorsqu'il vint en ce monde Il n'y avait pas de demeure plus digne de lui que le sein de Marie sur la terre, il n'y aura pas au ciel de trône royal plus sublime que celui qu'il a préparé pour sa Mère.

4° Quelle entrée triomphale que celle de Marie dans le ciel! Toute l'armée des anges et des saints vient à sa rencontre et forme son royal cortège. Son divin Fils la reçoit avec une joie infinie et lui témoigne tout son amour filial. Autant elle a surpassé toutes les créatures en grâce sur la terre, autant elle les surpasse en gloire dans le ciel. Unissons-nous aux anges pour célébrer ses grandeurs.

DEUXIÈME SERMON

1° Le royaume du ciel est bien vaste, puisque le monde n'est aux yeux de Jésus venant de ce royaume, que comme un simple village. A moins qu'il ne faille entendre par le *castellum* où il entre, la forteresse où habite le démon prince de ce monde. Qu'il est beau! qu'il est désirable le royaume de notre Dieu!

2° L'Evangile nous dit qu'une femme nommée Marthe reçut Jésus dans sa maison. Marie l'avait d'abord reçu dans son sein. Heureuse femme! heureuse mère qui a mérité de recevoir ainsi le Fils de Dieu! Sa maison était pure, son sein était immaculé, car l'ange la salue *pleine de grâce*. Plaise à Dieu que nos cœurs soient autant de maisons pures aussi, et remplies du parfum de toutes les grâces, pour être dignes de recevoir Jésus!

3° Notre corps est semblable à un fort que notre âme est chargée de garder et de défendre. Est-ce un fort bien gardé

manens civitas; sed eam inquirimus, ad quam hodie Maria benedicta pervenit. In qua si conscripti cives sumus, dignum profecto est etiam in exilio, etiam super flumina Babylonis ejus nos recordari, ejus communicare gaudiis, ejus participare lætitiam, maximeque eam quæ tam copioso impetu lætificat hodie civitatem Dei, ut sentiamus et ipsi stillicidia stillantia super terram. Præcessit nos regina nostra; præcessit, et tam gloriose suscepta est, ut fiducialiter sequantur servuli clamantes : Trahe nos post te ; in odore unguentorum tuorum curremus. Advocatam præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam Judicis Mater et mater misericordiæ suppliciter et efficaciter salutis nostræ negotia pertractabit. S. Bern. serm. 1 *in Assumpt.*

que ce corps dont tous les membres sont en relation avec l'ennemi, et ne respirent que la trahison? Veillons sur tous nos sens, réduisons nos membres, en servitude pour qu'ils ne nous perdent pas et ne nous livrent pas à l'ennemi.

4° Le démon régnait dans ce fort qui est le monde; il règne dans le cœur du pécheur, et il y règne pour tourmenter en ce monde et en l'autre, ses victimes. Jésus-Christ est entré dans le monde et a brisé les chaînes rivées par le démon. Il entre dans l'âme du pécheur et la délivre aussi. Mais il faut tout faire pour qu'il ne s'éloigne pas; il faut multiplier les instances; il faut purifier et orner la maison intérieurement. Jésus-Christ n'habite pas dans des sépulcres blanchis extérieurement mais pleins de pourriture.

5° La maison blanchie extérieurement, mais intérieurement vide ou remplie de souillures, c'est l'homme qui s'est confessé, qui a renoncé aux habitudes extérieures de péchés, qui accomplit les commandements sans que le cœur y soit pour rien, qui évite certaines fautes légères dont il rougirait devant le monde et qui commet en secret les fautes les plus graves. Mais la moindre occasion peut révéler au dehors la corruption intérieure. Portons la cognée à la racine de l'arbre; purifions l'intérieur d'abord; le reste ne servirait que de peu.

6° Marthe qui reçoit Jésus a une sœur nommée Marie. Marthe représente la vie active; Marie la vie contemplative : ce sont deux sœurs. Mais la vie de pénitence et de purification, qui la représentera dans cette maison? Lazare sans doute, revenu à la vie après être resté, pendant quatre jours, en proie à la mort et à la corruption du tombeau. Ainsi, pour que Jésus entre dans une maison, il faut que la pénitence la purifie, que Marthe l'orne, et que Marie fasse accueil à l'hôte divin. S'il n'est pas question de Lazare dans cet Evangile, c'est qu'il devait être appliqué à la bienheureuse Vierge Marie, et qu'il ne peut s'agir de pénitence lorsqu'on parle d'elle.

7° L'activité de Marthe et la contemplation, ou le repos actif de Marie, se trouvent réunis en la très glorieuse Vierge. Elle était la vierge prudente par excellence. Elle veillait à ce que jamais sa lampe ne manquât d'huile. Elle était la femme forte qui a écrasé la tête du serpent, et aujourd'hui les anges, s'écrient en la voyant s'élever vers le ciel : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore se levant, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille* (Cant. vi, 8)?

TROISIÈME SERMON

1° D'où vient que l'une des deux sœurs seulement reçoit le Seigneur, d'après l'Evangile, et que ce soit la moins parfaite?

car Jésus-Christ a dit lui-même que Marie avait choisi la meilleure part : sans doute parce que Marthe était l'aînée et que la vie active doit précéder la vie contemplative : c'est par elle que l'on entre dans la voie du salut. Marthe reçoit Jésus-Christ sur la terre; Marie ne pense qu'à être reçue par lui dans le ciel. L'une reçoit Jésus dans la chair, l'autre le reçoit dans sa parole par laquelle il pénètre en son cœur.

2° Heureuses les maisons religieuses où Marthe se plaint de Marie et demande à être aidée par elle, où la vie contemplative est tellement en honneur, que ceux qui ne peuvent s'y livrer entièrement envient le bonheur des autres, et souhaitent d'être soulagés dans les occupations de Marthe, pour donner plus de temps à celles de Marie! Marie a toujours raison auprès de Jésus. Marthe réclame son aide, les pharisiens se scandalisent de la voir près du Sauveur, les disciples murmurent de sa sainte prodigalité : partout Jésus prend sa défense.

3° Cependant il ne faut pas mépriser l'occupation de Marthe. Notre-Seigneur a dit : *Celui qui m'aura servi, mon Père l'honorera* (Joan. xii, 26). Il a dit encore : *Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit votre serviteur* (Math. xx, 26). La vie contemplative et la vie active sont bonnes toutes les deux, mais l'état de vie vraiment parfait est celui qui les rassemble l'une et l'autre. Il faut y ajouter la vie pénitente, car la maison où était entré Jésus, était aussi la maison de Lazare. Mais que la vie de Marthe, ne porte pas l'activité jusqu'au trouble et à l'oubli de la contemplation de Marie, ou de la pénitence de Lazare. Que Marie à son tour goûte en paix, avec simplicité et humilité, combien le Seigneur est doux; qu'elle écoute sa voix, qu'elle marche à sa lumière et qu'elle prenne garde de se heurter contre la pierre.

QUATRIÈME SERMON

1° Ce que N.-S. Jésus-Christ a daigné faire visiblement une fois et en un seul lieu, pendant sa vie mortelle, il le fait maintenant invisiblement à chaque instant, et partout où se trouve un cœur disposé à le recevoir. Le cœur de l'homme, voilà le village ou le fort dans lequel il se plaît à être reçu. Avant que Jésus-Christ pénètre dans un cœur ou que ce cœur se rende à lui, c'est une forteresse dont l'obstination est le mur, comparable au mur de l'antique Babylone; les provisions que contient ce fort, ne sont autres que les voluptés charnelles, et la vanité du siècle. La dureté du cœur et la sagesse de la chair sont ses armes. Mais lorsque Jésus-Christ vient visiter ce fort, lorsqu'il y pénètre, il le détruit de fond en comble et il en élève un autre. A la cupidité il substitue le bon désir; la continence est le mur du nouvel édifice; la patience solidement fondée sur la foi sert

d'ouvrage avancé; la tour s'élève par l'amour du prochain jusqu'à celui de Dieu; les provisions sont les fruits de l'Esprit saint; les armes sont celles de la justice décrites par l'Apôtre.

2° Dans ce fort habitent deux sœurs, Marthe et Marie, l'opération et l'intelligence. A l'opération, Jésus donne la puissance d'agir, sans laquelle elle n'existerait pas ; à l'intelligence, il confère la sagesse. Lorsqu'il arrive dans la maison, c'est Marthe qui le reçoit, qui parle, qui sert ; Marie ne vient qu'après, se tenir à ses pieds pour écouter sa parole, parce que la contemplation ne vient qu'après l'action.

3° Marthe se plaint à Jésus de n'être pas aidée par Marie ; mais nous ne voyons pas que Marie ait jamais voulu se mêler aux occupations de Marthe ; elle aurait craint de perdre quelque chose de la douceur de sa contemplation ; elle redoute tout ce qui pourrait troubler sa paix. Or trois causes peuvent mettre obstacle à la contemplation ; ce sont les ténèbres des péchés, leur souvenir et la sollicitude des affaires de ce monde. L'âme affectée par l'une de ces causes ne perçoit plus la divine lumière qui est Dieu se manifestant intérieurement à elle. Si donc vous voulez vous livrer à la contemplation avec Marie, appliquez à ces trois maux un triple remède : la confession, la prière et la tranquillité d'âme.

4° Pour que nos œuvres soient agréables à Dieu, il faut qu'elles soient faites dans l'unité, car Jésus dit à Marthe : *L'unité est nécessaire*. Les méchants s'unissent pour faire le mal et pour résister au bien. Cette *unité* ou cette *union* est diabolique. Pour les bons il y a une double unité, une double union, celle qui justifie et celle qui glorifie. La première doit exister avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même.

5° Trois obstacles s'opposent à la paix et l'unité que nous devons posséder avec nous-même, la présomption, la pusillanimité, la légèreté. Les uns comptent trop sur eux-mêmes ; d'autres se défient trop de leurs propres forces aidées du secours de Dieu ; d'autres changent trop aisément de but et de résolution. Le remède au premier mal est la réflexion sur notre fragilité ; celui au second est la confiance dans le secours divin ; celui au troisième, la docilité à suivre les conseils d'un sage directeur.

6° Il y a deux obstacles à l'union avec le prochain : l'obstination et le soupçon. L'obstination ne nous permet pas de faire les concessions qui gagneraient le cœur du prochain. Le soupçon ne nous laisse pas croire que nous soyons aimés de lui. Ainsi n'aimant pas et ne nous croyant pas aimés, nous sommes divisés. La charité qui ne recherche pas ses propres avantages, et qui croit le bien est le remède à ces deux maux.

CINQUIÈME SERMON

Signum magnum apparuit in cœlo. (Apoc. XII, 1.)

1° Un homme et une femme, Adam et Eve nous ont causé de bien grands maux, mais un autre homme, Jésus, une autre femme Marie, ont réparé ces maux et nous ont procuré de plus grands biens. Eve avait été pour nous une cruelle médiatrice. Marie est la mère de miséricorde, toute-puissante auprès de Dieu; elle est notre médiatrice, et sa douceur permet à tous d'approcher d'elle sans crainte.

2° La femme revêtue du soleil, ce grand signe que Jean vit dans le ciel, est l'Église du temps présent si l'on veut ; mais c'est aussi Marie. Semblable au soleil qui se lève sur les bons et sur les méchants, elle est prête à faire du bien à tous; elle ne discute pas les mérites passés, elle vient généreusement en aide à tous les besoins. Les mérites et les grandeurs des anges et des saints disparaissent devant elle ; ils sont comme la lune en présence du soleil ; ils sont à peine l'escabeau de ses pieds [1]. La lune est l'image des choses présentes qui changent sans cesse et qui peuvent avoir un certain éclat, mais ne réchauffent pas le cœur. Marie au contraire est un soleil dont l'admirable lumière demeure toujours la même, et qui répand partout la chaleur et la vie.

3° Le vêtement de Marie brillant comme le soleil, est d'une blancheur plus pure que celle de la neige. Sa présence dissipe les ténèbres. L'hérésie ne peut lui résister. Valentin, Helvidius, Nestorius et tous les autres représentants du dragon infernal sur la terre, ont été vaincus par Marie. Attachons-nous donc à elle et ne la laissons pas aller qu'elle ne nous ait bénis. La lune sous les pieds de Marie représente encore l'Église, que la lumière qu'elle répand éclaire et protège contre les ténèbres infernales.

4° L'Apôtre a dit : *Induimini Dominum Jesum Christum* : *revêtez-vous de Jésus-Christ* (Rom. XIII, 14). Jésus-Christ est le vé-

1. Putasne ipsa est sole amicta mulier? Esto siquidem ut de præsenti Ecclesia intelligendum prophetice visionis series ipsa demonstret, sed id plane non inconvenienter Mariæ videtur attribuendum. Nimirum ea est quæ velut alterum Solem induit sibi. Quemadmodum enim ille super bonos et malos indifferenter oritur, sic ipsa quoque præterita non discutit merita; sed omnibus sese exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitates amplissimo quodam miseratur affectu. Nam et defectus omnis sub ea, et quicquid fragilitatis seu corruptionis est, excellentissima quadam sublimitate præ cæteris omnibus excedit et supergreditur creaturis, ut merito sub pedibus ejus luna esse dicatur. Alioquin nihil magnum dixisse videbitur, ut sit luna sub pedibus ejus, quam super omnes Angelorum Choros, super Cherubim quoque et Seraphim exaltatam, nefas est dubitare. S. Bernard. serm. in *Signum magnum.*

ritable soleil dont Marie est revêtue, selon cette parole de l'Apôtre. Il demeure en elle et elle demeure en lui. Elle lui a donné le vêtement de sa chair et il lui donne celui de sa gloire et de sa Majesté.

5° Sur sa tête douze étoiles forment sa couronne. Cette couronne lui procure moins de splendeur qu'elle n'en reçoit d'elle. Quel éclat ajouteraient douze étoiles à la magnificence de celle que le soleil revêt ? Mais ces étoiles sont l'image des prérogatives et des grâces extraordinaires dont Marie fut couronnée, et qui l'élèvent au-dessus de toute autre créature, prérogatives et grâces qui ont précédé, accompagné et suivi le grand mystère de l'incarnation du Verbe de Dieu dans son sein.

6° Nous ne pouvons prétendre aux privilèges extraordinaires accordés à Marie, mais il nous est possible d'imiter plusieurs de ses vertus, sa modestie virginale, sa prudence et sa retenue dans ses paroles, son humilité, son amour du silence, sa douceur. Ce sont autant de vertus chrétiennes par excellence, et Marie en est pour nous un admirable modèle. Son humilité n'enlevait rien à la force de son caractère et à sa grandeur d'âme ; témoin sa conduite pendant la passion de son Fils. Quel martyre que celui de Marie au pied de la croix ! mais quel courage et quelle charité pour les hommes !

S. AMÉDÉE DE LAUSANNE. — 1154

1° Le saint orateur se demande comment il se fait que Jésus-Christ, en montant au ciel, n'a pas emmené avec lui sa divine Mère. Rien ne s'opposait à son entrée dans la céleste patrie. La pureté d'Enoch et la charité d'Elie n'étaient rien comparées à celles de Marie. Elle était pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes ; elle avait enduré, au temps de la passion du Sauveur, le plus douloureux des martyres. Pourquoi la laisser sur la terre et lui imposer des années de séparation ?

2° Jésus voulut qu'il en fût ainsi et que Marie l'acceptât pour le bien des disciples. Ils avaient besoin d'être instruits par ses paroles et ses exemples, d'être encouragés, consolés et soutenus par elle. Heureuse la génération qui jouit de la présence visible de Marie ! La parole d'Eve avait procuré la mort à tous ses descendants ; celle de Marie donne la vie à ceux qui l'écoutent. Qui donc, entre ceux qui croyaient en Jésus, n'aurait pas couru avec joie jusqu'aux extrémités de la terre, pour voir la Mère du Sauveur ? Et qui donc se serait éloigné sans avoir trouvé auprès d'elle secours et consolation ?

3° Ce fut aussi pour son propre avantage que Marie demeura sur la terre plusieurs années après l'Ascension : chaque jour

ajoutait à son amour pour Dieu, chaque jour ajoutait à ses mérites et, par conséquent, à son bonheur et à sa gloire. O vous qui trouvez quelquefois trop long votre exil sur la terre, pensez aux années que Marie y passa après l'Ascension de Jésus.

4° La glorieuse Mère de Dieu mourut, si l'on peut appeler mort son passage à la véritable vie. Et avant de remettre son âme entre les mains de Dieu, elle vit de ses yeux son divin Fils qui venait la chercher pour épargner toute peine à son âme, au moment où elle quitterait son corps sacré, témoin et instrument des mystères les plus sublimes. Les anges étaient là, prêts à la transporter au ciel et à lui faire une escorte triomphale.

5° Jésus dit à Marie : *Vous êtes toute belle, ô ma Mère, et il n'y a pas de tache en vous. Levez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon immaculée, et venez. L'hiver de mon absence est passé ; la pluie de vos larmes a cessé ; le soleil de justice brille de nouveau pour vous et les fleurs se sont épanouies. Votre voix, ô tourterelle, a été entendue ; le moment de votre assomption est venu.*

6° Marie s'élève vers les cieux avec son divin Fils. Les anges font entendre leurs plus joyeux cantiques et tout le ciel est dans l'allégresse. Alors sont accomplies ces paroles de David au Seigneur : *La reine s'est tenue debout à votre droite, dans un vêtement d'or, couverte d'ornements variés* (Ps. XLIV, 10). Marie elle-même glorifiait son Fils et lui disait : *Vous avez soutenu ma main droite ; selon votre volonté vous m'avez dirigée et vous m'avez reçue avec gloire* (Ps. LXXII, 24). Elle disait encore : *Il est à ma droite afin que je ne sois pas ébranlée. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui et ma langue a tressailli, et même ma chair reposera dans l'espérance* (Ps. XV, 8).

7° Marie est donc au ciel en corps et en âme, car il n'est pas permis de mettre en doute sa glorieuse résurrection. Du ciel elle veille sur nous avec une inénarrable tendresse. Elle écoute nos prières : elle est toute-puissante pour les faire agréer à son Fils. Mère du Rédempteur, elle est la protectrice et la mère des pauvres pécheurs et de tous ceux qui recourent à elle.

LE B. ALBERT-LE-GRAND. — 1280

PREMIER SERMON

1° Par le village dans lequel le saint Evangile nous dit que Jésus est entré, il faut entendre le monde. Il est en effet venu dans le monde afin de réconcilier les hommes avec Dieu.

2° Les deux sœurs qui le reçoivent dans leur maison, Marthe et Marie représentent le corps et l'âme de la bienheureuse Vierge

Marie qui donnèrent l'hospitalité au Fils de Dieu à sa venue en ce monde.

3° Marie a reçu le Verbe de Dieu dans son corps et dans son âme. Aujourd'hui le Verbe incarné la reçoit en corps et en âme dans le royaume du ciel.

DEUXIÈME SERMON

Sur ces paroles : *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore qui se lève?* Cant. vi, 9.

Il y a cinq maux qui ont leur source dans le péché et leur remède en Marie.

1° Marie est la médiatrice qui obtient de Dieu, le pardon de l'offense que lui cause le péché. Elle se met en avant pour les coupables.

2° Elle calme et adoucit les peines intérieures. C'est pour cette raison qu'on lui donne le nom d'*Aurore*.

3° Elle répare nos forces spirituelles, et c'est pourquoi on compare sa beauté à celle de la lune.

4° Elle illumine nos esprits et nos cœurs plongés dans les ténèbres, aussi dit-on qu'elle est choisie unique comme le soleil,

5° Elle nous vient en aide contre les attaques de nos ennemis : et c'est le motif qui la fait comparer à une armée rangée en bataille.

S. BERNARDIN DE SIENNE. — 1444

PREMIER SERMON

1° Marie, pendant sa vie mortelle, fut élevée dans l'ordre de la grâce au degré le plus sublime, par la sainteté qui lui fut conférée, par les vertus qu'elle pratiqua, par sa vie de contemplation et d'union avec le Seigneur.

En quittant ce monde pour monter au ciel, elle fut élevée dans l'ordre de la gloire, à la dignité la plus sublime, à la royauté la plus vaste et en même temps la plus inébranlable.

En possession de la gloire du ciel, elle protège la sainte Eglise, elle l'aime, et lui procure toutes sortes de grâces.

2° Lorsque Marie monta au ciel, le Père vint au devant d'elle et l'embrassa comme son *épouse* très chaste, à cause de la fidélité de son amour, à cause de sa maternité virginale, à cause des soins donnés à son divin Enfant.

Le Fils vient au devant d'elle, dans toute la gloire et l'éclat de sa majesté, proclamant hautement, en présence des saints et des anges, qu'elle était sa *mère*.

Le Saint-Esprit vint au devant d'elle, et reconnut en elle la

fournaise de son divin amour, le *sanctuaire* où il avait accompli ses plus grandes merveilles.

3° Dans le séjour de la gloire, Marie est *revêtue du soleil*, non seulement à cause de la splendeur de la divinité dont elle est le temple, mais aussi à cause de la splendeur propre à son corps et à son âme glorifiés.

Elle est *belle comme la lune*. Elle le fut sur la terre et elle l'est encore au ciel, où elle reflète avec une fidélité parfaite, mais adoucie, la beauté et l'éclat du divin soleil qui est Jésus-Christ.

Elle est *couronnée d'étoiles*, qui sont les glorieux privilèges qu'elle a reçus de Dieu, en sa qualité de Mère du Sauveur.

DEUXIÈME SERMON

Marie a mérité d'être exaltée dans la gloire sur toutes les créatures :

1° Parce qu'elle fut un grand signe, un grand prodige de grâce, de gloire et d'intelligence.

2° Parce qu'elle apparut comme un grand signe, dans le ciel, de l'Eglise, de la gloire et de l'âme,

3° Parce qu'elle est revêtue du soleil de l'amour, de la splendeur, et de la lumière.

4° Parce qu'elle est la Mère de Dieu.

5° Parce qu'elle brûle de la plus ardente charité.

6° Parce que Dieu est la règle à laquelle elle se conforme parfaitement.

7° Parce qu'elle goûte le repos et la paix dans la vue de son Fils.

8° Parce qu'elle possède toutes les grâces.

9° Parce qu'elle est plus parfaitement unie, sans comparaison, à Dieu et à son Fils que toute créature.

10° Parce qu'elle est généreuse pour procurer aux autres la grâce et la gloire.

11° Parce que, pendant sa vie mortelle, elle se mit d'une manière absolument parfaite, au-dessus de toutes les choses, de toutes les pensées et de toutes les affections de ce monde.

12° Parce qu'elle est cause de la gloire des bienheureux.

13° Parce qu'elle est la dispensatrice des grâces qui descendent jusqu'à nous.

S. THOMAS DE VILLENEUVE. — 1555

HOMÉLIE.

1° Le village ou le fort dans lequel Jésus est entré représente

Marie, dans le sein de laquelle il est entré au jour de l'Incarnation.

2° Marthe, qui reçoit Jésus, représente encore Marie, s'acquittant envers son divin Fils, des sept œuvres de miséricorde.

3° Marie assise aux pieds de Jésus, représente de même la bienheureuse Vierge, se livrant à la contemplation la plus sublime.

4° Marthe se plaignant de Marie, représente la Mère de Dieu acceptant, dans la partie supérieure de son âme, la passion de son Fils, et la repoussant dans la partie inférieure. C'est à elle que Jésus dit que sa mort est nécessaire, que la douleur de Marthe doit cesser, mais que la joie de Marie sera éternelle. Le travail passe, la joie de la contemplation demeure.

PREMIER SERMON

Partant de ce texte : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens*, le saint orateur traite de notre ascension dans l'ordre de la grâce, et de l'Assomption de Marie.

1° Les degrés par lesquels nous nous élevons sont au nombre de sept : la force de l'âme; la récollection de l'esprit; la bonne volonté; les actes de vertu; la ferveur et l'exactitude dans l'accomplissement des devoirs spirituels; la prière vraiment pieuse.

2° Notre âme doit se tenir assise aux pieds de Jésus et quelquefois lui parfumer la tête.

3° Il faut écouter ce que Dieu nous dit.

4° Les anges voyant Marie monter au ciel, s'étonnent du lieu d'où elle vient. Ils ne peuvent comprendre que la terre ait produit une rose si précieuse et répandant un tel parfum. Ils admirent les délices dont elle est remplie et sa suprême dignité.

5° C'est en troupes innombrables, avec des transports de joie et des chants magnifiques, que les anges viennent au devant de leur reine au jour de son entrée dans le ciel.

DEUXIÈME SERMON

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR.

1° S. Thomas de Villeneuve décrit d'abord et déplore l'aveuglement et la folie des méchants qui ne s'occupent que de choses vaines, passagères et souvent coupables.

2° Il rappelle que l'homme a été créé pour connaître le bien suprême, pour l'aimer et pour en jouir. Telle est la meilleure part, la seule chose nécessaire.

3° Ce fut la part que choisit la bienheureuse Vierge Marie,

comme nous le prouve assez tout ce que le saint Evangile nous fait connaître d'elle.

TROISIÈME SERMON

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR.

Ce sermon est divisé en deux parties. Dans la première, le texte de l'Evangile est exposé au point de vue moral, et S. Thomas dit quelles qualités doit avoir l'âme qui veut être la demeure de Dieu.

Dans la seconde, il montre que la bienheureuse Vierge Marie a choisi la meilleure part, elle dont toute la vie se passa dans la contemplation la plus sublime, et dont la ferveur ne subit jamais le moindre ralentissement.

Il parle ensuite du triple amour de Marie pour Dieu, amour naturel, amour acquis et amour infus.

Il dit que ce fut pour Marie un sacrifice bien douloureux de rester sur la terre après l'Ascension de Jésus; mais elle le fit par soumission à son divin Fils qui le voulut ainsi pour la consolation de l'Eglise.

Enfin il parle de la mort de Marie et du triomphe de son Assomption glorieuse.

LOUIS DE GRENADE. — 1588

EXPLICATION DE L'EVANGILE ET APPLICATION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

I. — Il est juste que notre ferveur réponde à la grandeur des solennités que célèbre la sainte Eglise. Or les fêtes de la très sainte Vierge tiennent la première place, après celles de Notre-Seigneur, et parmi les fêtes de la très sainte Vierge, il n'en est pas de plus glorieuse pour elle que son Assomption dans le ciel.

Les saints apôtres sont les premiers qui aient célébré dignement la fête de l'Assomption. Imitons-les, et comme eux, redisons les louanges de Marie.

L'Evangile de ce jour, à ne considérer que le récit qu'il renferme, semble n'avoir aucun rapport avec le mystère que nous honorons. Nous y voyons Jésus reçu dans la maison de deux femmes dont l'une, Marthe, déploie toute son activité pour offrir à l'hôte divin une hospitalité qui ne soit pas trop indigne de lui. Elle va, elle vient, prépare les mets dont doit se nourrir le corps du Sauveur. L'autre au contraire, Marie, est tout à la joie de le contempler, de l'écouter, de se tenir à ses pieds, et elle ne songe qu'au bonheur de jouir de sa présence. Par sa

dévotion, ce n'est pas le corps de Jésus, c'est son âme sainte qu'elle rassasie, en même temps qu'elle se nourrit elle-même de sa doctrine. Elle a choisi la meilleure part; car il est plus noble et plus méritoire de nourrir l'âme que le corps; mais l'un et l'autre sont nécessaires.

Ces deux sœurs représentent la vie active et la vie contemplative. La première s'adonne aux œuvres extérieures de la charité, et le ciel lui est promis en récompense ; la seconde ne les néglige pas, lorsqu'il y a pour elle quelque nécessité de s'y livrer; mais elle ne s'y adonne que par exception. Elle aime mieux goûter combien le Seigneur est doux, et s'exercer sur la terre à la vie des bienheureux dans le ciel. Ces deux vies sont bonnes; la vie purement contemplative est d'un ordre plus relevé ; c'est la meilleure part, lorsqu'on y est appelé de Dieu; mais l'union des deux est, en règle générale, la plus pratique, la plus propre à conduire à la perfection. Il faut d'ailleurs arriver par degrés à la vie contemplative pure, et l'on ne peut y prétendre tant que l'on n'a pas, par de longs combats, réprimé toutes ses passions, surtout l'amour-propre et la recherche de soi-même. C'est une voie plus relevée pour arriver au ciel, mais c'est aussi une voie sujette à plus d'illusions et à des chutes plus dangereuses que la vie active, qui est la voie commune des chrétiens, et que la voie mixte qui réunit les avantages des deux autres.

Dans l'Evangile de ce jour, Marthe réclame l'aide de Marie, parce que la vie active ne pourrait se soutenir, s'il ne s'y joignait quelque chose de la vie contemplative.

II. — La bienheureuse Vierge Marie a parfaitement rempli, dans le cours de sa vie mortelle, les fonctions des deux sœurs. Elle a uni, la vie active à la vie contemplative dans une mesure parfaite.

Toutes les œuvres de miséricorde, elle les a accomplies, mais ce n'est pas envers le premier homme venu, c'est envers le Fils de Dieu lui-même. Elle l'a reçu dans sa maison, plus que cela, dans son sein. Elle lui a donné des vêtements, mais elle lui avait donné d'abord le vêtement de sa chair virginale; elle lui a donné à manger et à boire, en lui préparant des aliments, mais d'abord elle l'avait nourri de son lait [1]. Et si Marthe se

1. Videamus quid alii qui Marthæ officio funguntur, operentur, et quid sacra Virgo operata sit. Alii quemlibet hospitem in domo suscipiunt : hæc non quemlibet sed proprium Dei Filium (qui non habet ubi caput reclinet), non in domo, sed in utero suscepit. Alii nudum quemlibet veste mutabili atque corruptibili operiunt ; hæc Verbum Dei virginea carne operuit, quæ sine fine incommutabilis atque incorruptibilis permanebit. Alii quemlibet esurientem et sitientem cibo et potu exteriori reficiunt : hæc Deum hominem humanitus indigentem, non solum exterioribus cibis pavit, verum etiam uteri sui lacte aluit : et ut breviter sex illa misericordiæ opera percurramus, quæ non uni ex minimis, sed summum Dei Filium hospitem

tourmentait et se troublait, la bienheureuse Vierge n'éprouva-t-elle pas mille fois plus d'inquiétude, lorsqu'elle vit son divin Fils poursuivi par la haine d'Hérode, lorsqu'elle le vit entre les mains des Juifs, et livré aux bourreaux pour être crucifié?

Mais qui pourra parler dignement de la vie contemplative de Marie? L'Évangile ne nous en dit qu'un mot : elle recueillait et méditait dans son cœur tout ce qui se disait concernant son Fils. Les paroles mêmes de Jésus, comment les écoutait-elle et les méditait-elle?

Les vertus principales qui préparent à Dieu l'hospitalité dans un cœur, sont :

1° La foi qui opère par la charité. Or quelle foi fut jamais comparable à celle de Marie?

2° La virginité ou la chasteté. Or la pureté de Marie est plus haute et plus parfaite que celle des anges eux-mêmes.

3° L'humilité. C'est par son humilité qu'elle a attiré le Seigneur dans son sein.

4° La charité. C'est elle surtout qui prépare une demeure à Dieu, car *Dieu est charité et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui*. Or quelle charité fut plus ardente que celle de Marie qui aima le Seigneur, non seulement comme son Dieu, mais aussi comme son Fils?

5° Enfin la pureté, la sainteté, l'absence de toute faute, car le Prophète a dit : « La sainteté convient à votre maison, Sei-» gneur (Ps. xcii, 5). » Marie fut la Vierge immaculée dont l'ombre même du péché n'approcha jamais. Elle seule peut dire, entre tous les enfants des hommes, qu'elle est sans péché.

Quelle récompense, quelle couronne de gloire ne recevra-t-elle pas de son divin Fils, celle qui a rempli si parfaitement les fonctions de Marthe et de Marie, non pendant un jour, ou une fois par hasard, mais pendant sa vie entière? S. Bernard dit avec raison qu'il n'y a pas sur la terre de lieu plus auguste, de temple plus sacré que le sein virginal dans lequel Marie a reçu le Fils de Dieu: il n'y a pas non plus dans le ciel de place plus sublime que le trône royal, où le Fils de Marie a fait asseoir sa Mère.

Qui pourra dire la joie intérieure de Marie, au sein de cette gloire incomparable que lui rendait son Fils en échange de

suscepit, nudum pannis operuit, sitientem lacte potavit, infirmum per infantiam et ætatem non solum visitavit, sed etiam fovendo, leniendo, gestando frequentavit, ut merito de ea dicatur : *Martha autem satagebat circa frequens ministerium*. Comprehenso et crucifixo, quasi in carcere posito, adfuit, sicut scriptum est : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus*. Inter hæc autem turbabatur et sollicita erat cum fugeret in Ægyptum a facie Herodis, qui ejus filium adeo persequebatur, ut multo suspectæ ætatis pueros occideret. Turbabatur etiam cum Judæos insidiantes et mortem ei molientes cognoscebat, etc. S. Anselm. a *L. Granat.* citat

l'hospitalité reçue pendant sa vie mortelle? Elevé du dernier rang aux plus sublimes grandeurs, on n'oublie pas pour cela le passé, et ce contraste augmente encore le bonheur présent. Marie se rappelle qu'elle a été sur la terre, l'humble épouse d'un pauvre artisan, et elle se voit placée au-dessus de tous les saints et de tous les chœurs des anges; elle se rappelle la mort de son Fils sur la croix, et elle est assise à sa droite, sur un trône, pour régner éternellement avec lui sur tout ce qui existe, n'ayant au-dessus d'elle que son créateur. De quel amour n'est-elle pas embrasée pour lui? Par quelles louanges ne célèbre-t-elle pas son infinie bonté?

Que se passa-t-il dans son âme, lorsqu'elle vit toute la hiérarchie céleste venir à sa rencontre pour l'honorer, au jour de son Assomption glorieuse? lorsqu'elle entendit son Fils ordonner à toute la création de lui rendre hommage? Ce fut alors qu'elle put de nouveau chanter son cantique et s'écrier : *Mon âme glorifie le Seigneur* [1].

1. Le Père Louis de Grenade donne encore deux autres sermons sur la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

Le premier est consacré à traiter : 1° de la grandeur des mérites et de la gloire de Marie ; 2° de ce que nous avons à faire pour partager cette gloire.

La gloire de Marie répond aux mérites acquis pendant sa vie, et les mérites se mesurent à la grandeur de la charité. La charité de Marie fut presque infinie, et les épreuves de cette charité, nombreuses et plus pénibles qu'on ne saurait l'imaginer. Les mérites touchent donc à l'infini. La récompense que Marie reçoit au ciel est digne de ces mérites et de la libéralité de Dieu envers sa mère bien-aimée.

Nous pouvons, si nous le voulons, partager la récompense de Marie au ciel ; mais il faut le vouloir et savoir faire les sacrifices qu'exige la sainteté. Conduisons-nous comme des voyageurs qui retournent dans leur patrie par des chemins difficiles. Soyons forts et prudents, et ne nous laissons arrêter par aucune difficulté : car heureux celui qui arrive, et malheur à celui qui tombe entre les mains des voleurs. Avec l'aide de Dieu que Marie implorera pour nous, tout nous sera facile.

Dans un dernier sermon, le Père Louis de Grenade donne l'explication de l'Evangile, et parle ensuite de la gloire de la Sainte Vierge en ce jour, et de la joie de la cour céleste.

Dans l'explication de l'Evangile, il s'arrête surtout à la parole de Notre-Seigneur : *Une seule chose est nécessaire.* Cette seule chose est le service de Dieu, service auquel il faut s'adonner avec piété, car c'est la fin pour laquelle nous sommes sur la terre, et nous dépendons entièrement de ce Dieu notre Créateur et notre Rédempteur, qui nous récompensera ou nous punira, selon que nous aurons été fidèles ou infidèles.

L'Evangile de ce jour nous rappelle l'hospitalité que Marie a donnée au Seigneur, lorsqu'il vint sur la terre. Jésus rend à sa Mère ce qu'elle a fait pour lui. Il vient au devant d'elle avec toute la multitude des esprits célestes dont elle est la reine et qui lui doivent en quelque manière leur gloire, comme les saints eux-mêmes. Qui pourrait imaginer la beauté de cette fête du ciel?

S. FRANÇOIS DE SALES. — 1622

MARIE MEURT DE SON AMOUR POUR JÉSUS. SON TRÉSOR EST AU CIEL ET L'Y ATTIRE. CE QU'ELLE FAIT POUR NOUS.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

CANT. VIII, 8.

On sait avec quelle magnificence le roi Salomon fit introduire l'Arche d'alliance dans le temple de Jérusalem. Aujourd'hui c'est la véritable arche d'alliance, c'est la Mère de Dieu que son divin Fils introduit dans le ciel, et les anges s'écrient à sa vue : *Quæ est ista quæ ascendit?*

Dieu mit au ciel deux luminaires, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre plus petit pour éclairer la nuit. Il voulut de même qu'au ciel de son Eglise il y eût deux luminaires, l'un plus grand qui est Jésus, l'autre moindre et qui reçoit toute sa lumière du premier; ce second luminaire est Marie.

Pendant trente-trois ans, Jésus-Christ illumina la terre par l'éclat de sa présence : c'était le jour. Lorsqu'il retourna au ciel, ce fut la nuit, rendue plus ténébreuse encore, par les persécutions que les apôtres et les premiers fidèles eurent à subir. Mais la lune éclairait cette nuit. Marie demeura sur la terre; elle fut leur lumière et leur consolation. En même temps elle acheva d'amasser un trésor infini de mérites. Cependant elle mourut à la fin, pour aller rejoindre son divin Fils au ciel.

La mort de Marie ne fut pas comme la nôtre, un châtiment du péché originel dont elle avait été exempte; elle mourut pour être en tout semblable à son Fils. Mais de quelle mort fut-elle frappée? elle mourut de la mort de son Fils. La mort de Jésus fut le glaive qui lui transperça l'âme.

L'Ecriture parle de trois glaives : Le glaive de la parole de Dieu; le glaive de la douleur; le glaive de l'amour : c'est celui dont fut blessée l'Epouse des Cantiques : « Tu as blessé mon » cœur, ma sœur, mon épouse » : *Vulnerasti cor meum soror mea, sponsa* (CANT. IV, 9). Ces trois glaives ont transpercé le cœur de Marie en la mort de son Fils. Mais la blessure de l'amour fut la principale cause de sa mort.

Cependant Marie ne mourut pas aussitôt qu'elle eut reçu cette blessure cruelle. C'est ainsi qu'on voit une biche mortellement atteinte, fuir avec sa blessure, et mourir quelques jours plus tard, loin du lieu où elle a été frappée. Marie aimait sa blessure; elle désirait en mourir et elle en mourut à la fin.

Jésus-Christ avait enduré mille tourments pendant sa passion : mais la mort n'osait approcher de lui. Ce fut l'amour qui lui ouvrit la porte et lui livra Jésus. Il ne mourut pas de ses blessures mille fois mortelles pour tout autre que lui, mais il mourut d'amour et parce qu'il le voulut : *Oblatus est quia ipse voluit.* Il était juste que sa Mère eût une mort semblable à la sienne. Blessée d'une plaie d'amour sur le mont Calvaire, en voyant mourir son Fils, elle ne faisait plus que languir et elle disait : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour » : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo* (Cant. II, 5).

Son trésor était au ciel : là aussi était son cœur. Là était le corps qu'elle aimait tant, l'os de ses os et la chair de sa chair ; là volait ce saint aigle : *Ubicumque fuerit corpus, ibi et congregabuntur aquilæ* (Matth. XXIV, 28). A la fin l'amour fut vainqueur, et l'âme de Marie fut séparée de son corps; mais ce n'était que pour bien peu de temps [1].

Le phénix meurt par le feu, sur un bûcher de bois aromatique que le soleil enflamme. Marie meurt consumée par le feu de l'amour. Le bois qu'elle a rassemblé pour son bûcher, c'est la croix de Jésus, c'est la lance, ce sont les clous. Sa continuelle méditation avive le feu qui la consume : Allez, allez, ô beau phénix, ardent et mourant d'amour; dormez en paix sur le lit de la charité !

Ainsi mourut Marie, et avant que trois jours entiers fussent écoulés, son corps qui ne devait pas plus connaître la corruption après sa mort que pendant sa vie, fut réuni à sa sainte âme. Aurait-elle pu devenir la proie de la corruption du tombeau, cette arche d'alliance qui avait contenu, non pas un peu de manne et les tables de la Loi, mais le Seigneur lui-même ?

L'Ecriture, il est vrai, ne nous dit rien ni de la mort, ni de la résurrection de Marie, mais elle n'y contredit pas, et la tradition nous donne l'assurance qu'elle est morte et qu'elle est ressuscitée. Croyons à la tradition; croyons à l'enseignement de l'Eglise. Il faut savoir en même temps que la bienheureuse Vierge

1. Donc après tant de vols spirituels, après tant de suspensions et d'extases, ce saint château de pudicité, ce fort d'humilité ayant soutenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, fut emporté et pris par un dernier et général assaut: et l'amour qui en fut le vainqueur, emmenant cette belle âme comme sa prisonnière, laissa dans ce corps sacré la pâle et froide mort. O mort, que fais-tu dans ce corps? estimes-tu pouvoir le garder? ne te souviens-tu pas que le Fils de cette Dame, dont tu possèdes le corps, t'a vaincue, t'a battue, t'a rendue son esclave? Ah! ne crois pas qu'il te laisse la gloire de cette victoire; tu sortiras tantôt honteusement, comme tu y es superbement, et l'amour qui t'a logé en cette sainte place par un certain excès, revenant à soi-même dans bien peu, t'en ôtera la possession. S. François de Sales, *ibid.*

n'est pas ressuscitée pour mourir une seconde fois, mais que le Fils de Dieu, agissant en bon Fils, a voulu que sa Mère partageât sa gloire en corps et en âme, après avoir payé comme lui le tribut commun à la mort. Quel enfant ne ressusciterait pas sa bonne mère, s'il le pouvait, et ne la mettrait pas en paradis après qu'elle serait décédée?

Quand le patriarche Joseph reçut son père Jacob au royaume d'Égypte, à la cour de Pharaon, outre le favorable accueil que le roi même lui fit, ne doutez pas que les principaux courtisans n'allassent au devant de lui, avec mille démonstrations de joie et de respect.

C'est une image de l'entrée de Marie dans le ciel. Après l'entrée de Jésus lui-même, il n'y en eut jamais d'aussi magnifique, car jamais âme ne fut aussi pleine de perfections, de vertus et de mérites.

Les mérites de Marie! Sachez que personne n'a jamais commencé à en amasser aussi tôt, ni ne l'a jamais fait avec autant de diligence et de succès. Nous commençons tard, nous en assemblons peu et bien souvent, nous perdons tout par le péché. Si la pénitence nous fait retrouver ce que nous avions d'abord, le temps passé ne se retrouve jamais. Mais il n'en fut pas de même de Marie dont il est écrit : « Plusieurs filles ont amassé des richesses, mais vous les avez surpassées toutes » : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, sed tu supergressa es universas* (Prov. xxxi, 24).

Le bonheur de Marie au ciel fut en proportion avec ses mérites. Le Père éternel ne se montra pas moins généreux envers la Mère de Jésus, que Pharaon envers le père de Joseph, à qui il dit : « Ton père et tes frères sont venus vers toi; le pays » d'Égypte est à ton commandement : fais habiter ton père et » tes frères dans la meilleure terre (Genes. xlvii, 6). »

Marie montant au ciel est appuyée sur son bien-aimé, car c'est à l'honneur de son Fils que se rapportent tous les honneurs qu'on lui rend. C'est par la vertu de son Fils qu'elle monte au ciel avec la plénitude des délices : *deliciis affluens*; c'est de lui que tout vient; c'est jusqu'à lui que tout remonte : *Soli Deo honor et gloria.*

Marie est une pure créature; mais cette pure créature est la Mère du Fils de Dieu, et Dieu l'a faite digne de ce comble d'honneur.

Marie est plus belle que toutes les créatures; mais elle est belle comme la lune qui reçoit toute sa beauté et son éclat du soleil. Sans le divin soleil de justice dont elle reflète admirablement les rayons, Marie n'aurait ni éclat ni beauté.

Marie est notre avocate auprès de Jésus; mais c'est Jésus qui est notre avocat auprès du Père céleste, et peut seul obtenir

notre grâce. Tout revient à Jésus; tous les honneurs rendus à sa Mère le sont à cause de lui et remontent à lui. Aussi ne peut-on mieux honorer le Seigneur qu'en honorant sa Mère. De là, la multitude d'églises placées sous l'invocation de Marie; de là, tant de fêtes célébrées en son honneur, tant de louanges qui lui sont adressées.

Marie prie pour nous, comme elle pria pour sa cousine Elisabeth en la saluant; mais si vous voulez qu'elle prie beaucoup pour vous, écoutez la parole qu'elle dit aux serviteurs, aux noces de Cana : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » : *quodcumque dixerit vobis facite* (Joan. II, 5). Voulez-vous que Marie vous exauce? Exaucez-la vous mêmes et obéissez en tout à Jésus [1].

FÊTE DE LA NATIVITE DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après le B. Albert le Grand. — 1280.)

DES SECOURS QUE MARIE NOUS PROCURE POUR ARRIVER AU CIEL.

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis et sanctæ spei.
Eccli. xxiv, 24.

L'Esprit de Dieu nous donne à comprendre avec quelle joie nous devons saluer la Nativité de cette auguste Vierge, lorsqu'il lui fait dire par la bouche de l'Ecclésiastique : *Je suis la mère de la belle dilection, de la crainte, de la science et de la sainte espérance.* Avant la naissance de Marie, le genre humain chassé du paradis terrestre était privé de ces biens précieux. A cause du péché de nos premiers parents, il était hors du droit chemin; il gisait languissant et malade. Il avait besoin de quelqu'un qui lui fournît un char pour le transporter; de quelqu'un qui lui montrât le vrai chemin; de quelqu'un enfin qui le fît rentrer en possession de son héritage pour l'éternité. C'est Marie, l'enfant dont nous célébrons aujourd'hui la nativité, que Dieu nous a donnée pour nous rendre ce triple service.

I. — Languissants et infirmes, nous avons besoin d'un char qui nous transporte. Ce char, nous le trouvons grâce à Marie; c'est elle qui nous le procure. Ecoutez ce qu'elle dit : *Je suis la mère de la belle dilection, et de la crainte, et de la science et de la sainte espérance.* Voilà les quatre roues du char que Marie met à notre disposition : la *charité* dans sa perfection, la *crainte* du Seigneur, la *science*, c'est-à-dire la *foi*, et la sainte *espérance*, c'est-à-dire l'espérance ferme que rien ne peut ébranler. Quiconque n'est pas transporté par ce char ne goûtera jamais le bonheur de la vision de Dieu. Le Psalmiste parle de ce char mystique lorsqu'il dit : « Le char de Dieu en porte plus de dix » mille : Ce sont des milliers de saints qui se livrent à la joie : » *Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium : Dominus in eis* (Psal. lxvii, 18). Ce ne sont pas seulement dix mille, mais d'innombrables milliers de bienheureux que le char de Dieu et de Marie transporte dans le royaume éternel. Et le prophète a raison d'ajouter : *Dominus est in eis.* Oui, le Seigneur est au milieu d'eux; il est en eux.

Nous devons donc, frères bien-aimés, nous efforcer de posséder dans nos cœurs la belle dilection ou la charité parfaite, la crainte du Seigneur, la science, c'est-à-dire la vraie foi, et la sainte espérance. Sans ces quatre vertus, en effet, nous ne pouvons être sauvés. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en rappeler ici la définition :

La charité est un sentiment d'affection bien ordonné qui nous porte vers Dieu et le prochain.

La crainte du Seigneur est un soin vigilant d'être fidèle à Dieu dans la foi et dans la conduite.

La science ou la foi est un saint désir par lequel l'esprit tend vers les choses invisibles.

L'espérance est une attente de la béatitude céleste, qui n'admet aucun doute, et qui repose sur les mérites et sur la grâce de Dieu.

Marie a son char pour nous conduire au ciel : le démon a aussi le sien pour entraîner les hommes dans l'éternelle damnation. Ce char a aussi quatre roues diamétralement opposées à celles du char du salut. Ce sont : l'amour impur; la vaine dissipation; l'aveuglement de l'esprit; la présomption ou le désespoir.

Contre l'amour impur ou la luxure, on lit au livre des Proverbes : « Mon fils... prends garde à l'artifice fallacieux de la » femme, c'est-à-dire évite avec soin la luxure; car c'est un » rayon distillant le miel que les lèvres d'une prostituée, et plus » brillant que l'huile est son gosier. Mais ses derniers moments » sont amers comme l'absinthe et perçants comme un glaive à » deux tranchants : » *Fili mi... ne attendas fallaciæ mulieris*, etc. (Prov. v, 2, 3, 4). La luxure, en effet, est comme un glaive à double tranchant. Elle frappe de deux côtés et précipite le corps avec l'âme au fond des enfers.

Contre la *vaine dissipation*, nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Malheur à ceux qui, dissipés de cœur, ne croient pas en Dieu : » *Væ dissolutis corde, qui non credunt Deo* (Eccli. ii, 15). Ils ne croient pas qu'il leur faudra rendre compte en présence du Seigneur de tout le temps qu'ils perdent en des dissipations et des plaisirs inutiles. « Ils ne seront donc pas protégés par lui : » *Et ideo non protegentur ab eo.*

Contre l'*aveuglement de l'esprit*, le prophète Isaïe a dit : « Leurs yeux sont couverts d'un enduit, en sorte que leurs yeux » ne voient pas et que leur cœur ne comprend pas. Ils ne ré- » fléchissent pas en leur esprit, ils ne connaissent pas, ils ne » sentent pas : » *Obliti sunt enim ne videant oculi eorum*, etc. (Isa. xliv, 18, 19).

Hélas! il ne manque pas de chrétiens assez aveugles pour ne pas voir des yeux de l'âme la très douloureuse Passion du Sauveur, pour ne pas comprendre dans leur cœur sa patience très

clémente, pour ne pas méditer dans leur esprit la rigueur extrême et la stricte justice de ses jugements. Les tourments épouvantables de l'enfer sont pour eux comme s'ils n'existaient pas, et ils n'ont aucun goût pour la suavité incomparable des jouissances du royaume de Dieu. Or, ce sont là justement les sujets qu'il faudrait considérer souvent et d'un œil attentif.

Contre la *fausse espérance*, il est dit dans l'Ecclésiastique : « N'ajoute pas péché sur péché, et ne dis pas : La miséricorde » du Seigneur est grande; il aura pitié de la multitude de mes » fautes... car sa colère regarde attentivement les pécheurs. » *Neque adjicias peccatum super peccatum*, etc. (Eccli. v, 5, 6, 7).

Il est écrit d'autre part contre le désespoir, au livre des Proverbes : « Lorsque l'impie est venu au fond des péchés, il mé- » prise; mais l'ignominie le suit, ainsi que l'opprobre » : *Impius cum in profundum peccatorum venerit contemnit; sed sequitur eum ignominia et opprobrium* (Prov. xviii, 3).

On lit dans l'exode un verset qui se rapporte bien au char du diable dont nous parlons : le voici : « Il a lancé les chars de » Pharaon et son armée dans la mer » : *Currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in mare* (Exod. xv, 4). Le nom de Pharaon signifie : *celui qui dissipe l'homme*; c'est bien le nom qui convient au démon. Tous les efforts de ce malin esprit tendent en effet à jeter les hommes vraiment religieux dans la dissipation. Le Seigneur précipitera ses chars et son armée dans la mer, c'est-à-dire dans l'amertume des tourments éternels. Il est donc sage à nous de descendre au plus tôt du char du démon, si nous y sommes montés.

II. — Un char ne nous suffit pas : nous sommes égarés et nous avons besoin qu'on nous montre la voie véritable. Et c'est ce que la bienheureuse Vierge ne manque pas de faire en notre faveur. C'est d'elle en effet qu'est né celui qui dit : « Je suis la » voie, la vérité et la vie » : *Ego sum via et veritas et vita* (Joan. xiv, 6). Et parce qu'il est juste qu'une conformité parfaite existe entre la Mère et le Fils, Marie dit à son tour dans l'Ecclésiastique : « En moi est toute la grâce de la voie et de » la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu » : *In me gratia omnis viæ et veritatis; in me omnis spes vitæ et veritatis* (Eccli. xxiv, 25). N'est-ce pas comme si elle disait : Moi, j'ai porté dans mon sein celui de qui provient la grâce de la voie et de la vérité et qui procure l'espoir de la vie éternelle?

Il faut remarquer ici qu'un chemin, pour être excellent, doit posséder cinq qualités. Il doit être facile ou bien uni, droit, éclairé, beau et sans danger. Telle est bien la voie que nous montre Marie, rose du paradis.

1° Elle est *facile* et bien unie, selon ce texte du livre des Proverbes : « Je te montrerai la voie de la sagesse; je te conduirai

» par les sentiers de l'équité. Lorsque tu y seras entré, tes pas » ne seront pas resserrés, et courant, tu ne trouveras pas de » pierre d'achoppement » : *Viam sapientiæ monstrabo tibi*, etc. (Prov. iv, 11, 12). On lit aussi dans Isaïe : « Les chemins rabo- » teux deviendront des voies aplanies » : *Erunt et aspera in vias planas* (Isa. xl, 4). Les voies de Dieu paraissent très difficiles et très rudes aux hommes charnels; cependant ceux qui sont vraiment dévoués au service du Seigneur, ceux qui sont fortifiés par la grâce du Saint-Esprit les trouvent extrêmement faciles. Ce qui fait dire à S. Bernard : « Un fardeau vous paraît » d'abord accablant à porter; mais avec le temps, vous vous » y accoutumez, il vous semble moins lourd; bientôt vous n'en » sentirez plus le poids et à la fin vous y prendrez plaisir [1] ». Au contraire les voies du démon sont rudes et difficiles, et le Seigneur dit dans Baruch : « Mes enfants délicats ont marché » dans des voies raboteuses; ils ont été amenés comme un trou- » peau ravi par ses ennemis » : *Delicati mei ambulaverunt vias asperas; ducti sunt enim ut grex direptus ab inimicis* (Baruch. iv, 26). Il peut paraître aisé, pour un temps, de servir le démon, mais bientôt son service devient horriblement dur et amer.

2° La voie que Marie nous montre est *droite*. Il est dit d'elle au livre de la Sagesse : « La Sagesse », c'est-à-dire Marie « conduit le juste par les voies droites et lui montre le royaume de Dieu » : *Sapientia justum deduxit per vias rectas et ostendit illi regnum Dei* (Sap. x, 9, 10). Et Jésus, le Fils de Marie, dit, par la bouche de Jérémie : « Je les ramènerai... dans une voie » droite, et ils n'y heurteront point, parce que je suis devenu » pour Israël un père » : *Adducam eos... in via recta, et non impingent in ea, quia factus sum Israeli pater* (Jerem. xxxi, 9). Combien s'éloignent de la voie de Dieu et de celle de sa Mère, les amateurs de danses, de jeux et d'autres vanités, les esclaves du péché! Loin de suivre la voie droite, les impies, en marchant, tournent comme dans un cercle : *In circuitu impii ambulant* (Ps. xi, 9).

3° Le chemin que nous montre Marie est *bien éclairé;* car, dit le livre des Proverbes : « Le sentier des justes, comme une lu- » mière éclatante, s'avance et croît jusqu'au jour parfait » : *Justorum autem semitæ, quasi lux splendens*, etc. (Prov. iv, 18). C'est Marie elle-même qui éclaire cette voie. La colonne de feu qui précédait les enfants d'Israël et illuminait le chemin devant eux, n'était que son image.

Au contraire, la voie des impies, qui ne marchent pas sur les traces de Marie, est toute pleine de ténèbres: c'est ce que nous

1. Primum tibi importabile videbitur aliquid; processu temporis si assuescas, judicabis non adeo grave; paulo post nec senties, paulo et delectaberis. S. Bernard. *apud B.* Albert Mag.

apprend encore le livre des Proverbes : « La voie des impies » est ténébreuse; ils ne savent pas où ils se précipitent » : *Via impiorum tenebrosa*; *nesciunt ubi corruant* (Prov. IV, 19). Oh! combien sont heureux ceux qui marchent dans la voie bien éclairée que leur montre Marie! Lorsque les yeux de leur chair auront été fermés par la mort, ils verront aussitôt des yeux de l'âme la clarté de Dieu. Mais malheur à ceux qui seront alors précipités dans les ténèbres éternelles!

4° et 5° Enfin la voie que nous montre la bienheureuse Mère de Dieu est *belle* et *pacifique*. On peut y marcher avec plaisir et sécurité. Il est dit en effet au livre des Proverbes : « Ses » voies sont des voies belles et tous ses sentiers sont pacifi» ques » : *Viæ ejus viæ pulchræ et omnes semitæ illius pacificæ* (Prov. III, 17).

Au contraire la voie des pécheurs est *souillée* et immonde et le Psalmiste avait raison de dire : « Le pécheur a irrité le Seigneur... Dieu n'est point devant ses yeux; ses voies sont souil» lées en tout temps » : *Exacerbavit Dominum peccator. Non est Deus in conspectu ejus*; *inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore* (Psal. X, 4, 5). Ne sont-elles pas souillées les voies de ceux qui, chaque jour, salissent ignoblement leurs âmes et leurs corps par la luxure?

La voie des pécheurs *manque aussi de paix et de sécurité*. Elle est infestée de voleurs. Job parlant au nom des pécheurs constate ce mal lorsqu'il dit: « Ses larrons sont venus tous en» semble; ils se sont fait un chemin au travers de moi, et ils ont » assiégé mon tabernacle tout autour ». *Simul venerunt latrones ejus*, etc. (Job. XIX, 12). Par les voleurs, il faut entendre les démons qui surgissent sur le chemin des impies, des mauvais riches, des usuriers qui sont les larrons des pauvres pour se saisir de leurs âmes et les précipiter dans l'enfer, au moment où elles sortent de leur demeure corporelle. N'est-il pas juste en effet que les larrons tombent entre les mains des larrons? Le prophète Isaïe le disait : « Malheur à vous qui pillez. Est-ce que » vous-même vous ne serez pas aussi pillé? » *Væ qui prædaris*; *nonne et ipse prædaberis* (Isa. XXXIII, 1)?

III. — Nous sommes encore dans la terre d'exil, et la reine du ciel peut seule nous introduire dans la céleste patrie, nous mettre en possession de notre héritage. Aussi nous adresse-t-elle aujourd'hui une pressante invitation; elle veut que nous détachions nos cœurs des désirs de ce monde, pour ne soupirer plus qu'après cet héritage bienheureux : « Venez à moi, vous » tous qui me désirez avec ardeur, nous dit-elle, et remplissez» vous de mes productions », c'est-à-dire des biens que vous donnera Jésus mon Fils bien-aimé: *Transite ad me omnes qui concupistis me, et a generationibus meis adimplemini* (Eccli. XXIV, 26).

Si quelqu'un disait à Marie : Nous ne voulons pas aller à vous, ô Vierge, parce que votre esprit est changeant, et l'héritage que vous nous promettez n'est pas aimable et doux, mais amer; et puis vous êtes mortelle; vous arriverez bientôt à votre dernier jour, et quelle garantie pourrez-vous nous donner alors de la possession de l'héritage promis? A ces paroles Marie répondrait : Sachez d'abord que « mon esprit est plus doux que » le miel » : *Spiritus meus super mel dulcis* (Eccli. xxiv, 27). Je ne m'irrite pas; je ne suis pas inconstante dans mes pensées; mais mon esprit et mon cœur sont doux et miséricordieux. Marie dirait encore : « Mon héritage l'emporte sur le miel et » le rayon. » *Hæreditas mea super mel et favum* (Eccli. xxiv, 27). Aucune amertume, aucun fiel, aucune charge pénible n'accompagne l'héritage que je promets. Il est souverainement désirable et suave. Elle ajouterait : « Ma mémoire vivra dans la » génération des siècles » : *Memoria mea in generatione sæculorum* (Eccli. xxiv, 28). Je ne suis pas sujette au changement; je ne dois pas mourir mais régner éternellement avec Jésus-Christ mon Fils. Ainsi répond Marie aux objections qui lui sont faites et pour montrer mieux encore le charme incomparable que l'on trouve en s'attachant à elle, elle ajoute : « Ceux qui » me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent au» ront encore soif; celui qui m'écoute ne sera pas confondu, et » ceux qui agissent pour moi ne pècheront pas » : *Qui edunt me adhuc esurient; et qui bibunt me adhuc sitient; et qui operantur in me non peccabunt* (Eccli. xxiv, 29, 30). Je suis si agréable et si belle que les âmes des bienheureux ne se fatiguent jamais de contempler mon visage. Ma présence est pour eux comme une table chargée des mets les plus délicats et des vaisseaux les plus riches. Il est honorable, il est beau d'être à mon service.

Priez donc le Seigneur, pour obtenir d'être transportés par le char des vertus dont Marie est la Mère; ainsi vous suivrez la voie droite, et conduits par elle, vous serez mis en possession de votre éternel héritage. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

CE QUE FUT LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE MARIE.

Mementote diei hujus.
Exod. xiii, 3.

Tous les jours de la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu furent des jours dignes d'admiration : il n'est pas un seul mo-

ment de sa vie sur la terre qui ne mérite d'être glorifié par les anges et les hommes. Cependant on nous permettra d'en distinguer quelques-uns, remarquables entre tous, et parmi eux, le jour à jamais béni où cette auguste Vierge fit son entrée dans le monde ; le jour où elle naquit pour devenir la Mère du Verbe incarné, la reine du ciel, l'ornement et la gloire de toute la création. Les prophètes avaient annoncé le jour heureux de sa Nativité, les patriarches l'avaient ardemment désiré ; enfin Joachim et Anne, le père et la mère de Marie, eurent le bonheur de le voir. Ils avaient mérité, par leurs vertus, de donner le jour à une telle fille, à la Vierge dont la naissance était une promesse de gloire pour le ciel, de bonheur et de paix pour le monde.

La sainte Eglise romaine veut que, chaque année, nous fassions la mémoire solennelle de ce jour heureux; mais ce n'est pas assez : il doit souvent se représenter à notre mémoire : *Mementote diei hujus*. Notre intention dans ce discours est de vous aider à graver plus profondément ce souvenir précieux dans vos cœurs. *Ave Maria.*

Dans la vie de N.-S. Jésus-Christ, trois jours nous frappent plus que les autres : les jours de sa Nativité, de sa Transfiguration et de sa Passion. Celui de sa Nativité est un jour de gloire et d'honneur. L'humilité extérieure de sa naissance, la grotte de Bethléem, la crèche, les animaux qui l'entourent ravissent les anges d'admiration et ils s'écrient : *Gloria in altissimis Deo* : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux (Luc. II, 14).» Celui de sa Transfiguration est un jour de joie et de consolation, parce que les Apôtres contemplant la gloire de leur divin maître furent transportés de joie, et dirent : « Seigneur, il est » bon pour nous d'être ici : » *Bonum est nos hic esse* (Matth. XVII, 4). Enfin le jour de sa Passion fut un jour de terreur pour les démons, parce qu'ils furent chassés de ce monde par la vertu de son sang répandu sur la croix : *Princeps hujus mundi ejicietur foras* (Joan. XII, 31).

Aujourd'hui nous célébrons le jour de la Nativité de Marie qui fut en même temps un jour d'honneur, un jour de joie et un jour de terreur : jour d'honneur et de gloire pour Marie ; jour de joie et d'allégresse pour les hommes ; jour de terreur et de tristesse pour les démons.

I. — *La nativité de Marie jour d'honneur et de gloire pour cette auguste Vierge.*

Le Sage décrit admirablement la naissance éternelle de Marie, c'est-à-dire sa prédélection et sa prédestination avant toute autre créature, à la grâce, à la gloire et à la maternité divine. Il

est écrit au livre des Proverbes : « Dès l'éternité j'ai été établie, » dès les temps anciens, avant que la terre fût faite. Les abîmes » n'étaient pas encore, et moi déjà j'avais été conçue ; les » sources des eaux n'avaient pas encore jailli, les montagnes à » la pesante masse n'étaient pas encore affermies, et moi, avant » les collines, j'étais engendrée : » *Ab æterno ordinata sum*, etc. (Prov. VII, 23-25). Marie était engendrée et née de toute éternité dans la pensée de Dieu. Avant d'avoir prévu l'existence des sources et des abîmes, des montagnes et des collines, Dieu avait prédestiné Marie. Sa prédestination était inséparable de celle de Jésus-Christ et la suivait immédiatement, non pas qu'il y eut succession de temps, car une telle succession n'existe pas en Dieu, mais sa prédestination ressortait immédiatement et nécessairement, dans le plan divin, de celle du Verbe incarné. Puisque le Fils de Dieu était prédestiné à s'incarner, une autre prédestination s'imposait aussitôt, c'était celle de la Mère dans le sein de laquelle il prendrait un corps et une âme. Marie peut donc dire : « C'est moi qui de la bouche du Très-Haut suis » sortie la première, avant toute créature : » *Ego ex ore altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam* (Eccli. XXIV, 5). Une telle prédestination, une telle naissance de toute éternité, n'est-elle pas pour Marie un honneur incomparable, une gloire infinie ?

Sa naissance temporelle fut glorieuse aussi ; elle le fut autant que peut l'être la naissance d'une créature purement humaine sur la terre. Lorsque sa vénérable mère lui donna le jour, Marie eut, en naissant, un droit de primogéniture sur tous les autres êtres de la création. Elle fut la première par sa noblesse ; la première par sa sainteté ; la première par les grâces dont elle fut comblée ; la première par les vertus dont elle fut ornée, la première enfin au-dessus des anges, au-dessus des hommes, au-dessus de toutes les pures créatures. Elle pouvait dire encore : » Chez tous les peuples et chez toutes les nations, j'ai eu le pre- » mier rang : » *In omni populo et in omni gente primatum habui* (Eccli. XXIV, 10).

Le roi-prophète indique cette primauté de Marie lorsqu'il lui donne simplement le nom de reine, comme à la reine par excellence : *Astitit Regina a dextris tuis* : « La reine s'est tenue à » votre droite (Ps. XLIV, 10).» Marie, au moment de sa naissance, n'est pas la reine de telle ou telle nation terrestre : elle est simplement la reine, parce qu'au moment de sa naissance, ou plutôt au moment même de sa conception, Dieu l'a tellement honorée, il l'a élevée si haut, qu'elle a été dès lors la reine des hommes et des anges, la reine du ciel et de la terre : *Ipsa in primo instante conceptionis monarchiam obtinuit totius universi* (S. Bernardin. tom. I, ser. 61, art. 1, cap. 7).

O gloire sublime de Marie ! ô jour glorieux que celui de sa Nativité. Mais pour comprendre mieux encore toutes les gloires de Marie en ce jour, examinons les diverses circonstances qui accompagnent son entrée dans le monde : quels furent ses parents, ce qu'elle était en naissant ; pourquoi elle naissait.

La bienheureuse Vierge Marie tire son origine d'une longue suite d'ancêtres illustres et saints. Chacun connaît S. Joachim et sainte Anne. On n'ignore pas quelles furent les vertus de ces deux admirables personnages, que Dieu choisit pour être le père et la mère de la très sainte Vierge. Mais si nous remontons plus haut dans la généalogie de Marie, il nous sera aisé de trouver une foule de chefs illustres, de rois, de pontifes dont la sainte Ecriture raconte les grandes actions et les vertus. Qu'on lise la généalogie de Notre-Seigneur selon S. Matthieu, on pourra compter parmi les ascendants de Marie et de Joseph, dont la famille était la même, quatorze chefs d'un admirable courage, autant de rois puissants et une multitude d'autres hommes illustres par leur noble origine et leur piété. N'est-ce pas un honneur pour l'enfant, d'appartenir par sa naissance, à une race si glorieuse ? Mais cette gloire n'est que la moindre des gloires de Marie lorsqu'elle fait son entrée dans ce monde. Elle a d'autres titres à notre admiration, et le premier de ces titres, c'est ce qu'elle est elle-même dès ce premier moment.

Nous naissons tous enfants de colère, créatures misérables et dignes de tout mépris. Au sortir du sein de nos mères, les ténèbres environnent nos âmes, et les souillures du péché originel en font un objet de répulsion pour le Seigneur. Nous sommes en proie à mille calamités, privés de la grâce de Dieu, indignes de l'éternelle gloire, incapables de tout bien. Mais il n'en est pas ainsi de Marie : au moment de sa naissance, elle est le trésor même de la sainteté, l'océan des grâces, le paradis de Dieu. Dès ce premier moment, son intelligence est éclairée de la lumière de la raison ; son cœur est embrasé du feu de l'amour divin, son âme resplendit de la pureté la plus parfaite et de l'éclat de toutes les vertus. « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il » n'y a pas de tache en vous, » lui dit le Seigneur : *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te* (Cant. iv, 7). Dès ce premier moment, Marie est la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (Judith. xv, 10). Dès ce premier moment, elle se tient, en sa qualité de reine, à la droite de Dieu, couverte d'un vêtement tout resplendissant de l'or de la charité et des ornements variés de toutes les vertus. Marie, à sa naissance, a hérité ce qui fait la gloire de ses aïeux : la mansuétude de David, la sagesse de Salomon, la foi d'Abraham, la vaillance d'Asa, la fidélité à la loi de Josaphat, le zèle d'Ezé-

chias pour chercher et trouver le Seigneur. Les dons naturels de l'âme et ceux de la grâce formaient en elle un tout d'une merveilleuse harmonie, et ce qu'on admirait dans chacun de ses ancêtres, on le retrouvait en elle, mille fois plus beau et plus digne de louange.

Voilà ce que fut Marie au jour de sa nativité ; voilà quelle était cette enfant sortie de la race la plus illustre qui fût au monde. Mais quelque chose de plus grand encore s'offre à notre admiration, si nous considérons pourquoi, et pour quelle fin, Dieu daigna la faire naître.

Dieu est la sagesse infinie; tout ce qu'il doit accomplir dans le temps, il l'a prévu et préparé de toute éternité. Si donc nous voulons savoir pourquoi Marie est née dans le temps, il nous faut rechercher le dessein que Dieu avait formé sur elle avant l'origine des choses. « Dès l'éternité, j'ai été établie, » dit-elle : *Ab æterno ordinata sum.* Mais établie pour quoi? S. Bernard répond : « Marie *a été établie*, pour être à la fois vierge et mère : » *Ordinata est ut virgo et mater simul orietur.* Elle a été ordonnée et prédestinée éternellement pour être la Mère du Fils de Dieu fait homme, et c'est pour être sa mère qu'elle naît dans le temps ; tel est le but, telle est la raison d'être de sa nativité. Peut-on imaginer quelque chose de plus glorieux pour Marie que le mystère de ce jour? Elle fait son entrée dans le monde pour être la Mère du Christ notre Seigneur. « Dire que Marie est Mère de Dieu, » c'est faire d'elle un éloge qui surpasse tout ce qu'on peut ima» giner de plus grand après Dieu lui-même, » dit S. Anselme : *Hoc ipsum de B. Virgine prædicare quod Dei mater est, excedit omnem celsitudinem, quæ post Deum dici et excogitari possit* (lib. *de Excell. Virg.*).

Les autres créatures peuvent appeler Jésus-Christ leur créateur ou leur rédempteur; mais la gloire suprême de Marie, celle qu'elle ne partage qu'avec le Père éternel lui-même, c'est de l'appeler son Fils. « Le Père éternel se glorifie d'engendrer éter» nellement son Fils, et il dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* » *en qui je me suis complu.* Les anges peuvent dire au Verbe » incarné : Vous êtes mon créateur. — Les hommes peuvent » ajouter : Vous êtes mon Rédempteur. — Toutes les créatures » peuvent répéter ensemble : Vous êtes notre Dieu. — Seule la » bienheureuse Vierge Marie peut dire : Vous êtes mon Fils et » le fruit de mes entrailles [1]. »

1. Nihil nobilius Dei Matre et præstantius nihil : quippe cum filium suum illum vocare possit a quo summa nobilitas filiatione gloriatur æternus Pater, et ait : Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui. Potest quidem Angelus eum vocare et dicere : Creator meus es tu. Potest homo dicere : Redemptor meus es tu. Possunt alia cuncta dicere : Deus meus es tu. Potest autem Beata Virgo dicere : Filius meus es tu, et de meis visceribus genui te. (S. Epiph. c. 10 *de Laud. Virg.*)

Qu'il est glorieux pour Marie d'être la Mère du Christ!

Si nous nous en rapportons à l'enseignement du Docteur Angélique cette maternité lui confère une gloire, une dignité en quelque manière infinie. La bienheureuse Vierge, par là même qu'elle est Mère de Dieu, possède une certaine dignité infinie, procédant de ce rapport avec Dieu qui est le bien infini : *B. Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habet quandam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus* (1 p. q. XXVI, art. 6).

Or, c'est à pareil jour que Marie est venue en ce monde pour être la Mère de Jésus-Christ : c'est donc pour elle un jour bien glorieux. C'est aussi pour les hommes un jour de grande joie.

II. — *Le jour de la nativité de Marie, jour de joie et d'allégresse pour les hommes.*

Il semble qu'à la naissance des autres enfants, il conviendrait de verser des larmes amères, plutôt que de se livrer à la joie, parce que, selon la parole de Job, l'homme né de la femme vit peu de temps, et il est en butte à d'innombrables misères : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (JOB. XIV, 1). Mais il faut parler autrement de Marie. Elle est née pure de toute tache de péché, et il s'en est suivi qu'elle n'a été sujette à aucune des misères spirituelles que le péché entraîne. Loin de là; en faisant son entrée dans le monde, elle apportait aux hommes toutes sortes de bénédictions; elle ennoblissait tout le genre humain, et par le Fils qu'elle devait enfanter, elle élevait notre humanité jusqu'au plus haut des cieux. S. Pierre Damien l'entendait ainsi lorsqu'il disait : « Réjouissons-nous au » jour de la Nativité de la Mère du Christ, comme nous le fai- » sons au jour de la Nativité de Jésus-Christ lui-même. » *Exultemus, et sicut gaudere solemus in nativitate Christi; ita etiam et gaudeamus in nativitate Matris Christi* (serm. III, *in Nativ. B. V.*).

Les motifs de nous livrer à l'allégresse au jour de cette fête ne manquent pas; mais on peut dire, avec l'abbé Rupert, qu'ils sont tous résumés dans ces paroles du Cantique des cantiques : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore se levant, belle » comme la lune, pure comme le soleil? » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (CANT. VI, 9)? En effet à la naissance de Marie tous les hommes doivent se réjouir, parce que cette céleste enfant est pour eux comme l'aurore, la lune et le soleil.

Marie, dans sa Nativité, fut une véritable *aurore*, parce que, dit l'abbé Rupert, comme l'aurore de chaque jour est la fin de la nuit passée et le commencement d'un jour nouveau, la naissance

de Marie fut la fin des douleurs et le commencement de la consolation, la fin de la tristesse et le principe de notre joie : *Sicut aurora quotidiana finis est præteritæ noctis et initium dici sequentis : sic nativitas Mariæ, finis dolorum fuit, consolationis fuit initium; finis tristitiæ, et lætitiæ nobis extitit principium* (in Cant. l. VI). Depuis la chute d'Adam, les ténèbres du péché étaient répandues à la surface de l'abîme; tous les hommes vivaient plongés dans une nuit continuelle. Aussi quel sujet d'allégresse pour l'humanité tout entière, lorsque l'aurore parut enfin, lorsque naquit la vierge destinée à chasser les ténèbres du péché, à faire briller sur la terre la lumière de la grâce! Oui le jour de la naissance de la Mère de Dieu est véritablement un jour de joie pour l'humanité.

Les habitants des contrées septentrionales qui, pendant de longs mois, vivent plongés dans les ténèbres, attendent, avec une impatience fébrile et un désir ardent, le retour du soleil; ils gravissent les montagnes pour jouir enfin de ses premiers rayons et quelle n'est pas leur joie, lorsqu'ils voient son globe resplendissant s'élever enfin au-dessus de l'horizon! Le genre humain n'avait pas été plongé dans des ténèbres affreuses pendant quelques mois seulement, mais pendant un grand nombre de siècles; ces ténèbres étaient celles du péché, selon la parole du prophète Isaïe : « Les ténèbres couvraient la terre et un brouillard épais » enveloppait les peuples : » *Tenebræ operiebant terram, et caligo populos* (Isa. lx, 2). Mais à la naissance de Marie, l'aurore se leva qui annonça la fin de la trop longue nuit et le commencement du jour de la grâce. Ce fut donc pour tous les hommes un jour heureux, un jour de réjouissance et d'allégresse.

La même vérité ressort encore d'une autre considération. L'expérience de chaque jour nous apprend que, lorsque après quelques heures de nuit, les premiers rayons de l'aurore annoncent le lever du jour, les fleurs s'entr'ouvrent, les oiseaux chantent, les malades éprouvent un soulagement, et la joie semble partout renaître. S'il en est ainsi pour un fait qui se reproduit chaque jour, le lever de l'aurore, quelle ne serait pas la joie au retour de la lumière, si la nuit durait non pas quelques heures mais plusieurs années? Alors, à l'apparition de l'aurore, les hommes ne pourraient pas contenir les transports de leur joie; l'allégresse universelle n'aurait pas de bornes. Les motifs que nous avons de nous réjouir au jour de la Nativité de Marie sont encore plus grands, parce que cette aurore a mis fin à une nuit qui durait depuis des milliers d'années. Saluons donc avec joie cette aurore bienheureuse ; saluons Marie au jour de sa naissance. Mais la sainte Ecriture compare encore la bienheureuse Vierge à la lune.

Dans le ciel mystique de l'Eglise, Jésus-Christ Notre-Sei-

gneur est comparé au soleil; les saints sont les astres qui reçoivent de lui leur lumière; Marie est la lune, parce qu'elle brille plus que tous les astres, au ciel de la sainte Église, et que la lumière qu'elle reçoit du soleil de justice est plus abondante. Ce qu'elle reçoit avec plus d'abondance, elle nous le communique avec plus de largesse. Jésus-Christ le véritable soleil ne s'était pas encore montré, mais Marie, tout irradiée de sa divine lumière, se lève sur le monde au jour de sa naissance; elle commence à dissiper les ténèbres opaques dont le monde est couvert; ténèbres du péché, de l'ignorance, de l'erreur; elle nous procure à elle seule plus de lumière que tous les saints du ciel ensemble. La fête de la Nativité de Marie est donc un jour de joie, parce qu'elle s'avance comme la lune et nous éclaire de sa douce lumière. Elle fait plus : elle se montre à la terre semblable au soleil lui-même.

L'Esprit saint compare Marie au soleil, lorsqu'il dit qu'elle est pure comme le soleil : *Electa ut sol.* Le soleil, à son lever, resplendit d'un éclat singulier et embrase l'horizon. Marie, à sa naissance, resplendit aussi d'un merveilleux éclat, parce qu'elle est la fille d'une multitude de rois et de prophètes. Elle ressemble au soleil, parce que cet astre efface par sa splendeur l'éclat de tous les autres astres, comme la bienheureuse Vierge Marie surpasse toutes les autres créatures, par sa noblesse et par ses vertus. Le soleil est le plus bel ornement du monde matériel; la bienheureuse Vierge Marie est l'ornement le plus magnifique et le plus glorieux de la création.

Enfin Marie est comparée au soleil, parce que Dieu a créé le soleil pour nous communiquer la lumière matérielle, et qu'il a créé Marie pour nous communiquer la lumière incréée, qui est le Verbe de Dieu. Il n'y a qu'une véritable lumière, Jésus-Christ, et c'est par Marie, comme par un autre soleil, que cette lumière arrive jusqu'à nous.

Ou, si l'on veut encore : le soleil de nos âmes c'est Jésus-Christ, et Marie lui ressemble. Il est le médiateur entre Dieu et les hommes, et Marie est la médiatrice entre les hommes et lui. La céleste enfant qui naît aujourd'hui n'est donc pas seulement l'aurore qui annonce le jour, et la lune qui dissipe les horreurs de la nuit par une douce clarté, c'est le soleil qui brille entre Dieu et nous. Réjouissons-nous donc au jour de sa Nativité, car ce fut pour les hommes un jour de grand bonheur. Mais en même temps, ce fut pour l'enfer un jour de terreur et de tristesse.

III. — *Le jour de la nativité de Marie, jour de terreur et de tristesse pour les démons.*

Les amateurs d'étymologies curieuses disent que le mot *aurore* signifie *heure des oiseaux*, *avium hora*, parce que les oiseaux la saluent de leurs chants les plus harmonieux et les plus suaves. La naissance de Marie fut le lever de l'aurore et Richard de S. Laurent dit que les oiseaux du ciel, les anges, firent entendre alors des cantiques de joie nouveaux : *Aurora quasi avium hora; quia Maria oriente, aves cœli, Angeli scilicet, concorditer laudant eam* (*de Virg.* lib. VII). Mais si la nativité de Marie réjouit les anges du ciel, il n'en fut pas de même pour les anges déchus. Ce jour fut pour les démons un jour de terreur et de tristesse, parce que cette enfant, toute petite qu'elle fût, était déjà redoutable à l'enfer. La Vierge fut terrible, dès sa naissance, aux princes des ténèbres. *Virgo principibus tenebrarum terribilis fuit* (Id. *in Cant.* cap. 26).

Lorsque le démon, par ses paroles trompeuses, eut entraîné Adam et Eve dans le péché; lorsqu'il eut vicié le genre humain dans sa source, le châtiment ne se fit pas attendre. Dieu dit au démon, le grand coupable : « J'établirai des inimitiés entre toi » et la femme » : *Iminicitias ponam inter te et mulierem* (Gen. III, 15). A la première vue, il pourrait sembler que ce fût là une peine légère, pour un crime qui eut des résultats si terribles; mais on se tromperait en jugeant ainsi, parce que la femme dont parle ici le Seigneur est Marie, et que le nom de Marie suffit pour mettre les démons en fuite. Le Docteur Séraphique nous assure que les ennemis visibles ne redoutent pas autant une armée nombreuse solidement retranchée, que les puissances de l'air, le seul nom de Marie, sa protection et son exemple : *Non sic timent hostes visibiles castrorum multitudinem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium et exemplum* (S. Bonav. *in Spec. Virg.* lec. II). Le jour de sa nativité fut donc pour les démons un jour mauvais, un jour de tristesse et de frayeur.

Au temps où Marie sœur de Moïse vint au monde, les ennemis du peuple de Dieu persécutaient cruellement ce peuple. Les commentateurs remarquent que le nom de Marie qui lui fut donné signifie *amertume*, par allusion aux amertumes dont les Juifs étaient abreuvés. Mais le jour de la naissance de la Mère de Dieu fut un jour heureux et malheureux tout à la fois; heureux et agréable pour les hommes et les anges de Dieu, qui se sont réjouis de sa nativité; triste et amer pour les démons, pour qui la bienheureuse Vierge Marie est terrible comme une armée rangée en bataille. S. François de Paul était pour les démons

un objet de terreur; S. Antoine de Padoue les faisait trembler et obéir; une multitude de saints furent assez puissants pour les obliger, d'un seul mot, à sortir du corps des possédés, ou à cesser d'obséder leurs victimes, mais Marie fut, dès sa naissance, plus redoutable pour eux à elle seule, que toute l'armée des saints rangée en bataille.

Les saints ont appelé Marie, Mère de Dieu, avocate des pécheurs, secours des chrétiens, et nous aimons à répéter ces beaux noms après eux. Mais Clément d'Alexandrie lui en donne un autre que nous avons le droit de trouver étrange. Il appelle Marie la *Femme serpent*. Ce nom de serpent convient bien au démon qui est immonde, tortueux, trompeur et séducteur comme le serpent; mais comment donner ce même nom à Marie, la plus pure, la plus innocente, la plus sainte des créatures? On pourrait dire que ce nom convient à Marie en ce sens qu'elle a, comme un autre serpent, trompé et vaincu le démon qui avait, sous cette forme, trompé et vaincu la première femme. « Comme » le démon a séduit la femme, ainsi fut-il séduit lui-même à la » fin et vaincu par une femme », dit S. Bernard : *Sicut diabolus seduxit feminam; ita postmodum a femina seductus est* (hom. II *super Miss.*). Mais disons plutôt que Clément d'Alexandrie a donné ce nom à la très sainte Vierge, parce que de même que les serpents sont, de tous les animaux, ceux que les hommes redoutent le plus, de même Marie est pour les démons comme un serpent qu'ils craignent par dessus tout.

Il y a cette différence entre les serpents et les autres animaux redoutables, tels que les lions, les loups, les ours, que nous pouvons sans crainte jouer avec ces derniers lorsqu'ils sont petits: ils ne deviennent dangereux qu'après que leurs forces se sont développées. Mais pour les serpents, les plus petits même nous font horreur et nous effraient. Marie, toute petite enfant et à peine née, est terrible pour les démons. Ils la redoutent non seulement régnant au ciel, mais entre les bras de sainte Anne qui vient de lui donner le jour.

Puisque Marie est si redoutable pour les démons alors que, dans son humble berceau, elle ne fait encore entendre que les vagissements de la première enfance, implorons son secours contre les puissances de l'enfer; recourons souvent à elle et disons-lui avec le Docteur Séraphique : « O Vierge très puis- » sante, nous vous en supplions, éloignez les démons de nous. » *Rogamus te, o Virgo potentissima, ut arceas dæmones a nobis.* Disons-lui avec le saint pape Innocent III : « O Marie, en vertu » de votre dignité de Mère de Dieu, vous pouvez commander » aux démons : réduisez-les donc à l'impuissance, afin qu'ils ne » nous nuisent pas » : *O Maria, ex dignitate qua Dei mater es, imperare potes dæmonibus : compesce dæmones ne nobis noceant.*

Mais il faut surtout recourir à Marie pour le jour où la mort viendra nous visiter, et lui dire souvent, avec confiance et piété, cette prière que l'Église nous met sur les lèvres : « Sainte » Marie Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, main- » tenant et à l'heure de notre mort. »

Satan, cet antique ennemi plein de ruse, s'efforce pendant toute notre vie sur la terre, de nous entraîner au péché et à la perdition. Il multiplie ses tentations et cherche tous les moyens de nous tromper. Mais c'est lorsque le moment de notre mort approche qu'il redouble d'efforts. Alors, comme il est dit dans l'Apocalypse, le diable descend vers nous, plein d'une grande colère, sachant qu'il n'a que peu de temps : *Descendit diabolus habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet* (Apoc. XII, 12); alors il déploie toutes ses ruses, tend tous ses filets, a recours à toutes ses violences pour s'emparer de nos âmes et les emporter dans l'enfer. Invoquons donc Marie si terrible pour les démons. Demandons-lui son aide pour toutes les circonstances de notre vie, mais surtout pour l'heure de notre mort; disons et répétons-lui sans cesse : « Sainte Marie » Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, mainte- » nant et à l'heure de notre mort. » Si Marie prend notre défense, nos ennemis les plus cruels seront obligés de fuir ; elle nous obtiendra de Dieu des grâces abondantes, et avec son aide, nous arriverons sans difficulté à la béatitude éternelle. *Amen.*

TROISIÈME SERMON

(D'après Conrad Prigelius. — 1755.)

IL EST AGRÉABLE ET UTILE AUX ENFANTS DE MARIE DE LA VÉNÉRER DANS SA NATIVITÉ.

Multi in Nativitate ejus gaudebunt.

Luc. I, 14.

Saluons aujourd'hui, mes frères, saluons avec des transports d'allégresse, l'aurore de notre délivrance, l'aurore de notre félicité. O jour de la Nativité de Marie, vous avez été l'objet des désirs de tant de siècles, des soupirs et des vœux de tant de patriarches et de prophètes! Vous êtes l'avant-coureur du jour où va briller enfin le soleil de justice : soyez mille fois béni! Vous dissipez les ténèbres mortelles qui s'étendaient sur l'univers entier et attristaient le ciel; grâce à vous la terre connaît enfin la joie. L'Église le proclame lorsqu'elle dit : « Votre Nati- » vité, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé la joie au monde en-

» tier : » *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* Jour de bonheur ! jour d'allégresse où naît enfin pour nous cette femme forte dont il a été dit autrefois au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta » postérité et sa postérité : elle te brisera la tête : » *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum* (Gen. III, 14). L'enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance, est figurée partout, à toutes les pages de l'ancien Testament. C'était elle qui, dans la personne de cette autre Marie sœur de Moïse, entonnait ce cantique après la défaite du Pharaon : « Chantons le Seigneur, car il s'est glo- » rieusement signalé : » *Cantemus Domino; gloriose enim magnificatus est* (Exod. XV, 1). C'est Abigaïl dont la douce parole calma autrefois la colère de David contre l'insensé Nabal, qui allait payer ses offenses de sa vie. Ainsi Marie, dont nous saluons la naissance, apaise la juste colère de Dieu contre le pécheur, cet autre Nabal non moins insensé que le premier. C'est Rachel qui mit au monde Joseph le sauveur de l'Égypte : Marie est la Mère du Sauveur du monde; elle donne le jour au roi qui gouverne le ciel et la terre. C'est Jahel qui transperça avec un clou la tête de Sisara, le général ennemi : Marie brise la tête du grand ennemi de l'humanité, du serpent infernal. C'est donc un jour bienheureux que celui de la Nativité de Marie; c'est la fin de notre tristesse et le principe de notre joie; c'est pour le monde une naissance nouvelle, une seconde création[1].

Pour nous qui connaissons et qui aimons Marie, pour nous qui sommes ses enfants, il est juste que nous méditions particulièrement sur le grand mystère qu'on célèbre en ce jour. Nous verrons ce qu'il apporte de joie au monde, puis l'utilité qu'il lui procure.

I. — *Joie que la nativité de la sainte Vierge procure au monde.*

Les peuples relégués dans les contrées les plus septentrionales du globe sont, pendant de longs mois, privés de la lumière du soleil. Avec quelle impatience ils attendent la fin de cette nuit interminable; avec quelle joie ils saluent le retour de l'astre du jour ! Le lever du soleil est pour eux comme une résurrection. Voulez-vous comprendre leur joie ? Imaginez qu'un matin l'aurore ne se montre pas, le soleil ne se lève pas, la nuit continue de nous envelopper dans ses ténèbres. Deux jours, trois jours,

1. Dum nascitur Maria, una cum ipsa mundus renascitur et renovatur. Serg. Hieros. Orat. *in Nativ. Virg.*

huit jours se passent, et l'affreuse nuit ne cesse pas. Dites-moi, quels ne seraient pas notre désespoir et notre frayeur? Mais si enfin l'aurore paraît; si elle nous annonce le retour de la lumière, quels transports d'allégresse!

Tout le temps qui avait précédé la naissance de Marie sur la terre avait été un temps de ténèbres et d'horreurs. La faute de nos premiers parents avait dérobé à nos yeux la lumière du divin soleil de justice. « Depuis l'heure fatale de cette révolte » contre Dieu, dit S. Pierre Damien, les ténèbres se sont éten- » dues sur toute la terre et ont duré jusqu'à la naissance de la » Vierge. C'est de cette nuit qu'il est écrit : *Vous avez établi » des ténèbres, et la nuit a été faite : c'est durant la nuit que fe- » ront leurs courses toutes les bêtes de la forêt.* C'est pendant » cette nuit que les esprits mauvais, cruels et indomptés, sortant » de leurs repaires, ont réuni tous leurs efforts pour la perte du » genre humain [1]. » Ces ténèbres ne pesèrent pas seulement pendant quelques mois, mais pendant une longue suite de siècles sur le genre humain. Les patriarches, les prophètes, les quelques saintes âmes que Dieu, dans sa miséricorde, daignait éclairer d'une lumière particulière, hâtaient, par leurs ardents désirs, par leurs gémissements et leurs larmes, le lever de l'aurore attendue. Enfin sonna l'heure bénie de la nativité de la bienheureuse Vierge. « Ce fut, dit l'abbé Rupert, la fin des douleurs, et » le commencement de la consolation, la fin de la tristesse et le » commencement de la joie [2]. » Cette heure mit en fuite le péché et introduisit dans le monde la lumière de la grâce. Elle mit fin à la nuit qui pesait sur le monde, et annonça le salut aux hommes. Ce fut le lever de l'aurore, dit S. Pierre Damien. Avant-coureur de la véritable lumière, l'avénement de Marie, en sa nativité, répandit sur la terre la sereine clarté du matin; elle illumina et embellit merveilleusement ce monde [3].

Les siècles se disputaient entre eux, dit S. Jean Damascène à qui aurait la gloire et le bonheur d'être témoin de la naissance de cette auguste Vierge. Le premier âge du monde fut le plus malheureux, parce qu'il vit la chute de nos premiers parents. Adam, de triste mémoire, comblé de tous les biens, vivant au sein d'incomparables délices dans le Paradis, prit, pour ainsi

1. Ex illa hora tenebræ factæ sunt super universam terram, usque ad Virginem. Hæc est illa nox de qua scriptum est : *Posuisti tenebras et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiæ* (Psal. c. 3, 27), qui crudeles, et indomiti spiritus, dimotis repagulis, humanum genus totis viribus obtriverunt. S. P. Damian. serm. *in Assumpt. B. V.*

2. Qui fuit finis dolorum, et consolationis initium, finis tristitiæ et principium lætitiæ. Rupert. Abb. lect. iv *in Cant.*

3. Tunc surrexit aurora, quia Maria veri prævia luminis, nativitate sua mane clarissimum serenavit, illuminavit, condecoravit. S. Petr. Dam. serm. *in Assumpt.*

dire, en dégoût son bonheur. Il viola le précepte que lui avait imposé le Seigneur, et il tomba soudain des plus hauts sommets de la félicité, au sein des maux les plus affreux, à ce point qu'il est difficile de dire si son élévation avait été plus grande que sa chute ne fut profonde. Encore, si l'auteur de la faute en avait subi seul les suites et le châtiment ! Mais non ! Le malheur d'Adam ne s'arrête pas à lui; il devient l'héritage de tous ses enfants. Quiconque entre dans la vie est condamné à mort; naître c'est être coupable. Les parents transmettent à leurs enfants le funèbre héritage qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs aïeux, et toute la pauvre humanité s'agite misérablement au fond de cet abîme de honte et de douleur. On pleurait donc, on gémissait amèrement dans le premier âge du monde, au souvenir des biens perdus par le péché, et sous le poids des maux sans nombre qu'il avait procurés. Le malheur semblait d'autant plus affreux que le bonheur primitif était moins éloigné. Cependant il y avait une consolation à tant de tristesse, une espérance qui relevait les cœurs. On pensait à la femme dont le talon victorieux devait briser un jour la tête du serpent; on attendait, on espérait la nativité de Marie. On savait que, par le moyen de cette Vierge destinée à donner le jour au Fils de Dieu incarné, les enfants d'Eve retrouveraient leurs droits au céleste héritage. Les pères redisaient à leurs enfants la sentence portée contre le serpent tentateur : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Elle te brisera la tête. »

Plus malheureux encore fut le second âge du monde, les quelques siècles qui précédèrent immédiatement le déluge. Alors toute chair avait corrompu sa voie; les géants dont parle l'Ecriture, foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, ne mirent plus aucun frein à la fureur de leurs passions. Ils se précipitèrent dans toutes sortes de crimes. Ce temps ne méritait pas de consolation. Il n'était pas digne d'entendre parler de la Vierge toute sainte et tout immaculée. Peut-il y avoir quelque rapport entre la lumière et les ténèbres, le lis et les épines, la brebis et le loup, la colombe et l'épervier? Cependant la miséricorde s'approche plus volontiers des lieux où sont les plus grandes misères; la bonté se hâte de soulager les maux les plus pressants. Dieu ne voulut donc pas abandonner les hommes de ce temps. Pendant cent ans, ils entendirent Noé leur annoncer les terribles jugements de Dieu; pendant cent ans, ils le virent travailler à cette arche, figure de Marie à qui doivent recourir tous ceux qui désirent être sauvés. Bien des fois sans doute, après avoir reproché leurs crimes aux hommes qui l'entouraient, Noé, pour les ramener à la confiance en Dieu, leur parla de la femme destinée à briser la tête du serpent; mais ils ne l'écoutèrent pas. Et puis lorsque les eaux du déluge commencèrent à

se retirer, Noé vit dans la blanche colombe qui lui rapporta dans son bec un rameau d'olivier, l'image fidèle de Marie. Marie n'est-elle pas appelée par l'Epoux divin : *Ma colombe* ? Ne nous a-t-elle pas apporté la branche d'olivier gage précieux de notre réconciliation avec le Seigneur, lorsqu'elle a donné le Rédempteur au monde? Noé comprit. Son cœur s'ouvrit à l'espérance. Il sut qu'une autre colombe, que Marie, viendrait par sa naissance apporter au monde des promesses de paix, et faire savoir qu'un déluge plus affreux que le déluge matériel avait enfin cessé.

Dans le troisième, le quatrième et le cinquième âge du monde, on sentit approcher le temps de la naissance de Marie. Les désirs animés par une espérance plus prochaine deviennent plus ardents et les prières plus ferventes. Voir celle qui donnerait le jour au Rédempteur, tel était l'objet de tous les vœux des patriarches et des prophètes. Vers ce but tendaient la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la constance invincible de Jacob au milieu de ses travaux, la chasteté de Joseph, la mansuétude de Moïse. Que de fois David n'a-t-il pas, aux accords de sa lyre sacrée, invité la Vierge à venir enfin ? Pourquoi donc, poète couronné, valeureux guerrier, illustre par mille victoires, pourquoi poussiez-vous l'humilité jusqu'à vous donner en spectacle à tout votre peuple, en dansant devant l'arche ? Et vous, Salomon, le plus sage des rois, pourquoi immoliez-vous de si nombreuses victimes au Seigneur, dans ce temple incomparable que vous aviez élevé à sa gloire ? Ah! je le sais, vous demandiez ainsi à Dieu qu'il se hâtât de donner au monde la Vierge qui serait la Mère du Sauveur. Que dirai-je des supplications de Josaphat, des vœux de Josias, des larmes d'Ezéchias ? Avec quelle joie le prophète Isaïe ne promulgua-t-il pas enfin cet oracle : « Voilà » que la Vierge concevra, et elle enfantera un Fils, et son nom » sera Emmanuel : » *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. vii, 14)? Il semblait à ceux qui l'entendirent, qu'ils n'attendaient plus cette Vierge bénie, mais qu'ils la possédaient, qu'elle venait déjà de naître. Cependant des siècles devaient encore s'écouler, et le monde demeurer plongé dans la nuit affreuse du péché, jusqu'à ce qu'enfin cette splendide aurore parût au jour marqué par le Seigneur.

Environ 4000 ans après la création du monde [1] et 522 ans après la fondation de Rome, 16 ans avant notre ère, le jour si longtemps attendu vint enfin. Comme il est écrit au livre d'Esther : « Il sembla se lever pour les Juifs une nouvelle lumière, » la joie, l'honneur et l'allégresse : » *Judæis nova lux oriri visa*

1. Nous disons 4000 ans, pour parler le langage ordinaire, mais la chronologie biblique est assez incertaine, et l'on n'irait aucunement contre les saintes Ecritures en ajoutant deux ou trois mille à ce chiffre, si les découvertes de la science l'exigeaient.

est, gaudium, honor, tripudium (Esth. VIII, 16). Une nouvelle lumière s'est alors levée pour les justes, dit Richard de S. Laurent, parce que la vérité, ignorée jusque-là, commença de se manifester; une grande joie, parce que c'était la délivrance d'une horrible prison; un sublime honneur, parce que leur ennemi se trouvait abattu; une vive allégresse, parce que le salut était reconquis [1]. Car Marie est née pour purifier la tache de la prévarication paternelle, réparer l'innocence, calmer la colère du Juge irrité, ouvrir la porte du ciel, faire briller le jour de la grâce par tout l'univers.

Au jour où naît Marie, naissent avec elle, la pureté pour les vierges, la chasteté pour les veuves, la piété pour la jeunesse, la félicité pour tous. Avec elle font leur entrée dans ce monde, la concorde entre les citoyens, la fidélité chez les soldats, la justice chez les magistrats; désormais les lois seront équitables, les contrats respectés, les amitiés persévérantes. On verra parmi les hommes la constance au milieu des épreuves, la modération dans l'usage des richesses, la régularité des mœurs. En ce jour béni, les ombres et les figures disparaissent et font place à la vérité, les nuages s'évanouissent, les ténèbres sont refoulées, l'aurore donne sa douce lumière et les esprits célestes eux-mêmes se demandent entre eux : « Quelle est celle-ci qui avance » semblable à l'aurore : » *Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora?* Le ciel tressaille d'allégresse, la terre est toute à la joie, les anges chantent, les hommes sont heureux, ceux qui pleuraient applaudissent, ceux qui soupiraient respirent. Les exilés espèrent enfin revoir leur patrie, les navigateurs aborder au port, les travailleurs recevoir leur salaire, les soldats leur paie, les victorieux leur couronne, les vainqueurs dans l'arène leurs prix. C'est ainsi que tous les enfants de Marie doivent considérer la fête de la Nativité de leur divine Mère, comme celle de leur propre naissance, et la célébrer avec ferveur.

Laisse-t-on passer inaperçu l'anniversaire du jour où l'on a reçu quelque bienfait extraordinaire, où l'on a été délivré de quelque grand danger? Quel événement extraordinaire, quel inestimable bienfait pour l'univers entier et pour chacun de nous que la Nativité de Marie! C'est en ce jour-là que nos fers ont été brisés ou que du moins notre liberté a été assurée. La Nativité de Marie, cause de joie pour l'univers entier, a renouvelé les éléments, dit S. Anselme, sauvé les hommes, humilié les démons, rétabli l'ordre angélique dans son intégrité [2]. Ce n'est

1. Nova lux justo, propter veritatis agnitionem, quæ ignorabatur; gaudium propter carceris evasionem; honor propter hostis dejectionem; tripudium propter salutis recuperationem. Richard. a S. Laur. lib. IV.

2. Elementa renovantur, homines salvantur, dæmones conculcantur, Angeli redintegrantur. S. Anselm. lib. *Orat.*

pas assez d'un seul jour pour célébrer dignement la mémoire de ce mystère. Nous le louerons et le bénirons pendant toute l'éternité car c'est par lui que la possession de bonheur du ciel nous est devenue possible.

II. — *Utilité que procure au monde la nativité de Marie.*

Un jour que sainte Gertrude avait récité le rosaire tout entier en l'honneur de la Nativité de la très sainte Vierge, pour obtenir son assistance particulière à l'heure de la mort, elle vit que les anges présentaient chacune des paroles qu'elle prononçait, transformée en pièce d'or, à Jésus-Christ assis sur son trône. Et Jésus remettait ces pièces d'or à Marie, lui recommandant de les garder. Marie les mettait de côté afin de les lui réserver pour le jour de sa mort, et de les transformer en autant d'ineffables consolations, et de recommandations puissantes auprès du juge suprême. Ces prières toujours agréables à Marie avaient pour elle le mérite particulier de lui être adressées au jour et en l'honneur de sa Nativité. Il était juste qu'elle les reçût avec une bonté singulière, et leur préparât une récompense de choix. Ne voit-on pas les grands de ce monde, au jour anniversaire de leur naissance, se signaler par des libéralités? Pourquoi la reine du ciel et de la terre, pourquoi la souveraine dispensatrice de tous les trésors de Dieu n'agirait-elle pas de même? N'est-ce pas le jour que les rois choisissent pour accorder leur grâce aux condamnés, pour récompenser leurs serviteurs fidèles, pour combler leurs amis de faveurs? Hérode se montrait libéral au jour de sa fête. Il était prêt à tout donner, fût-ce la moitié de son royaume. Ce que lui demandait la fille d'Hérodiade fut un don cruel, impie, sacrilège : il ne recula pas devant un crime affreux pour ne rien refuser en un tel jour.

Que ne peuvent donc pas espérer les fidèles serviteurs de Marie, au jour de la nativité de leur divine Mère? Sa générosité, sa libéralité surpasse celle des grands de la terre, autant que le ciel est au-dessus des choses d'ici-bas. Toutes les richesses des rois, de ce monde ne sont rien comparées à ses richesses. De plus, elle n'oublie pas qu'elle est la reine de miséricorde. Tous les anges, tous les hommes, toutes les créatures animées ou inanimées font partie de son empire, mais elle est surtout la reine ou plutôt la mère de ceux qui souffrent, de ceux qui ont besoin de consolation. Elle n'est pas reine et mère de justice, elle est reine et mère de miséricorde. Elle ne dédaigne et n'oublie aucun de ceux qui recourent à elle ; elle prend soin d'eux, elle veille à leurs intérêts, elle leur ouvre son cœur maternel, et elle n'exclut personne de la participation à ses bienfaits. Sa li-

béralité est semblable aux plus profonds abîmes de la mer, que nul ne peut sonder, dit Richard de S. Laurent, car elle distribue à ses serviteurs les richesses les plus précieuses, les dons de la grâce, les vêtements des vertus, et toutes sortes de présents magnifiques. S. Bonaventure la compare à l'antique Judith que sa libéralité avait rendue célèbre dans toute la terre d'Israël. Mais ce n'est pas une unique contrée, c'est l'univers entier qui célèbre la bonté, la clémence, la douceur de Marie, ses miséricordes, ses bienfaits innombrables. Plutarque raconte d'Artaxercès, fils du roi Xerxès, qu'il avait une main plus grande que l'autre, ce qui le fit nommer Artaxercès-Longue-Main. Ce prince disait en parlant de ses mains: « La nature a voulu, en me formant ainsi, m'enseigner mes devoirs de roi. J'ai une main très grande pour donner, et une autre petite pour recevoir. » Titus, empereur romain, était d'une nature douce et bienveillante. Il faisait ordinairement son possible pour être agréable à tous ; et quand ses courtisans lui observaient qu'il promettait plus qu'il ne pourrait donner il répondait : « Personne ne doit se retirer contristé, lors- » qu'il s'est approché du prince. » Lorsqu'il se souvenait le soir de n'avoir accordé aucune grâce pendant le jour qui venait de s'achever, il disait tristement : « J'ai perdu ma journée. » Mais qu'était-ce que la libéralité naturelle de ces princes, si on la compare à celle de Marie? La terre entière est pleine de ses bienfaits. Ils s'élèvent plus haut que les cieux et ils pénètrent jusqu'au fond de l'enfer!

Le jour où est née la très sainte Vierge a mis fin au règne du péché et inauguré celui de la grâce. Il a été le dernier jour de l'ancienne loi et le premier de la loi nouvelle ; il a brisé le sceptre du démon et commencé le règne de Jésus-Christ. L'hiver était passé; on entrait enfin dans le printemps. Et maintenant encore, c'est à l'anniversaire de ce jour que Marie se plaît à communiquer largement à tous, les trésors de sa miséricorde. Elle veut que tous les hommes reçoivent de sa plénitude, les captifs la délivrance, les malades la guérison, les affligés la consolation, les justes la grâce, les affamés la nourriture, les fatigués le repos, les aveugles la lumière, les débiles la force, les pusillanimes le courage. Quiconque a besoin de quelque grâce, qu'il la demande à Marie en ce jour, et il l'obtiendra. Mais encore une fois, sur qui Marie aimera-t-elle surtout à répandre ses bienfaits de choix, sinon sur ses serviteurs fidèles, sur ceux qui font partie de ses confréries, qui portent son saint scapulaire, qui sont fidèles à la récitation de son chapelet? Le soleil éclaire d'une lumière plus vive les objets plus rapprochés de lui; le feu échauffe davantage ceux qui le touchent; les parfums et les fleurs embaument ce qui est près d'eux; les fontaines et les ruis-

seaux fécondent les prairies au milieu desquelles leurs eaux coulent doucement, tandis que les plaines éloignées s'en ressentent à peine. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge, en la fête de sa Nativité, comble surtout de ses bienfaits ceux qui sont les plus près de son cœur, ses enfants bien-aimés, ses serviteurs pieux et fidèles. Pour eux les premières grâces; pour eux les plus riches bénédictions.

L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, rapporte qu'un Hébreu nommé Hyrcan, voulant faire sa cour au roi d'Egypte Ptolémée, lui offrit, au jour de sa naissance, cent jeunes garçons, et cent jeunes filles du même âge. Ces enfants étaient choisis parmi les plus beaux; ils étaient couverts de vêtements blancs et portaient chacun dans la main un talent d'or. Suivons cet exemple en la fête de la Nativité de Marie, et rendons-nous dignes d'être offerts à Marie, ressemblons aux enfants par notre candeur et notre innocence, et portons entre nos mains le talent d'or de la sainte charité. Purifions avec soin notre âme de toute souillure, et revêtons-nous de la robe nuptiale qui est l'état de grâce. Que nos affections, que nos sens, que nos mœurs, que tout soit pur en nous. « Vous aimez la beauté ? vous voulez être beau ? Con» fessez vos fautes [1], » dit S. Augustin. Détestez vos péchés; témoignez votre contrition, promettez de vous amender, et vous serez beaux, vous serez dignes de paraître devant Marie en ce jour de fête, dignes de célébrer ses louanges, dignes d'être comblés de ses faveurs.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer. — 1759.)

OU EST MARIE, LA SONT TOUS LES BIENS.

Preuves tirées du Nouveau Testament.

De qua natus est Jesus.
Matth. I, 16.

Réjouissez-vous tous aujourd'hui, mes frères, parce que celle qui a mérité de porter le Seigneur dans son sein, est née. Aujourd'hui nous célébrons la naissance de Marie qui fut la Mère de Jésus. « C'est d'elle, dit S. Augustin, qu'est sorti le lis des » vallées ; par son enfantement, la nature que nous avaient lé» guée nos premiers parents est transformée, et la faute effa» cée [2]. » Si c'est de Marie que Jésus est né, et si Jésus est tout

1. Pulchritudinem amas? Vis esse pulcher? confitere. S. August. *in Psal.* xcv.

2. De qua ortum est pretiosum lilium convallium, per cujus partum mu-

pour nous en toutes choses, selon la parole que le séraphique père S. François aimait tant à redire : *Deus meus et omnia* : « Mon Dieu et mon tout, » certainement tout ce qui nous est bon, tout ce qui nous est salutaire nous est venu par elle. Réjouissons-nous donc ; suivons le conseil de S. Augustin qui nous dit encore : « Voilà, mes bien-aimés, le jour si désiré de » la bienheureuse et vénérable Marie toujours vierge. Que notre » terre soit donc dans la plus grande allégresse puisqu'elle est » honorée de la naissance d'une si grande vierge. Elle est la » fleur des champs de laquelle est né le précieux lis des vallées [1]. »

L'illustre abbé de Clairvaux, S. Bernard, dit à son tour : « Marie naît, et il est décidé que tout ce grand œuvre de notre « rédemption, sera fait par elle, en elle, d'elle et avec elle ; de » sorte qu'on peut dire : Comme rien n'a été fait sans Jésus, » rien n'a été réparé sans Marie [2]. » Qui donc serait assez oublieux de ses propres intérêts pour ne pas désirer se rendre Marie favorable ? Si nous nous efforçons par nos prières et notre conduite, de mériter ses faveurs, nous aurons Dieu lui-même pour nous. Soyons prudents comme le serpent. Le serpent s'approcha d'abord d'Eve, sachant bien qu'après l'avoir vaincue il lui serait aisé d'avoir raison d'Adam. Il en est de même aujourd'hui ; celui qui a Marie pour soi ne peut manquer d'avoir aussi Dieu. Ne dit-elle pas dans le livre des Proverbes : « Celui qui me trou- » vera trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur : » *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino* (Prov. VIII, 35) ?

Nous avons avancé déjà cette même proposition en la fête de la Visitation, et nous l'avons prouvée en nous appuyant sur l'Ancien Testament. Aujourd'hui c'est au Nouveau Testament que nous demanderons nos preuves. Il nous sera aisé de montrer combien il est juste d'appliquer à Marie ces paroles du livre de la Sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle : » *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.*

S. Jean, dans l'Apocalypse, vit une femme mystérieuse dont le soleil était le vêtement ; elle avait la lune sous ses pieds. Quelle est donc cette femme, ô disciple bien-aimé de Jésus ? Quelle est-elle, et pourquoi a-t-elle la lune sous ses pieds ? Les

tatur natura protoplastorum, deletur et culpa. S. August. serm. XVIII *de Sanctis.*

1. Adest nobis dilectissimi optatus dies beatæ ac venerabilis semper Virginis Mariæ. Ideo cum summa exultatione gaudeat terra nostra, tantæ Virginis illustrata natali. Hæc est enim flos campi, de qua ortum est pretiosum lilium convallium. Id. *ibid.*

2. Nascitur Maria, et per ipsam, et in ipsa, et de ipsa, et cum ipsa, totum hoc opus redemptionis faciendum decernitur, ut sicut sine illo nihil est factum, ita sine illa nihil refectum sit. S. Bern. serm. II *de Nativ.*

anges n'avaient-ils pas comparé sa beauté à celle de la lune lorsque, ravis d'admiration, ils s'écriaient : Quelle est celle-ci qui s'avance belle comme la lune ? *Quæ est ista quæ progreditur pulchra ut luna* (Cant. vi, 9) ? C'est la Vierge ; c'est Marie Mère de Dieu. Elle n'est pas seulement belle comme la lune, mais sa beauté l'emporte infiniment sur celle de cet astre : elle tient la lune sous ses pieds. Si par la lune que voyait le disciple bien-aimé, sous les pieds de Marie, nous voulons entendre l'astre qui préside à la nuit, nous pouvons toujours et en toute vérité proclamer Marie belle comme elle. Si nous voulons y reconnaître les ennemis de cette auguste Vierge et les nôtres, nous pourrons dire aussi qu'elle leur est supérieure. Car c'est de Marie que l'Eglise a dit ces paroles : « Vous avez, à vous seule, écrasé toutes les héré-» sies dans le monde entier : » *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* Et que de fois ne lui adresse-t-elle pas cette humble supplication : « Donnez-moi la force contre vos enne-» mis : » *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* S. Bernard disait : « Si les vents de la tentation se soulèvent, regardez l'étoile, » appelez Marie : » *Si insurgant venti tentationum, respice stellam, voca Mariam.*

La lune est donc sous les pieds de Marie. A peine était-elle née ou plutôt, dès l'instant même de sa conception, Marie tint le démon sous ses pieds, parce qu'elle écrasa la tête de cet ennemi infernal, par son exemption du péché originel, et l'abondance inexprimable de grâces dont elle fut enrichie.

On peut encore comparer Marie à la lune en ce sens qu'elle possède, à un degré suprême, toutes les vertus morales dont la lune peut être le symbole. La lune brille pendant la nuit, et répand sa douce clarté sur la terre pour dissiper l'horreur des ténèbres dont elle est enveloppée. Marie brille de même au milieu des ténèbres lorsqu'elle fait arriver quelques rayons de la grâce, quelques faveurs divines, jusqu'aux malheureux qui vivent dans les ténèbres du péché mortel, nuit horrible, nuit affreuse par les dangers et les pièges de toutes sortes qu'elle dérobe aux yeux. Mais la lune brille : Marie obtient de Dieu, pour les malheureux pécheurs, quelques rayons de sa grâce céleste, pour qu'ils ne périssent pas, pour qu'ils reviennent à Dieu, le soleil de justice dont ils se sont séparés. L'Epoux des Cantiques dit à son Epouse, ou plutôt Jésus dit à Marie, la véritable bien-aimée : « Pais tes chevreaux : » *Pasce hædos tuos* (Cant. i, 8). Quels sont les chevreaux dont Jésus recommande à Marie de prendre soin, comme d'un bien qui est particulièrement à elle ? Ce sont les pécheurs, dont les chevreaux sont le symbole. Il lui dit : Montrez que vous êtes la mère de miséricorde ; venez en aide aux pauvres pécheurs qui ont recours à vous, pour qu'au jour du jugement ils ne soient pas confondus avec les autres chevreaux,

avec les boucs placés à ma gauche. On sait que la lune exerce une grande influence à la surface de la terre, influence que lui communique le soleil, roi de notre système planétaire. Ceux qui cultivent la terre ne font, pour ainsi dire, rien, sans avoir égard aux diverses phases de la lune. Sans doute le soleil a plus de vertu ; cependant il semble que l'action de la lune se manifeste plus sensiblement, au moins pour plusieurs choses. Son action est plus douce, plus bienfaisante, et n'a pas les inconvénients de celle du soleil, dont l'ardeur consumerait tout, si elle n'était tempérée par la nuit. Mais la nuit vient ; la lune répand sa douce clarté, les fleurs redressent leur tige à moitié flétrie par la chaleur du jour. Tout revit. C'est l'image de Marie. « Dieu fit deux » grands luminaires, dit le cardinal Hugue, l'un plus grand qui » est le Christ ; l'autre plus petit qui est Marie. » Le Christ est le soleil autour duquel gravitent les planètes qui lui empruntent leur éclat et leur vertu. Il est l'origine de toute vertu et de toute vie : il est le soleil de justice, comme le nomme le prophète Malachie. Quoi d'étonnant si le soleil brûle ? si quelquefois la justice de Dieu est un feu dévorant pour le pécheur ? O que de fois ce divin soleil aurait réduit en cendres ce monde où l'on ne voit que malice et péché, si la lune, si Marie ne s'était interposée. Un jour S. Dominique eut une vision. A ses yeux apparut le Juge suprême armé de la foudre, et tout près de perdre le monde, à cause des péchés des hommes. Mais voilà que Marie se présente ; elle se prosterne à ses pieds, l'empêche de frapper et obtient miséricorde.

Nous avons donc bien raison de dire avec les Anges, que Marie est belle comme la lune : *Pulchra ut luna*. Et ce n'est pas assez. Nous pouvons ajouter que celui qui la trouve, trouve en même temps tout bien. Si cette vierge puissante luit comme la lune pour le pécheur, éclaire ses ténèbres, adoucit la colère de Dieu, éloigne de nous les maux, nous obtient mille biens par son intercession, nous pouvons bien nous livrer à la joie, car nous avons trouvé en Marie tout ce qui est bon pour nous, tout ce qui peut nous sauver.

Mais ne nous arrêtons pas là, et méditons un moment sur les paroles que l'archange Gabriel adressa à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer qu'elle serait la Mère du Fils de Dieu. Il la salua en disant : « Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec » vous » : *Ave gratia plena, Dominus tecum* (Luc. 1). Si Marie est pleine de grâce, ne nous obtiendra-t-elle pas aussi des grâces de Dieu, elle qui est si agréable à Dieu, elle son amie, sa bien-aimée, sa Mère ? Si le Seigneur est avec elle, ne le trouverons-nous pas en nous approchant d'elle ? Approchons-nous donc et nous trouverons Dieu ; et si nous avons Dieu, que pourra-t-il nous manquer ? Les mages cherchèrent Jésus-Christ, et, dési-

reux de le trouver, ils dirent à Hérode : Où est le roi des Juifs qui est né : *Ubi est qui natus rex Judæorum* (Matth. II, 2)? Mais pourquoi interroger Hérode, pieux rois de l'Orient? Il est effrayé de votre question; toute la ville de Jérusalem en est troublée avec lui. Il donne aux mages le renseignement qu'il obtient des prêtres d'après les saintes Ecritures, et il les envoie à Bethléem où l'Enfant doit être né. Il demande aux mages de venir à leur retour l'informer du lieu où ils l'auront trouvé. Il témoigne un désir hypocrite d'aller lui-même offrir ses adorations à l'enfant, et il ne pense qu'à tendre un piège à la bonne foi des mages, pour s'emparer du roi nouveau-né, et le mettre à mort. O mages, ne consultez pas Hérode! suivez plutôt l'étoile; c'est elle qui vous conduira; c'est elle qui vous montrera l'enfant. C'est ce qu'ils font : l'étoile se montre de nouveau à leurs yeux et les conduit au lieu où était le Verbe incarné. *Stella antecedebat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat puer* (Matth. II, 9). L'étoile s'arrêta. Où s'arrêta-t-elle? Sur l'enfant? Non, mais sur le lieu où était l'enfant. Et où était-il? Il était entre les bras de sa mère, pressé sur son cœur. Ce fut donc sur Marie que l'étoile s'arrêta. Elle brilla; elle guida les mages; elle les conduisit à la mère, et c'est ainsi qu'ils trouvèrent l'enfant. Et nous, si nous voulons trouver Jésus, allons à sa Mère, allons à Marie, la très douce Vierge. Où est Jésus, là se trouve tout bien. Il n'y a pas de bien qu'on ne trouve en trouvant Jésus entre les bras de sa Mère, et quand on cherche Jésus par Marie, on est certain de le trouver. « Celui qui me trou- » vera, dit-elle, trouvera la vie » : *Qui me invenerit inveniet vitam* (Prov. VIII, 35).

Qui pourrait hésiter à s'approcher de Marie avec une grande confiance, au souvenir de sa puissance et de sa bonté, au souvenir surtout du premier signe extérieur de sa divinité, que Jésus-Christ donna publiquement au monde? Sans doute ce n'était pas le premier miracle qu'il accomplit; toutes les circonstances miraculeuses de sa naissance, de l'adoration des mages, et mille autres dont les saints Livres ne nous ont pas gardé la mémoire, étaient des œuvres de sa toute-puissance divine; mais ce fut son premier miracle public, celui qui détermina la foi de ses premiers disciples, et ce fut à la demande de Marie qu'il le fit. Nous lisons dans le second chapitre de l'Evangile selon S. Jean, qu'il y eut des noces à Cana en Galilée, et que Marie s'y trouva avec Jésus. Le vin manqua et Marie le sut. Elle eut compassion des nouveaux époux et voulant leur éviter une confusion pénible devant les invités, elle dit à son Fils : « Ils n'ont plus de » vin » : *Vinum non habent.* Jésus lui répondit : « Femme, » qu'importe à moi et à vous? mon heure n'est pas encore » venue. » Cependant pour montrer combien il honorait sa

mère, et quelle était auprès de lui la puissance de son intercession, il devança l'heure fixée pour son premier miracle ; il exauça son désir et changea l'eau en vin. Si donc notre divin Sauveur exauça sa Mère à Cana de Galilée ; s'il se garda bien de la confondre, et voulut au contraire l'honorer, et faire ce qu'elle demandait, pourrait-il maintenant la contrister et l'humilier au ciel, en présence des anges et des saints, en répondant par un refus aux prières qu'elle lui adresse pour nous ? La reine du ciel et de la terre, serait-elle donc couverte de confusion par son propre Fils ? Le croire serait une impiété et le dire un blasphème. Marie est toute-puissante lorsqu'elle intercède auprès de Dieu. Son Fils l'aime d'un amour infini. Ce fut en sa faveur qu'il fit le premier de ses miracles publics : *Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ* (Joan. II, 11). Il le fit même avant que l'heure fixée par les décrets divins ne fut venue : *Nondum venit hora mea*. Il le fit quoique ses premières paroles semblassent indiquer qu'il ne le voulait pas : *Femme, que nous importe à moi et à vous ?* « Il avait dit, remarque S. » Jean Chrysostome : Mon heure n'est pas encore venue ; ce- » pendant il obtempéra aux prières de sa mère ; il voulut hono- » rer sa mère, il évita de lui paraître insoumis ; il ne voulut pas » couvrir de confusion, en présence des convives, celle qui lui » avait donné le jour[1]. » Concluez de là, chrétiens auditeurs, combien est efficace l'intercession de la très sainte Vierge. A sa prière, Jésus changea l'eau en vin. Il changera de même notre deuil en joie, lorsque, à la prière de Marie, il fera succéder aux eaux de la tribulation qui nous submergent dans cette vallée de larmes, le vin de l'éternel bonheur.

En parlant de la vie éternelle, il me souvient que N.-S. Jésus-Christ suspendu sur l'arbre de la croix, au moment de remettre son âme entre les mains de son Père, promit cette vie bienheureuse au bon larron repentant de ses fautes. Il lui dit : « Au- » jourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » : *Hodie mecum eris in Paradiso* (Luc. XXIII, 43). Admirez ce qui arrive. Deux larrons sont à la droite et à la gauche du rédempteur crucifié. L'un se convertit. L'autre s'endurcit. Le premier déplore ses fautes et dit à Jésus : « Souvenez-vous de moi, lorsque vous » serez venu dans votre royaume. » *Memento mei cum veneris in regnum tuum*. Expliquez, si vous le pouvez, cette différence de conduite. S. Méthode nous donne la clef de ce mystère. « Nous croyons, dit-il, que le bon larron est revenu à de bons » sentiments, parce que la bienheureuse Vierge Marie, placée

1. Licet dixerit : *Nondum venit hora mea*, maternis tamen precibus obtemperavit : ut matri honorem exhiberet, et non contumax videretur matri, neve Genitricem tam multis præsentibus pudore afficeret. S. Chrysost. hom. XXI in *Joan.*

» entre la croix de son Fils et celle de cet homme, a intercédé » pour lui. » Peut-être faudrait-il ajouter que le bon larron avait été touché d'abord par la douleur infinie, et la merveilleuse constance de cette mère, au pied de la croix de son Fils, et Jésus lui sut gré de ce qu'il avait eu compassion de sa mère; il voulut, à cause de Marie, sauver celui qui avait compati à ses douleurs très amères. C'est ainsi que le bon larron apprit par une heureuse expérience, que l'on trouve tout bien auprès de Marie et par Marie, parce que, par elle, on arrive au ciel.

Achevons ce discours par une dernière réflexion. S. Jean nous dit dans son Évangile, que Jésus ayant incliné la tête, rendit l'esprit : *Et inclinato capite, tradidit spiritum* (Joan. xix, 30). Pourquoi et de quel côté le Fils de Dieu a-t-il incliné la tête au moment de sa mort? Le cardinal Hugue, écrivant sur ce passage de l'Évangile de S. Jean, répond à cette double question: « Il a » incliné la tête du côté de Marie sa mère, comme pour nous » dire : Demandez pardon par son entremise : elle est l'oracle » de la miséricorde [1]. » Il cite ensuite ces paroles de S. Bernard : « Dieu ne voulut pas que nous recevions aucun bien qui » ne passât par les mains de Marie [2]. » S. Bernard nous enseigne, par ces paroles, que tout le bien que nous recevons de Dieu, c'est Marie qui nous l'obtient, et c'est ce que Jésus nous manifesta en inclinant la tête vers elle. Nous pouvons donc répéter ce que nous avons dit au commencement : Où est Marie, là sont tous les biens. Le Nouveau Testament nous en a fourni assez de preuves.

CINQUIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi [3].)

ADMIRATION DU CIEL ET DE LA TERRE LORSQUE MARIE FIT SON APPARITION EN CE MONDE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum. — Cant. viii, 5.

Ces paroles que nous venons de prendre pour texte, ce cri d'admiration et d'étonnement emprunté au Cantique des cantiques, qui donc le fait entendre? C'est le ciel, c'est la terre, c'est la création toute entière. L'univers que Dieu a tiré du néant manifeste sa surprise et sa joie, à la vue de la bienheu-

1. Inclinato capite ex parte Matris suæ, quasi diceret : Per ipsam veniam petite : ipsa est oraculum misericordiæ. Hugo Card in cap. xix *Joan.*

2. Nihil boni nos habere voluit, quod per manus Mariæ non transiret. S. Bern. apud Hugon. Car.

3. J. Mansi Prompt. sacr. *De Nativ. B.V.M.* discurs. v.

reuse enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance ; il s'écrie par la bouche des anges et par celle des filles de Jérusalem : « Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices : « *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens!* Jusque-là aucun prodige semblable ne s'était vu ; jusque-là aucun être créé n'avait donné aux anges eux-mêmes l'idée d'une sainteté comparable à celle de Marie au jour de sa naissance. Aussi peut-on dire avec S. Bonaventure : « Ma» rie est, par excellence, la merveille des œuvres de Dieu ; » elle est le vase admirable, œuvre du Très-Haut, œuvre vé» ritablement admirable, parce que jamais on n'en verra de » semblable, et il ne s'est rien fait de tel dans aucun des royau» mes de la terre[1]. » Ne soyons donc pas surpris si, au jour de la nativité de Marie, les anges et les hommes sont également plongés dans l'étonnement, si tout ce qui existe, si Dieu lui-même admire cette enfant, chef-d'œuvre de sa puissance et de sa miséricorde.

Mais pour mieux nous unir au concert de l'univers entier, considérons un instant quelques-uns des titres de la Bienheureuse Vierge Marie à l'admiration de tous.

I. — Marie est, par excellence, l'œuvre admirable de Dieu, parce qu'elle était toute sainte au temps de sa nativité.

Il y eut quelques saints dont la naissance suscita l'étonnement et l'admiration, par les circonstances qui l'accompagnèrent. Cependant tous avaient été conçus dans le péché ; tous avaient porté le poids de l'antique malédiction ; terre ingrate, ils avaient produit, dès le premier moment, les ronces et les épines du péché ; ils avaient été des enfants de colère, avant que la lumière de ce monde n'éclairât leurs yeux, et l'on ne peut pas dire qu'ils sont montés, mais plutôt qu'ils sont descendus, au jour de leur naissance, puisqu'ils ne furent exempts ni de la chute, ni de la tache originelle. Marie seule est montée du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé : *Ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum.* Seule en effet, quoique née du désert de notre nature fragile et corrompue, elle a été prévenue de tant de grâces, enrichie de tant de trésors venus du ciel qu'on doit la reconnaître toute sainte et tout immaculée, non seulement au jour de sa naissance, mais au moment même de sa conception. Aussi S. Bernardin dit-il : « Ce fut quelque chose » de profondément étonnant que, du genre humain délaissé » par la grâce et devenu comme un désert aride, pût s'élever » la Vierge[2]. » Le saint docteur croit même, et l'on peut dire

1. Antonomastice opus Domini mirabile est Maria, vas admirabile, opus Excelsi, vere opus mirabile, quia nunquam invenitur simile, nec est factum tale opus in universis regnis. S. Bonav. in *Opusc. Virg.* cap. xvii.

2. Hoc mirificum fuit, quod de deserto, hoc est humano genere, a gratia

que tous les théologiens sont d'accord avec lui, que la bienheureuse Vierge jouit de l'usage de sa raison et de son libre arbitre, pendant le temps qui sépara sa conception immaculée de sa nativité. Son intelligence était éclairée, dans le sein maternel, d'une lumière très pure et très parfaite, qui lui permettait de s'élever, dans la contemplation de Dieu, jusqu'aux plus sublimes hauteurs[1]. Denis le Chartreux rapporte ces paroles de la très sainte Vierge à sainte Brigitte dans une révélation : « Lorsque mon âme sanctifiée fut unie à son corps, » elle fut remplie d'une si grande joie qu'il est impossible de » l'exprimer[2]. » Il n'y a pas à s'en étonner. Si le Précurseur tressaillit de joie, lorsque la présence de Marie lui fit ressentir l'influence des grâces célestes dont elle était remplie, pourrait-on refuser de croire que l'âme de Marie, prévenue et enrichie de dons incomparablement plus grands et plus nombreux, ne fût pas aussi pénétrée d'une joie indicible dès avant sa naissance? En vertu d'un décret inviolable de Dieu, nous contractons tous le péché originel; nous avons tous péché dans la personne de notre premier père : *In quo omnes peccaverunt* : mais la bienheureuse Vierge Marie ne fut jamais comprise dans cette règle universelle : une telle condamnation ne pouvait pas l'atteindre. Aussi l'Esprit-Saint nous la montre-t-il s'élevant de la terre comme d'un désert, et comblée de délices : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens?* Et pour qu'on ne soit pas tenté de penser qu'elle fût jamais tombée comme les autres, il ajoute : « Appuyée sur son bien-aimé : » *Innixa super dilectum suum.* Ailleurs il dit encore, par la bouche du Psalmiste : « La terre s'est fondue et tous ceux qui y ha» bitent; mais c'est moi qui ai affermi ses colonnes[3]. » Tout périt; Marie seule demeure inébranlable parce que Dieu lui-même est sa force.

II. — En second lieu, Marie est l'œuvre de Dieu, admirable entre toutes, parce qu'en elle le Créateur s'est fait créature, et Dieu s'est fait homme. Femme, elle a conçu dans son sein le Verbe éternel; elle est devenue l'Epouse du Saint-Esprit; elle est tout en même temps mère et vierge; elle est féconde sans rien perdre de son intégrité virginale; elle est une étoile et cependant elle enfante le soleil. L'Eglise chante en

derelicto et deserto Virgo ascendere possit. S. Bernardin. Tom. I, serm. lxi, art. 3, cap. 7.

1. Ad tantam contemplationem sublimata est ut etiam in utero matris perfectius in ea processerit, quam unquam fuit contemplatus aliquis in perfecta ætate. Id. tom. II, serm. v.

2. Cum anima sanctificabatur et corpori suo jungebatur, tanta animæ meæ advenit lætitia, ut impossibile sit effatu. Dionys. Carthus. lib. *de laud. Virgin.* art. vi.

3. Liquefacta est terra et omnes qui habitant in ea. Ego confirmavi columnas ejus. *Ps.* lxxiv, 4.

son honneur : *Ave maris stella* : « Je vous salue, étoile de la » mer, » et elle chante aussi, même en ce jour où nous célébrons la nativité de cette auguste Vierge : « De vous est né le soleil : » *Ex te ortus est sol.* Marie est la fille de Dieu ; elle a reçu de lui l'existence comme toutes les créatures, et cependant lui-même a voulu naître d'elle : « C'est vous qui avez enfanté, à la grande » surprise de la nature, le Dieu saint qui vous a donné la vie : » *Tu quæ genuisti, natura mirante tuum sanctum Genitorem.* Elle a renfermé dans son sein « celui que les cieux ne peuvent » contenir, celui qui dépasse les limites de l'univers entier : » *Quem cœli capere non possunt, quem totus non capit orbis in tua se clausit viscera factus homo* : « En se faisant homme, il s'est » renfermé en vous, ô Marie, comme dans sa demeure. »

Ne vous semble-t-il pas que S. Bonaventure ait eu raison d'appeler Marie, *l'œuvre admirable de Dieu?*

« Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, » dit l'Ecriture : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* D'après quelques interprètes le *principe* dont parle ici l'Ecriture, serait le Verbe de Dieu par qui toutes choses ont été faites : *Omnia per ipsum facta sunt.* Jésus-Christ lui-même autorise cette interprétation : « Je suis le Principe, moi qui vous parle : » *Principium qui et loquor vobis*[1]. Puisque toutes choses ont été faites par lui, n'est-ce pas un prodige dépassant toute imagination que lui-même ait été enfanté par la Vierge Marie? S. Bruno fondateur des Chartreux citant ces paroles de David : *Gloriosa dicta sunt de te*[2] : « Des choses glorieuses ont été dites de » vous, » les applique à la bienheureuse Vierge Marie ; il remarque que le Roi-Prophète a dit dans le même psaume : « Un homme est né dans elle, et lui-même, le Très-Haut l'a » fondée[3]. » Il est évident que selon le cours des choses humaines le fondateur d'une ville ne peut pas y être né, parce que, dit S. Bruno, « avant de naître il ne pouvait pas fonder » cette cité. Mais Jésus-Christ qui est le Très-Haut, par cela » même qu'il est Dieu, existe avant tous les temps. Il a donc » fondé cette cité, il a créé sa mère, et cependant comme » homme, il est né en elle à la fin des temps ; il a pris d'elle » la chair dont il s'est revêtu. Un fait étonnant et glorieux » s'est donc accompli en cette cité mystique : Celui qui l'a- » vait fondée y est né[4]. »

Une autre merveille qui se rattache à celle dont nous venons

1. *Joan.* XIII, 15. — 2. *Ps.* LXXXVI, 3. — 3. *Id.* 5.

4. Quia antequam sit natus, non potest fundare civitatem, sed Christus qui est Altissimus, per hoc quod est Deus ante omnia tempora, fundavit civitatem hanc, id est matrem creavit, et tamen ut homo, in fine temporum natus est in ea, sumendo carnem ex ea ; mirabile est ergo et gloriosum in hac civitate quod ille qui fundavit eam natus est in ea. S. BRUN. CARTHUS. **serm. *de Laudib. Mariæ.***

de parler mérite toute notre admiration. Toutes les autres créatures humaines, considérées dans leur première origine, viennent de Dieu, « car nous sommes même de sa race, » dit l'Apôtre : *Ipsius enim et genus sumus* [1]. Si donc nous devons reconnaître que c'est pour nous un bien grand honneur, d'être, en un certain sens, sortis de Dieu lui-même, combien plus grande fut la prérogative de la bienheureuse Vierge Marie qui, non seulement peut dire avec plus de droit qu'aucune autre créature : *Ipsius enim genus sumus* : « Nous sommes de » sa race, » mais qui de plus peut dire à Dieu, en toute vérité, qu'il est né d'elle, selon ce que nous lisons dans le symbole de S. Athanase, touchant Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il est Dieu engendré de la substance du Père avant tous » les temps. Il est homme né dans le temps, de la substance » de sa mère. » La bienheureuse Vierge Marie fait donc, en quelque sorte, concurrence au Père éternel ; elle peut lui dire : O Dieu, vous êtes le Père du Christ dans le ciel et vous l'y avez engendré ; moi je suis sa mère sur la terre, et c'est moi qui lui ai donné le jour. — D'où il suit que notre divin Sauveur ne reconnaît pas d'autre père que son Père du ciel qui l'engendre éternellement, et, en même temps, il ne peut pas reconnaître d'autre mère que celle qui l'a conçu, porté, enfanté, nourri, que celle dont il est dit dans l'Evangile que Jésus est né d'elle : *De qua natus est Jesus.* « Que l'esprit humain » se recueille et contemple, qu'il voie et qu'il admire, » dit S. Anselme. « Le Père a engendré un Fils qui lui est con- » substantiel. Ce Fils, son fils unique, son égal en toutes cho- » ses, il n'a pas voulu qu'il demeurât uniquement son fils, à » lui seul ; mais il voulut qu'il fût réellement et en vérité le » Fils unique de la Bienheureuse Vierge Marie, selon la na- » ture [2]. »

III. — Marie est encore l'œuvre admirable de Dieu, dans sa nativité, parce que ce fut en qualité de Mère de Dieu et non pas de petite enfant qu'elle vint au monde. En cette fête de sa nativité, l'Eglise offre-t-elle à nos hommages Marie dans son berceau ? Non ; l'Eglise nous la montre s'élevant du désert comblée de délices et s'appuyant sur son bien-aimé : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum.* L'Eglise nous fait saluer en elle la sainte mère donnant le jour au roi suprême : *Salve, sancta Parens,*

1. *Act. Apost.* XVII, 28.

2. Intendat mens humana, et contempletur, et videat, et admiretur, unum Filium sibi consubstantialem Deus Pater genuit ; hunc sibi tam unicum, et in omnibus omnino æqualem, non passus est remanere solummodo suum, sed eumdem ipsum voluit in rei veritate esse beatæ Mariæ unicum et naturalem filium. S. ANSELM. lib. *de Excell. Virg.* cap. II.

enixa puerpera Regem. C'est la pensée qui fait dire à S. Jean Damascène, dans son premier sermon pour la fête que nous célébrons aujourd'hui : « Nourrice de Dieu, vous avez porté » entre vos bras le Créateur[1]. » Et S. Chrysologue s'écrie avec admiration : « O Vierge, votre auteur est conçu par vous ; vo- » tre cause première procède de vous ; celui qui vous a donné » la vie la reçoit de vous ; votre Dieu est dans votre chair, et » c'est de vous qu'a reçu la lumière celui qui a donné la lu- » mière au monde[2]. »

IV. — Une autre merveille digne d'admiration dans la naissance de Marie est celle-ci : elle est née dans cette vallée de larmes, et cependant la nature et la grâce, le ciel et la terre semblent se confondre, lorsqu'il s'agit de cette nativité bienheureuse. Est-elle descendue du ciel, ou s'est-elle élevée du désert de cette vie mortelle ? « Une étoile se lèvera de Jacob, et il s'élèvera une tige d'Israël, » est-il écrit au livre des Nombres : *Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel*[3]. C'est dans les cieux que se lèvent les étoiles, et les tiges au contraire croissent et fleurissent sur la terre. Que signifie donc cette manière de parler, qui fait en même temps de la Vierge une étoile et une tige, sinon que l'Ecriture, en faisant allusion à Marie, veut nous laisser dans une sorte d'incertitude ; elle ne veut pas nous dire si c'est du ciel ou si c'est de la terre qu'elle tire son origine. Nous savons, il est vrai, qu'elle est née de sainte Anne, et il n'est pas permis de mettre en doute cette vérité : cependant l'Esprit divin qui est l'auteur de toute la Sainte-Ecriture, et en même temps l'Epoux de Marie, ne fait mention nulle part ni du père ni de la mère de cette auguste Vierge. Il montre ainsi que si elle est née comme nous d'un père et d'une mère, ses parents selon la chair n'eurent néanmoins que la moindre part à sa naissance, et qu'elle tire plus son origine du ciel que de la terre. Les anges se demandent entre eux : « Quelle est celle-ci qui monte du désert ? » et en même temps, la sainte Eglise chante : « Aujourd'hui » est née la bienheureuse Vierge Marie, de la race de David : » *Hodie nata est beata Virgo Maria ex progenie David.* Voilà bien l'origine terrestre de Marie. Mais d'autre part, S. Jean, qui lui fut donné comme fils adoptif par Jésus-Christ lui-même et qui vécut avec elle, depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'au jour où elle même quitta cette vie pour aller au ciel,

1. Dei gerula ulnis Creatorem gestasti. S. Joan. Damas. serm. I *de Nativ. Virg. Mariæ.*

2. Virgo, ex te concipitur author tuus ; tua ex te oritur origo ; in tuo germine est genitor tuus ; in tua carne est Deus tuus et ipse lucem mundi per te cepit qui lucem mundo dedit. S. Petr. Chrysolog. serm. CXLII.

3. *Num.* XXIV, 17.

dit que, dans une vision, elle lui apparut comme descendant du ciel : « J'ai vu, » dit-elle, « la cité sainte, la Jérusalem nou» velle, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, parée comme » une épouse ornée pour son époux : » *Vidi civitatem sanctam Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam, ornatam viro suo* [1]. Cette Jérusalem nouvelle représente l'Eglise, et particulièrement l'Eglise triomphante; mais elle est aussi la figure de la bienheureuse Vierge Marie. Ainsi l'entendent S. Antonin, Albert le Grand et plusieurs autres commentateurs. C'est encore Marie que S. Jean désigne, lorsqu'il dit : « Un grand signe est apparu dans le ciel : une femme » revêtue du soleil : » *Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole* [2]. Qu'elle est donc admirable dans sa nativité cette vierge bénie qui naît sur la terre comme les autres enfants des hommes, et qui en même temps semble appartenir au ciel plus qu'à la terre, par sa merveilleuse origine!

V. — Un cinquième prodige que nous pouvons admirer dans la nativité de Marie, c'est que contrairement à ce qui arrive pour les autres enfants d'Adam, l'action de la grâce précéda en elle celle de la nature. En elle, la nature n'osa pas agir avant que la grâce eût produit son fruit, dit S. Jean Damascène, mais elle attendit que la grâce eût agi [3].

Plusieurs saints docteurs n'ont pas hésité à donner à Marie un titre très glorieux, un titre auquel nul autre ne semble comparable; ils l'ont appelée « le Complément de la Trinité : » *Complementum Trinitatis*. Le S. Martyr Méthode a cependant dit en l'honneur de Marie quelque chose de plus étonnant peut-être, en lui adressant ces paroles : « Je vous salue, ô vous dont le besoin s'est fait sentir à Dieu : » *Ave cujus Deus factus est indigus* [4]. Le saint roi David n'avait-il donc pas dit au Seigneur : « Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez » pas besoin de mes biens : » *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* [5]? Marie fait exception à cette règle : Dieu a eu besoin d'elle. Qui lui aurait fourni le sang nécessaire pour se revêtir de notre mortalité? Qui l'aurait conçu, mis au monde, allaité, nourri, si la Vierge immaculée ne lui avait pas rendu de tels services? « Par vous, » dit S. Cyrille, la Trinité est proclamée sainte; par vous la » croix est proclamée précieuse, et adorée dans l'univers en» tier [6]. » Les théologiens enseignent que les trois œuvres

1. *Apoc.* XXI, 1. — 2. *Apoc.* XII, 1.

3. Natura gratiæ fœtum antevertere minime ausa est; verum tantisper expectavit, dum gratia fœtum suum produxisset. S. J. DAMASCEN. Orat. I *de Nativ. Mariæ.* — 4. S. METHOD. Orat. *in Hyppap.* — 5. *Psal.* XV, 1.

6. Per te Trinitas sanctificatur; per te crux pretiosa dicitur et adoratur in toto orbe. S. CYRILL. orat. VI *contra Nestor.*

principales accomplies par la très sainte et adorable Trinité, en dehors d'elle-même sont la Création, l'Incarnation, et la Justification : or il faut bien reconnaître que la très Sainte Vierge Marie a prêté son concours à ces œuvres de la toute-puissance divine, qu'elle leur a donné leur complément et leur dernière perfection. De même en effet que la très adorable Trinité a créé Marie, Marie à son tour a enfanté comme homme le Verbe éternel. Ce fut aussi grâce au consentement de Marie et à la substance qu'il prit d'elle, que le Verbe s'incarna. Enfin c'est Dieu qui justifie les pécheurs, mais il le fait sur les instantes et continuelles supplications de cette auguste Vierge qui est sa mère.

VI. — Enfin une dernière merveille qu'il convient d'admirer en Marie au jour de sa Nativité, c'est la sainteté extraordinaire qu'elle a reçue de Dieu. Cette sainteté est telle que l'Esprit divin, pour ne pas exposer les hommes à tomber dans l'erreur et à croire que Marie n'était pas une pure créature, a pris le soin de dire en termes précis qu'elle a été créée par Dieu : *Dixit mihi Creator omnium et qui creavit me requievit in tabernaculo meo* [1]. « O miracle, le plus grand de tous les » miracles, » s'écrie S. Jean Damascène, « ô prodige tout à » fait nouveau ! Une femme est élevée plus haut que les Sé» raphins eux-mêmes : et Dieu, a voulu paraître s'abaisser, » un peu au-dessous des anges. Que Salomon le plus sage des » hommes garde le silence et n'affirme plus désormais qu'il » n'y a rien de nouveau sous le ciel. Dieu a créé quelque » chose de nouveau sur la terre; une femme entourera un » homme [2]. » La petite fille qui naît aujourd'hui tient entre ses bras un petit enfant, et second miracle, l'un et l'autre, dans un âge si tendre, possèdent déjà le plein usage de la raison. Remarquez l'invitation faite à Salomon de garder le silence : *Sileat sapientissimus Salomon*. Pourquoi inviter Salomon à ne rien dire ? C'est que nulle langue ne saurait célébrer dignement les grandeurs de Marie. « La perfection de la » Vierge fut si grande, » dit S. Bernardin « qu'il est réservé à » Dieu seul d'en connaître toute l'étendue, selon ces paroles » de l'Ecclésiastique : Lui-même l'a créée dans l'Esprit-Saint, » l'a vue, l'a nombrée et mesurée [3]. »

1. *Eccli.* XXIV, 12.

2. O miraculum, omnium miraculorum maxime novum ! mulier Seraphinis sublimior effecta est; Deus visus est paulo minus ab angelis minoratus. Sileat sapientissimus Salomon, nec jam nihil novum sub cœlo esse affirmet : creavit Dominus novum super terram : fœmina circumdabit virum. S. DAMASCEN. Orat. I *de Nativ. Mariæ.*

3. Tanta fuit perfectio Virginis, ut soli Deo cognoscenda reservetur, juxta illud Ecclesiastici (I, 8) : *Ipse creavit illam in Spiritu Sancto ; vidit, dinumeravit et mensus est.* — S. BERNARDIN. tom. II, conc. LI, art. 3, cap. 1.

SIXIÈME SERMON

(D'après Joseph Mansi [1]).

POURQUOI L'UNIVERS ENTIER SE RÉJOUIT A LA NAISSANCE DE MARIE.

Nativitas tua Dei Genitrix virgo gaudium annuntiavit universo mundo.
(Ex officio festi hujus.)

Le bienheureux Damien nous invite à nous réjouir tout particulièrement, en ce jour, de la Nativité de la très sainte Vierge. La raison qu'il en donne est que la solennité d'aujourd'hui est en quelque sorte la source et l'origine de toutes celles que célèbre la sainte Eglise de Dieu, dans le cours de l'année liturgique [2]. Comment en effet ne pas nous livrer à la joie, lorsque nous célébrons la naissance de celle par qui nous renaissons tous? Les fêtes des saints, que nous solennisons successivement, tirent toutes leur origine de la Nativité de Marie, puisque cette Vierge auguste, Mère de Dieu, fut la source vivante de toute la sainteté que nous vénérons en eux, puisque sans elle personne n'eût eu part à la grâce, puisqu'elle seule a ouvert le Paradis. Cette solennité, dit encore le saint docteur que nous citons, a précédé toutes les autres dans le temps : il est juste qu'elle ne leur soit pas inférieure en dignité. — Qu'on lise dans nos Livres saints et qu'on médite le récit des transports d'allégresse dont fut accompagnée la dédicace du temple de Salomon, et l'on comprendra que toute âme fidèle doit être aujourd'hui pénétrée d'une joie sainte. Il ne s'agit plus en effet de la consécration d'un temple construit avec des pierres et du bois, mais du sanctuaire vivant dans lequel la majesté du Très-Haut est descendue visiblement et corporellement [3]. Ce Dieu qui demeurait en quelque sorte renfermé dans sa céleste demeure, à peu près inconnu sur la terre, en dehors des étroites limites de la Judée, c'est le même Dieu qui se rend aujourd'hui accessible à la connaissance de tous les hommes, par la nativité de Marie. Jusqu'à ce jour, il était invisible pour nous : *Non videbit me homo* : « Un homme ne saurait me voir [4], » disait-il; il était, selon la

1. J. Mansi. Prompt. sacri *de Nativ. B. V. M.* discurs. ix.

2. Exultemus igitur in hac die, in qua dum beatissimæ veneramur Virginis ortum, cunctorum etiam novi Testamenti festivitatum celebramus initium. S. P. Damian. serm. in *Nativ.* V. M.

3. Quæ cunctis solemnitatibus est antiquior tempore, nequaquam esse debet inferior dignitate. — Quale quantumque gaudium Beatæ Mariæ Nativitas populo Christiano debet afferre, in cujus uterum, velut revera sacratissimum templum Deus ipse descendens, et naturam humanam ex ea suscipere et cum hominibus dignatus est habitare. Id. *ibid.* — 4. *Exod.* xxxiii, 20.

parole de l'Apôtre, le roi immortel et invisible des siècles, le seul Dieu : *Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo* [1], et voici qu'aujourd'hui, par la naissance de la Vierge, cet oracle reçoit son accomplissement : « Après cela il a été vu sur la » terre, et il est demeuré parmi les hommes : » *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* [2]. Sans doute l'amour de Dieu pour les hommes était grand, et sa compassion, pour eux le pressait d'accomplir l'œuvre de la rédemption ; cependant, d'après les décrets éternels de sa providence, la rédemption ne pouvait pas se faire avant la nativité de Marie. Aussi tous les esprits célestes applaudirent-ils à sa naissance ; ils voyaient l'accomplissement des promesses divines, ils voyaient poindre le jour de notre rédemption désirée, pendant tant de siècles, par les saints, appelée par tant de vœux et de soupirs. S. Jean Damascène partage cette joie et s'écrie : « Je ne puis contenir mes transports d'allégresse ; je suis » vaincu par tant de prodiges, et les sentiments que j'éprouve » font couler mes larmes. Que le désir l'emporte et que la » crainte cède ; que l'esprit chante et s'accompagne de la ci- » thare ; que les cieux soient dans la joie et que la terre tres- » saille d'allégresse. Aujourd'hui les portes de la stérilité sont » ouvertes, et la porte virginale et divine paraît, la porte, de » laquelle et par laquelle Dieu lui-même a fait corporellement » son entrée dans le monde [3].

Remarquez que le motif de notre joie, en ce jour de fête, ce n'est pas seulement la naissance de Marie, c'est en même temps l'avénement du Fils de Dieu sur la terre. A peine en effet la bienheureuse Vierge paraît-elle dans son berceau, que l'Eglise salue, en cette petite enfant que des langes enveloppent, la Mère du Très-Haut. Elle lui adresse, et nous lui adressons tous avec elle, ces paroles : « Votre nativité, ô » Vierge Mère de Dieu, a apporté la joie à l'univers entier ? [4] » « Salut à vous, ô Mère qui enfantez le Roi, celui qui gouverne » le ciel et la terre [5]. »

Mais il convient d'examiner de plus près les motifs pour lesquels la sainte Eglise proclame que la naissance de Marie fut un message de joie pour l'univers entier. Il en est cinq principaux auxquels nous nous arrêterons un instant.

1. *Hebr.* IV, 13. — 2. *Baruch.* III, 58.

3. Voluptatem ferre nequeo, vincor miraculis lymphatum me reddit affectus ; vincat cupiditas ; cedat metus, cantet in cithara Spiritus, lætentur cœli et exultet terra, hodierno die steriles portæ aperiuntur, et virginea ac divina janua prodit, ex qua et per quam Deus in orbem terrarum corporaliter introivit. S. J. Damasc. orat. I *de Nativ.*

4. Nativitas tua Dei Genitrix Virgo gaudium annuntiavit universo mundo; (Ex *officio* hujus diei). — 5. Salve sancta Parens enixa puerpera Regem qui cœlum terramque regit. (Ex *missa* hujus diei).

I. — La nativité de Marie annonça aux hommes que les ténèbres, qui régnaient dans le monde, allaient enfin faire place à la lumière. — Le monde en effet était plongé dans des ténèbres comparables à celles qui envahirent l'Égypte, sur l'ordre de Moïse, comparables surtout aux ténèbres de l'âme de ce Pharaon qui disait : « Je ne connais pas le Seigneur : » *Nescio Dominum.* Jetez un regard en arrière et considérez ce qu'étaient les hommes dans les siècles anciens. Toutes les nations, le peuple d'Israël excepté, se livraient à l'idolâtrie; et que de fois ce peuple lui-même ne se montra-t-il pas rebelle et refusa d'adorer le Seigneur et de reconnaître en lui son Maître et son Dieu ? Que de fois le Seigneur aurait-il pu répéter, par la bouche des prophètes, ces paroles d'Isaïe : « Un » bœuf connaît son possesseur et un âne l'étable de son maî» tre; Israel, lui, ne m'a pas connu : » *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui; Israel autem me non cognovit*[1] ? Mais, que le ciel soit à jamais béni! Aujourd'hui la nativité de Marie annonce au monde entier qu'il doit se réjouir. Une lumière nouvelle a paru, lorsque Marie s'est montrée à nos yeux. N'est-elle pas la Femme revêtue du soleil? Toutes les ténèbres de l'idolâtrie se sont dissipées; les yeux des hommes se sont ouverts et ils se sont tournés vers celui qui « était la véritable lumière illuminant tout homme » venant en ce monde : » *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

David, dans le psaume XLVII^e^, représente la naissance de Marie sous le symbole de la fondation d'une cité. « Elle est » fondée, » dit-il, « à la grande joie de toute la terre; et Dieu » sera connu dans ses maisons, lorsqu'il en prendra posses» sion[2]. » Ce fut en effet lorsqu'il entra dans le sein de Marie, comme dans un sanctuaire dont il prenait possession au jour de sa naissance, qu'il commença de se manifester et de se faire connaître aux hommes. On lit dans le livre de la Sagesse : « Lorsqu'un paisible silence régnait sur toutes choses et que » la nuit était au milieu de sa course[3]. » Qu'il fut long ce silence gardé pendant plus de cinq mille ans par les hommes, qui ne célébraient ni les grandeurs de Dieu ni ses bienfaits ! « Les anges, dit S. Bernardin, ne parlaient plus aux hommes; » il n'y avait plus de patriarches, plus de prophètes; les prê» tres ne cherchaient qu'à satisfaire leur avarice; le peuple » n'avait plus de chef, quand vint le Seigneur; car il était » véritablement le Seigneur, cet enfant non seulement petit,

1. *Isa.* I, 3. — 2. Fundatur exultatione universæ terræ; Deus in domibus ejus cognoscetur, cum suscipiet eam. *Ps.* XLVII.

3. Dum quietem silentium contineret omnia et nox in suo cursu medium iter haberet. *Sap.* XVIII, 14.

» mais qui était pour les hommes à peu près comme s'il n'eût » pas existé. Presque nulle part ses louanges ne se faisaient » entendre : on glorifiait les idoles, mais on ne glorifiait plus » le Dieu véritable[1]. » Ce fut la bienheureuse Vierge Marie qui rompit enfin ce silence, et célébra la première les louanges de Dieu, en disant : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon es- » prit a été transporté de joie en Dieu mon salut : » *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Elisabeth suivit son exemple; Jean-Baptiste et Zacharie firent de même et, après eux, l'humanité entière, de sorte qu'aujourd'hui est accompli l'oracle du Psalmiste : « Du » lever du soleil jusqu'à son coucher, louable est le nom du » Seigneur : » *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini*[2].

II. — La nativité de Marie annonça, en second lieu, aux hommes, que l'empire du démon sur le monde allait cesser. La tyrannie du Pharaon infernal sur les descendants d'Adam était si cruelle, qu'il les obligeait à lui offrir eux-mêmes leurs enfants en sacrifice et en holocauste : « Ils ont immolé leurs » fils et leurs filles à des démons, à des dieux qu'ils igno- » raient, » dit encore le Psalmiste : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis, diis quos ignorabant*[3]. Mais la bienheureuse Vierge Marie est venue; elle a écrasé la tête du serpent; elle a réduit à rien la puissance du dragon infernal. Ainsi avait-il suffi autrefois de la verge de Moïse pour anéantir la cavalerie, les chariots de guerre et toute l'armée de Pharaon. Cette verge miraculeuse qui fut l'instrument de tant de prodiges, accomplis pour la délivrance du peuple de Dieu de la servitude d'Egypte, est une image frappante de Marie. Qu'était-ce qu'une simple verge à opposer aux armées redoutables et toujours victorieuses d'un roi puissant et irrité? Cependant cette verge, entre les mains de Moïse, a suffi. Qu'était-ce qu'une humble vierge de Juda pour renverser l'empire de Satan établi depuis des milliers d'années sur le monde? Mais cette humble vierge était Marie : elle a suffi pour ébranler cet empire jusque dans ses fondements, et en causer la ruine. Marie est bien la verge qui devait sortir de la racine de Jessé : *Egredietur virga de radice Jesse.* « Elle est bien cette verge, » dit S. Pierre Damien, « par laquelle sont repoussés les assauts des démons nos enne- » mis, la verge qui opère les signes et les prodiges[4]. »

1. Angelus non loquebatur amplius homini ; patriarcha defecerat, decrat propheta, sacerdos avaritiæ studebat, dux non inveniebatur, quando venit Dominus. Erat enim Dominus, non solum parvulus sed fere nullus in conspectu hominum ; quia defecerat laus ejus quasi totaliter. Laudabantur idola, non verus Deus. S. Bernardin. serm. *de Advent.* apud *Mansi.*

2. *Ps.* cxii, 3. — 3. *Ps.* cv, 37.

4. Hæc est virga illa, qua retunduntur impetus adversantium dæmonio-

III. — La joie que la nativité de Marie annonça ne fut pas seulement pour les hommes, mais aussi pour les anges; les armées célestes la partagèrent avec les enfants d'Adam. S. Pierre Damien dit encore : « Non seulement la vie qu'ils » avaient perdue est rendue aux hommes par cette bienheu- » reuse Vierge, mais la félicité des esprits célestes reçoit un » accroissement. En effet l'élévation de l'homme jusqu'à la » gloire des cieux répare les pertes que le nombre des anges » avait faites[1]. » Tous les esprits bienheureux rendirent leurs adorations au Verbe divin, lorsqu'il naquit en ce monde; selon cette parole de l'Apôtre : « Lorsque Dieu introduit de nou- » veau son premier-né dans le monde, il dit : Et que tous les » anges de Dieu l'adorent : » *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terrarum, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei*[2]. N'est-on pas en droit de dire avec de pieux auteurs que quelque chose de semblable eut lieu à la naissance de Marie? Assurément les anges ne pouvaient pas manquer de rendre leurs hommages à leur reine, dès que sa naissance leur fut révélée.

Vincent de Beauvais rapporte qu'un solitaire, homme d'une sainteté éminente, entendait tous les ans, pendant la nuit du huitième jour de septembre, des chants d'une suavité inexprimable. Etonné de cette merveille, il demanda instamment au Seigneur de lui en révéler la cause. Un ange lui apparut alors qui lui dit : « La Vierge qui a enfanté Dieu est née en » cette nuit; les hommes l'ignorent, mais c'est grande fête » pour les anges[3]. » Quelques auteurs ajoutent que la divulgation de cette vision détermina le pape, qui en eut connaissance, à fixer la fête de la Nativité de Marie au jour où la sainte Eglise la solennise depuis bien siècles. Le divin Fils de Marie a dit : « Il y aura joie pour les anges de Dieu, lorsqu'un pé- » cheur fera pénitence : » *Gaudium erit coram Angelis Dei, super uno peccatore pœnitentiam agente*[4]. Ne devons-nous pas en conclure que la joie des anges, que leur allégresse fut sans bornes, à la naissance de celle qui devait être le refuge des pécheurs, de celle dont les soins devaient ramener à la pénitence d'innombrables âmes, destinées à augmenter le nombre des anges et à combler les vides que le péché avait faits dans leurs rangs?

IV. — Une quatrième joie que la naissance de Marie ap-

rum, virga per quam fiunt signa et mirabilia. S. Petr. Damian. serm. *de Assumpt.*

1. Per hanc beatissimam Virginem non solum amissa olim vita hominibus redditur, sed etiam beatitudo angelicæ sublimitatis augetur, quia dum homo ad superna reducitur, illorum numerus qui diminutus fuerat, reparatur. S. Petr. Damian. Hom. xlvii.

2. *Hebr.* ii, 6. — 3. Vincent. Bellov. *Specul. historial.* — 4. *Luc.* xv, 10.

porta au monde tout entier : S. Pierre Damien l'exprime en ces termes . « Aujourd'hui est née la reine du monde, la fenê-» tre du ciel, la porte du Paradis, le tabernacle de Dieu, l'é-» toile de la mer, l'échelle du ciel, par laquelle le roi suprême » est humblement descendu ici-bas, et par laquelle aussi » l'homme misérablement tombé a été exalté et élevé jus-» qu'aux plus sublimes hauteurs [1]. » Dans ces paroles de S. Pierre Damien, il y a deux mots qui doivent particulièrement nous frapper. Il appelle Marie la porte, et aussi la fenêtre du ciel. Généralement ce sont les voleurs qui s'introduisent dans une maison par la fenêtre; au contraire, la porte est ouverte au maître d'abord, et à tous ceux auxquels il lui plaît de donner libre entrée chez lui. Ce double titre donné à Marie nous fait donc entendre que, non seulement les justes, mais aussi les pécheurs pénètrent dans les demeures célestes par son intercession.

Mais ce n'est pas assez dire encore : le ciel est descendu sur la terre, si l'on peut ainsi parler, lorsque Marie est née. S. Jean Damascène s'écrie, en parlant de sainte Anne [2] : « O » bienheureuse mère qui as enfanté le ciel vivant, plus im-» mense que les cieux eux-mêmes. » Dans les cieux brillent l'aurore, le soleil, la lune, les étoiles, et l'Eglise chante, en l'honneur de Marie : « Semblable à l'aurore qui se lève, belle » comme la lune, choisie comme le soleil, et sur sa tête, une » couronne de douze étoiles : » *Quasi aurora consurgens ; pulchra ut luna, electa ut sol... et in capite ejus corona stellarum duodecim.* S. Jean Damascène dit encore : « Celui qui autre-» fois avait affermi le firmament, et l'avait élevé au-dessus » des eaux, a créé sur la terre un ciel tiré d'une nature terres-» tre; et ce ciel est incomparablement plus divin que le pre-» mier, parce que le Soleil de Justice qui avait créé l'autre » soleil est né de lui [3].

Le bienheureux Albert le Grand se demande comment Dieu a pu se renfermer dans l'étroit espace qui est le sein de la Vierge, et comment il a pu échanger le ciel empyrée pour une prison obscure où lui manquaient les hommages et les services de toute la cour céleste. Il répond : « Le Seigneur, lors-» qu'il descendit, ne descendit pas seul. Il amenait avec lui

1. Hodie nata est regina mundi, fenestra cœli, janua paradisi, tabernaculum Dei, stella maris, scala cœlestis, per quam supremus Rex humiliatus ad ima descendit; et homo, qui prostratus jacebat, ad suprema exaltatus ascendit S. Petr. Damian. serm. *de Nativ. Virg.*

2. O beatum ventrem, qui vivum cœlum cœlis ipsis latius peperit. S. Damascen. orat. I *de Nativ. Virg.*

3. Hodie ex terrena natura cœlum in terra ille condidit; qui olim firmamentum ex aqua fixerat, atque in altum extulerat, ac sane hoc illo longe divinius est, nam qui in illo solem effecerat, ex hoc justitiæ Sol ortus est. Id. *ibid.*

» tout son royaume céleste, les cieux des cieux, le Roi des » cieux lui-même [1]. » Un texte de S. Ambroise confirme cet enseignement : « Le Fils de Dieu, semble-t-il, a plutôt trans- » porté ailleurs sa demeure qu'il n'en a changé [2], » dit ce saint docteur.

V. — Enfin S. Jean l'Evangéliste nous fait connaître une cinquième raison, pour laquelle la naissance de Marie a été un message de joie pour l'univers entier. Rapportant une parabole proposée par la Sagesse incréée elle-même, l'Evangéliste nous dit qu'une mère, après avoir enduré les douleurs de l'enfantement, est inondée d'une telle joie, qu'elle en perd le souvenir des souffrances passées : « La femme, lors- » qu'elle enfante, a de la tristesse, parce que son heure est » venue; mais lorsqu'elle a mis l'enfant au monde, elle ne se » souvient plus de ses souffrances, à cause de sa joie, de ce » qu'un homme est né au monde [3]. »

Alcuin explique ainsi cette parabole : Cette femme est l'Eglise. Aujourd'hui elle est enfin déchargée du poids des angoisses, des afflictions, des adversités qui ont pesé sur elle pendant plus de cinq mille ans, parce qu'elle voit naître la mère de ce Dieu dont il est écrit : « Il s'est fait homme : » *Homo factus est;* de ce Dieu dont le Psalmiste avait dit : « Un » homme est né en elle : » *Homo natus est in ea.* Elle se réjouit, parce qu'elle sait que cet homme est venu pour racheter les hommes et pour les sauver : « Pour nous autres hom- » mes et pour notre salut, il est descendu des cieux et il s'est » incarné par l'opération du Saint-Esprit, de la Vierge Marie, » et il a été fait homme : » *Qui propter nos homines*, etc.

Disons plus, la nativité de la très sainte Vierge a été, pour Dieu lui-même, un très grand sujet de joie. « Dieu s'est ré- » joui tout le premier, dit Osorius, comme le fait un habile » ouvrier qui vient de mettre la dernière main à son plus bel » ouvrage, à celui qui lui plaît le plus. Quand Dieu eut » achevé de créer le monde, il se reposa le septième jour : or » le mot hébreu qui signifie se reposer a aussi le sens de se » réjouir [4]. » Ne doutons pas de cette joie particulière de Dieu :

1. Dominus quando descendit, non sine cœlorum regno fuit, sed cœlos cœlorum, imo regem cœlorum secum traxit. B. Albert. Magn. Hom. *sup. Missus.* est, cap. xxxiv.

2. Non tam mutasse videtur sedem Dei Filius, quam transtulisse. S. Ambros. in *Apol. David.* cap. xii.

3. Mulier cum parit tristitiam habet, quia venit hora ejus; cum autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. *Joan.* xvi, 21.

4. Lætatur primum Deus, vel ut solet artifex gaudere, cum perfecit opus optimum, quod illi maxime placet; condito hoc universo requievit Dominus die septimo; quo loco verbum hebraicum significat, *gavisus est.* S. Osorius, conc. i *de Nativ. Virg.*

pouvait-il ne pas éprouver une véritable allégresse, lorsque venait au monde son auguste Mère, dont il est en même temps le créateur et le fils : celle qui a pu dire de lui, par la bouche du Sage : Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo?*

SEPTIÈME SERMON

(D'après le P. Nouet S. J.)

DES PRÉROGATIVES DE LA NAISSANCE DE MARIE.

Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. Eccl. 24. 26.

Vous qui m'aimez, venez tous à moi, et rassasiez-vous des fruits de ma naissance.

I. — *Considérons les prérogatives de la naissance éternelle de Marie dans le cœur de Dieu, et le rang éminent qu'elle y tient par dessus toutes les pures créatures.* Premièrement, comme la plus sainte et la plus parfaite de toutes; d'où vient que l'Eglise lui attribue ces paroles du Sage dans un sens mystique : Je suis sortie la toute première de la bouche du Très-Haut : la naissance que j'ai tirée de son divin entendement, devance celle de toutes les créatures *Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam* (*Eccli.* XXIV, 5). La raison de cet éloge est que la bienheureuse Vierge, comme dit Richard de Saint-Laurent [1], est la plus digne de toutes les pures créatures, et qu'il n'y en a point qui ait été avantagée de pureté, de sainteté, de dons et de vertus surnaturelles, ni qui ait été créée avec tant de sagesse, ni qui fasse éclater les merveilles de la souveraine bonté. Secondement, comme la première dans les desseins de Dieu. Car il n'y en a point qui ait été choisie pour des fins si nobles et si sublimes. Son élection surpasse en excellence celle de tous les prédestinés [2]. O bienheureuse Vierge, lui dit S. Bernard [3], vous êtes choisie comme le soleil, j'entends Celui qui a créé le soleil. Car il est choisi entre tous les hommes, et vous entre toutes les femmes. Il est choisi entre tout ce qui a l'être, et vous entre tout ce qui tient l'être de lui. Troisièmement, comme les plus chères délices de la très sainte Trinité. Car si un excellent ouvrier se plaît dans ses ouvrages, la Sainte Vierge est le chef-d'œuvre de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, de la bonté du Saint-Esprit : chef-d'œuvre du conseil éternel, *opus æterni consilii*, comme l'appelle S. Augustin, que les trois divines

1. Rich. a S. Laur. cap. IV. — 2. S. Gregor. in cap. I, lib. I *Regum*. — 3. S. Bern. in orat. B. Virg.

personnes ont concerté avant tous les siècles. C'est le plus rare objet des divins plaisirs, que le Père éternel regarde de toute éternité comme sa fille unique, avec une admirable complaisance, le Fils comme sa mère, le Saint-Esprit comme son épouse. Enfin, c'est le paradis de Dieu, qui a produit l'arbre de vie qui donne l'immortalité à celui qui en goûte les fruits[1] : le paradis où le Seigneur a ramassé la fleur de toutes les délices dont le Saint-Esprit ne parle qu'avec admiration dans les Cantiques : Qui est celle-ci qui monte du désert comblée de toutes sortes de délices? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens.*

Admirez-la donc avec les anges, réjouissez-vous de son bonheur; et rendez grâce à Dieu des faveurs qu'il lui a faites.

Pesez combien il est glorieux de plaire à Dieu, de contenter Dieu, d'être l'objet des complaisances de Dieu, de réjouir le cœur de Dieu. Soupirez après ce bonheur : demandez cette grâce à Dieu; et tâchez d'ôter tous les empêchements que vous y avez mis jusqu'ici.

II. — *Considérons les avantages de la naissance temporelle de Marie dans le monde.* Toutes les circonstances qui l'environnent, nous font connaître combien elle est heureuse.

1. Elle est née au sixième âge du monde, qui est le plus heureux de tous. Tous les siècles, dit S. Jean Damascène[2], disputaient ensemble, qui d'entre eux aurait de la gloire de la voir naître; mais le décret éternel de Dieu termina ce différend, et donna la préférence aux derniers siècles, qui devinrent les premiers par la naissance de la Mère de Dieu, qui les rendit les plus heureux.

2. Elle est née au mois de septembre, qui répond au temps auquel les Juifs célébraient la fête des Tabernacles, qui n'était que l'ombre de celle que nous célébrons dans l'Eglise pour honorer le véritable Tabernacle du Très-Haut : Tabernacle que le prince de la paix a préparé pour sa demeure, et consacré par sa présence; Tabernacle dont la structure est le miracle des miracles, et qui surpasse en beauté et en richesses toute la magnificence du temple de Salomon, et du tabernacle de Moïse. *Sanctificavit Tabernaculum suum Altissimus.*

3. Elle est née le huitième jour du mois, jour convenable à la sainteté et au bonheur de sa naissance; parce que, comme remarquent S. Hilaire[3] et S. Ambroise[4], l'octave ou le nombre de huit est le premier nombre cubique, nombre le plus parfait, consacré aux béatitudes, et au comble de toutes les vertus. Et qui doute que la naissance de cette belle au-

1. *Anonym.* hom. *de Nativ. Virg.* apud ALCUIN.
2. S. JOAN. DAMASC. orat. *de Virg. Nativ.* — 3. S. HILAR. in PS. CXVIII. — 4. S. AMBR. lib. XXXIV, *in Luc.*

rore prédite par tant de prophètes, marquée par tant de figures, désirée par tant de vœux, attendue par tant de siècles, n'ait ravi le ciel de l'éclat de ses perfections, et comblé la terre de joie et de bonheur? Que le ciel et la terre se réjouissent, dit S. Jean Damascène [1], et que cette vaste mer du siècle témoigne le sentiment qu'elle a de son bonheur; parce qu'elle voit naître aujourd'hui dans son sein cette mère perle, qui doit concevoir des plus pures flammes de la divinité, et enfanter Jésus-Christ qui est la perle de l'Evangile, dont le prix est inestimable.

4. Elle est née de la plus noble et de la plus ancienne race de l'univers. Car tout ce qu'il y a de plus illustre parmi les rois et les patriarches de l'Ancien Testament, entre dans sa généalogie, qui commence, dit Rupert, par la divinité, et finit par l'humanité sainte de Jésus-Christ. Mais après tout, si elle en tire quelque ornement, il faut avouer qu'elle leur en donne incomparablement davantage, puisqu'elle n'est pas seulement la gloire de Jérusalem qui est le lieu de sa naissance, et l'honneur de la maison de David qui est la racine de cette belle tige qui a produit la fleur du champ et le lis des vallées; mais elle est encore la couronne du genre humain, qui a donné la dernière perfection à l'univers.

C'est pourquoi Hésichius [2] l'appelle le complément de la très sainte Trinité; parce que c'est comme le couronnement et le dernier accomplissement de tous les ouvrages de la nature, de la grâce et de la gloire.

5. D'où il s'ensuit qu'elle est née Reine et Dame souveraine du monde, selon la vertu de son nom, et, pour me servir de la pensée de S. Bernard, qu'elle a été aussitôt couronnée que née. C'est en cette qualité que nous la devons honorer, et nous estimer heureux de vivre sous la douceur de son empire; puisque c'est régner que de la servir, dit excellemment S. Anselme.

O ma souveraine maîtresse! ô la plus heureuse de toutes les créatures, tout est grand, tout est admirable, tout est heureux en vous, jusqu'aux heures et aux moments! Heureuse l'heure, heureux le moment de votre naissance! Heureux pour vous, heureux pour tous les hommes, heureux pour moi, pauvre pécheur, puisque vous êtes née pour mon salut, que je n'espère, après Dieu, que de votre charitable secours!

III. — *Considérons les fruits de sa naissance spirituelle dans nos cœurs.*

1. Elle y fait naître la joie de l'esprit; et c'est en cette qualité que l'Eglise la réclame, comme la cause de notre joie :

1. S. Joan. Damasc. orat. I, *in Natiu.* — 2. S. Germ. Const. orat. *de laud. Virg.*

causa nostræ lætitiæ. La raison est, parce qu'elle y naît par l'amour que nous portons à son Fils et à elle. Or, la vraie joie est le fruit de l'amour divin, sans lequel il n'y a point de contentement qui soit solide ni durable.

2. Elle y fait naître toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit. Car elle est l'exemple et le modèle de la perfection; l'original vivant de toutes les vertus ; le miroir de toute justice ; l'exemple de toute bonté et de toute sainteté, proposé à tous ceux de son temps, et à tous les siècles suivants, sur lequel nous devons former nos mœurs. O bienheureuse Vierge, les fruits que vous produisez, sont des fruits du Paradis [1]. Tout ce que le monde a jamais reçu de grâces, de vertus et d'opérations célestes, sont des fruits de votre naissance.

3. Elle y fait mourir tous les vices. Avant sa naissance il n'y avait pas encore de saints dans le ciel, ni de justes sur la terre, sinon en fort petit nombre : le monde n'était qu'un profond abîme couvert des ténèbres du péché. Mais au moment bienheureux de sa naissance, les ombres de cette nuit obscure se sont dissipées, et la pointe du jour a commencé à paraître. C'est pourquoi, dit l'abbé Absalon [2], nous la regardons comme l'étoile de la mer, qui nous conduit pendant notre voyage, et qui nous montre le chemin que nous devons tenir pour arriver au port de la bienheureuse éternité. Elle montre aux uns le droit chemin des bonnes œuvres, aux autres celui de l'humilité, aux autres celui de la chasteté. C'est cette noble et célèbre étoile née de Jacob, qui éclaire tout l'univers de ses rayons, qui fait éclater sa splendeur jusque dans le ciel, qui pénètre jusqu'aux enfers, qui étend sa clarté par toute la terre, qui entretient les vertus, et qui consume et détruit les vices [3].

Saluez-la en cette considération comme l'étoile de la vie, et priez-la avec toute l'église de vous obtenir une vie pure, de vous faire jouir de la claire vue de son Fils, et des délices immortelles du Paradis.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

S. ILDEFONSE. — 667

1° Dieu, dans son ineffable bonté, avait créé l'homme à son image. Il l'avait placé dans un jardin de délices, où il jouissait chaque jour de la société des anges. Mais l'homme, comblé de mille dons précieux, était faible par sa nature. Il se laissa tromper par le démon; l'orgueil le perdit et, pour avoir désobéi à

1. Psellas, orat. *de passione Domine*. — Guerrii. serm. iv *de Purif.* — Fulbert, serm. iii *de Nativ.* — Rupert, lib. iv *Cant.* — 2. Absalon, abbas, serm. *de Annunt.* — 3. S. Bern. de serm. iv super *Missus est.*

Dieu dans l'espoir d'être lui-même un dieu, il fut honteusement chassé du Paradis, privé de toutes les faveurs qu'il avait reçues, et condamné à toutes sortes de souffrances et à la mort.

2° Mais Dieu, infiniment sage, infiniment bon dans toutes ses œuvres, eut compassion de sa créature fragile, et voulut donner à l'homme tombé la facilité de récupérer les biens qu'il avait perdus. Il résolut de venir lui-même dans le monde réparer son œuvre, et il se prépara un temple digne de lui, dans lequel il pût descendre et habiter. Ce temple fut la bienheureuse Vierge Marie : *Sapientia ædificavit sibi domum* (Prov. ix, 1).

3° Une langue humaine ne saurait exprimer avec quel amour et quelle sollicitude Dieu se prépara une mère, tant de siècles à l'avance. Et lorsque le temps fut venu de lui donner l'existence, il ne voulut pas que sa naissance ressemblât à celle des autres enfants. Anne sa mère était stérile et avait dépassé depuis longtemps l'âge après lequel les joies de la maternité sont refusées aux femmes, d'après les lois de la nature. Il ne fallait pas que la concupiscence de la chair fût pour rien dans la naissance de cette enfant toute sainte, destinée à être elle-même la Mère du Fils de Dieu, de cette enfant que personne, ni avant, ni après, ne devait égaler.

4° C'est donc une grande fête que celle de la Nativité de Marie; c'est notre fête, c'est notre joie. Livrons-nous à des transports d'allégresse, car en ce jour le Rédempteur a commencé l'œuvre de notre délivrance. Que le Dieu tout-puissant nous aide, par l'intercession de sa très sainte Mère, à vivre pour lui et avec lui, puisqu'il a daigné vivre ici-bas et mourir pour nous.

S. ANDRÉ DE JÉRUSALEM. — 720

PREMIER SERMON

1° La fête de la Nativité de la très sainte Vierge est la première fête du Nouveau Testament, ou plutôt elle opère la liaison entre l'Ancien et le Nouveau. Jésus-Christ est la fin de la Loi; elle n'avait d'autre raison d'être que de conduire à lui, de préparer les voies à la délivrance du genre humain qu'il devait opérer par son incarnation. Mais il fallait un prélude à l'incarnation du Verbe. La nativité de la Mère de Dieu est ce prélude. Elle commence l'œuvre, que l'incarnation et la naissance de Jésus-Christ complètent. Réjouissons-nous donc et ayons confiance, car la Vierge vient au monde. Elle va grandir; toujours pure et toujours vierge elle sera bientôt la Mère du Seigneur annoncé par David. Célébrons ses louanges : nous y gagnerons de nouvelles lumières pour connaître la vérité, et de nouvelles forces pour pratiquer le bien.

2° La loi ancienne ne pouvait rien conduire à la perfection. Alors celui même qui avait donné la loi, s'anéantissant pour ainsi dire lui-même, par son incarnation, vint donner à son œuvre la perfection qui lui manquait. Il nous communiqua les biens dont il possédait la plénitude. En échange de notre humanité, il partagea avec nous quelque chose des trésors de sa divinité. C'est aujourd'hui que nous saluons l'aurore d'un si grand bienfait; c'est aujourd'hui que paraît celle de qui doit naître le désiré des nations. Que les vierges se réjouissent donc, car une Vierge naît qui enfantera le Fils de Dieu. Que les mères se réjouissent, car une mère stérile enfante la Vierge bénie. Que les femmes se livrent à une allégresse sans mélange, car une femme met au monde celle par qui sera écrasée la tête du serpent, qui a trompé la première femme et perdu sa race. Que toutes les créatures se réjouissent parce qu'un temple digne du Créateur s'élève, et qu'Adam peut offrir à Dieu les prémices pures et immaculées de sa descendance. Les prophéties s'accomplissent enfin. La verge d'Aaron paraît et ne tardera pas à se couvrir de fleurs. Dieu se procure la terre vierge et parfaitement pure de laquelle il formera le corps du nouvel Adam, qui seul aura la puissance de réparer les ruines causées par la désobéissance du premier. Le péché sent que son empire est déjà ébranlé, rien que par la naissance de Marie.

3° Marie descend de la race royale de David. Joachim est son père; Anne est sa mère. Joachim, homme doux, modeste, appliqué tout entier au service de Dieu; Anne, digne en tout par ses vertus de Joachim son époux. L'un et l'autre étaient affligés d'une grande peine : ils avaient vieilli et ils n'avaient pas d'enfants. A la fin Dieu exauce leurs vœux et leur donne miraculeusement une fille, qu'ils ne pouvaient plus attendre des forces de la nature. Ce fut la Vierge immaculée.

4° Joachim et Anne présentèrent au temple, dès sa tendre enfance, cette fille de bénédiction; le prêtre qui présidait la cérémonie, à la vue du virginal cortège, fut inspiré de Dieu et comprit quelques-unes des grandes choses réservées à cette enfant, qui vécut et grandit dans le temple, jusqu'au jour où les ministres du Seigneur la confièrent à Joseph qui, sous le nom d'époux, fut le gardien fidèle de sa virginité. Alors les temps étant accomplis, le Fils de Dieu s'incarna dans son sein par l'opération du Saint-Esprit et la toute-puissance du Père céleste. Alors fut accomplie en Marie et par Marie cette parole des Psaumes: *J'ai juré une fois par ma sainteté que je ne mentirai pas à David; sa race demeurera éternellement. Et son trône sera comme le soleil en ma présence et comme la pleine lune éternellement, et comme le témoin fidèle, dans le ciel* (Ps. LXXXVIII, 35-37). Marie a conçu un Fils dans son sein; et ce fils est tout à la fois le Fils et le Dieu de David.

5° Pieux fidèles, enfants de Dieu, célébrez donc cette fête, mais ne vous contentez pas de chanter les louanges de Marie : imitez-la chacun selon qu'il vous est donné de le faire; demandez-lui des bénédictions en rapport avec vos besoins. Pères et mères, imitez S. Joachim et sainte Anne. Vierges chastes, concevez le Verbe de Dieu dans vos cœurs, comme Marie. Époux, offrez à Dieu le fruit de votre légitime union. Prêtres et simples fidèles, grands de la terre et hommes du peuple, unissez-vous aux vierges du Seigneur, et pressez-vous dans le vestibule du temple de Dieu, pour glorifier Marie au jour de sa nativité. Glorifiez avec elle le Dieu dont sa naissance annonçait sa venue, ce Dieu qui est la vie éternelle, et à qui soit toute gloire et toute adoration avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

DEUXIÈME SERMON

Le saint orateur fait d'abord un magnifique éloge de la bienheureuse Vierge Marie. Il la salue pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, avec l'ange Gabriel. Il rappelle quelques-unes des gracieuses figures par lesquelles elle fut représentée dans l'ancienne loi et les principaux noms qui lui furent donnés [1]. Il

1. Age igitur, qui in unum collecti sumus, cum Davide Davidis filiæ ceu Dei Matris encomia, plausu celebremus. Veneratione colamus festæ lucis splendorem : offeramus Virgini, præclaros virginitatis titulos. Nostri Reginæ generis, ceu dona, pretiosaque unguenta, Prophetarum oracula dono adhibeamus. Gabrielis ei acclamemus salutationem : Dicamus gaudii parenti : *Gaude aveque gratiosa.* Gaude illustri splendore magnifica, per quam pulsis tenebris, lumen vicissim inductum est. *Gaude gratiosa,* per quam cessavit lex, et gratia illuxit. Gaude initium gaudii ac maledictionis finis. *Gaude* vere *gratiosa* : *Dominus tecum.* Qui ex te postea, antea tecum ; illud virtute hoc actu ; nunc quidem tuum sibi uterum in hospitium aptans; tunc autem, carnali ex te ratione magnum Incarnationis mysterium adornans. Gaude quæ sola benedictionem, nempe Dominum, sinu complexa es, ut primam proavia maledictionem exueret. Gaude divinum virginitatis complexa thesaurum, unde incorruptus prodiit partus, manseruntque nihilominus inviolatæ virginitatis divitiæ. Gaude casta mater et virgo lactans. Gaude diadema pulchritudinis generisque ac hominum Regina, regalibus undique magnifice decorata prærogativis. Gaude sacrum Christi delubrum, qui solus singulariter in sanctis cœlorum secundum ordinem Melchisedech functus sit. Gaude virga Aaron, radix Jesse, sceptrum David, regale indumentum, corona gratiarum, non scriptus virginitatis typus; sanctitatis bractea, rationale manifestationum. Salve legis ac gratiæ mediatrix ; veteris novique testamenti obsignatio ; totius prophetiæ perspicua plenitudo ; inspiratæ a Deo veritatis scripturarum acrostichis ; Dei ac Verbi animatus ac mundissimus tomus, in quo sine voce ac scripto, inscriptor ipse Deus ac Verbum, quotidie legitur. Salva sis, reformationis nostræ primitiæ, Deique ad nos promissionum ac prædictionum limes ; prædictum olim divinæ gloriæ sanctuarium ; expectata Gentium salus. Salve vera scala Jacob; mons fumigans ; arca sanctificationis; illa inquam, undique circumtecta auro, nimirum illustrante Spiritu Sancto; urna ex auro ducta; Christum cœleste illud manna portans, orbisque universi immortalem escam. Salve per quam il-

dit ensuite que Dieu ayant résolu de ne pas abandonner l'homme, choisit Marie pour s'incarner dans son sein et nous sauver, en se faisant homme comme nous.

2° Il fait ensuite l'éloge de sainte Anne, de sa miraculeuse maternité, présage de la maternité plus miraculeuse encore et vraiment divine de Marie. Il élève Anne au-dessus des patriarches. Ils furent bien les pères de Marie, mais par l'intermédiaire d'un grand nombre de générations, Anne fut sa propre mère et son sein stérile donna ce fruit de bénédiction au ciel et à la terre.

3° Que de merveilles dans cette enfant à qui sainte Anne vient de donner le jour. Heureuse mère et heureuse fille ! Réjouissez-vous, ô Marie, car c'est vous que la sainte Ecriture acclame à chaque page. Vous êtes l'autel des parfums; vous êtes le voile du saint des saints; vous êtes le propitiatoire; vous êtes la lampe inextinguible; vous êtes la table sur laquelle est servi le pain qui est le Christ, l'Agneau qui efface les péchés du monde. C'est vous qu'il a choisie pour être sa Mère. O abaissement d'un Dieu! O bonté ineffable. Vous êtes la Mère de Dieu, vous êtes notre refuge, vous êtes la porte du ciel. C'est par vous que nous vient le salut.

5. JEAN DAMASCÈNE. — 760

PREMIER SERMON

1° Le jour anniversaire de la naissance des rois est célébré avec solennité et avec joie par leurs sujets : comment nous qui sommes chrétiens, ne célébrerions-nous pas, du mieux qu'il nous est possible, la nativité de Marie notre reine ; de celle qui est venue pour changer la malédiction en bénédiction ? Elle est la mère du souverain roi de toute la création : l'homme, qui résume en lui-même toute l'œuvre de Dieu, doit glorifier Marie et lui

lud, in tristitiis paries filios, non habens amplius locum, in partum in exultatione mutatum est. *Benedicta es tu in mulieribus* : per quam credentes gentes in agnitione clamant : *Benedictus qui venit in nomine Domini* ! *Deus Dominus et illuxit nobis* (*Ps.* CXVII, 26). *Benedicta tu in mulieribus* ; mystica ac sata a Deo vitis, in Ecclesiæ collectis cœtibus eluxurians, maturumque nobis botrum incorruptionis e vulva efflorans ac germinans. *Benedicta tu in mulieribus*, arvus ille a Deo cultus quæ vitæ nobis spicam nullo satam semine partuque nihilominus editam velut in areæ cumulo in utero gestasti. *Benedicta tu in mulieribus*, terra vere desiderabilis de qua figulus, nostri aggeris lutum tollens vas peccato contritum reparavit. Benedicta tu in mulieribus, nova illa Silo, in qua spiritualis arca Incarnationis Dei ac Verbi requievit : *sed et plenitudo omnis divinitatis corporaliter inhabitavit. Benedicta tu in mulieribus*, divinum revera Dabir in quo Deiferi Sanctæ Ecclesiæ doctores divinarum revelationum oraculum habentes, futurorum responsa accipiebant. *Benedicta tu* etc. *Apud* COMBEFIS, tom. VIII, p. 49.

présenter aujourd'hui ses hommages au nom de la création tout entière, qui, par lui, se trouve rattachée au Fils de Marie, au Verbe uni à la nature humaine.

2° Marie naquit d'une mère stérile pour que ce miracle préparât les voies à un autre plus grand, la naissance du Fils de Dieu, d'une mère toujours Vierge. Il fallait aussi que la nature parût pour ainsi dire étrangère à la naissance de Marie, que ses forces fussent éteintes, pour que cette céleste enfant fût un fruit de la grâce et non du sang et de la chair. O Joachim et Anne, couple heureux! Tout ce qui existe vous doit une reconnaissance sans mesure, car c'est de vous qu'est sortie celle qui doit donner le jour au premier né de toutes créatures; celle par qui le Dieu qui règne sur toutes choses doit entrer dans la monde avec un corps semblable aux nôtres, celle en qui le Verbe se fera chair, et il habitera parmi nous.

3° L'enfant qui naît aujourd'hui est la porte construite à l'orient du temple, porte par laquelle le Christ entrera et sortira; porte qui demeurera fermée pour tout autre que lui. Un frémissement de joie agite le monde entier, car la mère de l'Emmanuel, du *Dieu avec nous* vient de naître. Celui qu'elle donnera au monde ne sera pas un Ange, un envoyé de Dieu quelque noble qu'on le suppose. Ce sera le Seigneur lui-même; il viendra nous sauver. Réjouissez-vous Anne, qui étiez stérile; éclatez en transports de joie, Joachim, parce que de votre fille il nous naîtra un enfant; un fils nous sera donné et il sera appelé l'*Ange du grand conseil, le Dieu fort*, et c'est en toute vérité qu'elle sera proclamée Mère de Dieu.

4° Si l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, quelle ne devait pas être la sainteté de Joachim et d'Anne? Sans doute leur vie était bien agréable à Dieu; sans doute leur chasteté était admirable, pour qu'ils pussent produire la Vierge immaculée. Ils vivaient comme les anges et ils ont donné le jour à la reine des anges. Bienheureux les bras qui vous portèrent, ô céleste enfant! bienheureuses les lèvres qui purent vous donner les baisers maternels! Cieux et terre, réjouissez-vous, car celle dont voulut naître l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde vient de naître elle-même, dans la maison probatique. Qu'il ne soit plus question du tabernacle construit par Moïse. Voilà le véritable tabernacle de Dieu au milieu des hommes, la véritable arche d'alliance, le candélabre et la table de proposition dont les autres n'étaient que de pâles figures.

5° O fille de Joachim et d'Anne! fille chère à Dieu et entourée des hommages des anges, honneur et gloire de la nature humaine, ornement de votre sexe, Vierge toujours vierge même en devenant mère! Dieu vous a aimée; Dieu vous a prédestinée; Dieu vous a élevée à la dignité inconcevable de Mère de son Fils.

6° Les contraires ne naissent pas des contraires, mais parfois ils les occasionnent. Le péché donne à Dieu l'occasion de répandre sa grâce avec plus d'abondance. Si nous étions demeurés dans l'état de grâce originelle, nous ne serions pas montés aussi haut que nous élève la rédemption, et nous n'aurions pas aussi bien compris le prix des bontés de Dieu envers nous. Les péchés des hommes sont cause de la naissance de Marie. Elle enfante pour nous la miséricorde de Dieu, parce que nous avons besoin de miséricorde; et voilà que le peuple qui n'avait pas obtenu d'abord miséricorde l'obtient, et que celui qui était haï de Dieu est aimé. Réjouissez-vous, ô bienheureuse Anne, d'avoir enfanté une telle femme, car elle est la Mère de Dieu, la porte de la lumière, la fontaine de vie. Les puissants imploreront la faveur d'un de ses regards; les rois des nations lui offriront leurs adorations avec leurs présents. Et vous, ô Marie, souvenez-vous que vous n'avez pas reçu pour vous toute seule tant de faveurs du ciel, mais pour en faire découler quelque chose jusqu'à nous [1]. Votre pensée était toute en Dieu; vos yeux ne cherchaient que lui; vos oreilles ne désiraient entendre que sa voix; vous couriez à l'odeur des parfums du divin époux de votre âme; vos lèvres louaient le Seigneur et votre voix chantait ses louanges; votre cœur immaculé brûlait d'un désir infini de posséder Dieu; votre sein lui servit de demeure; vous l'avez nourri de votre lait; vous l'avez porté entre vos bras; vos genoux furent son trône, plus digne de lui que les Chérubins; vos mains travaillèrent pour lui; vos pieds éclairés par la loi de Dieu marchèrent toujours dans la voie droite. Tout votre être fut la chambre nuptiale de l'Esprit saint, la cité du Dieu vivant que réjouit le fleuve de la grâce. Vous êtes toute belle enfin, vous approchez de Dieu; vous surpassez les Chérubins et les Séraphins; il n'y a rien entre vous et le Seigneur. O miracle inouï, merveille unique et inconcevable qu'une femme soit élevée à une dignité si sublime! Priez votre Fils, ô Marie, votre Fils premier-né, pour

1. O fœmina regis David filia, Deique omnium regis mater! O divinum vivumque simulacrum, ac plane exculta imago cujus conditor Deus pulchritudine delectatus est, mentem quidem divinitus gubernatam habens ac Deo soli operam dantem : cupiditatem autem omnem ad id quod solum expetendum est ac amore dignum, intentam; iram vero adversus peccatum duntaxat, ipsiusque parentem. Vitam natura potiorem habebis. Habebis enim non tibi ipsa, neque enim tui ipsius causa nata es : quocirca Deo habebis, cujus gratia in vitam prodiisti, ut orbis universi saluti obsequaris; Deique antiquum consilium, nimirum Incarnationis Verbi, ac nostræ deificationis per te impleatur. In hoc situs appetitus, ut divinis sermonibus nutriaris, hisque impingueris, tanquam oliva fructifera in domo Dei; tanquam lignum plantatum secus decursus aquarum spiritus; tanquam lignum vitæ quod fructum vitæ dedit præfinito suo tempore, nempe Deum incarnatum, æternam universorum vitam. Animi cogitatum omne almum habens, ac cum animæ salute conjunctum, etc. *Apud* Combefis, tom. VIII, p. 55.

nous qui sommes aussi vos enfants et ses frères. Obtenez-nous la grâce de vous aimer encore davantage, de vous mieux servir et de mettre toujours toute notre espérance en vous et en votre divin Jésus.

DEUXIÈME SERMON

S. Jean Damascène, dans le second sermon qu'il nous a laissé sur la Nativité de la très sainte Vierge, s'applique à prouver que N.-S. Jésus-Christ, dont la génération, comme fils de Dieu, est éternelle, descend de David comme homme, et que Marie sa mère est fille de David. Il fait ressortir la noblesse de cette origine et repousse les objections des hérétiques de son temps. Il montre ensuite, dans le patriarche Juda, en commentant la bénédiction de Jacob, une figure très complète de N.-S. Jésus-Christ, et il termine par un pompeux éloge de sainte Anne, mère de la très sainte Vierge.

TROISIÈME SERMON

Ce sermon est consacré comme le précédent à la généalogie de la très sainte Vierge. S. Damascène explique comment les deux généalogies que contient l'Evangile ne se contredisent pas. Il les regarde comme étant toutes deux la généalogie de S. Joseph, l'une naturelle, l'autre légale, et s'appuie sur la disposition de la loi interdisant aux héritières d'épouser quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, pour conclure que Marie était aussi de la famille de David [1].

1. Nous avons dit ailleurs (Tom. II, chap. I.) que cette explication généralement admise autrefois, pèche par la base. Marie aurait pu être de la tribu de Juda sans être de la famille de David, comme il apparaîtra clairement, si on se reporte au chapitre XXXIe du livre des Nombres. Sa qualité d'héritière n'exigeait rien de plus, la loi ayant uniquement pour but d'empêcher les biens de passer d'une tribu dans une autre. Les filles Salphaath avaient reçu en partage la part de ce qui revenait à leur père. Elles étaient héritières et chefs de famille au même titre que Marie pouvait l'être. Cependant la seule obligation qui leur fut imposée fut d'épouser quelqu'un de leur tribu : « Et » hæc lex super filiabus Salphaath a Domino promulgata est: Nubant qui- » bus volunt, tantum ut suæ tribus hominibus, ne commisceatur possessio » filiorum Israel de tribu in tribum. Omnes enim viri ducent uxores de tribu » et cognatione sua ; et cunctæ feminæ de eadem tribu maritos acci- » pient, ut hæreditas permaneat in familiis, nec sibi misceantur tribus, sed » ita maneant ut a Domino separatæ sunt. » NUM. XXXVI, 6 et seqq.

Cette explication a le très grave inconvénient de nous réduire à des suppositions plus ou moins probables, c'est-à-dire tout à fait incertaines, touchant la vraie généalogie de la sainte Vierge, par conséquent de Jésus. Celle de Joseph était importante au point de vue légal, pour les Juifs ne connaissant pas le mystère de l'Incarnation. Pour nous, celle de Marie a seule un véritable intérêt. Pourquoi nous manquerait-elle tandis que celle de Joseph

Il était bon, dit-il encore, que la généalogie de Joseph fût donnée de préférence à celle de Marie, parce qu'on ne rapportait pas, dans l'usage commun, la généalogie des mères, mais celle des pères et que, d'autre part, les Évangélistes ne voulaient pas manifester publiquement à ceux qui ne croyaient point en Jésus-Christ, qu'il n'avait pas de père selon la chair [1].

Le saint orateur dit ensuite quelques mots sur le mystère du jour. Dieu voulant se montrer visiblement sur la terre avec un corps semblable aux nôtres, il se prépara une mère digne de le recevoir dans son sein. Cette mère fut Marie, dont on célèbre l'anniversaire de la naissance, grand événement et grand sujet de joie pour tous les chrétiens ou plutôt pour toutes les créatures. Quelle gloire pour Joachim et pour Anne d'avoir donné le jour à une telle fille! Quel témoignage de leur sainteté que le fruit à jamais béni qu'ils ont donné au monde.

S. FULBERT. — 1029

1° On célèbre dans l'Eglise les anniversaires des saints; mais il n'est pas de saints dont les fêtes méritent d'être solennisées avec autant de joie et d'éclat que celles de la bienheureuse Vierge Marie. L'anniversaire de sa Nativité n'a pas tardé à prendre rang parmi les autres fêtes instituées en son honneur dès les premiers siècles, et la dévotion des fidèles l'a accepté comme telle avec bonheur.

2° Les Pères ont rejeté parmi les livres apocryphes celui que les anciens nous ont laissé sur la nativité de Marie; nous ne nous

nous serait donnée deux fois, et avec des différences telles qu'il est presque impossible de faire concorder les deux?

1. Cette raison bonne pour S. Mathieu qui écrivit le premier son Evangile et se proposa, pour but principal, de faire connaître que Jésus-Christ était réellement le Messie, fils et héritier de David, n'existait plus pour S. Luc, alors que la prédication de la divinité du Seigneur était publique. Peut-être fut-elle cause néanmoins de la manière dont il présente la généalogie de Jésus-Christ, en évitant de donner le nom de Marie, et en remontant de Jésus à Héli ou *Eliacim*, autrement Joachim : *Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli.* — *Jésus étant, comme l'on croyait, fils de Joseph*, mais *qui le fut* réellement d'*Héli* par Marie sa mère. La parenthèse, *ut putabatur* semble réclamer dans la proposition suivante la contre-partie que nous ajoutons dans la traduction. Cette obscurité voulue n'avait pas d'inconvénient pour les contemporains, au courant des faits ; mais elle devint une énigme pour les Pères, qui, à la suite de Julius Africanus et d'Eusèbe, crurent que le *qui fuit Heli*, se rapportait à Joseph nommé dans la parenthèse, au lieu de remonter jusqu'à Jésus sujet principal de la phrase, et fils d'Héli ou Joachim par sa mère. Si l'on tient à rapporter à Joseph le *qui fuit*, on peut dire encore qu'il fut par alliance le fils d'Héli, ayant épousé Marie qui en était la fille. De cette manière encore que plusieurs commentateurs ont adoptée, on arrive à trouver dans S. Luc la généalogie réelle de Notre-Seigneur qui est celle de sa mère.

y arrêterons donc pas. Mais les prophètes nous font connaître assez ce que fut dès son origine cette admirable Vierge. Les oracles divins l'avaient annoncée; les figures et les symboles dont l'Ecriture est remplie avaient révélé ses grandeurs; elle sortit d'une race illustre; elle fut ornée de toutes les vertus; elle enfanta le Sauveur qui maintenant la glorifie au ciel; elle veille sur nous du sein de la gloire céleste.

3° Marie fut annoncée, dès l'origine, comme la femme qui devait un jour écraser la tête du serpent. Elle le fit par son humilité et par la consécration de sa virginité au Seigneur. Elle triomphait ainsi de l'orgueil et de la sensualité qui sont la tête du serpent, c'est-à-dire les armes les plus redoutables du démon contre nous.

4° Elle fut figurée par la verge fleurie d'Aaron. Moïse voulut que cette verge miraculeuse fût conservée, pour que le peuple demandant ce qu'elle signifiait, on pût lui répondre qu'elle était la figure de la mère future du Messie, de celle dont le prophète dirait : *Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur montera de la racine* (Isa. II, 14), paroles mystérieuses qu'il expliquerait en ajoutant : *Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils et il sera appelé de son nom, Emmanuel*, Dieu avec nous (Isa. IX, 6).

5° Le père de Marie était de Nazareth, sa mère de Bethléem villes destinées à voir Jésus naître et grandir. Elle descendait de la racine de Jessé qui fut Abraham, ce patriarche illustre par sa foi, à qui Dieu fit la promesse que toutes les nations seraient bénies en lui. — Elle descendait de David, dont le Seigneur avait dit : *J'ai trouvé un homme selon mon cœur.* — Elle appartenait tout à la fois, à la tribu royale et à la tribu sacerdotale, parce qu'elle devait donner le jour au souverain Prêtre qui est aussi le souverain Roi. — Elle comptait des pécheurs parmi ses ancêtres, parce que son Fils viendrait pour sauver les pécheurs, et qu'elle-même devait être comme un lis parmi les épines. — Elle reçut un nom mystérieux qui signifie *Etoile*, parce qu'elle est pour les hommes, comme l'Etoile de la mer pour les navigateurs perdus au milieu des vagues de l'océan.

6° Que si vous demandez quelle fut la perfection de Marie, cette perfection fut plus grande qu'aucune langue humaine ne saurait le dire. La sagesse éternelle du Père voulut que la demeure qu'il s'était choisie fût parfaitement pure et immaculée, car il est dit que : *Dans une âme malveillante n'entrera pas la sagesse, et qu'elle n'habitera pas dans un corps assujetti aux péchés* [1]. En même temps Marie fut remplie de toute sorte de

1. In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. Sap. I, 4.

vertus, selon l'attestation de l'Archange qui la salue *pleine de grâce*. Qui n'admirerait, par exemple, la force et la prudence de cette jeune Vierge, dans son entretien avec l'Ange? Qui n'admirerait sa fidélité à remplir tous les devoirs imposés par la loi, même ceux dont sa maternité divine, toute pure et tout immaculée, la dispensait entièrement? Toutes les vertus étaient rassemblées en son cœur, dans une harmonie merveilleuse; elle les possédait toutes à un degré suprême, et elles se manifestaient extérieurement dans sa personne et sa conduite dont elles étaient la règle.

7° Ce qui mit le comble aux grandeurs de Marie, ce fut la grâce unique et incomparable qui lui fut accordée d'être la Mère du Fils de Dieu. Vierge, elle le conçut; vierge, elle l'enfanta, et elle devint ainsi l'objet de la vénération profonde de tous les chœurs des anges. Le respect que lui témoigne l'archange Gabriel nous en est une preuve. Cette dignité de Mère de Dieu lui confère en même temps une puissance qu'elle exerce sur les anges, devenus ses serviteurs et ses messagers comme ils le sont de Dieu, et en faveur des hommes, qu'elle secourt dans leurs besoins, ne refusant même pas d'opérer des miracles en leur faveur, lorsqu'il est nécessaire. C'est ainsi qu'elle envoya un ange au secours de S. Basile le Grand, et ressuscita un mort qui frappa d'un coup mortel Julien l'Apostat, persécuteur du saint Evêque. C'est ainsi encore qu'elle arracha au démon un malheureux nommé Théophile, qui s'était vendu et livré à lui. Mais qui pourrait énumérer toutes les merveilles opérées par sa toute-puissante miséricorde?

8° Marie montre, par ses bienfaits, qu'elle est la Mère du Sauveur, partout puissante et partout magnifique. Que les justes viennent donc à elle; qu'ils la louent et la bénissent avec Basile. Que les pécheurs viennent aussi et, avec Théophile, se frappent la poitrine et implorent leur pardon. S'ils sont véritablement pénitents, Marie leur obtiendra leur grâce. O Marie, nous voulons être de ceux que vous protégez ainsi et que vous sauvez. Intercédez pour nous, et obtenez-nous la grâce et la miséricorde de votre Fils notre Seigneur. Ainsi soit-il.

S. PIERRE DAMIEN. — 1072

PREMIER SERMON

1° Après les joies de l'Assomption de Marie, voici les joies de sa Nativité. Une fête appelle une autre fête. Il est bon d'être avec Marie, meilleur de s'y arrêter ; le bien suprême sera d'y demeurer toujours. Si son souvenir seul est rempli de telles

douceurs, qu'en sera-t-il de sa présence, au sein de la gloire dont elle jouit dans le royaume de son divin Fils ?

2° Aujourd'hui est née celle par qui nous renaissons tous, dont la beauté a ravi le Tout-Puissant et en qui Dieu a posé son trône. Elle est elle-même ce trône admirable dont celui de Salomon n'était que la figure. *Fecit rex Salomon thronum de ebore grandem* (III Reg. x, 18). Salomon figure de Notre-Seigneur est appelé dans l'Écriture de trois noms différents : Salomon qui signifie *roi pacifique* ; Ecclésiaste, *roi qui enseigne*, et Idida, *roi glorieux*. Jésus-Christ, toujours roi, parce qu'il est Dieu et Fils de Dieu, est notre paix, notre doctrine et notre gloire. Mais c'est en qualité de roi pacifique, qu'il se prépare un trône. Ce n'est pas l'Ecclésiaste, ce n'est pas Idida, c'est Salomon qui construit ce trône de l'ivoire le plus pur.

3° David a connu ce trône de son Fils, lorsqu'il a dit, parlant au nom du Père éternel : *Son trône sera comme le soleil en ma présence, et comme la pleine lune éternellement, et comme le témoin fidèle dans le ciel* [1]. S. Paul dit à son tour : *Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles* [2]. Et S. Jean : *Une voix sortit du trône disant: Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs, et vous qui le craignez, petits et grands* [3]. Et c'est celui qui est sur ce trône qui prononce ces paroles : *Voilà que je fais toutes choses nouvelles* ; voilà que je rétablis la paix entre Dieu et les hommes, entre les hommes et les anges : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. C'est donc le roi pacifique qui a construit ce trône merveilleux ; c'est une œuvre de paix que le Seigneur accomplit lorsqu'il fait naître celle qui sera son trône.

4° Ce trône est d'*ivoire* pour marquer la pureté immaculée de la bienheureuse Vierge Marie. Il est *grand*, car Marie surpasse en grandeur toute pure créature. Il est *revêtu d'or brillant*, symbole de la divinité qui est tout entière en Marie et en qui Marie est aussi tout entière.

Dieu est en toute chose mais aucune chose ne le contient. Il est dans l'homme qui fait le bien, par la coopération qu'il donne aux actes bons, impossibles sans son aide. Il est dans presque tous les hommes, par les inspirations, les lumières qu'il leur donne. Il est en Marie, plus parfaitement qu'en aucune autre créature. Le Seigneur est avec elle. Après l'Incarnation, la chair du Seigneur ne sera autre que la chair de Marie. Il y aura une sorte d'identité entre Marie et le Fils de Dieu fait homme. Voilà l'or infiniment précieux dont le trône de Dieu est revêtu.

1. Et thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis. Psal. lviii, 38.

2. Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi : Hebr. i, 8.

3. Et vox de throno exivit dicens : Laudem dicite Deo nostro omnes sancti ejus. Apoc. xxi, 5.

5° On monte à ce trône par six degrés : les bonnes et saintes pensées ; les bonnes et saintes paroles ; la pratique du bien ; l'enseignement de la vertu unie à la consolation de ceux qui pleurent ; le mépris du monde et des choses mondaines ; la persévérance dans le bien. Par ces degrés on approche de Marie.

6° Le haut de ce trône était arrondi, symbole de l'éternité de celui qui s'assied sur ce trône et de son infinité qui ne connaît ni commencement ni terme. — Il y avait, sur les marches du trône, douze lionceaux qui sont les Apôtres. — Il y avait pour tenir le siège, deux mains qui sont la vie active et la vie contemplative que Marie pratiqua d'une manière admirable. — Il y avait pour soutenir les bras, à droite et à gauche, deux lions qui sont l'ange Gabriel et S. Jean à qui fut confiée la garde de la bienheureuse Vierge.

7° L'écrivain sacré ajoute à la description de ce trône que jamais, dans aucun royaume, il ne se fit un si bel ouvrage. Que ces paroles sont vraies surtout lorsqu'on les applique à Marie, à la Vierge Mère de Dieu, dont le ciel et la terre admirent la beauté.

8° O Marie, ô Vierge bénie entre toutes les femmes, vous qui êtes si grande, venez vers nous ! Oublieriez-vous notre humanité parce que vous êtes en quelque sorte déifiée ? Non, ô Marie, vous vous souviendrez des dangers au milieu desquels vous nous avez laissés ; vous serez miséricordieuse et compatissante pour nous. C'est notre nature que vous avez et non pas une autre, vous ne l'oublierez pas. Venez par votre puissance, car rien ne vous est impossible et votre Fils à qui tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre, ne vous refuse rien. — Venez par votre amour : nous savons que vous nous aimez. Venez à notre aide, ô vous, entre les mains de qui sont déposés tous les trésors de la miséricorde de Dieu [1].

1. Subveni Domina clamantibus ad te jugiter : *Revertere, revertere Sunamitis; revertere, revertere, ut intueamur te* (Cant. vi, 12). Tu benedicta et superbenedicta, revertere primo *per naturam.* — Numquid quia ita deificata, ideo nostræ humanitatis oblita es ? Nequaquam Domina. Scis in quo discrimine nos relinqueris, ubi jaceant, quantum delinquant servi tui : non enim convenit tantæ misericordiæ, tantam miseriam oblivisci, quasi etsi substrahit gloria, revocat natura ; non enim ita memoraris justitiæ Dei solius, ut misericordiam non habeas ; neque ita es impassibilis, ut sis incompassibilis. Naturam nostram habes, non aliam, et justum est ut de rore tantæ pietatis diffusius infundamur.

Revertere secundo per *potentiam. Fecit in te magna qui potens est*, et *data est* tibi *omnis potestas in cœlo et in terra...* Nil tibi impossibile cui possibile est desperatos in spem beatitudinis revelare. Quomodo enim illa potestas tuæ potentiæ poterit obviare quæ de carne tua carnis suscepit originem ? Accedis enim ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solum rogans sed imperans; Domina, non ancilla. Moveat te natura, potentia moneat ; quia quanto potentior, tanto misericordior esse debebis ; potestati enim cedit ad gloriam injurias ulcisci nolle, cum possit.

DEUXIÈME SERMON

1° Avant même la création de l'homme, Dieu, pour qui rien n'est caché, savait qu'il tomberait misérablement à l'instigation du démon, et il avait résolu de le racheter et de le relever de sa chute. L'œuvre de notre rédemption était prévue et décrétée dans ses moindres détails. Il fallait que le rédempteur fût le Fils de Dieu fait homme, et que, pour s'unir la nature humaine, il devînt le fils d'une vierge. Cette vierge, dont le sein était destiné à être le temple où s'accomplirait le plus grand des mystères, fut Marie. C'est d'elle qu'il est dit au livre des Proverbes : *La Sagesse s'est bâti une maison; elle a taillé sept colonnes* [1]. Ces sept colonnes sont les sept dons du Saint-Esprit. Il fallait que cette demeure fût digne de celui qui venait y habiter.

2° Salomon célébra avec la plus grande solennité la dédicace du temple qu'il avait élevé au Seigneur. Nous célébrons la dédicace d'un temple incomparablement plus saint, au jour de la Nativité de Marie. Le Seigneur ne manifeste pas seulement sa présence une fois, pendant quelques courts instants, dans ce nouveau temple. Il y demeure. C'est là que *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* La gloire de Dieu c'est le Christ. *Il a placé sa tente dans le soleil* pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Marie est cette tente. Elle est la femme revêtue du soleil, et elle portera le Christ dans son sein. Elle lui communiquera notre nature, la substance de notre mortalité.

3° Qui donc pourrait célébrer dignement les grandeurs de ce jour et la sainteté de cette fête? Les paroles manquent pour dire des mystères jusque-là inouïs, pour témoigner notre reconnaissance à cette auguste Vierge à qui nous devons tout après Dieu, car nous lui devons Jésus; nous lui devons son corps ado-

Revertere tertio, per *amorem.* Scio Domina, quia benignissima es, et amas nos amore invincibili, quos in te, et per te, Filius tuus et Deus tuus summa dilectione dilexit. Quis scit quoties refrigeras iram Judicis, cum Justitiæ virtus a præsentia Deitatis egreditur?

Revertere quarto, per *singularitatem.* In manibus tuis sunt thesauri miserationum Domini, et sola electa es, cui gratia tanta conceditur. Absit ut cesset manus tua, cum occasionem quæras salvandi miseros, et misericordiam effundendi : neque enim tua gloria minuitur, sed augetur cum pœnitentes ad veniam, justificati ad gloriam assumuntur. *Revertere* ergo *Sunamitis,* id est *despecta,* cujus animam pertransivit gladius, quæ fabri uxor appellata fuisti. Ad quid? *Ut intueamur te.* Summa gloria est post Deum te videre, adhærere tibi et in tuæ protectionis munimine demorari. Audi nos, nam Filius nihil negans honorat te. Qui est Deus benedictus in sæcula sæculorum, Amen. S. Petr. Dam. *ibid.*

1. Sapientia ædificavit sibi domum; excidit columnas septem. Prov. IX, 1.

rable qui a souffert pour nous, et qui devient notre nourriture dans le sacrement de l'autel. Il est le pain de vie; c'est Marie qui nous a préparé et donné ce pain dont il est dit : *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement*[1]. Eve a perdu le monde en donnant un fruit à Adam : Marie sauve le monde en donnant aux enfants d'Adam ce pain divin qui est son fruit[2].

4° Pour accomplir l'œuvre de salut qu'il avait projetée, Dieu se choisit un peuple parmi les enfants d'Adam, et lui donna une loi. Il ordonna des sacrifices; il régla le culte que ce peuple lui rendrait. Mais cette loi ne pouvait rien conduire à la perfection; les cérémonies du culte, les sacrifices n'étaient que des figures sans vertu par elles-mêmes, utiles seulement parce qu'elles préparaient les hommes à la venue de l'adorable victime qui devait être aussi le véritable prêtre, celui qui n'a pas besoin de prier d'abord pour lui-même, lorsqu'il offre son sacrifice, parce que sa sainteté est infinie. Cette victime, ce prêtre, ce rédempteur, c'est Jésus-Christ. Celui qui offre à son Père une hostie d'agréable odeur, et qui paie notre rançon, c'est le Fils de Marie. Il nous a aimés et il s'est livré lui-même pour nous. et nous a laissé ses exemples, afin que nous marchions sur ses traces.

5° Ne nous y trompons pas : nous ne pouvons jouir des plaisirs de ce monde et régner au ciel avec Jésus-Christ. La bienheureuse Vierge dont nous célébrons aujourd'hui la Nativité n'est arrivée au ciel que par la voie des commandements. Jésus-Christ ne l'eût point reconnue pour sa mère si elle n'y avait pas

1. Si quis ex hoc pane manducaverit, vivet in æternum. Joan. VI, 41.

2. Hic dilectissimi fratres, hic, rogo, perpendite, quam debitores sumus huic beatissimæ Dei Genitrici, quantasque illi post Dominum de nostra salute gratias agere debemus. Illud siquidem corpus Christi, quod beatissima Virgo genuit, quod in gremio fovit, quod fasciis cinxit, quod materna cura nutrivit, illud, inquam, absque ulla dubietate, non aliud, nunc de sacro altari percipimus, et ejus sanguinem in sacramentum nostræ redemptionis haurimus. Hoc catholica fides habet; hoc sancta Ecclesia docet.

Nullus ergo humanus sermo in laude ejus invenitur idoneus, de qua Mediator Dei et hominum cognoscitur incarnatus. Impar est illi omne humanæ linguæ præconium quæ de intemeratæ carnis suæ visceribus cibum nobis protulit animarum ; illum videlicet qui de semetipso perhibet dicens : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi; si quis ex hoc pane manducaverit, vivet in æternum* (Joan. VI, 41). Per cibum namque a Paradisi sumus amœnitate dejecti ; per cibum quoque ad Paradisi gaudia reparati. Cibum comedit Eva, per quem nos, æterni jejunii fame mulctavit ; cibum Maria edidit, qui nobis cœlestis convivii aditum patefecit. Hic etiam, obsecro, dilectissimi fratres, hic lineam nostræ Redemptionis diligenter attendite et quam circa nos divinæ pietatis viscera fuerint intenta, cordis aure pensate. Fecit Deus hominem (ut ita dixerim), mortaliter immortalem, videlicet ut si custodire vellet præceptum obedientiæ, in æternum viveret; si vero contemneret, mortis mox imperio subjaceret. Quid plura? Peccavit homo diabolo suadente, etc. — S. Damasc. apud Combefis, tom. VIII, p. 102.

été fidèle; et nous, nous aurons droit au titre de frère, de sœur et de mère de Notre-Seigneur si nous accomplissons la volonté du Père céleste [1]. Mais cette parenté spirituelle que nous pouvons acquérir avec Jésus-Christ, Marie la possède à un degré incomparable et de plus, elle est sa mère selon l'ordre de la nature : c'est son privilège incommunicable. Sa maternité divine ne l'empêcha pas de souffrir beaucoup sur la terre. Son cœur fut transpercé d'un glaive douloureux et tous les amis de Dieu doivent s'attendre à souffrir aussi pendant cette vie. Il faut porter la croix avec Jésus.

TROISIÈME SERMON

1° Le saint orateur, après quelques considérations sur la généalogie de Notre-Seigneur selon S. Mathieu, dit que si nous ne connaissons pas plus clairement quels furent les aïeux de la bienheureuse Vierge Marie, nous n'avons pas à nous en étonner. L'Esprit de Dieu qui dirigeait la plume des Evangélistes n'a pas jugé qu'il fût utile de nous donner plus de lumière. Il suffit que nous sachions d'une manière certaine qu'elle était fille de David et d'Abraham, et qu'elle tenait aussi par quelque lien à la famille sacerdotale, parce que Jésus-Christ son Fils devait être le souverain roi et le souverain prêtre.

2° La bienheureuse Vierge naquit à l'époque des vendanges. Elle était le fruit par excellence de la vigne de Dieu, de cette vigne qu'il avait transplantée d'Egypte [2]. Ce fruit paraissait dans la saison voulue. Elle était aussi la vigne par excellence destinée à porter le raisin sacré, promis pour la fin des temps, et attendu par les patriarches et les prophètes [3]. Les vendangeurs qui dépouillèrent cette vigne sacrée de son fruit divin, pour le fouler dans le pressoir, furent les Juifs et leurs bourreaux au temps de la passion du Sauveur.

3° Les explorateurs envoyés par Josué, dans la terre promise, en rapportèrent une magnifique grappe de raisin. Cette grappe est Jésus; la terre promise qui l'a produite est Marie. Le porteur de la grappe qui marchait devant est le peuple juif; celui qui suivait, le peuple des gentils. Marie est encore la terre qui

1. Dicit autem ei quidam : Ecce mater tua et fratres tui, stant quærentes te. — At ipse respondens dicenti sibi, ait : Quæ est mater mea et qui sunt fratres mei ? Et extendens manum in discipulos suos, dixit : Ecce mater mea et fratres mei. Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est. MATH. XII, 47 et seqq.

2. Vinea Domini Sabaoth domus Israel est. ISA. V, 7. — Vineam ex Ægypto transtulisti. PSAL. LXXIX, 9.

3. Cum autem venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege. GALAT. IV, 4. — Amen dico vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt; et audire quæ auditis et non audierunt. LUC. X, 24.

produit en abondance le lait. Elle est aussi la terre d'où s'est levée la vérité.

4° Marie est pleine de grâce; le Seigneur est avec elle et elle est bénie entre les femmes. Elle transforme en bénédiction la malédiction attirée par la mère du genre humain. Que sa prudence et sa modestie sont admirables, lorsque l'Ange lui annonce qu'elle sera la Mère du Fils de Dieu! Elle s'étonne de la salutation du messager céleste. Elle pèse les paroles qu'il lui adresse et lui demande simplement l'explication dont elles ont besoin. Elle ne ressemble en rien à ces vierges imprudentes qui trouvent dans leur état une occasion d'orgueil et, par conséquent, un danger de se perdre. De quoi servirait la virginité sans les autres vertus? Il faut ressembler à Marie en tout; il faut ressembler à Jésus qui fut obéissant et s'est humilié jusqu'à la mort et la mort de la croix; qui nous a aimés jusqu'à donner son sang pour nous, et qui a prié pour ses bourreaux eux-mêmes. Mais il arrive souvent que des personnes vivant dans l'état du mariage, sont réellement plus vertueuses que certaines vierges, et que celles qui ont conservé leur innocence, sont moins agréables à Dieu que d'autres qui ont péché, mais se sont purifiées par les larmes de la pénitence. La virginité n'est parfaite que si elle est accompagnée des autres vertus.

5° A la réception du message céleste, Marie aurait pu s'abandonner à des transports de joie bien justifiés par la suprême dignité à laquelle Dieu l'élevait soudain : mais non; elle répond simplement : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* Elle est Mère de Dieu et elle se dit humblement sa servante. Elle disait vrai et l'ange aussi. Elle était la servante de Dieu par sa condition naturelle; mais elle était Mère de Dieu par un privilège admirable réservé à elle seule. Dans son humilité, elle s'attachait à la qualité de servante et laissait à l'Ange le soin de proclamer sa dignité de mère.

6° Isaïe compare Marie à une nuée légère : *Voici*, dit-il. *que le Seigneur s'élèvera sur une nuée légère*[1]. Il suffit d'un faible nuage pour dérober le soleil à nos yeux ; ainsi le Fils de Dieu, le soleil de justice s'est revêtu de chair dans le sein de Marie, pour voiler à nos regards l'éclat de sa divinité.

Que vous êtes noble, ô Marie, nuée légère que jamais rien des souillures de l'humanité n'a appesantie, Vierge toujours vierge, même après la conception, même après l'enfantement de votre divin Fils! Que vous êtes noble, fille des patriarches et des rois de Juda! Que vous êtes noble surtout, par votre maternité, ô Mère du roi des rois! *Des choses glorieuses ont été dites de vous, cité de Dieu.* Mais rien de ce que nous pouvons dire n'atteindra

1. Ecce Dominus ascendet super nubem levem. Isa. xxix, 1.

jamais à la hauteur de votre mérite [1]. Néanmoins, nous vous en prions, faites, ô mère de miséricorde, qu'après vous avoir glorifiée selon nos forces sur la terre, nous obtenions de votre Fils la grâce d'entrer un jour dans son glorieux royaume. Ainsi soit-il.

ALCUIN. — 790

HOMÉLIE *sur l'Evangile.*

1° Il donne les noms des patriarches et des rois nommés dans la généalogie de N.-S. Jésus-Christ et explique la signification mystique de ces noms.

2° Il fait l'application de ces diverses significations à Notre-Seigneur et montre comment il a été pour notre salut ce qu'ils indiquent.

3° Il montre quelle instruction nous pouvons tirer de ces mêmes noms pour notre avancement dans le bien.

S. BRUNO. — 1101

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR.

1° Parallèle entre Eve et Marie.

2° La Mère de Dieu victorieuse de l'antique ennemi.

3° Malice du démon.

4° Marie fut comme un hameçon avec lequel fut pris le Léviathan. Il fut trompé par son humilité comme l'oiseau par l'appel de l'oiseleur; il fut lié par sa sagesse comme un voleur et un vil esclave.

5° Noms divers que l'on donne au démon.

6° Reconnaissance que nous devons à la bienheureuse Mère de Dieu pour ses nombreux bienfaits.

GUERRIC ABBÉ. — 1140

PREMIER SERMON

1° Comme une vigne, Marie a produit des fruits d'une odeur suave [1], et nous célébrons aujourd'hui la nativité de celle qui est née pour que ceux qui étaient condamnés à mort, par le fait même de leur naissance, puissent posséder la vie. Elle a chassé la malédiction; elle nous a procuré la bénédiction; elle nous a rendu nos droits à l'héritage céleste, que nous avions perdus.

1. Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei. PSAL. LXXXVI, 3.

Mère comme il ne s'en était point vu et comme il ne s'en verra jamais, elle met au monde, par un miracle nouveau, sans cesser d'être vierge, celui qui a créé toutes choses, même sa propre mère : *Comme la vigne*, dit-elle, *j'ai produit des fruits d'une suave odeur* [1]. Le parfum que répand la vigne en fleurs, ne nuit en rien à son intégrité. Ainsi en fut-il du fruit bienheureux de Marie, de ce Fils dont la bonne odeur embaume le ciel et la terre.

2° Marie se compare à une vigne. Le raisin qu'elle a produit a été foulé dans le pressoir de la passion et il en est sorti ce vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme, et l'enivre de joie et d'amour. Mais l'odeur agit avant le goût ; c'est elle qui frappe tout d'abord ; c'est elle qui attire. Ce sont les charmes de Jésus, c'est la bonne odeur qu'il répand qui nous attire vers lui et nous invite à goûter et à reconnaître combien le Seigneur est suave.

3° Les vertus de Marie sont aussi ses fleurs ; et les vierges doivent s'efforcer de fleurir comme elle. La fleur de la virginité ne se plaît pas seule ; si elle n'est pas accompagnée de la modestie dans les regards, les paroles et toute la conduite, elle se fane bientôt et se dessèche.

DEUXIÈME SERMON

1° Il faut appliquer à Marie ces paroles de la divine Sagesse : *Je suis la mère de la belle dilection, et de la crainte, et de la science, et de la sainte espérance* [2]. Or la bienheureuse Vierge est la Mère de Jésus-Christ Notre-Seigneur et c'est de lui qu'il faut entendre ces noms. Marie connaissait son Fils, elle le connaissait mieux encore que S. Paul qui disait : *Si nous avons connu le Christ selon la chair*, c'est-à-dire, si nous n'avons d'abord bien reconnu en lui que son humanité, *maintenant nous ne le connaissons plus ainsi*. Elle a connu Jésus dans la forme sous laquelle il a voulu naître d'elle, avec un corps et une âme comme les nôtres ; mais elle a connu aussi en lui le Verbe qui était au commencement en Dieu et qui était Dieu, *la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance*. Pour nous, nous n'avons pas vu le Fils de Dieu dans sa forme corporelle ; nous ne le voyons pas encore dans sa forme divine, mais nous pouvons le voir dans les exemples et les enseignements qu'il nous a laissés. Il a pris sa forme corporelle pour accomplir notre rédemption. Il nous réserve la vue de sa forme glorieuse et divine pour notre récompense. Il nous livre sa forme morale, sa vie et sa doctrine pour qu'elles soient notre guide.

1. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris. Eccli. xxiv, 23.
2. Ego mater pulchræ dilectionis et timoris et agnitionis et sanctæ spei. Eccli. xxiv, 23.

2° C'est par sa beauté morale que Jésus-Christ veut gagner nos cœurs. David lui disait : *Vous êtes plus brillant en beauté que les enfants des hommes.* Mais de quelle beauté parlait-il? Était-ce de la beauté corporelle? Non, car il ajoute : *Marchez avec succès et régnez pour la vérité, la douceur et la justice* [1]. Voilà sa beauté, la vérité, la douceur, la justice et toutes les autres vertus qui les accompagnent nécessairement. Cette beauté lui gagnait les cœurs et faisait dire aux pharisiens : *Voilà que tout le monde le suit* [2]. C'est elle qui le fait aimer partout où son nom a été porté. Les Juifs qui ne voulurent regarder Jésus que des yeux de la chair, et détournèrent leurs regards de sa beauté morale, se perdirent. Nous nous sauvons en considérant sa beauté morale, et un jour la vision de sa beauté divine fera notre bonheur au ciel. Connaître Jésus uniquement de vue servait peu, et c'est à le connaître autrement que Marie nous invite, lorsqu'elle dit : *Je suis la mère du bel amour, de la crainte, de la science et de la sainte espérance.* Voilà ce qu'est son Fils, ce qu'elle veut que nous considérions et que nous aimions en lui. Tel est son bien-aimé, tel est son Fils. Il n'est pas seulement celui que nous devons aimer, craindre et connaître, celui en qui nous devons mettre notre espérance : il est aussi celui qui nous donne l'amour, la crainte, la connaissance et l'espérance sainte. L'amour engendre une chaste crainte; la crainte unie à l'amour aide à mieux connaître, et la connaissance repousse le découragement et le désespoir qui pourraient naître de la crainte.

GUILLAUME DE PARIS. — 1248

PREMIER SERMON

Orietur stella ex Jacob, etc. Num. xxiv.

1° Marie, dès sa naissance, fut une étoile :

Par sa préservation du péché originel qui la rendit incorruptible :

Par la lumière du bon exemple qu'elle répandit autour d'elle et qui s'étendit au monde entier :

Par son détachement des choses de la terre : elle en méprisa la gloire parce qu'elle fut très humble; les richesses parce qu'elle fut très pauvre; les délices parce qu'elle fut très sainte.

Par le nouvel éclat qu'elle donna au paradis dont sa gloire est un des plus beaux ornements.

2° Marie, plus avancée en âge, fut encore une étoile, et la tige

1. Speciosus forma præ filiis hominum. Specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede et regna, propter veritatem et mansuetudinem et justitiam. Psal. xliv, 3. 5.

2. Ecce mundus totus post eum abiit. xii, 19.

de Jessé. Etoile parce qu'elle restait fixée au ciel par sa pensée. Tige de Jessé parce qu'elle demeurait corporellement sur la terre. Elle déploya toutes les puissances de son intelligence pour mieux connaître chaque jour les choses divines; elle aima cette connaissance et y fit de merveilleux progrès. Elle déploya aussi toute sa force de résistance pour s'opposer au péché.

3° Cette tige ou cette verge a frappé Moab, c'est-à-dire les démons qui sont les rois de l'orgueil, en concevant et en enfantant le roi des humbles, en s'humiliant elle-même, en venant en aide à ceux qui étaient tentés pour qu'ils puissent vaincre les démons orgueilleux. — *Propre des saints*, serm. 87.

DEUXIÈME SERMON

Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem.

1° Marie fut la maison de Dieu, construite par la Sagesse éternelle; maison magnifique parce qu'elle fut très sainte, très pacifique, très humble, très élevée, assez vaste pour contenir l'immensité de Dieu, faite d'ivoire à cause de la pureté de la conscience de Marie, très noble et très inébranlable par la foi, très élevée par l'espérance, très large par la charité.

2° Les colonnes qui soutiennent cette maison assurent sa solidité. Elles sont au nombre de sept : La crainte de Dieu, la prudence, l'humilité, la vraie piété, le travail, l'austérité de la vie, etc. *Idem ibid.* serm. 88.

B. ALBERT LE GRAND. — 1280

PREMIER SERMON [1]

Le saint orateur partant de ce texte : *Ego mater pulchræ dilectionis et timoris et sanctæ spei* (Eccli. xxiv), montre que l'homme chassé du paradis, gisant malade et infirme, a besoin de trois choses.

1° D'un véhicule qui le transporte : ce sera la très sainte Vierge Marie. Les roues de ce véhicule seront quatre vertus que nous nous appliquerons particulièrement à imiter en elle.

2° D'un guide qui lui montre le chemin à suivre. Ce guide sera Marie. Elle montrera aux hommes une voie facile, bien éclairée, belle et sûre.

3° D'être remis en possession de son héritage perdu. C'est Marie par qui l'homme sera réintégré dans ses droits primitifs.

1. Voir plus haut le texte intégral de ce sermon.

DEUXIÈME SERMON

Fons egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum; qui inde dividetur in quatuor capita (GENES. II). Quatre choses sont à considérer ici.

1° La sainte Trinité est le lieu de délices dont parle le texte sacré.

2° La sainte Vierge est la source, parce que : elle purifie ce qui est souillé; elle rafraîchit ceux que la chaleur dessèche; elle apaise la soif de ceux qui sont altérés; elle arrose le jardin; elle est comme un miroir dans lequel on peut se considérer.

3° Le Paradis que Marie arrose, ce sont les âmes des hommes et les anges.

4° Les quatre branches du fleuve qui arrose le Paradis représentent quatre classes de personnes auxquelles Marie procure le salut :

Les pauvres que sa compassion soulage et éclaire.

Les *pécheurs* qu'elle avertit de se convertir.

Les *justes* qu'elle félicite, aide et encourage.

Les riches qu'elle instruit à craindre Dieu dans la prospérité, à s'abstenir de l'injustice, à exercer la bonté et la miséricorde envers les pauvres.

TROISIÈME SERMON

Orietur stella ex Jacob. NUM. XXIV.

On a raison de comparer la bienheureuse Vierge Marie à une étoile parce que :

1° Elle brille au milieu des ténèbres de la nuit.

2° Sa pureté est parfaite.

3° Elle est grande et semble petite à ses propres yeux.

4° Elle chante au Seigneur des cantiques d'une ravissante harmonie.

5° Elle n'a rien perdu de son intégrité en donnant le jour à son Fils, comme l'étoile ne perd rien en émettant ses rayons.

Elle ne s'est jamais séparée de son Fils, qui est son rayon divin.

Parmi les étoiles, Marie ressemble surtout à celle du matin, et à celle de la mer.

QUATRIÈME SERMON

Egredietur virga de radice Jesse. ISA. I.

1° Marie est semblable à une tige, parce qu'elle est *élancée* par la contemplation.

Droite par la justice;
Solide par sa stabilité;
Frêle par sa pauvreté;
Flexible par son humilité;
2° La fleur de cette tige est Jésus.
3° Elle ressemble à la lune dans son plein et aux lis éclatants de blancheur.

GERSON. — 1429

PREMIER SERMON

ELOGE DE MARIE ET DE JOSEPH.

1° Noble origine de Marie et de Joseph son époux.
2° Sanctification de l'un et de l'autre avant leur naissance.
3° Répression et destruction en eux de l'inclination au péché. Comparaison entre Marie et Joseph.
4° Double nativité de N.-S. Jésus-Christ.

DEUXIÈME SERMON

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens pulchra ut luna ? Cant. vi, 9.

1° Diverses interprétations que l'on peut donner de ce texte.
2° Marie ressemble à l'aurore parce qu'elle annonce la venue du jour ; elle produit la rosée ; elle met les voleurs en fuite.
3° Mépris qu'il faut avoir pour les biens de ce monde.
4° Dans la tribulation et la lutte contre les vices, nous devons nous réfugier auprès de Marie par la prière.
5° En quoi consiste la perfection des âmes.

S. BERNARDIN DE SIENNE. — 1444

MARIE DÈS SA NAISSANCE EST COURONNÉE DE DOUZE ÉTOILES.

1° La noblesse : elle fut la plus noble de toutes les créatures.
2° La préservation : elle a été la sauvegarde de toute la race d'Adam.
3° Le mérite, supérieur en elle au mérite de toutes les pures créatures.
4° La puissance : elle fit plus pour Dieu que Dieu lui-même ne pouvait faire.
5° La dignité et l'excellence, à un degré inimaginable.

6° La domination : tout ce qui est soumis à Dieu l'est aussi à Marie.

7° La royauté : elle possède, par droit d'héritage, la royauté sur le monde entier.

8° La dispensation des dons de Dieu : c'est par ses mains que nous sont distribuées toutes les grâces.

9° La consommation et la perfection de toute la nature créée.

10° La beauté : c'est à elle que l'Eglise doit tout son éclat et tous ses charmes.

11° La générosité : elle fit en quelque sorte autant que Dieu lui-même en faveur du genre humain.

12° La perfection incompréhensible de toutes les vertus.

DENIS LE CHARTREUX. — 1471

PREMIER SERMON

1° Marie fut bénie de Dieu avant sa nativité. Il la sanctifia et la préserva de tout péché dans le sein de sa mère.

2° Elle fut bénie dans sa nativité, et offerte à Dieu par ses parents.

3° Elle fut bénie après sa nativité, car dès qu'elle eut l'usage entier de sa raison, elle rechercha en tout le plus grand bien, sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu.

DEUXIÈME SERMON

1° La bienheureuse Vierge Marie a écrasé la tête du serpent.

2° Elle est notre médiatrice auprès de Dieu.

3° Les anciens Pères et en particulier S. Ignace d'Antioche, martyr, font le plus grand éloge de ses vertus.

LOUIS DE GRENADE. — 1588

PREMIER SERMON

1° RÉFLEXIONS MORALES ET PRATIQUES TIRÉES DE LA GÉNÉALOGIE DE NOTRE-SEIGNEUR. — 2° LOUANGES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham.
MATTH. I, 1.

On célèbre comme un jour de fête l'anniversaire de la naissance ; il semble cependant qu'on devrait plutôt le considérer comme un jour de deuil et de tristesse, puisque la vie de la plu-

part des hommes n'est qu'une longue suite de souffrances, et que l'enfant qui naît, entre dans la vie chargé du pesant fardeau du péché. La mort au contraire est pour les justes, l'entrée dans la véritable vie ; c'est pourquoi l'Église ne fait pas mention de la nativité des saints, mais uniquement de leur mort.

Il n'en est pas de même de la nativité de Marie. Cette auguste Vierge est toute sainte avant même de naître. Dieu habite en elle, et jamais il ne sera troublé dans la possession de ce sanctuaire. *Deus in medio ejus non commovebitur* (Psal. xlv, 6) ; par un privilège extraordinaire, jamais elle ne commettra la moindre faute, quelque légère qu'on la suppose. Aussi peut-on célébrer sa nativité avec joie, aussi bien que sa très sainte mort.

Donnons d'abord quelques réflexions sur la généalogie de cette auguste vierge que l'Église nous fait lire en cette fête.

I. — Parmi les ancêtres de Marie, nous voyons beaucoup de rois puissants et glorieux. Leur fin nous apprend que la gloire et les honneurs de ce monde durent peu. Que sont devenus leur luxe, leurs richesses, la terreur qu'ils répandaient autour d'eux, les plaisirs auxquels ils se livraient ? Tout a passé comme l'ombre. Quelque haut qu'il s'élève, l'homme est toujours homme : il lui faut souffrir et mourir. Les hommes se succèdent sur la terre comme les feuilles des arbres. « Une génération passe et » une autre vient ensuite, dit le Sage : » *Generatio præterit et generatio advenit* (Eccli. i, 4). Les hommages dont on entoure les grands ne les exemptent pas de la loi commune, et ils sont un exemple frappant de l'inconstance des choses d'ici-bas. C'est ainsi que nous voyons Joseph, ce descendant de la race royale de David, réduit à manier la scie et la hache pour gagner son pain. La très sainte Vierge, elle aussi est pauvre, et Jésus-Christ le Roi des rois veut naître et vivre pauvre, pour nous apprendre à mépriser les choses d'ici-bas et à honorer la pauvreté acceptée ou choisie pour l'amour de Dieu.

Cette généalogie nous apprend aussi que la noblesse du sang n'est rien, si elle n'est accompagnée de la vertu. Les mérites de leurs ancêtres sont plutôt un sujet de confusion pour des enfants qui ne les imitent pas. Malheureusement il arrive souvent que les enfants ressemblent peu à leurs pères. Isaac fut père d'Ésaü ; les fils de Jacob vendirent leur frère Joseph ; Absalon devait le jour à David ; le pieux Ezéchias engendra Manassès le plus impie de tous les rois ; Jonathan, petit-fils de Moïse, fut prêtre des idoles. Allez maintenant nous vanter la noblesse héréditaire du sang que nous voyons démentie par tant d'exemples.

Si donc nous avons quelque vertu et un heureux naturel, c'est à Dieu, seul auteur de tout bien, qu'il faut les rapporter.

II. — Il faut remarquer encore que dans cette suite de rois, l'Ecclésiastique n'en compte que trois qui aient fidèlement servi

le Seigneur. « A l'exception de David, d'Ézéchias et de Josias, » tous ont péché, car ils ont abandonné la loi du Très-Haut, et » ont méprisé la crainte de Dieu. » *Præter David et Ezechiam et Josiam, omnes peccatum commiserunt : nam reliquerunt legem Altissimi et contempserunt timorem Dei* (Eccli. xlix, 5, 6). Reconnaissons ici le danger d'un rang trop élevé, d'une trop grande prospérité. Il est difficile, dit S. Bernard, d'être dans les honneurs sans orgueil, dans les distinctions sans enflure, dans les dignités sans vanité : l'humilité dans les honneurs est chose rare. David lui-même nous montre, par son exemple, le danger de la puissance. Fidèle dans l'adversité, il tombe, parvenu au faîte de la puissance et de la grandeur.

Une autre considération ressort de cette généalogie, c'est que le peuple jouit de l'abondance et de la paix, lorsqu'il est conduit par des rois véritablement bons et vertueux, tandis que les rois impies et coupables attirent sur leurs peuples le déchaînement de toutes les calamités. Aussi, lorsque l'ennemi du genre humain veut perdre un peuple, il tend des pièges à celui qui le gouverne, sachant bien qu'en le perdant, il lancera le peuple entier sur la pente de sa ruine. L'Église qui ne l'ignore pas prie pour les rois, selon la recommandation de l'Apôtre : *Obsecro igitur fieri obsecrationes, orationes, postulationes pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate* (I Tim. II, 1, 2).

Enfin nous y voyons le fidèle accomplissement des promesses divines, et la charité singulière de Dieu à l'égard de ses serviteurs. Après tant de générations, le Messie promis à Abraham et à David naît de leur race, malgré les crimes de tant de rois indignes d'être comptés parmi ses ancêtres. Dieu ne regarda pas leur indignité, mais les mérites des saints patriarches.

III. — Parlons maintenant de Marie elle-même. L'Évangéliste a renfermé tout son éloge dans ces seuls mots : « Marie de » laquelle est né Jésus qu'on appelle le Christ. » C'est assez pour nous révéler la grandeur de la gloire de Marie et les immenses trésors de la grâce dont elle a été comblée.

Remarquons d'abord que Marie, plus pure que les chérubins et les séraphins, était parfaitement disposée à recevoir toutes les faveurs du ciel et à en profiter.

Moïse, pour être demeuré quarante jours sur la montagne du Sinaï avec Dieu, reparut aux yeux des Israélites resplendissant d'une telle lumière, qu'il fut obligé de se voiler la face, pour qu'ils pussent le regarder. Que dire de Marie qui porta le Fils de Dieu pendant neuf mois dans son sein, et qui passa trente années de sa vie sans le quitter, pour ainsi dire, à aucun moment ?

La foule cherchait à toucher Jésus, parce que, dit l'Évangile,

une vertu sortait de lui qui les guérissait tous : *Omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes* (Luc. VI, 19). Quelles grâces ne dut pas recevoir Marie dans les soins maternels qu'elle lui rendit pendant son enfance, et dans ses relations avec lui pendant toute sa vie mortelle ? Autrefois Dieu bénit les troupeaux de Laban, parce que Laban avait chez lui Jacob, homme simple et juste : quelles bénédictions la présence de Jésus n'apporta-t-elle pas dans la demeure de Marie et de Joseph ?

Mais qui dira les délices dont cette union si étroite était la source pour Marie, qui dira son admiration lorsqu'elle voyait les miracles de ce Fils bien-aimé, qu'elle entendait les enseignements divins qu'il adressait à la foule, qu'elle repassait dans sa mémoire tous les prodiges qui avaient précédé, accompagné ou suivi sa naissance ?

Comblée de tant de célestes faveurs, la bienheureuse mère de Dieu ne manque pas de répandre ses dons avec abondance, sur ceux qui lui sont entièrement dévoués, qui mettent leur confiance en elle, et qui se font un devoir de réjouir son cœur chaque jour, par quelque pratique de piété accomplie en son honneur, surtout par la récitation du saint rosaire [1].

1. Dans un second sermon sur la Nativité de la sainte Vierge, Louis de Grenade prend pour texte ces paroles : Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire qu'il revêtit d'un or très pur (III Reg., x, 18).

I. Il donne une explication de la Généalogie du Sauveur, dont le sens est à peu près le même que celui du discours précédent.

II. — Il fait ensuite l'application de son texte à la bienheureuse Vierge. L'ivoire et l'or, matières du trône de Salomon, sont la pureté et la charité de Marie, charité dont il explique les causes et exalte la perfection. Les degrés du trône sont la plénitude de la vertu digne en tout de la Mère de Dieu. Parmi ces vertus, il faut distinguer son union à Dieu au milieu de la vie active.

III. L'admiration des vertus de Marie nous servirait peu si nous ne nous efforcions de l'imiter. Soyons chastes à force de vigilance et faisons tout pour l'amour de Dieu. Faisons tout ce que nous pouvons, et n'attendons rien que de la grâce. Gravissons courageusement tous les degrés de la vertu austère et du renoncement.

Louis de Grenade nous a laissé un troisième sermon pour la Fête de la Nativité de la sainte Vierge, dans lequel il explique la vertu et la grâce admirable de l'Evangile. Il termine par quelques mots sur la dignité de Marie considérée comme Mère de Dieu. Ce seul nom de Mère de Dieu contient tous les titres de gloire de Marie. Que peut-on dire de plus grand d'une femme que de dire qu'elle est la mère de Dieu? Elle ne craint point d'appeler Jésus-Christ son fils, et Jésus à son tour ne rougit pas de la proclamer sa mère. Marie est l'arbre et Jésus est le fruit : que penser de l'arbre qui a produit un tel fruit? En nous donnant le Rédempteur, elle a procuré notre Rédemption.

Honorons donc cette auguste Vierge de nos pieux hommages; invoquons-la dans tous nos besoins et efforçons-nous d'imiter ses vertus sur la terre afin de lui ressembler dans la béatitude de la gloire éternelle.

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

PREMIER SERMON

(D'après S. Bernardin de Sienne. — 1444.)

MARIE ÉTOILE DU CIEL, DU PÔLE ET DE LA MER.

Nomen Virginis Maria.
Luc. I, 27.

O Vierge glorieuse, donnez-moi assez de vertu et d'intelligence, donnez-moi l'éloquence nécessaire pour annoncer dignement à vos fidèles et dévoués serviteurs la gloire de votre nom ! Non pas sans doute que je prétende en expliquer la grandeur et l'excellence. Mais tout impuissant, tout faible que je suis, je voudrais dire quelque chose de vos louanges, pour vous glorifier, pour satisfaire à ma propre dévotion, pour consoler les cœurs de ceux qui m'entendent ou me lisent.

Le nom de Marie, si l'on en recherche la signification veut dire, *illumination*, *amertume* et *domination*.

Un seul nom ne pouvait suffire à exprimer toutes les grandeurs de la Vierge Mère de Dieu : il était donc à propos qu'on lui donnât un nom dont les significations multiples révélassent le plus possible de ses excellences. L'Ange, en saluant Marie au jour de l'Annonciation, ne l'appela pas d'abord par son nom : pourquoi ? sinon parce que ce nom même lui paraissait insuffisant pour exprimer toutes les merveilles qu'il admirait et révérait en elle. Quelquefois on agit ainsi parmi les hommes ; on nomme rarement les grands par leur nom propre ; on cherche des circonlocutions ; on leur donne des titres tirés de leur dignité et de leur état. De même, nous donnons à Dieu plusieurs noms différents pour mieux exprimer les mystères que nous adorons en lui. De même aussi, nous appelons la glorieuse Vierge Marie de divers noms, *lumière*, *soleil*, *lune*, *étoile*, et chacun de ces noms aide à comprendre quelque chose de sa sublime perfection, que nul langage humain ne saurait dignement exprimer. S. Anselme s'écriait [1] : « Que puis-je dire de plus, ô ma souve-» raine ? Le sentiment et la langue sont également impuissants

1. Quid amplius dicere possum, Domina! Immensitatem quippe gratiæ et gloriæ tuæ considerare cupienti, sensus deficit, lingua facescit. S. Anselm. lib. *de Ortu Virg.*

» en face de l'immensité de votre grâce et de votre gloire. »

Mais la triple interprétation que nous avons donnée du saint nom de Marie suffit à révéler d'admirables mystères concernant cette auguste Vierge.

Marie est *illumination*, parce qu'elle est l'étoile mystérieuse, parce qu'elle reçoit la lumière et la répand à son tour.

Elle est *amertume*, parce que l'amertume de tristesse dont elle fut remplie fut vaste et profonde comme la mer elle-même.

Elle est *domination*, parce qu'elle domine au ciel et sur la terre.

Au moment de sa Nativité, Marie se révéla au monde comme une *étoile*. Elle avait été préservée du péché originel et brillait déjà de la lumière des grâces les plus sublimes et les plus abondantes.

Pendant sa vie mortelle, elle fut une *mer d'amertume*, à cause des épreuves de toutes sortes qu'elle eut à subir, à cause surtout de la Passion de son divin Fils qu'elle eut toujours sous les yeux.

Elle parut dans tout l'éclat de la *royauté* au jour de son Assomption glorieuse, et elle règne pour l'éternité.

On peut dire encore que Marie fut une étoile par sa virginité, une reine en sa qualité d'épouse et que, devenue veuve par la mort de son saint époux, elle fut enfin une mer d'amertume.

Etoile, elle reçut de Dieu la lumière et, à son tour, elle éclaire les autres. Mer d'amertume elle fut remplie d'amertume et elle en communique quelque chose à ceux qui méditent sur ses souffrances et y compatissent. Souveraine, elle est entrée en possession de sa gloire et elle nous aide à nous élever comme elle.

Aujourd'hui nous considérerons Marie comme notre illuminatrice et nous verrons en elle l'Etoile du ciel, l'Etoile polaire et l'Etoile de la mer.

I. — *Marie comparée aux étoiles du ciel, pour trois motifs principaux.*

Si l'on nous demande pourquoi nous comparons Marie aux étoiles qui brillent au ciel, nous répondrons que nous sommes en droit de le faire pour trois principaux motifs. Le premier se tire de la signification même de ce mot *Etoile*. Il vient, dit-on, de *stando*, mot latin qui signifie *demeurer fixé*, parce que les étoiles demeurent invariablement fixées au lieu que Dieu leur a marqué, ou suivent, sans jamais s'en écarter, la voie qu'il leur a tracée. Il en est de même de Marie. Elle est attachée à son divin Fils comme l'étoile au firmament : rien ne peut la séparer de lui. Lorsque les autres étoiles tombèrent du ciel, lorsque les

Apôtres effrayés s'enfuirent abandonnant leur divin Maître livré par le traître Judas, elle seule demeura inébranlable. « Le so- » leil et la lune se sont arrêtés dans leur demeure : » *Sol et luna steterunt in habitaculo suo* (Habac. III, 11), dit le prophète Habacuc ; ou selon une autre traduction : « Le soleil a été élevé et » la lune s'est arrêtée dans sa demeure : » *Elevatus est sol, et luna stetit in habitaculo suo.* Le soleil c'est Jésus ; la lune c'est Marie. Ils s'arrêtent ensemble dans leur demeure qui est la même. Et si le soleil Jésus est élevé sur la croix, la lune ne s'enfuit pas : elle demeure auprès de lui. S. Augustin prête ces paroles au genre humain s'adressant à Jésus : « Eve me sourit et » se réjouit avec moi ; Marie pleure et compatit à vos souf- » frances [1]. » C'est ce que le Fils de Dieu annonçait lui-même, lorsqu'il mettait ces mots sur les lèvres du prophète Isaïe : « J'ai » foulé le pressoir tout seul, et d'entre les nations, il n'y a pas » un homme avec moi : » *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum* (Isa. LXIII, 3). Il n'y avait pas d'homme ; il n'y avait que Marie pour compatir réellement à mes souffrances.

Avant ces jours de grande douleur Marie s'était toujours tenue auprès de Jésus, depuis l'étable de Bethléem jusqu'aux temps des prédications apostoliques, et maintenant elle est auprès de lui dans son glorieux royaume : « La reine s'est tenue » à votre droite dans un vêtement tout resplendissant d'or, » dit le Psalmiste : *Astitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato* (Psal. XLIV, 9). A côté de Jésus voilà la place de Marie, et elle y demeure comme l'étoile au firmament.

On compare encore la bienheureuse Vierge Marie à une étoile du ciel, à cause de la sublime hauteur à laquelle elle est élevée. L'élévation des étoiles au-dessus de la terre est presque incommensurable. L'Ecclésiastique dit : « L'élévation du firmament » est sa beauté. » *Altitudinis firmamentum, pulchritudo ejus* (Eccli. XLIII, 1). C'est de Dieu qu'il parle ; mais on peut en dire autant de Marie. Elle aussi atteint la hauteur la plus sublime, parce qu'elle est plus élevée que tout ce qui existe, à l'exception de son divin Fils. On lit dans l'Evangile selon S. Luc : « Celui qui s'humilie sera élevé : » *Qui se humiliat exaltabitur* (XIV, 11). Marie a été la plus humble des créatures, elle est exaltée au-dessus de toutes les autres. C'est pourquoi l'Esprit saint lui fait dire dans l'Ecclésiastique : « J'ai habité dans les » lieux les plus élevés : » *Ego in altissimis habitavi* (Eccli. XXIV, 7). Elle est si élevée qu'elle sert d'intermédiaire entre l'Eglise et Jésus-Christ, entre la créature et le Créateur. Elle est cette femme dont parle l'Apocalypse : « Un grand signe appa-

1. Mihi ridens congaudet Eva ; tibi plorans compatitur Maria. S. Augustin. a S. *Bernardino* citat.

» rut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, et la lune sous » ses pieds : » *Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus* (Apoc. xii, 1). Le soleil c'est Jésus-Christ, qui revêt Marie de sa gloire ; la lune c'est l'Église, et entre l'Église et Jésus-Christ se tient la bienheureuse Vierge.

Que Marie soit supérieure à toute créature, rien de plus évident. N'est-elle pas la plus élevée en dignité, la plus riche en bonté ? Elle est donc la meilleure et la plus sublime. Voulez-vous connaître combien un être est bon : voyez combien il aime, car la mesure de la bonté est l'amour, dit S. Augustin. Or personne n'a aimé autant que Marie. S'agit-il de l'amour purement naturel ? Son amour a été plus ardent que celui de tous les hommes et de tous les anges. L'amour naturel le plus puissant est celui que les parents éprouvent pour leurs enfants. La cause de cet amour réside dans la similitude et dans cette sorte d'unité que les liens du sang établissent entre eux. Mais jamais une autre Mère ne fut unie aussi étroitement à son Fils, par la ressemblance et par les liens du sang, que Marie le fut à Jésus, car c'était à elle uniquement qu'il avait emprunté toute sa substance corporelle. Son amour a été de même plus ardent que celui des anges, parce que nul parmi les anges n'a pu aimer le Fils de Dieu comme son propre fils, ainsi que l'aimait la bienheureuse Vierge. Il n'a pas pris la nature des anges, dit S. Paul, mais il s'est fait fils d'Abraham : *Nusquam Angelos, sed semen Abrahæ apprehendit* (Hebr. ii, 16).

A l'amour naturel il faut ajouter l'amour surnaturel qui provient de la grâce de Dieu. Il n'est pas moins évident que, pour cet amour encore, Marie l'emporte sans comparaison sur toute créature. L'amour qui naît de la grâce est en proportion avec la grâce elle-même. Plus abondante est la grâce, plus grand est l'amour. Nous savons que la bienheureuse Vierge Marie fut déclarée, par l'envoyé de Dieu, pleine de grâce ; nous savons que la grâce qui lui fut donnée surpasse incomparablement ce que reçurent les autres créatures, comme sa dignité est au-dessus de toutes leurs dignités. Son amour fut donc au-dessus de tout autre amour ; ou plutôt il surpasse à lui seul toutes les ardeurs des autres amours rassemblés. Le grand martyr S. Ignace disait dans la lettre à l'apôtre S. Jean : « On dit que Marie possède » l'abondance de toutes les grâces, et qu'elle est féconde en » fruits de toutes les vertus [1]. »

L'amour de Marie surpasse donc en immensité celui de toutes les créatures, et il s'élève au-dessus d'elles, autant que les étoiles sont élevées au-dessus de la terre. Son élévation est si sublime que nul être créé ne saurait la comprendre.

1. Referunt Mariam, omnium gratiarum abundantem, et omnium virtutum fecundam. S. Ignat. Mart. Epist. *ad Joan.*

On peut encore comparer Marie aux étoiles du ciel, parce que la bienheureuse Vierge accomplit dans l'ordre surnaturel, des opérations analogues à celles des étoiles dans l'ordre naturel. L'étoile sert de signe; elle éclaire; elle purifie; elle vivifie; elle calme; elle orne; elle fait régner l'ordre. On peut en dire autant de Marie.

1° L'étoile sert de signe. Il est écrit dans la Genèse en parlant des astres : « Qu'ils servent de signes : » *Sint in signa* (Gen. I, 14). Dieu soit loué, dit un ancien auteur, parce qu'il a créé des étoiles pour orner, éclairer servir de signe et guider les créatures raisonnables. — Ce qui est dit ici des étoiles ne convient-il pas parfaitement à Marie, et ne peut-on pas, à ce titre, lui donner aussi le nom d'étoile. Elle aussi fut établie comme un signe. Isaïe ne dit-il pas : « La racine de Jessé est le signe donné » aux peuples. » *Radix Jesse qui stat in signum populorum* (Isa. XI, 10). On donne le nom de signe à ce qui s'offre aux sens et donne quelque chose à comprendre à l'esprit. Marie présenta et rendit sensible le Verbe incarné; par elle, « il a été vu sur » la terre et il a conversé avec les hommes, » dit Baruch : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est* (Baruch. III, 38). Sa présence sensible parmi les hommes éclairait leur intelligence des lumières de la foi, et leur faisait connaître qu'il était le Fils de Dieu. Marie fut donc un véritable signe, en même temps que son divin Fils, selon la parole du Seigneur à Achaz : « Voilà » que la Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé » de son nom Emmanuel : » *Ecce virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. VII, 14). C'est aussi d'elle qu'il est écrit : « Un grand signe parut dans le ciel : une » femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur » sa tête une couronne de douze étoiles : » *Signum magnum*, etc. (Apoc. XII, 1).

2° En second lieu une étoile répand de la lumière, et éclaire les ténèbres de la nuit. C'est bien ce que fait la très sainte Vierge. Avant sa naissance les ténèbres du péché enveloppaient le monde entier; nul homme ne pouvait voir la lumière véritable. Les peuples ressemblaient, selon l'expression de l'apôtre S. Pierre, « à des nuées agitées par des tourbillons : » *Nebulæ turbinibus exagitatæ* (II Petr. II, 17); ils demeuraient plongés dans la nuit la plus profonde. Ils étaient les ennemis de Dieu et c'est d'eux que le prophète Nahum avait écrit : « Les ténèbres » poursuivront ses ennemis : » *Inimicos ejus persequentur tenebræ* (Nahum, I, 8). Enfin la bienheureuse Vierge parut : comme une brillante étoile elle dissipa ces ténèbres; elle fut, selon la parole de l'Ecclésiastique, « semblable à l'étoile du matin au mi- » lieu des nuages : » *Quasi stella matutina in medio nebulæ* (Eccli. L, 6). Elle fut, dit S. Bernard, « l'admirable étoile sortie

» de Jacob, dont les rayons illuminent l'univers entier, dont la » splendeur éclate dans les cieux et pénètre jusque dans les en- » fers [1]. » C'est bien à Marie que l'Ecclésiastique attribue ces paroles : « Je pénétrerai dans toutes les parties inférieures de » la terre, je porterai mes regards sur tous ceux qui dorment, » et j'éclairerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur : » c'est-à-dire : je pénétrerai partout où règnent le froid et l'obscurité, je jetterai un regard miséricordieux sur les aveugles et les négligents; je les éclairerai pour qu'ils connaissent le Seigneur, et qu'ils espèrent en lui : *Penetrabo inferiores partes terræ, et aspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino* (Eccli. xxiv, 45).

3° Les étoiles du ciel purifient l'air et leurs rayons dissipent la pesanteur de l'atmosphère pendant la nuit. Avant la venue de Marie sur la terre, des ténèbres lourdes, épaisses et malsaines y régnaient. « Voilà que des ténèbres couvriront la terre, et » une obscurité les peuples : » *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos* (Isa. lx, 2), dit le prophète Isaïe. Elles avaient été figurées par les ténèbres horribles dans lesquelles l'Egypte tout entière fut ensevelie : *Factæ sunt tenebræ horribiles in universa terra Ægypti* (Exod. x, 22). Enfin s'est levée l'Etoile de Jacob, Marie, et les ténèbres disparurent, le ciel redevint serein, car elle apportait avec elle la vertu de Dieu. « Supprimez le » soleil matériel qui éclaire le monde, et produit le jour, » dit S. Bernard; supprimez Marie cette étoile éclairant l'im- » mensité des mers, que restera-t-il, sinon une obscurité qui en- » veloppera tout, l'ombre de la mort et des ténèbres épais- » ses [2] ? »

4° Les étoiles ont une vertu vivifiante; si l'on en croit Aristote, elles contribuent à entretenir la vie à la surface de la terre. A ce titre encore, Marie est bien une étoile ou plutôt l'Etoile par excellence : « Depuis Adam la mort régnait, » dit l'Apôtre : *Regnavit mors ab Adam* (Rom. v, 14). Nous mourons tous et le Psalmiste demandait : « Quel est l'homme qui vivra et ne verra » pas la mort? » *Quis est homo qui vivet et non videbit mortem* (Psal. lxxxviii)? Cet homme, on le cherchait vainement : Jésus-Christ lui-même a voulu mourir. Mais lorsque cette étoile a brillé, ce qui était mort a retrouvé la vie. Elle est en effet cet arbre de vie dont parle la Genèse, cet arbre qui produit un fruit béni et

1. Ipsa est nobilis stella ex Jacob orta, cujus radius universum mundum illustrat, cujus splendor in supernis præfulget et inferos penetrat. S. Bern. super *Missus est.*

2. Tolle hoc corpus solare quod illuminat mundum, ut sit dies. Tolle Mariam maris stellam utique magni et spatiosi, quid nisi caligo involvens, et umbra mortis atque densissimæ tenebræ relinquentur. S. Bernardus apud S. *Bernardinum.*

quiconque mangera de ce fruit ne mourra pas, mais plutôt il vivra éternellement, selon la promesse de Jésus-Christ lui-même : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum* (Joan. vi, 59). C'est Marie qui nous a donné le pain divin descendu du ciel, le Fils de Dieu incarné pour notre rédemption.

5° Les étoiles tempèrent et adoucissent le froid humide et glacial de la nuit, et favorisent ainsi la végétation des plantes. Marie leur ressemble encore en ce point. La malice de ce monde est comme un froid glacial qui paralyse toute vie spirituelle ici-bas. A l'époque où Marie parut, on peut dire que la malice du genre humain avait atteint son comble, selon la parole d'Isaïe : « Sa malice est arrivée au terme : » *Completa est malitia ejus* (Isa. xl, 2). Il faisait froid dans le monde : *Frigus erat* (Joan. xviii, 18), et Pierre se chauffait : *Et Petrus calefaciebat se.* Le vent de l'Aquilon soufflait ; le souffle de Satan glaçait le monde : *Flavit et congelavit crystallos ab aqua* (Eccli. xliii, 22). Selon la prophétie de Zacharie : « En ce jour-là il n'y aura pas de lumière, » mais du froid et de la gelée. » *In die illa non erit lux, sed frigus et gelu* Zach. xiv, 6). Mais voilà que Marie paraît. Astre bienfaisant, brillante étoile elle échauffe et éclaire ; elle ranime et fait vivre. Aussi S. Bernard a-t-il dit [1] : « C'est elle la glo- » rieuse étoile qui favorise le monde entier de ses rayons. Elle » réchauffe plus les esprits que les corps, elle vivifie les vertus » et dessèche les vices. » Elle est la femme forte dont il est dit au livre des Proverbes : « Elle ne craindra pas pour sa maison » le froid et la neige ; car toutes les personnes de sa maison ont » un double vêtement : » *Non timebit domui suæ a frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (Prov. xxxi, 21). Ce double vêtement, quel est-il, sinon la charité pour Dieu et pour le prochain ? ou bien encore les promesses de la vie présente, et celles de la vie future ? Ce sont là les vêtements précieux dont Rébecca couvrit son fils Jacob, pour qu'il reçût la bénédiction de son père.

6° Les étoiles sont l'ornement du ciel, selon cette parole de l'Ecclésiastique : « C'est la beauté du ciel que l'éclat des étoi- » les » : *Species cœli gloria stellarum* (Eccli. xliii, 10). Le plus bel ornement du ciel, c'est Marie. Elle fait du bien à tout ce qui vit ici-bas, et elle ajoute à la splendeur de la cité céleste. C'est d'elle plus que de toute autre qu'il est écrit : « Comme » est le soleil levant pour le monde au plus haut des cieux, habi- » tation de Dieu, ainsi est la beauté d'une femme de bien pour » l'ornement de sa maison » : *Sicut sol oriens*, etc. (Eccli. xxvi, 21). Si par *le plus haut des cieux*, nous entendons les anges, il

1. Ipsa est nobilis stella terras perlustrans, calefaciens magis mentes quam corpora, fovens virtutes, excoquit vitia. S. Bern. a S. *Bernardin.* citatus.

est évident que la bienheureuse Vierge Marie a ajouté à la beauté de ces cieux supérieurs, parce qu'elle a rendu aux chœurs des anges plus que la révolte de Satan et de ses complices ne leur avait enlevé. Le prophète Isaïe l'annonçait, lorsqu'il disait : « La gloire du Liban, c'est-à-dire Marie, viendra vers toi et » servira à orner le lieu de ma sanctification » : *Gloria Libani, ad te veniet, ad ornandum locum sanctificationis meæ* (Isa. XL, 13).

7° Les étoiles du ciel servent à maintenir l'ordre et la stabilité dans le monde inférieur : elles sont comme les médiatrices entre le ciel et la terre. Telle est bien la fonction de la bienheureuse Vierge, maîtresse et reine de ce monde. Elle unit et concilie ensemble l'Eglise triomphante et l'Eglise militante. Sa naissance annonce que la paix va désormais exister entre le ciel et la terre. Elle est l'arc-en-ciel donné par le Seigneur à Noé en signe d'alliance, et comme gage que le genre humain ne sera plus détruit. Et pourquoi? Parce que c'est elle qui a donné le jour à celui qui est notre paix, à celui qui de deux natures ne fait qu'une seule personne, à celui qui rassemble en lui-même Dieu et l'homme pour confirmer la paix.

II. — *Marie comparée à l'étoile polaire, pour trois motifs principaux.*

Toutes les étoiles qui brillent au firmament sont l'image de Marie, et c'est avec raison qu'on donne leur nom à cette auguste Vierge; mais il en est une particulièrement qui rappelle la Mère de Dieu, et qui, par ses propriétés, nous aide à mieux en comprendre les grandeurs. C'est l'*Etoile polaire.*

Cette étoile est près du pôle; elle fait connaître le pôle; elle est la principale étoile qui avoisine le pôle. Disons tout de suite que notre pôle est Jésus-Christ et nous comprendrons pourquoi Marie reçoit le nom d'Etoile polaire.

La bienheureuse Vierge Marie est près du pôle, c'est-à-dire de Jésus-Christ son Fils, qui est le centre de toutes choses, comme le pôle est le pivot du monde. Il y a deux pôles, l'un visible pour nous; l'autre visible pour d'autres contrées, mais invisible pour celles que nous habitons. L'un et l'autre sont immobiles. La ligne qui les relie est comme l'axe sur lequel tourne la terre. Ces deux pôles sont l'image du Fils de Dieu sur qui tout repose. Sa divinité est le premier pôle du monde, mais c'est un pôle inaccessible à nos regards, à cause de sa majesté infinie. Son humanité est le pôle visible que nous pouvons contempler de nos yeux et d'après lequel nous devons nous guider sur la mer orageuse de ce monde. Il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. Il est immobile et

tout mouvement procède de lui. Auprès de ce pôle gravite une étoile, l'Etoile polaire, et cette étoile est Marie.

On peut dire que quatre grands mystères ont rapproché Marie de Jésus : ce furent l'incarnation du Verbe ; la vie de famille ; la passion du Sauveur, et l'assomption de Marie elle-même.

Quel rapprochement entre Jésus et Marie au moment de l'incarnation! A ce moment béni, une partie de la chair de Marie est devenue la chair du Fils de Dieu. Le Verbe divin se l'est unie hypostatiquement ; elle fait partie de sa personne. Marie en ce moment a été tellement rapprochée de Dieu, que Dieu fut avec elle, qu'il fut en elle et d'elle. A cause de cette union si intime, l'ange Gabriel put dire à Marie : « Le Seigneur est avec vous » : *Dominus tecum.*

Un second rapprochement entre Jésus et Marie suivit naturellement le mystère de l'incarnation. Mère du Fils de Dieu, Marie eut pour lui tous les soins, toutes les attentions, tout l'amour d'une mère pour son enfant. Aussi la séparation de ce fils bien-aimé était-elle pour cette tendre mère une souffrance inexprimable. On le vit bien lorsque Jésus, à l'âge de douze ans, demeura à Jérusalem, et que Marie le chercha vainement pendant trois jours, avant de le retrouver dans le temple. L'Evangile nous la montre encore plus tard, se tenant à la porte du lieu où Jésus enseignait, et cherchant à se rapprocher de lui (S. Matth. III).

Un troisième rapprochement entre le Fils de Dieu et sa très sainte mère, eut lieu au temps de la passion. Que Marie fut proche de Jésus pendant ces heures douloureuses! Quel lien étroit que la mutuelle compassion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Les disciples s'étaient enfuis, mais Marie demeurait au pied de la croix de Jésus : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus* (Joan. XIX, 25).

Enfin au jour de son assomption glorieuse, elle monta au ciel pour prendre place sur le trône de gloire que son Fils lui avait préparé près de son propre trône. Elle est là, exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges. Plus pure que le ciel même, elle se tient aussi près de Dieu qu'il est possible à une créature. Le Dieu de toute pureté n'est-il pas son propre fils? N'est-il pas juste qu'elle soit près de lui ? Etoile polaire, sa place n'est-elle pas près du pôle, c'est-à-dire près de Jésus sur qui tout repose ?

On peut, après S. Denis, comparer l'université des êtres à un cercle immense dont Dieu est le centre. Ce cercle en contient plusieurs autres, qui sont d'autant moins vastes qu'ils se rapprochent plus du centre qui est Dieu, et plus ils en approchent, plus les créatures qu'ils renferment sont parfaites. Tout auprès

du centre, le touchant pour ainsi dire est Marie, formant à elle seule un cercle parfait, parce qu'elle s'est unie à Dieu plus étroitement qu'aucune créature, par son amour incomparable, parce qu'elle a porté Dieu lui-même dans son sein et qu'elle a ainsi contenu celui pour qui le ciel et la terre sont une demeure trop étroite. Elle est devenue pour le Fils de Dieu comme un autre univers, qui demeure éternellement. Elle est près de ce pôle divin, elle est l'Étoile polaire. Lorsqu'on la voit briller, on connaît que le pôle est là, qu'il est renfermé dans le cercle qu'elle trace.

Il y a des étoiles qui sont toujours visibles à nos yeux : ce sont celles qui sont le plus rapprochées du pôle nord. D'autres nous sont toujours cachées : ce sont celles qui entourent de plus près le pôle opposé. D'autres enfin sont tantôt cachées et tantôt visibles; elles tiennent le milieu entre les premières et les secondes. Marie est l'Etoile polaire elle-même, et jamais elle ne disparaît au-dessous de l'horizon. Elle est la plus élevée, la plus belle, la plus brillante des étoiles. Qu'on la compare aux êtres corporels et visibles, ou aux êtres intellectuels et invisibles, ou bien aux astres qui brillent à la voûte des cieux, toujours elle est la première, toujours le rang le plus élevé lui appartient. Parmi les choses purement matérielles, qu'estime-t-on surtout? l'or, l'argent, les pierres précieuses? Ecoutez ce que dit le Sage : « Je ne lui ai point comparé de pierre pré-» cieuse, parce que tout l'or en comparaison d'elle est un peu » de sable, et que l'argent sera estimé comme de la boue de-» vant elle » : *Nec comparavi illi*, etc. (Sap. VII, 9). Elle tient le premier rang parmi les intelligences, parce que son excellence est supérieure à celle de tous les esprits. « Par ma vertu » j'ai foulé aux pieds les cœurs des grands et des petits, dit-elle » dans l'Ecclésiastique » : *Omnium excellentium et humilium corda, propria virtute calcavi* (Eccli. XXIV, 11). Elle est si élevée au-dessus des plus sublimes intelligences, qu'elles sont à peine dignes de lui servir de marchepied. Veut-on la comparer aux autres, le livre de la Sagesse nous apprend qu'elle est plus pure que la lumière même que les astres font briller à nos yeux. « Elle est plus belle que le soleil, dit-il, et au-dessus de » toute disposition des étoiles : comparée à la lumière, elle se » trouve la première » : *Est enim hæc speciosior sole*, etc. (Sap. » VII, 29).

On pourrait dire encore que les étoiles toujours cachées à nos yeux sont les esprits toujours en contemplation devant Dieu, et pour qui ce monde est comme s'il n'existait pas; celles qui se montrent toujours représentent la vie active; celles enfin qui tantôt se montrent et tantôt se cachent sont l'image de ceux qui se livrent successivement à la contemplation et à l'action.

Ces trois classes d'êtres intelligents sont bien élevées sans doute, mais Marie est au-dessus d'elles, car il est écrit : « Chez » tous les peuples et chez toutes les nations, j'ai eu le premier » rang » : *In omni populo et in omni gente primatum habui* (Eccli. xxiv, 8). Admirons donc cette Étoile et répétons ces paroles de l'Esprit saint : « Elle est plus belle que le soleil et au- » dessus de toute disposition des étoiles. Comparée à la lumière » elle l'emporte sur elle en excellence : » *Est enim hæc speciosior sole et super omnem dispositionem stellarum. Luci comparata invenitur prior* (Sap. vii, 29).

III. — *Marie comparée à l'étoile de la mer, sous trois rapports.*

On donne encore à la bienheureuse Vierge Marie le nom d'*Étoile de la mer*, et c'est un nom qui lui convient admirablement L'Étoile de la mer calme les fureurs de la tempête; elle sert de guide aux navigateurs pour éviter les écueils; elle les conduit au port et les aide à y entrer. Ne peut-on pas en dire autant de la Mère de Dieu?

L'Étoile de la mer envoie ses doux rayons sur les flots, et il semble à ceux qu'elle éclaire, que sa lumière bienfaisante rend un peu de chaleur à leurs membres glacés par le froid. La bienheureuse Vierge Marie nous éclaire aussi de sa lumière, pendant que nous traversons la mer dangereuse de cette vie. Elle emprunte à son divin Fils quelques rayons de sa splendeur infinie, et les fait briller pour nous. Mais ce ne sont point des rayons glacés; ils portent avec eux le feu divin du Saint-Esprit et nous en communiquent les ardeurs. Elle est « la voie par laquelle se » répand la lumière, et se distribue la chaleur sur la terre : » *Per quam spargitur lux et dividitur æstus super terram* (Job. xxxviii, 24), car c'est par elle que la lumière éternelle s'est répandue sur ce monde ténébreux, et s'est manifestée aux hommes. Par elle, « il sembla se lever pour les Juifs, c'est-à-dire pour » les véritables fidèles, une nouvelle lumière, la joie, l'honneur » et l'allégresse : » *Per quam nova lux Judæis oriri visa est, gaudium, honor et tripudium* (Esth. viii, 16). Par elle aussi, la chaleur a été répandue sur la terre, la chaleur du Saint-Esprit qui est la charité; de sorte que personne ne peut échapper aux bienfaisants effets de cette chaleur. Il n'est pas de cœur que ce feu divin n'amollisse, fût-il plus dur que le rocher. Job disait : « Une » pierre dissoute par la chaleur est changée en airain : » *Lapis solutus calore in æs vertitur* (Job. xxviii, 2). Cette pierre dissoute par le feu et changée en un métal de grand prix, c'est le cœur dur et obstiné, que la douceur de Marie a rendu malléable et flexible. C'est le premier titre de Marie au nom que l'Église lui donne d'Étoile de la mer.

Il en est un second plus évident encore.

L'Étoile de la mer sert de guide aux navigateurs au milieu des dangers. Par elle, ils savent de quel côté ils doivent diriger leur course, au nord ou au midi, à l'orient ou à l'occident. C'est ainsi que, grâce à Marie, tous les périls sont facilement évités, tous les chemins deviennent sûrs. S. Bernard disait : « Vous » qui comprenez que vous voguez sur un vaste océan, au milieu » des orages et des tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur » la terre, ne détournez pas vos yeux de cet astre lumineux, si » vous ne voulez pas être engloutis par les flots. Si les vents » des tentations se soulèvent contre vous, si vous vous heurtez » contre les écueils des tribulations, regardez l'étoile, appelez » Marie. »

L'Étoile de la mer est située au nord, ce qui convient aussi à la très sainte Vierge. La persécution, la tribulation, sont ordinairement figurées par l'Aquilon qui est le vent du nord, redoutable par sa violence. Il est bon que Marie soit dans la région d'où souffle ce vent, pour adoucir et calmer les persécutions, les adversités, les épreuves de toutes sortes auxquelles sont exposés les hommes. L'Aquilon signifie aussi *le péché* : « C'est de l'A- » quilon que se déploiera le mal sur tous les habitants de la » terre : » *Ab Aquilone pandetur omne malum super omnes ha- » bitatores terræ* (Jerem. I, 14); or la source de tous les maux des hommes n'est autre que le péché. Il fallait donc que Marie fût placée du côté de l'Aquilon, pour se tenir entre son Fils et les pécheurs, afin d'adoucir la colère de Dieu et de détruire le péché. Alexandre de Halès, une des gloires de l'ordre de S. François, disait que l'on devrait représenter Marie à la gauche de Jésus-Christ qui, attaché sur la croix, avait la face tournée vers l'orient. Ainsi Marie serait du côté de l'Aquilon pour intercéder en faveur des pécheurs qui sont à la gauche de Jésus-Christ. On lit au psaume CXLI[e] : « Je considérais à ma droite et je regardais, » et il n'y avait personne qui me connût : » *Considerabam ad dexteram et videbam, et non erat qui cognosceret me* (Psal. CXLI, 4), parce que Marie, qui connaissait son divin Fils de la manière la plus parfaite, n'était pas du côté droit où il regardait : elle était à gauche. C'est pourquoi le pécheur lui dit dans le Cantique des cantiques : « Lève-toi, Aquilon, et viens, vent du midi : » souffle dans mon jardin et que ses parfums coulent : » *Surge Aquilo, et veni Auster : perfla hortum meum et fluent aromata ejus* (Cant. IV, in fine). Lorsque Marie se lève par sa pieuse intercession, alors le vent du midi, l'Esprit saint, fait sentir le souffle de sa grâce; les plantes du jardin de l'âme en sont doucement agitées, et les parfums précieux des bonnes œuvres coulent avec abondance. Isaïe parle de cet Aquilon et de ce vent du midi, en ce passage : « Je dirai à l'Aquilon : donne ; et a

» midi : ne retiens pas : » *Dicam Aquiloni : da; et Austro : noli prohibere* (Isai. xliii, 6), c'est-à-dire : Je prierai Marie pour qu'elle donne la grâce dont elle est la distributrice, et je demanderai au Saint-Esprit qu'il n'y mette pas obstacle, mais qu'il répande au contraire ses bienfaits avec la plus grande libéralité par les mains de Marie. C'est encore cette auguste Vierge que représente la verge de Moïse divisant la mer, pour fournir un passage libre au peuple de Dieu vers la terre promise. Elle est donc bien l'Etoile de la mer.

Marie mérite encore ce nom pour une troisième raison.

L'Etoile de la mer guide les vaisseaux jusque dans le port et Marie nous conduit au port de la bienheureuse éternité. Elle nous montre la direction à suivre et nous aplanit les obstacles. S. Bernard nous en avertit : « En la suivant vous ne deviez pas; » en la priant vous ne désespérez pas; en pensant à elle vous » n'errez pas; soutenu par elle vous ne tombez pas; protégé » par elle vous ne craignez pas; conduit par elle vous ne sentez » pas la fatigue; avec son aide vous arrivez au but. C'est ainsi » que vous apprenez par votre propre expérience, que le nom » de Marie convient bien à la Vierge. Elle éclaire de la lumière » de sa vertu la nuit de cette vie, pour nous montrer le chemin » de la vérité, et nous conduire au port du salut [1]. » C'est que Marie est véritablement la porte du ciel. C'est d'elle qu'il est it dans la Genèse : « Ce n'est pas autre chose ici, » c'est-à-dire n Marie, « que la maison de Dieu et la porte du ciel : » *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* (Gen. xxviii, 17). Elle est l'échelle de Jacob dont le sommet touche le ciel, et par conséquent y conduit. Par cette échelle montent et descendent les anges, parce que Marie les envoie pour nous protéger, et c'est par elle aussi que les saints montent au ciel et entrent en possession de la gloire. Et pour me servir encore une fois des paroles de S. Bernard : « Il faut que tous les disciples de Jésus- » Christ, qui naviguent sur les flots orageux du siècle présent, » lèvent les yeux vers cette Etoile de la mer qui se tient tout près » de Dieu, pivot suprême de toutes choses, et qu'ils règlent le » cours de leur vie d'après ses exemples. Celui qui le fera ne se » laissera pas emporter au gré du vent de la vaine gloire; il ne » se brisera pas contre les écueils de l'adversité; il ne sera pas » englouti dans l'abîme des voluptés, mais il arrivera heureuse- » ment au port du repos éternel. Là il jouira, en compagnie de la

1. Ipsam sequens, non devias; ipsam rogans non desperas; ipsam cogitans, non erras. Ipsa tenente, non corruis; ipsa protegente, non metuis; ipsa duce non fatigaris; ipsa propitia, pervenis, et sic in temetipso experiris, quod merito dictum sit nomen Virginis Maria. Ipsa in nocte hujus vitæ luce virtutum radiat, ut viam veritatis ostendat, et ad portum salutis ostendat. S. Bern. hom. II^a super *Missus est*.

» bienheureuse Vierge elle-même, des délices éternelles de son » Fils qui est, avec le Père et le Saint-Esprit, la glorieuse récom- » pense, dans les siècles des siècles, de la Vierge bénie et de tous » ceux qui la servent. » Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(D'après Claus. — 1740.)

LE NOM DE MARIE, SALUTAIRE AUX PÉCHEURS.

Et nomen Virginis Maria.
Luc. I, 27.

Le Cantique des cantiques est un continuel chant de louanges en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Partout ses vertus y sont figurées ; partout ses mérites y sont célébrés. Cependant voilà qu'au IIIe chapitre de ce cantique, les anges s'écrient à sa vue : « Quelle est celle-ci : » *Quæ est ista ?* O Princes de la cour céleste, pourquoi demandez-vous ce que vous savez si bien ? Interrogez l'un de vous ; demandez au saint archange Gabriel qui est allé, de la part de l'adorable Trinité, la saluer pleine de grâce. Il vous dira ce qu'elle est ; il vous fera connaître quelque chose des merveilleuses perfections et des grandeurs qu'il a admirées en elle. Et voici que, tandis que je parle, les anges renouvellent leur demande : *Quæ est ista ?* « Quelle » est celle-ci ? » Je leur répondrai donc : Celle qui paraît à vos yeux est votre maîtresse et votre reine. Elle est pleine de grâce, et cette plénitude l'a exaltée au-dessus de tous les chœurs des esprits célestes. *Quæ est ista ?* « Quelle est-elle ? » redisent-ils pour la troisième fois. Elle est la Mère de Dieu, dignité si sublime que Dieu, qui pourrait créer un ciel plus grand, une terre plus grande, ne pourrait pas cependant faire une pure créature plus grande que sa Mère.

Je comprends le dessein que poursuivent les anges par leurs interrogations. Remarquez, mes frères, que l'on n'interroge pas toujours dans le but de s'instruire. Quelquefois on le fait pour entendre une réponse que l'on connaît d'avance et qui fera plaisir. Ceux qui aiment quelque grand personnage, cherchent toujours l'occasion de faire parler de lui, afin d'entendre célébrer ses louanges ou raconter quelque beau trait en son honneur. C'est ainsi que font les anges à l'égard de Marie. Ils ont pour elle un si ardent amour qu'ils demandent jusqu'à trois fois qui elle est, dans l'espoir d'entendre enfin prononcer son nom si cher. Mais pourquoi le nom sacré de Marie est-il tant aimé des Anges ? C'est qu'ils n'ignorent pas que les ruines, cau-

sées dans leurs rangs par la révolte des esprits rebelles, seront réparées par ce nom béni. Ils savent qu'après le nom de Jésus, il n'en est pas de plus salutaire pour les pauvres pécheurs, que le nom de Marie.

Il nous sera donc utile, en même temps qu'il sera glorieux pour Marie, de parler de son nom sacré dont nous célébrons la fête. Mais nous avons besoin de la grâce de Dieu pour le faire dignement. O Vierge Marie, donnez-moi les lumières et la force nécessaires pour glorifier dignement votre nom en présence de vos fidèles serviteurs [1].

Ceux que leur tempérament expose à perdre souvent connaissance ont la sage précaution de porter sur eux un flacon de parfum, dont l'odeur pénétrante les ranime et les fortifie lorsqu'ils sentent venir le mal. Mais, dites-moi, est-il quelque malade qui tombe dans des vertiges ou des faiblesses plus dangereuses et plus dignes de pitié que les pécheurs ? Je parle surtout de ceux qui retombent sans cesse, malgré les avertissements, les menaces et les promesses plusieurs fois répétés. Ils ont donc besoin de quelque chose qui leur rende des forces au moment de défaillir, d'un parfum pénétrant et vivifiant qui les sauve de la chute. Ce remède héroïque, ils le trouveront dans le très saint nom de Marie ! S'ils savent en user respectueusement et saintement, il leur sera extrêmement utile pour apaiser la juste colère de Dieu, pour surmonter les tentations du démon, pour se procurer une sainte mort et échapper à la damnation. Telles sont les trois pensées que nous avons à développer.

I. — *Le nom de Marie protège contre la juste colère de Dieu.*

Le premier avantage que le nom de la bienheureuse Vierge Marie nous procure est qu'il nous protège contre la colère de Dieu. Hélas ! nous l'avons bien méritée, cette juste colère. Malheureux pécheur, qu'as-tu fait ? Dès l'instant où tu as péché, tu as fait de Dieu ton ennemi. Qu'ai-je dit ? Le ciel n'est-il pas saisi d'horreur ? la terre ne tremble-t-elle pas d'épouvante à ces seuls mots : avoir Dieu pour ennemi ? Non rien n'est plus terrible, rien de plus effrayant ne saurait être imaginé. Les sujets rebelles, ceux qui ont commis le crime de lèse-majesté fuient loin de leur patrie, et dans le fond de leur exil, ils tremblent jour et nuit, craignant à chaque instant d'être découverts et punis de leur crime. Comment donc le pécheur ne tremblerait-il pas, lui qui s'est révolté contre la majesté de ce grand Dieu que des millions d'anges adorent, et qui commande à toutes les

1. Da mihi, Virgo, virtutem, ingenium et sermonem, ut fidelibus tuis possim nuntiare gloriam Nominis tui. S. Bernardin. serm. xviii, § iii, n. 1.

créatures? Un seul signe lui suffit, et le feu brûlera l'infortuné coupable, l'eau le submergera, l'air le suffoquera, la terre l'engloutira, la mort temporelle le livrera en victime à la mort éternelle. Oh ! si les malheureux qui ont péché comprenaient leur sort, s'ils y réfléchissaient, que de gémissements, que de larmes, que de lamentations !

Vous qui seriez victimes de ce malheur, vous qui auriez péché sans vous être jusqu'à ce jour réconciliés avec Dieu, écoutez mon conseil, tournez vos regards et vos cœurs vers Marie. Qu'elle soit votre espérance, votre unique refuge. Ayez sans cesse son nom béni sur les lèvres, gardez-le sans cesse dans votre cœur. Il sera pour vous une cuirasse impénétrable contre les traits de la colère de Dieu. On pourrait s'étonner de la singulière bonté dont Notre-Seigneur usa envers les Samaritains, d'après les récits des Évangélistes. Nous le voyons s'entretenir longuement avec la Samaritaine, à la fontaine de Sichar ; il loue publiquement la reconnaissance du lépreux Samaritain qu'il avait guéri en compagnie de neuf autres lépreux et qui, seul, était venu le remercier d'un tel bienfait. Il élève très haut la miséricorde du bon Samaritain en voyage, qui vient au secours du malheureux dépouillé et blessé par les voleurs, sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, tandis que le prêtre et le lévite ne font nulle attention à lui. Il réprime le zèle intempestif des apôtres Jacques et Jean, qui veulent faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains. D'où vient donc, dites-moi, cette bonté particulière ? La ville de Samarie n'était-elle pas une ville infidèle et idolâtre ? N'avait-elle pas refusé de recevoir le Seigneur dans ses murs ? Après l'ascension du Sauveur, ne persécuta-t-elle pas cruellement les Chrétiens, au moins pendant quelque temps ? Tout cela est vrai. Mais considérez ce nom de Samarie. Enlevez-en la première syllabe : que vous reste-t-il sinon le nom béni de la Mère de Dieu ? C'était assez pour inspirer à Jésus une attention particulière pour cette ville, assez pour qu'il la comblât de faveurs et qu'il détournât d'elle des châtiments trop mérités. Le nom seul de Samarie était auprès du Seigneur une recommandation et une prière.

Oh ! qu'il existe dans le monde de pécheurs non moins coupables que les Samaritains ! Ils sont idolâtres et les idoles qui reçoivent leur encens sont celles de l'orgueil, de l'avarice, de la luxure. Jésus-Christ les a tant de fois appelés à la pénitence ! mais ils n'ont pas voulu l'entendre ; ils le repoussent honteusement. Les anges du ciel crient vengeance contre eux. Mais notre très doux et très miséricordieux Rédempteur calme leur colère ; il protège les pécheurs. On croirait qu'il est de connivence avec eux contre sa propre justice. Pourquoi ? C'est qu'ils ont souvent sur les lèvres et dans le cœur le nom de Marie, et qu'ils le

prononcent avec une pieuse confiance, lorsque survient quelque danger.

Qu'on nous permette une seconde réflexion analogue à la première. Pourquoi, dans le déluge universel par lequel Dieu fit périr les hommes, les animaux et les reptiles de la terre et jusqu'aux oiseaux du ciel, les poissons de la mer ne périrent-ils pas ? Sans doute parce que l'eau est l'élément naturel dans lequel vivent les poissons. Mais les poissons n'avaient pas moins été créés pour l'utilité de l'homme que les autres animaux, et il n'était pas difficile à Dieu de rendre mortelles pour eux les eaux du déluge. Pourquoi ne le fit-il pas ? La réponse est la même. Le nom de Marie les sauva. *Congregationes aquarum vocavit Maria* : « Dieu donna le nom de Mers, *Maria*, aux amas des » eaux (Gen. I, 10). » Voilà ce que peut le nom de Marie. « Le » lieu où les eaux de la grâce se rassemblent s'appelle *Maria*. » dit le bienheureux Albert le Grand : *Locus gratiarum vocatur Maria*[1]. O malheureux pécheurs qui vous plongez dans les plaisirs coupables, comme les poissons dans les eaux de l'océan, qui gardez un silence criminel même au saint tribunal, qui vous endurcissez dans vos mauvaises habitudes, c'est au nom de Marie que vous devez uniquement de n'avoir pas encore été frappés, et à jamais perdus par la divine justice.

II. — *Le nom de Marie protège contre les attaques du démon.*

Puissant contre la juste colère de Dieu, le nom de Marie l'est aussi contre les attaques du démon. Il brise la force de ce cruel ennemi, si redoutable pour notre faiblesse. Pécheurs, n'oubliez pas que toutes les fois que vous avez offensé la divine majesté, la puissance de votre ennemi a grandi d'autant contre vous. Vous avez appris par votre propre expérience, qu'après des chutes répétées, les tentations du démon deviennent plus fréquentes et plus importunes : il est plus difficile d'y résister. Chaque péché est un lien nouveau; vous êtes le captif du démon, vous gémissez sous le poids de ses fers.

D'autre part, à mesure que le pécheur commet de nouvelles fautes, Dieu le prive graduellement de cette protection gratuite et paternelle qu'il étend à tous ses enfants. Les attaques sont plus violentes, les forces moins grandes, les secours plus faibles et plus rares. O malheureux état du pécheur ! entraîné par le démon, il s'éloigne à chaque instant davantage du chemin qui conduit au ciel, et il glisse rapidement sur la pente de l'abîme infernal. N'y a-t-il plus d'espoir pour lui ? Il en est encore un. Qu'il ait recours à Marie, qu'il invoque son saint nom. C'est assez pour le sauver du danger.

1. B. Albert. apud *Barz.* serm. 82, n. 4.

Lorsqu'une troupe confuse de rebelles voit s'avancer contre elle une puissante armée, à l'aspect des étendards et des armes étincelantes elle est saisie de frayeur, et songe à fuir plus qu'à combattre. Dans le Cantique des cantiques, Marie est comparée à une armée puissante : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* « Elle est terrible comme une armée rangée en bataille. » Pour qui Marie est-elle ainsi terrible? Ce n'est pas pour les anges; ce n'est pas pour ses fidèles serviteurs; ce n'est pas pour les pauvres pécheurs qui ont recours à elle avec un cœur contrit et humilié. Elle est terrible pour les anges rebelles. « A son seul » souvenir les démons tremblent; ils ne peuvent soutenir sa pré» sence [1], » dit le cardinal Hugue. Et Marie n'est pas seule. Avec elle sont tous les saints et tous les anges qui forment son armée. Elle les envoie dès qu'il en est besoin, au secours de ceux qui l'invoquent. S. Pierre Damien a bien raison de dire qu'elle est notre protection contre les démons, *remedium adversus dæmones*, et S. Bonaventure, qu'elle est la verge de la puissance de Dieu contre les ennemis infernaux, dont elle confond les ruses et réprime les attaques.

Un religieux d'une très grande piété qui avait la garde des ornements sacrés dans son couvent, avait commandé à un peintre habile, un tableau dont il lui avait donné l'idée. Ce tableau devait représenter Marie dans tout l'éclat de la beauté la plus parfaite, foulant aux pieds un dragon aussi horrible qu'il serait possible au peintre de l'imaginer. Le peintre fit ce qui lui était commandé; mais le démon irrité de cette injure, promit de se venger. Il apparut la nuit au religieux et l'avertit qu'il ne tarderait pas à le punir de ce qu'il avait fait contre lui. Le saint religieux se moqua de ses menaces, qu'il regardait comme vaines. Cependant quelques jours après, le démon reparut de nouveau sous une forme humaine. Il s'était revêtu d'un habit religieux, et il lui fut aisé de gagner la confiance de l'homme simple et droit dont il voulait se venger. Il l'engagea donc à faire avec lui un pèlerinage, à un lieu célèbre par les nombreux prodiges qui s'y accomplissaient. La permission de l'abbé n'était pas nécessaire, car quelques heures suffisaient pour l'aller et le retour. Au moment de partir, il lui dit qu'il était prudent de prendre un peu d'argent en dépôt à la sacristie, car on ne savait pas ce qui pouvait arriver en route. Le bon religieux suivit ce conseil, et les voilà en chemin. Cependant le démon quitte bientôt son compagnon et retourne au monastère avertir l'abbé que le sacristain s'enfuit avec l'argent consacré au service de Dieu. On se met donc en toute hâte à sa poursuite, et on le trouve se reposant à l'ombre d'un arbre, avec l'argent qu'il avait emporté.

1. Ad ejus memoriam dæmones contremiscunt, et eam omnino sustinere non possunt. Hug. Car. in cap. VI *Cant.*

On le ramène au monastère et on l'enferme dans sa cellule. Pour comble de déception, le démon lui apparaît de nouveau, tel qu'il s'était montré à lui une première fois, pour le menacer de sa vengeance. Va maintenant, lui dit-il, et ose encore provoquer la vengeance du prince des ténèbres. Je t'ai joué cette pièce pour te punir de l'outrage que tu m'as fait par ton tableau. — Le malheureux captif n'eut rien de plus pressé que de pleurer amèrement sa faute, et de recourir au secours de Marie, en invoquant son saint nom. Marie vint aussitôt en aide à son serviteur. Soudain les liens du religieux captif se détachent et c'est le démon, sous la forme qu'il avait prise, qui s'en trouve chargé. Il est garrotté solidement et une puissance surnaturelle lui enlève tout moyen d'échapper. Le religieux devenu libre sort de la cellule qui lui servait de prison, va trouver son abbé, lui raconte tout cet événement et le conduit avec toute la communauté au lieu où le démon est enchaîné. On prononce sur lui les paroles des exorcismes et l'esprit infernal s'enfuit au milieu d'un tumulte et d'un bruit épouvantable.

Voilà un des mille traits qui marquent combien la Mère de Dieu est puissante contre notre ennemi, combien son aide est prompte et efficace lorsqu'on invoque son saint nom avec piété, fût-on même pécheur, pourvu que l'on soit un pécheur pénitent.

III. — *Le nom de Marie protège contre une mauvaise mort.*

Quoi de terrible pour le pécheur comme le moment de la mort? Pensez-y, chrétiens: il viendra un jour qui sera le dernier de votre vie. Vous serez gisant sur un lit de douleur, affligés, désolés. Vous verrez dressé devant vous le tribunal du souverain Juge. Derrière vous, il y aura toute la suite de votre vie, avec les mille et mille fautes que vous aurez commises. Vous verrez clairement la vanité des choses de ce monde, auquel il faudra dire un adieu éternel. Votre corps sera en proie à des douleurs cruelles; votre âme pleine d'angoisses. Maintenant, peut-être vous mettez-vous peu en peine de savoir si vous vivez dans la grâce ou dans la haine de Dieu, mais alors cette incertitude sera pour vous un horrible supplice. Que ferez-vous dans cette extrême désolation? Le grand S. Bernard, cet admirable modèle d'innocence et de sainteté, s'écriait avec une sorte de frayeur : O mon âme, que feras-tu au sortir de cette vie? Qui sera ton guide en ce voyage? qui te présentera au tribunal de Dieu? qui te défendra? Si un serviteur fidèle comme S. Bernard parlait ainsi, quel sera votre sort à vous qui avez tant péché? Au moins faites comme lui, lorsque s'adressant à Marie pour se rassurer, il lui disait du plus profond de son âme : « O

» ma Souveraine, j'ai crié vers vous : vous êtes mon espérance : » *Clamavi ad te Domina! tu es spes mea* [1].

Peut-être direz-vous : Ne pourrai-je pas aussi bien me réfugier, à l'heure de la mort, dans les cinq plaies de Notre-Seigneur? Oui sans doute, et c'est agir avec une grande piété et une grande prudence. Renfermez, cachez votre âme dans cet asile sacré; vous y serez à l'abri des attaques des esprits infernaux; mais écoutez et admirez ce que S. Bernard dit encore du nom sacré de Marie : « De même que le Christ a procuré au » monde, par ses cinq plaies, tous les remèdes qui lui sont né- » cessaires, la bienheureuse Vierge, par son nom très saint qui » se compose aussi de cinq lettres, procure leur pardon aux pé- » cheurs [2]. » Je ne dirai pas que le saint docteur attribue au nom de Marie la même efficacité qu'aux plaies sacrées de Notre-Seigneur. Ses paroles signifient, à mon sens, que les plaies sacrées sont autant de sources de grâce, et que les cinq lettres du nom de Marie sont autant de canaux, par lesquels les grâces de pardon et le baume de la miséricorde, découlent jusqu'aux malheureux pécheurs. Si donc vous cherchez votre refuge dans les plaies du Seigneur, votre conduite est sage; cependant n'oubliez pas le nom de Marie. Invoquez cent fois le jour, de bouche et de cœur, ce nom qui procure le salut; recommandez à l'avance à votre confesseur et aux personnes qui seront près de vous à vos derniers moments, de vous le suggérer, de le dire avec vous et pour vous. Vous apprendrez ainsi, par votre propre expérience combien est sûre la promesse que vous fait S. Bernard : « Si » vous êtes troublé par la multitude de vos péchés, invoquez » Marie et vos craintes seront calmées; si vous êtes couvert de » confusion par la vue de votre conscience souillée, approchez » de la Mère de Dieu; elle vous rendra la sérénité [3]. »

S. Bernard, en parlant ainsi, ne faisait que se conformer aux enseignements d'un autre grand docteur. S. Anselme avait dit avant lui : « Quelquefois il arrive que l'on obtient plus vite la » grâce du salut en invoquant le nom de Marie qu'en recourant » à celui de Jésus [4]. » Ces paroles ne sont-elles pas étonnantes,

1. S. Bern. in *Medit. Mortis.*

2. Sicut Christus quinque vulneribus suis contulit plene remedia mundo, ita B. V. sanctissimo suo Nomine, quod quinque litteris constat, confert veniam peccatoribus. Idem, apud *Psal. in Spec. Virginis.*

3. Si peccatorum multitudine turbaris, Mariam invoca, et quietaberis! si conscientiæ turpitudine confunderis, Dei Matrem accede, et serenaberis. S. Bern. serm. *de Assumpt.*

4. Nihil enim utilius post Deum memoria Matris Dei, nihil salutarius meditatione pii amoris, quo fervebat in memoria et contemplatione Filii sui, nihil jucundius sapore prætractati gaudii ejus, quo multipliciter pascebatur in eodem et per eumdem Filium suum. Sæpe quippe vidimus et audivimus plurimos hominum in suis periculis recordari nominis istius bonæ Mariæ, et omnis periculi malum illico evasisse. Velociorque est nonnun-

et ne peut-on pas les taxer de témérité ? Le nom de Jésus n'est-il pas cet adorable nom en qui seul il faut que nous soyons sauvés ? Ce nom auquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers ? Oui, sans doute ; mais remarquez bien ce que dit le saint docteur. Il ne prétend nullement accorder au nom de Marie plus de sainteté, plus d'efficacité qu'à celui de Jésus ; il affirme seulement que le pécheur qui a recours au nom béni de la Mère de Dieu, est souvent plus tôt exaucé que s'il recourait au nom de son Fils. Voulez-vous une comparaison qui vous aide à le comprendre ? Jésus-Christ est le soleil de justice ; Marie est le miroir sans tache qui reflète parfaitement les rayons de ce divin soleil. Les rayons du soleil matériel, quelque brûlants qu'ils soient, ne mettent cependant pas le feu aux matières inflammables sur lesquelles ils tombent ; mais recevez-les d'abord sur un miroir disposé de manière à les concentrer ; reflétés par le miroir, ils feront soudain jaillir la flamme de ces mêmes matières. Il en est à peu près de même pour le sujet dont nous traitons. Il peut se faire qu'un pécheur, sur le point de mourir, invoque le très saint nom de Jésus, sans qu'une seule étincelle d'amour divin s'allume dans son cœur ; mais prononce-t-il le nom de Marie, il s'attendrit soudain et les flammes de la véritable contrition s'allument en lui. La raison fondamentale de ce fait bien connu par tous ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu, est que le Fils de Dieu, bien qu'il soit pour nous un sauveur plein de miséricorde, est en même temps un juge sévère. Sa miséricorde voudrait épargner le pécheur, mais la justice réclame ses droits, et souvent il faut bien l'écouter. Au contraire en la Mère de Dieu il n'y a que bonté et que miséricorde. Elle n'est pas chargée de nous juger, mais Dieu lui a confié le soin d'avoir pitié de nous, de nous aider, de nous protéger. Il est donc évident que le pécheur trouve plus facilement accès auprès d'elle qu'auprès de son divin Fils, et que ses prières sont plus sûrement exaucées.

« O ma souveraine, s'écrie encore S. Bernard, lorsque j'élève » mes regards vers vous, je ne vois que miséricorde, car c'est » pour les malheureux que vous êtes devenue Mère de Dieu. » L'office qui vous est confié c'est d'avoir compassion. »

quam salus memorato nomine ejus, quam invocato nomine Domini Jesu unici Filii ejus. Et id quidem non ideo fit quod ipsa major aut potentior eo sit ; nec enim ipse magnus et potens est per eam, sed illa per ipsum. Quare ergo promptior salus in recordatione ejus, quam Filii sui, sæpe percipitur ? Dicam quid sentio : Filius ejus Dominus est et judex omnium, discernens merita singulorum : dum igitur ipse, a quovis, suo nomine invocatus, non statim exaudit, profecto id justo judicio facit. Invocato autem nomine Matris suæ, etsi merita invocantis non merentur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiatur. Hoc denique usus humanus quotidie probat, quo quis proposito amici sui nomine efficaciter ab illo aliud impetrat, quod simpliciter sua prece nequaquam impetrare valebat. S. Anselm. *de Excellent. Virg.* cap. VI.

Vous donc qui avez péché recourez au saint nom de Marie, avec une grande confiance, une grande vénération, un grand amour. Imitez le saint évêque martyr, Gérard de Hongrie, qui aimait tant la Mère de Dieu que, si quelqu'un de ceux qui l'entouraient lui demandait pardon de quelque faute, au nom de Marie, non seulement il se hâtait de pardonner, mais il demandait humblement pardon à son tour comme s'il avait été coupable. Imitez S. Odon, abbé de Cluny, qui ne manquait jamais de s'incliner profondément, toutes les fois qu'il entendait prononcer le nom de Marie. Ce fut lui qui introduisit la pieuse coutume de s'agenouiller au chœur lorsque, dans le chant du *Te Deum*, on en vient à ces mots : « Devant vous incarner pour délivrer les » hommes, vous n'avez pas eu horreur des entrailles de la » Vierge. » *Tu ad liberandum susceturus hominem, non horruisti Virginis uterum.* Imitez tous les grands serviteurs de Dieu et de Marie qui ne manquaient jamais d'invoquer son saint nom, avec respect et avec amour, dans tous leurs besoins. Ce nom béni sera votre bouclier contre les traits de la colère de Dieu, justement irrité contre vous ; il vous rendra victorieux de toutes les attaques de Satan; il vous fortifiera contre les terreurs de la dernière agonie et, grâce à lui, la béatitude céleste deviendra votre partage. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Conr. Prigelius. — 1755.)

LE SAINT NOM DE MARIE PRÉCIEUX AUX CHRÉTIENS FIDÈLES ET TERRIBLE AUX DÉMONS.

Et nomen Virginis Maria.
Luc. I, 27.

Les noms ont leur signification propre. Ils sont comme une définition abrégée des choses qu'ils servent à distinguer; ils en révèlent la nature et l'excellence. C'est ainsi que, dans le Paradis terrestre, Dieu amena tous les animaux devant Adam, et Adam leur donna à chacun le nom qui leur convenait. S. Jean Chrysostome nous avertit que les noms qui se rencontrent dans les saintes Ecritures n'ont pas été donnés au hasard, et qu'il est utile d'en étudier attentivement le sens. Adam était inspiré de Dieu lorsqu'il nomma les divers êtres de la création visible. Il était inspiré, lorsqu'il appela du nom d'Eve sa compagne destinée à donner la vie aux hommes futurs. Eve nomma son premier fils Caïn, ce qui signifie *possession*, parce que les enfants sont en effet le bien, la possession, la richesse par excellence de leurs

parents. C'est pour cela qu'à sa naissance elle dit : « J'ai ac-» quis un homme par la grâce de Dieu : » *Possedi hominem per Deum* (Gen. IV, 1). Elle appela son second fils Abel, c'est à-dire *deuil*, parce qu'Abel devait, le premier de tous les mortels, apporter à ses parents un deuil cruel par son trépas. Le troisième de ses fils qui lui fut donné pour tenir la place d'Abel fut nommé Seth, et ce nom signifie *substitution*. Lamech appela son fils Noé, c'est-à-dire consolation, en disant : « Celui-ci nous con-» solera des œuvres et des travaux pénibles de nos mains : » *Iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum* (Genes. V, 29). Jacob fut ainsi nommé parce qu'il supplanta son frère Esau, dès le sein de sa mère, et reçut plus tard les bénédictions qu'Isaac réservait à Esaü, comme à son fils aîné. La couleur des cheveux d'Esaü lui fit donner ce nom qui signifie *roux*. Le nom de Moïse veut dire *sauvé des eaux*, parce qu'il fut retiré des eaux du Nil, où il avait été exposé, et sauvé par la fille du Pharaon. On pourrait donner ainsi la raison d'être de la plupart des noms des personnages marquants de l'ancien Testament. Mais si leur signification nous intéresse peu aujourd'hui, il est un nom qui nous est cher, un nom mystérieux, plein de lumière et de consolation, un nom qu'il nous importe de bien connaître ; c'est celui dont nous célébrons la fête en ce jour ; c'est le nom béni de Marie.

Ce nom sacré n'a pas été inventé ni choisi par les hommes. S. Ambroise, S. Anselme, S. Bernard nous enseignent qu'il fut choisi par Dieu lui-même, et révélé par un Ange à S. Joachim et à sainte Anne. Dieu voulut, en appelant de ce nom celle qu'il destinait pour mère au Verbe incarné, faire entrevoir au monde quelque chose de ses excellences et de ses grandeurs.

Le nom de Marie signifie en effet *maîtresse* et *souveraine*. Il nous fait donc connaître qu'elle a été établie de Dieu comme la dame, la souveraine de l'univers entier. On retrouve dans toutes les langues ce titre d'honneur décerné à Marie. En France nous l'appelons Notre-Dame, en Italie c'est la Madone : ailleurs ce sont d'autres expressions ayant le même sens.

Le nom de Marie signifie aussi *Illuminée* et *Illuminatrice*. Entendu dans l'un comme dans l'autre sens, il convient parfaitement à la bienheureuse Vierge. Elle est *illuminée* par le divin soleil de justice. L'Apocalypse nous la représente entourée du soleil comme d'un vêtement ; David avait déjà dit, bien des siècles à l'avance : « Dieu a placé son tabernacle dans le soleil : » *In sole posuit tabernaculum suum* (Ps. XVIII, 6). Le tabernacle par excellence de Dieu, c'est Marie ; c'est elle qu'il place au centre de sa divine lumière, pour qu'elle en soit toute pénétrée, pour qu'elle soit en quelque sorte transformée en lumière. Elle n'est pas seulement illuminée, elle répand la lumière à son

tour, non pas en un seul lieu, mais dans l'Église tout entière.

Enfin, car il faut nous borner, le saint nom de Marie signifie *Etoile de la mer*. Elle est la belle étoile qui brille au-dessus du vaste océan de ce monde. Elle éclate par ses mérites, elle resplendit par ses exemples, dit S. Bernard.

L'Église aime le nom sacré de Marie; il est l'objet de sa vénération et de son culte. Afin de l'honorer autant qu'il est possible ici-bas, elle a institué la fête que nous célébrons. Pour entrer dans l'esprit de cette fête, nous verrons ensemble combien le nom de Marie est précieux aux chrétiens fidèles, et combien il est redoutable aux démons.

I. — *Le nom de Marie précieux aux Chrétiens fidèles.*

S. Bernard ne pouvait exalter assez la douceur qu'il trouvait au nom de Jésus. « Pour la bouche, disait-il, le nom sacré de Jésus » est un miel délicieux; pour l'oreille une suave harmonie; pour » le cœur une source d'allégresse [1]. »

Richard de S. Laurent dit que les mêmes douceurs sont renfermées dans le nom de Marie. Si le nom de Jésus, est un miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille, une joie pour le cœur, le nom de Marie ne l'est pas moins; j'oserai même dire qu'il l'est plus. Marie est un nom de femme; il éveille aussitôt l'idée de la mansuétude, ou il la rappelle. Parce que Jésus-Christ est Dieu et homme, sa divinité, sa puissance, sa souveraine domination ne laissent pas de nous faire trembler en sa présence. Mais en Marie, rien d'austère ni de terrible; elle est toute douce, tout aimable; son nom de femme est plus agréable à l'oreille, il flatte davantage et attire les pusillanimes, rappelle ceux qui fuient, fortifie ceux qui craignent, rend aux désespérés l'espérance du pardon, fait renaître l'espoir d'arriver à la félicité éternelle. On peut dire de lui ce qu'il est dit de Josias au livre de l'Ecclésiastique : « Sa mémoire est devenue une composition » d'odeur, une œuvre de parfumeur. A toute bouche sa mémoire » sera douce comme le miel, et comme une musique dans un » festin où l'on boit du vin : » *Memoria Josiæ in compositionem odoris facta, opus pigmentarii. In omni ore quasi mel indulcabitur, et ut musica in convivio vini* (Eccli. xlix, 1, 2). » C'est que le souvenir de la bienheureuse Mère de Dieu, rappelé par le nom de Marie, a véritablement un charme ineffable pour les hommes, pour les anges et pour le Fils unique du Père éternel [2]. « O notre souveraine, s'écrie S. Bonaventure, notre cœur se

1. Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus. S. Bern. serm. xv, in *Cant.*

2. Richard. a S. Laur. lib. I, cap. 2.

» réjouira dans votre vertu, et notre âme, sera consolée dans » la douceur de votre nom [1]. » — « Le nom de Marie, dit le » pieux Idiota, mieux que les noms de tous les autres saints, » repose ceux qui sont fatigués, guérit les malades, illumine les » aveugles, amollit les cœurs durs, fortifie les combattants, et » brise le joug du démon [2]. » S. Germain de Constantinople s'écrie » à son tour: « Votre nom, ô sainte Mère de Dieu, est tout rem- » pli des divines bénédictions et des grâces du Seigneur [3]. »

Qui donc pourrait dire quelles richesses spirituelles, quelle abondance de grâce, quelles faveurs de Dieu, quel trésor infini de bienfaits se trouvent accumulés dans le nom de Marie? Dieu a permis que quelques saints personnages éprouvassent d'une manière sensible et corporelle la douceur de ce nom. Césaire parle d'une sainte femme et d'un anachorète qui, ayant la sainte habitude de réciter la Salutation angélique cinquante fois par jour, ressentaient dans la bouche, tandis qu'ils le faisaient, une douceur inexprimable. S. Bernardin de Sienne éprouvait quelque chose de pareil. Parlait-il de la bienheureuse Vierge Marie en public, ou entreprenait-il d'écrire en son honneur, il se sentait comme ravi en extase. Son âme était remplie d'une telle joie que toutes les choses de la terre ne lui semblaient plus être qu'un pur néant. Comme S. Paul, il ne désirait plus qu'une seule chose, être dégagé des liens du corps pour vivre avec Jésus et Marie. Voici le témoignage qu'il en rend lui-même : « Je le dis en conscience devant le Seigneur, s'il m'arrive quel- « quefois, par la grâce de Dieu, de pouvoir, libre de tout soin « extérieur, employer ne fût-ce qu'une heure à célébrer les louan- « ges de la Vierge, mon âme est remplie d'une si grande joie, « je suis pénétré d'une douceur intérieure si suave, que foulant « aux pieds toutes les vanités et les concupiscences de ce monde, « je ne désirerais qu'une seule chose, prendre aussitôt mon essor « vers le Seigneur, avec cette joie spirituelle, s'il voulait bien « me l'accorder [4]. » Sainte Marie-Madeleine éprouva toute la douceur et la puissance du nom de Marie, dit Origène. Elle se tenait auprès du sépulcre vide du Sauveur; ni l'apparition des

1. Quia, o Domina! in virtute tua lætabitur cor nostrum, et in dulcedine Nominis tui consolabitur anima nostra. S. Bonav. in *Psal. Virgin.*

2. Mariæ nomen, super omnia Sanctorum nomina reficit lassos, sanat languidos, illuminat cæcos, penetrat duros, ungit agonistas, jugum diaboli extrudit. Idiota, *de Contempl. Virg.* c. 5.

3. Tuum Dei Genitrix Nomen, divinis benedictionibus et gratiis, omni ex parte refertur. S. German. Orat. *ad Virg.*

4. Testis conscientiæ meæ est Dominus, quod si quando, divina gratia largiente, exterioribus curis exemptus, laudibus Virginis, vel per horam totus occupari valeo, tanta mentis lætitia abundo, tantaque interius suavitate perfundor, ut cunctis mundi vanitatibus et concupiscentiis conculcatis, nihil aliud petam quam cum ipso lætitiæ spiritu (si daretur), statim exilire ad Dominum. S. Bernardin. Senens. serm. III *de nom. Virg.*

anges, ni leurs discours n'avaient pu la consoler. Le Seigneur lui apparaît à son tour : elle ne le reconnaît pas ; mais il prononce le nom de Marie. A ce nom béni Madeleine renaît, son affliction immense se transforme en une joie plus grande encore, ses larmes de douleur deviennent des larmes de joie. Il a suffi, pour opérer cette merveille, que le nom de Marie fût prononcé[1] ! Nous pouvons donc conclure avec un pieux auteur : « O Marie, vous » ne souffrez pas qu'on vous nomme sans venir en aide à celui » qui le fait. Toujours la douceur que Dieu a mise en vous » vous accompagne, lorsque vous pénétrez dans une âme par » un pieux souvenir [2]. »

Le Sage n'avait-il pas en vue le saint nom de Marie, lorsqu'il disait : « Mieux vaut un bon nom que beaucoup de richesses : *Melius est nomen bonum, quam divitiæ multæ* (Prov. xxii, 1). Et de fait, les richesses passent, se perdent, s'évanouissent ; un bon nom au contraire, une réputation intacte demeure éternellement, réjouit ceux qui la possèdent et les console au milieu de leurs tribulations. Joseph dans la prison, Ruth dans la pauvreté, Esther dans le danger, Daniel dans la captivité en ont fait l'expérience. Les philosophes et les poètes anciens l'avaient compris. Isocrate donnait ce conseil à quelqu'un : Je dis qu'il est plus désirable pour toi de laisser à tes enfants un nom honorable que de grandes richesses. Les richesses sont périssables, passagères ; les grandeurs, les dignités peuvent s'acquérir : un nom honorable ne s'achète pas à prix d'argent. Les trésors peuvent être entre les mains des méchants ; pour jouir d'un nom honorable, il faut s'appliquer à la pratique de la vertu [3]. Un poète latin parlait dans le même sens lorsqu'il disait : « Si je conserve ma » bonne réputation intacte, je suis assez riche [4]. » Tous les biens d'ici-bas sont perdus pour nous lorsque nous perdons la vie : seule l'honorabilité du nom demeure après la mort. C'est pourquoi l'Ecclésiastique nous donne cet avertissement : « Ayez soin de » votre bonne renommée ; car ce bien sera plus durable pour » vous que mille trésors les plus précieux et les plus grands : » *Curam habe de bono nomine : hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni* (Eccli. xli, 14). Ce nom véritablement bon, dont la possession est tant recommandée comme le plus précieux des biens, comme ce qu'il faut aimer et chercher, quel est-il ? où le trouverons-nous ? à qui appartient-il en propre ? Ce nom, dit S. Anselme n'est autre que le nom de

1. Orig. hom. *de S. M. Magdalena.*

2. Tu, o Maria, nec nominari quidem potes, quin recrees. Tu nunquam, sine dulcedine, divinitus tibi insita, piæ memoriæ portas ingrederis. Ekbert. *Abb.* Orat. *ad Virg.*

3. Isocrates ad *Nicolem.*

4. Plaut. in *Mustell.*

Marie. O nom glorieux de Marie! nom vraiment bon, nom excellent, nom à jamais mémorable! O nom plus précieux que toutes les richesses. Tout l'or de la terre comparé à ce nom béni n'est qu'un peu de sable; l'argent, les pierres précieuses, un peu de boue ou de poussière que le vent emporte.

Ayez donc un grand culte, pour ce nom sacré, ô vous qui êtes les enfants de Marie; attachez-y beaucoup de prix, aimez-le, honorez-le comme il est digne d'être aimé et honoré : et il demeurera avec vous : il vous sera plus utile que les plus riches trésors. Ecoutez S. Bernard : « Est-il quelqu'un, dites-» moi, à qui ce nom puissant n'ait pas rendu la confiance au » milieu des périls ? quelqu'un dont il n'ait dissipé la crainte ? » Est-il quelqu'un qui n'ait trouvé en lui une lumière dans » ses incertitudes, quelqu'un à qui la force ait manqué, lors-» que ce nom s'est fait entendre, comme le présage assuré d'un » secours alors que tout semblait perdu [1] ? » S. Méthode dit à son tour : « Votre nom, ô Mère de Dieu, est tout plein de béné-» dictions divines et de grâces : de bénédictions pour nous ren-» dre heureux, de grâces pour nous enrichir, nous soutenir, nous » combler de biens lorsque nous l'invoquons [2]. » Par lui, selon l'enseignement de S. Bonaventure, les obstacles sont surmontés, les vices sont vaincus, les ruines relevées, les pertes réparées. Ce qui est vieux se renouvelle; ce qui est faible se fortifie; ce qui est imparfait se perfectionne; ce qui est parfait le devient plus encore. Le cœur est purifié, l'intelligence est illuminée, la volonté est enflammée, tout l'être se fond, pour ainsi dire avec une inexprimable douceur, l'âme est fiancée à Jésus-Christ [3].

Ce que l'Epouse mystique avait dit du nom de son Epoux, dans le Cantique des cantiques : « Votre nom est une huile répandue : » *Oleum effusum nomen tuum* (Cant. I, 2); les écrivains ecclésiastiques, à la suite des saints Pères, l'attribuent au nom de Marie. Mais pourquoi, dira-t-on, comparer le nom de Marie à l'huile répandue et non pas au vin? Car c'est le vin qui réjouit le cœur;

1. Cui in periculis palpitanti virtutis, Nomen non statim fiduciam præstitit, metum depulit? Cui in dubiis fluctuanti, non subito ad invocationem hujus Nominis emicuit certitudo? Cui in adversis diffidenti, jamjamque deficienti, si nomen adjutorii insonuerit, defuit fortitudo? S. Bernard. in *Centifol.* citatus.

2. Tuum, Dei Genitrix, nomen divinis benedictionibus, et gratiis omni ex parte est refertum. Benedictionibus quidem, ut nos beet; gratiis vero, ut nos locuplet, fulciat, et bonis affluere illud invocantibus efficiat. S. Method. in *Hypap.*

3. (Per nomen Mariæ efficitur) ut vincantur adversa, superentur vitia, solidentur confracta, reparentur perdita, renoventur vetera, roborentur infirma, magnificentur minima, incœpta promoveantur, imperfecta perficiantur, perfecta consumentur, cor purgetur, refulgeat mens, animus inflammetur, liquescat pectus, dulcescat justus, anima desponsetur Christo. S. Bonavent. in *Psalt. B. V.*

c'est lui qui réjouit Dieu et les hommes. Il semble donc que le vin eût été un symbole plus parfait de ce nom très sacré. Sans doute sous ce rapport le vin eût convenu; mais dans la sainte Ecriture, il n'est pas toujours employé pour signifier la joie; quelquefois il est la figure de la justice et de la sévérité. C'est ainsi que dans la parabole du bon Samaritain, le vin versé avec de l'huile sur les plaies du pauvre voyageur blessé, représente, si l'on en croit S. Grégoire, la rigueur, la sévérité, qu'il faut souvent unir à la douceur. Mais partout dans nos saints livres, l'huile est le symbole de la douceur et de la miséricorde; on ne pouvait donc pas en trouver un qui convînt mieux au nom très doux et très miséricordieux de la Mère de Jésus. Comme une huile mystérieuse, ce nom béni rend des forces aux faibles, guérit les malades, repose les membres fatigués, répand une suave odeur, nourrit la flamme du divin amour.

Le nom de Marie n'est pas simplement comparé à l'huile, mais à l'huile répandue, parce que l'odeur d'une huile parfumée embaume mieux les alentours si elle est répandue. Ainsi plus le nom de Marie est connu et célébré au loin, plus sont abondantes les grâces qui en découlent; les effets bienfaisants de ce nom sacré se font sentir jusque dans le Purgatoire, et les infidèles eux-mêmes en recueillent souvent quelque fruit. Pour ce qui regarde les âmes du Purgatoire, la bienheureuse Vierge a daigné le révéler à sainte Brigitte. Elle lui dit : « Ceux qui sont dans le Pur-» gatoire se réjouissent en entendant mon nom, comme un ma-» lade gisant sur son lit de douleur, lorsqu'on lui adresse quel-» que parole de consolation [1]. » Que le nom de Marie soit utile même aux infidèles, on pourrait en apporter mille exemples. Contentons-nous de celui que nous donne Thomas de Cantipré. Ce pieux et savant auteur affirme avoir connu une personne d'origine juive qui, avant d'avoir été aucunement instruite dans la foi catholique, éprouvait cependant une douceur toute particulière, à prononcer et à entendre le nom de Marie. C'était à ce point qu'elle dérobait des aliments à la table paternelle, pour les donner aux mendiants catholiques, à la condition qu'en guise de merci, ils prononceraient ce nom sacré, qu'elle ne se lassait pas d'entendre. Cette dévotion lui valut plus tard la grâce du baptême, celle d'une sainte vie et celle d'une sainte mort.

Nous pouvons donc nous écrier : O nom très suave et très doux ! nom illustre, nom prédestiné, nom sublime, nom exalté dans les siècles des siècles! Ce nom est vraiment l'huile qui donne à nos visages une fraîcheur nouvelle, l'huile qui nous pénètre et nous fortifie, nous surtout qui aimons à le pronon-

1. Qui in purgatorio sunt, gaudent nomine meo audito, quemadmodum æger jacens in lecto, cum audit verbum solatii. S. Brigitt. *Revel.*

cer souvent. Cette huile bénie empêche de prendre goût à celle des pécheurs. Notre âme est-elle aride? versons-y de cette huile. Notre dévotion est insipide et sans charme, si ce condiment ne la relève pas. Nos prières ne sauraient être agréables à Dieu, si le nom de Marie ne s'y mêle pas pour leur donner du prix.

Chrétiens auditeurs, vous qui reconnaissez Marie pour la Mère de Dieu et pour votre mère, essayez et constatez par vous-mêmes la puissance de ce nom. Quelqu'un parmi vous tombe-t-il dans une faute grave? qu'il ne se désespère pas ; qu'il invoque le nom de vie, et la vie renaîtra en lui. S'est-il endurci dans le péché? s'est-il laissé aller à la paresse spirituelle, à cette torpeur de l'âme, avant-coureur de la mort éternelle? la fontaine de ses larmes est-elle entièrement tarie? qu'il invoque le nom de Marie et bientôt il sera transformé. Se trouve-t-il en proie à quelque grand danger? son âme flotte-t-elle incertaine au milieu des craintes et des anxiétés? qu'il prononce avec piété, avec amour et confiance le saint nom de Marie, et le secours ne se fera pas attendre. « Si les vents des » tentations se soulèvent contre vous, dit S. Bernard; si vous » vous heurtez aux écueils des tribulations, regardez l'étoile, » appelez Marie. Si vous êtes agité par les vagues de l'orgueil, » par celles de l'ambition, de la détraction, de la jalousie, re- » gardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, l'avarice, les ré- » voltes de la chair ont mis en péril le frêle esquif de votre » âme : regardez Marie. Si troublé par l'horreur de vos crimes, » confus des souillures de votre conscience, saisi de terreur à » la pensée du jugement, vous glissez déjà dans l'abîme de la » tristesse sans remède et du désespoir, pensez à Marie, invo- » quez Marie. Que Marie ne cesse pas d'être sur vos lèvres ; » qu'elle ne cesse pas d'être dans votre cœur, et vous éprouve- » rez par vous-même combien est suave, combien est douce » votre souveraine, combien son nom renferme de délices. Que » ce nom béni soit dans notre cœur par la méditation; dans » notre bouche par l'invocation; dans nos œuvres, par l'imita- » tion [1]. » Oui, que Marie soit dans nos œuvres par l'imitation.

1. Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia, aut avaritia aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis respice ad Mariam. Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, cogita Mariam, invoca Mariam. Maria non recedat ab ore, non recedat a corde, et ipse experieris quam suavis, quam dulcis sit Domina, quam mellitum sit nomen ejus. Versetur in corde nostro per meditationem, in ore per invocationem, in opere per meditationem. S. Bernard. hom. II, sup. *Missus.*

Je le dis surtout aux femmes qui ont l'honneur de s'appeler Marie. Qu'elles se montrent dignes de ce nom. Un jour Alexandre le Grand trouva dans son armée un soldat qui s'appelait comme lui Alexandre; mais ce soldat était lâche, pusillanime et vicieux. Alexandre lui dit : « Ou renonce au nom que tu portes, ou revêts-toi de la grandeur d'âme et du courage qui lui conviennent. » Renoncez à votre nom de Marie, ou montrez-vous-en dignes.

II. — *Le nom de Marie redoutable aux démons.*

Si le nom de Marie est une source intarissable de douceur pour ceux qui l'aiment, il est en même temps souverainement odieux à ses ennemis et particulièrement aux démons. La frayeur qu'il leur cause est extrême. Ils ont été forcés de l'avouer bien des fois. Nous en citerons un exemple. Un jour on conduisit à S. Vincent Ferrier, une jeune fille possédée, que le démon tourmentait horriblement. Quoiqu'on eût solidement lié la malheureuse possédée avec des cordes, ce ne fut pas trop de huit hommes pour la conduire et la maintenir en présence du saint. Le serviteur de Dieu demanda à l'esprit malin pourquoi et depuis quand il s'était emparé de cette jeune fille. Le démon répondit : Il y avait sept ans que je poussais par tous les moyens et de toutes mes forces, la mère de cette fille à assassiner son mari; mais elle résistait courageusement, et je n'avançais de rien. Une nuit je fis entendre des bruits effrayants dans la maison. La femme réveillée en sursaut, fit aussitôt le signe de la croix et cria de toutes ses forces, *Jésus*, *Marie*, ces deux noms que nous redoutons par-dessus tout. A l'exemple de la femme, tous les autres qui étaient dans la maison se signèrent et invoquèrent les mêmes noms. Cette fille seule ne fit rien. Il m'était aisé de m'emparer d'elle, je le fis aussitôt, et depuis ce moment je la tourmente de mille manières. Voilà comment le nom de Marie est terrible pour le démon, surtout s'il est uni au saint nom de Jésus. « Votre nom est » glorieux et admirable, ô Marie, et ceux qui s'y attachent n'au» ront rien à craindre de l'ennemi infernal, dit S. Bonaven» ture. »

Nous savons que le nom de Marie signifie *souveraine*. Pour des sujets fidèles, ce nom de souveraine n'a rien de redoutable; mais pour des sujets orgueilleux et révoltés, mille fois châtiés et mille fois rentrés en lutte contre l'autorité légitime, il n'en est plus de même. Le nom de Marie est donc un sujet de terreur pour les démons. Il leur rappelle celle dont le talon victorieux a écrasé la tête de leur roi. Ils savent qu'au nom de Marie, comme au nom de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la

terre et dans les enfers. Ils fléchissent le genou avec rage, mais enfin ils le fléchissent, lorsqu'ils entendent ce nom prononcé avec respect et piété. C'est pour leur orgueil la plus pénible épreuve, la souffrance la plus horrible : comment ne le craindraient-ils pas? « On ne redoute pas des ennemis visibles, fussent-ils nombreux comme une armée rangée en bataille, autant » que les puissances de l'air, redoutent le nom de Marie, sa » protection, son exemple. Ils se fondent, ils s'écoulent et disparaissent comme la cire en présence du feu, lorsque le nom » de Marie est fréquemment invoqué, son souvenir pieusement » rappelé et ses exemples imités avec soin [1]. » On trouve dans la sainte Ecriture une image frappante de la puissance du nom de Marie. Lorsque Judith eut mis à mort Holopherne, et infligé par cet acte héroïque une défaite irréparable à l'armée ennemie, son nom devint, pour les ennemis des Juifs, un tel objet de terreur, que personne n'osa plus attaquer ce peuple, tant que le souvenir de Judith fut vivement présent à toutes les mémoires. Nous lisons en effet dans le livre qui porte son nom : « Dans » tout l'espace de sa vie, et bien des années après sa mort, il » n'y eut personne qui troublât Israël. » *In omni autem spatio vitæ ejus non fuit qui perturbaret Israel, et post mortem ejus, multis annis* (Judith. xvi, 30).

La bienheureuse Vierge Marie daigna révéler à sainte Brigitte quelque chose de la vertu de son nom. Elle lui dit : « Il » n'y a personne si dépourvu du feu de l'amour divin en cette » vie, qui, s'il invoque mon nom avec une sincère volonté de » faire pénitence, n'obtienne que le démon s'éloigne immédiatement de lui. Il ne reviendra pas, à moins que cet homme ne » consente de nouveau à pécher mortellement. Car tous les démons respectent mon nom; ils le craignent et, s'ils l'entendent, ils relâchent immédiatement l'âme qu'ils tenaient dans » leurs griffes. C'est comme l'oiseau qui a saisi une proie du » bec et des ongles : s'il entend quelque bruit, il la laisse aller. » Ainsi font les démons lorsqu'ils entendent prononcer mon » nom : saisis de terreur, ils abandonnent l'âme qui est leur » proie. »

Le pieux Thomas à Kempis parlant des armes avec lesquelles nous pouvons combattre victorieusement le démon met le saint nom de Marie au rang des plus efficaces. L'apôtre S. Paul, dit-il, recommande aux Ephésiens de se munir d'une solide armure. Ne voyez-vous pas en effet que de combats vous avez à soute-

1. Non sic timent hostes visibiles quasi castrorum multitudinem copiosam, sicut aereæ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium et exemplum. Fluunt et pereunt, sicut cera a facie ignis, ubicumque invenerint crebram hujus Nominis invocationem, devotam recordationem, sollicitam imitationem. S. Bern. hom. II super *Missus*.

nir, quelle multitude d'ennemis se lèvent contre vous, comme ils s'unissent pour vous écraser ? Etes-vous donc seul à ne pas vous apercevoir que vous êtes serré de près, que mille dangers vous menacent de tous côtés ? Ne craignez-vous pas les assauts de la troupe infernale, ses machines de guerre, ses efforts, ses ruses ? Ignorez-vous que vos adversaires possèdent mille moyens de vous nuire ? S'ils ne peuvent triompher en vous attaquant à ciel ouvert, ils creuseront des mines, ils emploieront des ruses, d'habiles stratagèmes pour vous circonvenir. « C'est pourquoi pre-» nez l'armure de Dieu, dit l'Apôtre, afin qu'étant munis de tout, » vous puissiez, au jour mauvais, résister et en toutes choses » demeurer parfaits. » *Accipite ergo, et induite arma Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare* (Ephes. vi, 13).

Ainsi parle Thomas à Kempis [1], et il ajoute : Mais quelle doit être cette armure ? Il y en a de diverses sortes. Les unes sont de fer : ce sont les cilices, les jeûnes, les oraisons, les veilles, les larmes, les œuvres de mortification quelles qu'elles soient, pénibles à la nature. Elles mettent le démon en fuite, lui enlèvent ses forces et l'effraient à tel point qu'il n'ose plus revenir. D'autres armes sont d'argent : ce sont les paroles de la sainte Ecriture, les sentences des Pères et leur doctrine, les conseils et les exhortations des maîtres dans la vie spirituelle. Couvert de ces armures le chrétien évite facilement les traits des ennemis ; leur glaive s'émousse et ne le blesse pas. Enfin il y a une armure d'or : elle consiste dans la pieuse invocation des noms de Jésus et de Marie. C'est d'elle que le Prophète a écrit : « En » votre nom, nous mépriserons ceux qui se lèveront contre nous : » *In nomine tuo spernemus insurgentes in nobis* (Psal. xliii, 6) ; c'est-à-dire, d'après l'explication de S. Thomas : Par la vertu de votre nom, nous mépriserons tous nos ennemis dans l'avenir et dans le présent, parce qu'ils ne pourront nous nuire. Ils n'oseront pas s'attaquer à nous ; ils seront épouvantés s'ils nous voient revêtus de ces armes d'or. Il est écrit du saint nom de Jésus : « En mon nom ils chasseront les démons : » *In nomine meo dæmonia ejicient ;* on peut dire de même que tous les démons seront chassés par le nom de la bienheureuse Vierge Marie, que les puissances de l'enfer ne peuvent lui résister, parce qu'elle a brisé la tête du prince des enfers, par l'entremise de celui qu'elle a porté dans son sein. Le nom de Marie est à ce point redoutable que les démons ne peuvent l'entendre sans être saisis de frayeur et sans s'écrier : « Elle est terrible comme une » armée rangée en bataille : » *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. vi, 9).

1. In *Hospit.* cap. xvi.

On peut comparer, en second lieu, le saint nom de Marie à la pierre dont David frappa Goliath et avec laquelle il le vainquit dans le combat. L'Écriture nous apprend que David choisit cinq pierres bien polies dans le torrent ; il en prit une, la lança avec sa fronde qu'il fit tourner et il frappa le Philistin au front. La pierre s'enfonça dans le front de Goliath qui tomba sa face contre terre. Goliath est la figure du démon, l'ennemi de tout le genre humain. Aussi longtemps que nous sommes sur la terre il nous faut, comme David, combattre ce Goliath. L'Apôtre nous en avertit : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, » mais contre les princes et les puissances, contre les domina- » teurs de ce monde de ténèbres. » *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum* (Ephes. vi, 12). Mais comment vaincre le démon ? Quelle pierre si bien lancée et si dure pourra lui briser la tête ? C'est le nom très saint de Marie. C'est de Marie en effet, selon l'explication des Pères, qu'il est écrit : « Elle te brisera la tête : » *Ipsa conteret caput tuum* (Gen. iii, 15). Que de fois ne l'a-t-elle pas fait ! Aussi S. Bonaventure disait-il : « A l'invocation de votre saint nom, ô Marie, les ma- » lins esprits tremblent. Une profonde paix est le partage de » ceux qui aiment votre nom[1]. » Écoutez un autre pieux auteur : « Après le nom de votre Fils infiniment béni, il n'est pas d'au- » tre nom qui nous apporte un aussi puissant secours. Après » le doux nom de Jésus, il n'en a pas été donné aux hommes » qui leur procure des fruits de salut comme le nom de Marie. » Ce nom fortifie les combattants et il brise le joug du démon[2]. » La Reine du ciel leur inspire une telle terreur, dit Thomas à Kempis qu'ils fuient son nom comme le feu.

On peut encore comparer le nom de Marie au mot d'ordre qui sert, en temps de guerre, à distinguer les amis des ennemis et des étrangers. Si quelqu'un s'approche pendant la nuit, des retranchements d'un camp ou des fortifications d'une ville, on l'arrête aussitôt ; on lui demande qui il est, où il va et l'on exige le mot d'ordre. S'il peut le donner, c'est bien, il passera librement. On n'examinera pas s'il n'est pas, par hasard, un voleur, un maraudeur, un homme de mauvaises mœurs : tout ce qu'on lui demande, c'est le mot d'ordre. Il en est à peu près de même, pour nous dans cette vie, qui est un état de guerre continuelle.

1. Ab invocatione Nominis tui trepidat spiritus malignus, et pax multa est diligentibus Nomen tuum. S. Bonav. *in Psal.* v.

2. Non est in ullo alio nomine post nomen superbenedicti Filii tui tam potens adjutorium. Nec est ullum aliud nomen datum sub cœlo hominibus, post dulce Nomen Jesu, in quo tanta salus hominibus refundatur, sicut Nomen Mariæ qui Agonistas ungit, et jugum diaboli extrudit. Idiota. *Contempl. B. V.* cap. iv.

Le saint nom de Marie nous sert de mot de passe. Qui que vous soyez, surtout vers la fin de vos jours, si quelqu'un vous demande: où allez-vous ? donnez le mot d'ordre: *Ave Maria*, et on vous laissera passer. Fussiez-vous coupable de bien des fautes, la Mère de la grâce vous fera trouver grâce devant Dieu, et vous serez admis dans la cité céleste.

Mais c'est dans les moments qui précèdent immédiatement la mort, que la lutte avec les démons devient plus redoutable. Alors se vérifient les paroles du Seigneur : « Des jours viendront sur » toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enferme- » ront, te serreront de toutes parts : » *Venient dies in te, et cire cumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undiqu-* (Luc. XIX, 43). S. Grégoire pape fait l'application de ce texte aux mourants. Il dit : « Qui sont les ennemis les plus redoutables » de l'âme humaine sinon les malins esprits, qui assiègent l'âme » sur le point de quitter son corps, et l'environnent comme de » tranchées ? Ils lui remettent sous les yeux toutes ses iniquités » et l'entraînent avec eux dans la damnation, sans lui laisser » entrevoir aucune espérance de salut, dans cette dernière ex- » trémité [1]. » O mon âme que feras-tu, que deviendras-tu lorsqu'il faudra quitter ton corps cloué sur un lit de douleur, et sortir de cette vie ? Qui te tiendra compagnie dans ce voyage, sur cette route où l'on ne retrouve aucun vestige de ceux qui ont déjà passé ? Quel sera ton sort ? sera-t-il bon ? sera-t-il mauvais ? Qui te défendra ? Qui te délivrera ? « Je considérais à ma droite, » et je regardais, et il n'y avait personne qui me connût. » Point de fuite pour moi : *Considerabam ad dexteram et videbam, et non erat qui cognosceret me* (Psal. CXLI, 4). Que me reste-t-il donc dans mon malheur ? Ah ! tout n'est pas perdu : J'ai crié vers vous, ma souveraine ! J'ai dit : Vous êtes mon espérance : *Clamavi ad te, Domina ! dixi : tu es spes mea* (Id. V, 5). Ainsi parlait S. Bernard [1]. Ecoutez aussi S. Ephrem s'adressant à la bienheureuse Vierge qu'il aimait tant : « Il n'y a » pour nous d'espérance qu'en vous, ô Vierge très fidèle. Pro- » tégez-nous, gardez-nous sous les ailes de votre piété et de vo- » tre miséricorde, pour que Satan notre ennemi cruel ne se » lève pas contre nous, qu'il ne se vante pas et ne se glorifie » pas de nous avoir vaincus [2]. »

Le séraphique S. Bonaventure s'écrie à son tour : « Votre » nom est glorieux et admirable ô Marie. Ceux qui s'y attachent » n'ont pas à redouter le moment de la mort, car les démons

1. S. Bernard cité par *Speranza*. punct. 131.

2. Non nobis est alia quam in te fiducia, ô virgo sincerissima ! Sub alis pietatis atque misericordiæ tuæ protege, et custodi nos, ne adversus nos insolescat et glorietur Satanas, et in nos insurgat detestandus inimicus noster. S. Ephrem, in *Laud. Virg.*

» s'éloignent de l'âme aussitôt qu'ils entendent le nom de » Marie [1]. » Concluons donc avec S. Germain de Constantinople et adressons à Marie cette ardente prière : « Que votre » nom, ô Marie, soit le dernier que prononce ma langue, que » je m'envole le portant dans la bouche comme un rameau » d'olivier, et que je me repose, comme la colombe, dans l'ar» che du salut, le paradis [2]. » En entendant ce mot d'ordre du salut, les ennemis s'enfuiront et les portes du ciel s'ouvriront toutes grandes.

En attendant ce dernier jour, disons avec S. Bonaventure : « Voici ma souveraine, voici celle qui me sauvera. J'agirai » en toute confiance et je ne craindrai pas. J'invoquerai tou» jours le nom de Marie, parce qu'il est merveilleusement » grand. O Marie, soyez pour moi Marie. O ma reine, gou» vernez-moi, défendez-moi contre les lions rugissants prêts » à me dévorer comme une proie ; éclairez-moi, fortifiez-moi. » Etoile de la mer conduisez-moi au port du salut. Ainsi» soit-il [3]. »

QUATRIÈME SERMON

(D'après Mathias Faber [4].)

QUELQUES SIGNIFICATIONS DU SAINT NOM DE MARIE.

Jacob genuit Joseph virum Mariae
Matth. I, 16.

Dans le récit du combat de David contre Goliath, qu'on lit au chapitre XVII[e] du premier livre des Rois, il est dit que David choisit dans le lit du torrent cinq pierres parfaitement polies ; il arma sa fronde de l'une de ces pierres, qu'il lança contre Goliath. La pierre frappa le front du géant et y pénétra : ainsi fut renversé par terre et vaincu cet ennemi redouté de tout le peuple d'Israël.

Goliath n'est que la figure d'un autre ennemi, qui fait la guerre à tout le genre humain, le démon contre qui nous devons combattre, comme David contre Goliath, aussi longtemps que durera notre vie sur la terre. L'Apôtre ne nous permet pas de nous faire illusion sur ce point : il nous donne cet avertissement : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, » mais contre les princes et les puissances, contre les domi» nateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de mali» ces répandus dans l'air [5]. » Mais comment le démon, cet

1. S. Bonav. *in Psalt.* — 2. S. German. Orat. VI *de Annunt.* — 3. S. Bonav. ut supra. — 4. Math. Fab. *In festo Nativ. B. M. V.* serm. III.
5. Non est nobis colluctatio etc. *Ephes.* VI, 12.

ennemi si fort, pourra-t-il être vaincu et renversé à terre? Quelle pierre trouvera-t-on si bien choisie et dirigée avec tant d'adresse qu'elle lui brise la tête? Cette pierre sera le très saint nom de Marie, car c'est de cette auguste Vierge qu'il est écrit : « Elle-même t'écrasera la tête : » *Ipsa conteret caput tuum.* Que de fois ne l'a-t-elle pas fait déjà!

Remarquez que le nom sacré de Marie se compose de cinq lettres, qui rappellent les cinq pierres choisies par David, et qu'on peut aussi lui attribuer cinq significations différentes. Si nous comprenons bien toute la vertu de ces pierres mystiques, si nous savons, par une pieuse méditation, les lancer contre le Goliath qui nous attaque, il nous sera aisé de le vaincre.

1. — Marie signifie *Mer d'amertume.* — Le saint nom de Marie signifie d'abord *Mer d'amertume*, si on lui donne pour racine le mot hébreu, *mara*, « amer. » C'est l'explication adoptée par S. Jérôme [1]. On peut dire, avec S. Bonaventure, que toute la vie de la très sainte Vierge justifie pleinement ce sens donné à son nom [2]. Les souffrances de Jésus furent pour elle une mer d'amertume, dans laquelle elle ne cessa point d'être plongée avec lui. Elle partagea toutes les tribulations de son divin Fils, sa pauvreté, les persécutions qu'il eut à subir, la fatigue de ses voyages, ses douleurs, ses angoisses. Il n'endura aucune souffrance sans que Marie en prit sa très grande part. De même que tous les fleuves entrent dans la mer, tous les flots des douleurs de Jésus entrèrent dans Marie : elle pouvait dire à son divin Fils : « Vous avez fait passer tous vos flots » sur moi : » *Omnes fluctus tuos induxisti super me* [3]. Et de même que Dieu seul peut compter les gouttes d'eau de la mer, lui seul aussi peut comprendre la grandeur et la multitude des douleurs de Marie. Si vous leur comparez les épreuves des autres saints, celles-ci ne seront que comme des ruisseaux en présence de la mer, tant pour le nombre des souffrances que pour l'intensité de chacune d'elles. La très sainte Mère de Jésus, en effet, a ressenti dans son cœur tous les tourments endurés par son divin Fils. C'est dans son âme qu'elle a souffert; c'est son âme qui, selon la parole de Siméon, a été traversée d'un glaive de douleur : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* Or les souffrances de l'âme sont plus cruelles que celles qui n'atteignent que la chair parce que l'âme est plus noble que le corps. Les martyrs au contraire souffraient dans leurs membres corporels, mais les tourments de l'âme leur étaient épargnés ; souvent ils recevaient de

1. S. Hieron. lib. *de Nominibus hebr.*
2. S. Bonav. in *Specul. Virg.* — 3. *Psal.* lxxxii, 7.

Dieu des consolations inexprimables, dans le temps même ou la fureur des bourreaux s'acharnait sur eux. Ajoutez que Marie souffrait parce qu'elle était témoin de la passion de son Fils, dont les souffrances, à cause de son amour, lui étaient mille fois plus sensibles que si elles les eût ressenties dans sa propre chair. Avec plus de raison encore que la Noémi de l'Ancien Testament, elle pouvait dire : « Ne m'appelez pas » Noémi, (c'est-à dire, belle), mais appelez-moi *Mara*, (c'est-» à-dire amère), parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une » grande amertume [1]. »

Que les hérétiques ne se permettent donc plus de dire que la Mère de Jésus n'a pas souffert, au temps où il mourait pour nous. Comment eût-elle montré qu'elle était mère, si elle n'avait pas compati aux douleurs de son Fils? Salomon, dans un jugement célèbre, reconnait la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, à l'émotion profonde dont elle fut saisie lorsque ce roi ordonna de diviser l'enfant en deux parties. Comment les entrailles de Marie n'eussent-elles pas été émues? Les éléments eux-mêmes étaient troublés, le cœur de la Mère de Jésus pouvait-il ne pas l'être? Et cependant de même que tous les fleuves entrent dans la mer sans la faire déborder, comme dit l'Ecclésiastique, ainsi en fut il de Marie, et de ses douleurs. Tous les fleuves des douleurs de son divin Fils entrèrent dans son cœur; cependant son cœur ne déborda point; elle ne se répandit aucunement en flots d'impatience et d'indignation. Marie nous enseigne ainsi à pratiquer la patience et à nous montrer forts au milieu de nos tribulations. C'est le premier fruit que doivent produire en nous ses souffrances indicibles.

Que sont en effet nos douleurs comparées aux douleurs de Marie, sinon quelques gouttes d'eau en présence de l'océan. Je suppose que vous aviez un fils unique qui vous était très cher, et que vous l'avez vu mourir : du moins n'est-ce pas ignominieusement suspendu à l'arbre de la croix qu'il a expiré sous vos yeux. Et si vous avez enduré d'innombrables et cruelles douleurs, ce ne sont pas les douleurs de Jésus, ces douleurs qui ont transpercé le cœur de Marie. On lit dans Aristote que, si un vase de cire est plongé dans la mer, et qu'on l'y laisse pendant un certain temps, il se trouve à la fin contenir de l'eau douce [2]. Il en est ainsi de nous. Si par la pensée, nous plongeons nos fragiles vases de terre ou de cire dans l'océan amer des souffrances de Marie, croyez-moi, nous y puiserons de l'eau douce. Nous dirons : ce n'est rien, ce

1. Ne vocetis me Noemi, id est pulchram, sed vocate me Mara, id est amara, quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. *Ruth.* I, 20.

2. Aristot. *Lib. Meteor.* cap. I et II.

n'est que consolation tout ce que j'endure, comparé aux souffrances de Marie.

Un autre fruit est la confiance que les douleurs endurées par la Mère de Jésus nous donnent d'être délivrés de nos propres douleurs par son intercession. Elle sait en effet, par sa propre expérience, ce que c'est que souffrir; aussi compatit-elle à nos maux, et s'empresse-t-elle de nous venir en aide. Aristote, que nous avons cité, dit encore qu'un vaisseau sombre plus aisément dans l'eau douce que dans l'onde amère : Marie, la mer d'amertume, permet moins aisément notre naufrage, dans les tribulations, que si la souffrance avait toujours été pour elle une chose inconnue.

II. — Le nom de Marie signifie *Souveraine*. Maîtresse ou souveraine se dit en syriaque, *Mora*, ou *Maria*, si l'on en croit S. Jérôme. Nul titre ne convient mieux à la bienheureuse Mère de Jésus que ce titre de souveraine. Dans toutes les langues, on trouve pour la nommer l'équivalent de cette expression, *Notre-Dame*. Un célèbre docteur hébreu, du nom d'Accade, dit même qu'on donnait, chez les Juifs, le nom de Dame ou de Souveraine à la future mère du Messie que l'on attendait. Et pourquoi Marie ne serait-elle pas ainsi nommée? Ne donne-t-on pas le nom de reine aux épouses des rois, et ne jouissent-elles pas de tous les privilèges attachés à ce titre? Pourquoi la Mère de Jésus-Christ ne partagerait-elle pas le privilège et le titre donné à son Fils? Il est appelé le Seigneur : pourquoi ne serait-elle pas la Dame, la Souveraine? Il y a plus, le Seigneur lui-même lui fut soumis : pourquoi ne serait-elle pas la Reine des reines, la souveraine maîtresse de toutes les créatures, elle à qui le créateur lui-même obéit? Avant que Dieu eût déclaré à Abraham qu'il ferait de lui le père de nombreuses nations, son épouse s'appelait Saraï, c'est-à-dire, *ma Dame* ou *ma Princesse*. Mais après la promesse faite au saint Patriarche, Dieu ordonna que ce nom de *Sarai* fût changé en celui de *Sara*, qui signifie d'une manière absolue et sans restriction, Dame et Princesse. Avant ce moment, elle ne l'était que pour son mari et pour sa famille, mais elle le devint pour toutes les nations, en vertu de la promesse faite à Abraham, parce que le Christ, père et souverain Maître de tous les peuples, devait sortir un jour de la race de son fils Isaac. Sara était donc une figure de Marie. Elle était la dame et la princesse de toutes les nations selon la chair, et Marie devait l'être selon l'esprit. Mais si Sara, de la race de qui le Christ ne devait sortir qu'après tant de générations, reçut néanmoins un tel titre, par l'ordre même de Dieu, à cause de lui : à combien plus forte raison n'appartient-il pas à Marie, mère de ce divin Fils? Sur la terre, Marie n'était la dame que

d'une famille humble et pauvre ; mais maintenant qu'elle est au ciel, assise à la droite de son Fils, sur un trône qui domine ceux de tous les anges et de tous les saints, n'est-il pas juste qu'on la proclame Dame et Maîtresse de toutes les nations ?

Quel fruit nous est-il permis de recueillir de ce titre de Dame et de souveraine Maîtresse qui convient à Marie, et que ce nom même exprime ?

Reconnaissons d'abord que si Marie est dame et maîtresse dans le royaume de Dieu, au ciel et sur la terre, elle a le pouvoir de nous venir en aide de toutes les manières, et de nous procurer tous les biens. Tandis qu'elle était sur la terre, il lui était possible d'obtenir pour nous de son Fils le vin de la grâce, comme elle procura du vin matériel aux convives des noces de Cana. Mais depuis, elle a été introduite dans le cellier des grâces, selon ces paroles des Cantiques : « Le roi m'a » introduite dans ses celliers : » *Introduxit me rex in cellaria sua*[1] ; elle est assise dans le ciel, auprès de son Fils ; elle est la souveraine Maîtresse et la dispensatrice des grâces. « Tout ce » qui était jadis en quelque sorte gardé sous clef, dit Ger- » son, est à sa libre disposition ; pas de portes fermées de- » vant elle : elle est la reine [2]. »

Un second fruit c'est l'humilité. Marie n'a pas été appelée Souveraine et Maîtresse avant de s'être proclamée la *servante* du Seigneur. De même, celui qui ne sait pas s'humilier ne mérite pas d'être exalté, celui qui ne s'est pas d'abord exercé à la pratique de l'obéissance ne pourra pas bien commander. Veut-on s'élancer bien haut ou bien loin, il faut s'abaisser, se déprimer d'abord, pour mieux prendre son élan : ainsi fait l'oiseau qui s'envole. Telle fut la conduite de Marie ; telle avait été celle du saint roi David que Dieu éleva de l'humble condition de gardeur de brebis à la dignité royale. Tous ceux qui veulent exercer le pouvoir sans danger, doivent commencer par suivre de tels exemples.

Enfin si Marie est notre Dame, notre Souveraine, nous avons à ce titre des devoirs à remplir envers elle. Où sont les honneurs ? où est le culte que nous lui rendons ? où est la vénération mêlée de crainte qu'il faut avoir pour elle ? Ecoutez ce que disait le Seigneur au peuple d'Israël, par la bouche du prophète Malachie. « Un fils honore son père et un ser- » viteur son maître : si donc moi, je suis votre père, où est » mon honneur ? et si moi, je suis votre seigneur, où est la » crainte de moi[3] ? » Et moi je vous dis : Si Marie est notre

1. *Cant.* I, 3. — 2. Ea enim antea quasi sub clave custodiebantur ; modo et tanquam reginæ patent omnia. GERSON. tract. IV super *Magnificat*.

3. Filius honorat patrem, et servus dominum suum ; si ergo pater ego sum, ubi est honor meus ? Et si Dominus ego sum, ubi est timor meus ? *Malach.* I, 6.

Souveraine, où est l'honneur, où sont les devoirs que nous lui rendons? Où sont ceux qui consacrent fidèlement à son service le samedi, ce jour qui lui appartient? ceux qui s'abstiennent d'œuvres serviles dans la soirée de ce jour? ceux qui sanctifient par le jeûne les vigiles de ses fêtes, et les fêtes elles-mêmes par la confession et la communion? Où sont les fidèles imitateurs de ses vertus? Nous sommes, disons-nous, les serviteurs et les servantes de Marie : c'est bien, mais montrons, par nos actes, que nous la reconnaissons véritablement pour notre Dame.

III. — Quelques interprètes donnent au saint nom de Marie la signification d'*Illuminatrice*. S. Jérôme et S. Eucher sont de ce nombre : ils y ajoutent le sens d'*Illuminée*, et cette double interprétation a sa raison d'être. Qui donc en effet pourrait mettre en doute les lumières incomparables dont fut favorisée celle qui demeura si parfaitement unie à Jésus-Christ, le soleil de justice, pendant tout son séjour sur la terre? Il suffit à Moïse de demeurer sur le mont Sinaï pendant quarante jours, et de converser familièrement avec Dieu, pour resplendir d'une telle lumière que les enfants d'Israël ne pouvaient plus le regarder en face: que penserons-nous de Marie qui, pendant plus de trente années, vécut avec lui dans l'intimité la plus complète, habitant la même maison, s'asseyant à la même table et qui, maintenant, jouit, en union avec lui, de la gloire éternelle dans le royaume des cieux?

Marie n'a pas seulement reçu la lumière; elle en est la distributrice: elle est *illuminatrice* en même temps qu'*illuminée*.

Elle a été une source de lumière pour les Apôtres et les premiers chrétiens. Vivant au milieu d'eux, elle leur donnait les plus précieux enseignements qui, par eux, sont venus jusqu'à nous. S. Anselme ne craint pas de dire que Jésus-Christ la laissa sur la terre après son Ascension, pour qu'elle instruisît les Apôtres. D'après S. Ambroise, S. Jean, le disciple bien-aimé, recueillit de la bouche de Marie beaucoup d'enseignements et plusieurs détails de la vie du Sauveur, omis par les autres écrivains sacrés, dont il enrichit son Evangile: « Je » ne m'étonne pas, dit le saint docteur, que celui qui pouvait » puiser si aisément au trésor des secrets célestes, nous ait, » plus que les autres, initiés aux mystères de la divinité [1]. Peut-être était-ce afin de les révéler plus tard, que la bienheureuse Mère de Jésus conservait avec tant de soin le souvenir des paroles de Jésus, de ses actes et de ce qu'on disait de lui.

Quel fruit devons-nous tirer de ce nom glorieux d'*Illumina-*

1. Non miror præ ceteris mysteria divina locutum, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum. S. Ambros. lib. *De Institut Virg.* cap. VII.

trice que porte la très sainte Vierge? De quel profit ses lumières nous seront-elles?

D'abord ne nous troublons pas, au milieu des adversités qui peuvent nous assiéger. Les lumières que Marie possède, d'après l'analogie même de ce nom, ne lui permettent pas d'ignorer nos épreuves ni nos calamités. Les sœurs de Lazare croyaient avec raison qu'il leur suffisait de faire connaître à Jésus la maladie de leur frère, et elles envoyèrent simplement quelqu'un lui dire: « Voici que celui que vous aimez est malade: » *Ecce quem amas infirmatur* [1]. Elles ne doutaient pas de l'empressement du Sauveur à venir assister son ami: leur confiance ne fut pas trompée. Qu'il nous suffise, à nous aussi, de savoir que Marie voit les maux qui nous affligent, ou du moins de les lui avoir exposés dans nos prières. Marie ne néglige pas d'assister ceux qu'elle aime; elle ne se contente pas de regarder, elle vient en aide à ceux qui mettent en elle leur confiance. « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant? [2] » demande le prophète Isaïe. Est-ce que Marie peut oublier ceux qui attendent tout de sa protection?

D'autre part, celui qui est vraiment instruit communique ses lumières. La bienheureuse Vierge Marie est comparée à la lune parce que la lune est éclairée par le soleil et qu'elle nous fait participer, pendant les ténèbres de la nuit, à la lumière que le soleil lui communique. Il en est ainsi de la Mère de Jésus; par l'entremise des Apôtres, elle fait part des lumières qu'elle tient de son divin Fils à ceux qui sont plongés dans les ténèbres. Il est donc juste que tous ceux qui sont éclairés communiquent aux autres, à l'exemple de Marie, les lumières qu'ils possèdent. Si nous voulons remplir notre devoir, ne manquons pas de faire profiter le prochain, lorsqu'il est possible, des bonnes choses que nous avons recueillies soit des sermons entendus, soit des lectures pieuses que nous avons faites.

IV. — On fait, en quatrième lieu, dériver le nom de Marie du mot hébreu *Mor* qui signifie *myrrhe*. On dit même que la sœur de Moïse reçut le nom de Marie, parce qu'elle naquit à l'époque où Pharaon commença d'exercer contre son peuple une tyrannie insupportable et d'ordonner la mort de tous les enfants mâles, aussitôt après leur naissance. Ce nom de myrrhe qui signifie *amertume* convient à la très sainte et très auguste Mère de Dieu, parce qu'il n'y eut pas d'amertume dont elle ne fût rassasiée, au pied de la croix de son divin Fils; mais il lui convient aussi parce que la myrrhe joint à son amertume la propriété de conserver les corps et de les défendre contre la corruption. Marie était digne de ce nom, car du jour où elle

1. *Joan.* XI, 3.
2. Numquid enim oblivisci potest mater infantem suum? *Isa.* XLIX, 15.

naquit, il y eut un principe de conservation dans le monde où jusque-là la corruption avait régné d'une manière à peu près absolue. En effet cette bienheureuse Vierge devait enfanter pour nous celui qui a la puissance de conserver ce monde. Ce n'était pas assez: depuis que son divin Fils nous a rachetés par sa mort sur la croix, elle ne cesse pas un moment de conserver, par son intercession et par ses mérites, le vaste océan de ce monde, que mille tempêtes agitent. Le nom de Marie, donné à la sœur de Moïse, rappelait l'abaissement du peuple d'Israël et la destruction dont il était menacé; mais ce même nom, donné à la bienheureuse Vierge, était le gage du relèvement et de la conservation du peuple fidèle. On lit au second livre des Rois, que Jonathan et Achimas, serviteurs fidèles de David, étaient poursuivis par les émissaires d'Absalon qui voulaient les mettre à mort. Une femme chez laquelle ils se réfugièrent les fit descendre dans une citerne desséchée qu'elle recouvrit d'une couverture sur laquelle elle étendit de l'orge comme pour la faire sécher, et ils échappèrent ainsi à leurs ennemis [1]. Cette femme était la figure de Marie. Le monde est un condamné que Dieu recherche pour le faire mourir, mais Marie le couvre du manteau de ses prières et de ses mérites: elle le dérobe ainsi à la juste colère du Seigneur. Dites-moi, s'il en était autrement, comment, à l'époque où nous sommes, tant de pécheurs couverts d'iniquités et de forfaits sans nombre, pourraient-ils n'être pas frappés par la justice divine? Pourquoi une mort subite n'en délivre-t-elle pas la terre et ne les précipite-t-elle pas dans les enfers, comme il est arrivé tant de fois dans les temps anciens? Le déluge n'a-t-il pas détruit le genre humain tout entier, à l'exception de huit personnes, parce qu'il s'était abandonné à toutes les convoitises de la chair? Le vice de l'impureté n'a-t-il pas attiré sur Sodome et sur les autres villes coupables, une pluie de soufre et de feu? La terre ne s'est-elle pas entr'ouverte pour absorber tout vivants Dathan, Abiron et ceux qui les avaient suivis dans leur rebellion? Ceux qui touchaient, ou seulement regardaient l'Arche inconsidérement, n'étaient-ils pas frappés de mort? Dira-t-on qu'aujourd'hui il n'y a ni hommes vicieux et corrompus, ni blasphémateurs? Dira-t-on qu'on ne voit plus jamais un ministre de Dieu indigne de ses saintes fonctions, traitant avec irrévérence les sacrements et les choses les plus saintes? Hélas! les grands pécheurs, les ennemis déclarés de Dieu se rencontrent à chaque pas: ils sont innombrables. Qui donc retient la main de Dieu prête à les frapper? Assurément c'est la Myrrhe salutaire qui conserve le monde.

1. II *Reg.* XVII.

Elle étend sur nous son manteau et nous défend contre les coups soudains de la colère divine. On dit que le paon veut tuer ses petits, parce qu'il ne voit en eux rien qui lui ressemble ; mais leur mère les défend : ainsi fait Marie pour nous.

Nombreuses sont les preuves de la protection efficace que Marie étend sur les pécheurs exposés à un châtiment terrible, mais qui ne serait que juste. C'est l'enseignement des saints Pères ; c'est ce qui ressort évidemment de la conservation de ce monde dont la perversité aurait amené l'anéantissement depuis longtemps sans une intervention bienveillante et d'une autorité sans bornes auprès de Dieu. Faut-il citer des visions et des exemples de cette intervention si efficace de Marie auprès de Dieu, pour nous? S. Antonin de Florence et Bozius rapportent qu'au temps de S. Dominique, l'Orient tout entier était séparé de l'Eglise ; en Occident Frédéric II empereur d'Allemagne faisait une guerre acharnée à l'autorité spirituelle et temporelle du souverain Pontife, il mettait tout à feu et à sang ; en Syrie, Saladin avait écrasé les dernières forces des croisés : on pouvait donc dire que l'Eglise était à la veille de sa destruction complète. Alors S. Dominique eut une vision. Pendant son oraison, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut avec un visage irrité, et tenant à la main trois lances dont il menaçait la terre. Mais sa bienheureuse Mère le retint et apaisa sa colère. A partir du jour où S. Dominique eut cette vision, l'Eglise jouit d'une très grande tranquillité. S. Antonin écrit encore qu'à une autre époque où le danger n'était pas moindre, un saint personnage eut une vision analogue. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut tenant le globe de la terre dans sa main ; il le secouait et se préparait à le précipiter dans l'abîme, en prononçant ces mots du Psaume cviii^e^ : « Puisqu'il est jugé, qu'il sorte condamné : » *Cum judicatur exeat condemnatus.* A cette vue, le saint homme saisi d'épouvante, s'écria en s'adressant à la bienheureuse Vierge : « Sainte Marie, secourez ces malheureux ; » et aussitôt Marie demanda et obtint que le châtiment fût retardé, et que des prédicateurs fussent envoyés, pour rappeler les hommes de leurs égarements coupables. Apprenons de là, mes frères, combien nous sommes redevables à Marie, parce qu'elle est la myrrhe, la conservatrice du monde.

V. — Le saint nom de Marie signifie enfin *Etoile de la mer.* Ce sens lui est encore donné par S. Jérôme et S. Eucher ; et de fait, ce saint nom donné à l'auguste Vierge lui convient parfaitement. Marie n'est pas seulement la conservatrice du monde, comme nous venons de le dire ; elle est en même temps le refuge de tout pécheur et de quiconque se trouve

plongé dans l'affliction ; elle est pour tous et pour chacun l'espérance et la consolation, comme l'étoile de la mer pour les navigateurs, au milieu des ténèbres de la nuit, sur une mer agitée. « Le nom de la Vierge est Marie, ce qui signifie, » dit S. Bernardin, « *Etoile de la mer*. Elle est une belle, une » merveilleuse étoile qui domine l'immensité de cette grande » mer. Elle brille par ses mérites ; elle illumine par ses exem- » ples [1]. » L'étoile polaire est celle qui sert de point de repère principal aux marins, parce qu'elle est très voisine du pôle, et qu'elle paraît à peu près immobile : elle leur montre ainsi la direction qu'il faut suivre. Il en est ainsi de Marie. Elle se tient dans le ciel, tout près du pôle qui est Jésus-Christ. Tous les autres saints peuvent prier Jésus-Christ, mais les prières de Marie n'ont qu'un pas à faire ; elles arrivent les premières et sont les plus puissantes ; une foule de grâces que les autres saints n'oseraient demander, elle les demande et les obtient. Ses mérites l'emportent de bien loin sur tous les autres. Que celui donc qui navigue dans les mers ténébreuses et pleines de périls du péché, que celui qui court quelque danger, soit du corps, soit de l'âme, regarde cette étoile ; qu'il recoure à Marie. « O vous qui flottez sur les eaux » agitées de la vaste mer, » dit encore S. Bernard, « et qui » allez à la dérive, plutôt que vous n'avancez, au milieu des » tempêtes et des orages, regardez cette étoile, fixez vos yeux » sur elle, et vous ne serez point engloutis par les flots. Re- » gardez l'étoile ; invoquez Marie [2]. »

Personne ne peut dire : Je ne connais pas cette étoile, car nulle autre n'est aussi connue du monde entier, des enfants et des vieillards, des hérétiques et des gentils eux-mêmes. — Personne ne peut dire : cette étoile n'aura pas compassion de moi. — N'est-elle pas une mer d'amertume? N'a-t-elle pas appris, par sa propre expérience, à compatir aux souffrances des malheureux? — Personne ne peut dire : cette étoile ne saurait me venir en aide, puisqu'elle est la souveraine Maîtresse et qu'elle se tient au plus haut du ciel, tout près de Jésus-Christ. — Personne ne peut dire : cette étoile ne me voit pas, puisqu'elle brille d'un éclat divin et qu'elle connaît toutes nos calamités. — Personne ne peut dire : cette étoile ne me préservera pas du mal, puisqu'elle est la myrrhe qui conserve, puisque c'est elle qui conserve et qui sauve les pé-

1. Nomen Virginis Mariæ, quod interpretatum *maris stella* dicitur, ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum sublevata, micans meritis illustrans exemplis. S. Bernard. hom. II *super Missus*.

2. O quisquis te intelligis in hujus sæculi profluvio magis inter procellas et tempestates fluctuare, quam per terram ambulare, ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis ; respice stellam ; voca Mariam. Id. *ibid.*

cheurs, même ceux qui semblent avoir déjà un pied dans l'enfer. — Personne ne peut dire : je n'ai pas d'accès auprès d'elle, puisqu'elle se tient au ciel, visible à tous les yeux et prête à venir en aide à tous. — Enfin personne ne peut dire : je n'aurai pas besoin de cette étoile ; je ne navigue pas dans les eaux ténébreuses du péché : si vous n'y naviguez pas aujourd'hui, qui vous assure que vous n'y serez pas demain et que les ténèbres ne vous auront pas envahi, au moment si plein de danger d'aborder, par la mort, au port définitif? Et pour quel motif, à votre avis, l'Eglise veut-elle que nous invoquions si souvent l'assistance de Marie pour obtenir la grâce d'une bonne mort? Pourquoi nous met-elle si souvent ces paroles sur les lèvres : « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort? » C'est qu'elle connaît l'immensité du danger auquel nous sommes exposés à l'article de la mort, moment de ténèbres et d'angoisses, où nous abordons au port de notre éternité. Elle veut que toujours nos regards se lèvent vers cette étoile bénie, dont la bienveillante influence nous fera parvenir au but où nous tendons. Aussi S. Bernard, dit-il encore : « Quand les fureurs de la tentation » se déchaîneront contre vous, quand vous serez assailli par » les tribulations et poussé vers les écueils, regardez Marie, » invoquez Marie. Quand vous gémirez dans la tourmente » de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance et de l'envie, » levez les yeux vers l'Etoile, invoquez Marie. Si la colère ou » l'avarice, si les tentations de la chair assaillent votre es» quif, regardez Marie. Si, accablé de l'énormité de vos cri» mes, confus des plaies hideuses de votre cœur, épouvanté » par la crainte des jugements de Dieu, vous vous sentez en» traîné dans le gouffre de la tristesse, et sur le bord de l'a» bîme du désespoir, un cri à Marie, un regard à Marie. Dans » les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, invoquez » Marie, pensez à Marie. Que ce doux nom ne soit jamais loin » de votre bouche, jamais loin de votre cœur ; mais pour ob» tenir une part à la grâce qu'il renferme, n'oubliez pas les » exemples qu'il vous rappelle. En suivant Marie on ne s'é» gare point ; en priant Marie on ne craint point le désespoir ; » en pensant à Marie on ne se trompe pas. Si elle vous tient » par la main vous ne tomberez point ; si elle vous protège » vous n'aurez rien à craindre ; si elle vous conduit, vous ne » connaîtrez point la fatigue, et si elle vous est favorable, » vous êtes sûr d'arriver [1]. »

1. Si insurgunt venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum : respice stellam, voca Mariam. Si jactaris superbiæ undis, si detractionis, se æmulationis, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia aut avaritia, aucarnis illecebra, naviculam concusserit mentis : respice Mariam. Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrori

Méditons souvent ces paroles du grand S. Bernard; n'oublions pas combien Marie est puissante et combien elle est bonne; ne nous lassons pas d'invoquer son saint nom: c'est la pierre dont David a frappé Goliath; c'est l'arme victorieuse qui mettra en fuite l'ennemi de nos âmes, car c'est Marie qui a broyé sous son pied la tête du dragon infernal.

DU SAINT NOM DE MARIE

(Extrait du P. Croiset S. J.)

Comme saint Joachim et sainte Anne étaient les plus exacts observateurs de la loi, ils ne manquèrent pas d'en remplir les devoirs au jour réglé après sa naissance. Le jour de la cérémonie légale pour les filles nouvellement nées, qui était neuf jours après, étant arrivé, ils lui donnèrent le nom mystérieux de Marie, qui signifie en syriaque *dame*, *maîtresse souveraine*, et, en hébreu, *étoile de la mer*, qui conduit sûrement au port, et que le pilote ne perd jamais de vue durant la nuit, sans être en danger de faire naufrage. On ne sait point si ce fut par une révélation particulière que ce saint nom lui fut donné; mais il n'y a point de doute, disent les SS. Pères, que Dieu ne le lui ait donné, puisqu'elle seule en devait remplir toute la signification et tous les mystères. Ce sont les trois Personnes de la très sainte Trinité qui vous ont donné ce nom si saint et si respectable, Vierge sainte, s'écrie le savant et pieux Raymond Jordan, afin que l'entendant prononcer, toutes les puissances des cieux, de la terre et des enfers fléchissent les genoux. Ce nom est d'une telle vertu, ajoute-t-il, il est d'une telle excellence, que le ciel applaudit, la terre se réjouit, les anges même tressaillent de joie toutes les fois qu'on le prononce [1]. Certainement, dit S. Bernard, la Mère de Dieu ne pouvait pas avoir un nom qui lui convînt mieux que celui de Marie, ni qui signifiât mieux son excellence, ses grandeurs et sa haute dignité. Marie, continue-t-il, est cette belle et brillante étoile élevée sur cette vaste et grande mer du monde. Elle guide ceux qui sont embarqués sur cette orageuse mer; perdre de vue cette étoile, c'est se mettre dans un danger évident de s'égarer, de donner bientôt sur les écueils, c'est courir à un triste naufrage. Les tempêtes sont fréquentes sur cette vaste mer, les écueils s'y trouvent partout; nul port, nul abri exempts des coups de vent, et à couvert des

perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, cogita Mariam. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde : et ut impetres ejus suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias ; ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras. Ipsa tenente non corruis ; ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris ; ipsa propitia pervenis. Id. *ibid.* — 1. Raym. Jordan. Hom. II sup. *Missus est.*

orages ; voulez-vous, ajoute-t-il, éviter le naufrage, regardez toujours cette étoile ; appelez Marie à votre secours, invoquez sans cesse le saint nom de Marie. Etes vous comme en butte à bien des malheurs, êtes-vous désolé par les fâcheux accidents de la vie, êtes-vous accablé par les plus amères adversités, dit Albert le Grand [1], invoquez le saint nom de Marie : Le nom de Marie, disait S. Antoine de Padoue, est un sujet de joie et de confiance à tous ceux qui le prononcent avec dévotion et respect ; il est plus doux à la bouche que le miel, plus agréable à l'oreille qu'un chant mélodieux, plus délicieux dans le cœur que la joie la plus douce. Quel nom après celui de Jésus, dit le célèbre Alain de Citeaux [2], quel nom doit-on publier avec plus de vénération que le nom de Marie ? Quel nom doit être plus souvent en la bouche des fidèles, et dans leur cœur, que le nom de Marie ? N'a-t-on pas eu raison de le comparer à une huile précieuse dont l'odeur exquise se répand de tous côtés.

S. Anselme [3] porte encore plus loin la vénération de ce saint nom. Souvent, dit-il, on obtient plutôt grâce et miséricorde, pour ainsi dire, en réclamant le nom de Marie, qu'en invoquant le saint nom de Jésus. Ce n'est pas que le nom de Jésus ne soit plus respectable que le nom de Marie ; mais c'est que la Sainte Vierge intercède elle-même auprès de son Fils, selon la pensée de ce Père, en faveur de ceux qui réclament sa puissante protection en invoquant son saint nom. L'Eglise n'entend pas plutôt le nom de Marie, dit le savant Pierre de Blois, qu'elle fléchit le genou pour le respect qu'elle porte à ce saint nom, et on ne l'entend jamais prononcer, que la dévotion des fidèles ne se réveille.

C'est dès la naissance du Christianisme que les fidèles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes noms de Jésus et de Marie ; on ne prononçait guère l'un sans l'autre dans ces premiers temps de ferveur. La religion n'a pas vieilli dans l'Eglise : comme les vrais fidèles ont encore aujourd'hui pour le Fils même amour et même respect, aussi ont-ils pour la Mère même vénération et même tendresse : c'est ce qui joint d'ordinaire ces deux augustes noms dans le cœur et dans la bouche des chrétiens, surtout à l'heure de la mort : et l'on n'a vu guère de saints qui n'aient eu la dévotion et la douce consolation de mourir en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Ce saint nom de Marie, la terreur des enfers, la joie des anges dans le ciel, et la consolation des fidèles sur la terre, est si cher et si respectable à toute l'Eglise, qu'elle a établi une fête particulière en son honneur le dimanche qui suit immédiatement le jour de sa Nativité.

1. *In cap.* I *Luc.* — 2. *In cap.* II. *Cant.* — 3. *De Excel. Virg.*

FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

PREMIER SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

LE ROSAIRE CONSIDÉRÉ COMME PRIÈRE, MYSTÈRE ET CONFRÉRIE.

Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur.
Judith. xvi, 31.

La royauté de la bienheureuse Vierge Marie ressemble à celle de son divin Fils. Elle est la reine de la paix; elle est aussi la reine des combats. La reine de la paix, parce qu'elle a grandement contribué à procurer ce bien inestimable à tout le genre humain; la reine des combats parce qu'elle a mille fois triomphé des hérétiques, des infidèles, des démons, de tous les ennemis du nom chrétien.

Dans tous les temps, à toutes les époques de l'année, les fidèles doivent honorer Marie et lui rendre un culte, comme à la reine de la paix, mais au jour de la fête du saint Rosaire, l'Eglise nous demande et nous ordonne de considérer surtout en elle la reine des batailles et des victoires. C'est aujourd'hui que Marie, comme une autre Judith, a porté la plus grande confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor, ou plutôt dans tout l'empire des Turcs, aujourd'hui qu'elle a préservé d'une dure servitude, non pas les habitants de Béthulie, mais tous les enfants de la sainte Eglise romaine; aujourd'hui que, touchée par les supplications de tous les confrères du Rosaire, elle a laissé incliner son cœur à la miséricorde, et elle a glorieusement triomphé à Lépante, non pas d'Holopherne, mais des Turcs. Et c'est à cause de cette victoire que le pape Grégoire XIII institua la fête du saint Rosaire ; c'est pour cela et pour d'autres triomphes non moins éclatants, obtenus de Marie par la prière du rosaire, que les successeurs de Grégoire XIII, et en dernier lieu Léon XIII, ont encore ajouté à la solennité de cette fête. Il est donc à propos de parler aujourd'hui du saint rosaire qui fut l'instrument dont Marie se servit plus d'une fois, pour arracher l'Eglise aux plus terribles dangers. *Ave Maria.*

1. Voir tome VI, Mystères du saint rosaire, et la première partie du deuxième sermon pour la fête de la Présentation, ci-après.

Avant d'entrer en matière, il faut observer d'abord que ce mot *rosaire* est susceptible de plusieurs acceptions. Souvent on entend par le rosaire, une formule de prière vocale; d'autres fois les mystères offerts à la méditation de ceux qui récitent cette formule; d'autres fois enfin, une confrérie qui a pour principal objet la récitation et la propagation de cette prière vocale.

Le rosaire, considéré comme prière vocale, est une formule de prière composée du Symbole des apôtres, de l'Oraison dominicale, de la Salutation angélique et du *Gloria Patri*. Ces dernières prières sont récitées un certain nombre de fois, dans un ordre déterminé.

Considéré comme un ensemble de mystères offerts à nos méditations, pendant que nous récitons la formule vocale, le rosaire nous rappelle les principales circonstances de la vie et de la mort de Notre-Seigneur et de la bienheureuse Vierge Marie.

Enfin, la confrérie du rosaire est une pieuse institution due à S. Dominique, le patriarche des frères prêcheurs, ou qui du moins remonte à son époque. Elle est devenue illustre et a pris les plus merveilleux développements depuis la victoire de Lépante, due aux prières des confrères du rosaire, qui célébraient leur fête ce jour-là, dans l'univers entier.

La dévotion du saint rosaire se rapporte donc, selon le point de vue sous lequel on la considère, soit à Marie, parce que les prières qui composent le rosaire s'adressent surtout à elle; soit à Jésus, parce que ce sont les mystères de Jésus-Christ que l'on médite en le récitant; soit à S. Dominique qui, avec l'approbation de la sainte Église, a institué la confrérie du saint rosaire, pour faciliter aux fidèles la méditation des mystères du Sauveur, et l'invocation de sa très sainte mère. Nous aurons donc à démontrer que la prière du rosaire doit être souvent récitée; les mystères du rosaire pieusement médités, et la confrérie du rosaire fidèlement respectée dans les devoirs qu'elle impose.

I. — *Le Rosaire, prière que l'on doit souvent réciter.*

Il faut toujours prier, dit Notre-Seigneur, et ne jamais se lasser de le faire. Toute prière vocale bien récitée est précieuse et ne saurait être dite trop souvent. Mais entre toutes les prières que nous adressons à Dieu ou aux saints, je n'en connais pas de plus sainte que le rosaire de Marie; aucune n'est plus facile à dire; aucune n'est plus puissante pour obtenir les grâces demandées: aucune n'est plus glorieuse à Dieu et à sa très sainte Mère. Il n'en est donc pas qui doive se rencontrer plus souvent sur nos lèvres

Tous les fidèles connaissent cette vérité; parmi ceux qui tiennent à servir Dieu et la très sainte Vierge, on en rencontre peu qui ne récitent fréquemment cette sainte prière, et qui ne portent habituellement sur eux leur chapelet. Mais pour exciter les âmes pieuses à réciter le rosaire avec encore plus de fidélité et de goût, voyons de quelles prières il se compose, quels noms divers on lui a donnés, quels fruits particuliers il opère dans les âmes.

1° Le rosaire est une formule composée principalement du *Pater*, et de l'*Ave Maria*, répétés un certain nombre de fois, dans un ordre déterminé. L'ensemble de ces prières ainsi répétées forme le rosaire.

La première prière qui concourt à la formation du rosaire est l'Oraison dominicale. C'est la prière que Jésus-Christ lui-même enseigna aux apôtres, et qu'il désire voir souvent récitée, ou pour mieux dire toujours, puisqu'il s'exprime ainsi : *Voici donc comment vous prierez : Notre Père qui êtes aux cieux*, etc. (Matth. vi, 9). Telle est la prière qu'il veut que nous récitions pour ainsi dire sans interruption, puisqu'il nous dit qu'il faut prier ainsi et qu'il recommande de prier sans cesse : *Oportet semper orare.*

La seconde partie du rosaire est la Salutation angélique. Par cette prière nous saluons Marie avec l'ange et nous lui disons : 1° Qu'elle est pure de toute tache soit originelle, soit actuelle, et toute remplie des dons célestes : *Ave gratia plena.* 2° Que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum.* 3° Qu'elle est bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* 4° Que le fruit de ses entrailles est béni : *Benedictus fructus ventris tui.* Voilà comment nous saluons Marie. Les paroles que nous lui adressons n'ont pas été choisies par les hommes, mais l'archange Gabriel, et sainte Elisabeth inspirée par le Saint-Esprit, les ont prononcées les premiers. S'il fut extrêmement agréable pour Marie d'être ainsi saluée par l'ange une première fois, peut-on douter qu'elle n'aime à nous entendre répéter ces paroles, non pas une fois, mais plus de cent cinquante fois, lorsque nous récitons le rosaire. Récitons-le donc souvent, si nous voulons réjouir Marie et attirer ses bénédictions.

La troisième partie du rosaire est cette invocation qui complète la Salutation angélique. *Sancta Maria Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ : amen.* Marie est l'avocate toute-puissante qui s'occupe au ciel de nos intérêts et plaide la cause de notre salut. Sa puissance est étendue à ce point que, d'après l'enseignement des Pères, nous n'obtenons rien, nous ne recevons rien que par elle dans l'ordre de la grâce. Il faut donc l'invoquer souvent; il faut lui demander qu'elle nous vienne en aide maintenant, mais surtout à l'heure de notre

mort: il faut lui dire avec l'Église : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

2° Le rosaire est donc une prière que nous devons réciter souvent à cause du mérite incomparable des parties dont il est composé. Les divers noms qui lui ont été donnés font voir combien il est précieux aux yeux de l'Église et des saints. Au nom de *rosaire* on a ajouté ceux de *psautier* et de *couronne* de la Vierge.

Le nom de *rosaire* est donné à cette formule de prière, parce qu'elle est composée d'un certain nombre d'*Ave Maria*, qui sont comme autant de magnifiques roses formant un bouquet merveilleux, dont la fraîcheur et le parfum réjouissent Marie.

On l'appelle *psautier de la Vierge*, parce que les fidèles, sous l'inspiration de l'Église, consacrent à louer Marie les cent cinquante *Ave Maria* dont il est composé. Il a été créé pour louer Marie, comme David a composé ses cent cinquante psaumes pour louer et glorifier Dieu.

On l'appelle enfin la *couronne de la Vierge*, parce que toutes les fois qu'on le répète, on tresse en quelque sorte une couronne en l'honneur de Marie. Les *Ave Maria* sont les fleurs de cette couronne, et ces fleurs sont des roses magnifiques. Si donc nous tenons à être agréables à Marie, si nous voulons attirer sur nous ses bienfaits, offrons-lui souvent le rosaire; louons-la par la récitation de ce chapelet, présentons-lui cette couronne mystique.

3° Ces motifs suffiraient pour nous porter à la récitation fréquente du saint rosaire, mais il en est encore un autre, son efficacité pour obtenir les grâces que nous demandons à Dieu, et les innombrables faveurs dont sont comblés ceux qui le récitent fidèlement, en l'honneur de la très sainte Vierge. Que de malades ont été guéris, que de dangers écartés, que de naufrages évités, ou de malheureux naufragés sauvés, par la récitation du rosaire ! mais surtout que de grâces spirituelles sont obtenues chaque jour par cette pieuse récitation, dans toute l'étendue du monde chrétien? Le rosaire est comme l'échelle de Jacob. A l'aide du rosaire on s'élève en esprit jusqu'au ciel, et l'on en redescend riche des dons les plus abondants et les plus précieux. Nul ne pourra jamais dire ni concevoir combien sont nombreuses et grandes les faveurs que le rosaire procure à ceux qui le récitent, s'ils le récitent bien.

Car il ne suffit pas de le dire fréquemment; il faut le dire avec une sincère piété. A quoi servirait-il à un chrétien de porter sur soi le rosaire, d'en rouler les grains entre ses doigts et d'en réciter la formule du bout des lèvres, s'il n'y apporte aucune dévotion? A quoi lui servirait-il de garder précieusement son chapelet, s'il conserve non moins précieusement ses vices,

s'il ne corrige ni son avarice, ni ses mœurs dépravées, ni son penchant à la colère et à la vengeance? Il faut donc soigneusement veiller à mettre le cœur d'accord avec la langue. Si vous voulez honorer Marie par la récitation du rosaire, récitez-le souvent, mais aussi récitez-le bien. Ajoutons que le rosaire n'est pas seulement une formule de prière; il est aussi la méditation des mystères de Notre-Seigneur.

II. — *Le Rosaire, ensemble de mystères qu'il faut méditer.*

La plupart des fidèles ne connaissent guère du rosaire de Marie que la matière qui le compose, c'est-à-dire les prières vocales dont nous avons parlé; mais outre cette matière, jusqu'à un certain point accidentelle, il y a dans le rosaire quelque chose qui en est l'essence; c'est le mystère, ou plutôt la méditation des mystères du Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ. Cette méditation est, en quelque manière, l'âme du rosaire; les prières récitées en sont le corps. Si donc on veut réciter le rosaire comme il doit être récité, il est nécessaire de se rappeler à la pensée et de méditer réellement les mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, tandis que la bouche prononce les prières vocales, le *Pater* et l'*Ave*. Il y a dans le rosaire entier quinze dizaines d'*Ave*, séparées par autant de *Pater ;* il y a également quinze mystères de la vie et de la mort du Seigneur qu'il faut méditer, en appliquant un mystère à chaque dizaine. Les cinq premiers sont des mystères *joyeux ;* les cinq qui suivent des mystères *douloureux*, et les cinq derniers des mystères *glorieux*. Les mystères *joyeux* sont l'incarnation, la nativité, la circoncision, l'adoration des mages, et la présentation de Notre-Seigneur au temple. Les mystères *douloureux*, sont les divers mystères de sa passion et de sa mort. Les mystères *glorieux* sont ceux de sa résurrection, de son ascension, de la mission du Saint-Esprit, de l'assomption de la très sainte Vierge et de son couronnement au ciel. Ces mystères ne sont pas fixés d'une manière absolue, ni toujours énoncés de même, mais la grande division en mystères joyeux, douloureux et glorieux subsiste toujours.

Il faut que la méditation des mystères accompagne la récitation des prières vocales, et qu'en même temps que les lèvres prononcent les paroles saintes, l'esprit médite la grande vérité qui lui est proposée, ou contemple le fait mystérieux qui lui est rappelé. Hélas ! peut-être vous arrive-t-il à vous, tel et tel qui m'écoutez, de laisser aller votre esprit à des pensées vaines, tandis que vos lèvres récitent la Salutation angélique et l'Oraison dominicale. Ne faites plus ainsi; ne vous occupez plus de choses étrangères, dangereuses ou coupables ; transportez-vous

avec l'ange à Nazareth et pensez au grand mystère qui s'y accomplit. De Nazareth passez à Bethléem ; rendez-vous à la grotte avec les pasteurs, et arrêtez vos regards avec amour et admiration sur le divin Enfant reposant dans la crèche. Assistez au mystère de la circoncision avec S. Joseph et reconnaissez l'empressement de Jésus-Christ à verser pour vous les prémices de son sang. Avec les Mages adorez l'enfant Roi ; puis joignez-vous à Marie et à Joseph, pour le porter au temple et l'offrir à Dieu. Après avoir sérieusement médité ces mystères, passez aux mystères douloureux ; méditez-les chacun dans l'ordre que nous indique l'Evangile, et tandis que vous contemplez Jésus agonisant, flagellé, couronné d'épines, portant sa croix, et mourant sur la croix, compatissez à ses douleurs avec sa Mère et l'apôtre S. Jean. Faites de même pour les mystères glorieux. Admirez la résurrection du Seigneur, son ascension, la descente du Saint-Esprit, l'assomption et le couronnement de Marie dans le ciel. C'est ainsi que l'on récite pieusement le rosaire et qu'on tire de ce saint exercice tout le profit spirituel qu'il est susceptible de procurer.

Le saint Evangile nous montre des anges présents à presque tous les mystères de Notre-Seigneur. C'est un ange qui annonce à Marie qu'elle est choisie pour être la Mère du Fils de Dieu fait homme, et il assiste au grand mystère de l'incarnation du Sauveur. Ce sont des Anges qui annoncent sa naissance aux bergers. C'est un ange qui avertit Joseph de transporter en Egypte le divin Enfant et sa mère, et c'est un ange encore qui avertit ce saint patriarche du moment du retour. Au jardin des Olives, un ange vient consoler et fortifier Jésus, au milieu de sa cruelle agonie. Les anges l'accompagnent invisiblement sur la montagne du Calvaire, ils pleurent amèrement, dit le prophète Isaïe, comme peuvent pleurer des anges : *Angeli pacis amare flebunt* (Isa. xxx, 7). Enfin selon la parole de Tertullien, le Christ n'est jamais sans ses anges : *Nusquam sine angelis Christus.*

Ceux qui récitent comme il faut le rosaire, ressemblent à ces bienheureux esprits ; ils accompagnent avec eux Jésus-Christ par la pensée ; ils se réjouissent avec les pasteurs ; ils l'adorent avec les rois ; ils s'offrent à Dieu dans le temple avec lui ; ils le voient trahi, vendu, flagellé, crucifié ; enfin ils le contemplent dans les splendeurs de sa gloire. La méditation de ces mystères peut-elle ne pas allumer en eux un ardent amour pour Jésus-Christ et pour sa sainte Mère ?

Pour que l'amour de Dieu soit parfait, toutes les puissances de l'homme doivent apporter leur concours. Il ne suffit pas de l'aimer en parole, il faut l'aimer de tout son cœur et de toute son âme. Il nous le dit lui-même : « Vous aimerez le Seigneur

» votre Dieu, de tout votre cœur, de tout votre esprit et de tou-» tes vos forces: » *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex omni mente tua et ex omnibus viribus tuis* (Luc. x, 27). L'homme doit donc employer toutes les puissances de son être à aimer Dieu : il doit les employer de même à honorer Marie. C'est ainsi que dans la récitation du rosaire, les mains sont occupées à faire glisser l'un après l'autre les grains du chapelet, la langue récite les différentes formules de prière vocale, et l'âme tout entière s'applique à la méditation des mystères du Sauveur. Lors donc que vous vous préparez à réciter le rosaire dites à Jésus-Christ : *Je m'exercerai dans la méditation de vos mystères* ; et tandis que votre bouche prononce les prières qui le composent, méditez-les sérieusement et rappelez-en les circonstances à votre pensée.

Ne dites pas que ce mode de récitation soit pénible, car en réalité il n'y a rien de plus doux, rien de plus agréable pour le cœur que la méditation des mystères de Jésus-Christ. Dans la méditation des mystères du rosaire, on jouit délicieusement de la société de celui dont il est écrit: « Sa conversation n'a pas d'a-» mertume, ni sa société d'ennui, mais de l'allégresse et de la » joie : » *Non habet amaritudinem conversatio ejus, nec tædium convictus ipsius* (Sap. viii, 16). En récitant le saint rosaire, ayez donc soin d'appliquer votre intelligence et votre cœur à la méditation des mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Donnez-vous y sans partage. Ne ressemblez pas à ces hommes pervers qui, pendant que leurs lèvres murmurent des prières, ne s'occupent intérieurement que de pensées et de désirs coupables : *Dolos tota die meditabantur* (Psal. xxxvii, 13). N'imitez pas ces perturbateurs de la paix qui ne s'occupent que de pensées de discorde : *Qui meditatur discordias* (Prov. xvii, 19); ni ces avares qui ne pensent qu'à leurs gains sordides : *Rapinas meditatur mens eorum* (Prov. xxiv, 2). Non, vos pensées ne doivent ressembler à aucune de leurs pensées ; mais pendant que vous récitez le rosaire de la bienheureuse Vierge, ce sont les mystères de son divin Fils qui doivent vous captiver sans partage.

Enfin le rosaire n'est pas seulement une prière et une méditation, c'est une confrérie dont il est bon de faire partie et dont il faut suivre fidèlement les saintes pratiques.

III. — *Le Rosaire, confrérie dont il faut être.*

Marie écoute tous ceux qui l'invoquent et ne tarde pas à les secourir. Jamais personne n'a imploré son aide dans ses besoins spirituels, sans ressentir l'efficacité de son secours. « Qu'il ne » soit plus question de votre miséricorde, ô Vierge bienheu-

» reuse, dit S. Bernard, s'il est quelqu'un qui se rappelle de » vous avoir invoqué vainement dans ses nécessités : » *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in suis necessitatibus meminerit defuisse* (Serm. IV *de Assumpt.*)

La sainte Eglise romaine n'ignore pas cette bonté et cette promptitude de Marie, à venir en aide à ceux qui sont dans le besoin et c'est pourquoi elle cherche, par tous les moyens possibles, à capter sa bienveillance. Elle a institué des fêtes en son honneur; tous les jours de l'année elle veut que l'on célèbre publiquement ses louanges; elle multiplie les Indulgences pour exciter encore davantage l'empressement des fidèles à l'honorer; elle approuve une foule d'ordres religieux et de confréries instituées en son honneur; elle approuve surtout l'archiconfrérie du saint rosaire à laquelle appartiennent d'innombrables fidèles; mais ce n'est pas encore assez: tous les fidèles devraient en faire partie. En effet, cette confrérie est *glorieuse* pour Marie, *terrible* aux ennemis de l'Eglise, grandement *utile* à ceux qui y sont affiliés.

1° La dévotion que les vrais chrétiens ont eue, dans tous les siècles, pour la bienheureuse Vierge Marie, leur a inspiré mille moyens différents de lui témoigner leur vénération et leur amour; cependant il serait difficile de trouver une pieuse association qui lui rende plus d'honneur que la confrérie du rosaire. On peut en donner deux raisons : la première, que les membres de cette confrérie sont extrêmement nombreux; la seconde, que tous ces membres constituent un seul et unique corps qui ne poursuit et ne poursuivra éternellement qu'un seul but, louer, glorifier et honorer Marie. Si donc Tertullien pouvait dire des premiers chrétiens que, par les prières qu'ils faisaient dans leurs assemblées, ils honoraient beaucoup la divinité et lui faisaient une agréable violence qui l'obligeait, en quelque sorte, à exaucer leurs prières : *Hæc vis Deo grata est*; on peut dire avec autant de raison de la confrérie du rosaire, que ses membres glorifient beaucoup Marie, qu'ils lui font une agréable violence par leurs prières et qu'ils l'inclinent à la miséricorde. Il faut donc tenir à faire partie de cette confrérie, parce qu'elle est glorieuse pour la très sainte Vierge. Il le faut aussi, parce qu'elle est redoutable aux ennemis de l'Eglise et de notre salut.

2° Les confrères du saint rosaire sont les gardiens et les défenseurs les plus puissants de la sainte Eglise : leurs prières font sa force et sa sécurité. *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes* (Isa. LXII, 5). Ils sont semblables à Moïse qui se tenait sur la montagne, les bras et le cœur élevés vers Dieu, tandis que Josué, à la tête des guerriers d'Israël, combattait dans la plaine. Ils sont semblables à David qui, armé de la grâce divine pour tout glaive, dit S. Ambroise, *gratia divinitatis armatus*,

attaquait Goliath et le mettait à mort. En effet ce n'est pas avec des armes matérielles qu'ils combattent. Ils n'ont contre les ennemis de l'Eglise, les démons, les hérétiques, tous les méchants, que des armes spirituelles : mais ces armes les rendent redoutables. Ce sont les confrères du rosaire qui ont vaincu par leurs prières les cent mille hérétiques Albigeois qui, sous la conduite du roi d'Aragon et du comte de Toulouse, dévastaient, incendiaient le midi de la France, et faisaient couler le sang à flots. Le vaillant comte de Montfort, dont l'armée n'était que de quinze cents hommes, ne pouvait rien contre une telle multitude. Cependant, comme un autre Jonathas, il se précipite avec sa poignée d'hommes sur cette armée formidable : les confrères du rosaire prient ; les Albigeois sont vaincus et leur armée détruite. Mais que dire de la victoire remportée sur les Turcs à Lépante ? N'est-ce pas aux confrères du rosaire, faisant monter, ce jour-là, leurs prières vers le ciel, de toutes les contrées du monde chrétien, qu'il faut attribuer ce triomphe inouï ? Les souverains pontifes, tout en rendant gloire à la vaillance des chefs et des soldats de l'armée chrétienne, n'en ont jamais douté ; c'est en mémoire de la victoire de Lépante qu'ils ont institué primitivement la fête que nous célébrons aujourd'hui, et qu'ils ont comblé de tant de faveurs la confrérie du saint rosaire. Il faut donc reconnaître qu'elle est redoutable pour *les ennemis* de l'Eglise. Mais un autre motif encore doit inspirer à chacun le désir de s'y affilier. Ce sont les avantages inestimables qu'elle procure à chacun de ses membres.

3° Qui pourrait énumérer les indulgences accordées par les souverains pontifes aux membres de la confrérie du rosaire ? Je ne parle pas de l'indulgence plénière que peuvent gagner tous les fidèles, au jour où ils y sont affiliés, pourvu qu'ils confessent leurs péchés et qu'ils reçoivent la sainte communion ; je ne parle pas des indulgences innombrables qu'ils peuvent gagner toutes les fois qu'ils récitent le rosaire, qu'ils prient devant un autel consacré à Marie, qu'ils adressent quelque pieuse invocation à cette auguste Mère, qu'ils font quelque procession ou quelque autre acte extérieur de piété en son honneur. Encore une fois, ces faveurs spirituelles sont innombrables, et d'un prix infini ; vouloir les énumérer toutes serait chose impossible, car on peut dire que depuis des siècles, chaque souverain Pontife a voulu ajouter quelque chose à ce trésor. On peut comparer la confrérie du saint rosaire à cet arbre de vie dont parle l'Apocalypse : « Sur les deux rives du fleuve était l'arbre de vie portant douze » fruits, et chaque mois donnant son fruit, et les feuilles de » l'arbre sont pour la guérison des nations : » *Ex utraque parte fluminis*, etc. (Apoc. xxii, 2). Les fruits sont les faveurs spirituelles, et surtout les douze communions mensuelles que font les

confrères. Les feuilles sont les prières, les bons exemples, qui font tant de bien, qui détournent les fléaux et qui sauvent les nations des plus terribles dangers, comme on l'a éprouvé bien des fois dans le cours des siècles.

Qu'ils sont donc grands et précieux, les biens spirituels que les chrétiens appartenant à la confrérie du rosaire en retirent chaque jour ! Certes, il n'est pas de fidèle qui ne doive ardemment désirer de prendre part à ces trésors et, par conséquent, d'être inscrit parmi les membres de cette pieuse confrérie. Mais les confrères du rosaire ont encore un autre avantage d'un prix inestimable, qu'il ne faut pas passer sous silence. Ils ont part à tous les mérites de l'ordre des Frères Prêcheurs, à toutes les mortifications, les prières, les bonnes œuvres de ces saints religieux. Pendant qu'ils se livrent à leurs travaux, qu'ils s'occupent de leurs intérêts temporels, pendant même qu'ils reposent, d'autres prient pour eux, se mortifient pour eux, font pour eux des bonnes œuvres et offrent le saint sacrifice de la messe. N'est-ce pas là un avantage inestimable, une consolation que l'on doit se procurer à tout prix ? Et combien sera précieuse une telle union de mérites au moment de la mort. Le confrère mourant ne sera pas seul ; tous les membres de la confrérie, tous les religieux de S. Dominique l'aideront dans ce terrible passage ; ils combattront avec lui contre les puissances des ténèbres : ils prieront pour lui Jésus et Marie ; ils lui obtiendront le pardon de ses péchés et l'entrée dans le royaume des cieux.

O faveur incomparable ! Si les fidèles en sentaient le prix il n'en est pas un seul qui ne s'empressât de se faire inscrire au nombre des confrères. Mais ce n'est pas assez d'avoir donné son nom, il faut remplir les obligations. Qui pourrait espérer les avantages que la confrérie du saint rosaire procure à ses membres, s'il laissait de côté les pratiques qu'elle leur impose, s'il n'était confrère que de nom ? Peut-il prétendre appartenir à la confrérie celui qui persévère dans le péché, qui aime le péché et n'en veut pas sortir ? Ce médisant, ce calomniateur qui déchirent sans cesse la réputation du prochain, cet usurier qui refuse de rendre les biens mal acquis, cet homme de mauvaises mœurs qui ne recherche que les plaisirs coupables, peuvent-ils avoir quelque part aux indulgences et aux autres biens spirituels qui sont le trésor de la confrérie ? Non certes, et quel que soit leur aveuglement, ils n'arriveront pas à se le persuader. Si l'on veut trouver, dans la confrérie du rosaire, les avantages qu'elle procure, il faut remplir les conditions qu'elle impose, et la première est de purifier son cœur de tout péché mortel et de tout attachement au péché mortel. Il peut se faire qu'un véritable confrère tombe quelquefois, mais il doit toujours être dans la résolution de se relever au plus tôt de ses chutes.

Soyez donc heureux et fiers, si vous appartenez à la confrérie du saint rosaire ; mais que l'honneur de lui appartenir ne vous suffise pas. Qu'est-ce qu'un nom s'il est menteur ? Il faut que votre conduite soit en rapport avec le titre que vous portez. Confrère de nom, soyez-le d'effet. Imitez les plus pieux d'entre vos frères ; avec eux et comme eux, fuyez le péché et les occasions du péché ; avec eux et comme eux adressez souvent au Seigneur de ferventes prières ; livrez-vous à la pratique de la vertu, multipliez les bonnes œuvres, remplissez enfin tous les devoirs d'un véritable confrère du rosaire ; ainsi vous obtiendrez dans ce monde les grâces les plus abondantes, et, dans l'autre, l'éternelle béatitude. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

(D'après Bayrhamer. — 1755.)

LE ROSAIRE AIMABLE ET REDOUTABLE.

Flagellum de funiculis.
Joan. II, 15.

Ne vous étonnez pas, mes frères, si nous disons que le Rosaire dont nous célébrons aujourd'hui la fête, est tout à la fois quelque chose d'aimable et de redoutable, de beau et de terrible. Ces qualités ne s'excluent pas réciproquement, et vont fort bien ensemble. C'est ainsi que le fouet que Jésus fit avec des cordes, pour chasser les vendeurs du temple, peut nous paraître beau, parce qu'il était le symbole du zèle, de la gloire de Dieu; mais en même temps il fut terrible pour les vendeurs qui en furent frappés; il l'est encore pour ceux qui ne craignent pas de se rendre coupables de quelque irrévérence dans la maison de Dieu.

Nous pouvons en dire autant du saint rosaire; il est beau, il est plein de charmes pour ceux qui le récitent avec dévotion ; il est terrible pour ceux qui le repoussent et en font l'objet de leurs dérisions. L'Epoux divin, dans le Cantique des cantiques, dit à son Epouse qu'elle est belle, et qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *Pulchra... et terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. VI, 9). Pourquoi hésiterions-nous à dire du rosaire de Marie qu'il est beau lui aussi, mais terrible en même temps. Déjà nous en avons indiqué la raison, mais il nous faut la donner clairement. Le rosaire de la bienheureuse Vierge Marie est un moyen de salut, aimable parce qu'il est une couronne et un instrument merveilleux pour célébrer les louanges de Marie ; terrible parce qu'il est un fouet avec lequel nous mettons nos ennemis en fuite, qu'ils soient visibles ou invisibles. Que Dieu m'assiste de sa grâce dans l'instruction que je vais

vous adresser; et vous, divine Marie, faites que je vous loue dignement : donnez-moi la force contre vos ennemis.

I. — *Le Rosaire aimable parce qu'il est une couronne pour Marie et un instrument propre à célébrer ses louanges.*

Personne, je crois, ne refusera de m'accorder qu'une couronne a été considérée de tout temps, comme quelque chose d'extrêmement précieux parmi les hommes. On a toujours aimé les couronnes : toujours on les a désirées et l'on s'est efforcé de les obtenir. Sans parler ici de la couronne royale, que de peines, que de travaux, que de dangers bravés, que de blessures reçues par les Grecs dans leurs jeux, ou par les soldats romains dans les combats, pour mériter les couronnes proposées à leur ambition! S. Paul lui-même constate avec quelle ardeur on s'y portait, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : « Tous ceux qui com-» battent dans l'arène s'abstiennent de toutes choses : eux pour » recevoir une couronne corruptible, nous une incorruptible : » *Omnis autem qui in agone contendit ab omnibus se abstinet : et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I Cor. xi, 25).

Puisque les hommes trouvent que la couronne a tant d'attraits, et mérite tant leur estime, pourraient-ils rester indifférents pour le *Rosaire*, couronne plus précieuse que toutes les autres? De quoi se compose-t-elle en effet. Le rosaire se compose d'un certain nombre de grains réunis ensemble par un fil dont les extrémités se rejoignent de manière à former un cercle ou une couronne. Ces grains servent à marquer le nombre des *Pater* et des *Ave* qu'il faut réciter à la suite du *Credo*, pour dire le rosaire. Voilà une couronne que jamais on ne blâmera les fidèles d'aimer; voilà une dévotion simple, louable et utile, qu'ils ne pourront jamais pratiquer avec trop d'empressement et de soin. Réciter le rosaire c'est offrir une couronne à Marie, c'est l'honorer et la glorifier; c'est en même temps s'assurer à soi-même, par les mérites de la Passion de Notre-Seigneur, et par l'intercession de la très sainte Vierge, le salut éternel et la couronne céleste? Comment ne l'aimerait-on pas?

Le saint rosaire est une couronne, on pourrait dire une triple couronne, parce qu'elle est composée d'autant de fleurs que le rosaire compte de grains; et ces fleurs se distinguent par autant de couleurs qu'il y a de mystères à méditer, pendant la récitation de cette prière. Pourquoi, par exemple, la partie de cette couronne qui se rapporte aux mystères joyeux ne nous apparaîtrait-elle pas comme composée de fleurs d'une blancheur virginale? Pourquoi celle qui se rapporte aux mystères de la Passion ne serait-elle pas de fleurs rouges, en souvenir du sang

versé pour nous par Jésus-Christ? Pourquoi les fleurs des mystères glorieux ne rappelleraient-elles pas, par leur couleur, l'azur du ciel et en même temps la gloire que Jésus et Marie possèdent en ce bienheureux royaume?

De tout temps la couleur blanche a symbolisé la joie. Les anciens marquaient d'une pierre blanche les jours qu'ils regardaient comme particulièrement heureux. La couleur rouge rappelle évidemment le sang que Jésus-Christ a répandu pour nous, avec tant d'abondance, afin de nous racheter, et le bleu ne rappelle pas moins vivement le souvenir du ciel. D'après une pieuse légende, des fleurs merveilleuses seraient sorties de terre dans le jardin des Oliviers, à l'endroit qui fut humecté par la sueur de sang de Notre-Seigneur, au moment de son agonie. L'archange S. Michel aurait choisi trois roses, l'une blanche, l'autre bleue, et la troisième rouge. Avec ces trois roses et d'autres fleurs encore, il aurait tressé une couronne et l'aurait offerte à Jésus, en signe de son triomphe [1]. On peut voir dans cette couronne tressée par l'Archange, une figure du saint rosaire de Marie et des trois parties qui le composent.

Un jour Antoine de Robe, saint religieux de l'ordre des Frères Mineurs, se rendait à la ville de Vicence. Il fut surpris en route par une pluie extrêmement violente, sans le moindre abri pour le protéger. Que fait-il? Il prend son rosaire, il en entoure sa tête et continue de marcher. Enfin, il arrive à la ville au milieu de torrents d'eau, mais la moindre goutte de pluie ne l'avait pas touché; sa couronne avait été pour lui comme un abri inviolable [2].

Nous aimerons donc cette couronne précieuse, le rosaire, formée des fleurs les plus belles, ornée des perles les plus rares; nous l'aimerons à cause de sa beauté; nous l'aimerons à cause des bienfaits qu'elle nous procure, des miracles dont elle est l'instrument; nous l'aimerons parce que cette couronne est le gage de la couronne glorieuse du ciel, pour ceux qui l'aiment pendant leur vie mortelle.

On a donné au rosaire le nom de *psautier*, sans doute parce qu'il contient cent cinquante *Ave Maria* comme le psautier de David cent cinquante psaumes. Chacune des prières qui composent le rosaire est un chant de louange en l'honneur de Marie. Les prières sont le chant, les grains du rosaire sont l'instrument dont on se sert pour accompagner et régler ces cantiques de louanges. C'est un *psautier*, un recueil de Psaumes et c'est aussi le *psaltérion*, l'instrument dont David aimait à s'accompagner lorsqu'il chantait des psaumes. Autant de grains de

1. Abraham a S. Clara, lib. *Pro omnibus aliquid* de hortulano.
2. *Annales Minor.* ad annum 1549.

chapelet nous roulons entre nos doigts en récitant le Rosaire, autant de cordes nous faisons vibrer de ce délicieux instrument, autant de fois nous réjouissons le cœur de Marie en unissant la voix de notre prière et de nos louanges, aux cantiques des bienheureux qui la glorifient dans les cieux. Les accords du psaltérion et de la cithare flattent agréablement l'oreille et reposent l'esprit. Il en est ainsi du rosaire. Lorsqu'on le récite avec piété, non seulement cette récitation est très agréable à la bienheureuse Vierge Marie, mais elle monte jusqu'au trône de la divine majesté; elle plaît à Dieu; elle l'incline à répandre avec abondance ses bienfaits sur les hommes, et à faire même des miracles pour manifester combien il se plaît à cette dévotion. « Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres, » dit le Psalmiste : *Lætabitur Dominus in operibus suis* (Psal. ciii, 32). Qui pourrait s'étonner que Dieu se réjouisse toutes les fois que nous récitons le saint rosaire, et que nous considérons, sous ses yeux, la vie, la passion, la mort de son divin Fils, les mérites de la très sainte Vierge, le bienfait de notre rédemption, tous les biens enfin que nous tenons de la main du Seigneur, et que le rosaire aide à nous rappeler avec amour et reconnaissance ! Dans l'Apocalypse, les prières des saints sont comparées à des cithares et à des coupes pleines de parfums : *Citharas et phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum* (Apoc. v, 8). Le saint rosaire est aussi une cithare ou un vase de parfums précieux; les sons harmonieux de la cithare ou du psaltérion, et la suave odeur des parfums nous gagnent le cœur de Dieu et celui de Marie. Quelle harmonie plus douce et quelle odeur plus suave pourrait-on faire monter vers leur trône que celles des prières dont le rosaire se compose ? En peut-on trouver de plus saintes et de plus parfaites ? Il y a d'abord le Symbole des apôtres, ce magnifique résumé de notre foi, sur lequel tout repose, et qui fut composé par les apôtres au moment de se séparer pour aller prêcher l'Évangile par tout l'univers. Il y a l'Oraison Dominicale que Notre-Seigneur daigna nous donner lui-même, comme la prière par excellence. Il y a la Salutation angélique composée en partie de paroles dictées par l'Esprit saint, et en partie d'une invocation ajoutée par l'Église, sous son inspiration.

L'excellence d'une telle formule de prière ne nous permet pas de nous étonner, si nous lisons que Dieu a daigné en favoriser l'usage par tant de miracles et de bienfaits, et si l'Église l'a enrichie d'indulgences précieuses autant que multipliées.

II. — *Le Rosaire redoutable parce qu'il est comme un fouet pour mettre nos ennemis en fuite.*

Le rosaire n'est pas seulement une couronne et un psaltérion bien propres l'une et l'autre à réjouir les cœurs des enfants de Marie; il est encore, entre nos mains, comme un fouet redoutable qui met nos ennemis en fuite. On lit au premier livre des Rois, que toutes les fois que l'esprit malin envoyé par le Seigneur saisissait Saül, David prenait la harpe et la touchait de sa main; Saül alors était soulagé et il se trouvait mieux, car l'esprit malin se retirait de lui (I Reg. xvi, 23). Si donc nos ennemis nous attaquent, prenons notre cithare ou notre psaltérion, prenons notre rosaire; qu'il soit entre nos mains un fouet irrésistible; que ceux qui nous tourmentent soient obligés de se retirer ou du moins de nous laisser quelque tranquillité. Lorsque N.-S. Jésus-Christ vit les vendeurs dans le temple, il fit un fouet avec quelques petites cordes, et il les chassa tous de la maison de Dieu : *Et quum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo* (Joan. II, 15). Nous aussi nous dissiperons la troupe de nos ennemis, si nous savons user de cette arme puissante. Les animaux, les hommes pervers, les démons eux-mêmes en éprouveront la puissance. Leurs forces les abandonnent dès qu'ils se trouvent en face du rosaire.

Voulez-vous un exemple de la puissance du rosaire pour calmer la fureur, même des animaux sans raison. On donne au lion le titre de roi des animaux; il est au moins un des plus féroces et des plus redoutables. Cependant le rosaire eut plus d'une fois raison de sa fureur. Une jeune fille, ou plutôt une enfant, nommée Anna de Almeida, tomba un jour dans une fosse profonde où l'on gardait un lion. Elle avait alors son rosaire à la main. Malgré la profondeur de la fosse, elle ne se fit aucune blessure, mais là n'était pas le grand danger. Le terrible animal l'a vue; il se précipite sur elle pour la dévorer. Mais l'enfant ne s'épouvante pas. Elle dit au lion : « Ne me dévore pas, car bientôt » je dois être religieuse. » En même temps elle passe son rosaire au cou du lion soudainement calmé, sans qu'il cherche à lui faire aucun mal. Cependant on accourt de la maison et l'on retire Anna saine et sauve, comme autrefois Daniel, de la fosse aux lions. Plus tard cette pieuse enfant sauvée d'une mort terrible par sa dévotion au rosaire, accomplit son désir et entra dans l'ordre de S. François [1].

D'autres ennemis plus redoutables peut-être que les bêtes les plus cruelles sont les hommes impies et corrompus. Parmi ceux que nous rencontrons sur le chemin de la vie, il en est qui s'at-

1. R. P. Thom. Auriens. *Theatr. Marian.* cap. VII.

taquent à nos biens temporels ; il en est quelquefois qui s'attaquent même à notre vie ; il en est surtout qui font une guerre implacable à notre vertu. Mais si nous leur opposons le saint rosaire, nous échapperons aisément à leurs coups, si toutefois Marie le juge utile pour notre salut. Un chrétien japonais très attaché au culte de Marie, récitait pieusement son rosaire, assis devant la porte de sa maison. Mais voilà que tout à coup, un païen armé d'un glaive s'approche pendant qu'il prie et veut lui trancher la tête. Le pieux serviteur de Marie ne pouvait ni se défendre ni fuir, il était perdu. Alors la bienheureuse Vierge qu'il aimait tant vint à son aide. L'assassin a levé son arme, il va décharger sur la tête du chrétien le coup mortel : mais soudain sa main se dessèche ; son bras est paralysé et il demeure ainsi, immobile et sans force, jusqu'à ce qu'il ait reconnu sa faute et imploré son pardon.

Il arriva quelque chose d'à peu près semblable à un habitant d'Avignon. Cet homme avait la louable habitude de réciter chaque jour le rosaire. Soit par tiédeur, soit pour toute autre cause, il négligea pendant quelque temps ce pieux exercice. Cependant regrettant sa négligence, il prit la résolution de s'y remettre pour ne plus l'abandonner, ce qu'il fit en effet. Quelques jours après, étant sorti de chez lui, il fit rencontre d'un homme avec qui il était en procès depuis assez longtemps. Cet homme trouvant l'occasion favorable pour se débarrasser d'un ennemi, veut tirer son épée et frapper le pieux serviteur de la Vierge. Mais il se sent arrêté par une puissance invisible ; il ne peut rien, et le serviteur de Marie bénit la Mère de Dieu qui retient le bras de son ennemi, et l'arrache lui-même à un si grand danger. Inutile de demander s'il persévéra jusqu'à la fin dans sa pieuse résolution de réciter le rosaire et de le faire avec ferveur.

Mais nous avons d'autres ennemis encore, des ennemis irréconciliables, des ennemis pleins de ruse et de force, qui ne cesseront pas de chercher notre perte, tant que nous vivrons sur la terre. Ces ennemis sont les démons. Ils font la guerre à tous les hommes ; mais on peut dire que les dévots serviteurs de Marie sont particulièrement l'objet de leurs attaques. Faut-il nous en effrayer ? Non, car nous avons contre eux des armes irrésistibles qui nous assurent la victoire. La seule chose qu'ils espèrent en nous faisant la guerre, c'est de nous voir négliger de nous en servir : alors ils seraient forts contre nous. Nous avons un fouet pour chasser cette bande de chiens enragés. C'est assez pourvu que nous nous en servions, car ce fouet n'est autre que le saint rosaire. David n'était qu'un enfant ; cependant, comme il lui fut aisé de renverser Goliath, ce terrible géant devant qui tremblait toute l'armée d'Israël ! Que lui fallut-il ? sa fronde et une pierre. Samson vainquit et mit à mort mille Philistins.

Quelle était donc son arme ? Le premier os venu ; une mâchoire d'âne ramassée sur le bord du chemin. Moïse transforma en eaux douces les eaux amères d'un lac, pour donner à boire au peuple sorti d'Egypte, et à tous les animaux. Quel fut l'instrument d'un si grand miracle ? Quelques rameaux qu'il y jeta. S. Paul étroitement gardé dans une ville, fut descendu par ses frères, du haut des murs, dans une corbeille. Les moyens les plus simples suffisent ainsi à Dieu pour venir en aide à ceux qu'il veut sauver. Oh ! sans doute, notre ennemi est redoutable. C'est le Goliath infernal plus fort et plus cruel cent fois, que le géant philistin. Qu'est-ce qu'un homme devant lui et comment ne le vaincrait-il pas ? L'attaquer c'est l'avoir dévoré. Cependant qu'arrive-t-il ? Malgré notre faiblesse nous sommes victorieux. C'est que nous avons, comme David, une fronde redoutable dans sa simplicité. Nous marchons au combat armés du saint rosaire, et nous remportons la victoire. Les cinq pierres de notre fronde sont les cinq dizaines consacrées à chacun des trois ordres de mystères ; et ces pierres sont si puissantes, ces mystères médités avec la récitation du *Pater* et des dix *Ave Maria* sont si efficaces, qu'il suffit d'une seule pierre, d'un seul mystère, pour triompher de Goliath. Mais le Goliath infernal ne meurt pas. Après l'avoir mille fois vaincu, il faut toujours se tenir en garde contre lui. S. Pierre donnait cet avis aux fidèles de son temps : « Soyez sobres et veillez, car votre adversaire, » le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cher- » chant qui il pourra dévorer : » *Sobrii estote et vigilate*, etc., (I Petr., v, 8). Mais il ajoute : « résistez-lui, forts dans la foi : » *Cui resistite fortes in fide.* La foi est donc notre cuirasse. C'est par la foi que nous vainquons, par la foi que nous triomphons. « Les saints ont vaincu les royaumes par la foi », dit S. Paul : *Sancti per fidem vicerunt regna* (Hebr. xi, 33) : « La victoire » qui triomphe du monde c'est notre foi : » *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*, dit S. Jean à son tour (I Joan. v, 4). En triomphant du monde notre foi triomphe du démon qui est le prince de ce monde. Un chien que l'on a frappé d'un bâton s'enfuit aussitôt qu'on lève de nouveau ce bâton sur lui ; quoi d'étonnant si le démon qui a reçu, par le bois de la croix, un coup si terrible, s'enfuit aussitôt que ce signe sacré se dresse contre lui ? « Voici la croix du Seigneur, dit la sainte Eglise, » fuyez, troupes ennemies ; le lion de Juda a vaincu : » *Ecce crucem Domini, fugite partes adversæ ; vicit leo de tribu Juda.* Quoi d'étonnant aussi, que le démon recule honteusement, dès que les mystères sacrés de notre sainte religion lui sont opposés, par la récitation du rosaire ? Cette pratique de dévotion pourrait-elle n'être pas redoutable pour nos ennemis ?

Mais, dira quelqu'un, nos rosaires ne sont qu'un peu de bois,

de fer ou d'autre matière sans vertu. Quelles forces ces quelques grains de n'importe quoi peuvent-ils avoir, et quelle confiance peut-on y mettre ? Ils ont une vertu, ils ont une puissance indiscutable : mille faits le prouvent jusqu'à l'évidence. Mais cette vertu, cette force ne leur vient pas de la matière qui les compose. Elle vient de la bénédiction qui leur est donnée; elle vient surtout des prières qu'ils aident à réciter. Que de fois nous avons été comme submergés par les eaux amères de la tribulation! Nous avons pris notre rosaire, nous avons jeté ce bois dans ces eaux amères, et elles sont devenues douces, ou du moins leur amertume a été moindre. Que de fois nos ennemis nous ont entourés, comme autrefois les Philistins entouraient Samson! Nous avons pris notre rosaire; il est devenu entre nos mains une arme puissante et nous avons été vainqueurs. Nous avons pris ce fouet et nous les avons chassés. Le rosaire a été pour nous la corbeille de S. Paul qui nous a tirés des mains de ceux qui nous gardaient, lorsque d'autres ont récité pour nous le rosaire et nous ont ainsi sauvés du danger. Les frères qui ont délivré S. Paul, ce sont pour nous les confrères de l'archiconfrérie du saint rosaire, ou même d'autres personnes qui n'en font pas partie mais qui cependant aiment à réciter cette prière si efficace. Pourrait-on oublier de dire que le rosaire est très puissant pour venir en aide aux âmes du purgatoire ? Nous les retirons des flammes du purgatoire avec notre rosaire, comme autrefois les serviteurs d'Abdémélech retirèrent le prophète Jérémie de la fosse infecte et profonde dans laquelle ses ennemis l'avaient jeté.

Le rosaire est donc une arme ou plutôt un fouet redoutable au démon. Il n'y peut résister. C'est à ce point qu'un père dominicain, de la province d'Aragon, ayant souvent l'occasion de délivrer des possédés, n'employait jamais contre les démons d'autre arme que son rosaire. Il s'en servait comme d'un fouet pour les flageller; il le passait au cou du malheureux possédé, et le démon était obligé de fuir, en abandonnant sa victime.

Mais il est temps de résumer notre enseignement. Nous en avons dit assez pour montrer combien le rosaire mérite d'être aimé par les vrais serviteurs de Marie et combien il est redoutable pour ses ennemis et les nôtres. Nous l'avons comparé à un instrument de musique harmonieux et à une couronne. Nous l'avons montré comme une arme terrible et comme un fouet dont la seule vue suffit à mettre en fuite nos ennemis, surtout les ennemis de nos âmes. Que nous reste-t-il à faire sinon de réjouir souvent Marie par les accords harmonieux de ce psaltérion divin ? Sinon de la couronner souvent de roses blanches, rouges et bleues, par la méditation des mystères du rosaire ? Que nous reste-t-il à faire sinon d'opposer cette arme invincible aux atta-

ques de nos ennemis ? de prendre ce fouet et de chasser le démon ? Ainsi, nous serons victorieux ; nous serons agréables à Dieu et à Marie ; nous serons comblés de grâces en ce monde, en attendant la gloire qui nous est réservée au ciel. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(D'après Conrad Prigelius 1. — 1755.)

LE REINE DU TRÈS SAINT ROSAIRE EST LA PORTIÈRE DU CIEL ET LE ROSAIRE LA CLEF QUI OUVRE LA PORTE DE LA CÉLESTE JÉRUSALEM.

Ego sum ostium.
Joan. x, 9.

Le disciple bien-aimé de Jésus, S. Jean l'Evangéliste, eut une vision pleine de mystère. Il vit Jérusalem, la cité sainte, descendre des cieux. Cette cité bienheureuse avait un mur fort élevé. Elle était carrée et sa longueur égalait sa largeur. Le mur était de jaspe, la ville même était d'un or pur brillant comme le plus pur cristal. Il y avait douze portes ; trois à l'orient, trois au nord, trois au midi et trois à l'occident ; chacune de ces portes était formée d'une seule perle d'une merveilleuse grandeur.

Ne vous semble-t-il pas tout d'abord que cette description soit en opposition formelle avec les paroles de notre divin Sauveur que j'ai citées, pour servir de texte à ce discours ? Jésus, l'éternelle vérité, nous a dit : « C'est moi qui suis la porte. Si » c'est par moi que quelqu'un entre, il sera sauvé, et il entrera, » et il sortira, et il trouvera des pâturages. Celui qui n'entre » point par la porte mais qui y monte par ailleurs est un vo» leur et un larron : » *Ego sum ostium*, etc. (Joan. x, 9 et 1). Si donc Jean voit douze portes à la Jérusalem céleste, trois dans la direction de chacun des points cardinaux, comment sa vision pourra-t-elle s'accorder avec la parole de Notre-Seigneur qui se proclame la seule et unique, porte : « Je suis la porte : si c'est » par moi que quelqu'un entre, il sera sauvé ? » S. Augustin dénoue cette difficulté en faisant remarquer que ces douze portes représentent les douze apôtres, et se résolvent par conséquent en cette seule et unique porte, Jésus-Christ, qu'ils représentent et dont ils sont les instruments. C'est en définitive uniquement par Jésus-Christ que le royaume du ciel nous est ouvert, et que nous arrivons à son Père. Les autres peuvent aider à nous frayer la voie du salut, mais c'est par lui que nous sommes sauvés. « Pour-

1. *Centifolium*, feria III p. Pentecost.

» quoi les Apôtres sont-ils des portes? demande S. Augustin. » Parce que c'est par eux que nous entrons dans le royaume » de Dieu. Ils nous prêchent l'Evangile et lorsque nous entrons » par eux, c'est par le Christ que nous entrons. Car c'est lui » qui est la porte. Et quoiqu'il soit écrit qu'il y a douze portes » à Jérusalem, Jésus-Christ est cependant l'unique porte, parce » qu'il est les douze portes et qu'il est dans les douze portes [1]. » Mais qu'elle est étroite et difficile à franchir cette porte! que le sentier qui y conduit est hérissé de difficultés! Que de gens se sont efforcés de passer par cette porte et ne l'ont pas pu! Notre divin Sauveur, malgré sa miséricorde infinie, n'a pas voulu nous le dissimuler; il a cru bon au contraire de nous en avertir. Ecoutez ce qu'il nous dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte » étroite; car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et » ne le pourront pas. Large est la porte et spacieuse est la voie » qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent » par elle. Combien est étroite la porte et resserrée la voie qui » conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent. » *Contendite intrare*, etc. (Luc. XIII, 24)... *Lata est porta, etc.* (Matth. VII, 13. 14). La raison en est que peu de chrétiens comprennent la nécessité et conçoivent une ferme volonté de se renoncer eux-mêmes, de prendre leur croix et de suivre la voie étroite où Jésus-Christ a marché le premier, ce chemin de la Passion, tout marqué de traces sanglantes. Au contraire, on ne rencontre que gens amis des délices du monde. Cet amour du plaisir leur fait suivre la voie large qui les conduit tout droit à leur perte. Mais rassurez-vous, ô vous qui aimez Marie; rassurez-vous, vous surtout qui récitez le saint rosaire avec dévotion et fidélité. Jésus-Christ est la porte du ciel, mais auprès de Jésus je vois Marie. Auprès de la porte, je vois la portière, Notre-Dame du très saint rosaire. Elle est toute prête à nous ouvrir la porte, à nous faciliter l'entrée. Elle a entre les mains le rosaire ; c'est la clef précieuse qui ouvre les portes les mieux fermées.

I. — *Notre-Dame du très saint Rosaire est la portière du ciel.*

Lorsque nos premiers parents, trompés par la ruse du serpent infernal, eurent goûté du fruit défendu, ils furent chassés du paradis; ils commencèrent de manger leur pain à la sueur de leur front; les portes du paradis furent fermées, et de plus, un chérubin armé d'une épée flamboyante, fut chargé d'en surveiller

1. Quare portæ sunt Apostoli? quia per ipsos intramus ad regnum Dei. Prædicant enim nobis; et cum per ipsos intramus, per Christum intramus. Ipse enim est janua. Et cum dicuntur duodecim portæ Jerusalem, et una porta Christus, et duodecim portæ Christus, quia in duodecim portis Christus. S. Augustin. super *Psal.* LXXXVI.

l'entrée, pour que personne à l'avenir n'en pût approcher. Mais le temps vint où le Verbe de Dieu s'incarna dans le sein de Marie pour racheter les hommes. Alors la porte du paradis, non pas du paradis terrestre disparu à l'époque du déluge, mais du ciel où Dieu règne avec ses anges, la porte du ciel, dis-je, fut ouverte aux descendants d'Adam. Dieu mit à la porte du ciel, non plus un chérubin armé d'une épée de feu pour en défendre l'abord, mais la reine des anges elle-même, pour la tenir ouverte. C'est à elle qu'est confiée la garde du paradis; c'est elle uniquement qui veille sur la porte. Marie, dans la loi de grâce, ouvre et personne ne ferme; elle ferme et personne n'ouvre. Cet enseignement n'est pas de nous; il est de S. Bernard, dont voici les paroles : « La bien-» heureuse Mère de Dieu est un abîme de piété. On a raison de » croire qu'elle ouvre à qui elle veut, quand elle veut et comme » elle veut [1]. »

Même chez les rois de la terre, on trouve des exemples de cette toute-puissance donnée par eux à leurs mères, à leurs femmes ou à leurs filles. Alphonse, roi d'Aragon, avait pour son épouse Lucile un tel amour et une telle estime qu'on la nommait, dans tout le royaume, la porte des faveurs royales. Aucun sujet ne pouvait se présenter devant le roi pour implorer une grâce, si la reine ne lui en avait d'abord concédé la faveur. On n'arrivait jusqu'au trône du roi qu'en passant par les appartements de la reine. Nul n'aurait osé comparaître devant lui, sans avoir d'abord fléchi les genoux devant elle; toute supplication était vaine, si elle ne l'appuyait au moins de quelque signe. On peut dire qu'il en est ainsi dans le royaume de Dieu. L'amour du Seigneur pour Marie est infiniment plus grand que tout amour créé. Il sait combien elle est digne qu'il lui confie toutes les affaires de son céleste royaume. Elle est la reine de miséricorde et toutes les œuvres de miséricorde sont particulièrement de son ressort. Aussi les Pères sont-ils d'accord pour enseigner que l'on n'approche de Dieu que par Marie, et qu'en dehors d'elle, tout accès est impossible, soit à la cour céleste, soit à la vision béatifique soit au trône de Dieu. Ecoutez S. Bonaventure : « Personne ne peut entrer au ciel que par Marie. De même que » Dieu est venu par elle jusqu'à nous, de même, il faut que nous » revenions par elle à Dieu [2]. »

S. Bernard s'écrie à son tour : « Faites que par vous nous » ayons accès auprès de votre Fils, ô Vierge bénie qui avez » trouvé la grâce, ô Mère du salut, pour que celui qui nous a

1. Beatissima Dei Genitrix pietatis abyssum, cui vult, quando vult et quomodo vult, creditur aperire. S. BERN. super *Salve Regina*.

2. Nullus potest cœlum intrare, nisi per Mariam; sicut enim Deus ad nos pervenit per ipsam, ita per ipsam nos oportet redire ad Deum. S. BONAVENT. in cap. I *Luc.*

» été donné par vous nous reçoive aussi par vous [1]. » S. Ignace, l'illustre martyr, disait déjà : « Il est impossible qu'un pé- » cheur puisse être sauvé, si ce n'est, ô Vierge, par votre » secours, et votre faveur. Car Dieu n'accorde de grâce à aucun » homme si ce n'est par Marie [2]. » « Il n'est personne, dit S. » Germain, qui soit délivré du mal sinon par vous, ô Vierge » très pure, personne à qui un don soit accordé, sinon par » vous, ô Vierge très chaste; personne qui soit sauvé, sinon » par vous, ô Vierge très sainte [3]. »

Enfin tenons-nous-en à la règle que nous donne S. Bernard lorsqu'il nous dit : « Que toutes les moelles de notre cœur, que » toutes les affections de nos entrailles, que tous nos vœux » concourent à ce seul but : vénérer Marie; car telle est la vo- » lonté de Dieu qui a voulu que nous ayons tout par Marie [4]. »

L'Evangéliste S. Mathieu rapporte avec détails plusieurs grands miracles, qui s'accomplirent après la mort de Notre-Seigneur sur la croix, le voile du temple déchiré en deux, depuis le haut jusqu'en bas, le tremblement de terre, les pierres fendues, les sépulcres ouverts, les corps d'un grand nombre de saints ressuscités, et sortant de leurs tombeaux pour aller dans la cité sainte. Mais pourquoi vont-ils dans la cité? Quels rapports peut-il y avoir entre eux et les vivants? entre ceux que la cruelle mort a séparés? Peut-être allaient-ils demander des prières pour être plutôt délivrés des Limbes? Mais non, puisque le texte sacré nous dit qu'il s'agissait des saints qui, par conséquent, n'avaient pas besoin de suffrages. La descente de Jésus-Christ dans les limbes avait délivré tous les captifs sans exception. Peut-être voulaient-ils instruire leurs amis des choses de l'autre vie? Mais non, puisque Jésus-Christ a dit de ceux qui vivent sur la terre : *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiraient pas davantage quelqu'un des morts qui ressusciterait* (Luc. XVI passim). Peut-être voulaient-ils consoler leurs parents, leurs amis? Mais quelle consolation les morts peuvent-ils procurer aux vivants? Il y a donc là un mystère. Nous en trouverons l'explication si nous suppo-

1. Per te accessum habeamus ad Filium, o benedicta inventrix gratiæ, Mater salutis, ut per te suscipiat nos, qui per te datus est nobis. S. Bernard. in *Centifolio* citatus.

2. Impossibile est aliquem posse salvari peccatorem, nisi per tuum, o Virgo, auxilium et favorem, quia nulli homini a Deo confertur gratia nisi per Mariam. S. Ignat. *Martyr,* in opere supradicto citatus.

3. Nemo est qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima! nemo est, cui donum concedatur, nisi per te, o castissima! nemo est, qui salvus fiat, nisi per te, o sanctissima. S. German. serm. *de Zona Virgin.*

4. Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus Mariam veneremur; quia hæc est voluntas Domini, qui totum nos habere voluit per Mariam. S. Bern. serm. *de Nativ. Virg.*

sons deux choses; la première que les corps ressuscités ne retournèrent pas à la poussière du tombeau, et que, selon l'enseignement de plusieurs Pères, ils montèrent au ciel avec Jésus-Christ chef de tous les justes, au jour de sa glorieuse Ascension. La seconde que la cité de Jérusalem était la figure en même temps que la demeure, en ces jours-là, de la bienheureuse Vierge Marie. Les corps des saints qui sortirent de leurs tombeaux, à la mort de Jésus-Christ, se rendirent dans la cité sainte, parce qu'ils se disposaient à monter au ciel; or ils ne pouvaient le faire que par Marie à qui est confiée la garde de la céleste cité. C'est elle qui possède les clefs : elle ouvre à qui elle veut, quand elle veut et comme elle veut, et personne ne ferme.

Que le chemin qui conduit au ciel soit difficile; que la porte par laquelle on entre dans la vie soit étroite; que ceux qui la trouvent soient peu nombreux, ne laissez pas cependant d'avoir confiance, ô vous qui aimez Marie, ô vous qui récitez fidèlement le saint rosaire. Je vois Notre-Dame du très saint rosaire, la portière du ciel, toute prête à vous en procurer l'entrée. Plus la porte était sévèrement gardée autrefois par le chérubin armé d'un glaive flamboyant, plus il est aisé de la franchir aujourd'hui. Dieu n'avait pas confié à un séraphin la garde du paradis terrestre parce que les séraphins, selon la signification de leur nom, sont un incendie d'amour, et que l'on ne confie pas à l'amour les mesures de rigueur inflexibles. Aujourd'hui ce n'est pas même à un séraphin, c'est à la bienheureuse Vierge Marie auprès de laquelle les séraphins eux-mêmes paraîtraient tout de glace [1], que Dieu confie la porte du ciel. Le temps de la rigueur inflexible est donc bien passé. « Qui pourra mesurer la longueur, » la largeur, la sublimité, la profondeur de votre miséricorde, » ô Vierge bénie? s'écrie S. Bernard. Sa longueur? elle vient en » aide, jusqu'à leur dernier jour, à tous ceux qui l'invoquent. » Sa largeur? elle remplit l'univers entier et toute la terre est » pleine aussi de sa miséricorde. Sa sublimité? elle s'est élevée » jusqu'à réparer les ruines de la cité céleste. Sa profondeur? » elle a obtenu la grâce de la rédemption pour ceux qui étaient » assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » Mais si la miséricorde de Marie est si grande, si tous peuvent espérer avec une ferme confiance d'y avoir quelque part, il est évident que la part la plus large, que les faveurs les plus abondantes sont réservées à ceux qui l'aiment et la servent fidèlement, à ceux qui aiment le saint rosaire, qui le récitent avec piété, qui sont heureux de répéter bien des fois chaque jour, en l'honneur de Marie, la Salutation angélique, à ceux qui se complaisent dans la médi-

1. Maria tanta charitate incensa est, ut in ejus comparatione omnes Seraphim frigescere videantur. S. Ildeph. ser. *de Assumpt.*

tation de ses mystères. C'est pour eux surtout que la bienheureuse Vierge est la portière du ciel.

II. — *Le Rosaire est la clef qui ouvre la céleste Jérusalem.*

S. Jean nous rapporte, dans l'Apocalypse, comment le Fils de Dieu lui apparut avec tout l'éclat de sa gloire. Il dit : *Je vis sept chandeliers d'or; et au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la neige, et ses yeux comme une flamme de feu. Ses pieds étaient semblables à l'airain fin, quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix comme la voix des grandes eaux. Il avait sept étoiles dans sa main droite, et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage était lumineux comme le soleil dans sa force* (Apoc. I, 12-15). Le divin Maître se montrait à Jean dans ce magnifique appareil, pour encourager son disciple bien-aimé à supporter courageusement les persécutions qui allaient fondre sur lui, et à boire sans crainte le calice de la passion qui lui était préparé. Il lui disait : « Ne crains point : Je suis le premier et le dernier, et » celui qui vit. J'ai été mort, mais voici que je suis vivant dans » les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'en» fer : » *Noli timere. Ego sum primus et novissimus*, etc. (Apoc. I, 17, 18). N'était-ce pas comme s'il lui avait dit : O Jean, ne crains pas. Tu le sais, je suis le premier de tous; cependant il a fallu que je devienne comme le dernier, l'abjection du peuple; que je subisse l'ignominie de la croix et la mort entre deux larrons. Mais après cette mort je suis ressuscité dans la gloire; toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; les clefs de la mort et de l'enfer m'ont été remises entre les mains. Ne crains donc pas; à l'exemple de ton maître, affronte courageusement toutes les persécutions, méprise virilement la mort parce que tu ressusciteras dans la gloire. J'ai les clefs de la mort et de l'enfer; je fermerai leurs portes, et je te conduirai, en toute sécurité, à la vie éternelle.

Mais si le Fils de Dieu a les clefs de la mort et de l'enfer, qui donc tient entre ses mains celles de la vie éternelle et du royaume des cieux? Si le pouvoir de fermer les portes de la mort et de l'enfer appartient au Dieu incarné, à qui donc la mission a-t-elle été confiée d'ouvrir celles de l'éternelle béatitude? Si le Seigneur des seigneurs s'est réservé les clefs de la mort et de l'enfer, à qui a-t-il remis celles de la béatitude suprême et des joies célestes? A qui? sinon à Marie, sa mère bien-aimée? Marie a été instituée l'avocate des vivants et des morts; Marie a été élue reine des anges et portière du ciel; à Marie la puissance a été

donnée d'ouvrir les portes de la vie, à qui elle veut, quand elle veut et comme elle veut. « Entre vos mains, ô Vierge, sont le » salut et la vie, la joie perpétuelle et l'éternité glorieuse [1], » s'écrie S. Bonaventure. Marie possède la clef du ciel et du véritable bonheur; mais quelle est cette clef?

Selon S. Augustin, on peut donner le nom de clef du ciel, à toutes les prières et à toutes les bonnes œuvres, parce que c'est par elles que nous montons au ciel, que nous ouvrons les portes du céleste royaume, et que nous approchons du trône de Dieu. « La prière du juste, voilà, dit-il, la clef du ciel. La supplica- » tion monte et la miséricorde de Dieu descend. Bien que la » terre soit basse et les cieux élevés, Dieu entend cependant la » voix de l'homme dont la conscience est pure [2]. » Et il ajoute : « Nous pouvons nous ouvrir la porte du royaume des cieux » avec les clefs des bonnes œuvres de toute sorte [3]. » Le saint docteur prouve ce qu'il avance par l'exemple du prophète Elie qui, au temps du roi Achab, ferma le ciel et l'ouvrit par ses prières. A cette malheureuse époque, les péchés s'accumulaient sans mesure. Grâce à la connivence du roi, l'impiété avait fait des progrès effrayants dans tout le peuple et dans toute la Judée. Elie, enflammé de zèle pour la gloire de Dieu, pria le Seigneur pour qu'en punition d'une telle iniquité, il ne descendît plus ni pluie ni rosée sur les fruits de la terre. Sa prière fut aussitôt exaucée : la prière d'Elie était devenue la clef du ciel. « Il ordonne et le ciel est fermé [4], » dit le grand S. Augustin. Et pendant trois années entières, une affreuse sécheresse désole toute la contrée livrée en proie à la famine la plus cruelle. Après ces trois ans, Elie touché de compassion pour son peuple, crie de nouveau vers le Seigneur. Il demande la rosée du ciel, il demande la pluie qui rende la fertilité à la terre. Aussitôt sa prière, véritable clef du ciel, l'ouvre avec la même facilité qu'elle l'avait fermé. Le ciel se couvre de nuages, le vent souffle et la pluie tombe avec abondance.

Ce que S. Augustin attribue à la prière en général, S. Ephrem en fait l'application particulière au très doux nom de Marie. « Le nom de Marie a la puissance d'ouvrir la porte du ciel [5], » dit-il. Avant la venue de N.-S. Jésus-Christ, personne ne put

1. In manu tua o Virgo! salus et vita consistunt, lætitia perpetua et æternitas gloriosa. S. Bonav. in *Psal. B. V.*

2. Oratio justi est clavis cœli. Ascendit precatio, et descendit Dei miseratio. Licet alta sit terra, altum sit cœlum, audit tamen Deus hominis linguam, si mundam habeat conscientiam. S. August. serm. 226 *de Temp.*

3. Omnium bonorum operum clavibus januam regni cœlestis nobis aperire possumus. S. August. *ibid.*

4. Jubet et clauditur cœlum. Id. *ibid.*

5. Nomen Mariæ est reseratorium portæ cœli. S. Ephrem. in *Deprec. ad B. Virg.*

entrer au ciel, ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni les prophètes, ni les autres justes ; il leur fallait descendre tous dans les limbes ; mais lorsque le nom de Marie eut retenti dans le monde, au jour de sa Nativité, lorsque surtout, il eut été connu et glorifié dans l'univers entier avec celui de son divin Fils, les portes furent ouvertes ; les malheureux enfants d'Ève purent revenir dans la patrie céleste. Aussi la bienheureuse Vierge Marie a-t-elle daigné dire elle-même à sainte Brigitte : « Ceux qui sont » dans le purgatoire, se réjouissent lorsqu'ils entendent mon » nom, comme le malade gisant sur son lit de douleur, lorsqu'il » entend quelque parole de consolation. Les bons anges, en en- » tendant ce nom s'approchent davantage des justes, et sont » heureux des progrès de ceux dont la garde leur est confiée [1]. » Si donc toute prière des justes monte vers le ciel pour en faire descendre la miséricorde, en est-il qui puisse le faire avec autant d'efficacité que le saint rosaire ? La Reine des anges n'atteste-t-elle pas elle-même que le rosaire l'emporte en dignité comme en vertu sur toutes les autres prières, autant qu'elle-même sur tous les saints du ciel ? Si la prière du prophète Élie a été comme la clef du ciel, ce nom ne convient-il pas bien mieux encore au psautier de Marie ? La prière d'Élie ouvrit le ciel, mais seulement après l'avoir fermé : le très saint rosaire ne ferme jamais le ciel : il l'ouvre toujours. La prière d'Élie s'opposa à la miséricorde de Dieu, et empêcha qu'il répandît sur la terre une pluie bienfaisante : le très saint rosaire obtient de la divine miséricorde qu'elle ne cesse jamais de répandre sur nous la pluie de ses bienfaits. La prière d'Élie obtint que la terre produisît des fruits, mais ce ne fut qu'après une longue et cruelle famine : la prière chère à Marie, le saint rosaire procure avec abondance les biens du corps et ceux de l'âme ; avec lui on n'est privé d'aucune des faveurs célestes. Enfin si le nom seul de Marie suffit pour ouvrir le ciel, combien plus efficace encore le rosaire sera-t-il, lui qui nous fait répéter ce nom béni deux fois par chaque Salutation angélique, c'est-à-dire plus de trois cents fois ?

Les anciens représentaient la terre sous une figure emblématique ingénieuse. C'était une femme au port majestueux, aux traits empreints de gravité et de bonté. Elle portait sur la tête une précieuse couronne où l'on voyait ciselées des tours, des murailles, des villes. A la main, elle avait une clef. Autour d'elle se voyaient une multitude d'êtres animés qui venaient cher-

1. Qui in Purgatorio sunt, gaudent Nomine meo audito, quemadmodum æger jacens in lecto, cum audit verbum solatii. Angeli etiam boni, audito hoc Nomine, justis magis appropinquant, et de eorum lætantur profectu, quibus sunt ad custodiam deputati. S. Brigitt. a *Dionys. Carthus.* citata, lib. III *de laud. Virg.* cap. ult.

cher un refuge dans son sein. Une inscription lui donnait ce nom : *Alma Mater* : La bonne Mère. — Que signifiait cette peinture ? La couronne ornée de tours, de villes, d'édifices, de palais, montrait que les hommes et les œuvres de leur génie sont la gloire de la terre et son ornement. La clef qu'elle tenait à la main signifiait que la terre ferme son sein quand vient l'hiver, et l'ouvre au printemps, pour produire en abondance toutes sortes de fruits. Les oiseaux du ciel et les animaux qui s'approchaient d'elle, marquaient qu'elle leur fournit la nourriture et tout ce dont ils ont besoin. L'inscription enfin proclamait que la terre est la mère universelle de tous les êtres qui vivent dans ce monde, que c'est d'elle qu'ils empruntent tous les éléments qui les composent, tout ce qui est nécessaire à leur existence.

On peut appliquer cet emblème à Notre-Dame du saint rosaire. Elle a une couronne, non pas ornée de tours et de palais, il est vrai, mais formée des roses les plus exquises et des perles précieuses les mieux choisies. Cette couronne c'est le saint rosaire. « Le rosaire est un diadème glorieux composé de perles » précieuses, dont la Vierge Mère de Dieu est couronnée, » dit Carthagène. Dans la récitation du rosaire, les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes des justes, prennent leur vol vers Marie, pour recevoir d'elle les aliments dont ils ont besoin, les grâces divines. Car Marie ne néglige jamais ses humbles serviteurs, et elle obtient toujours des grâces abondantes à ceux qui lui offrent cet hommage : celui qui est parfait devient plus parfait ; celui qui est juste devient plus juste. Les animaux de la terre recourent aussi à Marie. Les animaux représentent les pécheurs, disent les saints Pères. Les pécheurs s'ils ont recours à Marie, s'ils récitent le saint rosaire, trouvent un asile auprès d'elle et une protection assurée. Le rosaire est l'espérance des désespérés. Enfin Marie tient une clef entre ses mains : c'est la Salutation angélique qui a ouvert la porte du ciel fermée depuis le commencement du monde par le péché de nos premiers parents. La clef du ciel était perdue et nulle créature n'était assez puissante pour en ouvrir la porte. Mais du moment où l'ange Gabriel fut envoyé dans la ville de Nazareth, et qu'il eut salué Marie, en lui disant : « Je vous salue pleine de grâce, » la clef perdue fut retrouvée, l'homme put sortir de l'abîme de maux où il était tristement plongé, et la porte du ciel commença de s'ouvrir. L'*Ave Maria* tant de fois répété dans le rosaire, est la clef ; Marie est la portière, et Jésus-Christ est la porte du ciel. Efforcez-vous d'entrer par cette porte, faites-vous une amie de celle qui a le pouvoir de l'ouvrir et de la fermer ; soyez prévoyants et munissez-vous de la clef. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Claus [1].)

RECONNAISSANCE QUE NOUS DEVONS A S. DOMINIQUE POUR L'INSTITUTION ET LA DIFFUSION DU ROSAIRE.

Apud omnes populos, urbes, atque provincias, quocumque regis jussa veniebant, mira exultatio et festus dies.

Esther, viii, 17.

Assuérus, ce roi puissant auquel cent vingt-sept provinces obéissaient, avait, à l'instigation d'Aman, le premier des grands de sa cour, ordonné le massacre de tous les Juifs qui habitaient dans son royaume. Déjà le jour était marqué; tous les satrapes et tous les juges avaient reçu l'ordre de procéder à la sanglante exécution, le treizième jour du douzième mois que l'on nommait Adar. Les femmes, les enfants, les vieillards sans distinction d'état ni de rang, devaient être égorgés, aussi bien que les hommes dans la force de l'âge: personne, de ce malheureux peuple, ne devait survivre à cet épouvantable massacre. Il est plus aisé de comprendre que d'exprimer la consternation qui s'empara de la nation proscrite, lorsque les ordres du roi furent connus. Mais parmi ceux dont l'affliction fut la plus profonde, il faut nommer Mardochée, que distinguaient entre tous son mérite et la noblesse de son origine. Il avait été autrefois emmené captif avec le roi Jéchonias, de la ville de Jérusalem à Suze. En proie aux angoisses les plus cruelles, il se tenait, revêtu d'un sac et couvert de cendre tout près des portes du palais du roi, épiant l'occasion de parler à la reine Esther sa nièce, fille de son frère, qu'il avait élevée dès sa plus tendre jeunesse, pour chercher avec elle quelque moyen d'obtenir du roi que son peuple ne fût pas détruit.

Cependant, une nuit qu'Assuérus ne pouvait dormir, il se fit lire les annales des premiers temps de son règne, et l'on tomba sur la page où il était rapporté que Mardochée avait révélé le complot des eunuques Bagathan et Tharès, qui voulaient égorger le roi. Assuérus demanda quel honneur et quelle récompense Mardochée avait reçus pour un si bel acte de fidélité. On lui dit qu'il n'avait rien reçu. Le roi résolut alors de réparer cet oubli; c'était pour la nation juive un heureux présage. D'autre part, la reine Esther, instruite par Mardochée, déjoua les projets d'Aman, fit condamner à mort ce cruel persécuteur, et obtint que les ordres donnés pour le massacre universel des Juifs fussent révoqués. Alors, on le

1. Claus, tom. vi, *In festo S. Dominici*, concept. iii.

conçoit, « parmi tous les peuples, les villes et les provinces » où les nouveaux ordres du roi arrivaient, c'étaient des trans- » ports de joie, et un jour de fête. »

Peut-être, mes chers auditeurs, vous demandez-vous où je veux en venir avec ce récit ? Mon but est simplement de vous faire comprendre combien est grande la reconnaissance que nous devons à S. Dominique, pour l'institution du très saint Rosaire et, par suite, de la confrérie qui porte ce nom. Nulle histoire ne convenait mieux que celle-ci pour vous faire entrer dans l'esprit de la fête de ce jour.

Au douzième siècle après l'Incarnation de Notre Seigneur, la justice divine, irritée des péchés des hommes avait décrété la ruine de l'univers entier. Déjà l'Assuérus céleste se préparait à lancer les traits terribles de sa vengeance, et les colonnes du ciel tremblaient. C'en était fait du genre humain, si un nouveau Mardochée, plus digne encore que le premier, S. Dominique, averti dans une vision des desseins de Dieu, ne se fût interposé, et n'eût empêché, par ses prières, la perte de tant d'âmes. Mais pour que ses prières fussent efficaces, il eut recours à celle dont Esther était la figure. Selon la remarque de l'Ecriture, Esther se présenta devant Assuérus avec une couleur de rose répandue sur le visage : *Roseo colore vultu perfuso.* Ce sont des roses que le saint patriarche Dominique offrit à Marie, et qu'il voulut qu'on lui offrît dans l'univers entier pour obtenir sa puissante intercession ; c'est ornée de ces roses, de la couronne du saint Rosaire, que Marie aime à se présenter devant Dieu pour implorer notre pardon. Elle est la Reine du saint Rosaire ! Comprenez donc, chrétiens, de quelle reconnaissance nous sommes redevables à S. Dominique auteur et propagateur de la pieuse dévotion du Rosaire. Cette reconnaissance doit être d'autant plus grande que, par la récitation du Rosaire, nous obtenons de Dieu tous les biens dont nous avons besoin soit temporels, soit spirituels.

I. — *Par le saint Rosaire nous obtenons de Dieu les biens temporels.*

Les anciens écrivains qui se sont occupés des propriétés médicinales des plantes, tels que Pline et Théophraste, nous disent que la rose possède une vertu singulière pour la guérison de plusieurs maladies. On l'employait soit distillée et réduite en essence, soit mêlée à quelque onguent, soit confite dans le miel. Si telles sont les propriétés de la rose naturelle qui fleurit dans nos jardins, quelle ne sera pas la vertu surnaturelle des roses qui naissent et se multiplient en l'honneur de la Vierge Immaculée ? Mais quelles sont ces roses ? Ecoutez ces quelques traits d'histoire.

Un saint religieux nommé Josse rendait un culte tout particulier au nom de Marie et, chaque jour, il récitait en son honneur cinq psaumes dont les premières lettres correspondent à celles qui composent ce nom sacré, par exemple les psaumes : *Magnus Dominus...*, *Ad Dominum...*, *Retribue servo tuo...*, *In convertendo...*, *Ad te levavi...* Qu'arriva-t-il ? Après la mort du serviteur de Marie, au plus fort de l'hiver, deux tiges sortirent de sa bouche portant chacune une rose magnifique, sur les feuilles desquelles le saint nom de Marie était écrit.

Un jeune homme s'était égaré dans un bois. Tout à coup il se vit entouré par une bande de brigands. Alors il supplia Marie de lui venir en aide, et voilà qu'à chaque fois qu'il prononçait les paroles de la salutation angélique, *Ave Maria*, les brigands étonnés voyaient des roses lui sortir de la bouche et monter vers le ciel. Ce miracle lui sauva la vie et détermina les brigands, qui voulaient le tuer, à se convertir.

Un religieux de l'ordre de S. François avait pris la résolution de réciter tous les jours la couronne de Marie, avant de dîner. Un jour il avait oublié de payer à la bienheureuse Vierge le tribut de cette dévotion. Il était assis à table lorsqu'il s'en souvint tout à coup. Aussitôt, sous un prétexte quelconque, il sortit du réfectoire, se rendit à l'église et, prosterné devant l'autel de Marie, il commença la récitation du chapelet. Le Père gardien, inquiet de sa longue absence, envoya un frère à sa recherche. Un spectacle merveilleux s'offrit aux regards de ce frère. Il vit deux anges qui, tandis que le saint religieux priait, recueillaient des roses sur ses lèvres et en tressaient une couronne.

Quelle conclusion tirer de ces visions extraordinaires? La voici. Les salutations angéliques, qui composent le Rosaire, sont des roses d'une rare beauté offertes à Marie. Si les roses naturelles jouissent d'une grande vertu pour la guérison de plusieurs maux corporels, combien les roses spirituelles ne seront-elles pas plus efficaces, contre les maux de l'âme? Que les dévots serviteurs de Marie parlent ici en ma place, et qu'ils nous disent combien souvent ils ont expérimenté l'efficacité du Rosaire, au milieu des peines et des tribulations de la vie.

Bernardin de Buste rapporte une gracieuse anecdote, bien propre à donner une idée de la protection efficace que procure la récitation de la Salutation Angélique. Une jeune fille avait un passereau auquel elle avait appris à prononcer distinctement ces mots : *Ave Maria*. Un jour, la porte de la cage étant mal fermée, l'oiseau s'envola : dangereuse liberté qui faillit lui coûter la vie! A peine s'était-il un peu éloigné, qu'un épervier fondit sur lui. Déjà l'oiseau de proie tenait dans ses serres le pauvre passereau, qui, dans son épouvante, exhala comme une plainte ces mots tant de fois répétés à la grande

joie de ceux qui l'entendaient : *Ave Maria.* Merveille incroyable, l'épervier frappé par ces deux mots comme par des traits acérés tomba mort, et l'oiseau délivré de ses ongles cruels se réfugia en poussant des cris de joie, dans sa cage, sous la protection de celle qui le nourrissait. — Si cette invocation prononcée par un petit oiseau, qui ne pouvait en soupçonner la signification, suffit pour l'arracher à une mort certaine, combien plus sera-t-elle efficace dans la bouche des serviteurs de Marie qui la répètent tant de fois chaque jour, avec amour et dévotion? Que de bienfaits, que de secours au milieu des dangers et des persécutions, obtiendront-ils de leur divine reine, par ces hommages et ces salutations! Permettez-moi de vous rapporter encore deux ou trois faits qui le prouvent mieux que tous les raisonnements.

Dans une ville de la Biscaye, en Espagne, un homme très pauvre, priait humblement au pied d'une statue de la sainte Vierge, très richement ornée. Il lui disait sa misère et la suppliait de lui venir en aide. Marie eut compassion de lui et la statue lui donna une de ses chaussures précieuses. Ce pauvre homme l'accepta simplement. Mais dès qu'il la montra et voulut en tirer parti, il fut accusé de vol et exposé au dernier supplice. Marie ne l'abandonna point. Il obtint d'être amené auprès de la statue; il se prosterna devant elle, et là, en présence de tout le peuple, la statue miraculeuse lui tendit l'autre chaussure, Que l'on juge de l'étonnement et des acclamations des témoins d'un tel fait. — Deux jeunes personnes de famille noble s'étaient vues réduites à une extrême pauvreté. Chaque jour elles se recommandaient à la très sainte Vierge qu'elles avaient choisie pour leur mère, et elles récitaient le chapelet en son honneur. Leur confiance ne fut pas trompée. Leur position s'améliora de jour en jour, et bientôt leurs ressources furent en rapport avec le rang qui leur appartenait dans le monde. Mais l'envie s'en mêla et le bruit se répandit que ce changement de fortune avait une source coupable. La bienheureuse Vierge Marie prit leur défense : une pluie de fleurs miraculeusement tombée sur elles du ciel, à la vue de tout le peuple, manifesta leur innocence. — Les faits de cette nature sont innombrables; nous n'en citerons plus qu'un. Anna Almaïda, qui plus tard fut une sainte religieuse, étant encore toute jeune enfant, jouait à une fenêtre, au-dessous de laquelle se trouvait une cage où l'on montrait un lion énorme. Les servantes qui veillaient sur l'enfant ayant commis l'imprudence de la laisser seule un moment, elle tomba dans la cage. Sans doute la chute troubla l'enfant, mais il importait peu au lion qu'elle fût vivante ou morte, pour la dévorer. Cependant la mère par excellence, Marie, veillait sur cette petite enfant; elle fit un miracle pour la sauver. Les domes-

tiques et le dompteur de la bête féroce accourent pour essayer de lui arracher l'enfant. Que voient-ils? La petite fille avait passé son rosaire au cou du lion et elle flattait doucement sa crinière, en lui disant : « Lion, ne me dévore pas, car je dois » entrer un jour au couvent et me faire religieuse. » L'horrible bête demeurait immobile ; ce rosaire était une chaîne que le lion ne pouvait briser : il rendait hommage à la puissance souveraine de Marie dans la personne de l'enfant qu'elle protégeait.

Reconnaissez donc, chrétiens, combien la dévotion au saint Rosaire est efficace. Vous surtout, parents, ne manquez pas de recommander vos enfants à la bienheureuse Mère de Dieu et tenez pour certain que vous attirerez sur eux ses plus précieuses bénédictions si, dès leurs plus tendres ans, vous leur inspirez l'amour du Rosaire et vous les habituez à le dire comme il faut. Mais c'est assez parler des biens temporels que nous procure cette sainte dévotion : il est temps de montrer qu'elle n'est pas une source moins abondante de biens spirituels.

II. — *La récitation du Saint Rosaire nous procure surtout les biens spirituels.*

Je n'ignore pas, mes chers auditeurs, les sentiments de piété dont vous êtes animés, et les saintes aspirations de vos cœurs. Je sais que vous préférez de beaucoup les biens éternels à ceux qui passent. Pardonnez-moi si je vous ai parlé si longtemps des avantages purement temporels que la récitation du rosaire procure; je ne veux plus m'entretenir avec vous que de biens d'un ordre plus élevé, des biens spirituels, des biens de l'âme qui concernent le salut.

Entre les avantages spirituels que procure le saint Rosaire, il convient de mettre au premier rang celui-ci : La dévotion au saint Rosaire ne conserve pas seulement leur bonté à ceux qui sont bons et fervents, elle opère, dans les pécheurs eux-mêmes, un changement salutaire, une merveilleuse transformation. Tertullien ne se lassait pas d'admirer autrefois le changement qui survenait dans les gentils, lorsqu'ils se convertissaient à la foi chrétienne. « Une femme de mauvaise vie, » un débauché allaient au baptême, et ils revenaient saints [1], » dit-il. On peut jusqu'à un certain point en dire autant de l'acte de dévotion envers la très sainte Vierge dont nous parlons. L'expérience de tous les jours nous prouve que ceux qui entrent dans la confrérie du saint Rosaire sont changés en d'autres hommes. Ils étaient adultères et ils sont continents ; ils étaient impudiques et ils sont chastes ; ils se livraient à

1. **Ibat meretrix, ibat amasus et revertebatur sanctus.** TERTULL. *in Apolog.* **cap. III.**

l'ivresse et ils sont sobres ; ils étaient pécheurs, et les voilà devenus des saints. Un auteur, qui a écrit sur les confréries du Rosaire [1], dit que dans les premiers temps où existèrent ces pieuses associations, ceux qui en faisaient partie se distinguaient entre tous, par la modestie de leur vie et la régularité de leur conduite. On pouvait les reconnaître à ce signe. Mais il faut remarquer, mes frères, que de tels changements ne sont pas le résultat d'une récitation hâtive et machinale du chapelet ; il faut que cet acte de dévotion soit accompli quotidiennement avec piété et avec une ferveur qui ne connaisse pas le relâchement.

Voici un trait rapporté par Alain de la Roche, qui mérite d'être cité. Il y avait en Angleterre une personne de haute condition, nommée Hélène qui, dès l'âge de douze ans, commença de mener une vie coupable et désordonnée, au grand scandale de toute la ville qu'elle habitait. Vers l'âge de trente ans, elle entra un jour par hasard dans une église, non pas pour y prier, mais pour voir ce qui s'y passait. Un pieux orateur expliquait à ce moment l'excellence et l'utilité du Rosaire. Hélène l'écouta et après le sermon, retourna chez elle, suivie de ses domestiques et de plusieurs de ses compagnons de débauche. Sur le chemin, elle rencontra un marchand qui, entre autres choses, vendait des chapelets. Elle eut la fantaisie d'en acheter un, et choisit le plus beau. Plus tard, de retour chez elle, le souvenir des paroles du prédicateur lui revint à la mémoire. Poussée par un sentiment de piété nouveau pour elle, Hélène prit le chapelet qu'elle venait d'acheter et le récita. Elle y prit goût et fit de même pendant quinze jours. Après ces quinze jours, il s'opéra en elle un changement merveilleux ; son âme fut toute transformée. Les foudres de la vengeance céleste, le spectre de la mort toujours menaçante, la rigueur de la justice de Dieu, les supplices éternels de l'enfer se présentèrent vivement à sa pensée et ne lui laissèrent plus de repos, ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle eût fait une confession générale de tous ses péchés, avec une contrition profonde et une grande abondance de larmes. Le confesseur auquel elle s'adressa en était dans l'étonnement, et ne pouvait rien comprendre à un changement de vie tellement complet et inattendu. Après sa confession, tandis que, déjà toute transformée, elle accomplissait sa pénitence sacramentelle devant l'autel de Notre-Dame du Saint-Rosaire, la bienheureuse Vierge Marie lui adressa ces paroles par la bouche même de sa statue : « Hélène, Hélène ! Jusqu'ici » vous avez été dure comme une lionne pour mon Fils et » pour moi : efforcez-vous de ressembler désormais à une ten» dre brebis, et je vous ferai participer à ma grâce. » Le désir

1. Joannes Andreas, lib. II *de Confrat. Rosar.* cap. LV.

de Marie fut accompli. Sans plus tarder, Hélène distribua aux pauvres ses richesses qui étaient considérables, et se déroba aux regards du monde. Renfermée dans une humble cellule, ne voulant plus d'autre société que celle de Dieu seul, elle expia, par des austérités extraordinaires, les plaisirs coupables auxquels elle s'était abandonnée si longtemps. Dieu la récompensa par les consolations spirituelles les plus précieuses et les plus abondantes : elle acquit une grande réputation de sainteté, qui lui servit à ramener à Dieu de nombreux pécheurs et, lorsque vint l'heure de sa mort, on vit son âme s'élever au ciel sous la forme d'une colombe.

Qui n'admirerait ici l'efficacité du saint Rosaire ? Donnez-moi un malheureux, coupable des péchés les plus énormes et en même temps atteint d'une maladie incurable, donnez-moi un pécheur esclave des habitudes les plus honteuses qui sont comme le vestibule de l'enfer; supposez-le déjà plus qu'à moitié plongé dans l'abîme : j'ose affirmer qu'il n'est pas de maladie de l'âme, si invétérée, de péchés si graves et si nombreux, de vices si pestilentiels dont un malheureux pécheur ne puisse obtenir la guérison et le pardon, s'il recourt sincèrement, avec fidélité et persévérance, à la récitation du Rosaire. Cette pratique de dévotion assurera son salut.

Savez-vous, chrétiens fidèles, sur quelle autorité je m'appuie pour promettre le salut, avec tant d'assurance, à quiconque récite dévotement le saint Rosaire? C'est une vérité admise par tous les docteurs et les maîtres de la vie spirituelle que la dévotion à la très sainte Vierge est une marque de prédestination. Aucun pécheur, quelque désordonnée et coupable qu'ait été sa vie, ne périra pour l'éternité, s'il recourt à la très sainte Vierge. On connaît ces paroles de S. Bonaventure : « De même, ô bienheureuse Vierge, que celui qui est éloigné » de vous, et méprisé par vous doit nécessairement périr, de » même il est impossible que périsse quiconque se tourne vers » vous, et obtient de vous un regard bienveillant [1]. » Un théo- » logien très savant, Mendosa, examinant cette proposition de » S. Bonaventure dit expressément : « On peut affirmer en toute » sécurité et sans crainte d'erreur, que la damnation d'un dévot » serviteur de la bienheureuse Vierge Marie est impossible [2]. »

Les docteurs et les théologiens, en enseignant que la dévotion à Marie est un signe certain de prédestination et de salut, parlent de cette dévotion en général et ne désignent aucun acte particulier; mais il est certain qu'il n'en est pas au-

1. Sicut, ô Beatissima, omnis a te aversus et a te despectus, necesse est ut pereat : ita omnis a te conversus et a te respectus, impossibile est ut pereat. S. Bonav. lib. I *Pharet.* cap. v. — 2. Periculosam non esse (ait), sed securam hujusmodi locutionem : Impossibile est damnari eum qui Beatam Virginem colit. Mendoz. *in Virid.* lib. II.

quel les promesses de salut s'attachent mieux qu'à la récitation habituelle du saint Rosaire. La très sainte Mère de Dieu a daigné l'assurer elle-même au bienheureux Alain. Elle lui dit un jour : « Je veux vous révéler un secret de la divine » Providence. Sachez, comprenez et ne doutez nullement que » l'horreur, le dégoût, la négligence pour réciter la Salutation angélique est un signe probable et très grave de réprobation. Au contraire, la dévotion à cette prière est, pour » ceux qui s'y adonnent, un excellent signe qu'ils sont choisis et prédestinés pour la gloire [1]. »

Ames chrétiennes, vous entendez cette promesse si pleine de consolation ! Dites-moi, avez-vous une véritable dévotion à la Salutation angélique, au chapelet, au rosaire ? Assurément, dites-vous, et la preuve en est que nous récitons souvent le chapelet, que nous faisons partie de la confrérie du Rosaire. — Soyez bénis alors et permettez que je vous proclame bienheureux. Ah! ne vous étonnez pas si mes yeux se voilent de larmes, lorsque je vous contemple. Ce sont des larmes de consolation, car je vous considère comme des saints du ciel, dont les corps et les âmes resplendiront dans le royaume de Dieu, plus que le soleil en son midi.

Mais à qui faut-il rapporter tant de bienfaits, tant d'excellentes prérogatives que le Rosaire nous procure ? C'est à S. Dominique, à celui qui a communiqué et répandu dans toute l'Eglise la dévotion au saint Rosaire, qui lui avait été révélée du ciel. Le roi Assuérus sauvé de la mort par la vigilance et la fidélité de Mardochée demanda : « Quel honneur et quelle ré» compense Mardochée a-t-il obtenu pour cet acte de fidélité?» *Quid pro hac fide honoris ac præmii Mardochæus consecutus sit?* On lui répondit qu'il n'avait rien reçu, et alors Assuérus ordonna qu'on le revêtît de vêtements royaux, qu'on le couronnât d'un diadème et que le premier des princes de la cour le conduisît par les places de la ville, tenant par la bride le magnifique coursier sur lequel il serait monté. Et vous, mes frères, que ferez-vous pour honorer S. Dominique, qui, en vous donnant le saint Rosaire, vous a préservés de la mort temporelle et de la mort éternelle? Mais pourquoi vous le demander? La célébration de cette fête, votre fidélité à réciter le Rosaire selon le désir de ce grand saint disent assez votre reconnaissance, et ce n'est pas seulement ici, c'est dans l'univers catholique tout entier, chez toutes les nations, chez tous les peuples, que le jour consacré à honorer Notre-Dame du Rosaire, dont S. Dominique fut l'envoyé à jamais béni, est un véritable jour de fête, comme nous le disions en commençant : *Apud omnes populos, urbes atque provincias, mira exultatio et dies festus. — Amen.*

1. P. Leonard. *de Rosario.*

CINQUIÈME SERMON

(Fragment du Panégyrique de S. Dominique par le P. Nouet S. J.)

LE SAINT ROSAIRE MOYEN TRÈS EFFICACE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino. Prov. VIII, 35.

Un des trois moyens [1] dont S. Dominique s'est servi pour convertir les pécheurs et rétablir la religion et le culte de Dieu dans le monde, c'est le saint Rosaire et la dévotion envers la bienheureuse Vierge : moyen tout-puissant, pour deux principales raisons. La première, parce que, comme c'est Elle qui a été choisie entre toutes les créatures pour attirer Dieu vers les hommes, aussi c'est à Elle qu'il faut s'adresser pour attirer les hommes à Dieu, et les faire rentrer dans le sein de sa bonté. La seconde, parce que c'est par son entremise, que le Fils de Dieu distribue aux hommes le trésor des grâces qu'il leur a acquises ; par conséquent, c'est en vain qu'on prétend réussir sans sa médiation dans la conversion des pécheurs. C'est pourquoi S. Dominique, qui était fortement persuadé de cette vérité, ne prêchait jamais, ni devant le peuple, ni devant les rois et les papes, qu'il ne recommandât sa dévotion envers sa souveraine maîtresse, et qu'il n'en fît une partie de son discours. C'est par là, qu'il ramena plus de cent mille hérétiques au sein de l'Eglise. C'est par là, qu'il attira à la pénitence une multitude innombrable de pécheurs. C'est par là, qu'il gagna à Jésus-Christ deux rois dans l'Espagne, l'un de Castille, l'autre de Léon et de Galice. C'est par là, que Dieu donna à la France le modèle des princes chrétiens et l'honneur de nos rois. S. Louis, après que la reine Blanche sa mère se fut mise de la confrérie du Rosaire, par le conseil de S. Dominique, qui lui avait promis qu'elle aurait un fils, si elle se consacrait dans cette confrérie au service de la bienheureuse Vierge. Enfin, c'est par là, que ce grand restaurateur de l'Eglise s'éleva à une éminente sainteté, et qu'il y conduisit une infinité d'autres, conseillant la pratique du saint Rosaire à tous les fidèles pour assurer leur salut, et l'inspirant à ses religieux, comme un moyen très sûr et très efficace pour tendre à la perfection, et pour y porter les autres.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si la bienheureuse

1. Le premier moyen fut la mortification, et le deuxième, la prédication de la parole de Dieu.

Vierge a toujours favorisé ce saint ordre de sa protection particulière, et si elle y a fait de si grandes choses par le ministère de tant de saints qui l'ont rendu également recommandable par leur profonde doctrine, et par leurs héroïques vertus. « Mon esprit qui est en vous, et mes paroles que j'ai mises en votre bouche, ne tariront point dans votre bouche, ni dans la bouche de vos enfants, ni dans la bouche des enfants de vos enfants, dit le Seigneur, dès ce moment jusqu'à l'éternité [1]. » Cette prophétie n'est-elle pas accomplie visiblement dans la famille de notre saint? Où trouvera-t-on de plus fervents prédicateurs qu'un S. Vincent Ferrier, qui a converti plus de vingt mille Juifs ; de plus fameux oracles de la théologie, que S. Thomas et son maître Albert-le-Grand ; de plus illustres défenseurs de la foi dans les derniers siècles qu'un S. Pierre martyr ; de thaumaturges plus admirables qu'un S. Hyacinthe ; de plus dévot panégyriste du Verbe Incarné et de sa sainte Mère, que le bienheureux Henri Suso, sans parler d'un nombre infini de saints personnages qui ont fleuri en toutes sortes de vertus par la pratique du saint Rosaire, et de la dévotion envers la Sainte Vierge, entre lesquels le bienheureux Alain de la Roche a attiré plus de cent mille âmes au service de la Reine des Anges, vérifiant par des effets si merveilleux ce qu'il dit dans ses écrits, que la fin du saint Rosaire est la réformation générale du monde, et que le fruit qui en provient est la sainteté de vie, le rétablissement des bonnes mœurs, le mépris du monde, l'exaltation de la sainte Eglise, l'instruction des princes pour garder la justice, la bonne foi des communautés, la paix et la concorde des villes, et le règlement des maisons particulières [2].

Faites-en l'expérience, soyez fidèle et constant à réciter le Rosaire, si vous voulez participer à la récompense que ce saint promet de la part de la Vierge à ceux qui lui rendent fidèlement ce devoir, assurant qu'elle aura soin d'eux à l'heure de leur trépas, et qu'ils ne mourront point sans les sacrements, et qu'ils ne perdront point, ni la parole, ni la présence d'esprit avant que de les avoir reçus [3].

1. Spiritus meus qui est in te, et verba mea quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo, et de ore seminis tui, et de ore seminis seminis tui, dicit Dominus, amodo et usque in sempiternum. *Is.* 59. 21.

2. Psalterii effectus est, ut proclivis in pessima, quæque mundus per illud reformetur, dante Jesu, interpellante matre Jesu, cooperantibus nobis. B. Alanus, *de exc. Psalt. B. V. p.* 1. *c.* 12.

Psalterii fructus est sanctitas vitæ, morum honestas, mundi contemptus, honor, et exaltatio Ecclesiæ, principium justitiæ, æquitas communitatum, pax civium, domorum disciplina. Ibid. *p.* 2. *c.* 17.

3. Veri Psaltæ mei morientur sacramentis præmuniti, nec ante perdent loquelam, nec usum rationis.

FÊTE DE LA PRESENTATION DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. SERMONS

PREMIER SERMON

(D'après Laselve. — 1725.)

MARIE EST OFFERTE PAR SES PARENTS ET S'OFFRE ELLE-MÊME A DIEU.

Surge, propera, amica mea et veni.

Cantic. II, 10.

La bienheureuse Vierge Marie devait donner le jour au maître souverain du temple; elle devait être elle-même le temple de Dieu : il semble donc qu'aucune autre demeure ne lui convenait aussi bien que le temple de Jérusalem. Aussi l'Esprit de Dieu parlait à son cœur et lui inspirait de quitter ses parents, de s'éloigner de la maison paternelle. Il lui disait: « Écoutez, » ma fille, voyez et inclinez votre oreille; oubliez votre peuple » et la maison de votre père » : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui* (Psal. XLIV, 10). Il l'invitait à se hâter de venir dans le temple : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute » belle, et venez » : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (Cant. II, 9).

La bienheureuse Vierge entendit la voix de Dieu qui lui parlait intérieurement. Pressée du désir d'accomplir la volonté de Dieu, elle supplia ses parents de la conduire au temple dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans et de l'offrir généreusement au Seigneur. S. Joachim et S. Anne exaucèrent son pieux désir, et la conduisirent au temple pour la consacrer à celui de qui ils l'avaient reçue.

On aime à pareil jour, à considérer cette divine Vierge sortant de sa maison, et s'avançant vers le temple avec une modestie qui ravit les anges. On aime à célébrer sa pieuse démarche et l'on compte pour ainsi dire tous ses pas, en s'écriant avec admiration : « Qu'ils sont beaux vos pas, ô fille du prince! » *Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis* (Cant. VII, 1).

Cependant nous jugeons plus utile de considérer Marie arrivée dans le temple de Jérusalem où elle est offerte à Dieu par ses parents, en même temps qu'elle s'offre et se consacre elle-

même. Cette offrande est l'objet de la solennité d'aujourd'hui, ce sera aussi tout le sujet de cette instruction. *Ave Maria.*

Dieu est très riche assurément; il n'a, en aucun temps, besoin des présents que nous pouvons lui faire. Il n'en est pas moins vrai que nos offrandes lui plaisent; il faut même dire qu'elles lui sont très agréables, parce qu'en lui consacrant soit nos biens, soit nos propres personnes, nous rendons hommage au domaine suprême qu'il possède aussi bien sur nous que sur ce qui est à nous.

S. Joachim et sainte Anne n'ignoraient pas ces dispositions du souverain Maître, et Marie les connaissait parfaitement. Voilà pourquoi nous les voyons aujourd'hui dans le temple de Jérusalem. Ils y sont venus non seulement pour adorer le Seigneur en esprit et en vérité, mais pour lui présenter l'offrande la plus riche et la plus digne de lui. Ce présent est Marie, qui est offerte par ses parents et qui s'offre elle-même. Ses parents l'offrent à Dieu avec une piété et une dévotion extraordinaires; mais rien ne saurait exprimer l'ardeur du zèle et de l'amour avec lequel elle s'offre en même temps. Le père et la mère de Marie offrent leur fille bien-aimée : c'est une leçon qui s'adresse aux parents, pour leur apprendre à offrir, eux aussi, leurs enfants au Seigneur. Marie s'offre elle-même, c'est une leçon pour les enfants qui doivent être empressés de se donner à Dieu à son exemple. Nous avons donc à considérer la piété et la dévotion des parents de Marie offrant leur fille à Dieu, et en second lieu, le zèle et l'amour de Marie qui s'offre elle-même; l'oblation de Joachim et d'Anne, et l'oblation de Marie.

I. — *Oblation de Joachim et d'Anne offrant Marie à Dieu.*

On voit des époux qui après de longues années de mariage, gémissent devant Dieu, parce qu'ils n'ont pas de fils, et disent comme autrefois Rachel : « Donnez-moi des enfants; autrement » je mourrai : » *Da mihi liberos, alioquin moriar* (Genes. xxx, 1). Mais hélas, l'ingratitude des hommes est telle que si Dieu les exauce à la fin, s'ils obtiennent des enfants, ce n'est pas à Dieu, c'est au monde, à la vanité, à la volupté qu'ils les consacrent.

Joachim et Anne ne ressemblèrent pas à ces parents ingrats. Au contraire, ils offrirent Marie au Seigneur avec une grande piété, quoique cette offrande dût leur coûter beaucoup. En effet, Marie était leur fille unique; elle était un miracle de perfection; elle leur était chère plus qu'aucune fille ne le fut jamais à ceux qui lui donnèrent le jour.

1° Marie fut la fille unique de Joachim et d'Anne; ils l'obtinrent de Dieu à force de prières, de vœux de jeûnes, et de larmes. Elle fut la colombe unique et immaculée, enfantée par une mère

stérile, arrivée aux limites de la vieillesse. Marie destinée à donner le jour au Fils unique de Dieu, devait être comme lui fille unique selon la réflexion d'Euthymius : *Unigenita erat Dei Mater*, (in cap. XIX MATTH.). Cependant quoiqu'elle fût leur fille unique, Joachim et Anne n'hésitèrent pas à la donner à Dieu. Elle eut à peine achevé sa troisième année qu'ils l'amenèrent au temple et l'offrirent au Seigneur pour sa vie tout entière.

La bienheureuse Vierge ne demeura pas longtemps dans la maison paternelle; on la transplanta bientôt comme une plante rare, dans un sol qui lui convenait mieux ; ce sol était le temple. Là comme un olivier d'une merveilleuse fécondité, elle produisit bientôt des fruits abondants de toutes les vertus. *Ad templum adducitur Virgo, et in domo Dei plantata, instar olivæ fructiferæ, virtutum omnium domicilium efficitur* (S. DAMASC. lib. IV *Fidei*, cap. XV). Les bienheureux parents de la Vierge bénie, ne s'arrêtèrent pas à dire : Elle est notre unique enfant; il ne convient donc pas qu'elle s'éloigne de nous. — Ils ne dirent pas : Puisqu'elle est notre fille unique, ce n'est pas dans le temple mais auprès de nous, dans la maison paternelle qu'elle doit être élevée. — Leur piété est si grande, leur zèle pour l'accomplissement de la volonté de Dieu si parfait, qu'ils se hâtent de l'offrir à Dieu et font cette offrande avec une immense consolation, alors que la bienheureuse Vierge est à peine âgée de trois ans : *Anna haud cunctata est, eam ad templum adducere, ac Deo reddere, et promissum præstare* (S. GREGOR. NYSS. orat. *de Nativ. Christi*). Les parents retardent souvent, aussi longtemps qu'ils peuvent, la consécration de leurs enfants à Dieu, lorsqu'à la fin ils y consentent. On en voit même se refuser absolument à les laisser entrer dans quelque ordre religieux, surtout s'il s'agit d'un fils ou d'une fille unique. Telle n'est pas la conduite d'Anne et de Joachim, conduisant leur fille unique au temple, dès ses plus tendres années, pour qu'elle y soit élevée et qu'elle y demeure, consacrée à Dieu et employée à son service. Et cette fille unique dont ils font ainsi le généreux sacrifice, c'est en même temps l'enfant la plus parfaite.

2° La sainte Écriture nous insinue combien fut grande la perfection de Marie, lorsqu'elle dit qu'elle est l'*unique parfaite* : *Una est perfecta mea* (CANT. VI, 8). Marie est l'*unique parfaite*, parce qu'elle possède à elle seule toutes les perfections que nous pouvons admirer chez les autres créatures. Elle est encore l'unique parfaite, parce que toutes les autres perfections disparaissent devant les siennes, comme le scintillement des étoiles, quelque brillantes qu'elles soient, s'éteint complètement au lever du soleil. La perfection de Marie brille seule au firmament spirituel, comme le soleil, au firmament matériel. Elle est enfin l'*unique parfaite*, parce qu'elle possède, seule après Dieu, toutes les

perfections, portées au plus sublime degré. Dieu qui a choisi cette auguste Vierge, de toute éternité, pour être la Mère de son Fils, voulut qu'elle parût, dans le temps, revêtue de tous les dons qu'une telle dignité réclame. Aussi plusieurs théologiens disent-ils que la mesure de la perfection de Marie n'est pas autre que la puissance de Dieu. En effet, partant de ce fait que Dieu a choisi et préparé Marie pour être la mère de son Fils, on peut conclure sans crainte de se tromper qu'il a fait tout ce qu'il a pu faire, pour la rendre digne d'une telle maternité. Sa sagesse et sa puissance infinies ont travaillé de concert à cette œuvre, et tout ce qu'une pure créature pouvait recevoir de grâces, de privilèges, de perfections, Marie l'a reçu de Dieu.

Tout le monde demeurera donc d'accord de la perfection incomparable de Marie : et c'est de cette enfant très parfaite qu'Anne et Joachim consentent à se séparer; c'est elle qu'ils consacrent et qu'ils donnent au Seigneur en don perpétuel. Ils ne font pas comme ces parents ingrats qui refusent d'autant plus obstinément de consacrer leurs enfants à Dieu, que ceux qu'il leur a donnés sont doués de qualités plus brillantes. Oh! si leurs enfants étaient disgraciés de la nature; s'il n'y avait aucun espoir pour eux d'une position avantageuse dans le monde, peut-être alors se décideraient-ils plus aisément. De tels parents ressemblent à Caïn qui sacrifiait au Seigneur ce qu'il y avait de moins bon dans son troupeau. Joachim et sa sainte épouse font comme Abel : ils offrent ce qu'il y a de mieux, non seulement dans leur maison, mais dans l'univers entier. Ils offrent leur fille bien-aimée Marie : or le Verbe divin n'étant pas encore incarné, rien ne pouvait être offert au Seigneur qui fût également digne de lui.

« O bienheureux couple, Joachim et Anne, s'écrie S. Jean » Damascène; la création entière vous doit une reconnaissance » infinie, car c'est par vous qu'elle a offert au Créateur le plus » précieux de tous les dons, la chaste mère qui seule était digne » de lui : » *O par beatum Joachim et Anna, vobis omnis creatura obstricta est; per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit; nempe castam matrem, quæ sola Creatore digna erat* (Orat. I *de Nativ. Virg.*). Joachim et Anne offrent donc leur fille à Dieu, quoiqu'elle soit souverainement parfaite. Ils l'offrent de même, quoiqu'elle leur soit chère au delà de toute expression.

On peut à peine concevoir l'amour de Joachim et d'Anne pour Marie. Ils avaient obtenu cette enfant de bénédiction à force de prières et de larmes, après de longues années d'attente, lorsque les lois ordinaires de la nature ne leur permettaient plus de rien espérer. Ils lui avaient donné le jour par miracle; elle était leur fille unique, et sa beauté faisait l'admiration des anges. Ces es-

prits bienheureux ne voyaient rien, même au ciel, après Dieu dont la perfection fût comparable à celle de cette enfant. Aussi combien Joachim et Anne aimaient-ils ce trésor du ciel et de la terre que Dieu leur avait confié! Jamais David n'aima son fils Absalon; jamais Isaac n'aima Ésaü, jamais Jacob n'aima Joseph, comme Joachim et Anne aimèrent Marie leur fille.

La bienheureuse Vierge était souverainement aimable, et ses parents l'aimaient sans mesure : cependant ils se hâtèrent de la donner à Dieu, et ils firent avec joie ce sacrifice. Ils ne firent pas comme ces parents cruels, ennemis de leurs enfants, qui ne reculent pas devant les menaces et les violences, pour s'opposer à leur vocation, soit qu'ils les obligent à embrasser la vie religieuse lorsqu'ils n'y sont pas appelés, soit qu'ils leur en interdisent l'accès lorsqu'au contraire Dieu les appelle. Les parents de Marie aimaient leur fille comme jamais fille n'a été aimée; cependant c'est volontairement, librement et joyeusement qu'ils en font à Dieu le sacrifice.

On trouve une ressemblance très frappante entre Anne, mère de Marie, et la mère du prophète Samuel qui portait le même nom. L'une et l'autre étaient mariées; elles étaient toutes deux stériles: elles se rendaient toutes deux en la maison de Dieu, aussi souvent qu'elles le pouvaient; elles obtinrent toutes deux d'être mères à force de prières ardentes et persévérantes; elles consacrèrent toutes deux au service de Dieu, dans le temple, l'enfant qu'il leur avait donné. Elles eurent encore un autre point de ressemblance, ce fut leur amour pour ces deux enfants de bénédiction. S. Jean Chrysostome dit de la mère de Samuel qu'elle aimait son enfant comme ses propres entrailles, et qu'en l'offrant à Dieu, c'est elle-même qu'elle immola : *Suorum viscerum facta est immolatrix* (Hom. *de Anna*). Joachim et Anne aimaient aussi leur fille plus que leur propre vie; cependant ils en firent le sacrifice et l'offrirent à Dieu dans son temple. Pour rendre cette oblation plus solennelle, ils convoquèrent les prêtres, les vierges, les parents et les amis qui pouvaient y assister. Ils les appelèrent non seulement pour rehausser la solennité de la consécration de leur fille bien-aimée à Dieu, mais pour que cette assistance choisie prît part à leur joie. Ils voulaient être félicités parce qu'ils fiançaient leur fille, non pas à quelque grand de la terre, mais au roi céleste. S. Germain de Constantinople, se reportant à une antique légende, montre sainte Anne parlant aux prêtres. Elle leur dit : « J'ai rassemblé des groupes de jeu» nes vierges portant des flambeaux; j'ai convoqué toute ma » parenté et j'ai dit : Félicitez-moi, parce qu'aujourd'hui je suis » devenue une mère féconde et ce n'est pas à un roi terrestre, » c'est au Dieu du ciel que j'offre ma fille : » *Virginum catervas coegi cum lampadibus, et convocavi cognatos meos, omnibus di-*

cens : Congratulamini mihi, quod hodie mater et productrix effecta sum, non regi terreno meam offerens filiam, sed Deo cœlesti (Serm. *de Præsent. Virg.*).

Telle fut la précieuse offrande que Joachim et Anne firent au Seigneur. Les parents peuvent y trouver un modèle à suivre pour leur conduite envers leurs enfants. Fussent-ils des fils uniques; fussent-ils revêtus de toutes les perfections, qu'ils se gardent bien de les réserver pour eux-mêmes ou pour le monde et ses vanités. Qu'ils les consacrent à Dieu tout d'abord, et si plus tard Dieu les réclame pour les faire entrer dans sa sainte milice, qu'ils n'hésitent pas un moment à les lui donner avec joie.

Que les parents se souviennent du dragon tortueux que Jean vit dans l'Apocalypse. Il attendait l'enfantement de la femme mystérieuse, pour se saisir aussitôt de son fruit et le dévorer. C'est ainsi qu'il attend la naissance de vos enfants afin de s'en saisir et de les perdre. Vous devez donc, pères et mères qui m'écoutez, veiller avec une sollicitude de tous les instants sur vos enfants. Mettez vos fils, tout jeunes encore, à l'abri des pièges que leur tendent le démon, le monde et les vanités d'ici-bas. Faites en sorte qu'ils soient à Dieu et qu'ils le servent de tout leur cœur. Que les parents se gardent bien de dire : Nous n'avons que cet enfant; nous l'aimons beaucoup et nous n'oserions contrarier en rien ses inclinations, fussent-elles répréhensibles. O parents aveugles! si vous n'avez qu'un seul enfant, s'il est si bien doué que vous le dites, vous faites bien de l'aimer; c'est votre devoir. Mais si vous l'aimez véritablement, veillez à ce qu'il soit bon. Imitez Joachim et Anne. Ils n'avaient aussi qu'une enfant, une fille très parfaite et qu'ils aimaient beaucoup : ils n'hésitèrent pas cependant à la donner entièrement à Dieu, et ils le firent avec joie. Voyons maintenant comment Marie s'est offerte elle-même.

II. — *Oblation de Marie s'offrant elle-même à Dieu.*

On peut compter trois *présentations* de la bienheureuse Vierge Marie devant Dieu. La *première* se fit uniquement dans la pensée du Père éternel, lorsque avant tous les temps, il la choisit et la prédestina pour être la Mère de son divin Fils. La *seconde* eut lieu à l'instant même de la conception de cette auguste Vierge, parce que, dès ce premier moment de son existence, elle s'offrit au Seigneur comme une victime vivante, sainte et d'agréable odeur. La *troisième* fut celle dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire; elle eut lieu dans le temple et elle fut prompte, entière et irrévocable. *Prompte*, parce qu'elle se hâta de se donner à Dieu; *entière*, parce qu'elle se donna sans ar-

rière-pensée, sans aucune réserve ; *irrévocable*, parce qu'elle se donna pour toujours.

1° Lorsque Marie se présente au temple, elle ne vient pas offrir au Seigneur des victimes en holocauste, des aromates, de l'or ou d'autres choses de grand prix. Ce qu'elle donne, ce qu'elle consacre à Dieu c'est elle-même. Elle n'a que trois ans à peine et cependant l'offrande qu'elle fait alors à Dieu est une offrande parfaite.

La bienheureuse enfant éclairée des plus vives lumières d'enhaut, savait déjà que donner sans retard c'est donner doublement : *Qui cito dat, bis dat.* Elle savait que se décider tardivement à vouloir, c'est presque ne pas vouloir : *Tarde velle nolentis est.* Aussi se hâta-t-elle de se donner solennellement à Dieu, dès sa première enfance. Abraham était âgé de cent vingt ans lorsqu'il offrit à Dieu son fils Isaac : Marie n'avait que trois ans lorsqu'elle s'offrit elle-même solennellement au Seigneur. Dès l'instant de sa conception immaculée, l'âme de Marie fut illuminée par la grâce ; dès ce premier moment, le Saint-Esprit commença de parler à son cœur ; dès ce moment aussi, il l'invita à faire dans le temple cette oblation solennelle dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Il lui disait au fond du cœur : « Venez, ma colombe : » *Veni, columba mea.* Venez dans le temple du Seigneur, pour vous offrir à Dieu comme sa servante perpétuelle, pour lui rendre continuellement vos devoirs dans ce lieu sacré. — Aussi la bienheureuse Vierge se rendit-elle au temple le plus tôt qu'il fut possible et s'offrit-elle publiquement à Dieu.

S. Jean vit Marie dans le ciel, ayant la lune sous ses pieds : *Luna sub pedibus ejus* (Apoc. xii, 1). Marie a la lune sous ses pieds, non seulement parce qu'elle méprisa et regarda comme un néant toutes les choses de ce monde sublunaire, mais parce qu'elle se hâta de se donner à Dieu. De tous les astres dont nos yeux peuvent suivre le cours, il n'en est pas qui achève sa révolution aussi rapidement que la lune ; les planètes y mettent plus de temps. De même les saints mettent plus ou moins de temps pour arriver à Dieu ; mais la bienheureuse Vierge les précède tous ; elle a trois ans à peine et déjà elle se consacre solennellement à son service. Mais que ces trois années d'existence ont été bien employées ! Comme elle a cherché Dieu pendant ces trois années ! comme elle s'est élancée vers lui de toutes les puissances de son être !

Il y a cette différence entre le corbeau et la colombe, que le corbeau ne revint pas, lorsque Noé l'eut fait sortir de l'arche. La colombe au contraire revint. Le corbeau ne revint pas dans l'arche, parce qu'il rencontra des cadavres fétides, et qu'il se nourrit de cette pourriture. La colombe au contraire ne voulut

point poser le pied sur ces cadavres, et elle revint bien vite vers Noé qui l'avait fait sortir de l'arche : *reversa est ad eum in arca* (Genes. viii, 9). Tous les hommes sont envoyés dans ce monde par le Seigneur, lorsqu'ils y naissent ; mais il en est beaucoup qui font comme le corbeau. Ils s'attachent aux choses d'ici-bas, aux richesses, aux jouissances coupables, et ils ne reviennent pas à Dieu. Marie, la céleste colombe, revient au plus vite vers Dieu qui l'avait envoyée, par une prompte oblation d'elle-même. A peine peut-elle marcher qu'elle se rend au temple avec un joyeux empressement et s'offre au Seigneur en disant : *Ego dilecto meo :* « Je suis à mon bien-aimé. »

Combien d'hommes ne trouve-t-on pas qui, dès leur première jeunesse, se laissent dominer par l'amour du plaisir et disent : Je suis à la volupté : *Ego voluptati*. D'autres disent : J'appartiens aux richesses : *Ego divitiis*, et ils n'ont qu'un seul but, amasser des trésors. Marie, dès sa plus tendre enfance, se rend au temple, et là, en présence des prêtres, de ses parents, de ses amis, elle s'offre généreusement à Dieu et dit : *Ego dilecto meo* : « Je » suis à mon-aimé, » ou, selon l'explication du cardinal Hugues : « Je m'offre à mon bien-aimé. » On trouve aisément des personnes qui promettent de se donner plus tard au Seigneur pour le servir fidèlement. Lorsque je serai vieux, dit-on, lorsque mes cheveux auront blanchi et que la mort frappera à ma porte, lorsque je serai libre et déchargé des affaires de ce monde, alors je m'offrirai à Dieu ; je le servirai, je l'aimerai. — Marie ne diffère pas son offrande. Dès l'âge de trois ans, elle se hâte d'aller au temple ; elle se hâte de s'y donner à Dieu et elle dit : « Je » m'offre à mon bien-aimé : » *Ego dilecto meo me offero.*

Mais si l'oblation de la bienheureuse Vierge fut *prompte*, on peut dire aussi qu'elle fut *entière*. Elle s'offrit à Dieu sans aucune réserve.

2° Le rossignol, du milieu d'un épais feuillage, offre son chant mélodieux à qui veut l'entendre ; mais si vous étendez la main pour prendre l'oiseau lui-même, il s'envole au loin : il a bien voulu offrir son chant, mais il prétend garder sa liberté. De même on trouve des chrétiens qui offrent à Dieu des richesses ou qui accomplissent pour lui des actes de vertu, des travaux ; mais ceux qui se donnent eux-mêmes entièrement sont plus rares et se rencontrent difficilement.

La bienheureuse Vierge se donna entièrement à Dieu ; elle n'excepta rien. Jamais il n'y eut en elle aucun attachement pour les choses passagères de ce monde ; jamais elle ne se réserva rien d'elle-même. Mais au jour de sa Présentation particulièrement, elle se consacre à Dieu tout entière et s'offre en holocauste à son créateur. Ne vous semble-t-il pas l'entendre prononcer ces paroles en entrant dans le temple : *Dominus possedit me* : « Le

» Seigneur me possède (Prov. VIII, 22). » Il est vrai que le Seigneur l'a possédée dès l'instant de sa conception. Il l'a possédée en qualité de souverain Maître, parce qu'il a été son créateur comme celui de tous les autres êtres. Mais il l'a possédée surtout par sa miséricorde en la mettant à l'abri du péché originel. Aujourd'hui, en ce jour de la Présentation, Dieu la possède à un nouveau titre. Elle lui appartient parce qu'elle se donne à lui et se donne entièrement.

S. Cyprien dit de sainte Marie Madeleine qu'elle se donna si parfaitement au Seigneur qu'elle ne se réserva rien d'elle-même : *Nihil sibi de se tibi dereuit* (*de Ablut. ped.*). Tout le monde est d'accord pour célébrer la grandeur de l'acte que fit la pauvre pécheresse convertie en se donnant ainsi à Dieu; cependant combien plus grande et plus entière est l'offrande de la bienheureuse Mère de Dieu, qui donne aujourd'hui son esprit, son cœur et toute sa personne. *Son esprit* qu'elle consacre sans partage à la contemplation des divins mystères; *son cœur*, où brûlera éternellement le feu sacré du divin amour; *ses mains* qu'elle consacre au service de Dieu dans le temple; *ses yeux* qu'elle ferme à toutes les choses de ce monde; *sa bouche* qu'elle n'ouvrira que pour glorifier le Seigneur et édifier le prochain. Elle donne tout à Dieu: elle consacre tout à Dieu, et c'est aujourd'hui surtout qu'elle peut dire : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui : » *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. II, 16). Mon bien-aimé est tout entier à moi, parce qu'il a décrété de s'incarner dans mon sein, parce que son corps, son âme et sa divinité demeureront en moi: et moi je suis tout à lui par l'offrande complète et sans réserve que je lui fais de ma personne.

Qu'ils sont rares ceux qui se donnent à Dieu totalement et sans aucune réserve ! On trouve des chrétiens qui donnent leurs biens à Dieu; on en trouve plus rarement qui lui donnent de bon cœur leurs enfants : mais ceux qui se donnent véritablement eux-mêmes, où sont-ils? Hélas! qui oserait affirmer que toutes ses pensées, toutes ses affections, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est n'existe que pour Dieu seul, et ne tend qu'à lui? Qui oserait dire : Je suis tout à Jésus-Christ? On trouve bien des gens qui sont tout entiers à leurs richesses; d'autres aux honneurs qu'ils ambitionnent; d'autres à quelque créature; mais que les vôtres sont rares, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Seigneur, convertissez-nous à vous. Puisque nous sommes entièrement de vous, faites que nous nous donnions à vous sans réserve, comme Marie dont l'oblation fut si complète. Faites que nous nous donnions aussi à vous comme elle, *irrévocablement* et pour toujours.

3° Le don que la bienheureuse Vierge fait d'elle-même au Seigneur, au jour de sa Présentation, est grand, mais il est grand surtout par les sentiments dont elle est animée en le faisant. En

effet, elle s'offre à Dieu, poussée par l'amour le plus pur et le plus ardent, et elle s'offre non pas pour un temps limité, mais pour toujours : sa consécration est perpétuelle. *Mon bien-aimé est à moi*, dit-elle, *et je suis à lui*; c'est pour lui que je vivrai; c'est pour lui que je mourrai. A la vie, à la mort, je suis tout à lui et ne suis qu'à lui seul.

Il y a des chrétiens qui consentent bien à se donner à Dieu, mais seulement pour un temps; quelques jours, quelques mois, quelques années plus tard, ils reviennent sur leurs engagements, et se font les esclaves de quelque vile créature. Lorsqu'ils se présentent au tribunal de la pénitence, rien de plus humble qu'eux; rien de mieux disposé à n'appartenir qu'à Dieu; mais lorsqu'ils en sont sortis, vous les voyez bientôt se lever de nouveau contre le Seigneur, et contre son Christ. Quand approche le moment de recevoir la sainte Eucharistie, ils multiplient les offrandes d'eux-mêmes; mais après la communion, ils se reprennent à Dieu, afin de vivre pour eux-mêmes, pour le monde et pour la vanité. Ce sont des insensés qui changent comme la lune parce qu'ils ont la lune, c'est-à-dire la vanité et le changement, sur leur tête. Marie au contraire a la lune sous ses pieds : *Luna sub pedibus ejus*, parce qu'elle la domine et qu'elle ne participe en rien à son inconstance. Toujours constante et ferme dans la voie qu'elle s'est tracée, soit dans la vie, soit dans la mort, elle est entièrement au Dieu à qui elle s'est consacrée sans réserve.

Voulez-vous comprendre la différence entre l'offrande que Marie fait d'elle-même au Seigneur, et celle que lui font tant d'autres personnes? Comparez un peu de glace à un morceau de pur cristal. A la moindre chaleur, la glace se dissout et se résout en eau qui s'écoule, le cristal au contraire, même si la chaleur est très forte, ne perd rien de son éclat et de sa solidité. C'est ainsi que les consécrations que font les hommes, à Dieu, de leurs propres personnes, sont souvent froides et glaciales; un rien les fait fondre et disparaître. Au contraire lorsque Marie se donne à Dieu, sa consécration est pure, solide et résistante comme le cristal, parce qu'elle s'est offerte à lui pour toujours.

Honorez la consécration de Marie au Seigneur; mais ce n'est pas assez; imitez la Vierge immaculée et, comme elle, offrez à Dieu vos personnes avec tout ce que vous avez, car tout vient de lui : « Donnez tout à celui qui vous a tout donné », dit S. Grégoire de Nazianze : *Da omnia ei qui omnia donavit.* (Orat. XVI). Les raisons de vous y déterminer sont nombreuses; mais considérez surtout la grande récompense que Dieu prépare à ceux qui lui auront tout donné sur la terre, et se seront donnés eux-mêmes à lui. N'oubliez pas que Dieu rend

toujours beaucoup plus qu'il n'a reçu. On lit dans la sainte Ecriture que le roi Salomon donna à la reine de Saba tout ce qu'elle voulut, tout ce qu'elle demanda, et beaucoup plus qu'elle ne lui avait apporté. *Rex Salomon dedit reginæ Saba cuncta quæ voluit, et quæ postulavit, et multo plura quam attulerat ad eum* (II Paral. ix, 12) : c'est ainsi que Jésus-Christ, le véritable Salomon, donne de grandes choses dans le ciel à ceux qui lui en ont donné de petites sur la terre. Vous êtes peu de chose ici-bas, ce que vous possédez est peu de chose aussi : faites comme Marie: donnez tout à Dieu, non seulement ce que vous avez mais ce que vous êtes. Donnez-le comme Marie, promptement, totalement, constamment et irrévocablement. Que chacun dise à Dieu dans son cœur : O Seigneur, je suis à vous, *tuus sum ego*, et je désire être à vous tout entier et toujours. Que les légions redoutables des démons viennent me faire la guerre ; que la chair me trouble par ses attaques ; que le monde s'unisse à mes autres ennemis : rien n'ébranlera ma résolution : *Non movebitur in æternum* (Psal. xiv, 15). Si telle est l'offrande que vous présentez à Dieu, soyez certain qu'il la tient pour agréable, et que votre récompense sera grande dans le ciel. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

(D'apres Claus. — 1740.)

NÉCESSITÉ, UTILITÉ ET OBLIGATION DE DONNER UNE BONNE ÉDUCATION AUX ENFANTS.

Beatus venter qui te portavit
et ubera quæ suxisti.
Luc. xi, 27.

Dieu soit loué ! nous voyons souvent des parents qui amènent leurs jeunes enfants dans la maison de Dieu. Ils n'attendent pas même pour le faire qu'ils soient âgés de trois ans; dès leur plus tendre enfance, ils les habituent à visiter Dieu dans son temple, à le prier, à l'adorer. Ils se souviennent des devoirs que Dieu leur impose envers ces créatures bien-aimées qu'il daigne leur confier. Encore une fois, Dieu soit béni. Mais en cette fête de la Présentation bénissons aussi S. Joachim et sainte Anne qui ont donné aux parents de tous les siècles le plus magnifique exemple. Hélas ! il s'en trouve aussi que cet exemple confond et couvre de confusion. Pourquoi ? Parce que, lorsqu'ils ont donné le jour à un enfant, ils ne songent pas au devoir qui leur reste à remplir; ils ne s'inquiètent pas de lui donner une bonne éducation et de le conduire à Dieu. Cependant il n'est rien qui importe davantage. Dieu se plaignait autrefois de la fille d'Israël,

en ces termes, par la bouche du prophète Jérémie : « La fille de » mon peuple est cruelle comme une autruche dans le désert : » *Filia populi mei crudelis sicut struthio in deserto.* (THREN. IV, 3). Il est à remarquer que jamais l'Ecriture ne parle en bons termes de l'autruche. Elle était exclue du nombre des oiseaux qui pouvaient être offerts en sacrifice. Pourquoi cette exclusion? S. Bonaventure nous l'apprend ; c'est à cause de sa cruauté envers ses petits. L'autruche dépose ses œufs au premier endroit venu et les abandonne dans le sable, s'inquiétant peu qu'ils soient foulés aux pieds des passants. C'est ainsi qu'elle est le type et l'image de ces parents cruels qui ne méritent pas de s'approcher de l'autel du Seigneur, parce qu'ils ne veillent pas à la bonne éducation et au salut de leurs enfants.

Que puis-je faire de mieux, en cette fête de la Présentation, que de remettre sous les yeux des parents, le devoir si grave qui leur incombe d'élever leurs enfants dans la piété. Hélas ! il en est beaucoup qui ne le font pas. Il en est même qui sont les premiers à les pousser dans la voie du mal, tandis qu'ils devraient tout faire pour les en retirer. Exciter les enfants au bien et les éloigner du mal, voilà le double devoir des parents et la division de ce discours.

O très sainte fille de Joachim et d'Anne, ces modèles parfaits des parents dignes d'un tel nom, ô Vierge qui avez été présentée aujourd'hui dans le temple, obtenez-moi la grâce du divin Esprit, afin que je traite avec fruit un sujet de si haute importance.

I. — *Les parents doivent exciter leurs enfants au bien.*

De tout temps on a compris le prix de l'instruction pour les jeunes gens, mais jamais peut-être on n'a plus fait que de nos jours, pour la répandre et la mettre à la portée de tous. Partout des écoles, partout des professeurs habiles et dévoués. Mais hélas ! il arrive que l'instruction et l'éducation ne vont plus toujours de pair. Les maîtres ne comprennent plus toujours qu'ils ont surtout des âmes à former, et à pénétrer fortement des principes de la foi et de la morale. Ils ne savent plus que leur premier devoir est de conduire à Dieu les jeunes générations qui leur sont confiées. Si les maîtres ne peuvent pas, ne savent pas ou ne veulent pas s'acquitter de ce grand devoir, le premier de tous, les parents se trouvent d'autant plus étroitement obligés de le faire. Ils ont donné la vie à leurs enfants : c'est à eux surtout qu'il appartient de prendre garde que cette vie soit bonne, qu'elle se poursuive dans la pratique de la vertu et l'éloignement du vice. C'est à ceux qui ont donné l'existence qu'il appartient plus qu'à tout autre, de donner aussi l'éducation et

l'instruction[1]. C'est un droit et un devoir fondés sur la nature, il passe avant celui des gouvernements, des professeurs, des maîtres de toutes sortes, tant sacrés que profanes. Si les parents négligent de pourvoir dignement, et selon leur condition, à la bonne éducation de leurs enfants, ils sont gravement coupables.

Que répondront donc au souverain juge, ces parents qui mettent au rang de leurs moindres soucis l'innocence, la moralité, l'avancement de leurs enfants dans la vertu? Que répondront-ils, ceux dont l'unique affaire est d'amasser pour leur famille des trésors, des honneurs et de la puissance? Le juge suprême leur demandera quel soin ils ont pris d'instruire leurs enfants dans la piété, et de les faire avancer dans la voie du salut. Ils avoueront alors à leur éternelle confusion, qu'ils n'ont poursuivi qu'un seul but, amasser des richesses pour eux. Le reste n'était rien à leurs yeux; ils n'ont pris nul souci des véritables intérêts de ces enfants qu'ils croyaient aimer; ils n'ont rien fait pour leurs âmes. Que dis-je ? peut-être les ont-ils exposés volontairement à perdre toute foi et toute moralité. Il leur était aisé, au moins il leur était possible, de faire donner à leurs enfants une éducation solidement chrétienne; ils ne l'ont pas fait, je ne sais par quelle indifférence ou quel honteux calcul. Il leur était aisé surtout de donner à leurs enfants le bon exemple, plus puissant encore que les leçons des meilleurs maîtres : ils ne s'en sont pas mis en peine. Leurs enfants seront perdus; malheureux très probablement en ce monde; éternellement malheureux, très certainement, en l'autre, à moins d'une conversion sur laquelle il serait insensé de compter. Parents malheureux et coupables ! que répondrez-vous à vos enfants eux-mêmes, lorsqu'ils vous accuseront devant le tribunal de Dieu, et vous rendront responsables de leur damnation? Hélas ! on a soin de bien dresser un cheval, un bœuf pour le travail; on ne les confierait pas volontiers à des mains inexpérimentées; et lorsqu'il s'agit de l'âme des enfants, lorsqu'il s'agit de leur enseigner leur métier de chrétiens, de les dresser à servir Dieu et à gagner le ciel, on abandonne tout au hasard; on ne fait rien, quand on ne fait pas pire encore.

Vous excuserez-vous du peu de soin que vous donnez à la bonne éducation de vos enfants, sur la multitude de vos occupations, sur l'importance qu'elles ont à vos yeux ? Mais dites-moi, si ces occupations de grande importance vous faisaient négliger jusqu'au soin de donner à vos enfants le pain de chaque jour; si vous les laissiez mourir de faim, ne seriez-vous pas de véri-

1. Pater est principium generationis et esse, insuper et educationis et doctrinæ. S. Thom. I, II. q. 100, art. 5 ad 4.

tables homicides, les propres bourreaux de ces enfants pour qui vous travaillez, dites-vous ? Le corps n'est rien comparé à l'âme : quel est donc votre crime lorsque vous négligez de donner à vos enfants, je ne dis pas la nourriture du corps, mais celle de l'âme, lorsque vous laissez périr d'inanition, cette âme immortelle ou que vous permettez qu'une éducation peu chrétienne l'empoisonne ?

Commencez donc par instruire vous-mêmes vos enfants. Dès l'âge le plus tendre, qu'ils apprennent de vous, de vos paroles et de vos exemples, à connaître, à aimer, à servir Dieu. Qu'ils apprennent à prier, à fréquenter l'église avec dévotion et avec joie, à vénérer les prêtres, à fuir l'oisiveté et les mauvais compagnons. Sans doute lorsqu'il sera temps de confier vos enfants à d'autres pour les instruire, vous choisirez des maîtres tels que vous puissiez compter sur eux pour arroser et faire croître ce que vous aurez semé d'abord : mais c'est à vous qu'il appartient de jeter la première semence; c'est à vous que Dieu confie ces jeunes âmes comme une cire molle, vierge de toute impression. Vous avez une grande responsabilité devant Dieu et devant vos enfants eux-mêmes : leur avenir, pour ce monde et pour l'autre, dépend presque entièrement de leur éducation, et leur éducation dépend de vous.

II. — *Les parents doivent éloigner leurs enfants du mal.*

Faut-il le dire ? il y a des parents, et ils sont nombreux, qui ne se contentent pas de négliger d'introduire leurs enfants dans la bonne voie, dans celle de l'honnêteté et du salut. Ils font plus mal encore; ils n'hésitent pas à donner de mauvais conseils et de mauvais exemples, à exciter la convoitise et les passions, dans ces jeunes âmes si disposées à recevoir toutes les impressions qui viennent de leur part, bonnes ou mauvaises. C'est là sans doute un crime abominable. Il vaudrait mieux pour ces pauvres enfants être abandonnés par leurs parents cruels, comme autrefois Moïse, sur les eaux du Nil, dans une corbeille d'osier. Ecoutez S. Jean Chrysostome s'adressant à des parents de cette sorte, car il y en eut dans tous les temps : « Vous faites volon-» tairement tout ce qui dépend de vous, pour perdre vos en-» fants, car vous les induisez à faire une multitude de choses » incompatibles avec le salut [1]. »

En doutez-vous ? Il m'est aisé de vous en convaincre. La loi évangélique menace les riches de la perte du ciel, et de la damnation éternelle : *Væ divitibus* ! Et vous, ne travaillez-vous pas

1. Vos dedita opera liberos vestros perdere omni studio curatis; quia universa illos jubetis facere, quæ qui faciunt salvi esse non possunt. S. Chrysostom lib. III, *Contra vituperantes vitam Monach.*

à allumer dans le cœur de vos enfants le désir des richesses ? Ne leur dites-vous pas de mille manières, par vos paroles et par vos actes, que les richesses, font tout le bonheur de ce monde ? N'admirez-vous pas devant eux, avec une sorte d'envie, et ne leur proposez-vous pas pour modèles ceux qui sont parvenus à la fortune ? Il n'est pas difficile aux enfants de comprendre que l'argent est le dieu que vous adorez, et s'ils ne vous imitent pas entièrement dès lors, ils le feront plus tard.

L'Evangile nous recommande particulièrement la vertu de l'humilité : « Asseyez-vous à la dernière place : » ***Recumbe in novissimo loco*** (Luc. XIV, 10). Est-ce la règle de conduite que vous donnez à vos enfants ? Les mères surtout ne travaillent-elles pas trop souvent à développer la vanité chez leurs filles ? Ne leur inspirent-elles pas un goût effréné de la parure, une passion de briller parmi leurs égales et de s'égaler à celles que leur position élève au-dessus d'elles ? Ayez un peu de patience : cette semence que vous répandez dans ces jeunes cœurs se développera : l'avarice, l'ambition, l'orgueil y jetteront des racines tellement profondes que nulle force humaine ne pourra les en arracher. « L'adolescent suivra sa voie, et même lorsqu'il aura » vieilli, il ne s'en écartera pas, » dit le Sage. *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab ea.* (Prov. XXII, 6).

Voulez-vous un exemple de la responsabilité que les parents encourent devant Dieu, lorsque, loin d'inspirer la vertu à leurs enfants, ils développent plutôt les mauvais instincts qui sont dans la nature ?

Un jour le prophète Elisée montait à la ville de Béthel. Il rencontre une troupe nombreuse d'enfants qui se font un jeu de l'injurier, et qui l'accompagnent en criant : « Monte, chauve ! monte ! » *Ascende, calve! ascende, calve!* Le prophète fut profondément ému a la vue de tant de perversité dans un âge si tendre, et saisi d'une légitime indignation, il les maudit au nom du Seigneur : *Maledixit illis in nomine Domini* (IV Reg. II, 24). A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que deux ours sortant de la forêt prochaine se précipitent sur ces enfants comme sur un troupeau de brebis et en mettent quarante-deux en pièces.

Ces enfants étaient jeunes encore, l'Ecriture les appelle des petits enfants, *pueri parvi;* au sentiment de la plupart des interprètes, ils n'étaient pas d'âge à se rendre bien compte de la gravité de leur conduite. Pourquoi donc sont-ils punis avec tant de rigueur ? Le châtiment, dit Lyranus, n'était pas tant pour eux que pour les parents qui les avaient si mal élevés. Parents chrétiens, que cet exemple ne soit pas perdu pour vous. Sachez-le bien, si vous permettez tout à vos enfants ; si vous ne les reprenez pas et ne les corrigez pas ; si même vous allez jusqu'à témoigner de la complaisance, une sorte d'admiration

pour leurs défauts naissants, Dieu punira votre faiblesse criminelle, dans vos enfants eux-mêmes. Ils vous seront ravis avant l'âge, ou, s'ils ne meurent pas, ils seront pour vous la cause de mille chagrins et de mille tourments. Rappelez-vous Agar la servante d'Abraham. Elle avait négligé de veiller sur son fils Ismaël : que n'eut-elle pas à souffrir à cause de cet enfant, lorsqu'il lui fallut quitter avec lui la tente du patriarche et s'enfuir dans le désert? Rappelez-vous David et son fils Absalon. Le saint roi ne faillit-il pas payer de sa couronne et de sa vie l'indulgence excessive dont il avait fait preuve à l'égard de ce fils ingrat et ambitieux? Jacob n'eut-il pas à souffrir gravement des suites de la curiosité imprudente de sa fille Dina?

Et plut à Dieu que les châtiments des parents, ainsi coupables à l'égard de leurs enfants, se bornassent aux chagrins de cette vie! Mais il est bien à craindre que les maux dont ils sont abreuvés ici-bas ne soient qu'un avant-goût d'autres maux infiniment plus redoutables. Héli, ce malheureux prêtre de l'ancienne loi qui ne réprima pas, comme il le devait, la mauvaise conduite de ses fils, fut privé, par un juste châtiment de Dieu, du sacerdoce et de la vie. Mais ce n'était rien. Si l'on en croit S. Grégoire de Nazianze, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Jean Chrysostome, S. Césaire d'Arles, S. Ephrem le Syrien et plusieurs autres Pères, il fut damné. En quoi donc s'était-il rendu si coupable, ce malheureux Héli? Ecoutez ce que dit l'Ecriture : *Il avait su que ses fils agissaient indignement et ne les avait pas repris* [1]. Tremblez donc, parents trop faibles ou trop indifférents! Il n'y eut pas d'autre cause de la damnation d'Héli que celle-ci : Il ne corrigea pas ses enfants. C'est le cas de rappeler ici ces paroles d'un savant moraliste : « Il n'y aurait pas dans l'Eglise d'état plus favorable au salut que celui du mariage, si la négligence des parents à bien élever leurs enfants n'était pas une cause de perdition pour un grand nombre d'entre eux. »

Plusieurs diront peut-être : Les enfants de notre temps sont si difficiles, si obstinés! On perd avec eux toute sa peine. — Raison de plus pour les parents d'apporter toute leur sollicitude, dès l'âge le plus tendre de leurs enfants, à les bien former. Qu'ils profitent du temps où ces chers petits sont encore comme une cire molle entre leurs mains, du temps où les bonnes impressions se gravent avec facilité et sont ineffaçables. L'expérience apprend que de tels soins ne sont pas perdus. Lisez la vie des saints : vous y apprendrez que les parents désireux de voir leurs enfants arriver à une perfection éminente, les ont introduits dans la voie de cette perfection, dès leurs plus tendres années.

1. Eo quod noverat indigne agere filios suos et non corripuerit eos. I Reg. III, 13.

La pieuse reine Blanche ambitionnait pour son fils non seulement la couronne royale sur la terre, mais plus encore la couronne des saints dans le ciel. Elle disait à ce petit enfant qui fut depuis S. Louis, le plus saint et l'un des plus grands de nos rois : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort entre mes bras que coupable d'un péché mortel. » Les paroles de Blanche demeurèrent profondément gravées dans le cœur de Louis IX, et il vécut plus saintement au milieu des délices de la cour que les ermites dans leurs solitudes, et les religieux les plus réguliers dans leurs cloîtres.

Sophie, mère de S. Clément d'Ancyre, voulait que son fils fût digne de verser son sang pour Jésus-Christ. Elle lui lisait souvent les actes des martyrs, et lui faisait admirer leur constance dans les tourments et la gloire de leurs triomphes. Le jour vint où de telles leçons portèrent leurs fruits. Clément endura, avec tant de générosité, les plus cruels tourments pour la foi de Jésus-Christ, que l'Eglise le compte au nombre des plus illustres martyrs.

Alète, mère de S. Bernard, désirait ardemment voir ses six fils se consacrer au service de Dieu. Dès leur tendre enfance, elle les accoutuma à une vie austère et frugale. Leur nourriture ressemblait plus à celle des anachorètes qu'à la nourriture délicate et abondante des personnes de leur rang. Cette sage précaution produisit ses fruits. Bernard devint un prodige d'austérité et d'abstinence. Ses frères, entraînés par son exemple, accomplirent le pieux désir de leur mère et embrassèrent comme lui la vie monastique. Je pourrais citer encore Mabile, mère de S. Edmond de Cantorbéry; Walfride, mère de sainte Edith; la mère de S. Hugues, moine; la mère de sainte Ludgarde, vierge, et d'autres en grand nombre, mères vraiment dignes de ce nom et dont les pieux exemples devraient servir de modèles à toutes les autres.

Et maintenant, parents chrétiens, je me retourne vers vous et je vous dis encore une fois : Regardez et imitez les exemples que les saints vous ont donnés : *Inspice et fac secundum exemplar*. Le droit naturel et le droit divin vous font également un devoir de veiller à la bonne éducation de vos enfants; vous le savez et vous n'en pouvez pas douter. Vous êtes tenus de porter vos enfants au bien et de les éloigner du mal. Vous devez le faire non seulement par la parole mais aussi par l'exemple. Ne l'oubliez pas, et surtout souvenez-vous bien que lorsque vous paraîtrez au tribunal de Dieu, les vices ou les vertus de vos enfants seront la cause de votre condamnation ou de votre récompense éternelle. Voyez donc la conduite qu'il vous reste à tenir; songez au bonheur de vos enfants, et à leur malheur; songez à votre propre bonheur et à votre malheur. Vous avez tout

entre les mains. Sachez bien choisir pour eux et pour vous-mêmes.

TROISIÈME SERMON

D'après Conrad Prigelius. — 1759.)

D'UN PRÉSENT AGRÉABLE QUE NOUS POUVONS OFFRIR A MARIE : LE *ROSAIRE*, ET D'UN AUTRE PRÉSENT PLUS AGRÉABLE ENCORE QUI EST *NOUS-MÊMES*.

Munera mea suscipiet.
Eccli. xvii.

On peut dire que les dons et les présents ressemblent à l'aimant. Ils attirent les cœurs, même les plus réfractaires, avec douceur et avec force. Ce sont des liens qui plaisent quoiqu'ils enserrent étroitement les âmes. Ce sont des filets pleins de charme qui, bon gré, mal gré, enlacent la volonté. C'est encore, si l'on veut, une glu tenace et visqueuse, qui retient tout ce qu'elle touche. Un ancien poète a dit : « Les présents, croyez-» moi, apaisent les hommes et les dieux [1]. » Ils adoucissent les esprits, éteignent les sentiments de haine et d'aversion, éveillent l'affection, enfin ravissent et captivent entièrement celui qui en est l'objet. Le patriarche Jacob ne l'ignorait pas. Inquiet du sort de son fils Siméon retenu captif en Egypte, il ne trouva rien de mieux pour adoucir la rigueur dont usait le vice-roi d'Egypte, que de lui offrir des présents. Il dit à ses fils : « Pre-» nez des meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, et por-» tez à cet homme des présents : » *Sumite de optimis terræ fructibus, in vasis vestris, et deferte viro munera* (Gen. xliii, 11). Isaï, le père de David, comprenait bien aussi l'importance des présents. Lorsque Saül lui fit demander son fils pour jouer du psaltérion en sa présence, il ne manqua pas d'adresser des présents au roi pour capter sa bienveillance. La sainte Ecriture ne manque pas de nous le faire remarquer; on y lit : Isaï prit un âne chargé de pains, une cruche de vin et un chevreau, et il les envoya par l'entremise de son fils David à Saül : *Tulit Isai asinum*, etc. (I Reg. xvi, 20). Abigaïl la comprenait aussi. Lorsque cette femme prudente apprit que David s'avançait avec sa troupe, pour passer au fil de l'épée toute la maison de Nabal, dans le dessein de calmer sa juste colère, « elle se hâta de prendre deux » cents pains, deux outres de vin, cinq béliers cuits, cinq me-» sures de grains rôtis, cent grappes de raisins secs et deux » cents panerées de figues sèches, et elle les plaça sur des ânes,

1. Munera, crede mihi, placant hominesque Deosque.

» et alla à sa rencontre : » *festinavit*, etc. (I Reg. xxv, 18). La reine de Saba ne l'ignorait pas davantage, lorsque attirée par le renom de sagesse, de richesse et de puissance du roi Salomon, elle vint à Jérusalem pour le connaître et entrer en relations d'amitié avec lui, elle apporta une quantité extraordinaire de présents d'un grand prix, de l'or, de l'argent, des aromates, des pierres précieuses. Jamais on n'avait vu à Jérusalem autant de trésors rassemblés. Elle avait prudemment pensé que le cœur de ce roi, tout grand et tout sage qu'il fût, ne serait pas insensible à de telles attentions.

Mais je rougis presque d'avoir fait mention de semblables présents, lorsque je songe à celui que les bienheureux époux Anne et Joachim ont offert au Seigneur à pareil jour, dans le temple de Jérusalem. Et quel était donc ce présent? c'était la Vierge Marie, tendre enfant de trois ans à peine, mais trésor si précieux, que le ciel et la terre, en unissant toutes leurs richesses, n'auraient rien offert au Seigneur qui pût lui être comparé. « Tout ce que le ciel et la terre contiennent de bon et de par» fait, Dieu l'a renfermé en Marie, comme dans un merveilleux » abrégé, » dit S. Epiphane [1]. Rien ne manqua à Marie, dit S. Bernard, ni la foi des patriarches, ni l'espérance des prophètes, ni la constance des martyrs, ni la sobriété des confesseurs, ni la chasteté des vierges, ni la fécondité des épouses, ni la pureté des anges; rien, si ce n'est Dieu seul, ne peut lui être préféré; aucun des trésors que l'univers renferme, aucun des biens qu'il est possible d'imaginer ne saurait lui être comparé.

A propos de ce présent inestimable qu'Anne et Joachim font aujourd'hui au Seigneur, qu'il nous soit permis de parler d'un autre présent, moins précieux sans doute, mais cependant d'un très grand prix; les fidèles serviteurs de Marie le lui offrent souvent ou plutôt chaque jour. Ce présent, ce sont les exercices de piété faits en son honneur, mais particulièrement la récitation du saint rosaire. A ce présent ils en ajoutent un autre qui le surpasse encore : ils s'offrent eux-mêmes et se consacrent entièrement à son service.

I. — *Premier présent que nous pouvons offrir à Marie : le* ROSAIRE.

Ce qui donne un prix particulier à un présent, et contribue à le faire estimer, c'est sa grande valeur, sa beauté et sa rareté. Sa richesse le rend agréable, sa beauté le fait aimer, sa rareté est cause qu'on l'admire.

1. Quidquid cœlum et terra continent boni et perfecti, id totum compendio quodam mirabili Deus collegit in Maria. S. Epiphan. *de laud. Virg.*

Le rosaire que nous récitons en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie est précieux; il est beau; il est rare. Il est *précieux*, parce qu'on y trouve la rançon qui a servi à racheter le monde entier, les mystères de la vie, de la passion et de la gloire de Jésus-Christ. C'est de ces mystères que S. Paul a parlé lorsqu'il a dit : « Vous avez été rachetés à grand prix : » *Empti estis pretio magno* (I Cor. VI). La méditation des mystères est au rosaire, ce que le cœur est pour l'être vivant. Enlevez le cœur, vous avez enlevé la vie. Enlevez au rosaire les mystères de notre rédemption, le rosaire lui-même n'existe plus. Les mystères de Notre-Seigneur sont au rosaire ce qu'est l'assaisonnement à notre nourriture. Sans assaisonnement, la nourriture est insipide; sans la méditation des mystères de notre rédemption, les prières du rosaire sont languissantes; elles n'ont pas de suavité. Les mystères sont au rosaire ce que la pierre précieuse est pour l'anneau; elle en augmente de beaucoup la valeur : la méditation des mystères augmente la valeur des prières dont le rosaire se compose. Le rosaire n'emprunte pas moins son prix à la méditation des mystères que le ciel au soleil, à la lune et aux étoiles, que le jardin à ses fleurs, que le verger à ses fruits, que la vigne à ses raisins, que la sombre forêt à ses arbres touffus. De même donc que les mystères de la vie, de la mort et de la gloire de Jésus-Christ sont d'un prix infini, ainsi la valeur qu'ils communiquent au rosaire est pour ainsi dire infinie. Il est agréable à Dieu le Père, parce qu'on y fait mémoire de l'amour infini qui lui a fait livrer son Fils. Il est agréable à Dieu le Fils, parce qu'on y rappelle les principales œuvres par lesquelles il nous a rachetés. Il est agréable à Dieu le Saint-Esprit qui par sa coopération au grand mystère de l'Incarnation, a préparé tous les autres mystères.

Le rosaire est un présent véritablement *beau*, parce qu'il traite partout de celle dont le ciel et la terre admirent la beauté. Partout il offre à nos regards l'image de Marie, la très douce Mère de Dieu, plus pure que le soleil, plus lumineuse que les étoiles, plus suave que le baume, plus fraîche que la rose qui vient d'éclore, plus blanche que le lis, belle au delà de toute beauté imaginable, enrichie de tous les charmes et de toute la majesté que peuvent donner la nature, la grâce, et la gloire; enfin la plus belle des femmes. Tout ce que la nature pouvait faire pour la perfection d'une créature, elle le fit pour Marie. Tout ce que la grâce pouvait dispenser de trésors, Marie le reçut. Tout ce que la gloire peut donner, la divine charité le lui conféra. On comprend le désir de ce serviteur de Marie dont parle S. Antonin qui ne souhaitait qu'une seule chose, voir Marie dans toute sa beauté et perdre aussitôt la vue, pour qu'aucune autre image ne vint prendre la place de celle de Marie dans ses yeux.

La beauté de Marie ne brille pas moins dans le saint rosaire que la beauté du soleil se révélant par l'éclat de ses rayons, et cette beauté ravit le cœur de Dieu lui-même. Toutes les fois que l'*Ave Maria* est prononcé, dit le bienheureux Alain, le ciel se réjouit et la terre tressaille de bonheur.

Enfin le saint rosaire est un don *rare*. Il a charmé le monde dès qu'il est descendu du ciel sur la terre; il a ravi tous les cœurs et il continue de les ravir. Les souverains pontifes, les rois, les princes chrétiens l'admirent; les habitants du ciel eux-mêmes en apprécient la très haute valeur, et ils ne cessent pas, dit encore le bienheureux Alain, de l'offrir en présent à Dieu et à la Vierge Mère de Dieu : les saints dans le ciel offrent à la Vierge Marie cette salutation angélique, non de bouche mais par la pensée. Ils savent que, grâce à elle, la ruine causée dans les rangs des anges a été réparée, que Dieu s'est fait homme et que le monde a été renouvelé.

La bienheureuse Vierge Marie a daigné révéler elle-même jusqu'à trois fois au bienheureux Alain, combien le saint rosaire a de prix à ses yeux et lui est agréable. Une première fois, elle lui dit : « O combien ce genre de prière est doux et agréable à » Jésus-Christ, mon époux bien-aimé! il le préfère à tout autre » sacrifice [1] ! » Une autre fois elle dit : « Rien ne m'est plus » agréable que le rosaire [2]. » Une troisième fois enfin elle fit connaître au bienheureux Alain que rien, après le sacrifice de la messe ne lui plaisait autant dans l'Eglise [3]. Tous les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur le culte de Marie pensent de même. Ils disent qu'après les heures canoniques, aucune formule de prière n'égale le rosaire en mérite et en efficacité; qu'il n'en est pas que nous devions plus souvent réciter, car rien ne plaît à Dieu et à Marie comme le *Pater* et l'*Ave Maria* qui en sont les principaux éléments. « Rien d'agréable à la très sainte Vierge » comme le rosaire, dit Paciuchelli. Pourrait-il en être autre- » ment? c'est une invention de son admirable et ineffable piété. » Elle aime à entendre redire ces prières qu'elle nous a ensei- » gnées; elle aime à nous voir accomplir cette pratique de piété » dont l'initiative lui revient. On est donc sûr de lui être très » agréable, lorsqu'on exhorte les fidèles à réciter le saint ro- » saire, et lorsqu'on se fait un devoir de le réciter très souvent, » avec toute la dévotion dont on est capable. » Jacques Alvarez, de la compagnie de Jésus, écrivait de même : « Il est constant » que cette formule de prière, le rosaire, est très agréable au

1. O quam dulce, o quam suave dilecto Sponso meo Christo hoc genus orandi, et super omne sacrificium delectabile. B ALAN. serm. *de* XV *Gemm.* cap. 24.

2. Nihil mihi gratius quam Psalterium. ID. p. II *de stat. fratern.* cap. 3.

3. ID. *de dign. Psalt.* c. 17.

» Christ notre Seigneur, et à la Vierge Marie. » Suivons les enseignements et les exemples de ces maîtres de la vie spirituelle, et récitons souvent avec piété le saint rosaire.

Que les grands du monde fassent et reçoivent des présents magnifiques; jamais les objets d'art les plus merveilleusement travaillés et les plus riches, ne seront comparables au présent que nous offrons à Marie, lorsque nous récitons pieusement le saint rosaire en son honneur. C'est une vigne plus précieuse que l'or, dont les raisins foulés sous le pressoir de la croix, c'est-à-dire les mystères de la vie et de la mort du Sauveur, produisent le vin qui fait germer les vierges. C'est un vase d'un prix inestimable, tout rempli du parfum des mérites de Jésus-Christ. C'est un vaisseau construit avec les matières les plus précieuses, qui transporte les hommes sans danger, jusqu'au port du salut. La très auguste reine du ciel tient elle-même le gouvernail de ce navire; le souffle de l'Esprit de Dieu enfle les voiles, les rameurs sont les fidèles serviteurs et les fidèles servantes de la très sainte Vierge. C'est toute une multitude d'écrins précieux, contenant les pierreries les plus rares, qui sont les quinze mystères de notre rédemption. Ce sont les ailes que Marie étend sur nous, pour nous mettre à l'abri des dangers, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes. Il y a l'aile de la miséricorde pour abriter les pécheurs, et l'aile de la grâce pour abriter les justes. C'est enfin, pour en venir au nom même que porte le rosaire, un magnifique rosier, qui pousse une multitude de rejetons, et sur lequel s'épanouissent autant de roses que l'on récite d'*Ave Maria*. Voilà le présent que nous devons aimer offrir tous les jours à Marie, mais particulièrement en ce jour où nous la voyons s'offrir elle-même solennellemen. au Seigneur. Il en est un second qui lui plaira davantage encoret

II. — *Second présent que nous pouvons offrir à Marie : notre propre personne.*

Les hommages que nous rendons à la très sainte Vierge, lui sont toujours agréables, lorsqu'ils procèdent d'un cœur pur et dévoué à son service. Ce sont des dons qu'elle aime et auxquels elle ne manque jamais de répondre par les faveurs les plus précieuses. Cependant elle désire encore, et elle attend plus de notre piété. Ce qu'elle veut, c'est l'offrande, la consécration perpétuelle de tout notre être à son service; ce qu'elle veut, c'est que nous renouvelions de temps en temps cette consécration, pour ranimer notre ferveur, nous souvenir mieux qu'elle est notre mère, et déployer plus d'ardeur à son service. Ce fut de tout temps, et c'est encore de nos jours, une pratique chère aux grands serviteurs de Dieu et de Marie, de se consacrer particu-

lièrement à elle, à l'époque des principales solennités célébrées en son honneur, ou lorsqu'ils entreprennent une chose importante. Ils se donnent à Marie; ils la choisissent pour leur dame, leur avocate, leur mère; ils prennent la ferme et inébranlable résolution de lui obéir, de la servir fidèlement, de s'efforcer de la faire connaître, aimer et servir par les autres. Ils ne veulent pas qu'il y ait rien en eux, soit dans l'ordre naturel, soit dans celui de la grâce ou de la gloire, qui ne leur vienne d'elle, qui ne dépende d'elle, qui ne soit tout entier à elle et pour elle. On en trouve même qui portent sur eux, soit à l'extérieur, soit sous leurs vêtements, des signes sensibles, des symboles de cette dépendance absolue dans laquelle ils se sont mis par rapport à Marie, une petite chaîne, des anneaux simulant les fers dont on chargeait quelquefois les esclaves. On lit dans la vie de S. Pierre Damien que son frère Marin, qui était un homme simple, mais d'une grande dévotion envers la très sainte Vierge, voulut se consacrer à elle d'une manière solennelle. Il vint donc dans une église et, debout devant son autel, il se dévoua à son service non pas simplement comme le font la plupart des chrétiens, mais comme son esclave. Et parce que souvent les esclaves sont enchaînés, il délia sa ceinture et se la passa comme une corde au cou; puis il déposa quelque argent sur l'autel en guise de tribut, et prit l'engagement d'en faire désormais autant chaque année. D'autres ont rédigé avec leur propre sang l'acte de donation qu'ils faisaient d'eux-mêmes et de tout ce qui leur appartenait, à Marie. Lorsque sainte Thérèse fut élevée à la dignité de supérieure du couvent d'Avila, son premier acte fut de se remettre, elle et toute sa communauté, entre les mains de Marie. Elle fit placer une statue de la très sainte Vierge dans la stalle de la prieure et lui confia les clefs du monastère avec le soin de le gouverner, comme l'unique supérieure. Pour elle, elle ne se regarda jamais que comme l'assistante et la représentante de la Mère de Dieu. Marie ne tarda pas à manifester combien cet acte lui était agréable et daigna se montrer visiblement elle-même au lieu où on avait placé sa statue, pour témoigner combien volontiers elle acceptait les droits et les obligations de la dignité de supérieure qui lui était offerte. On sait avec quelle dévotion S. Dominique s'était aussi donné à Marie et lui avait consacré son ordre. Un jour cette auguste Vierge, dans une de ses apparitions à sainte Brigitte, dit à sa fidèle servante : S. Dominique regarda toujours mon Fils comme son très cher Seigneur, et moi, sa mère, il m'aima plus que son propre cœur. Lorsqu'il fut près de mourir, il me recommandait instamment son ordre et ses frères, et je lui répondis : O Dominique, ami vraiment aimé! parce que tu m'as chéri plus que toi-même, je te tiendrai en sûreté sous mon large manteau, je défen-

drai et je gouvernerai tes fils, et tous ceux qui persévéreront dans la fidélité à la règle [1].

Le Fils du Père éternel et le Fils de Marie, Jésus-Christ, semble avoir voulu exhorter tous ses fidèles disciples à cette consécration et à cet abandon d'eux-mêmes à la très sainte Vierge, lorsque mourant sur la croix il dit au disciple bien-aimé : « Voilà ta Mère » : *Ecce mater tua.* C'est-à-dire : Je te la laisse pour mère au moment de ma mort : Dévoue-toi à elle, comme un fils à sa mère. Sois son fils et elle sera ta mère. « Et » depuis cette heure-là le disciple la prit avec lui, ajoute le » texte sacré » : *Et ex illa hora, accepit eam discipulus in sua.* Il n'avait, il est vrai, ni belle demeure, ni autres richesses à lui présenter, mais il avait toute la tendresse, toute la sollicitude, tout le dévouement du meilleur des fils : tels étaient les biens qu'il lui offrait du moment que Jésus la lui donnait pour mère. Le vénérable Bède expliquant ce texte, dit qu'au lieu de *in sua*, plusieurs lisent : *in suam*; c'est-à-dire, *pour sa mère*, ou bien encore *pour en avoir soin.* Denis le Chartreux dit plus clairement encore : Il la prit en sa garde, se soumettant parfaitement à elle comme un fils à sa mère, lui témoignant toute la vénération, tout l'amour filial auquel son nouveau titre de mère lui donnait droit. Ajoutez qu'il reconnaissait en elle la Mère de Dieu, la souveraine de l'univers, la reine des anges, et qu'il ne manquait à aucun des devoirs que tant de grandeur imposait à son humilité. S. Jean fut notre modèle lorsqu'il prit ainsi Marie pour sa mère. Souvenons-nous de ce que Dieu disait autrefois à Moïse : « Regarde et fais selon le modèle qui t'a été montré » sur la montagne » : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxiii, 40). Regardez S. Jean sur la montagne du Calvaire; regardez-le pendant les années qu'il vécut avec Marie comme un fils avec sa mère. Voilà ce modèle qui vous est offert : imitez-le.

Et que d'occasions se présentent de montrer à Marie qu'on lui appartient réellement, que c'est bien du fond du cœur et pour toujours qu'on s'est donné à elle. Il y a tant d'actes de piété et de vertu, tant de saintes pratiques dont les véritables enfants de Marie savent user pour lui montrer qu'ils sont vraiment à elle, qu'ils lui appartiennent entièrement et sans se rien réserver. Souvent, par exemple, ils se plaisent à méditer sur les prérogatives de la bienheureuse Vierge, ses grâces, ses vertus, ses excellences; à la féliciter, et à rendre grâce à Dieu qui a été si généreux pour elle. Toutes les fois qu'ils entendent prononcer le saint nom de Marie, qu'ils le lisent, qu'il leur vient à la pensée, ils témoignent leur respect par quelque signe

1. S. Brigitt. *Revel.* lib. III. cap. 17.

extérieur. Ils ne voudraient rien entreprendre, s'ils n'avaient confiance que Marie les aidera, s'ils ne s'étaient vivement recommandés à elle. Tout ce qu'ils offrent à Dieu, ils l'offrent par les mains de Marie.

Ceux qui aiment Marie et se sont véritablement consacrés à elle, aiment aussi ses images, ses autels, ses chapelles, ses églises, tout ce qui a quelque rapport avec elle. Ils font ce qu'ils peuvent pour contribuer à la magnificence de son culte. Au moins, ils portent toujours sur eux quelque médaille, quelque chapelet, quelque chose enfin qui leur rappelle Marie et qu'ils aiment à baiser par amour pour elle. L'image de Marie orne leur demeure, et s'y retrouve pour ainsi dire partout.

Jamais ils ne manquent d'offrir leurs hommages à Marie le matin, aussitôt après leur réveil; de même ils ne prendront pas leur repos, quand vient la nuit, sans s'être recommandés à elle. Au matin, à midi, au soir, ils récitent la Salutation angélique, l'*Angelus*, au son de la cloche. Toutes les fois qu'ils sortent de leur maison, toutes les fois qu'ils rentrent, ils disent un *Ave Maria*. Se réveillent-ils pendant la nuit? ils ne manquent pas d'adresser à Marie la même prière.

Ce n'est pas assez pour eux d'aimer Marie, de l'honorer et de la servir, ils s'efforcent d'amener les autres à remplir les mêmes devoirs envers elle. Se fait-il quelque cérémonie particulière, quelque office solennel en son honneur, ils se font un devoir d'y assister, à moins d'impossibilité. Ils distribuent des aumônes en son nom, jeûnent à certains jours et particulièrement les samedis et les vigiles de ses fêtes, s'imposent d'autres mortifications, et se croient obligés de réciter le rosaire, sinon tout entier, au moins en partie chaque jour. Voilà des exercices chers aux véritables serviteurs de Marie. Si vous y êtes fidèles, vous montrerez ainsi à cette très douce mère que vous lui appartenez et que vous ne reprenez pas le don que vous lui avez fait en vous consacrant à elle.

La bienheureuse Vierge Marie ne se laisse jamais vaincre en générosité ni en amour. Faites-vous quelque chose pour elle, comptez qu'elle fera incomparablement plus pour vous. On lit dans la vie de S. Alphonse Rodriguez qu'il dit un jour à Marie : « O combien je vous aime, très douce mère! Plus ardemment » sans doute que vous ne m'avez jamais aimé. » La bienheureuse Vierge daigna lui répondre : « Tu te trompes, mon » Alphonse, tu te trompes. Personne si ce n'est mon Fils ne » me surpasse en amour. Ton amour comparé au mien n'est » qu'une petite étincelle, et le mien un vaste et incommensura- » ble incendie. » Il y eut autrefois entre Marie et l'empereur Justinien une sorte de rivalité à qui ferait plus l'un pour l'autre. Justinien défendit l'honneur de Marie contre les hérétiques Nes-

toriens, et Marie le fit asseoir sur le trône impérial. Justinien éleva à Jérusalem une église magnifique en l'honneur de Marie, et Marie lui obtint de subjuguer facilement l'Afrique. Justinien eut un zèle particulier pour répandre le culte de Marie dans tout l'univers, et Marie ne cessa de rendre le nom de Justinien glorieux. Elle ne faisait ainsi qu'accomplir son antique promesse inscrite dans l'Ecclésiastique : « Venez à moi, vous tous » qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des biens que » je procure. Celui qui m'écoute ne sera pas confondu; et ceux » qui agissent par moi ne pécheront pas. Ceux qui me font » connaître auront la vie éternelle » : *Transite ad me omnes*, etc. (Eccli. xxiv, 26, 30, 31). N.-S. Jésus-Christ regarde les hommages rendus à sa Mère avec autant de complaisance que s'il en était lui-même directement l'objet. Servir la Mère c'est servir le Fils.

Venez donc, âmes fidèles, toutes dévouées au culte de Marie. Contemplez notre glorieuse souveraine, notre mère et notre modèle, s'offrant à Dieu aujourd'hui dans le temple, comme une hostie de louange, comme un holocauste, le plus agréable à ses yeux qui lui eût été offert jusqu'à ce jour. A votre tour offrez-vous à elle sans réserve; donnez-vous à elle comme ses serviteurs et ses servantes pour tout le cours de votre vie. Ce n'est pas pour lui-même mais pour Marie que Dieu accepte l'offrande de cette céleste enfant. Il profite de cette consécration pour la rendre grande, et pour faire que toutes les générations la proclament bienheureuse. Marie acceptera de même l'oblation que nous lui ferons. Nos humbles protestations de service lui seront agréables, non qu'elle en ait besoin, elle que tous les anges du ciel s'empressent de servir, mais parce qu'elle veut notre bien. C'est dans notre intérêt qu'elle désire nous voir au nombre de ses serviteurs. Elle cherche notre salut lorsqu'elle réclame de nous des louanges. Nous entend-elle célébrer la gloire de son nom? elle en prend occasion pour nous faire du bien. C'est pour elle une douce jouissance de récompenser ses serviteurs. Elle est fidèle à ses promesses, libérale dans ses dons. Vivant au sein des délices éternelles, au milieu des concerts des anges, elle ne méprise cependant pas le peu que font les hommes et leurs humbles services; au contraire, elle s'en réjouit, parce qu'ils contribuent à la gloire de Dieu et au salut de plusieurs. Si nous en croyons S. Bonaventure, lorsque Notre-Seigneur eut fait choix des douze, et les eut appelés à l'apostolat, il les conduisit à la maison de sa mère. Pourquoi, demande le saint docteur, sinon pour qu'en voyant la Mère de Dieu, la plus digne de toutes les créatures, ils se dévouassent entièrement à son service, la regardassent désormais comme leur mère, se donnassent à elle comme de bons fils, et obtinssent, par son interces-

sion, toutes sortes de grâces, toutes les faveurs du ciel, pour eux-mêmes, et pour l'univers entier. Jésus veut aujourd'hui que nous fassions comme les apôtres : allons à Marie ; donnons-nous à elle. Marie sera notre mère et nous aurons tout gagné pour ce monde et pour l'autre.

QUATRIÈME SERMON

(D'après Kiselius [1].)

FIGURES ET CAUSES DE LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE AU TEMPLE, A L'AGE DE TROIS ANS.

Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. — Luc. II, 17.

« Certaines choses, dit S. Augustin, n'excitent en nous » que l'admiration, mais il en est d'autres qui nous inspirent » une grande reconnaissance et un grand amour [2]. » L'expérience prouve chaque jour la vérité de cette remarque. La nature opère dans le ciel, dans l'air, dans les eaux et sur la terre, mille effets étonnants, que nous admirons ; cependant ils ne nous inspirent aucun amour. Mais parmi les œuvres de Dieu, il s'en trouve plusieurs dont nous admirons la beauté et que nous aimons. Parmi elles, ou plutôt avant toutes les autres, il convient de placer la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu ; elle est la première, après son divin Fils ; elle est la reine de tous les anges et de tous les saints. C'est à Marie surtout que nous pouvons appliquer la pensée de S. Augustin : « Elle excite » l'admiration, et elle s'attire la plus grande reconnaissance, » le plus grand amour. » De là viennent les glorieuses appellations de *Mère admirable* et de *Mère aimable* dont l'Eglise se plaît à honorer Marie. Elle est digne d'admiration selon la nature, et en même temps digne d'amour ; elle est admirable dans l'ordre de la grâce et en même temps souverainement aimable. Admirable et aimable reine, admirable et aimable Epouse. Aussi l'Esprit de Dieu exprime-t-il, à chaque page du Cantique des cantiques, cet amour et cette admiration. Ecoutons les anges s'écrier à sa vue : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum deliciis affluens ?* « Quelle est celle-ci qui monte du désert, » comblée de délices [3] ? » Et le divin Epoux lui-même ne peut retenir l'expression de son admiration ; il dit : « Que vous êtes

1. Kisel. *Nili Mystici Alveus* V. *In festo Præsent. B. V.*

2. Quædam sunt quæ solam admirationem, quædam vero magnam etiam gratiam, benevolentiamque conciliant. S. Augustin. lib. *de Utilitate credendi.* cap. XVI. — 3. *Cant.* III, 6.

» belle, ô mon amie, que vous êtes belle ! » *Quam pulchra es amica mea, quam pulchra es* [1]. Les filles de Jérusalem imitent les anges et l'admirent après eux : « Quelle est celle-ci » qui s'avance comme l'aurore qui se lève, belle comme la » lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée ran» gée en bataille ? » *Quæ est ista quæ egreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* [2] ?

Et voyez quels suaves et affectueux sentiments d'amour se joignent à cette admiration. L'Epouse parle de son Epoux : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, » dit-elle : *Osculetur me osculo oris sui* [3]. « Je vous conjure, filles de Jérusalem, » si vous trouvez mon Epoux annoncez-lui que je languis d'a» mour : » *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo* [4]. Et l'Epoux dit à son Epouse : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon » épouse ; vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux et » un de vos cheveux : » *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa ; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui.*

Mon désir serait d'exciter dans vos cœurs des sentiments semblables, des sentiments d'admiration et d'amour en ce jour de fête. Je donnerai donc d'abord quelques motifs particuliers que nous avons d'admirer la Vierge Marie en la fête de sa Présentation, et ensuite, quelques-uns de ceux qui lui méritent notre amour. Mais vous qui êtes de fidèles serviteurs, de fidèles enfants de Marie, saluez-la avant tout de ces deux titres qui lui sont chers, et dites-lui : « Je vous salue Mère » admirable ; je vous salue Mère aimable : » *Salve, Mater admirabilis ; salve, Mater amabilis.*

I. — *Combien Marie est admirable au jour de sa Présentation au temple.*

Ce ne fut pas sans des motifs profonds et mystérieux que s'accomplit au temple de Jérusalem l'acte extraordinaire dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Cette petite enfant, cette Vierge à jamais bénie qui, dès l'âge de trois ans, est conduite au temple de Jérusalem pour être confiée aux prêtres, qui la reçoivent avec une sainte joie, est la table d'or sur laquelle le pain du ciel et des anges, pain plus sacré infiniment que les pains de proposition, sera déposé. Sa place n'est pas seulement dans le temple, mais dans le saint des saints. Cette jeune vierge est le chandelier d'or très pur, orné

1. *Cant.* IV, 1. — 2. *Id.* VI, 9. — 3. *Id.* I, 1. — 4. *Id.* V, 8.

de lis et portant sept lampes : il est juste que ce chandelier mystique brille dans l'endroit le plus inabordable aux profanes, de la maison de Dieu. Elle est l'arche du Nouveau Testament, la table vivante de la nouvelle loi, la verge de Jessé, la manne au goût délicieux : c'est donc dans le sanctuaire que le grand-prêtre doit l'introduire. Désormais on peut faire disparaître du temple de Salomon la mer d'airain avec son eau et ses miroirs, parce que la Vierge qui est un abîme, un océan de grâces et un miroir sans tache y est entrée. Enlevez, si vous voulez, l'autel des parfums : le cœur de la Vierge Marie est un autel d'où s'élèvent des odeurs mille fois plus suaves. Il n'est plus besoin de brûler d'encens, parce que Marie vient au temple, sortant du désert de ce monde : elle sera devant l'autel du Seigneur comme une légère colonne de fumée, qui montera jusqu'à son trône. Laissez éteindre le feu perpétuel : cette jeune enfant introduit dans le temple un feu plus ardent, un feu plus sacré et plus inextinguible. Salomon peut se vanter aujourd'hui qu'il y a dans son temple un propitiatoire de miséricorde. Qu'il approche du propitiatoire, le pauvre pécheur qui a besoin de clémence et de pardon. Qu'il approche du feu toujours ardent, celui dont le cœur est froid et sans amour. Qu'il approche de l'autel des parfums, celui qui désire que son âme respire une odeur de vie ; qu'elle s'en nourrisse et devienne forte. Qu'il approche de ce miroir sans tache, celui qui désire contempler quelques traits de la beauté de Dieu. Qu'il approche de ce candélabre d'or, celui qui cherche la lumière de l'éternelle vie. Qu'il approche enfin de cette table celui qui a faim et soif de la justice, celui qui, semblable au Psalmiste, a faim et soif de Dieu lui-même, la fontaine de vie !

David désirait que des arbres choisis servissent d'ornement à la maison de Dieu. Il se compare lui-même à un olivier qui porte du fruit, dans cette sainte demeure : *Sicut oliva fructifera in domo Domini*[1] : ailleurs c'est d'une vigne féconde qu'il tire sa comparaison : *Sicut vitis abundans*[2] ; ou bien encore du palmier et du cèdre : « Le juste comme un palmier » fleurira ; comme un cèdre du Liban, il se multipliera, plan» tés dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la mai» son de notre Dieu, ils fleuriront : » *Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur : plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri florebunt* [3].

En ce jour de fête, les vœux du Prophète-Roi sont comblés ; tous ses désirs sont accomplis. La bienheureuse Vierge Marie entre dans le temple. Elle est l'olivier de toute beauté qui

1. *Ps.* LI, 8. — 2. *Ps.* CXXI, 3. — 3. *Ps.* XCI, 13.

porte un fruit précieux ; elle est la vigne féconde ; elle s'élève gracieuse comme le palmier et inébranlable comme le cèdre dans la maison du Seigneur notre Dieu, dans les parvis de sa demeure. Si quelqu'un désire se reposer à l'ombre de ces arbres, s'il veut goûter à leurs fruits délicieux et s'en rassasier, qu'il se rende au temple de Jérusalem. Là, il trouvera un cèdre dont la cime magnifique s'élève majestueusement : ce cèdre, c'est Marie, encore toute jeune enfant : qu'il contemple et admire sa grandeur. Là il trouvera un palmier dont la tige élancée semble atteindre le ciel : ce palmier, c'est Marie : qu'il médite sur sa dignité sublime. Là encore il verra un olivier d'une incomparable beauté : qu'il regarde les traits de Marie et il y reconnaîtra l'empreinte de la douceur et de la clémence. Là enfin il trouvera une vigne admirablement féconde ; il trouvera Marie dont le sein est le trésor où Dieu a rassemblé toutes les grâces qu'il veut communiquer aux hommes.

II. — *Combien Marie est aimable au jour de sa Présentation.*

Il y a dans le livre d'Esther une figure bien expressive du mystère que nous célébrons aujourd'hui. La Sainte Ecriture nous représente cette reine couverte de vêtements magnifiques, toute brillante de perles et de pierres précieuses, introduite avec grande pompe dans le palais d'Assuérus. « Elle » était très bien faite, » dit le texte sacré, « et d'une incroya» ble beauté ; elle paraissait gracieuse aux yeux de tous. » « Aussi ajoute-t-il : Le roi l'aima plus que toutes les autres » femmes, et elle trouva grâce et bienveillance devant lui, » au-dessus de toutes les femmes[1]. » Telle était Esther lorsqu'elle entra dans le palais d'Assuérus. Mais la vierge que ses parents conduisent aujourd'hui dans le temple du Seigneur est bien plus belle encore. Elle est si gracieuse, elle est si belle que, malgré sa modestie, elle s'en glorifie devant Dieu : « Lorsque j'étais toute petite, j'ai plu au Très-Haut, » dit-elle : *Cum essem parvula, placui Altissimo.* Elle a plu au Père qui l'a choisie pour sa fille ; au Fils qui a voulu d'elle pour sa mère ; au Saint-Esprit qui l'a prise pour son épouse. La très sainte et très adorable Trinité a aimé cette petite enfant, plus que toutes les autres femmes. Elle était si belle, elle était si parfaite, dès l'âge de trois ans, que son incroyable beauté ravissait tous les cœurs, même le cœur de Dieu. Elle était la

1. Erat enim formosa valde et incredibili pulchritudine, omnium oculis gratiosa et amabilis videbatur... et adamavit eam rex plus quam omnes mulieres, habuitque gratiam et misericordiam coram eo super omnes mulieres. *Esth.* II, 15, 17.

Vierge admirable, la Vierge très aimable et la mère de la belle dilection. Parmi les prescriptions que Dieu faisait à son peuple, au moment de l'introduire dans la terre promise, on lisait celle-ci : « Si tu sors pour le combat contre tes ennemis, » et que le Seigneur ton Dieu les livre en ta main; que tu les » emmènes captifs, que tu voies dans le nombre des captifs » une femme belle, que tu l'aimes, et que tu veuilles l'avoir » pour femme : tu l'introduiras en ta maison[1]. » L'ennemi de la Vierge Marie, la plus belle des vierges fut le serpent infernal qui s'efforça de la souiller de son venin, en lui faisant contracter le péché originel comme à tous les autres enfants d'Adam; il voulait qu'elle aussi fût soumise à son pouvoir tyrannique, mais le céleste époux de cette auguste Vierge veillait sur elle; il écrasa la tête du serpent. Grâce à ce protecteur elle échappa à la captivité et parce qu'en même temps elle reçut en partage une beauté incomparable, le Roi des rois fut pris d'amour pour elle, il la choisit pour sa mère et pour son épouse : voilà pourquoi le Saint-Esprit l'introduit aujourd'hui dans le temple, comme dans sa maison. Il convient qu'elle habite dans les parvis de la maison du Seigneur, et qu'en elle s'accomplisse cette parole du Psalmiste : « La » reine s'est tenue debout à votre droite, dans un vêtement » d'or, couverte d'ornements variés : » *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate*[2]. Elle est conduite au temple, au palais du Roi divin, parce que sa beauté comme celle d'Esther ravit l'admiration, et parce que sa bonté, comme celle d'Esther encore gagne tous les cœurs à son amour. Aimez-vous la suavité ? Rien de plus suave que Marie : c'est Marie qu'il faut aimer, car il est écrit dans les cantiques : « Vous êtes belle, ô mon amie, vous êtes douce et gracieuse : » *Pulchra es, amica mea, suavis et decora*[3]. Aimez-vous la douceur? Rien de plus doux que Marie : c'est elle qu'il faut aimer : « Salut à vous qui êtes la vie et la douceur; salut à » vous douce vierge Marie : » *Salve vita, dulcedo! salve, o dulcis virgo Maria*. Aimez-vous la beauté? Rien n'est beau comme Marie. Dieu lui-même lui dit : *Tota pulchra es* : « Vous êtes toute belle[4]. » Aimez-vous les richesses? Personne n'est riche comme Marie. « Beaucoup de filles ont » amassé des richesses, mais vous les avez surpassées toutes, » dit le Sage : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*[5]. Elle est suave, elle est douce, elle est riche, elle est belle la nouvelle Esther qui est indroduite aujourd'hui et renfermée dans le palais du Roi éternel.

1. Si egressus fueris ad pugnam, etc. *Deuter.* XXI, 10. — 2. *Ps.* XLIV, 10. — 3. *Cant.* VI, 3. — 4. *Cant.* IV, 7. — 5. *Prov.* XXXI, 29.

Marie entre dans le temple pour offrir à Dieu un sacrifice de louanges et des victimes d'action de grâces. Elle s'avance avec tant de majesté, elle est si belle dans sa démarche que les anges se disent les uns aux autres : « Quelle est celle-ci » qui s'avance comme l'aurore ? » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora*[1] ? « Que vos pas sont beaux, ô fille du Prince ! » *Quam pulchri sunt gressus tui... filia principis !* Elle est toute belle, elle est la reine très prudente, la mère et le trône de la sagesse. Elle vient habiter dans la maison de Dieu comme dans son héritage que le Seigneur lui a préparé : elle dit : « En » toutes choses j'ai cherché du repos, et c'est dans l'héritage du » Seigneur que je demeurerai : » *In omnibus requiem quæsivi et in hæreditate Domini morabor.* Les prêtres ne lui refusent pas de demeurer dans la maison de Dieu et ils l'introduisent dans le saint des saints. Fille du Père éternel, elle y sera comme la nuée lumineuse qui remplit le temple de Salomon au jour de la dédicace ; elle y sera comme la mère des miséricordes, implorant pour les hommes le Père de toute miséricorde qui lui remet entre les mains la libre déposition de tous ses trésors. O Marie, ce que vous étiez déjà dans le temple vous l'êtes encore et plus complètement dans le ciel. Vous pouvez et vous voulez nous venir en aide dans nos affections ici-bas. Vous le pouvez, car vous êtes la toute-puissante Reine du ciel, et notre avocate auprès de Dieu votre Fils. Vous le voulez, parce que vous êtes notre Mère. O vous tous qui avez péché recourez donc à Marie. Et vous, ô mère admirable, ô mère aimable, ô mère de la belle dilection, clémente, pieuse et douce Vierge Marie, venez à notre aide. Montrez que vous êtes notre avocate, notre médiatrice, notre patronne. Montrez que vous êtes notre mère !

CINQUIÈME SERMON

(D'après Kiselius [2].)

COMMENT LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE VÉCUT DANS LE TEMPLE DE JÉRUSALEM.

Beatus venter qui te portavit. Luc. xi, 27.

S. Jean Damascène, au livre IV[e] de son traité *De la Foi orthodoxe*, dit que la bienheureuse Vierge Marie amenée dans le temple à l'âge de trois ans, fut plantée dans la maison du Seigneur, comme un olivier fécond en fruits. La jeune vierge,

1. *Cant.* vii, 1.
2. Kisel. *Nili Mystici* Alveus i, Conc. *in festo Præsent. B. Virg.*

destinée à être la Mère de Dieu, fut donc, selon l'expression du saint docteur, plantée dans la maison du Seigneur. Le temple fut pour Marie la montagne du Liban, et Marie fut le cèdre ; le temple fut le mont Sion, et Marie le cyprès ; le temple fut le désert de Cadès et Marie le palmier ; le temple fut la ville de Jéricho et Marie fut la rose. Elle fut plantée dans le temple de Jérusalem ; ce temple fut le champ, et cette bienheureuse Vierge l'olivier ; il fut la vigne d'Engaddi, et Marie le cep de vigne choisi entre tous ; il fut le jardin fermé, et Marie la plus belle fleur ; il fut une vallée, et Marie le lis des vallées ; il fut une forêt, et Marie le pommier ; il fut le paradis, et Marie l'arbre de vie ; il fut la terre bénie, et Marie le fruit d'honneur et de bénédiction ; il fut un champ de bénédiction et Marie l'épi de son froment.

Mais quel épi ? quel fruit ? quel arbre ? quel pommier ? quel lis ? quelle fleur ? quelle vigne ? quel olivier ? quel palmier ? quel cyprès ? quel cèdre fut Marie ? Vous le saurez lorsque je vous aurai rapporté ce que les Pères et les écrivains ecclésiastiques nous apprennent de la vie que la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, a menée pendant les onze années de son séjour dans la maison du Seigneur.

S. Sophrone avait raison de dire, dans un sermon sur l'Assomption de la Très-Sainte Vierge, qu'il est absolument impossible à toute intelligence et à tout cœur humain de s'élever jusqu'à connaître toute l'ardeur de pieux amour dont le cœur de Marie était embrasé pour Dieu. Nous pouvons dire de même que l'homme ne comprendra jamais, qu'il ne pourra jamais exprimer la sainteté, la perfection de la vie angélique que cette auguste Vierge menait, pendant qu'elle habitait le temple. Ce que de pieux auteurs en ont dit est loin d'atteindre la réalité, mais quelques passages de leurs saintes méditations nous serviront au moins à nous faire une idée qui ne soit pas trop indigne de ce sujet presque divin.

Taulère, cet écrivain mystique dont l'autorité est si grande, dit, dans un sermon sur la *Nativité de Marie* : « La cellule » de la céleste et bienheureuse Vierge fut le ciel dans le- » quel elle demeura renfermée tout entière, avec tous ses » désirs. » Le miroir que consultait cette admirable enfant n'était autre que la divinité, l'infinie majesté de Dieu. Elle ne voyait rien qu'en Dieu ; tout pour elle était revêtu de Dieu. Son livre était la Sainte-Écriture, et le passage qu'elle méditait avec le plus de bonheur était l'oracle d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet* : « Voici qu'une Vierge concevra, » et mettra au monde le Messie, le Sauveur des hommes, le Fils de Dieu incarné. Sa ceinture était sa pureté incomparable de corps et d'âme, jointe à la mortification. Sa parure consistait dans la

dévotion, car elle ne s'occupait que de l'embellissement de son âme. Sa nourriture était de faire la volonté du Père qui est dans le ciel. Sa conversation et ses entretiens roulaient uniquement sur les choses saintes. « Toute parole qui sortait » de sa bouche était remplie de grâce, écrit S. Bonaventure, » afin qu'il fût visible que Dieu dirigeait sa langue. *Le miel* » *et le lait étaient sous sa langue*, disent les Cantiques. Dans la » bouche de Marie, il n'y avait ni fiel ni venin, mais le miel » et le lait du Saint-Esprit [1]. » Un autre auteur ajoute : « Tou- » tes les paroles de Marie furent saintes et édifiantes, et ceux » qui l'entendaient pouvaient lui appliquer ce qu'on lit dans » l'Evangile selon S. Jean : *Vous avez les paroles de la vie* » *éternelle* [2]. » Si l'on en croit le B. Amédée de Lausanne, Marie était consumée d'un désir si ardent d'aimer Dieu, de servir Dieu et surtout le Messie attendu, qu'elle en oubliait souvent de prendre la nourriture, le breuvage, et le repos que réclame la nature. Le Christ était l'objet continuel de sa pensée; elle brûlait de le voir, de lui rendre ses hommages [3].

Le sommeil et le repos de la Vierge était son union avec Dieu, seul trésor de son cœur. « Son cœur pur et sans tâche » ne voyait que Dieu et brûlait sans interruption du désir de » le posséder, » dit S. Jean Damascène [4]. S. Ambroise écrit à son tour : « Lorsque son corps reposait, son âme veillait, » comme celle de l'Épouse qui a dit : *Je dors, mais mon cœur* » *veille* [5]. » Telle fut Marie; telle fut sa vie dans le temple.

Dites-moi, chrétiennes qui m'écoutez, Dieu est-il votre miroir? Jésus-Christ crucifié est-il votre miroir, et ne voyez-vous dans ce miroir que de saintes images? Si vous aimez les miroirs de vanité, vous n'avez pas pour Marie un véritable culte. Dites-moi quels livres sont entre vos mains? Sont-ce des livres renfermant de saintes prières, des aspirations pieuses vers Dieu et les choses saintes, des règles et des méthodes pour bien vivre et pour bien mourir? S'il en est ainsi,

1. Omnis sermo ejus ita gratia erat plenus, ut Deus cognosceretur in lingua ejus (*Cant.* IV) : *Mel et lac sub lingua ejus.* In ore Mariæ non fuit fel et venenum, sed mel et lac Spiritus Sancti. S. Bonavent. *In Spec. Mariæ*, lect. II.

2. Omnia verba Mariæ fuerunt sancta et ædificatoria, unde eam loqui audientes poterant ei dicere illud Joannis : Verba vitæ æternæ habes. Bustus. Serm. V, *de Laud. B.V.*

3. Sæpe oblita esus et potus, spretaque carnali necessitate, noctes insomnes egerit, ut Christum mente cogitaret, Christum in carne videret, cujus ardebat desiderio, cujus flagrabat obsequio. S. Amadæus, hom. IV *de Laud. B.V.*

4. Cor purum ac labis expers, Deum cernens, ipsius cupiditate semper flagrans. S. Damasc. Serm. I *de Nativ. B.V.*

5. Cum quiesceret corpus, vigilabat animus, ut sponsæ quæ dixit : Ego dormio et cor meum vigilat. S. Ambros. apud Kisel.

je le déclare, vous êtes réellement les servantes de la Vierge Marie, Mère de Dieu ; mais si au contraire, vous aimez et vous recherchez les livres légers, dangereux, obscènes, si vos yeux s'en repaissent, et si vous prenez plaisir à des chansons inconvenantes, non, vous n'appartenez pas à Marie. Dites-moi, tout votre extérieur respire-t-il le luxe et la vanité ? Si vous donnez plus de soin à la parure du corps qu'à celle de l'âme, vous n'imitez pas Marie, vous n'êtes pas du nombre de ceux qu'elle protège.

Que dirai-je des rapports de chaque jour avec le prochain, de la modestie dans les démarches, des discours et des conversations ? Les paroles qui sortent de votre bouche sont-elles des paroles de vie ou des paroles de mort ? Est-ce le lait ou le poison que distille votre langue ? Etudiez, pesez sous toutes ses faces cette grave question, et vous apprendrez à connaître si vous êtes dignes d'être comptées au nombre de celles qui appartiennent véritablement à Marie, et qui ont un droit particulier à sa protection.

N'oublions pas de donner aux yeux de Marie l'attention qu'ils méritent. Ils sont d'une merveilleuse beauté, et Gerson nous dit qu'ils ont la vertu d'inspirer à ceux qui les contemplent, l'amour de la chasteté et de la virginité. Aussi l'Epoux mystique les appelle-t-il des yeux de colombe. S. Ambroise nous assure que Marie ne conserva pas seulement pour elle-même la grâce de la virginité, mais sa seule vue suffisait pour en inspirer le désir aux autres [1]. Jeunes filles et femmes chrétiennes, vos yeux ressemblent-ils, en ce point, aux yeux de la bienheureuse Vierge ? La modestie virginale est-elle leur plus bel ornement et leur gardien fidèle ? N'y voit-on pas briller au contraire une légèreté intolérable, une curiosité dangereuse ? Vos yeux sont-ils deux miroirs dans lesquels se réfléchit l'image d'une admirable modestie et d'une pureté parfaite ? Ne sont-ils pas au contraire, comme des verres ardents, qui allument dans les cœurs des jeunes gens encore innocents les incendies les plus honteux et les plus désastreux ? Chacun d'eux est-il comme un ciel, qui influe sur les âmes, et dont la vue seule inspire de saintes et salutaires pensées ? ou bien sont-ils deux océans, dont les flots agités seront cause de plus d'un naufrage, et précipiteront de pauvres âmes dans l'abîme éternel de l'enfer ? Voilà ce qu'il faut examiner, ce dont vous devez vous rendre un compte exact, ce qu'il faut corriger à tout prix, s'il existe en vous quelque chose de répréhensible. Quel malheur et quelle honte si, même dans le lieu saint, une coupable légèreté faisait de vous, pour

1. S. Ambros. *de Instit. Virg.* cap. VII.

les autres, un objet de scandale, au lieu que vous les portiez à la vertu par votre modestie ?

Que dire du cœur de la bienheureuse Vierge Marie au jour de sa présentation au temple? S. Ildefonse le compare au fer dans la fournaise. Il était tellement pénétré, embrasé du feu du divin amour qu'il ne ressentait en quelque sorte rien autre chose que lui seul [1]. S. Sophrone exprime en d'autres termes une pensée identique [2]. Le cœur de Marie était la lampe du sanctuaire, qui répandait aux alentours la lumière et la chaleur; c'était la fumée légère de l'encens qui embaumait la terre, en même temps qu'elle s'élevait vers le ciel; c'était le feu perpétuel qui ne perdit jamais rien de son ardeur; c'était l'image splendide du soleil que jamais les ténèbres n'obscurcirent, et dont aucun des accidents qui peuvent arriver aux hommes ne diminua la chaleur ni ne troubla l'éclat. Ce cœur, dit S. Sophrone, était réellement tout embrasé de l'amour divin.

Mais il ne faut pas oublier cette parole bien connue de S. Ambroise : « Marie fut telle que sa vie doit servir de règle de » conduite à tous : » *Talis fuit Maria, ut ejus vita omnium sit disciplina* [3]. Voyons donc ensemble, mes chers auditeurs, ce que nous sommes. Voyons de quelles flammes nos cœurs sont embrasés. Ces flammes montent-elles vers le ciel? s'élèvent-elles vers les sommets des vertus qui plaisent au Seigneur; ou bien, au contraire, s'attachent-elles aux souillures et aux turpitudes? ne retournent-elles pas aux enfers d'où elles sont sorties? Il est aisé de reconnaître la nature du feu qui brûle dans nos cœurs. Quels sont nos désirs les plus fréquents, nos vœux les plus ardents? vers quoi soupirons-nous? qu'aimons-nous? Toutes ces étincelles du feu intérieur qui brûle en nous sont-elles dignes de Marie? sont-elles pures, virginales, célestes? procèdent-elles de l'amour de Dieu et des choses divines? Il faut que nos cœurs soient des fournaises, des fontaines, des hôtelleries, des palais : des fournaises dans lesquelles ne brûlent pas d'autres feux que le feu du divin amour : le cœur de Marie dans le temple n'en connaissait pas d'autre. Des fontaines d'où coulent, comme du cœur de Marie, les eaux de la chasteté, plus pures que le cristal; des hôtelleries qui ne donnent l'hospitalité qu'à des affections virginales, célestes,

1. Veluti ignis ferrum, sic Spiritus sanctus illud totum decoxit, incanduit et ignivit, ita ut in illo nihil sentiretur, nisi tantum ignis amoris Dei. S. Ildefons. Serm. I, *de Assumpt.*

2. Totum (virgineum corculum) incanduerat divinus amor, ita ut in ea nihil esset quod mundanus violaret affectus, sed ardor continuus perfusi amoris. S. Sophron. Serm. *de Assumpt.*

3. S. Ambros. lib. II *de Virgin.*

dignes de Marie; des palais dans lesquels l'amour divin seul habite, comme il habitait dans le cœur de Marie.

S. Bonaventure prête les paroles suivantes à la bienheureuse Vierge, pour faire connaître les sentiments qui l'animaient : « Lorsque mon père et ma mère me laissèrent dans » le temple, je résolus en mon cœur d'avoir Dieu pour père, » et je m'appliquai avec dévotion et ferveur à chercher ce que » je pouvais faire, pour être agréable à Dieu. J'allais me prosterner devant l'autel du temple et là, je demandais à Dieu avec » un ardent désir d'être exaucée, toutes les vertus qui pourraient » me rendre agréable à ses yeux [1]. » Que l'exemple de la très sainte Vierge Marie, à l'âge si tendre de trois ans, nous enseigne quels doivent être nos désirs, principalement dans la jeunesse. Comme elle, efforçons-nous de faire ce qui plaît à Dieu, et de pratiquer les vertus qui lui sont agréables; car Marie ne se contenta pas de désirs; elle y ajouta les œuvres qui sont le plus bel ornement de l'âme, celui qui la rend pardessus tout agréable au Seigneur; aussi S. Jean Damascène résume-t-il toute la vie de cette admirable Vierge, dans le temple, en ces quelques mots : « Sa vie dans le temple fut un continuel exercice de toutes les vertus [2]. »

Pour revenir, en terminant cette instruction, aux comparaisons données tout d'abord, Marie, dans le temple, fut un cèdre du Liban, par sa foi; mais un cèdre immense, un cèdre de choix, *cedrus magna, cedrus sublimis, cedrus electa*, dans lequel les oiseaux du ciel aiment à placer leurs nids : prenez votre vol; élancez-vous bien haut, et placez dans ce cèdre le lieu de votre repos.

Marie fut, dans le temple, un cyprès de la montagne de Sion, par son espérance et sa confiance en Dieu : mettez en elle après Dieu tout votre espoir, toute votre confiance.

Marie fut, dans le temple, comme un palmier du désert de Cadès, par sa charité et ses sublimes désirs d'aimer Dieu toujours davantage. Elle fut un palmier fleuri et élancé vers le ciel; montez, élevez-vous et cueillez les fleurs et les fruits de ce palmier.

Marie fut, dans le temple, la rose des roses, par sa patience, la plus belle des roses, la rose sans épines : efforcez-vous de lui ressembler en ce point.

Marie fut, dans le temple, l'olivier aux fruits abondants, la

1. S. Bonav. Serm. II.

2. Quantæ in una Virgine species virtutum emicant! Secretum verecundiæ, vexillum fidei, devotionis obsequium; Virgo intra domum, comes ad ministerium. Quid exsequar ciborum parcimoniam, officiorum redundantiam congeminatas jejunio dies? Verbo comprehendam omnia : Vita ejus in templo fuit continuum virtutum omnium exercitium. S. Joann. Damasc. Serm. I, *de Nativ. B.V.*

fleur aux suaves odeurs, le lis royal fleur de la vie immaculée; produisez comme elle des fruits de douceur; répandez autour de vous le parfum exquis de toutes vos vertus; donnez l'exemple d'une vie irréprochable, et vous serez dignes du nom de ses enfants. Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

(Méditation du P. Hayneuve S. J. — 1663.)

Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei, speravi in misericordia Dei in sæculum sæculi.

J'ai été comme un olivier très fertile, planté dans la maison de Dieu; j'ai espéré en sa miséricorde pour toute l'éternité. — Ps. li.

S. Jean Damascène[1] dit que la Sainte Vierge ayant été présentée à Dieu dans le temple, y fleurit en toute sorte de vertus. Nous remarquerons dans la présentation de la Sainte Vierge, et dans le genre de vie qu'elle suivit dans le temple et dans les autres lieux où elle demeura, trois circonstances, qui sont exprimées dans le verset que nous avons cité, et dont nous nous ferons l'application.

La première qu'elle s'était donnée entièrement à Dieu; la seconde, qu'elle s'employait parfaitement à son service; et la troisième, qu'elle ne s'employait que pour lui. Quant à ce qui la regardait personnellement, elle avait entièrement mis sa confiance en Dieu; de sorte qu'elle ne s'en mettait en peine, qu'autant qu'elle voyait que Dieu voulait qu'elle y contribuât de son travail.

Imitons la Sainte Vierge; apprenons à vivre, dans notre condition, comme elle a vécu, nous présentant et nous donnant entièrement à Dieu, et nous employant si parfaitement à son service, que nous ne travaillions que pour lui, lui confiant pour le reste le soin de nous-mêmes. Pour nous y encourager, considérons ensemble ces trois points, qui contiennent les trois propriétés de la présentation, et du genre de vie de la Sainte Vierge au temple, et dans les lieux où elle demeura : 1° La Sainte Vierge a été entièrement à Dieu. — 2° Elle s'employa parfaitement à son service. — 3° Elle ne s'employa qu'à son service, remettant à sa Providence tout ce qui la concernait elle-même.

1. Nascitur in domo ovilis Joachim, et adducitur in Templum. Deinde in domo Domini plantata et impinguata Spiritu, veluti oliva fructifera omnis virtutis habitaculum facta est, cum ab omni sæculari vita et carnali concupiscentia procul mentem abduxisset, et sic virginem animum simul et corpus conservasset, ut decebat eam quæ in sinu Deum susceptura erat. S. Joan. Dam. IV *de fide orth.* xxv.

I. — *La Sainte Vierge a été entièrement à Dieu.*

Soit que ce fût une coutume observée chez les Juifs, soit que ce fût une inspiration que Dieu donna aux parents de la Sainte Vierge, ou une inspiration qui lui fût particulière, une tradition, célèbre dans l'Église, rapporte qu'elle fut aujourd'hui présentée au temple, pour être offerte et consacrée entièrement au service de Dieu. Elle n'ignorait pas qu'elle appartenait à Dieu, comme les autres créatures; mais elle voulut en faire une protestation solennelle, en se vouant entièrement à lui: en sorte que, si par impossible elle ne lui eût pas appartenu, elle voulait se consacrer à lui et être fixée dans sa maison, comme un arbre fructueux, pour n'en sortir jamais, pour ne vivre et n'agir que pour lui [1].

Remarquez donc ici premièrement, que se présenter à Dieu c'est se donner entièrement à lui [2]. Secondement, que ce n'est pas lui donner quelque chose qui ne lui appartienne pas; mais c'est reconnaître qu'on est à lui, c'est agréer et accepter cette dépendance, c'est en faire un hommage et une protestation, c'est de nécessaire qu'elle est, la rendre volontaire; c'est protester que, comme on n'est que par lui, aussi n'est-on que pour lui, et enfin, qu'on veut vivre conformément à cette protestation [3]. C'est ce que fit Notre-Dame, et c'est ce qu'il faut que vous fassiez, si vous ne l'avez déjà fait, ou ce qu'il faut renouveler aujourd'hui avec la Sainte Vierge.

Considérez avec quelle dévotion et avec quelle perfection elle se présenta et se consacra entièrement au service de Dieu. Voyez comme elle respectait la grandeur de cette divine majesté à qui elle se donnait, comme elle connaissait sa bassesse, et comme en comparant son néant avec l'être infini de Dieu, elle s'humiliait et s'anéantissait encore davantage. Elle admirait et adorait ses bontés et toutes ses perfections, elle y contemplait les motifs de se donner parfaitement à lui, elle les aimait et s'y conformait tellement, qu'elle était beaucoup plus contente d'être à Dieu que d'être à elle-même, que de vivre ou que d'être dans la perfection de vie qu'elle reconnaissait. On pense que c'est alors qu'elle fit vœu de perpétuelle virginité [4], et qu'elle fut la première qui s'y obligea de cette manière; c'est un grand honneur pour cette vertu d'avoir un tel exemple.

Regardez maintenant ce que vous avez à faire d'après ce

1. Plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri florebunt. *Psalm.* XCI. — 2. Et anima mea illi vivet. *Psalm.* XXI. — 3. Quis prior dedit illi, et retribuetur ei? Quoniam ex ipso et per ipsum, et in ipso sunt omnia. *Rom.* XI.

4. Profecto non diceret Virgo, quomodo fiet istud? Nisi Deo virginem se ante vovisset S. Augustin, *de Virginit.*

modèle. N'êtes-vous pas à Dieu ? Ne le reconnaissez-vous pas ? ne voulez-vous pas vivre conformément à cette dépendance où vous êtes à son égard ?... Vous y êtes obligé parce que Dieu est Dieu, parce qu'il est votre créateur et votre père, parce qu'il est votre fin dernière ; vous le devez, parce qu'il vous a fait le commandement de l'aimer de tout votre cœur, parce qu'il vous a donné son Fils, et que ce Fils a livré son âme et son corps pour votre salut ; vous y êtes obligé parce qu'il vous promet une vie éternelle, et enfin, parce que vous lui avez été consacré par le baptême. Il ne s'agit que de ratifier, maintenant que vous avez l'usage de la raison, ce qu'on a fait pour vous. Ne le voulez-vous pas ?... Etes-vous fâché d'avoir été baptisé et d'être à Dieu, ou plutôt n'en êtes-vous pas très content ? Si cela n'était pas fait, ne le souhaiteriez-vous pas[1] ?... Témoignez ce sentiment à votre Dieu, protestez que vous êtes à lui, et que vous ne voulez point vous en séparer, quand même vous pourriez le faire.

Vous ne sauriez, à la vérité, vous retirer tellement de lui, que vous ne soyez toujours sous sa dépendance ; mais vous pouvez vous en séparer en vous retirant de ses commandements, de ses volontés, de son bon plaisir, de ses ordres et de ses desseins qu'il vous déclare par la raison, par les nécessités, par les inspirations, par la conduite de vos supérieurs et par les autres moyens que vous avez de les connaître. Présentez-vous pour le suivre entièrement, sacrifiez-lui vos passions et ces inclinations naturelles, qui tendent à vous en séparer[2]. Car puisque c'est se présenter à Dieu que de se donner à lui, et qu'on ne s'y donne point qu'en lui abandonnant ce qui nous éloigne de lui, croyez que cette présentation de vous-mêmes vous oblige à lui offrir, et à lui donner vos mouvements naturels, qui vous éloignent de lui. O mon Dieu, qui m'avez tellement donné tout ce que je dois vous présenter, que je ne saurais rien vous offrir qui ne vienne de vous, donnez-moi, s'il vous plaît, un cœur tel qu'il me le faudrait aujourd'hui pour me présenter et me donner à vous !... Mon âme, en attendant cette faveur, unissons notre cœur à celui de la Sainte Vierge.

II. — *La Sainte Vierge s'employa parfaitement au service de Dieu.*

L'olivier n'est pas seulement beau à voir, mais il est sur-

1. Vellem ut nihil aliud agerem, quem reddere me cui me maxime debeo. S. Aug. xxvi *de Quant. an.*

2. Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua, deduxisti me. *Psalm.* lxxi.

tout très fertile. De même la Sainte Vierge n'était pas seulement belle et agréable, comme l'olivier des campagnes, ainsi qu'elle le dit dans la Sagesse[1] ; mais depuis sa présentation au temple, elle s'est adonnée à tant de bonnes et excellentes œuvres, que l'olivier n'est pas aussi fructueux qu'elle était elle-même abondante en mérites et en vertus.

Aussi la seconde propriété de la présentation qu'on fait de soi-même, consiste-t-elle à nous employer parfaitement au service de Dieu, une fois que nous nous sommes donnés à lui, et parce que cela se fait par le moyen des vertus, qui nous rendent capables de servir Dieu, il s'en suit que nous devons avoir autant de vertus, et avoir autant de soin de les pratiquer, que nous sommes obligés de servir Dieu.

Saint Jean Damascène ayant confirmé ce que nous disons, que Notre-Dame était comme un olivier planté dans la maison de Dieu, ajoute ces belles paroles, qui méritent bien d'être considérées : Elle devint, dit-il, le domicile, la demeure, et comme la maison de toutes les vertus[2] ! Ce que l'on peut entendre de trois manières. La première, qu'elle avait toutes les vertus naturelles et infuses, et cela est clair. La seconde, qu'elle en avait les habitudes et la disposition, pour s'en servir toutes les fois qu'elle voulait, comme on peut disposer librement des meubles de sa maison. La troisième, qu'elle en était tellement la maîtresse que, non seulement elle s'en servait elle-même pour le service de Dieu, ou celui du prochain, mais encore qu'elle les communiquait aux autres, par son exemple, par ses prières, et par son mérite[3]. C'était à elle qu'il fallait s'adresser pour avoir des vertus, car les vertus demeuraient en elle comme dans leur maison, et lorsqu'elle en faisait part aux autres, ou qu'elle s'en servait, en servant Dieu, elle n'y perdait rien ; car les vertus ne s'usent pas comme les autres choses du monde par l'usage qu'on en fait ; elles croissent, au contraire, en se donnant, et elles se nourrissent en se communiquant.

Oh ! celui qui aurait vu cette maison des vertus, que de beautés et de richesses il aurait découvert !... Allons la voir et la considérer ; car les vertus se sont si bien trouvées dans cette sainte maison, qu'elles n'en sont jamais sorties. Mais puisque la maîtresse en fait volontiers part à ceux qui lui

1. *Eccles.* XXVII.

2. Omnis virtutis habitaculum facta est. S. JOAN. DAM. *Supra.*

3. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et à generationibus meis implemini. *Eccli.* XXIV.

demandent, ne nous amusons point tellement à considérer les vertus de la Sainte Vierge, que nous ne la priions de nous en communiquer, et que nous ne l'écoutions, si elle nous avertit de l'usage particulier qui nous est propre. O sainte Vierge, je craindrais la grandeur de vos vertus en vous les demandant, je craindrais qu'elles ne fussent trop élevées pour moi ; mais je crois que vous avez une vertu qui accommode les autres à notre petitesse ; je vous prie donc de m'en donner la part que vous savez m'être plus nécessaire.

III. — *La Sainte Vierge ne s'employa qu'au service de Dieu, remettant à la providence de Dieu tout ce qui la concernait.*

S. Jean Damascène poursuit son discours sur la présentation de la Sainte Vierge, par cette belle pensée qui se rapporte parfaitement à notre sujet. Elle avait, dit-il, retiré son esprit de tous ces désirs, de toutes ces affections, et de ces soins que les hommes ont naturellement pour la conservation de leur vie, de leur santé, de leur honneur et de leurs intérêts [1]. Les hommes continuent de vivre dans ces soins, quoiqu'ils se soient présentés et donnés à Dieu ; ils ne pensent pas mal faire, car il leur est si naturel de s'y livrer, qu'il leur semble impossible de s'en abstenir ; mais la Sainte Vierge ne s'y arrêtait point, nous dit ce saint, et elle conservait vierge, son esprit aussi bien que son corps, c'est-à-dire, qu'elle était aussi pure dans son esprit, et aussi exempte de toutes les préoccupations inutiles de la vie, qu'elle était pure et chaste dans son corps. Ce qui nous exprime parfaitement bien la troisième propriété de l'état de vie qu'on doit suivre, après qu'on s'est présenté et consacré à Dieu. Nous devons non seulement rendre quelque service à Dieu ; mais nous devons encore ne penser et n'agir que pour son service [2]. Il y a fort peu de personnes qui ne se mettent en devoir de rendre parfois quelque culte à Dieu ; mais il y en a fort peu qui ne pensent qu'à le servir ; car après qu'ils se sont acquittés de leurs dévotions, ils se laissent aussi librement aller à leurs pensées, et à leurs affections, que s'ils n'étaient plus à Dieu, ou que si tout en appartenant à Dieu, ils n'étaient pas obligés de n'avoir de pensées et d'affections que pour lui, puisqu'ils ont protesté qu'ils ne vivaient que par lui, et que pour lui.

Remarquez bien ces mots ; car la présentation que vous lui faites de vous-même consiste à protester : *Que comme on*

1. Cum ab omni sæculari vita et carnali concupiscentia procul mentem abduxisset, et sic virginem animum simul et corpus conservasset. S. Joan. Dam. *supra*.

2. Ut qui perfecte placere Deo desiderat, sibi de se nihil relinquat. Id. *ibid.*

n'a de vie que par lui, aussi ne veut-on l'employer que pour lui [1]. Et néanmoins, malgré cette protestation, on se permet habituellement des affections, des paroles et des actions qui ne sont point dirigées vers lui; c'est là notre défaut, et c'est ce que nous devons réformer d'après l'exemple de la Sainte Vierge, qui s'adonnait tellement au service de Dieu, qu'elle y apportait tous ses autres soins et toutes ses affections; elle ne faisait aucune action, elle ne proférait aucune parole, elle n'entretenait aucune pensée, qui ne fût aussi parfaitement dressée pour l'honneur et le service de Dieu, que toutes ses prières [2]. Et quant au soin de la vie et des choses nécessaires à sa conservation, elle espérait tellement en la miséricorde et en la bonté de Dieu, qu'elle avait toute confiance qu'il en aurait soin, et qu'il y pourvoirait d'autant plus infailliblement, qu'elle y penserait moins. C'est pourquoi il est dit en son nom, au verset qui nous a servi de thème et de sujet : *j'ai espéré en la miséricorde de mon Dieu, pour toute l'éternité*. Comme si elle déclarait que, pour tout ce qui la regardait dans le temps et dans l'éternité, elle s'en remettait tellement au soin et à la bonté de son Dieu, qu'elle ne s'en préoccupait point par une pensée qui pût la distraire de son service. Elle pouvait bien penser et pourvoir aux besoins de la vie; mais cette pensée était si réglée et cette prévoyance si modérée, qu'elle pensait à Dieu en même temps; elle pensait à faire sa volonté, à le servir tout en se servant, puisqu'elle ne s'occupait de ce qui lui était nécessaire, que pour le servir, que parce qu'il le voulait, et nullement par aucun autre motif, ni par une considération d'intérêt ou d'amour-propre [3].

Oh! que nous avons ici de quoi méditer! combien de désordres nous avons à réformer dans notre conduite!... Pensez-y quelque temps, et ne quittez point cette méditation sans avoir pris la résolution de faire tout pour Dieu, comme vous voulez faire quelque chose pour lui, car vous avez autant d'obligation de faire tout comme une seule chose [4]. Ne vous présentez à lui, qu'avec cette intention, parce qu'il ne vous recevrait pas; et croyez que si vous réservez quelque chose de vous-même, il n'agrée point le reste, car en un mot, il ne veut point de vous, s'il ne vous possède entièrement.

1. Ut ei se totos reddant, cui debere se recolunt et originem et profectum. S. Hilarius. — 2. Indesinenter affixa Deo, ut in ea nihil esset, mundanus quod violaret affectus. Sophr.

3. Si quando reficiendi successisset voluntas, cibus plerumque obvius qui mortem arceret non delicias ministraret. S. Ambros.

4. Vous avez encore bien des choses à quitter, et si vous ne me les sacrifiez pas entièrement, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez. *Imitat.* Livre III, ch. xxxii.

EXHORTATION

Marie ayant atteint l'âge de trois ans, fut présentée au Temple pour y être dévouée au service du Seigneur, et s'y occuper saintement dans tous les exercices de piété. Saint Joachim et sainte Anne l'y conduisirent, pour la rendre à Dieu de qui ils la tenaient, et pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait de la consacrer à sa divine Majesté. Elle monta avec une merveilleuse ferveur les quinze degrés du Temple, se prosterna et s'offrit en holocauste à son souverain Maître, l'adorant profondément et se consacrant entièrement à lui, par le vœu de virginité perpétuelle. Pendant onze ans qu'elle servit dans le Temple, elle n'eut d'autres soins, d'autres pensées, qu'à devenir de plus en plus agréable à son Créateur, et à croître sans cesse en justice et en sainteté. Saint Ambroise assure qu'autant de pas qu'elle faisait, étaient autant d'actes de vertu. Elle avait sans cesse devant les yeux cette sentence du Sage : *Faites excellemment toutes vos œuvres*; car toutes les siennes étaient admirables et au dessus de toute imitation. Sa vie était commune au dehors, mais divine au dedans. L'amour le plus parfait était l'unique mobile de toutes ses actions; de sorte que Marie cachée dans le Temple, obéissant aux Prêtres, travaillant de ses mains, gardant le silence ou conversant avec une humble douceur, méritait plus que tous les Saints, et que les Apôtres même en convertissant le monde. Elle y multiplia tellement le trésor de ses mérites, que le Roi des rois voyant une créature si accomplie, voulut l'avoir pour sa mère, et se revêtir en elle de notre humanité.

Nous devons admirer en cette Fête les dispositions du cœur de Marie, et reconnaître combien il est important de nous donner à Dieu de bonne heure, de lui consacrer notre jeunesse, comme le temps le plus pur, le plus innocent et le plus avantageux pour nous former au bien. Le généreux sacrifice de saint Joachim et de sainte Anne, nous fait voir que nous devons nous arracher à la nature, sacrifier au Seigneur ce que nous chérissons le plus, faire un ferme propos de ne vouloir que ce qu'il veut, de n'avoir que ce qu'il aime, et de ne lui refuser jamais rien de ce qui peut contribuer à sa gloire. L'empressement de Marie à monter les degrés du Temple, doit nous engager à entrer promptement dans les voies du salut, et à avancer tous les jours de plus en plus dans le chemin de la perfection. Enfin sa vie retirée et laborieuse doit nous inspirer du goût pour la prière, le silence, la retraite et le travail.

Renouvelons en ce jour la profession que nous avons faite d'être tout à Dieu, promettons-lui d'être fidèles aux engagements de notre vocation, et de lui conserver notre cœur dans la pureté et la charité. Pour cet effet, ayons soin de nous munir en toute rencontre d'humilité, de modestie, de tempérance et de recueillement. Prions la Reine des vierges de purifier elle-même notre cœur de tout penchant aux créatures et de nous rendre doux et chastes; de nous faire imiter en ce jour la perfection et la perpétuité de son sacrifice, afin que nous nous donnions à Jésus-Christ avec les mêmes dispositions, et que le feu de son amour brûle et détruise en nous tout ce qui n'est pas de lui et pour lui.

Une excellente pratique pour tous les jours de notre vie, est de faire un acte d'offrande d'abord en nous éveillant, de toutes les pensées, paroles et actions que nous pourrons faire pendant la journée, de les mettre sous la protection de Marie, et de renouveler surtout en cette fête, les promesses que nous avons faites dans notre Baptême.

SECTION II. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES

S. FRANÇOIS DE SALES. — 1622

PREMIER SERMON

Loquente Jesu ad turbas extollens vocem, etc.

Luc. xi.

L'Evangile que nous propose la sainte Eglise en la fête de la Présentation de Notre-Dame au temple est composé de deux parties, lesquelles tendent toutes deux à la louange de cette sainte Vierge.

La première partie se compose des paroles de la femme du peuple qui proclame la Mère de Jésus bienheureuse.

La seconde des paroles de Jésus qui, enchérissant sur celles de cette femme, déclare que le bonheur de Marie lui vient moins encore de sa dignité de Mère de Dieu que de sa fidélité à écouter la divine parole et à la mettre en pratique.

La félicité n'est pas donnée d'après la dignité mais d'après l'union de la volonté à celle de Dieu. Or le grand privilège de Marie au-dessus de toutes les pures créatures, fut celui d'une obéissance absolument parfaite à la volonté de Dieu, dès l'instant même de sa conception, sans jamais varier ni discontinuer un seul instant. Les anges eux-mêmes n'ont pas eu ce privilège, puisque plusieurs sont tombés. Quant aux hommes, nous connaissons par nous-mêmes leur inconstance. Nous changeons à tout moment et nos résolutions ne tiennent pas plus que nos désirs.

Marie changeait aussi, en ce sens qu'elle faisait à chaque moment de nouveaux progrès dans la perfection. Elle n'avait pas besoin de la solitude pour avancer ainsi ; cependant dès l'âge de trois ans, elle se retira au temple pour nous montrer que nous ne devons négliger aucun moyen d'assurer notre persévérance dans le service de Dieu.

Quel admirable voyage que celui de cette auguste enfant se rendant au temple pour se consacrer à Dieu ; tantôt portée entre les bras de ses pieux parents, tantôt heureuse de se fatiguer à marcher dans le chemin conduisant à Jérusalem : c'est bien alors que les anges pouvaient chanter : *Beati immaculati in via !* en escortant les pieux voyageurs.

Pensez au bonheur de Marie lorsqu'elle gravit les quinze degrés de l'autel. Elle venait, avec un amour sans égal, se consa-

crer à Dieu sans réserve. Avec quelle admirable docilité elle se remit entre les mains des personnes chargées de veiller à l'éducation des jeunes filles consacrées à Dieu. Sa soumission, son obéissance ravissait tous ceux qui la voyaient; elle imitait déjà l'obéissance, la douceur et l'humilité de son divin Fils que l'Esprit de Dieu lui révélait d'avance. Comme lui elle se donnait tout entière au Père éternel pour faire en tout et toujours sa sainte volonté.

Le jour de la Présentation est un jour bien choisi pour le renouvellement des vœux des religieuses. Les anciens chrétiens solennisaient l'anniversaire de leur baptême, parce qu'en ce jour-là ils étaient devenus enfants de Dieu; ils laissaient de côté celui de leur naissance, parce qu'ils étaient nés dans le péché. Pour une religieuse, l'anniversaire de sa profession doit être le jour précieux par excellence; mais comme il ne faut pas de particularités dans une communauté, cet anniversaire ne pouvait être reporté pour toutes à un jour mieux choisi que celui de la Présentation de la sainte Vierge, puisque c'est en ce jour qu'elle a inauguré la vie religieuse, et que c'est à sa suite que les autres vierges sont amenées au roi : *Adducentur regi virgines post eam*. Le prophète nomme les vierges, mais il n'exclut pas les veuves, dont plusieurs ont brillé d'un si vif éclat dans la religion.

La fête de la commémoration et du renouvellement des vœux se fait particulièrement pour renouveler les âmes, et raffermir les bonnes résolutions des personnes consacrées à Dieu : tout le monde a besoin de se raffermir ainsi de temps en temps, car tous sont sujets au relâchement. Il est vrai qu'après s'être ainsi renouvelé et raffermi, on pourra se relâcher encore; l'hiver ne revient-il pas chaque année après l'été? Serait-ce une raison pour désirerque l'hiver durât toujours ?

Pour bien faire ce renouvellement, il faut remarquer et considérer trois points dans la Présentation de Marie.

Le premier est qu'elle vint se présenter à Dieu dans son temple, dès ses plus tendres années, se séparant pour cet effet, de ses parents.

Le second est que, faisant ce voyage, elle est portée, une partie du chemin, entre les bras de ses père et mère, et marche à pied l'autre partie.

Le troisième est qu'elle se donna et offrit à Dieu sans aucune réserve.

Quant au premier point, nous pouvons l'imiter en regagnant le temps perdu. La virginité se regagne par l'humilité; le temps passé, par la ferveur et la diligence à bien employer le présent. Il n'en est pas moins vrai que bienheureux sont ceux qui ne tardent pas à se donner au Seigneur. La première jeunesse est le

moment le plus favorable pour se donner à Dieu : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Si l'une de vous demande quel est le meilleur temps pour se dédier à Dieu, je lui dirai : c'est le temps présent, c'est l'heure présente.

Pour le second point, tantôt la sainte Enfant était portée, tantôt elle allait à pied. Dieu nous laisse aller à pied quelquefois et quelquefois aussi il nous porte, dans le chemin de la perfection. Mais même lorsqu'il veut que nous marchions de nous-mêmes, gardons-nous de quitter sa main. Imitons Marie se tenant attachée à la main de son père et de sa mère. Heureuses sont les âmes qui font ainsi saintement le voyage de cette vie mortelle, portées entre les bras de Dieu, ou s'efforçant d'avancer d'elles-mêmes dans le chemin de la vertu, mais sans jamais quitter la main de Dieu. Conduites et soutenues par leur bien-aimé, elles peuvent courir sur ses traces : *Trahe me post te; in odorem unguentorum tuorum curremus.*

En troisième lieu, notre glorieuse maîtresse se donna et abandonna toute à la divine majesté, sans aucune réserve. Or c'est en cela qu'il faut spécialement l'imiter. La bonté de Notre-Seigneur est si grande qu'il se donne à nous tout entier : il veut que nous en fassions autant pour lui. Il dit à chacun de nous : « Mon enfant, donne-moi ton cœur. » Mais comment lui donner un cœur tout plein de péchés, d'imperfections, de désobéissances à sa sainte volonté? Ne vous troublez pas pour cela; donnez-le lui tel qu'il est, car il ne vous dit pas de lui donner un cœur tel que celui des anges ou celui de Notre-Dame.

Mais, hélas! il n'en est pas de nous comme de Marie; il est besoin qu'à toute heure, tous les jours, tous les mois, toutes les années nous renouvelions les vœux et les promesses que nous avons faits à Dieu d'être tout à lui, parce que nos pensées et nos affections changent. L'Église nous donne l'occasion de le faire par les fêtes qu'elle multiplie dans le cours de l'année et elle nous y excite. Ce n'est pas assez; elle veut que vous ayez chaque année un jour particulièrement consacré à ce renouvellement : ce jour est la fête de la Présentation; c'est aujourd'hui. Donnez-vous donc à Dieu avec Marie. Souvenez-vous que c'est par la sainte obéissance, plus que par sa dignité de Mère de Dieu qu'elle a conquis son bonheur et sa gloire. Marchez sur ses traces et obéissez comme elle. Ainsi vous entrerez dans la famille de Jésus-Christ qui a dit : « Ma mère et mes frères sont » ceux qui écoutent la parole de Dieu et font ce qu'elle or» donne : » *Mater mea et fratres mei ii sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt* (Matth. xii) ; mais il dit aussi : *Donne-moi ton cœur*, tel qu'il est. Il le changera, il le perfectionnera, il changera en or pur ce qui n'est que fange ou poussière.

Dans l'ancienne Loi, Dieu avait ordonné que chacun visitât son temple; mais il défendit qu'on y entrât les mains vides : riche ou pauvre, il fallait faire son offrande. Aujourd'hui, l'offrande qu'il demande de chacun, c'est l'offrande du cœur. Cette offrande qu'elle soit riche ou pauvre, il la veut. Mais ceux qui vivent en religion doivent se mettre en mesure de lui offrir une riche offrande; un cœur orné de précieuses vertus : il les aidera par sa grâce à préparer cette offrande.

La très sainte Vierge fait aujourd'hui l'offrande que Dieu attendait d'elle : elle offre tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a. Heureuses les âmes que Dieu appelle à faire comme Marie! Gens du monde, jouissez, si bon vous semble, de vos richesses, pourvu que vous n'en abusiez pas; Dieu vous le permet : mais pour les personnes qui vivent en religion, Dieu veut qu'elles soient à lui entièrement et n'aient d'attache que pour lui. Ne le trompez donc pas et quand vous faites profession de tout lui donner, donnez-lui bien tout.

DEUXIÈME SERMON

Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.

Exod. xxv, 40.

Dans le Tabernacle, il y avait un bassin d'airain rempli d'eau, qui servait aux prêtres pour se purifier les pieds et les mains, lorsqu'ils devaient offrir des sacrifices.

Ce bassin rempli d'eau représentait le baptême. Il représentait aussi la pénitence. Il représentait encore la doctrine évangélique. Le baptême et la pénitence nous purifient; la doctrine évangélique est cette eau qui nous rafraîchit et jaillit jusque dans la vie éternelle.

Mais que signifiaient les miroirs qui ornaient le bord extérieur du bassin?

Tout était figure dans l'Ancien Testament. Ces miroirs étaient le symbole des exemples des saints que nous devons regarder afin de nous conformer autant que possible à leur image.

Entre tous ces miroirs, il en est un qu'il nous faut considérer plus attentivement et plus souvent que tous les autres, c'est le miroir des exemples de Marie. Peut-on trouver un plus beau modèle que cette divine Vierge? Est-il un ange, est-il quelque saint qu'on puisse lui comparer? Elle s'est donnée tout entière à Dieu, au moment même de sa conception; elle a toujours été toute pure et tout immaculée, elle a possédé l'usage de la raison dès le premier moment de son existence et elle en a fait un ad-

mirable emploi. Après sa naissance, elle continua d'employer tout son être au service et à l'amour de Dieu, et lorsqu'elle eut atteint l'âge de trois ans, Dieu lui inspira de quitter la maison de son père et de sa mère, pour s'en aller au temple, afin de le servir plus parfaitement. Quelle joie pour elle de se rendre en la maison de Dieu! quelle admiration pour les anges, de la voir se consacrer à Dieu avec une perfection si complète!

Marie, dans le temple, était comme la rose au milieu des épines. Elle répandait le plus délicieux parfum dès le matin de sa vie, et les jeunes vierges, aussi bien que les saintes femmes qui l'entouraient, n'étaient que des épines comparées à elle, malgré leurs vertus.

Heureuses les âmes qui, à l'imitation de cette vierge sacrée, se dédient au service de Notre-Seigneur, dès leur tendre enfance! Mais on peut être enfant à tout âge, si, au premier appel de Dieu, on se donne promptement et généreusement à lui.

Dans l'Evangile de cette fête, il est dit qu'une femme étonnée des merveilles que notre divin Sauveur opérait, s'écria : *Bienheureux le sein qui vous a porté* !

Elle avait raison de proclamer Marie bienheureuse. Si Dieu voulait que l'Arche d'alliance fût entourée de tant d'honneurs et de respect, parce qu'elle contenait les tables de la Loi, un peu de manne et la verge d'Aaron, que dire de la Vierge bénie qui a porté le Fils de Dieu, incarné dans son sein?

Cependant Jésus lui fit entendre, par sa réponse, que Marie était plus heureuse encore parce qu'elle avait écouté et gardé la parole de Dieu.

C'est une béatitude à laquelle nous pouvons tous avoir part. Voyons donc comment Marie a écouté et gardé la parole de Dieu, afin de l'imiter, particulièrement la parole de la vocation.

Notre-Seigneur lui dit à l'oreille du cœur ces paroles du Psalmiste : *Audi, filia, inclina aurem tuam* : « Écoute, ma fille, » prête-moi l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père, » et le roi convoitera ta beauté. » Mais remarquez ces paroles : *Audi filia*, comme s'il voulait dire : Pour bien ouïr il faut bien écouter. *Inclina aurem tuam*. Il faut aussi s'abaisser et s'humilier pour bien entendre, pour bien comprendre la beauté de Dieu. Quitte tout, oublie tout pour lui et il t'aimera.

O sainte et divine semonce que Dieu fait souvent au cœur de tant de créatures! Cependant plusieurs entendent la parole sacrée de la vocation, sans sortir de leur patrie ni aller où Dieu les appelle. On examine, on hésite, on retarde. O Dieu, combien fut plus diligente la glorieuse Vierge Marie! Aussi le roi du ciel et de la terre convoita sa beauté, et la choisit non seulement pour son épouse, mais aussi pour sa mère. Dieu a ses favoris sur la terre comme les princes qui se montrent bons pour tous, mais

qui témoignent une affection toute particulière à plusieurs. Tous les chrétiens sont aimés de Dieu, mais il en est quelques-uns qu'il préfère et favorise par dessus tous les autres. Marie fut favorisée par dessus tous; mais après elle le sont surtout les âmes qui se consacrent entièrement à Dieu par la vie religieuse.

C'est donc à ces âmes favorisées de garder avec un soin plus jaloux la parole du Seigneur.

Il est des âmes appelées à demeurer dans le monde : qu'elles s'efforcent de s'y sanctifier en usant bien de ce que Dieu met à leur disposition.

Il en est qui veulent bien se donner à Dieu, mais non entièrement : elles réservent quelque chose pour le monde. Elles n'arriveront jamais à la perfection.

D'autres se donnent à Dieu entièrement; cependant elles désirent garder quelque liberté, au moins dans le choix de leurs exercices de piété. Elles s'exposent à être séduites et trompées.

Certes Marie ne fut pas ainsi, et ce fut bien totalement et sans aucune réserve qu'elle se consacra au Seigneur.

Quels rares et grands exemples de vertu elle nous a laissés dans tout le cours de sa vie! Quelle obéissance à la volonté de Dieu, en son mariage à S. Joseph, en sa fuite en Egypte et toujours!

Plusieurs aiment Dieu qui commande, mais elles n'aiment pas la chose commandée; d'autres aiment la chose commandée et n'aiment pas Dieu qui commande. C'est Dieu qu'il faut aimer, et le reste à cause de lui et en lui, et non point par quelque sentiment naturel. C'est lui qu'il faut voir en tout; à lui qu'il faut obéir quelle que soit la personne qui commande et la chose qu'elle commande.

C'est ainsi qu'agissait Marie. Imitez-la, et donnez-vous totalement à Dieu. Renouvelez souvent cet acte et faites-le à l'exemple de Marie, avec une grande ferveur, une profonde humilité et une ardente charité.

LE PÈRE LEJEUNE. — 1672

DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE ET DES TROIS VŒUX QU'ELLE Y FIT.

Audi, filia, et vide et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.
Ps. XLIV, 11.

Ce sont les paroles de David ou plutôt du Saint-Esprit, invi-

tant la Vierge à faire vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté pour être tout entière et parfaitement consacrée à la majesté divine. Pour obéir à ce conseil, la Vierge va aujourd'hui au temple et fait à son Créateur la plus grande, la plus sainte et la plus excellente oblation qui lui ait jamais été faite, depuis le commencement du monde. Vous entrez aujourd'hui en la maison de Dieu, ô sainte et bienheureuse Vierge, mais vous n'entrez pas au sacré conclave de ces adorables Personnes. Votre esprit est plus que très lumineux; mais votre humilité ne vous permet pas de prévoir, ni même de soupçonner les admirables et sublimes desseins que Dieu a sur vous. Vous vous offrez à lui pour être sa très humble servante, et vous ne savez pas que d'ici à onze ans, il vous choisira pour sa très digne mère, et qu'il vous loge en ce lieu d'oraison et de retraite, pour vous préparer et vous rendre digne d'une si haute dignité; mais son ange vous le fera savoir, quand il vous saluera par ces paroles : *Ave Maria*.

Dieu est notre souverain maître, notre Seigneur, et il tient à ce titre. Il aime à le répéter dans la sainte Écriture, lorsqu'il commande ou défend quelque chose.

A ce titre de Seigneur et maître souverain, il a droit à nos offrandes et il les exige. La bienheureuse Vierge Marie s'offrit entièrement à Dieu au jour de sa conception : mais aussitôt que l'âge le lui permit, elle voulut faire, publiquement et avec solennité, une offrande d'elle-même plus complète encore, s'il était possible, et c'est dans ce but qu'elle vient au Temple de Jérusalem dès l'âge de trois ans, au jour de sa présentation.

I. — Qu'offre-t-elle au Seigneur? Elle offre son corps, par le vœu de virginité; son âme par le vœu d'obéissance; ses biens par le vœu de pauvreté.

1° Elle a fait vœu de virginité. Les Pères n'en ont jamais douté; ils ont seulement hésité pour fixer l'époque à laquelle elle émit ce vœu. Sa réponse à l'Ange, au jour de l'Annonciation, montre bien qu'elle avait fait ce vœu. Elle ne connaissait point d'homme, et à cause de son vœu elle ne pouvait pas en connaître. Elle a été la première à le faire; elle a été la première des vierges, comme S. Étienne le premier des martyrs. C'est à elle que l'on doit l'introduction de la vie des anges sur la terre.

Malgré le vœu de virginité, elle accepte un époux par obéissance, parce qu'elle sait que le mariage avec Joseph ne fera courir aucun risque à son vœu, Joseph en ayant fait un semblable, le mariage avec lui éloignait au contraire tout danger.

Elle a fait vœu d'obéissance et c'est ce vœu qui lui fait accepter un époux de la main de ses supérieurs. Elle obéit si aveuglément, qu'elle renonce au dessein qu'elle avait formé de demeurer toute sa vie, au service de Dieu, dans le temple.

Elle a fait vœu de pauvreté. Il semble que le commandement qu'on lui a fait de se marier la pouvait dispenser de ce vœu; pendant qu'elle était dans le temple, il lui était aisé de le garder, mais vivant dans le monde, les conditions n'étaient plus les mêmes. Elle le garde néanmoins, et elle en fait profession publique, comme on le voit au jour de la Purification.

2° Marie a donc fait les trois vœux. Elle les a faits en état de grâce, et quelle grâce!

Elle les a faits avec une intention très pure et très sainte, exempte et dégagée de tout amour-propre, de tout retour sur elle-même. Elle les a faits avec un zèle très ardent et un amour de Dieu très parfait.

3° Marie était toute jeune encore lorsqu'elle a fait ces vœux. Elle n'avait que trois ans au jour de sa présentation. Samuel aussi n'avait que trois ans, lorsqu'il fut offert à Dieu, ce qui montre que cet âge n'avait rien d'insolite pour la consécration des enfants à Dieu, même lorsqu'on les destinait à demeurer dans le temple.

4° Le temple, où voulut se retirer Marie, n'était, à proprement parler, que la figure de cette céleste enfant. C'était à elle que convenait la sainteté : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine*, car elle était la demeure, le palais par excellence de Dieu. Elle était, mieux que le temple matériel, la maison de prière : *Domus mea domus orationis vocabitur.*

Elle était, mieux que lui, la maison de sanctification.

Elle était le lieu de plaisance, de délices, de consolation et de désir, mieux que le temple où les Israélites aimaient tant à se rendre : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* Mais qui pouvait, comme elle, se réjouir dans la maison de Dieu?

Elle était, mieux que le temple, une maison de gloire et d'honneur : *Domum sanctificationis nostræ et gloriæ nostræ* : *Sanctuarium meum superbiam imperii vestri* (Isa. LXIV, 11; Ezech. XXIV, 21). Le temple était la gloire du peuple d'Israël, mais qu'était cette gloire comparée à celle que Marie apportait avec elle?

II. — 1° Il est de notre devoir d'imiter la bienheureuse Vierge. S. Ambroise nous dit : « Ayez toujours devant les yeux la vir» ginité et la vie de Marie; que ce soit le modèle et le miroir » de votre vie : » *Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas vitaque beatæ Mariæ, de qua sumatis exempla vivendi.* Vous n'êtes pas obligés de faire les trois vœux, et de vous enfermer dans un monastère; mais vous êtes obligés de vivre en chrétiens. Le Christianisme est le grand ordre religieux dont Jésus-Christ est le fondateur et le chef. Il faut suivre la règle qu'il a donnée, porter l'habit qu'il impose et qui n'est autre que lui-même. Il le faut sous peine d'être damnés. Soyez donc chrétiens; revêtez Jésus-Christ.

La règle c'est l'Evangile. Quiconque est baptisé est obligé de **vivre** comme le demande l'Evangile, et doit pratiquer, selon son **état**, les vertus qu'il commande, les devoirs qu'il impose.

Il faut le faire en imitant Marie, c'est-à-dire, en vivant dans la grâce de Dieu, en faisant tout, comme elle, avec Dieu et pour Dieu.

2° Si vous êtes pères et mères de famille, imitez les parents de Marie, qui n'ont qu'une fille, la plus parfaite de tous les enfants, et qui n'hésitent pas à s'en séparer et à la donner entièrement à Dieu, lorsque Dieu la demande. S'il ne vous demande pas le sacrifice de vos enfants, au moins faites en sorte qu'ils soient dignes de lui. Que les enfants de leur côté honorent Dieu, en lui consacrant les prémices de leur existence.

3° L'église est aux âmes chrétiennes la maison de Dieu, la maison de prière. Aimez l'église et soyez heureux d'y bénir et d'y adorer Dieu. Elle est pour vous une maison de sanctification. C'est là que la grâce vous est conférée par les sacrements. Elle est un lieu de délices pour les âmes pieuses; préférez l'église aux sociétés et aux plaisirs du monde. C'est dans l'église que Jésus vous attend et qu'il tient à recevoir vos hommages.

Demandez à Marie de vous faire part de la ferveur avec laquelle elle se rendit au temple et de la piété avec laquelle elle y vécut.

TABLE DU TOME CINQUIÈME

DE LA

SOMME DES GRANDEURS DE MARIE

CINQUIÈME PARTIE

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

LIVRE PREMIER

FÊTES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE
SERMONS, RÉSUMÉS ANALYTIQUES ET PLANS DIVERS

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

SECTION Ire. — SERMONS.

I. Les cinq conceptions de Marie. 1
§ I. Conception divine de Marie 3
§ II. Conception angélique de Marie 6
§ III. Conception humaine de Marie. 7
§ IV. Conception scripturaire de Marie 9
§ V. Conception maternelle de Marie. 10
II. Des grâces admirables dont Marie fut comblée en son immaculée conception 13
III. Marie considérée dans son immaculée conception comme fille d'Adam, fille de Dieu, et fille de Joachim. 22
1er *Point.* Marie, dans sa conception immaculée, fut fille d'Adam sans hériter de sa faute. 23
2e *Point.* Marie, dans sa conception immaculée, fut fille de Dieu sans être privée de sa grâce 28
3e *Point.* Marie, dans sa conception immaculée, fut fille de Joachim sans être sujette aux infirmités de Joachim et d'Anne 31
IV. L'Immaculée conception de Marie attestée par Dieu, les Anges et l'Eglise. 36
1er *Point.* Dieu rend témoignage de l'immaculée conception de Marie 38
2e — Témoignage des Anges. 42
3e — Témoignage de l'Eglise 45
V. Reconnaissance envers Dieu qui nous a préservés jusqu'ici de l'enfer, comme il a préservé Marie de la tache originelle. 49
VI. Comment le péché originel a pu, sans injustice, passer d'Adam à sa postérité, Marie seule exceptée. 55
VII. Les privilèges de la Mère de Dieu, ou les douze étoiles dont elle fut couronnée par son Fils. 65
VIII. Marie parfait modèle de chasteté, d'humilité et de pauvreté . . 76
IX. Marie conçue dans la pensée de Dieu avant toute autre créature, et par conséquent immaculée. 85
X. La bienheureuse Vierge est entre tous les enfants des hommes, ce que le lis est entre les épines. 92

FÊTE DE LA PURIFICATION

Section Ire. — sermons.

I. Des quatre temples qui reçoivent la miséricorde de Dieu 96
II. Du sacrifice offert par Jésus-Christ, par Marie et par Siméon . . . 100
1er *Point*. Sacrifice de Jésus-Christ 101
2e — Sacrifice de Marie 104
3e — Sacrifice de Siméon 107
III. De la pureté et de l'humilité de la très sainte Vierge Marie . . . 110
1re *Point*. Marie toujours parfaitement pure 111
2e — Tendre amour de Marie pour la chasteté 113
3e — Châtiments de ceux qui attaquent la virginité immaculée de Marie 115
IV. Marie, Mère de la voie, de la vérité, et de la vie 117
1er *Point*. Marie, mère de la voie 118
2e — Marie, mère de la vérité 119
3e — Marie, mère de la vie 122
V. Pourquoi Jésus-Christ a voulu être présenté au Temple, et pourquoi la Mère de Dieu s'est soumise à la loi de la Purification 124
VI. De la signification des cierges bénits en la fête de la Purification . . 135
VII. Exposition du mystère de la Purification. — Sujets d'instruction qu'il renferme par rapport à nous 143

Section IIe. — résumés analytiques.

Origène. 2 homélies 150
S. Méthode. Le mystère de ce jour nous montre le Seigneur venant manifestement dans son temple porté par l'arche vivante et animée qui est Marie sa mère 151
S. Athanase. 2 homélies. Explication du récit évangélique 154
S. Cyrille de Jérusalem. Eloge du divin Enfant présenté au Temple . 155
S. Ambroise. Sur l'évangile 156
S. Augustin. Invitation à la joie sur ce mystère 157
S. Cyrille d'Alexandrie. Sur le récit évangélique 157
Léonce. Invitation à la joie parce que le Seigneur est venu dans son temple 158
S. Eloi. Jésus-Christ et sa Mère étaient exempts de la double loi à laquelle ils se soumettent 158
S. Ildefonse. 1er sermon : Humilité de Jésus et de Marie en ce mystère 159
— 2e sermon : Virginité perpétuelle de Marie 160
Vén. Bède. Sur l'évangile 161
S. Jean Damascène. Sur l'évangile . . . . . id
Léon empereur. Célébration des gloires de Marie 162
Hugues de S. Victor. Notre âme est le temple de Dieu 164
S. Bernard. 1er sermon : De la triple miséricorde. — 2e, 3e, 4e, et 5e sermons : Enseignements contenus dans ce mystère . . . . . id
Guerric. 1er sermon : La cérémonie de la purification était la figure de la purification spirituelle. — 2e sermon : Objet de la fête. — 3e sermon : Exemple que donne le vieillard Siméon. — 4e sermon : L'exemple de Marie doit nous apprendre à purifier nos cœurs. — 5e et 6e sermons : Sur la nécessité de purifier notre âme 166
Guillaume de Paris. Marie nous enseigne qu'il faut être pur pour se présenter dans le temple de Dieu 169
S. Thomas d'Aquin. 1er sermon : *Statim veniet ad templum sanctum suum Dominator quem vos quæritis.* — 2e sermon : Vertus pratiquées par Marie en sa Purification 170

B) Albert le Grand. 4 sermons sur les enseignements du mystère de ce jour 174
Gerson. 2 sermons sur les enseignements de ce mystère. 175
S. Bernardin de Sienne. Enseignements contenus en ce mystère . . . 176
S. Laurent Justinien. Parallèle entre les bons et les méchants. . . . id.
Denis le Chartreux. 3 sermons : le 1er d'après l'épître ; le 2e sur l'évangile, sur les cierges, la procession et l'offrande des deux tourterelles. 177
S. Thomas de Villeneuve. Enseignements contenus dans ce mystère . 178
Louis de Grenade. 1er sermon : *Ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen erat Simeon, etc.* — 2e sermon : *Nunc dimittis servum tuum etc.* — 3e sermon : *Sanctifica mihi primogenitum.* — 4e sermon : *Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, etc.* 178

FÊTE DE L'ANNONCIATION

Section Ire. — sermons.

I. Grandeur de la mission de l'ange auprès de Marie au jour de l'Annonciation. 186
II. Gloire de Marie dans le mystère de l'annonciation. 191
1er *Point.* Il est glorieux pour Marie de devenir la mère de Dieu.. 192
2e — Il est glorieux pour Marie d'avoir voulu demeurer vierge 196
3e — Il est glorieux pour Marie d'avoir été Mère et Vierge à la fois.. 200
III. Du prix et de l'estime que nous devons faire de la grâce de Dieu.. 204
1er *Point.* Qu'est-ce que la grâce 205
2e — Effets que la grâce produit dans l'âme. 207
3e — Il faut estimer la grâce plus que toute autre chose . . 209
IV. Marie pleine de grâce pour elle-même, pour les justes et pour les pécheurs.. 212
1er *Point.* Marie pleine de grâce pour elle-même 213
2e — Marie pleine de grâce pour les justes 215
3e — Marie pleine de grâce pour les pécheurs. 218
V. Principaux avantages procurés par l'Incarnation du Fils de Dieu. . 221
VI. La salutation de l'Ange.. 228
VII. Vertus que Marie fait éclater dans le mystère de l'Annonciation.. 239

Section IIe. — résumés analytiques.

S. Grégoire le Thaumaturge. Homélie sur l'évangile. 246
S. Augustin. La terre doit tressaillir d'allégresse en une si belle solennité. 246
S. Cyrille d'Alexandrie. Hommages à Marie au concile d'Éphèse. . . 248
S. Proclus. 1er sermon. Hommage à Marie au concile d'Éphèse. — 2e sermon. Titres de grandeur de Marie. — 3e sermon. Éloges de la virginité et des autres vertus de Marie. 249
S. Pierre Chrysologue. 3 sermons. Sur les grandeurs de ce mystère. . 252
S. Basile de Séleucie. Discours sur la sainte Vierge et sur l'Incarnation du Verbe. 254
Hésychius. Titres de grandeur donnés à la très sainte Vierge. . . . 256
S. André de Jerusalem. Homélie sur l'évangile. 257
Vén. Bède. Homélie sur l'évangile. 258
André de Crète. Exposition de l'évangile. 259
S. Pierre Damien. Invitation à la joie et à la célébration des louanges de Marie 261
S. Bernard. 4 homélies sur le *Missus est*. 263

S. Amédée de Lausanne. 2 sermons : La B. V. Marie illumine le monde 268
S. Thomas d'Aquin. 1er sermon : Dignité de Marie. — Dignité du Christ qui s'incarne. — Utilité de l'Incarnation. — 2e sermon : *Benedicta tu in mulieribus*. 269
B. Albert le Grand. 1er sermon : sur les paroles de l'ange. — 2e sermon : Marie est un vase précieux. 274
Gerson. Du mystère de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie . 275
S. Bernardin de Sienne. 1er sermon : Marie comparée aux étoiles. — 2e sermon : sur la Salutation angélique. — 3e et 4e sermons : sur le consentement de Marie. 276
Denis le Chartreux. 1er sermon : sur l'épître. — 2e et 3e sermons : sur l'évangile 278
Louis de Grenade. 1er et 2e sermons : sur l'évangile. — 3e sermon : Excellence et causes de l'amour de N. S. Jésus-Christ pour le genre humain. 279
Quelques pensées des écrivains ecclésiastiques sur ces paroles de Marie à l'Ange : *Voici la servante du Seigneur*. 286

FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS
OU DE LA COMPASSION.

I. Marie, mer d'amertume. 288
1er *Point*. Marie est violemment séparée de Jésus, son unique douceur. 289
2e *Point*. Tout ce qui peut la remplir d'amertume se concentre en son âme 292
3e *Point*. Diverses causes extérieures augmentaient l'intensité de sa douleur 295
II. Dans toutes nos nécessités, nous devons recourir à Marie comme à notre mère. 299
1er *Point*. Marie écarte de nous les châtiments de péché qui s'attaquent aux biens de la fortune. 300
2e *Point*. Marie nous secourt dans les souffrances corporelles dont Dieu punit nos péchés 303
3e *Point*. Marie nous secourt dans les peines spirituelles ; châtiment du péché et particulièrement à l'heure de la mort 304
III. Il est juste et utile que les fidèles serviteurs de Marie compatissent à ses douleurs. 307
1er *Point*. Il est juste de compatir aux douleurs de Marie 309
2e — Il est utile de compatir aux douleurs de Marie 313
IV. Du glaive de douleur qui transperça l'âme de Marie, selon la parole de Siméon. 317
1er *Point*. Quel glaive transperça l'âme de Marie, au temps de la Passion de son Fils . . . . . id
2e — Profondeur de la blessure que la glaive de douleur fit au cœur de Marie. 319
3e — Le glaive de douleur transperça l'âme de Marie longtemps avant la passion de son Fils 322
V. Immensité des souffrances endurées par Marie au pied de la croix de son divin Fils 325
1er *Point*. Les douleurs de Marie au pied de la croix comparées à l'immensité de la mer . . . . . id
2e — Compassion de Marie pour son Fils crucifié. 329
VI. La Sainte Vierge au pied de la Croix. 333
1er *Point*. Les douleurs de la B. Vierge voyant son Fils souffrir et mourir en croix. . . . . id
2e — Les vertus que la B. Vierge pratique au pied de la Croix . . 336

3e *Point*. Les paroles que Jésus lui adresse en la donnant pour Mère à S. Jean, et en lui laissant S. Jean pour Fils. 337

FÊTE DE LA VISITATION

Section Ire — sermons.

I. Marie nous enseigne comment doivent se faire les visites. 339
1er *Point*. Marie se hâte et se rend dans la maison de Zacharie. 340
2e — Marie salue Elisabeth qui est remplie du Saint-Esprit. 343
3e — Marie, dans sa visite à Elisabeth, loue le Seigneur et remplit les devoirs de la charité. 347
II. De la bonté de Marie pour ceux qui ont recours à elle, et des bienfaits qu'elle leur obtient 351
1er *Point*. Marie, généreuse envers les justes, leur procure une grâce plus abondante. 352
2e — Marie, généreuse envers les tièdes, leur procure la ferveur. 354
3e — Marie, généreuse envers les pécheurs, les défend contre les entreprises des démons 357
III. Où est Marie, là est le bien, là est le salut. 359
IV. Faveurs extraordinaires que S. Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, reçut de Jésus et de Marie au jour de la Visitation. 368
1er *Point*. Marie mère de la grâce, de la vie, de la lumière et de la joie 369
2e — Marie bénie entre toutes les femmes 375
V. Le salut et toutes les grâces nous viennent par Marie. 379

Section IIe. — résumés analytiques.

Origène. 2 homélies sur l'évangile 388
S. Ambroise. Exposition de l'évangile. 389
Anonyme de Jérusalem. Exposition sur l'évangile. 391
Vén. Bède. Homélies sur l'évangile 393
Théophylacte. Exposition de l'évangile. 395
S. Thomas de Villeneuve. *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione* 396
Louis de Grenade. 3 sermons : Explication de l'évangile . . . . . id
S. François de Sales. 1er sermon : *Exurgens Maria abiit in montana*, etc. 2e sermon : *Unus Deus* 403

FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

Section Ire. — sermons.

I. Le scapulaire donné par Marie comme un signe 407
1er *Point*. Le scapulaire, signe d'alliance. 408
2e — Le scapulaire, signe de protection 411
3e — Le scapulaire, signe de salut 414
II. Le scapulaire, protection contre nos ennemis visibles. 417
1er *Point*. Le scapulaire, protection contre les ennemis doués de raison 418
2e *Point*. Le scapulaire, protection contre les ennemis sans raison 419
III. Le scapulaire nous défend contre les ennemis spirituels 421
Le scapulaire, protection contre les démons 422

Section IIe. — résumé analytique.

P. Lejeune. *In me omnis spes vitæ*. 426

SECTION III^e. — PLANS DIVERS.

I. La dévotion du scapulaire est une marque de prédestination. . . . 429
II. Confiance qu'il faut avoir dans le saint scapulaire 431
III. Grandeur et simplicité du scapulaire. 431
IV. Le scapulaire, vêtement de salut 432
V. *Fortitudo et decor indumentum ejus* 432
VI. La confrérie du Carmel est miraculeuse, dans son institution, singulière dans ses privilèges, sainte dans les devoirs qu'elle impose . 433
VII. Le scapulaire, ornement précieux, utile protection, vêtement glorieux 433
VIII. Conditions dans lesquelles la bienheureuse Vierge Marie a donné le scapulaire. 434
IX. Protection particulière que la sainte Vierge accorde à ceux qui portent le scapulaire 434
X. Ceux qui portent le scapulaire doivent faire honneur à ce vêtement béni 435

FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

SECTION I^re. — SERMONS.

I. Marie plus élevée en mérite et en gloire que tous les anges et tous les saints 436
II. Invitation que Dieu fait à Marie de venir dans son jardin. 438
III. Gloire de Marie dans son Assomption 444
1^er *Point.* Le char de triomphe qui emporte Marie au Ciel . . . 445
2^e — Solennité avec laquelle Marie est reçue dans le Ciel . . 448
3^e — Le trône de Marie dans le Ciel 450
IV. Marie, notre refuge assuré dans toutes nos nécessités corporelles et spirituelles 454
1^er *Point.* Marie connaît nos besoins. 455
2^e — Marie peut nous aider 457
3^e — Marie veut nous secourir 459
V. Ce que Marie, en montant au Ciel, a laissé aux pécheurs et ce qu'elle a laissé aux justes 462
1^er *Point.* Marie a laissé sa ceinture aux pécheurs en signe de salut 463
2^e *Point.* Marie laisse son manteau aux justes, en gage de sa protection perpétuelle. 468
VI. Marie quoique montée au Ciel, ne laisse pas de nous procurer les secours les plus précieux et les plus efficaces. 472
1^er *Point.* Sollicitude maternelle avec laquelle Marie veille sur nous 473
2^e *Point.* Efficacité toute-puissante de la protection de Marie et promptitude des secours qu'elle nous donne 476
VII. Pourquoi Marie occupe dans les Cieux le trône le plus sublime, après celui de son Fils 481
1^er *Point.* Premier degré par lequel Marie s'élève : les bonnes œuvres 482
2^e *Point.* Second degré : l'humilité 485
3^e — Troisième degré : la charité envers Dieu 488
4^e — Quatrième degré : la souffrance 490
5^e — Cinquième degré : l'imitation de Jésus-Christ. 490
6^e — Sixième degré : la maternité divine 491
VII. Immensité et causes de la gloire de Marie 493
1^er *Point.* Combien sont immenses la grâce et la gloire de Marie. 494

2e *Point*. Causes principales de la grâce et de la gloire de Marie : sa maternité divine et son humilité 496

SECTION IIe — RÉSUMÉS ANALYTIQUES.

S. Augustin. 1er sermon : Sur ces paroles : *Et mulier quædam Martha nomine*, etc. — 2e sermon : Marthe et Marie 499
S. Ildefonse. 1er et 2e sermons : Célébrer dignement l'Assomption de Marie. — 3e et 4e sermons : Les mérites, les privilèges, la grâce et la gloire de Marie. — 5e sermon : La bienheureuse Vierge Marie réunit, au degré le plus sublime, la vie contemplative et la vie active. — 6e sermon : Mérite de la glorieuse Vierge Marie. — 7e sermon : Louanges de Marie 501
S. Germain de Constantinople. Sur l'Assomption ou le sommeil de la sainte Vierge 510
S. André de Jérusalem. 1er sermon : Sur la mort de la très sainte Vierge. — 2e et 3e sermons : Célébration de l'Assomption de Marie. 512
S. Jean Damascène. 1er sermon : Sur le sommeil et l'Assomption de la Mère de Dieu. — 2e sermon : Célébration de l'Assomption de la très sainte Vierge 515
S. Pierre Damien. Glorification du mystère de l'Assomption. 518
S. Anselme. Sur l'évangile. 520
S. Bernard. 1er sermon : Entrée de Marie au Ciel. — 2e et 3e sermons : Sur l'évangile. — 4e sermon : De l'entrée de Jésus-Christ dans le cœur de l'homme. — 5e sermon : *Signum magnum apparuit in cælo*. 520
S. Amédée de Lausanne. Pourquoi Jésus-Christ n'a pas emmené sa divine Mère en montant au ciel. Assomption de Marie 526
B. Albert le Grand. 1er sermon : Sur l'évangile. — 2e sermon : *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore qui se lève?* 527
S. Bernardin de Sienne. 2 sermons. Marie mérite d'être exaltée dans la gloire sur toutes les créatures 528
S. Thomas de Villeneuve. 3 sermons sur l'évangile du jour et un sermon sur ces paroles : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens*. 529
Louis de Grenade. 1er sermon : Explication de l'évangile appliqué à la très sainte Vierge. — 2e et 3e sermons : Sur la fête de l'Assomption 531
S. François de Sales. Marie meurt de son amour pour Jésus. Son trésor est au ciel et l'y attire. Ce qu'elle fait pour nous 535

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — SERMONS.

I. Des secours que Marie nous procure pour arriver au Ciel 539
II. Ce que fut le jour de la nativité de Marie 544
1er *Point*. La nativité de Marie, jour d'honneur et de gloire pour cette auguste Vierge 545
2e *Point*. Le jour de la nativité de Marie, jour de joie et d'allégresse pour les hommes 549
3e *Point*. Le jour de la nativité de Marie, jour de terreur et de tristesse pour les démons 552
III. Il est agréable et utile aux enfants de Marie de la vénérer dans sa nativité 554
1er *Point*. Joie que la nativité de la sainte Vierge procure au monde 555
2e — Utilité que procure au monde la nativité de Marie. . . 560

IV. Où est Marie, là sont tous les biens 562
V. Admiration du Ciel et de la terre lorsque Marie fit son apparition en ce monde 568
VI. Pourquoi l'univers entier se réjouit à la naissance de Marie . . . 576
VII. Des prérogatives de la naissance de Marie 583

SECTION II°. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES.

S. Ildefonse. La fête de la nativité de Marie est une grande fête ; c'est notre joie. 586
S. André de Jérusalem. 2 sermons sur la célébration de la fête . . . 587
S. Jean Damascène. 1er sermon : Célébrons la nativité de notre Reine. 2e et 3e sermons : Généalogie de la très sainte Vierge 590
S. Fulbert. Quelle fut la B. Vierge Marie dès son origine 594
S. Pierre Damien. 3 sermons sur la célébration de l'anniversaire de la nativité de Marie 596
Alcuin. Homélie sur l'évangile 603
S. Bruno. Sur l'évangile . . . . . id
Guerric (*Œuvres supposées* de Bernard). 1er sermon : Marie comparée à une vigne. — 2e sermon : *Je suis la mère de la belle dilection*, etc. 603
Guillaume de Paris. 1er sermon : *Orietur stella ex Jacob*, etc. — 2e sermon : *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem*. 605
B. Albert le Grand. 1er sermon : *Ego mater pulchræ dilectionis*, etc. — 2e sermon : *Fons egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum*, etc. — 3e sermon : *Orietur stella ex Jacob*. — 4e sermon : *Egredietur virga de radice Jesse*. 606
Gerson. 1er sermon : Eloge de Marie et de Joseph. — 2e sermon : *Quæ est ista quæ progreditur*, etc 608
S. Bernardin de Sienne. Marie, dès sa naissance, est couronnée de douze étoiles 608
Denis le Chartreux. 1er sermon : Marie bénie de Dieu avant, dans, et après sa nativité. — 2e sermon : Marie a écrasé la tête du serpent, etc 609
Louis de Grenade. 1er sermon : *Liber generationis Jesu Christi*. — 2e sermon : *Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire qu'il revêtit d'un or très pur*. 609

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

I. Marie, étoile du ciel, du pôle et de la mer 613
1er *Point*. Marie comparée aux étoiles du ciel, pour trois motifs principaux 614
2e *Point*. Marie comparée à l'étoile polaire, pour trois motifs principaux 620
3e *Point*. Marie comparée à l'étoile de la mer, sous trois rapports 623
II. Le nom de Marie salutaire aux pécheurs 626
1er *Point*. Le nom de Marie protège contre la juste colère de Dieu. 627
2e — Le nom de Marie protège contre les attaques du démon. 629
3e — Le nom de Marie protège contre une mauvaise mort . . 631
III. Le saint nom de Marie précieux aux chrétiens fidèles et terrible aux démons. 634
1er *Point*. Le nom de Marie précieux aux chrétiens fidèles. . . . 636
2e — Le nom de Marie redoutable aux démons. 642
IV. Quelques significations du saint Nom de Marie. 647
V. Du saint Nom de Marie 658

FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

I. Le Rosaire considéré comme prière, mystère, et confrérie. 660
1er *Point.* Le Rosaire, prière que l'on doit souvent réciter. . . . 661
2e — Le Rosaire, ensemble de mystères qu'il faut méditer . . 664
3e — Le Rosaire, confrérie dont il faut être 666
II. Le Rosaire, aimable et redoutable 670
1er *Point.* Le Rosaire aimable, parce qu'il est une couronne pour Marie et un instrument propre à célébrer ses louanges 671
2e *Point.* Le Rosaire redoutable, parce qu'il est comme un fouet pour mettre nos ennemis en fuite. 674
III. La Reine du très saint Rosaire est la portière du Ciel, et le Rosaire la clef qui ouvre la porte de la céleste Jérusalem. 678
1er *Point.* Notre-Dame du très saint Rosaire est la portière du Ciel 679
2e *Point.* Le Rosaire est la clef qui ouvre la céleste Jérusalem . 683
IV. Reconnaissance que nous devons à S. Dominique pour l'institution et la diffusion du Rosaire. 687
1er *Point.* Par le saint Rosaire nous obtenons de Dieu les biens temporels. 688
2e *Point.* La récitation du Saint Rosaire nous procure surtout les biens spirituels 691
V. Le saint Rosaire moyen très efficace pour la conversion des pécheurs 695

FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

Section Ire. — sermons.

I. Marie est offerte par ses parents et s'offre elle-même à Dieu . . . 697
1er *Point.* Oblation de Joachim et d'Anne offrant Marie à Dieu. . 698
2e — Oblation de Marie s'offrant elle-même à Dieu. 702
II. Nécessité, utilité et obligation de donner une bonne éducation aux enfants. 707
1er *Point.* Les parents doivent exciter leurs enfants au bien . . . 708
2e — Les parents doivent éloigner leurs enfants du mal . . . 710
III. D'un présent agréable que nous pouvons offrir à Marie : le Rosaire, et d'un autre présent plus agréable encore, qui est nous-mêmes. . 714
1er *Point.* Premier présent que nous pouvons offrir à Marie : le Rosaire. 715
2e *Point.* Second présent : notre propre personne. 718
IV. Figures et causes de la présentation de la très sainte Vierge au Temple, à l'âge de trois ans 723
1er *Point.* Combien Marie est admirable au jour de sa présentation au Temple 724
2e *Point.* Combien Marie est aimable au jour de sa Présentation . 726
V. Comment la bienheureuse Vierge Marie vécut dans le Temple de Jérusalem. 728
VI. Les trois propriétés de la présentation de la très sainte Vierge. . 734
1er *Point.* La sainte Vierge a été entièrement à Dieu 735
2e — La sainte Vierge s'employa parfaitement au service de Dieu. 736
3e — La sainte Vierge ne s'employa qu'au service de Dieu, remettant à la providence de Dieu tout ce qui la concernait . . 738
VII. Exhortation. 740

SECTION II^e. — RÉSUMÉS ANALYTIQUES.

S. François de Sales. 1^er sermon : *Loquente Jesu ad turbas extollens vocem*, etc. — 2^e sermon : Le miroir des exemples de Marie. . . . 741
Lejeune. De la présentation de Marie au Temple et des trois vœux qu'elle y fit 746

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — A. PICHAT.

252.54
J 825
35895
JOURDAIN, Z.C.
AUTHOR
Somme des Grandeurs de Marie
TITLE Tom. 5
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
[redacted]
OCT 3 1986
35895